

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF CA RIVERSIDE LIBRARY
3 1210 01179 4599

Digitized by Google

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
RIVERSIDE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

EN

ASIE ET EN AFRIQUE

—

TOME IV

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE G.-A. PINARD

9, COUR DES MIRACLES.

Digitized by Google

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

VOYAGES

PAR

DUMONT D'URVILLE

D'ORBIGNY, EYRIÈS ET A. JACOBS

TOME IV

VOYAGE

EN

ASIE ET EN AFRIQUE

PAR

MM. EYRIÈS ET ALFRED JACOBS.

PARIS

FURNE ET C°, ÉDITEURS

45 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

—

M DCCC LIX

Digitized by Google

G463
H58
v.4

Digitized by Google

PRÉFACE

Les deux plus vastes parties de l'ancien monde, l'Asie et l'Afrique, fixent aujourd'hui l'attention de l'Europe entière : l'une parce que dans son nom seul elle résume la gloire du passé ; l'autre parce qu'au milieu des mystères dont elle s'enveloppe encore, elle recèle quelques-uns des grands secrets de l'avenir.

Jamais cette illustre Asie, qui est la mère de toutes les civilisations, le berceau de la plupart des religions du monde et la première patrie des arts, ne fut plongée dans une plus complète décadence. De la Méditerranée à l'océan Pacifique, législations, religions, sociétés, tout y tombe en ruines et s'écroule. A son extrémité orientale le Japon forcé dans les retranchements de sa prudence séculaire, cesse, malgré lui, de s'isoler des autres peuples, et voit avec étonnement le pavillon américain flotter dans ses ports ; la Chine, ouverte aux étrangers, se débat dans l'anarchie, et laisse entrevoir une dissolution prochaine ; tout enfin, d'une extrémité à l'autre de l'Asie, annonce la ruine de ce vieux continent, et proclame l'avénement d'une ère nouvelle. Ce bouleversement des vieilles institutions et la révolution manifeste dont l'Asie est le théâtre, justifient les préoccupations de l'Europe, et on comprend que, dans la prévision d'un partage de l'Orient, les premières nations de l'Occident se demandent : Quelle sera ma part ?

L'Angleterre et la Russie possèdent : l'une le sud, l'autre le nord de l'Asie, et il semble que ces puissances rivales doivent en venir un jour aux mains dans les régions du centre pour se disputer tout le continent. Mais au milieu de ce démêlé dont nous sommes exclus, quelle est donc la part, quel est le rôle de la France ? — Un rôle plus noble et plus sérieux qu'il ne semble. Sans doute, la France ne possède en Asie ni grands territoires ni intérêts commerciaux, à peine ses couleurs flottent-elles sur quelques comptoirs à demi délaissés ; aussi ce n'est pas un pavillon dominateur, ce ne sont pas nos armées qu'il faut chercher en Asie, mais simplement notre évangile et la croix qu'y ont portée nos missionnaires.

Depuis plus d'un siècle, tandis que l'Angleterre s'emparait de l'Inde et que les héritiers de Pierre le Grand étendaient jusque dans la péninsule de Kamchatka leur puissance despotique, quelques pauvres prêtres, les humbles disciples de l'apôtre dont les mers de l'Inde gardent le souvenir, les successeurs obscurs de François Xavier armés seulement de charité et de patience, répandaient dans les diverses contrées de la Chine, sur les plateaux de la Mongolie, à Siam et chez les barbares Coréens, des semences de foi et de civilisation. Dégagés des préoccupations d'intolérance et de domination, bons et vrais apôtres d'une

Digitized by Google

religion de charité, parce qu'au milieu des souffrances et des continuelles fatigues de leur mission laborieuse ils restaient isolés du foyer des passions humaines, ils tâchaient de faire aimer à des peuples uniquement livrés à des superstitions grossières, cette loi chrétienne qui, il y a dix-huit cents ans, instruisit notre monde et le sortit des ténèbres de la barbarie. Favorisés par la coïncidence singulière d'un grand nombre de pratiques du culte de Bouddha avec les cérémonies de la religion catholique, nos missionnaires ont enseigné à la Mongolie les éléments de la religion qui, entre toutes les législations, contient le plus d'éléments civilisateurs. Est-il impossible que le christianisme prenne racine au milieu des populations bienveillantes et pleines de ferveur de cette contrée, et que, de là débordant sur le reste de l'Asie, il régénère cette partie du monde? Quel honneur pour la France, si jamais se réalisait une telle hypothèse, de se rappeler que, tandis que d'autres nations faisaient peser sur l'Asie une domination lucrative, elle seule, ne recherchant que l'influence morale et religieuse, allumait sur cette vieille terre le flambeau d'une civilisation nouvelle!

En dehors de ces considérations et de ces espérances dont le résultat demeure caché tout entier dans l'avenir, l'Asie est, en ce moment surtout, un sujet curieux d'observation. Il est intéressant de jeter un regard sur les institutions et les usages du Céleste Empire et du Japon au moment où, rompant avec les habitudes de leur tradition, ils semblent près d'entrer dans le grand mouvement intellectuel et industriel qui agite l'Occident sans relâche; de contempler la domination anglaise au milieu des mœurs immuables de l'Inde, de suivre dans leurs montagnes abruptes les farouches habitants de l'Afghanistan, dans leurs villes et près des ruines de leurs monuments les enfants de la Perse, enfin de mesurer les ressources de cette Turquie et ce qu'il fait, pour se relever, de si nobles efforts; et partout, de l'aoul samoyède à la tente arabe, du Jourdain au Gange, d'étudier les populations asiatiques.

Une telle étude accomplie avec les recueils de géographie, les ouvrages des voyageurs et des missionnaires, est, en ce qui concerne l'Asie, l'objet de ce livre.

Pour l'Afrique, à une étude semblable des populations sauvages de ce continent, il a été nécessaire de joindre le récit des dernières explorations, et de raconter les périls et les fatigues des voyageurs qui les ont entreprises. Au centre et à toutes ses extrémités, la carte d'Afrique se peuple de noms jusqu'alors inconnus. Le docteur Barth découvre l'Adamawa, et pénètre le premier dans la grande ville de Yola. Les missionnaires Krapf et Rebmann voient à quelques degrés de l'équateur une chaîne de montagnes dont les sommets, de même que ceux du Chimborazo et du Cotopaxi dans le Nouveau Monde, sont chargés de neige Dans la portion australe du continent, MM. Oswel et Livingston font la découverte d'un grand lac dont on ne soupçonnait pas l'existence. Puis ce sont d'autres voyageurs et des commissions scientifiques qui reconnaissent le Nil Blanc, le Nil Bleu, le cours inférieur du Niger, du Sénégal, de la Gambie, tandis qu'entraînés par la même passion que notre voyageur Le Vaillant dans la fin du siècle dernier, d'intrépides *sportmen* du cap de Bonne-Espérance et un aventureux Français consacrant à la chasse et à l'histoire naturelle plusieurs années de leur existence, font faire de grands progrès à la faune et à la flore africaine.

Digitized by Google

Une portion considérable de l'Afrique échappe encore à notre curiosité. Nous sera-t-il jamais permis de pénétrer sous l'équateur dans les régions centrales de ce continent, et nos voyageurs parviendront-ils jusqu'aux contrées reculées où la tradition africaine place le séjour des *niams-niams* et des pygmées? C'est ce que nous ne pouvons savoir. Mais en attendant que le grand mouvement de curiosité qui, en ce moment, dirige vers l'Afrique l'attention des nations européennes donne pour dernier résultat la complète exploration de ce monde, nous avons à y constater les conquêtes de la géographie, les progrès de la science, et en même temps surtout, nous avons à rendre un large tribut d'hommages aux hommes qui ont accompli ces conquêtes.

Semblable au vieux sphinx, l'Afrique dévore ceux qui cherchent à résoudre ses énigmes et à sonder ses mystères. C'est sur un meurtrier champ de bataille qu'elle combat ses envahisseurs : Mungo-Park, Oudney, Clapperton, Lander, Laing, Hornemann, et bien d'autres, ont payé de leur vie leur noble audace, et parmi ceux qui, plus récemment, se sont aventurés dans les mêmes régions, la plupart ont aussi succombé aux atteintes d'un climat mortel; c'est ainsi, pour citer seulement la récente expédition du lac Tchad et de l'Adamawa, que les tombes des deux premiers compagnons du docteur Barth ont tracé deux funèbres étapes dans son itinéraire.

Lorsqu'un homme se laisse entraîner vers l'Afrique par la passion des voyages, il ne peut se dissimuler, instruit par l'expérience de ceux qui l'ont précédé, que pour une espérance de retour, il a trois probabilités de mort. A peine cependant un de ces voyageurs est-il tombé, qu'un autre le remplace : Overweg est mort, voici que Vogel part. Pour justifier tant d'entraînement et de courage, il y a plus que la satisfaction d'une vaine curiosité, il y a le désir et l'espérance de voir un jour l'Afrique s'ouvrir à la civilisation.

En Afrique bien plus encore que dans l'Asie, la tâche que s'impose l'Europe est difficile à accomplir; là, en effet, il n'existe nulle part un passé dont les souvenirs puissent venir en aide à des tentatives de civilisation : des peuples abrutis, une intelligence restreinte, les habitudes d'une barbarie traditionnelle, avec tout cela un ciel énervant et un climat meurtrier : tels sont les obstacles que l'Europe rencontre presque à chaque pas en Afrique. Toutefois ces obstacles ne l'ont pas arrêtée : depuis près de cinquante ans une touchante alliance s'est formée entre l'Angleterre, l'Amérique et la France pour empêcher la traite humaine et le développement de l'esclavage. Peu à peu d'autres nations se sont jointes à ces grandes puissances; celles qui les dernières se livraient à ce honteux trafic ont enfin cédé devant la réprobation universelle, et si aujourd'hui la traite existe encore, du moins elle est obligée de se cacher, et comme toutes les infamies, elle ne se pratique plus que dans l'ombre. Sierra-Leone et Liberia sont devenus pour les nègres des foyers de civilisation; des prêtres autrichiens et français, et surtout des missionnaires évangélistes, se sont répandus même au sein de régions jugées jusqu'ici inaccessibles, et pour l'Afrique, bien plus encore que pour l'Asie, c'est dans la religion chrétienne que la civilisation place toutes les généreuses espérances de l'avenir.

Avant que nous puissions élever à la dignité humaine les peuples de l'Afrique, et les racheter de cette faute mystérieuse pour laquelle ils ont été marqués d'un sceau ineffaçable de réprobation, il faudra sans doute de longues années; mais n'est-ce pas avec le temps et

Digitized by Google

par le travail lent et successif des générations que s'accomplissent toutes les révolutions sur la terre?

Ces espérances d'une régénération future pour les régions de l'Asie et pour les sauvages contrées de l'Afrique, ce livre les effleure autant que le permet son cadre. Il a déjà été dit ailleurs [1] sur quel plan il était conçu et avec quels matériaux il était écrit. Isolé, il peut sembler incomplet; mais on doit se souvenir qu'il forme avec le Voyage autour du Monde, et celui des Deux Amériques, un ensemble de voyages se complétant l'un l'autre; c'est ainsi que nous avons omis de parler des îles de l'Afrique, parce qu'il était inutile de revenir sur un travail si bien fait dans l'ouvrage de M. Dumont-d'Urville.

Peut-être les personnes qui s'intéressent à la géographie seront-elles étonnées de voir figurer sur ce voyage en Asie et en Afrique, dont le mérite doit avant tout consister dans la nouveauté des documents, le nom de M. Eyriès que la science géographique regrette depuis plusieurs années. Ce nom a été conservé pour rendre hommage au savant dont un livre, publié il y vingt ans, a tracé le plan de notre travail; de plus, il sert de patronage au nouveau venu chargé de reprendre l'œuvre de ce géographe. Tel est en effet le privilége des hommes vraiment utiles, ils se survivent, et leur seul souvenir est un encouragement et une protection pour ceux que leur exemple anime, et qui s'efforcent de marcher sur leurs traces.

A tous les travaux, à tous les savants recueils auxquels nous avons puisé, nous ne pouvons que répéter les sincères remercîments que nous leur donnions à propos du voyage en Amérique. Mais surtout c'est à cette vaillante armée de voyageurs dispersés sur la face du monde, que nous adressons un sincère hommage. Heureux ce livre si, au milieu des notions qu'il résume, et en rappelant les mœurs et les usages des populations lointaines, il faisait passer dans l'esprit de ses lecteurs un peu de l'émotion que ressentait en l'écrivant celui qui avait à évoquer le souvenir de ces hommes dont l'âme plane sur le monde qu'ils ont découvert, mais dont, pour la plupart, les restes mortels reposent à toutes les extrémités de cette terre qu'ils nous ont fait connaître!

1. Preface du *Voyage dans les Deux Amériques*.

Digitized by Google



VOYAGE EN ASIE

SIBÉRIE

CHAPITRE PREMIER

L'OURAL. — MINES. — LES EXILÉS. — TOBOLSK. — TRIBUS OSTIAKES.



C'est au pied de l'Oural que commence le récit du long voyage qui va me promener à travers deux mondes. Une vive émotion mêlée d'une sorte de crainte s'est emparée de moi au moment de franchir ces montagnes. Je me séparais, et pour de longues années, de l'Europe : seul avec un guide cosaque, à l'extrémité de la Russie européenne, je croyais entendre expirer le dernier écho des bruits joyeux de la France et de la civilisation. Au delà de ces montagnes qu'allais-je trouver ? La carte interrogée montrait de grands fleuves, peu de villes, des noms de peuplades errantes; j'entrevoyais dans ma pensée les steppes, les forêts sans fin et les déserts de neige. Sous mes yeux s'étendait une longue suite de collines

Digitized by Google

formant la pente qui mène d'Europe en Asie, et, à mesure que je les gravissais, bien que la température ne semblât pas différer, la végétation n'était plus la même : aux chênes, aux coudriers, aux érables planes du versant occidental, succédaient l'érable de Tartarie, le bouleau, le pin, le sapin et le mélèze, les sombres feuillages du nord de l'Asie remplaçaient mes arbres aimés et connus d'Europe. Ainsi la nature me rappelait elle-même que je rompais avec mes habitudes, avec tout mon passé, pour commencer une vie nouvelle, et je sentais s'agiter dans mon cœur les mêmes émotions, les mêmes attendrissements que lorsque j'avais quitté Paris et la France.

Cependant cette impression ne tarda pas à s'affaiblir puis à s'effacer : je n'étais pas, grâce au ciel, l'exilé qui après avoir franchi l'Oural tourne sans espoir ses yeux vers l'occident; si je m'aventurais sous un ciel sans soleil, au milieu de pauvres peuples pour lesquels la nature semble une marâtre, c'était de mon plein gré, c'était pour satisfaire cette avide curiosité qui saisit dans sa ville natale et auprès de son foyer l'homme épris des voyages. J'allais observer des caractères singuliers, des mœurs étranges, connaître des croyances bizarres; lorsque je serais las de cette terre glacée, de ce ciel pénible, j'irais vers des contrées plus sereines; je déroberais peut-être à la Chine quelques-uns de ses mystères, je visiterais l'Inde, et ce plateau de l'Asie d'où la tradition chrétienne dit que sortit la race humaine, puis la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, berceaux des vieilles civilisations, et quand je reviendrais dans ma patrie, vieilli par les années et les fatigues, du moins je me serais enrichi des inestimables trésors que donnent l'expérience et les longs voyages.

Ce fut le 1er septembre 1849 au matin que je quittai le dernier village européen du gouvernement de Perm, disant à l'Europe un long adieu; j'accompagnais un groupe de négociants, de marchands et d'officiers de l'administration russe, appelés par leurs affaires au delà des monts; un Cosaque qui s'était engagé pour quelques mois à me suivre, me servait de guide spécial. Notre troupe rencontra bientôt les longues ondulations, puis les collines tristes et sauvages qui forment l'Oural. Nous cheminions lentement, à cheval, le long de sentiers étroits tracés quelquefois entre les arbres, quelquefois sur le granit de larges rochers. Le paysage ne manquait pas de charme dans son âpre solitude; lorsque le sentier tournait sur une crête plus ardue, il fallait mettre pied à terre; hommes et chevaux s'avançaient péniblement à la file, et alors celui d'entre nous qui avait la curiosité de gravir le sommet du mont contemplait un panorama immense assombri par les nuages, attristé déjà par la bise d'automne, et voyait se dérouler à ses pieds la petite caravane. La fatigue et la monotonie ne tardèrent cependant pas à rendre le trajet pénible; enfin, de l'une des dernières hauteurs mon guide étendit sa main vers l'orient; et me faisant apercevoir au loin des lumières tremblottantes, car la nuit nous avait surpris dans notre marche : « Là, me dit-il, est Ecatherinbourg la première ville de Sibérie. »

Qu'on ne croie pas qu'Ecatherinbourg ou Iekaterinebourg soit un misérable

Digitized by Google

amas de huttes sauvages ; plus loin nous rencontrerons l'*oulous* et la *iourte* sibériennes, mais ici l'influence d'Europe se fait encore sentir; Ecatherinbourg est l'entrepôt des richesses extraites de la montagne, et c'est une jeune cité élégante et coquette. Je ne fis pas cette remarque le soir de mon arrivée, j'étais trop fatigué par ma longue marche ; mais le lendemain j'eus tout le loisir d'examiner ses maisons en pierres, ses églises, son vaste bazar et le joli pont qui traverse la petite rivière d'Iset. Un air de fête animait toute la ville; j'appris qu'on se préparait à célébrer l'anniversaire de l'avénement au trône du gracieux souverain l'empereur Nicolas, et le soir je fus invité à un bal chez l'un des principaux négociants pour lequel on m'avait donné, à Saint-Pétersbourg, des lettres de recommandation. Je retrouvai chez mon hôte presque les usages de France. Les dames âgées portaient, à vrai dire, le costume russe, mais les danseuses avaient adopté les modes européennes, et je pus constater que les soins d'un maître à danser français n'avaient pas été perdus. Cependant, malgré le progrès des innovations, je remarquai le singulier usage d'accompagner la danse de chants, pour en rehausser l'agrément. « Vraiment, me dit mon hôtesse, femme charmante quoique un peu maniérée, je rougis de notre habitude ridicule et nazillarde, mais croiriez-vous que chacun y tient ici et qu'on ne saurait s'en passer ! »

Ecatherinbourg, fondée en 1723 par Pierre le Grand, doit sa fortune à l'industrie et à l'activité qui animent ses environs; elle est le siége du conseil des mines, qui a l'inspection sur toutes les mines et forges de la Sibérie. A la base de l'Oural s'étend un espace qui n'a pas moins de deux cent cinquante lieues de longueur sur cinq ou sept de largeur, et où se trouvent enfouies des richesses minérales immenses, or, platine, cuivre, fer, plomb. Une population de cent vingt mille ouvriers est répartie dans les forges nombreuses du gouvernement et des particuliers. Pierre Ier, créateur de la Russie et de toutes les ressources de cet immense empire, fit commencer l'exploitation des mines de la Sibérie après s'être initié en Saxe à la science du mineur. Il employa aux premiers travaux les Suédois de Charles XII faits prisonniers à la bataille de Pultava en 1709. La même terre d'exil a vu, environ un siècle plus tard, les soldats d'un autre conquérant jetés par la fortune loin des affections et des souvenirs de leur patrie, et moi j'ai voulu voir les lieux où mes compatriotes avaient souffert. Je visitai les forges de Neviansk et de Nijni-Taghilsk. Pour les ouvriers habituels des mines, serfs et descendants en grand nombre des condamnés russes, la vie et les conditions de travail sont supportables; leur salaire est mince, mais ils reçoivent à bas prix des distributions de vivres, de vêtements et d'outils. Ils se construisent eux-mêmes leurs demeures avec des matériaux fournis en abondance par la forêt voisine ; un peu de bétail, quelques chevaux, sont pour eux une richesse. Leurs maîtres ne sont pas oppresseurs, et ils peuvent être heureux si, nés dans le pays, ils ne regrettent rien de l'autre côté des montagnes.

La Russie d'Europe envoie annuellement dix mille déportés en Sibérie. C'est de Moscou que partent chaque semaine les convois de condamnés réunis de

Digitized by Google

toutes les provinces de l'empire : criminels, vagabonds, condamnés pour inconduite, serfs désignés par leurs seigneurs comme dangereux, sont également passibles de la peine de l'exil. On m'a affirmé qu'un cinquième de ces malheureux mourait en deux ans, par suite des fatigues du voyage et du changement de climat. Une fois rendus à leur destination, ils sont partagés en trois catégories : les premiers, condamnés aux travaux forcés, sont employés aux mines, soit à vie, soit pour un temps; la seconde catégorie comprend les condamnés aux corvées publiques provisoirement, pour être ensuite établis comme colons; les autres sont destinés à la colonisation immédiate. Les générations qui naissent de chaque génération de *convicts* ne sont pas soumises aux mêmes rigueurs ni à la même surveillance; elles se fondent peu à peu dans la population de ces riches contrées, où une vaste carrière est ouverte à l'activité et à l'industrie.

Lorsque Pierre le Grand commença l'exploitation des mines, il plaça les travaux sous la direction de Nikiti Demidoff, forgeron de Toula, et ancêtre de la riche famille qui porte son nom. Les seules fonderies appartenant aux Demidoff fournissent annuellement huit millions de kilogrammes de fer et de cuivre et plus de deux mille d'or et de platine.

Je visitai au nord de Taghilsk les forges impériales de Koucheva, qui prennent d'une montagne voisine, très-riche en minerais de fer, le nom d'usines du Blagodat. Ce fut près de ce lieu que je rencontrai pour la première fois des indigènes de la Sibérie, appartenant aux peuplades vogoules, et sur le sommet du mont je vis une chapelle expiatoire à l'élévation de laquelle se rattache un funèbre souvenir. Les Vogouls promenaient en paix au pied de l'Oural leurs tribus libres, lorsqu'au commencement du XVIIIe siècle un indigène, Stephan Tchoupin, alla trouver les Russes et leur apprit que, dans le canton de Koucheva, ils trouveraient en abondance des minerais de fer. Les étrangers s'abattirent sur la contrée comme des oiseaux de proie, et apportèrent à ses habitants l'oppression et la servitude. En représaille des maux de l'invasion, les indigènes se saisirent de Stephan Tchoupin et le brûlèrent vif sur le Blagodat.

J'ai vu l'un de ces sauvages vogouls qui se sont graduellement retirés devant l'invasion étrangère, continuant à vivre dans les solitudes du produit de leur chasse et de leur pêche. Vêtu comme un paysan russe, celui que je vis à Bogoslovsk accusait de suite la différence de sa race par un regard sombre, des yeux enfoncés et des pommettes saillantes. Il répondit en mauvais russe et d'un ton d'impatience aux questions que je lui adressai sur les mœurs et les usages de ses compatriotes. Les Vogouls sont nomades et transportent incessamment leurs hameaux temporaires le long des rives de l'Ob, de l'embouchure de l'Irtish au pays de Samoyèdes. Leurs animaux domestiques sont les rennes, qu'ils emploient même en été à tirer leurs traîneaux légers à travers les terrains unis et les fondrières. L'hiver est pour eux la saison des travaux et des voyages; c'est alors qu'ils s'occupent de la chasse, et font avec les Russes le trafic des pelleteries.

Digitized by Google

Dans les mois de grande chaleur, ils sont forcés à l'inaction par la multitude d'insectes et de moustiques qui, en Sibérie, sont l'un des fléaux de l'été.

Après quelques journées passées en promenades et en excusions dans les environs d'Ecatherinbourg, je pris congé des aimables habitants de cette ville, où j'avais reçu l'accueil le plus cordial, et, suivi de mon Cosaque, je me mis en marche vers l'est, me dirigeant vers l'une des grandes villes de la Sibérie. Les localités que nous traversâmes avant d'arriver à Tobolsk furent Tumène, fondée jadis par l'un des fils du conquérant mongol Gengis-Kan et Joianova. Nous étions dans les derniers jours de septembre; à cette époque de l'année, les routes, raffermies par le froid, étaient excellentes; des chevaux tatars nous conduisaient assez rapidement : nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon, au-dessus d'une longue chaîne de coteaux, une suite d'édifices dominés par les clochers élégants des églises et de quelques maisons religieuses. Nous avions devant nous la capitale de la Sibérie occidentale. Le froid commençait à se faire vivement sentir lorsque nous entrâmes à Tobolsk, et la neige tombait en abondance; les habitants s'en réjouissaient et faisaient leurs préparatifs contre les rigueurs de l'hiver. Cette saison est, dans les villes, le temps des plaisirs et du repos; on se garantit soigneusement de la température glaciale du dehors, et les riches négociants se donnent entre eux des fêtes somptueuses.

La ville est bâtie au confluent du Tobol et de l'Irtish; ses rues sont larges et bien alignées. Je remarquai avec étonnement qu'autour des maisons en pierres s'élevaient des cabanes en planches dont la pauvreté contrastait avec l'élégance et la commodité du bâtiment principal. L'état social de la ville où nous nous trouvions explique cette singularité : l'habitant de Tobolsk ne possède pas de serfs, mais, dans la mauvaise saison, grand nombre de gens trop pauvres pour subvenir à leurs besoins ont recours à quelque riche patron et dévouent à son service leur temps et leurs bras; souvent ce sont des bannis russes sans famille et sans ressources ou des Kirghiz forcés de s'expatrier. Ces gens s'établissent auprès d'une famille de Tobolsk pour la servir, puis se marient et restent volontairement auprès du maître qu'ils se sont choisi.

A part les nombreux bannis pour lesquels la traversée de l'Irtish est décisive et considérée comme le symbole de la mort politique, la population de Tobolsk comprend des Russes, des Allemands et des Tatars. Les premiers sont attirés dans cette ville et plus avant en Sibérie par le privilége impérial qui accorde une augmentation de rang à quiconque passe l'Irtish et sert l'État dans la Sibérie propre. Ils ont dans leurs mains les principaux emplois; les autres s'adonnent au commerce. Au moment de notre entrée à Tobolsk il se faisait un grand mouvement dans les marchés pour les approvisionnements d'hiver, et le trafic des pelleteries prenait de l'activité. Nous remarquâmes des fourrures de lièvres et de renards d'un blanc de neige; rien de plus gracieux que de semblables bordures au collet et aux manches des spencers en soie bleue de la Chine dont se revêtent les femmes riches.

Digitized by Google

Le bazar des marchandises et ses vastes bâtiments forment avec l'hôtel de ville et les maisons des divers fonctionnaires publics une large place sur la rive gauche du port. Cet endroit tire beaucoup d'animation de la multitude des navires qui couvrent le bras principal de la rivière. Sur les flancs du coteau ou ville haute, on distingue les cinq coupoles et le clocher de la cathédrale, l'archevêché et le fort où les malfaiteurs sont détenus à leur arrivée; l'ensemble de ces monuments est imposant de loin et rappelle volontiers les grandes villes de la Russie d'Europe.

Les habitants de Tobolsk sont hospitaliers et laissent aux voyageurs un bon souvenir de leurs mœurs affables. Aussi les hôtels garnis sont-ils inconnus dans leur ville; les étrangers jouissent de l'hospitalité chez d'anciens amis, ou cherchent un logement par l'intermédiaire du chef de la police. Les gens peu aisés espèrent une récompense pour le logement qu'ils offrent, mais ils rougiraient de la demander. Nos hôtes mirent avec empressement à notre disposition un étage de leur demeure et nous offrirent à nos repas les mets les plus délicats : les perdrix, les gelinottes, la *nelma*, espèce de saumon dont les Russes mangent la chair crue et coupée en tranches très-minces. Cet usage me déplut d'abord, mais l'expérience m'apprit bientôt que, dans un hiver rigoureux, la chair crue des animaux à sang chaud perd tout ce qu'elle a de repoussant. Nos boissons étaient quelques vins d'Europe et le *naliki*, liqueur spiritueuse extraite de fruits sauvages, et particulièrement de cette framboise arctique dont le parfum est exquis.

Le but de mon voyage était l'étude et l'observation des peuplades indigènes. Je devais donc m'aventurer entre la rive droite de l'Ob et le Ienisæï, où errent les tribus ostiakes. Au milieu d'elles, on m'avait promis que je retrouverais presque intactes les mœurs primitives des Sibériens. C'était un vif attrait pour ma curiosité; mais je ne pus la satisfaire de suite, et avant de pouvoir songer au départ, il fallut attendre que l'Irtish fût gelé. Au commencement de novembre la rivière charriait des glaçons, le 11 elle présenta une surface solide, et, quelques jours après, bien muni de provisions, jambon, caviar, saumon salé, madère, eau-de-vie et thé, accompagné de deux domestiques, un Esthonien et un Cosaque qui parlait l'ostiak, je montai sur un traîneau attelé de chevaux tatars et je partis.

En m'éloignant de Tobolsk je suivis longtemps des yeux ses coupoles et ses clochers grisâtres se détachant sur un fond de neige, et je ne pus m'empêcher d'admirer l'industrie humaine qui est venue bâtir une grande ville et faire naître la vie sous ce climat morne et glacé. Dans ce même lieu, il n'y a pas encore trois cents ans, sous le règne du czar Iwan Wasiliewitz, l'influence russe avait à peine pénétré. Les tribus indépendantes de l'Irtish et de l'Ob entretenaient avec des négociants d'Archangel un commerce de fourrures, commencé par le riche Strogonoff, mais ne reconnaissaient pas encore au czar le titre de seigneur de Sibérie, lorsqu'un événement particulier changea les relations des deux peuples. Un chef de Cosaques du Don, Yermak Timopheïtch (fils de Timothée), chassé pour ses brigandages des régions où il menait sa vie errante, remonta vers le

Digitized by Google

nord, franchit l'Oural et s'avança jusqu'à Sibir, petite forteresse qui s'élevait sur les bords de l'Irtish non loin de l'emplacement actuel de Tobolsk. A la tête de quelques aventuriers qui l'avaient suivi, il osa attaquer un puissant chef tatar, Kutcham-Khan, le battit, et soumit toute sa nation par l'éclat de son mérite guerrier, 1579. Nommé roi par les Barbares, il envoya une ambassade à Moscou, et, pour affermir sa conquête, il fit hommage au czar de ses nouveaux États. Iwan lui envoya des hommes et de l'argent, mais quand ce secours arriva, Iermak n'existait plus : surpris par son ennemi Kutcham-Khan, il avait été battu et s'était noyé dans l'Irtish. Sa tentative et ses succès ne furent pas perdus; il avait ouvert le chemin, trois cents Russes envoyés en Sibérie s'emparèrent des contrées qu'il avait possédées, ils élevèrent Tobolsk, Sungur, et Tara : ce fut ainsi que commença, de la part des Russes, la véritable conquête, l'occupation définitive [1].

Deux jours après notre départ de Tobolsk, nous vîmes à Savodinsk les premières cabanes des Ostiaks; elles sont imitées de celles des Russes et faites en poutres de pin ; un escalier de quelques marches en bois conduit à la porte; l'intérieur est divisé en deux compartiments. Des filets de filasse d'ortie que l'on y voit suspendus annoncent la profession des habitants. Ceux-ci ont un costume moitié national, moitié emprunté aux voisins. De même leur langage est mélangé; les hommes comprennent le russe, mais le parlent imparfaitement et le prononcent très-mal.

A Repolovo, les mœurs ostiakes dominent : les maisons sont plus petites et plus basses, le seuil de la porte est au niveau du sol; les fenêtres sont fermées par des membranes de vessies frottées avec de la graisse de poisson pour augmenter leur transparence; cette matière huileuse fond en répandant une odeur infecte, en même temps il s'y forme des inégalités qui interceptent la lumière.

Nous fûmes surpris de trouver vides les maisons de Repolovo. On nous dit que la plupart des Ostiaks étaient partis pour la pêche, et que les femmes s'étaient réunies dans un cabaret. Nous y allâmes; le lieu était sombre et avait à peine dix pas de longueur; un Russe d'Europe, probablement un ex-condamné, était assis au comptoir; il vendait à une douzaine de femmes de l'eau-de-vie qui déjà produisait son effet. Elles parlaient avec beaucoup de vivacité; leur peu d'argent était dépensé, et elles avaient encore envie de boire; ma promesse de payer un nouvel écot fut accueillie avec reconnaissance : pour se montrer dignes de tant de générosité, elles firent preuve de christianisme, et à chaque nouveau verre, s'avançant vers nous, elles se signaient avant de boire.

Le maître du cabaret comprenait seul le russe; ne voulant pas rester muet au milieu de ces femmes, je répétai les premiers vers d'une chanson ostiake que j'avais récemment apprise. Ils furent reçus avec une joie extrême, redits de

1. *Hist. gén. des voy. de découv.*, par W. Desborough Cooley, trad. de l'angl. par Old-Nick, t. II, p. 324-327.

Digitized by Google

bouche en bouche, et la chanson fut achevée en chœur. Notre guide russe nous dit que les Ostiaks de Repolovo commençaient chaque période de pêche par une libation comme celle d'aujourd'hui et par un sacrifice : avant de partir, ils égorgent un animal domestique et se frottent le visage avec le sang de la victime. Malgré cet attachement à leurs anciennes pratiques, les Ostiaks vont à l'église une fois l'an, pour la Noël; mais ils ne sont pas fort édifiés par leurs ministres : notre vieux Russe nous apprit avec amertume que souvent les prêtres du voisinage étaient trop ivres les jours de fête pour célébrer l'office divin.

Une vallée de quatre-vingts verstes de longueur, toute peuplée au printemps d'élans et de rennes qu'attire le feuillage nouveau des bouleaux et des autres arbres de l'Irtish, nous conduisit de Repolovo à Samarova. Les maisons de ce village sont éparses d'une manière pittoresque sur un terrain bas et ondulé entre des coteaux au N. et la rivière à l'O. En cet endroit l'Irtish se réunit à l'Ob. Si l'on franchit le fleuve on est en plein pays ostiak, au milieu des membres de ces tribus que n'altère et ne modifie plus le contact avec les Russes. Aussi, quoique l'aspect des iourtes fût à peu près le même qu'à Savodinsk, j'eus la curiosité de pénétrer dans l'une de celles que nous apercevions.

En entrant, j'oubliai de baisser suffisamment la tête et je me heurtai le front contre la poutre supérieure de la porte; tout étourdi du coup, je me présentai brusquement; mes manières, sans doute étranges aux yeux de l'Ostiak et de sa famille, leur inspirèrent une telle frayeur qu'en un instant les habitants à demi nus de ce nid de Barbares se dispersèrent, cherchant un refuge, ceux-ci derrière le poêle, ceux-là jusque dans la cour extérieure. J'examinai alors tranquillement l'intérieur de la hutte : une table et quelques banquettes; dans un coin des ustensiles de ménage, des jattes, des tasses, un couteau, une cruche remplie d'eau. Mais le tout, ainsi que le plancher et les murailles, est recouvert d'une teinte particulière d'aspect grisâtre et de nature suspecte. Le plancher de la chambre penche d'un côté; les murailles sont toutes déjetées et sillonnées de crevasses où fourmillent des milliers d'ignobles insectes. A part les bancs, il n'y a ni siéges ni lits; de larges planches, destinées à servir de couche, terminent les bancs. Le poêle est maçonné à la manière des Russes et pourvu de larges tuyaux, mais n'est pas adhérent à la muraille; il communique avec un second poêle beaucoup plus petit dont on se sert dans la journée pour préparer les aliments. Ce dernier est pourvu à sa partie supérieure d'une ouverture où s'adapte une marmite toujours remplie de poisson, de viande, de lait ou d'autres mets ostiaks. La iourte a quatre grandes fenêtres : des éclisses de sapin, des bandes d'écorce, des peaux de vessie, du papier, font l'office de carreaux. L'obscurité qui en résulte ne me permet pas de pousser mes observations dans un plus grand détail. Sur ces entrefaites, le propriétaire de la iourte a su qu'il n'avait rien à craindre de moi, et il accourt me souhaiter la bienvenue; si je ne me trompe, son coup d'œil oblique accuse la prudence défiante de l'homme faible mêlée à l'arrière-pensée de profiter d'une aubaine. Cependant on retrouve dans l'Ostiak le simple et grave

Digitized by Google

enfant de la nature; il est raide et obstiné, mais honnête; son extérieur est peu prévenant : il a les mâchoires proéminentes, les yeux enfoncés, de larges épaules, une taille ramassée et difforme, les cheveux raides et noirs.

Après l'échange de civilités avec le mari, je m'approche de mon hôtesse; remise de sa frayeur, elle est revenue s'établir devant son métier à tisser. Bien qu'Ostiake, elle n'entend pas avec déplaisir un petit compliment sur son ouvrage. Le tissu qu'elle travaille est cette ortie, en ostiak *pououden*, dont j'avais déjà vu des filets. Une ménagère ostiake emploie le fil que l'on retire de cette plante vulgaire à confectionner des chemises qui surpassent en force celles que font les Russes avec le chanvre, et les valent pour la blancheur et la finesse. La chemise de notre hôtesse est de cette étoffe; les manches de devant et la poitrine, une partie du dos et toutes les coutures sont ornées des plus belles broderies. Les couleurs qui y brillent sont l'ouvrage de ses mains; c'est elle qui a filé son ortie, elle qui a teint son fil au moyen des couleurs rouge et verte qu'elle a tirées de certaines plantes, elle enfin qui a exécuté ces splendides broderies d'un goût tout asiatique. Les perles de verre qui couvrent le collet et le bas des manches ont été disposées avec une agréable symétrie. Notre hôtesse nous fait voir aussi avec un légitime orgueil ses plus beaux habits et tout son costume des jours de fêtes confectionné par elle. Ce costume se compose d'une veste de drap fin ouverte sur le devant; toutes les coutures sont garnies de perles fausses et de brillants ornements d'étain. Les perles ornent aussi ses gants, ses chaussures de jours de fête, et son chapelet est tout en perles. Certes, notre hôtesse ne manque ni d'application, ni d'adresse, ni d'un certain goût; seulement il est fâcheux qu'elle n'apporte pas le même soin et la même propreté dans le reste de son ménage. C'est sans doute la faute de son mari, car les hommes chargent ces pauvres femmes de tous les gros travaux et ne leur laissent pas le temps de vaquer aux soins intérieurs du ménage. Chez les Ostiaks, la femme est encore traitée comme la dernière des esclaves; il m'est arrivé plus d'une fois d'être réveillé par les cris des malheureuses que leurs maris battaient. Vers 1844, une enquête a été ordonnée contre un Tzingalini, accusé d'avoir fait expirer sa femme sous le fouet. Rien de plus honteux aussi et de plus avilissant pour les femmes que le commerce choquant que les Ostiaks font de leurs filles. Une jeune fille, sous le toit de ses parents, jouit de tous les soins imaginables; peut-être l'amour paternel y a-t-il sa part, mais l'Ostiak, en élevant sa fille, a en vue le même profit que lorsqu'il se livre à l'éducation des renards. Bonne marchandise trouvera toujours acheteur, et les filles sont livrées comme épouses au plus offrant. Voici quel est le prix courant d'une femme :

1° De deux à trois cents roubles en argent;

2° Un cheval, un taureau et une vache;

3° Huit à dix habillements variés;

4° Un *poud* de farine, un *vedro* d'eau-de-vie et un peu de houb'on pour les fêtes de la noce.

Digitized by Google

La fille ne reçoit rien ou presque rien pour sa dot. Tous ceux qui voudraient avoir une femme ne sont pas toujours en état de la payer, souvent alors il arrive qu'un garçon après s'être bien fait venir d'une jeune fille, l'enlève, la conduit dans sa iourte et bientôt après à l'église, où ils sont unis par des liens que les hommes ne peuvent plus dissoudre. C'est parmi les Ostiaks une façon assez ordinaire d'économiser la dot. Notre hôtesse elle-même nous a avoué, en rougissant, qu'elle avait employé ce moyen, ou plutôt que l'amour lui avait fait déserter le toit de ses parents. N'insistons pas, pour ne pas alarmer plus longtemps sa pudique modestie et rapprochons-nous du grand-père qui se réchauffe dans le coin du poêle. Aussi riche de souvenirs que d'années, il nous apprend qu'à une époque où on n'avait encore vu sur les rives de l'Irtisch et de l'Ob ni Ostiaks, ni Tatars, ni Russes, c'étaient les Tchoudes qui possédaient le pays. Extraordinaires en tout par la force et l'adresse, par leurs usages, leur vie et leur humeur, ils adoptaient comme lieux d'habitation les promontoires et les plus hauts pics des bords du fleuve. Leur habitude n'était pas de rester ensemble, chacun se choisissait de son côté une place pour y demeurer. Ils s'entouraient de retranchements en terre et creusaient des fossés autour de leurs hauteurs; les traces de plusieurs de ces ouvrages subsistent encore. De pareils travaux n'étaient qu'un jeu pour les Tchoudes, car leur force était si prodigieuse qu'ils lançaient aisément leurs instruments de travail d'un côté à l'autre du fleuve. Ils ne connaissaient pas le christianisme, ni les lois, ni l'ordre de la société, mais en revanche ils savaient bien des choses que les hommes d'aujourd'hui ignorent. Grâce à ces connaissances, les Tchoudes possédaient tous les trésors du monde et menaient une vie sans fatigues ni soucis. Leurs travaux n'étaient qu'un jeu et un plaisir. Habiles dans l'art de travailler les métaux, ils façonnaient l'or, le cuivre et le fer, et souvent encore on retrouve près de leurs anciennes demeures des bijoux et des ornements qui témoignent de leur industrieuse adresse. Les Tchoudes enfouirent dans la terre tous leurs trésors quand vint la lumière du christianisme et quand Yermak le Russe les chassa vers des terres inconnues. Voilà ce que nous raconte le vieillard, avec bien d'autres choses encore, sur les géants du Nord.

Il pourrait sans doute nous dire le sens de quelques caractères runiques et nous instruire de la science et de la religion des temps passés : mais il craint de nous dévoiler ses connaissances à cet égard, car il conserve encore un attachement sacré pour les dieux de ses pères. Un colon russe me disait que ces Ostiaks de la rive droite du fleuve ont conservé leurs anciens sacrifices et leurs prières, et que, dans la profondeur des forêts, s'élèvent encore les images des anciens dieux. J'ai pour ma part observé que les Ostiaks ont, comme la plupart des peuples finnois, une grande vénération pour l'ours, désigné toujours par les épithètes de *bel animal*, de *vieillard aux griffes*, de *père à la fourrure*, et je conserve bien tranquille au fond de ma malle un ours en cuivre qui, de son temps, fut peut-être une divinité féconde en miracles. Aujourd'hui encore les Ostiaks de l'Irtish et de l'Ob ont l'habitude d'honorer chaque ours tué par une sorte de fête où l'on danse,

Digitized by Google

où l'on chante, où l'on boit de la bière au milieu de cérémonies qui se retrouvent aussi chez les Lapons et les Finnois [1].

La familiarité qui s'établit entre mes hôtes et moi, augmentée par quelques petits présents, leur inspira tant de confiance, que le chef de la iourte voulut me retenir et me loger. La répugnance que m'inspirait sa demeure ne me permit pas d'accepter son offre, mais je mis à l'épreuve sa bonne volonté en lui demandant à faire une course dans un traîneau attelé de chiens. La voiture est très-simple, elle a un pied et demi de haut, autant de large et trois pieds de long; les patins qui posent sur la terre sont unis par des traverses et soutiennent à leurs extrémités deux pièces de bois jointes de même par des planches transversales sur lesquelles s'accroupit le voyageur le corps penché en avant, les coudes sur les genoux et les pieds placés sur un des patins. L'attelage est attaché à un morceau de bois arqué qui se trouve à l'extrémité antérieure de la voiture.

Le chiens s'approchèrent avec répugnance de leur maître, tout en obéissant à sa voix. L'Ostiak en saisit un, lui passa les jambes de derrière dans une sorte de fourreau en pelleterie qu'il fit remonter le long du dos jusqu'au ventre et aux cuisses. A la partie inférieure de ce ceinturon est adaptée une courroie longue de deux pieds, qui s'attache par l'autre bout au traîneau. Une fois attelés, nos chiens attendirent le moment du départ avec une impatience que manifestaient leurs regards fixés sur le conducteur et leurs aboiements répétés par tous les chiens du lieu. Au cri de *pouir, pouir*, ils partirent sans cesser leurs cris; ils commencèrent par galoper, puis prirent un trot continu, obéissant ponctuellement à l'indication que donnait de derrière la voiture l'Ostiak par les mots de *till, till* (à droite), et *bout, till* (à gauche); au mot *tzas* ils s'arrêtaient. Cette promenade me parut très-fatigante pour ceux qui n'ont pas l'habitude du traîneau.

CHAPITRE II

COMPTOIRS SEPTENTRIONAUX. — PEUPLADES SAMOYÈDES ET TOUNGOUSES.

Lorsque je revins à la iourte, mon guide m'apprit que trois voyageurs anglais avaient formé le projet de s'avancer jusqu'à Beresow et même jusque sous le 67e degré de latitude à Obdorsk, dernier comptoir des Russes vers le nord; je leur fis demander leur agrément pour me joindre à eux, et, sur leur réponse obligeante, je m'apprêtai à les suivre.

Beresow est située sur la rive gauche du bras occidental de l'Ob, près de l'embouchure de la Sosva (pin), rivière ainsi nommée des magnifiques forêts qui couvrent ses bords. Cette ville répond bien à l'idée qu'on se fait des dernières

1. *Voy. Ethnogr.* de M. Castren en Sibérie, 1845-47. Rapport à l'Acad. imp. de Saint-Pétersbourg dans les *Nouv. Ann. des Voy.*, t. CIX, p. 165-175.

Digitized by Google

habitations humaines : ses maisons de bois sont alignées, et un silence morne règne dans ses rues sombres; des colonnes de fumée annoncent seules que ce lieu est habité par des êtres vivants. L'activité et le mouvement qui manquent à l'extérieur se retrouvent au dedans des maisons; pendant cinq jours que nous passâmes à Beresow, les habitants nous fêtèrent avec la plus extrême bienveillance. Cinq familles nous reçurent tour à tour, et leurs réunions amicales et joyeuses se prolongèrent chaque fois jusqu'après minuit.

Une lutte continuelle avec un climat rigoureux a développé chez les habitants de Beresow plusieurs grandes qualités, l'esprit d'entreprise et un penchant aux spéculations hardies; ils aiment assez les sciences, et le séjour des navigateurs russes de la mer Glaciale, hivernant au milieu d'eux, n'a pas été sans influence sur leurs connaissances. De plus, depuis deux cents ans, le sang de plusieurs hommes illustres s'est mêlé au leur : la fleur de la cour et de l'armée des czars est enterrée sous les neiges de Beresow. On parle encore ici de ce Mentschikoff dont un descendant rend aujourd'hui le nom populaire, de Dolgorouki, d'Osterman, nobles exilés qui y terminèrent leur carrière; un étranger peut apprendre bien des particularités curieuses sur leur compte. On sait que Mentschikoff a travaillé de ses mains à l'église en bois qui aujourd'hui tombe en ruines sur la rive escarpée de la Sosva. Le favori de Pierre le Grand et de Catherine, le tuteur de Pierre II, riche à millions, celui qui avait failli devenir le beau-frère de son maître, fut sonneur de la petite église de Beresow. On a retrouvé en 1821 son cercueil auprès de l'une des portes du temple.

Les habitants de Beresow manquent entièrement de céréales, ils font venir leur farine des gouvernements de Tobolsk et de Tomsk. La chair des rennes est leur principale nourriture avec les canards sauvages dont on recueille soigneusement les œufs, et quelques poules qui passent l'hiver près des étuves des bains. Il y a encore dans la ville, en petit nombre, des vaches et des chevaux; ces animaux dépérissent et meurent à Obdorsk, et il est impossible de conserver à cette dernière latitude, des rennes qui ne se nourrissent que de plantes vivantes. Les attelages se composent de chiens dont on voit des troupes immenses. Ils sont aussi en grand nombre à Beresow, et on nous fit remarquer que bien heureusement ces animaux ne sont jamais attaqués de la rage, sans doute à cause de la rigueur du climat et de l'extrême sobriété avec laquelle on les nourrit.

Dans les bazars de la ville nous remarquâmes en abondance des peaux de rennes et de bêtes féroces, des ballots de thé, des dents de mammouth, cet être antédiluvien dont la Sibérie conserve les débris, des vêtements russes, de l'eau-de-vie, des vins de Madère, du castoreum, substance médicinale fournie par les castors qui peuplent l'Obi, du tabac; ce sont les principaux objets du commerce que font les habitants de Beresow avec la mer Glaciale. Phéniciens de ces parages du Nord, ces hommes ont toujours, comme les navigateurs d'Homère, des discours mielleux et de douces paroles pour les étrangers et pour les sauvages sibériens.

Digitized by Google

Avant de quitter la ville nous vîmes parmi ses curiosités un vieux mélèze qui s'élève au milieu du cimetière, il est haut de cinquante pieds. Le mélèze est l'arbre sacré de la Sibérie. Celui-ci était vénéré particulièrement, et chaque jour les Ostiaks y déposaient de nombreuses offrandes; je m'étonnai de voir la même dévotion chez les Cosaques, gens en général peu superstitieux, et je ne pus m'empêcher de rire quand je m'aperçus que cette dévotion était feinte et que les Cosaques n'avaient pour but que de s'emparer des offrandes apportées par les véritables dévots.

A notre départ nous fûmes témoins d'un phénomène qui n'est pas rare dans ce lieu et à cette époque de l'année : une très-belle aurore boréale se montra pendant l'une des nuits de décembre et dura presque jusqu'à dix heures, au lever du soleil. Elle s'annonça par une espèce de brouillard en forme de segment de cercle, dont la nuance d'abord grisâtre ne tarda pas à devenir rouge; bientôt le segment parut bordé d'arcs concentriques séparés par des bandes obscures; de ces bandes s'échappèrent des jets de lumière qui se renouvelaient avec tant de rapidité que le segment semblait se mouvoir; le phénomène se développa alors dans toute sa magnificence; le segment avait acquis sa plus grande extension; une couronne enflammée qui paraissait le centre vers lequel se dirigeaient tous ses mouvements se manifesta au zénith. A partir de ce moment l'aurore diminua graduellement, les jets de lumière et les vibrations devinrent plus rares, leur éclat se concentra vers le nord; enfin, tout disparut.

C'est un spectacle splendide que celui de ce phénomène dont les causes ne sont pas encore bien expliquées, mais qui sans aucun doute est uni par des liens intimes au magnétisme terrestre. Après Beresow je visitai Obdorsk. Il était midi quand j'entrai dans cette ville; à peine pouvait-on se passer de lumières, dans l'intérieur des maisons; mais au dehors, à la clarté d'un ciel pur et azuré, l'aspect du paysage couvert de neige était en même temps triste et plein de charme. L'église en bois, les maisons noirâtres des Cosaques, les iourtes des Ostiaks un peu plus basses, étaient pittoresquement éparses sur le coteau qui forme la rive gauche du Polonia.

Mon séjour à Obdorsk fut de courte durée; les fatigues du voyage, les incommodités de la route qu'il avait fallu parcourir, tantôt dans un traîneau découvert où l'on était exposé aux rigueurs d'une atmosphère glaciale, tantôt dans un wagon où l'haleine ne tardait pas à se condenser et à produire un froid humide plus insupportable encore que l'air extérieur, enfin les vingt-deux degrés au-dessous de zéro qu'indiquait le thermomètre m'empêchèrent de me joindre à mes intrépides compagnons qui voulaient continuer leur chemin au N.-O., et poursuivre leur reconnaissance jusque dans l'île de Vaïgatche. J'avais vu, sous sa couche de neige et de glace, l'Ob, ce grand fleuve que le Russe d'Asie appelle sa mère, et que l'Ostiak vénère comme un dieu, j'avais vécu au milieu des Ostiaks, étudiant leurs mœurs, observant les variétés que présentent leurs tribus de Tobolsk à la mer Glaciale, et, de ce peuple enfant, probe et naïf, je n'avais à conserver qu'un

Digitized by Google

bon souvenir ; le but de mon exploration dans cette partie de la Sibérie était rempli ; je voulais maintenant visiter les Samoyèdes, et une excellente occasion se présentait ; plusieurs membres d'une tribu de ce peuple, habitant l'immense territoire qui s'étend entre l'Ob et le Ieniseï étaient venus pour les intérêts de leur commerce à la foire d'Obdorsk, et s'en retournaient vers leurs compatriotes ; je me fis leur compagnon de voyage.

L'illustre savant auquel nous devons la géographie, encore bien confuse, de cette partie de l'Asie, Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, me semble avoir commis quelques erreurs qu'il n'est peut-être pas inutile de redresser. Les Samoyèdes ne sont pas, comme il le croit, répandus exclusivement sur le bord de la mer Glaciale : un grand nombre de leurs tribus errent sur les rivages de cet océan, mais un plus grand nombre encore parcourent les régions situées de l'Ob au Ieniseï, au midi de l'affluent Ielagouï, dans un pays dont la possession était jusqu'ici attribuée aux seuls Ostiaks. Celles des peuplades de cette dernière nation qui habitent la rive droite de l'Ob, sont peu nombreuses et confinées au district de Surgout, sur les bords de la Vakh[1]. Je n'avais donc devant moi que des Samoyèdes dans un trajet d'un immense parcours.

Mes nouveaux guides étaient quatre jeunes gens et le père de l'un d'eux ; je réussis à vaincre leur timidité naturelle par un présent de tabac et d'eau-de-vie, et, certain de leurs bonnes grâces, bien résolu à vivre pendant quelques mois de leur existence, sous la pauvre cabane qu'ils dressaient chaque soir, je me mis en marche. On saisissait du premier coup d'œil, dans mes Samoyèdes, les traits caractéristiques qui les distinguent des Ostiaks : un visage plat et rond, des lèvres épaisses et retroussées, le nez large et ouvert, un peu de barbe, des cheveux noirs et rudes, une taille médiocre, enfin plus d'embonpoint que les Ostiaks. Quant au costume, il est à peu près le même chez les deux nations. Mes compagnons de route avaient été baptisés et appartenaient aux tribus chrétiennes de l'Ob, mais la plupart de leurs frères d'origine, surtout ceux du Ieniseï, sont encore idolâtres.

Au milieu de mes cinq sauvages dont un seul parlait un peu le russe, je ne pouvais pas apprendre de longs détails sur les traditions, les mœurs et les particularités de leurs tribus. Ils mettaient peu de bonne volonté à m'en instruire, et d'ailleurs il leur était très-difficile d'exprimer leurs idées. Je fus donc forcé d'attendre de mes observations et de mon contact avec les tribus errantes les renseignements que je désirais obtenir. Notre voyage s'accomplissait lentement du N. au S. ; nous suivions un chemin parallèle à l'Obi et éloigné de ce fleuve d'environ 100 verstes. Nous étions alors au milieu de janvier. Vers dix heures et demie, une lueur rougeâtre apparaissait à l'horizon, c'était tout ce qui nous restait du soleil ; dès midi la lune montrait au firmament sa face blafarde. Tant que durait la clarté douteuse qu'on appelait le jour, les *toundra*, vastes plaines dépourvues de

1. Voir M. Castren. Voy. Ethnogr. *Nouv. Ann. des Voy.*, t. CXV, p. 273-284.

Digitized by Google

bois, étaient enveloppées d'une vapeur grisâtre; mais vers le soir le brouillard se dissipait, et la lune aux rayons vacillants, qu'accompagnait le scintillement de milliers d'étoiles, versait sa clarté magique sur l'immensité de nos plaines de neige. C'était alors qu'accroupis sur nos traîneaux, couverts de fourrures épaisses, nous nous laissions aller au pas agile de nos rennes. Quand ces pauvres animaux étaient fatigués, nous dressions une tente, et pendant que les rennes dételés cherchaient les lichens sous la couche de glace dont le sol était recouvert, notre foyer s'élevait, la flamme ne tardait pas à y briller; le dos tourné vers la paroi, les pieds au feu, dépouillés des fourrures qui nous couvraient la poitrine, nous attendions que le festin fût prêt. L'un de nos Samoyèdes allait à quelque distance de la tente chercher de la neige intacte, il la jetait dans la marmite afin d'avoir de l'eau pour boire. Dans une autre marmite il délayait un peu de farine et quelquefois y mêlait du sang de renne ou du poisson sec et pulvérisé. Ce mets était, avec un morceau de quelque gibier que nous avions abattu, le fonds de tous mes repas. Mes compagnons y ajoutaient de la chair crue qu'ils mangeaient, soit fraîche, soit gelée de la veille. Après le dîner, nous prenions ensemble le thé en fumant, j'offrais une tasse d'eau-de-vie, puis nous nous étendions, pour dormir, sur les peaux de rennes et les vêtements qui tapissaient le sol neigeux.

Notre voyage dura ainsi longtemps à travers les déserts monotones entrecoupés de forêts et de quelques chaînes de collines; de loin en loin nous apercevions une troupe d'Ostiaks occupés de la chasse ou une caravane de Samoyèdes; enfin nous arrivâmes dans le district de Surgout. Ce fut là que, pour la première fois, je vis des Samoyèdes en grand nombre; mes compagnons reconnurent parmi ceux dont nous ne tardâmes pas à être environnés plusieurs membres de leur tribu; on fit amitié, et les tentes s'élevèrent l'une contre l'autre. Le plus vieux de mes compagnons me présenta ses compatriotes; je voulus leur faire une politesse et j'envoyai chercher une cruche d'eau-de-vie au traîneau; mais le froid avait changé la liqueur en un bloc de glace. Impossible d'en tirer une goutte. La proposition que je fis de plonger le vase dans l'eau froide fut rejetée tout d'une voix, dans la crainte d'un mélange : un des Samoyèdes eut alors l'heureuse idée de rouler la cruche sur son large ventre brillant d'embonpoint, et, au bout d'un moment, l'eau-de-vie commença à couler. Quelques pipes de tabac dont je fis cadeau mirent au comble la joie des assistants, et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Parmi les nouveaux venus il y avait une femme : c'était la première Samoyède que je pusse voir de près. Elle était jeune, très-petite et assez agréable; contrairement à l'usage que j'avais observé chez la plupart des femmes ostiakes, elle avait la tête et le visage découverts. Ses cheveux formaient deux tresses qui pendaient par derrière; à ses oreilles étaient attachés des grains de corail. Sa robe, faite de morceaux de drap, avait un dos en peaux de jeunes rennes; trois bandes de belles fourrures ornaient le bas de son vêtement. Cette femme portait un pantalon de fourrures. On m'a dit que jamais les femmes samoyèdes ne quittaient

Digitized by Google

leurs vêtements, même pour se coucher : il doit résulter de cet usage une aussi grande malpropreté que chez les Ostiaks.

Les amis dont nous avions fait rencontre allaient longer les bords du Vahk, rivière des Perches, ainsi nommée de ce poisson qu'on y pêche en quantité ; du Vahk ils avaient l'intention de gagner l'Iclagouï pour se rendre à Touroukhansk sur l'Ieniseï ; cet itinéraire me convenait : je voulais, de Touroukhansk, remonter le fleuve jusqu'à la ville d'Ieniseisk. J'abandonnai mes premiers guides, habitants des bords de l'Obi, et me mis de nouveau en chemin. Cette seconde partie de mon voyage fut plus agréable et surtout plus instructive que la première. L'un de mes nouveaux compagnons, homme le plus intelligent peut-être que j'aie observé parmi toutes ces peuplades dans le cours de mon voyage, bien au fait de la langue russe, et dégagé de beaucoup des préjugés de sa nation, me raconta quelques-unes des cérémonies qui accompagnent chez son peuple les funérailles, et me donna des détails sur la religion des Samoyèdes idolâtres. Il ne peut pas y avoir de lieu fixe pour les sépultures parmi ces peuplades errantes ; le mort est enterré sur la première colline ou sur le premier tertre qui se rencontre. On le pare de ses habits ; sur sa tête on renverse un chaudron, pour que l'âme puisse loger quelque part après la destruction du corps ; on recouvre ensuite son cadavre de peaux de rennes, puis on le sort la tête la première de la tente qu'il habitait. Ce n'est pas par la porte qu'on le fait passer, car il entraînerait infailliblement à sa suite quelqu'un de la famille, mais par une ouverture pratiquée exprès. Arrivés au lieu de la sépulture, les parents creusent une fosse peu profonde, si on est dans la saison d'été, et s'en retournent après l'avoir couverte de terre et de branchages. En hiver, ils élèvent une cabane et y placent, à côté du mort, une hache, un couteau, un arc, des flèches, du tabac, une pipe, une cuillère et une tasse. On tue les rennes qui ont traîné le cadavre et on les laisse sur la tombe avec leurs harnais. Quelquefois il faut qu'un magicien vienne pour apaiser l'esprit du défunt ; le devin samoyède, vêtu d'un habit particulier, agitant dans ses mains un tambour de basque, converse avec l'esprit et l'exhorte à ne pas inquiéter ceux qu'il laisse sur la terre et à ne pas les entraîner ; il le conjure aussi de permettre que ses parents viennent chasser dans les endroits où il faisait ses chasses heureuses. Ensuite on s'occupe du repas ; on tue un renne ; mais, avant de manger, la femme du défunt se purifie avec du musc. De ce moment jamais on ne prononce plus le nom du mort ; il faut user de détour quand on veut parler de lui. C'est plus tard, à la deuxième ou à la troisième génération, que le même nom passe à un enfant, et que, par ce moyen, on renouvelle le souvenir de celui qui l'a porté.

La principale divinité des Samoyèdes est *Noum*, dieu du ciel et de la terre. Quelles expressions pourraient peindre sa grandeur et sa puissance? Quelles figures pourraient reproduire son image ? Quant aux *Tadeptzies*, ou divinités secondaires, elles sont représentées par de petites idoles en bois auxquelles on donne une forme humaine. Ces idoles se placent au fond des forêts et dans les

Digitized by Google





SAMOYEDES.

Digitized by Google

Digitized by Google



MORSES.



SAMOYÈDES.

Digitized by Google

Digitized by Google

maisons : elles sont appelées khaé. On leur immole un renne en action de grâces pour un bienfait, ou, par supplication, pour détourner un malheur [1].

Je conversais et m'instruisais ainsi auprès de mon Samoyède, lorsque après les fatigues de la marche nous nous reposions sous notre hutte; je pus, grâce à lui, accomplir le trajet immense qui me séparait de Touroukhansk. C'est une riche cité que Touroukhansk: on s'y passe de lumière à midi, car il s'y trouve bien quatre maisons ayant des vitres à leurs fenêtres. Au surplus, ce fut le lendemain seulement que nous pûmes juger de cet avantage : nous y entrâmes par une soirée claire et belle, qui me permit d'observer les toits de gazons et les murailles moussues tapissées de têtes de poissons pendues là pour y sécher. Nous arrivâmes ainsi sur la place publique, tout encombrée de chiens et de bestiaux; en ce moment se tenait la foire annuelle, et on voyait le long des rives du Ieniseï les campements des Samoyèdes qui étaient accourus de fort loin pour faire des échanges. J'appris là quelques nouveaux détails sur les membres de cette grande famille. Ceux que j'avais vus jusqu'ici et que j'avais accompagnés étaient des gens tranquilles et bons; je pus me convaincre par la suite que la douceur est le caractère général de leur nation. Mais il y a quelques exceptions : un Samoyède nomade venait d'être arrêté et amené à Touroukhansk sous l'accusation d'avoir tué sa femme et de l'avoir mangée. Il répondit avec un grand sang-froid au juge qui l'interrogeait sur son crime : « J'ai acheté et payé ma femme; je puis disposer de mon bien à ma fantaisie. » Un meurtre fut commis par des Samoyèdes pendant mon séjour dans la ville; mais c'est à une superstition qu'il faut l'imputer : un des hommes de la tribu fut atteint d'une fièvre violente, et, pendant son délire, ses parents s'imaginèrent qu'il était possédé du démon. Tandis qu'on se consultait sur le moyen de chasser le mauvais esprit, le malade mourut. Peu de temps après, un de ses fils fut atteint de la même fièvre et eut le délire, comme l'avait eu son père. Les parents se réunirent dans un nouveau conseil; les plus sages des assistants furent d'opinion que le diable était passé du père au fils, et que sans doute il ferait ainsi périr la famille jusqu'au dernier si on ne l'arrêtait pas à temps. Mais chasser l'esprit impur ne paraissait pas chose facile; on n'imagina rien de mieux, pour en venir à bout, que de tailler en pointe des pieux de bois dur et d'en frapper le malade à coups redoublés. L'esprit sortit, mais avec l'âme du malheureux Samoyède. A vrai dire, jamais depuis ce temps on n'a plus entendu parler du diable dans la famille.

Les Samoyèdes que je vis à Touroukhansk venaient à la fois pour commercer et pour acquitter le tribut de quelques fourrures, annuellement imposé par celui qu'ils appellent, comme les Ostiaks, le *dieu-czar*, mais qu'ils ne craignent guère, parce qu'ils échappent sans peine à ses officiers.

Le 30 mai je dis adieu à Touroukhansk; je m'installai dans une petite barque non pontée et me préparai à remonter le Ieniseï. Les eaux du fleuve avaient

1. Wiévolojsky, *Diction. de Géogr. histor. de l'empire russe,* art. Samoyèdes, d'après MM. Zouief et Pallas.

Digitized by Google

brisé leur prison de glace, quoique des blocs amoncelés à une hauteur colossale s'attachassent encore à ses bords, tantôt s'élançant en forme de clochers aigus, tantôt formant comme de gigantesques murailles. L'air était humide et froid, le ciel gris et sombre ; un vent piquant du N.-E. soufflait sans interruption et nous apportait des rafales de pluie, de neige et de glace. Les arbres étaient encore nus, et, sur les prés grisâtres, se détachaient seulement çà et là quelques bouquets isolés de renoncules, de violettes, d'astères et de pâles anémones. Tout dans ce triste paysage, la terre et l'eau, était froid et silencieux comme la mort. Parfois on admire sur le Ieniseï des sites pittoresques, mais l'impression qui domine, c'est la monotonie du désert : toujours les mêmes forêts, les mêmes rochers, les mêmes hauteurs, les mêmes rivages, les mêmes plaines basses créées par le fleuve, et surtout les mêmes glaces, masses immenses dont l'aspect imposant saisit d'abord l'imagination, mais qui bientôt lasse par sa tristesse et sa monotonie. Des Ostiaks, les mêmes, à peu près, pour les mœurs et les usages que ceux que j'avais vus sur l'Ob, des exilés de toutes les parties de l'empire russe qui, par nécessité, se sont pliés aux mœurs de la Sibérie, mais regrettant toujours ce qu'ils appellent le chaud soleil de la Russie, des Toungouses, sont les habitants épars des deux rives qui fuyaient devant nous. Les Toungouses étaient nouveaux pour moi ; j'eus particulièrement occasion de les voir au confluent du Ieniseï et de la Sym ; ils y dressent tous les ans un marché temporaire où ils viennent, d'après une ancienne coutume, payer leurs taxes à la couronne et vendre leurs pelleteries aux marchands iéniséans. Ils avaient remonté presque tous le fleuve sur leurs barques d'écorces, et les habitations qu'ils s'étaient construites étaient également en écorces de bouleau. Des arcs, des flèches, des haches, des couteaux étaient suspendus extérieurement le long des tentes, et souvent on voyait à la porte de leurs demeures un sabre nu, *paljma* dont la partie supérieure était à demi enfoncée en terre.

Pendant que j'examinais ces différents objets, je me trouvai peu à peu entouré d'une troupe nombreuse de Toungouses. Ils me regardaient d'un œil curieux et se souriaient entre eux. De mon côté je n'étais pas moins étonné de la physionomie de ces hommes au teint jaune : le visage tatoué, un long bouquet de cheveux orné de perles pendant en arrière du sommet de la tête, tout en eux présentait un cachet particulier. Leur costume se compose d'une sorte de casaque courte de peau de chamois ou de peau de renne non tannée. Cet habit est ordinairement orné d'une profusion de verroteries, de bandes de drap, de crins de cheval. Il est fort étroit, la poitrine du Toungouse reste découverte. Des pantalons de peau fine de chamois, des bottines ornées de perles complètent la parure. A l'une des épaules est fixé un cordon de perles de verre terminé par une bourse, qui contient un briquet ; cette bourse est comme tout le reste brodée en verroteries. Les Toungouses montrent une agilité qui tranche avec l'allure pesante des Ostiaks. Un chef prévenu de ma visite me devança ; s'avançant d'un air de dignité, il ôta son bonnet, étendit vers moi le bout de ses doigts en signe de salut

Digitized by Google

et me conduisit à sa tente. L'habitation se composait d'une cabane en peau de rennes, avec le sol pour tapis et quelques pierres pour foyer. Le chef fit étendre des peaux de rennes, et les personnes présentes s'assirent en cercle autour du feu. Les discours de mes hôtes me semblèrent remarquables par une intelligence et une politesse rares; on y voyait cependant une certaine défiance que je parvins à vaincre à l'aide du talisman sibérien, l'eau-de-vie. Alors ils se mirent à me raconter avec plus de laisser-aller leurs aventures de chasses. L'un des assistants me montra sur son corps les cicatrices de treize blessures qu'il avait reçues dans une lutte corps à corps avec un ours, ce roi des forêts. Saisi par son terrible adversaire, notre homme ne s'en serait certes pas tiré vivant sans le secours opportun de ses chiens. Les Toungouses abondaient en récits de ce genre, mais tous se tenaient dans une grande réserve en ce qui touchait à leurs usages, à leurs croyances et aux pratiques de leur idolâtrie. En revanche, on finit par organiser une danse en rond, accompagnée d'un chant assez mélodieux et agréable. Les danseurs, tous jeunes et alertes, se tenaient par-dessous les bras, et formaient un tourbillon si rapide que l'œil ne pouvait plus reconnaître parmi eux une seule figure. A cet exercice en succéda un autre, dans lequel deux Toungouses tenaient une corde chacun par un bout, et la faisaient tourner en l'air de toutes leurs forces, en ayant bien soin que la corde ne touchât pas terre. Alors venait un troisième individu qui sautait les pieds nus par-dessus cette corde tournoyante, et qui en sautant ramassait à terre une flèche et un arc, tendait l'arc, décochait la flèche et tout cela sans que la corde eût touché une seule fois ses jambes nues [1].

Au même lieu où je vis les Toungouses, se trouvent les plus riches exploitations d'or de la Sibérie; le cercle de Ieniseï est particulièrement favorisé, c'est là qu'on trouve en abondance le précieux métal; le nombre des établissements de lavage d'or ne s'élève pas, en cet endroit, à moins de cent vingt. Je passai devant plusieurs comptoirs dont l'unique industrie consistait dans ce travail, et j'arrivai dans la riche cité de Ieniseïsk.

Ieniseïsk est certainement l'une des villes les plus opulentes que je rencontrai dans mon voyage en Sibérie; sa situation rend son commerce très-florissant, elle a plus de huit cents maisons particulières, indépendamment de deux couvents, de quatre églises et de quelques édifices. Dans ses environs on trouve en abondance du blé, de la viande, des volailles; il y manque seulement des arbres fruitiers. Au moment où j'y arrivai il y régnait une grande activité, causée par l'approche de la foire annuelle. Malgré les avantages que me pouvait offrir Ieniseïsk, je n'y séjournai guère; j'avais achevé la première partie du voyage que je m'étais imposé à travers la Sibérie; fatigué des rigueurs d'un long hiver, j'étais avide de soleil, et c'était plus au sud, dans la petite ville de Minousinsk, que je pensais trouver, pendant les chaleurs de l'été, l'oubli des jours pénibles, en rassemblant les connaissances nouvelles dont j'avais pu m'enrichir.

1. Castren, Voyage ethnol. en Sibérie, *Nouv. Ann. des Voy.*, t. CXVI, p. 24.

Digitized by Google

CHAPITRE III

TATARS ET KOIBALES. — IRKOUTSK. — LE LAC BAIKAL.

Minousinsk est située dans une vallée sablonneuse de la steppe des Koibales, vaste territoire pauvre et nu qui s'étend entre le Ieniseï, les monts Altaï et les rivières Abakan et Tabat. Le nom de cette ville indique son origine tatare : on raconte que deux frères de *l'ancien peuple* (les Tchoudes), s'étant pris de querelle au sujet de quelques champs, chacun d'eux s'écria : *mīn ousa! mīn ousa!* C'est ma part! de ces deux mots fut formé le nom de la ville qui ne tarda pas à s'élever sur le Ieniseï. Autour de Minousinsk règne une longue suite de collines incultes, mais la plaine dans laquelle sont semées les chétives maisons des Russes et des Tatars montre tout le luxe d'une végétation puissante. Rien ne récrée mieux la vue après un long voyage d'hiver qu'un peu de feuillage printanier et quelques fleurs dans un jardin. D'ailleurs le paysage n'était pas sans magnificence; d'un côté le fleuve large et rapide, de l'autre les sommets neigeux des monts Saïansk entrevus dans le lointain.

C'est à quelques verstes au-dessous de la ville que l'Abakan se réunit au Ieniseï. En cet endroit se trouve un *oulous*, village composé de tentes en bandes d'écorce, à partir duquel le peu de civilisation qui accompagne les villes cesse et fait place au silence de la steppe. Je m'engageai sans crainte à travers la contrée sauvage qui s'ouvrait devant moi, car je voulais voir de près et étudier à sa source ce peuple qui, à plusieurs reprises, a débordé sur le monde et conquis l'Asie.

Les premiers Tatars que je rencontrai célébraient une fête mortuaire. Les cérémonies funèbres sont, autant que j'en pus juger par la description de mon guide, semblables à celles des Samoyèdes : le mort est enterré sur un lieu élevé avec sa provision d'eau-de-vie et de vivres; mais de plus, les parents du défunt et ses amis célèbrent autour de sa tombe un repas qui se renouvelle le troisième, le vingtième et quelquefois le quarantième jour après sa mort. C'était précisément une cérémonie de cette espèce à laquelle j'allais assister. Une quinzaine de convives étaient réunis autour d'un grand feu au pied du tertre funéraire. Chacun avait apporté sa part d'*aïran* (eau-de-vie qu'on tire du lait aigre), de viande, de fromage et d'autres provisions. Le repas était en partie achevé quand j'arrivai; la plupart des assistants étaient étendus ivres à terre. Ceux qui se tenaient encore sur leurs jambes fumaient ou contemplaient d'un œil trouble leurs vases d'*aïran*. A la droite de la tombe étaient assises quelques femmes qui alternativement mangeaient, buvaient, fumaient, pleuraient et entonnaient des chants funéraires. L'une d'elles était la femme du défunt : en souvenir de ses anciens devoirs, elle

Digitized by Google

déposait sur la tombe du convive absent de belles tranches de lard et y versait d'une large coupe des flots d'aïran. Une seule ne mangeait ni ne buvait, c'était la vieille mère, pauvre femme de soixante-dix ans, qui avait conduit en terre son fils unique, mort dans la force de l'âge. Un bâton à la main, et enveloppée dans un manteau d'étoffe grossière, elle se tenait sur la tombe à l'écart des autres. De temps en temps elle étendait ses bras amaigris, et un rugissement sauvage s'échappait de sa poitrine. Elle ne cessa de se livrer au plus profond désespoir jusqu'à ce qu'enfin un jeune Tatar, qui en eut compassion, l'enleva dans ses bras, la porta sur son chariot et l'arracha à ce lieu de douleur.

Lorsque la réunion se fut séparée, je regagnai moi-même mon équipage : c'était un chariot avec une seule ouverture sur le devant. La steppe, aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, ne présentait qu'une plaine verdoyante sans la moindre inégalité. Pas une éminence, pas une pierre; toujours un gazon uni et soigné sur lequel on distinguait à de rares intervalles un groupe d'anciennes tombes entourées d'une clôture en pierres, et parfois un *oulous* Tatar avec des troupes de chevaux, de bœufs et de chèvres. Voilà ce que je distinguais du fond de mon wagon; puis, quand je mettais pied à terre, l'horizon se montrait bordé à droite et à gauche de nombreuses hauteurs et de collines sans bois et sans culture; seulement, dans les îles nombreuses que forme l'Abakan, se détachaient çà et là un bouquet de peupliers, de bouleaux, de saules ou de mélèzes. Nulle part on ne voyait de champs labourés, et par suite de la stérilité du sol, jamais il ne s'est établi de colons russes dans ce pays. Les nomades de cette contrée sont cependant les plus riches des Tatars. « Ils sont bien heureux, me disait un pauvre Koïbale, on trouve sous leurs tentes de l'aïran et du koumis pendant toute l'année, et le bétail fourmille dans leurs pâturages. » En effet, dès les premiers jours de mon voyage, le hasard me conduisit chez un homme qui possédait des troupeaux immenses de chevaux, de bœufs, de chèvres et de moutons et une fortune en argent de plus de 100,000 roubles.

Malgré sa richesse, il ne se distinguait en rien de ses compatriotes. Sa tente seule différait des autres, construites en forme de cône, par un tapis circulaire et un petit dôme. Lui-même portait habituellement pour vêtement de vieilles peaux de chèvre. Il était chrétien et s'était marié depuis peu; sa femme était jeune, belle, bien soumise, et excellait dans la préparation de l'aïran. Comme je demandais au Tatar où il avait trouvé cet idéal de toutes les perfections, il me répondit par un adage national : « Si tu vois un bon gibier, tire-le; si tu rencontres une jolie fille prends-la. » Cet adage date certainement du temps où les Tatars observaient à peu près les mêmes lois à la chasse et dans leurs mariages, et ne reconnaissaient d'autre autorité que la force. Il n'en est plus absolument de même, et mon hôte n'avait pas suivi à la lettre le précepte qu'il me citait si complaisamment. J'appris au contraire, qu'il avait recherché sa jeune femme pendant deux années entières, et que, trois fois par an, il avait été visiter les proches parents de sa prétendue, auxquels il avait soin d'envoyer de l'aïran, de la viande, du

Digitized by Google

beurre, du fromage, de beaux chevaux, des étoffes, en un mot tous les présents usités en Orient.

Ces présents sont un point important dans les usages tatars relatifs aux mariages; cependant ils ne sont plus exigibles quand la femme est veuve ou répudiée, ou quand elle a abandonné un premier mari. Une autre règle du code conjugal chez nos Tatars, c'est qu'un homme ne doit pas épouser une femme de sa tribu, alors même qu'il n'y aurait entre eux qu'une parenté éloignée; tandis, au contraire, que de tribu à tribu on peut prendre en mariage une proche parente. C'est ainsi que mon hôte avait épousé sa belle-sœur. Cette infraction à la loi chrétienne lui avait attiré quelques désagréments, et un chef de tribu récemment élu, venait d'exiger de lui cent bœufs à titre d'expiation. Notre Tatar irrité s'était mis à la tête d'une coalition pour renverser le nouveau chef, et le faire révoquer à Saint-Pétersbourg. Comme il espérait beaucoup de mon influence, en qualité d'Européen, il réunit à mon insu les personnages les plus importants de son parti, et je me trouvai engagé, vers la steppe des monts Altaï, dans un grave débat politique s'agitant au milieu d'un festin. Le matin, à mon réveil, j'assistai à tous les préparatifs, sans savoir encore de quoi il s'agissait. Bientôt une vingtaine d'invités survinrent; ils s'assirent autour de l'âtre, les bras et les jambes croisés. Des quartiers de mouton rôtissaient, l'aïran bouillait dans une vaste chaudière, et les Tatars, l'œil et le visage sombres, fumaient sans mot dire. J'étais impatient de savoir ce qu'allait décider ce singulier conseil. Enfin, la marmite d'aïran fut enlevée du feu, des bouteilles de vin furent apportées, l'hôte tira de son armoire une vieille coupe d'argent de dimensions formidables. A cette vue, il se fit un mouvement significatif dans la grave assemblée; on secoua ce qui restait de tabac dans les pipes, on toussa, on remua le feu; la coupe d'argent commença à circuler, les bouteilles se vidèrent, et le silence fut rompu. Les convives, de rang élevé pour la plupart, conservèrent leur dignité, et ne prirent d'aïran que ce qu'ils en pouvaient porter. Quand vinrent les plaintes sur les injustices et les exactions du chef qu'il fallait destituer, quelques insinuations me furent faites; on m'offrit un présent de chevaux; je n'acceptai pas; néanmoins je fis à mes hôtes quelques vagues promesses avant de me remettre en voyage.

Il était midi quand je me séparai des convives; le soleil dardait sur la steppe une chaleur de vingt-sept degrés, quoique de grandes masses de neige couvrissent encore les monts Saïansk. L'atmosphère était chargée d'une vapeur pesante, occasionnée sans doute par la neige des montagnes, bien que les Tatars lui donnassent pour cause le cri du coucou. Souvent je rencontrais des cavaliers, et j'admirais leur belle prestance à cheval. Gauche et vacillant dans sa marche, le Tatar prend en selle une attitude aisée et naturelle; là il est à sa place et dans son élément. Ivre ou à jeun, éveillé ou endormi, il se tient toujours ferme sur l'étrier, et ne craint jamais une chute. C'est un effet de l'habitude et aussi de l'entente, on pourrait dire de l'amitié, qui unit cavalier et cheval. Tout habitant des steppes a son cheval favori, qui lui est plus cher que sa femme et

Digitized by Google

son Dieu; il ne le fatigue ni ne le maltraite; ce n'est pas une bête de somme qu'il mène avec lui, c'est un ami, un compagnon de ses fatigues et de ses peines.

Pour moi je cheminai lentement; j'allais d'oulous en oulous, questionnant jeunes et vieux sur les usages, les mœurs, les antiquités, et observant moi-même tout ce monde barbare, mais obligeant et hospitalier; puis, lorsque le soleil était descendu derrière les montagnes, j'entrais dans quelque tente où j'étais toujours le bienvenu. Un soir, j'avais été accueilli par le jeune chef d'un oulous, Tatar de vingt-deux ans, que la mort de son père avait fait le seigneur de sa famille; après le repas du soir, le jeune homme s'endormit sur sa couche; l'hôtesse de la tente vint se placer près de lui. C'était une enfant de seize ans; étendue sur un divan que cachait à demi un rideau, elle me faisait des grimaces enfantines et jetait sur moi des regards espiègles. Couché moi-même devant le feu du foyer, je m'amusai de cette singulière pantomime jusqu'à ce que ma dernière bûche fût consumée, et que la jeune sauvage se fût elle-même assoupie aux côtés de son maître.

Mes yeux commençaient aussi à se fermer, lorsque tout à coup le bruit du tambour vint frapper mon oreille. Au même instant la porte de la tente s'ouvrit, et une voix cria qu'il y avait dans l'oulous un enfant mourant que l'on voulait rappeler à la vie à l'aide d'un chamân. Le désir que j'exprimai d'assister aux opérations magiques ne fut pas approuvé; mais j'appris du messager que le chamân, vêtu d'un ample manteau auquel pendent des oripeaux de toute espèce, et d'un grand bonnet en pointe, sautait autour du berceau de l'enfant en même temps qu'il frappait son tambour et qu'il invoquait ses esprits familiers. Souvent on l'entendait sortir de la tente et courir, tambourinant, sifflant, criant et hurlant comme un insensé. Réveillés par ce tapage inaccoutumé, les chiens se mirent à aboyer, les bestiaux à beugler, les chevaux sauvages à courir çà et là dans la steppe, et le sol retentissait sous leurs pieds avec un bruit semblable au roulement du tonnerre. Avec ce vacarme, le sommeil n'était plus possible; je tâchai de mettre à profit ma veille forcée en m'instruisant des particularités du chamânisme; mon interlocuteur se montra très-réservé sur ce point, et aujourd'hui encore je saurais peu de chose des chamâns et de leurs pratiques si, plus tard, je n'eusse en partie surpris leurs secrets de l'autre côté d'Irkoutsk et du lac Baikal, chez les Bouriates. En revanche, le vieillard avec lequel je causais m'entretint des poésies héroïques des Tatars; il appartenait à cette famille des bardes auxquels la nuit peut seule, comme aux chamâns, délier la langue, et je vis passer dans ses chants la mythologie et toutes les divinités de sa nation. Le poëte retraça d'abord, en traits hardis, les hauts faits d'un guerrier valeureux; son héros combattait les dieux et les hommes, et ses aventures se terminaient par la conquête d'une femme aux côtés de laquelle il goûtait un repos sans trouble jusqu'aux dernières limites de la vieillesse. Toute cette poésie était entremêlée d'images bizarres et d'expressions gigantesques; la richesse de la nature y était dépeinte sous les couleurs les plus exagérées : la cime des arbres touchait le ciel, des animaux fantastiques remplissaient de leur être immense les terres et les

Digitized by Google

mers. Les oiseaux, les poissons, les arbres, les pierres, tout vit dans ces chants, tout a un cœur et sent la douleur et la joie. Le pouvoir de la magie, qui, pour ces peuples enfants, est la science et la sagesse, est estimé par les Tatars, comme par les Samoyèdes, plus que la force du glaive : le guerrier fait de longs voyages pour aller prendre conseil d'un sage, et un héros est vaincu par une faible femme armée de cette science divine. Les chants de la magie sont la plus haute expression de l'intelligence humaine; il n'est pas un être dans la nature qui résiste à leur puissance : les sept *Koudaï* assis au sommet de leur nuage se plaisent à la beauté des chants que les sons de la harpe à deux cordes accompagnent. *Aïna* lui-même, le méchant principe, sort, dit-on, de la terre jusqu'à la poitrine pour écouter furtivement les accords mélodieux qui charment les animaux, les plantes et jusqu'aux rochers des montagnes.

Koudaï ou *Djétti Koudaï* (les sept Koudaï) est l'être éternel qui trône au-dessus des nuages; il est assis dans une vaste tente, derrière un rideau, et toujours il inscrit dans un grand livre les naissances et les morts. Il a créé, en même temps que la lumière, les *oulou-khân* pour gouverner les nations; il les a exemptés de la maladie et de la mort; leur âge change avec la lune. Les *aïna* sont des êtres de mauvaise nature, à la tête desquels se trouve *Irlé-khân*; souvent ils prennent la forme humaine ou celle de serpents, de chiens, de renards, d'oiseaux; c'est eux que les chamâns implorent : Koudaï garde sa protection pour les sages et les guerriers[1].

La nuit était fort avancée lorsque le vieux barde et moi nous nous quittâmes; je ne tardai pas à faire mes préparatifs de départ, et je me remis en route aux premières lueurs du jour. Les Tatars avaient attelé à notre *tarantas* quatre chevaux sauvages qui entraînaient rapidement l'équipage à travers la plaine. Deux cavaliers étaient en selle, appliquant toute leur vigueur à maîtriser notre fougueux attelage; mais, en dépit de leurs efforts, que ne secondaient ni brides ni guides, car ce sont, chez les Tatars, des articles de luxe, les quatre chevaux continuaient à nous emporter avec une rapidité à donner le vertige. La steppe offre, il est vrai, une surface unie; mais une roue ou un essieu sont bien exposés à se rompre dans cette course effrénée. Néanmoins, contre toute prévision, elle se termina sans catastrophe. L'attelage, après avoir franchi l'étape d'un seul trait, s'arrêta de lui-même au bord de l'Askys, petite rivière qui joint ses eaux à celles de l'Abakan. Je passai peu de jours dans le district de Sagaïsk, puis je m'embarquai sur l'Abakan, pour traverser ensuite la steppe des Koïbales.

Pauvres et opprimés, ces peuples ont été contraints de recevoir sur leurs terres fertiles un nombre considérable de Tatars des autres tribus, et chaque jour aussi les colons russes surviennent, fondent des villages sur les rivières et s'emparent du territoire. Les Koïbales ont, à l'exemple des étrangers, construit des huttes près d'un ruisseau nommé l'Out. Je résidai quelques semaines au

1. Castren, *Voyage ethnologique en Sibérie. Nouvelles Annales des Voyages*, t. CXI.

Digitized by Google

milieu d'eux, et, dans mes relations journalières, je trouvai toujours les Koïbales serviables et bienveillants; ils étaient contents de ce que je m'occupais de leur langue et de leurs antiquités. Un des anciens de la tribu me dit que si les voyageurs les visitaient avec tant d'intérêt, c'était une preuve de l'affection et de l'estime que le *khan blanc* (empereur) avait pour les Koïbales par-dessus tous les autres Tatars.

Pendant mon séjour à Out, je fis de temps à autre de petites excursions aux *oulous* environnantes. Partout régnaient la misère et la détresse, et pourtant ces pauvres gens me parurent valoir mieux que leur réputation. On les accuse d'être enclins au vol; mais, avant d'être voleurs, les Koïbales ont été volés et souvent victimes du relâchement de mœurs introduit par les Russes dans la steppe. A ce sujet on m'a raconté une anecdote qui peint les mœurs et la pauvreté des habitants de ce pays. Un Koïbale tenait de son père en héritage un mouton qu'il mettait tous ses soins à conserver; il passait les nuits dans les champs, et gardait toujours serrée autour de sa main la corde qu'il avait attachée au cou du mouton. De la sorte il se croyait bien à l'abri de toute surprise; mais un larron déporté, qui avait jeté un regard de convoitise sur le pauvre animal, se tenait aux aguets dans les broussailles depuis la chute du jour. Dès que l'obscurité fut complète, le rusé voleur sortit de son embuscade, se glissa jusque auprès du Koïbale qui dormait, coupa la corde, se saisit du mouton et partit lestement. On se figure la stupéfaction du Koïbale et son désespoir, lorsqu'en se réveillant le lendemain, et après s'être frotté les yeux, cherchant vainement autour de lui le mouton qui n'y était plus, il vit qu'il avait perdu tout son bien en ce monde. On dit que son malheur lui servit de leçon, et que dès lors il sut aussi mettre à profit la nuit pour réparer le tort qu'on lui avait fait.

Dans mes promenades à travers la steppe, j'arrivai un dimanche soir assez tard à une misérable oulous, où la nuit qui s'approchait et la pluie qui commençait à tomber me forcèrent à me réfugier sous une des tentes. Quoique la meilleure de l'oulous, cette tente était tellement délabrée que le vent et la pluie se frayaient un libre passage à travers les bandes d'écorce qui la recouvraient. A mon arrivée, les habitants étaient couchés çà et là sur le sol, et tous, à l'exception de l'hôtesse, étaient ivres d'aïran; des enfants nus se roulaient autour de l'âtre, criant la faim et étendant les bras vers un chaudron suspendu sur le feu. Des chiens s'allongeaient aussi devant le foyer, remuant la queue et dressant l'oreille, dans l'espoir, probablement, d'attraper leur part du festin qui se préparait. Réveillés par l'orage, les veaux et les moutons passaient fréquemment la tête à travers l'ouverture qui servait de porte à la tente, et témoignaient bruyamment leur désir d'entrer; bientôt la supplique devint tellement énergique que l'hôtesse se vit obligée de leur livrer un coin de la tente.

Le chaudron fut enfin enlevé du feu, et l'hôtesse servit un plat de viande à chacun de ses dormeurs gorgés d'aïran, après les avoir préalablement secoués et tirés tant bien que mal de leur pesante léthargie. Lorsque le repas commença,

Digitized by Google

je remarquai que cette femme jetait un morceau de viande dans le feu, et comme je lui demandais ce que cela signifiait : « Le feu aussi est un Dieu, » me répondit-elle. Elle me dit la même chose de l'eau ; je me souviens en effet d'avoir vu les Tatars jeter dans une rivière ou dans un lac les prémices de certains mets.

Pendant que je m'entretenais avec l'hôtesse, un Koïbale en guenilles entra dans la tente ; il annonça qu'il s'appelait *Sabakïn* (du russe *sobaka*, un chien), et il ne tarda pas à prouver qu'il était digne de porter ce nom. Il se mit à raconter ses hauts faits, parla avec une effronterie cynique de son ivrognerie et de ses querelles, montra fièrement les blessures qu'il y avait reçues. Cet homme ne cachait pas non plus ses vols, et il était très-joyeux du mal qu'il avait pu faire. Désignant du doigt trois femmes qui se trouvaient dans la tente, il ajouta : « Ces créatures-là ont été mes femmes dans le temps ; mais je les ai chassées l'une après l'autre. » Et après un instant de réflexion il reprit : « J'aurais cependant pu garder *les larges épaules.* » A ces mots, celle qu'il qualifiait ainsi s'avança, s'assit près de lui, se fit donner une harpe à deux cordes, et, s'accompagnant, elle fit entendre sur un rhythme monotone un chant dont voici à peu près le sens :

« *Tïénar-Kous* est un Tatar qui possède beaucoup de tentes, beaucoup de « gens et beaucoup de bestiaux. Il était déjà sur le retour lorsqu'il prit une « femme jeune et belle. Tïénar-Kous l'aimait tendrement, mais il lui semblait « que sa femme ne le payait pas de retour, et il résolut de la mettre à l'épreuve. « Un jour il se prépara comme s'il voulait aller dans la steppe voir ses troupeaux ; « mais lorsqu'il fut à quelque distance de sa demeure, il se laissa tomber exprès « de la selle et resta étendu sur la terre, comme s'il était mort. Quand les gardiens « des bestiaux virent leur maître étendu sans mouvement sur la terre, ils accoururent aux tentes et racontèrent à leur maîtresse ce qui était arrivé. Sur cette « nouvelle, l'épouse sauta aussitôt à cheval, courut vers celui que l'on croyait « mort, et se mit à pleurer auprès de lui. Tïénar-Kous ne se fia pas aux larmes « de sa femme et continua de faire le mort. Dans son désespoir, la jeune femme « saisit le poignard de son époux et s'écria : « O Tïénar-Kous, puisque tu as « cessé de vivre, je ne resterai pas plus longtemps sur la terre. Personne ne « pourra dire que l'épouse de Tïénar-Kous est demeurée veuve pour attendre un « autre époux. Non, je ne me séparerai pas de toi, mon maître et mon seigneur ! » Comme Tïénar-Kous ne se relevait pas, elle s'enfonça le poignard « dans la poitrine et tomba morte à ses côtés. Alors Tïénar-Kous fut rempli « de douleur de n'avoir pas cru à l'amour de sa femme, et il pleura toute sa vie « sa fidèle épouse. »

Ce fut ma dernière excursion chez les Koïbales ; j'avais assez parcouru les steppes ; j'étais impatient d'arriver à la grande ville d'Irkoutsk et au lac Baïkal. Je traversai le pays des Kirghis, puis, à la fin d'août, je me mis en marche le long de la vallée qui s'étend au pied des monts Saïansk. J'étais en compagnie d'une caravane de laveurs d'or, de prêtres, d'employés et de Cosaques. Quelque

Digitized by Google

divers que fussent l'état et la condition des membres de la troupe, rien cependant n'y distinguait le maître du domestique, le prêtre de l'employé, le Russe du Tatar. Tous avaient ôté robe, habit, paletot, pour revêtir l'uniforme des forêts, c'est-à-dire un manteau de poil de chameau, une coiffe en crin destinée à protéger la tête contre les moustiques, et un bonnet rond à la tatare. Les Cosaques et les laveurs étaient en outre pourvus de fusils et de pistolets, dont ils faisaient feu de temps en temps pour maintenir à distance les loups et les ours.

Notre caravane se déployait en une longue procession, car souvent le chemin était si étroit que deux cavaliers n'y pouvaient passer de front. Tous observaient le silence le plus solennel, et chacun paraissait entièrement occupé du soin de sa sécurité. Cette attention continuelle n'était pas superflue, car dans les monts Saïansk le voyageur se heurte presque à chaque pas à un danger ou à une aventure. Le chemin est si détrempé pendant la saison d'été, que les chevaux enfoncent jusqu'au ventre dans la boue. Quelquefois ils rencontrent une terre grasse où les deux pieds de devant s'engagent sans qu'aucun effort puisse les en tirer. Dans ce cas, un cheval paresseux se renverse et son cavalier risque d'avoir la jambe rompue : si le cheval est vif, il lance ses deux jambes libres et se jette alternativement sur les deux côtés, en sorte que le cavalier qui n'est pas sur ses gardes peut avoir les bras et les jambes fracassés contre un arbre voisin. On a aussi à redouter les précipices. Un jour, nous rencontrâmes en traversant une forêt un arbre rompu par quelque orage et gisant en travers du chemin, mais assez haut au-dessus du sol pour que celui de mes compagnons qui me précédait n'eût besoin que de se courber en passant sous cette sorte de voûte. A son exemple je me pliai aussi ; par malheur mon cheval se trouvait notablement plus grand que l'autre, et comme je n'avais pas fait attention à cette circonstance, je fus pris entre l'arbre et ma selle au point d'en avoir la poitrine presque broyée. J'en sortis cependant, mais non sans me ressentir pendant plusieurs jours des suites de cet accident.

Un pareil voyage à travers monts et forêts était pénible, mais il avait son côté pittoresque et agréable. Lorsqu'à la chute du jour nous étions obligés de poser nos tentes au milieu des bois déserts, les chevaux étaient dessanglés, on allumait le feu, puis on suspendait les marmites et les bouilloires à thé. On étendait sur la terre les couvertures de chevaux, et, tout autour, on plaçait en cercle les selles destinées à nous servir de siéges. La nappe ainsi mise, chacun apportait ses provisions, et le fromage, l'eau-de-vie, le thé, le madère, le poisson, la viande, le champagne, le caviar, tout disparaissait, grâce à l'excellent appétit des convives. La faim apaisée, les anciens restaient à table et buvaient, non pas comme les hommes d'aujourd'hui, mais comme durent boire les anciens héros. Pendant cette lutte valeureuse, les fronts les plus graves s'éclaircissaient, la face des buveurs se colorait à la lueur rougeâtre de la flamme qui jetait dans l'air ses spirales ardentes, puis le chant qu'avaient commencé les jeunes gens était repris en chœur ; et les vallons des monts Saïansk répétaient quelques notes de la chanson

Digitized by Google

joyeuse jusqu'à ce que le dernier des buveurs se fût affaissé sur la terre humide ou endormi adossé contre un arbre.

C'est ainsi que d'étape en étape, toujours accompagné de mes deux intrépides Cosaques, j'atteignis le but désiré de mon voyage; des hauteurs qui nous restaient à franchir je pus entrevoir les maisons d'Irkoutsk éclairées par les derniers rayons du soleil; un long ruban argenté serpentait à travers les plaines, c'était l'Angara; plus loin, l'œil apercevait une masse d'eau où se reflétaient les lueurs expirantes du jour; j'avais devant les yeux ce long croissant, le lac Baïkal, que la superstition des habitants de ses bords a nommé la mer sainte.

Irkoutsk, dans laquelle j'entrai vers le soir, est une ville vaste et importante par son commerce, mais qui n'offre rien de bien remarquable. Ses maisons sont en bois pour la plupart. Quelques-unes, ainsi que les édifices publics, ont été construites en briques. Les églises sont nombreuses; il y a des écoles pour les enfants; mais le bâtiment le plus remarquable est la prison, grande, aérée et contenant des ateliers pour la fabrication du drap, à laquelle sont employés les détenus. Irkoutsk a deux bazars très-fréquentés, qui vendent, année moyenne, pour une somme d'un million et demi de roubles banco. Malgré des opérations si actives, on ne voit pas de boutiques achalandées, mais seulement des magasins d'entrepôt. Le voyageur de passage dans la ville, s'il a besoin de quelque objet usuel, parcourt fort souvent en vain les longues galeries des bazars; il doit s'estimer heureux quand il lui arrive d'y rencontrer une ou deux portes ouvertes. A considérer ces deux étages de galeries où tout est clos et solidement cadenassé, on s'imagine être encore à l'époque où les villes naissantes de la Sibérie couraient à tout moment risque d'être attaquées et mises au pillage.

Les marchands de la ville possèdent une flottille de bâtiments de commerce qui naviguent sur le lac Baïkal et atterrissent aux différents points de ses côtes. Ces navires sont plats et ne portent qu'un mât. Quelques-uns remontent l'Angara qui part du Ieniseï, et établissent ainsi une communication fluviale entre Irkoutsk et Ieniseïsk. Ces embarcations sont de construction défectueuse, et elles ne sauraient affronter les terribles tempêtes du Baïkal [1].

Le lendemain de mon arrivée à Irkoutsk je me rendis vers le lac; ses abords peuvent être rangés parmi les perspectives les plus magnifiques : l'Angara coule dans un large bassin au milieu de hautes montagnes dont quelques-unes sont toujours couvertes de neige. Une végétation active et variée animait ses bords à l'époque de l'année où je les parcourais. Un pêcheur me reçut dans sa barque et me fit faire une longue promenade à travers les anses et les baies multipliées du rivage. Le brave homme n'était pas d'Irkoutsk; il habitait sur la rive opposée, dans un des villages qui bordent la Selenga, et il était venu avec ses deux fils, grands et robustes jeunes gens, pêcheurs comme leur père, vendre à ce chef-lieu

1. *Lettres écrites de la Sibérie Orientale*, par Martoss, traduites du russe par M. le prince Em. alitzin.

Digitized by Google

de la province son chargement d'omoules. Il me raconta toutes les vicissitudes de cette pêche, qui est l'une des principales ressources des riverains.

« Autrefois, commença-t-il par dire, elle était bien plus abondante que de nos jours, et mon père se rappelle que sans peine et sans fatigue, les habitants en petit nombre de la Selenga n'avaient qu'à tendre leurs filets pour les ramener aussitôt chargés de la manne précieuse. » L'omoule est une variété de la truite, à la tête effilée, à l'iris d'un jaune pâle; le dos est épais, de couleur bleu foncé; la ligne latérale est droite, tachetée de points noirs, et les flancs blanchâtres sont recouverts d'écailles menues. Ce poisson a de 25 à 40 centimètres de longueur et pèse plus de trois livres.

Dans les derniers jours de juillet ou au commencement du mois d'août, les omoules abandonnent le Baikal, où la profondeur immense des eaux ne permettait pas au pêcheur de les atteindre, et passant à travers les embouchures des rivières qui s'y déversent, surtout par la vaste Selenga, ils en remontent le courant à la recherche d'eaux moins froides pour y déposer leur frai. Quoique ce soit alors l'époque de travaux tellement pénibles pour les riverains qu'ils lui ont donné le nom de *saison des souffrances*, les villages de la Selenga se dépeuplent; hommes, femmes, enfants se mettent en marche, et des centaines d'embarcations chargées de tonnes vides descendent la rivière. L'époque où l'omoule apparaît n'étant pas parfaitement déterminée, toute la population habite souvent la rivière un mois et plus. Durant ce temps, barques et marchands arrivent de tous côtés, et le village de Tchertow-Kina, principale station de pêche, se transforme en un bourg commerçant.

Trois bras qui ont leur point de départ à 30 verstes du Baïkal forment l'embouchure de la Selenga. Le poisson choisit toujours le courant le plus profond; les trois bras étant sablonneux et sujets à varier de profondeur, il en résulte que ce n'est jamais par les trois bras à la fois que les omoules pénètrent dans la rivière, mais par celui qui leur offre une eau suffisamment profonde. Ils ne parcourent pas dans leur marche au delà de 20 verstes par jour, circonstance qui permet aux pêcheurs, lorsque le cas l'exige, de se mettre à leur poursuite. Pour éviter que cette riche proie ne s'échappe, des surveillants attentifs ne cessent d'aller et de venir d'un bras à l'autre. Aussitôt que des nuées de cormorans et de mouettes planent sur l'eau ou que les filets ramènent en grand nombre des kariouzes, petit poisson qui forme l'avant-garde des omoules, la vigilance redouble, chacun s'apprête; alors les batelets agiles se croisent en tous sens et vont porter la nouvelle de la marche que suivent les omoules; puis le soir, barques et bateaux allument des lanternes revêtues de papiers de diverses couleurs qui reflètent leurs mille feux dans le miroir du fleuve. L'activité du jour se prolonge pendant une partie de la nuit. Le matin les bateaux se remettent en route; des filets immenses barrent le fleuve de distance en distance; le poisson qu'ils ramènent est transporté sur le rivage, où le spectacle est différent, mais non moins pittoresque. Des groupes de femmes et d'enfants sont occupés à

Digitized by Google

aver, à saler et à serrer le poisson dans des tonneaux ; les acheteurrs venus des villes voisines courent à la rencontre des pêcheurs, leur transmettent avec volubilité des offres d'achat, discutent, renchérissent, débattent le prix de la cargaison. Le bazar du village a profité de cette affluence d'étrangers pour s'approvisionner de toutes sortes de marchandises, et les Russes, les Bouriates circulent à travers ces huttes transformées en magasins. Les visages expriment l'animation et le contentement ; la rumeur est grande, et l'air retentit continuellement de clameurs joyeuses. Une crue subite, la profondeur très-variable du fond de la rivière, et d'autres causes, peuvent diriger le banc d'omoules par un chemin tout à fait hors de ses habitudes et déranger les calculs des pêcheurs vieillis dans le métier : quel abattement alors, quelle tristesse ! partout le silence, les eaux de la Selenga ne sont plus sillonnées que par quelques rares bateaux [1].

Les eaux du lac sont douces ; le pêcheur m'affirma cependant qu'on y trouvait, et en grand nombre, des phoques et des éponges de mer. Baïkal, ajouta mon guide, signifie, en langue bouriate, brûlé, et cette étymologie me semblait confirmer l'hypothèse qui fait du lac une immense crevasse volcanique produite par un tremblement de terre ; mais je sus par la suite qu'il fallait se défier de ces sortes d'arguments, et que le même mot qui en bouriate signifie brûlé, voulait dire en iakoute lac riche, et, avec une légère altération, en langage chinois, mer septentrionale.

Nous conversions de la sorte, et je venais d'apprendre avec intérêt qu'en de certains endroits où l'eau est transparente et peu profonde, on entrevoit d'immenses végétations qui semblent des arbres pétrifiés couverts encore de leurs rameaux, quand une ondulation constante, que j'avais remarquée sur le lac, s'augmenta et quelques nuages parurent s'amonceler dans le ciel vers le côté nord. Je vis mon pilote regarder l'horizon avec inquiétude, puis il se découvrit, fit un signe de croix. A son exemple ses deux fils se signèrent et se mirent à peser avec force sur les avirons. Comme je demandais au pêcheur s'il y avait quelque danger : « Dieu est puissant, me répondit-il, mais il faut redouter la mer sainte. » J'appris plus tard que rien n'est plus dangereux que les orages qui, tout d'un coup, se déchaînent sur le lac, bouleversent ses eaux et semblent près d'anéantir sur ses bords la nature.

Pendant que nous revenions en toute hâte vers le port d'Irkoutsk, mon pêcheur me demanda si j'aurais du plaisir à voir la frontière chinoise et la curieuse ville de Kiakhta, seul entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine ; il devait y conduire quelques marchands en remontant sur sa barque la Selenga. Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette proposition ; je m'assurai que je reviendrais par le même chemin au lac Baïkal, car la frontière septentrionale de la Chine est fermée aux voyageurs, et je pris jour pour le départ. Il fallait être prêt

1. *Scènes de la vie sibérienne*, traduites du russe par M. Emmanuel Gallitzin et communiquées au *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 3e série, t. VIII, nov. et décemb. 1847.

Digitized by Google

le lendemain même; je fis à la hâte quelques préparatifs, et le matin je me trouvai l'un des premiers au rendez-vous, pressé de visiter sinon la Chine même, du moins une ville où l'on m'avait assuré que je retrouverais en partie ses usages, au milieu d'un singulier mélange de mœurs russes et chinoises.

CHAPITRE IV

KIAKHTA. — EXCURSION A LA FRONTIÈRE CHINOISE

La principale foire de Kiakhta se tient au mois de décembre. C'est aussi par la Selenga, mais sur des traîneaux, qu'à cette époque de l'année on se rend du nord de la Sibérie à la frontière chinoise. Les voyageurs sont alors en nombre considérable, et de longues caravanes animent et vivifient tout le district de Verkhné-Oudinsk dont Kiakhta fait partie. Nous n'étions que six dans la barque du pêcheur : quatre commerçants, un administrateur russe du gouvernement d'Irkoutsk et moi. Je fus très-heureux de la rencontre de l'officier russe; nous eûmes le temps de lier connaissance dans les sept journées que dura notre navigation, et il m'offrit avec une extrême obligeance de me servir de guide dans la ville sibérienne, même de m'accompagner à la cité chinoise qui s'élève en face de Kiakhta, Maimatchin, où il avait à remplir une mission de son gouvernement.

La Selenga est une rivière pittoresque; elle a souvent cent et cent cinquante mètres de large; en certains endroits, des bois et des vastes prairies couvrent ses bords; ailleurs, elle roule ses eaux entre des rochers à pic, et toujours le voyageur a sous les yeux une perspective de hautes montagnes. Tout le jour nous avancions à la voile et à l'aviron, ou, quand la rive le permettait, nous étions halés par des chevaux loués aux postes russes. Le soir nous mettions pied à terre, et nous passions la nuit sous nos tentes. C'est ainsi que nous parvînmes au village de Makhaï, puis à Oust-Kiakhta. Nous n'étions plus qu'à quelques verstes de la ville, but de notre voyage. Nous quittâmes en ce lieu notre barque, nous dirigeant vers le plateau uni et sablonneux sur lequel s'élève le bourg important que nous voulions visiter. Une palissade en ferme l'entrée, et, à la porte, se tient un Cosaque, l'épée nue à la main, veillant à ce qu'aucune marchandise ne puisse être importée de la ville chinoise sans un permis de la douane, située à peu de distance sur la frontière.

Kiakhta est environnée de montagnes granitiques couvertes de bois, dont la plus élevée est appelée Bourhoultey par les Mongols; de ce lieu on distingue les rues et les boutiques de la ville russe et de la ville chinoise; d'un autre sommet j'aperçus les barrières des deux empires placées vis-à-vis l'une de l'autre : du côté de la Russie, c'est un monticule en pierre surmonté d'une croix; du côté

Digitized by Google

des Chinois, c'est une espèce de cône ou de pyramide. Le fort qui protége le bourg russe est un carré régulier entouré de palissades et couvert à chaque angle par un bastion armé de batteries; il a trois portes. La ville a une église, beaucoup de boutiques et des maisons en bois construites avec quelque élégance.

Le jour où nous entrâmes à Kiakhta, la ville se trouvait dans une certaine agitation par l'affluence d'un grand nombre de Bouriates venus de loin pour célébrer, avec les habitants de Maimatchin, leurs anciens compatriotes et leurs frères en croyance, une cérémonie religieuse. Nous vîmes aussi par les rues des marchands chinois en robes de soie et en chapeaux de feutre noir surmontés d'une touffe de soie rouge, dont les fils se séparaient en retombant et couvraient toute la tête. Les cheveux étaient rasés, à l'exception d'une longue tresse qui descendait à la moitié du corps. En ce moment, tous ces Chinois se hâtaient de sortir de la ville, car le coucher du soleil approchait, et, à cette heure, ils doivent avoir repassé la frontière. Mon compagnon russe et moi, nous suivîmes la foule qui se dirigeait vers une petite porte, et nous entrâmes avec elle dans un grand carré de boutiques, espèce de bazar réservé aux négociants russes pour servir de dépôt à leurs marchandises. A la sortie de ce magasin, on se trouve devant un mur en bois, percé d'une porte élégante, où sont gravés l'aigle russe et les initiales de l'empereur Nicolas Ier sous le règne duquel cette porte, qu'on appelle *le trou d'Ursern*, a été construite. On passe outre, et comme par enchantement on est dans la ville chinoise, sur un chemin de terre battue et balayée avec un grand soin, entre des murs de bois peu élevés, dont les fenêtres sont en papier de Chine. A peine peut-on entrevoir les murs des maisons, bizarrement masqués par une rangée de lanternes de papiers peints suspendues à des cordes et par des bannières de même sorte, le tout chargé d'inscriptions chinoises. Des cordes, horizontalement placées d'un mur à l'autre, portent des lanternes bariolées et des drapeaux. C'est un assemblage de toutes couleurs dont les contrastes ressortent vivement sur la teinte gris-jaune du sol et des murailles. Au carrefour des rues qui se coupent à angles droits, je voyais de grands réchauds en fonte surmontés de bouilloires à thé, et tout autour des bancs de bois où se tiennent les buveurs, fumant leur petite pipe, en mongol *ganza*.

Ces Chinois sont doux et affables : je fumai quelques pipes avec eux. Ils se montrèrent très-flattés de cet honneur, car ils appartenaient à la dernière classe du peuple. Nous causâmes quelques instants ensemble dans un langage moitié chinois, moitié russe, que mon compagnon était seul capable de comprendre. A presque tous les carrefours nous remarquions des tours carrées portant des tourelles octogones surmontées d'un petit toit chinois, et ornées, à chaque côté, de peintures; ce sont des chapelles à l'intérieur desquelles on voit l'image d'un saint suspendue au fond du sanctuaire, et entourée de coupes d'eau lustrale. Le soir on allume sur l'autel des chandelles rouges, et on brûle une espèce particulière de parfum.

Digitized by Google

Digitized by Google



MARIONETTES



DANSEURS DE CORDE.

Publié par Furne Paris

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

Dès que le soleil se couche, on est averti par un bruit de timbales, provenant de la tour de bois, et par des coups de pistolet que l'on tire dans les cours des maisons : il faut à ce moment quitter la ville, car il n'est permis aux Russes d'y passer la soirée qu'à certains jours de fête. J'accostai encore quelques passants; mais ils me dirent pour toute réponse : *pasahol* (allez-vous-en), et en même temps ils désignaient l'endroit par où l'on sort de Chine.

Le lendemain, aussitôt que les communications furent permises, je retournai à la ville chinoise. Je remarquai avec étonnement que pas une femme ne se trouvait dans les rues : c'est un effet de la jalousie des Chinois. Les hommes étaient pour la plupart dans le costume que j'avais observé la veille à Kiakhta. Quelques-uns, au lieu de la robe de soie, portaient un justaucorps en indienne ; tous fixaient leurs vêtements par une ceinture à laquelle étaient suspendus une bourse à tabac richement brodée, une pipe, un couteau, et les petites baguettes qui servent en guise de fourchettes. Quelquefois je rencontrais un homme faisant voir avec ostentation des ongles démesurément longs; je reconnaissais, à ce signe, le riche qui abandonne le travail à des mains serviles. Partout la même politesse, la même affabilité. Ces qualités sont l'un des caractères particuliers à l'esprit chinois. Mon compagnon me conduisit vers une place où, autour d'un théâtre ambulant, se tenait une foule nombreuse, et, malgré l'attention que chacun portait au spectacle, les Chinois voulurent bien se serrer pour faire place aux deux étrangers.

Les moindres spectacles publics attirent toujours, dans les villes chinoises, beaucoup de désœuvrés. Sur la grande place de Maitmatchin, un homme montrait la lanterne magique, et auprès de lui un confrère faisait danser, au son d'un instrument barbare, un ours et un singe savants. Je m'occupai peu du bateleur, les exercices de ses animaux étaient à peu près les mêmes que dans toutes nos foires de France. Mon attention se concentra sur l'espèce de petite pagode à quatre étages de toits, au milieu de laquelle se mouvaient, dans un jour sombre, une douzaine de petites marionnettes. Je ne comprenais rien aux explications données par le maître du théâtre, mais je crus saisir à la pantomime, qu'il s'agissait des infortunes d'une dame enfermée dans un château; un chevalier combattait des dragons épouvantables et des bêtes féroces; il délivrait la princesse, puis était récompensé d'un si noble service par le don de sa main. J'appris que ces marionnettes ambulantes ne sont pas l'unique divertissement de ce genre que possède Maitmatchin; de temps en temps des acteurs passent par la ville et jouent des tragédies et des comédies quelquefois mêlées de chant. Pour ma part ce fut seulement à Canton que j'assistai à l'un de ces spectacles chinois.

Tout auprès du théâtre de marionnettes, un cercle d'amateurs jugeait les coups de deux Chinois chaudement occupés à se lancer alternativement un volant, non avec des raquettes ou la paume de la main, mais avec la tête, les pieds, les coudes et les épaules. Cet exercice est l'un de ceux que l'on affectionne le plus en Chine, et j'ai vu des joueurs qui s'y montraient d'une merveilleuse adresse.

Les boutiques et les magasins, dans toute la ville, sont vastes et propre-

Digitized by Google

ment tenus; les murailles intérieures en sont décorées de peintures. Les marchandises sont déposées dans des armoires en bois noirci ou en ébène; elles consistent en étoffes de soie de couleurs variées, en tissus de diverses sortes, en vases, porcelaines, papiers, bâtons d'encre, etc. Au milieu de ces objets est placée l'image sainte et vénérée du Fa-kou recouverte d'un rideau de soie jaune à travers lequel perce la lueur d'une lampe. Les corps de logis destinés à l'habitation sont complétement séparés des magasins. Outre leur demeure de ville, les propriétaires de Maimatchin possèdent d'ordinaire une ferme dans les environs.

Pendant que j'examinais ainsi la ville et que je m'instruisais de côté et d'autre de toutes ces particularités, je fus rejoint par mon compagnon, l'officier russe, qui venait de la douane, où l'avaient appelé ses fonctions; il m'apprit qu'il y avait vu l'isargoutsi, et que ce magistrat nous invitait l'un et l'autre au repas annuel offert le soir même aux principaux négociants de la ville. J'acceptai avec reconnaissance, et je retournai à Kiakhta pour me préparer à cet insigne honneur.

L'*isargoutsi* ou *sargutschei* est un fonctionnaire réunissant les attributions de commandant de la ville, d'inspecteur du commerce et de juge suprême. Ses fonctions durent trois ans. Celui qui nous reçut était un homme grand, maigre, déjà âgé; il était revêtu d'un spencer et d'une robe de soie grise brochée. Il portait sur sa tête le chapeau de feutre avec les bouffettes rouges et un bouton de pierre blanche, insigne de sa dignité. Ses ongles n'avaient qu'un demi-pouce de long, parce qu'il était trop vieux et trop grave pour faire le dandy. Nous prîmes place sur des bancs le long de quatre petites tables carrées; les Russes d'un côté, et les Chinois de l'autre. Un interprète russe-mongol se tenait derrière le directeur de la douane. La conversation ne languit pas, et, comme entre personnes qui ne se voient qu'une fois l'an, il fallut remplir de part et d'autre le cérémonial obligé de la politesse. Sur chaque table se trouvait une boîte en carton, ronde et couverte, que l'on ouvrit dès que tout le monde eut pris place. Elle était à compartiments et renfermait une grande variété de fruits secs. Les convives goûtèrent autant qu'ils le purent de tous ces fruits; parce qu'en Chine, à table, un homme de bon ton doit manger de tout. En même temps que les fruits, on servit le thé, avec du sucre dans le milieu du cabaret pour les Européens. Puis les sucreries furent enlevées; nous reçûmes chacun une feuille de papier blanc en guise de serviette, et les petits bâtons en ivoire qui tiennent lieu de fourchettes. Les tables furent entièrement couvertes d'une multitude de petites soucoupes en porcelaine, qui renfermaient chacune un mets différent découpé en tranches très-fines; avec les viandes passaient devant nous toutes sortes de légumes destinés à leur assaisonnement : je distinguai la carotte, le chou-navet, la rave, l'ail, l'oignon, les épinards, les pousses de bois qui se mangent avec les viandes en manière de salade. Le plat le plus vanté fut une fricassée de têtes d'écrevisses et de nageoires de poissons qui me parut en effet assez agréable. Bientôt, au-dessus de ce premier service qui ne bougea pas de la table, de nouvelles soucoupes s'élevèrent en pyramides et nous offrirent toutes les merveilles de la gastronomie chinoise; les convives ac-

Digitized by Google

cueillirent avec une faveur marquée un consommé de caïman et un plat froid de *kaï-djé*, animal marin. A ce moment, une multitude considérable de plats avaient défilé devant nous et s'étaient entassés l'un sur l'autre; des pipes furent distribuées à la ronde avec de l'eau-de-vie de Sibérie et le *jao-sin*, sorte de rhum chinois, distillé du froment. Ces liqueurs étaient détestables, cependant la plupart des convives y firent honneur, et l'animation devint plus vive. Notre hôte s'excusa de ne pouvoir nous offrir, à Maimatchin, un repas plus somptueux et tel qu'on en sert à Pekin : « C'est là, nous dit-il, que l'on mange de ces fameux nids d'hirondelles dont le goût est incomparable! » — En ce moment, apparut le dessert; il se composait de pâtes, de pommes, de poires confites et de bonbons apportés de Pekin dans d'élégantes boîtes.

Fatigué par une séance qui durait depuis plus de deux heures, je croyais toucher au terme du festin, mais on nous ménageait une surprise, et quelle surprise en vérité! A un signal du gouverneur, les valets déposent sur la table un bol en métal, monté sur un réchaud et où bouillait un consommé de choux et de pois, à la surface duquel nageait un gros morceau de porc. Près du bol fut posé un *edzi*, plat qui consiste en chair de faisan coupée par petits morceaux. Chacun des convives, à une invitation de l'hôte, saisissait assez délicatement un de ces morceaux, le trempait dans le consommé bouillant pour lui communiquer une légère cuisson, puis l'avalait; c'est peut-être un manger délicat, mais quand on a faim.

Après le festin, l'isargoutsi nous conduisit à deux temples mandchoux, situés près de son palais. Dans le premier on voit au fond du sanctuaire quatre ou cinq idoles, de grandeur naturelle, faites d'argile, et enluminées des plus vives couleurs; elles sont placées sur une estrade, et à leurs pieds s'élèvent des monceaux d'offrandes, brebis, volailles, animaux de toute espèce. Sur une table particulière, placée près de la porte, les dons des fidèles sont entassés de manière à représenter une muraille fermant l'entrée. C'est comme une palissade de pâtisseries, dont les interstices sont fermés avec des fruits confits, des gâteaux et mille friandises.

Un second temple fait suite au premier; sa disposition intérieure est la même, seulement les idoles sont différentes. Le premier est consacré au dieu de la richesse et au dieu des chevaux, dans le second on honore le dieu du feu et le dieu des vaches. Derrière les statues de ces divinités sont placées d'autres statues, qui, nous dit-on, représentent leurs valets. L'un de ces personnages inférieurs tient un petit cheval, l'autre une petite vache. N'est-il pas ingénieux que le dieu du feu ait le visage d'un rouge éclatant, et qu'il porte au milieu du ventre un petit disque de verre en signe de sa transparence? Le dieu des richesses ressemble au Priape des Latins, enjolivé par les bizarreries de l'imagination chinoise.

Nous sortîmes du temple et nous parcourûmes les rues de Maimatchin, l'isargoutsi à notre tête, pour visiter les principaux marchands chinois. Notre hôte était accompagné de quelques soldats de police qui portaient des bâtons recourbés

Digitized by Google

en forme d'arc. Comme il faisait nuit, nous étions éclairés par quatre porteurs de lanternes, dont le papier bariolé et les inscriptions transparentes ajoutaient à la bizarrerie de notre cortége. En tête marchaient les porteurs de lanternes, puis les acteurs musiciens, qui devaient être enroués et fatigués, car ils ne cessaient depuis le matin de chanter et de sauter par les rues, enfin l'isargoutsi et les Européens. Chez tous les marchands que nous visitâmes, on nous offrit des fruits secs et du thé. Nous fîmes au moins douze visites, retrouvant partout l'éternel refrain, *picha*, *picha* (buvez, buvez), et il fallait boire, sous peine de faire un affront à nos hôtes.

Les habitations des marchands me semblèrent plus élégantes que celle de l'isargoutsi. Ordinairement elles servent en même temps de magasin, et les murs sont ornés d'armoires contenant les marchandises rangées avec ordre et régularité. Le mode de chauffage employé par les Chinois est singulier. Au milieu du magasin se trouve un réchaud de fonte destiné à faire bouillir le thé, et près de la muraille est construit un foyer en briques dont la partie supérieure est de bois. Ce poêle, sur lequel on pose des tapis et des coussins, sert à la fois de lit et de sopha. Je vis ce meuble chez tous les marchands.

Nous sortions de chez un de ces derniers, lorsqu'un Mongol passa près de l'isargoutsi et eut le malheur de le heurter. Le magistrat se fâcha, et, tout en colère, ordonna aux soldats qui l'accompagnaient de s'emparer du coupable. Je restai en arrière pour être témoin de l'exécution de cet ordre. Les soldats poussèrent contre la muraille le malheureux Mongol tout tremblant, et lui mirent au cou une chaîne de fer, et, comme il cherchait à se justifier, ils le firent taire avec de vigoureux soufflets. Bientôt le patient fut entouré d'une foule d'hommes du peuple qui gesticulaient autour de lui, et dont il reçut sans doute des admonitions énergiques, car tous les discoureurs terminaient leur période en lui mettant le poing sous le nez; enfin, un des soldats le tira par sa chaîne et l'entraîna vers la prison. Là, on lui passa les mains dans une planche percée de deux trous et placée de manière à ce que ses bras fussent élevés au-dessus de sa tête. Les agents de l'autorité sont très-respectés en Chine, et la moindre apparence d'injure ou de mépris à leur égard est punie avec la dernière sévérité. On m'a raconté qu'un malheureux ayant eu l'audace, dans un moment d'ivresse, de se prendre de querelle avec un officier de police et de lui donner un soufflet, fut saisi par ordre de l'isargoutsi; on lui mit au cou la canda, cette planche trouée que je venais de voir, et, pendant douze heures consécutives, on lui administra, de minute en minute un soufflet avec une planchette flexible de bambou. Le malheureux succomba à ce supplice.

Nos visites terminées, les Européens retournèrent à Kiakhta. Je ne fis plus à Maimatchîn qu'une seule excursion, ce fut le lendemain. Je voulais acheter quelques bagatelles; j'entrai de nouveau dans plusieurs boutiques, et je remarquai une particularité qui m'avait échappé la veille; au-dessus de la porte de chaque magasin est écrit le nom du marchand, suivi d'une sentence ou de

Digitized by Google

quelques mots de bon augure : *joie*, *prospérité*, *sagesse*. J'entrai aussi dans un temple où se célébrait une cérémonie en l'honneur de l'empereur; la dernière phrase du chant religieux me fut ainsi traduite par un Russe : *Puisse le Fils du Ciel vivre mille et mille ans.*

Lorsque j'eus bien visité toute la cité chinoise, et que de la sorte je me fus un peu préparé à mon futur voyage dans le Céleste-Empire, je songeai au retour. Le pêcheur russe me prit de nouveau dans sa barque à deux lieues de Kiakhta; la Selenga nous emporta vers le Baïkal; je traversai le lac pour retourner à Irkoutsk, et, de cette ville, je repris le cours régulier de mon voyage [1].

CHAPITRE V

BOURIATES. — LE CHAMANISME

Quelques jours après mon retour de Chine, je partis d'Irkoutsk dans l'intention de franchir le pays des Bouriates, de remonter le cours de la Lena et de me rendre à Iakoutsk. Je ne tardai pas, en côtoyant les bords septentrionaux du lac, à voir une île longue de 70 verstes et large de 25, dont les bords semblent de loin plonger à pic dans les eaux. C'était l'île d'Olkhone; je m'y fis transporter. Dans l'intérieur s'étend une plaine pierreuse, bordée de pins, de mélèzes et de bouleaux; les loups, les écureuils, les lièvres surtout, y abondent et sont une des ressources de ses habitants, Mongols de la tribu Bargou-Bouriate, qui d'ailleurs élèvent de beaux troupeaux et cultivent la terre.

Les Bouriates, moitié habitants de l'empire chinois, moitié de la Sibérie, s'étendent sur le versant méridional des montagnes de la Daourie, et au nord des monts Baïkaliens. Ce fut le vaste territoire de ces derniers que je parcourus. Ces hommes appartiennent à la race mongole; ils sont de forte complexion, de taille moyenne; leur visage est large et arrondi, leur nez plat, leurs yeux sont noirs et étroits. La coutume de se raser la tête est générale parmi eux; mais ils ont soin de se réserver une touffe de cheveux sur le derrière du crâne pour la queue, qu'ils portent toujours soigneusement tressée et le plus longue possible; ils s'épilent la barbe, à l'exception d'une barbiche sous le menton. C'est un peuple indolent, mais naturellement bon et hospitalier, prompt pourtant à s'emporter. Les Bouriates sont pour la plupart pasteurs et entretiennent de nombreux troupeaux de chameaux, de chevaux, de bœufs, de brebis et de chèvres. Ils font avec les Chinois de la frontière un commerce assez actif où ils échangent des peaux, des fourrures, de la viande gelée, du beurre, du suif, contre des tissus de coton

1. *Dictionnaire géographique de l'Empire russe*, par Vsevolojsky. — *Lettres écrites de la Sibérie orientale*, par A. Martoss, traduit du russe par M. Emmanuel Galitzin. *Nouvelles Annales des Voyages*, t. cx. — *Voyage en Sibérie*, par M. Ad. Erman, communiq. par M. de Humboldt à la *Revue des Deux Mondes*, mars 1832.

Digitized by Google

et de soie, du thé en briques ou en feuilles et des idoles, car ils ne sont pas assez industrieux pour façonner leurs dieux eux-mêmes [1].

Bien peu de Bouriates sont chrétiens; de grandes dissensions religieuses les agitaient encore lorsque je les visitai : le chamânisme et le lamisme (religion de Bouddha) étaient en lutte, et les tribus avaient embrassé avec passion la querelle de leurs chamâns ou de leurs lamas. Le chamânisme était la plus ancienne des deux religions, mais sa rivale, grâce à ses cérémonies pompeuses, s'était propagée dans les masses, soutenue par les familles bouriates les plus riches. Plusieurs pagodes s'étaient élevées, et des Lamas venus de Mongolie les desservaient. J'eus occasion de visiter celle des pagodes où logeait le grand prêtre. Ce personnage sacré était un homme d'une énorme corpulence; il avait revêtu pour me faire honneur, une houppelande couleur orange et une ceinture presque aussi belle. Dans cet accoutrement il vint s'asseoir, les jambes croisées, sur un tapis en face de moi. La pagode toute badigeonnée en rouge, et surmontée d'une toiture en forme de coupole irrégulière terminée à l'extérieur par une girouette en fer-blanc, était éclairée par une sorte de lampe où brûlait, dans la graisse fondue, une mèche jetant une lueur fumeuse et sépulcrale. Nous prîmes ensemble quelques gobelets de thé. Mon ignorance de la langue bouriate ne me permit pas de demander à Kamba, c'était le nom du grand prêtre, les détails que j'eusse été curieux de connaître, mais le lendemain, car je passai la nuit sous son toit, je pus visiter l'appartement dans tous ses détails. La pièce où j'avais dormi étendu sur une couverture de feutre, offrait un assemblage malpropre de vieilles pelisses, d'objets servant au culte et d'ustensiles de ménage. A ma gauche s'ouvrait l'oratoire; là, un autel principal entouré d'autels de moindre élévation était adossé au mur. Au-dessus existait une boiserie d'un travail grossier partagée en un certain nombre de niches, dans chacune desquelles était placée une statuette représentant l'une des nombreuses divinités du culte. *Bourkhane*, divinité principale, occupait la place du milieu; elle était représentée assise, les jambes croisées et tenant une coupe de la main gauche. A côté, se trouvait *Darakhée*, mère des demi-dieux rangés à ses côtés. Devant la boiserie brûlait une lampe. Au long du mur flottaient de longues bandes d'étoffe de soie de diverses couleurs décorées d'emblèmes et de figures d'animaux; puis, pendait à un cordon de soie noire un singulier appareil formé d'une forte lentille fixée au-dessus d'une boule de couleur verte.

Près du mur régnait un large banc en manière de sofa, à proximité duquel était posé le *khoudron*, boîte précieuse contenant les Écritures sacrées. Chaque jour, à heure fixe, le grand prêtre s'étend sur le sofa, fait pivoter le khoudron en même temps qu'il roule entre ses doigts les cent huit grains de son chapelet et récite les prières prescrites. A terre enfin reposaient des coupes, les unes pleines d'eau, les autres de grains de seigle; des cymbales, des casso-

1. M. Em. Galitzin. *Notes au Voyage de M. Martoss dans la Sibérie orientale.*

Digitized by Google

lettes et des bandes d'étoffes de soie couvertes de fleurs d'or, emblème de l'immortalité chez les Bouriates [1].

Les rayons du soleil coloraient d'une teinte rougeâtre les montagnes et la plaine, lorsque je pris congé du grand prêtre. Cette époque de l'année où le froid recommence et où les jours déclinent rapidement, remplaçait déjà la courte saison d'été : nous étions à la mi-septembre. Cependant l'atmosphère était chargée de vapeurs épaisses, le vent descendait par rafales des montagnes, le feuillage des bouleaux s'agitait, les brins d'herbes frissonnaient dans la plaine. Mes guides m'annoncèrent une tempête ; moi-même je la prévoyais, mais je n'étais pas fâché d'assister à une de ces commotions de la nature et de braver un des beaux orages qui se déchaînent sur les monts Baïkaliens. Je fus servi à souhait. Nous cheminâmes longtemps sans que les pronostics de la tempête parussent changer ou s'aggraver : de loin en loin des tourbillons de vent passaient sur nous, mais nous courbions la tête pour sentir le moins possible la rafale ; nos chevaux hennissaient et battaient de leur sabot le sol. Enfin un long éclat de tonnerre déchira la nue, les nuages amoncelés dans le ciel crevèrent, et nous fûmes inondés de pluie. Il fallut à toute force chercher un refuge ; le pays que nous parcourions semblait désert, le rare feuillage des arbres était un abri insuffisant contre les torrents d'eau qui nous inondaient ; nous cheminâmes toujours. La nuit était venue, et vraiment j'avais du regret de mon imprudente bravade, lorsqu'un de mes Cosaques crut entrevoir bien loin encore une lumière tremblante. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et enfin, trempés jusqu'aux os, harassés de fatigue, nos montures n'en pouvant plus, nous nous arrêtâmes à la porte de quelques pauvres huttes bouriates.

Leurs maîtres nous accueillirent avec empressement ; nous n'avions pas d'asile et nous ne pouvions pas poursuivre notre chemin, c'était assez pour que nous fussions les bienvenus ; nous pûmes nous réchauffer autour d'un grand feu et joindre à nos provisions celles que nos hôtes possédaient. Le campement était d'ailleurs misérable, et je ne tardai pas à apprendre qu'il était occupé par des Bouriates proscrits. Malgré l'heure déjà avancée de la nuit, je remarquai une grande agitation chez nos hôtes. Mes deux Cosaques, étendus sur leurs larges manteaux de poil, avaient cédé à la lassitude et s'étaient endormis. Moi-même, malgré l'agitation qui se faisait autour de moi, je tombai dans une sorte de somnolence, lorsque j'en fus tiré tout d'un coup par le silence profond qui succéda au bruit et au tumulte ; la chambre où je me trouvais venait de se vider, elle était entièrement déserte, on n'y entendait plus que le bruit sourd de la respiration de mes guides, puis il me sembla, à côté de moi, derrière la paroi en mince cloison contre laquelle j'étais adossé, entendre des clameurs étranges. Je me mis soudain sur mon séant, et j'écoutai mieux. Une forte odeur de tabac pénétrait jusqu'à ma couche, le bruit redoublait et grondait comme une marée

1. Martoss. *Voyage dans la Sibérie orientale.*

Digitized by Google

montante; il n'y avait plus de doute, à quelques pas du lieu où j'étais étendu se passait une conjuration de chamâns. Allais-je pour la seconde fois, depuis que je traversais les déserts de la Sibérie, passer une nuit à côté des pratiques de ce culte bizarre sans en rien surprendre; je voyageais pour m'instruire, et je reviendrais dans ma patrie sans autres connaissances que les données incertaines que j'avais déjà puisées dans les livres? Je ne pus soutenir cette idée, j'écartai les peaux qui me servaient de couvertures, j'allais me lever et peut-être pénétrer dans la chambre voisine; j'hésitai. Étranger accueilli au milieu de ces hommes, profanerai-je leur hospitalité en violant leurs mystères, et, si j'étais découvert, ne m'exposais-je pas à tout leur ressentiment? Ne pouvais-je pas faire massacrer avec moi mes deux guides, innocents de ma profanation? La curiosité allait l'emporter, quand la cloison laissa passer un peu de lumière à travers une fente, c'était assez pour entrevoir la conjuration; mon regard se colla à l'étroite ouverture.

Sous quelque forme, même étrange, que se manifeste la piété de l'homme et que s'adressent ses hommages au Créateur, je la respecte. Dieu est grand partout, partout l'homme est faible : pour ma part, ce n'est pas sans une émotion profonde que je me rappelle cette nuit fantastique, et que je revois par le souvenir ces prêtres, le visage empourpré, la bouche écumante, les yeux injectés de sang, et autour d'eux, les assistants inquiets et pénétrés d'une religieuse horreur.

Au milieu de la pièce était allumé un vaste feu; lorsque je pus voir la cérémonie, le chamân, déjà enivré de ce tabac fort dont l'odeur m'était parvenue, saisi d'un tremblement nerveux, l'œil hagard, tournait autour du brasier; sa démarche était saccadée, ses mouvements convulsifs; il se jeta intrépidement dans le foyer et le traversa trois fois. Ensuite, il frappa à coups redoublés sur un tambour magique avec un tampon garni d'une peau de lièvre; son évocation avait pour but d'écarter les esprits malveillants et de faire venir les bons esprits; il appela *Bourkhane*, le grand principe, et tous les autres par leur nom. Cet entretien avec les génies familiers dura longtemps; les transports frénétiques du chamân redoublaient. Enfin il tomba épuisé sur le sol. L'égarement le plus complet se peignit sur ses traits crispés : c'était le signe de sa communication directe avec les divinités. Alors les assistants se penchèrent pour recueillir l'arrêt des esprits sur ses lèvres grimaçantes. Il paraît que l'apparence de quelque animal redouté ou hideux passa devant ses regards, il étendit les bras, son œil devint fixe, ses cheveux se hérissèrent, et tous les assistants, suspendus à ses lèvres, attendirent l'arrêt divin. A ce moment un frisson passa dans mes veines, je ne pouvais rien entendre et j'écoutais aussi; je sentis la grandeur du cri virgilien : *Deus, ecce Deus* [1].

Le lendemain, lorsque je me remis en marche, j'avais l'esprit fatigué et

1. Sur les Chamans, voir *Description de tous les peuples habitant l'empire russe;* détails traduits par M. Emmanuel Galitzin. *Nouvelles Annales des Voyages,* t. CXXX, p. 306.

Digitized by Google

encore sous l'impression pénible des émotions de la veille. Le froid recommençait à se faire vivement sentir, et l'un de mes Cosaques me demanda si mon intention formelle était toujours de me diriger au nord; il me prévint que dans ce cas il était nécessaire de hâter ma marche vers la Lena, qui dans un mois commencerait à n'être plus navigable. En même temps, quoique désintéressé dans la question, puisqu'il devait me quitter au bord du fleuve, il m'adressa quelques représentations sur le voyage que je voulais poursuivre à cette époque de l'année. Le brave homme me parla d'un froid de 40 degrés, de souffrances terribles, de la difficulté que j'éprouverais à me pourvoir de subsistances; il me fit voir des troupes d'ours blancs, des naturels défiants et peu serviables, enfin il présenta à mon imagination tous les dangers des régions polaires. Je le remerciai de son attention, mais je demeurai inébranlable; je n'étais pas venu en Sibérie pour entendre parler de la température qui fait mépriser celle de Tobolsk ou de Moscou et ne pas l'éprouver; je voulais avoir froid, je voulais chasser l'ours blanc, et je voulais entrevoir cette mer silencieuse dont les bords sont toujours glacés. Nous continuâmes donc notre route, et dans les derniers jours de septembre j'arrivai à l'endroit où je devais m'embarquer sur la majestueuse Lena.

CHAPITRE VI

IAKOUTSK. — LA MER GLACIALE. — LE KAMTCHATKA

La Lena est un fleuve immense qui roule lentement vers la mer des flots glacés. Elle est entrecoupée d'îles nombreuses, ses bords sont escarpés et, en beaucoup d'endroits, couverts de forêts; quelques villages avec des champs de seigle étaient éparpillés à l'endroit de la vallée où je pris une embarcation. Je n'ai rien à dire de notre navigation jusqu'à Iakoutsk : des rives escarpées; parfois des rochers à pic suspendus sur le fleuve, qui alors resserrait et précipitait son cours; des forêts mystérieuses où jamais, m'a-t-on dit, l'homme ne s'est frayé passage; des habitations de plus en plus rares, voilà ce que je vis dans ce long trajet où les îles succédaient aux îles, les golfes aux golfes, mais sans avoir de nom, sans laisser de souvenir dans l'esprit du voyageur. Un spectacle d'une horrible grandeur rompit seul la monotonie du parcours : de loin nous remarquâmes que l'horizon était en feu, puis, à mesure que notre barque avançait, nous pûmes voir un incendie qui dévorait le rivage. Malgré des torrents de pluie, les taillis et les arbres abattus par le vent étaient en partie consumés, des pins et des mélèzes gigantesques s'élevaient en rangs serrés comme des piliers enflammés. Leur teinte pourpre se reflétait sur les eaux du fleuve, les troncs résineux craquaient sous le feu, et c'était pendant la nuit que je contemplais cet énorme embrasement!

Ces incendies sont fréquents, à ce qu'il paraît, et ont pour cause l'incurie des

Digitized by Google

voyageurs, qui, après une nuit passée au bord de la forêt, négligent d'éteindre le feu qu'ils ont allumé. C'est ainsi que les bois s'abîment et que se dispersent le gibier et les animaux à fourrures.

Ce fut le 10 octobre que j'atteignis enfin Iakoutsk, qui est, dans toute la force du terme, une ville du septentrion. Bâtie dans une plaine aride à la gauche de la Lena, elle a de vastes rues, mais froides et mornes et formées par de pauvres maisons en bois. L'œil avide d'impressions a beau errer, il n'aperçoit que poutres et planches, pas un'arbre, pas un buisson verdoyant. Quelques-unes des demeures aisées sont cependant disposées à l'intérieur avec une certaine élégance. La ville a élevé sur l'emplacement qu'occupait le vieil ostrog ou forteresse, un bâtiment qui sert de club et où se réunissent à jour fixe les notables. J'y trouvai une salle bien éclairée, un café-restaurant, un billard et une chambre destinée au jeu. On y dînait les jours de fête et le soir il y avait bal. Quelquefois la salle se transformait en théâtre; pendant mon séjour on y donna l'opéra de *Melnick* (meunier) qui fut joué passablement par de jeunes Cosaques. C'était vraiment une singularité que d'entendre l'opéra au fond de la Sibérie, bien loin par delà les limites du monde civilisé.

Malgré ces distractions, je n'avais pas le dessein de séjourner longtemps à Iakoutsk. Je fis mes préparatifs de départ; plusieurs Cosaques devaient m'accompagner; j'emportais l'ordre expressément enjoint aux diverses peuplades de m'accueillir favorablement; enfin je me munis de biscuit et d'eau-de-vie : ce n'était pas une précaution inutile pour traverser des déserts qui, à part les ressources de la chasse, n'offrent aucun moyen de subsistance. La route, en sortant de Iakoutsk, n'est praticable ni aux voitures, ni même aux traîneaux. On ne rencontre, sur la surface de l'immense désert qui embrasse le nord de la Sibérie, que de loin en loin quelques sentiers frayés au milieu de terrains marécageux, de collines et de montagnes escarpées, de forêts immenses et de vastes espaces couverts de buissons touffus et serrés. C'est donc à cheval seulement qu'on peut atteindre des lieux où le sol est uni et que des traîneaux attelés de rennes et de chiens parcourent rapidement. Des relais de chevaux sont établis sur le bord de la Lena depuis Iakoutsk jusqu'à Alsane.

Le jour de mon départ, l'air commençait à être piquant. Nous courûmes près du fleuve une longue étape, en suivant un étroit sentier entre des buissons de saules et des plaines semées de petits lacs peuplés de perdrix et de canards sauvages : peu d'instants nous suffirent pour en tuer un grand nombre. Vers le coucher du soleil, j'arrivai à une yourte isolée à laquelle on donne le nom pompeux de relais de poste. Je pensais y passer la nuit; mais à peine eus-je jeté un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation que je reculai épouvanté; hommes et animaux y logeaient pêle-mêle dans une malpropreté révoltante. Un bois de mélèzes se trouvait à côté, je donnai la préférence à son ombrage; étendu sur une peau d'ours, auprès d'un bon feu et bien enveloppé dans une épaisse couverture fourrée, je dormis assez bien.

Digitized by Google

Le soleil colorait l'horizon lorsque je fus éveillé par le pétillement de broussailles enflammées que des Iakoutes venaient de jeter dans notre feu. L'air était pur et frais, le thermomètre marquait deux degrés de froid; il n'y avait pas encore lieu de s'alarmer; ne m'avait-on pas fait entrevoir bien d'autres rigueurs? D'ailleurs la nature de l'homme se plie et se prête à tout; qu'un être humain soit doué de la force d'âme ou qu'il subisse la nécessité, il brave les plus grandes fatigues et même les plus cruelles souffrances. Je me souviens qu'à mon retour des bords de la Kolima, après m'être exposé aux froids les plus intenses, le corps endurci par l'habitude, j'étais devenu un indigène; une température de quinze degrés au-dessous de zéro me semblait douce.

Une tasse de thé me réchauffa, nous fîmes un déjeuner rapide, puis nous reprîmes notre route le long des collines ombragées de sapins et de mélèzes. Ce dernier arbre est vénéré des peuples de la Sibérie; je remarquai que la plupart des vieux troncs étaient parés de touffes de crin de cheval: j'allais en faire l'observation à l'un de mes Iakoutes, quand lui-même, mettant pied à terre, arracha quelques poils de la crinière de son cheval et les suspendit à l'un des plus antiques mélèzes avec les marques d'un grand respect. « Il faut, me dit-il quand il revint vers moi, se rendre favorable l'esprit des forêts. » C'est là un usage que ne négligent pas ceux même des Iakoutes qui ont reçu le baptême.

La contrée que nous traversions était variée et pittoresque; un grand nombre de petits lacs nous forçaient à beaucoup de détours, mais embellissaient le paysage. Ces lacs sont pour la plupart de forme ovale, et le feuillage des mélèzes qui croissent sur leurs bords escarpés et se reflètent dans l'eau, les fait ressembler à de vastes miroirs. Autour tout est calme et silencieux; à peine entend-on de temps en temps le sifflement de l'air fendu par le vol rapide de l'oiseau qui cherche à échapper à un ennemi, ou le bruit du feuillage frôlé par l'écureuil agile.

Lorsque nous parvînmes à l'embouchure de l'Aldane, une grande plaine peuplée de Iakoutes s'ouvrit devant nous. Ces Iakoutes sont un peuple de pasteurs; tout leur avoir consiste en *tabounes* ou troupes considérables de chevaux et en quelques bêtes à cornes. Ils sont de plus passionnés pour la chasse et s'y montrent très-habiles. Habitués dès leur enfance à tous les genres de privations, ils supportent avec une égale patience le froid et la faim. Un Iakoute, pour voyager en hiver, ne s'embarrasse pas de tentes, il conserve son costume habituel. A chaque bivouac, il étend sur la neige la couverture de son cheval, place sa selle de bois à l'un des bouts en guise d'oreiller, puis il se couche, couvrant ses reins et ses épaules de sa légère pelisse, et dort du plus profond sommeil par un froid de vingt degrés. En Sibérie on a donné aux Iakoutes le surnom d'*hommes de fer*.

Leur vue est perçante: l'un d'eux assura un jour avoir observé dans le ciel une grande étoile de couleur bleuâtre qui en dévora successivement plusieurs de moindre dimension et les rendit ensuite. En comparant les époques, on put se convaincre que cet homme avait bien réellement vu les éclipses des satellites de Jupiter. Les Iakoutes mangent de la viande de bœuf et de cheval toujours bouillie,

Digitized by Google

et boivent du lait de vache et de jument. Ils ignorent la manière de préparer la viande rôtie et l'art de faire le pain. Pour eux, la graisse est le mets le plus délicat, et aucun plaisir n'est égal à celui d'en dévorer de grandes quantités. Un de leurs mets les plus compliqués est une sorte de bouillie faite avec du poisson, un peu de farine, du lait, beaucoup de graisse et de l'écorce de mélèze râpée fin, dont le mélange a pour but de donner à ce ragoût plus de volume. Fumer est une passion commune aux hommes et aux femmes; plus le tabac est fort, meilleur il est, et comme ils avalent toute la fumée, il en résulte une ivresse qui, si la colère s'en mêle, a des effets terribles. Le *koumise* est une boisson préparée avec le lait de jument à peu près comme l'aïran des Tatars, mais les Iakoutes ne savent pas la rendre spiritueuse et enivrante; combien aussi ne préfèrent-ils pas l'eau-de-vie! C'est une des marchandises qu'ils acquièrent le plus volontiers des Russes, en échange des fourrures dont ils font commerce. Leurs demeures sont de deux sortes : l'*ourose*, demeure d'été, est une espèce de tente de forme conique très-légère; elle est faite d'écorce d'arbre. A l'approche de l'hiver, l'ourose est abandonnée pour la *yourte*, hutte qui a la forme d'une pyramide tronquée. Cette yourte est construite avec de la terre glaise, de l'herbe et du gazon et ressemble à toutes celles que j'avais vues chez les Ostiaks, les Samoyèdes et les Toungouses. Deux ou trois petites ouvertures carrées, par où le jour pénètre à peine, servent de croisées; on y incruste d'épais morceaux de glace pendant l'hiver. Des cloisons de terre la partagent en plusieurs cellules; le foyer occupe à peu près le milieu de la hutte en inclinant vers la porte, le feu y est constamment allumé; un tuyau traverse le toit et donne passage à la fumée. Tout autour des murs se trouvent des bancs qui servent de lits; au-dessus sont suspendus les vêtements des habitants, d'ordinaire très-malpropres.

Le jour, pendant que les hommes sont à la chasse, les femmes se tiennent accroupies autour de l'âtre et s'occupent à préparer des peaux, à fabriquer des vêtements, des filets, des cordes, et à tricoter; vers le soir les chasseurs rentrent; c'est alors qu'on boit le koumise, qu'on se régale de graisse et de bouillie à l'écorce pilée, puis que s'élève la fumée du tabac. C'est aussi l'heure à laquelle les anciens jugent et règlent les différends. S'il s'agit d'une affaire grave, il faut la porter devant le chef de l'oulous. Enfin, au milieu de la nuit, le chamân vient quelquefois se pencher sur le foyer où brillent encore des charbons à demi éteints, et lire le nom du lieu où un animal égaré a cherché refuge, découvrir le remède qui convient à un malade, ou bien adresser des prières à l'esprit pour qu'il protége des amis en voyage, ou qu'il mette un terme à quelque long procès.

Les Iakoutes sont vindicatifs, et il existe chez eux des habitudes de vengeance qui rappellent beaucoup la vendetta corse. Une injure ne doit pas rester impunie; elle se lègue de père en fils dans une famille, et le plus faible s'aide, pour se venger, du temps, de la ruse et de la dissimulation. De plus, ils ont la passion de la chicane, saisissent avec empressement la moindre occasion de satisfaire ce penchant, et ne craignent pas d'entreprendre des voyages longs et dispendieux

Digitized by Google

pour intenter des procès dont le résultat est souvent la plus infime valeur. Malgré ces défauts, ils sont très-hospitaliers envers les étrangers.

A mon arrivée à l'oulous de Miouré, le chef de la tribu, accompagné de deux scribes, vint me souhaiter la bienvenue et un heureux voyage. Je fis ce que je pus pour les bien régaler de thé et d'eau-de-vie, et leur offris des pipes; ils me fournirent les vivres nécessaires pour la longue étape que j'allais parcourir, et je me remis en marche.

Notre petite caravane s'augmenta, dans son nouveau trajet, de plusieurs *promichleniks* qui se dirigeaient vers l'embouchure des affluents septentrionaux de la Lena. Ce sont des chasseurs qui joignent à leur industrie le commerce des dents de mammouth. Nous étions dans la partie de la Sibérie où paraissent avoir abondé jadis les espèces de cet animal antédiluvien. C'est à l'embouchure du Villouï, affluent de gauche de la Lena, que l'illustre voyageur Pallas put voir, vers la fin du XVIIIe siècle, le corps d'un rhinocéros conservé dans les glaces et ayant encore une partie de ses chairs. Le musée de Saint-Pétersbourg possède le squelette entier et quelques lambeaux de la peau d'un mammouth restitué par les glaces qui le recelaient depuis un temps qu'il est impossible d'évaluer. L'éboulement d'un terrain argileux sur la rive gauche de la Lena avait rompu des glaces séculaires, et, par un heureux hasard, l'animal emprisonné fut mis en partie à découvert; les chaleurs de l'été et les efforts des ours achevèrent de le dégager: le corps était dans une parfaite conservation, couvert de poils et sans blessures apparentes. Les ours bruns et blancs se mirent à dévorer ces chairs, contemporaines du déluge, jusqu'au moment où des chasseurs iakouts arrivèrent sur le lieu du festin; mais ils ne purent recueillir que ce qui avait échappé à la voracité des nombreux convives.

Nos promichleniks n'espèrent pas des bonnes fortunes aussi complètes; mais ils trouvent assez d'ivoire pour en faire l'objet d'un commerce lucratif.

Nous continuâmes à suivre tous ensemble le cours de la Lena; à la latitude où nous nous trouvions les habitations avaient disparu, excepté les huttes iakoutes, et nous parcourions une vaste solitude entrecoupée de marécages, dont le silence n'était interrompu que par le sourd mugissement de quelque torrent que le froid n'avait pas encore glacé, et qui roulait avec fracas vers le fleuve. L'hiver menaçait d'être rigoureux, et commençait à se faire vivement sentir: la neige tombait en abondance. Quand, le soir, il fallait camper, nous choisissions un terrain uni et couvert de grands arbres qui pussent nous abriter un peu contre le vent et la neige. Plusieurs troncs abattus étaient roulés jusque vers le centre de notre campement; les guides étendaient par terre une couche épaisse de broussailles brisées en petits morceaux qu'ils recouvraient de branches vertes de cèdres nains; nos *pologues* (tentes) s'élevaient sur ce tapis aromatique de manière à former trois côtés d'un carré, le quatrième était occupé par les guides qui, trouvant la température encore suffisamment chaude (il ne gelait qu'à cinq degrés), couchaient en plein air sur leurs couvertures de chevaux.

Digitized by Google

Établis de la sorte, nous remplissions les bouilloires de neige, et groupés autour du feu, le *ganzi* (pipe très-courte) à la bouche, nous tisonnions pour nous distraire. Le repas terminé, nos Iakoutes rappelaient les aventures qui leur étaient arrivées, soit à la chasse, soit en voyage. Ce sont d'infatigables conteurs, entremêlant toujours la vérité de fables; leur esprit est porté naturellement à une exagération emphatique qui dénature tous leurs récits. L'un d'eux nous raconta comment, à la chasse, un Cosaque attaqué par trois ours tua le premier d'un coup de couteau, le second d'un coup de hache, et le troisième avec son bâton. Un autre nous dit qu'un élan doué d'une force prodigieuse, traversant une forêt de toute la vitesse de sa course, donna de son bois contre les branches d'un très-gros arbre, et du coup, sans même s'arrêter, le déracina. C'est ainsi que nous passions la soirée; quand le sommeil venait nous surprendre, nous dormions tant bien que mal sous nos pologues, tout couverts de fourrures, rôtis d'un côté par la flamme qui ne cessait de s'élever de notre foyer, et gelés de l'autre. Quant à nos guides, j'ai dit qu'ils dormaient à l'air, après avoir lâché leurs chevaux sur un regain couvert de neige, où, en grattant la terre avec leurs pieds, ils trouvaient un peu d'herbe flétrie.

Ces chevaux si endurcis à la fatigue diffèrent de ceux de nos contrées; ils sont petits, leur cou est épais; leurs os sont très-gros pour leur taille; le poil, d'un blanc grisâtre, long et crêpu, mue au milieu de l'été. Ils sont forts; les plus robustes que j'aie vu ne perdent jamais leurs dents, et à trente ans ils peuvent encore travailler.

C'était au milieu de ces fatigues, en quelque sorte préliminaires, que nous avancions vers les monts Verkoyansk, dont le passage est considéré comme la partie la plus difficile du voyage de Iakoutsk à la Kolima. Tantôt se présentent d'énormes rochers nus qu'il faut escalader en s'exposant à chaque instant à perdre pied et à rouler dans l'abîme; tantôt d'étroits ravins remplis d'une neige profonde, à travers laquelle on ne parvient à se frayer un passage qu'à l'aide de la pelle. Malgré tant de difficultés sans cesse renaissantes, quelques heures nous suffirent pour atteindre le point culminant du passage, mais non de la chaîne, dont quelques sommets s'élèvent encore à huit cents pieds au-dessus. Quelquefois on est assailli, dans ces montagnes, par des coups de vent violents qui s'élancent du fond des précipices, et dont l'impétuosité est telle que ni chevaux, ni cavaliers ne peuvent leur résister.

Du haut du Verkoyansk, nous embrassions du regard une vaste plaine dans laquelle coule la Yana, qui prend sa source dans ces montagnes et se dirige vers l'Océan glacial.

Le parcours de la contrée qu'arrose ce fleuve, ses affluents et plusieurs autres grands cours d'eau tributaires de la mer Glacée, présenta peu d'épisodes intéressants: toujours de vastes tapis de neige entrecoupés de ce qu'on appelle les *bélières*, flaques d'eau marécageuses qui se dessèchent à leur surface pendant l'été. Leur aspect est le plus triste et le plus monotone qu'on puisse imaginer; une

Digitized by Google

mousse moisie les recouvre, et au milieu de l'eau verdâtre et gelée végètent quelques mélèzes nains et chétifs. D'épouvantables tempêtes, accompagnées de tourbillons de neige, y éclatent en hiver. C'est à peine si le voyageur qui traverse cette plaine sans bornes, a l'espoir d'y rencontrer quelque yourte mal close, où il lui est défendu de faire du feu sous peine d'y être suffoqué par la fumée. Les jours se succédaient lentement et toujours plus courts, le froid devenait de plus en plus piquant, les rivières étaient toutes glacées; en passant l'une d'elles il m'arriva un singulier accident : la glace se rompit sous les pieds de mon cheval, qui disparut. J'avais fait en ce moment un effort désespéré, et, sautant de côté, j'étais retombé au delà de l'ouverture et j'avais regagné le bord. Mes Iakoutes, au lieu de paraître alarmés, se mirent à rire, et m'assurèrent qu'en peu d'instants mon cheval me serait rendu et parfaitement sec. En même temps ils allèrent pratiquer une ouverture dans la glace près du rivage. Je reconnus alors qu'il y avait une voûte glacée, élevée d'environ six pieds au-dessus du lit, au fond duquel coulait un petit ruisseau. Aussitôt que mon cheval, emprisonné dans ce souterrain, m'eut aperçu, il se hâta d'accourir. Cet accident me coûta la perte d'un porte-manteau précieux, car il contenait notre provision de thé, de sucre et de rhum.

Ce fut dans les premiers jours de novembre que nous arrivâmes au bord de la Kolima. Il faisait nuit close ; mais les aboiements des chiens, les colonnes d'étincelles vomies par les cheminées, les lueurs ternes qui s'échappaient à travers les plaques de glace incrustées dans les croisées des habitations, enfin la haute aiguille d'un clocher indiquaient suffisamment que nous nous trouvions à Srednè-Kolimsk. C'est une cité d'une trentaine de maisons, où les habitants ne restent que pendant l'hiver, lorsqu'ils sont de retour de la chasse ou de leurs courses lointaines.

Je fis mon entrée dans la ville sous le costume qui est familier à ses habitants. Le froid avait beaucoup augmenté; le thermomètre était descendu à ving-neuf degrés dans les derniers jours de notre voyage, et j'avais revêtu, d'après le conseil de mes guides, une large jaquette en renard polaire à laquelle s'ajustait un couvre-poitrine fourré, puis j'avais passé mes jambes dans de larges guêtres en peau de lièvre. Je portais deux paires de bas en renne souple, et par dessus des bottes fortes très-hautes. Enfin, comme voyageur à cheval, j'avais des genouillères fourrées, et je conservais toujours une chemise ou sorte de manteau épais en peau de renne; quant au visage, chaque partie avait son costume : on porte des pièces distinctes pour le nez, les oreilles, le menton, les yeux, et, par dessus le tout, le voyageur place un gigantesque bonnet fourré. Le poids de ce costume est considérable, mais on s'y habitue, et il devient indispensable pour protéger contre une température de 30 degrés au-dessous de zéro.

Ce n'était pas encore le froid le plus vif; je devais subir les 40 degrés prédits par mon Cosaque de la Lena. L'extrême rigueur du froid, aux environs de l'embouchure de la Kolima, ne résulte pas uniquement de la latitude (68e degré),

Digitized by Google

mais surtout de la situation. Une toundra nue s'étend au loin à l'occident, tandis que la vue est bornée ailleurs par la mer Glaciale; le vent du nord règne incessamment et amène en hiver le *metel*, poussière de neige chassée par un vent impétueux. Ces sortes d'ouragans sont fréquents dans cette contrée; leur impétuosité est extrême, ils durent longtemps et exposent le voyageur à se perdre, car alors toute trace de route a disparu. S'il s'égare, malheur à lui, à moins qu'un heureux hasard ne lui fasse rencontrer un village; sinon, après avoir erré à l'aventure, il est engourdi par le froid, son cheval épuisé s'arrête, et l'un et l'autre périssent. Dans ces tempêtes, dont nous fûmes plusieurs fois assaillis, je me servais utilement d'une boussole qui ne me quittait pas. Je me souvenais quel service cet instrument avait rendu, dans une pareille circonstance, à notre compatriote Lesseps, lors du voyage qu'il fit en Sibérie vers la fin du siècle dernier.

Le voyageur raconte que ses guides, sans observer des nuages de mauvais augure qui se montraient à l'horizon, avaient voulu se mettre en marche. Lesseps ne demandait pas mieux; mais intimement convaincu de l'approche de la tempête, il se promit d'avoir recours à sa boussole, qui seule pouvait aider à se conduire à travers les tourbillons. Il s'informa donc de la direction qu'il fallait suivre pour se rendre au but de la journée, elle lui fut indiquée; alors il recommanda aux guides de le prévenir dès qu'ils croiraient ne pouvoir plus reconnaître leur chemin, parce qu'il se proposait de les conduire. L'air sérieux avec lequel il donnait cet ordre les fit rire; cependant on se mit en marche. Au bout de quelques heures, l'ouragan se déchaîna avec une violence telle, qu'il mit en déroute plusieurs traîneaux; à force de cris on les rallia. « Mes conducteurs s'avouant vaincus, dit Lesseps, vinrent me conjurer de faire halte, quoique nous fussions en rase campagne; aveuglés par le vent qu'ils avaient en face, ils craignaient de nous égarer. Je leur rappelai ma promesse et persistai à vouloir passer devant; j'ordonnai que les traîneaux se suivissent d'aussi près qu'il serait possible, afin qu'au moindre accident, on pût s'entendre et se porter secours: puis, à l'aide de ma boussole que j'avais cachée sous ma fourrure pour l'avoir sans cesse sous les yeux, je me mis en devoir de diriger la caravane. Nous cheminâmes longtemps au milieu de la tempête et des ténèbres; enfin, après plusieurs heures de marche, nous entrevîmes un voile sombre qui se développait devant nous, c'était la forêt d'Insiga, vers laquelle nous nous dirigions. Mes hommes furent saisis alors d'admiration et de respect, ils soutenaient que jamais leurs chamâns n'avaient accompli un aussi grand prodige. »

Je puis affirmer qu'il y a peu de souffrances aussi vives que celle d'un froid excessif. Le 15 novembre, le mercure descendit à quarante degrés. Par cette température, ce n'est plus qu'à la dérobée qu'il est permis de hasarder sa bouche dehors les fourrures chargées de givre, pour respirer de temps en temps un peu d'air frais. Cet air est tellement âpre que chaque aspiration cause une sensation douloureuse et insupportable dans la gorge et dans la poitrine. Les

Digitized by Google

chevaux se fraient un passage à grand' peine à travers une neigne profonde. Ces animaux souffrent horriblement du froid : les bords de leurs naseaux se garnissent de glaçons qui finiraient par les empêcher de respirer, si, lorsqu'ils commencent à pousser des hennissements douloureux et à être pris d'un tremblement convulsif, le cavalier ne se hâtait de descendre et de secourir son cheval. Souvent aussi, à travers les steppes glacées, dégarnies de neige, il arrive que les sabots des chevaux se crevassent, ce qui les empêche de marcher. La caravane est toujours entourée d'un épais nuage bleuâtre provenant des exhalaisons des hommes et des chevaux. La neige elle-même, en se contractant de plus en plus, dégage de la chaleur : les particules aqueuses des vapeurs se transforment immédiatement en une infinité de paillettes glacées, elles se répandent dans l'atmosphère en faisant entendre une sorte de craquement prolongé. Le renne, cet habitant des régions polaires, cherche un refuge dans les bois contre ce froid épouvantable. Dans les toundras, ces animaux se rassemblent en masses serrées pour tâcher de se réchauffer par le contact de leurs corps. Le corbeau seul se hasarde à traverser l'air d'un vol faible et lent, en laissant après lui une traînée de vapeur déliée comme un fil. Des arbres énormes éclatent avec un bruit retentissant qui résonne dans la steppe comme le bruit du canon dans la mer. Le sol des toundras et des vallées se crevasse, et il s'y forme de profondes fondrières. Dans les montagnes, d'énormes rochers se détachent et forment des avalanches qui roulent avec fracas dans le fond des vallées. Les fortes gelées étendent leur influence même sur l'atmosphère : la beauté si majestueuse et si vantée du ciel bleu foncé des régions polaires, disparaît dans un air épaissi par le froid; les étoiles ne brillent que faiblement, le charme mystérieux d'une nuit que la lune éclaire, se perd là où une nature morte est cachée sous un linceul de neige. L'imagination affaissée par le poids de l'uniformité cherche en vain un aliment à son activité dans une contrée où tout est immobile, et où les efforts de l'organisme humain ne tendent qu'à échapper à ce froid souvent mortel.

Heureusement la température ne tarda pas à s'abaisser. Comme nous fûmes aguerris et forts, lorsque le thermomètre fut remonté à 29 puis à 18 degrés! Je crois vraiment que nous craignions d'avoir trop chaud. Le 22 novembre commença la nuit de trente-huit jours éclairée seulement par le reflet de la lune sur la neige et par les fréquentes aurores boréales. A Nijné-Kolimsk, où je me trouvais, j'eus fréquemment occasion d'observer ce phénomène que j'ai déjà décrit aux environs d'Obdorsk. Les habitants se reposaient alors des fatigues de l'été pendant lequel ils ont eu à s'approvisionner du gibier qu'amène cette saison et du poisson que la Kolima fournit en abondance au moment de la débâcle. Les habitants de la ville sont des Cosaques qui sont venus chercher sous ce climat glacé une triste patrie. Les femmes charment par des chansons les longues heures passées autour de l'âtre, et le souvenir d'un pays plus chaud et de jouissances perdues reparaît presque toujours dans leurs vers souvent touchants. Un jour j'entends chanter ainsi l'une d'elles :

Digitized by Google

« Il ne me faut ni plume ni encre pour écrire ma lettre, une larme brûlante « suffira!

« Cette colombe à gorge rouge et violette sera mon messager :

« Gentille colombe, dépêche-toi, pars et prends ton vol vers Iakoutsk la belle « ville !

« Tu glisseras ma lettre sous sa porte ou tu la laisseras tomber sous sa croisée ! »

Ces Cosaques ne sont pas sans avoir subi quelque mélange avec la race indigène des Tchoutchis. Ce peuple, les Koriaks et les Youkaghirs, habitent la vaste contrée qui s'étend de la Kolima et de l'Aniouï à la presqu'île du Kamtchatka. Ce sont des gens paisibles et bienveillants pour les étrangers; ils subissent souvent d'horribles famines, mais leur résignation les aide à supporter les souffrances, et on les entend alors répéter leur dicton favori : « On n'évite pas ce qui doit arriver. » Les Tchoutchis présentent avec leurs voisins que nous venons de nommer et avec les Kamtchadales, cette différence, que leurs traîneaux ne sont jamais tirés que par des rennes, tandis que les autres emploient fréquemment les chiens. L'attachement de ces peuplades au sol qui les a vues naître et leur ignorance complète de la contrée située à l'O. de la Kolima, les empêche de se transporter dans des lieux où la vie serait plus facile. Elles se sont toutes converties au christianisme et assistent une fois par an au service divin, lorsque le prêtre de Nijné-Kolimsk fait sa tournée.

Je fus obligé de passer dans la ville le temps le plus froid et la longue nuit d'hiver; la réfraction de la neige nous eut bien permis de voyager, mais tous mes compagnons se refusèrent à m'accompagner, ce fut seulement à la fin de février que je pus reprendre mon excursion à la mer polaire. Une longue suite de traîneaux tirés par des chiens nous mena vers la vaste plaine d'une blancheur éblouissante, et semée çà et là de *toroses* (pyramides de glace), sous laquelle s'agitent lentement les flots de l'océan. La surface parfaitement unie facilitait beaucoup la marche des traîneaux, mais la monotonie du paysage excitait en nous un sentiment pénible de tristesse, en même temps que l'éclat de la neige causait à nos yeux de vives douleurs.

Des troupes de renards et quelques ours passaient de loin en loin devant nous. Un jour, nous venions d'installer notre campement sur la neige, près d'un rocher de glace, lorsqu'un énorme ours blanc se montra soudain. A son aspect les chiens firent entendre un hurlement terrible qui retentit au loin dans les chaînes de toroses. L'ours effrayé prit la fuite, mais nous nous mîmes tous à sa poursuite. La chasse dura trois heures, pendant lesquelles l'ours fut atteint de trois flèches et de deux balles. Quoique perdant beaucoup de sang, il continuait à fuir; enfin épuisé, il se retourna et fondit en rugissant sur le premier chasseur qui se trouvait devant lui; c'était un Cosaque : cet homme était perdu s'il hésitait un instant; mais habitué à braver le danger il ne fut pas intimidé; il laissa l'ours approcher à cinq pas, lui envoya une balle dans la poitrine, puis, sans perdre une seconde, fondit sur son ennemi chancelant, le perça de part en part avec sa pique et le

Digitized by Google

renversa mort sur la glace. Pour enlever le corps de cet ours, qui du museau à la queue avait près de trois mètres, il fallut atteler douze de nos meilleurs chiens.

Nous continuâmes à avancer pendant plusieurs jours vers l'E., mais notre marche présentait peu d'incidents; l'éclat de la neige affectait de plus en plus les yeux de tous les voyageurs, le froid faiblissait, et plusieurs de mes compagnons me prévinrent que si nous restions encore un mois nous pouvions, par l'effet de l'un des changements subits de température qui surviennent quelquefois dans cette partie de l'océan Glacé, voir une immense débâcle et nous trouver isolés sur un glaçon. Le voyage devenait d'ailleurs monotone et n'offrait plus d'intérêt; nous nous rapprochâmes de terre, et je me hâtai de me diriger vers le midi pour entrevoir la presqu'île du Kamtchatka avant de me rendre à Okhotsk, but et terme du voyage que j'avais entrepris à travers l'Asie russe.

Mon intention était de descendre dans la presqu'île jusqu'à la capitale Petropolovsk; mais deux circonstances m'en détournèrent. J'appris d'abord que ce voyage me prendrait un temps long et précieux, sans ajouter beaucoup d'intérêt aux connaissances que j'avais acquises; de plus, je craignis de manquer à Okhotsk la saison favorable à la navigation, et d'être obligé de rester dans cette ville sans pouvoir poursuivre de l'année mon voyage. Je dus, dès lors, me contenter de quelques renseignements qui me furent donnés sur les Kamtchadales et leur pays. Le Kamtchatka, découvert par les Russes dans les dernières années du XVIIe siècle, est un terrain tout volcanique où se trouvent des minerais de fer et du soufre en abondance. Ses habitants, de petite taille, sont néanmoins robustes et bien constitués; le chien est le compagnon indispensable de toutes leurs fatigues. Ils n'emploient jamais les rennes. Bons et hospitaliers, ces peuples se sont convertis depuis peu au christianisme, mais, de même que la plupart des peuplades sibériennes, ils ont, en adoptant les croyances de leurs conquérants, conservé une partie des superstitions et des pratiques du chamanisme. Le dieu puissant et créateur de leur culte primitif est Kutka; ils croient à l'immortalité de l'âme et accordent aux animaux la raison et la parole : le chien qui aboie vers un étranger le questionne et lui demande ce qu'il vient faire. On dit aussi que dans leurs traditions ils gardent le souvenir d'une catastrophe analogue à notre déluge et à laquelle ne survécurent que deux êtres de l'espèce humaine.

Je cheminais rapidement vers Okhostk pendant que l'un de mes guides me parlait ainsi du Kamtchatka; j'arrivai enfin dans ce port au commencement d'avril; j'en dirai peu de chose : pour le voyageur qui a successivement visité les maisons de planches des villes sibériennes et dont les yeux sont las de cette vue, pittoresque d'abord, mais bientôt monotone, Okhotsk n'a rien de curieux. C'est un port, voilà sa seule différence avec Iakoutsk ou Touroukhansk : son bazar est assez bien approvisionné, grâce au commerce de ses habitants avec le Kamtchatka et l'Amérique russe.

L'approche de cette ville sans charme et sans distractions remua cependant en moi une émotion particulière, et dans laquelle il y avait à la fois de la joie et

Digitized by Google

de la tristesse. Je terminais comme la première étape de mon immense voyage : j'allais quitter les peuplades sibériennes hospitalières et douces où j'avais trouvé partout bon accueil, je laissais derrière moi des lieux qui m'étaient devenus chers, parce que j'y avais enduré de grandes souffrances; mais je marchais vers le sud où je retrouverais le soleil. Contemplant encore ces mélèzes et ces bouleaux devant lesquels fuyait ma voiture rapide, et rappelant à mon souvenir ces heures de mon passé, je disais un long adieu aux Sibériens, mes amis de quelques jours[1]!

CHAPITRE VII

TARTARIE CHINOISE[2]. — LES TARTARES DU MOYEN AGE.

Rien de plus fréquent que les contre-temps et les déceptions dans un long voyage. J'avais pensé qu'à Okhostk il me serait facile de trouver un bâtiment pour l'une des villes de la Chine, d'où je pourrais poursuivre mon voyage dans l'intérieur des terres; j'ignorais que la navigation est suspendue à cause des glaces, dans la mer d'Okhostk, de la mi-novembre au mois d'avril. Nous étions en février; impossible de gagner la Mandchourie par terre en longeant la chaîne des Stanovoï, j'avais donc deux mois encore à vivre au milieu des pêcheurs et des marchands sibériens. Dans cette extrémité je pris bravement mon parti et je ne songeai plus qu'à occuper par quelques études mes loisirs forcés.

Un jour en parcourant un recueil de documents russes relatifs au commerce des diverses nations dans la Chine, je suivais avec une extrême curiosité l'énorme extension que prend dans cet empire le commerce anglais, russe et américain. L'Angleterre possède cinq ports en Chine; les États-Unis, par San-Francisco, Monterey et les îles Sandwich, entretiennent avec la Chine des relations suivies et menacent le Japon; enfin la Russie enserre ces deux puissances dans ses vastes possessions d'Asie et d'Amérique, et seule elle a le privilége d'entretenir à Péking un collége d'interprètes de sa nation. Dès à présent, on peut entrevoir le jour où le mystérieux empire de l'Asie, cédant à l'action sans cesse envahissante des races actives de l'Europe, s'ouvriront à notre civilisation et entreront dans la

1. Wrangel. — *Le Nord de la Sibérie*, 1820-1824. Paris, Amyot, 1824.

2. Le véritable nom des grands déserts de cette partie de l'Asie est Tatarie, et les peuplades qui les parcourent s'appellent dans leur langue Tatars; c'est par confusion avec le nom de l'enfer mythologique, qu'au moyen âge on les appela Tartares. Lorsque vers 1240 les fils de Gengis-Kan s'avancèrent par la Russie jusqu'au cœur de l'Europe, la chrétienté trembla : « Mon fils, dit à saint Louis sa mère, la reine Blanche, cette irruption nous menace d'une ruine totale nous et la sainte Église. — Ma mère, répliqua le roi, cherchons notre consolation dans le ciel; nous ferons retourner ces barbares au *Tartare* d'où ils viennent, où nous-mêmes nous irons trouver notre félicité près de Dieu. » Nous avons cru indifférent d'employer sans distinction l'un ou l'autre de ces noms.

Digitized by Google

grande famille des peuples. Au milieu de ces réflexions une idée m'attristait : le commerce de la France dans l'Asie orientale est presque nul, et ce n'est que de loin en loin que notre pavillon se montre dans les mers de la Chine ; pourquoi restions-nous en dehors de ce mouvement civilisateur, pourquoi seuls paraissons-nous ne pas nous soucier de porter en Orient, avec notre commerce et notre industrie, nos mœurs et nos idées ? Je cherchais le motif de cette négligence apparente chez un peuple qui occupe l'un des premiers rangs dans le monde, lorsque le commandant russe de la ville, homme remarquable par son savoir et son intelligence, et avec lequel je m'étais lié d'amitié dès les premiers jours de mon arrivée à Okhotsk, entra brusquement dans ma chambre. — « Heureux Français, me dit-il, vous devez être fier de votre pays ; tandis que nous autres, comme les Anglais ou les Américains, ne poursuivons qu'un but mercantile et ne vivons au milieu des Chinois que pour disputer avec eux d'adresse et de fourberie, vos compatriotes s'aventurent au milieu de régions qui semblent impénétrables, portant la croix et l'évangile, prêchant à des peuplades farouches les dogmes divins du christianisme. Tenez, ajouta-t-il, voici deux volumes qui m'avaient été envoyés de Saint-Pétersbourg et que j'avais jusqu'à ce moment négligé de lire ; vous y trouverez de précieux renseignements si vous voulez errer à travers les régions tributaires de l'empire chinois. »

Je me saisis avec empressement de l'ouvrage qui m'était offert ; il avait pour titre : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, *par M. Huc, prêtre missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.* J'en commençai aussitôt la lecture ; je lui trouvai tant d'attrait, il y avait tant d'intérêt dans ce récit simple et modeste des souffrances endurées pour la religion, les descriptions captivaient si bien l'attention par leur charme et leur vérité, que je dévorai d'un trait l'ouvrage. — Oui, me dis-je, quand j'eus achevé cette lecture touchante, la France joue ici parmi les nations le plus noble rôle, grâce à cette légion d'apôtres qui bravent les fatigues et le martyre pour porter partout, avec une témérité pieuse, les paroles de religion et de charité ; seul le missionnaire peut faire oublier aux peuples de l'Orient leurs vieilles traditions et leurs religions usées en leur enseignant, ce qui dans les sociétés d'Europe est vraiment grand et éternel, la morale que nous a donnée le Christ.

Un autre intérêt non moins vif et plus général qui s'attache à ce livre, c'est l'étendue des détails sur la physionomie, les usages, les mœurs des peuplades qui, par delà les monts de Neige, et sur les limites du grand désert de Cobi, promènent leurs tentes voyageuses. Nomades et pasteurs, pauvres, mais hospitaliers, tels nous apparaissent aujourd'hui encore, comme au moyen âge, les pâtres guerriers de la Mongolie. Grâce à l'ouvrage de M. Huc, et à quelques travaux de plusieurs officiers russes attachés à la mission de Peking, il nous est facile de nous représenter l'aspect des vastes plaines de cette contrée où de loin en loin s'élève une grande ville, et que sillonnent les lentes caravanes, ou que parcou-

Digitized by Google

rent à toute bride quelques cavaliers Tartares. Quel contraste entre ces habitants des steppes, bons et crédules et les Chinois fourbes, lâches et rusés ! Ceux-ci sont un peuple en dissolution ; les autres un peuple toujours jeune, un peuple presque enfant et qui n'a pas changé depuis le temps où le visitaient les moines Ascelin, Carpini et Rubruquis ; il a seulement perdu l'orgueil de la conquête, parce qu'il n'a plus ses chefs terribles Djengiz-Khan et Timour, ces fléaux de Dieu. Avant de suivre chez les Mongols actuels M. Timkowski qui accomplit, il y a vingt ans, le trajet des Kiachta à Peking, par le désert de Cobi, et nos missionnaires qui parcoururent un bien plus long trajet, de He-chuy à deux cents lieues au nord de Peking, jusqu'à Lassha, capitale du Thibet, il ne sera pas sans intérêt de rappeler l'impression que firent les Tartares aux religieux du moyen âge députés au milieu d'eux.

Dans les premières années du XIIIe siècle, les Tartares menés à la conquête du monde par Dgengiz-Khan, descendirent des plateaux de l'Asie supérieure, rapides comme la tempête, et ne laissant après eux que des déserts. L'Asie presque entière fut conquise, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Silésie même, virent apparaître, à la tête de ses hordes sauvages un fils de Dgengiz. Voici comment le chroniqueur anglais Matthieu Paris, contemporain de cette invasion, dépeignait ces nouveaux ennemis : « Forte nation, peuple inhumain, barbare, sans loi et dont la colère est furieuse ; il inonde et dévaste des espaces de terrain infinis, et réduit cruellement en cendres tout ce qu'il trouve sur sa route. Ces Tartares sont forts et robustes, ils ont la poitrine large, les épaules hautes, le nez plat et court, le menton long et pointu, la mâchoire inférieure rentrée, les dents longues et aiguës, les sourcils joints, les yeux noirs et éteincelants, les os forts et massifs, les cuisses épaisses, les jambes courtes, et toute la physionomie hideuse et épouvantable. Ils tuent et égorgent hommes, femmes et enfants, et se nourrissent de leurs cadavres, ne laissant aux vautours et aux oiseaux de proie que les os décharnés de leurs victimes. [1] » Telle était l'idée que l'Europe occidentale se faisait des nouveaux Huns. Désespérant de les vaincre par les armes on eut recours aux prières ; en même temps le souverain spirituel de la chrétienté, Innocent IV, leur dépêcha six moines, franciscains et prêcheurs, pour les convertir. Ascelin et Carpini étaient les principaux de ces délégués des peuples chrétiens.

Quelle étrange ambassade ! six pauvres moines qui n'ont vu que les murs de leur couvent, sans connaissance du monde, sans armes, sans autre puissance que leur foi, vont défendre l'Europe chrétienne auprès des barbares. Force touchante du sentiment religieux et d'une croyance profonde, ils ne voyaient pas ce qu'avait d'inutile ou de dérisoire leur ambassade bizarre et pour accomplir ce qui leur semblait une mission divine, ils bravaient le froid, la faim, toutes les souffrances, et ils s'exposaient à la mort. La relation qu'ils ont laissée, presque en-

1. Matth. Paris, *Historia major* ad ann. 1241.

Digitized by Google

tièrement dépouillée des contes merveilleux qu'affectionnaient les rares voyageurs de leur temps, est pleine d'intérêt dans sa touchante simplicité ; elle a comme un parfum de naïve vérité qui semble, dans le passé comme de nos jours, être une qualité particulière au missionnaire parmi tous les voyageurs.

Après maintes mésaventures, les religieux arrivèrent aux confins de la Perse, l'armée tartare y était campée. Quand les chefs Mongols les virent s'avancer vers leurs tentes, ils allèrent au-devant d'eux, et leur demandèrent qui ils étaient e ce qu'ils voulaient. « Je suis, répondit Ascelin, auquel un paysan persan servait d'interprète, l'ambassadeur du pape, chef du monde chrétien. » — « Si le pape est un si grand personnage, reprit le Tartare, il doit avoir appris que le Khan, fils de Dieu, a reçu de lui la souveraineté de la terre ; qu'il a pour représentants Bathy dans le nord et Baiothnoï dans les régions où nous sommes, et que Bathy et Baiothnoï sont adorés comme fils du fils de Dieu. » Le moine repartit avec vivacité : « Le pape mon maître ne connaît ni le Khan, ni Bathy, ni Baiothnoï ; il a appris qu'une race barbare, qui s'appelle du nom de Tartares, désole tout le pays, tue les hommes, viole les femmes, et massacre les chrétiens. Sa sainteté nous a députés, nous ses serviteurs, pour vous inviter à vous repentir de votre conduite passée et à ne plus tourmenter le peuple de Dieu. »

Ce qui prouve cependant que les Tartares étaient moins cruels qu'on ne les dépeignait, c'est qu'au lieu de tuer, comme on eût pu s'y attendre, ces ambassadeurs, ils se contentèrent de les conduire à la tente de Baiothnoï. Alors recommença le dialogue : « Quels présents apportez-vous? » — « Le pape a coutume d'en recevoir et non d'en faire, encore moins à des infidèles. » Les Tartares prirent patience, et continuèrent avec une douceur qui fait leur éloge : « Vous serez admis en présence du khan à condition de vous agenouiller trois fois en sa présen e, comme c'est l'usage. » — « Non, non, jamais ; à moins que le khan et sa cour ne deviennent chrétiens! » Alors les mots de *chiens* et *insensés* retentirent autour des pauvres missionnaires : puis on les enchaîna, et l'on tint conseil pour savoir ce qu'on ferait de ces singuliers ambassadeurs.

Les avis étaient partagés. Les uns voulaient qu'on les écorchât tout vifs, et qu'on envoyât leur peau au pape ; d'autres voulaient qu'on leur conservât la vie jusqu'à la première bataille avec les chrétiens et qu'on les exposât aux coups de leurs frères ; il y en eut qui opinèrent pour le fouet jusqu'à la mort, pour le pal, pour le bûcher. Baiothnoï, plus clément, décida qu'on les mettrait à mort sans délai. C'en était fait d'Ascelin et de ses compagnons, si l'humanité d'une femme n'eût parlé pour eux. La principale femme de Baiothnoï supplia son mari de pardonner aux étrangers, et lui représenta que le grand khan avait témoigné son mécontentement de ce que, dans une circonstance antérieure, Baiothnoï avait fait arracher le cœur à un ambassadeur russe, et attaché ce trophée sanglant à la queue de son cheval ; elle réussit à obtenir la grâce des chrétiens.

Sauvés de ce péril imminent, les missionnaires voulaient quitter le camp à l'instant même, mais on les retint prisonniers. En vain faisaient-ils observer que

Digitized by Google

leur mission était accomplie, et que le pape ne les avait chargés de s'adresser qu'aux premiers Tartares qu'ils rencontreraient, on leur répondit qu'il fallait qu'ils vissent l'armée entière; sur quoi Ascelin « protesta solennellement, comme il le dit, qu'il ne tenait pas à voir un seul homme ou une seule lance de plus. » Malgré leurs supplications, les captifs, nourris de lait aigre et de pain noir, battus et maltraités, mais toujours courageux comme des apôtres, passèrent six mois au milieu des infidèles. On les fit assister aux cérémonies militaires, mais on les exclut d'une fête qui dura sept jours, et où l'armée entière s'enivra en poussant de grands cris. Enfin on leur remit une lettre pour le pape et on les congédia. Voici ce curieux spécimen de la diplomatie tartare au XIIIe siècle :

« Apprends, pape, que tes ambassadeurs sont venus vers nous, et nous ont tenu les plus étrangers discours. Nous ne savons pas si tu leur as donné mission de parler comme ils ont fait, mais nous, nous t'envoyons la ferme et certaine ordonnance de Dieu qui est : Que si tu veux demeurer dans ton pays et sur ton trône, tu aies à venir en personne rendre hommage à celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice. Si tu n'obéis pas à ce commandement absolu donné par Dieu et par celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice, Dieu seul sait ce qui peut arriver ! »

Carpini qui avait été délégué vers les bords de la mer Caspienne à l'armée de Bathy, qui menaçait plus immédiatement l'Europe, fut plus adroit et mieux traité dans son ambassade. Ce voyageur est le premier qui ait fourni des renseignements exacts sur ce peuple étrange. « Ils sont souvent ivres, dit-il, mais leur ivresse est innocente, et ils ne se querellent pas. » Le missionnaire dépeint les Tartares comme une race d'hommes ennemis du monde entier, mais loyaux dans leurs engagements, probes, sévères, capables de souffrir le froid, la faim, la fatigue, plus que tous les autres peuples; armés de toutes espèces d'armes, entre autres *de machines à feu avec lesquelles ils brûlaient hommes et chevaux.*

A ces envoyés du souverain pontife succéda Guillaume de Rubruquis, gentilhomme d'extraction, frère mineur, et que saint Louis, lorsqu'il prépara sa première croisade, députa vers un chef tartare. Celui-ci n'habitait, pas plus que Bathy et Baiothnoï, les régions mongoles des bassins de l'Amour et du fleuve Jaune; il avait emmené jusqu'à la mer Noire ses hordes conquérantes, mais les soldats tartares conservaient intactes, à l'autre extrémité de l'Asie, les habitudes de la Mongolie. Après avoir franchi la Crimée et les plaines de Commani, dont le passage récent des barbares avait fait un désert, Rubruquis fut conduit vers le chef suprême des tribus, Mangu-Khan : on le plaça sur un petit cheval tartare, qui franchit, avec la rapidité du vent, des déserts sans routes et sans limites. Après quarante jours de cette course fatigante, où la faim, le froid, la soif, *faisaient penser* au bon religieux *qu'il était en enfer*, il parvint dans une grande ville, habitée par des idolâtres. Puis la route se continua encore au milieu d'immenses rochers, dans une neige abondante et sur une route qui, disaient les Tartares, était peuplée de démons. Enfin on arriva au lieu où Mangu était campé

Digitized by Google

avec une partie de son armée et ses principaux officiers. Ce chef était un homme de taille moyenne, au nez épaté; il pouvait avoir quarante-cinq ans. Sa tente était pleine de cruches et d'outres remplies de vin. On invita Rubruquis à boire; le pieux cénobite s'y refusa; il fut obligé d'attendre un moment lucide pour exécuter sa mission. Autour de ce redoutable monarque se pressaient une multitude de convertisseurs appartenant à toutes les religions et à toutes les sectes: nestoriens, arméniens, mahométans, persans, idolâtres. Quant à Mangu, fidèle à la religion bouddhique dans laquelle il avait été élevé, il laissait chacun prêcher et convertir, et la tolérance était en lui, comme chez Djengiz, une des vertus sauvages.

Rubruquis revint en Europe par l'Arménie, et donna aux Européens une telle idée de la barbare splendeur des régions qu'il avait visitées, il fit un tel récit du pouvoir, de la richesse des Mongols et de leurs coutumes étranges, qu'il éveilla enfin l'esprit d'aventures auquel l'Occident doit une grande partie de son opulence. Les Vénitiens, alors riches et puissants, furent les premiers à suivre les traces de Rubruquis, et les deux frères Marco et Nicolas Polo allèrent, en 1260, visiter le petit-fils de Djengiz. Ils résidèrent à Peking et à Boukhara, et ne revirent leur patrie qu'après quatorze ans d'absence. Le fils de Nicolas, qui s'appelait comme son oncle, Marco Polo, passa, à son tour, vingt-quatre ans en Asie; le jeune Vénitien fut le favori de Kublaï-Khan. Doué d'une imagination vive et observateur intelligent, ce voyageur nous a laissé la relation célèbre qui, aujourd'hui encore, outre le charme et les merveilles du récit, conserve souvent l'attrait de la vérité [1].

Les Mongols de Marco Polo ne sont plus déjà les guerriers farouches qu'avaient vus nos moines. Conquérants de la Chine, maîtres de tout l'Orient, ils n'ont abandonné ni leurs habitudes nomades, ni leurs mœurs guerrières, mais les principaux d'entre eux accueillent, dans les grandes villes, les arts, admirent l'industrie, sans s'y façonner eux-mêmes; ces vainqueurs reconnaissent la supériorité des vaincus, et préparent, à leur insu, la révolution qui doit un jour les rendre eux-mêmes sujets et tributaires de la Chine qu'ils ont conquise.

Ce fut en 1368 que s'accomplit ce grand changement. Les Chinois profitèrent des fêtes qu'ils ont coutume de célébrer tous les ans quand revient le quinzième jour de la huitième lune; ils se donnèrent le signal de la conspiration par des billets cachés dans les gâteaux qu'ils s'envoient à cette époque; les massacres furent simultanés dans tout l'empire, et la domination mongole cessa pour jamais.

Quelques années après cette ruine de la puissance tartare, Timour se leva sur les bords de l'Oxus; mais il laissa derrière lui la Chine, et porta ses armes dans le midi et dans l'occident. La réputation guerrière de ce digne successeur de

1 *Itinerarium Willelmi de Rubruk, ad partes orientales.* — *Johannis Carpini historia Mongolorum quos Tartaros appellamus :* dans les *Mémoires de la Société de Géogr.*, t. IV. *Voy. de Marco Polo*, t. I.

Digitized by Google

Djengiz s'est propagée cependant au milieu des tribus mongoles; c'est lui qu'on invoque sous la tente, c'est au souvenir de sa gloire que naissent et se redisent les espérances de l'avenir; témoin ce chant recueilli dans le désert par nos missionnaires après un repas tartare auprès du foyer de la famille nomade.

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière; ses mouvements faisaient pencher la terre; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

« O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour!

« Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux, cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête, et nous rendre guerriers?

« O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendrons, ô Timour!

« Le jeune Mongol a le bras assez vigoureux pour dompter l'étalon sauvage; il sait découvrir au loin, sur les herbes, les vestiges du chameau errant... Hélas! il n'a plus de force pour bander l'arc des ancêtres; ses yeux ne peuvent apercevoir les ruses de l'ennemi.

« O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour!

« Nous avons aperçu, sur la colline sainte, flotter la rouge écharpe du Lama, et l'espérance a fleuri dans nos tentes... Dis-le-nous, ô Lama! Quand la prière est sur tes lèvres, *Hormoustha* te dévoile-t-il quelque chose des vies futures?

« O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour!

« Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour; le front courbé vers la terre, nous lui avons offert la verte feuille du thé et les laitages de nos troupeaux... Nous sommes prêts; les Mongols sont debout, ô Timour!... Et toi, Lama, fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances.

« O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour[1]!

1. *Voyage dans la Tartarie*, par M. Huc, t. I, p. 103-104.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

TARTARIE CHINOISE. — FEMMES MONGOLES. CÉRÉMONIES DU MARIAGE.

Le grand désert de Chamo ou de Cobi, qui n'a été traversé que par le voyageur russe Timkowski, occupe le nord et le centre de la Tartarie chinoise. Cobi est le nom que lui ont donné les Mongols, et il désigne toute plaine dépourvue d'eau et d'herbe; il est traversé par de longues chaînes de collines, et c'est seulement dans sa partie orientale, arrosée par des ruisseaux, que l'on trouve quelques oasis. Le nom chinois, chamo, signifie mer de sable; cette dénomination ne peut s'appliquer qu'à la partie moyenne du désert, qui seule est sablonneuse ; ailleurs, le terrain, comme s'il était le lit desséché d'un grand lac ou d'une mer, est couvert de petits galets et de gravier, au milieu desquels les pâtres ramassent de temps en temps des agates, des cornalines et des chalcédoines. Quelques rares arbustes croissent seuls et en petit nombre dans cette région désolée. Les nomades qui s'aventurent au milieu de ce désert, à l'époque de l'année où les pluies y ont fait croître un peu d'herbe, s'y chauffent, comme dans tout le reste de la Mongolie, et comme firent les missionnaires Huc et Gabet dans le cours de leur long voyage, avec des argols, fumier desséché des chameaux, des bœufs et des chèvres. Ce combustible est employé par toutes les populations pauvres de l'Asie, et jusqu'en Arménie, là où les bois ne manquent pas cependant, mais où la paresse des habitants produit les mêmes résultats que la pauvreté chez les Mongols.

La Tartarie chinoise entière est un vaste plateau peu arrosé et sillonné de crevasses profondes. Les sources qui sortent du sein de la terre ne tardent pas se perdre, absorbées par les plaines arides. Quelques lacs salés sont épars dans les steppes, et semblent encore témoigner de l'ancienne présence d'une grande mer, dont le Baïkal serait, au nord de ces contrées, le vestige le plus considérable.

Dans mon parcours en Sibérie, j'ai eu occasion de visiter les Bouriates, et c'est au milieu d'eux que j'ai surpris quelques-unes des pratiques du chamanisme. Ces peuplades sont répandues aussi dans la partie la plus septentrionale de la Mongolie où ils se mêlent aux Khalkhas. Ceux-ci forment la tribu la plus considérable et la plus puissante de ces déserts. « Nomades et toujours courant après les pâturages, ils abhorrent, dit M. Timkowski, la vie sédentaire, et ne consentent à semer un peu de blé, d'orge et de millet que pour les besoins du jour. Leur penchant à l'oisiveté est extrême et ils ne se préparent ni abri ni ressources pour la saison d'hiver[1]. »

1. *Voyage à Peking à trav. la Mongolie*, chap. I.

Digitized by Google

Le portrait que le voyageur russe fait de ces Khalkhas, est celui que nous en avaient déjà donné les missionnaires du XIIIe siècle : visage rond et jaunâtre, yeux obliques et renfoncés, mais vifs; nez plat, cheveux noirs, barbe rare, pommettes saillantes. Le visage des femmes reproduit les principaux caractères de la physionomie mongole, nez aplati et visage large; cependant les femmes tartares, avec leur teint frais, leur air enjoué, leur regard animé, n'ont pas paru déplaisantes au voyageur, et il dit que quelques-unes d'entre elles passeraient pour jolies en Europe. Leurs cheveux disposés en deux longues tresses tombent sur la poitrine; ces tresses sont enfermées dans des étuis de taffetas, et à leur extrémité sont attachés du corail, des petites pièces d'argent, des perles et des pierres précieuses. Les selles, les harnais et les brides dont les hommes font usage sont semblablement ornés. Un arc, des flèches, un sabre court, sont les armes principales des Mongols; un certain nombre cependant ont des fusils, mais l'arc n'en est pas moins demeuré l'arme familière du soldat tartare. Les Mandchoux cependant sont plus encore que les Mongols d'excellents archers; c'est au grand galop, dit M. Huc, qu'ils bandent l'arc et tirent la flèche en avant, en arrière, à la manière des cavaliers parthes, sans presque jamais manquer leur but[1].

La condition des femmes Tartares semble plus indépendante et beaucoup plus heureuse que celle des femmes de tout le reste de l'Asie. Nous avons vu, comment au moyen âge, l'une des épouses de Baiothnoï osa sauver la vie au moine Ascelin; aujourd'hui elles vont et viennent selon leur bon plaisir, font des courses à cheval et se visitent de tente en tente. Au lieu de la physionomie molle et languissante des Chinoises, elles ont dans leur aspect et dans leurs manières quelque chose de fort et de vigoureux qui est bien en harmonie avec la vie du désert. Elles ne sont pas non plus comme les femmes des Koïbales ou des Ostiaks chargées de tous les soins et de toutes les fatigues de la communauté; la garde des troupeaux ne les concerne pas, et elles restent sous les tentes, s'occupant des soins du ménage. Elles ont une adresse particulière pour le maniement de l'aiguille : elles font les bottes, les habits et les divers vêtements qui composent le costume mongol. Le goût, la finesse, la variété de leurs broderies n'excitent pas moins l'admiration.

La polygamie est en usage chez les Tartares; du moins elle n'est condamnée ni par les lois civiles, ni par les croyances religieuses. La première épouse est la véritable maîtresse du logis, et la plus considérée. Les autres, auxquelles on donne le nom de *paga-émé* (petites épouses) lui doivent respect et obéissance.

Cet usage de la pluralité des femmes en Tartarie n'a pas semblé condamnable à nos missionnaires; ils y ont cru voir même, dans l'état actuel de la société tartare, une barrière opposée au libertinage et à la corruption des mœurs, les filles se trouvant beaucoup plus nombreuses que les garçons, à cause du grand nombre de ces derniers que le titre de lama condamne au célibat. Le divorce

1. M. Huc, t. I, p. 174.

Digitized by Google

est très-fréquent, et n'excite pas le blâme; les parents reprennent leur fille, et attendent patiemment qu'elle trouve un autre époux.

Les Mongols se marient fort jeunes et toujours sous l'influence de l'autorité de leurs parents, qui seuls discutent et règlent l'union et les dispositions du contrat. Ce n'est pas la fille qui apporte une dot, c'est le jeune homme qui fait des cadeaux à la famille de sa future épouse. Ces cadeaux ont même si bien la forme d'un prix de vente, que le mariage ressemble beaucoup à l'achat d'une femme.

Quand toutes les clauses du marché sont fixées, le père du futur, accompagné de ses plus proches parents, va en porter la nouvelle dans la famille de la fiancée; quelques cérémonies religieuses s'accomplissent, un repas a lieu; puis les lamas désignent le jour favorable à l'union. Ce moment venu, un combat simulé s'engage entre les amis du futur époux et les parents de la jeune fille, en sorte que le mariage a l'apparence d'un enlèvement. Bientôt les deux partis font la paix, et de tous les environs arrivent, avec des présents, les Tartares amis. La jeune fille est amenée chez son beau-dère; les lamas, réunis en chœur, récitent les prières prescrites par le rituel; puis commence le repas des noces, repas monstrueux qui dure quelquefois huit jours entiers : on y voit figurer, à côté de formidables quartiers de bouilli, ces queues de moutons mongols, pesant à elles seules six ou huit livres, et toutes chargées de graisse. Alors circule dans des coupes formidables le lait fermenté, liqueur qu'affectionnent par-dessus tout les Tartares; et l'atmosphère s'épaissit des flots de la fumée de tabac [1].

A part ces festins des grands jours, et les réceptions dans lesquelles on cherche à faire honneur à un hôte ou à un convié, la vie du Tartare est sobre et frugale dans le désert : quelquefois un quartier de mouton, de la farine pétrie dans l'eau avec du sel, et bien plus souvent du thé et du lait, composent tous ses aliments. Le thé n'est pas préparé en Tartarie de la même manière que chez les Chinois : ceux-ci font simplement infuser dans l'eau bouillante les feuilles les plus petites et les plus tendres; les Tartares pressent et réunissent, au contraire, les feuilles grossières et même les branches les plus déliées dans un moule où elles prennent la forme et la couleur de briques. Nous avons déjà vu comment les thés préparés de cette façon sont en usage dans toute la Sibérie, et forment l'un des principaux objets du commerce de Kiachta. Pour faire du thé, on casse un petit morceau de la brique, on le pulvérise, et on le fait bouillir dans la marmite jusqu'à ce que l'eau devienne rougeâtre. On y jette alors une poignée de sel, et dès que le liquide est presque noir on ajoute une écuellée de lait.

Telle est la principale nourriture des pâtres mongols. Quelques-uns des Tartares ont abandonné, pour suivre l'exemple des Chinois, les usages de leurs pères : c'est surtout dans les cantons du Toumet occidental, non loin de la Ville-Bleue, que l'on rencontre ces fils du désert qui ont renoncé à la vie nomade.

1. *Voyage dans la Tartarie*, chap. VIII, *passim*.

Digitized by Google

Leurs plaines magnifiques et bien arrosées, et le succès qu'obtiennent toutes les cultures, justifient la préférence qu'ils ont donnée à la vie sédentaire. Chez ceux-ci, la nourriture est toujours abondante, il n'y a nulle apparence de misère, des arbres magnifiques entourent les villages et bordent les chemins; la vie aisée et presque la civilisation, du moins la civilisation chinoise, apparaissent, mais c'est au détriment de la vie aventureuse et pleine de poésie de la tente hospitalière.

CHAPITRE IX

VILLES MONGOLES. — LA GRANDE MURAILLE.

Les quelques villes qui se rencontrent à travers la Tartarie dépendante, doivent leur origine aux Chinois: c'est ainsi que *Kou-Kou-Hoté*, en chinois *Koui Hoa-Tchen*, la Ville-Bleue, fut bâtie par l'empereur Khang-Hi, pour protéger l'empire contre les ennemis du nord. Deux villes, la Ville-Vieille et la Ville-Neuve, la ville commerciale et la ville militaire, situées à une faible distance, composent la cité actuelle. Comme dans tant de villes de l'Asie, l'aspect majestueux des murailles crénelées et des hauts remparts contraste avec les maisons étroites et basses que l'on voit à l'intérieur. Cependant les rues sont droites et régulièrement percées. C'est surtout la Ville-Neuve qui est remarquable par son industrieuse activité; elle a le monopole du commerce de la contrée, et c'est là que les Chinois fraudent et volent à loisir les bons Tartares. Une grande lamaserie est le premier édifice qui se présente au voyageur à l'entrée dans ses murs; puis des ruelles fangeuses et de misérable apparence s'ouvrent dans diverses directions. Des enseignes indiquent aux voyageurs, selon leurs divers métiers, les auberges dans lesquelles ils peuvent chercher asile. L'usage, dans les villes tartares, est que chaque hôtellerie ait sa clientèle, et ne loge qu'une sorte de commerçants : les marchands de grains, les marchands de chevaux, etc. Pour les simples voyageurs, il y a l'auberge des hôtes passagers.

Une partie d'un long dialogue de M. Huc et de son compagnon, avec un Chinois qui, trompé par leur habit de lama, les prenait pour des Tartares, et cherchait à les circonvenir, peint à merveille l'esprit ingénieux et rusé des Kitat[1].

« Nous nous arrêtâmes un instant, pour demander aux passants de vouloir bien nous indiquer une auberge des hôtes passagers; aussitôt nous vîmes venir à nous avec empressement un jeune homme qui s'était élancé du fond d'une boutique. — Vous cherchez une auberge? nous dit-il; oh! souffrez que je vous conduise moi-même. Et à l'instant il se mit à marcher avec nous. — Vous trouveriez difficilement l'auberge qui vous convient dans cette Ville-Bleue. Les hommes sont

1. Nom des Chinois chez les Tartares et dans une partie de l'Orien

Digitized by Google

innombrables ici; il y en a de bons, il y en a de mauvais; n'est-ce pas, seigneurs lamas, que les choses sont comme je dis? Les hommes ne sont pas tous de la même manière; et qui ne sait que les méchants sont toujours plus nombreux que les bons? Tenez, que je vous dise une parole qui sort du fond du cœur! Dans la Ville-Bleue on trouverait difficilement un homme qui se laisse conduire par la conscience; et pourtant cette conscience c'est un trésor... Vous autres Tartares, vous savez ce que c'est que la conscience. Moi, je les connais depuis longtemps les Tartares, ils sont bons, ils ont le cœur droit. Mais nous autres Chinois, ce n'est pas comme cela; nous sommes méchants, nous sommes fourbes; à peine sur dix mille Chinois peut-on en trouver un seul qui suive la conscience. Dans cette Ville-Bleue presque tout le monde fait métier de tromper les Tartares, et de s'emparer de leur argent.

« Pendant que ce jeune Chinois, aux manières dégagées et élégantes, nous débitait avec volubilité toutes ces belles paroles, il allait de l'un à l'autre, tantôt nous offrant du tabac à priser, tantôt nous frappant doucement sur l'épaule en signe de camaraderie; quelquefois il prenait nos chevaux par la bride, et voulait lui-même les traîner. Mais toutes ces prévenances ne lui faisaient pas perdre de vue nos deux grosses caisses que portait un chameau. Les vives œillades qu'il y lançait de temps en temps, nous disaient assez qu'il se préoccupait beaucoup de ce qu'elles pouvaient contenir; il se figurait qu'elles étaient remplies de marchandises précieuses, dont il ferait aisément le monopole. Il y avait déjà près d'une heure que nous allions dans tous les sens, et nous n'arrivions jamais à cette auberge qu'on nous promettait avec tant d'emphase. — Nous sommes fâchés, dîmes-nous à notre conducteur, de te voir prendre tant de peine. Si encore nous savions clairement où tu nous mènes! — Laissez-moi faire, laissez-moi faire, messeigneurs, je vous conduis dans une bonne, dans une excellente auberge; ne dites pas que je me donne beaucoup de peine, ne prononcez pas ces paroles. Elles me font rougir; comment, est-ce que nous ne sommes pas tous frères? Que signifie cette différence de Tartares et de Chinois? La langue n'est pas la même, les habits ne se ressemblent pas; mais nous savons que les hommes n'ont qu'un seul cœur, une seule conscience, une règle invariable de justice... Attendez-moi, dans un instant je suis auprès de vous, messeigneurs..., et il disparut comme un trait dans une boutique voisine. Il revint bientôt, en nous faisant mille excuses. — Vous êtes bien fatigués, n'est-ce pas? oh! cela se conçoit; quand on est en route, c'est toujours comme cela. Ce n'est jamais comme quand on se trouve dans sa propre famille. — Tandis qu'il parlait, nous fûmes accostés par un autre Chinois; il n'avait pas la figure joyeuse et épanouie du premier; il était maigre et décharné; ses lèvres minces et pincées, ses petits yeux noirs enfoncés dans leurs orbites, donnaient à sa physionomie une expression remarquable de rouerie. — Seigneurs lamas, nous dit-il, vous êtes donc arrivés aujourd'hui? c'est bien, c'est bien, vous avez fait route en paix...; ah! c'est bien. Vos chameaux sont magnifiques; vous avez dû voyager promptement et heureusement. Enfin vous

Digitized by Google

êtes arrivés, c'est bien... dit-il à celui qui s'était le premier emparé de nous, conduis ces nobles Tartares dans une auberge. Prends bien garde qu'elle soit bonne; il faut les conduire à l'*auberge de l'équité éternelle.* — C'est précisément là que nous allons. — A merveille; l'aubergiste est un de mes grands amis. Il ne sera pas inutile que j'y aille; je recommanderai bien ces nobles Tartares. Quand on a le bonheur de rencontrer des frères, il faut leur être utile; n'est-ce pas, messeigneurs, que nous sommes tous frères? Voyez-vous nous deux, — et il nous montrait son jeune partner, — nous deux, nous sommes commis dans la même boutique; nous sommes accoutumés à traiter les affaires des Tartares. Oh! c'est bien avantageux dans cette misérable Ville-Bleue, d'avoir des gens de confiance![1] » Malheureusement pour ce beau parleur, nos voyageurs étaient au courant de la tactique chinoise; au lieu de suivre leur officieux conducteur, ils entrèrent dans l'hôtellerie turque *des Trois Perfections*, qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et laissèrent le Chinois confus et désappointé.

L'importance commerciale de la Ville-Bleue lui vient des lamaseries qui s'y trouvent au nombre de cinq, et qui attirent les Mongols des régions les plus reculées. Tout en accomplissant leur pèlerinage, ceux-ci amènent de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux, et voiturent des pelleteries et du sel, produits de leurs déserts. En retour, ils prennent du thé en brique, des toiles, des selles, des bâtonnets odoriférants pour brûler devant leurs idoles, du millet, et quelques instruments de cuisine. La Ville-Bleue est surtout renommée pour son grand commerce de chameaux. Ces animaux sont alignés sur les marchés, les pieds de devant placés sur des élévations qui font encore ressortir l'élévation de leur taille. On juge de la force du chameau en le chargeant par degrés; tant qu'il peut se relever avec le poids qu'il porte, c'est une preuve qu'il ne faiblira pas dans les longues marches du désert. Pour faire agenouiller et relever ces animaux, on les tire par le nez, et leurs gémissements pendant cette douloureuse épreuve, joints aux cris des vendeurs et des acheteurs, à la confusion, aux querelles, donnent à ces marchés un aspect bizarre et pittoresque.

Les villes sont si peu nombreuses dans toute la Tartarie, que Ourga ou Kouren, au pays des Khalkhas, est la seule qui mérite d'être mentionnée après la Ville-Bleue. Ourga doit rappeler par son aspect les villes primitives que j'ai vues dans le nord de la Sibérie : c'est un assemblage irrégulier de *tourtes* ou tentes entre lesquelles se trouve à peine assez d'espace pour que deux hommes à cheval passent de front. Les principales rues aboutissent à une grande place entourée de palissades et au milieu de laquelle s'élèvent des tentes plus vastes que celles des particuliers. Elles servent de palais et de temple. Le plus bel édifice de toute la ville est un grand bâtiment de bois, où les lamas se réunissent et apprennent à lire les livres thibétains, et à jouer des instruments en usage pour la musique religieuse.

1. M. Huc; *Voyage dans la Tartarie*, etc., t. I, chap. v, p. 179.

Digitized by Google

La ville est dominée par les cimes colossales du mont *Khan-oola* qui intercepte les vents du midi; il en résulte que son climat est froid et humide. Peu d'arbres, quelques saules chétifs, des plantes potagères en quantité insuffisante pour la nourriture des sept ou huit mille habitants d'Ourga, tels sont les produits du sol qui entoure cette ville du désert.

On ne s'étonne pas que les Tartares aient élevé un si petit nombre de villes, quand on songe combien peu leur vaste territoire est accessible à la culture; c'est ainsi que le pays des Ortous, l'un des plus connus et des plus peuplés de toute la Mongolie, après celui des Khalkhas, n'est qu'un immense steppe sablonneux. Ce pays, divisé en sept bannières, compte cent lieues d'étendue d'occident en orient, et soixante-dix du sud au nord. Le fleuve Jaune l'entoure au nord, à l'est et à l'ouest; au midi il est borné par la Grande-Muraille. Le mœurs mongoles dans toute leur simplicité primitive subsistent encore dans ce pays limitrophe de la Chine; c'est un empereur qui rendait lui-même ce témoignage à ses sujets au commencement du siècle dernier. « Les Ortous, écrivait Khang-Hi à son fils, sont une nation qui n'a rien perdu des anciennes coutumes des vrais Mongols. Leurs princes vivent entre eux dans une union parfaite. Jamais on ne trouve un voleur dans toute la contrée, quoique les chameaux et les chevaux ne soient pas gardés. Si par hasard un de ces animaux s'égare, celui qui le trouve en prend soin, jusqu'à ce qu'il en ait découvert le propriétaire. »

M. Huc ajoute que, depuis le temps de l'empereur Khang-Hi, ces peuples ne paraissent pas avoir changé; bien que pauvres, ils sont toujours bons et hospitaliers. Leur pays a un aspect misérable; des pêcheurs habitent les bords du fleuve Jaune, et çà et là, on rencontre des terres cultivées; mais rien de plus triste que ces cultures. La terre sablonneuse ne produit qu'un peu de sarrasin, de millet, et du chanvre.

La grande muraille qui sert de frontière méridionale à cette contrée mérite quelques détails.

On sait que l'idée d'élever des murailles pour se fortifier contre les incursions des ennemis, n'a pas été particulière à la Chine; l'antiquité nous offre plusieurs exemples de semblables travaux. Outre ce qui fut exécuté en ce genre chez les Égyptiens et les Mèdes, un large mur fut construit, au sud de la Calédonie, par ordre de l'empereur Septime-Sévère. Cependant aucune nation n'a rien fait d'aussi grandiose que la grande muraille, élevée par *Tsin-chi-Hoang-Ti*, l'an 215 de Jésus-Christ. Un nombre prodigieux d'ouvriers y fut employé, et les travaux de cette entreprise gigantesque durèrent dix ans. Cette enceinte s'étend depuis le point occidental du *Kansou* jusqu'à la mer Orientale. L'importance de cet immense travail a été différemment jugée : les uns l'ont exalté outre mesure, et les autres se sont efforcés de le tourner en ridicule; il est à croire que cette divergence d'opinions vient de ce que chacun a voulu juger de l'ensemble de l'ouvrage d'après l'échantillon qu'il avait sous les yeux. M. Barrow, qui vint en Chine, en 1793, avec lord Macartney, en qualité d'historiographe de l'ambas-

Digitized by Google

sade, a fait le calcul suivant : il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds cubes, il avance qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la grande muraille chinoise, qui, selon lui, suffirait pour construire un mur capable de faire deux fois le tour du globe. Évidemment M. Barrow a pris pour base de son calcul la grande muraille, telle qu'il a pu la voir au nord de Peking; la construction en est réellement belle et imposante; mais il ne faut pas croire que cette barrière, élevée contre les irruptions des Tartares, soit, dans toute son étendue, également large, haute et solide. Les missionnaires ont eu occasion de la traverser sur plus de quinze points différents, et, souvent, au lieu de ces doubles murailles crénelées, qui existent aux environs de Peking, ils n'ont rencontré qu'une simple maçonnerie, un modeste mur en terre, et parfois même simplement quelques cailloux amoncelés. Pour ce qui est des fondements dont parle M. Barrow, et qui consisteraient en grandes pierres de taille cimentées avec du mortier, nulle part on n'en trouve de vestige. Au reste, on doit concevoir que *Tsin-chi-Hoang-Ti*, dans cette grande entreprise, a dû naturellement s'appliquer à fortifier d'une manière spéciale les environs de la capitale de l'Empire, point sur lequel devaient tout d'abord se porter les hordes tartares. On pourrait encore supposer que les mandarins chargés de faire exécuter le plan de *Tsin-chi-Hoang-Ti*, ont dû diriger consciencieusement les travaux qui se faisaient en quelque sorte sous les yeux de l'Empereur, et se contenter d'élever un simulacre de muraille sur les points les plus éloignés, et qui du reste avaient peu à craindre des Tartares, comme par exemple les frontières de l'Ortous et des monts Alechan.

Telle qu'elle est, la Grande-Muraille témoigne de la prodigieuse patience du peuple qui l'a construite; mais elle a toujours mal rempli le but pour lequel les empereurs chinois l'avaient fait élever. Au moyen âge, elle fut un faible obstacle à l'invasion victorieuse de Dgengiz, et, dans le XVIIe siècle, elle ne put empêcher l'irruption et la conquête des cavaliers mandchoux.

CHAPITRE X

ORGANISATION POLITIQUE DE LA TARTARIE. — FUNÉRAILLES. RELIGION. — LAMAS.

La Mongolie n'a pas de divisions politiques bien certaines; quelques princes ou *khans* gouvernent des étendues de territoire plus ou moins vastes, sous la suzeraineté du *Grand-Khan* ou empereur de Chine. Quelques-uns de ces chefs, notamment chez les Khalkhas, prétendent descendre de Dgengiz-Khan; une telle origine est, dans toute la Tartarie le plus grand honneur que se puisse attribuer une famille royale. Le pouvoir de ces chefs est héréditaire, en vertu de l'usage, plutôt que d'une

Digitized by Google

constitution. La même sorte de régime féodal qui se retrouve chez tous les peuples guerriers dans leur enfance, semble s'étendre sur la Tartarie : la classe des nobles qu'on nomme *Taitsi*, et qui se compose des familles conservant un lien de parenté avec le souverain, possède le sol entier; elle se distingue par le globule bleu qui orne le bonnet de ses membres. C'est dans cette classe que les princes choisissent leurs ministres et leurs officiers. Les rapports des souverains mongols avec leur suzerain l'empereur sont peu définis, et semblent se borner à de rares ambassades dans lesquelles sont offerts quelques présents. Sous le rapport militaire, les Mongols forment le troisième ban de l'empire; ils marchent à l'ennemi quand celui-ci n'a pu être défait ou repoussé par les milices impériales et par les soldats mandchoux.

Ceux des Tartares qui ne sont pas d'extraction souveraine vivent sous la dépendance des premiers; ils paient diverses redevances, et sont, en outre, tenus à la garde des troupeaux de leurs maîtres. La servitude, qui est le partage de ces Tartares, n'a rien de dur et de pénible, et il faut une longue connaissance des mœurs et des usages tartares, pour distinguer les familles nobles des familles esclaves. Sous les tentes des unes et des autres, on retrouve les mêmes mœurs, les mêmes usages, la même simplicité, souvent aussi la même pauvreté. Les lamas peuvent également sortir des familles nobles ou des familles esclaves; la dignité à laquelle leur vocation religieuse les élève a pour résultat de les affranchir et de les égaler aux descendants des plus illustres familles. Le droit de vie et de mort est le plus considérable de tous les droits féodaux de la Tartarie; rarement il s'exerce, et, comme tous les autres, il est tempéré par les mœurs bienveillantes des Tartares.

L'une des plus notables distinctions entre les Tartares illustres et le vulgaire est la différence des funérailles. En Mongolie, comme en Sibérie, comme dans tout l'Orient, les cérémonies qui marquent le passage de cette vie terrestre à l'existence inconnue qui nous attend après la mort, sont saintes par excellence. Les riches convoquent les lamas aux funérailles, et font brûler en grande pompe leurs morts. On élève une espèce de grand fourneau de forme pyramidale en terre; on y place le cadavre debout, entouré de combustible, on construit autour une maçonnerie qui le recouvre entièrement; une petite porte dans le bas, une ouverture au sommet, laissent passage à l'air et à la fumée, et, pendant la combustion, les lamas entourent le monument et récitent des prières. Quand la flamme a dévoré les chairs, on retire les ossements et on les porte au grand lama, qui les réduit en poudre, y mêle du froment, les pétrit et en forme des gâteaux de diverses grosseurs. Ces débris bizarres sont déposés dans des tourelles sur le sommet des montagnes, et aux environs des lamaseries.

Quelquefois aussi un autre genre de sépulture, non moins singulier et plus barbare, est mis en usage, surtout pour les principaux chefs. Leur cadavre est transporté dans un vaste édifice, construit en briques et orné de statues de pierre représentant des hommes et des animaux. De grosses sommes d'or et d'argent,

Digitized by Google

des vases, des habits, des joyaux sont enterrés, des esclaves sont mis à mort pour suivre et servir le défunt dans l'autre vie. Pour garder contre toute convoitise les trésors enfouis avec ces cadavres, des machines sont placées à l'entrée du caveau, et menacent de traits meurtriers celui qui oserait profaner la tombe.

Les simples Tartares, les pauvres nomades du désert, dont les aïeux furent les soldats du grand Dgengiz ou de Timour, et ne reçurent jamais en fief les terres des vaincus, ceux-là, comme les Ostiaks, comme les Samoïèdes, déposent les cadavres de leurs proches sur les hauteurs, et ce sont les aigles, les vautours, tous les oiseaux de proie qui se chargent, en place de la flamme, de dépouiller les os de leurs chairs.

Ces lamas, que nous retrouvons à toutes les solennités, et presque dans toutes les circonstances de la vie mongole, bien qu'en nombre immense dans la Tartarie [1], sont tous et partout respectés et accueillis avec empressement. Les peuples pasteurs de tous les temps ont été religieux : en contact perpétuel avec la nature, n'étant jamais détournés de sa contemplation par notre activité industrielle et par les soins d'une civilisation qu'ils ne pratiquent pas, ils ont appris à connaître et à vénérer un Dieu que tout leur enseigne. Tels nous apparaissent dans l'antiquité les pâtres de la Mésopotamie et de la terre de Chanaan, tels sont, de nos jours, les nomades de la Tartarie. Le culte de Bouddha, qui, du Thibet où il semble avoir pris naissance, a débordé sur la Chine et sur la Mongolie, où il a fait un nombre immense de prosélytes, a eu pour résultat d'adoucir les mœurs guerrières des peuples tartares. Les lamas sont les prêtres de cette religion.

Le bouddhisme prit sa source dans une réforme du brahmanisme; son législateur fut, comme nous le verrons plus loin [2], éminemment recommandable par ses vertus, mais la religion qu'il a créée se trouve aujourd'hui dénaturée par un grand nombre de superstitions, et ses prêtres eux-mêmes, au dire des voyageurs, enseignent une doctrine indécise, dont ils ne savent pas rendre un compte exact. Toute leur science consiste dans une étude approfondie de la langue thibétaine, et de la métaphysique renfermée dans les livres saints du Thibet. D'ailleurs, ils sont d'une ignorance profonde : M. Huc affirme que beaucoup ne connaissent pas même l'alphabet de leur propre langue. Quant aux préceptes de l'enseignement religieux, de même que le vulgaire renvoie aux lamas, de même les lamas se renvoient les uns aux autres, les disciples attestent les maîtres, et ceux-ci invoquent la science des grands lamas, qui eux-mêmes en réfèrent aux membres des fameuses lamaseries. C'est encore du Thibet que sortent aujourd'hui les grands lamas des lamaseries principales; pour le simple lama, un pèlerinage à Lassha, capitale du Thibet, équivaut à un grade supérieur. Le titre lamaïque s'obtient par des examens qui se passent dans les grands centres de la foi bouddhique. Une fois ce grade obtenu, le lama peut, à son choix, vivre monastiquement dans

1. M. Huc croit pouvoir affirmer qu'ils composent un tiers de la population tartare, t. I, chap. V, p. 207.

2. A l'un des chapitres du *Voyage dans l'Inde*.

Digitized by Google

une lamaserie; ou résider dans sa famille, se livrant aux occupations habituelles à sa nation; ou voyager, promenant ses prières par toutes les villes, les lamaseries ou les tentes de la Chine, de la Mandchourie, des pays mongols du Thibet, et même du Turkestan. Les lamas réunis en communauté sont les plus nombreux. Leurs maisons religieuses sont ordinairement soutenues par des donations pieuses des empereurs chinois ou des princes tartares; de plus, ils entretiennent quelques troupeaux pour leurs besoins journaliers.

Si l'on veut connaître l'aspect d'une lamaserie, il faut suivre nos missionnaires à la ville Bleue, à Tolon-Noor, à Tchortchi, et surtout à Koumboum, où ils trouvèrent un asile de quelques jours.

Cette fameuse lamaserie située environ par le 36° parallèle et le 100° degré de longitude, non loin du lac de Thsing-haï et des frontières du Thibet, jouit d'une immense renommée qui y attire des pèlerins de toutes les régions de la Tartarie et du fond du Thibet. Elle contient environ quatre mille lamas dont les demeures, de grandeur différente, sont semées dans la vaste enceinte dont l'ensemble compose Koumboum. Ces maisons blanches et coquettes, surmontées pour la plupart de petits belvédères, entourent les maisons des supérieurs, des lamas célèbres, et les temples aux toits dorés, aux murs étincelants, aux élégants péristyles. Presque à chaque pas dans l'intérieur, on rencontre des niches en forme de pains de sucre, où sont brûlés l'encens, des bois odoriférants et des feuilles de cyprès.

« Ce qui frappe le plus, ajoutent les missionnaires, c'est de voir circuler, dans les nombreuses rues de la lamaserie, tout un peuple de lamas, revêtus d'habits rouges et coiffés d'une mitre jaune. Leur démarche est ordinairement grave; le silence ne leur est pas prescrit, cependant ils parlent peu, et toujours à voix basse. On ne rencontre beaucoup de monde qu'aux heures fixées pour l'entrée ou la sortie des écoles et des prières générales. Pendant le reste de la journée, les lamas gardent assez fidèlement leurs cellules: on en voit seulement quelques-uns descendre, par des sentiers pleins de sinuosités, jusqu'au fond du ravin, et remonter en portant péniblement sur le dos un long baril, dans lequel ils vont puiser l'eau nécessaire au ménage. On rencontre aussi quelques étrangers, venus pour satisfaire leur dévotion, ou pour visiter des lamas de leur connaissance[1]. »

Les temples bouddhiques de la Tartarie ont une forme singulière : ils se composent d'un système bizarre de baldaquins monstrueux, de péristyles à colonnes torses et de gradins. Vis-à-vis la porte d'entrée, dans une sorte de sanctuaire, un cône renversé tient lieu d'autel, on y place des idoles colossales, mais assez régulières de visage, assises ou les jambes croisées. En face de la grande idole, et de niveau avec l'autel qu'elle occupe, le Fo-vivant, grand lama de la lamaserie s'assied sur un siége doré.

Ce Fo n'est rien moins qu'une incarnation de Bouddha. On verra plus loin que

1. *Voyage en Tartarie et au Thibet*, t. II, chap. II, p. 95.

Digitized by Google

ce grand législateur conserva du brahmanisme, la doctrine qui fait revivre l'âme dans d'autres corps, pendant une période fixée par l'Être suprême pour le châtiment de l'homme qui fut un ange rebelle, aujourd'hui déchu. Bouddha est soumis, comme tout le reste des hommes à cette longue métempsycose; dans la presqu'île Indo-chinoise, c'est sous la forme d'un éléphant blanc qu'il reparaît dans notre monde; chez les Tartares, il a la faculté de multiplier ses incarnations, et il se consacre au service et à la direction des lamaseries. Ce Dieu-homme, ou selon l'expression mongole, *Chaberon*, est revélé dès les jours de son enfance par quelque signe mystérieux ; l'arc-en-ciel a apparu, et un devin a dit dans quelle famille il fallait chercher l'enfant prédestiné. Quelquefois aussi le *Chaberon* s'est manifesté lui-même par ses propres paroles, bien qu'encore au berceau; quand le législateur a ainsi reparu, la lamaserie cesse le jeûne et les prières; la joie brille sur tous les visages, des actions de grâces et des cérémonies religieuses célèbrent l'heureux événement; la communauté reprend ses paisibles et monotones habitudes de prière et de travail.

Autour du siége sur lequel s'assied dans le temple le Bouddha vivant, s'étend une enceinte occupée par des divans recouverts de tapis, sur lesquels les Lamas prennent place. Quand revient l'heure des prières, celui qui est chargé de réunir les hôtes de la commune demeure, se place devant la porte du temple, et souffle dans une conque marine, en se tournant vers les quatre points de l'horizon. Le bruit sonore avertit au loin les Lamas occupés dans la plaine, chacun revêt le costume de la prière, puis, déposant ses chaussures au seuil du temple, suit le Fo-vivant, se prosterne à ses pieds, et s'asseoit en tournant son visage vers le chœur. Les prières sont alors psalmodiées sur un rhythme harmonieux et grave, entremêlé quelquefois des sons assourdissants de la trompette et de la conque marine.

Pendant les longues heures qui se passent dans les murs du couvent, entre les offices pieux, beaucoup des lamas s'occupent à orner les idoles et à embellir le temple : des sculptures d'une extrême délicatesse, des peintures d'une patience et d'une perfection quelquefois remarquables, sont le fruit de ces loisirs. Des sujets dramatiques, des paysages, des fleurs, des oiseaux, sont peints avec une vivacité et une couleur qui ont étonné nos voyageurs européens, et qui semblent témoigner de très-heureuses aptitudes pour les arts au milieu des plaines de la Tartarie.

Outre les temples consacrés à Bouddha, on trouve aussi chez les Tartares d'autres monuments religieux attribués au culte bouddhique, : ils consistent simplement en des éminences formées par des monceaux de pierres, au sommet desquelles sont fixées au hasard quelques branches desséchées auxquelles on suspend des ornements et des banderoles chamarrées de sentences mongoles et thibétaines. Les dévots qui passent devant l'*obo*, c'est le nom que l'on donne à ces autels primitifs, font des prostrations, brûlent des parfums et offrent de l'argent

Digitized by Google

Dans plusieurs contrées de la Tartarie, notamment au nord, vers la frontière sibérienne, le chamanisme a tracé une empreinte profonde dans la religion bouddhique; il s'est en quelque sorte mélangé avec elle, et lui a communiqué des pratiques de magie et de sorcellerie. C'est ainsi que les lamas viennent chez les malades exorciser le diable, le poursuivre, et le frapper jusqu'à ce qu'il ait cédé la place, au risque de chasser en même temps l'âme du patient. Mais partout, jusque dans les régions où les superstitions ont dénaturé le plus les préceptes de la morale bouddhique, on retrouve une piété profonde, une crédulité naïve, mêlées à des mœurs affables chez ce peuple tartare qui fut cependant, à l'heure de ses conquêtes, la terreur du monde. Veut-on savoir comment les voyageurs s'abordent dans le désert? Nos missionnaires, MM. Huc et Gabet, rencontrèrent dans l'une des journées de leur long voyage une caravane nombreuse qui, de son côté, se rendait en pèlerinage à l'un des plus fameux couvents bouddhiques, qui porte le nom de lamaserie des *Cinq-Tours*. Ils furent rejoints par trois cavaliers, et l'un d'eux, qu'à son costume on reconnaissait pour un mandarin tartare, s'écria : « Seigneurs lamas, votre patrie où est-elle ? — Nous sommes du ciel d'occident. — Sur quelle contrée avez-vous fait passer votre ombre bienfaitrice ? — Nous venons de la ville de *Tolon-Noor*. — La paix a-t-elle accompagné votre route? — Jusqu'ici nous avons chevauché avec bonheur... Et vous autres, êtes-vous en paix; quelle est votre patrie ? — Nous sommes *Khalkhas*, du royaume de *Mourguevan*. — Les pluies ont-elles été abondantes ? Vos troupeaux sont-ils en prospérité ? — Tout est en paix dans nos pâturages. — Où se dirige votre caravane ? — Nous allons courber notre front devant les Cinq-Tours... »

Dans les auberges où les inconnus se rencontrent, chacun de ceux qui prennent leur repas sont dans l'usage, avant de commencer, d'aller à tous les assistants, dans la salle, et de dire : « Venez, venez tous ensemble, venez boire avec nous et manger un peu de riz. — Merci, merci, répond l'assemblée, venez plutôt vous asseoir à notre table, c'est nous qui vous invitons. » Chacun sait d'ailleurs, que l'hospitalité est pour les Mongols le plus saint des devoirs, et que le chef de la famille répond des troupeaux et des biens de l'hôte qu'il a accueilli sous sa tente. Ce peuple qui nous charme et nous attire par ses vertus jeunes et primitives, nous, hommes de l'Occident, qui avons atteint le milieu, sinon le déclin de la vie que parcourent les nations, ce peuple est peut-être celui auquel appartient l'avenir, si jamais, de l'une de ses tentes, au lieu du conquérant armé du glaive, se lève, la main sur l'Évangile, un homme législateur.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

THIBET. — LASSHA. — MŒURS. — GOUVERNEMENT.
PRODUCTIONS DU THIBET.

Peu de régions ont reçu de la nature d'aussi puissantes barrières que le Thibet : au sud, la gigantesque ceinture de l'Himâlaya ; au nord, des montagnes escarpées et les vastes déserts de la Mongolie. Un vent âpre descend des cimes neigeuses, et répand un froid vif et piquant, pendant les trois derniers mois de l'année, sur ce plateau le plus élevé de ceux qui aient reçu des habitants. De juin à septembre les nuages amoncelés sur les montagnes versent des torrents de pluie, grossissent les rivières et entretiennent les débordements périodiques du Brahmapoutre, du Gange et des tributaires de ces fleuves.

Bien peu de voyageurs ont pénétré dans cette région difficile : quelques officiers anglais, Boyle, en 1774, Turner, en 1784, le docteur Gérard vers 1820, puis des missionnaires catholiques, sont les seuls auxquels nous puissions demander des renseignements sur cette contrée qui est le sanctuaire de la religion bouddhique et dont les habitants voient se perpétuer au milieu d'eux, malgré la domination chinoise, les mœurs les plus étranges peut-être que l'on rencontre dans l'Asie entière. C'est ainsi que la condition des femmes s'y trouve toute différente de ce qu'elle est chez les peuples asiatiques, et même chez les Mongols : la naissance d'une fille est un événement heureux dans la famille ; enfant elle est environnée de soins, femme elle jouit de toute sa liberté. Un usage plusieurs fois mentionné par les voyageurs, confirmé par les auteurs chinois, et que les plus véridiques et les derniers voyageurs au Thibet, les missionnaires Huc et Gabet, n'attestent ni ne démentent, associe à tous les frères d'une famille quels que soient leur âge et leur nombre, la destinée d'une même femme ; c'est une sorte de polyandrie qui paraît n'exister qu'au Thibet. Les frères se partagent entre eux, à leur gré, les enfants qui naissent de cette union bizarre. Peut-être est-ce à cette coutume qu'il faut attribuer le débordement des mœurs auquel se rattache une législation non moins singulière concernant le visage des femmes. On dit que vers le milieu du XVIe siècle, le Dalaï-Lama, souverain spirituel et temporel qui gouverne le Thibet, homme rigide et de mœurs austères, voulut mettre un frein à la passion des femmes pour le luxe et à leur goût pour les plaisirs, d'où était résulté une immoralité sans bornes. La famille sainte des Lamas s'était elle-même relâchée de sa discipline, et le Thibet tout entier était livré au plus effréné libertinage ; le souverain ordonna donc, pour arrêter le mal, que les femmes ne paraîtraient plus en public que le visage barbouillé d'un vernis noir et gluant. Depuis lors les Thibétaines se soumirent avec résignation à cet usage, qui est devenu un acte de dévotion, et aujourd'hui encore on les voit dans les villes et dans les campagnes

Digitized by Google

avec cet enduit hideux et dégoûtant; il n'y a que Lassha où beaucoup de Thibétaines osent, au mépris de la loi, montrer leur visage tel que la nature le leur a donné.[1]

Le costume des Thibétaines varie selon l'âge et la condition. Elles réunissent leurs cheveux en tresses au nombre de trois, quand elles sont filles, de deux seulement quand elles sont mariées. Ces dernières attachent à leurs cheveux des rangées de perles et de grains de corail; les plus riches se parent d'une couronne élégante et gracieuse en perles fines: des ornements semblables pendent aux épaules; de larges chapelets en lapis-lazuli, en ambre, en corail, en bois pour les plus pauvres, sont suspendus au cou avec une petite boîte en argent, *Kavou*, dans laquelle est contenue une image de Bouddha. Un grand anneau d'argent auquel se rattachent deux chaînes et une agrafe pour le châle, complète ce système d'ornements et de bijoux, qui montre assez que, tout en se barbouillant le visage, les femmes du Thibet ont conservé la passion qu'elles avaient autrefois pour le luxe et la parure. Les femmes portent une longue robe recouverte d'une tunique courte et chamarrée de couleurs éclatantes. Les filles se parent d'un petit bonnet pointu en velours rouge ou vert, et mettent un tablier de soie garni d'une broderie de fleurs, une tunique en soie à manches courtes, un jupon noir ou rouge, un petit châle et des bottines. Leurs doigts sont ornés d'anneaux, leurs mains de bracelets, leur visage de boucles d'oreilles.

Les hommes sont également vêtus avec luxe; ils laissent leurs cheveux flotter sur les épaules; quelques-uns les réunissent en une tresse qu'ils ornent de bijoux, une toque bleue à large rebord en velours noir recouvre la tête; elle est remplacée, aux jours de fête, par un chapeau rouge large et orné de franges longues et touffues. Une robe attachée au côté droit par quatre crochets, et serrée aux reins par une ceinture rouge, des bottes en drap rouge ou violet, complètent le costume simple et gracieux des Thibétains. A la ceinture est ordinairement suspendu un sac en taffetas jaune, renfermant une écuelle de bois et deux petites bourses ovales, richement brodées, qui ne servent que d'ornement.

Ce peuple, ami de la parure, est passionné pour la danse; les missionnaires nous le représentent brave, généreux, plein de franchise, aussi religieux, et moins crédule que les Tartares. Les chansons lui plaisent: en passant par les rues, en s'occupant de leurs affaires, hommes et femmes fredonnent un refrain, à moins qu'ils ne murmurent une prière. La manière de s'aborder et de se saluer est tout à fait bizarre: on se découvre, on tire la langue et on se gratte l'oreille droite, le tout en même temps[1]. Un grave défaut, qui a du rapport avec l'usage de s'enduire le visage de vernis noir, c'est la malpropreté.

On ne le croirait cependant pas, à l'aspect des maisons blanches et toujours fraîchement peintes, qui rendent si agréable la vue de Lassha. Les portes et les fenêtres sont encadrées d'une bordure jaune ou rouge, couleurs affectionnées

1. M. Huc. *Voy. au Thibet*, t. II, p. 254. — 2. *id. ib.*, p. 262.

Digitized by Google

entre toutes au Thibet. Les deux ou trois étages qui composent les maisons sont dominés par une terrasse un peu inclinée. Des remparts entouraient autrefois la ville, mais ils furent détruits pendant une guerre du siècle dernier, et il n'en subsiste plus aucun vestige. Au dehors de Lassha, des jardins, des vergers présentent un charmant ensemble d'ombrage et de verdure; la vallée entière est livrée à la culture, dans un espace de plusieurs jours de marche, et de tous côtés on aperçoit des fermes entourées d'arbres. Le terrain n'est cependant pas bien fertile, et une espèce d'orge à la tige dure et raide est le principal produit de la contrée.

Pour en revenir à la ville, les maisons sont construites en pierres, en briques, et quelques-unes en terre; toutes sont blanchies à la chaux. L'un des faubourgs offre la particularité singulière d'un quartier bâti tout entier avec des cornes de bœufs et de moutons: celles-ci noires et raboteuses, les autres lisses et blanchâtres, et toutes combinées dans une variété de dessins pittoresques et singuliers. Les Chinois ne parlent de Lassha qu'avec admiration, et le tableau que nous en font les rares Européens qui l'ont visitée justifie bien leur enthousiasme. Le plan de la ville, que nous offrons, et qui est la reproduction d'un dessin exécuté sur les lieux, montre quelle est sa régularité. La rivière qui la traverse descend des montagnes voisines, et se nomme *Kald-Jao-Mouran*, et une digue de trois lieues de longueur protége les quartiers les moins élevés, et surtout un grand couvent bouddhique, contre les débordements du torrent. Les autres monuments sont le palais du dalaï ou talé-lama; il s'élève sur un large roc qui semble lui servir de piédestal au milieu de la vallée. L'édifice se compose d'une réunion de temples de grandeur et de beauté différentes; le plus central a quatre étages, et se termine par un dôme entièrement recouvert de lames d'or; il est entouré d'un grand péristyle aux colonnes dorées, et domine tous les autres. C'est dans ce sanctuaire que réside le lama souverain. Les autres temples sont occupés par les lamas inférieurs de tout ordre qui, sans cesse sont en adoration devant leur Bouddha vivant, ou reçoivent la foule innombrable des pèlerins dont l'avenue qui mène de Lassha au *Bouddha-la*, c'est le nom du temple, ne désemplit jamais.

Au sein de la ville, les dômes dorés, les ornements éclatants des temples se marient d'une manière heureuse et pittoresque avec les maisons et les riches demeures des grands personnages. Dans les édifices religieux on retrouve toujours le recueillement et la prière, mais hors du temple, le peuple reprend bien vite ses allures vives et légères. C'est une animation, un mouvement, un tumulte, qui tout à la fois accusent l'esprit aimable des habitants et indiquent une grande activité industrielle. En effet, Lassha est le centre d'un vaste commerce. Le tissage et la filature des laines forment l'une des industries principales de sa population mâle. Les draps *pou-lou* qui sortent de ses fabriques appartiennent à toutes les qualités, depuis la plus grossière jusqu'à la plus estimée; il s'en fait une exportation considérable, surtout des draps rouges dont les lamas ont

Digitized by Google

coutume de se vêtir. Un autre objet de commerce, tout spécial et assez considérable, consiste en des bâtons cylindriques longs de trois ou quatre pieds, fabriqués avec la poudre de divers arbres aromatiques, et qui, allumés, se consument lentement sans jamais s'éteindre et répandent une odeur d'une douceur exquise. L'ambassade annuelle de Lassha à Peking en emporte une grande quantité, pour les revendre à un prix considérable aux lamas et aux temples bouddhistes, qui brûlent cet encens sur leurs autels. Des écuelles en bois précieux, diversement travaillées et de prix très-variés, sont aussi un article important de l'industrie de Lassha. Les hommes ne quittent jamais cet ustensile de cuisine, et tous mettent leur vanité à ce que le leur soit le plus riche et le plus cher possible, bien que parfois ils n'aient à y prendre qu'une bien chétive nourriture. Le pays n'est pas agricole, la viande y coûte cher, et l'alimentation se réduit, non-seulement pour les pauvres, mais encore pour les gens de la classe aisée, à un peu de thé et de farine délayée et grossièrement pétrie avec du beurre; on nomme cette pâte *tsamba*. La boisson est une liqueur fermentée d'un goût aigrelet et assez agréable, que l'on tire de l'orge.

Le Thibet, cette région qui offre si peu de ressources à l'agriculture, et dont les pâturages, recouverts de givre et de neige pendant un long hiver, sont, durant les mois de l'été, desséchés par une chaleur torride, est l'un des pays du monde les plus riches en métaux. Ses montagnes, le lit de ses torrents, les moindres ravins, recèlent en abondance l'or et l'argent. Mais le premier de ces métaux n'a pas cours comme monnaie, l'argent seul remplit cet office, soit qu'on l'emploie en lingots dans les grandes transactions, soit qu'il ait été monnayé pour l'usage et les besoins journaliers.

Des espèces particulières d'animaux vivent dans les montagnes thibétaines. La plus remarquable est celle du bœuf à longs poils, *yak* ou *sarligue*. Nos naturalistes ont appelé cet animal bœuf grognant, parce qu'en effet son cri imite le grognement du cochon, mais sur un ton plus fort et plus prolongé. Son corps, trapu, ramassé, et moins gros que celui du bœuf ordinaire, est recouvert d'un poil long, fin et luisant; celui du ventre descend jusqu'à terre, et la queue se termine en un long panache. Ses pieds sont maigres et crochus; aussi cet animal aime, comme les chèvres, à gravir les montagnes, à se suspendre aux rochers, à dominer les abîmes. La chair de ce bœuf, le lait de sa vache, le beurre que l'on en tire, sont excellents. La queue des yaks, exportée par la Perse dans la Turquie, compose l'ornement distinctif des divers grades de pacha.

Un autre animal, très-commun dans le Thibet antérieur, est l'*hémione*, sorte de mulet dont la forme est gracieuse, dont les mouvements sont pleins de légéreté; son poil sur le dos est de couleur rousse, puis il s'éclaircit insensiblement jusque sous le ventre, où il devient presque blanc. La tête est grosse et moins gracieuse que le corps. L'hémione, en galopant, tourne la tête au vent et redresse sa queue, qui ressemble entièrement à celle des mulets : son hennissement est vibrant, clair et sonore. Telle est l'agilité de ces animaux, que les cava-

Digitized by Google

liers tartares ou thibétains lancent vainement après eux leurs chevaux rapides. Pour prendre des hémiones, il faut s'embusquer dans les endroits qui conduisent aux ruisseaux qu'ils fréquentent; on peut ainsi les tuer à coups de fusil ou à coups de flèche. Leur chair est bonne à manger, et leur peau sert à fabriquer des chaussures. Ces animaux sont féconds et reproduisent eux-mêmes leur espèce. Jamais on ne les a pliés à la domesticité; toute tentative à cet égard est demeurée infructueuse : ceux qu'on a pris tout jeunes, s'échappaient dès qu'on les laissait libres, brisaient leurs liens, secouaient leurs fardeaux, et rentraient dans la vie sauvage. A côté du yak et de l'hémione errent aussi, dans les montagnes du Thibet, les lynx, les chamois, les rennes, les bouquetins, et, dans les vallées les plus retirées, ou au milieu des montagnes les moins accessibles, vit cet animal dont l'existence a longtemps passé pour fabuleuse, la licorne, en thibétain *serou*, et en mongol *kéré*. C'est une espèce d'antilope farouche et courageuse, se plaisant surtout dans les vallées méridionales qui confinent au Nepaul et qu'arrose l'Arroun. Sa forme est gracieuse; ses yeux sont aussi brillants, aussi admirables que ceux de toutes les autres espèces d'antilopes; sa couleur est rougeâtre à la partie supérieure du corps, et blanche aux jambes et au ventre. Sa corne longue, noire et pointue se distingue par trois légères courbures avec des anneaux circulaires vers la base; ces anneaux sont plus saillants sur le derrière que sur le devant de la corne; une sorte de soie entoure le nez et la bouche, et deux touffes de crin sortent du côté extérieur de chaque narine. Le poil du serou est dur et touffu.

Le Thibet, jusqu'à ce jour si peu connu, n'est pas, on le voit, l'un des pays les moins curieux par ses productions naturelles, en même temps qu'il est l'un des plus singuliers par l'originalité de ses mœurs.

Le gouvernement, religieux et théocratique, présente aussi ses particularités bizarres. Le chef de l'État est le dalaï-lama, titre qui, selon le P. Amyot et Klaproth, signifie *lama qui voit clairement tout ce qui se passe;* de leur côté, Langlès, Abel Rémusat et M. Huc pensent qu'au lieu de dalaï, il faut écrire talaï ou talé (en mongol *Océan*), ce qui voudrait dire *aussi grand que l'Océan, d'une puissance sans bornes.* Ce dalaï ou talé-lama n'était primitivement que le chef religieux de la contrée, alors que les habitants du Thibet, formés en société et tirés de leur barbarie primitive par un prince sorti de l'Inde, admettaient la domination de cet étranger civilisateur. Vers le XVe siècle, le dalaï-lama renversa, avec l'aide des armes chinoises, la dynastie indienne et réunit l'autorité temporelle à la suprématie divine, qu'il doit, depuis les temps de Bouddha, à son origine céleste. Il n'y a qu'un siècle, que s'étant ouvertement mis en rébellion contre ses protecteurs, les souverains chinois, il a été vaincu par eux et est devenu leur tributaire. Depuis cette époque, tous les ans, une ambassade part de Lassha et va porter à Peking des tissus, de l'or et de l'argent, des parfums précieux, des cadeaux de toute sorte.

L'origine du dalaï-lama est céleste : en effet, dit la légende thibétaine, quand le grand législateur Bouddha quitta sa forme première, pour commencer la

Digitized by Google

seconde de ses innombrables incarnations, il révéla en quel lieu secret on trouverait l'enfant dans lequel son âme aurait élu son nouveau séjour : celui-ci fut le premier pontife-dieu du lamanisme, et, depuis ce temps, les dalaï-lamas, quand ils sentent le besoin d'une transmigration, désignent, dans leur testament, le lieu où il faut chercher leur successeur. Dès que la flamme a consumé les restes mortels de ce grand prêtre, l'élu qui le remplace pénètre à son tour dans le sanctuaire, prend place sur le trône qui s'élève à côté de l'autel, et hérite de tous les droits, de tous les priviléges de son divin prédécesseur.

Ce Bouddha vivant répand partout sur son passage une suave odeur ; il a le don des miracles : à sa voix les sources d'eau jaillissent du sein des plaines arides, les forêts naissent, les bêtes féroces s'apaisent et viennent l'adorer. Le talé-lama n'est cependant pas le seul être divin du Thibet, et Lassha n'est pas la seule ville sainte : dans les régions méridionales, un autre chef spirituel réside *à Djachi-Loumbo, la Montagne des Oracles ;* il est appelé Bandchan-Remboutchi. On a pu voir déjà par l'existence du grand nombre de Bouddhas vivants qui sont répandus dans toute la Tartarie, que l'âme du législateur du culte bouddhique peut se trouver en plusieurs lieux ensemble. Grâce à ce don d'*ubiguité*, il a transmigré aussi dans le Thibet méridional ; l'origine de cette incarnation est même plus ancienne que celle de Lassha, car le dalaï-lama se prosterne avec respect devant le Bandchan-Remboutchi, bien qu'il jouisse d'une autorité temporelle supérieure à celle de ce dernier.

Dans toute cette religion bouddhique si singulière par les pratiques qui lui sont propres, et par les emprunts considérables qu'elle semble avoir faits au christianisme, ce qu'on ne saurait, ce me semble trop admirer, c'est sa tolérance merveilleuse et l'esprit amical qui règne entre ses membres réformés ou non réformés et entre ses chefs spirituels. Notre missionnaire, M. Huc, pense qu'une grande rivalité doit se déclarer tôt ou tard entre Lassha et Djachi-Loumbo, mais voilà des siècles que dure cet état de choses, et l'histoire ne semble pas mentionner que jamais des dissensions religieuses aient ensanglanté le Thibet.

Au-dessous de ces deux grands personnages qui au Thibet se partagent la toute-puissance, sous la surveillance, toutefois, d'un officier chinois, sorte de vice-roi qui réside à Lassha et qu'on nomme *tazin*, se présente encore un dignitaire religieux le *Nomekhan* ou *Tsang-wang*, choisi parmi les *Lamas-Chaberons* qui sont, comme nous l'avons déjà vu, des Bouddhas vivants inférieurs au dalaï-lama. Ce chef est celui qui, assisté d'un conseil de ministres, gouverne réellement ; il a le choix des fonctionnaires de toute classe. Les provinces, divisées en principautés, sont gouvernées par des *Lamas-Koutouktou*, sortes de petits souverains ecclésiastiques investis par le *Dalaï-Lama* et qui, semblables à nos seigneurs féodaux du moyen âge, se livrent entre eux des guerres acharnées et continuelles.

Outre les habitants primitifs, le Thibet voit quelques races étrangères augmenter sa population et s'emparer, dans les villes, de celles des industries que ses habitants négligent : ce sont dans les provinces du Thibet antérieur, les *Si-Fan*,

Digitized by Google

peuples nomades et pasteurs comme les Thibétains et les Mongols, mais plus aptes cependant à se plier aux habitudes de la vie sédentaire. Ils se construisent de grandes tentes noires de forme hexagone, et appuyées sur de longues perches faisant arcs-boutants, en sorte que de loin, dit M. Huc, on croirait à « une araignée monstrueuse se tenant immobile sur ses hautes et maigres jambes, mais de manière à ce que son gros abdomen fût au niveau du sol. »

Les Si-Fan s'établissent pendant plusieurs mois dans un même campement et construisent pour cet espace de temps des ouvrages de maçonnerie remarquables. Cependant, au moindre caprice, ils n'en partent pas moins et détruisent leurs travaux.

Les étrangers qui résident dans les villes, sont des Chinois entre les mains desquels une partie des fonctions civiles et des petites magistratures est concentrée; les *Peboums*, Indiens venus dans le pays par l'Himâlaya et le Boutan, vifs, forts, vigoureux; on les voit vêtus de *pou-lou* violet et coiffés d'un petit bonnet en feutre au-dessous duquel est dessinée sur leur front une tache rouge ponceau. Hors de leur demeure, une large écharpe rouge leur enveloppe le cou dont elle fait deux fois le tour. Ces Peboums ont monopolisé les industries de forgerons, fondeurs, chaudronniers, plombiers, orfévres, bijoutiers, et même de mécaniciens, de physiciens et de chimistes. Beaucoup d'entre eux sont des artistes distingués, et Lassha leur doit, avec bien d'autres ornements, les splendides toitures de ses temples bouddhiques.

Les *Katchi* que l'on rencontre aussi au Thibet, sont des Musulmans, bien reconnaissables à leur turban, à leur longue barbe, à leur démarche solennelle et grave, et au luxe de leurs vêtements. Ils forment au sein de la ville étrangère où ils se trouvent transportés, une sorte de colonie qui a son chef spirituel et temporel indépendant du dalaï-lama. Ils vinrent autrefois du Cachemyr, d'où ils étaient chassés par les persécutions des Shikes. Ces Katchi sont en général les plus riches marchands de Lassha; ils tiennent les objets de luxe et de toilette; ils sont en même temps agents de change. Souvent ils se rendent à Calcutta pour faire des opérations commerciales; ils rapportent de cette ville de la quincaillerie, de la toile, du coton, de la soie. En vertu d'un règlement bizarre, ils sont les seuls au Thibet qui aient le droit de franchir la frontière méridionale; le dalaï-lama leur donne un passe-port et une escorte thibétaine.

Tel est l'ensemble général que présentent les usages au Thibet, tel est l'aspect de Lassha aussi bien que nous puissions l'entrevoir, à la faveur des renseignements que nous devons à quelques voyageurs et surtout à nos missionnaires.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

CHEMINS DU THIBET. — AVENIR DU CATHOLICISME DANS CETTE CONTRÉE.

Un prêtre de la Société des Missions Étrangères, M. Krick, a visité plus récemment encore que MM. Huc et Gabet, diverses régions du Thibet, sans cependant pénétrer à Lassha. Deux seuls chemins conduisent sur les plateaux du Thibet : ce sont les défilés de l'Himâlaya ou les déserts de la Mongolie. M. Huc a raconté toutes les misères, tous les périls du long itinéraire qui l'a conduit dans la capitale du bouddhisme. Il accompagnait l'ambassade thibétaine à son retour de Peking ; le trajet s'accomplissait dans les derniers mois de l'année, et toutes les rigueurs d'un froid piquant se joignaient au danger d'être pillés par les brigands qui infestent les régions méridionales de la Mongolie, sans compter le risque de mourir de faim, ou d'avoir les membres gelés en traversant les hautes montagnes qui de temps en temps arrêtaient la caravane. A tant d'obstacles et de dangers s'en joignait un autre d'un caractère singulier et qui mérite d'être particulièrement mentionné. C'est le *Bourhan-Bota*, montagne fameuse par les vapeurs pestilentielles dont elle est constamment enveloppée. Pour franchir cette montagne les habitants de la contrée n'ont d'autre précaution hygiénique que de manger une gousse d'ail. « Bientôt, dit M. Huc, les chevaux se refusent à porter leurs cavaliers, et chacun avance à pied et à petits pas ; insensiblement, tous les visages blêmissent, on sent le cœur s'affadir et les jambes ne peuvent plus fonctionner ; on se couche par terre, puis on se relève pour faire encore quelques pas ; on se couche de nouveau, et c'est de cette façon déplorable qu'on gravit ce fameux Bourhan-Bota. On sent ses forces brisées, la tête tourne, tous les membres semblent se disjoindre, on éprouve un malaise tout à fait semblable au mal de mer ; et malgré cela, il faut conserver assez d'énergie, non-seulement pour se traîner soi-même, mais encore pour frapper à coups redoublés les animaux qui se couchent à chaque pas et refusent d'avancer. Une partie de la troupe, par mesure de prudence, s'arrêta à moitié chemin dans un enfoncement de la montagne, où les vapeurs pestilentielles étaient, disait-on, moins épaisses ; le reste, par prudence aussi, épuisa tous ses efforts pour arriver jusqu'au bout et ne pas mourir asphyxié au milieu de cet air chargé d'acide carbonique. Nous fûmes de ceux qui franchirent le Bourhan-Bota d'un seul coup. Quand nous fûmes arrivés au sommet, nos poumons se dilatèrent enfin à leur aise. Descendre la montagne ne fut qu'un jeu, et nous pûmes aller dresser notre tente loin de cet air meurtrier que nous avions laissé de l'autre côté[1]. »

Le lendemain du jour où fut traversé le Bourhan-Bota, une énorme quantité de neige couvrit la terre, puis il fallut s'avancer à l'encontre d'un vent glacial qui

1. *Voy. au Thibet.* t. II, p. 210.

Digitized by Google

coupait le visage. Pour se refaire de leurs fatigues, après une journée d'un semblable trajet, les voyageurs n'avaient d'autre nourriture que le tsamba, c'est-à-dire un peu de farine délayée dans de l'eau tiède. La nuit on dormait sur la terre, enveloppé seulement de quelques peaux ou de couvertures.

Tant de misères n'étaient, il paraît, que le prélude de celles qui attendaient la caravane au passage du mont Chuga. A mesure qu'on approchait de ce lieu redouté, le vent, le froid, la neige, se déchaînaient avec une fureur croissante ; la végétation disparaissait graduellement sur les plateaux de plus en plus escarpés qui se succèdent en ce lieu. Dans le chemin que suivait la caravane, des ossements humains, des carcasses d'animaux témoignaient que la mort avait décimé les rangs des précédents voyageurs. A ce moment où un redoublement de courage devenait nécessaire, M. Gabet tomba malade. Qu'on se figure, au milieu de tant de difficultés, la position de son compagnon déployant toute son énergie pour résister à ses propres fatigues, et cherchant en même temps à soulager les souffrances de son ami. L'une des montagnes qu'il fallait franchir, le Bayen-Karat était enveloppé d'une couche épaisse de neige ; les missionnaires la franchirent en faisant marcher devant eux leurs chevaux et en se cramponant à leur queue. Dans toute la région voisine les rivières étaient gelées ; l'une d'elles présenta un spectacle étrange. « En considérant de loin le Mourouï-Ousson, dit M. Huc (ce fleuve est l'une des principales sources du fleuve Bleu), nous y remarquâmes des objets informes et noirâtres rangés en file. Nous avions beau nous rapprocher de ces îlots fantastiques, leur forme ne se dessinait pas d'une manière plus nette et plus claire. Ce fut seulement quand nous fûmes tout près, que nous pûmes reconnaître plus de cinquante bœufs sauvages incrustés dans la glace. Ils avaient voulu sans doute traverser le fleuve à la nage au moment de la concrétion des eaux, et ils s'étaient trouvés pris par les glaçons, sans avoir la force de s'en débarrasser et de continuer leur chemin. Leur belle tête, surmontée de grandes cornes, était encore à découvert ; mais le reste du corps était pris dans la glace, qui était si transparente qu'on pouvait distinguer facilement la position de ces imprudentes bêtes ; on eût dit qu'elles nageaient encore. Les aigles et les corbeaux leur avaient arraché les yeux. »

Après le passage du Mourouï-Ousson, les fatigues et les souffrances continuèrent pendant plus d'un mois encore à accabler les voyageurs. Le froid était si vif que les boulettes de tsamba pétries dans le thé pour les divers repas du jour, et placées par les missionnaires, dans un linge chaud, sur leur poitrine, en dessous de leurs habits, gelèrent à cette place, pendant quinze jours consécutifs. La caravane perdit plus de quarante hommes qu'il fallut abandonner gelés et mourants de froid dans le désert. L'état de M. Gabet devenait de jour en jour plus alarmant, il ne pouvait plus marcher, il fallut l'envelopper dans des couvertures et l'attacher sur un chameau. Heureusement la nature prit un instant le dessus, et le missionnaire recouvra quelques forces au moment d'entrer dans Lassha, où il put se reposer pendant un séjour de deux mois.

Digitized by Google

Telles sont les terribles difficultés qui défendent l'accès du Thibet au nord. M. Krick, qui a abordé cette même contrée par la chaîne de l'Himâlaya, après avoir parcouru l'Assam, l'une des grandes provinces de l'Inde septentrionale et qu'arrose le Brahmapoutre, éprouva presque autant de peines et de fatigues. Le 27 septembre 1851, le missionnaire se trouvait à Saikowh, au pied de l'Himâlaya. Chacun dans le pays cherchait à le dissuader de vouloir franchir ces montagnes, en lui racontant que six Européens entourés de toutes les chances de réussite, pouvoir, argent, protection, guides, etc., s'étaient vus obligés de rebrousser chemin. Deux habitants de la contrée avaient eux-mêmes échoué dans cette entreprise. Cependant le prêtre persista : « Il y avait, dit-il, un an et demi que je contemplais la neige du Thibet, il était temps de passer du spectacle à l'action. Ce n'était pas de ma part imprudence et irréflexion... Je marchais parce qu'il est écrit : *Allez, enseignez toutes les nations.* » Vêtu d'une blouse de coton à franges noirs, fabriquée chez les Naga, et d'un pantalon en étoffe d'Assam, de gros souliers aux pieds, une gibecière et un fusil sur le dos, la tête couverte d'un large chapeau, et sa croix de missionnaire sur la poitrine, M. Krick se mit en marche accompagné d'un guide, remontant les rives des plus hautes sources du Brahmapoutre, à travers le pays d'une tribu en partie sauvage qui porte le nom de Michemis.

M. Krick n'a pas encore publié, comme M. Huc, la relation de son voyage. Quelques fragments d'un journal ont seuls paru dans les derniers numéros des *Annales de la Propagation de la Foi*. Ils sont de nature à faire désirer vivement que le prêtre voyageur donne à son tour des détails sur cette partie du Thibet toute différente de celle qu'ont si bien explorée les missionnaires lazaristes. Dans les quelques pages qui nous sont parvenues de cette excursion lointaine, se rencontre plus d'un passage peignant à merveille le repos de l'âme et le calme de l'esprit que trouve le voyageur au milieu de ces grandes régions solitaires : « Un jour je m'égarai assez loin en remontant le cours du Brahmapoutre. Je m'arrêtai pour voir une biche qui se désaltérait, tandis que son jeune faon, n'osant entrer dans l'eau, allait cabrioler sur le sable. Le soleil s'incline et le crépuscule approche. Pas une âme. Silence le plus absolu, interrompu par le chant du coq sauvage et le murmure des flots roulant sur des cailloux. Il y a longtemps que je rêvais un paysage comme celui-ci, sans doute les solitaires étaient bien heureux. Rien ici, pour réveiller cette fourmillière de passions qui sont au cœur de l'homme ; rien pour la colère, rien pour l'orgueil, rien pour la jalousie. On admire, on pense, on se sent libre dans toute l'acception du mot. Il semble qu'on soit aux premiers jours de la création... On sent la main paternelle d'un Être tout-puissant ; elle se montre à la fois visible et mystérieuse sous le voile transparent de la nature.[1] »

La science et la curiosité profitent des voyages souvent si pénibles qu'accom-

1. Extrait du journal de M. Krick sur un voyage au Thibet en 1852, dans les *Annales de la propagation de la Foi*, nov. 1853, p. 464.

Digitized by Google

plissent nos missionnaires, mais le mobile de ceux-ci en pénétrant dans les régions les plus difficiles de l'Asie est, avant tout d'y prêcher l'évangile et d'y propager le catholicisme. Dans la Corée, dans la Chine, dans l'Indo-Chine, et même en Mongolie, les efforts de cette courageuse phalange d'apôtres ne semblent avoir obtenu que bien peu de r' ultats, et souvent le catholicisme est persécuté alors même que des religions étrangères vivent en paix dans ces contrées. Au Thibet, l'évangile trouve des conditions meilleures et toutes particulières qui semblent lui présager le succès dans l'avenir.

Des rapports si frappants par leur ressemblance, existent entre le bouddhisme et le christianisme que, plus d'une fois dans le XVIIIe siècle on a avancé, en niant l'existence du Christ, que la religion qui porte son nom descendit jadis des sommets de l'Himâlaya avec la langue, les arts et tous les germes de civilisation semés par l'Inde sur le reste du monde. Les philosophes sceptiques du siècle dernier ignoraient ou ne songeaient pas à rappeler que la foi bouddhique subit, il y a seulement cinq ou six siècles, une réforme opérée au contact de la foi catholique. Les légendes disent : « qu'un lama, venu des contrées les plus reculées de l'Occident, passa par hasard dans le pays d'Amdo, et reçut l'hospitalité sous la tente de Lombo-Moké, père du réformateur Tsong Kaba. Celui-ci, émerveillé de la science et de la sainteté de l'étranger, se prosterna à ses pieds et le conjura de lui servir de maître. Les traditions lamanesques rapportent que ce lama des contrées occidentales était remarquable, non-seulement par sa doctrine dont la profondeur était insondable, mais encore par l'étrangeté de sa figure. On remarquait surtout son grand nez et ses yeux qui brillaient comme d'un feu surnaturel. L'étranger étant également frappé des qualités merveilleuses de Tsong-Kaba, ne balança point à le prendre pour son disciple. Il se fixa dans le pays d'Amdo, où il ne vécut que quelques années. Après avoir initié son disciple à toutes les doctrines admises par les saints les plus renommés de l'Occident, il s'endormit sur une pierre au sommet d'une montagne, et ses yeux ne se rouvrirent plus.[1] »

C'est ainsi que les pompes du catholicisme furent transmises aux autels de Bouddha, et la hiérarchie lamaïque se constitua sans doute à l'imitation de l'organisation du clergé catholique. La croix elle-même est vénérée aujourd'hui encore dans les montagnes les plus reculées du Thibet, et les populations sauvages de ces régions la considèrent comme un signe de salut. « Une croix, dit M. Krick, est nettement dessinée et peinte en bleu sur le visage des sauvages Abords; ils ne peuvent expliquer l'origine de ce symbole, mais ils croient que tout homme, marqué de ce signe, est protégé en ce monde, et ravi au ciel après sa mort, et que Dieu n'admet à partager son bonheur que ceux qui l'ont porté. De son côté, M. Huc observe que, dans les dogmes du bouddhisme, tels que les exposent les lamas thibétains, on retrouve l'unité de Dieu. Le mystère de

1. *Annales de la propagation de la Foi*, nov. 1853, p. 451.

Digitized by Google

l'incarnation, et d'autres principes de la foi catholique, mêlés à la métempsycose et à une espèce de vague panthéisme.

Cet apôtre, perdu pendant le moyen âge dans les montagnes du Thibet, fut-il saint Hyacinthe de Pologne, ou le bienheureux Orderic du Frioul, qui, tous deux, vers le XIIIe et le XIVe siècles, franchirent les cimes de l'Himâlaya et pénétrèrent au Thibet? Quoi qu'il en soit, grâce à l'admirable tolérance du bouddhisme et aux bienveillantes dispositions des peuples de la Mongolie et du Thibet, grâce aussi aux efforts persévérants de nos courageux compatriotes, les prêtres des diverses missions, Jésus-Christ peut un jour remplacer Bouddha sur tous les autels et dans les temples. Alors, comme le fait remarquer un rédacteur des *Annales de la propagation de la Foi*, « pour former un clergé indigène, l'Église aura sous sa main des légions de lamas façonnés aux lois du célibat et à la hiérarchie; pour recevoir ses ordres monastiques, elle aura les nombreux couvents du bouddhisme, déjà voués à l'abstinence, à la prière et à l'étude; pour déployer la pompe de son culte, elle aura aussi les temples, habitués depuis longtemps aux simulacres de nos saintes cérémonies. On dirait que la main qui traça le plan de l'édifice religieux du Thibet pressentait l'avénement lointain du catholicisme dans cette contrée, et qu'elle disposait tout pour la convenance de ses œuvres, au jour où le gigantesque Bouddha-La, avec ses coupoles étincelantes de dorures, servirait de piédestal à la croix[1]. »

Si un tel avenir se réalise, si le Thibet accueille un jour la loi du Christ, il se peut faire que, demeurant encore le centre religieux de l'Orient, il sème au loin, du haut de ses larges plateaux, la parole évangélique, et répande le culte de la croix parmi les populations pieuses et ferventes de toutes ces régions de l'Asie.

De quelle contrée est-il donc venu, le peuple aimable et pieux, tolérant et pacifique qui habite ces âpres versants de l'Himâlaya, ces froides et tristes régions du Thibet? Si l'on adresse cette question aux plus instruits des lamas, ils répondent qu'il y a quatre mille ans leurs ancêtres habitaient un pays moins montagneux et plus fertile qui fait partie du Céleste Empire. Ils furent dépossédés et chassés par une peuplade considérable qui débordait de son propre territoire Traversant alors les arides déserts de la Mongolie, ils se dirigèrent vers l'occident, et marchèrent jusqu'à ce que des montagnes les arrêtassent à l'ouest et au sud. Les hautes barrières des monts Célestes et des Himâlaya présentaient à leur émigration un infranchissable obstacle, ils se fixèrent sur les plateaux neigeux et froids de la région thibétaine. Longtemps ils vécurent dans le désordre et l'anarchie; séparés en quelque sorte du reste du monde, retranchés derrière les neiges et les glaciers, ils ne prirent pas part au grand mouvement qui agita dans le IIe siècle les habitants de l'Asie centrale, et par suite duquel des millions d'hommes se déplaçant, se soulevant comme une mer orageuse, commencèrent

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, nov. 1853.

Digitized by Google

les longues migrations dont le dernier flot inonda l'empire romain. Ils n'allaient pas au-devant de la religion que le Christ venait de donner à l'occident; la législation créée par Mahomet pour les peuples de l'Orient ne pouvait pas les atteindre au milieu de leurs montagnes; mais le bouddhisme naquit ou se développa parmi eux, Bouddha fut en même temps leur dieu et leur législateur. Les montagnards du Thibet devinrent un peuple de néophytes, et il y eut alors, dans ces vallées profondes troublées seulement par le bruit des torrents, autour de ces lacs paisibles ombragés de pins séculaires, un mouvement intellectuel et un essor littéraire remarquable. Le thibétain devint l'une des langues dans lesquelles furent rédigés les livres bouddhistes. Ces ouvrages qui, au milieu des dogmes d'une philosophie subtile et d'une métaphysique abstraite, conservent les préceptes de la morale bouddhiste, ont été étudiés attentivement de nos jours, au Thibet même, par deux Européens que poussaient vers les mêmes études des motifs bien différents. Le premier, résident anglais au Nepaul, M. Hogdson, est connu par son dévouement à la science et par les beaux résultats de ses travaux. Le second était un Hongrois Csoma de Köros, qui, sur la foi d'une tradition et séduit par la ressemblance du nom *hongrois* avec celui des *Ogors*, peuplade du Thibet, s'en vint chercher vers l'Himâlaya le berceau de sa nation. Des travaux immenses accomplis avec la plus opiniâtre persévérance signalèrent toute sa carrière. Il passa quatre ans dans un monastère bouddhique, occupé sans relâche à étudier la langue et la littérature du Thibet; puis pendant neuf autres années, il copia, lut, étudia des textes, et fit un dictionnaire thibétain. Sa mort, survenue en 1842, interrompit seule ses travaux; il ne décida pas, avant de mourir, à quelle patrie avaient appartenu ses ancêtres; mais ses travaux facilitèrent les études du savant Burnouf; ils en contrôlèrent les résultats, et c'est grâce à ce zèle et à ce dévouement singulier pour la science, qu'un jour nous pourrons bien connaître non-seulement le passé du Thibet, mais aussi toutes les phases, toutes les vicissitudes de sa religion, qui compte en ce moment le plus grand nombre de sectateurs par le monde.

CHAPITRE XIII

MANDCHOURIE. — CORÉE.

Je n'avais pas intention de visiter les régions mongoles et thibétaines, parcourues longuement et si bien décrites par nos missionnaires; j'eusse voulu de même éviter le littoral chinois exploré déjà par un grand nombre de navigateurs, et dont un marin illustre a dépeint l'aspect pittoresque et les mœurs originales dans le *Voyage autour du Monde*. Mais ne traverse pas qui veut l'intérieur du Céleste Empire; les compagnons de voyage que le hasard avait mis sur mon chemin, à travers la Sibérie, s'étaient dispersés; mes domestiques, moins passionnés que moi pour

Digitized by Google

les voyages, m'avaient quitté successivement; tous les Russes que je consultais à Okhotsk m'affirmaient que, seul et sans connaissance des idiomes qui se parlent sur l'immense territoire chinois, je tenterais en vain de traverser la Mandchourie et l'Empire du Milieu. J'étais dans un extrême embarras, et j'allais me résigner à visiter simplement Nan-Kinkg, Canton, Macao, et à contrôler dans ces villes les observations du contre-amiral Dumont-d'Urville, quand le dieu qu'on dit aveugle, mais que les voyageurs n'invoquent jamais en vain, le hasard me présenta l'une des plus rares et des plus parfaites occasions pour satisfaire, en dehors des excursions vulgaires, ma curiosité au sujet de l'aspect intérieur, de l'administration, de la religion, des usages du mystérieux empire.

Nous étions à la fin de 1850. L'empereur *Tao-Kwang* était mort au mois de février après trente années de règne; son successeur, le jeune *Y-Ching*, se montrait peu favorable aux Européens. En même temps des différends religieux s'étaient élevés dans plusieurs provinces et une immense fermentation par tout l'empire semblait présager quelque grand orage. La cour de Saint-Pétersbourg pensa qu'il ne serait pas inutile d'observer de près les faits qui allaient se produire, et, sous prétexte d'une mission extraordinaire, elle délégua vers l'empereur l'inspecteur principal des possessions sibériennes qui se trouvait en ce moment à Okhotsk. Cet officier, M. O..., était un jeune homme d'une extrême affabilité, et que des fonctions diplomatiques avaient jadis retenu quelques années en France. Il entendit parler de mon désir de pénétrer jusqu'à Péking; venant un matin me trouver, il m'apprit la mission qui lui était confiée, et me proposa de l'accompagner en qualité de secrétaire; je savais assez le russe pour lui rendre les services qu'exige cette fonction. Ce fut avec la joie la plus vive que j'accueillis cette offre inespérée; mes préparatifs furent bientôt achevés, et dès que la mer se trouva libre nous nous embarquâmes sur un bâtiment qui, pénétrant dans la Manche de Tartarie, nous déposa en face de l'île Tarakaë à l'embouchure du fleuve Amour ou Sakhalian; nous devions de cet endroit traverser la Mandchourie et gagner par terre la capitale du Céleste Empire. Ce trajet, bien que long et pénible, fut préféré à la voie de mer à cause des tempêtes qui, dans cette saison, règnent le long des côtes de Corée. Pour moi, je fus charmé de pouvoir observer ces peuples mandchoux toujours sauvages, toujours nomades, bien que leurs aïeux belliqueux et conquérants aient depuis longues années subjugué la Chine.

Nous pénétrâmes dans la contrée en suivant les bords du fleuve Amour dont le cours est trop rapide pour qu'on puisse facilement le remonter. Ce majestueux cours d'eau me rappelait les fleuves de la Sibérie; il s'était couvert de glaces pendant l'hiver, et les débris de sa rude enveloppe flottaient encore à sa surface. Malgré l'avantage de sa situation, ce beau fleuve est inutile presque autant que l'Obi, le Ienisseï et les autres tributaires de la mer Glacée. — « Autrefois, me dit l'officier qui m'avait fait son compagnon de voyage, les Russes ont dominé le cours de ce fleuve, et ce fut Pierre le Grand qui, de ce côté, comme en Europe, conçut le dessein d'agrandir la Russie. Par ses soins,

Digitized by Google

le comptoir d'Albazian fut élevé sur l'Amour. L'empereur de Chine s'est emparé par surprise de cet établissement qui menaçait ses possessions de famille en Mandchourie et a emmené tous les Russes à Péking. A la suite de cet événement fut conclu à Nipchu, en 1689, un traité par lequel la Russie abandonna à la Chine ce fleuve dont nous eussions tiré un parti avantageux pour notre commerce dans le grand Océan septentrional. Il est vrai que nous devons à cette circonstance l'autorisation d'établir à Péking une mission moitié politique, moitié religieuse pour l'éducation des familles russes qui ont été transportées dans la capitale du Céleste Empire; c'est un privilége que nous envient les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre, et dont seuls nous jouissons parmi les étrangers. Il faudra cependant que nous obtenions ce fleuve; car, voyez les résultats : vous avez traversé la Sibérie, vous savez quelles immenses difficultés présente ce parcours; eh bien! quand nous posséderons l'Amour, au lieu de ce chemin presque impraticable, nous aurons une grande route abrégeant le trajet des deux tiers entre Irkoutsk, Nertchinsk et le Kamtchatka; nos possessions d'Amérique acquerront une importance commerciale et stratégique considérable par rapport à l'océan Pacifique et à la Californie; enfin, partant de Nertchinsk, nous parviendrons par la navigation intérieure jusqu'à Shang-Haï, presque au cœur de la Chine; il nous faut ce fleuve. »

Les Chinois ont su tirer parti de leurs autres cours d'eau mieux que du Sakhalian; tout l'Empire du milieu, c'est-à-dire la Chine proprement dite, est sillonnée d'innombrables canaux qui transportent d'une extrémité à l'autre les produits variés de toutes les provinces et fertilisent le sol; des digues immenses contiennent les nappes d'eau que les grands fleuves charrient depuis les vallées du Thibet, et une population considérable de marins et de pêcheurs habite et se reproduit, depuis longues générations, dans des jonques groupées comme les maisons des villages, sans jamais descendre à terre.

Les rives du fleuve que nous suivions sont peu peuplées, cependant elles paraissent fertiles et souvent elles présentaient à nos regards le même aspect attrayant qui jadis avait charmé, sur la côte orientale, les regards de La Pérouse ou de Krusenstern. — « A chaque pas, dit le premier de ces navigateurs, nous y rencontrâmes des roses, des lis, des muguets; nous recueillîmes en abondance des oignons, du céleri, de l'oseille, et d'autres plantes pareilles à celles de nos prairies; les pins couronnaient le sommet des montagnes. Les chênes commençaient à mi-côte; les bords des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers, des azeroliers en fleurs avec des massifs de noisetiers. »

Bien que la saison de l'année à laquelle nous traversions la Mandchourie fût moins favorable à cette brillante végétation, nous pouvions en partie vérifier la justesse des observations de La Pérouse; souvent nous étions arrêtés dans notre marche par d'immenses forêts, et à mesure que nous avancions vers le midi, les mûriers, les pêchers, les abricotiers se montraient à nous tout chargés de

Digitized by Google

fleurs. Quelques familles chinoises se sont établies dans cette partie de la contrée, et y cultivent avec succès le froment, l'orge, le sarrasin, les pois, le tabac, et la plante dont la racine est douée, selon les Chinois, de vertus merveilleuses, *le ginseng*, qu'ils se plaisent à appeler *esprit pur de la terre* et *recette d'immortalité.*

La Mandchourie et la Corée produisent seules cette plante qui, dit-on, cultivée par les soins de l'homme, n'obtient jamais les propriétés que la nature donne dans les montagnes à sa racine sauvage. Souvent nous rencontrions quelques-uns de ces misérables Chinois qui se sont voués à sa recherche; perdus à travers d'immenses forêts, gravissant ou descendant les montagnes, seuls, exposés à devenir la proie des bêtes féroces, nourris de la graine de millet et de quelques herbes sauvages, ils nous ont semblé les proscrits, les parias de leur race. La plante est rare, car ces aventuriers errent souvent pendant de longues journées sans la rencontrer; il est vrai qu'un seul pied rapporte de grands bénéfices. Ce merveilleux ginseng est une plante tuberculeuse qui s'élève souvent à deux pieds de hauteur. Vers le milieu de la tige, quatre feuilles sont disposées symétriquement en croix; le sommet est couronné par la fleur et la graine. Le tubercule donne naissance à deux ou trois racines qui sont proprement le genseng ou *pàm-tsuéi.* J'ai éprouvé sa vertu médicinale, et j'avoue que j'ai trouvé dans cette racine une propriété tonique supérieure à celle du quinquina ou de toute autre plante analogue.

Les Mandchoux, passionnés pour la chasse, mènent une vie vagabonde, conduisant leurs chevaux, leurs moutons et leurs bêtes à cornes, en longs troupeaux, à travers les gras pâturages qui bordent les cours d'eaux et tapissent les flancs des montagnes. Quelques-uns d'entre eux, vers la partie septentrionale, entretiennent des rennes qui, dans l'hiver, sont attelés aux traîneaux, mais en général, le cheval est, comme chez les tribus mongoles, l'ami, le compagnon du pâtre mandchou dans ses fatigues et ses voyages. C'est avec son cheval, qu'il poursuit fougueusement les ours, les loups, les sangliers, qu'il guette les martres, les zibelines, les hermines, les renards et tous ces animaux dont il vend aux Chinois les fourrures. A côté de ces chasseurs, il existe une tribu dont le nom, *Iupi-ta-Tzé, Mandchoux-Peaux-de-Poisson*, accuse des habitudes particulièrement ichtyophages. Jadis nombreux, ces hommes sont aujourd'hui faibles et pauvres; des mœurs particulières et des superstitions qu'on ne retrouve pas chez leurs voisins, semblent accuser une différence d'origine; c'est un point que je n'eus pas le loisir d'examiner. En général, les Mandchoux sont des hommes robustes, au teint jaunâtre, aux prunelles saillantes. Leurs femmes n'ont pas les pieds déformés comme ceux des Chinoises, et leur longue chevelure entremêlée de fleurs donne du charme à leur physionomie. Un variété du chamânisme ou une sorte de polythéisme sont la religion de ces contrées; nulle part je n'eus occasion de voir ni temples ni idoles, représentant sous une forme matérielle l'Être suprême que ces tribus adorent. Belliqueux et intrépide, ce peuple guerrier, qui semble ne s'être établi que vers la fin du XVIe siècle dans les régions qu'il occupe

Digitized by Google

aujourd'hi, ne commença à former une confédération puissante qu'au temps du roi Taché. Celui-ci introduisit le premier chez son peuple les éléments de la civilisation. Peu d'années après, en 1640, les Mandchoux furent assez forts pour entreprendre la conquête de la Chine. Le vieil empire, qui comptait par milliers les années de son existence et de sa civilisation, fut subjugué par la jeune nation barbare, et un prince mandchou commença cette dynastie des Thsing qui, après s'être maintenue deux cent dix ans sur le trône malgré la haine et les révoltes des vaincus, semble en ce moment près de s'écrouler au milieu d'une dissolution complète de l'empire.

Ceux des Mandchoux que nous rencontrâmes dans notre trajet le long des rives du Sakhalian, me parurent présenter de l'analogie avec les Toungouses de la Sibérie; l'illustre Pallas prétend qu'ils se donnent dans leur langue le nom de *Oven;* je n'eus pas occasion de vérifier cette assertion, mon compagnon m'apprit seulement qu'avant de porter le nom de Mandchoux, signifiant *région pleine* ou *très-peuplée*, qui leur fut donné par le roi Taché, ils s'appelaient *Nieou-Tché.* Partout ceux qui se trouvèrent sur notre chemin nous accueillirent hospitalièrement, et ce fut ainsi que nous parvînmes dans l'une des capitales de la Mandchourie, Sakalien-Oula-Khoton. Cette grande ville, autrefois florissante, est tombée dans la décadence depuis que la conquête de la Chine a attiré vers le midi les principales familles de la contrée. Si elle conserve encore quelques vestiges de sa prospérité, c'est grâce à son commerce de fourrures. Au reste, la seule importance que les empereurs attachent à cette ville est dans sa position septentrionale, qui en fait un rempart contre les entreprises de la Russie.

Une marche longue et pénible, accomplie à cheval à travers tout le centre de la Mandchourie, et interrompue fréquemment par des obstacles naturels, de larges forêts qu'il fallait contourner, des cours d'eaux que nous avions de la peine à franchir, nous amena enfin devant la seconde capitale de la Mandchourie, Moukden, qui, avant la conquête de la Chine, fut la résidence des derniers rois mandchoux, et où vit encore le souvenir vénéré de Taché, le souverain législateur.

Moukden, que les Chinois appellent *Ching-Yang*, se compose de deux villes entourées de murs, l'une intérieure et l'autre extérieure. La première a plus d'une lieue de circonférence, et renferme le palais impérial, résidence du vice-roi, et les hôtels des mandarins. La ville extérieure, qui n'a pas moins de trois lieues de tour est habitée par un grand nombre de marchands et de négociants. La vaste étendue de Moukden semblait me préparer au spectacle de ces villes immenses de la Chine, dont la population dépasse celle de nos plus vastes cités d'Europe [1].

En quittant la ville mandchoue, nous laissions à notre gauche toute la presqu'île de Corée. J'eusse désiré vivement visiter cette vaste péninsule qui, m'a-t-on dit,

1. Lettre de M. de La Brunière à MM. les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, sur une excursion en Mandchourie, avril 1846.

Digitized by Google

conserve un aspect particulier; elle a toujours formé un État indépendant bien que tributaire, et ses mœurs, sa physionomie la distinguent encore du reste de la Chine. Mon désir ne pouvait être accompli, puisque des fonctions m'attachaient à un diplomate russe; cependant je ne pus dissimuler mes regrets à mon compagnon. — « Ah, l'infatigable voyageur! s'écria-t-il; quoi donc! le trajet que nous accomplissons ne vous suffit pas, et vous y ajouteriez de gaieté de cœur un millier de verstes! Jeune homme, vous seriez digne de découvrir un nouveau monde. » — « La Corée, lui répondis-je, a pour moi un attrait particulier, parce que je m'imagine que cette péninsule, comme la Floride en Amérique, doit être l'Italie, la terre privilégiée de son continent. » — « Il est vrai que la latitude est en partie la même, mais il n'y a pas des Alpes au nord pour arrêter le vent glacial de la Daourie, et les eaux de la mer du Japon et de la mer Jaune sont plus froides que celles de la Méditerranée. Contentez-vous donc de lire quelques relations de missionnaires ou le *San kokf tsou ran to sets*[1], traduit il y a vingt ans par M. Klaproth, et vous connaîtrez les Coréens comme si vous les aviez visités vous-même. » Ce n'était certes pas la même chose, mais, n'ayant pas le choix, je pris ce parti, et voici en substance ce que j'appris dans les ouvrages des voyageurs qui ont parcouru la Corée.

Le nord de la Corée est très-froid malgré sa latitude, à cause des neiges qui couvrent ses montagnes; de vastes forêts s'étendent sur les versants, et l'orge est, avec la racine ginseng, la seule production de cette région. Plus au sud, les provinces deviennent fertiles, et abondent en blé, riz, chanvre, tabac, soie; on y trouve une sorte de millet dont les indigènes savent extraire une liqueur fermentée. L'aspect des villes est généralement misérable; les maisons en terre s'y élèvent sans art et sans commodité. On dit qu'une permission spéciale est indispensable pour les couvrir en tuiles, et que la plupart n'ont que des toits de paille ou de roseaux. Les habitants de la péninsule sont robustes; leur teint est basané, leurs cheveux sont noirs, leur aspect est martial. Assujettis depuis de longues années aux Japonais, puis aux Chinois, ils ont contracté les vices de la servitude, et leur fourberie est telle, selon quelques-uns de leurs visiteurs, qu'ils parviennent à tromper les Chinois eux-mêmes.

Les femmes coréennes semblent jouir de plus de liberté que les Chinoises. On les dit de mœurs extrêmement dissolues. Elles ont pour costume une longue robe recouverte d'un vêtement plus court. Les hommes portent une tunique, une robe ouverte à grandes manches; les souliers et le chapeau des Coréens méritent une mention particulière par leur excentricité. Ces souliers sont communément en paille, quelquefois en ficelles. Une pareille chaussure ne préserve guère le pied contre la boue et les cailloux; de plus elle ne fait guère qu'une journée de marche, en récompense elle ne coûte presque rien, et on la remplace pour une valeur correspondant à deux ou trois sous. Le chapeau, fait en

1. Aperçu général des trois royaumes coréens, *Tchong-Thsing, Teng-Chang, Thsiuan-Lo.*

Digitized by Google

bambou fin et recouvert d'une légère toile noire, est, pour les hommes, d'une largeur extraordinaire; il ne repose que sur la partie supérieure de la tête, où il est contenu par la chevelure nattée que les Coréens conservent dans son intégrité. Les enfants ont une tresse pendante; ce n'est que trois jours avant leur mariage qu'ils acquièrent le droit de se coiffer comme leurs pères. Jusque-là, ils vont tête nue, le chapeau ne pouvant tenir sur la tête sans le tampon de cheveux. En temps de pluie, les Coréens usent d'un chapeau de paille d'une immense largeur; ils revêtent en outre un manteau de paille, et, de la sorte, ils braveraient une pluie diluvienne.

Aux productions du sol que nous avons mentionnées, il faut ajouter le coton. Cette plante vient de Chine; elle était inconnue il y a peu siècles aux Coréens, et les Chinois prenaient toutes les précautions possibles pour empêcher l'exportation des graines, afin de vendre aux Coréens les tissus de leurs fabriques. Mais un des membres de l'ambassade annuelle trouva moyen de se procurer en Chine trois graines; il les cacha dans un tuyau de plume et en dota son pays, qui en est aujourd'hui pourvu en abondance. Le coton est produit par un arbrisseau qui périt chaque année après la récolte; on sème la graine au printemps, comme le blé, et dans les mêmes terrains; on arrache ensuite un grand nombre de pieds, et autour des tiges qui restent, on relève un peu la terre; par ce moyen on obtient une belle récolte en septembre. Les fruits abondent en Corée; on y retrouve presque tous ceux de France, mais quelle différence pour le goût! Sous l'influence des pluies continuelles de l'été, pommes, poires, prunes, fraises, abricots, mûres, raisins, tout est insipide et aqueux; les melons n'ont aucune saveur. Les mines de fer et de cuivre sont, au dire des missionnaires, en grande abondance dans toute la péninsule; on prétend même qu'il s'en trouve plusieurs d'or et d'argent, mais les Coréens ne les exploitent pas.

L'industrie coréenne est peu avancée. Tout objet de luxe, tout ce qui sert de distinction aux nobles ou de parure à la vanité vient de Chine. Pour l'usage commun, les fabriques indigènes embrassent quelques branches de produits ceux de chanvre et de coton, solides mais grossiers; les soieries, la poterie, la porcelaine, des fabriques d'armes, enfin le papier dont l'emploi se diversifie à l'infini. On en fait des chapeaux, des parapluies, des sacs et même des manteaux. Les ouvertures des fenêtres sont fermées avec du papier; un petit morceau de verre, incrusté dans le châssis, permet de voir de l'intérieur ce qui se passe au dehors.

En Corée, il y a trois classes d'hommes, les nobles, le peuple et les esclaves. Cette classification semble empruntée au Japon, qui pendant longtemps a tenu sous sa domination la péninsule. La noblesse coréenne est, dit un missionnaire, la plus orgueilleuse du monde. Tout tremble autour d'elle, même les mandarins. Que le noble soit riche ou non, comme le noble d'Espagne, il est toujours fier, de plus il agit partout en maître. Si un grand seigneur n'a pas d'argent, il envoie des satellites chez le pauvre cultivateur; celui-ci refuse-t-il de délier les cordons

Digitized by Google

de sa bourse, il est conduit au palais-cabane du noble, là il est battu et on le force de s'exécuter. Les mandarins ne seraient pas assez puissants pour empêcher, le voulussent-ils, ces extorsions journalières. Quelquefois elles produisent sous forme d'emprunt, mais il n'y a pas à s'y tromper, et quand un noble achète ou change une maison à un homme du peuple, il se dispense communément de la payer. Tel est l'usage.

A ce noble, cependant, on doit des respects sans fin; on n'approche pas de sa personne, sa demeure est un lieu sacré; entrer même dans la cour serait un crime; cette règle est tellement sévère, que les amis eux-mêmes ne sauraient être introduits dans l'intérieur de la maison, par respect pour les femmes. Il y a toujours, pour recevoir les visiteurs, un endroit séparé. Tout homme du peuple qui voyage à cheval doit mettre pied à terre en longeant l'habitation des nobles, et il lui est interdit de fumer devant ce personnage sacré. Les anecdotes abondent sur les exemples terribles de la tyrannique puissance de la noblesse. Un jour, un de ces superbes gueux s'avançait fièrement sur un vieux cheval; un mandarin passait, on fait signe au seigneur de descendre, rien dans son costume ou dans sa personne n'accusait sa noblesse; les serviteurs du mandarin l'avaient pris pour un homme du peuple; le seigneur s'indigne, il va droit au mandarin : — « Je suis noble, lui dit-il, telle est ma famille, tels sont mes ancêtres. Tu vas faire battre immédiatement les audacieux qui m'ont insulté. » Et les satellites insolents sont rudement fustigés sous les yeux du noble offensé, qui ensuite poursuit fièrement son chemin.

Voici un autre fait plus grave : quatre émissaires, cherchant un voleur, s'arrêtent devant un seigneur en qui rien, comme chez le précédent, n'accusait l'illustration de sa naissance. Ils ont l'imprudence de lui demander s'il ne serait pas leur homme. — « Oui, répond le seigneur, » et il ajoute : « Suivez-moi à ma demeure, je vous ferai connaître mes complices. » Arrivé chez lui, il fait crever les yeux à trois de ces malheureux, le quatrième est seulement éborgné. — « Voilà, dit le noble, pour vous apprendre à mieux distinguer un voleur; je vous laisse un œil, pour que vous retourniez chez le mandarin. » On ne dit pas que jamais il ait été puni de sa cruauté.

C'est au milieu de cette population farouche que de courageux missionnaires français n'ont pas craint de s'aventurer pour porter des paroles de paix et de salut; on ne s'étonnera pas d'apprendre que plusieurs d'entre eux ont subi le martyre; tel a été en 1839 le sort de MM. Mauband, Chastan et Imberg. Cet exemple n'a pas empêché d'autres soldats de Jésus-Christ de remplacer sur la brèche leurs frères morts pour l'Évangile, et mon unique regret était maintenant de passer non loin de ces nobles compatriotes sans presser leur main, et sans leur dire quelques paroles de respect et d'amitié [1].

1. *Annales de la Propagation de la Foi.* — Lettre de M. Daveluy, missionnaire français, du 18 juillet 1846, dans les *Nouv. Ann. des Voy.*, t. CXXI.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

CHINE PROPREMENT DITE. — PÉKING.

Cependant nous poursuivions notre chemin à travers la Mandchourie méridionale. Lorsque nous eûmes franchi le Liao-Ho, fleuve d'environ 180 lieues de cours, dont la largeur, à l'endroit où nous le traversâmes, me rappelait notre Seine, et qui est si modeste à côté de ses rivaux de Chine; lorsque ensuite nous eûmes passé cette barrière de pieux, faible prolongement de la grande muraille, nous trouvâmes des routes mieux entretenues, des communications plus faciles; nous étions à la frontière de la Chine. A partir de ce moment, nous rencontrâmes à chaque pas les témoignages d'une extrême industrie. Le penchant des collines, les cimes des monts nous apparaissaient également couvertes de culture. Il n'y avait pas jusqu'aux crêtes chauves des roches qui ne fussent devenues fertiles à l'aide des terres végétales qu'on y avait transportées. Hommes à cheval, hommes à pied, laboureurs, femmes, enfants, tous travaillaient avec empressement : le Chinois, plein d'ardeur au travail, ne s'arrête que lorsqu'il est épuisé et que les forces lui manquent. Mais s'il est dur pour lui-même, il n'épargne pas non plus ses bêtes. C'est pitié de voir le dos écorché et les plaies nombreuses et saignantes de ces pauvres animaux. Mais qu'importe au flegmatique propriétaire! sa bête n'est pour lui qu'un instrument; si le dos est écorché, il y étend un drap sur lequel il replace aussitôt la selle, puis, à grand renfort de coups de fouet, il remet en mouvement le pauvre quadrupède. Ce qui me frappa tout d'abord, outre cette activité, quand nous eûmes mis le pied sur le territoire chinois, c'est que les habitants de ce pays semblent n'avoir qu'une idée fixe, une préoccupation, se défendre. Depuis la grande muraille jusqu'à l'enclos qui entoure les demeures, tout ce qui s'offre aux regards atteste cette disposition en quelque sorte innée du Chinois pour la défense. Pas une ville grande ou petite qui n'ait son épaisse ceinture de pierres, pas un chétif village qui ne soit enfermé dans des murs. Les Chinois sont peu belliqueux; ils ont pris pour eux les arts, l'industrie, abandonnant le courage aux Tatars. Les postes de soldats entretenus le long de la grande muraille sont presque constamment déserts. Il est vrai qu'au nord de Péking, la grande muraille est remarquable par son épaisseur, et suffit en quelque sorte à sa défense. Nous vîmes aux portes des canons gisants sur le sol, sans affûts. Quant aux soldats, bien que payés et nourris par l'État, ils étaient dispersés dans les environs, exerçant chacun une industrie lucrative. Ils se déchargent de toute surveillance en payant une cotisation à deux ou trois de leurs camarades, qui

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

occupent le poste en leur place. Si, par hasard, survient quelque inspecteur chargé de faire au gouvernement un rapport sur l'état du service, les soldats font un signal, et bien vite les camarades se rassemblent; ils mettent leur bonnet caractéristique, passent en désordre la revue de l'inspecteur, puis ils quittent de nouveau le corps de garde.

A mesure que nous approchions de la capitale, le climat devenait plus doux, la température plus chaude, et au lieu d'établir, comme nous l'avions fait jusqu'ici, un campement régulier pendant la nuit, nous pouvions voyager enveloppés dans un simple manteau. En revanche, le sol était devenu détestable, il était argileux et gras, et nos chevaux entraient dans la vase jusqu'aux genoux. Enfin, nous atteignîmes notre dernière halte, grand village à sept milles de Péking. Une courte marche nous conduisit aux portes de la *Cour-du-Nord*[1].

A quelque distance l'aspect de Péking n'a rien de remarquable. L'on ne voit qu'une vaste étendue de pays entièrement cachée derrière une longue muraille de pierre. Quant à la route qui nous y conduisait, elle était, on ne peut plus bruyante et animée. C'étaient des caravanes de marchands, de longues files de chameaux chargés, des chevaux, des cavaliers, des piétons se croisant, s'entrecroisant avec un bruit, un tumulte, une confusion dont rien ne saurait donner une idée. Mettant à profit toutes nos ressources pour donner à notre mission un aspect imposant, nous avions disposé en tête nos Cosaques, montés sur des mules, et portant les présents destinés à l'empereur; nous les suivions, et notre petite troupe s'avançait avec une lente gravité. Mais vainement portais-je de tous côtés mes regards, nul apprêt, nulle apparence de réception pompeuse! Nous touchions à la ville, et rien ne disait qu'on nous eût même aperçus.

A la fin pourtant, nous vîmes venir à nous une armée de musiciens; l'air retentit du bruit de leurs instruments. Tambours, trompettes, flûtes, chalumeaux, criant, gémissant, sifflant sur tous les tons, formèrent le plus discordant des concerts; derrière, en guise d'étendards, s'élevaient sur de hautes perches des tableaux ou figures symboliques, et d'autres objets d'apparat. Déjà nous étions flattés de cette pompe, et nous nous félicitions de tant d'honneurs, quand un officier de la mission russe, qui nous avait rejoints, nous apprit, en riant de notre présomption naïve, qu'il ne nous serait fait aucune réception officielle, et qu'en ce moment nous avions sous les yeux les obsèques d'un mandarin. En effet, nous n'avions pas fait vingt pas que nous rencontrâmes le cercueil posé sur des bâtons et appuyé sur les épaules de trente porteurs. Les parents du mort, qui suivaient le corps, étaient tout enveloppés de toile blanche, les amis étaient vêtus de soie noire, et tous ensemble, selon les règlements du cérémonial chinois, faisaient entendre un chant funèbre.

Nous touchions aux murs de Péking; les portes s'ouvrirent, et nous fîmes

1. Tel est le sens de *Pe-King* en opposition à *Nan-King*, Cour-du-Sud.

Digitized by Google

notre entrée dans la capitale du Céleste Empire. Les oisifs et les curieux, tant à cheval qu'à pied, qui nous environnèrent bientôt, nous eussent infailliblement étouffés sans les bras vigoureux des agents de police qui nous escortaient, et qui, armés d'un long fouet, faisaient une distribution de coups active et libérale, pour nous frayer un passage. La foule, à travers les rues, semblait impénétrable; le tumulte était assourdissant; à chaque place, à chaque carrefour, c'étaient nouvelle bigarrure de costumes, nouveau vacarme, nouvel encombrement; partout une masse épaisse et compacte de marchands, détaillants, artisans qui exerçaient leur profession en plein air, sans relâche, sans interruption, depuis les portes de la ville jusqu'au seuil de la demeure que nous occupâmes. Jamais charivari semblable n'avait frappé nos oreilles; c'est que les marchands, colporteurs, revendeurs de la Chine, ne se contentent pas de crier leur marchandise comme on fait en Europe, chacun adopte un instrument particulier dont les grincements désignent sa profession : le rubanier frappe sans relâche sur un tambourin, le barbier agite son tambour de basque, le marchand de jouets tire des sons stridents d'un instrument de cuivre qu'il transforme en cymbales. Rien n'est comparable à l'aspect repoussant des mendiants qui pullulent parmi cette multitude. Les femmes pauvres vont à peu près couvertes de haillons, et les hommes, la plupart nus, même en hiver, le corps couvert de plaies et de fange, offrent un hideux tableau.

Je n'ai pas vu un lieu dans le monde où la poussière soit en aussi grande abondance qu'à Péking. Les rues sont continuellement arrosées, mais en quelques minutes, dans les temps secs, elles se dessèchent de nouveau. Si un souffle de vent survient, cette poussière s'élève en épais tourbillons, inonde tout et remplit le nez, la gorge, les yeux des passants. C'est là un des résultats du manque absolu de pavage; l'autre est, dans les temps pluvieux, d'engendrer d'énormes amas de boue.

La ville, divisée en deux parties, a la forme d'un carré long; sa circonférence dépasse neuf lieues. Aussitôt que nous eûmes rempli les formalités de notre arrivée, nous nous mîmes en quête des édifices et des particularités que présente la capitale de l'empire. Nous étions logés dans une magnifique rue dont le nom chinois signifie *Large rue de la Tranquillité;* elle est située dans la partie méridionale du *King-tching* ou ville Tartare; ses maisons, comme celles de tous les quartiers, n'ont qu'un étage et quelquefois même qu'un rez-de-chaussée; beaucoup d'entre elles possèdent des jardins. Les boutiques, aussi nombreuses que dans nos grandes rues de Paris ou de Londres, sont fort belles; quelquefois une terrasse couverte d'arbustes et de fleurs les surmonte; des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, se balancent à leur devanture; c'est par ce moyen, et en sortant munis de torches, que les habitants suppléent au défaut d'éclairage public. Les maisons qui ne servent pas de boutiques sont construites dans une cour entourée d'une haute muraille en pierre, et de la rue le passant n'aperçoit que les toits couverts de tuiles revêtues d'un vernis de couleur d'après

Digitized by Google

les distinctions suivantes : tuiles jaunes, pour les temples et pour les bâtiments impériaux; vertes, pour les palais des grands; grises ou rouges, pour le vulgaire.

Nous nous trouvions au centre de la partie de Péking la plus remarquable par ses édifices : c'est dans le *King-tching* qu'est renfermée la ville sacrée rouge *Tsu-Kin-tching*, palais de l'empereur. Ce palais est une véritable cité environnée d'une muraille crénelée de vingt-cinq à trente pieds de hauteur protégeant la retraite sacrée du souverain contre les regards indiscrets. Sur toute son étendue domine orgueilleusement la tuile jaune. Un fossé plein d'eau entoure la muraille qui n'est percée que de quatre portes, une à chacun des points cardinaux. Devant ces portes s'étend une place pavée en carreaux de pierre et entourée de petites bornes de marbre; il n'est permis d'y passer qu'à pied. Des sentinelles, mal propres et mal vêtues, sont chargées de faire observer cet usage. Quand on a franchi le pont-levis jeté sur le fossé, on se trouve dans le palais impérial, prodigieux amas de bâtiments et de cours : l'étendue en fait le principal mérite; cependant l'ordre suivi et régulier des salles immenses, la symétrie des galeries et des portiques, la forme bizarre des toits, les pavillons surmontés de boules dorées, les colonnes chargées d'ornements, la richesse des peintures et des dorures, forment un ensemble qui n'est pas sans magnificence. L'intérieur des appartements ne m'a pas paru répondre à ces dehors; il m'a semblé d'une monotone simplicité. Outre les bâtiments des palais dans lesquels les ministres ont leur résidence, l'enceinte impériale contient quelques édifices et d'immenses jardins où sont disposées avec art des petites collines entrecoupées par des vallées arrosées abondamment; les canaux, en se réunissant, forment des lacs et des étangs que sillonnent des barques magnifiques, et sur les bords desquels s'élèvent des pavillons élégants et des maisons de plaisance. Sur les collines, de grands arbres environnent des kiosques consacrés à la retraite et au plaisir. Ces jardins, ces éminences, ces eaux s'étendent aussi dans le Houang-Tching (ville auguste), ou ville moyenne, qui enveloppe la ville du palais, et que protége un mur de quinze à dix-huit pieds de hauteur. Cette enceinte avait primitivement été destinée à recevoir le palais impérial; mais les empereurs ont successivement cédé à un grand nombre de particuliers le droit d'y construire des boutiques et des maisons. Au centre d'un lac qui est l'un des plus beaux ornements de cette partie de la ville, s'élève sur une île de rochers la pagode Pe-ta, lieu de dévotion pour les Mongols.

Les édifices les plus apparents de Péking sont les arcs de triomphe qui ornent la plupart des rues et des places; ils se composent d'une grande porte au milieu et de deux petites latérales, et sont recouverts d'un toit; quelques-uns sont splendidement dorés, peints et vernis : de grands caractères d'or sur chacun de ces monuments annoncent qu'ils furent érigés en l'honneur d'un homme distingué ou pour perpétuer le souvenir d'un fait remarquable. Les autres édifices sont ensevelis dans des enclos de murs élevés : les plus beaux sont les temples, ornés

Digitized by Google

pour la plupart de colonnes et couverts de toits superbes en marbre blanc; ils sont en nombre considérable. Les plus remarquables sont celui de Fo, le temple de la religion bouddhique, et le *Thang-tsu*, élevé aux ancêtres de la dynastie Mandchoue, et où, dans les occasions solennelles, l'empereur se rend pour implorer le ciel ou le remercier par des actions de grâces.

Lorsque nous eûmes bien exploré cette partie noble et somptueuse de Péking, nous nous dirigeâmes vers la ville chinoise ou méridionale, le *Vai-lo-tching*. Là, les boutiques sont en plus grand nombre, mais beaucoup sont d'un aspect misérable; nous y trouvâmes peu d'édifices; un temple cependant fixa notre attention par sa magnificence : c'est le *Thian-tan* (Éminence du ciel). L'architecture chinoise y a déployé tout son art; rien n'égale la prodigalité de ses richesses. L'empereur s'y rend chaque année au solstice d'hiver pour offrir au ciel un sacrifice. Un autre temple dédié à l'inventeur de l'agriculture s'élève à côté de celui-ci; chaque printemps il reçoit la visite de l'empereur suivi de toute sa cour, et la cérémonie religieuse se termine par le spectacle du souverain labourant pendant une demi-heure un champ voisin.

La population de Péking se divise en trois classes : la première est composée de soldats mandchoux dont la fortune a bien changé depuis la conquête. Ils reçurent à cette époque, pour leur part de butin, les maisons de la ville du midi; beaucoup d'entre eux ont dissipé en prodigalités la fortune qu'ils avaient due à l'usurpation, et les autres ne sont plus que locataires des demeures que les Chinois sont parvenus à reconquérir à force d'adresse et d'économie. Les officiers mandchoux sont encore de droit membres des tribunaux civils; mais, par paresse, ils abandonnent la conduite des affaires à leurs secrétaires qui sont des lettrés chinois. La seconde classe d'habitants est celle des commerçants et des artisans répandus dans le Vaï-lo-tching. La troisième est celle des domestiques pris parmi les paysans.

Bien que dans la capitale de l'empire il y ait un grand nombre de boutiques et de marchands, et que, particulièrement dans le Vaï-lo-tching, la foule des étalagistes et des artisans exerçant en plein air donne à ce quartier l'aspect d'une foire perpétuelle, Péking est une ville peu industrieuse. Ses seuls produits sont un peu de porcelaine, de verrerie, de soie et de bijouterie.

Un point donne à la ville chinoise beaucoup de ressemblance avec nos cités d'Europe, ce sont ses institutions savantes : un observatoire dont les instruments furent fabriqués au XVIIe siècle sous la direction des Jésuites, des colléges, des écoles, des couvents, des bains, des théâtres, des monts-de-piété encore plus ruineux que les nôtres, une imprimerie impériale d'où sortent les meilleurs livres et notamment les ouvrages d'histoire, une bibliothèque qui contient une immense quantité d'ouvrages, enfin Péking eut, dès le IIe siècle avant notre ère, une institution analogue à nos banques, car il semble qu'on retrouve dans le singulier empire, dont cette ville est la capitale, l'origine et le type primitif de tous nos arts et de tous nos usages européens. J'allais oublier des pompes à incendie et

Digitized by Google

une police qui ne laisse rien à désirer pour sa sévérité; les soldats surveillent les rues un sabre au côté et un fouet à la main; pendant la nuit personne ne peut sortir, si ce n'est pour un cas urgent et avec une lanterne. Les résidents russes m'ont assuré que la population de la ville pouvait s'élever à 1,300,000 ou 1,500,000 habitants. Une armée de 8,000 cavaliers est chargée de la garde des remparts et de la protection de la ville.

Je crois que Péking ne serait pas un séjour désagréable sans ces flots de poussière que j'avais remarqués de prime-abord, et sans la boue qui remplace la poussière dans les jours pluvieux. Il y a encore un autre inconvénient, c'est une odeur infecte produite par la malpropreté générale, par les immondices accumulés dans les rues et par des égouts mal nettoyés [1].

Il n'est personne qui ne connaisse, grâce aux gravures ou aux descriptions, l'aspect des Chinois, et qui n'ait présents à la pensée leurs yeux en amandes, leur moustache, et la queue s'allongeant au sommet de leur crâne rasé. Je ferai seulement ici le portrait d'un *lion* de la fashion chinoise, d'un jeune mandarin; ce titre ne désigne pas toujours un grave et savant personnage : notre dandy avait la tête couverte d'un bonnet de satin avec un rebord de velours noir un peu relevé sur les côtés. Au faîte de cette coiffure en forme de dôme, on voyait le bouton de cristal à six facettes, insigne de sa dignité. Au-dessous de cet ornement pendait une plume de paon aux couleurs brillantes qui descendait jusqu'au milieu du dos; cette plume, ornée d'une émeraude, produisait, par ses vives nuances et ses ondulations gracieuses, l'effet le plus agréable. Le makwa ou redingote était d'un superbe camelot bleu; de larges manches descendaient jusqu'au milieu de l'avant-bras; les pans atteignaient aux hanches. Sous ce vêtement, le Chinois portait une veste de soie bleue richement brodée, à manches très-larges, mais assez longues pour couvrir le poignet, et dont les pans, plus larges que ceux de la redingote, étalaient aux regards une élégante broderie. Ces sortes de larges habits croisent sur le côté droit de la poitrine et s'attachent au moyen de ganses et de boutons. Les pantalons, faits avec du crêpe de Nankin bleu clair broché de même couleur, avaient à peu près la coupe des hauts-de-chausses grecs modernes. Au-dessous du genou ils entraient dans des bottes de satin noir, dont la semelle, épaisse de deux pouces, était enduite sur les côtés d'un vernis blanc comme neige. La chaussure est peut-être la partie de la toilette à laquelle un dandy chinois attache le plus d'importance. Le costume du mandarin se complétait des accessoires sans lesquels un Chinois de qualité ne marche jamais : l'éventail enfermé dans une gaîne richement ciselée; le sachet à tabac brodé avec l'élégance la plus exquise, plusieurs espèces de cure-dents et de cure-oreilles, un gousset pour la montre, enfin un beau ceinturon auquel tous ces objets sont suspendus, et qui contient en outre un petit

1. Le père Gaubil, *Chou-King*, livre des Annales, Paris, in-4°, 1770. *Voyage à Péking*, pa M. Tenikovski, t. II. — Macartney, *Ambassade en Chine*. — Malte-Brun, *Géog. univers.*, t. V.

Digitized by Google

sac de maroquin pour le briquet et la pierre à feu. Mais l'ornement qui par-dessus tout pouvait rendre glorieux notre fashionable, c'était sa queue, sa magnifique queue, l'orgueil d'un cœur chinois; elle descendait à mi-jambe, et défiait par son lustre les huiles et les essences de tous nos parfumeurs.

Tel est le portrait d'un parfait Chinois. J'eus plus de peine à me rendre compte de l'aspect des Chinoises de la classe élevée; on sait que ces femmes restent presque toujours enfermées dans l'intérieur de leurs maisons, ou qu'elles ne sortent qu'en chaises à porteurs, toujours voilées, et dérobant les traits de leurs visages aux regards indiscrets. Cependant dans mon séjour de quelques semaines à Péking je finis par voir de près quelques-unes de ces dames chez ceux des Chinois qui étaient liés d'amitié avec des officiers de la mission russe. En général les Chinoises m'ont semblé avoir le visage large, les yeux, le nez et la bouche petits; mais leur sourire est charmant. La poitrine est peu développée, les hanches ne sont pas assez saillantes; le costume sert à dissimuler ces défauts. Le bras est très-bien fait, gracieusement attaché à l'épaule et terminé par une main aux doigts effilés. A Péking je retrouvai cette particularité bien connue, que j'avais déjà observée à Maïmat-Chin, les ongles démesurément longs, et j'observai de plus que les Chinoises y ajoutaient un ongle artificiel quand elles voulaient pincer de cette espèce de guitare qu'elles appellent *tsing*. Mais c'est le pied d'une Chinoise qui est la merveille de sa personne. Je n'eus jamais le bonheur d'en examiner un de près; mais voici à cet égard quelques détails qui m'ont été racontés plus tard à Canton par un marin qui avait pris part à l'expédition anglaise.

« Ce fut, me dit cet officier, dans l'une des petites îles qui avoisinent Chusan, que je vis de près ce fameux pied chinois tant vanté. Je venais justement d'acheter dans une ferme une jolie paire de souliers de satin qui m'avait coûté quelques schellings, et nous étions entourés d'hommes, de femmes et d'enfants. A force de signes, nous réussîmes à faire comprendre le désir que nous éprouvions de voir de près le pied mignon d'une jeune Chinoise qui se trouvait là. Il paraît que cette femme étant mariée, on ne trouva pas séant qu'elle consentît à notre demande; elle refusa positivement. Alors une jolie fille de seize ans, de la figure la plus intéressante, se laissa persuader de nous accorder cette faveur, et s'assit sur un tabouret pour se déchausser. D'abord elle parut très-confuse, répugnant à exposer à nos yeux les charmes de son pied; mais une pièce d'argent toute neuve que nous fîmes briller à ses yeux surmonta sa délicatesse : elle commença à défaire le bandage supérieur qui s'enroulait autour de sa jambe, rejoignant une languette vers le talon. Cela fait, elle ôta son soulier, puis déroula le second bandage qui fait à peu près l'office d'un bas. En voyant le pied nu de la jeune fille, nous fûmes assez agréablement surpris de le trouver d'une blancheur et d'une propreté parfaites, ce que nous savions des habitudes chinoises nous ayant fait présumer le contraire. La jambe depuis le genou jusqu'à la cheville était extrêmement déformée; on eût dit que le coude-pied avait été désarticulé;

Digitized by Google

les quatre doigts repliés par-dessous et complétement aplatis semblaient unis à la plante du pied, et l'orteil seul avait conservé sa place et sa forme naturelles. Un petit pied naturel, en dehors de cette déformation, est un trait caractéristique de la race chinoise, et il est bien probable que l'habitude de briser les pieds des femmes n'eut pour origine que la jalousie des Chinois. Leurs femmes en effet se traînent avec peine, et la plupart ne marchent qu'en chancelant. Cependant je remarquai vers la fin de mon voyage en Chine, à Macao, chez quelques femmes, une démarche mignarde qui me rappelait un peu celle de nos Parisiennes, mais quelqu'un m'observa qu'elles ne devaient pas avoir eu les pieds entièrement comprimés et qu'elles n'étaient pas Chinoises pur sang[1]. »

CHAPITRE XV

OPIUM. — GUERRE DES ANGLAIS EN 1840-1842. — RÉVOLUTION DE 1853. NANKIN.

La curiosité est un défaut ou une vertu de l'Occident. N'est-il pas bizarre que les trois cents millions de Chinois étouffant dans les cités, débordant des campagnes, peuplant même les fleuves, ne semblent jamais s'être demandé quelles terres s'étendent vers l'ouest, et n'aient jamais tenté d'ouvrir par l'émigration de nouvelles régions à leur immense famille? Pour ces hommes singuliers, il n'existe qu'une terre, celle qui les vit naître; il n'y a de bons usages que ceux de leur tradition; immobiles dans le sillon qu'ont tracé leurs pères, ils contemplent avec une dédaigneuse pitié l'agitation des petites nations d'Europe, jusqu'au jour, venu peut-être, où leur antique civilisation tombant de vieillesse, ils seront emportés dans le tourbillon de la civilisation jeune et puissante que leur envoie cette Europe méprisée.

Fils de l'Occident, j'étais avide de mettre à profit mon séjour en Chine pour faire connaissance avec ces usages, ces préjugés, ces institutions que les générations chinoises se lèguent depuis plusieurs milliers d'années, depuis une époque où la société qui fut l'aïeule de la nôtre, la Grèce était plongée dans les plus épaisses ténèbres de ses temps héroïques. Ce n'était donc pas assez d'avoir obtenu des détails sur les fameux pieds chinois ou d'avoir esquissé de ma main le portrait d'un dandy. Un jour je voulus savoir ce qu'il fallait véritablement penser de cette fameuse drogue qui, il y a dix ans, fut la cause ou le prétexte de la guerre des Anglais contre la Chine, et j'approchai de mes lèvres une pipe d'opium. Je ne suis plus surpris du goût des Chinois pour ce stimulant; dès que la précieuse fumée s'est introduite dans la poitrine, le pouls vibre et se tend, le visage s'anime,

1. *The Chinese as they are,* by G Tradescant Ley. — *Two years in China,* by Dr. Macpherson

Digitized by Google

les yeux pétillent, la température de la peau s'élève; toutes les sensations deviennent plus vives, la respiration s'accélère, l'énergie nerveuse s'exalte; en même temps l'imagination se sent fécondée; les idées viennent en foule au cerveau, parées des plus brillantes couleurs; les images charment par leur aspect caressant; le souvenir a d'abord les siennes; aux vieillards ce retour vers le passé rend toute leur jeunesse; puis, c'est l'avenir qui vous appelle par ses riantes et nobles perspectives; vous êtes sûr de vous-même, heureux du passé, heureux du présent, heureux du lendemain; tout vous paraît à la fois désirable et facile; le succès va couronner vos projets les plus hardis..... Mais qu'on s'arrête à temps, qu'on ne force pas la dose, à la joie va succéder la mélancolie, au courage l'abattement; on perd et la force de volonté et la raison, l'inspiration cesse et fait place au vertige, aux convulsions, au délire.

J'ai vu des malheureux, l'œil hagard, les fibres agitées par un tremblement convulsif, en proie à la faim, à la soif qu'ils ne peuvent satisfaire, car l'eau cause dans cet état des spasmes mortels; pour eux l'opium n'est plus une source de plaisir, c'est un refuge contre d'intolérables souffrances. Leur cerveau est troublé par d'horribles images; des spectres, des fantômes s'attachent à leurs pas; ils se savent un objet de mépris et de dégoût, et ils assiégent encore la porte de l'impitoyable marchand pour implorer de lui quelques grains de l'enivrante drogue. On dirait des âmes en peine errant ici-bas pour servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de les imiter; puis, quand la faim, la soif, la douleur leur ont fait souffrir toutes leurs tortures, ils descendent au tombeau, seul terme où s'arrête pour eux la souffrance [1].

On ne s'étonne pas, en présence de tels résultats, de l'interdiction que les empereurs ont voulu faire peser sur cette funeste marchandise. Les ministres du Céleste Empire sollicitèrent longtemps des mesures de rigueur contre les marchands convaincus de favoriser, directement ou indirectement, le commerce et la contrebande de l'opium. Ils dénonçaient surtout ces étrangers qui, disaient-ils, énervaient les sujets du Fils du Ciel, pour en avoir bon marché quand ils croiraient l'heure venue de conquérir la Chine. Le mandarin Heu-Kek écrivit à ce sujet à l'empereur : « Tandis que dans leur propre pays on ne fume pas l'opium, les *Barbares* cherchent à empoisonner de cette drogue pernicieuse le peuple de la *Terre-Fleurie :* ces hommes ne méritent pas le moindre égard; n'avons-nous pas vu dernièrement leurs vaisseaux croiser sur nos côtes pour épier notre force ou notre faiblesse? »

Suivirent des édits impériaux interdisant l'opium; promesses et menaces furent tour à tour employées par le souverain pour engager ses sujets à renoncer à ce funeste usage. La Compagnie anglaise des Indes, qui tire du commerce de l'opium des revenus considérables, ne trouvait pas son compte à cette prohibition; ses agents s'entendirent avec les fumeurs et avec des marchands chinois

1. Tradescant Ley. — *Foreing Review* dans la Revue Britannique, 4e série, t. XXIV.

Digitized by Google

avides de tout gain, si illicite qu'il pût être; une large contrebande déjoua les intentions salutaire du souverain et de ses ministres; quelques-uns des marchands anglais furent saisis avec leurs denrées. Le capitaine Elliot, surintendant anglais, enfermé avec tous les Européens dans les factoteries de Canton, fut obligé de livrer lui-même 20,000 caisses d'opium, et le gouvernement chinois se refusa à toute satisfaction pour cette violation du droit des gens. Ce fut l'occasion de la guerre de 1840-1842.

Les Chinois, malgré leur nombre, furent accablés par la supériorité stratégique et par l'artillerie des Anglais. Leurs soldats n'étaient, pour la plupart, armés que d'arcs et de piques, et les rares batteries qui avaient été construites pour protéger la côte, tiraient mal ou étaient abandonnées par leurs canonniers au premier feu des ennemis. Les soldats tatars montrèrent seuls du courage; les Chinois ne savaient qu'user de ruse et imaginer les plus bizarres stratagèmes. Dans sa première dépêche, le colonel Burell, chargé de prendre l'île de Chusan, 18 juillet 1840, fait savoir à ses supérieurs militaires, qu'il a accompli cette entreprise et pris aux Chinois quatre-vingt-onze pièces de canon (toutes en fer et très-mauvaises), sans perdre un seul homme. Je ne puis raconter ici cette guerre de trois années, qu'il est facile de trouver dans un grand nombre de documents; je rapporterai seulement deux ruses chinoises, pour faire voir combien chez ce peuple l'art de la guerre est en enfance; elles m'ont été racontées par des officiers anglais que je vis à Canton.

Le *Conway*, navire de guerre, avait été employé à reconnaître les diverses embouchures du fleuve Tah-Kiang; il découvrit un passage par lequel des vaisseaux de ligne pouvaient franchir les sables qui en défendent l'entrée. Dans cette recherche, le *Conway* avait remonté le cours de l'eau sur un espace de soixante milles. Son apparition produisit une vive sensation sur les bords du fleuve, et de toutes parts on vit s'élever des fortifications. Mais en examinant, à l'aide du télescope, ces remparts formidables, on reconnut qu'ils consistaient en nattes étendues sur des perches, peintes de façon à représenter des bastions et des forts. A Canton, dans le temps que durait la discussion entre lord Napier et les autorités chinoises, les Anglais furent fort surpris de voir un matin la côte hérissée d'une centaine de bouches à feu; mais en examinant avec des lunettes cette démonstration militaire, ils s'aperçurent qu'elle se composait d'une rangée de cruches en terre cuite, avec le goulot tourné vers la rivière. Souvent aussi les Chinois fixaient à la gueule de leurs petites pièces de trois un morceau de bois peint en blanc avec une place noire au milieu, de la largeur du trou d'un canon de trente-deux, et ces planchettes, rangées avec art, le long de la ligne entière des pièces d'artillerie, faisaient si bien illusion, qu'il était difficile de découvrir la supercherie à la seule inspection des objets.

Par la suite, les ruses des Chinois eurent plus de gravité; c'est ainsi qu'ils firent sortir une quantité considérable de thés empoisonnés, dans l'espoir de les faire capturer par les Anglais; mais ce fut un pirate qui s'en empara; il les

Digitized by Google

revendit sur le littoral, et les malheureux Chinois furent eux-mêmes les victimes de leur artifice.

Le traité de Nanking, 1842, mit fin à cette triste guerre; l'Empereur obtint que la prohibition dont il avait frappé le commerce de l'opium serait maintenue; cette condition importait peu à l'Angleterre, l'opium n'avait été pour elle qu'un prétexte, elle savait bien que la contrebande déjoue avec la dernière facilité l'interdiction impériale. La conséquence importante et lucrative de a guerre était l'ouverture de quatre nouveaux ports à son commerce. Depuis ce temps les ports de Tsching-Haï, de Ning-Pho, de Fou-Tscheou et d'Emouy forment avec ceux de Canton et Macao de véritables colonies européennes[1].

Malgré les revers consécutifs de ses généraux, et l'humiliation du traité de Nankin, le Fils du Ciel parut considérer l'admission des Européens dans ses États comme un fait de peu de gravité, et persista à n'appeler les Anglais dans ses proclamations que les rebelles du Midi. En Chine, plus encore qu'en Europe, la vérité est étouffée autour du souverain par la flatterie. Le conseil intime des quatre Chinois et des quatre Mandchoux qui l'entourent fait un singulier usage de ses droits de discussion. Voici dans quelle forme eut lieu la délibération relative à la déclaration de guerre aux Anglais : l'empereur dit que des aventuriers des mers occidentales s'étaient montrés rebelles et insoumis, qu'il fallait les châtier sévèrement, afin de donner un exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter leur conduite, et les quatre conseillers mandchoux se prosternèrent et dirent : *Oui, oui, oui, voilà l'ordre du maître;* les quatre conseillers chinois se prosternèrent à leur tour, et dirent : *Oui, oui, oui, c'est le bienfait céleste de l'Empereur.* La délibération était achevée[2]. Cependant, depuis cette époque, l'autorité des empereurs n'a fait que décliner en Chine; un retour rapide sur le passé va nous amener à la révolution qui en ce moment bouleverse cet empire.

Lorsque les Mandchoux, il y a environ deux cents ans, favorisés par les fautes des derniers souverains de la dynastie des Minn et par l'anarchie qui déchirait la Chine, s'emparèrent du pouvoir, ils durent réparer à force de prudence les désordres dans lesquels était plongé leur nouvel empire. Telle fut l'œuvre glorieuse de Kiang-Chi et Kienn-Long, qui régnèrent à eux deux cent vingt et un ans. Après la mort de ces souverains, les insurrections et les émeutes reparurent, des sociétés secrètes, celles du *Lis blanc*, du *Nénuphar rouge*, de la *Triade* (le ciel, la terre, l'homme), de *la Rénovation*, du *Thé pur*, du *Nuage blanc*, etc., se formèrent, l'empereur faillit deux fois être assassiné, en 1803 et 1813; puis, en 1832, une province entière, le Kouang-Si, se souleva avec l'aide des pirates qui sont le fléau permanent des rivages et des fleuves de la Chine. On voit que la société chinoise ne le cède guère en désordre et en

1. Narrative of the expedition to China by commander J. Elliot Bingham. — Dépêches du col. Purell à lord Auckland, gouv. gén. des Indes.

2. M. Huc, *Voy. dans la Mongolie, en Chine et au Thibet.*

Digitized by Google

turbulence à nos sociétés européennes; les lettrés mécontents, les candidats malheureux, les savants incompris forment la classe au milieu de laquelle se recrute sans cesse la troupe immense des mécontents; en même temps, de mauvaises passions, développées par le contact des matelots anglais, hollandais, américains, fermentent à Canton, et il semble que ce soit surtout de cette ville que les doctrines révolutionnaires se répandent dans tout l'empire. La guerre de 1840, et les concessions arrachées par les Anglais au traité de Nanking aggravèrent la situation de la dynastie régnante, et augmentèrent les dangers que l'empereur Tao-Kwang a transmis avec le trône à son jeune fils, qui prit le nom de Hièn-Foung (*complète abondance*). La guerre venait de démontrer l'ignorance complète des généraux chinois, la faiblesse des troupes et le désordre des autorités civiles; l'emperenr avait dépensé dans sa résistance des sommes considérables, et de plus payé 120 millions pour indemnité de guerre. Les débordements périodiques du fleuve Jaune, résultant de l'incurie des mandarins, augmentèrent les embarras du trésor impérial. Enfin le numéraire était extrêmement rare à cause de l'exportation de l'argent en lingots, en échange de l'opium, et rendait la perception des impôts extrêmement difficile. Il est inutile de parler de la misère publique produite par la famine; c'est un embarras de toutes les années, car ce fléau est à l'état permanent en Chine.

L'avénement de Hièn-Foung ajouta à tout ce malaise l'inquiétude de savoir quelle serait sa conduite à l'égard des étrangers. Le jeune souverain, sans retirer les dernières concessions, déclara qu'il n'en ferait pas de nouvelles; bientôt quelques persécutions éclatèrent contre les chrétiens dans plusieurs villes, et il fut aisé de voir que le souverain prétendait suivre une voie rétrograde au lieu de s'appuyer sur les étrangers. Peut-être craignait-il de s'aliéner l'esprit de ses sujets, et cependant là était sa chance unique de salut. Pendant qu'il organisait les moyens de chasser les barbares, un soulèvement eut lieu à l'extrémité méridionale de l'empire; ce mouvement parut d'abord excité par le désir du brigandage : les insurgés parcouraient dans tous les sens la province de Kouang-Si, pillant les caisses du gouvernement et les mandarins, imposant des contributions aux villes et aux villages, extorquant partout de l'argent. Le nombre, les ressources et l'audace des insurgés augmentèrent par l'incurie du gouvernement. Du Kouang-Si ils passèrent dans la Kouang-Ton (Canton); ils étaient alors environ 15,000 hommes; de ce moment date leur premier acte politique. Leurs chefs, les frères Tchang, déclarèrent dans un manifeste qu'ils voulaient renverser la dynastie de la horde des steppes, les barbares Mandchoux. L'empereur commença alors à s'émouvoir. Le vice-roi des deux provinces de Kouang, le lâche Siu, battu dans plusieurs rencontres, accourut porter l'alarme à Péking. Les insurgés venaient de se donner un empereur, *Tienn-Tè* (*vertu céleste*), et partout sur le passage de ce prétendant, les populations rappelaient de vieilles prophéties qui annonçaient que la dynastie des Minn allait reparaître. Profitant de l'absence du vice-roi, les rebelles rem-

Digitized by Google

portèrent de nouveaux succès, et leur chef sut, par des termes vagues et des discours mystiques, laisser les nations étrangères dans l'incertitude de savoir s'il n'avait pas l'intention d'ouvrir l'empire aux Européens et de protéger le christianisme. En même temps, pour montrer qu'il prétendait secouer le joug tatar, il fit couper les longues queues imposées jadis par les Mandchoux. Ses partisans laissèrent pousser leurs cheveux, ils quittèrent la tunique et le chapeau conique, et remplacèrent ce costume par la robe ouverte sur le devant et le bonnet à deux pattes horizontales recouvrant les oreilles, en usage sous la dynastie des Minn. C'était le signal et comme la déclaration d'une guerre à mort. Les villes les plus importantes des provinces méridionales tombèrent successivement en leur pouvoir. Maîtres de l'importante cité de Ou-Tchang, sur le fleuve Bleu, ils descendirent cet immense cours d'eau et arrivèrent devant Nanking, capitale de l'empire sous les Minn, et à laquelle le prétendant veut rendre ce titre.

Les circonstances ne m'ont pas permis de visiter personnellement cette deuxième capitale de l'empire, mais voici comment deux voyageurs, qui l'ont récemment vue, s'expriment à son égard : « L'enceinte de cette ville, qui renferme plus de cinq cent mille habitants, est pour le moins trois fois plus considérable que celle de Paris; mais au milieu de ses rues désertes on trouve de grands espaces labourés, et l'herbe croît sur les quais bordés naguère d'un triple rang d'embarcations. Nanking est assis dans une immense plaine sillonnée de canaux innombrables. C'est, au milieu de ses campagnes fécondes, un entrecroisement continuel de ruisseaux et de cours d'eau navigables. Les rives sont plantées de saules et de bambous aux tiges droites, au feuillage sombre. C'est dans la campagne des environs de Nanking que croît le coton jaunâtre avec lequel on fabrique ce tissu qu'on exporte en quantités énormes; c'est là aussi qu'on moissonne la plus grande partie du riz qui se consomme dans l'empire. Le Kiang-Nan, ou province de Nanking, est le plus riche fleuron de la couronne du fils du ciel.

« Rien dans la vieille Europe ne peut donner une idée de sa fécondité, ni les plaines de la Beauce, ni les plaines de la Lombardie, ni même la Flandre, cette terre opulente entre toutes. Dans le Kiang-Nan, deux fois l'année les champs se couvrent de moissons, et ils donnent sans interruption des légumes et des fruits. Sur la lisière des terres ensemencées croissent les légumes les plus savoureux du monde : le pe-tsaï, ce chou qui tient de la laitue et du cabus, la moutarde amère, les melons d'eau, les patates, la pomme de terre et les cent espèces de haricots que produit le Céleste Empire. Cette province nourrit trente-huit millions d'habitants.

« Nanking est bâti dans l'eau; c'est une ville comme Rotterdam, entourée de marais fertiles et d'eaux poissonneuses. Vers le sud, le fleuve s'élargit tout à coup et forme un espèce de lac semé d'innombrables îlots. Là sont cachées, sous les arbres touffus, les maisons de plaisance des mandarins. Nanking est

Digitized by Google

bien déchu de son ancienne splendeur : les remparts de la ville ancienne forment un si vaste circuit, que, du sommet des coteaux qui la dominent, le regard ne saurait distinguer ces murs ruinés. La ville moderne, qui cependant renferme cinq cent mille âmes, paraît un village à côté de l'immense cité dont l'enceinte seule est restée debout. Mais Nanking est toujours la ville du luxe et des plaisirs. Pour un Chinois, rien n'est beau, rien n'est bon, rien n'est gracieux, élégant, de bon goût que ce qui vient de Nanking ou de Sou-Tcheou-Fou. Les fashionables du Céleste Empire sont divisés en deux écoles : l'une relève de Nanking, l'autre de Sou-Tcheou-Fou. Quant à Péking, la ville gouvernementale, son suffrage n'est d'aucun poids dans les affaires des plaisirs et dans les affaires de goût. C'est à Nanking que résident les littérateurs, les savants, les danseurs, les peintres, les archéologues, les joueurs de gobelets, les médecins, les poëtes et les courtisanes célèbres. Dans cette charmante cité on tient des écoles de science, d'art et de plaisir; car dans ce pays le plaisir est en même temps un art et une science.

« Les riches oisifs de toutes les parties de l'empire se rendent alternativement à Sou-Tcheou et à Nanking; dans ces deux villes, ils passent leurs journées dans les ateliers des peintres, dans les cabinets des savants; ils vont applaudir les acteurs en renom, et finissent leur soirée en compagnie des poëtes et des courtisanes. Le Kiang-Nan est un peu l'Italie de la Chine : les grandes affaires de la vie sont la poésie et l'amour. Les parents élèvent leurs filles pour plaire; parfois ils les vendent à de riches mandarins; d'autres fois ils les lâchent dans le monde avec leur jolie figure et leurs talents, et alors elles sont à peu près les femmes les plus heureuses de l'empire. Auprès d'elles les Chinois sont empressés, et toutes les bourses s'ouvrent pour elles. Les femmes de Nanking ne sont pas seulement les plus belles de la Chine, elles sont aussi les plus élégantes. »

Nanking est tombé au pouvoir du chef de l'insurrection qui, à ce moment, a publié la proclamation suivante : « Les véritables enfants de la Terre-Fleurie sont invités à chasser les Mandchoux promptement et de partout, et à attendre l'établissement de notre cour à Nanking, où ceux qui subiront convenablement leurs examens recevront des degrés en proportion de leur mérite. Que les barbares des autres nations se tiennent à l'écart jusqu'à ce que l'empire nous étant soumis, nous publiions une proclamation relativement au commerce. Quant à ces prêtres stupides de Bouddha et à ces jongleurs de Tao-Se, ils doivent tous être réprimés, leurs temples et leurs monastères doivent être démolis ainsi que ceux de toutes les autres sectes corrompues. — Que chacun obéisse en tremblant. » On conçoit toute l'importance d'une proclamation qui promet l'établissement d'un gouvernement régulier à Nanking, et qui convie à des examens, qui invite les nations étrangères à ne pas intervenir, et qui menace le culte bouddhique. L'auteur de cette pièce est-il donc un disciple de Confucius ou un membre de l'union chrétienne ? Quoi qu'il en soit, les insurgés paraissent

Digitized by Google

tenir parole en ce qui concerne l'anéantissement de la religion de Boudha, et on dit qu'ils doivent détruire la merveille de Nanking, la tour de porcelaine, parce qu'elle dépend de la pagode de Pao-Ngan-Se. Ce chef-d'œuvre de l'art chinois n'a pas moins de dix mètres de hauteur; à le contempler de loin, on le dirait d'une entière blancheur, mais de près on remarque des variétés de couleur et des dorures dans ses ornements. Un large stilobate en marbre brut sert de base au monument, et forme tout autour un large perron auquel on arrive par une dizaine de marches. La grande salle servant de temple au rez-de-chaussée peut avoir douze ou quinze mètres de profondeur, et environ huit mètres de hauteur. Au-dessus de cette pièce s'élèvent successivement, de sept en sept mètres, neuf étages, séparés chacun par un toit ou corniche d'un mètre de saillie présentant ces angles relevés si communs dans l'architecture chinoise. Un escalier peu commode conduit intérieurement jusqu'au haut de la tour, et à chaque étage on trouve une salle dont le diamètre va en diminuant à mesure qu'on monte. La masse du monument est en brique ordinaire et a quatre mètres d'épaisseur à sa base, deux mètres et demi au sommet. Tout l'extérieur des murs est revêtu de plaques de porcelaine blanche assez commune, joignant parfaitement. Dans les étages inférieurs, la porcelaine n'offre que des modelés peu profonds dans la pâte; dans les étages supérieurs on voit une foule de niches où sont casées des statuettes et des idoles qui paraissent dorées. Au milieu de la salle de chaque étage est un autel dédié à Bouddha. La flèche qui surmonte la tour a dix mètres d'élévation. Elle se compose d'une forte tige autour de laquelle monte une large spirale en fer, et qui se termine par un globe volumineux que l'on dit être en or massif. La hauteur et l'éclat tout particulier de cette tour de porcelaine font reconnaître Nanking à une grande distance [1].

Aujourd'hui les insurgés sont maîtres de l'une des extrémités du grand canal et occupent la ville de Sangaï; il se pourrait que bientôt la Chine entière fût détruite et morcelée; car il ne s'agit pas d'un simple changement de dynastie, et l'insurrection perd chaque jour de son unité; il y a autant de prétendants que de provinces : le moment impatiemment attendu par les nations marchandes approche donc, où il faudra ouvrir à l'étranger profane les mystérieuses régions du milieu. Mais peut-être alors se produira-t-il un fait inattendu et bizarre. Dans les contrées abordées par les Européens et conquises par la race blanche, les populations indigènes se sont lentement effacées et ont disparu. Il ne saurait en être de même des trois cents millions d'hommes qui peuplent l'empire chinois; cette formidable multitude que les flots du grand Océan, que les déserts de la Tartarie et les traditions routinières de son passé ont jusqu'ici retenue dans les limites, où cependant beaucoup meurent de faim et de misère,

1. Voyage anecdotique du docteur Yvan en Chine. — L'insurrection, jusqu'à la prise de Nanking par MM. Callery et Yvan. — La Chine, depuis le traité de Nankin, par M. de Mikelberg.

Digitized by Google

pourra, une fois rompue la digue qui la sépare des autres nations, déborder sur le monde, et en faire, non la conquête armée, mais la conquête industrielle. Quand ces Chinois actifs, patients, laborieux, rusés, qui, en Californie, à Bornéo, aux Sandwich, font plus rapidement fortune que tous les étrangers, connaîtront les procédés industriels des États-Unis et de l'Angleterre, au lieu d'acheter les produits étrangers, ils s'étudieront à les contrefaire; quand ils y seront parvenus, ils en inonderont les marchés du monde et pourront ruiner, par la concurrence, les nations qui venaient s'enrichir chez eux. C'est alors que sur le territoire qui aura été le Céleste Empire, on verra l'autorité des peuples marchands s'effacer et faire place peut-être à l'influence plus légitime de la nation qui, pendant que les autres apportaient l'opium et demandaient de l'or, envoyait de pacifiques missionnaires, et ne faisait entendre que des paroles de charité et de religion. Quelles que soient les décisions de l'avenir, on ne saurait se dissimuler toute la gravité de la crise qui déchire la Chine; c'est un événement qui n'intéresse pas seulement cette nation, mais l'univers entier; les systèmes établis peuvent en être bouleversés, les relations interverties, et il ne serait pas impossible que de cette révolution commençât un jour l'ère d'une nouvelle période de l'histoire.

CHAPITRE XVI

ADMINISTRATION. — EXAMENS. — RELIGIONS EN CHINE.

Le souffle des révolutions va peut-être emporter le passé de la terre mystérieuse dont les merveilles étonnent l'Europe depuis le temps du Vénitien Marco-Polo; sur les rivages de la Terre-Fleurie du Fils du Ciel, fermée naguère à l'étranger profane, s'élèvera une longue série de comptoirs pour les marchands anglais ou américains. Arrêtons-nous donc devant ces institutions qui sont menacées de périr, et jetons un regard sur cette civilisation immuable dont l'existence dépasse quatre mille ans.

Le gouvernement chinois est essentiellement patriarcal. L'empereur est le père et le maître souverain de tout l'empire; ses officiers sont les aînés de ses enfants et il leur a remis les provinces, les villes, les villages pour les gouverner comme un père gouverne les membres de sa famille. Les Chinois habitués, de génération en génération, à envisager à ce point de vue la souveraineté impériale, se sont prêtés jusqu'ici à cette théorie avec une remarquable docilité. Peut-être est-ce là le motif de cette liberté religieuse dont la Chine semble avoir joui seule dans le monde à l'exclusion de toutes les sociétés de l'Asie et de l'Europe : le souverain, puisant assez de force en lui-même, n'eut pas besoin de faire de la religion un instrument politique. Ajoutons, que les Chinois, bien que confinés au fond de cet Orient où la poésie semble avoir pris naissance, ont peu de vivacité

Digitized by Google

dans l'imagination, et ne sont pas propres à se passionner pour les idées religieuses.

A côté de l'empereur et des huit conseillers mandchoux et chinois dont nous avons parlé, existent six départements ministériels; on les appelle conseils ou tribunaux de la haute-science. Le premier de ces conseils est chargé du choix et de la surveillance des hauts fonctionnaires de l'empire; viennent ensuite un ministère des finances, le département des cultes et des cérémonies religieuses, le ministère de la guerre, le ministère de la justice, enfin celui des travaux publics. Deux conseils spéciaux, le grand-collége, qui semble être une réunion des principaux dignitaires de l'empire, et le conseil des colonies et des affaires étrangères complètent l'ensemble administratif.

L'empire est divisé en dix-huit provinces, subdivisées en départements, arrondissements et districts. Plusieurs territoires, celui des Mongols Kalkas, parmi lesquels naquit au XIIIe siècle l'illustre Gengis-Kan, et les peuples du Thibet ne sont que tributaires. Les *Ko-Hans* ou *Mandarins* sont les officiers chargés par le Fils du Ciel d'administrer sous ses ordres les provinces. Ces magistrats amovibles et jamais héréditaires, forment deux classes principales, civile et militaire, réparties en un grand nombre de subdivisions que distinguent un bouton ou globule placé au sommet de leur coiffure. Ils sont choisis dans toutes les conditions, et doivent, pour la plupart, leurs fonctions au mérite personnel déployé dans les concours. Le pouvoir des mandarins est aussi absolu que celui de l'empereur; j'ai vu dans les rues de plusieurs villes chinoises, notamment de Canton, un mandarin porté dans sa chaise, faire arrêter à son gré un Chinois, le faire rouer de coups sans que personne osât dire un mot en sa faveur. Des serviteurs en grand nombre annoncent par leurs cris le mandarin, et malheur à qui ne se range pas vite contre la muraille des rues étroites, il est assommé de coups. De son côté, cet officier n'est pas épargné par son maître, et il encourt la bastonnade pour la moindre prévarication. Les mandarins ne forment pas un corps dans l'État; jamais ils ne s'assemblent, et chacun d'eux est attaché à une administration particulière. Ils sont exempts des taxes qui pèsent sur les autres sujets et jouissent de quelques priviléges. Cette grande institution fut l'œuvre de Tcheou-Kong, premier ministre et régent de l'empire pour son frère Ou-Ouang, onze cents ans avant J.-C.

Je n'eus pas occasion, pendant mon séjour à Péking, d'assister aux examens qui accompagnent les études scientifiques, et donnent accès aux fonctions publiques, mais j'entendis beaucoup vanter ces épreuves, et voici ce que j'appris à leur égard : les jeunes gens, réunis dans un vaste bâtiment en forme de caserne, sont distribués dans des cellules séparées, et il leur est interdit de s'aider de notes ou de livres. Les textes des livres classiques, les cinq écrits canoniques, l'histoire, l'administration, la musique, fournissent les textes et les questions de ce premier examen. Un dixième des candidats est admis à cette première épreuve qui donne un titre honorifique, *Hien-Ming*, dans le district où elle a été subie. Le second examen donne un titre dans le canton, *Fu-Ming;* par le troisième, le candidat

Digitized by Google

obtient le premier grade littéraire, *Siut-Saï*, qui peut se traduire par *position magnifique*. Pour la plupart des concurrents, c'est là le terme de toute ambition; quand ils ont eu le bonheur de passer ce grade, ils tâchent de se faire admettre parmi les employés de l'État. Quelques-uns cependant, affrontent encore une sorte de doctorat qui donne le titre de *Kuischin*, ou homme d'élite, et ouvre l'accès au grade de *Tstinse, savant qui persévère:* bien peu d'élus enfin deviennent *Hanlin*, membres de l'Académie impériale.

Ces examens font autant de sensation et attirent autant la foule qu'ont pu le faire chez nous les élections politiques. La liste des concurrents heureux est répandue dans la ville et expédiée par des courriers dans toutes les provinces de l'empire. Les parents et les proches des candidats donnent à cette occasion des festins splendides, et se font mutuellement des cadeaux. Les examens par lesquels on obtient le grade de *Kuischin* ont lieu seulement tous les trois ans; ils durent de vingt-cinq à trente jours, et sont simultanés dans les chefs-lieux de cercles. En 1849, le nombre des concurrents de tout âge fut de 150,000 dans l'empire, 1,500 furent admis; les examens avaient commencé le 21 août, les candidats heureux reçurent leur diplôme dans la nuit du 18 octobre à minuit sonnant. Cette heure solennelle est choisie pour ajouter à l'effet imposant de la cérémonie.

Quelques-unes des compositions de cette épreuve ressemblent assez aux dissertations de nos examens de licence ès lettres; elles consistent dans le développement d'une sentence morale ou d'un texte tiré des auteurs classiques. J'ai lu la traduction d'une composition dont le sujet était celui-ci : *Les vertus et l'exemple des grands influent sur les mœurs des particuliers*. Les réflexions et les développements suggérés par ce texte au candidat, et qui lui avaient valu l'admissibilité, me rappelaient complétement, par leur forme et leur analogie, une composition de licencié. Un autre sujet d'épreuve avait été un passage pris dans les discours de Confucius; ensuite l'examen avait porté sur l'explication des œuvres du philosophe chinois Meng-tsé, puis les candidats avaient dû composer une strophe de seize vers sur ce texte : *Les rames frappent en cadence les flots verdâtres de la mer*. Enfin, les antiquités, l'histoire, la littérature, la géographie politique de l'empire, avaient fourni matière à un grand nombre de questions. Des demandes d'une utilité toute positive, sur l'architecture hydraulique, l'organisation publique, la hiérarchie des fonctionnaires, etc., complètent, m'a-t-on dit, l'examen.

Le nombre des curieux, qui, au moment de ces solennelles épreuves, affluent dans tous les chefs-lieux de district et de cercle et dans la métropole de l'empire, est considérable : des marchands, des acteurs, des chevaliers d'industrie, des diseurs de bonne aventure accourent de toutes parts. Des paris s'engagent à propos des candidats ayant déjà quelque célébrité; quelquefois leurs noms sont mis en loterie, et le public fait appel au hasard en attendant que les juges décident. L'argent mis en circulation dans ces solennités monte à plusieurs millions; il est curieux de voir toute la population prendre intérêt à la science, et un fait carac-

Digitized by Google

téristique, c'est que l'intérêt des habitants se concentre exclusivement sur les examens civils. Les examens militaires où il faut prouver son adresse dans l'équitation, dans le maniement de l'arc, des flèches et des armes à feu, se passent sans bruit.

Malgré tant d'épreuves et de garanties, ce n'est pas toujours au mérite et à la science que le gouvernement chinois accorde les places et les dignités; dans ce pays, comme partout, la richesse et la faveur se font une large part en dépit des protestations des docteurs et de tout le corps des lettrés. Les bonnes lois et les sages institutions ont été bien souvent altérées dans leur pratique. Ce n'est pas que les Chinois soient, comme on l'a souvent répété, une nation méprisable; ils sont hommes, et à l'extrémité de l'Orient qu'ils habitent, comme sur les bords de l'Atlantique, comme partout où s'agite la race humaine, on retrouve cette lutte du bien et du mal, ces alternatives de mérites et de misères composant l'inséparable cortége de l'humanité.

Le missionnaire, M. Huc, nous a montré la religion bouddhiste, cette réforme du brahmanisme, dominant dans les régions qu'il a parcourues. Le bouddhisme est, en effet, de toutes les religions du monde celle qui paraît compter le plus de sectateurs. Plus loin, quand nous raconterons les impressions de notre voyage dans l'Inde, nous réunirons quelques notions précises sur le bouddhisme. Les Musulmans sont aussi très-nombreux en Chine; ils y portent le nom de *Hoeï-Hoeï*; ce fut vers le VIIIe ou IXe siècle qu'ils pénétrèrent dans l'Empire. L'empereur les accueillit, dit-on, avec une extrême bienveillance; frappé de la beauté de leur physionomie, il les combla de faveurs et les engagea lui-même à s'établir dans la province de Chan-si. Ils n'étaient alors que deux cents, mais depuis ils se sont tellement multipliés, qu'en certaines localités ils sont plus nombreux que les Chinois. Leur physionomie n'a rien conservé de son type primitif. Leur nez s'est épaté, leurs yeux se sont rétrécis et les pommettes de leurs joues sont devenues saillantes. Ils ne comprennent plus un mot de l'arabe, leurs prêtres seuls savent lire; le chinois est devenu leur langue, et ils se sont tellement mêlés et fondus dans l'Empire, qu'il serait difficile de les reconnaître, s'ils ne portaient habituellement une petite calotte bleue, pour se distinguer des Chinois. Cependant ils ont conservé une certaine énergie de caractère qu'on rencontre rarement en Chine; quoiqu'en petit nombre, eu égard à l'immense population de l'Empire, ils savent cependant se faire craindre et respecter; ils restent très-unis entre eux, et c'est à cet esprit d'association qu'ils doivent la liberté religieuse dont ils jouissent dans toutes les provinces. Ils s'abstiennent de fumer, de boire du vin, de manger de la viande de cochon, de se mettre à table avec des sectateurs de Fo, sans qu'on trouve cela mauvais, et il est arrivé plus d'une circonstance où, avec des souscriptions volontaires, l'influence que l'argent donne en Chine, et de l'opiniâtreté, ils ont fait respecter entièrement leurs croyances et obtenu justice de l'oppression des mandarins. Les heureux fruits de cet accord sont un exemple que les missionnaires ont bien souvent proposé aux chrétiens de Chine; par malheur, ceux-ci,

Digitized by Google

plus timides que les Musulmans, vivent isolés et ne savent pas contenir ou réprimer l'insolence des fonctionnaires chinois.

En dehors de ces religions, la Chine compte plusieurs croyances qui lui sont particulières, et dans lesquelles on retrouve les systèmes philosophiques de l'antiquité bien plus qu'une inspiration religieuse ; pas de légendes, pas de traditions, pas de conceptions fabuleuses, mais la raison et une morale sévère et positive, à laquelle sont attachés des noms d'hommes et non de dieux. Les plus illustres de ces législateurs sont *Lao-Tseu* et *Confucius*.

Le premier naquit environ 604 ans avant J.-C. On sait peu de choses de sa vie ; comme les sages de la Grèce, il voyagea, et on s'est plu à prétendre qu'il rencontra Pythagore dans le cours de ses voyages. Plus tard, ses disciples ont fait de pieuses additions à sa légende et l'ont divinisé ; ils ont prétendu qu'il naquit d'une mère vierge, et qu'au lieu de laisser, comme les autres hommes, sa dépouille à la terre, il remonta au ciel. Peu importent ces détails : ce qui fait la gloire de Lao-Tseu, c'est le *Tao-te-king* (Livre de la voie et de la vertu), l'un des plus authentiques monuments de la civilisation chinoise. Cet ouvrage se recommande, malgré sa confusion et son obscurité, par de grandes qualités de sens et de raison. Le philosophe ne pense pas qu'il soit donné à l'homme d'exprimer par aucun nom la nature de Dieu : « Avant le chaos, dit-il, qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul Être existait, immense et silencieux, il est l'auteur de l'univers ; j'ignore son nom, mais je lui donne celui de *Tao* (raison). Tout émane de son sein, tout revient à lui, il n'a ni forme, ni couleur, ni nom ; il est sans commencement, sans fin... » Les êtres, selon Lao-Tseu, sont des modifications de l'Être universel, modifications temporaires qui naissent et s'évanouissent comme une fumée ; et l'homme, et tout ce qui l'entoure, joie et douleur, peines et plaisirs, ne sont que des accidents passagers, les contours flottants et vaporeux de l'ombre. Vivre en indifférent, regarder passer la vie comme un spectateur verrait de la rive se heurter les lames des flots, tel est, selon Lao-Tseu, le rôle du sage.

Cette doctrine portait en elle un grave défaut : elle était trop abstraite, et ne convenait pas à la foule. Que voulait Lao-Tseu ? Quels étaient ses préceptes de sagesse ? Impassible, non par fierté, mais par indifférence, le sage devait donc s'écarter de la vie factice, rompre avec les préjugés de bien et de mal créés par les hommes, et revenir aux lois naturelles de la vie réelle. Mais en cherchant l'innocence primitive, il arrivait à la simplicité des brutes.

Ce n'est pas, on le voit, seulement en Grèce et dans nos sociétés que la philosophie, prenant la raison pour point de départ, aboutissait de déductions en déductions à des conclusions impossibles. Le législateur Lao-Tseu a droit sans doute aux méditations des sages, et son mysticisme s'est créé des partisans parmi les laborieux mandarins qui ont cru le comprendre, mais il ne pouvait pas être l'apôtre de la foule. Ce rôle de moraliste populaire, de grand législateur, était réservé à un homme plus positif et qui, avant de s'égarer dans les régions de la métaphysique

Digitized by Google

et du doute, songea à porter autour de lui ses regards pour donner aux hommes qui l'entouraient des règles de conduite. Confucius, ou *Koung-Tsée*, est postérieur de cinquante-trois ans à Lao-Tseu. Il naquit dans la province de Canton, alors appelée *Lou*, d'une ancienne famille qui déjà avait donné à la Chine le célèbre législateur Hoang-Ti. De bonne heure, le jeune homme se complut dans l'étude des lois et des plus anciens usages ; la gravité précoce de son caractère, son érudition et ses vertus éminentes lui méritèrent de hautes fonctions de surveillance sur les campagnes et sur l'agriculture. Confucius avait vingt-cinq ans lorsque sa mère mourut ; un antique usage interdisait aux enfants les fonctions publiques, lorsqu'ils perdaient leurs parents. Observateur religieux de la coutume de ses pères, le futur législateur se renferma dans sa demeure, et passa trois années dans la solitude et la méditation. Cette retraite décida de sa glorieuse destinée. Entièrement consacré à l'étude, il réfléchit sur les grands principes de la morale, sur leur application, et sur les moyens de rendre les hommes meilleurs ; il ne crut pas, comme Lao-Tseu, qu'un philosophe dût s'isoler du monde pour se livrer exclusivement à la vie contemplative, il lui sembla plus utile de vivre au milieu de ses semblables, leur sacrifiant son repos et sa fortune, consacrant sa vie à leur instruction. Il ne s'entoura pas du prestige religieux, il ne se donna pas pour un être divin, mais pour un ami de la sagesse et de la vertu, aidant les hommes à découvrir dans leur cœur les éternelles vérités que Dieu y a inscrites, et faisant revivre les vertus enseignées par les anciens sages de la Chine. A l'époque à peu près où Solon donnait des lois à la cité jeune encore d'Athènes, Confucius était le Socrate du vieil empire de l'Orient. Après ses trois années de retraite, Confucius essaya, mais en vain, d'intéresser l'empereur et les vice-rois des provinces aux réformes qu'il avait conçues. Pendant dix années, il se borna à la vie privée, ouvrant sa maison à tous ceux qui cherchaient à s'instruire, et propageant sa doctrine parmi ses concitoyens. Plus tard, Confucius occupa de nouveau des fonctions publiques. Premier ministre du souverain de Lou, il fit admirer sa justice et son désintéressement ; mais l'envie et les intrigues le renversèrent ; pendant onze années il fut proscrit ; il erra de province en province, sans cependant sortir de la Chine. Ce ne fut qu'après de longues vicissitudes qu'il put rentrer dans sa patrie et terminer les ouvrages destinés à propager après lui sa doctrine. Il mourut 479 ans avant notre ère, dans la 73e année de son âge. Les travaux laissés par Confucius à ses compatriotes, sont : la révision des six *Kings*, ou livres sacrés, qui contiennent les plus anciens monuments écrits des Chinois. Le philosophe attachait une extrême importance à cette entreprise ; on rapporte que quand il l'eut achevée, il fit élever un autel sur un des tertres où l'on avait anciennement coutume d'offrir des sacrifices, il s'y rendit en grande pompe avec ses disciples, et après y avoir placé de sa main les six *Kings*, il se prosterna, le visage tourné vers le nord, et rendit à Dieu des actions de grâces de ce qu'il lui avait permis de conduire à bonne fin un aussi long travail. Ses autres ouvrages, le *Che-King* et le *Tchun-Tsieou*, contiennent une partie des annales du royaume

Digitized by Google

de Lou. Le *Chou-King* renferme les maximes fondamentales de la morale politique, et présente la vie et les discours des empereurs, ministres, sages et grands hommes qui étaient le plus dignes de servir de modèles. Enfin, dans le *Ta-Hio* (grande science) et le *Tchong-Yong* (juste-milieu), qui, dit-on, ne sont pas son œuvre personnelle, mais celle de ses disciples, on retrouve l'ensemble le plus complet de la morale et de la politique du philosophe chinois. Jamais Confucius ne rechercha le rôle de prophète ou même de législateur; ennemi de l'ostentation, il se borna à cultiver la morale; il ne voulait pas même qu'on lui attribuât sa doctrine, et il répétait sans cesse que ses maximes n'étaient autres que celles des sages de la vertueuse antiquité. Ses préceptes sont toujours simples, naturels, conformes à la nature de l'homme; ils retracent les devoirs qu'imposent les relations du souverain et des sujets, du père et des enfants, du mari et de la femme. Ils indiquent avant tout cinq vertus essentielles : l'humanité, la justice, l'exacte observation des cérémonies et des usages, la droiture et l'amour de la vérité, la bonne foi.

Tel fut le philosophe dont s'honore justement la Chine. Sa belle morale a longtemps guidé dans les sentiers de la justice et de la vertu ses compatriotes; aujourd'hui encore, elle compte sinon beaucoup de disciples, du moins d'innombrables admirateurs. Si cinq cents ans après la mort de son auteur elle a cédé au bouddhisme, qui prit en Chine le nom de culte de *Fo*, une large place, c'est que dans le Céleste Empire, comme par toutes les autres régions de la terre, les hommes se lassent de la vertu et de la justice, et qu'ils préfèrent aux austères prescriptions de la morale les superstitions faciles d'un culte indulgent [1].

CHAPITRE XVII

CHINE. — CANTON. — MACAO.

Je n'assistai en Chine qu'aux débuts de l'insurrection; les détails m'en furent envoyés postérieurement à mon voyage pendant que je parcourais les autres régions de l'Asie. Lorsque j'eus passé un mois à Péking je commençai à me lasser de ce séjour, et je regrettai l'engagement que j'avais pris vis-à-vis l'officier russe, dont la mission n'était pas près de finir. Je n'osai cependant rien témoigner de mes regrets, dans la crainte de désobliger un homme qui m'avait rendu le service éminent de m'introduire dans l'empire chinois. Il s'aperçut bien lui-même de mon embarras, et tout d'abord il prit plaisir à m'en plaisanter : « Monsieur le

1. *Annuaire des Deux-Mondes*, 1850-1851. Organisation politique et judiciaire de la Chine, *Revue Britannique*, t. XI, XV. *Lao-Tseu*, par M. Ampère, *Revue des Deux Mondes*, août 1849. Europe et Chine, par M. Michel Chevalier, id. juillet 1840. — Charles Cassou, *Religions de la Chine et du Thibet. Les Examens en Chine, Moniteur*, juillet 1853.

Digitized by Google

vagabond, me dit-il, vous voilà habitant de Péking pour longtemps, et comme vous êtes mon secrétaire, et presque sujet russe, si vous désertez je vous renvoie en Sibérie. » — « J'aimerais mieux, lui répondis-je, prendre le grand canal de Péking à Nanking. » — « Nous verrons, » me dit-il. Quelques jours après : « Eh bien! je vous ai remplacé; un de nos Russes de la mission va reprendre vos fonctions : je me suis informé de la manière dont vous pouviez quitter la Chine; il ne faut pas songer à la route intérieure, les mandarins ministres la refusent, et d'ailleurs elle présenterait trop de dangers dans les circonstances actuelles. Vous allez descendre sur une barque la rivière de Péking; à son embouchure vous trouverez facilement une jonque qui vous transportera à Amoy, à Canton ou à Macao, et de là toute la terre vous est ouverte. » — « Excepté, hélas! répondis-je, le Japon ou l'Indo-Chine; je voulais faire un voyage dans l'intérieur des terres, et depuis que j'ai quitté la Sibérie je ne fais que naviguer. » — « Vous vous dédommagerez dans l'Inde et dans l'Asie centrale. Allons, adieu et bon courage! »

J'embrassai avec effusion cet homme obligeant qui m'avait témoigné tant de bienveillance, et le jour même je m'occupai de mon départ.

La rivière de Péking est peu profonde et son cours est entravé par des bancs de sable; de petites barques seules la remontent ou la descendent. A son embouchure je trouvai une jonque dont le capitaine prétexta de la crainte des pirates pour me faire payer un bon prix de passage. Vainement je lui observai qu'en ce moment tous les pirates devaient être rassemblés dans le Kouang-Si avec les rebelles, il en fallut passer par ses conditions, et après une traversée longue et monotone, nous nous trouvâmes enfin en vue des îles nombreuses qui gardent l'embouchure du Tigre (nom de la rivière de Canton). Bien que la terre n'apparût dans le lointain que comme un nuage bleuâtre et que la mer fût assez grosse, nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de bateaux pêcheurs. Des familles entières passent leur vie dans ces espèces de maisons flottantes, à braver les rigueurs d'une mer souvent terrible, pour aller jusqu'à trente lieues au large chercher le poisson qui alimente la table des riches Chinois. A chaque instant nous passions à côté d'une de ces embarcations aux formes grossières, mais solides, aux voiles de nattes, à la poupe garnie de petites cabanes où fourmillait toute une population qui jamais ne quitte sa frêle demeure. Canton, ou plutôt le Tigre, a une quantité considérable d'habitants qui naissent, vivent et meurent sur l'eau, n'allant à terre que pour vendre et acheter, et portant avec eux, dans leur esquif, tout ce qui leur est cher, leur famille et leurs dieux. Le 25 octobre notre jonque laissant à gauche Macao, perdu dans la brume du matin, tourna la proue vers la plage riante où blanchissent les maisons de Lin-Tin.

Dans cette île, vit une petite colonie chinoise, active, patiente, courageuse, qui gagne sa vie, malgré les rigueurs ou les exactions des mandarins, en favorisant l'introduction du poison précieux prohibé dans l'Empire Céleste. Le travail de la contrebande n'empêche pas celui de la culture; des terrasses soutenues par

Digitized by Google

de solides murailles s'élèvent en gradins le long des collines, et présentent une série de champs de riz, dont le tapis d'un vert uniforme contraste avec des touffes de beaux arbres qui abritent les maisons propres et bien peintes du village. Nous restâmes quelques heures à ce mouillage, puis, poussés par une forte marée et par la brise, nous glissâmes doucement vers Canton; c'était le soir, la nuit entière s'écoula à traverser la grande étendue d'eau qui sépare Lin-Tin de l'étroit passage qu'on appelle *Bocca-Tigris*. Éveillé au point du jour, je m'empressai de monter sur le pont. Le paysage offrait un magnifique ensemble. Derrière nous s'élevaient quelques rochers noirs et arides dont les tons de bistre contrastaient avec les teintes rosées du ciel; en avant, de hautes terres, ensevelies en partie dans la brume du matin, formaient le détroit qu'il est défendu aux bâtiments de guerre de passer, et vers lequel nous nous dirigions. Nous fûmes bientôt près des misérables fortifications qui, en 1841, défendirent si mal contre les vapeurs anglais les passes étroites du fleuve resserré par un amas de rochers rougeâtres qu'on nomme l'île du Tigre. Une embarcation chinoise se détacha du fort de gauche, deux Chinois montèrent lestement à bord, et quand ils se furent assurés que nous ne portions pas d'opium on nous laissa passer.

Une fois le détroit doublé, la campagne prend à droite et à gauche un aspect riant : des villages se montrent de distance en distance avec des rizières bien arrosées, et des bois touffus couronnent les collines au pied desquelles les maisons sont bâties. La rivière, encore très-large, est couverte de bateaux de toute espèce, et on voit s'élever sur le haut d'une montagne plate une de ces tours étagées, à toits saillants, qui donnent au paysage un caractère tout à fait chinois. Dans la matinée nous arrivâmes à la rade de Whampoa, mouillage des gros bâtiments, à dix lieues de Canton. En cet endroit on a à choisir, pour se rendre dans la ville, entre deux branches étroites et peu profondes qui se réunissent cinq lieues plus haut. Nous prîmes la plus longue qui a l'avantage d'être un peu moins encombrée que l'autre, et au bout de quelques lieues nous fûmes mouillés à Canton. J'étais déjà fait au coup d'œil des villes chinoises, puisque j'avais vu la capitale de la Chine; je dois cependant reconnaître que Canton a un aspect tout particulier. Nous étions dans le courant de la rivière; à droite et à gauche se pressaient en rangs serrés des bateaux-maisons, des bateaux restaurants, des bateaux de plaisance de toute espèce appartenant à des mandarins ou à de riches particuliers, et les *flower boats* (bateaux à fleurs), temples de plaisir, si délicatement sculptés et peints, si bien dorés et si propres, dont l'œil européen convoite en vain les jouissances voluptueuses que le Chinois réserve pour lui seul. Cet ensemble de bâtiments formait au loin une immense ville flottante entrecoupée de canaux étroits où circulaient par centaines, comme des fourmis dans un sillon, les *tancas* ou bateaux de passage, légers, courts, larges et ronds, ornés à l'arrière d'un petit toit en paille, séparé en deux parties, l'une pour les passagers, l'autre pour la batelière et sa famille.

En face de nous les beaux édifices des factoteries européennes s'élevaient

Digitized by Google

orgueilleusement avec leurs blanches colonnes et leurs couleurs nationales bien au-dessus des plus grands bateaux; mais ma curiosité était tout entière à la ville chinoise. Je suivais avidement de l'œil ces grands et beaux bateaux qui remontaient ou descendaient majestueusement la rivière avec leurs jalousies dorées, et leur élégante toiture surmontée de deux longs bâtons portant des lanternes en papier peint, des banderoles brillantes, et des guidons particuliers insignes distinctifs des mandarins. Tout près de nous, les habitants de la première rangée de champans amarrés vaquaient tranquillement à leur besogne du matin; les uns descendus au ras de l'eau sur la petite plate-forme qui est à l'avant, prenaient dans de grandes cruches de quoi laver toute la maison; d'autres appelaient d'une voix aigre le barbier qui glissait en tanca au milieu des demeures flottantes en faisant résonner sa pince de fer. Les riches fenêtres d'un flower-boat placé un peu plus loin s'ouvraient peu à peu, et laissaient entrevoir une partie des belles tentures et des lustres qui ornaient l'intérieur de ces voluptueux appartements, où le plus immoral et le plus raffiné des peuples vient tous les soirs chercher des femmes et des festins. Plusieurs domestiques frottaient avec soin les balustrades dorées et les ciselures sans nombre qui ornaient l'extérieur de ce brillant logis. Pendant que j'avais les yeux fixés avec curiosité sur le flower-boat, un vieux Chinois accoudé sur sa fenêtre, me regardait de son côté, avec non moins d'intérêt. Son bateau touchait presque la jonque, et je vois encore ses yeux plissés si expressifs, son front rasé soigneusement, et les poils gris clair-semés de ses moustaches, qui allaient rejoindre sur le menton une mouche d'une longueur démesurée. Je contemplais ce singulier voisin, quand j'eus la plus agréable surprise; un jeune Français, attaché au consulat hollandais, monta à bord, et vint à moi: le consul, prévenu par mon officier russe de Péking avec lequel il se trouvait en relation, voulait m'avoir pour hôte. Je descendis dans la tanca qui avait amené mon compatriote, et en quelques minutes nous débarquâmes sur un beau quai faisant partie de la grande place des factoreries.

Les rues de Canton sont très-étroites, cette disposition a été adoptée contre la chaleur; partout j'y retrouvai le même bruit, la même agitation qu'à Péking. Dans ce labyrinthe inextricable de rues étroites et tortueuses qui se ressemblent presque toutes, il faut, si l'on est plusieurs, marcher au pas de course, à la suite les uns des autres, et surtout ne pas s'arrêter; car, avec si peu d'espace pour se mouvoir, et au milieu d'une multitude empressée qui se croise dans tous les sens, si l'on s'arrête un instant, on produit, sur ces flots de monde l'effet d'un obstacle opposé à un torrent; la rue s'encombre et l'on est infailliblement renversé à moins que l'on ne se range à temps, ou que l'on ne reprenne sur-le-champ la même course précipitée. Chaque rue est habitée par des personnes vouées aux mêmes métiers; ici sont des marchands de comestibles, là une forte odeur de de camphre annonce les faiseurs de malles qui confectionnent leurs caisses de voyage avec ce bois précieux. Les marchands d'habillements, de thés, de porcelaines, toutes les professions, ont leur quartier spécial.

Digitized by Google

Digitized by Google



DANSE DE L'OURS.



LANTERNE MAGIQUE.

Publié par Furne, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

Sur la place des factoreries donnent les deux belles rues de *China-Street* et de *New-China-Street*, toutes deux parallèles et remarquables par leur largeur, leur beau pavé et le luxe extraordinaire de leurs magasins de bagues, d'ivoire, de rotins, de soieries, d'orfévrerie et de peintures. Elles sont entièrement couvertes et ressemblent beaucoup aux passages de Paris. C'est dans ces rues, surtout, que brillent des couleurs les plus vives ces longues planches posées debout et perpendiculairement au mur, de chaque côté des magasins, enseignes peintes sur les deux faces, et indiquant en caractères d'or, tracés sur des fonds rouges, blancs ou bleu de ciel, le genre de marchandises que renferme le magasin, et le nom du propriétaire, qui est écrit en outre en anglais sur un élégant écusson. Des lanternes transparentes ornées de dessins sont placées au-dessus de chaque porte.

Partout on retrouve l'agitation, le mouvement, la vie. Il est vrai que cette animation est limitée, m'a-t-on dit à la partie de la ville ouverte aux Européens; le quartier chinois, qui leur est interdit, est beaucoup moins commerçant. N'étant pas dans l'intention de faire à Canton un long séjour, je résolus de mettre à profit tous mes instants, et, le soir même, malgré la fatigue occasionnée par des courses nombreuses, j'acceptai la proposition que me firent mes hôtes de me conduire au théâtre. Plusieurs circonstances m'avaient empêché d'assister à Péking aux représentations théâtrales, je saisis avec empressement l'occasion de faire connaissance avec l'art dramatique en Chine.

Après une longue marche, car le théâtre était à l'autre extrémité de la ville, nous nous trouvâmes au fond d'une allée à l'entrée d'une vaste cour entourée d'échafaudages garnis de spectateurs. La représentation était commencée, et les acteurs débitaient leur rôle sur une scène en plein vent; la rivière avec ses innombrables bateaux formait le dernier plan du tableau. Nous nous glissâmes, non sans difficulté, vers l'une des extrémités de la salle, aux places payantes (la foule qui emplit le parterre, c'est-à-dire la cour, entre gratis), et de cet endroit, qui me permettait d'embrasser le vaste théâtre dans son ensemble, je me mis à considérer l'assistance. Vis-à-vis de mes deux compagnons et de moi, je remarquai au milieu de ces graves têtes de Chinois, portant calotte noire et chapeau conique, quelques jolies têtes de femmes dont la coiffure était ornée de fleurs et d'épingles d'or. Leur costume était assez simple, et cependant soigné. Mais, bien qu'elles eussent le petit pied, ces belles aux yeux obliques devaient être d'une classe inférieure, les femmes des classes élevées ne se montrant jamais en public. A nos pieds, sur les banquettes voisines, de bons bourgeois de Canton, établis là depuis le matin peut-être, mangeaient des fruits et des bonbons que distribuaient des marchands ambulants; d'autres fumaient tranquillement ces pipes en métal dont l'étroit fourneau ne contient qu'une pincée de tabac; un domestique chargeait la pipe, l'allumait, et ce manége se renouvelait souvent, car une longue aspiration suffit pour en consumer le contenu. Tout ce monde m'intéressait beaucoup, mais il était cependant loin d'être aussi étonnant, aussi étrange que le parterre. Qu'on se figure des milliers de Chinois qui se sont mis nus jusqu'à la ceinture pour ne

Digitized by Google

pas déchirer leurs habits, et qui ont roulé autour de leur tête leur longue queue, de peur qu'elle ne soit tiraillée par la foule, se ruant, se pressant dans cette enceinte de manière à ne former qu'une seule masse compacte, un seul bloc de corps humains parfaitement joints. C'était comme une mer de têtes tondues, de la même forme et de la même couleur; on eût dit la tête d'un seul homme répétée mille fois par un miroir à facettes. Tantôt cette foule semblait calme ou agitée d'un mouvement insensible, tantôt ses flots, soulevés tout à coup par une cause inconnue, se heurtaient, se pressaient, se poussaient avec une force irrésistible, au milieu d'un concert de voix, riant, criant, jurant, se menaçant.

Je faisais ces diverses observations pendant qu'un jongleur occupait un entr'acte par des tours assez semblables à ceux de nos bateleurs. Enfin, les acteurs parurent à la satisfaction publique. Rangés aux deux côtés d'une espèce de table élevée, ils attendaient, pour entrer en action, que le directeur eût donné l'explication de la pièce qui allait être représentée. Quand cette formalité de rigueur eut été remplie, trois ou quatre personnages couverts de magnifiques costumes s'avancèrent majestueusement. L'un d'eux, celui qui, pour marque de la dignité suprême, portait à son bonnet deux belles plumes de faisan de Tartarie, vint s'asseoir auprès de la table, tandis que les grands de sa cour, exécuteurs des hautes œuvres, écrivains et peuple, restèrent debout, rangés sur deux lignes.

La pièce que nous allions voir était un drame emprunté à un ancien fait historique de la Chine. Le personnage qui siégeait auprès de la table, après une suite de gestes et de conversations incompréhensibles pour moi, parut accuser un de ses courtisans. Celui-ci tout vêtu de noir, et paraissant par son costume appartenir à la classe des lettrés plutôt qu'à la classe guerrière, sortit des rangs à cet appel, et, se jetant à genoux, marmotta sur un ton lamentable une longue prière, en se frappant le front contre terre. Le juge, insensible, prononça probablement une sentence, et, à chaque phrase, les gardes et les assistants poussaient en chœur un cri aigu et discordant que l'on me dit être un signe d'acquiescement à la volonté du prince. Tout à coup, une femme éplorée (c'est un eunuque qui remplit ce rôle), se précipite sur la scène et se jette aux pieds des juges; mais ses larmes et ses supplications sont aussi vaines que les longs discours qu'elle prononce d'un ton criard en se tournant vers le public.

Là se termina un acte de cette pièce, qui paraissait intéresser vivement tous les spectateurs; en effet, leurs applaudissements tonnaient avec fureur et dominaient par instant le bruit des tam-tams, des gongs et des autres instruments à sons discordants, moins discordants, toutefois, et moins aigres que la voix des acteurs, qui s'égosillaient pour se mettre au diapason de cette musique infernale. Chacun d'eux, avant de parler, avait eu soin de s'avancer sur les bords du théâtre pour annoncer qui il était et quel rôle il remplissait. Tous ces préambules, bien que prêtant peu à l'illusion, ne semblaient diminuer en rien, pour le Chinois bénévole, l'intérêt de l'action; bien plus, comme les décors sont peu variés, il faut aussi de fréquentes explications pour faire comprendre le lieu de la scène. Un

Digitized by Google

acteur montrant un mur, dit : — Il y a ici une porte, puis un bel appartement ; je passe la porte, je suis dans l'appartement. — Un courrier fait de même deux cents lieues sur le théâtre ; il fait le geste de monter à cheval, il déclare qu'il part, puis qu'il est revenu, et personne n'en doute, car le spectateur a l'imagination facile et complaisante[1].

Je passerai sous silence l'acte suivant, qui n'offrait pas un intérêt particulier. Les cris des acteurs, les vibrations assourdissantes des gongs, la vue de cette foule tumultueuse m'avait fatigué et je n'aspirais qu'à partir. Nous revînmes à notre demeure, où je ne pris pas sans plaisir quelques heures de repos. Le lendemain, je m'informai des bâtiments qui devaient bientôt quitter la ville ; il se trouva qu'un vaisseau de la compagnie des Indes mettait, sous peu de jours, à la voile pour Calcutta. Malgré les instances que firent mes hôtes pour me garder plus longtemps, j'y retins mon passage. Nous devions toucher seulement à Malacca, et, si l'état de la guerre des Birmans le permettait, à Rangoun. A peine allais-je entrevoir l'Indo-Chine, mais c'était là un fait peu regrettable, en songeant combien est difficile l'accès de ces contrées. Il n'y a, je crois, parmi les voyageurs, que le missionnaire qui ait assez de courage pour se hasarder seul à travers ces régions sauvages et dangereuses. Pour moi je me bornai, pendant ma longue traversée dans les mers de la Chine et le golfe du Bengale, à mettre en ordre quelques notes qui m'avaient été communiquées à Péking et à Canton sur l'état de ces contrées, ainsi que sur ce Japon qui déjà était derrière moi à une bien grande distance, et qu'aucun événement heureux ne m'avait permis d'entrevoir.

Quelques jours avant mon départ, le jeune Français de la légation hollandaise avec lequel j'avais lié une de ces amitiés vives, mais, hélas ! passagères comme toutes celles que laisse après soi le voyageur, me proposa de visiter Macao. J'acceptai de grand cœur, et nous partîmes sur un petit bâtiment loué pour cette excursion. Quelques heures de navigation nous conduisirent à cette cité misérable. Des couvents fortifiés couronnant les hauteurs, et de longues rangées de maisons blanches sur une grève aride, tel était le triste coup d'œil qui s'offrait à nos regards du milieu d'un port désert et sans animation. Tout ce morne ensemble, contrastant avec des souvenirs de splendeur et de prospérité, rappelait vivement à mon esprit les destinées mêmes de la métropole, de ce Portugal, Phénicie du moyen âge, si puissant sur ces mers, il y a trois siècles, aujourd'hui si déchu. Le traité de Nanking, ouvrant cinq ports de la Chine aux Européens, eut pour résultat immédiat la ruine de Macao ; les navires de toutes les nations désertèrent son port où le commerce était entravé par des mesures fiscales. Vainement les Portugais, effrayés de leur solitude, essayèrent de rappeler les pavillons étrangers en déclarant Macao franc et libre au commerce, le remède venait trop tard, et, aujourd'hui, la pauvre colonie coûte à sa métropole deux fois plus qu'elle ne lui rapporte. « Ajoutez au chiffre des pertes, me dit mon jeune compatriote, que,

1. Journal d'un officier de marine, *Revue des Deux Mondes*, 7 octobre 1840.

Digitized by Google

l'an passé, l'une des deux frégates qui composaient, avec un vaisseau de ligne et quelques briks et corvettes la marine militaire du Portugal, a sauté dans le port et péri corps et biens; nous soupçonnons fort la malveillance chinoise d'avoir aidé considérablement à ce désastre. »

Après avoir gravi des sentiers arides, des rues escarpées, nous nous trouvâmes dans une ville morne et silencieuse. Nous nous empressâmes de visiter les curiosités qu'elle offre aux voyageurs : ce sont des pagodes consacrées à Bouddha par la piété des marins chinois. Le plus beau de ces temples est sur le bord de la mer, adossé à la montagne, et exceptionnellement ombragé par de grands arbres. L'ensemble en est pittoresque, et les détails sont d'un travail exquis. De ce lieu, continuant à escalader les sentiers taillés dans le roc, nous parvînmes à un grand nombre de petits temples groupés en amphithéâtre au-dessus du premier. Chaque pagode était soigneusement balayée; la lampe constamment allumée devant l'image du dieu indiquait la place où doivent être brûlés les bâtons d'encens. Quelques dévots survinrent, et nous les vîmes se livrer avec une extrême piété à leurs dévotions sans être troublés par notre présence. C'était là tout ce que Macao présentait de remarquable. Il ne nous restait plus à visiter qu'un lieu, un seul, simple et sans faste, mais où les impressions de grandeur et de poésie saisissent vivement l'imagination : c'est le rocher qui vit écrire la *Lusiade*. Nous nous y rendîmes en traversant toute la ville et les bazars chinois. Mais, hélas! la grotte du Camoëns, l'asile sacré du poëte, avait été plâtrée; des inscriptions en chinois et en vers français y avaient été gravées. L'auteur de ce sacrilége était un de nos compatriotes, M. de Rienzi, qui voyageait en Chine vers 1826; puis un Anglais, jaloux de la gloire du Français, avait fait recouvrir ses vers d'une nouvelle couche de plâtre, et sous ces rochers jetés sans ordre par la main de la nature, il ne restait rien du caractère âpre et sauvage qui sans doute avait jadis attiré le Camoëns [1].

CHAPITRE XVIII

JAPON. — USAGES. — MŒURS. — INSTITUTIONS. — YEDO.

Lorsque d'Okhotsk je naviguais vers les côtes de Mandchourie, j'éprouvai une impression désagréable et presque mortifiante; ce fut quand le navire, pénétrant dans la Manche de Tarrakaï, le capitaine me dit en souriant : « Eh bien! intrépide voyageur, au-delà de ce détroit il y a une mer du sein de laquelle s'élèvent de grandes îles, Niphon, Yeso, Kiu-Siu; c'est là que vous eussiez trouvé des terres peu connues, des mœurs originales. »—« Oui, répondis-je avec amertume, j'aurai passé près du Japon, j'aurai presque vu dans le lointain bleuir les contours de

1. Journal d'un officier de marine, *Revue des Deux Mondes*, septembre 1840.

Digitized by Google

ses montagnes, et je n'aurai pas mis le pied même à Nangasaki. Si les Américains violent ses ports et pénètrent de force dans sa capitale, elle aura bien mérité son sort, cette nation défiante et orgueilleuse qui ferme ses portes à notre civilisation, parce qu'elle est incapable de la comprendre! » — « Mon cher, repartit mon interlocuteur, vous ne connaissez pas les Japonais, ou vous les calomniez : ils ne méprisent pas, comme les Chinois, les Européens; leurs longues et bienveillantes relations avec les Portugais témoignent du désir sincère qu'ils eurent de communiquer avec les autres nations; mais, un jour, un de ces farouches Espagnols élevés à l'école de Cortez ou de Pizarre, ne craignit pas de révéler le génie malfaisant de sa nation en disant à l'un des principaux Japonais : « Nous ne convertissons les peuples que pour nous créer des partisans et renverser le souverain. » Quand, à l'appui de cette parole, ils virent les intrigues des Portugais, ne firent-ils pas bien de les chasser, et blâmeriez-vous Atahualpa et Montezuma s'ils eussent agi de même? Quoique navigateur de ces mers, je n'ai pas été plus heureux que vous, ajouta le capitaine; je n'ai jamais vu le Japon; mais mon père accompagnait, en 1792, le lieutenant Laxmann, chargé d'y reconduire quelques naufragés, et je puis, si ces détails vous intéressent, vous redire ce qu'il m'a raconté du gouvernement et des particularités de ce singulier pays. » J'acceptai bien volontiers. Les renseignements, pour être anciens, n'en étaient pas moins exacts, car les années s'accumulent, les siècles passent, et mœurs, cérémonial, usages, costumes, tout au Japon demeure invariable et immobile. Je me souviens, à ce sujet, d'avoir entendu une remarque qui ne manquait pas de justesse : si Marco-Polo, le voyageur vénitien du XIIIe siècle, reparaissait au milieu de nous, il pourrait ne pas reconnaître les cités d'Europe : quels changements depuis le moyen âge! et les mille prodiges de la vapeur, de l'électricité! mais il se reconnaîtrait sans aucun doute au milieu de son *Katai* et du *Xipangu*, la Chine et le Japon, immuables aujourd'hui comme alors.

Je résume ici les détails qui me furent donnés par le marin russe, et j'y joins quelques autres notions que j'ai acquises depuis.

Les Japonais se considèrent comme les habitants originaires de leur sol; aussi loin que remontent leurs souvenirs traditionnels, ils y trouvent une société organisée comme aujourd'hui et vivant d'une existence pure de tout contact extérieur. Dans ces temps primitifs, leur unique religion était celle de *Sinto* ou *Siousiou*, confondant dans un même culte les divinités créatrices, les génies bienfaisants et les *Ramiou* ou ancêtres. Ces sectateurs considèrent l'Être suprême comme trop élevé pour faire attention aux hommages et aux faibles intérêts des humains; ils invoquent comme médiatrices les divinités inférieures, s'abstiennent de nourriture animale, détestent l'effusion du sang et n'oseraient toucher un cadavre. Il n'y a que deux mille ans que les lettrés japonais se sont, à l'exemple de ceux de la Chine, adonnés à la pratique des doctrines de Confucius, et que des bonzes coréens ont introduit dans l'archipel la religion de Bouddha. Ce fut toujours la même population active, laborieuse, intelligente, brave, qui occupa

Digitized by Google

cette grande île de Niphon, riche en mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, et Yeso, Sikokf, Kiu-Siu, abondantes aussi en minéraux, et contenant d'immenses veines de houille. Le sol du Japon, volcanique et souvent agité par des commotions souterraines, est, dit-on, naturellement peu fertile; c'est l'industrie de ses habitants qui a su le rendre productif : tout le terrain est cultivé avec un soin minutieux, et les grandes forêts, les plantes sauvages ne croissent guère que sur le versant des montagnes. Tous nos fruits et quelques-uns de ceux que l'Asie produit seule couvrent, avec le coton, le mûrier, le chanvre, de vastes étendues de pays. On dit que les Japonais ont proscrit, entre autres animaux domestiques, le mouton, suppléant au défaut de laine par le coton et la soie. L'industrie japonaise a atteint un assez haut degré de perfection; on estime plus la porcelaine qu'elle produit que celle de la Chine; moi-même j'ai vu dans quelques magasins de Péking et de Canton des ornements et des bijoux d'or, d'argent, de cuivre et des outils de fer parfaitement travaillés qui provenaient du Japon. Les voyageurs qui ont joui du rare privilége de visiter l'archipel japonais disent que le commerce intérieur des îles subit peu d'entraves et est considérable; ils ont vu les ports pleins de bâtiments et des chemins couverts de voitures et de marchandises. Quant au commerce extérieur, personne n'ignore qu'il est borné à Nangasaki, ouvert aux seuls Chinois et aux Hollandais.

Pour les arts, les Japonais ne seraient sans doute pas inférieurs aux nations européennes, si, au lieu d'être restreints à leur seule invention, ils jouissaient des bénéfices de cette émulation qui, en Europe, a produit de si heureux résultats. Ils connaissent l'usage de l'imprimerie, mais, comme les Chinois, sans se servir de caractères mobiles, et ils n'impriment qu'un côté du papier délicat qu'ils fabriquent avec la seconde écorce du mûrier. La gravure, peu parfaite comme l imprimerie, est aussi chez eux fort ancienne. Ce n'est guère que par des cartes japonaises que nous connaissons les contours de ces îles, où jamais ne se sont aventurés les ingénieurs hydrographes de nos nations. La musique, la poésie, l'art théâtral, sont cultivés avec soin par beaucoup de Japonais; enfin, ces hommes avides de connaissances n'ont pas négligé les sciences et l'astronomie, et ils font des observations aussi complètes que peut le permettre l'imperfection de leurs instruments.

Le Japon a une organisation politique toute particulière et qui ne ressemble en rien à celle des autres nations. Deux souverains se partagent le pouvoir : l'un, chef du culte de Sinto, semble un pontife suprême; l'autre, placé à un degré un peu inférieur, est un dictateur civil et militaire. Le premier porte le titre de *mik dɔ* ou *daïri;* il est à la fois le successeur et le représentant des dieux; sa fonction principale, qui semble ennuyeuse et monotone, consiste à recevoir les hommages et les adorations des peuples. Il est héréditaire, et réside à Miaco. Il jouit du revenu de cette ville et de quelques places des environs; une somme annuelle lui est allouée sur les revenus de l'empire; des Chinois m'ont dit que cette somme est médiocre et mal payée, et que le mikado a beaucoup de peine

Digitized by Google

à soutenir sa cour, qui se compose des descendants du sang impérial, au nombre de plusieurs milliers. Rien cependant ne saurait donner une idée de la vénération qu'inspire ce descendant des dieux, et les respects qui l'entourent : jamais son pied n'a foulé la terre que couverte, sous ses pas, des plus riches étoffes; jamais le soleil n'a atteint de ses rayons sa personne sacrée; les plats qui lui ont servi sont brisés de suite, dans la crainte qu'ils ne soient profanés par le contact d'un homme. Ce sont surtout les prêtres de la cour du mikado qui cultivent les sciences et la littérature; leurs femmes sont instruites et aiment la poésie. Le second souverain, *siogoun* ou *koubo*, réside à Yedo. Il est bien plus rapproché du vulgaire, sans cependant être en contact direct avec la nation; primitivement simples généraux du chef spirituel, les siogoun ont fondé leur puissance temporelle par une série d'empiétements et d'usurpations; de longues guerres civiles entre le chef des armées et le pontife religieux ensanglantèrent le Japon vers les mêmes temps à peu près où éclataient en Europe les terribles dissensions de Frédéric et d'Innocent III, de Boniface VIII et de Philippe le Bel. Aux deux extrémités du monde, chez des nations qui ignoraient leur mutuelle existence, les mêmes motifs de discorde amenaient les mêmes querelles, tant partout l'histoire des hommes se ressemble. Le siogoun jouit, comme le mikado, d'un pouvoir héréditaire. Accablé à peu près d'autant d'hommages que ce pontife, il délègue à une sorte de conseil d'État le soin d'administrer l'empire. Ce conseil d'État paraît être composé de treize membres, dont cinq conseillers supérieurs choisis parmi les princes, et huit tirés de la noblesse. Le ministre de la police, la plus importante des administrations publiques, ne fait pas, dit-on, partie de ce conseil, non plus que l'officier chargé des affaires étrangères. Un conseiller, avec le titre de gouverneur de l'empire, préside le conseil, et c'est en réalité ce président qui gouverne le Japon. La sanction du siogoun suffit pour donner force de loi à toutes les décisions du conseil; si le siogoun a rejeté une proposition de ses conseillers, cette proposition est soumise à l'arbitrage tout-puissant de trois princes du sang, les plus proches parents du siogoun, au nombre desquels figure son héritier s'il est majeur. La décision de ces arbitres est toute-puissante; si elle donne tort au siogoun, il doit abdiquer au profit de son héritier légitime; si au contraire le jugement des arbitres est favorable au siogoun, tous les conseillers qui ont appuyé la résolution se suicident à la manière du pays, en s'ouvrant le ventre.

Il y a au monde peu de souverains qui reçoivent autant d'hommages que le mikado et le siogoun; leur condition n'a cependant qu'un attrait médiocre : ils sont esclaves de ces honneurs qui absorbent tous leurs instants, leur vie entière, et il n'est pas rare qu'ils prennent en dégoût ce rôle d'idoles, et le déposent en faveur de leurs fils.

La société japonaise, divisée en huit classes, est essentiellement féodale. Les princes, les nobles, les prêtres, les militaires sont les quatre classes privilégiées, et il leur est permis de porter deux sabres. Les lettrés de la bourgeoisie, les

Digitized by Google

négociants et marchands en gros, les petits négociants, les artisans et les artistes, enfin les paysans et les journaliers, forment les quatre dernières classes. En dehors de ces catégories, existent des parias voués au dernier mépris, et condamnés à vivre hors de la société des autres hommes : ce sont les individus qui se livrent au commerce ou à la préparation des pelleteries. Ce sentiment résulte de l'idée d'impureté que la religion de Sinto attache à tout ce qui a touché les choses mortes. Les princes composant la première classe constituent une féodalité maîtresse de la terre; ils se divisent en deux catégories, la première relève du mikado, la seconde du siogoun. Ils sont souverains dans leurs terres, et jouissent de toutes les prérogatives féodales, entretenant des troupes, rendant la justice, levant des impôts dans toute l'étendue de leurs domaines. Ils sont héréditaires comme le mikado, le siogoun et le président du conseil d'État. Les luttes auxquelles une pareille organisation pourrait donner lieu sont prévenues par une institution qui, nulle part, n'a plus de développement et ne présente un caractère plus vexatoire et plus corrompu qu'au Japon, la police; elle pénètre dans les plus intimes détails de la vie privée, n'épargnant personne à aucun degré de la hiérarchie politique. Depuis le mikado jusqu'au dernier des employés de l'État, c'est un enchevêtrement perpétuel d'intrigues qui se croisent dans toutes les régions de la société : chaque pouvoir est ainsi au courant de la conduite de tous les autres, c'est une large surveillance réciproque. Les lois du Japon sont sévères et cruelles. L'exil, la prison et surtout la mort sont les peines ordinaires. On décapite ou on crucifie les coupables. Dans les premières classes, un ordre du siogoun suffit; l'officier ou le fonctionnaire fautif se font eux-mêmes justice en s'ouvrant le ventre.

On est peu d'accord sur la population, les forces et les revenus du Japon. Des voyageurs ont prétendu que cet empire avait 40,000,000 d'habitants; d'autres ont restreint ce chiffre à 30, 20 et même 15,000,000. De même l'armée est-elle de 400,000 soldats ou de 100,000 seulement? Ce sont des détails qui nous demeureront étrangers tant que les relations avec le Japon seront aussi restreintes. Un point sur lequel on est d'un plein accord, c'est que les Japonais sont très-braves et professent le plus souverain mépris de la vie; mais ils n'ont pour armes que de mauvais fusils, des piques, des arcs, des sabres, et chez eux l'artillerie est tout à fait dans son enfance. Les guerres n'ont pas exercé depuis longtemps leurs armées; enfin la marine entière de ce peuple insulaire et navigateur serait incapable, par la mauvaise construction des navires, de tenir contre quelques bateaux à vapeur. Ces faits ne sont pas sans intérêt au moment où la convoitise des États-Unis menace d'une invasion le riche archipel japonais. Sans aucun doute, ses habitants résisteront avec courage, mais ils ne sauraient tenir contre les armes et la discipline américaine, et l'on peut présager qu'ils subiront bien des défaites, et que plus d'un général vaincu se déchirera les entrailles.

Les Japonais que j'ai rencontrés sur des bâtiments de leur nation rappelaient, par leur organisation, tous les traits caractéristiques de la conformation mongole,

Digitized by Google

y compris la position oblique de l'œil; mais ils sont les moins laids de leur race. Klaproth observe que leur énergie musculaire et intellectuelle a surtout contribué à modifier leur première nature. Les rares voyageurs qui ont visité le Japon s'accordent à dire que ses habitants sont en général vigoureux, alertes, colorés : les jeunes gens ont la tête ornée d'une abondante chevelure noire. Le costume ordinaire des deux sexes de toutes les classes se ressemble beaucoup pour la forme, et ne diffère que par la couleur, le prix, la finesse de l'étoffe dont il se compose. Il consiste en un certain nombre de robes très-amples qui se portent l'une par-dessus l'autre sans être serrées. Celles des basses classes sont en toile ou en calicot, et celles des personnes riches en soie avec des sortes d'armoiries brodées sur la poitrine et sur le dos de la robe extérieure; toutes sont attachées autour des reins par une ceinture. Les manches sont longues et très-larges; la partie qui pend sous le bras, fermée à l'extrémité, sert de poche. Les robes des femmes sont en général ornées d'or et de broderies. Les hommes ont sur leurs épaules une écharpe dont la longueur est réglée d'après le rang de la personne, et qui sert en même temps à déterminer la profondeur du salut qu'ils se doivent réciproquement en se rencontrant. Quand on salue un supérieur, il faut se baisser jusqu'à ce que le bout de l'écharpe touche à terre. A ce costume se joint, dans les grandes occasions, la robe de cérémonie. C'est un manteau d'une forme particulière qui se jette par-dessus les autres vêtements. Les hautes classes portent en outre une espèce de pantalon appelée *hackkame*, qui paraît consister en une énorme jupe plissée, cousue entre les jambes, mais qui est laissée suffisamment ouverte à l'extérieur pour ne pas gêner la marche. La différence des rangs ne se marque, par ce pantalon-jupe, que dans certaines occasions de cérémonie. C'est par le double sabre que se distinguent les personnes des premières classes, par un sabre seul qu'on reconnaît les classes intermédiaires; il est sévèrement interdit aux dernières classes d'en porter.

Dans les maisons, les Japonais ne portent aux pieds que des chaussons; dehors ils recouvrent ces chaussons de souliers dont les semelles de paille, de bois ou de roseau sont maintenues sous le pied par une petite cheville qui traverse une ouverture pratiquée dans le chausson et passe entre le pouce et le premier doigt du pied. L'impossibilité de soulever en marchant un pied ainsi chaussé, explique suffisamment la gaucherie des Japonais dans leurs mouvements. Ils ôtent toujours ces gênantes chaussures dans l'intérieur des maisons.

C'est la coiffure qui forme la principale différence entre le costume des deux sexes. Les hommes se rasent tout le devant et le haut de la tête; les cheveux qui croissent autour des tempes et derrière la tête sont soigneusement rassemblés, tirés en avant et noués de manière à former une espèce de touffe sur le crâne dépouillé. Il y a toutefois certaines professions dont les membres ne suivent pas l'usage général; les prêtres bouddhistes et les médecins se rasent toute la tête; on dit au contraire que les chirurgiens conservent tous leurs cheveux qu'ils rassemblent en masse sur le sommet de la tête.

Digitized by Google

L'abondante chevelure des femmes est arrangée en forme de turban, dans lequel elles placent une grande quantité de morceaux de belle écaille de tortue longs de quinze pouces, de l'épaisseur d'un doigt, artistement travaillés et polis de façon à ressembler à de l'or. Ces ornements coûtent fort cher, et en porter un grand nombre est un signe de distinction en même temps que de richesse. La mauvaise habitude de se peindre le visage en rouge et en blanc détruit le teint des femmes. Hommes et femmes ne portent de chapeaux que quand il pleut; ils regardent l'éventail comme une protection suffisante contre l'ardeur du soleil. Cet éventail, qui se voit à la main ou à la ceinture de tout le monde sans exception, est l'une des choses qui frappent le plus les yeux des Européens. Soldats et prêtres ont leurs éventails de même que les petites maîtresses. C'est sur leur éventail que ces dernières reçoivent les sucreries qui leur sont offertes dans les visites; le dandy l'emploie en guise de badine. On dit qu'un éventail présenté à un criminel d'un rang élevé, sur un plateau d'une forme particulière, annonce sa condamnation; sa tête tombe au moment où il la baisse sur l'éventail.

C'est dans Niphon que se trouve la capitale de tout le Japon, Yedo; elle est située dans l'une des baies orientales de l'île; sa circonférence immense en fait pour l'étendue, et peut-être pour la population, la ville la plus considérable de l'univers. Il faudrait, selon l'auteur de l'histoire du Japon, Kæmpfer, vingt et une heures de chemin pour faire le tour entier de la ville. Observons cependant que ses maisons ont un seul étage ou deux au plus, et que dans un grand nombre le rez-de-chaussée seul est habité. Le palais du siogoun, qui seul par son étendue, formerait une ville considérable, puisqu'il a cinq lieues de circonférence, est entouré de murs de pierre avec des fossés et des pont-levis. Un nombre immense de logements en occupe l'intérieur. Le salon des cent nattes (*sen-sio-siki*) a six cents pieds de long et trois cents de large, c'est à peu près la superficie de l'île de Desima, seule concession faite dans le Japon aux Hollandais. Une tour carrée s'élève à l'une des extrémités du palais; c'est le signe de sa prééminence, et il est interdit aux grands d'orner leurs demeures d'une construction semblable, si ce n'est dans leurs domaines hors de la ville. Aux angles des toits, s'élèvent des dragons dorés; les colonnes et les plafonds sont incrustés d'ébène, de camphrier et d'autres bois précieux. L'ameublement entier ne consiste qu'en nattes blanches garnies de franges d'or; Yedo est pendant la moitié de l'année la résidence des princes feudataires de l'empire; leurs familles y demeurent toujours comme otages de leur fidélité.

Les maisons des particuliers sont en bois, mais peintes en blanc, de sorte qu'on les croirait de pierre; ce mode de construction cause des incendies journaliers: en 1773, la ville presque entière fut détruite par les flammes, depuis on a organisé un corps de surveillants qui font le même office que chez nous les pompiers. L'étage supérieur sert de magasin; le rez-de-chaussée n'est composé que d'une grande pièce qui se divise à volonté en plusieurs parties, par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de siéges ni de tables, mais seulement de

Digitized by Google

nattes; c'est assis sur un tapis somptueux que le siogoun lui-même reçoit les hauts fonctionnaires, et les ambassades quand elles ont le privilége de parvenir à Yedo.

La fréquence des tremblements de terre qui, à plusieurs reprises, notamment en 1703, ont bouleversé Niphon et détruit en partie sa capitale, doit être le motif qui a empêché qu'on élevât à Yedo plus de monuments remarquables. Il en est un cependant que la renommée a rendu fameux : c'est le *Nyphon-Bas* ou *Pont du Japon*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'île : il est long de deux cent quarante pieds, construit en bois de cèdre et bordé de balustrades ornées de boules en cuivre doré.

Si Yedo est la capitale politique de l'empire, c'est Myako, séjour du mikado, qui est le centre des arts, de la littérature et de l'industrie. Des palais et des temples innombrables ornent cette brillante cité; celui du mikado passe pour être merveilleux, mais on ne saurait le décrire, car jamais étranger n'a profané ce sanctuaire, jamais Européen n'a paru devant le suprême pontife et n'a été admis à contempler son auguste visage. [1]

CHAPITRE XIX

RELATIONS DES JAPONAIS AVEC LES EUROPÉENS. — DEZIM. — NANGASAKI. PRÉPARATIFS DES ÉTATS-UNIS CONTRE LE JAPON.

Les Japonais n'ont pas toujours témoigné pour les étrangers la même aversion qu'aujourd'hui; ces insulaires, entrevus vers 1280 par le Vénitien Marco-Polo, que sa fortune singulière avait placé dans une position éminente auprès du souverain mongol Kublaï-Khan, accueillirent avec bienveillance le Portugais Ferdinand Mendez Pinto, qu'une tempête avait jeté sur leurs rivages. C'était au milieu du XVIe siècle, toute terre nouvelle semblait alors la conquête légitime de l'Église romaine; les missionnaires accoururent au Japon. Le premier d'entre eux, saint François Xavier, fut reçu avec les marques d'une grande faveur par les princes indigènes. Le vertueux apôtre sut faire aimer la foi catholique; il fit des prosélytes nombreux, érigea beaucoup d'églises et jeta les fondements d'une large organisation religieuse. Touchée par ses pieuses et douces paroles, la société japonaise entière, multitude, princes et seigneurs, embrassait la foi nouvelle. Par malheur, les successeurs de saint Xavier ne le valurent pas; au récit de son ample moisson, jésuites et moines de tous les ordres accoururent, il y eut encore parmi eux de vertueux prêtres, mais il y eut aussi des ambitieux; l'espoir

1. *Annuaire des Deux Mondes*, 1850. — Coutumes et cérémonies des Japonais, *Asiatic Journal* dans la *Rev. Brit.*, 4e série, t. XXIII. — *Voyage au Japon*, 1823-1830, par M. de Sieboldt, traduction française de MM. de Montry et Fraissinet.

Digitized by Google

de la domination remplaça chez beaucoup l'humble désir de gagner des âmes au christianisme. Quelques-uns de ces moines, qui étaient partis pauvres prêtres, et qu'une bulle de Rome avait faits évêques des villes du Japon, ne craignirent pas d'offenser la noblesse par leurs orgueilleuses prétentions quand ils se virent entourés d'un million de chrétiens pleins de l'ardeur d'une jeune conversion. L'un d'eux rencontra un jour sur le chemin de Yedo un noble gouverneur d'une province lointaine, et au lieu de descendre de son palanquin et de donner les signes exigés de respect et d'obéissance, il poursuivit son chemin avec une indifférence dédaigneuse. Peu après, l'imprudente parole de cet Espagnol, qui avouait que la conversion n'était qu'un moyen de conquête, alarma le siogoun : « Eh! quoi, s'écria-t-il, mes États sont-ils remplis de traîtres? » La persécution ne se fit pas attendre; vingt-six prêtres furent martyrisés, et le chef de la religion de Sinto, le mikado, déclara qu'il fallait extirper du Japon le catholicisme.

Sur ces entrefaites (1600), les Hollandais, envieux de la fortune des Portugais, et désirant partager les richesses immenses que renfermait le Japon, équipèrent une flottille pour cet archipel : un seul de leurs bâtiments parvint à sa destination lointaine. Parmi les hommes de son équipage se trouvait un Anglais au service de la Hollande, William Adams. Cet homme sut se faire bien venir du chef de l'une des provinces, qui le prit en amitié et le protégea. A cette époque, le commerce du Japon s'étendait à toutes les contrées situées à l'est du détroit de Malacca; il se faisait sur des jonques semblables à celles des Chinois, avec des voiles tissues comme des nattes, se repliant comme un éventail lorsqu'il fallait les carguer; la coque était de cèdre, et bien plus solide que celles employées au Japon depuis que la navigation dans les pays étrangers y est interdite. William obtint du siogoun l'autorisation de faire venir au Japon ses compatriotes, en lui déclarant que leur religion différait de celle des Portugais et qu'ils ne chercheraient pas à convertir ses sujets. Ce fut dans les mains des Hollandais que tomba la lettre de William Adams; ceux-ci prirent pour eux la permission et arrivèrent au Japon au moment où de nouveaux griefs venaient de s'élever entre ses habitants et leurs premiers visiteurs; des Japonais avaient été massacrés à Macao, et chaque jour le comptoir portugais de Nangasaki était ensanglanté par des querelles. Les nouveaux venus obtinrent quelques avantages commerciaux; ils contribuèrent à irriter contre les Portugais, dont ils étaient devenus les rivaux, leurs hôtes communs. Une vaste persécution contre les chrétiens chercha des victimes dans toutes les classes de la société japonaise; le catholicisme s'éteignit dans les persécutions; les Portugais furent massacrés dans leurs comptoirs, puis confinés à l'îlot de Dezima, dans le port de Nangasaki. Les Hollandais étaient au comble de leurs vœux; peu leur importaient les persécutions, ils étaient partisans de la réforme, et d'ailleurs ils n'étaient venus chercher au Japon que des avantages commerciaux. Bientôt les Portugais furent chassés même de Dezima. Les Hollandais, commodément établis dans les factoreries de Firando, se croyaient à l'avenir certains du monopole commercial du Japon; ils ignoraient la

Digitized by Google

résolution prise par les souverains de fermer à jamais l'archipel entier aux nations lointaines; l'ordre leur fut donné d'évacuer Firando et de se transporter dans la prison que les Portugais venaient de quitter. Le système d'isolement et d'exclusion commençait au Japon, et il ne paraît pas que cette nation soit oublieuse, car jamais depuis elle ne s'est en rien départie de sa résolution. Vainement les Russes, les Anglais, les Américains, s'efforcèrent de renouer avec elle des relations commerciales, leurs avances sont toujours demeurées sans succès. Les Hollandais n'achètent qu'au prix des plus honteuses humiliations le privilége de conserver Dezima; on dit même qu'ils furent obligés, pendant les premières années qui suivirent l'expulsion des Portugais, de fouler aux pieds, dans une cérémonie qui se renouvelait tous les ans, les insignes de la religion chrétienne.

Cet îlot de Dezima où les Hollandais végètent depuis deux cents ans, n'est qu'une sorte de jetée ou brise-lame de six cents pieds de long sur deux cent quarante de large, construite au milieu des vagues, à peu de distance du rivage. Toute sa surface couverte de maisons et de magasins ne communique avec Nangasaki que par une étroite chaussée fermée à l'extrémité par un corps de garde. Les prisonniers, car on peut leur donner ce nom, sont au nombre de onze : le chef de la factorerie, un directeur des magasins, un teneur de livres, un médecin, cinq commis et deux gardes-magasins. On ne leur accorde aucun domestique européen et leurs domestiques japonais doivent quitter l'île au coucher du soleil.

Par une singularité remarquable, les courtisanes seules, qui abondent au Japon, ont le droit de passer la nuit à Dezima. D'ailleurs, il est rigoureusement interdit à toute femme honnête de jamais mettre le pied dans l'îlot. Les enfants qui naissent des unions passagères des Hollandais avec les filles de Dezima sont considérés comme Japonais. En conséquence, ils ne doivent pas naître dans l'île. C'est sans doute pour empêcher toute fraude à cet égard, qu'il est enjoint à ces femmes de se présenter, une fois dans les vingt-quatre heures, à l'officier de police du pont. Il leur est permis de nourrir leurs enfants dans l'île; mais la période de l'éducation venue, ces enfants sont enlevés à leurs pères et élevés à Nangasaki. Les filles deviennent ce qu'elles peuvent, et, sans doute, tombent dans la classe de leurs mères; quant aux fils, ils obtiennent, moyennant finance, les emplois subalternes du gouvernement. Si c'est un crime de naître à Dezima, c'en est un aussi d'y mourir. Dès qu'une femme ou un enfant sont attaqués d'une maladie grave, ils sont transportés dans un lieu où ils puissent mourir légitimement.

Parfois il est donné aux employés de la factorerie hollandaise à Dezima d'en sortir et de faire une courte excursion dans le voisinage, mais c'est une licence dont les autorités sont fort avares. En pareil cas, le promeneur est toujours accompagné par une armée d'indigènes, de gardes, d'interprètes qui emmènent avec eux leurs amis et leurs parents et les fêtent aux dépens du Hollandais. Une de ces parties de campagne lui coûte aussi cher qu'un long voyage. On jouit, il est vrai, sur les montagnes qui dominent Nangasaki d'un magnifique panorama;

Digitized by Google

la vue s'étend sur des côtes, des baies, des promontoires couverts de riantes cultures ou richement boisés, et des barques innombrables couvrent au loin la mer japonaise. Nangasaki est construite avec régularité sur le penchant d'un coteau, et ses maisons, toutes accompagnées d'un jardin, présentent un agréable ensemble. Comme à Yedo et dans toutes les villes au Japon, ces maisons n'ont qu'un étage surmonté d'un magasin ou grenier. La hauteur de la façade sur la rue et le nombre des fenêtres sont, dit-on, fixés par des lois municipales. Les maisons sont en bois avec un mélange d'argile et de paille hachée, le ciment qui les recouvre leur donne de loin l'aspect de la pierre. Chacune d'elles est entourée d'un balcon en treillage ou *virandah* qui communique avec toutes les chambres. Les fenêtres sont fermées par des carreaux de fort papier protégés contre la pluie par des volets.

Au-devant des maisons les plus distinguées, règne un large portique ou vestibule où se déposent les palanquins, les parasols et les souliers des personnes qui font visite. C'est là encore, qu'attendent les domestiques et les gens qui viennent pour affaires. Ce vestibule communique avec les offices, le maître et sa famille occupent le derrière de la maison, qui avance en forme de triangle dans le jardin de manière à recevoir plus d'air et de gaieté Les jardins, si petits qu'ils soient, sont toujours dessinés avec art, et l'on y trouve rochers, lacs, montagnes, cascades, et, sous d'épais ombrages, un autel ou oratoire domestique. La partie la plus remarquable d'une maison japonaise est le magasin détaché du reste de l'habitation et construit à l'épreuve du feu. C'est là que les marchands gardent leurs marchandises et que les particuliers resserrent leurs effets précieux. Les matériaux dont ces magasins sont construits sont les mêmes qui servent aux maisons; mais toute la boiserie, même les portes et les toits, est recouverte d'un enduit d'argile d'un pied d'épaisseur. Le jour, les fenêtres sont fermées par des volets de cuivre; enfin, au moindre danger, on couvre toutes les parties du bâtiment d'une épaisse couche de boue. Ces magasins sont à l'épreuve du feu, et répondent parfaitement au but pour lequel ils ont été construits. Un Hollandais dit que dans un incendie qui consuma onze rues de Nangasaki, aucun d'eux ne fut détruit.

Dès qu'on a traversé la ville, on se trouve transporté au milieu d'une campagne délicieuse où, dans les vallées, comme du sommet des collines, des points de vue enchanteurs se présentent de tous côtés aux regards. Dans les sites les plus agréables s'élèvent les temples des divinités. Soixante et un de ces temples, sont semés dans un petit rayon autour de Nangasaki. Ils sont aussi simples dans leur architecture, que les maisons particulières, et entourés comme elles, d'une galerie ou *virandah;* souvent, plusieurs petits temples ou chapelles environnent l'édifice principal. L'ensemble, ou le grand temple, est désigné par Siébold sous le nom de *yasiro* et les chapelles sous le nom de *miyas.* Chaque gasiro est placé sur une montagne, d'où il domine une vaste perspective; il est en outre, situé au milieu d'un jardin, et c'est à ces jardins que les Japonais ou les Hollandais ont

Digitized by Google

coutume de se rendre dans leurs parties de plaisir. Derrière les temples, se trouve toujours une grande salle servant d'auberge, et que les prêtres louent aux voyageurs ou aux sociétés qui viennent y prendre leurs repas.

C'est là que sont conduits les membres de la factoterie avec tout leur cortége japonais, quand ils ont obtenu l'autorisation de quitter pour quelques heures leur prison. C'est à ce moment, pendant que la compagnie se régale à leurs frais, qu'ils peuvent, suivis d'un seul interprète, entrer dans les magasins et acheter les objets à leur convenance.

D'autres fois, le Hollandais et sa société se rendent dans une maison à thé, lieu qui rappelle par ses destinations les *flower-boats* de Canton. On y boit, on y entend de la musique, on y trouve ces filles japonaises qui rappellent les anciennes courtisanes de la Grèce, et ne sont pas une des moindres singularités du Japon. Ces jeunes filles achetées par les maîtres des maisons à thé, reçoivent, pour la plupart, l'éducation la plus soignée; des arts et des talents de toutes sortes s'ajoutent à leurs grâces naturelles, leur conversation est pleine d'attrait; leur société charmante est recherchée des Japonais de toutes les classes, et, pour comble de ressemblance avec les mœurs athéniennes, les voyageurs au Japon affirment ce fait, les maris mènent avec eux leurs femmes dans les maisons à thé afin de les faire jouir des charmes de la musique, de la danse et de l'entretien de ces gracieuses courtisanes.

Ces femmes, dit-on, achetées dès leur enfance, et jetées par la fortune dans cette triste condition, n'y demeurent que temporairement. Après un certain temps, la liberté leur est acquise, et elles deviennent ce que bon leur semble. Quelques-unes trouvent à se marier avantageusement, et deviennent de bonnes épouses, rien du mépris qui s'attachait à leur condition ne les suit dans leur position nouvelle; un plus grand nombre entre dans une espèce d'ordre de religieuses mendiantes.

Le nombre des maisons à thé semble incroyable; les Hollandais affirment qu'à Nangasaki, ville qui ne contient pas plus de soixante-dix mille âmes, il y en a plus de sept cents. La route entière de Yedo en est bordée.

Au nombre des rares distractions permises aux Hollandais se trouvent encore les fêtes religieuses qui, au Japon, se célèbrent avec une grande magnificence. Parmi ces fêtes, celle du dieu *Suwa-Kami*, divinité tutélaire de Nangasaki, est la plus remarquable. Ce qui ajoute sans doute à son éclat, c'est qu'elle coïncide avec l'une des grandes fêtes qui se célèbrent par tout l'empire. Elle commence par des prières dans le temple consacré à Suwa. Ce temple, décoré de drapeaux, est visité par toute la population, en habits de fête, qui adresse au dieu ses hommages et dépose sur son autel des offrandes proportionnées au rang et à la richesse de chacun. Vient ensuite la solennité publique qui consiste à placer l'image du dieu avec ses ornements les plus précieux, au nombre desquels figurent des armes d'une grande richesse, dans une châsse magnifiquement dorée et vernie, que portent par la ville les serviteurs du temple, accompagnés des principaux prêtres à cheval ou en

Digitized by Google

palanquin, et d'un détachement de cavalerie envoyé par le gouvernement. La châsse, l'image et les trésors sont ensuite déposés dans une cabane de paille au milieu d'une vaste place; là, ils demeurent exposés aux regards du public. Telle est la cérémonie religieuse; mais elle est suivie pendant plusieurs jours de jeux et de représentations théâtrales, dont la dépense est défrayée chaque année par un des quartiers de la ville chacun à son tour. Ces divers quartiers rivalisent à l'envi pour rendre ces jeux plus brillants et plus coûteux : ils s'efforcent de se surpasser dans leurs soins pour l'instruction des enfants qui remplissent les principaux rôles dans les spectacles. Chaque quartier envoie son cortége particulier et chaque rue fournit deux ou trois jeunes acteurs. Voici comment un témoin oculaire, M. Van Overmeer Fischer, décrit la marche et les représentations de cette fête.

« On voit en tête du cortége une énorme masse de toile attachée à un cerceau et pendant jusqu'à terre. Un homme, dont on n'aperçoit que les pieds, la porte sur un bambou. Cette toile est richement ornée et surchargée de broderies à sa partie supérieure; des animaux, des oiseaux, des personnages célèbres, quelquefois les outils d'une profession, sont les sujets habituels de ces broderies emblématiques. Cette toile est suivie de musiciens portant tambours, cymbales et flûtes. Ils ont un costume bizarre et sont précédés de leur *ottona*, principal officier municipal du quartier et suivis par un grand nombre d'habitants de la rue. Après les musiciens, paraît la troupe d'enfants représentant les hauts faits d'un demi-dieu : vêtus et armés dans le costume du temps, les chefs de la troupe s'avancent gravement, suivis d'hommes et de femmes déployant tout le luxe et la pompe d'une cour japonaise. Chacune de ces cours est accompagnée de petits palanquins portés par des domestiques et destinés à recevoir les enfants quand ils sont fatigués. Les enfants sont suivis d'une troupe de comédiens. En un instant, deux ou trois bancs d'égale longueur, sont placés à côté l'un de l'autre; sur ces bancs, on met quelques paravents et décorations; puis au son des siamsies, sortes de guitares à trois cordes, des tambours et d'autres instruments de musique, les acteurs représentent leur pièce, qui se joue avec beaucoup de vivacité, et ne dure pas plus d'un quart d'heure. La pièce finie, surviennent des musiciens en foule, des palanquins, les parents des enfants, enfin les domestiques ferment le premier cortége qui fait place au second exactement semblable.

« La première représentation a lieu devant la cabane de paille, en l'honneur du dieu Suwa; tout autour de la place sont assis une foule de spectateurs parmi lesquels des échafaudages particuliers sont assignés au gouvernement et à ceux des Hollandais qui ont obtenu l'autorisation d'assister à la fête. Les autres représentations ont lieu dans d'autres parties désignées de la ville, et les onze ou douze cortéges dont se compose l'ensemble se suivent avec tant de régularité que jamais aucun désordre n'a lieu malgré la quantité considérable de personnes qui assistent à ces réjouissances.

« Le premier cortége se présente à sept heures du matin devant la cabane, et le

Digitized by Google

milieu du jour arrive avant que le dernier ait passé; pendant toute la journée, on rencontre quelqu'un de ces cortéges dans les divers quartiers de la ville. Les réjouissances durent plusieurs jours; mais le 9 et le 11 du mois, c'est-à-dire le premier et le troisième jour de la fête, sont les plus solennels. Toute affaire est alors suspendue: le plus pauvre artisan se revêt de son costume de cérémonie, toutes les maisons sont décorées intérieurement de tapis et de paravents, en dehors de tapisseries à l'ombre desquelles les amis passent la journée ensemble à boire, à manger et à faire de la musique. Chaque rue doit contribuer aux frais de ces coûteuses dépenses tous les cinq ou six ans, et le matériel de la fête est annuellement renouvelé; les costumes, les décorations sont toujours neufs et confectionnés avec les meilleurs matériaux. »

Telle est la fête principale de Nangasaki; elle porte le nom de Matzuré. Il y en a encore un grand nombre d'autres : dans l'une d'elles, qui revient au huitième mois de l'année japonaise, les diables jouent le principal personnage. Plusieurs d'entre eux, munis de cornes et portant un masque effroyable, parcourent les rues, dansant et frappant des tambours avec des bâtons. Ces démons sont de toutes les couleurs, verts, rouges, bleus, blancs. Voici l'explication qu'un Hollandais obtint de cette fête bizarre : un jour les théologiens japonais furent en grande discussion pour savoir de quelle couleur devait être le diable; la querelle s'envenima, et on eût pu craindre une guerre civile, quand l'un d'eux proposa de porter la question au mikado. Celui-ci trancha la difficulté en déclarant qu'il y avait des diables de toutes les couleurs. Une fête annuelle a lieu en commémoration de cette sage décision.

En dehors de ces cérémonies toutes religieuses, des divertissements publics ont lieu deux fois par mois; le premier, qui revient au commencement du mois, est assez bizarrement précédé du paiement obligé des dettes. Le soir, ceux des Japonais qui ont perdu quelque membre de leur famille montent sur des jonques, et lancent sur la baie des lanternes allumées. Bien heureuses les âmes dont la lumière ne s'éteint pas de suite dans les flots, les autres sont plus ou moins misérables, plus ou moins tourmentées dans l'enfer japonais.

Il est quelques fêtes interdites aux Hollandais, qui n'ont pu les voir que par tolérance et en secret. De ce nombre est celle qu'on appelle la grande chasse du gouverneur, et qui ressemble assez à une revue militaire. Nous empruntons au narrateur de la fête *Matzuré* les détails de cette autre solennité.

« On nous permit, dit-il, de voir en secret le cortége traverser la ville. Toutes les personnes qui en faisaient partie étaient en habit militaire, et portaient les insignes de leurs grades. Les rues avaient été balayées avec soin, on n'y voyait aucun passant; mais tous les habitants regardaient d'un œil curieux à travers les jalousies, et entr'ouvraient les tapisseries et les drapeaux qui décoraient leurs maisons. Quand l'approche du cortége fut annoncée, on nous donna l'avis de nous abstenir soigneusement de rire et de faire aucune démonstration qui pût causer du trouble ou indiquer un manque de respect. En avant marchaient

Digitized by Google

quatre hommes avec des balais, sortes de licteurs qui, au Japon, précèdent toujours les grands personnages en criant : *Staï ! staï !* Leurs balais servent à écarter du chemin les pierres qui, par mégarde, auraient pu être oubliées. Après ces balayeurs venait l'avant-garde, composée de huit chasseurs armés de mousquets et tenant leur mèche allumée. Ils portaient un chapeau plat en laque, un court manteau de calicot vert, avec un écusson armorié peint sur la poitrine, une ceinture de ruban brunâtre, un large pantalon, des cothurnes et une seule épée courte. Ils étaient suivis d'un *gobanyosi*, membre du conseil du gouvernement, vêtu comme eux, mais en soie, et portant deux épées. Venait ensuite un cortége immense de domestiques, d'agents de police, d'*ottonas* ou officiers municipaux, de serviteurs, de chasseurs, de directeurs de toute sorte avec le commandant de la garde municipale magnifiquement vêtu, assis sur un cheval que deux domestiques conduisaient par la bride ; autres gardes, autres chasseurs, domestiques, hommes de tous grades, puis un porte-bannière et le maire Takasima-Sirobe-Sama, qui en même temps est commissaire du trésor impérial ; il était à cheval, vêtu d'une robe d'étoffe d'or, avec un chapeau de laque brune et des armes d'or ; son cheval, conduit par deux fantassins, était suivi de dix domestiques. Apparaissaient de nouveau les chasseurs, les gardes, les *gobanyosi*, des domestiques, des ornements, des armes, des palanquins, des hallebardiers, des employés de toute espèce, des secrétaires, enfin le gouverneur de Nangasaki, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné, avec deux fantassins de chaque côté. Il était vêtu d'un très-riche costume de drap d'or et d'argent ; sur sa tête il avait un casque en laque bordé d'argent avec un écusson armorié en or ; il portait deux épées, et son bâton de commandement était placé dans sa ceinture, sur son dos. Son maintien, comme celui de toutes les personnes du cortége, était grave et hautain ; il régnait surtout un silence tel que l'on aurait pu se croire dans une rue inhabitée plutôt que dans un lieu où étaient rassemblés tant de milliers d'acteurs. Car, après le gouverneur, le cortége était aussi considérable que devant lui en domestiques, gens, chasseurs et employés, etc.

« Tel est, ajoute Fischer, le cortége de cet officier qui, bien que revêtu à Nangasaki d'une autorité suprême, ose à peine, quand il est à Yedo, aspirer à l'honneur de présenter les chaussons au souverain. »

Ces distractions, qui de loin en loin rompent la monotonie de la vie hollandaise, ne sauraient suffire à faire oublier aux habitants de Dezima les ennuis et les humiliations de leur espèce de captivité. Les bénéfices de leur commerce ne sont pas non plus une compensation suffisante. Batavia n'envoie, chaque année, dans la baie de Nangasaki qu'un seul navire dont il devient de plus en plus difficile de compléter le chargement. Les marchandises introduites au comptoir japonais sont vendues aux enchères publiques en présence du subrécargue et du directeur de la factorerie de Dezima, par les soins des commissaires spéciaux nommés par le gouverneur japonais, et seuls autorisés à entrer en relations avec les étrangers. Si le subrécargue trouve que les prix offerts sont trop bas, il peut arrêter la vente,

Digitized by Google

mais il ne lui est permis de représenter que l'année suivante le lot retiré des enchères, et ce lot demeure emmagasiné dans la factorerie. Quant aux articles exportés, les Japonais en fixent arbitrairement le prix au taux le plus élevé, et ils rançonnent ainsi les Holandais obligés de se procurer une cargaison de retour. Le commerce de Batavia avec le Japon n'a plus assez d'importance pour compenser les frais d'établissement de Dezima, et les sacrifices de dignité auxquels est condamné le pavillon hollandais.

Vainement, en 1844, le roi Guillaume II espéra tirer parti des événements qui venaient de s'accomplir en Chine, et écrivit au siogoun pour le prier d'ouvrir spontanément quelques ports aux Européens, lui représentant que c'était le moyen d'acquérir les sympathies des autres nations, et de s'épargner les humiliations qui venaient de frapper la Chine. Sa lettre demeura deux ans sans réponse; enfin le siogoun répliqua qu'il avait suivi avec attention les événements qui avaient amené la grande réforme de l'empire chinois, et il y trouvait la preuve qu'un État ne peut jouir d'une paix durable qu'à la condition d'en exclure tous les étrangers. Si la Chine n'avait jamais permis aux Anglais de s'établir largement à Canton, et d'y prendre racine, les querelles qui ont causé la guerre n'auraient pas eu lieu, et les Anglais se seraient trouvés si faibles qu'ils auraient succombé dans une lutte inégale. En conséquence, il autorisait la continuation du privilége actuel, mais s'opposait à tout agrandissement.

Au moment où les Hollandais échouaient dans leurs tentatives d'agrandissement, les Américains n'étaient pas de leur côté plus heureux. En 1846, un de leurs navires osa se présenter, non à Nangasaki, mais à Yedo, pour entrer plus promptement en négociation avec le chef temporel de l'empire. Il n'était pas encore au mouillage, qu'un officier japonais se présente à son bord. Le commodore américain déclara qu'il venait en ami, pour savoir si le Japon n'avait pas, comme la Chine, ouvert ses ports au commerce étranger, et, dans le cas où il en serait ainsi, pour fixer par un traité les conditions auxquelles les navires des États-Unis commerceraient avec le Japon. Il remit cette proposition par écrit à un officier qui promit de la transmettre au siogoun. Les Japonais refusèrent formellement de recevoir l'équipage à terre, les autorités japonaises firent en outre observer que les bâtiments étrangers qui approchent des ports du Japon sont tenus d'envoyer à terre toutes leurs armes. Après huit jours d'attente, le commodore reçut la réponse du siogoun, ainsi conçue : « D'après les lois japonaises, les Japonais ne peuvent commercer qu'avec les Hollandais et les Chinois; il ne sera pas permis que l'Amérique fasse un traité avec le Japon ou commerce avec cet empire, attendu que cette permission n'est accordée à aucune autre nation. Ce qui regarde les pays étrangers est réglé à Nangasaki, et non pas dans la baie de Yedo; en conséquence vous devez partir le plus tôt possible, et ne plus revenir au Japon. »

Les Américains cependant ont résolu d'y revenir, et, s'ils ne peuvent obtenir l'assentiment de cette nation peu hospitalière, de forcer ses ports. Ils ont de

Digitized by Google

puissants intérêts à s'ouvrir ces riches contrées : le Japon contient des mines immenses de houille, sans compter toutes ses autres richesses; aujourd'hui leurs navires fréquentent en grand nombre le nord de l'océan Pacifique, et chassent la baleine au delà même du détroit de Behring. L'escadre réunie aux îles Sandwich, et destinée pour Yedo, se compose de huit navires : trois bateaux à vapeur, trois corvettes, un brick et un navire de charge. Les instructions remises au commandant de l'expédition par le président des États-Unis sont un document assez curieux pour être reproduit malgré son étendue.

« Monsieur, le moment approche où doit se former la dernière maille des communications océaniques par la vapeur. De la Chine et des Indes Orientales en Égypte; de là, par la Méditerranée et l'océan Atlantique en Angleterre; puis d'Angleterre à nos heureux rivages et à d'autres parties de ce grand continent; de nos ports à la partie méridionale de l'isthme qui relie les deux continents occidentaux, et de cet isthme même sur la côte du Pacifique, dans la double direction du nord et du sud, aussi loin que la civilisation s'est étendue, les *steamers* des autres nations et les nôtres transportent tout à la fois les nouvelles, les richesses du globe et des milliers de voyageurs. Le président pense qu'il convient maintenant de compléter cette grande chaîne qui unit toutes les nations du monde par une ligne de steamers allant de Californie en Chine. Pour faciliter cette entreprise, il est à désirer que nous obtenions de l'empereur du Japon la permission d'acheter de ses sujets les approvisionnements de charbon qui seront nécessaires dans leurs voyages d'aller et de retour. La défiance bien connue qui a porté l'empire japonais à repousser, pendant les deux siècles derniers, les ouvertures qui lui ont été faites par les autres nations, pour ouvrir ses ports à leurs vaisseaux, entrave nécessairement toutes les nouvelles tentatives ayant pour but de l'amener à modifier sa politique d'exclusion. Les intérêts du commerce et même ceux de l'humanité demandent toutefois que nous fassions un autre appel au souverain de ce pays, en lui demandant de vendre à nos steamers, non pas les objets manufacturés par ses ouvriers, ni les produits du travail de ses fermiers, mais un don de la Providence, déposé par le créateur de toutes choses au sein des îles du Japon dans l'intérêt de la grande famille humaine. Par l'ordre du président, je vous transmets, pour l'empereur du Japon, une lettre que vous porterez à Yedo, sa capitale, sur votre vaisseau amiral, accompagné des navires de votre escadre que vous pourrez convenablement employer à ce service. A Hong-Kong ou à Macao, vous trouverez sans doute un navire des États-Unis, détaché de l'escadre du Pacifique, qui vous portera un certain nombre de marins japonais naufragés, recueillis récemment en mer par l'*Auckland*. Vous emmènerez ces hommes avec vous à Yedo, et vous les remettrez entre les mains des officiers de l'empereur, en leur donnant par votre interprète l'assurance que le gouvernement américain ne manquera jamais de traiter avec bonté tous les indigènes du Japon que le malheur pourrait pousser vers nos côtes, et qu'il espère la même bienveillance pour ceux de ses propres citoyens qui seraient

Digitized by Google

jetés sur les côtes du Japon. — La lettre du président à l'empereur du Japon sera remise par vous à ceux des hauts dignitaires qu'il pourra désigner pour la recevoir. Vous aurez à leur faire comprendre le but principal de votre visite. Le charbon de terre est si abondant au Japon, que le gouvernement de ce pays ne peut raisonnablement refuser de fournir à nos steamers, à de bons prix, cet article indispensable au commerce. Un des ports orientaux de l'île de Niphon serait le meilleur point pour cet objet. Toutefois, si le gouvernement du Japon persiste à suivre son système d'exclusion, vous pourrez l'engager à consentir à ce que le charbon soit transporté par ses propres navires sur quelque île voisine, d'un accès facile, où les steamers pourraient venir s'approvisionner, évitant ainsi tout commerce direct avec la population du pays. Il est important que vous profitiez de toutes les occasions pour faire entendre aux officiers japonais avec lesquels vous vous trouverez en contact, que le gouvernement des États-Unis ne possède aucune autorité sur la religion de ses propres citoyens, et qu'il n'y a par conséquent aucun motif de craindre qu'il veuille exercer la moindre influence sur la religion des autres pays. Le président, bien qu'il connaisse parfaitement l'extrême répugnance qu'a montrée jusqu'ici le gouvernement japonais à entrer en négociations avec les nations étrangères, répugnance que vous réussirez, on l'espère, à faire tomber, le président, dans la prévision de cette heureuse éventualité, a cru convenable de vous investir de pleins pouvoirs pour négocier et signer un traité d'amitié et de commerce entre les États-Unis et l'empire du Japon. *Il est important que vous assuriez à nos navires le droit d'entrer dans un ou deux ports du Japon*, et d'y disposer de leurs cargaisons, soit par ventes, soit par échanges, sans être soumis à des droits de ports exorbitants; il est plus important encore que le gouvernement du Japon s'engage à protéger les navires américains et les propriétés américaines qui pourront se trouver sur ses rivages. »

La lettre que le président des États-Unis, et que le commodore Perry, chef de l'expédition, est chargé de remettre à Yedo est ainsi conçue : « Je vous adresse par cette lettre un envoyé de mon propre choix, officier occupant un rang élevé dans son pays, et qui n'est nullement un missionnaire de religion. Il va par mon commandement vous porter mes compliments et mes vœux, et nouer amitié et commerce entre les deux pays. Vous savez que les États-Unis s'étendent maintenant d'une mer à l'autre, que les grands pays de l'Orégon et de la Californie font maintenant partie des États-Unis, et que de ces pays, qui sont riches en or, en argent et en pierres précieuses, nos navires à vapeur peuvent atteindre les rivages de votre heureux empire en moins de vingt jours. Bon nombre de nos navires feront maintenant, chaque année, le voyage entre la Californie et la Chine; ces navires passeront nécessairement le long des côtes de votre empire; les orages et les vents peuvent les faire échouer sur vos rivages; aussi nous demandons et nous espérons de votre amitié et de votre grandeur bienveillance pour nos hommes et protection pour leurs biens. Nous désirons que notre peuple puisse obtenir la permission de trafiquer avec votre peuple, mais nous ne

Digitized by Google

l'autorisons point à violer aucune des lois de votre empire. Notre but est d'établir des relations amicales, et rien de plus. Vous pouvez avoir des produits que nous serions bien aises d'acheter, et nous en avons d'autres qui pourraient convenir à votre peuple. Votre empire contient du charbon en abondance, et c'est là un article que nos navires à vapeur emploieraient dans leurs traversées de Californie en Chine. Il serait donc à souhaiter qu'un port de votre empire fût désigné, où l'on apporterait du charbon et où nos navires pourraient venir l'acheter. »

Les termes de cette lettre n'ont rien que de pacifique, mais il paraît que les instructions données au commandant de l'escadre de guerre seraient beaucoup moins vagues; le but certain des États-Unis est de contraindre le Japon à ouvrir ses portes; il y a là peut-être de l'émulation et de la jalousie de leur part : l'Angleterre a fait des progrès en Chine, les États-Unis veulent forcer les barrières du Japon. Nous allons donc assister dans peu de temps à ce débat de l'empire le plus vieux du monde avec la jeune Amérique, et le résultat de la lutte ne saurait être douteux. Le Japon forcé, la Chine ouverte, plus de trois cents millions d'hommes énergiques, intelligents, laborieux, faisant comme irruption dans nos sociétés civilisées, voilà certes un fait capable de compliquer l'avenir du monde, et de modifier ses destinées autant et plus que ne le fit pour l'Europe, à la fin du moyen âge, l'invasion des Turcs et la prise de Constantinople [1].

CHAPITRE XIX

INDO-CHINE. — ROYAUME D'ANNAM OU COCHINCHINE. ROYAUME DE SIAM. — BANKOK.

Dans cette contrée, sœur à la fois de l'Inde et de la Chine, et à laquelle la nature a donné des barrières contre le double courant de la conquête et de la civilisation; on retrouve aussi des sociétés presque enfantines et conservant de siècle en siècle, avec une indolente servilité, les usages bizarres, les puériles traditions des ancêtres. De la Chine au Bengale, quatre ou cinq peuples se partagent la vaste péninsule; ils sont toujours en guerre; quel est le motif de tant de discordes? Combattent-ils pour un équilibre indo-chinois? Ils combattent pour la possession de l'éléphant blanc: dans une de ses nombreuses transmigrations, l'âme de Bouddha a adopté ce séjour, et gloire au souverain d'Annam, de Siam ou de Pegou s'il a fait la conquête du noble animal, sa supériorité est assurée sur tous ses rivaux. Pour le roi birman, je ne le mentionne pas, il est

1. *Annuaires des Deux-Mondes*, 1850-1853.— Siebold, *Voyage au Japon.*—*Papers for the proplc. Rev. Britin.* av. 1852, et *Journ. asiat.*, ibid., 1839. Bulletin de la Soc. de géogr. de Paris, août 1846. — *Encyclopédie moderne* de MM. Didot, art. Japon.

Digitized by Google

trop préoccupé par la querelle que lui ont cherchée les Anglais, et par la guerre qu'ils lui font pour se mêler aux débats intérieurs. N'est-il pas curieux de retrouver dans ce coin de l'Asie la superstition égyptienne du bœuf Apis qui, lui aussi, renfermait l'âme de l'être souverain Osiris. Que d'autres singularités doivent offrir au voyageur ces régions à peine entrevues par les Européens; mais un Français doit bien se garder de mettre pied surtout dans l'Annam. Notre nation entretint autrefois des relations amicales avec cet État qui comprend le Tonkin, région où la mission catholique compte aujourd'hui plus d'un martyr; en 1831, l'amiral La Place, alors capitaine de frégate, visita le port de Touranne, et c'est en partie avec la relation de ce marin que je donnerai quelques notions sur l'Annam; mais depuis sept ans tous les bons rapports ont cessé, plusieurs de nos missionnaires ont été mis à mort, et deux bâtiments français, la frégate *la Gloire*, et la corvette *la Victorieuse*, ont détruit la flotte cochinchinoise. Grand nombre de nos compatriotes ignorent qu'en 1847 la France fut en guerre et combattit le souverain annamite; la cause de cet événement fut un édit très-rigoureux du roi actuel Tu-Due contre les chrétiens et les persécutions exercées contre le missionnaire M. Lefèvre. L'attitude hostile et les menaces du gouvernement annamite amenèrent un conflit. Le capitaine de vaisseau Lapierre, qui remplaça l'amiral Cécile dans le commandement de la division française des mers de la Chine, expédia à Touranne *la Victorieuse*, avec une lettre demandant, au nom du roi des Français, la liberté de notre vicaire apostolique et le libre exercice du culte catholique dans toute l'étendue des États d'Annam. Lorsque *la Gloire* rejoignit la corvette devant Touranne, où étaient mouillés cinq bâtiments de guerre cochinchinois, le commandant apprit que les mandarins avaient refusé d'envoyer sa lettre à la cour, et que les insultes et les menaces étaient prodigués à nos équipages; à son tour il reçut avec hauteur les mandarins qui se présentèrent à son bord, puis, sous prétexte d'activer les négociations, il s'empara des voiles des corvettes cochinchinoises, promettant de les restituer quand les difficultés seraient aplanies. Deux jours après, le capitaine de *la Victorieuse* fut reçu à terre par le préfet de la province : dix officiers et cinquante hommes armés lui servaient de cortége; il expliqua le but de l'expédition et la nature précise des demandes de son supérieur; le préfet accepta la lettre, et promit de la faire parvenir à l'empereur; mais il témoigna un mécontentement extrême de l'embargo mis sur les corvettes impériales. Cependant, de la frégate on remarquait un mouvement de troupes extraordinaire, on apprit, dit-on, l'ordre donné à la population de se jeter sur les Français et d'en faire un massacre général. Le commandant Lapierre fit de suite descendre à terre son aide de camp pour prévenir les autorités que, dans le cas où un seul bâtiment armé sortirait de la rivière, les navires français feraient feu immédiatement. L'aide de camp trouva les Cochinchinois occupés à démolir les maisons qui masquaient le feu de leurs batteries de terre, et, malgré l'avertissement donné, deux galères sortirent la nuit par une fausse passe. Le 13 avril, à 11 heures, le signal du combat fut hissé

Digitized by Google

à bord de *la Gloire*, un feu bien nourri et bien dirigé fut ouvert sur les malheureuses corvettes cochinchinoises aux cris de : Vive le roi! Une demi-heure après l'une d'elles, incendiée par un obus, sauta avec tout son équipage; quelques minutes plus tard une autre coula en chavirant; enfin, au bout d'une heure les trois autres, dont une à moitié coulée, furent incendiées par les embarcations. La marine d'Annam venait d'être anéantie, un millier de malheureux Cochinchinois avait perdu la vie dans cette lutte inégale.

Le souverain annamite et ses sujets eurent des torts, mais il y eut peut-être trop de précipitation de la part de l'officier français; je ne cherche pas à juger sa conduite, car je sais combien il est difficile d'apprécier, à quelques années de distance et de loin, les motifs qui l'ont déterminée; mais, voyageur, je déplore l'une des causes qui m'ont fermé la Cochinchine et les ports de la ville impériale Hué, dont j'eusse voulu admirer les splendeurs décrites par des étrangers.

La France avait cependant longtemps entretenu avec la Cochinchine des relations amicales, et elle avait pu croire un instant, par un concours de circonstances favorables, qu'elle transporterait sur ces mêmes rivages, témoins aujourd'hui de mutuelles hostilités, ses comptoirs et son commerce proscrits de l'Inde par les Anglais. Les missionnaires catholiques s'étaient répandus dès les commencements du XVIIe siècle dans l'Annam, ils ne tardèrent pas à fonder à Adran un évêché qui subsiste encore. Vers 1780, un usurpateur renversa le souverain légitime Gya-Long, qui se réfugia à Siam. L'évêque d'Adran avait accompagné le monarque dans sa fuite; il lui proposa, pour recouvrer ses États, de recourir à l'intervention française, et il partit lui-même, emmenant à la cour de Versailles le jeune fils du roi dépossédé. Louis XVI accueillit avec faveur le prince et l'évêque; un traité fut conclu par lequel la France s'engageait à fournir à la Cochinchine plusieurs vaisseaux de guerre, sept régiments et un million de piastres, moitié en numéraire, moitié en munitions. De son côté, le roi d'Annam nous cédait le territoire de Han, la baie de Touranne et quelques îles de la côte, plus de grands avantages commerciaux.

Pendant que l'évêque d'Adran et le prince préparaient au loin les éléments d'une restauration, Gya-Long recouvrait son royaume par ses seules ressources et son activité. Le traité conclu n'eut pas de suites, cependant il servit à entretenir entre Annam et la France des relations d'amitié. Quelques officiers européens, dont une vingtaine de Français, aidèrent Gya-Long à reprendre successivement ses provinces et à s'emparer de Hué-Fou. Cette ville remplaça dans le titre de capitale Saigong, située bien plus au sud à l'une des embouchures du Cambodge ou May-Kang. Déjà placée dans une forte position, Hué reçut des fortifications immenses sur lesquelles furent mises en batterie douze cents pièces de tout calibre. Un château gigantesque s'éleva pour le roi, avec fossés et murailles; sa vaste enceinte formait comme une seconde ville coupée de jardins, de demeures de plaisance, de parcs, d'étangs, de casernes et d'arsenaux. Un port creusé dans la rivière put recevoir cinq cents galères, des chantiers, des

Digitized by Google

ateliers, des fonderies animèrent la jeune cité, enfin une garnison armée et disciplinée par nos officiers, à l'européenne, fut chargée de sa défense. Le monarque, maître de cette ville formidable, crut pouvoir prendre le titre de *roi des cieux*.

Les successeurs de Gya-Long se sont montrés moins favorables que ce roi à la France; l'un d'eux s'est volontairement placé sous la dépendance de l'empereur chinois; ses successeurs ont consenti à recevoir de Péking leur investiture, et la politique défiante du Céleste Empire a prévalu en Cochinchine. Les Anglais se sont efforcés, mais en vain, de saisir l'influence qui nous échappait. En 1821, lord Crawfurd fut envoyé à Hué comme ambassadeur de l'Angleterre. Son voyage a été profitable à la science, nullement à la politique. Quant aux fonctionnaires français, lassés par les dégoûts, ils ont quitté leur consulat. La mission du capitaine La Place et de *la Favorite*, en 1831, était de les reconduire à Touranne. M. La Place usa d'une modération et d'une circonspection extrêmes, cependant il n'eut pas à se louer de l'attitude des autorités. La corvette *l'Alcmène* ne fut pas mieux accueillie en 1845, enfin a eu lieu le déplorable incident de 1847. Tout porte à croire que les mesures du souverain contre les étrangers, et les persécutions religieuses, qui ont amené le désastre de sa marine, lui ont été suggérées par la Chine, car les propositions des Anglais et leurs promesses ont été encore moins bien accueillies après cet événement qu'en 1821.

La baie de Touranne est magnifique. « La côte de droite, dit le capitaine La Place, est formée d'une ceinture de montagnes qui, entassées les unes sur les autres, semblent, dans leur sombre majesté, monter du rivage jusqu'au ciel, et dont les sommets aux formes aiguës, blanchis par les neiges et les pluies, se perdent dans les nuages une grande partie de l'année; les flancs de ces masses énormes sont couverts d'épaisses forêts aussi anciennes que le monde, et dont les éléphants, les tigres et les sangliers se disputent la propriété..... La route qu'on a tracée au pied des montagnes, du côté de Touranne, passe au milieu de plusieurs misérables villages situés sur les bords arides et rocailleux de cette partie de la baie; ensuite elle traverse des plaines dépouillées d'arbres, couvertes de rizières et de champs assez bien cultivés; enfin elle aboutit à la ville de Touranne, amas de chétives cases construites en terre et en paille, sur le terrain fangeux dont est bordée la baie, à l'embouchure d'une petite rivière; le port et la ville sont mieux défendus par des bancs qui ne laissent entre eux qu'un passage étroit et peu profond, que par deux forts sur lesquels flotte le pavillon jaune du souverain cochinchinois. »

Des cavernes d'un marbre magnifique, blanc ou veiné de noir, de jaune, de rose, se trouvent sur les bords de la baie de Touranne, et sont l'une des plus remarquables curiosités de la Cochinchine. Une pagode surtout, à laquelle les habitants ont donné le nom de *Grotte du ciel, de la mer et de la terre*, et qui est formée en partie par des rochers, en partie par des entassements de marbre, a fait l'admiration des visiteurs.

Digitized by Google

Les Cochinchinois sont doux et naturellement inoffensifs. La condition des femmes est tout autre chez eux qu'en Chine; si j'eusse seulement mis le pied dans un port de la côte, j'eusse pu voir les Cochinchinoises au visage rond, aux dents noircies par le betel; elles ne manquent pas, dit-on, de grâce; leurs pieds n'ont pas été déformés comme ceux de leurs voisines chinoises, et leur visage est toujours vif et souriant, mais elles ont le plus révoltant de tous les défauts, une malpropreté que rien n'égale. Un despotisme absolu pèse sur la Cochinchine comme sur tous les États de l'extrême Orient. Il existe une noblesse, mais elle n'est pas héréditaire, et tire du souverain toute son autorité; elle se compose d'officiers civils et militaires divisés en dix classes; six ministres, appelés les colonnes de l'empire, sont chargés par l'empereur de l'administration. L'armée compte trente ou cinquante mille soldats et quelques milliers d'éléphants. Quant à la flotte, elle a cessé d'exister depuis l'expédition de *la Gloire* et de *la Victorieuse*.

Qui croirait que les Cochinchinois sont des conquérants et des usurpateurs, et qu'ils jouent aujourd'hui encore, vis-à-vis une race infortunée de sauvages, le même rôle d'oppresseurs que les Espagnols en Amérique? Les habitants actuels d'Annam sont venus de Chine, il y a quinze ou vingt siècles; le sol était alors dans la possession d'hommes de la même race mélanésienne qui peuple l'occident de l'Océanie. Ceux-ci défendirent avec courage leur territoire, mais ils furent vaincus et chassés dans les montagnes. Jamais les deux races ne se mélangèrent; les noirs ne purent pas se plier à la civilisation qu'apportaient les nouveaux venus; traqués comme des bêtes fauves, ils luttèrent longtemps avec l'énergie du désespoir, enfin ils cédèrent sans retour le sol où ils avaient longtemps vécu, mais ils ne furent pas anéantis, et aujourd'hui encore on m'a assuré que quelques débris de ces infortunées peuplades, se perpétuant malgré les proscriptions, malgré les misères, subsistent encore. On les appelle *Moyes;* ils vivent du produit de leur chasse et de la récolte de quelques bois précieux.

C'était avec ces quelques notions recueillies dans Barrow, secrétaire de l'ambassade anglaise de 1793, Crawfurd, La Place, etc., que je charmais les journées de ma traversée de Macao à Calcutta. Le temps était favorable, et nous étions emportés rapidement par un bon vapeur anglais. Mais le trajet est long, et quelques distractions ne sont pas inutiles au passager. Heureusement, le hasard m'avait donné de bons compagnons dans le capitaine et les officiers de l'équipage; un Portugais de Macao, que d'importantes affaires appelaient dans l'Inde, complétait notre société quand, réunis sur le pont, nous nous racontions les usages et les singularités des nations bizarres que j'entrevoyais, et au milieu desquelles mes compagnons avaient transporté leur existence. Par une des belles soirées de ce climat, nous étions assis paisiblement, nous abandonnant à une indolence pleine de charmes sous un ciel admirablement pur, sur une mer calme, quand un des officiers rompit le silence : « Savez-vous que nous approchons de l'équateur? Nous avons coupé aujourd'hui le dixième degré de latitude; si notre vapeur naviguait moins au large, nous verrions le limon du Cambodge jaunir les eaux de

Digitized by Google

la mer de Chine. » Ce nom de Cambodge parut réveiller le Portugais, qui savourait délicatement dans une longue pipe du tabac de Luçon : « Cambodge, » s'écria-t-il, « regarde couler à travers les plaines de Cambodja le fleuve Mecom, souverain des eaux;..... un jour il recevra sur ses bords secourables des chants trempés des ondes, échappés aux écueils et aux tempêtes, quand, frappé par un injuste arrêt, celui dont la lyre sonore aura plus de gloire que de bonheur sera jeté au milieu de dangers et de privations sans nombre!... » Messieurs, ajouta notre enthousiaste compagnon, après avoir récité ces vers du Camoëns, peut-être est-ce à travers ces mêmes flots, aujourd'hui paisibles, que nageait d'une main le divin poëte, portant de l'autre la *Lusiade*, son trésor. » — « O poésie! ne pus-je m'empêcher de dire, c'est aussi sur cette mer que naviguait, il y a cent ans, mon illustre compatriote, M. Poivre! » — « Hommage à l'homme utile, honneur au poëte! interrompit le capitaine anglais. » — Il y eut quelques instants de silence. — « Monsieur le voyageur, reprit le marin, je ne pourrais guère vous donner d'utiles renseignements sur la Cochinchine. J'ai, comme tous les routiers de ces mers, relâché à Touranne, mais je n'ai pas mieux vu le royaume d'Annam que vos compatriotes. Il n'en est pas de même de Siam; j'ai visité plusieurs fois Bankok, et je vois encore les dômes dorés, les palais et les bazars de cette Venise de l'Inde, toute coupée de canaux, toute parsemée de jardins; une ville flottante anime les deux rives du May-Nam, comme à Canton les bords du Tigre, et c'est au sein de la ville terrestre que s'élève, parmi des temples sans nombre, le *Wât-Phra-si-ratanat*, grand temple du roi, merveilleux édifice dans lequel j'ai eu le rare privilége d'entrer : imaginez un vaste ensemble d'obélisques dorés et de temples étincelants d'or et de pierreries qui semblent ruisseler sous le soleil; autour règne un immense corridor pavé d'une substance qui ressemble à du marbre poli. Les murailles sont couvertes d'une multitude de figures aux couleurs brillantes, et retracent l'histoire entière du législateur Godama. Au centre, est situé le temple principal dont les murs sont incrustés de pierres précieuses, dont le toit et les corniches sont embellis des ornements les plus rares en or et en émail. Quelques marches conduisent à un portique qui, à l'une de ses extrémités, est fermé par une porte d'ébène incrustée d'ivoire; on passe cette porte, et derrière un riche paravent, sous un lustre de cristal suspendu à un plafond sculpté et travaillé de mille manières, entouré bizarrement par des lanternes aux couleurs variées, s'étend le sanctuaire, le grand autel de Bouddha, haut de trente pieds, portant une statuette du dieu taillée dans une émeraude, et dont les yeux sont figurés par deux diamants[1]. Le Wât, ou temple de la reine, est blanc, d'une agréable architecture, et moins riche dans ses détails, bien que, parmi des images d'éléphants, de chevaux, de fleurs de lotus, soient placées trois statues de Bouddha en marbre

[1] Crawfurd et Finlayson, l'un des compagnons de l'ambassadeur, pensent que cette prétendue émeraude de deux pieds de haut n'est qu'une espèce de malachite ou de pierre analogue.

Digitized by Google

blanc, et qu'autour de la principale, aient été suspendus en festons, en grappes, en guirlandes, des diamants et des pierres précieuses. A ce luxe, à ce déploiement de richesses, il est facile de reconnaître que les prêtres ou *talapoints* siamois ont promis à leurs croyants un bonheur proportionné, dans l'autre vie, aux honneurs qu'ils auront rendus dans ce monde à leurs divinités, car la lampe d'Aladin n'évoqua rien de si merveilleux que le Wât-phra-si-ratanat, elle ne prodigua pas autant l'or et les pierreries; et je ne sais pas si le cerveau d'un poëte a rien imaginé de tel dans l'ivresse de l'inspiration. Vous n'ignorez pas, ajouta notre narrateur, les honneurs rendus aux éléphants albinos dans toute l'Indo-Chine; c'est Siam qui, depuis un demi-siècle, a obtenu la céleste faveur de posséder sous cette forme Bouddha, dieu créateur. Dans un somptueux palais, plusieurs éléphants blancs sont entourés de tous les honneurs dus à l'âme que leur corps renferme. Mais, à propos, un de mes hommes, matelot américain, a été conduit par une série d'aventures à la cour de Siam où il eût pu, avec moins d'indépendance dans le caractère, faire une fortune analogue à celle du grec Phalcon, il y a quatre-vingts ans. Lui-même vous dira mieux les particularités qui l'ont frappé pendant son séjour. — David! » cria en même temps le capitaine. — A ce nom arriva de l'autre bout du vaisseau un homme grand et vigoureux, d'un âge moyen, et dont la physionomie mobile semblait indiquer la ruse et l'intelligence. — « David, raconte à ces messieurs comment tu as été en faveur à la cour de Siam, et appelé à l'honneur de garder les éléphants sacrés. »

« Puisque, dit le matelot, ces messieurs le désirent, c'était en l'année 1829; je n'avais que vingt ans, et j'étais embarqué sur un bâtiment de New-York. J'omets les détails de la tempête qui nous surprit à la pointe du cap Liant, engloutit le navire, fit périr presque tous mes camarades, et me jeta avec deux autres, plus morts que vifs, après avoir nagé je ne sais combien d'heures, sur une côte que nous apprîmes bientôt être la terre de Siam. Nous y serions certainement morts de faim et de froid si quelques indigènes ne nous eussent aperçus et emmenés chez eux. L'un de mes compagnons ne survécut que deux jours à notre désastre, il avait été déchiré par les récifs; quant à l'autre, j'ignore ce qu'il est devenu, il sera mort sans doute, ou végète dans quelque coin du Siam. Pour moi, dès que je fus rétabli, mon hôte, un petit homme de cinq pieds, laid comme tous ceux de sa nation, ayant un nez plat, une large bouche, des lèvres épaisses et des dents noircies par l'arec et le betel, me regarda en face avec ses petits yeux noirs et sournois, et me fit signe de le suivre. Il faut vous dire que je ne comprenais rien encore à la langue de ce Siamois; j'ignorais son projet, et je le suivis de bon cœur. Nous marchâmes pendant de longues journées, traversant de vastes plaines plantées de riz, de cannes à sucre, de tabac; des bouquets de cocotiers se balançaient sur le bord des rivières, et de temps en temps nous longions la lisière d'un bois d'aloès, de teck ou de sapan. Le pays me semblait un paradis, et le trajet eût été délicieux sans l'incommodité extrême des moustiques, dont j'étais d'autant mieux dévoré que mon pantalon et un lambeau de ma veste

Digitized by Google

étaient tout ce que j'avais réchappé du naufrage. Mon compagnon n'était pas beaucoup plus couvert que moi, un pagne en coton, long de trois mètres, lui entourait les reins et les cuisses, laissant à découvert les jambes et les genoux; sur les épaules, un morceau d'étoffe lui servait d'écharpe, mais sa peau était apparemment faite aux piqûres; il marchait d'un air gai et dispos, tandis que je souffrais affreusement et que j'avais les membres tout gonflés. Enfin nous vîmes au loin la haute aiguille d'une grande pagode, des dômes, des édifices sans nombre; mon guide se prosterna plusieurs fois la face contre terre, il murmura je ne sais quelles prières, puis, à travers le plus délicieux bois d'arbres fruitiers que j'aie jamais vu, des orangers, des grenadiers, des citronniers, des ananas où les fruits se mêlaient aux fleurs, et dont le parfum était enivrant, nous pénétrâmes dans Bankok, ville capitale de ce royaume.

« A ce moment, ma curiosité n'étant plus distraite par les singularités de la route, se concentra sur ma position. Pourquoi ce voyage? Jusqu'ici je n'avais pas à me plaindre de mon hôte; il m'avait nourri, assez mal il est vrai, mais comme lui-même; une poignée de riz, quelques poissons secs, jamais de viande, heureusement je faisais fête aux fruits de la route; cependant, que voulait cet homme? Ce n'était pas pour rien qu'il avait entrepris le trajet de chez lui à la ville. J'étais d'autant plus intrigué, que de temps en temps il me jetait un regard dans lequel semblaient étinceler la malignité et la traîtrise. De plus, avant notre départ, il s'était muni de son sabre et d'un bouclier, circonstance à laquelle je n'avais pas pris garde, et qui cependant n'était pas sans importance. J'étais ainsi dans l'ignorance la plus complète de ce qui m'était réservé, quand, après quelques heures de repos, nous nous remettons en marche à travers la ville, et nous arrivons devant un grand bâtiment dans une des chambres duquel étaient rassemblés une douzaine de dignitaires, que j'appris plus tard être les principaux officiers du roi, sorte de comité chargé des affaires de la guerre. Nous paraissons au milieu du conseil; chacun me regarde avec curiosité, et mon guide, après de longues génuflexions et prosternations, prend la parole et prononce un long discours dans sa langue barbare. Je remarquai qu'en parlant il prenait une attitude guerrière, et faisait des gestes belliqueux; en même temps les officiers me regardaient d'un air de colère et de menace. Quand il eut achevé, je me vis tout à coup entouré de cinq ou six hommes qui cherchaient à m'entraîner et à me garrotter. Toute ma force m'était revenue, et la colère m'eût donné assez de vigueur pour renverser à moi seul tous ces misérables; mais je réfléchis qu'il valait mieux user d'adresse, et je fis signe que je voulais parler. Je commençai un discours dans lequel je racontais mon aventure, mais aucun de ces ignorants ne savait l'américain; alors j'eus recours aux signes, je peignis par des gestes pathétiques mon naufrage; je fis voir le navire brisé, l'équipage à la mer; je me montrai nageant et déchiré par les pointes aiguës des récifs; je tâchai enfin de faire comprendre comment cet homme m'avait recueilli. Vainement le scélérat cherchait par ses paroles à détourner l'attention des juges et à entraver mon

Digitized by Google

éloquence, je crois que j'entraînai la conviction de l'auditoire. Pour achever de le toucher, quand j'eus fini, j'imitai les signes de respect du Siamois; je me prosternai trois fois à terre en élevant les mains au-dessus de ma tête. Du moins je ne fus pas garrotté, on m'emmena; je restai dans une sorte de prison quelques jours; au bout de ce temps, on fit venir un interprète, et je pus communiquer directement avec les officiers royaux. — Vous ne devineriez jamais ce qu'avait inventé mon hôte: les Siamois étaient alors en guerre avec les Birmans; tout soldat qui, dans ce pays, a fait sur les ennemis un prisonnier, a droit à une récompense. Mon hôte avait imaginé de dire qu'il m'avait pris combattant avec les Birmans en qualité d'auxiliaire, et il espérait une récompense d'autant plus forte que j'étais étranger. Il comptait, pour le succès de sa ruse, sur ce que je ne comprenais rien à la langue siamoise; mais une fois l'interprète arrivé, il était aisé de le confondre. J'avais entendu dire à bord que les Anglais étaient en même temps en guerre, du côté de l'Inde, avec les Birmans; je me fis passer pour Anglais, je racontai tous les détails de notre naufrage; enfin je fis ressortir l'absurdité de cette invention, que je pusse combattre avec les ennemis de ma nation. En même temps, mon traître Siamois se coupa, balbutia, et il fut avéré que, loin de m'avoir pris en combattant, il avait désobéi à une loi de sa nation qui exige que de vingt à soixante ans tous les hommes servent pendant une partie de l'année; il se vit alors perdu, et demanda grâce. Au lieu de le mettre à mort on se contenta de le rouer de coups, ce qui est le châtiment habituel de ce pays; on lui coupa les oreilles en signe d'infamie, et on l'envoya à l'armée avec ordre de le placer au premier rang dans le prochain combat.

« Pour moi, j'étais toujours dans l'incertitude de ce qui allait m'arriver. Me renverrait-on chez un peuple civilisé? c'était l'objet de tous mes vœux, et je n'osais pas l'espérer. En effet, un matin je comparus devant le même tribunal auguste, et, après avoir fait les prosternations d'usage, je reçus un vieux mousquet, je le maniai avec plus de dextérité que n'avait jamais fait aucun Siamois; on jugea que je serais un bon soldat, et je partis pour l'armée.

« Quel aspect, Messieurs, que celui de l'armée siamoise! Imaginez un ramassis d'hommes armés de méchants fusils, de sabres ou de piques; la plupart nus jusqu'à la ceinture, et les autres vêtus d'étoffes de toutes les couleurs; pas de discipline; des mouvements militaires réglés par les astrologues, sur la position des astres. Ce qui seul est redoutable dans cette armée, c'est l'éléphant qui accompagne chaque colonne, et sur lequel se tiennent un conducteur et deux hommes manœuvrant un petit pierrier, tandis qu'une escorte de quatre soldats, aussi mal équipés que tous les autres, suit l'animal. Dans la bataille, l'éléphant devient terrible, il marche et renverse tout devant lui, surtout quand ses conducteurs ont pris soin de l'enivrer d'arak. La plus bizarre de toutes les prescriptions religieuses interdit aux soldats de tuer; c'est sans doute pour ne pas enfreindre cette loi qu'ils ne cherchent qu'à surprendre quelques hommes isolés, et à les ramener comme un gage de leur valeur. Moi, qui maniais les armes à l'américaine, et qui ne crai-

Digitized by Google

gnais pas d'enfreindre le précepte bouddhique, je ne tardai pas à devenir un héros au milieu de cette armée: j'obtins un commandement, je disciplinai quelques hommes, je parvins à créer un corps de bons tireurs, parce que ces Siamois ont naturellement le coup d'œil juste, et partout où ma troupe se portait nous obtenions sur les Birmans des avantages signalés.

« Le bruit de mes exploits pénétra jusqu'à cette majesté sainte dont il est interdit de prononcer même le nom; je ne vous dirai pas toutes les salutations que je dus faire quand j'eus l'honneur d'être présenté au souverain. Sa Majesté, gros homme d'environ cinquante ans, était assise sur un trône, les jambes croisées comme le dieu Bouddha. Un riche vêtement de drap d'or l'enveloppait. Elle mâchait du betel, et lançait de temps en temps sa salive dans une urne d'or, tandis que de nombreux serviteurs faisaient, avec de grands éventails, circuler l'air autour du trône. Les escarboucles et les diamants répandus sur la personne du roi étincelaient comme des étoiles dans le demi-jour de l'appartement. J'avais laissé à la porte, comme c'est l'usage, mes chaussures siamoises; je frappai trois fois la terre de mon front, et j'attendis que le roi daignât faire entendre sa voix sacrée. Bien qu'alors je pusse converser en siamois, le monarque me parla par l'intermédiaire de trois secrétaires: je n'étais pas digne, il paraît, de recevoir directement ses paroles. On me demanda vers quel horizon se trouve mon pays, et si son souverain était aussi puissant que le roi de Siam. J'essayai vainement de faire comprendre que nous n'avons pas de roi, et que nous autres Américains sommes des citoyens libres, le monarque était dans l'étonnement; un courtisan dit que notre pays était trop peu de chose, et ne valait pas la peine d'être gouverné. Vainement je réclamai et je voulus expliquer ce que c'est qu'une république, le roi m'interrompit et me fit dire que puisque je n'avais pas de souverain il me garderait dans ses États; j'essayai de répondre, on me congédia, et je crus que j'allais passer le restant de mes jours sur la terre siamoise.

« Ce n'était pas que je fusse malheureux, chacun me considérait depuis l'honneur que le souverain m'avait fait de m'admettre en sa présence, et j'étais redouté pour mes mérites guerriers. Cependant, je commençais à m'ennuyer de la société des Siamois, qui, pour la plupart, ne sont pas méchants, mais pleins d'indolence, ridiculement superstitieux, et menés comme des enfants par leurs talapoints. Ces prêtres jouissent d'une influence et d'un crédit si extraordinaires, qu'en présence des hauts dignitaires de cet ordre, le roi lui-même ne se montre que sur les coudes et les genoux. Cependant la guerre était finie, et je n'en étais pas fâché, parce qu'après avoir reçu dans les premiers jours quelques subsides, les armées sont abandonnées à leurs propres ressources, et que le pays où nous combattions était tellement épuisé par des exactions et des réquisitions qui duraient depuis quatre ans, que nous n'eussions pu y demeurer sans mourir de faim. Lorsque, la paix faite, en 1833, je revins à Bankok, je fus nommé gardien en chef d'une ménagerie particulière où se trouvaient renfermés les animaux sacrés : c'étaient un éléphant géant, haut de treize pieds et de couleur noire; un

Digitized by Google

grand éléphant blanc, un autre plus petit, trois ou quatre tachetés : chacune de ces bêtes vénérées était accompagnée d'un cornac, qui doit leur présenter sans cesse des cannes à sucre dépouillées de leur écorce, et des bananes douces. J'étais chargé de bien veiller à ce que rien ne leur manquât, et mon devoir était de faire bâtonner mes inférieurs quand les animaux refusaient de manger. Chacun, parmi les Siamois, enviait mon sort, on se prosternait en ma présence, et les officiers me répétaient qu'il fallait que le roi m'eût pris en grande amitié pour me confier un poste si important, car la possession de ces animaux persuade au roi de Siam qu'il a la prééminence sur tous les monarques de l'Orient. » — « En effet, interrompit l'un de nous, et comment n'êtes-vous pas aujourd'hui ministre tout-puissant à la cour de Siam? » — « C'est, reprit David, qu'au milieu de mes honneurs je m'ennuyais mortellement; ce n'était pas la patrie que je regrettais, car nous autres marins nous promenons par le monde notre vie vagabonde, mais c'était cette vie même, cette vie aventureuse et libre; j'étais assommé d'honneurs sans être, plus que mes inférieurs, à l'abri du bâton. Un jour, en comparaissant devant le souverain pour lui rendre compte de la santé du petit éléphant femelle, je m'embrouillai dans la formule qui doit commencer tout discours adressé au monarque ; je devais dire : « Très-Haut Seigneur, Souverain des princes, que le Maître des existences marche sur la tête de son esclave, qui, ici prosterné pour recevoir la poussière dorée de ses pieds divins, lui fait humblement savoir qu'il a quelque chose à lui soumettre. » Je confondis les pieds avec la tête, je mêlai les paroles consacrées : c'était un crime qui ne pouvait pas être expié par moins de cinquante coups de bambou. Je les subis, Messieurs, et vous comprenez qu'à ce moment je déplorai ma fatale grandeur. Le lendemain je me croyais un homme déshonoré, il n'en était rien, je conservai ma place, et mes subordonnés me rendirent les mêmes devoirs : mon châtiment m'acquittait avec le souverain : à Siam tel est l'usage. Cependant je ne pus m'empêcher d'être moins oublieux que le roi; je brûlai du désir d'échapper pour jamais aux désagréments de mon poste. Une circonstance, surtout, me donna comme une fièvre de départ : ce fut l'ambassade américaine de 1833. J'étais, un jour, paisiblement occupé de mes fonctions; les jambes croisées au milieu de mon harem, car en ce temps j'avais un harem, je fumais ma pipe, lorsque j'appris qu'un envoyé de ma nation, du nom de Roberts, se trouvait à la barre du May-nam sur *le Peacock*, un vaisseau que j'ai bien connu aux États-Unis. A cette nouvelle je bondis; j'allais voir des hommes de mon pays et un de nos gracieux navires avec ses grands mâts de hune et sa coque élégante. Puis le roi siamois allait enfin apprendre ce que sont les États-Unis d'Amérique : il est vrai que je dois, pour l'honneur de la nation, vous dire que tous les Siamois ne sont pas d'une aussi crasse ignorance que leur souverain; et l'héritier présomptif, aujourd'hui roi, qui bien souvent s'est entretenu avec moi, avait entendu parler de notre puissance. J'espérais donc assister à toutes les entrevues de l'ambassade, et me retrouver avec des compatriotes, quand j'appris que le roi m'envoyait dans le Laos, tout au nord du

Digitized by Google

Siam, avec une escorte d'honneur, qui en réalité était une garde chargée de ma surveillance. Trois années entières je suis resté dans le Laos, rongeant mon frein. Enfin une nuit, après avoir jeté un dernier regard sur les grandeurs que je voulais quitter au risque de ma tête, après avoir dit un suprême adieu à mes vingt-huit femmes, je quittai furtivement mon palais; j'avais laissé tous les insignes de ma grandeur pour revêtir un humble costume. Je parlais à merveille la langue siamoise; j'étais brun comme les indigènes; ma grande taille pouvait seule me compromettre. Je ne vous dirai pas tous les périls, toutes les anxiétés de ma route : la nuit c'étaient les tigres qui hurlaient près de moi; le jour, au moment où je voulais traverser une rivière à la nage, j'apercevais au-dessus des eaux l'œil jaune d'un crocodile et ses longues mâchoires, semblables à un tronc d'arbre renversé. Enfin je revis Bankok; je profitai d'une nuit sombre pour monter à bord de la corvette *l'Entreprise*, qui justement allait appareiller, ainsi que *le Peacock*, après avoir conclu un traité de commerce entre Siam et l'Amérique. Quelques mois après, je revis mon pays et ce qui restait de ma famille. » — « Et comment, dis-je, êtes-vous encore matelot? » — « Aux États-Unis je commençais à exciter la curiosité publique, lorsque parurent les frères siamois : ces célèbres jumeaux firent vite oublier le gardien des éléphants sacrés; on me conseilla d'écrire mes aventures, mais je ne sais pas écrire, et d'ailleurs je préfère les garder pour moi et pour mes amis; et puis, être matelot c'est la vie que j'aime : je suis revenu dans ces mers tantôt sur un navire, tantôt sur l'autre; entre le ciel et la mer, je me complais à entrevoir dans le lointain les contours vagues de la contrée où se sont écoulées comme un rêve quelques années bizarres de mon existence. D'ailleurs, vous n'ignorez pas que le roi de Siam vient de mourir; son successeur est cet homme intelligent dont je vous ai parlé, il sera réformateur, et le jour où je voudrai je pourrai me présenter devant lui, car il m'a dit bien souvent : « Quand je serai roi, tu me construiras des vaisseaux à la manière américaine. » — « Et les femmes siamoises, dit le capitaine, David, tu nous en as à peine parlé. » — « Elles ne sont pas à dédaigner, quoique inférieures aux femmes de nos contrées. Dans le cours de ma vie, j'ai affectionné quelques Mélanésiennes : eh bien, quoique tout à fait différentes, les Siamoises m'ont laissé la même impression. » — « Est-ce que, dîmes-nous, leur peau a les mêmes teintes? » — « La saleté donne aux femmes du peuple une couleur de suie, mais dans l'intérieur de nos harems elles ont la peau beaucoup plus claire; le front et le menton sont étroits, le milieu du visage large; et comme les pommettes sont saillantes, le tout forme une losange plutôt qu'un ovale; les yeux bruns ou noirs, mais dont le blanc est jaunâtre, sont taillés un peu en amandes, mais moins que ceux des Chinoises; la bouche est noircie par l'arec et le betel; les narines sont larges. Les cheveux, courts et rudes, ont le noir du jais. Les femmes sont en général trapues, mais plusieurs de celles que je gardai près de moi étaient fort bien faites. Quant au costume, il consiste dans le pagne, l'écharpe ou le châle, et diffère à peine de celui des hommes. »

Digitized by Google

En achevant ces derniers mots David se leva, secoua les cendres de sa pipe, nous nous levâmes aussi et nous allâmes trouver nos hamacs, car la nuit s'était avancée durant cette histoire; le ciel était toujours d'une admirable pureté, la mer toujours paisible : quelques jours encore, et nous touchions à Malacca, puis au pays des Birmans. Que ne pouvais-je avoir sur ces contrées d'aussi curieux détails, et dire à l'une de ces fées, qui sans doute gardent dans des livres d'or les merveilleuses histoires de l'Orient : Aimable fée, contez-nous un de ces contes birmans que vous savez si bien[1] !

CHAPITRE XX

PRESQU'ILE MALAIE. — MALACCA. — EMPIRE BIRMAN.

Les singulières régions que celles de l'équateur! La nature ne semble leur avoir prodigué ses richesses et ses magnificences que pour en interdire l'accès aux hommes. Il en est ainsi de cette péninsule malaie, qui, de l'isthme de Krah au détroit de Malacca, semble une île rattachée au continent asiatique, tandis que tant d'autres terres en ont été détachées par des commotions volcaniques. Dans ses plaines où errent en liberté les indigènes Malais, Samsams et Samangs, races sauvages et indomptables, on ne se fraie une route que la hache à la main. D'immenses marécages, que les indigènes traversent sur des troncs d'arbre renversés, interceptent le passage; puis des forêts chargées d'une verdure éternelle, et où croissent les bois d'aloès, d'aigle, de santal, le cannellier, s'étendent à perte de vue. Vainement voudrait-on pénétrer sous ces délicieux ombrages toujours embaumés par le parfum des fleurs : des ronces, des plantes sarmenteuses forment entre les arbres des liens inextricables; les moustiques passent comme un nuage. A chaque pas le voyageur court risque de fouler un serpent venimeux; et le tigre, le léopard bondissent en paix dans ces régions, leur domaine, tandis que l'éléphant et le rhinocéros s'avancent gravement, seuls destructeurs des forêts séculaires. On dit que le sable des rivières roule de l'or et d'autres métaux, mais jamais l'industrie humaine n'a posé sa tente sur le bord de ces eaux habitées par les caïmans. Sur les rivages de la presqu'île vivent des populations de race malaise, professant la religion musulmane et reproduisant les instincts pillards des Arabes; elles sont adonnées à la piraterie, et longtemps elles furent, pour les bâtiments de commerce, le fléau de ces parages. Depuis quelques terribles leçons données par des navires de guerre, elles sont plus circonspectes, et leurs *pros*, ou petits bâtiments, se bornent aux ressources de la pêche.

Le 11 septembre, nous rangeâmes la côte entre l'île Bintang ou Bounting et

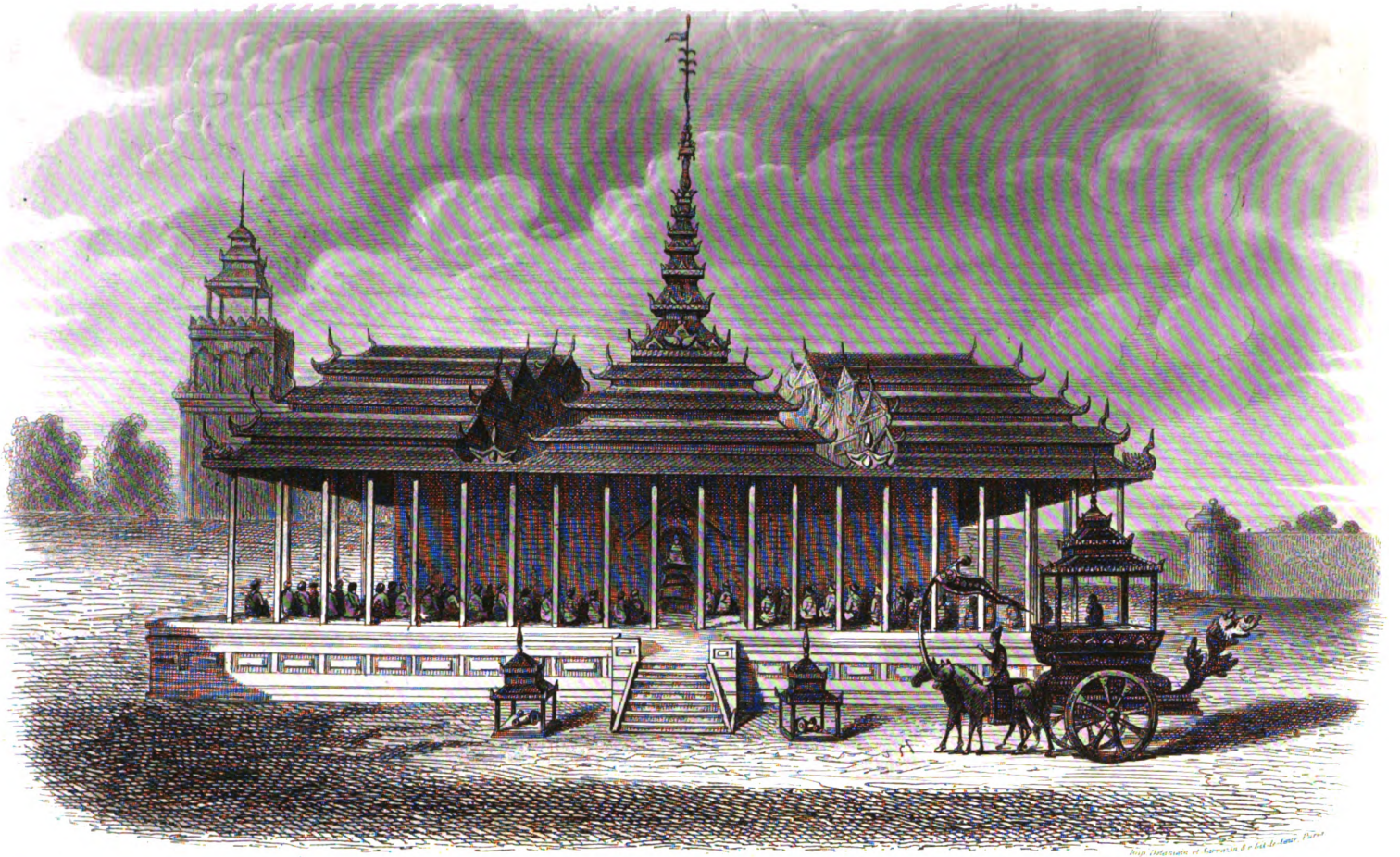
1. L'Indo-Chine, par M. Dubois de Jancigny, dans *l'Univers*. — *Revue Britannique*, 7e série, t. II.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



PALAIS D'AVA.

Digitized by Google

Digitized by Google

un îlot qu'on appelle *la Roche de l'Éléphant;* quelques jours plus tard notre vapeur entrait dans le port de Malacca. Le seul but du capitaine, dans cette relâche, était de renouveler sa provision d'eau et de charbon; notre séjour devait être d'autant plus court, que la rivière de Malacca est à peine navigable, et sa rade n'est pas sûre. Nous mîmes donc à profit le peu d'instants qui nous étaient accordés pour descendre à terre. « Ce fort démantelé, ces murailles en ruines, me dit en débarquant notre Portugais, ont vu flotter glorieusement le drapeau de ma nation. Hélas! de toute notre puissance dans l'Inde, il ne reste rien aujourd'hui : Malacca même est une terre anglaise, Malacca, la ville aimée d'Albuquerque! » — Nous eûmes bientôt fait le tour de la ville. Les Anglais me semblent travailler autant qu'ils peuvent à répandre dans cette colonie la civilisation européenne; nous y trouvâmes une imprimerie et un collége anglo-chinois. Mon compagnon alla visiter quelques familles de métis portugais qui rappellent seuls que la cité fut jadis portugaise. J'errai quelques heures à travers les pauvres habitations de la ville, et le lendemain même notre bâtiment sillonna de nouveau les eaux du détroit. Il était convenu que nous ferions une nouvelle pause à Rangoun, à l'embouchure du grand fleuve Irawaddy. Cette ville est l'un des ports birmans que la guerre a mis au pouvoir des Anglais.

Chacun sait comme la domination anglaise, si étendue dans l'Inde, s'y trouvant encore à l'étroit, a débordé dans le nord vers le Pendjab et le Scinde. Du côté de l'est, ce sont les Birmans qui ont le malheur d'être les voisins des Anglais. Déjà vaincus de 1824 à 1826, et obligés de faire à la Grande-Bretagne des concessions commerciales, ces peuples ont eu l'imprudence de provoquer récemment leurs redoutables voisins; ils ont perdu Bassein, Rangoun, Martaban et Pegou. Pegou, chef-lieu d'un royaume qui domina autrefois le Siam et les Birmans, et depuis humiliée et conquise par ses anciens sujets, a accueilli les Anglais avec empressement. Les Siamois témoignent une faveur presque égale aux ennemis de leurs voisins; c'est ainsi que les discordes intérieures de la péninsule en favoriseront l'assujettissement si les Anglais veulent la conquérir. La guerre dure encore, et l'on ignore quelles seront les conditions imposées par le gouvernement de l'Inde. Quant à l'issue, elle ne saurait être douteuse.

Pauvres Birmans! ont-ils donc oublié, avant de partir pour le combat, de placer à la poignée de leur arme l'image d'*Hanouman?* Une légende dit que ce soin suffit pour leur donner toujours l'avantage sur leurs adversaires. Un génie étant mort, son âme passa dans le ventre d'un singe femelle, qui fut la mère d'un gros singe qu'on appelle *Hanouman* parce qu'en venant au monde il eut la voix *hanou*, qui veut dire de singe. Cet animal, d'une stature énorme, avait assez d'agilité pour sauter jusqu'au ciel, et d'un bond il franchissait une mer de quarante oudjainas d'étendue. Sa force était telle, qu'il pouvait saisir et transporter une montagne. Il était doué d'une immortalité à laquelle le très-puissant roi *Ramanen* peut seul mettre fin; il entendait et parlait la langue des hommes, et avec tous ces avantages il jouissait de la faculté de se transformer en un petit

Digitized by Google

singe ordinaire. Un jour, il crut que le soleil était un fruit : il s'élança, le saisit, et voulut par force l'emporter à terre. Alors le génie qui garde le soleil le maudit, et lui déclara qu'en punition de son audace il perdrait tous ses dons d'agilité, de force et de puissance, et serait métamorphosé en petit singe jusqu'au jour où apparaîtrait dans le monde le très-puissant Ramanen, qui lui restituerait sa première forme avec tous ses dons. Aussitôt que cette malédiction fut prononcée, Hanouman devint un petit singe faible et impuissant. Mais quelques siècles après parut le roi Ramanen, qui voulut déclarer la guerre au chef des géants. Il comprit qu'Hanouman pouvait l'aider dans son entreprise, et l'ayant mandé près de lui, il lui passa trois fois la main sur le dos; l'animal reprit sa première stature, et ses dons lui furent restitués. Le grand roi se servit de lui dans les plus difficiles entreprises : avec son assistance il obtint une victoire complète sur les géants, et recouvra sa femme qui lui avait été enlevée. C'est depuis ce temps que les poignées qui reproduisent l'image d'Hanouman communiquent au poignard et au sabre une vertu telle, que celui qui les porte est en état de résister à une armée entière. D'autres ressources du même genre n'ont pas mieux réussi dans la guerre de 1825. Un jour, après une affaire dans laquelle les Birmans s'étaient défendus avec assez de courage, on trouva parmi les blessés une jeune fille de quinze à seize ans, habillée en homme. C'était une de ces femmes inspirées qu'on appelle *Nat-Kadan*, génie femelle, et qui, dans les guerres nationales, prennent les armes, et fanatisent les soldats. Les soins que reçut la pauvre jeune fille ne purent la sauver : elle mourut une demi-heure après être tombée entre les mains des Anglais.

Les femmes birmanes semblent en général plus agréables que les Siamoises; leurs pommettes sont saillantes, leurs yeux obliques et leur visage n'a pas la même régularité que chez les Hindous; mais leur physionomie est agréable, ouverte et pleine de douceur. Leur costume consiste en une pièce d'étoffe longue et large, à grandes raies de couleurs vives dans le sens de la largeur. Cette espèce de robe ou jupe, *thabi*, recouvre chez les jeunes filles les épaules, ceint toujours les reins, et descend jusqu'aux pieds, tendue sans être drapée, reste ouverte sur le devant, de manière que lorsque les femmes marchent, leurs jambes et une partie des cuisses restent à découvert. Quand elles sortent de leurs maisons, et particulièrement lorsqu'elles se rendent à la pagode, elles revêtent une chemise de toile blanche ou de coton jaune écru. Sur leurs épaules elles portent une sorte de mantille de mousseline ou de soie. Leurs longs cheveux sont liés avec un ruban rouge et tombent sur leurs épaules.

La même pièce d'étoffe, un peu plus longue et non fendue, la même chemise pour l'accomplissement des devoirs religieux, forment le vêtement des hommes. Leurs cheveux, également longs et frottés d'huile de sésame, sont réunis sur le sommet de la tête et attachés avec une aiguille; un mouchoir blanc ou de couleur couvre seulement le front. Les deux sexes portent des sandales de cuir ou de bois; dans les maisons, les femmes sont pieds nus; c'est pour elles une grande

Digitized by Google

indécence de marcher pieds nus au dehors; toujours une esclave a soin de les leur couvrir avec la longue étoffe qui forme leur vêtement, lorsqu'elles sont dans une pagode agenouillées et en prières. L'usage de teindre les dents en noir par façon d'ornement, a récemment disparu, et leur bouche n'est plus déparée que par l'usage du bétel. Les bijoux et les ornements d'or et d'argent sont également aimés et recherchés des deux sexes. C'est une passion qui a appelé des lois somptuaires. C'est ainsi qu'est interdit l'usage de la vaisselle d'or. Il est défendu de peindre en rouge les murs ou les colonnes d'une maison; cette interdiction donne lieu à des exactions d'une nature particulière : souvent pendant la nuit on barbouille de cette couleur les murs de la maison de quelque homme riche, puis on lui extorque de l'argent en le menaçant de le dénoncer aux autorités. On permet cependant aux deux sexes de porter des bagues et des boucles d'oreilles en or; les femmes peuvent avoir des colliers du même métal; mais la chaîne, nommée *trulway*, qui se porte sur l'épaule, est la marque exclusive de la noblesse, et indique, par le nombre des rangs, la dignité de la personne qui en est ornée; le roi en a vingt-quatre, les personnes de la plus haute noblesse douze, et ainsi en diminuant jusqu'à trois. Ce droit de porter cette chaîne est extrêmement recherché, car il est accompagné d'importants priviléges. La plus haute prérogative est ensuite d'être accompagné d'un valet qui tient un parasol étendu au-dessus de la tête de son maître; quand celui-ci rentre dans la maison, on plante le parasol devant la porte pour indiquer que le propriétaire est chez lui. Le roi a un parasol blanc couvert d'ornements d'or. Ceux des membres de la famille royale sont dorés; ils en ont un, deux ou trois, selon qu'ils sont plus rapprochés du trône par leur naissance ou qu'ils sont plus en faveur auprès du souverain.

Les principaux insignes des grandes dignités sont le parasol doré ou en soie, une boîte en bétel, en argent pur ou incrusté d'or, un flacon, une coupe et un crachoir du même métal; enfin une paire de pantoufles brodées.

Les châtiments les plus sévères menacent ceux qui oseraient se servir d'une boîte à bétel en or de la forme de l'oiseau fabuleux Hentha, symbole du Pegou, et qui est devenu l'un des emblèmes de la royauté depuis l'incorporation de ce pays à l'empire birman. En posséder une est un crime de haute trahison; lors des nombreuses révoltes qui ont eu lieu dans les derniers temps, une boîte à bétel de cette forme a presque toujours été l'un des premiers attributs de la souveraineté que les prétendants avaient usurpée. Ces imposteurs n'en avaient ordinairement qu'en bois doré; celle de l'empereur est en or massif et n'a pas moins de seize pouces de haut; elle est placée sur une plate-forme à gauche du trône, et toujours amplement remplie de bétel préparé.

Il est inutile de dire que le gouvernement birman est despotique, et aussi absolu que ceux de Siam ou d'Aannam; il en est résulté pour les indigènes des habitudes serviles et timides; jamais un Birman n'emploie les mots *je* ou *moi* en présence de personnes ayant sur lui quelque supériorité de fortune, d'âge ou de position;

Digitized by Google

il emploie la formule *kiundo*, qui signifie votre esclave. Les adorations les plus serviles et les actes de la plus basse humilité accompagnent toujours la demande d'une faveur. En revanche, autant le Birman est vil devant le roi et les magistrats, autant il est fier, présomptueux et impérieux avec ceux qu'il croit être ses inférieurs.

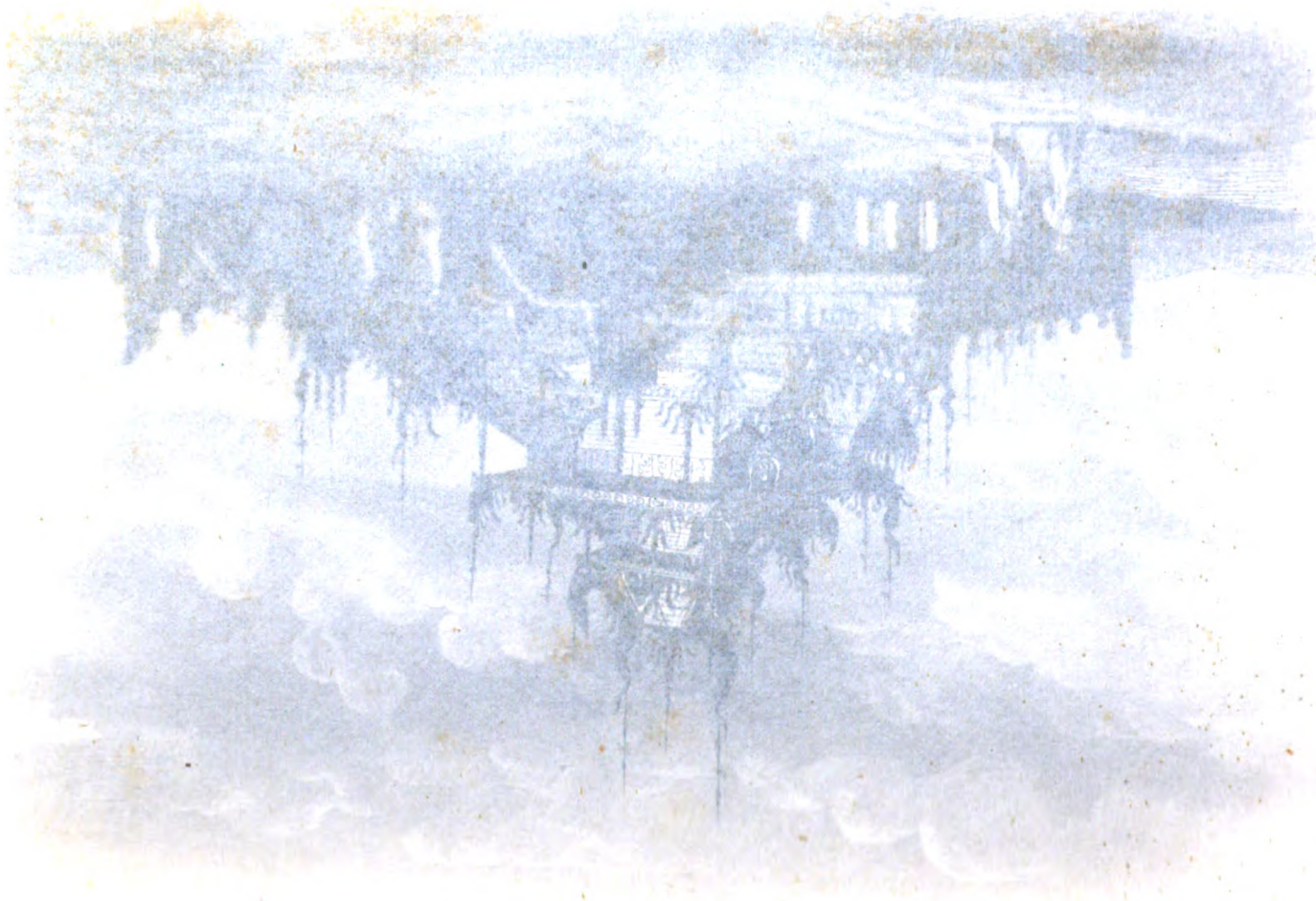
La loi de Godama, en honneur chez les Birmans comme à Siam, n'autorise qu'une femme légitime; mais l'habitude admet un nombre indéfini de concubines. Quand un Birman a fait choix d'une jeune fille et qu'il désire l'épouser, il envoie chez elle des personnes d'un âge avancé pour traiter avec ses parents. Comme le prétendu doit aller habiter chez sa femme et lui apporter une dot selon sa fortune, les entremetteurs mettent un grand soin à régler ce point important. Le consentement des parents obtenu, le contrat est dressé, et le mariage conclu sans autre cérémonie. L'époux, accompagné de ses parents et de ses amis, se rend alors chez sa femme, où il habite pendant trois ans, après lesquels, s'il est mécontent, il peut l'emmener ailleurs. Très-souvent l'union n'attend pas le consentement des parents, et même se conclut malgré leur expresse défense. En ce cas, la loi ou plutôt l'usage des Birmans prend le parti des enfants contre le père et la mère.

L'un des traits les plus singuliers du caractère birman, c'est une inclination extraordinaire pour le mensonge. Un homme qui parle sincèrement et qui ne ment pas, est un niais ou un bon enfant peu fait pour les affaires. Quant aux autres, heureux ou malheureux, ils ne laissent voir sur leur physionomie ni joie ni chagrin. Questionnés sur le sujet le plus insignifiant, ils font une réponse indirecte; leurs promesses sont vaines, leurs protestations d'amitié sans valeur; ils ont recours à la fraude et à la ruse; enfin ils sont enclins au jeu et au vol.

En général il faut reconnaître que la famille indo-chinoise est une pauvre race, sans vertus, et réunissant tous les vices des Hindous et des Chinois. Ils sont loin d'avoir l'activité, l'énergie de ces derniers, qui ont envahi en partie leurs États, et qui aujourd'hui, sans les monopoles royaux, seraient maîtres de tout le commerce de la presqu'île. La capitale du pays birman est Ava, dont le somptueux palais n'a été achevé qu'en 1824. Cette ville ressemble trop à Bankok et aux autres villes de l'Indo-Chine, pour mériter une description particulière; mais Amerapoura, séjour royal, Versailles de cette capitale, est particulièrement remarquable par un *kioum* ou temple magnifique. Ce temple, construit en bois, a cinq étages de toits diminuant de grandeur en proportion de leur élévation. Les colonnes de l'intérieur ont cinquante pieds de hauteur et sont dorées jusqu'à quatre pieds de la base. Une immense profusion d'ornements d'or ajoute, dans l'intérieur, à la magnificence de tout l'édifice.

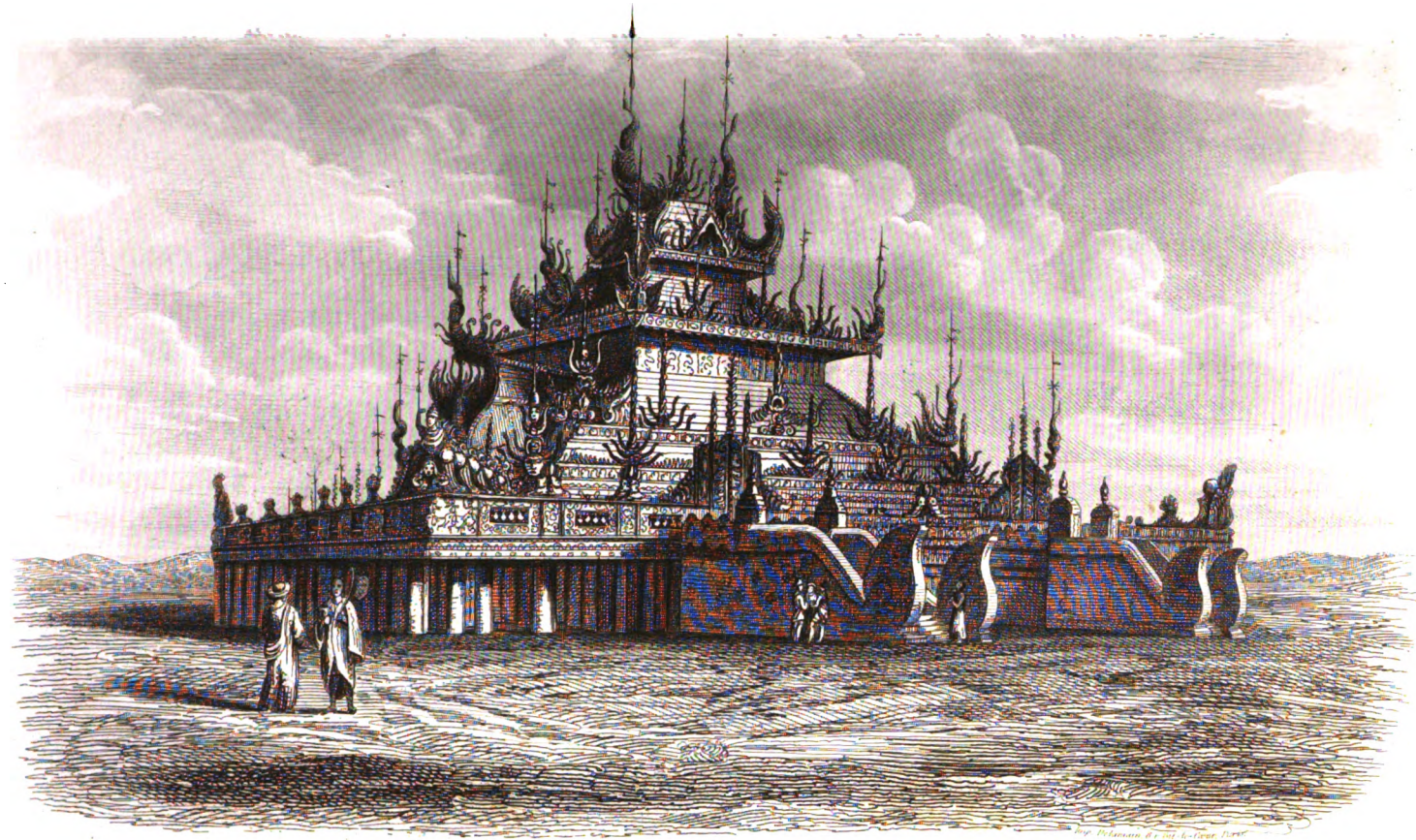
Ces détails sur les Birmans m'aidèrent à traverser le golfe du Bengale, comme nos entretiens sur la Cochinchine et le Siam avaient charmé notre traversée des mers de la Chine. Enfin, à la verdâtre transparence des flots succéda une eau

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

jaunâtre et limoneuse : « Réjouissez-vous, me dit le capitaine, nous voici arrivés aux régions de l'Inde, nous touchons aux Bouches du Gange [1]. »

CHAPITRE XXI

INDE. — CALCUTTA ET LE BENGALE. — GANGE. — BRAHMAPOUTRE. CHANDERNAGOR ET DACCA.

« Les bouches du Gange ! Enfin nous voici au terme désiré de notre longue navigation; il me semble que c'est aussi une halte dans mon voyage, et après avoir parcouru la Sibérie et la Chine, je crois toucher à une terre d'Europe en approchant de la tumultueuse Calcutta, Londres de l'Asie, où je retrouverai des mœurs, des visages amis, tout en observant le spectacle bizarre des sociétés de l'Inde ! » — « Moins d'enthousiasme, mon cher monsieur, interrompit en souriant le Portugais, ou attendez-vous à de pénibles déceptions ; il est vrai que vous trouverez ici beaucoup d'Anglais, mais plus raides, plus compassés, plus ennuyés encore que dans leur île ; quant aux Indiens, ils sont presque tous et seront longtemps encore de grands enfants, indolents par caractère, lâches et serviles par habitude, remplis des plus odieux préjugés ; il y a aussi le climat qui est ou trop chaud, ou trop froid, ou pluvieux et presque toujours pernicieux ; enfin, si vous n'êtes pas deux ou trois fois millionnaire, vous aurez du mal à vivre à Calcutta, ou à voyager convenablement dans l'Inde. » — « Quel tableau peu flatteur, m'écriai-je ! Mais n'a-t-il pas d'autres aspects? » — « Vous en jugerez. Pour moi, je suis venu à quinze ans dans l'Inde, j'en ai aujourd'hui quarante-cinq; j'ai habité tantôt Macao, tantôt Goa; les affaires de mon commerce m'ont promené à travers Bombay, Madras et Calcutta; eh bien, je n'hésite pas à dire qu'à l'Inde je préfère la Chine. » Et comme je paraissais incrédule, — « Oui, je préfère les Chinois rusés, fourbes, déplaisants, mais actifs, industrieux, aux mous Bengalis, dont le naturel est dépravé par d'absurdes croyances, et j'aime cent fois mieux les Anglais de la Chine, occupés du soin de s'enrichir, que les superbes employés de la Compagnie, race aussi monotone que fastueuse et désœuvrée ; je viens ici pour quelques affaires, et croyez que lorsqu'elles seront terminées, je ne prolongerai pas mon séjour à Calcutta. Je prévois que vous ferez de même, car les mœurs ennuyées de ce pays ne sauraient convenir à un Français. » — « Il doit y avoir du vrai dans ce que vous me dites, repartis-je, j'ai lu plusieurs fois quelque chose de semblable, mais je vous soupçonne d'exagérer et d'en vouloir aux Anglais de nous avoir presque chassés de l'Inde; quant à moi, j'en prends plus bravement mon parti, et pour vous punir de ce léger mouvement d'envie, je vous condamne à

1. L'Indo-Chine, par M. Dubois de Jancigny. — Lois somptuaires des Birmans. *Nouv. Ann. des Voyages*, t. LXXXIX.

Digitized by Google

entendre l'apologie de la Compagnie par notre capitaine; le voici justement qui s'approche. » — « Les manœuvres du bord sont une affaire plus pressée, nous dit celui-ci qui avait entendu nos dernières paroles; c'est le diable que l'embouchure de l'Hougly; je venais seulement, Messieurs, pour vous prier, si vous n'avez pas d'autre détermination, de vouloir bien m'accompagner chez mon beau-frère : le négociant Hellings, l'un des plus riches de Calcutta, sera charmé que vous me donniez cette preuve d'amitié; j'ai d'ailleurs à moi dans sa maison un vaste appartement. » Notre Portugais s'excusa sur le soin de ses affaires. Quant à moi, mis au courant des habitudes royales et hospitalières des riches Anglais de l'Inde, je savais qu'il n'y avait aucune indiscrétion à me rendre à cette offre cordiale; j'acceptai de grand cœur, puis me tournant vers le Portugais, quand nous fûmes seuls : — « Eh bien, lui dis-je, on trouve au moins dans cette Inde si décriée une vertu, l'hospitalité ! » — « C'est une vertu de tout l'Orient et qui n'appartient pas seulement à l'Inde anglaise; de Calcutta, je suis appelé à Goa par des affaires de famille; j'espère que vous visiterez cette ville, et vous jugerez si les pauvres Portugais accueillent un hôte d'Europe avec moins d'empressement que les rois anglais de l'Inde. » Ainsi je n'avais pas à me plaindre; il me semblait que ce fût autour de moi comme une lutte courtoise d'hospitalité; j'ignorais si mes projets ultérieurs me permettraient de profiter de ces offres, mais c'est toujours avec plaisir qu'on rencontre sur son chemin accueil et bienveillance. Je redoutais peu les prédictions de mon compagnon, bien qu'à vrai dire, il n'eut pas entièrement tort et que les imperfections de la société anglaise dans l'Inde fussent nombreuses; mais, grâce au ciel, je ne suis pas de ces voyageurs qui voient tout en noir et qui ne prennent des choses que le mauvais côté; je sais que partout dans le monde il y a du bien et du mal et qu'il faut, lorsqu'on voyage, autant que lorsqu'on reste chez soi, se munir d'un peu d'indulgence. D'ailleurs, les régions les plus difficiles ne sont pas les moins curieuses; du moins, il en est ainsi pour l'Inde, où l'intérêt commence sur le large fleuve, avant même qu'on ne voie ses bords.

Le Gange se jette par huit bouches dans le golfe du Bengale. Malgré ces nombreux déversoirs, la masse d'eau que roule le fleuve est si considérable que son lit, même dans l'Hougly, bras principal sur lequel Calcutta s'élève, est inégal et capricieux comme celui d'un torrent. Entre une longue ligne de récifs, battus à marée basse par la vague furieuse, et des bancs de sable mêlé de vase sur lesquels le plus gros trois-mâts tournoie et disparaît englouti, le navigateur, assailli par les rafales d'un vent lourd et chargé de pluie, inondé par les eaux du ciel et par les lames écumantes, ballotté sur une mer courte et clapoteuse à cause de son peu de profondeur, n'a pour se guider que le plomb de la sonde, et s'il fait nuit, les feux éclatants qu'à chaque demi-heure on brûle à la poupe des pontons mouillés, selon la saison, plus ou moins loin du rivage.

Ces feux de Bengale produisent un effet fantastique; quelquefois ils illuminent soudainement les voiles gonflées d'un grand navire qui bientôt disparaît comme

Digitized by Google

un fantôme dans les ombres de la nuit; quelquefois, vus de loin, ils ressemblent à une étoile détachée des cieux, qui tremble un instant sur le sommet de la vague avant de s'éteindre dans les abîmes de l'Océan. C'est à bord de ces bâtiments stationnaires, exposés à toutes les intempéries de la mousson, aux brûlantes ardeurs d'un soleil tropical, que les apprentis pilotes passent de longues années à s'initier aux caprices du golfe, aux difficultés de ces routes changeantes à travers lesquelles ils doivent un jour guider les vaisseaux.

Quand on a franchi ces passes dangereuses, le fleuve se déploie, non dans la sereine beauté de ses rives, mais dans les effrayantes solitudes de ses *Sunderbands*, terrains d'alluvion presque dépourvus d'eaux douces, et couverts de vastes forêts d'arbres sombres comme nos sapins, sous lesquels vivent dans une paix profonde le tigre, le crocodile et les reptiles hideux qui, dans ces terres humides et échauffées par un soleil tropical, atteignent une énorme longueur. Là bas, à notre droite, c'est l'île de Sagor, ce terrain plat et marécageux sur lequel nous distinguons, à l'aide d'une lunette, des cabanes en ruines et des bâtiments semblables à des hangars, Sagor est la terre de prédilection des tigres, on les y voit errer par troupes; du bord, nous entendons leurs rugissements, et des matelots racontent que plus d'une fois l'un de ces cruels ennemis, l'œil sanglant, la gueule béante, s'est jeté à la nage pour attaquer la chaloupe ancrée près du rivage. L'industrie humaine a pourtant osé jeter son défi aux animaux sauvages et au climat: des planteurs ont tenté de s'établir sur ces bords malsains et inhospitaliers; mais cette fois l'homme a été vaincu, et les ruines que nous entrevoyons attestent l'inutilité de ses efforts.

Après quelques heures, le fleuve commence à se rétrécir; à la ligne triste des broussailles touffues et sombres succèdent quelques cocotiers, puis de vertes prairies; çà et là des cabanes de terre basses et couvertes de chaume, enfin des champs de riz. C'est l'endroit où les navires sont assaillis par une foule d'embarcations chargées de poissons, de fruits, et montées par des Hindous. Notre vapeur s'arrêta quelques instants, et aussitôt des bateaux, des chaloupes, des petits navires à deux mâts, comme des goëlettes, se pressèrent autour de nous, les hommes montèrent lestement à bord. L'un d'eux s'approcha de moi, c'était un Hindou, mince, très-brun, assez bien fait et de bonne mine; il me vendit des bananes et des cocos. Vint ensuite tout un équipage: le capitaine, coiffé d'un turban blanc roulé autour d'un bonnet rouge, avait une chemise courte et sans manches et un anneau d'argent un peu au-dessous du coude; ses gens ne portaient qu'une pièce d'étoffe autour des reins. Leur peau était couleur de bronze, et en contemplant les formes élégantes, les membres bien proportionnés de la plupart d'entre eux, j'eusse volontiers cru voir s'animer quelque statue antique.

Lorsque nous nous fûmes pourvus de quelques rafraîchissements, le capitaine fit un signe aux matelots hindous; ils redescendirent dans leurs barques, et notre navire reprit sa marche vers Calcutta. Les petits bâtiments que nous rencontrions avaient toutes sortes de formes: c'étaient des chaloupes construites sur le

Digitized by Google

modèle anglais, ou de larges bateaux plats, servant de demeure à des familles entières, comme les jonques chinoises, et rappelant l'industrie primitive de la contrée par leurs voiles faites avec les fibres de l'hibiscus, qui croît en abondance dans les terrains humides; des bambous coupés dans le marais et emmanchés d'une palette de bois formaient les rames; le pilote juché sur une cage de bois d'où il domine le fleuve, s'abrite contre un soleil trop ardent par un parasol en feuilles de palmier. L'ancre se compose tout simplement de deux madriers pointus, mis en croix et chargés de quelques grosses pierres. Il y avait loin de cette paisible navigation à notre rapide steamer s'avançant, malgré le calme, contre le courant et la marée.

Autrefois, c'est-à-dire au début de l'établissement définitif des Anglais au Bengale, il n'y a pas encore un siècle, les canaux des Sunderbands, les bouches du Gange, les criques voisines étaient infestés comme les grands fleuves de la Chine, par des légions de pirates appelés *Dacoits*, qui formaient une caste pareille à celle des *Callers* ou voleurs du Coromandel, et des *Thugs*, dont l'Hindoustan a si longtemps souffert. Brigands par état, par vocation, par religion même, ils servaient leurs divinités en égorgeant les navigateurs. Les Anglais ont détruit ces pirates. Maintenant les bateaux circulent librement sans être armés, mais il y a un autre ennemi plus terrible, et que tous les efforts des hommes ne chasseront pas, c'est le climat souvent mortel aux Européens.

Plus on approche de la grande ville et plus les deux rives du fleuve paraissent habitées et se couvrent de cultures. Les villages échelonnés à droite et à gauche ressemblent à des bazars où les gens de la campagne viennent étaler leurs fruits, ananas, limons, mangues, bananes, tous les produits d'une terre fertile et forte, où l'homme seul est déchu et languissant. D'autres hameaux appartiennent à des gens moitié agriculteurs, moitié marins; durant la belle saison ils naviguent dans le golfe, de Balassore à Chittagong, du Pegou à Madras; quand le premier nuage annonce la mousson et ses brises violentes, ils rentrent au gîte, halent sur la prairie leurs navires désemparés, bricks et sloops, les rangent symétriquement, et les abandonnent pendant quatre mois aux corbeaux qui nichent sur les hunes. Puis, les vents propices revenus, le Bengali reprend sa place sur son banc de rameur et recommence le cours de sa vie monotone.

Enfin à l'extrémité d'une pointe qui marque un léger détour du fleuve, quelques édifices, une longue ligne de quais bordés d'arbres se reflétant dans les flots du Gange, nous apprirent que nous avions accompli les trente lieues qui séparent la ville de la mer. Le coup d'œil, sans être bien pittoresque, ne manque pas d'une certaine majesté, et comme il me parut délicieux, à moi qui venais d'accomplir une si longue navigation, et qui depuis deux ans, à part Pékin et Canton, n'avais vu d'autres villes que celles de la Sibérie! Ce fut pour les passagers le moment de la séparation : « Au revoir, dit le Portugais en me serrant la main, nous nous retrouverons dans Calcutta; en tout cas, n'oubliez pas mon rendez-vous à Goa d'ici à quatre ou cinq mois. »

Digitized by Google

Je restai avec le capitaine, et, en attendant que celui-ci eût terminé les arrangements qui lui permissent de quitter son bord, je jetai un coup d'œil sur la rive à travers la foule de vaisseaux qui bordaient le quai; le soleil s'effaçait dans le lointain, et c'était le moment des ablutions du soir. Tout le long du rivage les Hindous, hommes et femmes, se plongeaient dans les eaux sacrées de leur fleuve: ni le mouvement du quai encore animé par les travaux des Européens, ni celui des barques et des canots, ayant peine à se faire jour à travers ces masses compactes, rien ne dérangeait les baigneurs. Des jeunes filles dénouaient leurs cheveux et les trempaient dans les flots avec autant de gravité que le vieil ascète lavant sa barbe blanche. Ce bain est une prière, une ablution du corps et de l'âme. A ceux qui ne peuvent descendre au bord du fleuve, de dévots personnages portent l'eau sainte dans des cruches suspendues aux deux extrémités d'un bambou. Je contemplais encore ce spectacle étrange quand j'entendis appeler respectueusement de terre le capitaine. Son beau-frère, prévenu de notre arrivée par un matelot, nous envoyait deux palanquins; nous y montâmes, et nos porteurs se mirent en marche vers le quartier de *Thouringhi* qu'habitait le négociant Hellings. Il faisait nuit quand nous arrivâmes devant l'hôtel somptueux qui servait, à quelque distance des magasins, de demeure à mes nouveaux hôtes. M. Hellings était un homme de quarante à quarante-cinq ans; sa femme semblait de quelques années plus jeune, et ils avaient un fils de dix-huit ans environ, grand et leste jeune homme, aux formes élancées, au teint bruni par le climat; deux enfants, un fils et une fille, complétaient l'ensemble de ce tableau, quand nous fûmes introduits dans le salon où se tenait la famille. Après un instant donné aux premières effusions et au plaisir du retour, le capitaine Edward me présenta comme son ami, et dit qu'une communauté de sentiments nous avait rapprochés dans le long trajet que nous venions d'accomplir ensemble; ce fut assez pour que M. Hellings me serrât chaleureusement la main; sa femme m'adressa quelques paroles gracieuses; elle me fit quelques questions sur mon voyage, parut s'étonner de l'étendue de mon entreprise, puis elle ajouta: « Demain et les jours suivants mon fils vous fera voir notre ville; mais pour le moment, il est temps, je crois, de souper. » Deux domestiques hindous ouvrirent le double battant d'une grande porte, je donnai la main à la maîtresse de la maison et nous passâmes dans la salle à manger.

Il y avait longtemps, je l'avouerai, que je n'avais joui d'un coup d'œil pareil à celui que présentait la pièce où la table était disposée. Depuis les dîners qui avaient précédé à Paris mon départ, et un court séjour que j'avais fait en Angleterre, rendant visite à de riches gentlemen de ma connaissance, un tel luxe de lumières, de fruits et de fleurs n'avait pas frappé mes regards. Ce faste, ces dehors de l'opulence n'étaient pas un fait accidentel et occasionné par le retour d'un parent et la présence d'un étranger; c'était une habitude de tous les jours, et il en est de même chez la plupart des riches Anglais. Pour eux c'est une convention que le séjour de l'Inde est d'un mortel ennui; ils y sont retenus, les uns par l'ap-

Digitized by Google

pât de la fortune, les autres par les riches traitements que la Compagnie dispense à ses moindres employés; mais en revanche de ce séjour forcé, ils ne s'épargnent aucune des jouissances que peuvent donner les richesses, et que tout concourt à leur faciliter, surtout la disposition des Hindous, à obéir sans murmurer, à se prêter passivement aux caprices de leurs maîtres; il en faut une véritable légion, car jamais aucun d'eux ne sort, si peu que ce soit, des bornes de ses fonctions; mais grâce au nombre et à l'exactitude de chacun à remplir ses devoirs personnels, on est toujours parfaitement servi.

Le dîner fut très-agréable; il semblait que ce fût pour mes hôtes une bonne fortune d'avoir à leur table un Français; madame Hellings avait passé à Paris deux années de sa jeunesse; son mari connaissait cette ville, et avait été lié avec quelques-uns de ses principaux négociants; nous avions de part et d'autre un plaisir extrême à nous entretenir de l'Europe, à nous découvrir des connaissances, des amitiés communes; je racontais aussi quelques épisodes de mes excursions sibériennes et chinoises; mes hôtes me peignaient la vie anglaise dans l'Inde, le capitaine Edward mêlait à nos propos les réflexions de sa longue expérience de navigateur; je me rassasiais du plaisir de parler français, car mes hôtes savaient notre langue; en un mot je passais une soirée délicieuse, et sous ces lumières resplendissantes, à cette table somptueuse, auprès de ces hôtes aimables, mon illusion eût été complète, je me fusse cru à Paris ou à Londres, si le jeune homme ne m'eût éveillé de cet agréable rêve en proposant une promenade sur le fleuve, pour entendre le concert sauvage que font la nuit, les bêtes féroces, dans les îles et sur les rives avoisinant Calcutta. C'était, on le voit, nous rejeter pleinement dans l'Inde. La partie fut acceptée.

Après un dernier toast porté par milord, *à l'heureux retour du voyageur*, et par moi *à la santé de milady*, nous montâmes dans un carrosse, et bientôt nous fûmes au bord du fleuve, dont les eaux profondes et silencieuses ne reflétaient que les étoiles, ou les fanaux placés à la poupe des navires. Une barque conduite par six rameurs hindous nous reçut, et nous nous laissâmes aller pendant un quart d'heure à la dérive; nous entendîmes alors ces bruits étranges qui font sentir à l'âme toutes les émotions de la terreur; c'étaient des rires convulsifs, des plaintes déchirantes, les voix s'éloignaient comme les aboiements de la meute qui court: puis elles s'échappaient d'un buisson, d'une grève voisine, si près de nous que nous frémissions involontairement : tout se taisait jusqu'à ce qu'un glapissement solitaire venant à troubler ce silence passager, un hurlement général semblait lui répondre des quatre points de l'horizon, grossissant bientôt comme une clameur. C'étaient les chacals qui, la nuit, se mettent en campagne et parcourent par troupes les rues et les places, attirés par les viandes que les domestiques hindous, fidèles à leur loi religieuse, jettent sur les fumiers sans les goûter, après le repas des maîtres. Ces chacals suivent aussi le cours du fleuve, et attendent patiemment que les flots jettent sur les vases du rivage quelques-uns des cadavres auxquels le Gange sert de sépulture. L'usage est de brûler les corps,

Digitized by Google

mais les pauvres, qui ne sauraient suffire à la dépense du bûcher funéraire, abandonnent aux eaux sacrées du fleuve le mort, auquel ils attachent, comme symbole de la cérémonie prescrite, un bouchon de paille. Dès qu'un malade est à l'extrémité, ses parents, ses amis, le portent sur leurs épaules, roulé dans un linceul, au bord du Gange, et, après lui avoir frotté la bouche avec cette eau qui enlève les souillures de l'âme, ils le veillent pour le défendre des attaques des chacals jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir; alors ils lancent vers la mer celui dont l'âme est partie pour l'éternité; mais le cadavre, avant d'arriver au golfe, est dévoré par les quadrupèdes affamés ou par les crocodiles énormes qui rôdent à l'entrée des ruisseaux dans les Sunderbands.

Nous ne prolongeâmes pas loin cette promenade lugubre, et dont l'unique attrait était dans le contraste de ces cris du désert au milieu d'une cité tout à l'heure pleine de vie et d'animation. Nous rentrâmes dans la maison de mes hôtes, qui, en me souhaitant le bonsoir, me prévinrent que le lendemain leur voiture serait à ma disposition pour visiter la ville. Je me hâtai de congédier les domestiques qui m'avaient suivi, et, demeuré seul dans une jolie chambre disposée à l'européenne, je me plus à repasser en souvenir les épisodes de ce long voyage qui, en deux années, m'avait amené au centre de l'Asie, me ménageant un instant de repos dans une ville européenne, entre le Gange et l'Himâlaya.

Le lendemain je m'éveillai de bonne heure; c'est aussi l'usage à Calcutta de se lever tôt. Les Anglais font chaque jour deux promenades : l'une au lever du soleil, l'autre le soir. A l'heure où se sont éteints les feux brûlants du jour et où une brise caressante rafraîchit l'air, jeunes gens et souvent jeunes personnes s'élancent, celles-ci accompagnées de parents ou d'une gouvernante, sur de fougueux chevaux arabes ou persans. Des équipages splendides parcourent la vaste promenade qui s'étend entre le quartier européen et le fort William; c'est Hyde-Park ou les Champs-Élysées; là, les femmes élégantes, les riches désœuvrés, les militaires de haut grade, les *civiliens*, c'est-à-dire les employés que la compagnie fait venir d'Europe et tire de l'école d'Hailesbury, viennent causer, parader, surtout pendant le temps qu'on appelle l'hiver, c'est-à-dire en novembre, décembre et janvier, mois favorisés, où le ciel est pur, et où la brise nord tempère la chaleur insupportable des autres saisons. Le reste du temps se passe, pour les négociants ou les employés, en affaires, interrompues vers le milieu du jour par un repos de quelques heures; dans les maisons, on se fait éventer par des serviteurs chargés exclusivement de ce soin, et on fume le *houkha*, appareil dont le tuyau traverse un vase d'eau froide, et porte aux lèvres du fumeur les parfums du tabac mélangé à de la cassonade, à des raisins secs et à de la conserve de roses.

Pendant les chaleurs accablantes de mars et d'avril, la plupart des gens riches se retirent à leurs maisons de campagne qui s'élèvent sur les bords du fleuve, dans les faubourgs et dans le village de Barrakpoor, où le gouverneur général de l'Inde a aussi une résidence particulière. Au milieu de ces retraites fastueuses,

Digitized by Google

le même luxe environne les voluptueux Européens. Le pavillon élégant qui leur sert de demeure s'élève au milieu d'un petit taillis, loin des grands arbres qui attireraient trop les moustiques par la fraîcheur de leur feuillage. Aux premières lueurs du jour, à l'heure où la cigogne à tête chauve s'élance des hauts toits de la ville, du sommet des pagodes, et vient s'abattre dans les allées du jardin, cherchant sur le sol humide de rosée sa pâture matinale, le *mali*, jardinier, après avoir salué les quatre points cardinaux, descend vers le Gange par un large escalier pour y faire ses ablutions, et s'en va de bosquets en bosquets, côte à côte avec la cigogne familière, cueillir les fleurs qu'il place en bouquets dans des vases de Chine posés sur la table du salon pour réjouir l'œil du maître. Les fenêtres s'ouvrent, l'air pur du matin circule dans les chambres spacieuses, et toute la famille éveillée, s'empresse de se répandre au dehors avant que le soleil force chacun à la retraite. Le soir de ces chaudes journées, c'est sur le Gange que les habitants de cette demeure se promènent; ils possèdent un de ces bateaux décorés avec luxe qui portent à l'arrière des cabines spacieuses et que l'on nomme *bholia*. Quand après le coucher du soleil, la brise jette quelque fraîcheur dans la campagne, l'ordre est donné d'armer le bholia. En une minute, cuisiniers et maîtres d'hôtel transportent à bord tout ce qui est nécessaire au service de cette maison flottante; les préparatifs se font avec cette ponctualité, cette exactitude qui rend, dans l'Inde, la vie si douce et si facile, qu'on est tenté de commander pour le seul plaisir d'être obéi, et la famille anglaise remonte le Gange au-dessus de Calcutta pour jouir de la vue des sites qui deviennent plus variés, plus pittoresques, à mesure qu'on s'avance dans les terres, ou bien elle descend le courant pour voir du pont du petit navire, paisiblement porté par des eaux calmes, les vagues lointaines de la mer, brisées par le courant du Gange. Quelles soirées délicieuses on passe alors sur le fleuve! Mais le lendemain ramène les ardeurs du soleil, puis viennent les longs mois pluvieux, et, au milieu de ce climat alternativement merveilleux et triste, l'Anglais se prend à regretter sa patrie.

Ce fut par le fort William que je commençai ma visite aux édifices remarquables de Calcutta. La ville est trop récente pour en contenir beaucoup, et le peu de monuments qu'elle possède reproduit avec une invariable monotonie ce prétendu style grec qui n'a pour lui ni l'utilité, ni la correction, ni le bon goût. Le fort qui, à coup sûr, est l'édifice le plus remarquable de la ville, la domine du côté de la mer et la prémunit contre les attaques extérieures plutôt qu'elle ne la protége contre les populations inoffensives du Bengale. Il est octogone, régulier du côté de la terre; les trois côtés faisant face au Gange présentent des angles saillants qui menacent tout le cours du fleuve, et des bastions complètent de ce côté le système de défense. L'intérieur est aéré, planté d'arbres découpés en boulingrins, et ne contient que les logements indispensables des officiers et de la garnison. On y caserne deux régiments d'infanterie, un d'artillerie, quelques compagnies d'ouvriers pour l'arsenal et douze cents cipayes, troupes indigènes du camp de Barrakpoor, qui font le service du fort durant un mois à tour de rôle.

Digitized by Google

Cette citadelle, la plus forte de toute l'Inde, est un ouvrage remarquable, construit dans le nouveau système de fortifications; si ce n'étaient quelques talus peu élevés, on passerait presque devant sans l'apercevoir.

Les chapelles protestantes, les églises catholiques, grecques, arméniennes, une synagogue, un temple seikh, quelques pagodes, des mosquées, n'offrent rien de remarquable et ne présentent même ni clochers, ni dômes, ni minarets qui puissent égayer la ville et rompre la monotone uniformité des maisons. Quant aux vastes péristyles de la Monnaie, et aux colonnes ioniques et doriques du palais du gouverneur, ce sont des copies froides et tristes de l'art grec. Calcutta compte en nombre infini les Sociétés et les Académies savantes. La plupart de ces institutions sont sans valeur; mais il en est une qui fait entièrement exception, c'est la Société asiatique qui a recueilli soigneusement les manuscrits des langues de l'Orient, et formé une magnifique bibliothèque hindoue et musulmane, que des brahmanes et des moullahs, attachés à l'établissement soignent et protègent contre les ravages du temps et contre ceux plus rapides encore des fourmis blanches. A cette bibliothèque est jointe une remarquable collection d'armes et d'ustensiles birmans, javanais et malais du choix le plus rare. Au rez-de-chaussée, entre une galerie d'anatomie et un cabinet d'histoire naturelle, parmi des échantillons minéralogiques et géologiques, sont rangés de remarquables fragments de sculptures hindoues, des statues bactriennes, des bas-reliefs bouddhiques, de précieux débris de l'art asiatique à ses diverses périodes.

A l'extrémité de la ville et sur les bords du Gange, s'élève un établissement qui est à la fois l'un des plus utiles pour le savant, et des plus agréables pour le simple promeneur. C'est le Jardin botanique, au milieu duquel un Français ne retrouve pas sans émotion le souvenir du voyageur Jacquemont. Quand un étranger se présente devant le jardin, deux péons à turban rouge le saluent et lui ouvrent la grille de fer. On croirait entrer dans une volière, tant les oiseaux gazouillent; bientôt on pénètre sous une merveilleuse allée de sagoutiers, dont le fruit disposé comme celui du dattier africain, en grappes plus abondantes encore, retombe avec grâce sous le dôme de feuilles. Auprès de ce bel arbre, s'élance l'arekier, le plus svelte, le plus hardi des palmiers. Là aussi le gouvernement essaie de naturaliser le tek, cet arbre si précieux pour la construction des vaisseaux, par l'éternelle durée de son bois et qui croît en abondance sur les collines du Malabar.

Je me plaisais à visiter ces établissements élevés sur la terre d'Asie par la civilisation européenne; néanmoins les bazars rappelant la ville asiatique, les cérémonies, les fêtes hindoues avaient pour moi encore plus de charme et d'attraits. C'est le matin, au lever du soleil, qu'il faut voir le mouvement, le tumulte du quartier marchand : les gens de la campagne, hommes et femmes, apportent au marché les fruits et les légumes dans des paniers placés sur leur tête, et c'est en courant toujours l'espace de plusieurs milles qu'ils arrivent ainsi, dans la crainte que le soleil les surprenant en route, ne fane les produits de leurs champs. Les

Digitized by Google

boutiques s'ouvrent, le marchand accroupi derrière son comptoir, regarde avec joie la foule qui grossit. Les bazars sont vite encombrés; cent voix interpellent le le riche Asiatique ou l'Européen qui passent en palanquin, vingt brocanteurs assiégent les portières et lui offrent, en le suivant, des livres dépareillés, des curiosités chinoises, des porte-cigares, des bonnets de mandarin. Les porteurs crient, les palanquins se heurtent au tournant des rues, les voitures qui conduisent à leurs affaires les négociants et les employés de la Compagnie soulèvent des flots de poussière. Des voitures traînées par des *tattons* (petits chevaux du pays), transportent des faubourgs au quartier du commerce, les innombrables écrivains qui tiennent dans les deux langues, les livres de compte et les registres de vente. Les charrettes à bœufs, lentes dans leur marche, entravent çà et là les rapides évolutions d'une foule à laquelle se mêlent les cigognes affamées, toujours en embuscade sur les toits et les balcons, d'où elles se laissent tomber, les pattes tendues, au milieu des rues les plus animées; les corneilles qui pillent hardiment et à grand bruit tout ce qui s'échappe d'un panier, d'un chariot, et les milans, aussi voraces mais plus sauvages, effleurant de l'aile pendant une heure le poisson qu'ils convoitent sur l'étal d'un marchand.

Dans les immenses bazars ou marchés, qui se tiennent quelquefois la nuit à la lueur des lampions et rappellent nos foires de France, dans les rues populeuses où affluent les produits de la terre entière, il semble qu'on rencontre les trafiquants de tout le globe; c'est le Juif d'Alep, reconnaissable à son turban aplati, l'Arabe de Moka, laissant flotter son long manteau comme un doliman; puis le Grec, l'Arménien, le Chinois, l'Européen, et tous les Asiatiques du Cachemir, du Thibet, du Boutan, du Népaul, et au milieu de tout ce monde achetant, vendant, mendiant dans des langues étranges, il semble qu'on se trouve au milieu de la confusion de Babel.

Souvent la grande ville semble chômer, et revêt un air de fête; le calendrier hindou compte dix-huit grandes solennités, et, outre cela, chacun des cultes divers, tous également tolérés, célèbrent alternativement leurs cérémonies. Tantôt, durant toute une semaine, on entend retentir chaque nuit les chants des Juifs qui illuminent leurs terrasses recouvertes de branches d'arbres en forme de tonnelles; tantôt brille au-dessus de la demeure des musulmans la lumière suspendue dans une lanterne à l'extrémité d'un long bambou; ou bien c'est l'Hindou qui célèbre les fêtes de la déesse Parvati, femme de Siva. Alors, une foule considérable arrive des villes voisines pour assister à l'édifiant spectacle des cruautés que les dévots exercent sur leurs propres corps. Le gouvernement anglais a forcé depuis quelques années les indigènes à reculer hors de la ville le théâtre de ces barbares cérémonies. Ce fut là, qu'un des jours que je passai à Calcutta, attiré par le bruit des instruments, les flots d'un peuple en habits de fête, et entraîné par mon jeune hôte, je vis un pénitent suspendu à une bascule par un croc de fer enfoncé dans le côté, jeter des fleurs et des couronnes sur la foule qui frémissait d'admiration et de joie.

Digitized by Google

Le *Djourgá Poudja*, seconde fête célébrée en l'honneur de la déesse Parvati, est une solennité telle que, pendant huit jours, la douane et tous les établissements publics sont fermés. Ce temps est employé par les fidèles à diverses pratiques, dont la dernière consiste à fabriquer avec de la farine de riz bien pétrie une image de la déesse avec ses quatre bras, sa tiare et son collier de têtes de morts; autour de Dourgâ (la terrible), on place quelques autres figures formant cortége; par exemple celle de ses deux fils, l'oiseau Kartikeya, dieu des armées célestes, et Ganéça à tête d'éléphant, dieu de la sagesse, qui se trouve invoqué à la première ligne de tous les manuscrits. La veille du dernier jour, au soir, chaque famille se livre aux réjouissances; les palais des riches radjas, illuminés avec luxe, s'ouvrent à la foule. A voir les lignes de lampions, la sentinelle debout aux portes, les cavaliers et les voitures, à entendre les cris de la populace, on se croirait transporté en Europe à l'anniversaire de quelque grande journée. L'Hindou, le musulman, le chrétien sont également admis chez le radja et régalés : le *Firangi* (Franc) se présente et est introduit dans une vaste salle ornée de deux rangs de galeries. Dans une niche séparée du public, tout au fond, on voit l'idole et le groupe de figures dressées à ses côtés; à sa gauche est assis, les jambes croisées, le *pourdhita*, prêtre de la famille; vêtu seulement d'un pagne, frotté de sandal, celui-ci jette sur les assistants de superbes regards, et ne sort de son immobilité que pour arroser la statue d'huile et de parfums liquides. Le radja, couvert de sa longue tunique blanche, serrée par une ample ceinture, l'aigrette au front, fait les honneurs de son palais à ceux qu'il a admis. En face de l'idole dansent des bayadères cachemiriennes et bengalies, tantôt seules, tantôt par deux, alternativement. Les éventails somptueux s'agitent en cadence derrière la danseuse, que son orchestre accompagne pas à pas et anime par les sons du tambour et du rebec. Aux danses succèdent comme intermèdes des tours de force et d'adresse, exécutés par des enfants habillés en femmes. Un de leurs exercices favoris c'est de tourner sur eux-mêmes, et, quand l'élan est le plus rapide, ils appliquent sur leurs paupières fermées la pointe de deux sabres, et continuent à pirouetter avec autant de force jusqu'à ce qu'ils remettent la lame dans le fourreau; au moindre choc, au plus léger étourdissement les lames crèveraient les yeux du jongleur.

Le lendemain dans l'après-midi, mille processions s'acheminent au bruit des instruments vers le Gange. Selon la richesse du chef de famille, il y a derrière l'idole un nombre plus ou moins grand de serviteurs soutenant le dais ou l'escortant avec de petits drapeaux. Il s'agit de promener sur l'eau et de noyer ensuite la déesse Dourgâ. La statue posée sur une litière entre deux bateaux, dont l'un porte l'orchestre et les brahmanes, l'autre le donataire et son monde. Alors la foule se rue vers le Gange; les cigognes surprises s'élèvent au-dessus des toits, battant de l'aile au milieu de ces flots de peuple; le bruit des tambours et des tams-tams, le son des cloches qu'on fait retentir devant la procession complète le tumulte; puis à mesure qu'une Dourgâ flotte en quittant la rive, un hourrah la

Digitized by Google

salue; le Gange, couvert de barques et d'idoles, est agité par des milliers de rames; les navires sont chargés de spectateurs; les turbans, les écharpes, les tuniques de toutes couleurs s'agitent sur la rive aussi loin que le regard peut s'étendre. Le *pourdhita*, animé par l'esprit de la divinité, exécute devant elle, avec force contorsions, des danses bizarres. Les bateaux sur lesquels flotte l'idole se séparent aux cris des assistants, et Dourgâ s'abîme dans les flots, emportant les malédictions de la foule qui se rit de la déesse terrible rendue, par toutes ces cérémonies, impuissante; alors la fête est achevée [1].

Pour moi, le jour où je revins de cette fête, l'oreille pleine encore de tout ce tumulte, rencontrant à chaque pas des visages joyeux, je me félicitais de l'obligeante insistance que mes hôtes avaient mise à me retenir pour me faire assister à cette solennité hindoue. Il y avait trois semaines que j'étais débarqué à Calcutta. Je connaissais tous les particularités de la ville, et ce que j'avais pu observer des usages hindous me donnait un vif désir de faire plus ample connaissance avec les mœurs, la religion, les coutumes du peuple singulier qui m'environnait. Je résistai donc à tous les efforts nouveaux de mes excellents hôtes pour me garder plus longtemps, et, un soir à table, je les priai de discuter avec moi comment je pourrais m'y prendre pour visiter de mon mieux les endroits les plus remarquables, les villes les plus importantes de l'Inde. Traverser dans sa largeur l'immense péninsule était difficile et remplissait mal mon but, puisque je devais voir plusieurs villes du littoral, telles que Madras et Pondichéry; d'autre part, je ne pouvais songer à m'aventurer vers l'Himalaya, dans le Nepaul et le Boutan, ou vers le centre de la péninsule dans les royaumes indépendants et presque inaccessibles de Nagpour ou d'Hayderabad; il fut convenu que je remonterais le Gange sur les steamers de la Compagnie jusqu'à Allahabad; là je me trouverais au confluent du grand fleuve et de la Djumna, je serais libre de suivre cette rivière jusqu'à Agrah ou Delhi, puis de me diriger sur Simla dans l'Himalaya. Ce lieu est depuis une trentaine d'années la résidence d'été des riches habitants de Calcutta, bien que situé à une distance immense de cette ville. Après cette excursion qui m'aurait mené à Patnâ et à Benarès, je devais revenir dans la capitale du Bengale et m'embarquer de ce lieu pour une circumnavigation autour de l'Inde, en faisant quelques haltes à Madras, Pondichéry, Ceylan, Cochin, Mahé, Goa, Bombay. Le système de la navigation à vapeur a reçu de grands développements dans l'Inde entière et rend facile ce vaste parcours maritime; il n'en est pas de même de la viabilité terrestre; deux chemins de fer sont projetés dans l'Inde anglaise, à Calcutta et à Bombay; mais jusqu'ici l'exécution en est à peine commencée.

Avant de m'embarquer pour mon excursion sur le Gange, il fut convenu que j'irais faire une visite à notre comptoir de Chandernagor, à la colonie danoise de Serampour qui, depuis cinq ans, a été acquise par la Compagnie avec Tranquebar

[1] Théod. Pavie, Calcutta. Dans la *Revue des Deux Mondes*, mai 1843.

Digitized by Google

et les autres possessions du Danemark, à la ville de Dacca, sur les bords du Brahmapoutre, enfin au village de Barrakpoor (ville des casernes) où est établi un camp permanent, et où le gouverneur général a une résidence d'été. Ce village est un des lieux les plus agréables de l'Inde. Lorsqu'on a dépassé les dernières maisons de la capitale, on se trouve dans une magnifique allée, entre des champs de riz et des terrains bas remplis de joncs. Les *barraks* sont de confortables cabanes bien alignées, parfaitement tenues et adaptées au goût des cipayes, soldats indigènes au service de la Compagnie; les officiers logent à part dans de jolies maisons de campagne. On dirait une ville champêtre plutôt qu'une station militaire; les cipayes hindous ou musulmans ont presque toujours leurs femmes aux cantonnements; pour eux la vie militaire n'exclut pas la vie civile.

La maison de plaisance des gouverneurs, à Barrakpoor, est pleine de charme : le parc, coupé de ruisseaux, est planté de bosquets et d'arbres verts. Le gardien ouvre volontiers la porte du parc aux visiteurs, et les laisse examiner à loisir la volière et la ménagerie. Presqu'en face de la grille, s'élèvent de hautes baraques; elles servent de casernes aux éléphants attachés au service de l'armée et des officiers. Ce n'est pas sans une certaine frayeur qu'on traverse le double rang de monstrueux quadrupèdes, dont aucun cependant n'interrompt son souper à l'approche d'un étranger; je les vis manger une herbe tendre arrachée dans des terrains fraîchement inondés, et il fallait voir avec quelle délicatesse chaque éléphant secouait sur son genou la racine remplie de terre, avant de porter à sa bouche la gerbe appétissante. L'éléphant ne reproduit pas en captivité, et tous ceux qui se trouvaient là venaient des forêts de Dacca. Le palais du gouverneur est bordé par les eaux du Gange; vis-à-vis les fenêtres du palais, sur la rive droite, s'étend Serampoor. Cette ville eut un moment de prospérité au commencement de ce siècle; elle était devenue, grâce à son pavillon neutre, une des principales villes de commerce de cette côte; elle est bâtie à l'européenne, dans un aspect riant, sur la rive droite de l'Hougly. Jacquemont lui trouvait un air de ville d'opéra, et la disait élevée exprès pour former de Barrakpoor un charmant point de vue. La paix entre la France et l'Angleterre avait de nouveau ruiné Serampoor; les Danois ont compris qu'il n'y avait place désormais que pour les Anglais sur la péninsule indienne : le 2 février 1845, cette ville et le reste des possessions danoises a été cédée à la Compagnie au prix de 3,125,000 livres. Les missionnaires baptistes, envoyés jadis de Copenhague dans le but de convertir les Hindous au christianisme, et qui, depuis, ont rendu à la science des services signalés, l'habitent encore, et continuent à étudier les langues et l'histoire de l'Inde.

A Chandernagor, je vis flotter notre pavillon, je serrai quelques mains françaises; mais, hélas! quelle morne tristesse, quel silence dans cette ville, qui cependant fut jadis l'une des reines de l'Inde. Les rues sont désertes, rien de ce mouvement, de ce tumulte qui, dans Calcutta, annonce les affaires et la prospé

Digitized by Google

rité. Deux ou trois églises, le palais du gouverneur sont les seuls édifices qui se dessinent au milieu des maisons blanches silencieusement alignées le long des quais déserts. Tel est le seul lieu dans le Bengale où il soit permis à un Français d'évoquer les souvenirs impuissants, de rappeler les grands noms éteints de notre gloire dans l'Inde!

Ce fut de Chandernagor que, par un système compliqué de canaux reliant entre elles les bouches du Gange, je me rendis à Dacca. Je tenais à visiter cette ancienne capitale du Bengale qui s'élève sur le *Bori-Gange* (vieux Gange), à un endroit où le fleuve sacré confond ses eaux avec un autre fleuve immense, mais moins connu, le Brahmapoutre qui, descendant des plateaux du Thibet, roule ses flots solitaires dans la grande vallée formée par les monts du pays birman et les dernières ramifications de l'Himalaya, puis, coulant toujours à l'ombre de forêts mystérieuses, sans avoir été troublé par d'autres bruits que ceux de la pirogue sauvage, ou le cri du caïman, se mêle aux eaux saintes du Gange, et va comme lui se perdre dans le golfe du Bengale.

A Dacca je trouvai ce qui manque à Calcutta, des ruines et les souvenirs de l'histoire. A mesure qu'on approche de cette cité déchue, on est frappé de l'aspect majestueux des débris qui semblent la composer aujourd'hui presque entière. Ce sont des masses énormes de châteaux, des donjons sombres, des vieilles mosquées, des pagodes que recouvrent les pipals et le lierre. Quelques édifices d'une époque postérieure imitaient, comme à Calcutta, l'architecture grecque. Au milieu de toutes ces ruines, je ne fus pas médiocrement surpris de distinguer comme un clocher gothique; par quelle bizarrerie, me disais-je, se trouve ici transporté un monument de notre architecture; et déjà mille suppositions assiégeaient mon esprit; je me réjouissais de trouver dans une ville de l'Inde une imitation de l'art de nos contrées; mais nous approchâmes, et l'illusion s'évanouit : j'avais pris pour un clocher gothique l'obélisque d'une pagode hindoue.

Pendant que nous avancions vers le rivage, un bruit étrange, qui paraissait sortir de l'eau sur laquelle nous naviguions, frappa mon oreille. Il était prolongé, profond, et semblait tenir du mugissement du taureau et du souffle de la baleine. « Ce sont les éléphants qui se baignent, dit un musulman qui nous accompagnait; Ces animaux sont monstrueux à Dacca. » En effet, je ne tardai pas à apercevoir une vingtaine de têtes et de trompes se mouvant au-dessus du niveau du fleuve.

« Dacca, me dit un des Anglais qui y résidaient, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut jadis. Son commerce est devenu presque nul, et ses magnifiques édifices, le château de Djehan-Ghir, son fondateur, la superbe mosquée que cet empereur fit bâtir, les palais des anciens nababs, les comptoirs et les églises des Hollandais, des Français et des Portugais sont en ruines et recouverts de jungles. J'ai vu, continua cet Anglais, une chasse au tigre dans la cour de l'ancien palais, et le cheval d'un de mes amis tomba dans un puits caché par des herbes et des ronces. » Quelques Portugais, quelques Arméniens, peu d'Anglais, un nombre

Digitized by Google

assez considérable de Grecs et des indigènes composent la population de Dacca, dont tout le commerce, jadis considérable, ne consiste plus qu'en coton brut et en indigo. Le climat de Dacca est agréable, fort doux, et plus sain que dans le reste du Bengale. Les immenses rivières qui coulent dans son voisinage y tempèrent la chaleur, et la rapidité de leur cours entraîne les matières putrides de l'inondation avec une promptitude que l'on ne connaît pas sur les bords de l'Hougly.

Ce fut à Dacca que je vis le plus grand nombre d'éléphants; la Compagnie y entretient un haras de trois cents de ces animaux tirés annuellement des forêts voisines. Ils y sont dressés aux habitudes qu'ils doivent acquérir dans l'état de captivité; puis de ce lieu on les répartit dans les villes septentrionales, en ayant soin de ne les exposer que graduellement aux changements de climat, très-sensibles d'une région à l'autre de l'Inde. Je restai à Dacca deux jours; ce n'était pas trop pour visiter tous les débris de son ancienne splendeur, et explorer les environs entrecoupés de bras immenses des deux grands fleuves et animés par la plus riche végétation. Le lendemain même de mon retour à Calcutta, serrant les mains de mes hôtes, emportant des souhaits de bon voyage et d'heureux retour, car je pensais les revoir, muni de lettres de recommandation pour toutes les stations de ma route, je commençai mon long pèlerinage aux rives du fleuve; mes amis me saluaient encore que déjà le rapide steamer, faisant siffler sa vapeur, dégageant des flots de fumée, m'emportait loin du port, loin de la ville où pendant près d'un mois j'avais trouvé un délicieux repos au milieu de mes continuels voyages, et du renouvellement incessant de mes fatigues.

CHAPITRE XXII

NEPAUL. — PATNA. — HINDOUS. — CÉRÉMONIES DU MARIAGE.

Quel merveilleux spectacle que celui d'un fleuve tel que le Gange, roulant son immense nappe d'eau avec une vitesse moyenne d'une lieue à l'heure, et remonté sans peine par un léger steamer! Entre ses rives souvent sauvages où la nature déploie une force gigantesque, on admire cette lutte de la nature et de l'homme, où l'homme industrieux est le vainqueur. Puis, en me souvenant de toutes les difficultés qu'une excursion semblable à celle que j'accomplissais ainsi, présentait, il y a vingt ans, à tout voyageur de ressources modestes, j'avais lieu de me réjouir des facilités que mes voyages devaient à la vapeur.

Comme cependant, à la longue, les sentiments même d'admiration et de plaisir s'épuisent, je m'amusai, pour charmer la longueur du trajet sur le fleuve, à parcourir la relation de William Kirkpatrick dans le Nepaul. Cet officier anglais, chargé jadis par lord Cornwallis d'intervenir dans une querelle entre le souve-

Digitized by Google

rain du Nepaul et un général chinois, qui, par ordre de l'empereur, avait envahi cette contrée, la visita mieux qu'aucun voyageur ne l'a fait depuis. Sa relation n'est pas récente, car elle date de 1792; mais sur des contrées si lointaines et d'un si difficile accès, il faut souvent nous contenter de vieux documents; d'ailleurs l'immobilité des mœurs et des usages garantit d'ordinaire à ces récits anciens une longue vérité.

Notre Anglais franchit, le 13 février 1792, le Bagmatti, petite rivière guéable dans la saison sèche, et qui limite vers le sud le Nepaul, puis il s'engagea au milieu de broussailles immenses infestées par des ours, dans un pays peu peuplé et mal cultivé; il gagna ensuite la lisière d'une forêt où les arbres séculaires respectés par le fer, mais frappés par la vieillesse et enlacés par les lianes et les plantes parasites, interceptaient les rares sentiers tracés par les habitants voisins. Là erraient en liberté des troupes d'éléphants, des rhinocéros et des tigres. Enfin après avoir côtoyé des torrents, franchi des défilés, le voyageur et ses compagnons parvinrent au bord d'une rivière sinueuse que les indigènes appellent Rapti, et qui est encaissée entre des rochers énormes et bordée presque partout de parois raboteuses et perpendiculaires; on y entendait fréquemment le bruit des cascades se précipitant du haut des ravins; et le mugissement continuel du torrent à travers les gros éclats de rochers ajoutait merveilleusement à l'effet de la perspective sauvage et pittoresque le long de ses rives bien boisées. En continuant à s'avancer au nord, les voyageurs commencèrent à gravir les pentes successives et de plus en plus escarpées de l Himalaya : d'abord ce fut le col de Bim-Phédé, réputé saint parce que le dieu de ce nom y posa son pied dans une de ses excursions terrestres; puis de ce lieu à un fort de la contrée, un chemin escarpé côtoie des précipices effrayants, formés par les torrents affluents du Rapti et par quelques autres rivières. « Ces ravins étaient si profonds, dit Kirkpatrick, que souvent nous ne pouvions décider quels étaient les animaux que nous apercevions tout en bas; à cette distance, les buffles paraissaient de la dimension d'un oiseau. »

Au sommet du col de Tchisapani, les Himalaya se présentèrent tout à coup, s'élançant à une hauteur prodigieuse avec leurs pics nombreux et superbes revêtus de neiges éternelles. « Je gravis, dit notre voyageur, le pic de Tchisapani; on m'avait dit qu'on y jouit, par un temps clair, d'une vue superbe au nord et au sud. Par malheur, quand j'y montai, il était enveloppé d'un de ces brouillards épais, nommés ici *tou als*, qui règnent presque constamment dans la saison des pluies périodiques. Toutefois ces vapeurs ne nous empêchaient pas d'observer pendant la nuit les lumières nombreuses et les immenses conflagrations qui éclairaient les sommets et les pentes des monts autour de nous; elles produisaient un spectacle magique; quelques-unes, par leur énorme élévation, ressemblaient à autant d'étoiles, et les autres présentaient l'image de torrents enflammés se précipitant dans les vallées. Elles étaient produites par l'incendie des broussailles et des herbes aux endroits que les habitants voulaient cultiver. »

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

En descendant le flanc septentrional du Tchisapani, on rencontre à peu près à mi-chemin des amas coniques de pierres entassées par la superstition des indigènes. On appelle *Deoralli* ces sortes de tumulus, et le même nom s'applique aussi à l'un des pics principaux de l'Himalaya. Quelques villages sont suspendus aux flancs de la montagne, et leurs habitants doivent un peu d'aisance à l'exploitation de riches mines de cuivre. L'abondance de ce métal a donné lieu dans le pays au proverbe *Karripout Ranipout* (fils de mineur, fils de prince).

Six semaines d'un semblable trajet à travers des contrées sauvages, au milieu de sites quelquefois charmants et toujours pittoresques, amenèrent la petite caravane anglaise à un mille de Katmandou, capitale du Nepaul. Cette ville est une sorte de grande rue, longue d'un mille, large d'un demi-mille, et dont les maisons sont bâties en briques avec des toits en tuiles; souvent elles ont des balcons en bois sculpté; elles sont à deux, trois, quatre étages, et presque toutes de chétif aspect; le palais du radjah lui-même n'a pas grande apparence. En revanche, les temples sont nombreux, la plupart en bois; quelques-uns en briques avec deux, trois ou quatre rangs de toits qui diminuent graduellement en s'élevant, et se terminent par une pointe qui, de même que le toit supérieur, est dorée, d'où il résulte un effet pittoresque et assez agréable [1].

Tel est le résumé rapide des observations de Kirkpatrick. Le livre de ce voyageur avait pour moi deux avantages précieux : il me donnait quelques notions sur une contrée près de laquelle je passais sans pouvoir la visiter, et il abrégeait la longueur du trajet entre Calcutta et Patnâ. Un nombre considérable d'établissements et de villages s'élève sur les deux rives du Gange dans le long parcours que j'accomplis sur ce fleuve; nous nous arrêtâmes seulement à Mourchid-Abad, ou plutôt au port de cette ville commerçante, Kassim-Basar, célèbre par ses riches fabriques de tissus. Le capitaine et la plupart des passagers, commerçants qui voyageaient pour les affaires de leur négoce, étaient pressés d'arriver aux lieux divers de leur destination. Moi-même, fatigué à la longue de la monotonie du spectacle que présentait cet immense cours d'eau avec ses rives si éloignées, qu'il fallait souvent pour les apercevoir le secours d'une longue-vue, je n'étais pas fâché de me retrouver à terre; d'ailleurs j'étais loin d'avoir épuisé l'intérêt qui, dans les grands centres de l'Inde, s'attache quelquefois aux souvenirs historiques et toujours aux populations et à leurs usages; ce fut donc avec un sentiment de vive satisfaction qu'après avoir côtoyé de longues plantations de pavots blancs, nous entrevîmes les édifices de la grande cité.

Patnâ n'est pas en elle-même bien curieuse; c'est une ville fort ancienne et très-peuplée; elle a des manufactures florissantes de tabac, de soieries, de coton, etc.; on y prépare dans de vastes ateliers l'opium et le salpêtre; mais les maisons, pour la plupart en terre et protégées par de pauvres fortifications, sont hautes et mal bâties; les faubourgs, où les Anglais se sont retirés de préférence,

1. Kirkpatrick *Relation d'une excursion au Nepaul*, Londres, 1811.

Digitized by Google

offrent plus de luxe et de bien-être. L'intérieur de la ville est peuplé principalement d'Hindous, qui en ce lieu sont beaucoup plus nombreux que les Musulmans. Pour moi, étranger dans cette ville, simple passager qui, après quelques journées, devais repartir sans espoir de m'y arrêter de nouveau, le principal était de vivre entièrement au milieu des populations que je venais observer; je m'établis dans un hôtel de la ville sans vouloir profiter des recommandations qui m'auraient ouvert, au nom de mes bons amis de Calcutta, les somptueux hôtels du faubourg. Le lendemain même de mon arrivée, j'appris qu'à vingt lieues environ au sud de Patnâ se trouvait une ville sainte, fréquentée chaque année par cent mille Hindous, et, me faisant pèlerin comme mes serviteurs, j'allai avec eux visiter à Gayah les cavernes creusées dans le granit, et admirer l'empreinte qu'a laissée le pied de Vichnou auprès de l'étang sacré de Vaïtarani.

Les Hindous, et j'en avais vu déjà un assez grand nombre pour porter sur leur compte un jugement qui me fût personnel, sont bien ces hommes indolents que nous montrent les voyageurs; peuple qui depuis plusieurs milliers d'années, suit invariablement le sillon tracé par ses ancêtres. La distinction immuable des castes, les lois d'une religion qui interdit de sortir de la condition imposée par la nature, ont donné à l'Hindou cette résignation, puis ces habitudes de servilité qui semblent de prime abord le trait distinctif de leur race. Race antique et noble cependant dont la civilisation, aujourd'hui altérée et flétrie par l'âge, eut ses beaux jours, peut-être au temps où d'autres régions célébraient les noms jeunes alors de Moïse et de Sésostris, où dans l'Occident, aujourd'hui superbe, quelques rares peuplades de sauvages erraient à travers les épaisses forêts. Parmi les Hindous, il en est quelques-uns dont le génie industriel s'est éveillé au contact de l'Angleterre, et qui ont su rompre avec les obligations de leurs croyances, devenues pour eux préjugés. Même sous le ciel religieux de l'Inde, on trouve des indifférents, et, selon l'expression spirituelle d'un voyageur, des brahmanes athés. Mais c'est encore l'exception et le très-petit nombre; l'Inde est le pays de la terre où l'indifférence a frappé le moins d'esprits, où le christianisme a fait le moins de prosélytes. Seule, la loi de Mahomet, imposée au XIe siècle par le glaive, a trouvé des sectateurs; mais en dehors de cette religion, passée aujourd'hui dans les habitudes de l'Inde, il ne faut rien chercher parmi les indigènes, pas même le bouddhisme, qui prit naissance au fond de la péninsule et se répandit de là sur le reste de l'Orient, rien que le culte de Vichnou et de Siva, les lois du brahmanisme, qui dans le passé comptent des milliers d'années d'existence, et qui paraissent devoir vivre autant dans l'avenir.

Au physique, les hommes de l'Hindoustan sont, pour la plupart, remarquablement beaux et bien faits. Les femmes ne sont pas toutes également jolies, mais chez beaucoup on remarque une taille droite et gracieuse, des formes arrondies et charmantes, des membres souples; sans être grandes, elles ont dans leur port de l'aisance et de la dignité; les pieds et les mains délicatement sculptés sont d'une petitesse mignonne; chez de certaines, j'ai admiré le visage ovale, les traits

Digitized by Google

ouverts, le profil que les artistes de la Grèce donnaient à leurs déesses. Des yeux vifs, doux et tendres, des sourcils bien arqués, de longs cils, une chevelure abondante, sont des beautés que j'ai admirées plus d'une fois sur les bords du Gange, quand les jeunes filles, l'amphore gracieusement inclinée sur l'épaule, venaient puiser l'eau sainte. Le teint passe par toutes les nuances du safran au bronze, et cependant il ne manque pas de charme; la physionomie en tire plus d'expression. D'ailleurs tous les visages prennent une teinte colorée sous le soleil ardent de l'Inde. Ces femmes sont nubiles de bonne heure : à l'âge où, dans nos pays, la femme est encore un enfant, il n'est pas rare de voir la jeune Indienne une ou deux fois mère. De seize à dix-huit ans, elles sont dans l'éclat de leur beauté, mais la vieillesse arrive vite, et ne laisse rien subsister de l'éclat des jeunes années.

La femme indienne revêt un corsage en mailles élastiques appelé *anggia;* il est en soie, avec de petits boutons d'or et d'argent, quelquefois de perles et de pierres précieuses. Les musulmanes l'adoptent aussi bien que les Hindoues. Les premières portent par-dessus une petite veste dessinant la taille, et dont les manches sont courtes et serrées. C'est le *kourti*, fait de drap ou de soie en couleur, orné de franges, et fixé par des boutons en métal. Les pantalons, *paijama*, larges et presque aussi amples qu'une jupe, sont de coton, de soie ou de drap d'or, selon le rang et l'opulence de la personne. Quelquefois ils sont recouverts d'une petite jupe descendant en nombreux plis et imitée du *peshwais* persan. Les femmes riches se couvrent la figure d'une grande écharpe; et leurs bras, leurs mains, leurs pieds sont surchargés de bijoux.

Le costume plus simple des femmes hindoues est bien plus gracieux que celui des musulmanes. Par-dessus l'anggia, seul vêtement qui leur soit commun, elles ne revêtent qu'un voile de gaze ou de mousseline fine de plus de vingt mètres de longueur, enveloppant toute leur personne dans un incompréhensible et délicieux labyrinthe de plis transparents. Les épaules, les jambes, le sein, la tête, sont recouverts, et cependant tous les membres restent libres, le contour et la souplesse de la taille n'en ressortent qu'avec plus de charmes. Les Hindoues ont l'habitude d'étendre l'arcade de leurs sourcils au moyen d'une préparation d'antimoine; et pour donner à leurs yeux plus d'éclat et de volupté, elles se teignent de même les paupières.

Telle que nous venons de la voir, avec tant de charmes, tant d'attraits, la femme hindoue n'en est pas moins la servante plus que la compagne de l'homme; selon la loi inflexible de Brahma, elle est un être impur, et c'est surtout sur les bords du Gange que l'on retrouve encore ce tableau de la famille hindoue qui étonnait Jacquemont au début de son voyage : « J'ai rencontré sur les routes, depuis deux mois, beaucoup de familles en voyage; si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénûment, le mari marche silencieux devant; la femme le suit à quelques pas, portant un enfant en bas âge sur la hanche du côté gauche. J'ai suivi quelquefois de ces

Digitized by Google

tristes figures l'espace de plusieurs lieues sans les voir se joindre ni se dire un mot [1]. »

Cependant chez les Hindous, le mariage est plus qu'un acte honorable, c'est le but essentiel de la vie; l'homme, dût-il, s'il est pauvre, quitter presque aussitôt sa femme pour aller au loin chercher des moyens d'existence, il doit se marier. « Mes quatre Hindous, dont un n'a que dix-neuf ans, dit encore Jacquemont, sont mariés. Leurs femmes sont à cent et deux cents lieues d'ici, dans le pays d'un chacun. Ils prétendent tous leur faire une pension mensuelle réglée sur la quotité de leurs gages; la moindre est d'une roupie (2 fr. 50 cent.); c'est ce que donne le plus pauvre, celui qui n'a que quatre roupies (10 fr.) par mois. »

Les conditions du mariage sont réglées entre les parents, alors que les fiancés sont encore tout jeunes. Ses cérémonies, très-compliquées, n'ont pas moins de huit modifications, suivant les castes, sans compter les singularités locales de chaque province. Dans toutes les classes, les ablutions sont la partie essentielle des préparatifs. Un banquet et des fêtes prolongent les noces pendant plusieurs jours. La saison la plus propice est le printemps, lorsque *Drisput* et *Sook* (Mars et Vénus) sont en conjonction parmi les astres. Voici les principales cérémonies qui se passent dans la caste des brahmines :

Le matin du premier jour, avant le lever du soleil, les fiancés sont conduits séparément par leurs amis au fleuve le plus sacré du voisinage, où ils subissent une série d'ablutions solennelles, suivies de prières. Puis les époux sont placés l'un près de l'autre, la femme voilée sous une alcôve soutenue par douze piliers et décorée de guirlandes de fleurs. On invoque les dieux pour qu'ils envoient sur les mariés un rayon de la chaleur céleste qui anima autrefois nos premiers pères. Puis le couple s'assied, la face tournée vers l'orient, et les purifications avec le safran, le miel et les pierres magiques recommencent. Le lendemain, le père de la jeune fille unit les époux en leur mettant la main dans la main, et les arrose ensuite d'eau de blé et de lait. Puis le principal brahmane répète le *mantras*, et, pendant ce temps, on revêt l'épaule du fiancé d'un *zena* faisant neuf tours au lieu de trois, et l'on attache au cou de la fiancée le *talhi*, grand anneau, emblème du mariage; c'est l'acte obligatoire, solennel qui lie entre eux les époux. Le troisième jour, on fait sept fois le tour d'un feu, rite particulier qui semble être un reste du mariage des Parsis. Le quatrième jour, les époux dînent ensemble en présence de tous les convives, c'est le signe de leur union intime. Le cinquième et dernier jour a lieu l'un des rares sacrifices auxquels puisse prendre part une femme; on y brûle du riz. Le soir de ce dernier jour, les ablutions, les processions se renouvellent encore, et les gens riches terminent les cérémonies par une distribution abondante d'aumônes.

Les rites du mariage mahométan dans l'Inde sont beaucoup plus simples que ceux du mariage hindou. On y retrouve les cérémonies de l'union des mains, les

1. Jacquemont, *Journal du voyage dans l'Inde*.

Digitized by Google

parures, les festins, les aumônes, le bruit, les processions, la musique, mais tout cela ne se prolonge guère au delà d'un jour. La partie essentielle des noces musulmanes semble être la consommation des sucreries et des friandises; et c'est là un bien vieil usage, car on lit dans le *Tarihki Gusaïda*, qu'en l'année 1086, on consomma aux noces de la fille du sultan Malekshah quarante mille *maunds* de sucre (plus de quatorze cents quintaux).

La Musulmane de l'Inde, soumise aux lois du Coran, a une destinée semblable à celle des femmes de la Perse ou de la Turquie. Quant aux devoirs imposés par le mariage aux femmes hindoues, ils sont consignés dans le *Padma Puràna*, où plusieurs chapitres sont consacrés à la discipline conjugale. Ils prescrivent l'obéissance la plus absolue, une fidélité inviolable; survivre à son époux doit être considéré par la femme comme le plus grand des malheurs. De là les *sutti*, les sacrifices de la veuve sur le bûcher funéraire de son mari, que l'humanité de lord William Bentinck n'a pas abolis sans peine. Aujourd'hui une sorte de dégradation a remplacé le sacrifice du feu. La veuve est dépouillée de ses riches habits et de ses ornements; elle perd jusqu'à son tahli, ce collier qui était le symbole sacré de sa dignité d'épouse; on lui rase la tête, elle est exclue de toutes les fêtes, et devient la servante dans cette maison où elle était la maîtresse. Partout sa présence, même hors des limites de sa ville ou de son village, est un événement de mauvais augure. C'est ainsi que les Anglais, en interdisant aux Hindous un sacrifice cruel, n'ont pu cependant détruire un de leurs plus odieux préjugés [1].

CHAPITRE XXIII

BENARÈS. — RELIGIONS BRAHMANE ET BOUDDHIQUE.

Après un court séjour à Patnâ, je repris le bateau qui fait un service régulier jusqu'à Allahabad. Jusqu'ici j'étais fort satisfait de mon séjour dans l'Inde. Je trouvais charmant ce voyage facile, grâce à la vapeur, et entrecoupé de haltes instructives que je ne quittais pas sans en emporter une ample moisson d'observations intéressantes. J'avais rendu mes deux serviteurs indigènes presque communicatifs, au moyen de petits cadeaux de roupies souvent renouvelés; je les faisais jaser, et, à leur insu, ils m'apprenaient une foule de faits curieux. Ce fut donc avec un sentiment véritable de plaisir que je repris le fleuve, ce grand chemin de la nature, pour remonter à Benarès, la ville sainte, et, aux yeux des Hindous, la véritable capitale de l'Hindoustan.

Le Gange nous conduisit, après de capricieux détours, et en nous faisant passer devant l'embouchure de larges rivières, telles que la Sône, le Gogra, le Goumti,

1. Les femmes dans l'Inde, *Rev. Asiat.* dans la *Rev. Brit.*, 4e sér., t. 26.

Digitized by Google

au lieu sacré de Cânpour, célèbre dans l'Inde brahmanique par les supplices volontaires qu'y venaient subir les fanatiques hindous; beaucoup de voyageurs ont affirmé qu'en ce lieu il y avait une hache sous le tranchant de laquelle mourir était pour les bienheureux dévots un gage d'éternelle félicité. Ici encore on m'a dit que les Anglais avaient su exercer une bienfaisante influence en supprimant la hache sainte. Nous ne nous arrêtâmes pas à cette petite ville, qui n'offre pas d'autre intérêt que ce sanglant souvenir, et nous ne tardâmes pas à voir au loin les édifices de Benarès se dressant en amphithéâtre sur la rive gauche du fleuve.

L'approche de la ville est annoncée au voyageur par les minarets élancés de la grande mosquée, dominant les constructions disposées dans un désordre pittoresque, sur une longueur de près de trois lieues. Je ne vis pas sans émotion apparaître ces temples, ces tours, ces longues arcades soutenues par des colonnes, ces quais élevés et ces terrasses avec leurs balustrades en relief, enlacées par le feuillage vert des pipals, des tamarins, des manguiers, et se dessinant au milieu de magnifiques édifices tout chargés de sculptures.

En place de quais, la ville a ce qu'on nomme des *ghâts*, sorte de lieux d'abordage; ce sont de vastes escaliers se détachant à l'extrémité des maisons ou des jardins de la ville, et descendant au fleuve. Ils ont une élévation de plus de trente pieds au-dessus du Gange, et cependant, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ils fourmillent dans toute leur étendue d'hommes embarquant, débarquant les marchandises, ou pratiquant leurs ablutions et récitant des prières. Benarès est certainement des cités de l'Hindoustan celle qui a le caractère le plus oriental. Aucun Européen n'habite dans l'intérieur, et pas une rue n'est assez large pour donner passage à une voiture; un palanquin même ne passe qu'avec difficulté dans ses ruelles étroites, tortueuses et encombrées par la foule. Les maisons sont hautes; elles ont cinq, six et au moins trois étages; devant la plupart, on voit un petit porche voûté au fond duquel s'ouvre une boutique; au-dessus du porche s'élèvent les galeries, les fenêtres saillantes, les pignons soutenus par des consoles sculptées.

La quantité des temples et des chapelles est prodigieuse, on en rencontre à chaque coin de rue; leur forme ne manque pas de grâce; beaucoup sont entièrement revêtus de délicates sculptures de fleurs, d'animaux et de branches de palmiers, égalant par la richesse du travail ce que le style grec ou gothique ont produit de plus délicat. La façade des maisons est d'une bonne et large pierre produite par les environs, les Hindous la recouvrent d'une couche de rouge ou de peintures représentant des fleurs, des animaux, des hommes ou des dieux et des déesses à plusieurs bras et à plusieurs têtes. Des bœufs consacrés à Siva se promènent familièrement dans ces rues étroites, ou quelquefois même s'y couchent en travers; on les frappe bien doucement pour les engager à faire place aux porteurs de palanquin; malheur au profane qui maltraiterait l'animal saint! Je vis aussi grand nombre de singes consacrés à Hâmouman, car ici et dans toute l'Inde nous retrouvons notre singe-dieu de Siam et des Birmans. Enhardis par le

Digitized by Google

respect qu'on leur témoigne, ces animaux grimpent sur les toits et sur toutes les saillies des temples, avancent impertinemment la tête et les mains dans les boutiques des confiseurs et des marchands de fruits, et enlèvent les morceaux aux enfants qui prennent leur repas.

A chaque tournant de rue, on rencontre des maisons de djoghis, ou maisons saintes, ornées d'idoles et faisant entendre un tintamarre continuel causé par le son de toutes sortes d'instruments discordants; tandis que des religieux mendiants, offrant toutes les difformités imaginables que peuvent montrer leurs corps frottés de craie ou de bouse de vache, ou placés dans des attitudes hideuses et dégoûtantes de pénitence, bordent les deux côtés des principales rues. Des hommes avaient les bras et les jambes tordus par suite de la position dans laquelle ils les avaient volontairement tenus très-longtemps; il y en avait dont les mains jointes étaient rivées par les ongles qui les perçaient de part en part. *Agha sahib! Topi sahib!* « Donne-moi à manger, » était l'exclamation qui retentissait sur le passage des Européens.

Tels sont les objets qui frappent la vue de l'étranger en entrant dans la *cité la plus sainte de l'Hindoustan, le lotus du monde*, fondée *non sur la terre, mais sur la pointe du trident de Siva*, lieu tellement béni, que quiconque y meurt, à quelque secte qu'il appartienne, fût-il un mangeur de bœuf, *pourvu qu'il soit charitable pour les pauvres brahmanes*, est sûr de trouver son salut. Cette même sainteté fait de Benarès le réceptacle des mendiants, puisque, indépendamment de la quantité énorme des pèlerins de tous les cantons de l'Inde, ainsi que du Thibet et de l'empire Birman, les personnages riches, influents, viennent de toutes les parties de l'Inde terminer leur vie dans la ville sainte ou y expier leurs fautes [1].

J'avais résolu de faire à Benarès comme à Patnâ, et de me loger solitairement dans un quartier de la ville d'où je pusse me livrer à mes propres observations. Mais il y avait à Benarès un neveu du négociant Hellings, établi lui-même dans l'un des faubourgs. Prévenu de mon arrivée prochaine par une lettre de son oncle, l'excellent jeune homme avait envoyé au précédent bateau s'informer de moi, et je ne pus lui échapper. A peine débarquais-je, que cet ami inconnu me tendit la main, et mit, pour que je le suivisse, la plus gracieuse insistance. Devant tant d'affabilité, la crainte d'être indiscret s'évanouit, et je suivis de bon cœur mon nouvel hôte. De prime-abord, il m'avait mené à travers les quartiers populeux de Benarès, pour me faire jouir du coup d'œil que présente l'ensemble de la ville; le lendemain nous fîmes visite aux temples et aux édifices remarquables.

Nous vîmes le fameux temple de Vichevayesa, l'un des plus élégants et des plus saints de l'Inde. Le parvis de cet édifice religieux est rempli, comme la cour d'une ferme, de taureaux privés qui ont l'habitude de recevoir des friandises de la main des adorateurs de Brahma. Les cloîtres sont encombrés de ces péni-

1. Heber, *Voy. dans l'Inde.* V. Jacquemont, *Journal.*

Digitized by Google

tents hideux qui ne cessent de crier *Ram ! ram ! ram ! ram !* à en causer le vertige à un étranger. Près de ce temple il y a un puits au-dessus duquel s'élève une petite tour; un escalier raide descend jusqu'à l'eau amenée du Gange par un canal souterrain; cette eau passe pour plus sainte que celle du fleuve même. Tout pèlerin qui vient à Benarès doit boire et faire ses ablutions en cet endroit.

Dans un autre temple, à peu de distance, je vis un brahmane qui passe sa journée assis sur une chaise, ne la quitte que pour faire ses ablutions, et, la nuit, dort à côté sur le pavé. Il s'occupe à lire et à expliquer les Védas pour quiconque veut l'écouter depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Il ne demande rien, mais l'auditeur ou le passant peuvent déposer leur offrande dans un petit bassin de cuivre. Cet homme, m'a-t-on dit, est éloquent et très-versé dans la connaissance du sanscrit.

L'un des objets les plus intéressants et les plus singuliers de Benarès est l'ancien observatoire fondé avant la conquête musulmane, et encore bien conservé, quoiqu'on n'en fasse plus usage. C'est un édifice en pierre, contenant de petites cours entourées de portiques pour la commodité des astronomes et de leurs auditeurs; sur une grande tour carrée on voit un énorme gnomon, haut peut-être de vingt pieds, avec l'arc du cadran en proportion, un cercle de quinze pieds de diamètre, et une ligne méridienne, le tout en pierre. Ces instruments manquent de précision, mais sont néanmoins un témoignage du zèle avec lequel la science astronomique fut cultivée jadis dans ces contrées.

Benarès avait bien d'autres édifices encore, mais beaucoup ont été détruits par les Musulmans. Aurengzeb renversa la plupart des monuments du culte hindou, et sur les ruines du plus célèbre, il éleva la grande mosquée dont les deux minarets dominent toute la ville. Parmi les établissements modernes, l'un des plus remarquables est le collége sanskrit, qui renferme deux cents élèves.

En venant par le Gange, j'avais observé aux environs de la ville un plus grand nombre de cadavres qu'en tout autre lieu que j'eusse encore traversé; mes hôtes m'en donnèrent l'explication : tous les ans des centaines de pèlerins viennent de tous les points de l'Inde à Benarès dans l'intention expresse de s'y noyer. Ils achètent deux grands pots de terre qu'ils attachent de chaque côté de leur corps et qui, lorsqu'ils sont vides, les soutiennent sur l'eau. Ainsi équipés, ils s'avancent dans le fleuve, remplissent les pots et plongent pour ne plus reparaître. Le gouvernement a essayé à plusieurs reprises d'interdire cette pratique; mais le moyen qu'un officier de police puisse empêcher un homme de se jeter à l'eau quand il a accompli plusieurs centaines de lieues dans cette seule intention[1] ?

« Quelle religion bizarre que celle qui encourage ces superstitions et ces épreuves cruelles ! réserve-t-elle donc à ses élus de si merveilleuses récompenses ? »

Telle était la question qu'à table, le soir de mon arrivée, j'adressai à mon hôte. « Je pourrais bien, me répondit-il, m'entretenir avec vous de beaucoup de par-

1. Héber. *Voy. dans l'Inde.* Hodges, *Relat. d'un voy. dans l'Hindoustan,* trad. par Langlès.

Digitized by Google

ticularités du brahmanisme, mais ce que je vous apprendrais ne suffirait sans doute pas à satisfaire votre curiosité; demain j'aurai à souper un brahmane converti, non au christianisme, mais au scepticisme de l'Europe, d'ailleurs excellent homme et charmant convive; il vous dira mieux que moi, et sans partialité, tout ce qui concerne le brahmanisme, et même, si vous le désirez, le bouddhisme, cette réforme du brahmanisme, qui cependant ne compte plus d'adeptes dans l'Inde, mais dont en revanche vous avez pu voir les pratiques au Thibet, en Chine, en Sibérie, car de toutes les religions de la terre c'est elle qui a le plus grand nombre de sectateurs. »

Le lendemain, quand je fus rentré de mes courses par la ville, je trouvai dans le salon d'Hellings le brahmane qui m'avait été annoncé; c'était un homme de trente-cinq à quarante ans, beau comme ceux de sa race, et de plus ayant un regard singulièrement fin et intelligent. « Bonjour, monsieur le Français, me dit-il en s'exprimant purement dans notre langue. Milord Hellings m'a dit que vous aviez parcouru de nombreux pays, et que vous n'étiez pas au terme de vos voyages; heureux celui qui court ainsi le monde, cherchant à connaître les hommes et à s'instruire! » Je répondis par quelques politesses à ce compliment, puis nous nous mîmes à table; le repas fut fort gai, fort animé; on n'y causa pas affaires, bien que mon hôte et son convive fussent l'un et l'autre négociants, mais on s'entretint des usages lointains, des mœurs diverses, des préjugés étranges, des mille contradictions bizarres de l'esprit humain; on causa de l'Europe, de Londres et de Paris surtout, puis milord Hellings mit la conversation sur les religions, et, au bout de quelques instants, je priai notre brahmane de vouloir bien éclairer sur plusieurs points mon ignorance, en m'apprenant d'une manière précise ce que sont Brahma, Vishnou et les autres divinités honorées par le culte hindou. Celui-ci satisfit en ces termes à ma demande :

« Brahma est l'Être suprême. Ce mot est employé comme la dénomination la plus générale de l'Être qui ne reçoit ses attributs que par ses différentes manifestations. On l'appelle aussi *sat*, Être, sans aucune autre épithète; dans les anciennes écritures il porte le nom de *Para-Brahma*, ce qui signifie Dieu supérieur à tout ce qui existe. On l'appelle encore *Avyaka*, l'invisible, *Nirrikalpa*, l'incréé, *Svayambhou*, l'absolu, le spontané. Cet Être infini n'apparaît jamais dans le cercle des fables; on ne connaît point de mythes de lui. Sa gloire, comme disent les Védas, les écritures des Hindous, est si grande qu'il n'en saurait exister d'image. — Vous le voyez, jusqu'ici rien de plus pur que notre religion; elle admet un Dieu avec ses éternels et puissants attributs; on a pu en conclure que le monothéisme fut la doctrine antique de l'Inde; par malheur, elle a été altérée depuis par mille fables, autrement je serais encore un pieux brahmane. Ainsi, il faut distinguer Brahman ou Brahmâ de Brahma, dont il n'est qu'une manifestation particulière, et qui forme avec Vishnou et Siva, autre manifestation du premier, la *trimurti* (de *mûrtitype*), ou trinité indienne dans laquelle Brahman est le créateur, Vishnou le conservateur, et Siva le destructeur du

Digitized by Google

monde. Brahman représente le soleil, Vishnou l'eau et Siva le feu. Les sectes religieuses des brahmanistes, des vishnouistes et des sivaïstes ont presque entièrement oublié la divinité unitaire pour ne s'attacher qu'à l'une ou l'autre de ses manifestations subordonnées dont ils ont fait un culte particulier. Il y a en outre un grand nombre de dieux qui primitivement étaient des attributs ou des qualités de l'Être-Suprême; ces qualités, matérialisées par le peuple indien, sont devenues Yama, dieu de la mort, Couvera, dieu des richesses, et toutes les autres divinités du polythéisme actuel. Le monde tel que la pensée créatrice de Brahma l'a fait, n'est qu'un lieu d'exil où l'Être-Suprême a banni les esprits jouissant dans son sein de la béatitude, et qui avaient osé se révolter contre leur créateur. Dans sa miséricorde, l'Être souverain a fixé à un nombre d'années déterminé l'existence de cette terre d'épreuves; un jour, apparaissant au milieu du monde matériel, il le brisera pour rétablir son royaume spirituel et divin. La vie sur cette terre est donc un châtiment, un combat sans repos, contre le mal et la matière; de là sur cette vie fugitive les plaintes qui se retrouvent dans nos poésies. Avez-vous lu dans le *Ramânaya* ces vers : « Le souffle de la vie est comme une vapeur de l'été « qui s'élève dans l'atmosphère attirée par les rayons du soleil; de même qu'une « goutte de rosée se maintient tremblante et frémissante sur la feuille du lotus, « de même le bonheur terrestre de l'homme est toujours tremblant et prêt à « tomber; et comme dans l'océan un fragment de bois en heurte un autre, ainsi « sur cette terre, les êtres se rencontrent un moment pour ne plus se revoir. »

« Tout ceci, ne pus-je m'empêcher d'interrompre, est fort beau, et me semble offrir plus d'une analogie avec nos religions d'Occident. » — « En effet, reprit l'Indien; mais attendez, vous allez voir les absurdités et les fables. Comme la Divinité est répandue dans toute la nature, chaque être, l'animal, la plante même, peuvent prétendre à un saint ménagement et à une vive sympathie de la part de l'homme, d'autant plus que, tant que durera ce monde, les âmes après avoir animé nos corps, errant à travers l'espace, pourront faire vivre une plante ou un animal; c'est le dogme de la métempsycose. Mais s'il faut se faire scrupule de tuer le moindre insecte, on peut se montrer impunément cruel envers soi-même ou envers le paria, c'est-à-dire celui qui a été chassé de sa caste. De plus, cette distinction en castes est elle-même une institution funeste, puisque depuis des milliers d'années elle immobilise les peuples de l'Hindoustan, et les empêche de prendre part au mouvement industriel ou intellectuel du reste du monde. Ces castes sont primitivement au nombre de quatre, ayant chacune des priviléges, des fonctions et des lois particulières : la plus honorable est celle des *brahmanes*, ou prêtres, savants, jurisconsultes et fonctionnaires, portant des vêtements particuliers; ils jouissent encore auprès des princes hindous de grands priviléges; ils sont les seuls aujourd'hui qui lisent et expliquent les livres sacrés; cette caste, comme toutes les autres, se subdivise à l'infini, et avant de rompre avec ma religion, j'étais déjà un brahmane *pashandia*, c'est-à-dire niant les dieux et ne reconnaissant qu'un Être-Suprême; il y a d'ailleurs les *starwagina*, niant une provi-

Digitized by Google

dence spéciale; les *beraghis*, sortes de moines et de religieux; les *vichnouvites*, les *sivaïtes*, les *wanapastra*, amis de la solitude et de la contemplation; les *djogis*, ces pénitents que vous avez vus se mutiler pour plaire à l'Être divin; les *sanyassi* qui ont atteint la perfection brahmanique.

« La deuxième caste est celle des *Tchatrias*, prétendus descendants des anciens rois de l'Inde. Ils sont destinés à l'état militaire. C'est dans le Dekhan, partie méridionale de la péninsule, que se trouvent les chefs de cette noble race.

« La troisième caste, celle des *Vessias*, a pour fonctions l'agriculture, le jardinage, l'éducation du bétail et le commerce des produits de la terre; son privilége est l'exemption des charges militaires. Les Vessias qui, de même que les autres castes, ont aujourd'hui d'inextricables subdivisions, portent le nom de *Banians*, quand ils se livrent au commerce dans les pays étrangers.

« La quatrième caste comprend les *Soudras*, c'est-à-dire les artisans et les ouvriers. Les descendants de ceux qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits de ces quatre castes sont compris dans les classes méprisées des *Burum-Sunker* ou *Warna-Sankra*, et au-dessous de ces classes bâtardes vivent les *parias*, rejetés de la société hindoue par les fautes ou les crimes de leurs pères. La domination des Anglais dans l'Inde a beaucoup contribué à adoucir le sort de ces misérables, qui se sont pour la plupart attachés au service des Européens.

« Tels sont, ajouta l'Indien, les dieux, les dogmes et les principales prescriptions du brahmanisme. On attribue cette législation à Menou ou Manou, sorte d'être divin lui-même, fils de Brahma, et qui a enseigné de ses quatre bouches *les Vedas*, livres saints, recueillis, il y a plus de trois mille ans, par le poëte et philosophe Vyasa, et rédigés dans cette langue sanskrite, qui demeurera l'une des gloires immortelles de l'Inde, puisqu'elle paraît être la langue-mère du zend, du persan, et de vos langues grecque, latine et teutonique.

« Les livres saints du bouddhisme reprit, après quelques instants le convive hindou, sont, en sanscrit ou en pâli, dérivés de cette langue. On a prétendu que l'île de Ceylan avait été le berceau de la religion de Bouddha; il est certain qu'elle y compte beaucoup de sectateurs, et que, chassée du reste de l'Inde, elle a trouvé dans cette île un refuge; mais, pour ma part, et des traditions certaines s'accordent avec cette opinion, je pense qu'elle prit naissance dans le Neypaul; n'est-ce pas en effet dans ce royaume qu'un de vos savants d'Europe, le résident anglais Brian Houghton Hodgson, a trouvé les manuscrits bouddhiques, les *Soutras*, discours recueillis de la bouche même de Bouddha, les *Vinaya*, qui traitent de la discipline, et les *Abhidarma*, qui renferment la métaphysique bouddhique?

« Moi aussi j'ai étudié avec quelque attention le *Tripitaka* ou les trois corbeilles, c'est-à-dire le recueil de ces livres originaux; mécontent du brahmanisme, je demandai au bouddhisme des règles de conduite, et j'avouerai que cette religion, si altérée aujourd'hui, prêcha, dans l'origine, une morale admirablement pure. Sa métaphysique, comme celle de toutes les religions de la terre, est impuissante à soulever les voiles de l'avenir et la destinée qui attend l'homme mortel; les fables

Digitized by Google

ont dénaturé cette religion et n'en font plus qu'un culte grossier, mais je ne crois pas qu'on puisse nier les qualités législatrices du réformateur Bouddha. Bouddha paraît être antérieur de six cents ans à Jésus-Christ. Voici la légende recueillie par les soutras sur le législateur : Un jeune prince de Kapilavastou, nommé Siddharctha, élève d'abord soumis des brahmanes, disciple pendant de longues années de l'un d'eux, nommé Arada ou Alara Kalama, repousse plus tard leurs croyances ; à vingt-neuf ans il renonce au monde, au milieu duquel il pouvait tenir une place brillante, et, se faisant ascète, il prend le nom de Sakya-Mouni, celui des Sakyas (c'est le nom illustre de sa famille) qui s'est fait solitaire. Une fois qu'il est parvenu à la perfection par la vertu et par la science, il reçoit la dénomination de Bouddha, le savant, l'éclairé ; et souvent aussi ses partisans l'appellent, mais plus tard, le bienvenu, celui qui est venu sur cette terre pour la sauver. Sa mission n'est en rien divine, et il n'est pas le seul à l'avoir accomplie. Six autres Bouddhas ont paru avant lui ; il est le dernier et le plus parfait. Les moyens qu'il emploie pour faire connaître sa doctrine se réduisent à un seul, le plus simple et le plus facile de tous, la parole. Le Bouddha n'a rien écrit, et les livres religieux ne sont que l'écho de ses prédications.

« La grande réforme méditée par le législateur consistait dans l'abolition des castes. La caste sacerdotale dans le brahmanisme avait sévèrement gardé pour elle le monopole de la science : la lecture des livres saints, la discussion des dogmes est interdite aux classes inférieures, qui, vous le savez, ne tâchent point de secouer ce joug. Au milieu de la hiérarchie toute puissante, faite entière au profit des castes privilégiées, ce fils de roi devenu simple religieux, prêchait sans distinction les hommes, leur enseignant à tous, quelle que fût leur caste, les dogmes de la morale et de la vérité. Personne n'était exclu, ni les femmes, ni les plus impurs de la caste des tchandalas ou des parias.

« Les préceptes fondamentaux de la foi bouddhique étaient, dans l'origine, peu nombreux, ils se réduisaient aux cinq suivants : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'adultère, ne pas mentir, et enfin ne pas boire de liqueurs enivrantes, ce sont les préceptes que la nature même inspire aux hommes, et qui sont le fondement de toute morale et de toute religion. Dans la législation de Sakya-Mouni, c'est moins en effet la religion même que la vie du réformateur qui mérite l'admiration; sa conduite est un modèle achevé de douceur et de patience ; de plus, en restant homme et philosophe, sans prétendre à une suprématie divine, Bouddha offrait à ses sectateurs un idéal qui n'avait rien d'inaccessible pour eux ; cette égalité devait provoquer de nobles et vives espérances : par la vertu, la science, la méditation, le disciple le plus obscur pouvait un jour surpasser le maître.

« Pourquoi faut-il que des intentions si pures, qu'une vie si noblement remplie aient été perdues pour l'humanité, qu'elles lui aient nui peut-être, puisque aujourd'hui les plus honteuses pratiques s'abritent sous ce nom vénérable de Bouddha ? Vous qui avez parcouru l'Asie, vous avez vu, avec pitié sans doute, ces

Digitized by Google

Bouddha-vivants, qui se disent les héritiers du réformateur, et qui n'ont gardé aucune de ses vertus en héritage, vous avez vu ces mendiants qui vont de porte en porte, ramassant d'immenses richesses pour les entasser sans profit au fond de leurs lamaseries; voilà aujourd'hui le bouddhisme, c'est un mélange grossier de superstitions, et c'est cependant une religion qui compte au fond de l'Asie trois cent millions de sectateurs. La partie essentiellement faible des prédications de Bouddha était le côté métaphysique mêlant dans une égale obscurité, dans un égal néant l'esprit et la matière. La loi de Brahma disait : l'âme, survivant au corps, animera d'autres êtres, et toujours, tant que durera ce monde matériel, quel que soit le mérite des œuvres accomplies ici bas, l'âme demeurera enchaînée à une demeure terrestre. Ce n'est pas là un avenir possible; nous tous, à quelque religion que nous appartenions, ou même ayons-nous oublié ces législations si diverses dans le monde, pour ne nous souvenir que de Dieu et de l'âme, nous aspirons à mieux qu'à ce long renouvellement terrestre de l'existence. Bouddha l'avait compris, mais lui ou ses disciples ne surent rien imaginer de mieux que l'anéantissement, le *nirvana*, et c'est pour cette belle récompense qu'est recommandée la pratique vigilante des perfections transcendantes : aumône, vertu, science, énergie, patience, charité. Ces perfections, je ne sais pas si, par l'Orient, beaucoup de bouddhistes s'étudient à les obtenir, mais vous savez, aussi bien que moi, que les extravagances premières ont multiplié. Eh bien ! après avoir étudié ces législations de Manou et de Bouddha, dont la morale est admirablement pure, plein d'admiration pour les législateurs, j'ai déploré la facilité avec laquelle l'homme a asservi leurs religions aux caprices des passions humaines, et dédaignant les superstitions vulgaires, j'ai cru qu'il suffisait d'essayer la pratique de cette morale que j'admire; et, sans me préoccuper d'un avenir que je sais impénétrable, j'attends avec confiance ce que garde à mon âme immortelle le Dieu souverainement bon, le Dieu créateur. »

Le brahmane avait cessé de parler et je l'écoutais encore. Quand, après avoir serré sa main avec effusion, je le vis prendre congé de notre hôte, plein des riches souvenirs de cette soirée, heureux des notions que je venais d'acquérir, je me demandai si le vieux pays de l'Inde n'était pas encore, comme aux temps antiques, le pays de la science et de la sagesse [1].

1. *Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien*, par E. Burnouf. — *Brahmanisme et Bouddhisme*, par H. Ahrens de Gœttingue. — Rapport sur le tome I de l'*Introduction à l'Histoire du bouddhisme*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire; et observations de M. Cousin, *Académie des Sciences morales et politiques*, 1847, t. II. — *Histoire de l'Inde*, par Mountstuart Elphinstone.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

ALLAHABAD. — AGRAH. — DELHI.

Si j'eusse écouté mon hôte affable de Benarès, je serais resté de longues semaines avec lui et avec le brahmane son ami, qui n'avait pas tardé à devenir le mien; certes je n'eusse pas trouvé le temps trop long. Je passai avec eux peu de jours, mais de ces jours dont on garde le souvenir; combien de fois nous nous surprîmes bien avant dans la nuit, ayant peine à terminer notre causerie familière; les heures avaient fui, et nous, rêvant de l'avenir, nous entretenant des régions lointaines, nous reportant vers les jours merveilleux du passé, nous avions oublié les heures. Hélas! toute jouissance, si vive qu'elle soit, a son terme, et, un matin, apprenant que le bateau qui remonte jusqu'à Allahabad passerait dans la journée à Benarès, j'allai plein de cette tristesse, qui n'est pas sans charme, comme tout souvenir, dire adieu à mes deux amis. Ils me souhaitèrent bon voyage, et tant que le Gange ne me cacha pas la ville par ses capricieux détours, je demeurai les yeux fixés sur les minarets de Benarès. Enfin d'autres impressions frappèrent mon esprit, les derniers édifices s'évanouirent à l'orient, et quelques-unes des meilleures heures de ma vie de voyage entrèrent pour jamais dans le domaine du passé.

Quand j'abaissai les yeux sur les rives du fleuve, j'observai une longue suite de collines couvertes de bocages et de bengalôs, petites maisons européennes. A cet endroit s'élève le fort de Tchounar, qui commande la navigation du fleuve. Il s'y trouve aussi, à ce qu'il paraît, de vieux édifices; je ne m'y arrêtai pas, mais voici ce qu'en dit l'évêque Heber. « Sur le sommet de la montagne, dans la dernière enceinte de la citadelle, il y a plusieurs bâtiments intéressants. L'un d'eux est l'ancien palais hindou, avec un dôme au centre entouré de plusieurs appartements voûtés, sombres, bas et impénétrables à la chaleur; on y voit beaucoup de restes de peintures et de sculptures. A côté de cet édifice, un autre plus élevé et plus aéré fut jadis la résidence du gouverneur musulman; les appartements en sont beaux, et les fenêtres en ogive très-délicatement sculptées..... Au-dessous est l'ancienne prison, cachot horrible de quarante pieds carrés, où il n'y a accès pour la lumière et le jour que par quatre petits trous ronds. Mais voici la curiosité la plus remarquable : le commandant, ouvrant une porte rouillée dans un mur très-raboteux et très-ancien, me dit qu'il allait me montrer le lieu le plus saint de tout l'Hindoustan; puis il ôta son chapeau et nous conduisit dans une petite cour carrée, ombragée par un très-vieux pipal qui croissait dans un des rochers latéraux, et de l'une des branches duquel pendait une petite clochette d'argent. Au-dessous, il y avait une grande dalle de marbre noir, et sur la paroi

Digitized by Google

des rochers en face, une rose grossièrement sculptée et renfermée dans un triangle. On n'apercevait pas une seule idole, mais les cipayes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière dans le voisinage de la dalle et s'en frottèrent le front: les Hindous croient que Dieu en personne, quoique invisible, est assis durant neuf heures du jour, sur cette pierre, et qu'il passe les trois autres à Benarès. »

Puis notre vapeur signala Mirhapour, ville riche et bien peuplée; c'est le plus considérable marché, pour le coton, qui soit sur les bords du Gange. Malgré son étendue, cette ville n'a pas l'aspect majestueux de Benarès.

Enfin, après mille sinuosités entre des rives encore immensément larges, élevées et rocailleuses, nous vîmes les remparts d'Allahabad; nous étions au confluent du Gange et de la Djumna. Allahabad ne présente pas un aspect imposant; on y voit des édifices en briques et sans ornements. Les seuls qui méritent quelque attention sont la mosquée de la Djumna, le jardin du sultan Kosrhou et la citadelle. Celle-ci, placée à la pointe du triangle formé par la jonction du fleuve et de la rivière, a été également fortifiée par l'art et la nature.

Pour les Hindous, Allahabad est une ville sainte par excellence; ils l'appellent *Bhar-Prayaga*, c'est-à-dire lieu de dévotion, ou simplement *Prayaga*, comme le plus considérable et le plus saint de tous. La ville doit un si grand honneur à sa position au confluent du Gange et de la Djumna; les Hindous y ajoutent le Scrasvati; il n'y a pas dans tout le voisinage de rivière de ce nom qui soit visible, mais ils assurent qu'elle se joint aux deux autres par un cours souterrain, et que par conséquent, en se baignant en ce lieu, on acquiert autant de mérite religieux qu'en pratiquant des ablutions dans les trois rivières séparément. Le pèlerin qui arrive dans Allahabad s'assied sur le bord du fleuve, se fait raser la tête et le corps afin que chaque poil puisse tomber dans l'eau; ensuite il se baigne, et le même jour ou le lendemain il remplit les cérémonies funèbres pour les ancêtres morts. Beaucoup d'Hindous renoncent à la vie, à ce saint prayaga; le fidèle s'embarque dans un bateau, et, après avoir rempli les rites prescrits, au point précis où les trois rivières se joignent ensemble, il s'enfonce dans l'eau, ayant trois pots attachés à son corps. Quelquefois aussi les dévots perdent la vie à cause de la précipitation avec laquelle chacun se dépêche pour que l'immersion se fasse au lieu sanctifié, à l'époque précise de la lune, parce que c'est à ce moment que l'expiation est le plus efficace.

A Allahabad cessaient les facilités que m'avaient offertes jusqu'à ce moment la vapeur. De ce lieu à Simla, dans l'Himalaya, où je voulais aller, il me restait à accomplir la partie la plus difficile et vraiment indienne de mon voyage. J'allais de nouveau connaître les difficultés d'un long parcours à travers forêts, jungles et montagnes; le jour, courir à cheval; la nuit, s'endormir au bruit des hurlements du tigre et du chacal. Peut-être ne me croira-t-on pas; mais je n'étais pas fâché de me retrouver au milieu des émotions, des perplexités du voyage terrestre; cette existence a ses dangers: elle a aussi son charme et sa poésie. Qu'est-

Digitized by Google

ce que la vie pour le voyageur, sans toutes ces émotions, cette ivresse du danger, cet imprévu du lendemain, ces vicissitudes de chaque jour dont les émouvantes perspectives m'avaient fait quitter la vie paisible de Parisien pour m'embarquer par le monde dans de longs voyages?

Je n'étais ni un *radjpoute*, fils de prince, ni un employé de la Compagnie, c'est presque dire un millionnaire; je me souvenais d'ailleurs que Jacquemont a su faire aimer et estimer dans l'Inde le voyageur français, même en petit équipage; je me contentai d'adjoindre à mon personnel de service deux autres Hindous; j'achetai un cheval, et, suivi de mes quatre hommes, je m'engageai dans la vallée qui, en remontant le cours de la Djumna, conduit à Agrah, puis à Delhi, celles des villes indiennes qui, me disait on, conservent le plus leur physionomie primitive.

Entre Allahabad et Agrah, la distance est de quatre-vingts lieues. C'était donc un trajet de huit ou dix jours. J'avais peu de bagage; revêtu d'un costume de circonstance, large chapeau de paille, petite veste légère, je courais à cheval de longues heures, le long de la rivière, tout entier au charme de respirer un air pur sous un ciel embaumé, au milieu d'une nature merveilleusement riche. Mes serviteurs me rejoignaient quelquefois bien avant dans la nuit, à quelque station anglaise, à quelque village hindou; ou bien, s'il n'y avait ni station ni village, c'était moi qui les attendais; nous allumions un large feu, puis nous prenions notre pilau de riz, car je m'étais mis, pour le temps de ce trajet, à leur sobre régime; ensuite, ma carabine sous la main, précaution utile contre les bêtes fauves, je m'endormais enveloppé dans une grande couverture, car, au milieu des plaines de l'Hindoustan, des nuits bien fraîches succèdent souvent aux plus chaudes journées.

Les rives de la Djumna ne manquent pas de charme; quelquefois la rivière coule sur un lit de sable et de gravier, quelquefois sur de petits rochers qui donnent naissance à de faibles cataractes; tantôt elle se partage en bras qui entourent des îles fertiles et bien cultivées; tantôt ses rives pittoresques sont dominées par des ruines nombreuses dont l'aspect donne à toute cette contrée sablonneuse un mélange de majesté et de tristesse. Un matin surtout je fus charmé par un site délicieux; les premiers rayons du soleil éclairaient une jolie pagode; au pied de ce temple hindou dont j'ai oublié le nom, la rivière roulait ses eaux alors transparentes comme du cristal; les tamarins, les manguiers, les pipals, mêlaient les nuances de leurs feuillages, et, plus loin, s'étendaient à perte de vue ces arbustes, ces broussailles impénétrables, ces plantes grimpantes, à l'ensemble desquelles on a donné le nom de jungles, et dont le voisinage, sans danger au temps de la saison sèche, devient mortel quand les débordements des fleuves en ont fait de vastes marécages.

Dans mon trajet le long des rives de la Djumna, je fis une seule excursion en dehors du chemin direct qui devait me conduire à Agrah; ce fut aux ruines d'Adjighur et à Pannah. Adjighur a un fort élevé sur le plateau qui domine la

Digitized by Google

rivière de Kiane; ce lieu était un de ceux qui me rappelaient le souvenir de Jacquemont. Le célèbre voyageur l'a visité, et voici comme il en parle : « Ce fort n'est autre chose que le sommet escarpé et aplati d'une montagne en forme de tour. Ses pentes, fort raides depuis sa base, se relèvent au sommet jusqu'à devenir presque verticales, et cette vaste tour n'a pas moins d'un mille de diamètre à son sommet qui est crénelé. Cette forteresse doit être aussi ancienne que l'établissement des hommes en ce pays. On y monte par un sentier impraticable aux chevaux, tracé sur la pente orientale, au travers des bois qui la couvrent, et par un chemin à peine meilleur qui serpente sur la face du nord. Une entrée correspond à chacun de ces chemins. A soixante-cinq mètres environ, sous le sommet, commence un escarpement vertical, et les deux sentiers, tous deux creusés dans le roc à partir de cette hauteur, sont défendus par des ouvrages ménagés dans son épaisseur, ou bâtis de larges pierres de grès.

« Quatre portes qui se commandent s'élèvent les unes au-dessus des autres à l'entrée située du côté du levant; il y en a cinq à l'entrée du nord. Chacune défend un passage étroit, creusé dans le roc pour monter à la suivante le long de l'escarpement, et est percée dans une haute et épaisse muraille crénelée. C'est un ouvrage plein de grandeur : ces murailles, ces voûtes sous lesquelles on passe, sont couvertes de sculptures en relief. Les rochers eux-mêmes sont tous sculptés[1]. »

Pour ma part, j'observai sur le plateau deux masses de ruines, ce sont les restes d'un temple hindou. Une longue inscription en langue indienne est gravée sur l'une des portes de la forteresse occupée aujourd'hui par quelques compagnies de cipayes.

J'étais dans une contrée fameuse par ses souvenirs : à quelques lieues d'Adjighur, on me dit que je pourrais voir le fort non moins célèbre de Kallinger, où, au milieu d'un rempart élevé sur un escarpement large de deux lieues, se dressent encore des débris de temples et de palais. Pannah, un peu plus au sud, est célèbre par son exploitation de diamants. C'est une ville tout à fait hindoue; il n'y a pas une seule mosquée; les pagodes y sont presque innombrables, et quelques-unes sont des édifices très-élégants; malheureusement la plupart sont à demi détruites. La ville entière est une vaste ruine; c'est un spectacle affligeant que celui de ces belles maisons en pierres à moitié démolies, de ces longues rues dont les seuls habitants sont des singes qui, perchés sur les toits, ou assis sur les fenêtres, regardent curieusement passer le visiteur.

Malgré le détour assez considérable que me fit faire cette excursion, j'atteignis Agrah le onzième jour apres mon départ d'Allahabad. La ville s'étend en croissant sur la rive droite de la Djumna dans une vaste plaine; aujourd'hui, comme toutes les vieilles capitales de l'Inde, cette cité si fière au XVIe siècle de la faveur du souverain Akbar, est déchue de sa splendeur. Des ruines, des faubourgs en briques et en boue, de vastes espaces vagues, arides ou cultivés au milieu d'une

1. Jacquemont. *Journal du Voyage dans l'Inde.*

Digitized by Google

ville deux fois trop vaste pour les quatre-vingt mille habitants qu'elle conserve, voilà l'aspect d'Agrah. Jadis elle s'étendait sur les deux bords de la rivière, mais, sur la rive gauche on ne voit plus que des débris dominés par les hautes murailles rouges du fort qu'éleva le roi musulman, et par quelques minarets dont le temps n'a pas encore renversé toutes les pierres. Dans Agrah moderne, les vieux édifices ont été mieux entretenus; j'admirai la mosquée qui s'élève sur les bords de la Djumna, près de la porte de Delhi. Elle est carrée, surmontée de tours octogones, de minarets élancés, et couverts d'une large coupole. Un autre édifice, plus remarquable et plus célèbre encore que cette mosquée, a été bâti de manière à défier le temps : c'est le Tadjé-Mahal, élevé par Shâh-Djehan dans la première moitié du XVIIe siècle, à la mémoire d'une sultane favorite dont les noms indiens signifiaient : *Lumière du monde, puissance infinie.* Il y est enterré auprès d'elle. Le mausolée est un vaste monument en marbre blanc, reposant sur une terrasse en grès rouge. Il est surmonté d'un dôme de cinquante ou soixante pieds de diamètre, flanqué de quatre élégants minarets de forme conique. Les nombreux ornements de cet élégant édifice, ces deux tombes de marbre entourées d'une balustrade également en marbre, taillée à jour avec une surprenante légèreté, et chargées de gracieux arabesques ou de brillantes mosaïques en agate, en cornaline, en lapis, l'ensemble enfin font de ce monument l'un des plus magnifiques modèles de l'architecture orientale. De riches mosquées et le tombeau du souverain Akbar, à deux lieues de la ville actuelle, complètent l'ensemble des grands édifices de cette ville [1].

Delhi, comme Agrah, est une ville du passé. Je parcourus assez rapidement la distance de quarante-cinq lieues qui sépare les deux cités. Je m'étais un peu fatigué dans ma première excursion; les alternatives de chaleur pendant le jour et de froid pendant la nuit, de plus le régime par trop sobre auquel je m'étais soumis m'avaient donné quelques frissons, je résolus de me refaire à Delhi, et de ne repartir de cette ville que lorsque ma santé serait bien fortifiée, car la santé est le premier bien du voyageur. Je m'établis donc dans une hôtellerie anglaise, où il me fut permis de manger sans scandale des côtelettes et du bœuf; puis je passai deux semaines entières à examiner la ville tout à loisir.

Plus encore qu'Agrah, Delhi doit à ses monuments en ruines, à ses quartiers déserts, l'aspect à la fois triste et majestueux d'une souveraine déchue. Voici comment s'exprimait Jacquemont à l'aspect de cette cité : « Des ruines d'une grandeur inaccoutumée dans l'Inde annoncent l'approche de Delhi, de quelque part qu'on y arrive. En venant d'Agrah, elles bordent, pendant plus de cinq milles, la route qui mène à la ville moderne. Ici ce sont des tours massives, qui flanquaient jadis une forteresse dont les murailles sont tombées; là c'est une route élevée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail dont le sommet est encore garni de créneaux; quelques pans de murailles se tiennent debout alen-

1. Jacquemont. *Journal du Voyage dans l'Inde.*

Digitized by Google

tour. Ce sont les restes d'un palais, alors qu'il n'y avait de sécurité pour la richesse et le pouvoir que derrière les remparts. Des obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent de toutes parts dans la campagne, reste de la lourde architecture des édifices patans; leur base est enterrée dans des monceaux de débris où fleurissent tristement quelques arbustes épineux. L'on marche sans cesse sur des murs que les siècles ont nivelés avec le sol. Leur mosaïque de briques marque le plan des humbles demeures où jadis habita la multitude. Parmi les ruines d'un âge plus ancien, on voit dispersés çà et là des monuments d'une forme élégante et légère, peints de couleurs éclatantes. Ce sont des tombes mongoles avec les dômes dorés de leurs mosquées et leurs minarets recouverts d'émaux. Ainsi des images adoucies de la mort disputent le premier plan de ce tableau mélancolique aux scènes effroyables de carnage et d'incendie que rappellent ces campagnes solitaires et désertes; car il n'est point de lieu sur la terre où tant de sang ait coulé. L'histoire garde le souvenir de désastres plus grands encore. A peine savons-nous où fut Carthage... Mais Carthage ne tomba qu'une fois, et en moins de quatre siècles Timour et Nadir passèrent à Delhi. »

Oui, pensais-je avec l'éloquent voyageur, cette terre de l'Inde poétisée par l'éloignement, consacrée par les traditions antiques de sa sagesse, cette terre n'a pas moins souffert que notre vieux monde. Elle aussi a expié, sous l'invasion et la conquête, ses jours de prospérité et de gloire; car partout il semble, dans les grandes cités du Gange et de l'Indus, autant qu'au pied d'Athènes ou de Rome, que la gloire et la fortune traînent après elles, comme une expiation, la destruction et le malheur. Dans les souvenirs légués par l'histoire à cette région de l'Inde, il est raconté que Delhi fut bâtie par le radjah Déhu, qui vivait au temps d'Alexandre. Longtemps la cité fleurit et fut la reine de ces contrées; mais, dans les dernières années du XIIe siècle, la puissance des princes indigènes fut renversée par les Afghans ou Patans, qui s'établirent à Delhi. Cette dynastie durait encore quand, en 1398, le terrible Timour fondit sur la cité redevenue prospère et la pilla. Un chef tatar, Beber, mit fin, en 1525, à la dynastie des Afghans, et commença celle des empereurs mongols. Enfin, en 1738, Nadir-Shâh, souverain de Perse, passa à son tour comme un torrent sur Delhi, et cette fois il n'y laissa que des ruines.

Ce n'est pas sans un vif intérêt que le visiteur suit sur ces débris mêmes de différents âges, l'histoire de tant de vicissitudes; à côté de restes encore bien conservés de l'architecture musulmane gisent les ruines plus anciennes, plus mutilées des temps hindous. L'époque de la grande prospérité de Delhi, sous les musulmans, fut le règne d'Aurengzeb. Le fils du puissant Shâh-Djehan, qu'on appelait le Grand-Mogol, était l'un des plus illustres souverains de l'Inde, à la même époque où Louis XIV régnait sur la France. A sa mort, son empire s'étendait sur presque toutes les régions occidentales, de l'Himâlaya à la mer.

Il faut lire, dans les relations des voyageurs de ce temps, les détails de la splendeur qui environnait le Grand-Mogol. Roë, Terry, Tavernier, Thevenot,

Digitized by Google

Bernier, disent qu'un seul de ses trônes valait cent soixante millions, que douze colonnes d'or, soutenant le dais, étaient entourées de grosses perles, et que le dais lui-même était de perles et de diamants, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries; tout le reste était proportionné à cette magnificence. Puis venait un jour solennel où l'empereur, descendant de son palais somptueux, entrait dans des balances d'or massif, où il était pesé en grande cérémonie; alors chacun de ses sujets lui faisait une offrande, et tous les présents valaient quelquefois plus de cinquante millions. Je parcourais la grande cité, plein de ces souvenirs; et vainement je cherchais, au milieu des palais en ruines, à reconstruire par l'imagination tant de richesses : partout mes yeux ne voyaient que les traces laissées par le passage des conquérants destructeurs.

Delhi a cependant encore des monuments assez bien conservés. Au milieu des tombeaux de plus de quatre-vingt mille saints et martyrs, j'ai contemplé des restes majestueux de temples et de palais. Sur les bords de la Djumna, s'élève le Daouri-Seraï, réparé par les derniers empereurs, et qui naguère encore voyait errer dans ses murs le fantôme de souverain auquel la politique anglaise avait enlevé ses États, mais laissé une riche pension avec le titre de Grand-Mogol. Ce palais est une vaste forteresse, bâtie en grès rouge; il a un kilomètre de longueur sur six cents mètres de large. Ses salles sont très-riches, et ses écuries assez vastes pour contenir dix mille chevaux. Le Zenané, ou palais des princesses, se joint par une galerie à celui de l'empereur; de l'autre côté du fleuve, le palais Selim-Seraï servait de demeure aux proches parents du souverain. De vastes jardins, changés aujourd'hui en parc, environnaient ces palais somptueux.

Parmi les édifices religieux, on distingue la grande mosquée, Djuma Mosjed; c'est l'un des plus beaux temples mahométans qui existent dans l'Inde : on y monte par un escalier magnifique. Cet édifice a la forme d'une cour carrée, bordée sur trois de ses côtés par une galerie que supporte une double rangée d'arcades à jour, et au fond de laquelle s'élève, par un quadruple rang de piliers, la voûte de la mosquée; elle est surmontée de trois dômes et flanquée de deux minarets qui n'ont pas moins de soixante-cinq mètres de hauteur. Au milieu de la cour est un bassin où le peuple fait ses ablutions avant d'approcher du vestibule sacré. Dans un des angles de cette cour s'élève un gnomon d'une forme bizarre, qui était destiné à indiquer les heures de la prière.

Au milieu des ruines, le voyageur ne s'arrête pas sans intérêt devant l'observatoire astronomique, fondé par Djey-Sing, et construit en forme de sphère; puis devant le Katab, minaret ou tombeau en forme de tour, haut de quatre vingts mètres, et surchargé de sculptures et d'inscriptions arabes. Enfin, dans une des cours du palais persan, j'ai vu une colonne en métal, haute de huit ou neuf mètres; elle est enfoncée dans le sol, et les Hindous m'ont dit qu'elle est posée sur le dos de la tortue qui porte le monde.

Lorsque l'empire du Grand-Mogol s'écroula, et que Delhi vit s'effacer sa traditionnelle splendeur, les arts et la magnificence indiennes, remontant vers le

Digitized by Google

nord, dans un État qui conservât plus d'indépendance, furent recueillies par le souverain d'Aoudh, dont la capitale Laknau devint la ville la plus brillante de l'Inde indépendante. Cette indépendance dont jouit le souverain d'Aoudh, sous le bon vouloir de la Grande-Bretagne, est bien restreinte; mais du moins ce roi peut-il se livrer en paix à son goût pour la magnificence : ses haras renferment un nombre considérable de chevaux, et de nombreux éléphants. Il a emprunté à la civilisation anglaise l'idée de collections, d'un muséum et d'une ménagerie, et dans l'intérieur de son palais, mêlant d'une façon bizarre les mœurs étrangères aux habitudes des cours de l'Inde, tantôt il se montre revêtu de l'uniforme anglais, et tantôt il se fait porter de l'un à l'autre de ses harems, par ses femmes, dans un palanquin doré.

Volontiers j'eusse fait vers Laknau une excursion, si j'en eusse obtenu la double autorisation du souverain et de la Compagnie; les délais exigés par ces démarches m'eussent trop retardé, je préférai poursuivre ma course le long de la Djumna. Cependant Laknau, comme il y a vingt ans, Lahore et Cachemyr, m'eût montré plusieurs de nos compatriotes, et j'eusse vu jouissant de la faveur du souverain d'Aoudh un homme dont le nom est devenu cher à la science, M. Dubois de Jancigny.

Les circonstances ne me permettant pas cette visite, je me contentai des renseignements qu'il est toujours facile d'obtenir sur les villes dans le voisinage desquelles on passe. Ainsi je sus que Laknau s'élève sur la rive droite de la rivière Goumty, et que cette cité est vaste et populeuse. Autrefois elle se composait de deux quartiers, la ville vieille, sale et tortueuse, et le quartier religieux, tout rempli de mosquées et de minarets dans le style mauresque, parmi lesquels on distingue l'Imman-Barrah, vaste ensemble de constructions élevées avec les bois les plus précieux, chargées d'ornements, et embellies par ces gracieuses sculptures qui sont l'un des mérites de l'imagination et de la fantaisie des architectes dans l'Inde. Plusieurs palais ont de larges coupoles revêtues de lames d'argent doré. A côté de ces deux quartiers qui composaient la ville primitive, s'en est élevé, depuis trente ou quarante ans, un autre, bâti à l'anglaise, et particulièrement habité par des Européens; le souverain actuel réside dans un palais nommé Ferrabouch, qui est situé dans ce quartier; aux demeures d'autrefois, aux coupoles massives se dressant au milieu des minarets élancés, ce roi de l'Inde a préféré la prétendue architecture grecque de Calcutta. [1]

1. Heber. — Jacquemont. — Legoux de Flaix, *Essais sur l'Hindoustan.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

HIMALAYA. — SOURCES DE LA DJUMNA ET DU GANGE — SIMLA.

Quand je me fus bien préparé, pendant mon séjour à Delhi, par un peu de repos, à la dernière et à la plus fatigante partie de mon voyage au centre de l'Inde, je me remis en marche, continuant à remonter le cours de la Djumna. A mesure que je m'enfonçais plus avant dans les régions accidentées qui conduisent aux escarpements de l'Himâlaya, les bords de la rivière devenaient plus pittoresques; en même temps les temples et les témoignages de la piété brahmanique semblaient se multiplier. Vers les sources des rivières saintes, surtout du Gange et de la Djumna, la vénération des Hindous semble redoubler pour les riches fleuves qui fécondent leur sol et lui donnent l'abondance. Dans tout le midi de l'Hindoustan, on se prosterne, en adorant, du côté de la Djumna comme les musulmans se tournent vers la Mecque. C'est au pèlerinage de cette rivière et du Gange, que le dévot Hindou songe depuis son berceau, et il est rare qu'il parvienne au milieu de la vie sans avoir adoré les vaches consacrées des pagodes de Cursali dans l'Himâlaya, station où les brahmines desservent des temples magnifiques en bois sculpté, et soutenus par des colonnes torses. Dans ce même lieu, trois fois saint, les frères de Pandou, dont on retrouve les nombreux autels aux pagodes souterraines d'Ellora, dorment dans un tombeau de marbre noir. Une forêt immense de sapins et de mélèzes couvre de son berceau la route qui conduit de ce monument aux sources de la Djumna, et la hauteur prodigieuse du chemin au-dessus de la vallée, le silence des pèlerins qui le suivent fréquemment à l'heure où l'Hindoustan est encore plongé dans la nuit, tandis que l'Himâlaya resplendit des flammes naissantes du levant, les touffes du laurier rose dont ces routes sont embellies, le rideau des éternelles neiges qui ferment l'horizon, la voûte bleu foncé du ciel, tout jette, même dans l'âme des étrangers, un sentiment involontaire de religion et de respect.

Bientôt le jet bouillant de la source se fait entendre du sommet des rochers d'où il se précipite par cascades successives de quatre-vingts pieds de haut. D'énormes troncs de sapins, couchés en travers des abîmes, comme des ponts, servent de périlleux échelons pour gravir les cimes superposées, où des troupes d'oiseaux sauvages volent sans cesse au milieu des torrents de la source dont l'ébullition rayonnante les attire et les enivre. La source est transparente, insipide, mais les sillons noirs qu'elle laisse en passant sur la neige, témoignent de ses propriétés ferrugineuses. Des brahmanes guident les voyageurs dans le labyrinthe de cette imposante agglomération de torrents, de rocs, de frimas, de vapeurs et de nuages. Tantôt les cascades de la Djumna disparaissent sous la

Digitized by Google

ceinture que l'écume et les trombes forment à la base des pics, tantôt elles s'arrondissent en arche humide au-dessus de la tête prosternée des pèlerins couchés dans la neige. L'accomplissement du vœu qui conduit les Hindous aux sources de la Djumna n'est pas sans danger : on ne peut approcher du véritable filet d'eau originaire que dans le mois d'octobre, à l'époque où la fonte des glaces inférieures facilite les communications entre les cimes du deuxième étage de l'Himâlaya. Les pieux architectes au service du collége des brahmanes ont encore accru les dangers qui hérissent les abords des reliquaires; et des pierres mouvantes, des ponts à demi rompus, excitent les croyants qui seraient capables de s'amollir dans les délices et le repos d'un chemin trop facile.

Les sources du Gange ne sont pas d'une poésie moindre que les ruisseaux primitifs de la Djumna. L'origine du fleuve, supposée par les Brahmanes, dans la vallée de Ghouwal, est un torrent assez large qui s'échappe, à Bérai, des arches naturelles d'un pont en neige solidifiée, comme d'une caverne en marbre blanc. Elle a trois cents pieds de haut, et les piliers de ce pont extraordinaire se dressent comme de gigantesques bougies d'albâtre. C'est le buffet d'un orgue immense que les siècles ont taillé dans la glace. On peut aisément se figurer la magnificence d'une pareille source et les impressions superstitieuses dont elle doit frapper l'esprit des pèlerins. Mais le véritable filet d'eau générateur du Gange est à trois milles plus haut, à la base des pics de Bunderpouch. On va de Kursali à Gungoutree ou vallée des sources du Gange, par un désert que sillonne dans tous les sens un vent empoisonné qui s'exhale des plantes; les Hindous nomment cette brise meurtrière *birka-kowa*, elle sévit dans les ravins et se dissipe sur les plateaux, grâce à la vivacité de l'atmosphère de l'Himâlaya. Pour atteindre les sources, il faut traverser des forêts de cèdres où l'hiver le plus rude se montre avec tous les phénomènes des régions antarctiques. Sur la croupe du Bunderpouch, du Dhuti-Mansi et du Bachuncha, les neiges se déroulent aux regards du voyageur comme un océan d'écume dont les massifs noirs des forêts inférieures et le bleu vif du ciel relèvent encore de toutes parts la blancheur éblouissante.

En descendant du Nangâng, le long du torrent Bini-ke-Gârh, on rencontre un bassin dont les rives verticales laissent voir la nappe cristalline reflétant les pins et des lauriers-roses dont les feuillages sont comme échevelés. Le Baghirati où se déchargent plusieurs cascades environnantes, est le ruisseau qui alimente par mille filets cette urne sainte, creusée des mains de la nature dans le granit des rochers. C'est là qu'une pagode au minaret pointu, et semblable à une ruche à miel, reçoit les vœux des Hindous qui ont gravi jusqu'à ces hauteurs presque inaccessibles, et leur présente les dalles de sa galerie pour sécher leurs corps au soleil, quand ils ont rempli leurs ablutions dans le bassin. Le Gange n'est pourtant digne de ce nom qu'après une longue suite de chutes pittoresques à travers des bancs et sous des précipices qui dissimulent longtemps son cours, et ne lui permettent de se montrer dans les plaines de l'Hindoustan, que déjà fleuve aux flots tumultueux et aux bords élargis. Le pont de neige de Baghirati fut

Digitized by Google

aperçu pour la première fois en 1818 par MM. Hodgson et Herbert, et les Hindous manifestèrent la plus profonde incrédulité quand ces voyageurs proclamèrent à leur retour dans la plaine, que la source du fleuve sacré ne ressemblait pas à la gueule d'une vache.

C'est vers cet endroit, à Herdwar, que de temps immémorial, les Hindous viennent se purifier aux eaux sacrées du fleuve. De jolis temples furent érigés en ce lieu pour l'usage des pèlerins; des escaliers ornés de tourelles ou revêtus de peintures fantastiques descendent vers le Gange. L'image de ces monuments se reflète dans les eaux du fleuve limpide qui coule rapidement dans une vallée bordée de trois côtés par de hautes montagnes.

Le lieu désigné pour les ablutions est au pied d'un escarpement de la montagne sur le fleuve. Autrefois on n'y descendait que par un escalier où quatre pèlerins seulement pouvaient passer de front. De fréquents accidents résultaient de l'empressement des dévots à arriver les premiers à l'onde sainte. En 1819, quatre cents Hindous furent étouffés. Afin d'éviter de tels malheurs, la Compagnie a fait élargir la rue qui mène au Gange, et construire un quai spacieux terminé par un large escalier. Les Hindous en témoignent leur reconnaissance; et, aux acclamations de *Mahadeo ! bol !* qu'ils répètent en passant devant les temples qui se trouvent sur leur chemin, ils joignent les cris de *bol ! bol !* qui expriment leur gratitude de pouvoir remplir sans danger un devoir si essentiel pour eux.

Le pèlerinage de Herdwar a lieu en avril, époque du retour de la belle saison dans ces contrées. Depuis quelque temps les chemins sont libres, de sorte que les Hindous et grand nombre de gens étrangers au brahmanisme accourent à Herdwar qui, pendant le temps des cérémonies religieuses, devient le théâtre d'une foire immense. Les tentes et les kiosques s'élèvent au milieu même du Gange, dans les îlots que le fleuve laisse périodiquement à découvert. Les maisons bizarrement peintes de la ville, les troupes de singes libres et sacrés qui courent sur le toits, le spectacle des marchands orientaux, des Arméniens, des Chinois, des Tatars, des Sykhs, des Ghourkas, des uniformes britanniques et des baigneurs presque nus qui se plongent dans l'eau par vœu, font de cette solennité annuelle l'un des tableaux les plus curieux de la vie anglo-hindoue dans l'Inde. A la nuit tombante, les bayadères de Delhi et de Cachemyr parcourent les rues de Herdwar, et dansent sur le seuil des portes et dans l'intérieur des maisons, tandis que des illuminations magiques, réfléchissant leurs feux dans le miroir du Gange, s'allument de toutes parts aux flèches des mosquées, aux dômes des bazars, aux cèdres des forêts, et se répandent en flammes aux mille couleurs jusques au pied du deuxième étage de l'Himâlaya[1].

Ces régions pittoresques voient aussi d'autres fêtes; souvent une caravane d'Anglais s'avance dans les steppes herbeux ou dans les vastes plaines sablonneuses et couvertes d'arbrisseaux épineux qui s'étendent au pied des montagnes.

1. Webb. *Excurs aux sources du Gange.* — Les monts Himâlaya, *Rev. britann.*, 4e série, t. xv.

Digitized by Google

C'est pour une chasse à la hyène ou au sanglier qu'a été conviée la bande joyeuse; il n'y a point d'obstacles pour les éléphants : ils arrachent laborieusement les arbres entre lesquels ils ne peuvent passer. Jacquemont assista à l'une de ces parties de plaisir. « Quelquefois, dit-il, notre cavalerie était obligée de se replier, et elle passait après nous dans la large trouée que nous avions ouverte. Là où elle pouvait agir librement, elle se formait de part et d'autre en demi-cercle, qui battait à une grande distance tout l'espace d'alentour, et jetait sous le front des éléphants tout le gibier de la plaine. Entre six que nous étions, nous tuâmes par centaines des lièvres et des perdrix. Une hyène et plusieurs sangliers passant sous notre feu furent blessés, *en terme de chasseur*, car nos cavaliers lancés à leur poursuite ne purent les atteindre. Nous vîmes des troupeaux d'antilopes et de nilgauts, mais sans pouvoir les approcher à la portée de la carabine. Des lions? pas l'ombre d'un seul. Mais nous espérâmes pour le lendemain, et revînmes, à la chute du jour, à notre camp : j'étais ravi de l'étrangeté de cette scène nouvelle. J'avais vu plus de l'Orient ce jour-là que depuis un an que j'étais arrivé dans l'Inde. »

Suivent le bain et un repas où les hôtes de Jacquemont fêtent les vins d'Espagne et de Portugal, pendant que lui-même, comme tête faible, se réduit au bordeaux et au champagne. « La partie solide du dîner fut à l'égal de la liquide pour la recherche et la perfection. Et pour que rien ne manquât à la soirée, qui dura jusqu'à minuit, au dessert, des comédiens persans, des mimes entrèrent, dont les prodigieux travestissements nous obligèrent à quitter la table et à nous jeter à plat dos sur le tapis pour rire avec moins de danger. Ceux-là congédiés, des danseuses firent leur entrée ; elles chantent et dansent alternativement. Rien de si monotone que leur danse si ce n'est leur chant. Celui-ci n'est pas sans art ; et l'on dit que les éclats de voix qui percent par intervalles au travers d'un faible murmure plaintif, qu'on entend à peine, plaisent d'une manière particulière à ceux qui ont oublié la mesure et la mélodie de la musique européenne. Leur danse est la plus gracieuse et la plus séduisante du monde. »

La vie du voyageur n'était pas tous les jours aussi luxueuse; dans la même lettre, racontant ses préparatifs pour gravir les cimes de l'Himâlaya en partant de la petite ville de Saharunpour, il dit : « J'ai tous les jours un bien mauvais dîner, heureux qu'il n'ait pas encore manqué jusqu'ici : du riz bouilli, un quartier de chevreau insipide et coriace, et l'eau du torrent voisin. Je ne bois d'eau-de-vie qu'à la pointe du jour pour me réchauffer; quelques gouttes me suffisent. Je couche sur un lit bien dur, sans matelas. Ma tente est bien légère : le vent glacé qui, tombe la nuit des cimes neigées, souffle au travers, entre par rafales en dessous, et me gèle dans mes habits et mes couvertures. Des tempêtes d'une violence et d'une continuité tout à fait inconnues auparavant dans les montagnes, à cette époque de l'année, m'y assaillirent dès le lendemain du jour où j'y montai. Cette veine d'adversité n'est pas épuisée : chaque jour à midi, amène un petit orage de grêle et de pluie. A Dehra, le tonnerre fracassa l'arbre sous lequel

Digitized by Google

ma petite tente était placée... En ce moment je suis campé sous un bois d'abricotiers sauvages qui commencent seulement à feuiller. Le tapis de ma tente est sans métaphore émaillé de fleurs. Ce sont des fraisiers qui se trouvent partout ici parmi les gazons. Le vent m'apporte la fumée du grand feu autour duquel dorment, ou sommeillent plutôt, mes montagnards; son odeur est agréable : c'est un cèdre qu'ils brûlent ou un pin. La plupart des arbres de nos forêts ou des espèces si voisines qu'un botaniste seul en aperçoit la différence, dominent dans la zone moyenne de l'Himâlaya, associés à quelques autres qui nous sont étrangers, mais qui ne laissent pas que d'avoir leurs représentants dans les plaines de l'Amérique septentrionale. »

Jacquemont continua à gravir les pentes successives de la large chaîne de montagnes. « Je fis deux ascensions à un jour d'intervalle; arrêté dans la première par la superstition et surtout par la stupide pusillanimité de mes gens, bien au-dessous du point que je m'étais proposé d'atteindre, elle m'aurait fait manquer pareillement le but de ma deuxième expédition si, aux promesses d'encouragement à me suivre, je n'avais ajouté la menace d'un châtiment pour qui refuserait de marcher; un seul, mon jardinier, m'était resté fidèle, le plus stupide et le plus craintif des Hindous. Le reste de la bande, accroupie au soleil sur une roche qui perçait le manteau de neige sur lequel nous marchions depuis deux heures, était parfaitement mutiné et appelait mon pauvre jardinier. Je n'attendis pas que sa fidélité succombât, et quoi qu'il en coûte de gravir sur des neiges molles quelques centaines de pieds au-dessus d'un certain niveau, où la rareté de l'air rend la respiration pénible, et épuise au bout de trente pas, je sacrifiai mon avance; et fléchissant légèrement les genoux, renversant le corps en arrière, appuyé de mes deux mains sur mon long et solide bambou qui modérait au besoin ma vitesse quand je lui faisais sillonner plus profondément la neige, je me lançai comme une pierre sur le roc de la révolte, où le bambou joua un autre rôle. Le traître dont j'avais reconnu la voix appelant mon jardinier, paya pour tous, et très-cher. La moindre faiblesse de ma part, une demi-mesure eût été la plus dangereuse des mesures; le coupable étant d'ailleurs le plus agile, le plus robuste et le plus mal intentionné de tous habituellement, je le pris si haut sur ses épaules, dès le début, que l'eût-il voulu, il n'eût pu rien répondre. Comme ces pauvres diables, malgré leur pénible et humble condition, sont d'une caste élevée, militaire par essence, j'ignorais vraiment comment les autres prendraient cette leçon. Tout radjpouts, tout montagnards qu'ils sont, ils la prirent en véritables Hindous, c'est-à-dire joignant les mains et demandant grâce. Le battu, remis de l'étourdissement, reprit la tête de la file, tenant le bout d'une longue corde que tous les autres prirent à la main comme une rampe, de peur qu'il n'y eût des crevasses sous la neige; attaché de la sorte avec mon aide de camp bota nique, je marchai sur le flanc de la colonne, en vrai chien de berger, épuisant tous les tropes de ma rhétorique hindoustanie pour stimuler les esprits défaillants. N'eût-ce été pour la neige, il n'y a pas un de ces gens qui, chargé d'un poids de

Digitized by Google

cent livres, ne pût faire dans les plus détestables sentiers de la montagne trois fois plus de chemin que moi dans le même temps; mais ces déserts de neige sont pour eux une chose inaccoutumée. Sortis des chemins dont ils ont l'habitude, et dont elle leur cache entièrement le danger souvent fatal d'un faux pas, leur instinct bestial de progression expire devant ces pentes neigées qui ne requièrent nulle adresse et nul courage, car le danger d'une chute y est nul. Je tombai souvent, et en fus quitte pour secouer mes habits. Je voulais déterminer la hauteur où toute végétation s'arrête : je la vis près d'expirer. Mais les délais de ma marche, et puis son extrême lenteur m'obligèrent à songer au retour, avant que j'eusse pu atteindre les dernières crêtes de rocher qui surgissaient au-dessus des neiges; et qui probablement sont la limite de la zone végétale [1]. »

Bien peu de voyageurs ont gravi à cette élévation; avant Jacquemont, il n'y avait que le capitaine Herbert qui découvrit, en 1819, la route du Kanawer, dont les regards eussent pu juger des merveilles de la nature en ce lieu. La diversité des pentes et de l'exposition des montagnes au milieu d'une atmosphère traversée par les rayons brûlants du soleil, produit les plus étranges contrastes de température. Dans l'Himâlaya thibétain, les vents et les brouillards dominent. Au contraire, il n'y a que deux saisons dans l'Hindoustan, l'été et les pluies. Au moment du solstice, les cataractes périodiques de cette époque lavent dans toute sa longueur le versant du midi, malgré son éloignement du tropique; c'est alors que les plus terribles orages déchirent le flanc des vieux rocs ébranlés sur leurs souches, et à la fin de mars, les *hot winds*, qui ont passé sur les âpres solitudes du Dekkan, viennent réduire les glaces de l'Himâlaya en colonnes de vapeur. Ces luttes de l'atmosphère et les changements subits de température, unis aux exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement desséchée et remplie de cadavres d'insectes, rendent funeste le séjour de certaines régions de l'Hindoustan; on cite des forêts, des cantons qu'il suffit de traverser pour être atteints de fièvres mortelles.

La fonte des neiges joue un grand rôle au milieu des scènes déjà si majestueuses de l'Himâlaya; on peut mesurer la grandeur de ses avalanches par le ruban de ses frimas. Les Hindous assurent avec terreur que des flammes brûlent incessamment sous la neige de leurs saintes montagnes. Le 26 août 1833, un tremblement de terre épouvantable parcourut comme une longue vibration toute la chaîne et retentit même à Calcutta; mais il est remarquable que sur toute l'étendue d'un aussi vaste territoire que l'Hindoustan, les feux volcaniques se soient partout éteints. Le cataclysme diluvien y a laissé des traces plus saisissables, on le reconnaît aux lignes ondulées et aux déchirures fluviales du sol [2].

Pendant deux semaines entières, je parcourus les basses régions de la chaîne des montagnes; obscur voyageur, je n'avais ni le pouvoir, ni le désir d'escalader

1. Correspondance de V. Jacquemont, 15, 20 mai 1830.
2. Monts Himâlaya, *Rev. Britan.*, 4e série, t. xv.

Digitized by Google

les pics neigeux des derniers sommets. Des plaines de Cursali et des sources des fleuves sacrées, inclinant vers l'ouest, je ne tardai pas à me trouver au pied de la petite ville de Simla.

Aujourd'hui autant et plus que du temps de Jacquemont, ce lieu est le rendez-vous des riches, des désœuvrés et des malades. Il y a maintenant trente ou trente-cinq ans, l'officier chargé du service militaire, politique, judiciaire et financier de cette extrémité de l'empire anglais, imagina de déserter son palais de la plaine pendant les chaleurs d'un été terrible, et de venir camper avec ses tentes sous les ombrages des chênes. Des amis vinrent le visiter dans son désert. Le site, le climat, tout leur parut admirable. Des maisons en bois s'élevèrent d'abord, puis firent successivement place à des constructions élégantes, et maintenant il n'est pas d'été où les familles riches de l'Inde n'accourent à Simla, même des lieux les plus éloignés, et surtout de Calcutta. Tout le confortable, tout le luxe d'une vie somptueuse accompagne les Anglais ou les y attend dans cette petite ville de l'Himâlaya, porto, xérès, bordeaux, champagne, vin du Rhin, vin du Cap, paraissent sur leurs tables, et le moka le plus exquis fume à côté des thés délicats de la Chine. Cette existence à laquelle ne fait défaut aucune des jouissances de la vie, au milieu de régions où la nature conserve l'empreinte inculte des premiers jours, était une des bizarreries qui m'étonnaient le plus, moi voyageur habitué déjà à ne plus m'étonner guère. Il y avait si loin de tout ce luxe à la vie misérable des populations de ces contrées, que le contraste, bien que souvent renouvelé, ne laissait jamais d'être frappant. Les plaisirs, les distractions des habitants de Simla ont quelque chose de bien plus émouvant que les nôtres : ce sont ces chasses au sanglier, à la hyène dont parlait Jacquemont. Quelquefois aussi de jolies femmes, montées sur des éléphants, s'élancent dans les jungles, et comme des châtelaines du moyen âge, elles ont avec elles des faucons que les cipayes de leur escorte portent sur le poing : ces oiseaux de carnage sont destinés à la pauvre et gracieuse antilope bleue, et à la chitkara aux quatre cornes. Le faucon armé d'éperons de fer se précipite sur ces gazelles timides de l'Inde, et leur crève sans pitié ces beaux yeux qui, dans les chants des poëtes orientaux, rivalisent avec les douces prunelles des femmes de Cachemyr et de Lahore. C'est un spectacle cruel, mais singulièrement romantique, et les femmes anglaises du nord de l'Inde sont passionnées pour cette chasse féodale.

Quant à moi, je m'abstins de tels plaisirs. Dans une battue que je fis au pied des montagnes, avec quelques officiers anglais, je vis une hyène et je tuai beaucoup de menu gibier. Il ne se fait guère en ce lieu de chasse au tigre ; ces anciens rois de la forêt ont reculé devant les empiètements de l'homme, et c'est plutôt dans le Dekkan et aux environs de Bombay, que les Anglais trouvent encore les émotions de cette chasse. A Simla j'eus une satisfaction d'un tout autre genre : j'appris, contre toute espérance, que je pourrais aller à Cachemyr. Les difficultés que Jacquemont rencontra jadis dans ce trajet ont été en partie supprimées depuis que le Pendjab est devenu anglais, et ce qui restait de peines et de fatigues n'était

Digitized by Google

pas fait pour effrayer un voyageur venu du fond de la Sibérie, par la Chine, à l'extrémité de l'Himâlaya. Mon nouvel itinéraire me laissait le regret de ne pas revoir les amis rencontrés sur ma route, à Calcutta et à Benarès; mais un peu plus tard il eût fallu les quitter de même, et ne devais-je pas me résigner à cette destinée du voyageur qui voit ses amitiés rompues aussitôt que naissantes, et qui par tous les coins de la terre laisse un peu de son cœur. J'écrivis à chacun quelques-unes de ces paroles affectueuses qui se trouvent mieux dans l'éloignement, et, du fond de l'Hindoustan, j'envoyai un adieu à ces amis, et aussi à ce long chemin du fleuve que je ne devais plus revoir.

Madras, Pondichéry, Ceylan, Bombay allaient m'échapper; je préférais voir des régions moins explorées. Le littoral de l'Inde est bien connu, grâce aux voyageurs autour du monde; cependant je donnerai sur ses principaux points quelques détails que j'ai recueillis dans l'Inde.

CHAPITRE XXVI

ELLORA. — CARLI. — DJAGUERNATH. — MADRAS. — PONDICHERY. — GOA.

De vastes contrées alternativement brûlées par les brises ardentes de la zone torride, et inondées par les pluies diluviennes des tropiques; des déserts, des forêts immenses où les grands animaux de l'Inde errent en liberté, des États dont l'insalubrité protége contre les Anglais l'indépendance, tel est l'ensemble de la péninsule méridionale qui porte le nom de Dekkan et qu'arrosent avec mille autres rivières, le Nerbedah, le Mahanaddy, le Kistnah, et ce fleuve sacré, le Godavery, presque aussi saint que le Gange.

Vainement le voyageur aguerri contre les privations et les fatigues prétendrait s'aventurer dans les régions centrales du plateau indien. Vishnou voulut sans doute préserver quelques-unes des populations brahmaniques de l'invasion étrangère, et il donna au sol religieux du Dekkan, comme gardiens de sa liberté, et protecteurs contre l'Européen sacrilége, le typhus, le choléra et les fièvres des jungles.

Tout le long des côtes, surtout à l'occident, règne une chaîne de montagnes qui sont les Apennins de cette énorme péninsule, comme les Himâlaya, qui la ferment au nord, en sont les Alpes, et à laquelle on a donné le nom de Ghâts, c'est-à-dire défilés. Les nuages flottent sans cesse à leur sommet, et pendant que la mousson orageuse et pluvieuse du sud-ouest attriste et ravage les bords de la mer, l'est des monts jouit de l'été; puis, à son tour, cette région endure l'hiver pendant la mousson du nord-est, qui ramène le beau temps à la côte occidentale.

Sur toute la chaîne s'étendent des forêts où, au milieu d'autres arbres magni-

Digitized by Google

fiques, croissent d'énormes bambous et des rotins qui atteignent la longueur prodigieuse de deux cent vingt-cinq pieds. Cependant les Ghâts n'ont pas conservé partout leur aspect sauvage, et, dans les défilés jadis inaccessibles, les ingénieurs anglais ont tracé des routes par lesquelles passent au besoin l'artillerie et les convois militaires.

Ces régions où Nagpour, Hayder-Abad, Maïssour ont encore des souverains indépendants, gardent aussi les traditions les plus vénérées, conservent les monuments les plus sacrés des anciennes croyances. Dans les Ghâts occidentaux, presque aux sources du Godavery, et à quelques lieues de la jolie ville d'Aureng-Abad dont les minarets s'élancent au-dessus du feuillage gracieux des arbres de l'Inde, et dont les mosquées font reluire au soleil les pointes dorées de leurs grands dômes blancs, sur le versant d'un monticule qui domine une plaine solitaire, s'élève le village d'Ellora.

On dit que lorsque les voyageurs attirés par le récit des merveilles de ce lieu viennent le visiter, surpris du silence et de la solitude des plaines voisines, frappés de l'aspect romantique du paysage, et des travaux surhumains qui ont creusé la montagne, ils sont saisis d'étonnement et laissent pénétrer un sentiment religieux dans leur âme. Puis leur surprise redouble quand apparaît tout le temple creusé dans le roc vif à une longueur de plus de deux cent cinquante pieds; plusieurs étages sont superposés, et les fenêtres, les portes, les escaliers offrent un travail délicat et parfait. Les étages supérieurs contiennent cinq vastes appartements à surface admirablement polie et régulièrement partagés par des rangées de colonnes. Tout ce bloc d'excavations isolées a une circonférence de cinq cents pieds. Au delà de l'emplacement qu'il couvre, règnent trois galeries parallèles à trois de ses côtés et soutenues par de larges piliers; des compartiments creusés dans le roc perpendiculaire contiennent quarante-deux figures de la mythologie Hindoue. Au-dessus de ces galeries longues de quatre cents pieds sont percées de belles et grandes salles. Ce temple magnifique porte le nom de Keylas, et il est entouré de douze autres temples également creusés dans la montagne, et tous enrichis de merveilleuses sculptures. La façade principale pleine de noblesse et dont l'effet est encore rehaussé par la solitude, et le feuillage épais des arbres et des arbrisseaux qui l'environnent, s'appelle Bisma-Karn. L'extrémité méridionale des excavations est un temple consacré à Bouddha; la salle principale est longue de cent pieds sur une largeur de quarante. Ses piliers élégants, ses riches ornements, ses sveltes colonnes lui donnent un aspect plein de charme. Sans doute cette vaste pièce fut construite jadis pour la commodité des écrivains et des étudians rassemblés pour entendre les saintes prédications; puis les marchands hindous mirent cet espace commode à profit pour les foires qui accompagnent toujours leurs solennités pieuses. Aujourd'hui ce n'est plus que l'asile des bestiaux : le temple bouddhique d'Ellora est devenu une étable.

Les ornements des temples d'Ellora ont surtout souffert du fanatisme des

Digitized by Google

Musulmans qui ont brisé les statues et les bas-reliefs, gratté les peintures des voûtes et détruit en plusieurs endroits les revêtements en stuc. Mais ce qui reste de cette œuvre merveilleuse suffit pour attester pendant de longs siècles les gigantesques efforts des pieuses générations de l'Inde.

Au sud d'Ellora, du côté de Pounah, s'élève un autre lieu célèbre aussi par ses monuments sacrés, c'est Carli qui a des excavations, mais moins riches et moins nombreuses qu'Ellora, et de plus, un temple de Siva taillé sur un roc large de cent pieds et long de cent cinquante. Le temple occupe environ cette surface, on y pénètre par une grande arcade remplie en partie par des sculptures à jour. Sa voûte est cintrée, et repose de chaque côté sur un rang de piliers pour la plupart hexagones. Leurs bases ressemblent à des coussins affaissés, et leurs chapiteaux à une cloche renversée sur laquelle sont deux éléphants montés chacun par deux cavaliers.

Les cintres de cette voûte sont en bois de tek ; ils ont été parfaitement ajustés et ils s'appuient sur des dentelures qui s'adaptent à des trous dans le roc. Sans doute, cette membrure en bois de tek a pour but d'empêcher, par sa dureté, la construction générale, de souffrir des pluies de la mousson ; elle produit de plus une magnifique perspective. Au fond, un grand parasol s'élève sur un gros pilier rond. Les parois n'offrent aucune figure, mais celles du vestibule sont couvertes de reliefs représentant des éléphants, des hommes, des femmes et Bouddha.

De longues excavations qui n'ont pas été achevées, des salles de forme carrée et à voûtes plates, enfin un vaste réservoir également taillé dans le roc et contenant une eau limpide, complètent l'ensemble de ces immenses constructions.

Ces monuments religieux de l'Inde occidentale furent consacrés à Bouddha. Il n'en est pas de même d'un autre temple non moins célèbre que ceux de Carli et d'Ellora ; Djaguernath, qui dresse au bord de la mer Bengale, non loin de l'embouchure du Mahanaddy, ses pagodes toujours vénérées, toujours fréquentées par la foule pieuse des pèlerins. Djagarnâthat, l'idole hindoue, adorée en ce lieu, est une statue informe dont la tête est grossièrement ébauchée, et dont les bras sont figurés par deux moignons ; mais si sa représentation terrestre est grossière, ses attributs divins sont infinis, car Djagarnâthat est le Seigneur du monde. Il est entouré de son père Boloram et de sa sœur Shadubra. La plus somptueuse des trois pagodes qui se distinguent au milieu des cinquante temples de Djaguernath, conserve l'image sacrée sous la garde de quatre mille familles brahmanes ; le sol est saint dans un rayon de dix lieues, et trois fois saint dans l'espace mystérieux de six cents pieds qu'habite l'idole.

Parmi les familles vouées à son service, se trouvent des cuisiniers chargés de lui présenter trois fois le jour la nourriture. Pendant le repas, les portes se ferment devant les profanes ; nul n'entre dans le sanctuaire, et les bayadères dansent à l'entrée de la pagode. A la Ruth-Jattra, la principale des douze fêtes

Digitized by Google

qui se célèbrent annuellement à Djaguernath, deux cent mille pèlerins affluent au lieu sacré, et beaucoup accourent des régions les plus reculées de l'Inde dans l'unique intention de trouver une mort méritoire sous les roues du char qui chaque année traîne en triomphe le Seigneur du monde. Les trésors accumulés depuis plusieurs milliers d'années à Djaguernath par la piété des fidèles, s'étaient augmentés, à la mort du roi du Pendgab, Rendjit-Sing, de la plus fameuse merveille qui ait été trouvée dans les mines de Golconde : le *Kho-é-noor*, montagne de lumière, fut légué par le vieux roi aux saintes pagodes. Les Anglais ne résistèrent pas à la tentation de devenir possesseurs de ce diamant : et l'Europe a pu admirer à l'exposition universelle de Londres, en 1852, le trésor que devaient seuls contempler dans le sanctuaire mystérieux de Djaguernath, les pélerins de l'Inde brahmanique. [1]

A un autre rivage de cette péninsule si riche en souvenirs religieux, dans le Karnatik, et non loin de Madras, les pèlerins visitent encore un lieu presque aussi saint que le confluent de la Djumna et du Gange ou la Ruth-Jattra de Djaguernath, ce sont les pagodes de Tchillambaram dont les trois pyramides, hautes de cent douze pieds, dominent une enceinte de granit. Le pourtour présente une vaste galerie où logent les brahmanes, et dans l'enceinte même du temple a été creusé un étang bordé de trois côtés par une galerie que soutiennent d'élégantes colonnes. Une chaîne immense de granit, d'un travail exquis, part de quatre points de la voûte dans la nef, et forme quatre guirlandes longues de cent trente-sept pieds [2]. Les pagodes de Tchillambaram n'ont pas le degré de sainteté de celles de Djaguernath; cependant elles attirent du fond du Tranvancore et du Maisshour un nombre considérable de pieux voyageurs.

Le centre du Dekkan conserve le souvenir traditionnel des richesses de l'Inde comme les extrémités gardent les monuments de ses religions. Les populations du plateau insalubre qui s'étend des sources du Mahaneddy, dans le Nagpour, à Golconde, non loin de la capitale du Nizam, ont longtemps recueilli des diamants que roulaient avec le sable et les graviers leurs torrents et leurs rivières. Aujourd hui les plus riches mines semblent épuisées, de loin en loin seulement on trouve encore des opales et des saphirs; mais les richesses recueillies autrefois ont suffi pour rendre fameux le nom de Golconde.

Quant aux villes de l'Inde indépendante, Hayder-Abad, Nagpour, Seringapatam, toutes elles se ressemblent : quelques palais magnifiques, des minarets, des pagodes, des dômes, des mosquées dominent les chétives demeures des Hindous; un aspect uniforme, le même ensemble qu'à Delhi ou à Agrah; voilà ce que m'en disaient les voyageurs, et ce tableau suffisait pour m'ôter le regret de ne les avoir pas visitées. Les cités indiennes sont presque toutes très-populeuses, mais leurs habitants vivent pour la plupart dans une misère et dans une inertie profondes.

1. On verra, aux chapitres de l'Afghanistan, comment le Kho-é-noor était tombé aux mains du roi de Lahore.

2. Legoux le Flaix, *Essai sur l'Hindoustan.*

Digitized by Google

Ce n'est que sur les rivages et dans les établissements européens que l'on retrouve le mouvement, la vie, l'activité que les Européens ont apportés dans l'Inde.

Cette activité et le besoin d'industrie et de commerce ont suffi pour vaincre les obstacles que la nature mettait à la prospérité de Madras. C'est sur une côte plate et sablonneuse, sans cesse battue des vagues et d'un accès difficile, entrecoupée de flaques d'eau et sans port ni rivière navigable, que s'élève cette troisième souveraine de l'Inde. Plus de quatre cent mille habitants, hindous, anglais, portugais, musulmans, arméniens, juifs, chinois, métis, fourmillent dans la vaste cité. Là, m'a-t-on dit, se retrouve le mouvement, le tumulte de Calcutta. Ce n'est plus la populeuse mais calme Benarès, ou Delhi imposante par son silence et la majesté de ses ruines : à côté du Français industrieux, qui apporte de Pondichéry les fleurs artificielles, les dentelles et tous les menus articles de luxe et de goût, le mahométan colporte les fausses pierres précieuses, le grenat, le corail; le Juif et le Chinois exercent les métiers vils et repoussants, et le jongleur hindou fait admirer les mille tours merveilleux de son adresse. Les lourdes fortifications qui entourent Madras rappellent aux Français un instant de leur gloire fugitive dans l'Inde : elles furent en partie élevées par nos compatriotes qui, en 1744, conduits par La Bourdonnaye, s'emparèrent de la ville, dont les Anglais ne reprirent possession qu'en 1749, un an après le traité d'Aix-la-Chapelle. Aujourd'hui, des ouvrages bien autrement forts que les remparts du XVIIIe siècle défendent Madras; ils entourent la citadelle du roi Georges, située dans le quartier le mieux habité de la ville. Autour de cette formidable forteresse, s'élèvent les jolies habitations des Anglais, presque toutes à un seul étage, et entourées de colonnes et d'arcades recouvertes d'un mortier de coquillages qui reproduit le poli du marbre.

Si les nombreux édifices de Madras, ses églises, ses mosquées, ses bazars, donnent à l'ensemble de la ville un aspect agréable et avantageux, la nature semble, en retour, avoir entièrement deshérité de ses richesses la campagne environnante. Les routes, dans le voisinage immédiat des faubourgs, sont assez belles; sur leurs bords, s'étendent quelques plantations; et quand les pluies sont abondantes, le sol produit du riz deux fois l'an. Mais sitôt après les ombrages dus à la culture et au soin des hommes, apparaissent de vastes plaines uniformément nues et sablonneuses. Rien n'y rappelle la riche végétation de l'Inde; on se croirait plutôt dans les régions arides de la terre africaine. A Madras, les chaleurs de l'été sont étouffantes, cependant l'air y est pur, et le climat de la ville est plus sain que celui de Calcutta. En général, tout le Karnatik, bien moins favorisé sous le rapport de la végétation, bien moins riche que le Bengale, est en revanche beaucoup plus salubre; son sol n'est pas fécondé par de grands fleuves, mais il n'a pas à redouter les miasmes que l'évaporation fait flotter dans l'air.

A côté de la ville anglaise, riche et bruyante, notre colonie de Pondichéry fait triste figure; moins cependant que Chandernagor à côté de Calcutta. Si Madras est tombé une fois au pouvoir des Français, les Anglais se rappellent être entrés trois fois à Pondichéry, en 1761, 1778 et pendant les guerres de l'Empire.

Digitized by Google

En 1816 la France a recouvré sa colonie, mais démantelée, sans fortifications, et, qui pis est, ruinée dans son industrie. De jolies promenades décorent l'ancien emplacement des fortifications; les maisons sont en général assez jolies et bien bâties, et les rues doivent aux longues rangées de cocotiers qui les bordent un aspect plein de charme. Avec un port, Pondichéry eût peut-être détrôné sa voisine anglaise; dans ce cas les Anglais ne nous eussent sans doute pas restitué notre colonie. Mais cette ville n'a qu'une grande rade foraine où le commerce n'est pas fort actif. Du riz, des drogueries, de l'indigo, du sucre, des toiles bleues, forment les objets d'exportation contre des dentelles, quelques articles de modes, des bijoux et surtout des livres. Les livres, voilà ce que recherchent avec avidité ces quelques Français doublement exilés sur le sol de l'Inde et au milieu de la société anglaise. Les livres leur rappellent les agitations, les mouvements de la mère-patrie, et ils y retrouvent aussi les enseignements, les souvenirs, les distractions dans lesquels se plaisent leurs compatriotes, par delà les mers, sur cette terre de France que beaucoup n'ont pas vue, mais que tous connaissent par la tradition de famille. Dans Pondichéry, à part quelques maisons françaises et l'hôtel du gouverneur, il n'y a guère d'autre édifice qu'une grande pagode d'une architecture bizarre, comme la plupart des édifices hindous, et dont les murs sont couronnés de têtes de vache et d'autres sculptures dans le même goût.

Entre la ville anglaise et la ville française, également sur le bord de la mer, se trouve l'ancienne colonie hollandaise de Sadras, aujourd'hui à moitié déserte et détruite, et qui ne mériterait pas d'être mentionnée sans les nombreuses bayadères qui sont attachées au service de ses pagodes. Ces femmes, les almées du sud, diffèrent un peu, par leur condition, de celles des régions de l'Hindoustan septentrional. Elles sont uniquement consacrées au service des temples. Achetées de bonne heure et choisies parmi les enfants les plus jolies et les plus gracieuses, elles reçoivent une éducation soignée dans laquelle figurent surtout le chant, la musique et la danse. Leur vêtement est encore plus léger que celui des bayadères de Calcutta et du Gange, et leurs danses sont aussi plus lascives.

D'autres villes, dont les noms jadis célèbres sont aussi oubliés aujourd'hui qu'elles-mêmes sont devenues silencieuses, terminent la côte du Coromandel, et s'élèvent à l'autre rivage, dans le Travancore et le Malabar. Tranquebar, Karikal, Cochin, Calicot, Mahé, toutes ces cités ont-elles maintenant une autre importance que celle de leurs souvenirs?

Il faut aller jusqu'à Goa pour retrouver un peu de vie et de mouvement. La cité portugaise était, avec Bombay, les seules villes que j'eusse un véritable regret de ne pas visiter dans la péninsule. J'y avais un ami, ce Portugais avec lequel j'avais traversé les mers de la Chine, et puis, j'eusse volontiers porté mon tribut d'admiration et de respect au tombeau de saint François-Xavier. Dans ce monde musulman et brahmanique plein de ferveur et d'enthousiasme, sur les rivages où la foi catholique compte si peu de sectateurs, il me semblait que ce ne devait pas être un spectacle sans émotion que celui de reliques chrétiennes perdues au milieu

Digitized by Google

des mosquées et des pagodes; et l'image du pieux apôtre m'apparaissait comme un doux et frais souvenir au contact des fatigantes superstitions de l'Inde.

Goa, bâtie dans une situation avantageuse sur la rivière de Mandova, qui descend des Ghâts, se divise aujourd'hui en vieille et nouvelle ville; cette dernière est assez active et populeuse, tandis que l'autre, abandonnée pour son climat insalubre, à l'embouchure de la rivière, ne retentit plus que de loin en loin du bruit de quelque procession qui passe sous ses murs déserts. Dans la pompe des édifices religieux de la vieille et de la nouvelle cité, on retrouve toute la ferveur catholique, toute la piété de la nation portugaise : on dit que la cathédrale et plusieurs des autres églises rivalisent de splendeur avec les monuments religieux de nos grandes villes d'Europe, et que ces monuments pourraient supporter la comparaison par la magnificence de leur architecture.

CHAPITRE XXVII

BOMBAY. — SALSETTE. — LA COMPAGNIE DES INDES.

Sur les rives orientales de la grande presqu'île indienne, l'industrie anglaise a deux centres, Calcutta et Madras; à l'ouest, c'est dans la seule ville de Bombay que se trouvent concentrées toute l'activité, toute la vie industrielle et commerciale. Il en résulte qu'à Bombay, plus encore que dans les deux autres cités, on retrouve ce mélange, cette incohérence bizarre de langages et de costumes, cette variété de nuances, qui sont l'un des caractères des grandes villes commerciales, surtout dans l'Orient. Les voyageurs qui ont visité Bombay lui ont trouvé l'aspect d'une foire où viendraient s'agiter les représentants de toutes les nations et de toutes les croyances, brahmanes, bouddhistes, musulmans, juifs, chrétiens, parsis. C'est la première fois que nous rencontrons ces derniers, et ils méritent quelques détails; le parsis n'est pas la figure la moins intéressante du groupe : c'est à Bombay surtout que s'est fixé ce descendant des sectateurs de Zoroastre; cependant j'en ai rencontré quelques-uns dans les villes commerçantes du nord, et partout ils sont reconnaissables à leur chapeau de pourpre sans bords, à leur vêtement entièrement blanc, et un regard d'une énergie bien rare dans l'Inde, mais qui, chez eux, a résisté aux énervants rayons du soleil des tropiques.

Fidèles à une religion qu'ils avaient pratiquée librement pendant des siècles, les parsis, s'enfuirent devant la persécution mahométane, et quittèrent, il y a plus de mille ans, la Perse, leur patrie, emportant avec eux leur feu sacré, qui ne devait pas s'éteindre. Guidés par le resplendissant emblème de leur divinité, ils allèrent chercher un refuge sur la côte occidentale de l'Inde. C'est là qu'ils se sont établis, et que, pendant la succession des âges, ils ont gardé précieusement leur costume et leur foi originels. Se tenant le plus loin possible des querelles et des

Digitized by Google

guerres fréquentes qui ont fait le malheur des races indiennes, ne prenant aucune part historique aux affaires du pays, mais se distinguant par leur intelligence, leur prudence et leur activité, ils ont toujours grandi en nombre et en prospérité, jusqu'à devenir, de nos jours, le peuple le plus florissant de l'Inde, et presque les maîtres du commerce de la côte occidentale de l'Hindoustan. C'est ainsi qu'à Bombay ils forment à présent l'une des classes les plus importantes de la population, non-seulement en nombre, mais encore en considération et en richesse.

C'est surtout dans les vastes bazars de la *Ville Noire* qu'il est curieux d'observer la confusion apparente, produite par la diversité des caractères, des costumes et des visages. Cette Ville Noire se compose de faubourgs qu'il faut traverser pour se rendre dans l'île sur laquelle s'élève Bombay. C'est un quartier bizarre, industrieux, bruyant et très-sale; un pêle-mêle incroyable d'hommes et d'animaux. A l'extrémité de la Ville Noire, et au pied des fortifications, la population indigène, très-nombreuse, a élevé des multitudes de demeures, entrecoupées de jardins à l'ombre desquels on rencontre aussi de délicieuses villas bien plus commodes et bien mieux distribuées que les maisons entassées dans l'intérieur de la ville. Un luxe raffiné a présidé à la disposition de ces charmantes demeures dont les défauts d'architecture sont amplement compensés par le bon goût et la parfaite convenance des dispositions intérieures. L'habileté avec laquelle les points de vue ont été ménagés, la distribution parfaite de toutes les parties et l'incomparable beauté de la végétation puissante et variée qui les entoure ajoutent à l'agrément de ces charmantes résidences.

Bombay, grâce à son heureuse situation, se trouve à l'abri des vents brûlants qui désolent plusieurs parties de l'Inde : rien ne saurait donner une idée du mouvement et de la gaieté qui règnent sur l'esplanade où la population européenne passe sa vie *al fresco*, selon l'expression consacrée à Bombay. Le soir, des calèches, des gigs, des bogheis et des chars de toutes formes se croisent dans tous les sens, tandis qu'une musique militaire mêle ses fanfares aux plaisirs bruyants de ces réunions. Des voyageurs qui ont visité l'Italie et les Indes, préfèrent à la baie si vantée de Naples le grandiose et pittoresque effet du havre de Bombay. Les deux rangées de collines qui se perdent dans le lointain, l'amphithéâtre formé par des terrains bien cultivés et par des rochers couronnés de bois, les caps brillants, les îles gracieuses qui se reflètent dans les eaux de la mer, les riches couleurs du feuillage qui couvre le flanc des collines, les habitations élevées autrefois par les Portugais qui furent les premiers maîtres de la ville; des ruines, des églises, des temples, tout cet ensemble produit l'un des plus ravissants panoramas qui se puisse imaginer. Dans la saison des pluies, et quand la mousson souffle avec violence, le spectacle change, de gracieux il devient imposant. Les hauteurs voisines du port, si brillantes et si vivement éclairées par un beau soleil, deviennent sombres et se chargent de nuages; la mer, ordinairement si calme, est profondément agitée par les vents. Les marins habiles de la côte affrontent

Digitized by Google

cette mer courroucée, et celui qui du port, par la brume et la bise les voit lutter contre les flots, croit à chaque instant que leurs barques vont sombrer. Plus d'une fois il est arrivé à des navires de se perdre à l'entrée de la rade.

A l'île de Bombay est unie par une digue celle de Salsette, particulièrement habitée par des cultivateurs. Rien, il paraît, de plus pittoresque que l'étroit espace qui sépare les deux îles; c'est un sol accidenté couvert de forêts et de riantes demeures champêtres au milieu desquelles apparaissent çà et là des temples, des tombeaux et les ruines d'anciens monastères. Les jardins de Salsette, propriété exclusive des plus riches habitants, sont d'une grande magnificence. Leur fertilité est prodigieuse; les fruits ont tout l'éclat des productions tropicales; les ananas et les mangues y acquièrent un degré d'exquise saveur qu'on ne rencontre dans aucune partie de l'Inde. Les mangues de Salsette sont particulièrement renommées. A quelques exceptions près, ce fruit, que l'on trouve en profusion dans le Bengale, est bien loin d'y avoir les mêmes qualités qu'à Bombay; il est grossier, lourd et fortement saturé d'un goût de térébenthine; à Bombay, au contraire, la pulpe délicate et abondante de la mangue est comparable à la crème la plus exquise, et rien n'égale sa saveur parfumée. L'arbre-mère qui servit à greffer tous ceux des environs existait encore il y a peu d'années auprès d'un village voisin de Bombay. Durant la saison des mangues, les indigènes se rendaient en foule autour de son tronc séculaire, et s'y établissaient en sentinelles pour empêcher les profanes de toucher à ses fruits. Pendant le règne de Shah-Jehan, ses produits étaient destinés aux tables royales de Delhi, et des courriers particuliers apportaient les célèbres mangues à la cour impériale. De nos jours, les rejetons de l'arbre sacré ne sont pas l'objet d'un culte aussi fervent, mais le goût pour les mangues n'est pas moins vif qu'autrefois; on publie des théories sur l'art de manger ce fruit, on les discute publiquement avec chaleur, et de vives controverses se sont plusieurs fois établies entre les partisans des divers systèmes.

Pour les naturels, les mangues sont d'une grande ressource, et ils ne prennent guère une autre nourriture dans la saison où ce fruit abonde. Un autre arbre a droit, avec le manguier, à la reconnaissance des indigènes : c'est le cocotier. De longues rangées de ces palmiers se dressent sur les hauteurs rocailleuses qui dominent Bombay; ils donnent un fruit exquis, mais c'est moins le fruit qui plaît aux Hindous que l'arak et le toddy, liqueurs qu'ils extraient du tronc des palmiers et qu'ils laissent fermenter ensuite. L'administration anglaise a mis un fort impôt sur les boissons enivrantes sans pouvoir empêcher la multiplicité des maisons qui débitent ces liqueurs.

Les jardins de Bombay si remarquables par l'éclat et l'abondance des fleurs, autant que par la majestueuse élévation des arbres, ont le grave inconvénient d'être souvent envahis par les terribles *cobra capillo et cobra manilla*, par beaucoup d'autres serpents et par des insectes dangereux. Mais aussi d'élégants oiseaux aux ailes rouges ou diaprées animent la teinte monotone du feuillage; et le soir,

Digitized by Google

les mouches luisantes qui éclairent les bois de leurs ardentes couleurs, ressemblent à des émeraudes que le vent balance dans l'air.

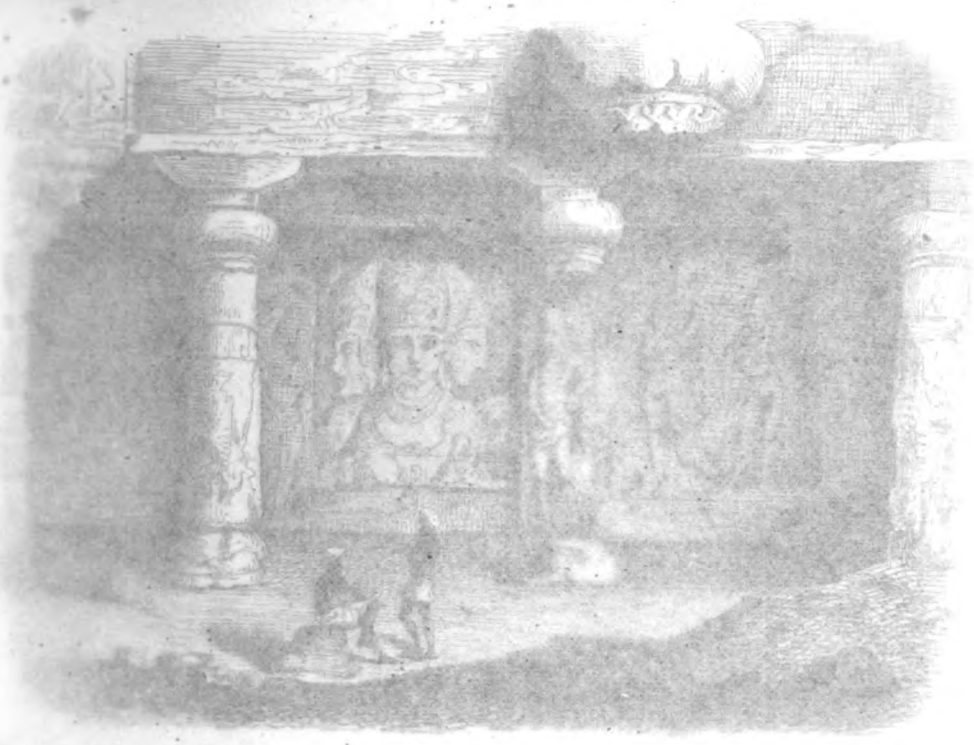
Une villa bâtie sur une pointe boisée qui s'avance brusquement dans la mer et contre laquelle battent les vagues, est la résidence favorite du gouverneur. Ce charmant asile domine la rade avec ses belles îles, ses nombreux vaisseaux et ses côtes si riches et si pittoresques.

Le nombre et la variété des édifices religieux dispersés dans toutes les parties de l'île attestent, à Bombay comme partout dans l'Inde anglaise, la liberté dont jouissent les diverses croyances. Les édifices chrétiens et musulmans n'y ont pas la même magnificence que dans plusieurs autres villes de l'Inde; mais dans l'île de Salsette, comme à Ellora, comme à Carli, les vieilles religions indigènes ont laissé de gigantesques monuments.

C'est par une vallée étroite et plantée d'arbres, que le visiteur se rend aux temples souterrains de Salsette. Le cercle de collines qui forme de toutes parts la vallée est couvert de bois, qui parfois disparaissent pour faire place à des masses de rochers nus et déchirés. C'est un mélange de grâce et de sévérité qui n'est pas dépourvu de charme. Les villages mahrattes que l'on trouve sur la route doivent un air d'aisance aux troupeaux de chèvres et de bœufs qui errent autour des demeures. Les Hindous consomment en partie le lait de leurs animaux, mais ils se garderaient bien de toucher à leur chair. Leurs scrupules religieux ne les empêchent cependant pas de se rendre complices des sacriléges de la population européenne à laquelle ils vendent leurs élèves.

Sur la route de Bombay à Salsette, la foi catholique des anciens colons portugais a semé quelques églises. Quand on a dépassé ces monuments, aujourd'hui en ruines, le chemin devient plus difficile, le pays plus sauvage. Quelquefois des traces récemment empreintes sur le sol témoignent que les tigres ont cherché un abri dans ces retraites. On gravit la montagne à travers des sentiers étroits et rocailleux dont l'accès est très-difficile aux porteurs de palanquins; aussi la plupart des visiteurs font ce trajet à pied; le spectacle d'une nature gigantesque les dédommage amplement de leur peine. A chaque pas l'horizon s'élargit, les eaux se précipitent en tumulte et se frayent un passage à travers les rochers; l'ombrage épais des forêts et le luxe éblouissant de la végétation produisent des paysages enchanteurs d'une variété infinie. Bientôt une légère inclinaison de terrain forme une espèce de vallée dans laquelle on trouve des citernes creusées à vif dans le roc. Ce sont les premiers indices qui attestent le passage des hommes dans cette contrée solitaire. A ces endroit on commence à découvrir, à travers les arbres, une partie des vastes excavations. L'aspect lugubre de ces ouvertures béantes et les formes sévères des montagnes environnantes présentent un caractère imposant et solennel. On ne connaît ni l'étendue ni la direction de ces salles souterraines. Leur entrée est précédée d'une rangée de colonnes. Cet aspect a quelque chose qui inspire la terreur. Des cellules qui servaient autrefois à loger les ermites sont creusées dans les flancs de la montagne, et fournissent des sta-

Digitized by Google



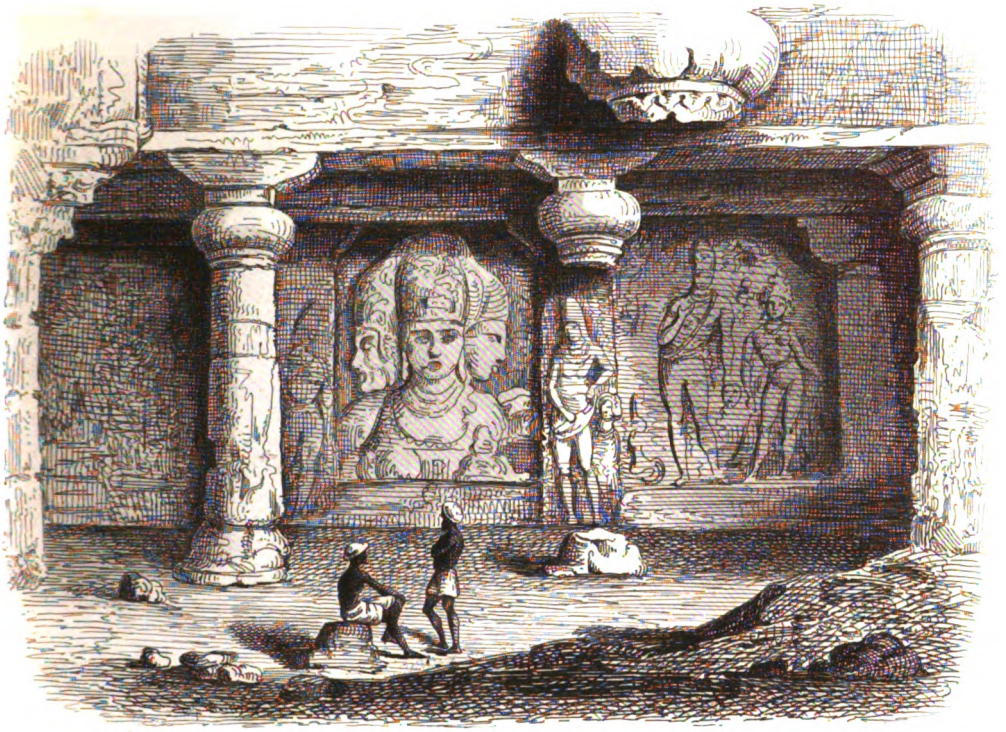
TEMPLE SOUTERRAIN



JBALBEK

Digitized by Google

Digitized by Google



TEMPLE SOUTERRAIN D' ELEPHANTA



JUALIOR.

Publié par Firmin Didot Frères, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

tions commodes aux visiteurs. Les tigres affectionnent aussi beaucoup ces loges étroites et abritées qui semblent creusées exprès pour eux.

Les souterrains de Salsette sont creusés dans la montagne de Canara. Quoique les plus célèbres de l'île, ils ne sont pas les seuls qui méritent l'attention. Il en est d'autres sur la côte, moins considérables, moins nombreux, mais peut-être plus élégants et plus réguliers. On observe une extrême régularité dans leur construction, et beaucoup de symétrie dans l'arrangement des fenêtres, des portes, des longs corridors, et des diverses rangées de colonnes. Plusieurs bas-reliefs sont d'un travail parfait. Ces excavations s'étendent sous terre à une immense distance; la lumière et l'air pénètrent à l'intérieur par des ouvertures pratiquées dans la voûte. Les forêts épaisses qui couronnent les montagnes empêchent le soleil d'arriver aux ouvertures de la voûte. On entre dans ces temples par deux endroits différents; mais les deux portes sont si bien cachées par les arbres et tellement obstruées par les broussailles, que, sans un guide, il serait impossible de les découvrir. Des essaims d'abeilles peuplent les souterrains de Canara et d'Amboogle, et quelquefois un singe passe par l'une des ouvertures sa tête curieuse, et regarde fixement les visiteurs.

Une île voisine de Salsette et à laquelle les Portugais donnèrent le nom d'*Elephanta*, à cause de l'effigie énorme d'un éléphant que l'on trouva gravée dans la pierre, a aussi ses souterrains ornés de bas-reliefs et de sculptures. Partout autour de la vieille ville, sans doute sainte, sur l'emplacement de laquelle s'élève Bombay, les antiques religions de la contrée ont imprimé de gigantesques souvenirs [1].

Bombay, comme Calcutta et Madras, est le siége de l'une des présidences de l'Inde anglaise. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de présenter un tableau rapide de cette compagnie de marchands que l'industrie et la conquête ont faite l'une des grandes puissances du monde.

C'est un bien étrange spectacle que celui de quelques hommes gouvernant avec une puissance absolue toute une nation à laquelle ils sont étrangers par leur origine, par leurs habitudes, par leurs intérêts et par leurs affections. Quel est le véritable caractère de la domination anglaise dans l'Inde? Faut-il croire, comme l'affirment les officiers de la Compagnie et leurs partisans en Angleterre, que sous une tutelle bienveillante ait commencé pour l'Inde une ère de régénération sociale et de prospérité publique; ou faut-il, ajoutant peu de foi à cette prétendue sollicitude des gouvernants pour les gouvernés, accueillir les bruits qui parlent de corruption, de violence, de fraude et d'exclusives préoccupations de lucre immédiat?

Le jeune voyageur qui, il y a vingt ans, mourut au terme de la mission qu'il avait si noblement accomplie dans l'Inde, Jacquemont, esprit charmant,

1. Bombay. *Asiatic journal* dans la *Rev. Britann.* 4e série t. XVI. — Un marchand parsis, id. 7e série. t. V.

Digitized by Google

un peu caustique, mais en même temps doué d'une vive pénétration, se montre plus d'une fois étonné de l'excès de pouvoir confié à des officiers secondaires. Les Anglais de l'Inde, tels qu'ils apparaissent dans le spirituel tableau que nous a laissé sa correspondance, sont certainement moins pénétrés de leurs devoirs que pressés d'en finir avec une mission qui comporte tous les ennuis de l'exil. Des traitements énormes, la jouissance entière de tous les raffinements de la civilisation sont indispensables à leur existence ; de plus il n'y a aucune sympathie, aucun lien possible entre le *civilien* venu du collége anglais d'Haileybury, dans l'Inde, pour la gouverner, et regrettant sous le ciel des tropiques les brouillards de son île, et l'Hindou invinciblement attaché aux croyances et aux traditions de ses pères. Cependant le sentiment de Jacquemont n'est pas défavorable à la Compagnie ; il ne loue pas son administration, mais il approuve sans réserve sa domination. C'est qu'aux yeux du voyageur, l'Hindou ne mérite aucun intérêt ; on essaierait vainement de l'arracher à ses pratiques absurdes : ses préjugés le condamnent à ne former jamais qu'une nation pauvre et faible.

Lorsque, vers 1840, M. de Warren, irlandais d'origine, français de naissance, voulant voir et connaître l'Inde, s'engagea au service de l'Angleterre, la péninsule, comme au temps de Jacquemont, présentait partout les traces profondes de l'infranchissable démarcation qui sépare la race indigène et les Européens. Le jeune de Warren, animé de ces sentiments d'expansive sympathie qui sont communs à l'Irlande et à la France, mais que les Anglais ignorent, ne vit pas, peut-être, les services réels rendus par lord Bentink à l'Inde anglaise : l'abolition des *suttis* (sacrifice des veuves sur le bûcher de leurs époux), les entraves mises aux suicides pieux, les colléges, musulmans et brahmaniques, institutions incomplètes, mais contenant des germes d'amélioration pour l'avenir ; il fut frappé seulement des injustices et de l'arbitraire de la politique anglaise, il trouva des paroles d'une émotion touchante pour peindre le sort des princes dépossédés et jetés du trône dans une forteresse. Ce n'est pas là cependant ce qui doit le plus exciter notre pitié. Sans doute la France fut justement émue à la fin du siècle dernier, par la lutte courageuse du grand Tippô-Saëb, et le souvenir de ce héros verse un reflet d'intérêt sur les roitelets de l'Inde. Mais la condition des populations est encore plus misérable sous ces chefs indépendants que sous la domination anglaise. Ce n'est donc pas pour avoir dépossédé de misérables souverains que l'Angleterre peut mériter le blâme, c'est pour ne pas améliorer suffisamment une administration défectueuse, pour n'avoir pas réveillé l'énergie dans le cœur de ses sujets, et ne pas avoir assez convié au travail et à l'industrie les populations de l'Inde.

L'Inde anglaise est divisée en trois présidences : celles du Bengale, de Madras et de Bombay. Dans ces deux dernières, le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur nommé par la cour des directeurs et assisté d'un conseil composé de trois membres ; mais cette autorité est purement locale, et il n'est aucun de ses actes qui ne puisse être révoqué par le gouvernement suprême dont le siége est à Calcutta.

Digitized by Google

Dans cette capitale réside un gouverneur-général également nommé par la cour des directeurs. Ce gouverneur est assisté de quatre conseillers dont trois doivent être choisis parmi les employés de la compagnie. Le quatrième est un jurisconsulte, et il n'a droit de voter qu'en matière législative. La nomination des gouverneurs, ainsi que celle du gouverneur général, doit être soumise à l'approbation de la reine. Le gouvernement suprême est à la fois chargé de prendre les mesures législatives et politiques qui s'appliquent à tout l'empire, et d'administrer le Bengale. Le gouverneur général est remplacé, en cas d'absence, par l'un des membres du conseil. Quant à la cour des directeurs, elle émane de la cour des propriétaires, délégués eux-mêmes par les trois mille cinq cent soixante-dix-neuf possesseurs d'actions principales. Le privilége dont jouit la Compagnie, pour le commerce et l'administration de l'Inde, renouvelé jusqu'ici de vingt ans en vingt ans, expire le 30 avril 1854.

La classe nombreuse des employés secondaires, dont l'influence sur les destinées de l'Inde est très-considérable, puisqu'ils sont en communication directe et journalière avec le peuple, provient tout entière du collége d'Haileybury, situé à quelques milles de Londres. Chacun des membres de la cour des directeurs jouit du privilége d'y faire entrer chaque année deux de ses parents ou de ses protégés. Les candidats au *civil service* doivent avoir dix-sept ans révolus. Après deux années passées au collége, dans l'étude du droit et de l'économie politique, le *civilien*, tel est le titre qu'il acquiert, subit un examen à la suite duquel il est admis dans le service, et envoyé à Calcutta avec un traitement de 18 à 20,000 francs. Dans quelques années ses appointements seront cinq et six fois plus considérables. Le jeune magistrat fait dans cette ville un stage d'un ou deux ans, sous prétexte de s'instruire dans l'administration, et d'apprendre à connaître les Hindous. Par malheur, ceux qu'il voit dans la grande ville sont les *sarcars* et les *baniens*, sortes d'usuriers asiatiques, corrompus par le contact des vices de l'Europe; et quand il quitte Calcutta pour commencer la partie active de ses fonctions, c'est avec un profond dégoût qu'il s'établit au milieu des Hindous, les méprisant sans faire la distinction du paisible et de l'honnête habitant des petites villes et de la campagne avec les fripons de la grande cité. Dans la solitude où ses fonctions magnifiquement payées mais ennuyeuses le jettent, ce magistrat de vingt et un ans, qui vient de goûter dans Calcutta tous les charmes d'une vie de plaisirs, cherche dans les jouissances les plus excentriques, dans les distractions les plus bizarres une ressource contre l'ennui sans se soucier de connaître la langue et les usages des populations qu'il administre.

Les places de juges, de surintendants de police, de magistrats, ce titre s'applique à tous les fonctionnaires chargés de la police, sont réservées aux seuls Anglais; les fonctions de juges de paix, de greffiers, de commissaires de police sont laissées aux indigènes. Mais tandis que les premiers sont richement rétribués, les autres reçoivent un traitement tout à fait insuffisant; cette cause jointe à l'absence de tout lien hiérarchique et à l'instabilité des situations, déconsidère

Digitized by Google

les fonctionnaires indigènes, et entraîne leur complète vénalité. L'organisation de la police présente autant d'abus que celle de la justice. Les agents, au nombre de sept mille, reçoivent un traitement annuel de cent vingt francs : aussi vivent-ils aux dépens des populations qu'ils sont chargés de protéger. L'évêque Heber s'étonnait de ce que son aspect, qui n'avait rien de redoutable, mît en fuite tous les Hindous qu'il rencontrait sur les bords du Gange, et il se demandait quelle était la cause de cette terreur instinctive qu'aujourd'hui, comme de son temps, les vainqueurs continuent d'inspirer aux vaincus. Il était accompagné d'agents de police butinant et maraudant comme en pays ennemi, et c'était la présence de cette escorte qui faisait fuir les paisibles populations.

Les Hindous auraient bien d'autres reproches à adresser à leurs maîtres au sujet de la perception des impôts et de confiscations arbitraires de propriétés ; mais les uns se contentent de subir l'arbitraire sans se plaindre, les autres cherchent à monter au rang d'oppresseurs en obtenant les places d'officiers subalternes ; beaucoup enfin se mettent dans les rangs de l'armée à l'abri des persécutions, ils se font cipayes au service de la Compagnie.

Tous les officiers de l'armée des Indes sont européens ; quant aux soldats, ceux qui viennent d'Angleterre sont la lie de la population. Pour ces hommes à moitié perdus, l'enrôlement, selon une expression pittoresque, est un port de salut sur la route de Botany-Bay. Le nombre des gens de cette nature qui voulaient bien s'engager au service de la Compagnie étant très-insuffisant, il a fallu recourir aux enrôlements de naturels. Servir dans les armées est devenu un honneur, et surtout un avantage pour les Hindous. Les heures de service une fois passées, c'est-à-dire dès sept heures du matin, l'étranger qui traverse les lignes d'un cantonnement ne se doute guère qu'il est dans un quartier militaire. Les cipayes quittent aussitôt leur uniforme, et vont, la poitrine et les pieds nus, comme les gens du peuple, en caleçon, la petite calotte sur la tête. Point d'armes dans leurs mains durant tout le jour ; elles sont déposées après l'exercice dans des magasins, non que les officiers se défient de la loyauté de leurs soldats, on ne se défie que de leur sens commun, on les regarde comme des enfants. En effet, ils ne sont guère autre chose, comme tous les Hindous : faisant l'exercice avec la précision d'automates, gardant les apparences de la plus stricte discipline, dès que le commandement du chef demande à être interprété avec un peu d'intelligence, ils hésitent ou même ils reculent. Les qualités constantes du soldat hindou sont le respect pour ses chefs et la passive obéissance.

Les forces anglaises dans l'Inde, bien suffisantes pour imposer aux populations et conquérir le Pendjab ou le Scinde, n'auraient peut-être pas la même vertu contre des forces européennes. Ce n'est plus de la France que viendront, dans l'avenir, les inquiétudes pour la domination anglaise, ce n'est pas du Portugal ou de la Hollande ; mais, en se tournant vers l'ouest et vers le nord, les directeurs-rois de l'Inde peuvent entendre déjà dans un horizon rapproché le cri sauvage des soldats russes : le triste habitant des rives du Dniéper et du Don jette un regard

Digitized by Google

curieux à l'est vers les régions de l'Inde, à l'ouest, vers les grandes villes de l'Europe, comme, il y a quinze siècles, les hordes tumultueuses de la Baltique et du Danube convoitaient les riches contrées de la Gaule et de l'Italie. [1]

CHAPITRE XXVIII

LE SCINDE. — L'INDUS.

La politique anglaise a, depuis quelques années, annexé aux vastes territoires de la Compagnie les régions du Scinde et du Pendjab; je devais parcourir ces dernières, et juger par moi-même de leur condition présente. Mais j'étais bien aise de réunir quelques notions sur les mœurs et l'aspect de cette curieuse partie de l'Inde à laquelle l'embouchure du fleuve Indus donne pour l'Angleterre une grande importance commerciale. A cette extrémité de l'Hindoustan, la conquête musulmane a laissé de plus vifs souvenirs : l'aspect des villes et de la population est plus musulman qu'hindou.

Le coton et la canne à sucre dont la culture a été jusqu'ici négligée, les graines de l'Europe et de l'Hindoustan sont les principales productions du Scinde. Le dattier fleurit sur presque toute la plaine de l'Indus; mais, soit faute du sol, soit manque de soins, son fruit vient rarement à maturité. Aux approches de la mer, le Scinde n'offre plus guère que d'immenses marécages salés, recouverts en partie de jungles d'une végétation chétive ou luxuriante, selon la nature du terrain. Sur différents points cependant, à l'est et à l'ouest de l'Indus, s'étendent de vastes terrains de pierres et de sable dont la monotonie n'est variée que par des buissons ou des petits bois de poiriers épineux, et au milieu desquels les voyageurs retrouvent l'aspect de quelques plaines du Dekkan. Quelquefois aussi, le sable soulevé par les vents, comme dans les déserts de l'Afrique, forme des collines de cent à deux cents pieds de hauteur, au sommet desquelles, quand elles prennent par hasard de la consistance, apparaissent quelques rares et maigres arbrisseaux.

Dans la vallée même de l'Indus, une portion considérable du pays est couverte de jungles parsemés de villes et de villages, entourés chacun de leurs cultures. Çà et là, le fleuve majestueux s'élargit en un vaste lac, ou réfléchit, dans ses eaux profondes, d'un côté, des mosquées, des tombeaux et des caravansérails; de l'autre, les masses de verdure de quelque antique et sombre forêt. Il est un point près de Schwan où les monts Hala, dernières ramifications méridionales des Himâlaya de l'ouest projettent leurs hauteurs jusqu'au bord de l'Indus, comme on voit la chaîne arabique arriver sur le Nil, près des ruines de Chenoboscion.

1. *L'Inde Anglaise* en 1843, par M. de Warren, deux vol. in-8°. — Les Civiliens, mœurs, administr. de l'Inde angl., par M. Francis Edwards. *Rev. des Deux Mondes*, avril 1848.

Digitized by Google

Puis les villes et les villages apparaissent à travers les percées ménagées dans des massifs de palmiers ou à l'extrémité de longues avenues taillées dans l'épaisseur des jungles.

La physionomie générale des villes du Scinde présente peu de variété. Elles sont, pour la plupart, entourées de murs de boue, d'une vingtaine de pieds de hauteur, percés de meurtrières: ces murs, destinés à servir de défense, sont cependant d'une construction grossière et très-mal entretenus : au centre de la place s'élève un bastion ou citadelle, qui domine le pays environnant. Tel est l'aspect d'Hyderabad, qui cependant est capitale de la contrée. Il est vrai qu'elle n'en est pas la ville la plus populeuse et la plus commerçante. Vers le nord, à quelque distance de la rive droite du fleuve, Shikarpour semble le centre des relations commerciales des pays voisins. Le bazar de cette ville ne contient pas moins de huit cent quatre-vingt-quatre boutiques parfaitement approvisionnées en fruits et en marchandises.

C'est le soir, vers quatre heures, qu'a lieu le grand mouvement des affaires. Le jour, pendant l'été, chacun se tient en repos, car la chaleur est telle que, plus d'une fois, le pieux musulman répète : « O Allah! pourquoi as-tu créé l'enfer, lorsque tu connaissais la chaleur de Shikarpour! » Quand le vent du sud est vient à souffler, à l'horizon s'étendent des vapeurs livides, à travers lesquelles le soleil présente quelquefois l'apparence d'un gigantesque portail, d'un rouge de sang, qui s'élève de la terre au ciel. L'air s'embrase comme celui d'une fournaise, et les malheureux qui ne peuvent résister à cette température de feu deviennent, presque aussitôt après leur mort, noirs comme du charbon.

Ce sont les produits industriels du Scinde qui attirent dans ses bazars les commerçants de toutes les nations voisines. Les armes à feu, les sabres, les lances ont acquis dans les fabriques de Shikarpour une véritable perfection, grâce à la passion des chefs musulmans, les amirs, pour les armes à feu. Le Belouchistan et les autres contrées environnantes viennent aussi s'approvisionner d'indiennes, de châles, de mousselines, d'étoffes d'or, de draps brodés. Ingénieux comme tisserands, comme tourneurs, comme artisans en général, les Scindiens sont surtout renommés pour certains ouvrages en laque qui ont acquis dans l'Inde entière une haute réputation. Hyderabad a fabriqué énormément d'articles de ce genre; aujourd'hui, on dit que ses ouvriers ont été appelés à Bombay par l'appât de salaires plus élevés.

En général, la population du Scinde peut se distinguer en trois classes: les Beloutches, caste guerrière et gouvernante; les Jâts ou cultivateurs qui sont comme les hilotes du Scinde, et les Hindous, anciens maîtres du pays, considérés comme étrangers, bien qu'ils soient fixés dans les villes où tout le commerce est entre leurs mains.

Ces Hindous, juifs de cette partie de l'Inde, se trouvent partout où il y a une roupie à gagner. Depuis le riche banquier de Shikarpour jusqu'au plus humble débitant de tabac, ils ont accaparé toutes les transactions commerciales. Persé-

Digitized by Google

cutés, pillés, traités avec le dernier mépris, ils trouvent un dédommagement de toutes ces avanies dans l'argent qu'ils amassent. D'ailleurs ils possèdent les qualités natives de l'Hindou : l'industrie, la frugalité, la ponctualité, la résignation.

Les Jâts ou laboureurs ont depuis bien des siècles fait profession d'islamisme; leurs ancêtres furent des Hindous convertis par force. Ils forment une population industrieuse paisible adonnée aux travaux de l'agriculture. Dans les plaines marécageuses qui, des bords du Runn dans le Koutch, s'étendent vers l'ouest jusque dans le voisinage d'Hyderabad, on élève une immense quantité de chameaux, qui se distribuent ensuite par tout le pays, et sont employés comme bêtes de somme. Le Jât est, dit-on, aussi inséparable de son chameau que l'Arabe de son coursier; cependant il préfère quelquefois une monture moins élevée, quoique plus sacrée, et c'est un spectacle assez ridicule que celui d'un Jât à demi nu (car ils ne portent ni chemises ni vêtements supérieurs), assis sur un bœuf maigre, et formidablement armé d'un fusil, d'un sabre et d'un bouclier.

Les femmes des Jâts se distinguent en général par leur beauté. Elles mènent cependant une vie laborieuse, partageant avec leurs époux et avec leurs pères les rudes travaux de la campagne et toujours exposées aux ardeurs d'un climat brûlant.

Les Beloutches, ou classe gouvernante, ne diffèrent au fond que très-peu de ceux de leurs compatriotes qui sont restés dans les montagnes; ils sont seulement plus paresseux et moins hospitaliers : l'habitude de vivre du travail d'autrui les rend peut-être aussi plus insolents, quoique ce défaut se retrouve dans leur pays natal à peu près comme au Scinde.

Retranchés dans leurs *tandas* ou villages fortifiés, les Beloutches y vivent dans des habitudes de désordre et de malpropreté, en commun avec leurs chevaux et leur bétail : un petit coin séparé par une cloison est seul réservé pour le harem. Le costume beloutche se compose d'une chemise flottante, qui descend jusqu'aux genoux, et de pantalons extrêmement larges, à l'ancienne mode turque. Leurs cheveux sont rassemblés en nœud au sommet de leur tête. Les Beloutches des montagnes les laissent flotter sur leurs épaules, ce qui leur donne un air tout à fait sauvage. Les hommes ont le teint foncé, des traits réguliers et de beaux yeux. Les femmes ont conservé les traits durs et masculins qui les caractérisent dans leur pays natal; le Scinde ne leur a pas encore fait subir les molles influences de son atmosphère. Leur vêtement est un ample jupon serré à la ceinture, des pantalons, un morceau d'étoffe attaché autour du cou et sous les bras, qui couvre le sein et laisse le dos nu; la tête est protégée par une sorte de capuchon qui enveloppe aussi la personne.

En dehors de ces populations, le Scinde compte sur les bords de la mer beaucoup d'esclaves. Des rapports des négresses avec leurs maîtres scindiens est résultée une classe qui porte le nom de *Guda*, et dont sortent les domestiques, les portefaix, les grooms. En grand nombre, sur les côtes où les noirs ont été

Digitized by Google

amenés, ces métis deviennent plus rares dans l'intérieur. Leur classe est souverainement méprisée, et on se souvient encore dans le Scinde du scandale causé, il y a déjà de longues années, par un jeune homme de la cour scindienne qui séduisit une de ces femmes. Dès que l'intrigue eut été découverte, la malheureuse *guda* fut mise à mort, et le jeune homme n'eut que le temps de s'enfuir pour échapper à la vengeance du chef beloutche, dont l'honneur se trouvait compromis par cet acte. Rien ne put réparer l'outrage fait à son orgueil blessé, si ce n'est la démarche que les dames de la famille du jeune homme imaginèrent de tenter près de lui. Elles vinrent toutes à la fois pour implorer le pardon du coupable, et s'offrir elles-mêmes en expiation. Après cette humiliation publique, la plus dégradante aux yeux des mahométans, le chef outragé tendit la main en signe de réconciliation, mais il retint une des sœurs du jeune homme, et l'envoya dans son harem; on n'en a jamais entendu parler depuis.

Les mœurs de l'Asie musulmane avaient, on le voit, fortement déteint sur cette partie de l'Hindoustan. Désormais, elles se modifieront au contact des nouveaux maîtres du Scinde; depuis dix ans, 1843, cette contrée est sous la domination anglaise et déjà les navires à vapeur tracent leur sillon dans les eaux de l'Indus. Des siècles passeront peut-être encore sans modifier l'Inde brahmanique, mais c'est parce que, dans quelques années, le Scinde musulman aura sans doute changé de face, que je me suis plu à recueillir des notions sur ce petit coin de l'Asie que je ne pouvais pas visiter. [1]

CHAPITRE XXIX

TIGRES. — ÉLÉPHANTS. — CROCODILES.

J'étais à Simla depuis deux jours, parcourant les montagnes voisines, jouissant de la société de quelques aimables Anglais et ne songeant qu'avec regret à reprendre la ligne des fleuves pour retourner à Calcutta, quand j'appris qu'une sorte de caravane était organisée pour aller de Simla, par Loudhiana et Lahore, à Cachemyr faire du commerce. J'obtins facilement d'y être admis, et le surlendemain, ce fut avec la joie la plus vive que je continuai mon voyage à travers le continent dans des contrées qui de loin m'avaient semblé inaccessibles, et qu'en même temps je vis recommencer cette vie de caravane et de tentes, dont j'avais fait en Sibérie un long et rude apprentissage.

Nous étions onze, tous de langage, de régions et de costumes divers : Hindous se rendant en pèlerinage aux lacs sacrés, et devant par occasion rapporter à Simla des châles pour les revendre aux riches Anglaises; Patans ou Afghans retournant dans leur patrie; enfin des gens de toutes les parties de l'Inde et des

1. *Foreing quaterley Review*, dans la *Rev. Britann.* 5e série t. XXI. *Asiatic Review*, id. id. t. 30.

Digitized by Google

contrées voisines, plus un Anglais avec lequel je ne tardai pas à faire connaissance.

Mon nouveau compagnon était bien le plus excentrique et le plus original de tous ceux de ses compatriotes que j'aie jamais vus. Héritier de l'un des grands noms de l'Angleterre et maître d'une fortune considérable, il s'était fixé dans l'Inde pour mieux satisfaire sa passion de chasseur. En ce moment le noble lord, le riche Anglais, las des voyages en palanquin, avec une escorte de mille valets, voulait parcourir des contrées difficiles, le fusil sur l'épaule, se nourrissant comme un pauvre voyageur, et couchant sur la dure. Nous ne tardâmes pas à être fort bons amis, et lorsque nous fûmes au pied des Himâlaya, dans la plaine qui mène à Loudhiana, je profitai de ce qu'une nature monotone n'offrait plus de distraction à nos yeux et à notre esprit, pour solliciter de mon compagnon le récit de quelques-unes de ses aventures de chasse.

« Mon cher Monsieur, me dit-il, la chasse la plus émouvante, j'ajouterai la seule intéressante dans l'Inde, est celle des tigres, de la panthère et du crocodile. Quant aux ours, aux chacals, aux sangliers, c'est un gibier qu'il faut laisser aux chasseurs vulgaires. Je me suis fixé, il y a quatre ans, dans un petit endroit du Dekkan qui avoisine Arkot dans la présidence de Madras; de ce lieu, je suis allé à Ceylan, et c'est surtout dans cette île que j'ai vu ces éléphants sauvages marchant en troupes serrées porter le ravage dans des forêts immenses, et que j'ai tué armé seulement de ma carabine, quatre *man-eaters*, mangeurs d'hommes, c'est le nom que les cultivateurs donnent à ceux des tigres qui, ayant une fois dévoré de la chair humaine, dédaignent toute autre pâture.

« A Ceylan, quand je vins m'établir dans le district de Bintenne, sur la plus grande rivière de l'île, à vingt lieues de Kandy des rapports officiels constataient que dans l'espace de trois années les tigres avaient détruit trois cents hommes, femmes et enfants et un nombre considérable de bestiaux.

« Le vrai *man-eater* rôde autour des villages et près d'une route fréquentée; rarement il cherche une autre proie que l'homme. Lorsqu'un tigre établit ainsi ses quartiers presqu'à la porte des habitations, malheur à ceux qui sont exposés à ses attaques. Les cultivateurs ne travaillent dans les champs qu'au risque de leur vie. Les femmes n'osent aller chercher de l'eau à la source : les laboureurs qui reviennent de leur travail journalier, au coucher du soleil, pressent tout à coup le pas et poussent des cris de terreur, ils ont reconnu les traces de l'ennemi qui les épie. En effet, le mangeur d'hommes, caché sous un épais fourré n'a pas plus tôt entendu le bruit d'un pas isolé, qu'il rampe jusqu'à la lisière du bois, et promène de tous côtés ses regards avides. Ce n'est qu'un voyageur désarmé, le tigre sait bien qu'il en fera facilement sa proie, car déjà plus d'un squelette humain blanchit dans sa tanière. Il se traîne sournoisement sur les pas de sa victime avec le pas cauteleux et silencieux d'un chat. Sa queue frémit et se balance; ses griffes aiguës sortent de leur enveloppe veloutée, la soif du sang fait flamboyer ses yeux, tout d'un coup il s'élance, et le voyageur expire sous son étreinte; le tigre les

Digitized by Google

yeux à demi fermés et faisant entendre un sourd grognement, expression de sa volupté, suce le sang de la blessure qu'il a faite à la gorge de sa victime.

« Chaque jour, l'animal destructeur renouvelle ses attaques et fait des victimes, jusqu'à ce que les indigènes se réunissent pour délivrer la contrée du fléau qui la désole. Armés de sabres et de boucliers, les plus audacieux entourent le repaire du tigre, et, fondant tous ensemble sur lui, le taillent en pièces; mais souvent la mort de l'animal féroce coûte la vie à plusieurs de ses vainqueurs. Si le tigre s'est établi dans un champ de cannes à sucre ou de *jawarry*, espèce de céréale qui atteint une hauteur de deux mètres, il n'a rien à craindre d'une attaque faite par des hommes à pied. Il est impossible de le déloger sans l'aide d'un éléphant. Les cultivateurs découragés abandonnent leurs maisons jusqu'à ce que leur hôte redoutable daigne s'éloigner. C'est alors que l'arrivée d'un Européen, d'un *sportman*, est accueillie avec enthousiasme; ce fut dans de telles circonstances que je me présentai à Bintenne.

« Malgré l'expérience que j'avais déjà acquise de la chasse au tigre dans le Dekkan, Bintenne était tellement infesté de tigres que j'organisai un chasse avec des éléphants et en me faisant aider des *chikarries*, c'est-à-dire de ceux des indigènes qui font métier de suivre les traces du gibier et de le découvrir pour les Européens. Trois planteurs des environs et moi, nous nous pourvûmes chacun d'un bon éléphant. Cêt auxiliaire est, dans une chasse de cette nature, d'un secours inappréciable. Il marche au gibier comme un bon chien d'arrêt, et porte son cavalier en sûreté à travers les sentiers les plus dangereux qu'il examine lui-même, pas à pas, avec une sagacité et un instinct merveilleux. Si les arbres s'opposent à son passage, il les nivelle d'un coup de tête ou les arrache avec sa trompe. Sa force extraordinaire se fait jour à travers tous les obstacles : au premier mot de commandement, le colosse intelligent ramasse des pierres et les présente à son cavalier pour être lancées dans les parties les plus épaisses d'un taillis. Le tigre est-il trouvé, l'éléphant avertit de son approche en relevant sa trompe et en imitant le son de la trompette; puis, s'il est bien dressé, il reste immobile, prêt à obéir à tous les ordres de son *mahout*, conducteur.

« Le pire défaut que l'éléphant puisse avoir, c'est son penchant à charger le tigre, car la violence de son mouvement est telle qu'en désarçonnant ses cavaliers, il les met dans l'impossibilité de viser, et quelquefois même il jettera les hommes par terre en s'agenouillant au moment de l'attaque. Le rôle de l'éléphant de chasse est de rester parfaitement tranquille, une fois le tigre trouvé. Quelques éléphants sont si impassibles, qu'ils laissent un tigre s'élancer à leurs oreilles sans sourciller. Sur un tel éléphant, le sportman court moins de dangers que dans aucune des chasses de l'Inde. Il se trouve assis à dix ou douze pieds plus haut que le sol, sur un siége confortable, d'où il peut faire feu dans toutes les directions.

« Le mahout placé sur la nuque de l'éléphant, les pieds appuyés sur des étriers de corde, conduit sa monture en partie avec la voix, en partie avec une sorte de croc. Son poste n'est pas à envier. Cahoté par le continuel mouvement de la tête

Digitized by Google

de l'éléphant, déchiré par les épines des taillis, exposé au double risque d'être renversé par le bond du tigre ou atteint par la balle d'un tireur maladroit qui décharge son arme par-dessus sa tête, il a besoin d'une forte dose de courage et de patience : quant à moi, j'aime à rendre justice à ces honnêtes serviteurs ; je les ai trouvés en général adroits, braves, et toujours prêts à conduire leurs éléphants au plus fort du danger.

« Dans la grande chasse par laquelle nous inaugurâmes mon séjour à Ceylan, après avoir reconnu le terrain et posté des traqueurs sur des arbres et des éminences pour bien entourer le couvert, nous fîmes avancer lentement nos éléphants ; bientôt celui de l'un de mes compagnons qui marchait le premier annonça par ses cris le voisinage du gibier ; nos mains firent jouer la détente des fusils ; un double grognement retentit, deux tigres s'élancèrent en même temps du fourré, l'un d'eux fut frappé à mort par trois balles à la fois ; il s'élança d'un bond convulsif et vint expirer sous la trompe de mon éléphant ; le second, bondissant au-dessus du cercle qui l'environnait, réussit à se jeter dans un ravin profond où il nous était impossible de le suivre.

« Rien de plus capricieux que le courage du tigre, souvent c'est un animal lâche et sanguinaire qui, accroupi dans son repaire, s'y laisse cribler de balles, et meurt d'une façon farouche et sauvage sans faire aucun effort pour charger sur son ennemi ou s'échapper. Souvent aussi, il montre un courage extraordinaire dans l'attaque, et, une fois le combat engagé, rien ne surpasse l'obstination de sa défense et la muette résolution de son dernier moment. Un autre évite d'abord la rencontre, mais une fois blessé, il devient furieux et combat jusqu'au dernier soupir. En général, le mangeur d'hommes est lâche et se sauve à la première attaque. Celui qui parvint à se réfugier dans un ravin pendant notre chasse, ne put en être délogé ni par les cris de nos hommes, ni par leurs feux d'artifice ; nous mîmes le feu au couvert et il périt dans un incendie.

« Cette manière de chasser est, vous le voyez commode et peu dangereuse. Il y a bien plus d'émotion à se mettre à l'affût, la nuit sur un arbre au pied duquel est la carcasse d'un bœuf égorgé la veille, ou à combattre seul armé d'une bonne carabine, et prenant confiance dans son propre courage et dans la sûreté du coup d'œil.

« Il y a des indigènes qui ont une curieuse méthode de tuer les tigres. Lorsque un de ces animaux est découvert, ils entourent d'un filet à fortes mailles le terrain où il est tapi. Ce filet est soutenu par des bambous assez hauts pour qu'il ne puisse sauter par-dessus. Alors ils cernent l'espace, et, armés de longues lances, ils provoquent le tigre, et le criblent de blessures à travers cette barrière légère, mais infranchissable. Ils savent ainsi se donner les apparences et les émotions du danger, sans risques véritables. Le filet cède aux bonds du tigre, qui se retire, à chaque nouvelle attaque, sanglant et découragé.

« L'Inde a deux ou trois variétés de panthères, qui ne sont guère moins redoutables que le tigre. Leur agilité compense l'infériorité de leur force, et, par la

Digitized by Google

rapidité de leur attaque, elles sont même plus dangereuses dans les rencontres à pied. Elles habitent également les ravins rocailleux et les hauteurs boisées; on les dépiste moins facilement que les tigres, aussi sont-elles moins connues des sportmen d'Europe. »

« — Et les crocodiles, ajoutai-je, quand mon interlocuteur en eut fini avec les tigres et les panthères? » — « Ce sont des hôtes bien dangereux pour les riverains des cours d'eau dans l'Inde tropicale et à Ceylan. Lourds et gauches à terre, ces animaux montrent dans l'eau une surprenante agilité. N'avez-vous pas vu quelquefois, dans les rivières des pays chauds, pendant vos voyages, une masse verdâtre, recouverte de boue, immobile et semblable à un tronc d'arbre renversé? C'est un crocodile qui se chauffe au soleil, faisant sa digestion, ou attendant sa proie avec patience. Malheur à l'enfant ou à la femme qui viendront puiser de l'eau au rivage, au voyageur qui, tenté par la chaleur et séduit par la transparence de l'eau, voudra passer la rivière à la nage; tout d'un coup le malheureux pousse un cri, sa tête disparaît, tout redevient immobile, la teinte rougeâtre dont l'eau se colore un instant, accuse seule le terrible drame qui s'achève sous la nappe d'eau paisible.

« Un jour j'avais envoyé mon domestique, jeune Hindou de seize ans, chez un planteur des environs de Kandy. Il devait traverser, sur une barque, le petit fleuve de Bintenne; je ne le revis pas. Un naturel, qui cueillait des fruits sur un cocotier, quand mon domestique passa, m'a raconté que ce malheureux entra dans la barque avec un épagneul qui le suivait partout. Il voulut baigner son chien et le mit à l'eau : au même instant, un caïman s'élança sur l'animal; mon Hindou, sans doute épouvanté, fit un bond en arrière, la barque chavira, et, quelques instants après, les flots furent ensanglantés. Aussitôt que j'appris ce malheur, je partis, bien résolu à venger mon infortuné domestique. Muni de ma carabine, je m'avançai, avec deux hommes, sur le bord de la rivière, où nous lançâmes un jeune chevreau; après une heure d'affût, nous vîmes s'avancer une énorme tête; presque en même temps le chevreau disparut, mais j'avais eu le temps d'ajuster une balle dans l'œil du monstre. Cependant mon domestique n'était pas vengé, nous ouvrîmes le crocodile, aucun vestige de l'Hindou. Un innocent avait payé pour le vrai coupable. Depuis, j'ai mis autant d'acharnement dans la destruction des crocodiles que dans celle des tigres de mon voisinage. [1] »

CHAPITRE XXX

LAHORE. — LES SIKHS ET RENDJIT-SING.

Ces récits nous conduisirent à Lhoudhiana sur le Sutledje (ancien Hyphase). De cette ville à Lahore, le pays ressemble à une plaine immense; on n'y aperçoit

1. *Rev. Britann.*, 5e série, t. XVIII.

Digitized by Google

pas même de broussailles, et plusieurs champs de froment ont une étendue de plusieurs milles sans une seule haie. La bouse de vache sert, dans tout le pays, à faire le feu, comme les argols de chameau en Mongolie. Lahore s'élève sur le Ravi, affluent de l'Indus. Le château des anciens empereurs mogols est bâti sur la rive orientale de la rivière. Ce palais, l'un des plus beaux de cette partie de l'Inde, est renfermé dans la citadelle. Il est de granit rouge. Vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, ce monument offre un charmant aspect; on le prendrait pour le palais de Sémiramis. Le toit en terrasse, est orné, d'un bout à l'autre, d'un parterre planté de mille espèces de fleurs. L'intérieur de l'édifice était autrefois orné d'or, de lapis lazuli, de porphyre. On y voit encore de superbes glaces, des lustres, de moelleux tapis, des châles sur tous les meubles. C'était le palais du fameux Rendjit.

La ville, dans tout son ensemble, a cinq milles de longueur. On peut suivre partout ses dimensions marquées encore par des ruines. Les mosquées et les tombeaux, plus solidement bâtis, s'élèvent encore au milieu des champs cultivés. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne ville. Elle est ceinte d'une forte muraille en briques, dont la circonférence est d'environ une lieue, et d'un fossé qu'on peut remplir avec les eaux du Ravi. On y entre par dix portes, chacune munie d'un ouvrage extérieur demi-circulaire, capable de résister à un coup de main, mais non de soutenir un siége en règle.

La population, d'environ quatre-vingt mille âmes, est entassée dans des habitations très-hautes, et dans des rues étroites et sales. La moitié de ces habitations ne sont que des huttes de boue de forme cubique, souvent avec un cube plus élevé sur l'un des angles du toit, qui est toujours une terrasse de terre battue. Dans les bazars, les boutiques des riches marchands sont un peu mieux construites et les matériaux en sont meilleurs; toutefois rien n'est bien ajusté, et les murailles sont lézardées d'une manière effrayante, avant même que le toit soit posé dessus. La promenade d'un éléphant à travers les rues, à moins qu'il ne soit très-docile, suffit pour faire crouler plus d'un mur, et pour déterminer la chute des maisons en apparence les plus solides. Celles qui ont trois ou quatre étages ont leurs façades généralement blanchies et couvertes de peintures mythologiques très-grossières. Au-dessus de tout cela la vaste mosquée royale, bâtie par Aureng-zeb, élève encore dans les airs ses quatre minarets; mais le corps du bâtiment a été converti en un magasin à poudre. C'est sans doute ce qui l'a préservé du marteau, car à Lahore et à Amristir, le culte musulman a été proscrit par les rois du Pendjâb; la religion de Baba-Nanek n'y admet point de rivales; ce qui n'empêche pas les musulmans d'être aussi nombreux dans la ville que les Sikhs ou les Hindous.

Ce Nanek était une prophète qui, vers le milieu du XVe siècle, tenta la difficile entreprise de fondre en une seule les deux religions brahmane et musulmane. Ses sectateurs prirent le nom de *Sikhs* ou disciples, et pendant longtemps ils prêchaient leurs doctrines pacifiques sans que les Mogols en prissent aucun om-

Digitized by Google

brage ; mais vers le commencement du XVIIe siècle, la farouche intolérance des musulmans ayant été réveillée à leur égard par quelques fakirs, le cinquième successeur de Nanek fut jeté en prison et y mourut. Dès lors la persécution s'acharna contre les Sikhs sans pouvoir les dompter ni les détruire ; seulement elle fit d'une école qui prêchait la paix et la concorde, une secte d'ardents fanatiques qui, recrutée de tous les vagabonds et de gens de toutes les races, se changea, sous la main du dixième successeur de Nanek, Bândou-Sing, en une population belliqueuse, ne vivant plus que par et que pour les combats. De là une série de guerres ardentes au milieu desquelles les Sikhs, bien qu'unis par une communauté de foi religieuse plus que par une origine et des traditions communes, se formèrent une sorte de nationalité sous des chefs divers par leur courage et par leur habileté.

En 1805 apparut, au milieu des sirdars ou chefs de bandes qui composaient la nationalité sikhe, Rendjit-Sing, le souverain qui donna au Pendjâb une vie réelle. Depuis 1799, il était maître de Lahore, mais ses forces militaires ne s'élevaient pas encore à plus de sept ou huit mille chevaux. Bientôt elles s'accrurent avec une telle rapidité qu'en 1808, lorsque l'Angleterre, alarmée des projets de Napoléon sur l'Asie et craignant l'influence de l'ambassadeur français en Perse, le général Gardanne, songea à réunir dans son alliance les diverses puissances de l'Asie, elle envoya un ambassadeur à Rendjit-Sing, comme elle en envoyait un à la cour de Téhéran. Le Pendjâb, pays des cinq fleuves, fut donc reconnu comme État indépendant ; les talents de Rendjit et son indomptable énergie avaient donné un corps aux intérêts discordants de la confédération. Le nouveau souverain avait si bien su profiter des avantages de sa situation qu'en 1812 il était le maître de tout le Haut-Pendjâb, et menaçait de réunir à son royaume la foule de petites principautés établies entre le Sutledje et la Djumna. Il allait devenir le voisin immédiat de l'Angleterre, lorsque les chefs menacés en appelèrent à la protection de cette puissance. Un traité intervint en vertu duquel le chef sikh ne devait pas franchir le Sutledje, limite méridionale de ses États.

Sans doute l'habile souverain du Pendjâb sonda les autres princes de la péninsule pour savoir s'il ne serait pas possible d'organiser quelque grande confédération contre les Européens, et il put se convaincre de l'irrémédiable faiblesse des ennemis de l'Angleterre dans l'Inde. Aussi malgré sa duplicité orientale et la crainte que les Anglais lui inspiraient pour lui-même, demeura-t-il leur irréprochable allié. Il lui fallait une capacité réelle de gouvernement pour contenir ses turbulents sujets, et il sut à merveille dompter leur esprit jusqu'alors indisciplinable. Rendjit eut un règne long et prospère. Il accueillit les officiers européens, et sut, grâce aux leçons des généraux Allard, Ventura, Court, etc., se former une armée redoutable. Enfin, lorsqu'il mourut, le 30 juin 1839, il put croire qu'il avait fondé une nation indépendante et vivace.

C'était une erreur : les Sikhs retombèrent dans l'anarchie ; les fils de Rendjit et ses successeurs directs furent massacrés un à un comme l'avaient été jadis les

Digitized by Google

héritiers du grand Alexandre. Sa veuve, la *ranie* Chanda, parvint à établir un moment l'influence de ses amants et de son frère, qui fut bientôt assassiné. En 1845 et 1846, les Sikhs osèrent franchir le Sutledje et combattre les Anglais; dans la lutte ils déployèrent un véritable courage, et firent voir qu'ils avaient mis à profit les enseignements de la tactique européenne. Cependant ils eurent le dessous dans cette lutte opiniâtre, et le Pendjâb, en conservant une indépendance nominale, dut recevoir des garnisons anglaises, et payer pour les frais annuels de l'occupation une redevance de vingt-deux lacs de roupies (5,250,000 fr.). La seule province de Cachemyr conserva une sorte d'indépendance plus réelle sous l'autorité d'un chef sikh, Goulab-Sing qui, pendant la guerre, était resté neutre. Depuis 1846, les Sikhs se sont soulevés; malgré leur courage, ils ont essuyé, en 1849, trois défaites en trois batailles, les plus sanglantes dont fasse mention l'histoire de l'Inde moderne, et le Pendjâb a été annexé à l'empire britannique.

Ce fut au temps où Rendjit gouvernait le Pendjâb que Jacquemont obtint de visiter Lahore, Amristir, ville sainte du Pendjâb, et, l'un des premiers parmi les Européens, de pénétrer jusqu'à Cachemyr.

Huit années avant l'expédition scientifique de notre voyageur, en 1823, l'Anglais Moorcroft, attaché comme médecin au service de la Compagnie, puis nommé surintendant des haras dans l'Inde, avait pénétré dans ces régions mystérieuses, sous un déguisement; revêtu du costume persan, il se donnait pour muet. A Leïa, près de l'Indus, dans le Moultan, où il se rendit après avoir visité Cachemyr, sa curiosité l'entraîna, il ouvrit la bouche, démentit par son langage le costume asiatique, et périt bientôt victime de son imprudence.

Un autre voyageur anglais qui, lui aussi, comme Jacquemont, comme Moorcroft, est mort victime de son dévouement à la science et de son amour des explorations difficiles, le célèbre Burnes, visita la cour de Rendjit. Il ne parvint pas jusqu'à Cachemyr, mais nous lui devons le tableau des villes du Pendjâb, et nous le retrouverons dans l'Afghanistan.

« Amristir, dit Burnes, est le grand entrepôt des marchandises du Pendjâb, de l'Hindoustan et de l'Afghanistan. Le temple national de la ville sainte, joli édifice à toit doré, s'élève au milieu d'une immense pièce d'eau nommée *Amristir* (bassin du breuvage d'immortalité). Après en avoir fait le tour, nous y entrâmes et nous présentâmes notre offrande au *grinth sahib*, livre saint ouvert devant un prêtre qui l'éventait avec une queue d'yak. Quand nous fûmes assis, un Sikh se leva; s'adressant à l'assemblée, il invoqua le *goutou Goiend-Sing*, et chacun joignit les mains. Il dit que tout ce dont les Sikhs jouissaient sur la terre leur était donné par le goutou (maître), que les étrangers présents étaient venus d'un pays fort éloigné, et avaient apporté des cadeaux d'Angleterre pour cimenter l'alliance des deux nations. Nous fûmes ensuite revêtus de châles de Cachemyr; je priai l'orateur d'exprimer notre vœu pour la continuation de l'amitié des Sikhs avec notre nation, et une acclamation unanime fit retentir les voûtes du temple. »

Avant Jacquemont et Moorcroft, il n'y avait que Bernier, en 1664, et Forster,

Digitized by Google

en 1783, qui eussent visité Cachemyr. Les deux Français ont fait ce voyage dans un temps où la province obéissait à des princes puissants qui savaient y maintenir la tranquillité. On peut voir cependant dans le journal, et surtout dans la correspondance de Jacquemont, quelles difficultés présenta le trajet accompli par le défilé de Bember. Suivi d'une escorte et d'un gros bagage, et protégé par les ordres immédiats de Rendjit et par les soins efficaces du général Allard, il n'en faillit pas moins être retenu prisonnier par le chef de Berali, qui lui extorqua cinq cents roupies. Jacquemont réussit par sa bonne contenance à imposer à ce bandit [1].

Enfin le voyageur parvint à Cachemyr où Rendjit lui écrivit : « Ce pays est le vôtre, établissez-vous dans celui de mes jardins qui vous plaira le mieux ; ordonnez, on vous obéira, » et il s'installa dans un joli pavillon, sur les bords du lac de Cachemyr, au milieu d'un jardin délicieux : « Sur les hauteurs de Cachemyr, le platane est colossal, la vigne dans les jardins est gigantesque, les forêts sont composées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins, absolument semblables, pour l'effet général, à ceux d'Europe, et, dans une zone plus élevée, de bouleaux qui ne paraissent pas différer des nôtres. Le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes; le butôme et le trèfle d'eau s'élèvent au-dessus d'elles, associés aux mêmes espèces de joncs et de roseaux. »

Les empereurs mogols Akbar, Jehanguir, Shah-Jehan, Aureng-zeb dépensèrent à Cachemyr, dans le cours du XVIIe siècle, des trésors incroyables. Il ne reste plus, de leur extravagante magnificence que des arbres énormes. Leurs palais sont détruits, et souvent les ruines mêmes ont disparu. Cependant les antiques sanctuaires du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur singulier travail annoncent une période bien longue de rajahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme dans le XIe siècle. Le Windsor de ces rois fantastiques de l'Inde est Châlibag, kiosque monumental situé au milieu du lac de Cachemyr. L'île des Platanes, dont parle Bernier, est le site historique de la vallée, et Châlibâg en forme le principal ornement. Deux immenses platanes, vraisemblablement les plus beaux qui soient au monde, les seuls qui restent de ceux plantés par Shah-Jehan, couvrent l'île et le palais de leur gigantesque ombrage. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, ravies à quelque pagode antique. Shah-Limar est en face de l'île avec sa charmante avenue de peupliers. Nichate-Bagh se montre, avec ses berceaux épais, comme un point noir au pied de l'Himâlaya; vis-à-vis de ce quinconce colossal, s'étend Saifkan-Bagh, large forêt d'immenses platanes.

La petite mosquée où les dévots Musulmans viennent de l'Inde et de la Perse adorer *azzette boll*, littéralement, son *Excellence le poil* de la barbe du prophète, montre la cime dorée de son clocher au-dessus d'un groupe de ces mêmes arbres.

1. Voir la Correspond. du 21 mars au 1er mai 1831.

Digitized by Google

Derrière la mosquée du poil de Mahomet, est le trône du roi Salomon, dont la chronique cachemirienne fait un grand voyageur; ici, le trône de Salomon est une montagne. Les Cachemiriens, peuple ingénieux, mais lâche, passent leur vie dans la contemplation des merveilles dont la nature a enrichi la contrée qu'ils habitent; elles les consolent de leurs misères.

Il y a chez eux trois sortes de femmes : les femmes du peuple, qu'on voit facilement dans les rues et qui sont laides et désagréables; les danseuses, qui viennent de Delhi; et les femmes de la classe des rajahs, qui vivent dans une réclusion perpétuelle. Il est donc difficile de fixer son opinion sur la beauté célèbre des Cachemiriennes. A Cachemir même, il se peut qu'il n'y en ait guère de jolies, car toutes les petites filles qui promettent de le devenir sont, dès l'âge de huit ans, vendues par leurs parents pour être exportées dans l'Inde et le Pendjab; le prix moyen de la vente est de cinquante ou soixante francs. « Dans le Pendjab, dit Jacquemont, tous les serviteurs femelles sont esclaves, quoi que fassent les Anglais pour abolir cet usage. Elles sont traitées assez doucement, et leur condition n'est guère pire que celle de leurs maîtresses dans le harem.... Un jour, ajoute-t-il ailleurs, Rendjit-Sing, en pleine cour, c'est-à-dire en plein champ, sur un beau tapis de Perse sur lequel nous étions accroupis, fit comparaître cinq jeunes filles de son sérail qu'il fit asseoir devant moi et sur lesquelles il me demanda, en souriant, mon opinion. J'eus la bonne foi de dire que je les trouvais très-jolies, ce qui n'était pas la dixième partie du bien que j'en pensais. Il les fit chanter à *mezza voce* un petit air sikhe que leurs jolies figures me firent trouver agréable, et me dit qu'il en avait tout un régiment, qu'il s'amusait quelquefois à faire monter à cheval; et il me promit de m'en faire passer la revue. » Ces jeunes filles venaient de Cachemir, où Rendjit avait coutume de prélever en impôt les plus jolies filles de la vallée.

Dans l'été, Cachemir est une fournaise. Un calme serein, mais de plomb, règne dans l'atmosphère de l'île; c'est une calamité publique. Le peuple célèbre des rogations avec les mollahs, afin d'avoir de la pluie; mais comme généralement le ciel en promet peu, les mollahs n'espérant pas beaucoup de leurs prières, se font défendre par le gouvernement sikhe de les réciter. Dès qu'un nuage se montre au-dessus du trône de Salomon, ils s'empressent de faire lever l'interdit, et la population des campagnes accourt de tous côtés rendre grâces au poil du prophète. Quand le poil de Mahomet, malgré les nuages qui couvrent le trône de Salomon, n'envoie pas une goutte d'eau, les Cachemiriens retombent couchés sur leurs gazons, au bord du lac, et pour restituer à leurs corps débilités quelque vigueur, ils prennent de l'opium et mangent des pilules d'extrait de cantharides dont les princes orientaux surtout font un fréquent usage.

Voici ce qu'écrivait Jacquemont de l'île des Platanes, pendant les ardeurs d'août : « L'excessive chaleur a brisé depuis quelques jours mon énergie accoutumée. Je déserte mon jardin, devenu une serre chaude, et je viens chercher sur le lac un souffle d'air; mais ici, au pied des montagnes, le même calme

Digitized by Google

règne dans l'atmosphère. J'envie à l'Inde ses vents chauds... Ces chaleurs accablantes sont rares en Cachemir, elles ne viennent que lorsque les pluies périodiques ont manqué tout à fait, ce qui arrive cette année. Les rivières d'où le pays tire sa subsistance sont à sec depuis un mois : c'est une calamité publique... L'eau du lac est tellement chaude qu'il me semble ne pas changer d'élément quand je m'y plonge; il faut y rester un temps considérable avant de sentir quelque fraîcheur. »

Bernier a parlé le premier du produit célèbre de l'industrie cachemirienne. « Ce qui, dit-il, attire le trafic et l'argent dans ce pays, c'est la prodigieuse quantité de châles que les habitants travaillent. Ces châles sont certaines pièces d'étoffe d'une aune et demie de long, d'une environ de large, qui sont brodées aux deux bouts d'une espèce de broderie faite au métier, d'un pied ou environ de large; les Mogols et les Indiens, hommes et femmes, les portent l'hiver sur leur tête, les faisant passer sur l'épaule gauche comme un manteau. Il s'en fait de deux sortes : les uns de laine du pays, qui est plus fine et plus délicate que celle d'Espagne; les autres d'une laine ou plutôt d'un duvet qu'on appelle *touh*, qui se prend sur la poitrine d'une espèce de chèvre sauvage du Grand-Thibet : ceux-ci sont bien plus chers que les autres; aussi n'y a-t-il point de castor qui soit si délicat. On a beau travailler avec le plus grand soin dans Patna, Agrah et Lahore les châles, jamais on n'en peut rendre l'étoffe si souple et si molle qu'en Cachemir. »

« La laine, ajoute Forster, que l'on emploie pour ces châles est naturellement d'un gris foncé; on la blanchit en Cachemir avec une préparation de farine et de riz; on teint les fils, et quand la pièce est tissue on la lave. La bordure, qui est habituellement chargée de figures et bigarrée de différentes couleurs, s'attache après que le châle a été détaché du métier, mais la couture est imperceptible. »

Jadis ces merveilles de l'industrie cachemirienne, étaient exportées dans l'Afghanistan, pour le paiement d'une partie des redèvances annuelles; au temps de Rendjit, elles ont contribué à la magnificence de la cour de Lahore, aujourd'hui elles sont avec toutes les autres richesses de l'Inde, aux mains des maîtres anglais de l'Hindoustan[1].

CHAPITRE XXXI

AFGHANISTAN. — CABOUL.

C'est un spectacle bien curieux pour le voyageur qui parcourt l'Asie, que le développement du pouvoir et de l'influence de la Russie. En Chine, au Japon, dans les steppes de l'Altaï, on prononce le nom du czar avec respect ; au

1. Jacquemont. *Correspondance.* — M. de Warren. *Rev. des Deux Mondes,* mai 1846. — *Rev. Britann.* 4e serie t. xv. 5e série t. xviii. 6e série t. xx.

Digitized by Google

crainte; dans l'Hindoustan, les Hindous ont appris à connaître et à craindre le nom russe; dans le Herat, province démembrée de l'Afghanistan, l'empereur de Russie passe pour le roi des rois de l'Europe, et l'on dit que ses sujets sont des géants qui s'empareront de l'Orient un jour. Enfin sans parler de la Turquie sur laquelle les Russes pèsent en Asie par le Caucase, rien ne saurait mieux nous instruire des desseins de la Russie et des moyens qu'elle emploie pour les accomplir, que ses sourdes menées, ses doubles promesses, toutes ses adroites négociations des dernières années dans l'Afghanistan et dans la Perse.

Depuis Pierre le Grand, les Russes se désignant pour double but Constantinople et l'Indus, ont marché dans ces grandes routes de leur ambition, on sait avec quelle patience et quelle opiniâtreté. Grâce à des labeurs que rien ne rebute, aujourd'hui ils semblent à mi-chemin. Chacun peut mesurer la distance qui, en Europe, les séparerait de Constantinople s'ils ne trouvaient devant eux les grandes puissances de l'Occident. En Asie ils ont franchi les cimes du Caucase, les eaux de la Caspienne, les déserts de l'Oxus; ils ont livré dans l'Afghanistan et dans la Perse, pour établir leur influence, une de ces luttes lentes et sourdes que l'Europe ne connaît que par leurs résultats; et ils ont jeté il y a douze ans, par les manœuvres et les combinaisons de leur politique, les armes anglaises dans les désastres de l'expédition de Caboul, à la suite desquels ils purent espérer que les Anglais ne balanceraient pas de longtemps dans l'Afghanistan leur influence [1].

Cette contrée de l'Asie garde encore et conservera longtemps un aspect original, grâce à ses mœurs, à ses usages, à son caractère; mais les invasions, les dissensions, les démembrements, l'ont affaiblie au point de supprimer presque sa nationalité. Dès le moyen âge, l'Afghanistan subit de nombreuses vicissitudes: des chefs indigènes, puis les Persans, les Mogols, Tamerlan, le dominèrent successivement. Plus tard, toute sa partie orientale fut comprise dans l'empire de Delhi. Mais en 1720, les Afghans à leur tour firent la conquête de la Perse et prirent Ispahan. Chassés de cette ville et soumis par Nadir-Shah, ils secouèrent le joug quand ce chef fut assassiné, et Ahmed-Khan, de la tribu des Abdallis ou Douranis, commença en 1747 la série des rois nationaux.

Lorsque mourut ce chef qui pendant vingt années avait augmenté ses conquêtes, l'Afghanistan était dans une situation prospère, et étendait sa frontière jusqu'à Delhi. Aujourd'hui encore, parmi les populations que j'ai visitées, Ahmed Khan est vénéré pour sa bravoure et sa puissance, et partout son souvenir excite l'enthousiasme depuis Lahore jusqu'au lac de Zereh. Par malheur, son fils Timour n'hérita pas des brillantes qualités de son père; les Sikhs lui enlevèrent le Pendjab. Sous ses successeurs, ce fut bien pis, des querelles de famille et des dissensions intestines ensanglantèrent le palais de Caboul. A la faveur des dis-

1. Nous ne pouvons, dans cet ouvrage consacré à la description des contrées et des mœurs de l'Asie, donner des détails sur la politique russe et la diplomatie anglaise. Un article de M. Alexandre Thomas : *Négociat. de l'Angleterre et de la Russie au sujet de la Perse et de l'Afghanist. Rev. des Deux Mondes*, mars 1845 contient des renseignements intéressants sur ce sujet.

Digitized by Google

cordes, le chef d'une tribu puissante qui porte le nom de Baruckzies, Futteh-Khan, essaya de se faire proclamer; vaincu d'abord par l'un des descendants des Douranis Shah-Soudjah, il finit par triompher, et Shah-Soudjah chercha dans l'exil une retraite auprès de Rendjit-Sing, puis auprès des Anglais à Loudhiana, où Jacquemont lui rendit visite en 1831. A la destinée de ce prétendant vaincu, se rattache l'histoire de l'une des merveilles du monde, du diamant *Koh-é-nour* (montagne de lumière).

Le fameux *Koh-é-nour,* fut, il y a bien des siècles, découvert aux environs de Golconde. La conquête le fit passer du trésor de ce royaume au palais des empereurs mogols, puis de Delhi à la tente de Nadir-Shah, où en 1747, quand ce conquérant fut assassiné, Ahmed s'emparant de l'Afghanistan, prit le *Koh-é-nour.* Shah-Shoudjah emporta ce diamant avec d'autres trésors, dans sa fuite auprès de Rendjit. Le chef Sikh convoitant la possession de la *Montagne de Lumière,* offrit d'abord un fief en échange au roi dépossédé. Shah-Soudjah refusa; Rendjit voulut, à force de persécutions, se faire remettre l'objet de sa convoitise. Le chef afghan jeté dans les fers, maltraité, éloigné de ses femmes, résista longtemps. Outre la valeur considérable que le diamant avait par lui-même, d'antiques prédictions promettaient à son possesseur la domination d'un royaume. Enfin, moitié par contrainte, moitié par ses promesses, Rendjit obtint le *Koh-é-nour.* Il n'en traita pas mieux son hôte, qui échappa enfin à la tyrannie du souverain sikh en se sauvant, non sans peine, auprès des Anglais à Loudhiana. Le *Koh-é-nour* était resté aux mains de Rendjit, qui, lorsqu'il mourut en 1839, légua cette inestimable merveille au temple indien de Djaggernath. C'est là que les Anglais sont venus chercher le talisman splendide pour le transporter en Europe, et le montrer au monde comme un trophée de leurs conquêtes dans l'Inde, comme un gage de leur toute-puissance.

Il n'est pas étonnant que de fréquentes invasions aient passé sur le sol afghan et tenté de le soumettre : de Cachemir à Peichawer et à Caboul, on traverse un pays de montagnes et des régions difficiles au milieu desquelles la nature a cependant une grande force productrice. La terre donne du blé deux fois l'an, l'orge couvre le penchant des coteaux; au fond des vallées s'étendent de longues rizières; partout le tabac, le lin, la garance, croissent en abondance. Dans les régions méridionales, vers Candahar, les Afghans cultivent la canne à sucre, le coton et le gingembre. Pour me rendre de Peichawer à Caboul, traversant les défilés qui furent si funestes aux troupes anglaises, je voyais s'étendre au loin, sur des montagnes à pic, de larges forêts de chênes, de sapins et de cèdres, entremêlés de buissons de noisetiers et d'oliviers sauvages. Plus loin, dans les plaines, l'œil se réjouit à l'aspect des peupliers et des platanes; les orangers, les citronniers, les amandiers, les figuiers, la vigne, mêlent leurs feuillages, et partout, dans les plaines et sur le flanc des montagnes, j'ai retrouvé les plantes odorantes de l'Europe.

Une population énergique et robuste habite ce sol privilégié. Les Afghans

Digitized by Google

sont en général grands et musculeux; ce sont des hommes bruns, avec les cheveux et la barbe noirs, le nez aquilin, les traits réguliers. Leurs femmes sont jolies et d'une belle taille. Les Afghans de l'orient ont participé à la civilisation hindoue, et ceux de l'occident à la civilisation persane; seuls, ceux du centre ont retenu les antiques habitudes de la nation. Le territoire est partagé entre trois cents tribus environ; les chefs portent le titre de *khans*. Les subdivisions des tribus s'appellent *oulous*, et sont présidées par des *serdars*. Le choix de chacun de ceux-ci dépend du *shah* ou roi. Quelquefois la dignité est élective, et les membres de l'oulous choisissent le plus brave ou le plus âgé d'entre eux. Ce mode de succession donne lieu à des intrigues et à de fréquentes querelles. Les assemblées dans lesquelles les chefs règlent les intérêts publics s'appellent *djirga*. Le khan préside le principal djirga, formé des chefs des oulous. Ainsi une sorte d'organisation féodale régit toutes ces contrées; la puissance des serdars et des khans, leurs guerres réciproques, leurs soulèvements, ne sont pas les moindres causes qui aient contribué à entretenir l'anarchie dans l'Afghanistan.

Les traits principaux du caractère des Afghans sont la fierté, mais aussi la loyauté; hospitaliers et point avares, les gens des montagnes surtout ont pour principal défaut des habitudes de haine et de vengeance. Dans les tribus, dans les familles, les haines héréditaires se prolongent de génération en génération sans s'éteindre. Comme les peuples qui ne connaissaient pas l'usage des lettres avant d'embrasser l'islamisme, ces Asiatiques ont adopté l'écriture arabe en même temps que la législation du Coran. Cependant beaucoup de leurs usages, le droit de propriété, l'administration de la justice, les cérémonies du mariage sont réglés chez eux par une sorte de code coutumier, le *Pechtenoualli*, qui, dans plusieurs de ses dispositions, diffère du livre de Mahomet. Je n'ai pas été à même de contrôler, dans mon rapide passage à travers cette contrée, l'observation de lord Elphinstone, qui prétend que la condition des femmes est meilleure chez les Afghans que dans les autres contrées de l'Asie. Ce voyageur affirme que les sentiments d'affection, tels que nous les connaissons en Europe, se retrouvent chez ce peuple, et que la femme est libre dans son choix; qu'elle devient l'égale de son mari, et qu'elle remplit, sans être confinée dans un harem, tous les devoirs de mère de famille. S'il en était ainsi, ce serait en effet une grande exception, surtout dans l'Asie musulmane; il est à craindre cependant qu'Elphinstone n'ait beaucoup flatté le tableau des mœurs afghanes. Maintes poésies, maintes chansons peignent les sentiments d'une ardeur brûlante; mais toutes les langues de l'Orient se prêtent aux tendres expressions de l'amour, sans que la condition des femmes en soit meilleure; et je sais que les chefs des tribus et les serdars entretiennent, en bons musulmans, de vastes harems.

Tous les exercices du corps, la chasse, les courses de chevaux, sont familiers aux Afghans. Un de leurs jeux consiste à se lancer à toute bride, et à percer dans leur course un pigeon de bois. Hommes et femmes dansent l'*attam* ou *goumbou*. Réunis en cercle au nombre de dix ou vingt, ils s'agitent en cadence,

Digitized by Google

exécutant des figures variées, criant, battant des mains et faisant claquer leurs doigts.

Le costume des Afghans présente une grande variété; celui que j'ai observé vers l'ouest m'a paru offrir le mieux le type de l'habillement national. Il consiste en un large pantalon de coton, couleur foncée; une blouse à manches tombe sur les genoux; aux pieds, des sandales à larges clous; sur la tête, un bonnet étroit brodé d'une bande de soie noire et surmonté d'une calotte de brocart d'or ou d'une étoffe de couleur brillante. Par-dessus ce vêtement, est souvent jeté un grand manteau à collet fait avec des peaux de mouton tannées, et le poil en dedans. Pour compléter ce costume, sur l'épaule de l'Afghan s'appuie le mousquet, à son côté pend le sabre. Les femmes portent un vêtement semblable à la blouse des hommes, mais plus long, d'un tissu plus fin, peint ou brodé en soie de couleur. Leurs pantalons sont moins larges, leur bonnet est de soie d'une couleur éclatante, brodé en or, très-petit, et touche à peine le front et les oreilles. Devant les étrangers elles se couvrent le visage d'un grand voile, ou plutôt d'une sorte de couverture de toile de coton uni. Les femmes de Candahar s'attachent souvent un mouchoir par-dessus le bonnet, et partagent leurs cheveux en deux longues tresses. Les ornements favoris sont des sequins de Venise enfilés et attachés autour de la tête; quelquefois des chaînes d'or ou d'argent retiennent les cheveux et se terminent par de grosses boules qui pendent près des oreilles. Les filles se distinguent par la couleur blanche de leur pantalon et par leurs cheveux flottants.

Les Afghans sont, selon la nature plate ou montagneuse de leur territoire, pasteurs ou agriculteurs. Dans ces deux conditions, ils semblent regarder le commerce et les arts manuels comme indignes d'eux. Toute l'industrie des villes est abandonnée aux Tadjiks, race distincte qui se retrouve en Perse et dans beaucoup d'autres parties de l'Asie, et aux Hindkis, peuple venu de l'Inde. Comme tous les pays musulmans, l'Afghanistan a des esclaves, quelques-uns indigènes, d'autres, abyssins et nègres, venus par l'Arabie. Cette classe est méprisée, mais en général traitée avec assez de douceur. Les esclaves employés à la culture de la terre ne vivent souvent pas autrement que leurs maîtres.

Les Afghans se défient des étrangers, et il est difficile de visiter certaines portions de leur territoire. A Cachemir, je n'obtins qu'avec peine de traverser leur pays, encore dus-je promettre de m'arrêter le moins possible jusqu'à la frontière de Perse. Un serdar avec lequel j'avais voyagé dans le Pendjab, voulut bien me servir de guide jusqu'à Caboul; il me promit ensuite de me recommander à d'autres chefs, tout en m'engageant à voyager vite et à ne pas exciter par mes questions et par ma conduite la défiance de populations soupçonneuses.

De Cachemir à Peichawer nous suivîmes la vallée du Caboul, affluent de l'Indus, et le trajet s'accomplit, comme je l'ai dit, dans un pays montagneux, à travers des forêts gigantesques de cèdres, de chênes et de sapins qui me paraissaient vieux comme le monde. Peichawer est une ville en décadence, et cependant elle a

Digitized by Google

encore, m'a-t-on affirmé, une population de 70,000 âmes. C'est Akbar qui a fondé cette cité, et les rois afghans ont longtemps habité le Bala-Hissor, vaste palais qui s'élève au milieu de la citadelle. Cinq routes mènent de Peichawer à Caboul; nous laissâmes à notre droite le col de Kheïbir et nous traversâmes le Caboul sur un radeau soutenu par des peaux gonflées. Telle est la rapidité de cette rivière, qui n'a que sept cents pieds de largeur, que nous fûmes emportés l'espace d'un kilomètre avant de pouvoir gagner le bord opposé. Nos chevaux et ceux de l'escorte du serdar passèrent à la nage. Au delà du torrent il n'y avait ni villages ni vestiges d'habitants : force nous fut d'étendre nos tapis et de dormir à la belle étoile par une nuit froide et après une journée de fatigues. Cependant le bruit du torrent nous eut bientôt assoupis pour la plupart; et, vers minuit, on n'entendait plus que la voix de quelques-uns de nos Afghans qui perchés sur un rocher au-dessus de notre petit camp veillèrent jusqu'au jour. Le lendemain, quelques heures de marche nous conduisirent à Djellalabad. Près de cette ville j'observai un de ces monuments qui se trouvent dans le Pendjab et auquel les habitants donnent le nom de *eope* ou *stoupas*, équivalent exact du mot latin *tumulus*. On en rencontre d'autres encore sur la route qui conduit de la Perse et de la Bactriane dans l'Inde. Celui que je vis entre Djellalabad et Peichawer pouvait avoir cent pieds de haut; il était en mauvais état, les pierres du sommet s'étaient écroulées. Dans les monuments de ce genre qu'on a fouillés, on a trouvé un cylindre de fer qui en renfermait un d'étain ou d'un métal mélangé; celui-ci en contenait un troisième en or. Ils étaient placés dans une niche taillée dans un grand bloc de pierre posé dans les fondations. Ce cylindre d'or, long de trois pouces et d'un diamètre de six lignes, était rempli d'une substance noire, sale, semblable à de la bourbe, et mêlée de petits morceaux de verre; il s'y trouvait deux médailles en or : d'autres étaient répandues dans l'intérieur du monument.

Nous ne fîmes que traverser la petite ville de Djellalabad qui, peuplée seulement de 2,000 habitants en été, voit, dans l'hiver, décupler sa population par l'arrivée de tous les montagnards des environs qui y viennent chercher un refuge. Une montagne du voisinage montre de vastes excavations creusées dans le roc et disposées par groupes. La tradition rapporte qu'elles servirent jadis d'habitations à des sortes de troglodytes, antiques possesseurs de la contrée. Laissant derrière nous la rivière Caboul et les pics neigeux qui la dominent, nous descendîmes dans la vallée de Bala-Bagh célèbre par ses raisins et ses grenades recherchés dans tout l'Hindoustan. Au village de Gandamak, nous nous trouvions à la ligne de séparation entre les contrées froides et chaudes. On dit que d'un côté de la petite rivière, il neige tandis qu'il pleut de l'autre. La vie végétale y prend de nouvelles formes. Dans les champs j'observai avec plaisir quelques plantes communes à nos contrées de France et d'Angleterre. En cheminant nous fûmes reconnaître, sur la route, l'ancienne chaussée et les relais de poste bâtis par les empereurs mongols pour entretenir les communications entre Delhi et Caboul. On peut même suivre ces établissements à travers les montagnes,

Digitized by Google

jusqu'à Balk, parce que Aurengzeb fut dans sa jeunesse gouverneur de cette ville.

Nous rencontrions par milliers des moutons gardés par les pâtres ghildjis. Les hommes suivaient leur bétail, qui paissait sur les bords des montagnes ; les petits garçons et les petites filles menant les agneaux, formaient l'arrière-garde à un ou deux milles de distance. Nous passâmes devant plusieurs camps qu'on était en train de lever. Les tentes étaient basses, en feutre, et de couleur noire ou brune. Les femmes faisaient toute la besogne, chargeaient les chameaux et les poussaient en avant. Deux nouvelles journées de marche suffirent pour nous mener à Caboul.

Le premier aspect de cette ville n'a rien d'imposant ; son magnifique bazar a été en partie détruit par les Anglais, ainsi que sa grande mosquée, en 1842. Cependant la foule se presse encore sous les galeries à moitié ruinées et mal rebâties, où sont entassées toutes sortes de marchandises. Dans les rues la population est considérable, et le tumulte tel qu'on s'entend à peine. A Caboul, comme dans les autres villes mahométanes, un trait caractéristique est l'absence totale de femmes. On en voit très-peu, et celles que l'on rencontre sont si bien cachées sous leur *bourka*, qui n'a qu'une ouverture pour l'œil, qu'il n'y a presque rien en elles qui dénonce leur sexe. Les maisons, construites pour la plupart en briques séchées au soleil, ont rarement plus d'un étage ; souvent elles se composent d'un simple rez-de-chaussée. Les jardins de Caboul sont renommés dans toute l'Asie pour leur charme ; leur situation élevée, le luxe de leur végétation ; la richesse de leurs arbres fruitiers, justifie bien cette réputation. Toute la vallée du Caboul jusqu'à la source de la rivière est admirable ; sur le flanc des montagnes, les champs de riz se dessinent en amphithéâtre au milieu d'autres cultures, tandis que les cimes des monts sont couvertes de neiges éternelles.

A quelques lieues au sud de Caboul, s'élève la ville aujourd'hui sans importance et à demi ruinée de Ghizné, ancienne capitale de la contrée, remarquable avant l'irruption des Anglais, en juillet 1842, par le tombeau du sultan Mahmoud son fondateur, et par une digue qui est un ouvrage à la fois utile et merveilleux. Ces monuments rappelaient seuls l'antique splendeur de la cité qui, pendant deux siècles fut la capitale des Ghiznevides et l'une des plus fameuses de l'Asie.

Je passai deux journées seulement à Caboul ; là, le chef qui m'avait à la fois guidé et protégé dans les âpres régions de l'est, obtint pour moi des sauf-conduits et une escorte de quelques hommes, et je me dirigeai par Kandahar vers la frontière persane [1].

1. Burnes, *Voy.* de *l'embouchure de l'Indus à Lahore, Caboul, Balk Boukhara* etc., 1831, 1832, 1833. — Elphinstone, *Relation d'un voyage au Caboul.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII

DÉSASTRE DES ANGLAIS AU CABOUL EN 1842. CANDAHAR. — HERAT.

Plus d'une fois dans le cours de ma rapide excursion au Caboul, j'entendis des indigènes qui me reconnaissaient pour Européen et me croyaient Anglais, murmurer des paroles de menaces et rappeler leur cruelle victoire de 1842. Les Anglais ont exercé presque aussitôt de sanglantes représailles, mais ils n'ont pu se relever moralement de leur désastre, et, pendant longtemps encore, les habitudes vindicatives des Afghans mettront sans doute obstacle à tout rapprochement. Plus d'une fois aussi les détails de la terrible défaite des Anglais m'ont été racontés, et j'ai pu juger par mes yeux des difficultés qui environnèrent l'armée anglaise dans une région de montagnes et de défilés, au milieu de populations de toutes parts insurgées et triomphantes.

Depuis 1826, Dost-Mohammed, successeur de Futtet-Khan, chef de la tribu des Barrukzies, régnait sur l'Afghanistan. Quelques années plus tard, particulièrement en 1836, lorsque la Perse, à l'instigation de la Russie, chercha à s'emparer d'Hérat, les projets de l'ambition moscovite semblèrent redoutables à la Compagnie des Indes. Dans ces circonstances, Dost-Mohammed voulut reconquérir la province de Peichawer enlevée à l'Afghanistan par Rendjit-Sing. Mohammed était l'ennemi naturel des Anglais comme successeur de Futteh-Khau et chef de la tribu des Barrukzies qui avait chassé Shah-Soudjah. De plus, il avait accueilli à sa cour un officier russe par les conseils duquel il semblait agir. L'Angleterre s'alarma sérieusement : les conquêtes de la Russie, sa double influence à Tchéran et à Caboul, ses menées secrètes, inquiétèrent le conseil de Calcutta ; il fut résolu qu'un grand coup serait frappé dans l'Afghanistan contre l'influence russe.

De 1838 à 1839, une armée anglaise pénétra par le Scinde dans l'Afghanistan, parce qu'il était impossible de forcer les défilés de Keïbir. Vainement le khan de Kelat, principale ville du Beloutchistan, instruit par une longue expérience, des difficultés que l'hiver amène dans ces contrées, présagea la malheureuse issue de l'expédition ; les Anglais avancèrent toujours. Quettah et Kandahar se rendirent sans coup férir ; quelques positions furent emportées d'assaut, et Dost-Mohammed renonçant à l'espoir de défendre sa capitale, se retira dans les montagnes pendant que les Anglais installaient à Caboul le vieux Shah-Soudjah, tiré de sa retraite. Les Afghans, étourdis de l'invasion subite d'une armée disciplinée, demeurèrent, tout un hiver, dans la stupéfaction. L'année suivante, l'esprit d'indépendance se réveilla parmi eux ; quelques mesures impolitiques achevèrent d'irriter ce peuple

Digitized by Google

brave et barbare, et, dès novembre 1841, une formidable insurrection éclata à Caboul et gagna bientôt le pays entier.

Le général Robert Sale, sorti de la capitale, depuis quelques mois, pour prévenir l'attaque de plusieurs tribus, est arrêté à tous les défilés par des essaims de montagnards fanatiques, sa brigade s'ouvre avec peine un passage au milieu des populations soulevées, et s'enferme, après de nombreux combats, dans sa forteresse de Djellalabad, où les Afghans viennent la bloquer. Moins heureuse que ce corps d'armée, la garnison de Caboul, forte de six mille hommes de troupes régulières, apprend, le 9 novembre au matin, que les deux Burnes, tristes victimes de cette catastrophe, et quelques officiers et soldats anglais, ont été massacrés. Aussitôt le général Elphinstone, le plus ancien des officiers du corps, assemble le conseil de guerre ; mais les Afghans animés par leurs premiers succès, marchent sur le camp et l'enveloppent pendant la délibération.

Les troupes anglaises étaient postées dans la vallée très-accidentée où s'élève Caboul, entre la rivière et la ville, au milieu de ses vergers clos de murs, et des maisons de plaisance des serdars, qui toutes ressemblent à de petites citadelles. Enfermées entre la ville et les montagnards insurgés, elles se trouvèrent tellement pressées de toutes parts, que les soldats ne pouvaient avancer de quelques pas, sans s'exposer au feu des forteresses voisines. Pour comble de malheur, les magasins de l'armée étaient en dehors du camp, à un quart de lieue du côté de la ville. Avec les femmes, les enfants et les valets d'armée que les moindres corps anglo-hindous traînent en nombre considérable, la multitude enfermée dans le camp montait à dix-sept ou dix-huit mille personnes. Animés par le désespoir, les Anglais firent de nombreuses sorties où l'avantage leur resta toujours. Mais ces succès étaient stériles; lorsque les soldats avaient combattu pendant toute une journée, il fallait les ramener le soir au camp, et, le lendemain matin, l'ennemi occupait les positions d'où on l'avait chassé la veille. Pendant soixante-sept jours, la persévérance anglaise lutta contre le nombre, la famine et les désavantages de toute nature. Cependant le cercle fatal tracé autour du camp se resserrait de jour en jour, et les vivres devenaient de plus en plus rares. Il fallut songer à capituler. Les Anglais s'engagèrent à évacuer entièrement le pays, et à remettre en liberté Dost-Mohammed qu'ils avaient fait prisonnier l'année précédente. De leur côté, les Afghans promirent de protéger la retraite des Anglais et de leur fournir des vivres avec des moyens de transport, enfin de payer une rente d'un lac de roupies (250,000 fr.) à Shah-Soudjah et à sa famille. A ce moment il n'y avait plus dans le camp que deux jours de farine pour les soldats; les enfants, les femmes et les valets se nourrissaient de la chair des animaux que la faim et le froid tuaient par centaines.

Le traité convenu, les Anglais donnèrent des otages, mais sans voir arriver ni vivres ni chariots, et ils étaient toujours bloqués. Enfin la perfidie des Afghans se montra à découvert, ils s'emparèrent par trahison de quelques-uns des officiers supérieurs et les massacrèrent. Huit jours encore s'écoulèrent dans les mêmes

Digitized by Google

angoisses, dans des alternatives de négociations et de combats. Enfin, désespérant de faire exécuter aucun traité par ces barbares, et ne pouvant plus tenir dans leur camp, les Anglais tentèrent la retraite sur Djellalabad, bien qu'elle eût été jugée à l'unanimité impraticable par le conseil de guerre. Le 6 janvier au matin, la colonne, forte de quatre mille cinq cents soldats, et traînant encore douze mille valets, femmes et enfants, sortit de ce camp où elle était enfermée depuis deux mois. Une neige épaisse couvrait les montagnes et les plaines; le froid était d'une rigueur intolérable. La troupe marcha tout le jour, sans presque être inquiétée, mais, le soir, son arrière-garde fut attaquée par les Ghildjis. Pendant la nuit, ces montagnards mirent le feu à tous les bâtiments que, depuis deux ans, on avait élevés dans le camp, et une lueur immense se reflétant sur les tapis de neige dans un rayon de plusieurs milles, apprit aux Anglais qu'ils ne devaient plus songer qu'à marcher devant eux.

Dans la journée, la troupe avait fait deux lieues. Elle dressa ses tentes sans aucun ordre, au milieu des bagages, des domestiques, des chevaux, des chameaux. C'était une épouvantable confusion. Une toile de tente était un bien misérable abri contre le froid, encore tous n'en avaient-ils pas; des milliers de malheureux furent obligés de coucher dans la neige, sans feu, sans pain; beaucoup moururent dans la nuit. Le lendemain, dès huit heures, la troupe se remit en marche, le froid était d'une intensité terrible, la respiration se congelait. La moitié des cipayes démoralisés suivaient machinalement la colonne, laissant à chaque pas quelqu'un des leurs couché dans la neige. Les Afghans choisirent ce moment pour leur attaque : ils lancèrent leurs chevaux au milieu de la colonne et des bagages, tuant, pillant, sabrant tout ce qui se présentait sur leur passage. Le soir, on avait fait encore deux lieues, on s'arrêta pour passer, à l'entrée du défilé de Kourd-Kaboul, une nuit encore plus terrible que la précédente.

Le 9, le 10, le 11, le 12, ramenèrent les mêmes angoisses, la même agonie. Les Afghans se précipitaient sur ces hommes que le froid, la faim, les souffrances, rendaient incapables de se défendre, et les massacraient, ou bien, à leur gré, ils suspendaient la marche de la troupe sous prétexte de négociations. Le 11, ils se firent livrer le général Elphinstone et d'autres officiers, en promettant de laisser franchir les terribles gorges de Djagdallak; puis quand, le lendemain, les débris de la colonne furent engagés dans ce défilé étroit, long de près d'une lieue, et fermé à droite et à gauche par des montagnes à pic, ils se ruèrent, du haut des rochers, sur les masses anglaises, fusillant, sabrant, écrasant. A l'extrémité de la gorge s'élevaient deux barricades que cinquante-six hommes seulement parvinrent à franchir; quarante étaient à pied et s'avancèrent, combattant toujours, pendant quelques milles encore sur la route de Guadamak. Ils furent tous tués ou blessés. Les douze autres s'élancèrent, au trot de leurs chevaux, résolus à ne s'arrêter que sous les murs de Djellalabad; il y avait encore quinze lieues. Le docteur Brydon y arriva tout seul dans la nuit du 13. D'une armée qui, huit jours auparavant, comptait dix-sept mille hommes, il était le seul qui n'eût pas été tué ou

Digitized by Google

pris par l'ennemi. Les Afghans rassasiés de meurtre et de vengeance, épargnèrent dans le défilé quelques femmes européennes et les officiers dont ils espéraient tirer rançon. Le nombre de leurs prisonniers ne s'éleva pas à plus de deux cents.

Tel fut cet immense désastre. Le gouvernement de l'Inde voulut au moins sauver la garnison de Djellalabad; il envoya une armée à son secours. Celle-ci tenta de forcer le défilé de Keïbir; mais elle fut repoussée et perdit six cents hommes. Les cipayes étaient découragés. Ce fut seulement au mois d'avril que soutenus par un renfort de huit mille hommes, dont trois régiments européens, ils osèrent de nouveau aborder le terrible Keïbir qui cette fois fut enlevé à la baïonnette. La garnison de Djellalabad salua d'un long cri de joie le terme de son pénible blocus. Trois mois après ce premier succès, en juillet, les généraux Nott et Pollok envahirent simultanément l'Afghanistan, pour opérer leur jonction sous les murs de Caboul. Ils se firent rendre les prisonniers, puis ils traitèrent la ville comme s'ils l'eussent emportée d'assaut. L'incendie des célèbres bazars, le pillage du mausolée de Mahmoud Ghiznevi, la ruine du temple principal, signalèrent leur vengeance; mais à l'automne ils évacuèrent l'Afghanistan, où les troupes anglaises n'ont pas encore reparu [1].

Sur beaucoup des points que je traversai, les traces de cette terrible lutte subsistaient encore. Les populations nomades du Candahar, m'ont paru conserver plus de haine encore contre les étrangers, que les montagnards du Caboul. Dans cette partie de l'Afghanistan, mes guides m'engagèrent à changer mon costume européen contre le vêtement de la contrée. Je revêtis la blouse flottante et le bonnet afghan; grâce à ce déguisement, qui trompait la foule, et bien recommandé aux principaux chefs des oulous, je parvins à Candahar sans avoir été insulté.

La température de cette ville et de toute la province diffère entièrement de celle du Caboul. Le froid y est modéré en hiver, il ne tombe jamais de neige; pendant l'été la chaleur est brûlante, et le simoun s'y fait quelquefois sentir comme dans les déserts du Khoraçan. La plaine qui environne la ville est très-fertile, elle produit presque tous les grains et le meilleur tabac de l'Afghanistan; les vallées septentrionales sont bien arrosées, mais le sud est pauvre, le nord est désert et tout l'ouest ne produit qu'une maigre végétation; les rives de l'Helmend, grande rivière qui se jette dans le lac de Zereh, sont parcourues seulement par quelques pasteurs qui l'hiver y conduisent leurs troupeaux. Sur les montagnes qui limitent la plaine à l'est et au nord, s'étendent de vastes forêts où se trouvent des bois rouges propres à la teinture, des amandiers sauvages, des figuiers, des noisetiers et des platanes. La ville est de forme oblongue, entourée d'une muraille et protégée par des forts. Au centre s'élève une sorte de bazar en forme de rotonde. Les maisons, construites en briques comme celles de Caboul, sont d'assez chétive apparence, à l'exception de celles de quelques chefs Douranis. Des

1. Journal du lieut. Eyre, prisonnier au Caboul *Rev. Britann.* 5e série t. XIV. 7e série t. IX.

Digitized by Google

mosquées, notamment celle au milieu de laquelle s'élève le tombeau d'Ahmed Shah, et de grands caravansérails, sont les seuls édifices qui m'aient semblé dignes de remarque. Les rues sont étroites, sales et tumultueuses. Candahar semble avoir dans cette partie de l'Asie une réputation de saleté qu'elle justifie pleinement. Sa population peut s'évaluer à 60,000 âmes. Elle doit être plus considérable à l'époque où les caravanes vont dans l'Inde et en reviennent. En me dirigeant de Candahar vers la Perse, je laissai derrière moi des villes importantes, des régions pleines d'intérêt, mais presque inaccessibles au voyageur européen. C'était d'abord la petite ville de Bamian, célèbre par ses idoles; la province de Hérat; au sud le Béloutchistan, enfin dans les contrées arrosées par l'ancien Oxus, aujourd'hui Amou-Deria ou Djihoun, les villes de Balk, Boukhara, Samarkand et Khiva.

C'est à l'extrémité septentrionale de la vallée de Caboul que s'élève Bamian avec son château construit, non sans un immense travail, sur le sommet d'un précipice. Comme Elora, Carli et beaucoup de lieux fameux dans l'Inde, Bamian conserve les monuments gigantesques d'un culte qui a disparu. Ce sont deux figures sculptées en relief dans la paroi de la montagne; l'une haute de cent vingt pieds est celle d'un homme; l'autre, qui est moindre de moitié, représente une femme. Ces idoles ont été mutilées; on n'en voit plus guère que les débris. Le manteau dont elles sont revêtues a été fait avec une sorte d'enduit. La face du rocher offre un grand nombre d'excavations carrées; une sorte d'escalier mène des cavernes inférieures au sommet des deux idoles. Les caravanes de Caboul font ordinairement halte dans celles d'en bas, et les niches supérieures servent de greniers à la population de Bamian. Les peintures qui autrefois recouvraient l'intérieur de ces cavernes sont aujourd'hui entièrement effacées.

Dans le temps où florissait le culte dont Bamian conserve l'un des derniers monuments, la plupart des villes de l'Asie centrale existaient déjà. La tradition donne six mille ans d'existence à Caboul; Candahar, Herat, furent fondées longtemps avant Alexandre. Lorsque le conquérant macédonien parcourut l'Orient, Hérat qu'on appelait Heri était la capitale d'une riche et vaste province, que tous les dominateurs de l'Asie semblent avoir possédée tour à tour. Dans le XIIIe siècle, elle tomba aux mains des hordes de Djengis-Khan; cent cinquante ans plus tard, Tamerlan fit de Herat l'une des capitales de son empire. Les sophis de Perse la possédèrent ensuite, puis les Douranis de l'Afghanistan s'en emparèrent. Nadir-Shah la reprit en 1731; vingt ans plus tard elle retomba au pouvoir des Afghans. Enfin, à la faveur de l'anarchie qui déchira ce pays, le Herat a reconquis son indépendance. « Herat, dit le capitaine Conolly qui a visité cette ville, est bien fortifiée et passablement grande. Sa population peut être évaluée à 45,000 hommes. La plupart de ses habitants sont musulmans de la secte des chiites; il y a aussi quelques Juifs, Afghans et Mogols. Les rues sont sales et boueuses. De chaque côté des grandes voies partent des ruelles sombres, passant sous des arcades surbaissées. Le pays voisin et les faubourgs sont très-

Digitized by Google

beaux. La proximité des montagnes procure en abondance à la cité l'eau et le bois qui lui sont nécessaires. Un barrage traverse la rivière Heriroud, dont les eaux sont distribuées dans une quantité prodigieuse de canaux si bien dirigés, que chaque partie de la vallée de Herat est arrosée. On obtient ainsi des fruits délicieux, et le climat est salubre malgré la malpropreté habituelle des rues. Cependant le choléra et la petite vérole y exercent de temps en temps de cruels ravages. »

Les maisons sont généralement construites en briques. Le palais du gouverneur n'a rien de remarquable, les jardins seuls en sont magnifiques. Plusieurs mosquées, le médresséh ou collége, et le monastère du sultan Ahmed-Mirza sont de beaux édifices. Hérat contient une grande quantité de caravansérails et de bains publics. Son commerce est considérable, grâce à sa situation entre la Turquie d'Asie la Perse, le Caboul et l'Hindoustan. Une foule de caravanes la traversent en tous temps, et son commerce d'étoffes de soie et de coton, de châles, d'armes, de tapis, d'eau de rose, est extrêmement étendu. Il n'est pas étonnant si, avec ces avantages, Hérat, rarement assez forte pour défendre son indépendance, a été si fréquemment convoitée par les États voisins[1].

CHAPITRE XXXIII

BELOUTCHISTAN. — TURKESTAN. — BALK. — BOUKHARA. — KHIVA. L'OXUS. — LE LAC ARAL.

Le Beloutchistan est l'une des contrées de l'Asie qui furent le plus rarement visitées par les Européens. Des régions montagneuses et difficiles, un littoral peu abordable et qui ne présente presque pas de ports; de plus le caractère fier et farouche des Beloutches, sont des obstacles que ne compensent pas assez les mœurs pittoresques ou la beauté naturelle de cette contrée. Cependant la Compagnie anglaise des Indes envoya, il y a une quarantaine d'années, deux officiers pour explorer le pays compris entre l'Indus et la Perse. Pottinger et Christie, déguisés en serviteurs d'un riche hindou marchand de chevaux, visitèrent le Beloutchistan.

Ils débarquèrent dans la baie de Sonmîni, au petit village du même nom, qui, bien que ruiné l'année précédente par les pirates arabes, faisait avec tout le golfe Persique un commerce assez considérable. Ils traversèrent des régions marécageuses et couvertes de broussailles, parvinrent à Kelat, principale ville de la contrée, puis s'enfoncèrent dans un désert dont l'aspect est tout différent de ceux de l'Afrique et de l'Arabie. Le sable, de couleur rougeâtre, est formé de particules si ténues, que, mises dans la main, elles sont à peine palpables; poussé

1. Conolly. *Voy. au nord de l'Inde à travers la Perse et l'Afghanistan.*

Digitized by Google

par le vent, il se forme en masses onduleuses et irrégulières qui se dirigent principalement de l'est à l'ouest, et dont la hauteur varie de dix à vingt pieds. Ces dunes ont un côté escarpé qui de loin ressemble à un mur de briques. Le côté exposé au vent présente au contraire une pente douce. Il faut que le voyageur trouve son chemin dans l'espèce de ravin que ces monticules laissent entre eux. Plus d'une fois les caravanes ont été englouties dans ces solitudes, sous les chaînons de sable déplacés par le vent. L'atmosphère est comme imprégnée des vapeurs sombres de cette poussière qui pénètre dans la bouche, dans les yeux, dans les narines, et augmente le tourment cruel de la soif.

Les Beloutches ne forment pas la seule population du pays qu'ils habitent : ils sont mélangés aux Brahouis, peuple d'origine différente mais pasteur comme eux, aux Hindous qui occupèrent jadis leur pays, et aux Dchwars descendants des anciens Guèbres. Les Hindous ont là, comme au Scinde, comme au Pendjab, le monopole du commerce. Quant aux tribus beloutches, elles sont adonnées à la vie nomade, et ont contracté des habitudes de brigandage qui les rendent redoutables. En général, les indigènes sont grands, bien faits et alertes; s'ils rançonnent sans pitié le voyageur qu'ils rencontrent dans leurs déserts, en revanche, comme les Arabes, ils l'entourent de soins quand il est venu frapper à la porte de leurs tentes, et jamais ils ne violent les lois de l'hospitalité. Leurs tentes ou *ghedans* sont faites de peaux grossièrement travaillées, ou de feutre noir. La réunion d'un certain nombre de ces tentes compose un *toumen* (village), et celle de leurs habitants un *kheïl* (communauté). Plusieurs kheïls forment une tribu. Pour les armes et le costume, on dit que les Beloutches ressemblent aux Afghans. Les Brahouis diffèrent peu des Beloutches par leurs mœurs et par leur costume; c'est la même hospitalité envers les étrangers, les mêmes vertus, à peu près les mêmes vices, bien qu'ils soient moins vindicatifs et moins portés vers ces habitudes de rapine dans lesquelles se plaisent les Beloutches. Enfin de fréquentes unions entre ces peuples tendent à confondre complétement les deux races. Longtemps le Beloutchistan fut une dépendance de la Perse. La langue des deux peuples est encore en partie la même [1].

C'est au nord de l'Afghanistan que sont situées la Boukharie et le Turkestan, régions au milieu desquelles s'élèvent les villes curieuses de Balk, Boukhara, Samarkand et Khiva. Du pied de la chaîne de l'Indou-Kôh, qui longe la frontière septentrionale de l'Afghanistan, s'étend, jusqu'aux dernières limites de l'horizon, une immense région de terres basses que bornent, à l'occident, les eaux de la Caspienne. Tout dans l'aspect de ces contrées semble témoigner qu'elles furent le lit d'une grande mer au temps où sans doute la Caspienne était un golfe de l'Océan glacial et mêlait ses eaux à celles de la mer Noire. Tantôt la plaine se couvre de sables mouvants et arides, de marécages remplis de roseaux, de groupes de lacs salés; tantôt elle est sillonnée de petites chaînes qui

1. Pottinger *Voy. dans le Beloutchist*, traduit par M. Eyriès.

Digitized by Google

se prolongent dans toutes les directions et qui forment de longues vallées où coulent des rivières qui se perdent dans des lagunes. Au milieu de ces déserts, la mer Caspienne a laissé comme trace de son ancienne présence le vaste lac Aral, qu'alimentent encore deux grands fleuves de l'Asie, l'Amou-Deria ou Djihoun, le fameux *Oxus*, et le Sir-Deria, *Iaxartes*. Les Kirghiz ou Kosaks errent dans la partie septentrionale de cette vaste région; sur les bords de la Caspienne les Turkomans promènent leurs hordes nombreuses; enfin les Ougzebs de la Boukharie confinent au Caboul.

Peu de voyageurs ont visité ces contrées, qui dans les temps anciens furent célèbres sous les noms de Bactriane et de pays des Massagètes. Des trafiquants russes, quelques marchands anglais, se hasardent de temps en temps au milieu de leurs populations farouches. La politique a aussi essayé d'établir son influence dans les capitales de ces États barbares. Les Russes ont quelquefois reçu un accueil favorable; mais les Anglais ont laissé dans ces régions deux tristes victimes, le capitaine Conolly et le colonel Stoddart, massacrés plus cruellement encore à Boukhara que Burnes à Caboul.

C'est à ce même Burnes, voyageur infatigable autant que négociateur habile, que nous devons la description de toute cette partie de l'Asie centrale. En quittant le Caboul, l'officier anglais passant malgré lui par Khoundouz dont le chef faillit le retenir prisonnier, parvint à Balk non sans avoir essuyé de grandes fatigues.

Balk est aujourd'hui une ville ruinée dont la population n'excède pas 2,000 habitants, afghans pour la plupart. Ses ruines embrassent un circuit de vingt milles, et consistent en mosquées écroulées, en tombeaux délabrés construits en briques séchées au soleil, et qui ne sont pas antérieurs au temps de Mahomet, bien que Balk se vante d'une haute antiquité par-dessus toutes les villes de l'Asie. Les monuments des périodes précédentes ont disparu sous les ravages de l'invasion musulmane. Balk occupe l'emplacement de l'antique Bactres. Ses habitants montrent avec orgueil un bloc de marbre blanc qui fut, disent-ils, le trône de Kaïkous ou Cyrus. Après la mort d'Alexandre, Balk devint la capitale d'un État grec. Dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne, l'autorité des rois parthes ou perses y fut solennellement reconnue par une assemblée des prêtres et des guerriers de la nation, et la ville resta soumise aux rois persans et servit de résidence à l'archimage jusqu'au temps où les sectateurs de Zoroastre furent renversés par les incursions des califes. Dgengiz-Khan, Timour, s'en emparèrent; Aurengzeb en fut pendant quelques années le gouverneur; elle tomba au pouvoir du grand Nadir; les rois douranis la réunirent à l'Afghanistan; enfin, depuis une trentaine d'années, le roi de Boukhara s'en est emparé, il la fait gouverner par un de ses lieutenants

La ville actuelle est construite dans une plaine à six milles des montagnes. Les hauteurs dont elle est environnée présentent une grande inégalité due, peut-être a des ruines et à des décombres. Comme Babylone, la vieille Bactres est devenue une véritable mine de briques pour le pays voisin. De magnifiques jardins étaient

Digitized by Google

son plus agréable ornement, au temps de sa splendeur; aujourd'hui ils sont négligés et remplis de mauvaises herbes. Les aqueducs sont à sec; mais de toutes parts s'élèvent des bouquets d'arbres. Ces peuples ont un grand respect pour Balk, croyant que c'est un des points de la terre qui furent peuplés les premiers et que sa régénération sera l'un des symptômes de la fin du monde. Les fruits qui croissent aux environs de Balk sont sucrés, notamment les abricots, qui sont presque aussi gros que des pommes; ils ont fort peu de valeur, puisque pour une roupie (2 fr. 50 c.) on en achetait deux mille. Avec de l'eau glacée c'est un mets exquis, quoique dangereux. La neige est apportée en grande quantité des montagnes éloignées d'une vingtaine de lieues de Balk; pendant toute l'année elle ne coûte presque rien. Le climat de Balk est insalubre sans être désagréable. Cette insalubrité est attribuée à l'eau tellement mêlée de terre et d'argile qu'elle ressemble à celle d'un bourbier après la pluie. Ce grave inconvénient provient de la ruine des aqueducs et de la stagnation des eaux débordées. Burnes trouva à Balk un grand nombre de monnaies et de médailles, persanes pour la plupart, et paraissant remonter aux temps des premiers Artaxercès et de Darius, il n'en vit pas de grecques.

« Le 14 juin, dit le voyageur anglais, nous entrâmes dans le désert et nous marchâmes toute la nuit en nous dirigeant vers l'Oxus. La crainte des voleurs nous fit quitter le grand chemin de Balk à Kilef, lieu où on passe ordinairement le fleuve en bac, et nous voyageâmes à l'ouest. Au point du jour nous fîmes halte et nous vîmes alors ce que nous avions à attendre dans les déserts du Turkestan. Les montagnes de l'Hindou-Kouch avaient entièrement disparu au-dessous de l'horizon, et une plaine immense, semblable à un océan de sable, nous entourait de toutes parts. On apercevait çà et là quelques khirgahs qui sont des huttes rondes demeures des Turcomans nomades. Les habitants étaient en petit nombre; au premier aspect un étranger leur trouve l'air farouche et terrible. Nous fîmes halte près d'une de ces cabanes; coiffés de grands bonnets de peau de mouton, les Turcomans se promenaient fièrement, mais ils ne nous inquiétèrent pas... Nous n'avions ni tente ni abri d'aucune espèce qu'une couverture grossière de laine que nous étendions en travers de deux paires de paniers. Ce mince couvert nous préservait des rayons du soleil; la nuit nous l'enlevions et nous dormions à la belle étoile. Notre nourriture consistait en pain et en thé; les Turcomans refusent souvent de vendre leurs moutons parce que cela fait du tort à leur richesse; il fallait donc nous contenter de jeter un regard d'envie sur leurs troupeaux innombrables, en convoitant un seul agneau sans souvent pouvoir l'obtenir.

« Bien que nous nous fussions écartés du grand chemin, il paraît que nous n'avions pu éviter entièrement la route des brigands. Nous prîmes donc une escorte de Turcomans pour nous accompagner jusqu'à l'Oxus dont nous n'étions plus éloignés que d'une marche. Nous partîmes au coucher du soleil et après avoir voyagé quinze heures et parcouru trente milles, nous nous trouvâmes sur

Digitized by Google

le bord de ce grand fleuve que je contemplai avec un plaisir infini. Il coulait devant nous majestueusement dans la solitude : sa vue nous récompensait des fatigues et des inquiétudes que nous avions endurées en nous en approchant. Il pouvait ne pas être prudent de nous confier à une garde de Turcomans dans un tel désert; toutefois nos guides nous conduisirent sains et saufs, et ne firent que peu de questions sur notre compte; ils ne parlaient que le turc. Montés sur de bons chevaux, armés d'un sabre et d'une longue lance, ils n'étaient pas embarrassés, comme les autres Asiatiques, de boucliers et de poires à poudre et un petit nombre seulement avaient des mousquets. Ils passaient le temps en chantant ensemble dans une langue qui était rude, mais non dépourvue d'harmonie. Ces cavaliers ne font jamais usage que d'une seule rêne, ce qui donne bien meilleur air à leurs chevaux. J'ai remarqué par la suite que les chefs turcomans ornaient la tête de leur cheval de rosettes et de bandelettes de cuir tressées en or et en argent qui tombaient derrière l'oreille de l'animal et le paraient à merveille.

« Jusqu'à un mille et demi du fleuve, nous avions voyagé dans un pays singulièrement inhospitalier et laid, absolument dépourvu d'eau : des herbes chétives s'y montraient sur des monceaux de sables mobiles, ou y perçaient des nappes d'argile durcie. Nous fîmes halte sur les bords du fleuve, près du petit village de Khodja Sala. Les terres voisines de l'Oxus sont coupées par des aqueducs dans une étendue de près de deux milles, mais ne sont pas cultivées avec soin; cependant on reconnaissait qu'on était dans un pays tranquille, en voyant la maison de chaque paysan éloignée de celle de son voisin et au milieu de ses propres champs. Nous fûmes retenus deux jours près de Khodja-Sala, attendant notre tour pour passer dans le bac qui, le 17, transporta notre caravane dans le Turkestan sur la rive droite de l'Oxus. Le fleuve avait là environ deux cent quarante pieds de largeur et vingt pieds de profondeur; ses eaux bourbeuses coulaient avec une vitesse de trois milles et demi à l'heure. La manière dont nous passâmes l'Oxus était singulière, je la crois particulière à cette partie du pays : un cheval fut attaché à chaque extrémité du bateau par une corde fixée à la crinière; ensuite on mit la bride à l'animal comme si on allait le monter; le bateau fut poussé dans le courant, et, sans autre aide que les chevaux, il traversa directement le fleuve. Un homme à bord de l'embarcation tient les rênes de chaque cheval et l'excite à nager. Quelquefois on emploie quatre chevaux, dans ce cas on en place deux à l'arrière. Il n'est pas nécessaire de les dresser pour cela, car ces gens prennent indistinctement tous ceux qui traversent le fleuve... Quand nous eûmes franchi l'Oxus, nous reprîmes notre route vers Boukhara. Notre manière de voyager était plus agréable qu'auparavant. Nous partions vers cinq ou six heures après midi, et nous ne nous arrêtions que le lendemain à huit ou neuf heures du matin. Les traites n'excédaient pas vingt-cinq milles. La chaleur empêche les chameaux de parcourir une plus grande distance sans discontinuer. La nuit, leur pas constant est de deux milles à l'heure; le son d'une

Digitized by Google

paire de clochettes suspendues au poitrail ou aux oreilles de l'animal de prédilection qui précède chaque file les anime. Ce tintement divertit et réjouit, et quand il cesse, parce que la caravane s'est arrêtée, le silence qui lui succède au milieu d'un désert inhabité est frappant. Au coucher et au lever du soleil, la caravane fait halte pour la prière, et le retentissement sonore du cri *Allah akbar* appelle tous les vrais croyants en présence de Dieu. Ils se frappent la barbe, et, les yeux tournés vers la Mecque, ils font les génuflexions prescrites par leur religion. Nous restions assis en regardant cette action solennelle sans essuyer ni raillerie ni insulte, et on nous montrait une tolérance qui aurait fait honneur au pays le plus civilisé de l'Europe.

« Nous vînmes ensuite à Kiz Koudak, nom qui en turc signifie Puits de la Vierge. Je bénis la jeune femme qui l'avait fait creuser, car suivant la tradition, on en est redevable à une vierge, et nous avions beaucoup souffert du manque d'eau. Hier nous n'avions pas d'eau, aujourd'hui point de bois, ce ne fut qu'en ramassant de la fiente de chameau que nous pûmes faire bouillir de l'eau pour notre thé. Qui se serait imaginé que nous approchions de Samarkand et de Boukhara, les paradis de l'Orient ! Nous avions cheminé toute la journée entre des collines basses ou plutôt des petits coteaux de sable mobile, dénués d'arbres et d'arbustes et couverts d'une graminée sèche qui croît dans un terrain dur et graveleux.

« Près du pays où nous entrions, vivent les Lakaïs, tribu d'Ouzbeks fameuse par son penchant au brigandage. Un dicton usité parmi eux maudit quiconque meurt dans son lit, puisqu'un vrai Lakaï doit perdre la vie dans un *tchapao* ou expédition de pillage. On m'a dit que les femmes accompagnent quelquefois leurs maris dans ces parties de maraude. Cette tribu habite dans le voisinage de Hissar, canton romanesque; car, indépendamment des amazones de Lakaï, trois ou quatre tribus voisines ont la prétention de descendre d'Alexandre le Grand...

« Le jour suivant j'entendis une controverse agitée entre plusieurs de nos marchands, elle concernait les chrétiens; étaient-ils ou n'étaient-ils pas infidèles? Voilà le fond de la discussion. On conçoit que j'éprouvais une vive curiosité de connaître la décision. Une personne de l'assemblée, un moullah assura qu'ils ne pouvaient être infidèles, puisqu'ils étaient un peuple du livre; mais quelqu'un ayant répliqué qu'ils ne croyaient pas à Mahomet, le sujet devint plus compliqué. J'appris par cette conversation que suivant une croyance générale parmi les musulmans, leur religion sera un jour renversée par le christianisme. « Le Christ est vivant, disent-ils, mais Mahomet est mort. »

A Karchey les voyageurs tombèrent presque tous malades, ils avaient pris la fièvre dans les marais de Balk. Au milieu de leur indisposition ils reçurent la nouvelle alarmante, que le roi de Boukharie leur interdisait l'entrée de sa capitale. Burnes écrivit au ministre de ce souverain, et le gagna en lui donnant les titres flatteurs de « *tour de l'islamisme*, *perle de la foi*, *étoile de la religion*, *dispensateur de la justice*, *colonne de l'État.* » Grâce à ce procédé ingénieux, la capi-

Digitized by Google

tale du commandant des fidèles, c'est ainsi qu'on qualifie le souverain de Boukharie, lui fut ouverte.

« A Karchey nous fûmes rejoints par d'autres voyageurs parmi lesquels se trouvait un moullah de Boukhara, qui fit tout de suite voyage avec moi. Les habitants de ce pays ont des manières très-affables et sont des compagnons charmants. Dans notre dernière marche vers la capitale, je cheminai à cheval à côté de ce prêtre, nous étions les seuls de la caravane qui eussions adopté cette manière de voyager. Il me donna des détails sur le collége auquel il appartenait à Boukhara, et m'invita à visiter cet établissement, je n'y manquai pas. Mon autre ami le Khouadja, prit ensuite auprès de moi la place du moullah, et me procura une diversion agréable pendant la moitié de la nuit, en me récitant et m'expliquant des odes et des morceaux de poésie, ce qui servit à mon amusement plus qu'à mon édification, car il était continuellement question de rossignols et d'amours. Il est singulier de trouver tant de compositions relatives à une passion qui existe réellement si peu dans ce pays. Quelques-uns de leurs vers n'en respirent pas moins un sentiment que l'on pourrait regarder comme leur révélant l'amour. Cependant ils se marient sans s'être vus, sans rien savoir sur leur compte, sinon qu'ils sont de sexes différents. Ils se marient aussi pour un temps, et renvoient ensuite leur femme qui cherche à contracter de nouveaux liens.

« Notre voyage de l'Oxus à Boukhara fut très-fatigant et très-pénible. Dans le Caboul nous avions été gelés de froid, maintenant nous étions brûlés de chaleur..... Enfin nous nous trouvions aux portes de la grande cité, le 27 juin 1832. Cependant l'aspect de Boukhara n'avait rien de frappant. Le pays est gras et fertile, mais plat, et les arbres cachent les remparts et les mosquées, jusqu'au moment où on en est tout près. Nous entrâmes avec la caravane, et nous descendîmes dans un quartier retiré où notre messager avait loué une maison. »

Dans la ville, les voyageurs échangèrent leur turban et leur costume contre les vêtements du pays, il leur fut aussi interdit d'y monter à cheval, les musulmans jouissent seuls de ce droit. Ce fut au prix de ces quelques sacrifices d'amour-propre qu'ils purent rester dans la cité à laquelle ses habitants donnent le nom de *Force de la Religion et de la Foi*, et être présentés au souverain.

Boukhara est une ville fort ancienne qui fut fondée, suivant la tradition par *Sicander Dhul Carneïm* (Alexandre le Grand). Elle est située dans un terrain fertile arrosé par une petite rivière, et son climat est salubre. De l'extérieur on aperçoit peu d'édifices, mais quand le voyageur a pénétré dans l'enceinte de terre qui l'environne, il se trouve au milieu de hauts bazars construits en briques et voûtés. Partout il trouve des édifices vastes et solides, des colléges, des mosquées et de hauts minarets. Une vingtaine de caravansérails servent d'asile aux commerçants de différentes nations, et une centaine de réservoirs et de fontaines construites en pierres de taille approvisionnent d'eau une population nombreuse. Un canal communique de la ville au Kohik qui coule à quelque distance. Malgré ces précautions, il arrive quelquefois, en été, que le canal et les réservoirs se

Digitized by Google

trouvent à sec, et que les habitants souffrent de la soif. De plus l'eau est mauvaise, et c'est elle, dit-on, qui occasionne la terrible maladie désignée sous le nom de ver de Guinée, fort commune dans toute la contrée.

La plupart des maisons de Boukhara sont petites et n'ont qu'un étage. Quelques-unes cependant ont des parois intérieures en stuc et fort élégamment peintes, d'autres des arcades en ogives ornées de dorures et de lapis-lazuli. Les habitations ordinaires sont en briques séchées au soleil, et soutenues par une charpente; toutes ont le toit plat. Le plus grand des édifices publics est une mosquée qui occupe un espace de trois cents pieds, et dont le dôme n'a pas moins de cent pieds d'élévation; il est couvert en tuiles d'un bleu d'azur vernissé; son aspect a de la magnificence. Ce temple remonte à une assez haute antiquité, puisque sa coupole, endommagée par un tremblement de terre, fut réparée par le fameux Timour. Le minaret, qui est très-haut, fut élevé en l'an 542 de l'hégire (1164); il est en briques, qui ont été distribuées en dessins fort ingénieux. Les criminels sont précipités du haut de cette tour. Le prêtre principal est le seul qui ait le droit d'y monter, et les vendredis seulement, pour appeler les fidèles à la prière; on craindrait que de cette hauteur il ne fût possible de voir les appartements des femmes dans la ville. Le plus joli édifice de Boukhara est le collége du roi Abdallah. Les phrases du Coran qui sont tracées sur l'arcade élevée de la principale porte ont plus de deux pieds de dimension. La plupart des dômes de la ville sont ornés de la même manière; sur leurs sommets on voit en grand nombre des nids de *laglag*, espèce de cigogne et oiseau de passage qui fréquente ce pays et que le peuple croit d'un heureux augure.

Boukhara a conquis sa célébrité dans les temps anciens, moins par une importance réelle que par son éloignement de toutes les autres parties du monde musulman. Son nom fut aussi répandu au loin par le grand nombre d'hommes doctes et religieux qu'elle produisit, et l'épithète de *cherif* ou sainte, ne tarda pas à lui être donnée par les conquérants musulmans. « Je profitai, dit Burnes, de la connaissance que j'avais faite du mollah en venant de Karchey pour visiter son collége, le *Médressé i Casi Kalan*, qui est un des principaux édifices de ce genre à Boukhara. Ce prêtre et son compagnon, qui me régala de thé et causa longtemps, me fournirent les renseignements les plus détaillés sur ces sortes d'institutions. On compte dans cette capitale environ trois cent soixante-six colléges, tant grands que petits, et dont un tiers consiste en vastes bâtiments qui contiennent soixante-dix ou quatre-vingts étudiants. Beaucoup n'en ont que vingt, et quelques-uns seulement dix. Ces édifices ressemblent aux caravansérails : ils consistent en un bâtiment carré entouré intérieurement d'un grand nombre de petites cellules nommées *Loudjras*. Une rétribution fixe est allouée au professeur et à chacun des écoliers qui demeurent dans l'enceinte; les colléges sont bien dotés; tous les bazars et les bains de la ville, ainsi que la plupart des champs des environs, ont été achetés à cet effet par des personnes pieuses. Suivant la loi, le revenu public est approprié à l'entretien de l'église : un quart de

Digitized by Google

sa totalité y est employé à Boukhara, et le produit de la douane est également partagé par des prêtres. On trouve dans les colléges des hommes de toutes les contrées voisines, excepté de la Perse. Les étudiants sont de tous les âges. Après sept ou huit ans d'études, ils retournent dans leur patrie ayant accru leurs connaissances et leur réputation; quelques-uns continuent à demeurer à Boukhara. Les colléges sont fermés la moitié de l'année par ordre du roi, afin de laisser à leurs habitants la possibilité de travailler aux champs et de gagner ainsi de quoi augmenter leur pension. Dans les temps des études, les classes sont ouvertes depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; le professeur est constamment à son poste; les écoliers disputent en sa présence sur des points de théologie, et il dirige le débat. La théologie est l'objet exclusif de ces études; elle a remplacé toutes les autres sciences au point que la plupart des étudiants ignorent même les annales historiques de leur patrie. »

L'importance religieuse de Boukhara est accrue par le voisinage du tombeau célèbre de Bahourdin Nakchbend, l'un des plus grands saints de l'Asie musulmane, lequel florissait au temps de Timour. Deux pèlerinages à son sépulcre équivalent, dit-on, à celui de la Mecque. On y tient une foire une fois la semaine, et les Boukhares y viennent en galopant sur des ânes pour faire leurs dévotions. Les pèlerins boukhares sont connus à la Mecque sous le nom de Nakchbendi [1].

Avant son départ, Burnes eut plusieurs entrevues avec le vizir du roi boukhare, et reçut un accueil amical. Il n'en fut pas de même, quelques années plus tard, pour deux officiers ses compatriotes envoyés de même à Boukhara dans un but d'influence politique. Le capitaine Conolly, célèbre par ses voyages dans l'Asie centrale, et le colonel Stoddart, saisis par ordre de l'émir, furent jetés dans un cachot, et pendant plusieurs années on ignora leur sort. Enfin, en 1843, un an après la catastrophe dans laquelle périt Burnes, on eut des détails certains sur leur mort. Un Musulman, témoin oculaire de cet événement, raconta que les deux captifs furent d'abord plongés dans un cachot ou puits noir profond de dix-sept pieds, large de vingt-un : on les y descendit avec des cordes. Le colonel Stoddart fut battu pendant trois jours de suite. Le 17 juin, l'émir ordonna que le colonel fût tué en présence du capitaine Conolly, mais que cependant on lui offrît la vie s'il voulait se faire musulman. Dans l'après-midi, les deux prisonniers furent menés, les mains liées, sur une petite place en présence d'une foule immense. Leurs fosses avaient été creusées sous leurs yeux. Stoddart se récriait sur la cruauté de l'émir, on lui coupa la tête avec un coutelas. L'exécuteur se tourna ensuite vers le capitaine Conolly qui tendit sa tête, et fut de même égorgé [2].

L'incertitude dans laquelle on resta longtemps sur le sort des deux Anglais détermina un courageux missionnaire, M. Wolf, Israélite converti, à entre-

1. Burnes. *Voy. à Boukara*, etc.
2. *Nouv. Annales des Voy.* t. IC.

Digitized by Google

prendre le voyage de Boukhara pour faire rendre la liberté aux captifs s'ils vivaient encore. M. Wolf courut de grands dangers pour sa propre vie, et ne put rien savoir des traitements qu'avaient subis les deux officiers, mais il recueillit sur l'aspect de ces contrées et sur les mœurs de leurs habitants, des détails qui confirment ceux que Burnes avait déjà donnés. Partout il retrouva chez les peuplades du Turkestan le souvenir de *Timour-Kourikan* (Tamerlan). La mémoire du conquérant vit encore et se perpétuera longtemps parmi ces tribus errantes, dont l'imagination a été frappée par les victoires du conquérant. On montre à Kalga le lieu où il est né, celui où pour punir le khan de Khorasm il dressa une pyramide de crânes humains cimentée avec de la chaux. Dans cette occasion, il n'épargna, dit-on, que les derviches, les savants et les poëtes auxquels il accorda le *karanol*, c'est-à-dire une garde autour de leurs maisons. On parle de ses cheveux blan s dès le berceau, de sa force athlétique, de son âme tellement ferme qu'il ne versa pas une larme dans le cours de sa longue vie, de son amour de la vérité si grand qu'il coupait en morceaux l'homme assez lâche pour le flatter par un mensonge, tandis qu'il payait avec de l'or quiconque lui faisait entendre un propos juste et vrai, fût-il de nature à blesser son orgueil. On se souvient qu'il amena à Samarcande, dans une cage de fer, le sultan Bayasid. Dans cette ville fameuse se tenait sa cour, où vivaient ensemble les savants du Cathay, les fakirs de l'Hindoustan, les lettrés de Roum (Asie turque), les Juifs et les Guèbres. Il fut blessé dans les pays de Listan et resta boiteux, d'où lui est venu son surnom de Timour Lank (Timour le Boiteux.) Ses jardins de Samarcande étaient innombrables et magnifiques. Il prenait la route de Cathay pour conquérir la terre de Tchin-pa-Tchin (la Chine) quand il mourut à Abran, et fut enseveli à Samarcande dans un monument splendide. Les Juifs du pays le regardaient comme le messie de Dieu. Quand il revenait dans sa capitale, ils allaient au-devant de lui des palmes dans les mains, lui demandant le salut de leur race.

Cette illustre cité, la capitale de Timour, le paradis du monde, Samarcande n'a pas été visitée depuis de longues années par les voyageurs européens. Burnes lui-même n'obtint pas la permission de voir cette ville, et il fut obligé de se contenter de quelques détails que lui donnèrent ses guides.

Cette ancienne souveraine de l'Asie est bien déchue de sa grandeur; elle a huit ou dix mille habitants; des jardins et des champs occupent l'emplacement de ses rues et de ses mosquées; mais le peuple n'a pas cessé de la regarder avec la plus grande vénération. Tant qu'un roi de Boukarie ne l'a pas rangée sous sa domination, il n'est pas souverain légitime; aussi la possession de Samarcande est-elle le premier objet dont un monarque s'occupe à son avénement. Quelques-uns de ses anciens édifices subsistent encore. Trois de ses colléges sont bien bâtis, et celui qui formait l'observatoire du célèbre Oulough-Beg, est très-beau; il a des ornements en bronze, et les briques qui le composent sont vernissées ou peintes. Un autre collége, celui de Chérédar, est d'une belle architecture. Les restes de Timour reposent sous une haute coupole, dont les parois sont décorées d'agates

Digitized by Google

incrustées. La situation de Samarcande a été vantée avec raison par les Asiatiques, cette ville étant voisine de coteaux peu élevés, dans une contrée qui est partout ailleurs plane et unie [1].

C'est vers l'embouchure de l'Oxus que s'élève la ville de Khiva, qui forme avec son territoire le domaine d'un khan indépendant. Ce petit État est peu étendu, puisque, d'après un écrivain oriental, un homme à cheval peut en faire le tour en trois jours; il n'en exerce pas moins une grande influence sur les États voisins. Compris entre le lac Aral, l'Oxus et les steppes du Turkestan, ce coin de terre est moins aride que la contrée environnante, grâce aux eaux de l'Oxus; les chaleurs de l'été y sont tempérées par les vents rafraîchissants qui viennent du lac; l'hiver n'est pas rigoureux, et le seul désagrément qu'il amène est le sable fin que le vent soulève du désert, et tient continuellement en suspension dans l'air. Trois cent mille habitants d'origine diverse peuplent l'État de Khiva. Les Turkomans et les Ouzbeks s'y sont violemment établis par la conquête, et oppriment les Sarty et les Karakalpaks, maîtres primitifs de la contrée.

Le territoire de Khiva est devenu une oasis au milieu du désert, grâce à l'intelligence que sa population a déployée dans la culture des terres : elle a sillonné le pays de canaux et de réservoirs alimentés par l'Oxus. Au centre du pays, un voyageur dit avoir contemplé de gras pâturages, de riches moissons de froment, de riz, de sésame ; des vignobles, des vergers qui donnent des fruits exquis. Les récoltes excèdent les besoins de la population et sont un objet de trafic avec les peuplades environnantes. Le Khiva est également riche en bétail, et on y voit de grands troupeaux de chameaux, de moutons et de bœufs. L'industrie seule est très-limitée, mais le commerce avec Boukhara et surtout avec la Russie, y supplée largement.

Des quatre villes qui composent le domaine du khan, Khiva est la plus considérable. Elle est assez grande, entourée de murs et bâtie sur un petit canal qui lui amène les eaux de l'Oxus. Ses rues sont étroites, et ses maisons, bâties en pierre, sont recouvertes en terre glaise. On remarque parmi les principaux édifices la maison du khan, et une mosquée pour laquelle les habitants ont une vénération particulière. Khiva, ainsi que toutes les villes de ces contrées, est environnée de jardins qui s'étendent à une grande distance et renferme des maisons qui pour la plupart ressemblent à des petites citadelles [2]. L'État de Khiva est l'un de ceux que la Russie convoite le plus ardemment dans l'Asie centrale. Une expédition dirigée vers 1841 contre la Khivie, fut repoussée; et pour faire la paix avec le khan, les Russes durent accepter la médiation de l'Angleterre. Malgré cet échec, ils ne firent pas le sacrifice de leurs projets et de leur ambition et ils surent en atténuer les conséquences en dominant l'Aral; ils construisirent dans ses îles et sur ses bords un grand nombre de forteresses dont la

1. Voyages de Burnes. — *Rev. Britann.* 5e série t. XXVIII. *Nouv. Ann. des Voy.* t. LXXXXIII.

2. Relation du capitaine russe Mouraviev ambassadeur auprès du Khan de Khiva. — *Foreing rewiew,* dans la *Rev. Britann.* 4e série, t. XXV.

Digitized by Google

principale porte le nom de l'empereur Nicolas. Ils transportèrent à travers le désert qui sépare l'Aral de la mer Caspienne des bateaux à vapeur qui naviguent sur l'Oxus; de tous les côtés enfin ils menacent la Khivie.

Ce lac Aral, si complétement dominé aujourd'hui par les Russes, reçoit, outre l'Oxus, le Sir-Deria (*Iaxartes*); les habitants du Turkestan prétendent que son nom signifie *entre* et a été déterminé par la situation du lac entre les deux fleuves. Suivant une croyance populaire, les eaux de l'Aral s'écoulent par une issue souterraine dans la Caspienne. A Kara-Goumbaz, lieu de halte des caravanes entre les deux lacs, on entend, dit-on, le bruit de l'eau qui coule sous terre, et son murmure, affirment les gens du pays, ressemble aux mots *kara doum* (j'ai soif). Burnes pense qu'une communication avec la Caspienne n'est pas nécessaire et que l'évaporation, qui est considérable dans ces pays arides, suffit à reprendre au lac les eaux qui y sont versées par ses deux grands tributaires. Cependant à Kara-Goumbaz, lieu de dunes, bas et déprimé, l'eau jaillit presque à la surface de la terre, au lieu que plus au sud on n'en rencontre qu'à la profondeur de cent brasses. L'eau de l'Aral est potable et gèle rarement en hiver. Les rivages du lac sont habités par des tribus nomades qui se nourrissent de quelques céréales et du poisson qu'elles pèchent en grande abondance [1].

CHAPITRE XXXIV

LE KHORAÇAN. — SCHIRAH. — LES RUINES DE PERSÉPOLIS.

La Perse qui, de Candahar s'offrait à ma curiosité de voyageur, n'était pas d'un moins difficile accès que l'Afghanistan et les régions du haut Indus. Les hordes de musulmans fanatiques et pillards, les déserts, la nécessité d'une escorte pour franchir les moindres distances, les susceptibilités jalouses d'un peuple soupçonneux, ferment presque aux Européens le centre de l'Asie. Cependant dussé-je traverser la Perse aussi rapidement que le Pendjab et le Caboul, et me fallût-il souffrir de la soif dans les déserts du Khoraçan, sillonnés par l'armée d'Alexandre au temps où ils s'appelaient Carmanie, j'étais résolu à visiter Téhéran et Ispahan, et à fouler les ruines de Suse et de Persépolis. Parmi les contrées de l'Orient, la Perse était l'une de celles qui souriaient le plus à mon imagination, et qui excitaient le plus vivement mon intérêt; ce pays ne semble-t-il pas résumer dans quelques-uns de ses noms célèbres toutes les vicissitudes de l'histoire : Cyrus et Cambyse conquérants, Darius et Xerxès maîtres orgueilleux de l'Asie, vaincus par un petit peuple; un autre Darius, dont le trône est brisé par la conquête; puis la Perse régénérée par le flot des cavaliers parthes aïeux des Turkomans, se relève avec les glorieux Sassanides, et à l'extrémité de

1. Burnes, Mémoires sur la géograp. faisant suite aux Voyages.

Digitized by Google

l'Orient, seule, comme les Germains sur le Rhin et le Danube, engage contre le colosse romain une lutte meurtrière; quelques siècles plus tard, quand Mahomet apparaît le glaive dans une main, le Coran dans l'autre, la patrie de Zoroastre et des vieux mages est de nouveau conquise, le culte du soleil fait place à l'islamisme; mais de la Perse musulmane sortira encore un conquérant, Nadir-Shah qui, après Djengiz et Timour, est l'un des grands noms que redisent avec respect et crainte les tribus guerrières sous leurs tentes nomades, de l'Euphrate aux rives de l'Indus.

Mais si les Perses qui ont survécu aux Mèdes, aux Assyriens, et à tant d'autres races autrefois fameuses, formèrent une des sociétés les plus brillantes de l'ancien monde, on est forcé d'avouer aujourd'hui, avec bien des voyageurs, que de nombreux mécomptes attendent quiconque aurait associé dans son esprit aux noms d'Ispahan, de Schiraz et de tant d'autres cités célèbres dans les récits de l'Orient, une idée de pompe et de splendeur. La misère et les ruines, tel est le spectacle qui frappe aujourd'hui les regards, au lieu des minarets, des coupoles, des riches costumes que l'imagination a pu rêver.

Du moins, je savais par les récits d'Amédée Jaubert, de John Malcolm, de Burnes, de Frazer, l'état dans lequel je trouverais la Perse, et je ne venais pas y chercher les merveilles décrites par Tavernier et Chardin, ces orfévres de Paris, conduits par leur esprit aventureux à la cour des shahs du XVIIe siècle; je désirais simplement vivre pendant quelques jours au milieu de ses vieilles populations, et s'il m'était possible, repasser au milieu de ses ruines les souvenirs de sa gloire éteinte. De Candahar j'aurais voulu descendre l'Helmend jusqu'au lac de Zereh. Mes conventions étaient faites avec un patron de barque, et j'étais sur le point de partir pour explorer l'un des lacs les moins connus de l'Asie, quand plusieurs marchands persans et hindous auxquels je communiquai mon intention, m'en détournèrent avec une vive insistance. Ils me firent observer qu'à Zereh je me trouverais éloigné de la route que suivent les caravanes et séparé par un vaste désert de toutes les régions habitées. Que ferais-je dans cette solitude? n'aurais-je pas à redouter les entreprises des tribus pillardes qui seules fréquentent ces lieux sauvages? et étais-je bien sûr que mon guide lui-même n'eût pas l'intention de me dépouiller et peut-être de faire disparaître un voyageur livré à sa discrétion au milieu d'une contrée inhospitalière? Telles étaient les observations qui m'étaient faites de toutes parts; elles n'eussent pas suffi à me détourner de mon dessein, si, en même temps, on ne m'eût annoncé qu'une caravane considérable de marchands et de pasteurs allait, sous peu de jours, quitter les bords du Helmend pour se diriger vers Schiraz à travers les plaines du Khoraçan. C'était pour moi une occasion unique d'accomplir ce trajet en toute sécurité et en partageant la vie nomade des habitants de ces contrées, hommes aux mœurs paisibles, au caractère bienveillant, qui sont venus autrefois de la province de Faristan, se fixer autour de Candahar, et qui retournent par émigrations partielles dans le pays de leurs ancêtres.

Digitized by Google

Je laissai donc le lac de Zereh, *Aria Palus* des anciens, et abandonnant l'Helmend qu'Arrien appelait, je crois, *Etymander*, je me joignis à la caravane nombreuse qui s'engageait dans le désert. Notre existence fut à peu près celle que Burnes a décrite dans le Turkestan, et que connaissent tous ceux des voyageurs qui ont franchi les déserts de la Perse ou de l'Arabie. Une partie des hommes étaient armés, et galopaient sur des chevaux vifs et fougueux de la contrée. Monté moi-même sur un bon cheval persan, je les accompagnais et nous escortions les flancs de la colonne pour la protéger contre les entreprises des tribus pillardes qui parcourent le désert. Le soir, nous allumions de grands feux et nous dressions nos tentes; le matin la troupe se mettait en marche avec assez d'ordre, mais vers le milieu du jour, quand la chaleur était dans toute sa force, et que les outres étaient vides, souvent hommes et animaux s'avançaient à la débandade. Les cavaliers galopaient dans toutes les directions pour découvrir une source, un puits, une lagune. Dans une de ces journées de la vie nomade, pressé par la soif, je m'étais écarté de la caravane, et, plus heureux que mes compagnons, j'avais découvert quelques citernes pleines d'une eau argileuse et crue qui dans le désert semble délicieuse; je revenais pour annoncer cette bonne fortune, et guider la troupe vers ce lieu fortuné du désert, où allaient se dresser nos campements d'une nuit; le jour était à son déclin, et le soleil s'éteignait sur la ligne unie de l'horizon, dans les sables dorés du Khoraçan; je fus frappé de l'aspect pittoresque et biblique que présentait la troupe, s'avançant dans le désert. Des troupeaux de chèvres et de moutons inondaient la plaine, conduits par les pâtres accompagnés de leurs chiens au long poil; les ânes et les bœufs étaient chargés des rouleaux de toile et des poteaux servant à la construction des tentes, ou montés par les femmes et par les enfants; puis la multitude s'avançait à pied. Les agneaux et les chevreaux nés sur la route étaient recueillis et placés dans des paniers avec tout le soin que les pasteurs donnent à leurs troupeaux, qui sont toute leur richesse. Les femelles pleines et les animaux boiteux avaient des guides séparés et marchaient doucement. A la vue de cette multitude je ne me souvins plus que mes compagnons étaient musulmans ou descendants des anciens Guèbres, je crus voir les tribus de Jacob dans le désert, et cette prophétie d'Isaïe me revint en mémoire : « Il paîtra son troupeau avec la tendresse du berger; il recueillera les agneaux entre ses bras et les portera dans son sein. »

Deux semaines de cette vie errante nous conduisirent à Kerman, chef-lieu de l'une des provinces de la Perse, et qui s'élève sur une rivière marécageuse, dans une vaste plaine, au pied de collines escarpées. Cette ville du désert n'est pas sans importance, grâce à la fréquentation des caravanes. Elle renferme des mosquées, des bains, des caravansérails, et un riche bazar approvisionné de toutes sortes de marchandises. Mais ce sont moins ses édifices et sa muraille bastionnée qui lui donnent un véritable intérêt, que ses manufactures de châles en poil de chameau, de tapis de feutre, ses filatures de laines, et l'échange des produits de son industrie avec les marchandises des contrées lointaines. Je considérai long-

Digitized by Google

temps Kerman. Sans aucun doute, cette ville est l'antique Carmana ; je cherchai si dans ses édifices ou dans la disposition des pierres de ses vieilles murailles, quelque chose attesterait son origine et rappellerait les temps d'Alexandre. Mais c'était folie de vouloir trouver des vestiges d'un passé si lointain dans une ville que sa position dans le désert n'a pas préservée des invasions, et protégée contre la fureur des conquérants. Kerman était, il y a un siècle, l'une des cités les plus riches et les plus florissantes de la Perse; en 1790, elle refusa de reconnaître Mohammed-Khan, et celui-ci, pour se venger, livra pendant trois mois la ville rebelle au pillage. Mosquées, bazars, édifices, disparurent en partie sous les ravages de ce terrible vainqueur.

Dix autres journées de marche dans le désert nous firent atteindre Schiraz. L'aspect de cette ville fut pour moi délicieux, car si la vie nomade emprunte d'abord quelque charme à son côté pittoresque, elle ne tarde pas, par sa monotonie et ses fatigues sans cesse renouvelées, à devenir très-pénible. Mes compagnons de route se dispersèrent pour la plupart; quelques-uns continuèrent leur marche jusque vers Ispahan; moi et les deux serviteurs qui m'accompagnaient, nous nous disposâmes à séjourner quelques jours à Schiraz; je devais solliciter de cette ville l'autorisation de poursuivre ma route, et visiter dans ses environs les ruines de Persépolis.

Ce n'est pas lorsqu'on vient du désert que Schiraz se présente dans sa plus agréable perspective. Il faut y arriver par le nord, en suivant un étroit défilé qui s'ouvre dans les flancs d'une montagne à pic, et débouche au milieu d'une vaste plaine couverte d'une riche végétation. Au détour d'une roche on aperçoit les minarets et les coupoles de la ville se dessinant sur un fond de montagnes bleuâtres. Le sentier se transforme au pied des montagnes en une large et belle route, bordée de maisons et de jardins. Puis la porte de la ville s'ouvre sous un bazar large et magnifique qui fut construit il y a environ un siècle par un des successeurs de Nadir-Shah. Les rues de Schiraz, comme celles de toutes les villes de l'Orient, sont étroites et tortueuses ; plusieurs aussi sont exclusivement consacrées aux chrétiens. Ce fut dans l'une de ces dernières, chez une famille arménienne que j'élus domicile.

Je m'empressai de faire une visite au *beglier-beg* (gouverneur) de Schiraz que je savais être fort bien disposé pour les Européens. Ce jeune homme qui est un frère du shah, m'accueillit avec beaucoup de bienveillance et me promit d'obtenir pour moi la permission de visiter les villes capitales de la Perse, et toutes les ruines qui pourraient m'intéresser. Le lendemain même je fus libre, si bon me semblait, de me rendre à Persépolis ; une escorte me fut même offerte. Je ne crus pas utile d'accepter cette offre obligeante, et avant d'aller visiter les ruines de la ville morte, je voulus observer tout ce qui, dans Schiraz, peut intéresser le voyageur. A plusieurs reprises, cette ville toujours florissante, toujours prospère, a été choisie par des prétendants et par des usurpateurs pour capitale de tout le royaume. Aussi ses habitants nourrissent-ils contre ceux de Téhéran

Digitized by Google

une jalousie qui s'est manifestée plusieurs fois par des soulèvements, et le shah a été obligé, pour calmer cet esprit de révolte, de donner à Schiraz, son frère pour gouverneur.

Les révolutions ont bien diminué l'importance de la capitale du Faristan. Ses habitants ne sont plus industrieux et riches comme autrefois; ils ne sont guère plus de quinze à vingt mille, mais ils se consolent de la décadence de leur cité par les souvenirs de leur gloire, ils rappellent avec orgueil que dans aucune ville on ne parle aussi purement le *farsi* ou persan; ils célèbrent leur vin et leur climat, et surtout à côté de la mosquée fameuse qu'ils nomment *lanterne royale* ou *roi des lumières*, ils montrent avec fierté les tombeaux des fameux poëtes, Hafiz et Saadi. Aussi n'est-il pas un Persan de quelque ville qu'il soit venu, qui ne s'incline avec respect quand un Schirazi s'écrie dans son orgueil : « Au temps où Schiraz était Schiraz, le Kaire n'était que son faubourg. »

Cette ville superbe ne peut plus recouvrer sa splendeur; la nature a achevé sa ruine : depuis que j'ai quitté l'Asie, j'ai appris qu'un terrible tremblement de terre avait détruit, le 4 mai 1853, Schiraz et Kashar. A Schiraz on n'a pas relevé, dit-on, moins de douze mille cadavres. Des inondations et la grêle ont détruit les cultures de tabac et de pavot, et pour comble de misère le choléra est survenu et a fait d'affreux ravages.

C'est au pied des montagnes qui dominent la ville qu'est située la sépulture de Saadi; on y arrive par un chemin triste et aride. Près d'un petit village qui porte le nom du poëte philosophe, on trouve une espèce de villa solitaire que le silence entoure et dont la porte est close. On frappe, un gardien vient ouvrir; il fait traverser un jardin où les ronces ont remplacé les fleurs; puis il montre le tombeau, en disant : « Cheik Saadi ! » Une arcade ouverte sous laquelle se voit la tombe de marbre, n'a d'autre ornement que les strophes les plus célèbres du poëte.

Saadi était né à Schiraz l'an 589 de l'hégire (1193 de J.-C.). Il fit ses études à Bagdad, et se consacra à la vie spirituelle. Trois fois il fit à pied le pèlerinage de la Mecque, et pour mériter entièrement la faveur du Prophète, il alla combattre en Syrie les infidèles. Fait prisonnier par les croisés, il travailla avec les autres captifs à la tranchée de Tripoli, jusqu'à ce qu'un riche habitant d'Alep qu'il avait précédemment connu le rachetât. Son libérateur lui donna sa fille en mariage, avec une dot de cent dinars; mais cette union ne fut pas heureuse et répandit de l'amertume sur toute la vie du poëte. « Un jour, dit-il dans son poëme le *Gulistan*, ma méchante femme devenue plus insolente me disait : N'es-tu pas celui que mon père a tiré de l'esclavage des Francs moyennant dix dinars? Je lui répondis : oui, il m'a racheté pour dix dinars et pour cent dinars, il m'a fait ton esclave. » La morale de Saadi est en général pure, elle tient le milieu entre le fatalisme qui réduit l'homme à l'état purement passif, et une indépendance absolue qui le soustrait au pouvoir de la Divinité. De plus, un caractère particulier des œuvres de Saadi, c'est que l'hyperbole et le style figuré s'y trouvent plus

Digitized by Google

sobrement employés que chez les autres poëtes orientaux, aussi elles présentent moins d'obscurité. Parmi les vers qui décoraient le tombeau, beaucoup rappelaient que ce monde est périssable, et que ce serait folie que de s'y attacher. J'ai retenu à peu près ceux-ci que je me fis expliquer : « Un jour Ibrahim fils d'Adham, était assis près de la porte de son palais, et ses pages rangés sur une même ligne se tenaient auprès de lui. Un derviche se présenta avec son froc, une besace et un bâton, et voulut entrer dans le palais. Vieillard, lui dirent les pages, où allez-vous? — Je vais dans cette hôtellerie, dit le vieillard. Les pages reprirent : Ce n'est pas ici une hôtellerie, c'est le palais d'Ibrahim, roi de Balk. Ibrahim fit amener le vieillard devant lui et lui dit : Derviche, cette demeure est mon palais. — A qui demanda le vieillard, ce palais a-t-il appartenu primitivement? — A mon grand-père. — Après lui quel en a été le propriétaire? — Mon père l'a possédé. — Et à qui a-t-il passé après la mort de votre père? — A moi. — Lorsque vous viendrez à mourir à qui sera-t-il? — A mon fils. — Ibrahim, dit alors le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où l'autre sort n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

Saadi vécut, m'a-t-on dit, jusqu'à l'âge de cent deux ans.

L'émule de Saadi, Hafiz repose dans un jardin planté de magnifiques cyprès, de grands pins et d'orangers. Sa pierre tumulaire est une longue dalle d'albâtre oriental, gracieusement ornée d'arabesques et de caractères élégants, retraçant quelques vers de ce poëte aimable qui chanta le vin sans se soucier du Coran. Le jardin où le poëte a été inhumé s'appelle *Hafizioù;* c'était, dit-on, le lieu qu'il aimait le plus. Le Hafizioù, est le rendez-vous de nombreux promeneurs qui viennent y réciter les odes de leur poëte favori et fumer le *kalioun* au milieu des citronniers en fleurs. Hafiz vivait au temps de Tamerlan, qui fut son protecteur.

Après ce pèlerinage aux tombes vénérées des poëtes, je quittai Schiraz, et je traversai l'Araxe qui sépare cette ville d'Istakar des ruines de Persépolis.

Le nom d'Istakar est d'origine zend, et le site ainsi nommé atteste d'une manière non équivoque l'emplacement d'une ville. La dénomination d'Istakar se retrouve dans plusieurs écrivains orientaux, mais on la cherche en vain dans les auteurs anciens, et il n'est pas impossible qu'elle ait servi à désigner la cité qui s'éleva sur les ruines de la capitale de Darius et subsista jusqu'aux temps de l'invasion arabe.

Toute la plaine dans laquelle s'élevait autrefois Persépolis est couverte de débris au milieu desquels apparaissent tout d'abord les ruines colossales du *Tchil-Minar* (les quarante colonnes), ancien palais des grands rois. C'est dans un endroit où la plaine touche à quelques montagnes, que s'élève cet édifice admirable assis sur une immense base de marbre gris. Le marbre employé à sa construction a été tiré des montagnes mêmes sur lesquelles s'appuie le palais, et les blocs énormes ont été réunis, sans chaux ni mortier, d'une manière si admirable que le regard a peine à en découvrir les jointures. Des escaliers de marbre conduisent aux terrasses successives ; ils sont si larges et si commodes que dix cavaliers

Digitized by Google

pourraient les monter de front. L'escalier de la première terrasse conduit à un portique dont il ne reste que quatre pilastres. Des animaux gigantesques sont taillés dans chacun de ces pilastres, ce sont du côté de la façade deux taureaux, et dans l'intérieur deux sphinx. Entre les pilastres quelques colonnes se tiennent encore debout, tout le reste n'est plus que ruines.

De cette première plate-forme, des escaliers semblables aux premiers, quoique moins larges, conduisent à la seconde terrasse sur laquelle se déploient quatre colonnades différentes. De soixante-douze colonnes dont elles se composaient, il n'en reste aujourd'hui que treize, cannelées et hautes de quarante-huit à cinquante pieds. Ces colonnes sont si grosses que trois hommes peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux réunies par la nuque, remplacent les chapiteaux; c'est l'un des ornements les plus fréquents de l'ordre persépolitain : ces têtes laissaient entre elles un creux où devaient s'adapter des solives supportant un toit plat, de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive à plusieurs édifices dont un, le plus grand de tous, occupe la même terrasse, les autres sont réunis sur un plan plus élevé. Ils contiennent des pièces de diverses grandeurs. A chaque pas, autour de cette ruine principale, on rencontre de précieux débris de sculpture, des groupes de personnages aux costumes et aux attributs variés, des combats d'animaux fabuleux et allégoriques formés des membres réunis du lion, du rhinocéros, du taureau et de l'autruche; enfin des bas-reliefs couverts de figures symboliques et de caractères cunéiformes.

Au point de vue de l'art, les sculptures des bas-reliefs ne sont pas moins remarquables qu'au point de vue archéologique. Ce qui les distingue particulièrement, c'est une grande rectitude de dessin, et une pureté de contours qui va même jusqu'à la sécheresse; leur ordonnance symétrique répand sur l'ensemble de la froideur, mais sans exclure la pompe et la majesté. Les profils des têtes surtout offrent un beau caractère. On y retrouve les lignes du visage des Persans du sud. Ces monuments attestent que chez aucun peuple de l'Asie, le type ancien ne s'est mieux conservé que chez les Persans : l'homme d'aujourd'hui se reconnaît sur ces reliefs antiques où le ciseau a tracé dans la pierre les grandes scènes de la vie des anciens rois de Perse.

Aux représentations fréquentes de la majesté royale se mêlent des souvenirs de la mythologie persane. Les symboles obscurs et fantastiques de la religion des Perses, empruntés au monde terrestre ou inventés par une imagination bizarre, apparaissent partout à côté de la figure des rois. Sur plusieurs des portes du grand palais est sculpté un personnage combattant et éventrant d'un coup de poignard un animal qui se débat sous sa main vigoureuse. Rien n'indique précisément le caractère de ce personnage, son essence humaine ou divine, cependant on ne peut méconnaître que cette sculpture ait un sens religieux : l'animal immolé est tour à tour un lion, un taureau, un griffon ou un monstre qui a une corne au front, de longues oreilles, des pattes de lion par devant, par derrière des serres d'aigle, et dont le corps ailé se termine par une

Digitized by Google

croupe en queue de scorpion. Peut-être est-ce le duel d'Ormuzd et d'Ahriman, du bon et du mauvais principe. Le vainqueur a une paix, une tranquillité qui ôtent au combat une partie de son émotion, mais qui, peut-être aussi, sont un indice de force et d'irrésistible puissance.

Parmi les bas-reliefs, l'un de ceux qui frappent le plus les visiteurs est une sculpture représentant le grand roi environné de ses principaux serviteurs. Cette sculpture est divisée horizontalement en six champs séparés les uns des autres par des bandes de rosaces. Dans les cinq cadres inférieurs sont rangés des gardes armés de lances, de carquois et de boucliers; il y en a dix à chaque rang. Au-dessus de ces cinquante gardes qui semblent veiller à la sûreté du roi, est un tableau qui le représente sur son trône, placé sous un dais dans toute sa majesté. De la main droite il tient une longue canne, et de la main gauche une fleur de lotus. Son costume se compose d'une longue tunique légèrement relevée sur le côté et qui forme derrière et devant de longs plis verticaux. Sur les jambes elle se drape en plis courbes; elle est serrée à la taille par une ceinture dont un bout pend sur le devant; elle couvre les bras de larges manches fermées au poignet et tombant sur les hanches. La coiffure est une espèce de tiare peu élevée, plus large du haut que du bas; les cheveux forment sur la nuque de grosses touffes bouclées avec le plus grand soin. Il en est de même de la barbe frisée sur les joues et se terminant sur le milieu de la poitrine par deux rangs de boucles.

Au-dessus de la tête du monarque, qui, par la taille, dépasse de beaucoup les autres personnages, un serviteur agite un chasse-mouche; après lui vient un officier dont le costume indique un archer; il semble chargé des armes du roi; dans sa main droite il tient une petite hache ou masse d'armes, et il porte un arc sur son épaule gauche. Devant le souverain se présente un personnage également en tunique courte et portant une canne; il lève la main droite et paraît adresser la parole à son maître. D'autres personnages, gardes et serviteurs, se tiennent en dehors du dais sous lequel est placé le trône. Sur le dais plane le *mihr* ou *ferhouer*, signe de la triade mystique du culte des anciens Perses; ce symbole représente un corps d'homme et d'oiseau uni à un cercle duquel pendent des espèces de petits rubans terminés en boucles; de chaque côté sont couchés cinq taureaux et au-dessous un lion.

Ces débris qui, à travers vingt-deux siècles, ont résisté aux ravages du temps, attestent dans l'antiquité une merveilleuse splendeur et une haute perfection de l'art, et malgré les années qui se sont écoulées, malgré les révolutions qui n'eussent probablement pas épargné ces superbes monuments, le voyageur ne peut pas se défendre, aujourd'hui encore, d'un sentiment d'indignation contre le conquérant macédonien qui brûla tant de chefs-d'œuvre dans une nuit d'ivresse[1].

1. *Voyage en Perse*, par Eug. Flandin et Coste, 2 vol. in-8°. — *Travels in Luristan and Arabistan* by the baron de Bode, Lond. 1846. — *Antiquités de la Perse*, par M. Sylvestre de Sacy.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV

LE TOMBEAU DE CYRUS. — ISPAHAN.

Les ruines de Persépolis me donnèrent le désir de visiter tout ce que la Perse a de célèbre en ce genre; au lieu de me rendre à Ispahan par la route directe, selon mon premier projet, je profitai de l'offre du beglier-beg, qui avait mis une escorte à ma disposition, et accompagné de six cavaliers, je résolus de me lancer aventureusement dans les plaines peu fréquentées de l'ouest. Je croyais trouver à Suze, dont l'emplacement est situé non loin de la ville actuelle de Shouster, des vestiges des palais qu'habitèrent Esther et Mardochée, ou quelques autres ruines rappelant par leur grandeur que Suze fut l'une des résidences des rois de Perse. Je ne tardai pas à être détrompé.

Après avoir couru à cheval pendant près de huit jours avec mon escorte de cavaliers et de serviteurs, et traversé des régions âpres et difficiles où souvent nous manquions de ce qui est le plus nécessaire à la vie, j'atteignis la petite ville de Bebehan dont une population nombreuse, moitié sédentaire moitié nomade, occupe le territoire. Ses habitants, qui portent le nom d'*Hyats* sans distinction de tribus, passent la saison chaude dans les vallées retirées et profondes des montagnes, et l'autre moitié de l'année dans les *garam e sirs* ou campements d'hiver, au milieu des plaines qui s'étendent sur le rivage septentrional ou occidental du golfe Persique. La région désolée que je traversai avant de parvenir à Bebehan témoigne de la décadence profonde dans laquelle l'agriculture et l'industrie sont tombées en Perse. J'avais, sans m'en apercevoir, franchi le *shab e Bervan*, l'un des lieux de plaisance les plus célèbres dans les récits des historiens et des vieux poëtes persans. Ce vallon avait trois farsangs de longueur, une farsang[1] et demie de largeur, et tout cet espace était couvert d'arbres qui produisaient les fruits les plus délicieux. L'air y était doux et tempéré, on y voyait un grand nombre de villages, et la vallée était arrosée par une belle rivière. Les arbres étaient si pressés que le soleil ne desséchait jamais la terre de ses rayons brûlants; et pour encadrer ce délicieux paysage, les montagnes voisines étalaient à l'horizon leurs pics chargés de neiges éternelles. Dans ce lieu autrefois enchanteur j'ai vu quelques arbres isolés. En Perse, le pays se déboise en proportion de la diminution des habitants; c'est tout le contraire de l'Europe. La raison en est simple : dans cette contrée dévorée par le soleil, on recueillait avidement les sources pour les conduire, par des aqueducs souterrains, d'un endroit à l'autre, et les arbres croissaient au bord de ces rigoles; leurs ombrages attiraient les nuages, et ils se multipliaient sous l'action bienfaisante des rosées. Aujourd'hui

1. La farsang vaut environ six kilomètres.

Digitized by Google

les conduits hydrauliques ont disparu avec les populations, et plusieurs contrées qui furent riches et florissantes ont pris un aspect triste et désolé; le désert les a reconquises.

Au sortir de Bebehan, on franchit le fleuve nommé Tab, l'*Agrades* d'Hérodote, et dès ce moment on foule un sol biblique. En ce lieu commence l'ancienne Chaldée, l'Élam de l'Écriture Sainte, l'Élymaïs de l'histoire profane. Je poussai jusqu'à Tashoun, ville dépeuplée, et, par elle-même, sans importance, mais qui tire de l'intérêt de ses traditions religieuses. Tashoun vit naître Abraham, et dans ce même lieu, m'ont dit les habitants, Nemrod le grand chasseur devant Dieu, jeta le patriarche dans une fournaise ardente. Comme j'observais que les récits bibliques contredisent cette histoire, « Tashoun, me répondirent-ils, ne vient-il pas d'un mot persan et chaldéen, *ateush*, qui veut dire feu? »

Je ne m'avançai pas plus loin que la ville d'Abraham, dans la direction de Suze. Partout on me répétait que cette ancienne capitale ne conserve que des débris insignifiants, des bas-reliefs sans importance, et que même son emplacement n'est pas bien défini. Je ne crus pas nécessaire de prolonger, pour un si mince résultat, une excursion pénible, et je me rejetai au nord, vers la route d'Ispahan, sur laquelle je devais rencontrer les ruines de Mourghab, au milieu desquelles on distingue le tombeau de Cyrus.

Le lieu désigné par Quinte-Curce sous le nom de *Parsagada*, qui signifie camp des Perses, paraît avoir occupé tout un district long d'environ vingt de nos lieues, et qui s'étendait de la plaine de Merdasht, sur laquelle s'élevait Persépolis, à Mourghâb; en sorte que les archéologues qui ont voulu voir dans *Parsagada* la capitale même de la Perse, et ceux qui ont prétendu établir par de savantes discussions que ce lieu fût Mourghâb, ont également raison. La plaine de Mourghâb, arrosée par le Khour, est semée de ruines immenses qui attestent l'existence d'une grande ville. Parmi ces débris on distingue deux monuments remarquables : l'un passe pour être le tombeau de Cyrus. Sa base forme un carré long en blocs de marbre blanc d'une énorme grosseur, et superposés par couches au nombre de dix. La circonférence, l'entrée étroite, le toit en pierre, s'accordent assez avec la description d'Arrien. Dans le plancher composé de deux grands carreaux de marbre, on voit des trous où furent sans doute attachées les ferrures du sarcophage. Le tout était en outre entouré d'une colonnade carrée consistant en vingt-quatre colonnes, dont dix-sept sont encore debout. L'autre monument est une plate-forme longue de trois cents pieds, et presque aussi large, qui s'étend sur une chaîne de rochers. On l'appelle *Tukhte Soliman*, le trône de Salomon. C'est un assemblage de gros blocs de marbre. On a pensé que ce vaste monument fut l'un des trônes des anciens rois de Perse, ou du moins le lieu où ils avaient coutume de s'asseoir en public. Aujourd'hui encore cet usage survit, et souvent le souverain s'asseoit sur un tertre élevé dans la plaine de Téhéran, avec un simple pavillon tendu au-dessus de sa tête, et quelquefois même entièrement à découvert pour être vu par la

Digitized by Google

foule assemblée. J'ai moi-même assisté à ce *salam*, sorte d'audience publique du shah actuel, Nasser-ed-Din, qui se montrait au peuple entouré de ses courtisans, avec toute la pompe et la magnificence du cérémonial asiatique.

De Mourghâb je continuai à me diriger par le nord sur Ispahan. Les cavaliers avaient cessé de m'escorter; j'étais accompagné simplement de mes serviteurs et d'un *goulâm*, officier chargé de faire respecter partout l'hôte du *beglier-beg*, et qui en même temps me servait de guide. Nous voyagions en *choparé* ou en courriers, ce qui, en Perse, est la manière la plus prompte de franchir les distances; à chaque relais des chevaux nous attendaient. Il s'en faut de beaucoup que ce service soit régulier; souvent aussi les chevaux sont détestables, mais enfin ils accomplissent le trajet, et un soir je vis resplendir, aux derniers rayons du soleil, les dômes et les aiguilles des édifices d'Ispahan.

Dans les géographes anciens, la petite ville d'*Aspa* ou d'*Aspadana* semble correspondre à la position d'Ispahan, mais aucun renseignement détaillé ne confirme cette apparence, et l'on peut affirmer qu'Ispahan n'avait encore aucune célébrité au temps où Suze et Persépolis étaient les capitales de la monarchie. Cependant les écrivains orientaux font remonter son origine jusqu'aux temps fabuleux, et affirment qu'elle était la capitale de l'Iran, sept cents ans avant Jésus-Christ. D'autres croient qu'Ispahan doit sa fondation à la réunion de deux villages, l'un fortifié par Alexandre, l'autre fondé par Nabuchodonosor. Quoi qu'il en soit, Ispahan est l'une des plus grandes villes du monde. Son emplacement n'a pas moins de quarante kilomètres de circonférence, dans lesquels sont compris des faubourgs, villages, jardins, palais, les uns habités, les autres ruinés. Au temps de Chardin, cette capitale de la Perse comptait six cent mille âmes, et ses habitants répétaient ce propos créé par l'exagération orientale : *Ispahan est la moitié du monde.* Aujourd'hui la ville n'a plus guère que cent mille âmes, et dans ses murs, comme dans les faubourgs, grand nombre de maisons sont désertes. Les rues sont étroites et tortueuses, remplies de poussière en temps sec, et boueuses pendant la pluie. Les maisons sont basses, elles ne présentent sur la rue qu'un mauvais mur. Cette suite de murs, qu'aucune fenêtre n'égaie, leur donne un air mystérieux qu'augmente encore la vue des femmes qui, par d'étroites ouvertures, jettent de temps à autre un coup d'œil furtif sur les passants. Toute l'élégance, tout le luxe sont réservés pour l'intérieur; seulement de loin en loin une haute porte témoigne de la richesse, de la puissance ou de la vanité du propriétaire. C'est dans les monuments publics qu'il faut chercher les traces de la splendeur d'Ispahan. Les mosquées surtout, ornées d'albâtre égyptien, de granit rouge, de colonnes en marbre ou en porphyre, frappent les regards par la splendeur de leurs décorations.

Dans la partie méridionale de la ville s'ouvre, sur un espace immense, la grande place qui porte le nom de *Meïdân-y-Shâh* ou place Royale. Les bazars viennent y aboutir, et les trois plus riches édifices d'Ispahan la dominent. Les bazars constituent dans les cités asiatiques comme une ville à part, mais ceux

Digitized by Google

d'Ispahan me semblaient surpasser par leur étendue et leur richesse tous ceux des autres villes de l'Orient. Dans leurs longues allées voûtées, éclairées d'en haut, et bordées sans interruption de boutiques garnies de marchandises, tout le peuple, bourgeois, portefaix, soldats, muletiers, femmes voilées, derviches, se mouvaient, se pressaient, se heurtaient aux cris répétés de *kabardah! kabardah!* (gare à vous!) Là il me semblait retrouver les scènes, les personnages des *Mille et une Nuits :* le jeune marchand chrétien, la dame de condition et son esclave, le médecin juif, le dellal ou courtier qui montre les marchandises, le barbier qui s'était acquis le glorieux titre de *Silencieux;* tous ces portraits me revenaient en mémoire à la vue de la foule diverse de costumes et de langage qui se pressait autour de moi.

A la sortie des bazars, en débouchant sur la place du Meïdân-y-Shâh, on fait face à une mosquée et à un splendide palais. Le portail de la mosquée, dont le nom persan signifie *royale* ou *principale*, s'élève entre deux minarets élancés dont l'émail bleu se confond avec l'azur du ciel. Une haute arcade ornée de dessins d'un excellent goût, lui sert de porche. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes qui s'élancent de chaque côté d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De longues tablettes de porcelaine bleue, sur lesquelles ressortent en blanc les versets du Coran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. Sous cette arcade immense, une porte en bois de cyprès couverte d'ornements et de lames épaisses en argent massif, ciselées et travaillées à jour, donne entrée dans la mosquée.

J'eus le bonheur d'obtenir la permission expresse de franchir ce seuil interdit aux profanes. Mon guide m'introduisit dans un vestibule où se réunissent pour fumer et causer les fidèles qui viennent de se purifier par la prière. De ce porche on passe dans un cloître intérieur. C'est une vaste cour carrée au centre de laquelle se trouve un bassin pour les ablutions. Des arcades disposées autour de ce préau sont autant de cellules et d'écoles où les moullahs enseignent l'astrologie et mêlent la lecture des poésies philosophiques de Saadi aux commentaires du Coran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître s'ouvre le mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque quand ils font leur prière. Au-dessus du sanctuaire s'élève la coupole, et à côté se dresse la chaire des prédications religieuses. Cette grande mosquée fut élevée par Shah-Abbas au commencement du XIIe siècle. Beaucoup d'autres dressent encore, dans la ville, leurs minarets d'émail ou leurs simples coupoles de briques, mais aucun ne l'égale en richesse et en splendeur.

Le palais élevé par le même souverain est regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture persane et l'édifice principal d'Ispahan. Sa grande entrée est sur la place : elle est formée d'une porte en bois de cèdre ornée de lames et de clous d'argent, et dont les montants sont en porphyre. On peut

Digitized by Google

lire dans Chardin la pompeuse description de ce palais superbe; aujourd'hui elle serait mensongère; au delà de la *Porte Sacrée*, le visiteur ne rencontre presque partout que des ruines. Cependant le palais qu'habitait Shah-Abbas est encore debout au milieu des jardins qu'on appelait les *Huit Paradis*, par allusion à leur délicieux séjour. La pièce principale du kiosque est d'une ornementation remarquable : les murs, les fenêtres, les portes et les plafonds sont tout dorés et couverts de peintures parfaitement exécutées. Six grands tableaux de cinq mètres de long sur trois ou quatre de haut, retracent l'histoire des plus glorieux rois de Perse et des fêtes royales. Cette salle était celle du trône; elle communiquait avec un salon orné d'innombrables glaces de Venise et de peinture de toute sorte. L'or, le stuc, l'azur, l'albâtre s'y mêlent de la base au plafond. Un grand bassin d'eau sans cesse renouvelée est au milieu. Une des faces de ce vestibule royal, exposée au nord, est entièrement ouverte sur un portique formé de dix-huit colonnes dorées et tournées en spirale qui supportent un toit sous lequel l'air circule et se répand sans obstacle à l'abri du soleil. Quant aux grandes pièces que les voyageurs du XVIIe siècle ont décrites, et qui portaient, selon les usages auxquels elles étaient destinées, les noms de *Maisons des Coffres*, *des Pipes*, *du Café*, *des Flambeaux*, on les chercherait vainement; je n'ai rien retrouvé de la salle où Chardin dit qu'étaient déposés, au milieu de coupes et de bouteilles d'onyx, d'agate et de cornaline, de jaspe, de cristal, d'ambre et de corail, les vins de Géorgie, de Carmanie et de Schiraz, tandis que sur les murs on lisait cette sentence : *La vie est une ivresse successive, le plaisir passe, le mal de tête demeure.*

Outre les débris de ce magnifique palais, Ispahan montre aussi une retraite charmante qui sert de résidence au gouverneur actuel d'Ispahan. C'est l'*Anarat-Serpouchet*, créé par un fils de Feth-Ali-Shah pour être l'un des paradis de l'Orient, l'asile de toutes les voluptés, et qui respire encore toutes les délices de la vie orientale; le chèvrefeuille, la rose, le jasmin embaument ses jardins et serpentent sur l'albâtre de leurs vasques. Les appartements intérieurs éclairés par un jour mystérieux, recouverts de tapis moelleux, fermés par de riches tapisseries, rappellent les jouissances raffinées et subtiles qu'avait inventées leur maître, disciple voluptueux de Hafiz. Dans un large bassin toujours plein d'une eau limpide et profonde se baignent seize cariatides en marbre, groupées par quatre, et supportant quatre colonnettes de glace et d'or, le long desquelles glisse une douce lumière. Sur sa nappe tranquille, de larges nénuphars en cristal laissent échapper de leurs longs pistils de gracieux jets d'eau dont les gouttes éparpillées rafraîchissent la salle. Partout de vives peintures, des sculptures gracieuses, de riches mosaïques. Cent miroirs répètent les détails de cet ensemble enchanteur. Ce lieu charmant, de construction récente, est le palais le mieux conservé d'Ispahan.

Un autre édifice de l'ancienne capitale de la Perse, qui mérite d'être mentionné bien qu'il ait disparu, est une tour haute d'environ soixante pieds, con-

Digitized by Google

struite en forme de cône et composée d'une masse compacte de briques séchées au soleil. On l'appelait la tour des Cornes parce que l'extérieur en était revêtu de crânes de différentes bêtes fauves avec leurs cornes. Aux trois quarts de la tour il y avait une espèce de chapiteau formé par des bois de cerf extrêmement longs. Voici, suivant la tradition, comment fut élevé ce singulier édifice. Un roi de Perse ayant tué à la chasse une grande quantité d'animaux, dont on avait jeté les têtes dans un lieu proche du palais, dit en riant qu'il aurait bien voulu conserver ces dépouilles et les léguer à la postérité. L'architecte du palais, qui était présent, dit alors : « Prince, si vous l'ordonnez, j'élèverai une tour dans la construction de laquelle je ferai entrer ces têtes d'animaux, de telle façon qu'on les voie toutes. » Comme l'on demandait combien de temps et d'argent il faudrait pour construire cet édifice, l'architecte répondit que le monument serait fait sans qu'il en coûtât rien, et avant que le roi eût achevé son repas. Le roi frappé de cette promesse voulut en voir l'exécution, et il alla prendre son repas. L'architecte avait dans le voisinage une grande quantité de terre glaise préparée pour en faire des briques. Il avait aussi tous les ouvriers sous sa main; il les mit à l'œuvre en toute hâte, et la tour fut achevée en quelques heures. Le roi retournant à la place où il avait laissé quelque temps auparavant une place vide et nue, fut surpris de voir une tour qui s'y était élevée comme par enchantement, et se tournant vers un de ses officiers, il lui dit : « Que penses-tu de mon architecte? » L'officier, qui était l'ennemi de celui-ci, répondit que le travail laissait à désirer et qu'il y manquait certainement quelque chose; le roi furieux s'écria : « Oui, il y manque la tête d'une bête, et c'est la tienne ! » Il le fit décapiter et mit sa tête en haut de la tour. Aujourd'hui la tour des Cornes a cessé d'exister, elle était déjà en partie ruinée au temps des voyageurs Chardin et Kæmpfer.

Ispahan est située sur l'une de ces rivières, nombreuses dans toute l'Asie centrale, qui n'ont leur embouchure dans aucun lac ou dans aucune mer, et qui se perdent dans les sables de la contrée ; c'est le Zendahroud, large cours d'eau sur lequel ont été jetés autrefois des ponts magnifiques, aujourd'hui en partie ruinés. Le plus fameux de ces ponts est celui d'Allahverdi-Khan. Il a trois cent soixante pas de long et vingt de large. Le milieu est destiné aux cavaliers et aux bêtes de somme : on a construit de chaque côté une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme de cette galerie sert aussi de passage, elle est protégée par des parapets, et on y monte par des escaliers construits dans une tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti en briques et en pierres de taille calcaires fort dures. Il a trente-quatre arches de pierre fort grandes.

Du temps de Chardin, il y avait encore à Ispahan un pont appelé pont de *Hasanabad* et pont de *Baba-Rocneddin;* voici la description qu'en fait le voyageur : « Le pont n'est pas moins beau que le précédent, quoiqu'il ne soit pas si grand, parce que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. Il a cent soixante-dix pas de long et vingt-quatre de large, avec des chaussées au bout, en talus, de

Digitized by Google

vingt-cinq pas, flanquées de murs en pierre et terminées par deux gros piliers de marbre brut. Le pont est bâti sur un fondement de grandes pierres de taille, lequel est une fois plus long que le pont, et si haut, que durant l'été, l'eau ne saurait monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe par de grands soupiraux faits à ce fondement, d'où elle tombe en cascades dans son lit accoutumé, ce qui surprend merveilleusement et produit un murmure tout à fait agréable. Les arches sont percées à six pieds au-dessus du fondement, d'où le promeneur voit et entend l'eau couler sous ses pieds. Entre chacune des arches, il y a des pierres de six pieds de haut disposées de manière à ce qu'on puisse traverser le pont par-dessous, même quand l'eau coule à six pieds de hauteur dans son lit. Le dessus du pont n'est pas moins magnifique. Les parapets, élevés de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades et percés d'un bout à l'autre dans leur longueur par une ouverture assez large pour qu'un homme s'y puisse promener à l'aise. Ces murs sont revêtus des deux côtés de carreaux d'émail. Le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies... Au bout du pont s'élèvent quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus étant fait en terrasse, par laquelle on va d'un côté du pont à l'autre. L'intérieur de ces kiosques est décoré de peintures et de sentences parmi lesquelles on lit :

« Le monde est un vrai pont : achève de le passer. Mesure, pèse tout ce qui « se trouve sur le passage. Le mal partout environne le bien et le surpasse. »

Ces ponts jetés sur un torrent presqu'à sec en été et qui n'est jamais navigable, étaient moins des constructions d'une utilité réelle que les monuments d'une éclatante splendeur ; il en est d'eux comme de tous les autres édifices d'Ispahan, ils sont presque entièrement détruits ; mais leurs nobles débris respirent la magnificence, et le voyageur emporte de l'ancienne capitale des shâhs musulmans, de même que de Persépolis, une idée de grandeur et de puissance qui fait revivre dans son esprit les jours où la Perse était la nation la plus prospère et la plus redoutée de l'Asie entière[1].

CHAPITRE XXXVI

TÉHÉRAN. — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE MODERNE DE LA PERSE. LA RUSSIE, L'ANGLETERRE, LA FRANCE DANS CE PAYS.

Cette impression m'accompagna longtemps au sortir d'Ispahan, parce que longtemps encore ses édifices se montrèrent à mes yeux dans le lointain. Nous continuions à nous diriger vers le nord ; le nouveau but de mon voyage était la capitale actuelle, Téhéran. Le trajet s'accomplit à cheval de la même manière

1. Eugène Flandin, Ispahan et Téhéran; *Rev. des Deux Mondes*, septembre 1851. — De Bode, *Luristan et Arabistan*. — Chardin, *Voy. en Perse*, édit. Langlès. — *Univ. Pittor.* la Perse.

Digitized by Google

que de Mourghâb à Ispahan. Les plaines que je traversais étaient plus fertiles ou mieux cultivées qu'aucune de celles que j'eusse encore vues en Perse. Après trois heures de marche, nous nous trouvâmes au village de Guez, dont les habitants ont déployé une industrie merveilleuse pour construire sous terre, et entretenir des aqueducs qui leur fournissent l'eau nécessaire à l'arrosement. De ce village nous courûmes en deux étapes à Kachân, petite ville autrefois célèbre pour ses fabriques de soie brochée, de satins et de magnifiques brocarts. Aujourd'hui un petit nombre de métiers seulement y sont encore en activité; la concurrence anglaise a porté aux manufactures persanes un coup mortel; car par une bizarre anomalie, tandis que les Persans sont accablés d'impôts prélevés sous toutes les formes, il n'y a, pour les marchands européens en Perse, ni douanes, ni patentes, ni contributions d'aucune espèce. Cet état de choses est une des preuves les plus flagrantes de la désorganisation profonde dans laquelle se trouve l'administration publique de ce pays; aussi, presque partout, les toiles, les velours, les brocarts d'or et d'argent que produisaient les manufactures persanes, et qui faisaient l'envie et l'admiration de l'Europe, ont fait place, en Perse même, aux draps grossiers et aux cotonnades anglaises.

Après Kachân, nous traversâmes Khoum, cité sainte, qu'annonce au loin sa mosquée à coupole d'or. Cette petite ville, en partie ruinée, est baignée par une rivière qu'on passe sur un pont de douze arches. Vainement Feth-Ali-Shah qui honorait Khoum d'un pieux respect, au point de ne marcher qu'à pied dans ses murs, essaya de la relever; Khoum est déserte, les sépultures même des pieux personnages qui s'y firent enterrer n'ont pas échappé à la destruction. Chaque année, cependant, cette ville voit les pèlerins accourir encore de toutes les provinces de la Perse au tombeau de Fatmé Massuma (la Pure), petite-fille d'Ali, amenée jadis de Bagdad par son père, l'imân Moussa qui voulait la soustraire aux persécutions du khalife. A sa mort, on dit que Mahomet l'enleva au ciel; mais son tombeau quoique vide n'en est pas moins adoré. Le mausolée, tout de marbre et d'or est entouré d'une énorme grille d'argent massif, auprès de laquelle sont répandues de riches offrandes.

Entre Khoum et Téhéran, aucun lieu remarquable n'arrêta notre marche; et j'entrevis enfin dans l'horizon les murs de la résidence royale. Téhéran n'a guère que quatre ou cinq kilomètres de circuit. Ses murailles sont flanquées de tours et se dressent sur l'escarpement d'un large fossé. Les portes ornées de briques émaillées de diverses couleurs sont défendues par une espèce de petit port dont les ouvrages tombent en ruines. La capitale actuelle de la Perse est loin d'offrir le coup d'œil grandiose de la ville qu'elle a détrônée. Une longue ligne en briques jaunâtres, surmontée par les coupoles de mosquées et les kiosques du palais du shâh, tel est le premier aspect qu'elle présente. Dans les mosquées on ne retrouve, ni la grandeur d'ensemble ni la richesse de détails qui donnent tant de magnificence aux édifices d'Ispahan. On voit que Téhéran n'est, en quelque sorte capitale que par accident; les *Kadjars* qui ont fait de cette cité de second ordre la

Digitized by Google

principale ville de leur royaume, n'ont eu ni les goûts, ni les ressources qui perpétuent à Ispahan le souvenir de la dynastie glorieuse des Sophis. La seule partie de la ville qui soit digne d'intérêt est celle qu'on appelle l'Ark. C'est là que se trouvent le palais du shâh et les habitations des principaux personnages de la cour. Selon l'usage oriental, l'Ark est un quartier placé vers le centre de la ville, et séparé des autres par une muraille fortifiée au pied de laquelle sont des fossés qu'on traverse sur un pont-levis.

Toute la *Place-Royale* a un aspect guerrier; elle est défendue par plusieurs pièces d'artillerie hors de service, entre autres par un énorme canon que les habitants de Téhéran ne trouvent cependant pas inutile, car en vertu d'un usage assez bizarre, il est convenu que tout coupable réfugié sous son affût est inviolable, quel que soit le crime qu'il ait commis. Les écuries du roi et des ministres étrangers, les mosquées et quelques tombeaux jouissent du même droit d'asile.

Le sérail se compose de plusieurs édifices ou palais séparés qui s'élèvent au milieu de grands jardins; celle de ses portes qui donne sur la place Royale s'appelle *Porte de la Félicité*. Une partie seulement de la place Royale est accessible; c'est celle que l'on rencontre après avoir passé devant les corps de garde. Cet espace est planté de grands arbres à l'ombre desquels une eau fraîche et limpide coule dans des bassins et des canaux de marbre. A une des extrémités de cette enceinte d'honneur s'élève la salle du trône qui forme le centre d'un petit édifice dont les deux ailes contiennent des salons réservés pour les personnages que le shâh admet comme spectateurs aux cérémonies de sa cour.

La salle du trône n'est pas fermée; une vaste ouverture la laisse voir en entier. De magnifiques colonnes taillées dans des blocs d'albâtre décorent cette pièce somptueuse. Un immense rideau ou *perdah* en toile double, orné d'arabesques peints et s'élevant ou se baissant à volonté, forme au-dessus de la salle une sorte de tente qui n'y laisse pénétrer qu'un mystérieux demi-jour. Toute cette pièce est d'une grande magnificence; des portraits de rois, des tableaux de batailles en couvrent tous les panneaux; ces peintures sont reliées entre elles par des arabesques et par de délicates moulures. Au milieu de toutes ces richesses, s'élève le trône, vaste table d'albâtre, couverte de coussins en brocart d'or qui sont retenus par un dossier sculpté soutenu lui-même par deux petites colonnettes. Des lions, des sphinx, des cariatides entourent et protégent ce siége sur lequel le shâh vient s'asseoir aux grandes fêtes, dans toute la pompe de la majesté royale.

Les maisons de Téhéran contrastent, par leur aspect pauvre et chétif, avec la magnificence de la demeure royale. Elles sont basses, et très-peu d'entre elles ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; leurs matériaux de briques et de boue ne permettent pas un plus grand développement sans danger pour la solidité de tout l'édifice; malgré cette précaution, il n'est pas rare que les pluies torrentielles du printemps abattent des rues entières.

Sans les motifs politiques de Kadjars, on aurait peine à comprendre que

Digitized by Google

Téhéran ait été choisie pour capitale de la Perse, quand, à part son infériorité pour les monuments archéologiques et les souvenirs de l'histoire, on songe qu'elle s'élève dans une région insalubre, et que l'absence de tout cours d'eau contribue à y entretenir une malpropreté malsaine. Cette ville est située dans une vaste plaine à trois lieues des monts Albouz qui la dominent au nord, et forment un point de vue assez pittoresque ; le vent du sud y arrive brûlant, et la mauvaise qualité de ses eaux de puits occasionne des fièvres malignes et putrides, et des dyssenteries souvent mortelles. Pour éviter ces fléaux, les habitants quittent la ville. Les pauvres et les personnes que leurs occupations attachent à Téhéran sont les seuls qui y restent; ceux-ci même sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfants dans les villages des environs, passer les deux derniers mois de l'été et le premier de l'automne.

Je séjournai peu dans cette triste capitale ; l'état de guerre entre la Porte et la Russie m'interdisait l'Arménie et les régions pittoresques du Caucase, je résolus de me rendre en droite ligne à Bagdad, en franchissant l'extrémité orientale du Kurdistan. Mais avant de quitter la capitale de la Perse, il n'est pas hors de propos de rappeler quelques faits de son histoire moderne, et d'apprécier la position dans laquelle cette contrée si riche autrefois, aujourd'hui si déchue, se trouve vis-à-vis des deux grandes puissances européennes de l'Asie : la Russie et l'Angleterre.

Après le démembrement qui suivit la mort d'Alexandre le Grand, la Perse entra dans le partage de Séleucus Nicator; elle ne fut qu'une province de l'empire de Séleucides, jusqu'au jour où les cavaliers parthes, abandonnant leurs déserts, l'envahirent et y fondèrent la dynastie glorieuse des Sassanides, dont les grands rois, Sapor, Vavaranès, Chosroès humilièrent plus d'une fois les armes romaines : c'était Sapor Ier qui, en 271, faisait écorcher vif l'empereur Valérien son prisonnier, clouait sa peau aux marches de son trône, et forçait les ambassadeurs romains de fouler ce trophée cruel. Mais 636 ans après Jésus-Christ, lorsque l'ère musulmane ne comptait encore que quatorze ans, le calife Omar se jeta sur la Perse et la conquit à la loi du Prophète. La domination arabe dura six siècles, de 636 à 1220; pendant ce temps la Perse subit de nombreux démembrements; il n'y eut presque pas de province où ne régnât une dynastie particulière. Les Gaznivides, les Gourides, les Bouïdes, descendants d'un pauvre pêcheur de la race de Sassan, les Seldjoucides, se disputèrent ce riche royaume et en arrachèrent chacun des lambeaux. Dgengiz-Kan établit au XIIIe siècle la domination des Mongols. Timour passa ensuite comme un torrent dévastateur, mais sa race dura moins encore que celle de Dgengiz. La tribu turcomane du *Mouton-Blanc* se jeta à son tour sur ce pays envahi tant de fois, et le soumit; mais ses chefs se perdirent par leurs dissensions, et firent place à la dynastie célèbre des Sophis.

L'un des plus illustres Sophis fut Shah-Abbas, qui s'éleva au trône, malgré les rivalités, par son courage, fut victorieux du Grand-Seigneur et prit aux Portu-

Digitized by Google

gais le port d'Ormuz à l'entrée du golfe Persique. Ce glorieux souverain mourut en 1628, à l'âge de soixante-dix ans. Ses descendants occupèrent le trône pendant encore un siècle. Mais en 1722, Hoseïn-shâh, attaqué par l'Afghan Mahmoud, perdit successivement ses provinces, se vit enlever sa capitale, et alla lui-même déposer la *tourah*, aigrette royale, aux pieds de son vainqueur.

Ainsi s'établit pour quelques années en Perse la dynastie des Afghans; mais les antipathies religieuses des Perses chiites contre leurs vainqueurs sunnites, unies aux haines nationales, ne tardèrent pas à proscrire les usurpateurs. Les mécontents se groupèrent autour d'un héritier des Sophis, Thamas, qui, grâce aux talents et au courage d'un officier de fortune du nom de Nadir, fut reconnu shâh. Mais le libérateur de la Perse ne put se contenter de la seconde place; il brisa lui-même le trône qu'il avait élevé, et prit le diadème. Son règne fut une longue série de guerres contre les Turcs, les Afghans et les Hindous. Ses officiers allèrent jusqu'au Bosphore dicter la paix au sultan. Vainqueur des Tatars et des Afghans, maître d'Hérat, de Candahar, du Caboul et de Balk, Nadir passa l'Indus, s'empara de Lahore, et descendant la vallée du Gange, il alla soumettre Delhi d'où il emporta d'immenses richesses. Cependant une faction se forma contre lui et le fit assassiner, après quinze ans de règne.

A la mort de Nadir, des soldats, des ambitieux, des aventuriers, rêvèrent la même fortune et prétendirent à la royauté. Un de ses anciens soldats se saisit du sceptre, mais Kerim-Khan le Zend fit pardonner par ses vertus son usurpation : jamais il ne prit le nom de roi, il se contenta du titre de *vekil* ou régent; s'il ne fut pas conquérant comme Nadir, il eut les vertus d'un législateur. Sous son administration énergique et modérée, les arts et les lettres refleurirent comme aux beaux jours des Sophis, et ramenèrent en Perse la prospérité. Ce fut lui qui affectionna particulièrement Schiraz, et l'historien persan de cette époque a dit de cet homme remarquable : « Les rayons de ce soleil majestueux s'étendaient sur tout l'empire; mais l'influence de sa bienfaisante chaleur se faisait particulièrement sentir à Schiraz. Les habitants de cette ville favorisée jouissaient du bonheur le plus tranquille; près de leurs jeunes filles à *face de lune*, leurs jours s'écoulaient dans une douce oisiveté. Le vin circulant au milieu des joyeuses sociétés, animait leurs plaisirs, et l'amour remplissait tous les cœurs de ses plus pures jouissances [1]. »

A la mort de cet homme illustre qui avait exercé si noblement le pouvoir, en en dédaignant les pompes extérieures, les discordes se réveillèrent. L'eunuque Aga-Mohammed-Khan, enferma dans Kerman le successeur de Kerim, s'empara de cette ville qu'il livra à un affreux pillage, fit périr le shâh Ali-Khan et tous les princes de sa race, puis il s'assit sur le trône dont tant de massacres lui avaient ouvert le chemin. Cet autre Narsès régna avec fermeté pendant vingt ans sur la Perse, et fut le fondateur de la dynastie actuelle des Kadjars. Il laissa en 1798 le trône à son neveu Feth-Ali-Shâh. Celui-ci ne songea qu'à dépenser

1. Ali Risa, historien de la famille Zend, cité par M. Eug. Flandin.

Digitized by Google

pour son harem les richesses qu'avait amassées son oncle. Il eut de ses six cents concubines près de cent cinquante enfants. Son long règne, qui ne finit qu'en 1834, eut cependant une importance extrême par suite des triples efforts de la France, de l'Angleterre et de la Russie pour établir, par les négociations ou par les armes, leur influence en Perse.

La position géographique de la Perse fait de cette contrée la barrière qui sépare en Orient l'Angleterre de la Russie; et en attendant que ce royaume devienne pour ces deux grandes puissances un champ de bataille, il est le théâtre constant de leurs luttes diplomatiques. La France, bien que sans possessions dans le centre de l'Asie, pouvait saisir un rôle politique, en interposant, entre les deux rivaux, sa médiation, et en protégeant l'indépendance de la Perse. C'est ce que comprit Napoléon; il envoya à Téhéran, en 1805 et en 1809 l'orientaliste Jaubert et le général Gardanne, avec des lettres pour le shâh; entre autres conseils, il disait à ce souverain : « Tu te défieras d'une nation de marchands qui, dans l'Inde, trafique de la vie et des couronnes des souverains, et tu opposeras la valeur de ton peuple aux incursions que la Russie tente souvent sur la partie de ton empire qui est voisine de son territoire. » La politique suivie par l'empereur français n'eut que de très-faibles résultats, parce que l'intervention fut abandonnée lorsque lui-même cessa de régner. Nous n'eûmes plus d'ambassadeur à Téhéran jusqu'en 1840 et 1845; à deux reprises, le roi Louis-Philippe envoya M. de Sartigues, comme ambassadeur au shâh de Perse; mais cette mission sur laquelle les travaux de MM. Flandin et Coste ont jeté un si vif éclat, a été féconde pour la science et l'archéologie, bien plus que pour la politique. M. de Sartigues quitta la Perse en 1849, et nos relations avec ce pays n'ont pas été reprises depuis cette époque.

Au moment où Napoléon s'efforçait de mettre la Perse en garde contre les tentatives des Russes, ces éternels ennemis de tous leurs voisins envahissaient les bords de la Caspienne. La guerre dura plusieurs années. Au mois d'octobre 1813, l'intervention officieuse de l'Angleterre amena le traité qui fut signé à Gulistan. La Perse acquit la paix au prix de quelques sacrifices d'argent et de territoire; elle jouit, de 1813 à 1826, d'une tranquillité que l'Angleterre mit à profit pour s'insinuer avec sa constance et sa fermeté habituelles dans les conseils du shâh; elle hérita de l'influence que les ambassadeurs de Napoléon avaient conquise : ses officiers furent admis comme instructeurs dans l'armée persane, et son commerce prit dans tout le royaume un accroissement considérable. Cependant elle ne put pas empêcher, en 1826, le renouvellement des hostilités avec la Russie. La guerre, qui dura jusqu'en 1828, aboutit au traité désastreux de Turkmantchay, en vertu duquel la Perse abandonna aux Russes les provinces de Talich, de Hiran et de Hackchiran, reconnut pour frontière l'Araxe dans une grande partie de son cours, céda la navigation exclusive de la Caspienne aux bâtiments russes et enfin paya une indemnité de quatre-vingts millions de roubles. En échange de ces immenses sacrifices, le shâh se contentait de la protection russe pour sa personne, et d'une garantie pour la succession régulière des

Digitized by Google

Kadjars de la branche aînée. Il y eut à Téhéran une affreuse protestation, ce fut le massacre, par le peuple ameuté, de l'envoyé russe et de quarante personnes de sa maison. Mais les conditions du traité infâme subi par Feth-Ali, n'en subsistèrent pas moins, et la Perse dégradée, avilie à ses yeux même, par la lâche condescendance de son souverain, se précipita chaque jour davantage vers sa ruine.

En 1834, Feth-Ali eut pour successeur son petit-fils Méhémed, qui entreprit, à l'instigation des Russes, le siége d'Hérat; les *protecteurs* de la Perse espéraient établir dans cette ville, devenue persane, un poste avancé au nord de l'Afghanistan. Ce fut donc le désir d'entraver ce projet qui décida l'Angleterre à défendre Hérat; elle envoya une flotte dans le golfe Persique, et, par ses menaces, fit lever le siége. Cette intervention qui sauvait Hérat et semblait déjouer les projets russes, contribua encore à servir la Russie, tant ses agents à la cour de Téhéran déployèrent d'habileté; ils surent persuader au shâh que l'Angleterre qui pouvait conduire si rapidement ses vaisseaux de Bombay au golfe Persique, était leur véritable ennemie, et ils portèrent le dernier coup à son influence. Depuis ce temps, les Russes qui semblent au shâh moins dangereux que les Anglais, bien qu'en réalité ils le soient bien plus, sont plus favorablement accueillis que ces derniers à Téhéran. Dans le grand débat qui, en ce moment, émeut le monde, la Perse reste indécise, alors que tout lui trace la ligne de conduite qu'il lui convient de suivre, et que la communauté de religion, d'intérêts politiques, l'espérance enfin de recouvrer quelques-unes des riches provinces qu'elle a perdues, semblent l'engager puissamment à s'unir contre sa redoutable ennemie à la Turquie et aux puissances de l'Europe occidentale[1].

CHAPITRE XXXVII

ÉTAT ACTUEL DE LA PERSE. — SOULTANIEH. — TAURIS.

L'organisation intérieure de la Perse est déplorable; c'est le despotisme oriental avec tous ses excès. Un premier ministre délégué du souverain gouverne au nom du shâh; il est à la fois ministre de l'intérieur, de la guerre, des finances et des affaires étrangères. Les gouverneurs des provinces, des districts, et tous les employés chargés de la justice et du prélèvement de l'impôt, sont nommés par lui. Ce grand vizir est toujours dans une situation très-difficile : les intrigues intérieures le minent sourdement et sans relâche, en même temps que chaque jour il est obligé de lutter contre les obsessions rivales de l'Angle-

1. Téhéran et Ispahan, par M. Eug. Flandin. — *Rev. des Deux Mondes*, septembre 1851 et septembre 1852. — *Annuaire des Deux Mondes*, Perse 1850. — *L'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale*, art. de M. Peyrat, dans le journal *la Presse* du 10 janvier 1854.

Digitized by Google

terre et de la Russie. Une pareille tâche dépasse souvent ses forces; il ne peut pas maintenir la balance constamment égale entre les deux puissances qui se disputent sa docilité et ses bonnes grâces, dès qu'il a pris parti pour l'une ou pour l'autre, il se crée une hostilité puissante qui ne désarme qu'à sa chute. En 1852, le premier ministre a été assassiné par ordre du shâh, et ses successeurs ont à redouter de même les supplices ou l'exil.

A côté du despotisme royal, une autre puissance possède une certaine autorité, c'est le clergé qui rend la justice conjointement avec les gouverneurs et les magistrats civils. Il n'est pas plus intègre que ces derniers et donne, comme eux, gain de cause à la partie la plus offrante. Les Persans appartiennent à la secte religieuse des chiites, c'est-à-dire qu'ils repoussent les califes étrangers à la famille de Mahomet, et font commencer le califat seulement à Ali, gendre du Prophète. Cette dissidence religieuse est, pour les Perses, une cause fâcheuse d'inimitié contre les Turcs, qui sont musulmans sunnites.

L'armée régulière doit se composer de soixante-dix mille hommes; mais en temps de paix, elle n'atteint pas la moitié de ce chiffre. L'artillerie forme un corps à part de deux mille hommes; elle a un grand nombre de canons, mais qui tous sont mal montés, ou pour la plupart même sans affûts. La cavalerie, entièrement irrégulière, se compose de la levée en masse des hommes valides qui sont en possession d'un cheval parmi les tribus nomades. Ces cavaliers, adroits et lestes, peuvent être comparés aux Cosaques des armées russes, et ils rendent le même genre de services. Les soldats persans sont de beaux hommes, durs à la fatigue et courageux, mais peu soumis à la discipline, malgré les leçons des officiers français qui jusqu'en 1815 et depuis 1840 ont été chargés de les instruire. Peu et mal payés, ils se révoltent fréquemment pour obtenir l'arriéré de leur solde interceptée le plus souvent et retenue par les officiers supérieurs.

Ces mêmes abus se retrouvent dans l'administration des finances, malgré une organisation qui, dans le principe, est bonne. Une cour supérieure des comptes est instituée pour examiner et contrôler les comptes de tous les employés de l'État. Aujourd'hui elle ne sert plus qu'à légaliser les déprédations des gouverneurs qui n'ont pas négligé, en faisant leur fortune, de s'assurer par de riches présents la bienveillance des membres de la cour. Les revenus de l'État devraient se monter à 40 ou 45 millions de francs, mais le tiers de cette somme reste dans les mains des officiers chargés de la perception. Ce sont les paysans, c'est le peuple industrieux des villes qui seuls supportent toutes les charges. Les villages appartenant à l'État doivent le tiers de leurs produits, tous les autres la dîme, plus les frais de logement du gouverneur, l'entretien du chef de la police et des officiers en mission, et les frais de perception de l'impôt. En outre, les hommes paient une cote personnelle, les maisons et les bestiaux un impôt. Enfin les douanes prélèvent de fortes sommes sur le produit des industries diverses dans les villes. Les marchandises étrangères ne paient à leur entrée et à leur sortie de Perse qu'un simple droit de cinq pour cent. Aussi tout le commerce est-il dans

Digitized by Google

les mains des Anglais. Les Russes se sont privés eux-mêmes des bénéfices considérables qu'ils auraient pu prélever : dans l'espoir de contrarier le commerce de la Grande-Bretagne et de s'assurer l'approvisionnement exclusif de Tauris, ils ont prohibé sur leur territoire le transit des marchandises anglaises ou allemandes expédiées en Perse. Mais un service de bateaux à vapeur s'est organisé de Constantinople à Trébizonde; puis des caravanes qui passent par Erzeroum prennent les marchandises et les transportent en trente ou quarante jours de Trébizonde à Tauris, et l'industrie anglaise continue d'alimenter les provinces occidentales de la Perse. L'Angleterre a donc un grand intérêt à entretenir dans la Mer Noire des forces suffisantes pour protéger son commerce avec Trébizonde contre la jalousie et les agressions des Russes. Les importations de cotonnades anglaises atteignent à elles seules un chiffre annuel de vingt millions, tandis que tout le commerce russe ne dépasse pas le quart de cette somme.

Tel est l'état sommaire de l'administration et du commerce en Perse. On voit que cette malheureuse contrée se trouve, à l'intérieur, dans une situation misérable qui s'aggrave chaque jour et se complique d'insurrections et d'attentats contre la vie du souverain, tandis qu'au dehors elle est pressée par des ambitions rivales qui, un jour peut-être, ensanglanteront son territoire. La Perse cependant est toujours un pays aimé du voyageur à cause des qualités, du caractère généreux et du courage de ses habitants. On a dit que la Perse était la France de l'Asie, et ce mot est vrai à plus d'un titre : nation spirituelle et vive, amie des plaisirs, inconstante dans ses désirs, elle est riche en poëtes, elle conserve de magnifiques vestiges de tous les arts; et c'est elle qui, dans le centre de l'Asie, passe pour posséder le monopole du bon goût et de l'intelligence. Il n'est pas un voyageur qui n'ait vivement déploré la ruine de ce pays. Pour moi, je ne me lassais pas d'admirer la noblesse du caractère persan, en même temps que la beauté des hommes robustes et bien faits, au teint basané, à l'œil vif et spirituel qui, pour la plupart, avec une véritable intelligence des intérêts politiques de leur pays, faisaient bon accueil au voyageur français. Le costume persan contribue beaucoup à faire ressortir la beauté des hommes. Il consiste en une robe longue et serrée à la taille qui descend à la cheville du pied; elle est de soie, de brocart, de l'étoffe des châles, ou de coton. Par-dessous on porte une tunique d'indienne moins longue que la robe et qui s'ouvrant sur la poitrine, laisse entrevoir la chemise de soie, de coton ou de lin. Au logis ou dehors, à pied, les hommes chaussent des mules à talons élevés; lorsqu'ils montent à cheval, ils portent des bottes qui dépassent les genoux. Un châle jeté autour des reins en ceinture laisse voir le manche du poignard qui jamais ne quitte le Persan. La couleur des vêtements varie selon la mode, qui en Perse est très-mobile. La coiffure adoptée par tout le monde depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, est un bonnet haut de dix-huit pouce. Une barbe noire et touffue orne presque tous les visages, et fait ressortir leur mâle dignité. Il est bien difficile de voir la figure des Persanes; il faut, pour contempler ces merveilles de l'Orient, la faveur d'un hasard exceptionnel,

Digitized by Google

comme celui qui ouvrit à M. Flandin le harem du prince gouverneur de Tauris.

Le voyageur fut convié à un souper dans le harem même, et les femmes charmèrent ce repas par leurs danses et par la musique. « Les danses, dit M. Flandin, se succédèrent à des intervalles très-rapprochés, et ces femmes qui avaient d'abord paru ne danser que par complaisance pour le maître, finirent par y prendre un si grand plaisir et s'y animer tellement que la vivacité et l'étrangeté de leurs mouvements les faisait paraître folles. Dans certains moments d'excitation, le jeu précipité de l'orchestre leur faisait atteindre le paroxysme de l'exaltation et elles tombaient étourdies dans une surexcitation nerveuse. Je trouvai ces danses plus originales que gracieuses : c'étaient des mouvements brusques et désordonnés qui tenaient du délire. Quand enfin la fatigue eut réduit les danseuses au repos, je pus examiner tout à mon aise la manière dont elles étaient accoutrées. Leurs vêtements étaient tous taillés sur le même patron. Ce que j'en vis me parut fort simple ; le prince, par ses explications, eut la bonté de suppléer à ce que je ne voyais pas. Les femmes persanes ne portent pas de chemises ; elles ont seulement un corsage juste qui serre la taille et la dépasse un peu de manière à retomber sur la jupe. Sur la poitrine les deux côtés du corsage ne se joignent pas, ils y laissent un intervalle un peu plus large que la main, que remplit une pièce d'étoffe indépendante de la veste et qui s'y attache à volonté au moyen d'agrafes. Une large jupe serrée au-dessus des hanches, traîne sur les pieds. Les cheveux sont taillés droit au-dessus des sourcils, et pendent en longues nattes par derrière. Les Persanes y ajoutent des fleurs, des rubans et d'autres ornements ; l'une des beautés les plus recherchées de ces femmes, c'est d'avoir les sourcils très-allongés et joints au-dessus du nez. Cette disposition des sourcils qu'on sait obtenir ou imiter par des moyens factices est assez naturelle chez les femmes de l'Iran. La plupart d'entre elles paraissent avoir de très-petites bouches, de belles dents, des traits généralement fins et doux, et les yeux très-fendus. Elles ont l'habitude de se teindre en noir le bord inférieur des paupières, et de prolonger dans les coins la ligne noire qu'elles tracent à la racine des cils au moyen d'une petite pointe très-fine trempée dans du noir. Les plus raffinées se placent des mouches et se mettent du rouge. Toutes se teignent les mains en couleur orange avec du *hennèh*, teinture qu'on leur apporte de l'Inde. Elles se font ainsi comme des gants jusqu'aux poignets. La plante des pieds subit la même opération, de manière à figurer un soulier, et les ongles sont peints avec du carmin. »

Les anciens voyageurs Tavernier et Chardin disaient : « Les Persanes sont droites, grandes, élancées, très-bien faites ; celles qui restent renfermées dans les harems sont très-blanches. Elles ont en général une belle chevelure, des yeux noirs très-fendus et très expressifs, des traits réguliers. On peut leur reprocher d'avoir le visage trop arrondi ; mais c'est une beauté extrême dans le pays, puisque les poëtes, pour faire un éloge complet de la femme qu'ils préfèrent, la comparent à une pleine lune. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



PERSANS.



FEMMES PERSANNES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Persanes sortent peu, et dans les rues elles sont tellement bien cachées et enfermées dans un grand voile qui les couvre de la tête aux pieds, qu'il est impossible de rien distinguer. Leur tournure même se dérobe sous les longs plis du *tchader*. De plus, elles attachent de chaque côté de la tête une petite pièce d'étoffe blanche au milieu de laquelle est une broderie à petits jours placée sur les yeux. Cette espèce de grillage leur permet de se guider sans laisser aucun regard curieux se glisser au travers. Le bas de leurs jambes est enfermé dans de larges pantalons. Elles sont chaussées de petites babouches jaunes ou vertes, à pointes retournées, et dont le talon fort pointu ne vient guère qu'au milieu de la plante du pied. Quelquefois, quand la rue est déserte, elles se permettent de lever leur masque afin de respirer à l'aise; mais elles le rabattent sur leur visage dès qu'elles aperçoivent un homme, fût-ce leur mari. En Perse, comme dans la plupart des autres pays musulmans, le bénéfice de la loi mahométane qui admet la pluralité des femmes, est le privilége exclusif de quelques riches personnages, car il faut avoir de grands moyens d'existence pour entretenir un harem et satisfaire à tant de besoins et de caprices. En général, dans la classe moyenne, les hommes ont une seule femme.

A part ces observations que, pendant mon séjour à Téhéran, je fis sur le caractère et les usages des Persans, je m'occupai de recueillir quelques détails sur les contrées de ce royaume que je ne pouvais pas visiter, telles que les provinces de Mazandéran et de Ghilan qui occupent les bords de la mer Caspienne. Le Mazandéran fut habité dans l'antiquité par les *Mardes* et les *Hyrcani*. La partie orientale de cette même province vit commencer la grandeur des Parthes, et l'extrémité occidentale dépendait de la Médie, point de départ des conquêtes de Cyrus, en sorte qu'on s'y retrouve au milieu des plus grands souvenirs de l'antique Asie. Les Turcomans, qui aujourd'hui le possèdent, sont célèbres par leurs rapines, bien que le Mazandéran, couvert d'ondulations, entrecoupé de vallées, offre à ses habitants des ressources qui manquent aux Tatars au milieu de leurs sables et de leurs rochers : c'est une terre aussi fertile que pittoresque, où partout on admire les plus beaux ombrages; des citronniers, des grenadiers mêlés aux aunes et aux érables, surtout des vignes en énorme quantité. Dans les jardins on retrouve nos melons, nos concombres à côté des pastèques, et sur les bords de la rivière Boboul, croissent les cotonniers et les cannes à sucre. Cette merveilleuse fécondité du sol ne préserve pas ses habitants de la misère, tant ils ont gardé les habitudes indolentes du désert de la Haute-Asie. Ils reçoivent d'Astrakan leurs moindres objets. Le Mazandéran et le Ghilan, situé plus à l'ouest sur les mêmes rivages, sont les provinces où le commerce russe a le plus de débouchés, depuis que la navigation de la Caspienne est interdite aux bâtiments persans. Malgré leur riant aspect, les rives méridionales de la Caspienne sont d'un parcours trop périlleux pour que le voyageur s'y engage volontiers, et si les circonstances m'avaient permis de faire une excursion dans le nord de la Perse, j'aurais volontiers renoncé à m'asseoir sous les misérables huttes de la terre fertile

Digitized by Google

de Mazandéran, pour visiter les ruines de Soultanieh ou la ville de Tauris, près du lac d'Ourmiah.

Deux mosquées seules subsistent encore à Soultanieh, qui, de même que tant d'autres villes de l'Iran, n'est plus qu'un monceau de ruines. On dit que ces monuments religieux sont les plus beaux que l'islamisme ait élevés en Perse. Ils ont été gravement endommagés au commencement de ce siècle par un tremblement de terre ; l'un d'eux a même été presque détruit. L'autre, construit en briques, est surmonté d'une coupole haute d'environ cent vingt pieds sur cinquante de diamètre, et soutenue par huit grands arceaux. La mosquée a quatre minarets et deux portes. Le dôme est, à l'extérieur, de briques couvertes d'un vernis blanc et bleu d'azur. L'intérieur est de faïence dorée. Rien d'ailleurs ne semble plus élégant, plus gracieux, dans aucun genre d'architecture, que le portique en arc brisé de la mosquée extérieure de Soultanieh, avec ses moulures un peu massives qui rappellent notre genre roman, et ses mille détails reproduits par les dessins de Préaux, artiste qui a visité ces ruines dans le siècle passé.

Tauris ou Tabriz est la capitale de l'Aderbaïdjan ; cette ville aussi fut autrefois florissante : elle comptait, au temps de Chardin, plus de cinq cent mille habitants ; à peine en conserve-t-elle cinquante mille. Les commotions de la nature semblent bouleverser la Perse comme elles désolaient le monde romain aux jours de sa décadence; de fréquents tremblements de terre ont ruiné Tauris, et renversent encore ses débris. Pour éviter d'être écrasés par la chute de leurs maisons, les habitants fuient dans la campagne ; mais là encore ils ont à craindre d'être abîmés dans la terre qui s'entr'ouvre, ou brûlés par l'eau bouillante qui jaillit du sol. La ville moderne est bâtie tout à fait au centre de l'ancienne cité, et autour d'elle on aperçoit des ruines dans un large rayon. Tauris moderne a trois milles et demi de circonférence ; une muraille de briques séchées au soleil, et flanquée de tours à intervalles irréguliers, l'environne de tous côtés. Il n'existe actuellement dans la ville que peu d'édifices remarquables, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques vestiges de ceux dont parlent les anciens voyageurs. On reconnaît cependant encore, au milieu des débris et des espaces solitaires, le grand *Meïdan*, ou place publique, qui pouvait, dit-on, contenir trente mille hommes rangés en bataille. Le bazar Kaïsarieh subsiste aussi, mais en partie détruit et recouvert par une toiture de bois. La citadelle d'Ali-Shâh est le monument le plus remarquable de Tauris ; elle a été convertie en un arsenal qui a longtemps été placé sous la direction des Européens. Tauris jouit d'un climat pur et salutaire, mais fort rigoureux.

Lorsque j'eus recueilli ce peu de détails sur les lieux qui avoisinent Téhéran, je me remis en marche pour reprendre le cours de mes observations personnelles. Mon intention était de me rendre en ligne directe vers le sud à Bagdad, d'où je remonterais l'Euphate pour pénétrer en Syrie, visiter les ruines de Palmyre, la Palestine, Jérusalem et l'extrémité de la péninsule arabique qui verrait mes derniers pas sur la terre d'Asie.

Digitized by Google

Mais avant d'entreprendre le récit de ces excursions, il est juste de donner sur le Caucase, l'Arménie et l'Asie Mineure, quelques-uns des curieux détails qui se trouvent consignés dans les relations des plus récents voyageurs [1].

CHAPITRE XXXVIII

CIRCASSIE. — GUERRES DU CAUCASE. — SCHAMYL ET LE PRINCE WORONZOFF.

Qui n'a ressenti une émotion profonde au récit de la lutte héroïque soutenue sur les pics et dans les défilés du Caucase par une population qui défend sa liberté et la foi de ses pères? Au nom de Schamyl, l'Europe entière tressaille; elle sait que des bords du Terek au défilé de Dariel, un chef ardent et infatigable, entouré d'une poignée de montagnards, attaque, combat sans cesse le terrible ennemi du monde, le czar orthodoxe, et se dresse, toujours implacable et menaçant devant ses armées, après la défaite comme après la victoire.

Nous avons vu comment le succès des armes russes en Perse amena les traités désastreux de Gulistan et de Turkmantchay, à la suite desquels le shah perdit les bords du Kour ou Araxe, le Chirvan, la navigation de la Caspienne et toute la côte occidentale de cette mer. Déjà, depuis le commencement de notre siècle, la Géorgie entière, avec sa capitale Tiflis, était soumise à la Russie. Héraclius, dernier roi indépendant de ce pays, s'était reconnu vassal des Russes en 1783. Son fils Georges mourut en 1800 : la cour de Saint-Pétersbourg nomma alors un gouverneur de la Géorgie qui y resta jusqu'à l'avénement d'Alexandre. Ce czar déclara, en 1802, la Géorgie province russe, et fit conduire en Russie les membres de l'ancienne famille royale. Le royaume, avec sa jolie ville de Tiflis sur le Kour, fut soumis à la domination russe.

Les Russes, enhardis par ce succès, prétendirent imposer leur domination à tout l'isthme caucasien. Déjà, depuis l'année 1555, le grand duc Ivan Vasielivith avait mis garnison dans Tarki, et établi des relations avec un chef circassien; plus tard, Pierre le Grand signala l'importance du Caucase pour surveiller et attaquer à la fois la Turquie et la Perse, enfin les deux fils de Paul Ier, Alexandre et le czar Nicolas, tentèrent l'accomplissement de cette conquête. Des populations diverses d'origine et de langage occupent les versants de la montagne. Sans entrer dans leurs subdivisions, et mentionner les Ubiches, les Ossètes, les Kabardiens, etc., on peut les distinguer en deux grands peuples, les Tcherkesses à l'ouest entre la mer Noire et le défilé de Dariel qui divise par moitié le Caucase, et les Tchetchens, qui s'étendent à l'est dans le Daghestan du défilé de Dariel à

1. *Annuaire des Deux Mondes*, 1850-53. M. Eug. Flandin, septembre 1852. *Voy. sur les bords de la Caspienne*, par Ed. Eichwald. Stuttgard, 1835-1837. — *Univ. Pitt.* la Perse.

Digitized by Google

la Caspienne. Ces deux nations, bien qu'ayant contre les Russes des intérêts communs, ne se sont jamais unies sincèrement; aujourd'hui les premiers, malgré la haine qu'ils portent aux Cosaques du Kouban, sont en partie soumis; les autres ont lutté seuls et luttent encore sous la double influence du patriotisme national et religieux.

Avant d'avoir pour chef l'indomptable Schamyl, ils s'étaient déjà soulevés plusieurs fois contre leurs oppresseurs. Au commencement de ce siècle, un derviche exalté, cheik Mamour, excita l'enthousiasme religieux et prêcha une croisade contre les Moscovites. Il obtint peu de succès et fut fait prisonnier. Après sa disparition, le zèle religieux des Circassiens se refroidit; mais les Turcs, qui regardaient le Caucase comme un de leurs boulevards contre les entreprises de leurs redoutables voisins, s'allièrent aux montagnards et les excitèrent à prendre les armes contre la Russie. La ville forte d'Anapa, située sur le rivage oriental de la mer Noire, devint le siége des négociations entre la Porte et ses nouveaux alliés. Le dogme de Mahomet se répandit rapidement parmi les Circassiens jusque-là idolâtres, et dans l'année 1824 plusieurs tribus prêtèrent serment d'obéissance au sultan. En 1829, les Russes s'emparèrent d'Anapa, et cette ville leur fut cédée par le traité d'Andrinople avec tous les autres postes turcs de la même côte. De là les prétentions des Russes sur la Circassie occidentale ou pays des Tcherkesses, bien que cette contrée n'eût jamais appartenu aux Turcs, et n'eût jamais été occupée par eux. De cette époque aussi date la guerre où la Russie, dans le but de soumettre les deux Caucases, Tcherkesse et Tchetchen, a déployé tant de forces contre un ennemi si faible en apparence, en réalité si formidable, et qui a su déjouer les plans stratégiques des meilleurs généraux et battre les meilleures troupes de l'empire.

Peu à peu la lutte s'est calmée dans la région occidentale. Les Abasiens et les Mingréliens, moins guerriers que les Tcherkesses, se sont soumis, puis ils ont entraîné, sinon la pacification absolue, du moins la soumission momentanée de ces derniers. De temps en temps la rébellion fait explosion au bord de la mer Noire et embrasse encore toute la région occidentale du Caucase; mais la guerre n'y est pas constante et acharnée comme dans le Daghestan et sur les rivages de la Caspienne.

Dès 1830, Chasi-Mollah se déclara successeur du cheik Mamour, prêcha la guerre sainte, et mit en révolte tout le pays des Tchetchens. Le baron Rosen, l'un des généraux qui furent d'abord opposés aux montagnards, éprouva une résistance opiniâtre et perdit beaucoup de monde. En 1832, le village de Hermentschuk fut défendu par trois mille Tchetchens avec un merveilleux héroïsme. Quand l'infanterie russe se fut ouvert un chemin dans cette place avec la baïonnette, une partie des assiégés se retirèrent dans une maison fortifiée; ils y continuèrent le combat en chantant des versets du Coran, et, plutôt que de se rendre, tous, jusqu'au dernier, périrent dans les flammes en murmurant leurs prières. Chasi-Mollah périt de la sorte, quelques mois plus

Digitized by Google

tard, au village de Himri, qu'il défendait avec la même intrépidité contre le Russes. Le chef qui le remplaça avait moins d'énergie et était moins vénéré ; les Tchetchens prirent pendant quelque temps une attitude plus pacifique. Déjà la Russie pensait que la mort du derviche était pour les montagnards une perte irréparable, quand, du milieu des Murides, sorte de bataillon sacré que Chasi-Mollah avait formé de ses principaux adhérents, demi-prêtres et demi-soldats composant la garde du chef, prêchant le combat au nom du Prophète, et se dévouant à la mort sans hésiter, sortit un homme que ses vertus brillantes mirent à la tête de sa nation, et qui s'appelait Schamyl. Les Murides le suivirent avec empressement; comme début, le jeune chef enleva les canons et les munitions de ses adversaires, et se créa une artillerie à leurs dépens; puis, avant d'entrer en campagne, de même que ses prédécesseurs, et plus encore, il sut remplir ses compagnons d'enthousiasme religieux, et s'offrit à eux non-seulement comme un prêtre, mais encore comme un prophète, comme un autre Mahomet envoyé par Allah.

Dans le moment où Schamyl doublait la force et le courage de ses soldats en excitant leur fanatisme et leurs passions religieuses, les Tcherkesses se soulevaient. Moins bien dirigés que leurs voisins, ils furent défaits par le général Saas; mais cet officier russe, qui avait déployé une grande habileté dans le commandement, fut rappelé par suite d'intrigues de cour, et remplacé par Willaminoff, qui ne cessait de répéter qu'il n'y a au monde que deux pouvoirs, Dieu et le czar. Dans une de ses proclamations, il dit : « La Russie a conquis la France, elle a mis à mort les hommes de ce pays et emmené les filles en captivité. Quant à l'Angleterre, comment pourrait-elle venir au secours des Tcherkesses ? C'est de la Russie qu'elle reçoit son pain de tous les jours. En un mot, il n'y a que Dieu au ciel et le czar sur la terre; et si la voûte du ciel s'écroulait, la Russie serait assez forte pour la soutenir sur ses millions de baïonnettes. » Malgré ces pompeuses paroles, Willaminoff fut battu. De son côté, Schamyl défit plusieurs fois le général Golowin qui lui était opposé; partout l'insurrection circassienne était victorieuse. Alors fut envoyé de Saint-Pétersbourg le général Grabbe, le plus redoutable adversaire qu'ait rencontré Schamyl avant le prince Woronzoff. Le nouvel officier russe prit fortement l'offensive, et, avec des forces décuples de celles du chef montagnard, il le cerna dans la forteresse d'Akulcho, puis il vint attaquer cette place dans l'espoir que le prophète tomberait mort ou vif entre ses mains. Akulcho fut en effet démantelé par les obus et les canons russes; mais ses défenseurs repoussèrent trois assauts consécutifs. Dans le premier, il ne redescendit que cent cinquante hommes des quinze cents qui étaient montés à l'escalade. Enfin les Tchetchens succombèrent le 22 août 1839; la forteresse tomba au pouvoir de Grabbe, et les Russes ne firent pas de quartier; tout fut massacré. Quand le carnage finit, Grabbe fit chercher sous les décombres le cadavre de Schamyl; mais on ne le trouva pas. Bientôt quelques soldats vinrent apprendre au général qu'ils avaient découvert des ennemis réfugiés dans les crevasses du

Digitized by Google

flanc de la montagne; Schamyl était de ce nombre; les Russes espérèrent que la faim le livrerait bientôt avec ses compagnons; et des sentinelles furent mises en observation. Le lendemain soir elles jetèrent le cri d'éveil : les Murides avaient formé, de quelques solives trouvées dans la caverne, un radeau avec lequel ils s'étaient lancés dans le Koysou, rivière qui coule à pic au pied du rocher. Sans aucun doute leur chef était avec eux; soldats et cavaliers cosaques se précipitèrent à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci atteignirent l'autre rive; mais là, au lieu de chercher à fuir, ils attendirent l'ennemi et se firent massacrer jusqu'au dernier. Pendant que ces indomptables montagnards donnaient leur vie pour gagner du temps, un homme s'était jeté seul à la nage du haut des cavernes, et, franchissant le fleuve, avait disparu derrière les montagnes en rampant sous les buissons.

Les Tchetchens étaient consternés en apprenant la destruction d'Akulcho; ils pleuraient leur chef, quand Schamyl reparut. Un cri furieux de fanatisme et de joie accueillit le récit du miracle qui ramenait le prophète du milieu des morts. De la Caspienne au pays des Tcherkesses fut prêchée la guerre sainte; les populations se soulevèrent jusqu'aux portes du camp de Grabbe, et la forteresse de Dargo remplaça Akulcho comme chef-lieu et refuge des Murides. Des postes russes furent surpris, des convois enlevés; les cavaliers circassiens inondaient la plaine. Grabbe marcha contre Dargo comme il avait marché contre Akulcho. Cette nouvelle expédition russe eut lieu au mois de mai 1842. Schamyl donna ordre à ses soldats de ne pas tirer un coup de fusil. On laissa la colonne s'engager dans les sombres forêts et au milieu des défilés tortueux qui avoisinent Dargo; puis elle fut cernée de toutes parts et à moitié anéantie. Les Russes avaient perdu 2,000 hommes et une partie de leur artillerie et de leurs bagages. Le général fut destitué et remplacé par un Allemand au service de la Russie, Neidhart, envoyé de concert avec le général Gurko. Ces nouveaux officiers étaient convenus de relever par quelques années de paix le moral de l'armée, et de renoncer aux expéditions aventureuses. Alors ce fut Schamyl qui prit l'offensive : à la fin de 1843, le prophète envahit le pays des Awares, tribus qui avaient fait alliance avec les Russes; il assiége leur principale ville défendue par une garnison russe, détourne l'eau qui l'alimentait, et prend de vive force la citadelle. Un bataillon qui venait à son secours est massacré. Le général Kluk accourt alors en Awarie avec des forces considérables; Schamyl le bat, le poursuit, le pousse dans la forteresse de Chunsak, qu'il est près d'enlever, quand le général Dolgoroucki arrive avec des forces considérables, et remporte une victoire chèrement achetée. Schamyl retourne sur ses pas, ravageant l'Awarie, emmenant tous ses habitants de gré ou de force; et quelques semaines après il reparaît à la tête d'une armée composée de Tchetchens, d'Awares et des autres tribus environnantes; il va mettre le siége devant la forteresse de Wnépanaia. Kluk et Dolgoroucki sauvent la place, mais non sans essuyer des pertes cruelles. Quelques mois plus tard, Schamyl enfermé dans un

Digitized by Google

défilé par le général en chef Neidhardt, réussit encore à s'échapper à force d'audace et d'activité.

L'empereur de Russie, las de voir traîner cette guerre en longueur, prit pour la terminer, les mesures les plus énergiques : il nomma au commandement difficile des armées du Caucase oriental le comte Woronzoff, et il confia à cet officier un pouvoir sans limites : droit de vie et de mort sur les indigènes, nomination ou destitution de tous les fonctionnaires jusqu'au sixième grade; distribution des récompenses et des décorations à l'armée; enfin il autorisa Worozoff à livrer aux tribunaux les fonctionnaires et officiers de tout grade. Ces immenses pouvoirs avaient surtout pour but de mettre un terme, s'il était possible, à la corruption des fonctionnaires, les désordres, les concussions et le pillage des caisses publiques sont des abus constants dans les armées russes. Armé de l'autocratie du czar, le nouveau général du Caucase sut, il faut le reconnaître, régulariser l'administration des provinces et des armées qui lui étaient confiées. Des centaines d'officiers furent dégradés, même parmi ceux qui occupaient les premières positions. Presque tous les fonctionnaires civils, préfets, sous-gouverneurs, administrateurs de districts, qui pillaient à la fois le trésor public et les indigènes, passèrent en justice. En même temps, Woronzoff sut, par sa bienveillance, se concilier les chefs des tribus occidentales, et plusieurs figurent dans sa cour, aux fêtes de Tiflis. Seuls, les Tchetchens repoussent ses avances; ils luttent toujours, et tant que Schamyl sera vivant, tant que le souffle de la guerre sainte leur viendra, par-dessus la Géorgie, de la frontière turque, ils lutteront avec la même énergie, avec la même opiniâtreté.

On ne saurait nier que le choix du czar ait été utile à ses intérêts en se portant sur Michel Woronzoff; à un ennemi tel que Schamyl il ne fallait pas moins qu'un si habile adversaire. Le prophète avait, par ses derniers succès, étendu son influence sur les tribus longtemps hostiles des Awares, des Kistes, des Kumikes, et il les avait réunis par le lien religieux. Cet homme qui croit sincèrement, avec une exaltation majestueuse, que Dieu et Mahomet lui envoient leur inspiration divine, est plus qu'un chef de tribu guerrière, il est un législateur. Fondateur d'une monarchie théocratique, au milieu d'une barbarie féodale, il a su concilier les sectes toujours ennemies d'Omar et d'Ali, les Sunnites et les Chiites, il s'est formé une armée régulière et dévouée, il a réconcilié des peuplades hostiles, et, menant plus loin son œuvre, il a fait disparaître les anciennes divisions de territoire qui rappelaient les rivalités des tribus, et a créé des divisions judiciaires et une administration civile. Les naïbs ou gouverneurs nommés par Schamyl n'ont pas tous un pouvoir égal; quatre seulement, les plus dévoués au prophète, ont droit de souveraineté sur leurs sujets; les autres soumettent leurs décisions à son contrôle. L'organisation de l'armée est remarquable par sa précision et ses combinaisons ingénieuses, propres à la fois à entretenir la discipline et à exciter l'ardeur militaire. Chaque naïb fournit trois cents cavaliers; il faut un cavalier pour dix familles; la famille qui fournit le

Digitized by Google

cavalier est exempte de contributions tant que celui-ci est vivant. Toujours armés, toujours équipés, même la nuit, prêts, au premier signal, à s'élancer en selle, ces guerriers du prophète ont bien des fois prouvé combien ils étaient redoutables.

A côté de cette armée permanente, toute la population, tous les hommes des *aouls*, tribus, depuis le moment où ils peuvent tenir une arme jusqu'à la vieillesse, s'exercent chaque jour pour être prêts à défendre leur territoire, leurs villages, et à suivre leur chef dans les lointaines expéditions. Enfin, autour de Schamyl se tient une garde de mille hommes, qui se jettent avec lui au cœur du danger, et se disputent l'honneur des postes les plus périlleux. Le revenu nécessaire au maintien de toute cette organisation a d'abord été fourni par le butin, puis s'est régularisé par les impôts qui consistent dans la dîme de la récolte et le produit des terres données autrefois aux mosquées. La plupart des derviches ont été incorporés dans l'armée; les plus vieux et les infirmes ont reçu en échange de leurs biens, employés à la guerre sainte, un traitement régulier. Une sorte d'institution postale facilite l'entretien des communications dans le Daghestan, et un double système de punitions pour les lâches ou les voleurs, et de récompenses pour les braves, complète l'œuvre législatrice du chef des Tchetchens. Enfin, pour donner à tant d'institutions et de réformes une sanction divine, Schamyl a des entretiens avec Allah; chaque année, la retraite, les jeûnes et la prière préparent le prophète aux révélations que lui envoie le ciel.

Cet homme si remarquable a aujourd'hui cinquante-sept ans; mais avec ces années déjà nombreuses, il conserve toute l'énergie de la jeunesse; il est toujours le guerrier qu'un poëte du Daghestan dépeignait avec des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres. Sa taille est moyenne; ses yeux ombragés de sourcils noirs et épais sont pleins de feu; sa barbe a blanchi de bonne heure. Malgré son activité ardente, il est, dit-on, d'une sobriété de cénobite. Il mange peu, ne boit que de l'eau, et dort à peine quelques heures. Quelques voyageurs ont prétendu qu'il a trois femmes, d'autres affirment qu'il en a une seule. Jamais d'autres Européens que ses prisonniers n'ont été admis à le voir.

Woronzoff passa deux ans à réorganiser ses troupes et à réprimer les abus et les exactions. Puis il voulut frapper un coup décisif en enlevant Dargo, qui était devenu le grand magasin des approvisionnements et des munitions de Schamyl. Ce lieu était en même temps sanctifié par le séjour du prophète : les populations y venaient en foule du Leghistan et du Daghestan, pour saluer le défenseur de leur race et le lieutenant de Mahomet. Prendre Dargo, c'était donc affaiblir Schamyl et ruiner son influence morale. Dargo s'élevait sur l'escarpement d'une montagne, au bord d'un ravin. L'expédition russe parvint, sans avoir essuyé de grandes pertes, au pied de la ville. Schamyl n'espéra sans doute pas défendre sa retraite, et il voulut, en la brûlant lui-même, éviter l'impression désavantageuse d'une défaite; lorsque la colonne russe commença à

Digitized by Google

gravir le rocher, elle vit les flammes dévorer les maisons et les édifices; et les montagnards disparurent au milieu des ravins en emportant leurs objets les plus précieux.

Le comte Woronzoff qui, pour la destruction de cette ville abandonnée fut promu à la dignité de prince, renonça aux grandes expéditions, et organisa des colonnes mobiles, sillonnant le pays en tout sens, pratiquant des razzias, épuisant l'ennemi en détail, coupant les arbres et les moissons, saisissant les troupeaux. Ce système prévalut; au bout d'un an, Schamyl ne put plus tenir dans un pays ravagé de toutes parts, sans vivres, sans munitions, au milieu de populations toujours dévouées, mais décimées par la famine. Alors il prit une héroïque résolution; ce chef de partisans, chassé de ses montagnes, se jeta dans la plaine, et alla chez les Tcherkesses soulever le pays russe. Au mois de mai 1846, il entra en Cabardie à la tête de 20,000 montagnards, dont 4,000 à cheval. Derrière lui, il laissait, sans s'en préoccuper, une double ligne de camps et de forts russes, il traversa, glissant entre les postes de cosaques, un espace de quatre cents milles; puis parvenu au milieu des pâtres musulmans de la contrée, il les appela aux armes, pour la cause de Mahomet et de l'indépendance. La plupart des tribus se soulevèrent, celles qui demeurèrent fidèles aux Russes, virent leurs villages ruinés. Une armée courut à la rencontre de l'envahisseur, mais celui-ci ne l'attendit pas, il repassa les deux Cabardies, ravageant, pillant, coupant à son tour les moissons, et emmenant les troupeaux; près d'Ekaterinograd, il passa au milieu des troupes cosaques, et quand il rentra dans ses montagnes délivrées par cette heureuse diversion de la présence de l'ennemi, il se trouva avoir fortifié son armée, et ébranlé la fidélité des tribus de la plaine.

A ce moment l'armée russe du Caucase comptait 100,000 hommes. Il est vrai que les fièvres et les épidémies, retenaient un sixième des soldats dans les hôpitaux. Le traitement des soldats russes, dans toutes les armées, est dur et tout à fait pernicieux à leur santé. Chacun d'eux reçoit par jour trois livres d'un pain noir comme le charbon; une soupe dans laquelle on fait cuire pour deux cent cinquante hommes, trois livres de lard; une ration de mauvaise eau-de-vie. Leur solde est d'environ quatre centimes par jour, ce qui suffit à peine à l'achat du cirage et du savon, et si leurs effets ne sont pas parfaitement entretenus, ils reçoivent des coups. Pour compléter leur solde insuffisante, ils volent et pillent le pays qu'ils occupent. D'ailleurs voler est une habitude générale dans l'armée, et commune aux officiers et aux chefs supérieurs comme aux soldats. Sur le champ de bataille, ces troupes sont excellentes par la précision de leurs manœuvres et l'opiniâtreté de leur résistance; elles se font hacher, elles ne reculent pas; mais il leur manque l'élan, l'entrain, l'impétuosité de l'attaque, aussi leur faut-il dans le Caucase une immense supériorité numérique, pour qu'elles puissent déloger sur les pics et combattre dans les ravins des montagnards toujours ardents et enthousiastes.

Le régime disciplinaire des armées russes n'est tolérable que pour des hommes

Digitized by Google

qu'on a pris dans la condition de serfs, et qui sont traditionnellement habitués à l'humiliation des châtiments corporels; le moindre méfait est payé de coups de canne. Le knout est réservé pour les délits graves; il est rare que les coupables soient condamnés à plus de vingt-cinq coups, parce que beaucoup expirent au vingtième. Les déserteurs passent aux verges sur une ligne de trois mille hommes; cette punition serait mortelle, si les officiers n'engageaient eux-mêmes les soldats à modérer leurs coups. Si le malheureux qui subit ce supplice s'évanouit, si le chirurgien déclare qu'il est hors d'état d'être frappé plus longtemps, on l'emporte, et le reste de son compte lui est donné lorsqu'il est rétabli. En droit la peine de mort n'existe pas, les fautes les plus graves doivent être punies par l'exil en Sibérie.

Tous les soldats russes ne sont pas également intrépides et dévoués; dans l'armée, on compte beaucoup de Juifs : ces malheureux sont soumis à une sévère conscription; ils semblent supporter avec résignation les rigueurs du service militaire, mais autant que possible ils fuient le danger. Les Polonais aussi sont en grand nombre, mais moins résignés que les Israélites; ils désertent et se réfugient chez les Circassiens. Schamyl n'a pas su tirer parti de ces auxiliaires naturels, il laisse ses soldats réduire les Polonais à la domesticité, et les vendre comme des esclaves aux Turcs. Pas une race dans l'empire russe n'a échappé au rude niveau de l'organisation militaire : avec les Juifs et les Polonais, on voit figurer les Arméniens, les Bohémiens, qui ont coupé leur longue chevelure et échangé leur vie aventureuse et vagabonde contre la pénible régularité de la discipline.

Ces troupes se sont bien aguerries, bien endurcies dans leurs luttes contre les montagnards, elles sont, sans aucun doute, les meilleures de la Russie. C'est avec elles que le prince Woronzoff, a pu resserrer sans cesse le cercle de fer qui entoure les Tchetchens, réduire presque Schamyl à l'inaction et l'empêcher de renouveler en Cabardie son audacieuse expédition; c'est avec elles aussi que, dans une guerre plus récente, il a gagné les batailles d'Akiska et d'Alexandropol.

Devant la force, la patiente énergie, la souplesse que déploient les Russes partout où ils ont une conquête à accomplir, du terrain à gagner, que le monde entier s'éveille donc ! Est-ce la cause de l'humanité? est-ce la civilisation qui marchent avec le czar? Ses peuples ne sont-ils pas entraînés par ce même mobile qui menait il y a quinze cents ans les hordes barbares à la conquête du monde quand leur chef montrant au loin les riches contrées de la Gaule ou de l'Italie, disait : « Là-bas, un climat plus doux, des fruits délicieux, du vin ! » L'Asie deviendra-t-elle russe? L'Europe elle-même subira-t-elle la loi des hommes du Volga? Depuis vingt-cinq ans que durent les guerres du Caucase, les Russes ne cessent de redire qu'ils sont dans cette région, non des conquérants, mais des civilisateurs; et ils croient peut-être que nous avons oublié les paroles de leur grand czar : « Conquérir le Caucase, c'est tenir le chemin de la Perse et de la

Digitized by Google

Turquie, et prendre à la Turquie sa capitale, c'est posséder l'empire du monde[1] ! »

CHAPITRE XXXVIII

MŒURS DES CIRCASSIENS. — GÉORGIE. — TIFLIS. — ARMÉNIE RUSSE.

Quelle que soit l'ardente sympathie qui, par toute l'Europe, accompagne le peuple qui défend avec une si vive énergie ses croyances et le sol de ses pères, nous devons reconnaître avec les voyageurs que les peuples guerriers du Caucase forment, malgré même les institutions du législateur Schamyl, une société barbare. Une organisation féodale et dans laquelle les prérogatives sont la part exclusive de quelques hommes, l'esclavage, la vente et l'exportation des femmes pour les harems de Constantinople, des querelles de famille qui ensanglantent héréditairement les *aouls*, sont des vices que les Russes rappellent avec soin, en répétant qu'ils sont dans le Caucase les promoteurs de la civilisation. Le territoire est morcelé entre des tribus nombreuses différentes pour la plupart d'origine et de langage; la plupart d'entre elles se subdivisent en aouls, associations de familles qui répondent solidairement de leurs membres. Quand un méfait a été commis, si le coupable n'a pu être atteint, l'*aoul* entier est frappé; si l'un des hommes de l'aoul a été pris à la guerre en combattant vaillamment, ses compagnons se cotisent pour le racheter. Chacun des guerriers est tenu envers le chef de la communauté à des devoirs qui rappellent assez les services féodaux du moyen âge. Les nobles et les paysans, dans les provinces qui ne sont pas soumises à la Russie, ne sortent jamais sans être armés.

Les Circassiens sont grands et bien faits, leur stature, leur physionomie ont un aspect majestueux qui saisit. Un voyageur a dit : « Je me rappelais, en les voyant, le chef écossais de Walter Scott s'écriant : *Mon pied est sur ma bruyère natale, et mon nom est Mac Gregor!* » Les traits du visage sont en général bien faits, et une épaisse barbe noire rehausse chez la plupart cet ensemble. C'est, couvert du manteau de feutre qui flotte au vent, ou revêtu de la cotte de mailles, que le Circassien est beau, quand, lançant son cheval sur les escadrons russes, il pousse le cri de guerre, et fait jaillir de ses yeux des menaces de mort.

Dans toute l'Europe, on sait combien les Circasiennes sont belles; leurs grands yeux, l'ensemble harmonieux de leurs traits, la grâce naturelle et nonchalante de leur port, mille beautés ont consacré leur universelle réputation. En Circassie comme dans tous les pays barbares et dans le monde musulman, les femmes

1. *Le Caucase et le pays des Cosaques*, par Meurice Wagner; 2. vol. Leipzig 1848. — La guerre du Caucase, par M. Saint-René Taillandier, *Rev. des Deux Mondes*, nov. 1853. — Le Caucase, les Circassiens et les Cosaques., *Edinburgh Magazine*, dans la *Rev. Britann.* 6e série, t. XX. — Établissement des Russes dans l'Asie occidentale, par M. de Cazalès. *Rev. des Deux Mondes*, juin 1838.

Digitized by Google

sont esclaves ou servantes des hommes : beaucoup sont vendues aux Turcs. Dès leur enfance elles ont entendu parler des splendeurs du harem, et elles échangent sans regret leur vie pénible contre ce luxurieux *farniente* qui leur est promis.

Le respect pour la vieillesse, la scrupuleuse observation de la foi jurée, la générosité, sont les vertus que pratiquent les Circassiens libres dans leurs montagnes, et que n'ont pas encore eu le temps d'oublier ceux que la Russie a domptés.

Le caractère et l'organisation des Mingréliens, des Imeréthiens, des peuples qui s'étendent sur le versant méridional du Caucase, sont à peu près semblables. La différence la plus tranchée est qu'ils répugnent moins à la domination étrangère, et subissent en paix le joug russe. Pour trouver dans l'isthme caucasien des distinctions certaines avec les Tcherkesses ou les Tchetchens, il faut se transporter en Géorgie.

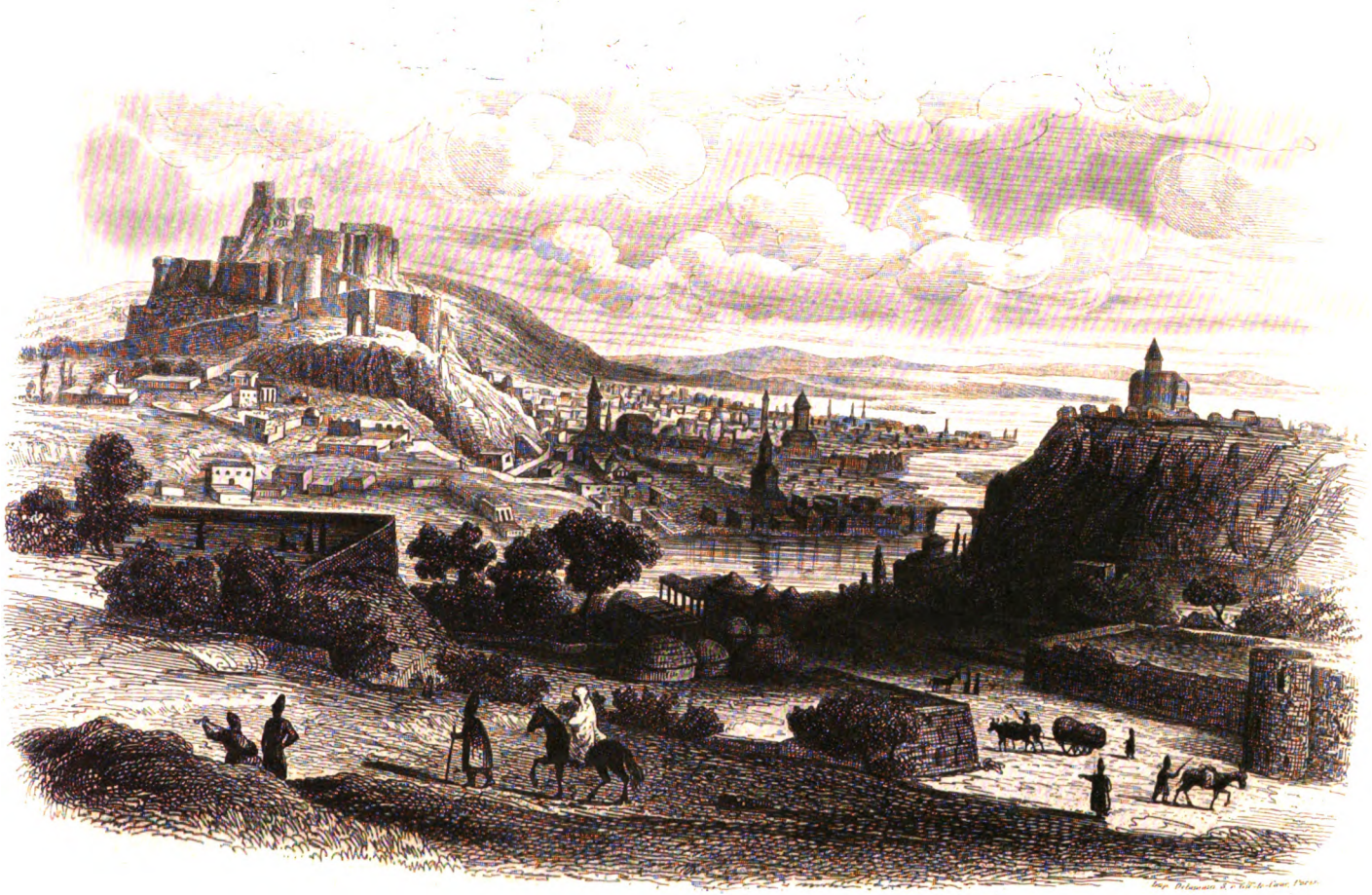
Nous avons vu que depuis cinquante ans la région de plaines et de montagnes qu'arrose le Kour, et qui a pour capitale Tiflis, est entièrement soumise à la Russie. Elle est habitée par des populations chrétiennes du rit arménien, et c'est surtout aux influences religieuses qu'il faut attribuer la différence de caractère et de mœurs qui distingue les Géorgiens des autres peuples du Caucase, car au physique nous allons les trouver semblables.

Si l'on demande à un Géorgien instruit de qui sa race prend naissance, il répondra avec orgueil de Tchargamos, petit-fils de Noé. Puis ce fut Mtsketzos, fils de Karthlos, qui éleva au confluent de l'Aragwi et du Kour l'antique capitale de la contrée. Ainsi les Géorgiens ont des traditions historiques des monuments écrits, bases de la société et de la civilisation. Mais, comme les autres peuples de l'Asie, s'ils ont le souvenir de jours de gloire. S'ils peuvent citer les noms de glorieux souverains, tels que Georges VII et Alexandre Ier, ils sont aujourd'hui bien déchus, et leur capitale Tiflis ne serait pas moins ruinée que les vieilles villes de la Perse, si elle ne devait à l'occupation étrangère un peu d'éclat et de splendeur.

L'aspect général du pays géorgien est plein de charmes. Après un hiver neigeux, mais qui commence en décembre et ne se prolonge pas d'habitude au delà de janvier, le printemps ramène des journées d'une pureté admirable, puis les montagnes et la plaine prennent, sous cette heureuse influence, un riant aspect. Sur le versant des monts s'étendent de longues forêts où le chêne, le hêtre rouge, les tilleuls, les ormes, les aunes, les frênes, les érables, mêlent leurs feuillages. Autour des maisons, dans de vastes vergers, les arbres fruitiers de nos pays déploient leur blanche couronne de fleurs. Partout la vigne sauvage pousse ses vigoureux rameaux, et serpente sur la terre ou s'enlace aux arbres. C'est en Géorgie que le voyageur qui aime de la chasse, non les émotions périlleuses que cherchent les sportmen de l'Inde, mais l'activité et les plaisirs mêlés de peu de dangers, peut à son aise abattre cerfs, renards, lièvres, perdrix.

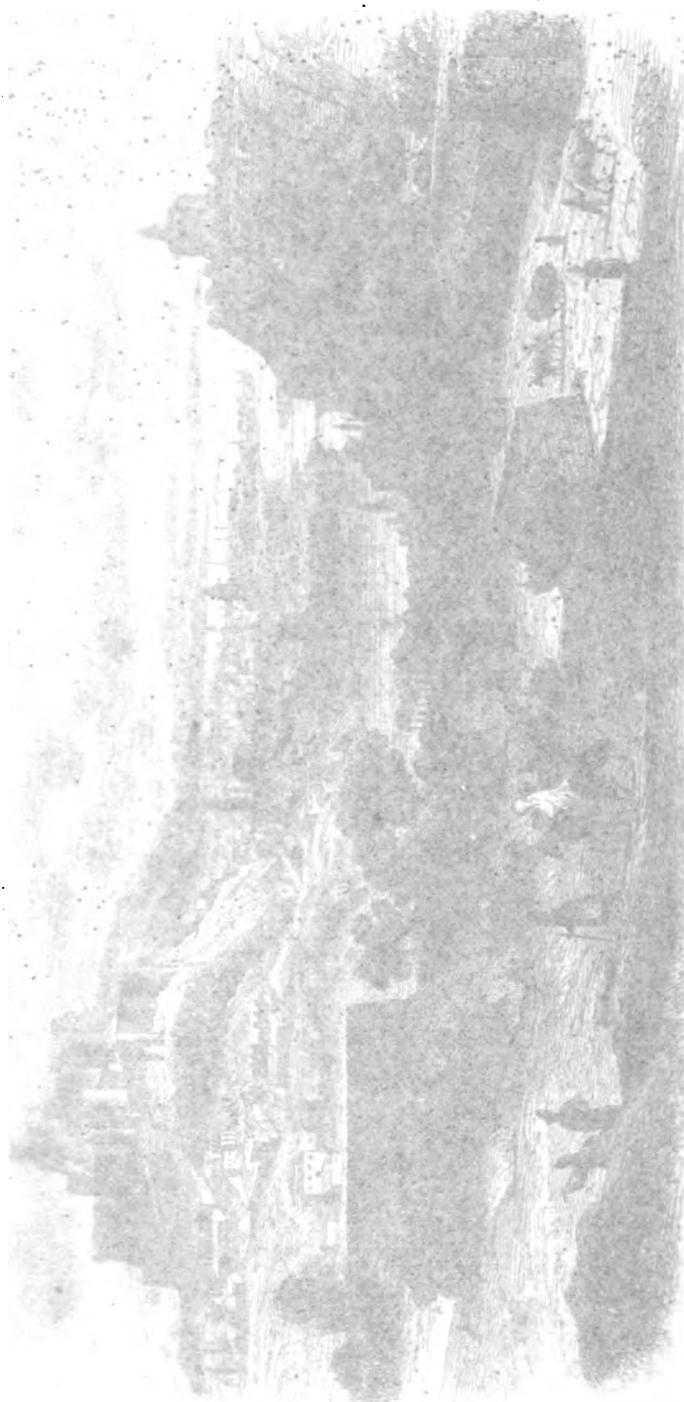
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

faisans, gelinottes, cailles, etc. On rencontre aussi le sanglier, et, de loin en loin, un léopard; la chasse de ces animaux est l'une des distractions qu'affectionnent le plus les seigneurs russes désœuvrés à Tiflis.

L'agriculture et l'éducation des bestiaux sont la principale occupation des Géorgiens; outre nos céréales, ils récoltent un peu de riz, du millet, du djikoura, du gomi et du maïs. La culture du chanvre et du lin est assez générale : on plante des cotonniers, mais ils restent petits. Des champs entiers sont couverts de melons et de pastèques. Malgré cette richesse naturelle du sol, la culture est encore en Géorgie dans son enfance; le paysan se borne à semer les grains dont il croit avoir besoin pour lui et sa famille; son commerce et ses échanges ne s'étendent pas au delà de la ville voisine. La charrue dont il se sert est si pesante, qu'il faut y atteler six ou huit paires de buffles; la herse n'est autre chose qu'un arbre coupé, et l'usage de faire marcher les buffles sur les épis mûrs pour en obtenir le grain, fait perdre une grande quantité de ce produit.

Le vin, principale production de la Géorgie, est d'une excellente qualité, et abonde tellement dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, qu'il deviendrait l'objet d'une importante exportation si l'on pouvait introduire une bonne manière de le préparer et de le garder. On le presse sans soin, et on le laisse fermenter avec si peu de précaution, qu'il ne dure pas même une année; les peaux d'animaux dans lesquelles on l'enferme l'aigrissent et le gâtent en peu de temps.

L'industrie est presque nulle en Géorgie; on y fabrique seulement quelques tissus de laine, de soie et de coton; ces produits sont en général mauvais; seule la fabrique d'armes de Tiflis fait exception, et est assez estimée.

Tiflis, capitale de la Géorgie, est bâtie sur le Kour, qui la coupe en deux parties; sur la rive droite sont situées la ville ancienne et la ville neuve; à gauche s'élèvent les faubourgs. Un pont d'une seule arche, solidement assis sur de larges bases, met les deux quartiers en communication. Le premier aspect de la ville est assez agréable; mais en pénétrant à l'intérieur, on rencontre des ruines et des décombres comme dans toutes les vieilles villes de l'Orient. Cependant plusieurs grands caravansérails, une école où des professeurs enseignent les diverses langues de l'Europe et de l'Asie, quelques églises et les riches demeures des Russes opulents, donnent à la cité un air d'aisance; en même temps que dans les rues et au milieu des bazars, le passage continuel des chameaux, la vivacité des marchands persans qui contraste avec le calme des Turcs et des Arméniens, un grand mouvement commercial, indiquent plus de vie et d'aisance que dans la plupart des villes d'Asie. Des saltimbanques allemands, des bayadères tatares de Chamaki, exercent dans les places leur agilité et leur adresse, ou attirent par leurs danses voluptueuses les Géorgiens et les étrangers qui passent à Tiflis.

Les métiers pénibles de portefaix, de porteurs d'eau, les basses industries

Digitized by Google

sont abandonnés aux Imerethiens, habitants des montagnes de l'ouest; ces hommes sont les Auvergnats des provinces transcaucasiennes. Le grand commerce est dans les mains des Russes; le czar, pour relever Tiflis, a accordé aux principaux commerçants de cette ville le titre de marchands de première classe, qui, en Russie, donne droit à des priviléges fort enviés, tels que ceux de paraître à la cour, de porter l'épée, de sortir en carrosse fermé; mais en même temps, par un ukase de 1823, il a beaucoup amoindri cette ville en la livrant à ses propres ressources, et en lui interdisant les importations étrangères. Tiflis achetait à l'Angleterre, depuis l'empereur Alexandre, une grande partie de ses produits industriels. On peut croire que la mesure prise par le czar profitera dans l'avenir à la Géorgie, mais elle n'a produit jusqu'ici que de fâcheux résultats.

L'établissement le plus important de Tiflis semble être ses bains sulfureux. Le gouvernement a fait construire depuis une trentaine d'années un hôtel vaste et commode où tous les procédés employés dans les bains de Constantinople sont mis en usage. Les eaux sulfureuses de Tiflis ont différents degrés de chaleur; outre leur utilité, les bains servent de passe-temps aux désœuvrés, et surtout aux femmes.

Comme tous les habitants du Caucase, les Géorgiens sont grands et bien faits; ils ont les traits beaux et prononcés, les yeux noirs, le nez aquilin; leur démarche est fière. Braves, mais souvent durs, hospitaliers sans être affables, intelligents malgré leur ignorance, tels apparaissent dans les récits des voyageurs ces hommes que la conquête a faits sujets russes, mais qui estiment leur race plus que celle de leurs maîtres. Les Géorgiennes ne le cèdent en rien pour le charme de leur personne aux femmes de la Circassie; la régularité des traits, une taille élancée, la blancheur de la peau, la douceur du regard, des formes ravissantes que dépare cependant parfois trop d'embonpoint; enfin une beauté que l'on cite par toute l'Europe, et qu'admire l'Asie occidentale, font de ces femmes, comme des Circassiennes, les plus ravissantes créatures qui soient données pour compagnes à l'homme.

En Géorgie cependant, de même que de l'autre côté du Caucase, la femme ne connaît de la vie commune que la mauvaise part et les fatigues. Parmi les peuplades sauvages et guerrières, il semble qu'il n'y ait jamais eu que les Germains qui aient su honorer la femme. L'Orient et Mahomet en font un instrument de plaisir caché aux regards dans les mystérieuses retraites du harem; le sauvage sibérien, comme les populations primitives de l'Amérique, lui abandonne les durs travaux, vivant dans l'oisiveté au retour de la chasse; le Circassien achète sa femme et la traite en esclave. Le Géorgien aussi, quoique chrétien, regarde par tradition et par habitude la femme comme un être inférieur et la charge des travaux de la terre et des soins les plus pénibles.

Au sud de la Géorgie, les Russes possèdent aussi, depuis leurs guerres avec la Perse, une partie de l'Arménie. Le même voyageur allemand qui explora avec

Digitized by Google

tant de soin le Caucase, M. Wagner a parcouru l'Arménie russe qui avait été peu visitée depuis les voyages de nos compatriotes Tavernier et Tournefort. Nous le rencontrons d'abord à Eshmiâdzin, résidence du chef des chrétiens d'Arménie, à quinze milles d'Érivan et non loin du lac de Toktcha. Ce lieu est célèbre par son église et son couvent grecs qui existaient au temps de Tournefort, et il parut au célèbre voyageur une image du Paradis, par la fertilité et la richesse de ses environs. « Dieu! s'écrie M. Wagner, quelle différence entre ces pompeux récits et l'état actuel de cet établissement! Aujourd'hui le jardin est petit, mal enclos et mal entretenu. Au lieu des œillets et des amaranthes qui flattaient la vue de l'heureux Tournefort, je ne vis dans ce paradis arménien que de loin en loin un chétif mûrier, un abricotier, et le mélancolique olivier sauvage avec ses fruits sans saveur. Pas une ombre propice, pas un site agréable. Dans l'intérieur du couvent nul vestige d'opulence. Les fenêtres de la chambre de réception du patriarche sont ornées de peintures persanes presque effacées, et du buste de l'empereur Nicolas. Dans une pièce voisine se trouve un bas relief en ivoire, représentant le Sacrifice d'Abraham; sur les murailles on a peint d'horribles scènes de martyres, entre autres les souffrances de saint Grégoire, enseveli vivant dans un puits profond... L'église d'Eshmiâdzin a de nombreuses légendes de moines et des reliques précieuses. On y voit un autel sous lequel est une excavation où le Sauveur apparut, dit-on, à saint Grégoire, armé du bâton avec lequel il précipita dans l'abîme les mauvais esprits. A présent, quand le vent gémit sous la voûte, les moines croient entendre les plaintes des démons. La chambre des reliques, située au sud-est de l'église, renferme un morceau de l'arche de Noë, la lance qui perça le flanc de Jésus-Christ, et la main droite de saint Grégoire. L'archimandrite à qui j'exprimai le désir de les visiter, me répondit qu'on ne les montrait qu'avec de grandes cérémonies, des chants et des prières pour lesquels on payait un tribut; — deux ducats, me murmura-t-il à l'oreille. — Si curieux que je fusse de voir la lance du Calvaire et le morceau de l'arche, je trouvai qu'il en coûtait trop cher, et comme l'archimandrite m'interrogeait du regard, je lui dis sèchement qu'un pauvre naturaliste allemand n'avait pas tant de ducats à dépenser. »

Tout le clergé arménien est d'une ignorance profonde. Un jour le vice-régent du pape arménien et ses frères, les archevêques, touchés des compliments de M. Wagner sur leurs vertus et leur réputation, commirent l'imprudence de le laisser assister à un examen de leurs élèves; cet examen prouva la profonde ignorance des maîtres et des disciples. Un de ces derniers, âgé de dix-huit ou vingt ans, ne put décliner le substantif russe *matj*, mère, quoique depuis plusieurs années un archimandrite fût chargé d'enseigner cette langue au séminaire. Les observations du professeur témoignèrent qu'il n'était guère plus instruit que son élève. Ensuite furent adressées aux candidats les plus rudes questions, entre autres, combien il y a de jours dans l'année. Pas un ne put répondre, quoique plusieurs d'entre eux eussent déjà de la barbe. C'est parmi ces étudiants qu'on

Digitized by Google

choisit les archevêques pour toute l'Arménie. Leur instruction se borne à une répétition machinale des prières et des passages de l'Écriture Sainte. En revanche, ils doivent connaître avec soin les temps de jeûne, et, pour la plus légère infraction aux règlements, pour une distraction pendant l'office, ils sont rudement battus.

Voici à peu près la manière dont les jeunes séminaristes emploient leur temps : à une heure du matin commence le service de l'église, auquel, à part le patriarche, chacun doit assister; les prélats lisent des prières et des passages de l'Écriture, les archimandrites, les diacres et les séminaristes chantent. Cet office dure trois à quatre heures, pendant lesquelles chacun doit rester debout. A leur retour dans les cellules ou les dortoirs, ceux qui ont des ressources particulières, prennent, avant de s'endormir, quelques aliments. Mais les élèves qui n'ont pas d'argent doivent attendre jusqu'à dix heures un déjeuner composé d'un peu de soupe et de lait, de riz ou de poisson. Au temps des jeûnes, le poisson est supprimé Rompre le jeûne, est pour un Arménien une plus grande faute que voler. Le milieu du jour est consacré à l'étude; le soir, les chants et les prières recommencent, puis on se met au lit pour se lever à minuit. Telle est l'existence abrutissante de tout le clergé arménien.

Dès 1846, M. Wagner trouvait dans l'administration russe de la province d'Arménie, le témoignage des projets ambitieux qui se révèlent aujourd'hui au sujet de la Turquie. Les fortifications élevées sur beaucoup de points lui semblaient des arsenaux pour les armées russes; en même temps, lorsque l'empereur, à la suite de ses victoires sur les Perses, exigea le district d'Érivan et la ville d'Eshmiâdzin au lieu des riches contrées de l'Aderbaïdjan ou du Mazandéran, il donna les marques d'une grande habileté en faisant entrer sous sa domination la Mère-Église de la religion grégorienne; de la sorte il disposait des pouvoirs spirituels du synode qui s'étend sur toute l'Arménie turque. Ces districts et le côté septentrional du mont Ararat, où s'élevait le couvent de Saint-Jacques, détruit en 1840, par une éruption, composent le sol classique de l'Église arménienne. Nul lieu n'excite en Orient, à un plus haut degré, le sentiment religieux des Arméniens, pas même le Saint-Sépulcre de Jérusalem ou le cloître de Saint-Jean-Baptiste, reconstruit sur l'Euphrate. Quoiqu'il n'arrive plus à Eshmiâdzin autant de pèlerins que du temps de Tavernier, on en compte cependant encore un grand nombre. Il en vient des bords du Gange, de l'Indus, du Don, du Jourdain et du Nil. La Porte et le shâh connaissent bien l'importance de cette possession. Mais jamais la Russie ne consentira à l'abandonner. L'empereur se montre volontiers libéral envers l'Église arménienne : en 1843, il a insisté pour que le nouveau patriarche fût élu par toutes les congrégations du Levant; flatté de cette invitation, le clergé arménien de Constantinople, qui naguère récusait l'autorité du synode d'Eshmiâdzin, a envoyé des délégués à l'assemblée. Pour la Turquie, cette déférence des sujets chrétiens de toute l'Asie Mineure à l'invitation du czar, était un grave échec; pour la Russie c'était une victoire importante.

Digitized by Google

En Asie comme en Europe, la religion devenait le prétexte des empiétements russes sur l'empire ottoman [1].

CHAPITRE XXXIX

TURQUIE D'ASIE. — ARMÉNIE. — ARARAT. — ERZEROUM. YEHIZIS. — KURDES.

C'est en face Érivan, sur l'autre bord de l'Araxe, que s'élève le mont Ararat, au pied duquel Noë planta la vigne, à l'endroit, disent les habitants, où se trouve aujourd'hui le village d'Arguri. L'Ararat se termine par deux pics dont le plus élevé peut avoir environ quatre mille mètres de hauteur. L'aspect volcanique de ce mont lui donne un air triste et sombre ; dans la région la plus basse s'étendent de longues bandes d'un gazon court et glissant et de sables mouvants et profonds. Plus haut, les pentes de la montagne sont encore plus tristes et plus désolées : il n'y a ni arbres ni arbrisseaux. Sur un des flancs est une ouverture d'une immense profondeur, d'où jaillissent des flots de fumée, et des bords de laquelle se détachent des avalanches de pierres et de rochers. Les ours et les oiseaux de proie sont seuls maîtres de cette région que dominent les neiges. La cime de l'Ararat est enveloppée de nuages : telle est la montagne si fameuse dans les récits bibliques et sur laquelle les Arméniens racontent aux voyageurs mille légendes merveilleuses.

L'Araxe sert de limite entre l'Arménie russe et l'Arménie turque. C'est dans cette dernière que se trouve le lac de Van et la ville du même nom qui paraît être bâtie sur l'emplacement qu'occupait autrefois Sémiramocerte, antique capitale où Sémiramis passait la saison d'été, au milieu des populations qui habitaient l'Arménie quinze ou dix-huit cents ans avant notre ère. Van, situé sur la rive orientale du lac, est, selon M. Jaubert, une ville en assez bon état, entourée de murs crénelés et défendue par une citadelle assise sur un roc isolé. On y compte près de 20,000 habitants, la plupart Arméniens. Cette ville est environnée de jardins, dans lesquels s'élèvent des pavillons élégants où résident, en été, les gens qui jouissent d'une certaine aisance. Rien n'est plus enchanteur que l'aspect de ces vergers arrosés par une infinité de ruisseaux et ombragés de beaux arbres.

Le commerce qui se fait avec les villes situées sur le lac, et le passage des caravanes, procurent d'assez grands avantages aux habitants de Van ; la pêche du lac leur vaut un revenu considérable ; elle est très-abondante, mais ne

1. *Travels in Circassia, Krim-Tartary*, etc., by Edmund Spencer, two vol. Londres 1838. — Eichwald, *Voy. sur les bords de la Caspienne.* — Klaproth, *Tableau du Caucase.* — *Voy. à l'Ararat et aux montagnes de l'Arménie*, par M. le doct. Wagner. Sttutgard, 1848.

Digitized by Google

consiste qu'en une seule espèce de poisson assez semblable à la sardine. Cette pêche a lieu de mars en avril; tout le reste de l'année, les *tarikhs*, c'est le nom des poissons du lac, disparaissent au fond des eaux. Le lac est saccagé par un phénomène bizarre; ses eaux, chaque année, empiètent sur ses bords; cette inondation éloigne annuellement les faubourgs de Van, et plusieurs villes du rivage sont devenues inhabitables.

Le pays qui environne la ville jouit d'un climat tempéré et d'un ciel presque toujours pur. Il produit assez de blé pour suffire aux besoins des habitants, et assez de riz pour qu'on en puisse exporter une certaine quantité. Les citronniers et les orangers s'y voient dans quelques districts, en pleine terre; mais ils exigent beaucoup de soin pour que leurs fruits parviennent à maturité.

Van passe pour être la plus ancienne ville de l'Arménie, et elle doit aux traditions de l'histoire l'intérêt que lui portent les voyageurs; mais la ville aujourd'hui la plus importante de l'Arménie turque, par son commerce et par sa population, est Erzeroum que plusieurs Français ont récemment visitée, entre autres MM. Texier et Flandin. « Vue de loin, dit le premier, Erzeroum donne l'idée d'une ville grande et bien bâtie, elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une montagne, et est dominée par une forteresse entourée de murailles. Cette ville est aujourd'hui un chef-lieu de pachalik qui comprend toute la haute Arménie, connue des Turcs sous le nom de Kurdistan. Erzeroum domine une plaine très-étendue, et est située presqu'au point de partage des eaux de l'Euphrate et de la Caspienne... A l'époque où l'Arménie était indépendante, tous ces cantons portaient le nom *de pays de Garin:* c'est l'ancienne Caranitis de Pline. La ville capitale portait le même nom qui fut changé plus tard en celui de Théodosiopolis.

« La position de la ville actuelle d'Erzeroum s'accorde trop bien avec celle que les géographes arméniens assignent à Théodosiopolis, pour qu'on puisse douter de leur identité. Selon les historiens orientaux, il existait près de Théodosiopolis un bourg nommé Ardzen, qui fut pris et saccagé par les Turcs seljoucides. Les habitants se réfugièrent à Théodosiopolis, qui appartenait aux empereurs grecs, et lui donnèrent le nom du pays qu'ils quittaient. La forteresse fut donc appelée Arzroum. »

Erzeroum est entourée d'une muraille de pierres de taille, crénelée et défendue par un large fossé. Les croix sculptées sur un grand nombre de pierres des murailles, et les caractères grecs qui subsistent encore sur quelques portes, indiquent que les murailles sont l'ouvrage des Byzantins. Le château construit sur une éminence, défendant la ville du côté du nord, a été renforcé par des ouvrages modernes, qui n'ont pas empêché la ville de tomber au pouvoir des Russes en 1828. La ville a toujours un aspect guerrier; les canons chargés sont tout prêts à faire feu dans la cour du palais, un bataillon entoure sans cesse le pacha, car il y a peu de mois où Erzeroum ne soit ensanglantée par des insurrections. Tantôt les partisans de la Russie se soulèvent, tantôt ce sont les soldats

Digitized by Google

eux-mêmes qui veulent égorger leurs instructeurs européens, et secouer le joug de la discipline qu'on s'efforce de leur imposer.

« Nous logeâmes, dit M. Texier, dans une maison arménienne, non loin de l'entrée de la ville. Tout le quartier des chrétiens est situé hors des murs, du côté de l'est. Les consuls de Russie et d'Angleterre ont également leurs habitations dans ce quartier. Mais pour un homme habitué à la commodité des maisons européennes, celles d'Erzeroum sont presque inhabitables pendant la plus grande partie de l'année; car aujourd'hui, comme du temps de Xénophon, les familles ont l'habitude de se retirer pendant l'hiver dans une pièce unique et presque sans jour. Le feu se fait au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au plafond. Les autres pièces disposées dans des corps de logis tout en bois, sont sans cheminées et ont rarement des vitres aux fenêtres; car il n'y a pas de verrerie à Erzeroum, et les carreaux sont un luxe inusité. »

L'usage du peuple, ici comme en Sibérie, est de se chauffer avec les argols; le bois cependant ne manque pas dans les montagnes, mais il n'y a pas d'exploitation convenablement organisée pour le transporter à la ville. Le charbon ne se fabrique aussi que dans les montagnes du Kurdistan, et il faut six ou sept jours pour le faire venir à Erzeroum. Le commerce que la capitale de l'Arménie faisait autrefois avec les provinces du Caucase, la Géorgie et les rives occidentales de la mer Caspienne, a cessé depuis que les Russes ont étendu leurs frontières sur l'Arpatchaï; il est encore assez considérable avec la Perse et l'Asie Mineure.

Il n'est sortes d'avances que le gouvernement russe ne fasse aux populations de l'Arménie turque, pour les déterminer à quitter leur pays et à venir s'établir sur son territoire. Lorsque l'armée russe quitta Erzeroum, après avoir désarmé le château et détruit plusieurs bastions, elle emmena avec elle, dit-on, six mille familles arméniennes, auxquelles on avait promis dix années dexemption d'impôts, et des concessions dans les territoires nouvellement conquis. Cette désertion des chrétiens d'Erzeroum dépeupla notablement la ville dont les vastes bazars se trouvèrent presque abandonnés. Le château est ruiné à l'intérieur. Le peu de pièces qui soient encore habitables sont remplies de prisonniers kurdes.

Il ne reste à Erzeroum aucun monument qui soit antérieur à l'occupation turque; mais on y remarque quelques édifices d'architecture musulmane, qui ne sont pas sans intérêt par le mélange du style arménien et byzantin, employé dans leur construction. La grande mosquée *Oulou-Djemi*, monument du XIIIe au XIVe siècle, est bâtie avec une grande simplicité; l'*imaret* (hospice) qui en dépend est construit avec luxe, et couvert d'ornements remarquables. Cet édifice était destiné à servir d'asile aux pèlerins, auxquels on distribuait des vivres et des secours. Son plan est celui d'une nef d'église latine, à l'extrémité de laquelle est élevé le tombeau du fondateur. Des colonnes de pierre soutiennent des arcs en ogive qui forment un portique à deux étages. L'intérieur se compose d'une

Digitized by Google

grande cour séparée en deux parties par un grand arc en ogive. La cour qui est située derrière l'arcade, est plus étroite que celle qui précède. La porte, qui était en albâtre sculpté, a été emportée à Erivan par les Russes. La façade se compose d'une grande arcade qui encadre la porte formée d'un arceau surbaissé. Cette portion de l'édifice est décorée d'ornements et de fleurs fantastiques exécutées avec une rare habileté de ciseau. Aujourd'hui, le vieil imaret tombe en ruines et est dédaigné de la foule. Autrefois, cinq cents pauvres venaient journellement recevoir leur ration de pain et de pilau en ce lieu maintenant délaissé.

L'Arménie, outre sa population de Turcs et d'indigènes, compte un nombre assez considérable de Yezidis, peuplades répandues aussi dans toute l'ancienne Mésopotamie et dans la Syrie, d'Alep à Bassorah, à Mossoul, à Tauris, à Érivan. Ces peuples, en partie pasteurs en partie cultivateurs, ont une religion particulière qui se rapproche en quelques points du christianisme, et qui leur rend les musulmans odieux. Rien n'égale leur antipathie pour la religion de Mahomet; les Turcs, après avoir essayé de les convertir et de les soumettre, ont tenté vainement de les anéantir; il résulte de ces efforts une lutte sanglante qui n'aura de terme que dans l'expulsion des Turcs de cette partie de l'Asie; car les Yezidis, belliqueux et nomades, harcèlent leurs ennemis, les fatiguent par des incursions fréquentes, puis disparaissent d'une contrée pour reparaître plus loin. M. Texier a recueilli à Erzeroum une curieuse légende qui atteste cette haine ancienne et toujours vivante.

Une ruine de la ville porte le nom de *Mourgo-Séraï* (palais de Mourgo). Ce Mourgo, disent les habitants, était un chef des Yezidis, adorateur du démon. Il avait rassemblé une troupe nombreuse de montagnards, et marchait contre le sultan Mourad, qui lui-même était parti pour conquérir Bagdad. Étant arrivé dans un défilé nommé Derbend, où campait l'armée musulmane, il posta les Yezidis sur différentes hauteurs pour écraser les musulmans en faisant rouler sur eux des rochers. Mourgo était un guerrier d'une beauté singulière; il ne marchait jamais que vêtu d'une cotte de mailles et coiffé d'un casque étincelant, portant une masse d'armes que nul autre ne pouvait soulever. Curieux de savoir ce qui se passait dans le camp des Turcs, il se déguisa en derviche, et s'approcha jusqu'aux tentes du grand vizir, qui campait dans une prairie avec son harem, ses chevaux et ses esclaves.

Pendant qu'il examinait le camp, il s'entendit appeler par une voix de femme d'une douceur peu commune. « Pieux derviche, lui dit-elle, prenez ceci, et demain apportez un mouton pour faire un courban en l'honneur de notre bien-aimé sultan et pour le succès de ses armes. » En même temps elle lui jeta un bracelet orné d'un talisman qui portait le sceau du grand Salomon. Mourgo ramassa le bracelet, et revenu dans son camp, il se proposait de retourner le lendemain avec des Yezidis déguisés en derviches, pour assassiner le grand vizir. En se couchant il mit sous son tapis le don de la princesse; mais dans la nuit il eut une

Digitized by Google

Digitized by Google



CIRCASSIENS.



MARCHAND ARMÉNIEN. ABAZE.

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

vision qui le frappa de terreur : c'était Mahomet lui-même qui apparaissait accompagné des douze grands imans, chantant les versets du Koran. Sur un signe du Prophète, les imans se séparèrent en deux bandes, et chacune d'elles s'empara d'un fantôme couvert d'un long voile. Lorsque le voile tomba, il se reconnut lui-même dans les deux fantômes. L'un tenait un kangiar et frappait à outrance tous ceux qui s'approchaient, lorsque l'ange Ariel, apparaissant armé d'une massue d'acier, lui fendit le crâne d'où il s'écoula des flots de sang noir, pendant que l'autre fantôme, prosterné aux pieds du Prophète, avait été revêtu d'une robe blanche, et chantait avec les imans les louanges de Mahomet.

Effrayé d'une telle vision, il alla trouver le chef des mevlewis, embrassa entre ses mains l'islamisme, et lui fit connaître le lieu qui recelait ses trésors, afin qu'il fît bâtir une mosquée; puis il alla trouver les Yezidis pour les décider à embrasser l'islamisme. Mais les sectateurs de l'esprit des ténèbres, loin d'écouter la parole de Mourgo, s'assemblèrent en armes et le massacrèrent. Le chef des derviches, pour exécuter les dernières volontés de Mourgo, fit bâtir la mosquée dont on voit aujourd'hui les ruines.

M. Flandin reproche à Erzeroum son climat qui, dit-il, est un des plus désagréables qui se puisse rencontrer, sans doute à cause de la situation de la ville dans une plaine qui a plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer Noire. Une neige, quelquefois épaisse de cinq pieds, y recouvre la terre pendant six mois de l'année; le froid commence en septembre et dure jusqu'en mai. Il varie, au fort de l'hiver, entre quinze et vingt-cinq degrés. Toute la haute Arménie paraît aussi froide, et d'un séjour aussi désagréable pour un Européen que la capitale elle-même, à en juger par un épisode du voyage de M. Flandin au sortir d'Erzeroum.

« Nous marchions depuis deux jours, quand nous arrivâmes à un village appelé Delibaba, à l'entrée d'une gorge ouverte dans une montagne très-élevée, et qui était réputée très-dangereuse, à cause des tempêtes qui y règnent presque constamment l'hiver. Le temps qui, dans la journée, avait été assez doux, s'était assombri sur le soir; le vent commençait à souffler, tout s'annonçait mal pour la marche du lendemain, qui devait être fort pénible. La montagne que nous devions traverser porte le nom de Daar, qu'elle emprunte à un village situé presqu'au sommet, et où nous devions nous rendre. Nous avions trouvé à Delibaba des voyageurs et une caravane qui n'avaient pas osé s'aventurer dans cette montagne redoutée; ils attendaient patiemment une occasion favorable pour la franchir. On nous dit à Delibaba qu'il arrivait fréquemment, dans cette saison, que l'on fût obligé de séjourner quinze ou vingt jours avant de pouvoir passer. Cependant, plus hardis ou plus imprudents que les autres voyageurs, nous ne tînmes aucun compte de ces avertissements, et nous tentâmes l'aventure, malgré les sinistres présages d'un ciel noir et d'un vent impétueux. Suivis par un colonel turc qui nous avait été donné pour compagnon jusqu'à la frontière, et en dépit des avis de cet officier, nous nous engageâmes dans les premiers défilés de la montagne.

Digitized by Google

Nous n'avions pas marché une heure, que le vent souffla avec violence, en face, chassant devant lui des tourbillons de neige qui nous glaçait et nous empêchait de distinguer la direction que nous devions suivre. Plus nous nous élevions, plus la tourmente augmentait. Bientôt nous ne trouvâmes plus aucune trace de route, et la neige était autour de nous tellement remuée par le vent, que le sentier se fermait immédiatement entre un cavalier et celui qui le suivait. Nous nous égarâmes; nos guides ne savaient plus eux-mêmes où ils étaient; pourtant il fallait avancer et trouver quelque faible indication qui nous tirât d'embarras. Les Turcs qui étaient avec nous semblaient triompher, et nous disaient : *On vous avait prévenus, vous n'avez pas voulu nous croire*, puis ils répétaient à chaque instant : *Allah! Allah!* Pour toute réponse nous poussions nos chevaux dans des directions différentes, enfonçant et disparaissant presque sous la neige. Enfin, après des efforts incroyables, après avoir franchi plusieurs ravins que le vent avait comblés, nous fûmes assez heureux pour apercevoir au loin un sommet qui était comme un jalon et sur lequel nous nous dirigeâmes. Au-dessous était le village de Daar. Six mortelles heures avaient été employées à lutter contre les rafales et la neige, quand nous arrivâmes à cet abri. Daar était un de ces hameaux comme nous en avions déjà vu plusieurs, composé de quelques cavernes où tanières creusées en partie dans la terre et couvertes par des terrasses qui se confondent avec le sol. Ce hameau était habité par les Kurdes qui s'y réfugiaient l'hiver, quand les neiges les chassaient des gorges où, pendant la belle saison, ils campaient au milieu des pâturages avec leurs troupeaux. »

Les Kurdes sont comme les Yezidis, un peuple nomade de cavaliers et de pasteurs, vivant à la fois de rapines et du produit de leurs troupeaux. Ils sont répandus dans la partie occidentale de la Perse, principalement dans le Kurdistan et à l'ouest ainsi qu'au sud de la Turquie d'Asie, de la Syrie à l'Arménie. Ils se prétendent issus des conquérants mogols et ouzbeks dont les irruptions ont si souvent troublé l'Asie; mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint et l'élévation de leur taille dément cette origine tatare. Ils descendent plutôt des Parthes qui se répandirent dans la Syrie et dans la Mésopotamie au temps de l'empire romain; comme ces redoutables adversaires des légions, les Kurdes sont d'excellents cavaliers, maniant sur leurs chevaux le fusil comme les guerriers de Sapor maniaient l'arc, et aussi hardis, aussi brillants dans leurs fantazias que les Arabes. Ils sont divisés en tribus errantes; ils vivent en nomades à peu près indépendants, et ne paient qu'un léger tribut au souverain sur le territoire duquel ils transportent leurs tentes. Ceux du Kurdistan turc qui sont sédentaires et dépendent nominalement du pacha de Bagdad, ont des lois particulières et sont gouvernés par leurs propres chefs. C'est aux environs de Damas, d'Alep, de Mossoul et en Perse que campent les tribus nomades. Toutes ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages, elles professent l'islamisme de la secte d'Omar. Leur vêtement diffère peu de celui des Turcs; il est seulement plus léger et recouvert d'un manteau de poil de

Digitized by Google

chèvre noir; au lieu de turban, les Kurdes portent un long bonnet de drap rouge entouré d'un châle de soie rayé de couleurs tranchantes : des glands de soie sont attachés à l'un des bouts de ce bonnet et retombent sur les épaules. Très-braves, farouches et enclins au brigandage, mais en même temps hospitaliers et scrupuleux observateurs de la foi jurée, tels sont ces hommes qui, avec les Yezidis, les Ouzbeks et d'autres peuplades de l'Asie, forment un des éléments peu connus de la population asiatique. A tous ces peuples qui se sont créé une vie libre en dehors des lois et des gouvernements qui régissent l'Asie, à ces guerriers dans les veines desquels court le noble sang des races caucasique et mongole, il manque seulement un chef à la fois conquérant et législateur, pour renverser les vieux gouvernements de la Turquie et de la Perse, arrêter la lutte, tromper la convoitise de la Russie et de l'Angleterre, et fonder peut-être, à l'aide des reflets de la civilisation d'Occident, de jeunes et puissants empires [1].

CHAPITRE XL

ASIE MINEURE. — BATOUM. — SMYRNE. — BROUSSE.

Erzeroum nous a conduits à l'entrée de l'Asie Mineure. Dans cette péninsule si célèbre aux temps anciens, les grands souvenirs de l'histoire sont plus abondants encore que dans tout le reste de l'Asie : ses rivages nous rappellent Troie et les villes grecques de l'Éolie, de l'Ionie, de la Doride; Éphèse, Milet, Colophon, Phocée, Halicarnasse, Smyrne, si riches par leurs temples, si fameuses par les grands hommes qu'elles virent naître ou par les colonies qu'elles envoyèrent jusque dans nos régions, qu'on appelait alors l'Hespérie lointaine. Ce grand fleuve dont les sources s'échappent des flancs du Taurus, c'est l'Halys, barrière impuissante des États du riche Crésus contre l'ambition du petit-fils d'Atyage; les plaines que l'Halys arrose portent les noms de Phrygie et de Cappadoce, et leurs sables redisent Gordium et Dorylée, et on y trouverait encore les traces que laissèrent sur leur passage les aventureux mercenaires du jeune Cyrus, ou les pieux compagnons de Pierre l'Ermite. Enfin, sous la longue chaîne du Taurus, les montagnes de la Cilicie rappellent Issus et Tarse, Alexandre et Sardanapale, Louis VII et Barberousse.

Que sont-elles devenues ces régions de l'Asie Mineure si riches en souvenirs, si fameuses aux anciens jours? Comme tout le reste de l'Asie, elles sont semées de ruines, et sur l'emplacement où les cités florissantes s'élevaient, le voyageur ne rencontre plus que de tristes et mornes débris. La nature seule y est y restée

1. Notice sur Erzeroun, fragment d'un journal de voyage, en 1839 et 1840, par M. Charles Texier, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1843. — *Souvenirs de voy. en Arménie et en Perse*, par M. Flandin. *Rev. des Deux Mondes*, juin 1851.

Digitized by Google

la même, et, si ce n'est dans ses plaines du centre ou sur la bande montagneuse qui longe ses rivages méridionaux, l'Asie Mineure est demeurée une contrée privilégiée et à laquelle ses richesses naturelles semblent promettre le retour de son ancienne prospérité. Voici ce que dit de l'aspect général de la péninsule le dernier voyageur qui l'ait sérieusement étudiée :

« ... Durant trois ans de séjour en Anatolie, je n'ai pas seulement admiré dans ses aspects les plus variés la nature orientale, j'ai pu aussi observer à loisir la population qui vit sur ce sol privilégié, et la situation de l'Asie Mineure, sous le gouvernement d'Abdul-Medjid, m'a donné une idée de la situation de l'empire ottoman. Un sol fertile et privé de culture, une population insouciante, quoique pleine d'intelligence, une administration qui ne peut faire prévaloir les intérêts du présent qu'à la condition de lutter sans cesse contre les traditions du passé, voilà ce que j'ai retrouvé trop souvent en Asie Mineure, voilà ce qui se retrouve, je le crains bien, dans toute la Turquie [1]. »

Quant à son administration actuelle, l'Asie Mineure est divisée en onze *eyalets* ou vice-royautés, qui se subdivisent en trente-neuf *sandjaks* (provinces), et cinq cent quatre-vingt-treize *cazas* (districts). Dans chaque eyalet il y a trois fonctionnaires tout à fait indépendants les uns des autres : le gouverneur civil, le pacha commandant les troupes, et le directeur du fisc, percepteur général des impôts. La justice est rendue par les proposés du *cheik-ul-islam*, chef de l'ordre religieux qui réside à Constantinople. La plupart de ces fonctionnaires civils et religieux s'occupent de prélever sur les populations qu'ils administrent le plus d'argent possible, et ne s'inquiètent guère des intérêts qui leur sont confiés. « Les routes tracées manquent presque entièrement en Asie Mineure, dit M. de Tchihatcheff, et les richesses considérables en troupeaux, en minéraux, en ressources de toute nature, dont est douée cette vaste région, se consument presque sans profit. » N'oublions cependant pas, en acceptant en partie ce tableau, que c'est un Russe qui le trace, et que les réformes de Gul-Hané sont trop récentes encore pour avoir eu le temps de porter leurs fruits. Le sultan actuel, et, avant lui son prédécesseur, ont compris que, pour la Turquie, la première condition de vitalité était de se mettre au niveau des peuples européens, et d'avoir le droit de repousser la singulière accusation de barbarie que lui font les habitants du Dnieper; de cette conviction résultèrent les réformes énergiques de Mahmoud. Son successeur, Abdul-Medjid, était un jeune homme de dix-sept ans; malgré les préjugés de race et de religion, le nouveau sultan continua l'œuvre incomplète de son prédécesseur; on le vit s'entourer de ceux de ses conseillers qui s'étaient montrés le plus partisans des réformes, donner toute sa confiance au ministre Reschid-Pacha leur promoteur, marcher sans hésitation et sans détour dans cette voie depuis 1839, année de son avénement, et secouant

1. *Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée*, par M. de Tchihatcheff, première partie, grand in-8°.

Digitized by Google

toutes les traditions routinières du passé, donner à ses sujets une charte qui faisait reposer sur de nouveaux principes les droits et les devoirs réciproques des sujets et du souverain.

Cette charte qui porte le nom de *hatti-schériff de Gul-Hané*, promettait : sécurité pour la vie et la propriété de tous les sujets ottomans, équitable répartition et meilleure perception de l'impôt, nouvelle organisation de l'armée. Les pachas s'y trouvaient dépouillés du droit de vie et de mort qu'ils avaient longtemps exercé. Le recrutement militaire et la durée du service étaient régularisés, l'existence et l'avenir du soldat recevaient des garanties, et les soulèvements des gouverneurs de province, dont on avait vu de fréquents exemples, devenaient plus difficiles. En même temps le droit illimité de l'usage des armes était interdit aux Turcs. Les promesses du *hatti-schériff* n'ont pas reçu encore toute leur exécution, mais il faut tenir compte des obstacles qu'elles trouvent devant elles : ce sont d'abord les préjugés obstinés des vieux Turcs, le mauvais vouloir des pachas et de tous les fonctionnaires dont les priviléges établis sur les traditions de l'injustice se trouvent détruits, l'opposition des ministres de la religion qui invoquent le Coran et les prérogatives que ce livre leur accorde, ce sont enfin les mille ruses que les officiers publics ont inventées pour éluder la loi nouvelle. On ne peut se dissimuler que l'accomplissement des réformes encore élémentaires d'Abdul-Medjid ne sera pas l'œuvre d'un jour, et cependant tous les Turcs doivent aujourd'hui comprendre qu'ils ne conserveront le droit de compter au nombre des nations européennes qu'à la condition de ne pas reproduire au XIXe siècle les habitudes, les préjugés et l'organisation du moyen âge.

L'acte important de Gul-Hané nous a éloignés de l'Asie Mineure; nous y reviendrons par une esquisse rapide de ses ports et de ses rivages. A l'extrémité nord-ouest de cette péninsule, sur la mer Noire, et dans le voisinage du Caucase, s'élève une ville de peu de renom en France jusqu'à la guerre de 1853, et qui cependant est l'une des plus importantes de l'Asie Mineure. C'est Batoun, le meilleur port de tout le littoral méridional de la mer sur laquelle il est bâti. « Batoun, dit M. de Tchihatcheff, s'élève près d'une baie sinueuse, abritée à l'ouest par le cap Batoun-Bouroun; une jetée qui recourberait ce cap un peu au nord-est, transformerait aisément la baie en un port excellent. Batoun deviendrait ainsi, par une position exceptionnelle sur la mer Noire, l'unique intermédiaire entre le commerce de l'Europe et celui de l'Asie. De tous les points de l'Anatolie, ce serait celui qui, à ce titre, mériterait le plus de fixer l'attention de la Russie, et qui serait le plus digne de ses désirs ou de ses regrets. » Cette observation faite en 1851 par le voyageur russe qui a exploré avec tant de soin la péninsule occidentale de l'Asie, semble aujourd'hui guider la conduite des Russes; ils ont concentré autour de Batoun leurs troupes plusieurs fois victorieuses en Asie, et peut-être ils se seraient emparés de ce port sans l'intervention de la flotte anglo-française.

Le reste de la partie septentrionale de l'Asie Mineure est loin d'être aussi

Digitized by Google

favorisé de la nature que les côtes du midi et de l'ouest. Sur l'immense développement de cette ligne entière, de Scutari à Batoun, on ne compte pas une seule baie qui ne soit plus ou moins exposée aux vents du nord si fréquents et si violents dans ces parages. Aussi Éregli, Amassera, Sinope, récent théâtre d'un grand désastre, Samsun, Trébizonde, n'ont-elles que des rades plus ou moins mauvaises. Cependant le commerce est fort actif sur ce rivage depuis l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur autrichiens en 1841, et anglais en 1845 entre Constantinople et Trébizonde.

Au sud de ce rivage commence la région que les Grecs colonisèrent autrefois, et qui est la portion de l'Asie Mineure que la nature a le plus favorisée en lui accordant de bons ports et un riche territoire. C'est en vain cependant que le voyageur y chercherait la plupart des villes de l'Éolie, ou de celles plus riches encore qui envoyaient leurs députés au temple de Neptune, rendez-vous annuel de toute l'Ionie. Smyrne seule, dont l'existence comme grande ville est postérieure à celle des autres cités du rivage ionien, subsiste encore, et conserve une sorte de prospérité grâce à l'excellence de son port, à la richesse de ses produits et au grand nombre de villes asiatiques, auxquelles elle sert d'entrepôt commercial pour l'Europe.

Alexandre et son lieutenant Antigone furent les véritables fondateurs de Smyrne. Avant eux des villages épars, habités par quelques pauvres pêcheurs au milieu desquels les habitants de ce rivage conservaient la tradition de la naissance d'Homère, occupaient l'emplacement de la cité future. Un temple consacré aux Furies s'y élevait sur le mont Pagus, aujourd'hui couronné par un vieux château que les Génois y élevèrent au moyen âge; Alexandre, dans son passage en ce lieu, y reconnut, avec ce même coup d'œil qui deux ans plus tard désigna la place d'Alexandrie, l'emplacement d'une grande ville. Les déesses du mont Pagus lui suggérèrent, disaient les Smyrnéens, ce dessein pendant son sommeil. La guerre et les conquêtes en firent différer l'accomplissement; et ce fut Antigone, qui, après la mort de son maître, donna à Smyrne l'importance que cette ville a conservée au milieu des révolutions dans lesquelles les plus florissantes des cités qui l'environnaient ont disparu.

Aujourd'hui encore, sans répondre à l'idée que notre imagination s'était faite de sa splendeur et de sa richesse, Smyrne, est au milieu des villes de l'Orient, l'une de celles auxquelles s'arrête avec le plus d'intérêt le voyageur. Vue de la mer, elle déroule avec grâce ses mosquées, ses églises, ses synagogues, ses maisons bâties en amphithéâtre au fond d'un golfe magnifique. Vers le sud s'élèvent des montagnes arides; du côté du nord, au contraire, la terre est basse, riante, de beaux arbres se dressent sur la rive, et mirent dans les flots bleus leur épais feuillage. L'intérieur de la ville est celui de toutes les cités de l'Orient; les rues sont tortueuses et d'un vilain aspect. Par exemple, la rue des Francs, qui passe pour être la plus belle de Smyrne, est étroite, pavée avec des cailloux pointus et inégaux, un ruisseau infect la traverse, et elle est bordée de maisons de toutes cou-

Digitized by Google

leurs, de toutes formes et de toutes hauteurs. A droite et à gauche s'étendent de longues rangées d'échoppes servant de boutiques; au-dessus de la tête pendent de grands lambeaux de toile destinés à protéger du soleil, et sous les pieds se présentent des débris, des ordures, des épluchures de légumes; de grands chiens jaunes errent sans maîtres, cherchant de tous côtés leur pâture. Quant à la population, elle forme un incroyable mélange de gens de tous les pays, de toutes les nations; le turban, le chapeau de feutre, le bonnet grec, le fez, le burnous, s'y croisent et s'y mêlent en tous sens. Beaucoup de mouvement et peu de bruit, tel est le caractère de toutes les villes orientales, et en particulier l'aspect de la rue des Francs. Les rues du bazar de Smyrne sont plus étroites, plus misérables encore que celles de la ville; elles sont formées de baraques de bois, qui composent des quartiers dans chacun desquels sont cantonnées les marchandises spéciales : les soieries de Brousse, les mousselines brodées d'or, les babouches de velours ou de maroquin, se trouvent dans un lieu distinct; à côté, les armes, les sabres de Damas, les armures de Perse occupent un quartier particulier; plus loin, les échoppes des traiteurs et des marchands de comestibles s'élèvent l'une contre l'autre. Ces bazars boueux, où l'on respire un air fétide, où toutes les marchandises, même les plus précieuses, sont confusément entassées ont un aspect misérable qui ne tarde pas à lasser le visiteur étranger. On ne rencontre au milieu de la foule variée et pittoresques qui se presse entre ces misérables échoppes que quelques vieilles femmes; à Smyrne, de même que dans tout le reste de l'Asie musulmane, les femmes ne sortent que rarement, et toujours voilées.

Après les bazars, le lieu qui attire le plus, à Smyrne, l'attention des Européens, est le marché des esclaves; des femmes du Sennaar au front déprimé, aux grosses lèvres, au nez épaté, mais dont le corps est remarquable par la beauté et l'harmonie des formes, y sont livrées demi-nues à la curiosité des visiteurs, à côté des Abyssines, noires aussi, mais charmantes de visage autant que belles de corps; ces dernières, avec leurs cheveux frisés plutôt que laineux, et leur gracieux profil, semblent, sous leur sombre couleur, des statues de bronze. Elles ne sont ni tristes, ni honteuses de leur condition; on les voit rire et causer entre elles, et quelquefois adresser des railleries et des invectives aux étrangers. L'Européen est tout étonné de ne pas ressentir, en présence des malheureuses victimes de ce honteux trafic, l'indignation que de loin il croyait éprouver : c'est peut-être que ces pauvres filles elles-mêmes ne s'en indignent ni ne s'en irritent; l'esclavage est la condition pour laquelle elles ont été élevées, elles n'imaginent pas qu'il puisse en exister une autre pour elles; enfin elles n'ignorent pas que l'esclavage musulman n'a rien de cruel, et qu'il est une adoption plutôt qu'une servitude. Les mêmes sentiments d'indifférence ou de résignation se retrouvent dans tous les marchés d'esclaves; c'est ce que je pus vérifier quelque temps après, lors de ma visite à la ville égyptienne du Caire. La ville turque est plus étendue que le quartier franc; tous les soirs, au cou-

Digitized by Google

cher du soleil, elle est fermée aux étrangers, et l'Européen se voit confiné dans les rues franques. Malgré cette habitude de séparation invariable, on se tromperait beaucoup si l'on croyait à une persécution des Turcs contre les chrétiens; loin de là, lazaristes, sœurs-grises, religieux de tous les ordres, prient et enseignent en paix sans que nul s'en inquiète; car il est juste d'observer, et cette remarque s'étend à toutes les villes de la Turquie et de l'Égypte, que la tolérance religieuse est l'une des vertus de la loi musulmane.

Le commerce de Smyrne, prospère pendant tout le XVIIIe siècle, éprouva de grands dommages à l'époque des guerres de l'empire; il se releva en 1816, puis, différentes causes, l'extension que prit Alexandrie sous Méhémet-Ali, la guerre de 1827, la peste, des incendies, un tremblement de terre, ont diminué de près de moitié son importance; cependant les négociants anglais, autrichiens, sardes, grecs, de cette ville, n'ont pas perdu l'espérance de la voir recouvrer son importance, grâce à l'excellence de son port et à la supériorité de sa position, et ils attendent avec confiance que la paix permette aux dispositions avantageuses que leur accorde le hatti-chériff de Gul-Hané, de produire ces avantageux résultats[1].

CHAPITRE XLI

ÉPHÈSE. — MAGNÉSIE. — SARDES.

Autour de Smyrne vivante et industrieuse encore comme autrefois, se dressaient trois villes dont il ne reste plus que quelques ruines et de grands souvenirs. Deux Français, MM. Ampère et Mérimée ont visité, il y a treize ans, Ephèse, Sardes et Magnésie; nous allons suivre ces illustres touristes sur les bords du Pactole et du Méander.

Escortés de deux hommes du pays, ils quittèrent Smyrne pour accomplir leur pèlerinage aux ruines fameuses de l'Ionie. Après une journée de marche à cheval pendant laquelle ils virent défiler les longues caravanes de chameaux, à l'aspect à la fois majestueux et stupide, et contemplèrent, dans l'atmosphère dorée de l'horizon, les pentes du mont harmonieux de Claros, les voyageurs arrivèrent à la montagne des Chèvres, au pied de laquelle coule le Caïster.

Pascentem niveos herboso flumine cycnos.

C'est dans la plaine arrosée par ce fleuve charmant que s'élèvent les débris qui marquent la place d'Éphèse.

« Il ne reste de l'ancienne ville que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aïa-Soluk bâtie sur une montagne en regard d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aïa-Soluk,

1. La *Turquie, Smyrne,* par M. Alexis de Valon, *Revue des Deux Mondes,* mai 1844.

Digitized by Google

considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, et à côté de cette fontaine une plate-forme peu élevée réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque. On ne retrouve rien du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane, il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine, mais ces débris sont très-imposants. La ville antique étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avançait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. La ville tournait son front de ce côté, l'acropole était située sur le mont Préon. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne azurée de la mer se déroule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Là ne se trouvent point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbek et de Palmyre.

« Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme dont les clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'Évangéliste, la grande lumière d'Éphèse, comme l'appelait l'évêque Polycrate, mourut dans cette ville qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces roches qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'aigle de la vision a habité ce creux de rocher, et a eu dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

« ... Les ruines d'Éphèse se composent de vastes monuments, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de

Digitized by Google

cette architecture, à la fois coquette et barbare, qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement indiquée par de nombreux fragments de colonnes de frises, d'architraves. Sur la montagne sont creusés plusieurs tombeaux dans l'un desquels peut s'être passée la cosmopolite aventure de la Matrone d'Éphèse. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans le stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement du chacal, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du Ramazan : singulier mélange d'impressions diverses. Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens : l'un d'eux est un bas-relief funèbre représentant un guerrier à cheval et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les Loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine ; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence.

« Le théâtre adossé à la montagne regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore ; les deux extrémités par lesquelles la scène touchait aux gradins sont également conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirynthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires ; un petit chevrier turc sifflait assis sur un débris ; une immense volée de corneilles y décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne le ciel était pluvieux et grisâtre et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres ; par moments leur lueur à la fois claire et pâle illuminait les ruines immenses, les cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime ; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste.

« En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Aïa-Soluk ; elles complètent l'effet mélancolique du paysage. J'errai longtemps sur la montagne où fut cette ville ; j'allais de mosquée en mosquée ; j'entrais par le toit dans des bains abandonnés ; je parcourais ensuite l'enceinte du château fort, et je regardais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mort qui m'entourait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un fragment de mur en briques, qui pouvait peser cinquante milliers avait été mis sur champ par quelques-unes de ces commotions du sol fréquentes dans l'Asie Mineure. Un figuier avait plongé ses racines entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin, j'arrivai à une assez grande mosquée construite en marbre noir et blanc, comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillés à jour dans le goût moresque. A l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain, semblables à celles que j'avais vues gisantes dans les marais de la plaine. L'une d'elles avait conservé son chapiteau corinthien ; les autres s'entouraient à leurs cimes d'ornements qui

Digitized by Google

pendaient avec grâce comme des stalactites. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence bleue, et sur les murs un revêtement d'émail. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des églises, comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais m'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée déserte d'Aïa-Soluk.

« Après deux jours passés à Éphèse, nous nous acheminâmes vers Ineh-Bazar où sont les ruines de Magnésie. Le chemin est très-pittoresque, et suit en général des gorges boisées à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Méandre. Le Méandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble un ruban d'azur que le vent ferait onduler sur le sable... Même après celles d'Éphèse, les ruines de Magnésie sont imposantes et ont cet avantage, qu'on les embrasse tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même, elle s'adossait à une montagne. On suit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très-nette de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer, comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes... Il n'y a dans la plaine de Magnésie ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café, *kafenet*, sorte d'auberge qu'on rencontre de loin en loin dans cette partie de l'Asie Mineure, et dont le nom produit un effet si bizarre dans ces solitudes. La plaine n'est habitée que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans dont les tentes noires forment un carré long, et présentent à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tatars, *Tatardji*, dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Les ruines les plus intéressantes de Magnésie sont celles du temple d'Artémis-Leucophryné, ce qui voudrait dire Diane aux sourcils blancs; mais je ne puis croire que les Grecs, toujours si soigneux d'éviter le laid et le bizarre, aient jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire au front blanc. Dans la ville actuelle, dit Strabon, est le temple d'Artémis-Leucophryné. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse; mais pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur. Il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, excepté ceux d'Éphèse et de Didyme. De ce temple il ne reste pas une colonne debout, mais les fragments sont considérables, d'une grande beauté et d'un grand intérêt. Sur des parties de frise bien conservées, on voit des combats de guerriers et d'amazones d'une époque antérieure à celle du Parthénon. Les fûts des colonnes, les architraves, les chapiteaux, offrent des détails curieux; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables; les bases, les chapiteaux ont des ornements différents. Ces ruines sont importantes. On conçoit facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture ionique en Ionie.

Digitized by Google

« Le temple est renfermé dans une immense enceinte dont la destination n'est pas facile à deviner, et qui est contiguë à une enceinte moins considérable. Dans celle-ci on voit des espèces de voûtes et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait sur le mont Thorax, comme celui d'Éphèse au mont Préon, le stade touchant au théâtre, et une foule de tombeaux; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des marais; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur trois rangs. Tout cet ensemble de débris, dans une parfaite solitude, est d'un très-grand aspect. Il est malheureux que l'humidité répande une teinte grise sur le marbre des monuments. Dans ces plaines fertiles et inondées, on regrette l'aridité salutaire de l'Attique qui laisse au marbre sa blancheur ou lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve ici la merveilleuse lumière de l'Attique, cette transparence incroyable de l'air, ces reflets violets et roses qui, au coucher du soleil, embellissent les sommets de l'Hymette et du Pentélique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Ionie est sœur d'Athènes.

« Pour aller à Sardes, il fallait passer de nouveau par Éphèse; mais nous n'eûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin qui nous avait plu par un temps assez triste, parcouru de nouveau par un temps admirable nous enchanta, surtout vers la fin; nous descendions à pied une portion escarpée de la route, rendue plus difficile encore au pas des chevaux par un reste de pavé en fort mauvais état; nous rencontrâmes le lit d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeté d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages, ressemblant en petit au pont du Gard, et aussi gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Caïus Sextilius, fils de Publius, de la *gens* Onotoneia, a élevé ce monument à ses frais, et l'a dédié à la Diane d'Éphèse et à l'empereur Tibère. Mon compagnon de voyage parvint à la lire avec assez de peine, en grimpant sur la montagne et même dans les arbres. Ainsi perché, il me dictait l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant ce temps, assis sur une pierre, je ne me lassais pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émeut pas pour le premier site venu, on devient difficile en fait de pittoresque, mais ici tout était ravissant. La vue était admirablement composée; par-dessous l'arche du milieu, on apercevait la montagne d'Éphèse dans une teinte violette, et au-dessus des deux murs verdoyants qui s'élevaient à notre gauche et à notre droite, l'azur velouté d'un vrai ciel d'Ionie; une lumière dorée se glissait obliquement à travers les branches des platanes, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et

Digitized by Google

venait éclaircir les cintres supérieurs de l'aqueduc dont le pied plongeait dans l'ombre. Tout paraissait assorti dans une délectable harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique...

« De retour à Éphèse, nous apprîmes que pour nous rendre à Sart (Sardes), nous devions passer par Tireh, Baïndir et Berghir. Ainsi renseignés, nous nous acheminâmes vers la première de ces trois villes, en remontant le lit du Caïster. Nous commençâmes par nous égarer, un Turcoman nous remit dans notre route; cet homme, qui vivait sous une simple tente de toile, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirai presque le plus distingué. Du reste, la dignité naturelle des manières est l'apanage des Orientaux; dans les villes turques on n'entend point ces cris, ces jurements, ces mêmes chants bruyants que dans les nôtres. On ne voit jamais de dispute; le portefaix a dans l'intonation de la voix, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les fortunes rapides qu'amène le despotisme ne produisent-elles point ces contrastes choquants entre les manières et la situation, qui frappent chez nos parvenus. En Turquie un homme est batelier; un jour le sultan l'entend chanter, trouve sa voix agréable et le fait ministre de la marine : le ministre n'aura rien à changer aux manières du batelier.

« Après avoir vigoureusement trotté pendant six heures, nous nous arrêtâmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontant à cheval, je découvris tout à coup les minarets d'une ville; c'était Tireh... Pour avoir opiniâtrément persisté à nous rendre en droite ligne d'Éphèse à Sardes, nous avions le spectacle d'une ville purement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople ne nous avaient donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable; bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne, comme le furent dans leur temps Éphèse et Magnésie, ayant à ses pieds une plaine parfaitement cultivée, et en face la magnifique chaîne du Tmolus derrière laquelle se trouvaient Sardes et la Lydie.

« Tireh compte environ trente mille habitants; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité qui nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, ses ressources seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant; mais d'après tout ce qu'on nous a dit, et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous a conduits dans une des parties les plus riches et les plus belles de l'Asie Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tireh est le commerce des raisins dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Tmolus dont parle Ovide, *vineta Tmoli.*

« Aux abords de Tireh une véritable route remplaça les sentiers tortueux que nous avions suivis depuis Éphèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne annonçaient une ville de quelque importance. Nous atteignîmes les premières maisons de Tireh à une heure extrêmement favorable. Le soleil près

Digitized by Google

de se coucher derrière nous, frappait de sa plus vive lumière un ensemble harmonieux de minarets blancs parmi les cyprès, de maisons diversement colorées, semées au milieu de beaux jardins sur le flanc verdoyant de la montagne, et dans la fertile plaine qui se déroule aux pieds. Toutes les figures étaient fortement caractérisées, tous les costumes étaient pittoresques et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme à mauvaise figure, qui portait presque seul l'ignoble fez au lieu du majestueux turban, nous indiqua un khan, espèce d'auberge, placé dans une situation ravissante, tout neuf et très-propre, et dans lequel nous trouvâmes des divans et des tapis. Toutes les chambres donnaient sur une grande galerie ouverte, semblable à ce que les Italiens nomment une loge. Nous n'avions pas les arabesques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des loges du Vatican. A peine installés nous courûmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un tombeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécuta au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'avançaient, se penchaient autour de nous avec étonnement et curiosité. Notre travail terminé, nous nous hâtâmes d'aller dans les rues les plus animées jouir du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du Ramazan. A ce moment qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans qui ont ainsi pendant un mois le plaisir de se décarêmer tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule bariolée et calme qui savourait la douceur du café et du tabac d'Orient; nous figurâmes longtemps dans un groupe de Turcs assis sur la même natte et fumant le narguilé. La nuit était délicieuse, une nuit d'Ionie; tous les minarets élevaient dans l'ombre leurs illuminations aériennes, et achevaient de donner à ce qui nous entourait le charme fantastique d'un chapitre des *Mille et une Nuits*.

« Le lendemain, couchés sur des divans placés devant les fenêtres, nous consacrâmes la matinée à faire notre *kief*. Ce mot est intraduisible dans les langues d'Europe; le *far niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré délicieusement du charme de son inaction : c'est quelque chose d'élyséen comme la sérénité des âmes bienheureuses; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirai presque de se sentir ne pas être. Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar, enfin nous nous hâtâmes de gagner les hauteurs qui dominent la ville, pour jouir d'un beau coucher de soleil. Ces hauteurs verdoyantes me rappelaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous être perdus par les rues escarpées et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés deux ou trois fois, par mégarde, dans des maisons turques dont les femmes poussaient des cris aigus, et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort animé, des reproches probablement très-vifs, et que nos intentions étaient loin de mériter. Enfin, nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous

Digitized by Google

apparut dans une teinte rose, tandis que le piton du Tmolus s'enveloppait de brumes sombres et enflammées. Pendant que Mérimée prenait un croquis de ce panomara sublime, un officier turc qui passait s'arrêta, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot *capitaine* et *Moscow*. Probablement, il nous prenait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une inquiétude perpétuelle pour tous les Turcs doués de quelque prévoyance.....

« Le lendemain nous nous mîmes en route pour Berghir, village situé au pied du Tmolus. Cette journée pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable. Après avoir passé par un village où nous vîmes un platane qui avait environ quarante pieds de tour, nous traversâmes la petite ville de Baïndir qui nous parut animée par un commerce actif et surtout remplie de teinturiers. Nous arrivâmes à quatre heures vers Berghir. Ici le pays changeait complétement d'aspect aux approches de la montagne, et prenait quelque chose des aspects de la Suisse; mais jamais torrent de la Suisse n'a reçu une étincelle de cette fournaise qui réfléchissait ses flammes pourprées dans le ruisseau de Berghir.

« Restait à franchir le Tmolus et à chercher de l'autre côté Sardes dont le nom subsiste à peine altéré dans *Sart*, mais sur la position de laquelle les rapports varient, parce qu'il ne reste ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crésus. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très-escarpés, nous atteignîmes un petit plateau qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement désert. Les habitants n'y demeurent que durant l'été. L'hiver ils descendent à Berghir, et on appelle hiver l'admirable saison dont nous jouissions durant notre voyage... »

Après quelques vicissitudes, et des retards occasionnés par la pusillanimité de leurs guides, les voyageurs arrivèrent à un moulin, seule demeure qui marque l'emplacement de Sardes.

« Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre moulin était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élèvent les murs de l'acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature que celle de Crésus. Nous nous trouvions fort embarrassés devant son mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux comme ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous et nous finîmes par arriver à l'acropole.

« C'était un magnifique spectacle, supérieur peut-être à tout ce que nous avions vu jusque-là, et certainement plus extraordinaire. De toutes parts, sous nos pieds, des pyramides rougeâtres s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres à peu près comme les aiguilles des glaciers. D'un côté les étages ver-

Digitized by Google

doyants du Tmolus s'abaissaient peu à peu vers la plaine; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée de montagnes, le lac Gygès, les tertres tumulaires des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sommets qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige, à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines blanches du temple de Cybèle, nous-mêmes enfin, isolés et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles à cette vue avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

« Les murs actuels de l'acropole s'élèvent certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié; mais ces murs, ici comme à Éphèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragments en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne; une autre, qui nous parut curieuse, parlait *de cinq amours consacrés à la douce patrie.* Mérimée en prit copie, et il fit bien, car il faut des jambes, que n'ont pas tous les collecteurs d'inscriptions, pour parvenir à celle-ci. Après avoir curieusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous acheminâmes de ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir eu à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissaient les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages, comme les nomades leurs maîtres, s'élancèrent tout à coup sur nous de différents côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta pas, mais fit accourir les femmes des Turcomans, qui nous en délivrèrent.

« Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris gisants à terre, offrent un type achevé de l'ordre ionique ancien. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique... Dans le temple de Cybèle, à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane, à Magnésie, je retrouvais cette liberté du génie grec qui ne détruit point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité... Nous nous éloignâmes à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle grand, ce qui prouve qu'il n'était pas allé à Sardes, est un ruisseau. A-t-il jamais roulé de l'or dans ses ondes? Le fait n'est pas impossible; Strabon parle d'anciennes mines d'or dans le Tmolus; mais comme, d'après son témoignage, elles n'existaient déjà plus de son temps, il est très-possible que le Pactole ait dû sa renommée de fleuve aurifère au mica qu'il détache de la montagne et qui scintille dans le sable de son lit; celui que nous observâmes était plutôt argenté que doré; mais dans la montagne j'avais vu des paillettes qui imitaient assez bien les reflets de l'or. Peut-être ce te

Digitized by Google

circonstance géologique a-t-elle fait illusion aux anciens, et la réputation proverbiale du Pactole est-elle une réputation usurpée.

« Après avoir vu Éphèse, Magnésie, franchi le Tmolus, gravi l'acropole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, il ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage. C'est ce que nous fîmes en grande hâte. Nous revîmes ces campagnes enchantées qu'arrose le Mélès, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen, qui rappellent les bois d'oranger de Sorrente; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique berceau d'Homère[1]. »

CHAPITRE XLII.

TROIE. — BITHYNIE. — HALYS. — CAPPADOCE.

« ... Lorsque le 22 septembre, à six heures du matin, on vint me dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap je distinguais deux *tumulus*, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simoïs était à la gauche du château neuf d'Asie; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paraissaient le cap Rhétie et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevait la chaîne du mont Ida, dont les pentes vues du point où j'étais, paraissaient douces et d'une couleur harmonieuse. Ténédos était devant la proue du vaisseau, *est in conspectu Tenedos*.

« Je promenais mes yeux sur ce tableau et les ramenais malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétais ces vers du poëte :

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et « admiré, monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui « attirera les regards des générations présentes et des races futures. »

« Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

« ... Je n'ai rien à me reprocher : j'avais eu le dessein de me rendre par l'Anatolie à la plaine de Troie, et l'on a vu ce qui me força à renoncer à mon projet; j'y voulus aborder par mer, et le capitaine du vaisseau refusa obstinément de me mettre à terre, bien qu'il y fût obligé par notre traité. Dans le premier moment ces contrariétés me firent beaucoup de peine, mais aujourd'hui je m'en

1. *Une course dans l'Asie-Mineure*, lettre de M. Ampère à M. Sainte-Beuve, dans la *Rev. des Deux Mondes*, janv. 1842.

Digitized by Google

console. J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort m'attendait peut-être à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simoïs; j'ai de plus le bonheur d'avoir salué une terre sacrée, d'avoir vu les flots qui la baignent et le soleil qui l'éclaire. »

De tout ce que les voyageurs ont écrit sur la ville de Priam, nous ne rappellerons que cette page détachée de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. A quoi bon pour celui qui n'a pas eu le bonheur de parcourir les rivages de la Troade les descriptions et les impressions étrangères? Un vers d'Homère, un harmonieux souvenir de Virgile ne ramènent-ils pas de plus saisissants tableaux, ne font-ils pas naître dans l'âme un plus pieux recueillement que tous les récits des voyageurs? D'ailleurs les descriptions de ces lieux célèbres sont nombreuses; et ceux qui voudront savoir au pied de quelles ruines coulent aujourd'hui le Simoïs et le Scamandre, n'auront qu'à ouvrir Pococke, Chandeler, Dallaway, Lechevallier ou M. de Choiseul, et tous les voyageurs qui plus récemment ont visité ces lieux immortalisés par les deux grands poëtes de la Grèce et de l'Italie.

Pénétrons plutôt au centre de la péninsule, et passant par les régions de la Phrygie et de la Cappadoce, nous nous arrêterons sur les bords de l'Halys. Dans ces chemins notre guide est un infatigable voyageur, M. Charles Texier, qui a visité avec un soin extrême une grande partie de l'Asie Mineure.

Brousse, l'ancienne Pruse, où Abd-el-Kader a trouvé une retraite paisible après sa vie guerrière, est l'une des villes les plus intéressantes dans sa partie septentrionale. Presque effacée de l'histoire lorsque les Romains eurent conquis la Bithynie, la ville du roi Prusias reparaît pleine de splendeur, au temps des empereurs grecs. Prise par Bajazet et les Ottomans, elle tombe, après la bataille d'Ancyre, au pouvoir de Timour qui la saccage dans la deuxième année du XVe siècle; enfin c'est à Mahomet II que cette ville de l'Anatolie doit sa nouvelle existence. Bâtie en partie sur le mont Olympe, Brousse domine une vaste plaine. Au milieu des murailles qui l'entourent, s'élève presque à pic, sur un rocher, le château qui marque l'emplacement de l'ancienne cité. Ce château fut en partie élevé, disent les traditions locales, par Comnène Lascaris. Brousse ne compte pas moins de trois cent soixante-cinq mosquées; c'est là son principal ornement, avec des fontaines, quelques bazars et des caravansérails. Les coupoles et les minarets de tant de mosquées, présentent un aspect plein de charme et de majesté; et le grand nombre de ces édifices religieux attire dans les murs de la cité pieuse une multitude de croyants. Le commerce de Brousse n'est pas sans importance; il est surtout considérable en soie écrue. Les caravanes se rendant par Alep et Smyrne à Constantinople, animent ses caravansérails pendant une partie de l'année. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs ont chacun leur quartier à Brousse comme dans les autres villes de la Turquie d'Asie. M. Texier ne s'est pas arrêté dans cette ancienne capitale. Il a traversé rapidement l'ouest de l'Asie Mineure.

« La route de Bithynie, dit-il, est achevée depuis longtemps, et en se mons-

Digitized by Google

sant d'un teskéré de la chancellerie turque, on peut se rendre en voiture de poste de Scutari à Nicomédie. Au delà de la Bithynie, il faut reprendre les moyens de transport en usage, les chevaux et les chameaux; et pour le moindre trajet il faut organiser une caravane qui porte avec elle tous les objets nécessaires, les vivres et les tentes. Nous avions ainsi parcouru la Phrygie et la Galatie. Après un long séjour à Ancyre, nous nous rendîmes à Teuzgatt. Cette ville appartient au pachalick d'Angora. La verdure qui l'environne et la fraîcheur des eaux qui l'arrosent contrastent avec la fraîcheur du pays au milieu duquel elle est située. Elle est entourée de tous côtés par des montagnes arides, et l'on n'aperçoit les pointes de ses minarets qu'au moment où l'on touche à ses portes. Cette ville ne saurait résister à une attaque; cependant c'était jadis la capitale d'un ziamet gouverné par un de ces puissants déré-bey entre lesquels était partagé tout le territoire de l'Asie Mineure.

« Le gouvernement des déré-bey représentait le système féodal dans toute son étendue. Ces princes pouvaient être considérés comme grands feudataires de l'empire, soumis à certaines redevances envers la Porte, mais parfaitement indépendants dans leur gouvernement. Aussi les rivalités et l'ambition furent-elles souvent cause des cruelles guerres qu'ils se livrèrent entre eux et qui commencèrent leur ruine. Le sultan Abdul-Hamid, et son fils le sultan Sélim, entretinrent ces dissensions qui devaient donner au gouvernement de la Porte le pouvoir d'exécuter une réforme devenue indispensable, et que la politique du sultan Mahmoud sut accomplir dans toute son étendue. Avant de songer à l'anéantissement des janissaires, il fallut détruire la puissance de laquelle cette milice tirait ses principales forces et ses ressources. Les déré-bey étaient tous affiliés à cette redoutable corporation, et leurs trésors s'ouvraient pour la défense d'une cause qu'ils regardaient comme celle de l'islamisme.

« Chapwan-Oglou, gouverneur de Teuzgatt, fut un des derniers déré-bey qui résistèrent à la puissance de la Porte, non par la violence et par les armes, mais par une inertie presque inattaquable. Il avait su mettre dans ses intérêts les principaux habitants de la ville; son gouvernement, ferme et habile, avait éloigné tout sujet de plainte de la part de son souverain. La paix régnait sur ses terres; jamais les nomades n'avaient attaqué les Tartares de la Porte, et les incursions de Kurdes avaient pris une autre direction. Cet état de choses durait depuis quelques années, lorsque Chapwan-Oglou reçut par un capidji-bachi l'ordre de se rendre à Constantinople. Sachant trop bien le sort qui l'y attendait, il prétexta des obstacles. Mais le divan crut le moment venu de l'attaquer ouvertement; il fut traité comme rebelle. Les spahis mirent le feu à son palais. Chapwan-Oglou refusa de prendre les armes, et sut affronter tranquillement la mort au milieu de son palais en flammes.

« Vingt-cinq années se sont écoulées depuis ces événements, le palais est resté comme l'ont laissé l'incendie et le pillage. Les habitants semblent conserver cet amas de charbons et de décombres, comme le souvenir d'un homme qu'ils

Digitized by Google

regrettent encore; et lorsqu'un voyageur arrive parmi eux, ils ne manquent pas de le conduire sur cette place, et de lui raconter comment leur ville fut soumise au pouvoir immédiat de la Porte. Teuzgatt est une ville toute moderne qui n'offre pas de monuments remarquables. Les maisons sont bien bâties; les rues et les bazars contrastent avec ceux des autres villes de l'Orient par une grande propreté.

« Le 6 août, notre caravane se remit en marche. C'est toujours un joyeux spectacle que le moment du départ, lorsque l'on quitte une ville un peu importante. Les gens mettent une certaine coquetterie à orner les bagages et les montures; eux-mêmes ne dédaignent pas une toilette plus recherchée; les turbans sont d'une blancheur éclatante, les armes sont brillantes et polies, et on pare avec des feuillages les têtes des chevaux. »

Angora, dont ne parle pas M. Texier, est située à une trentaine de lieues de Teuzgatt, vers l'ouest. C'est l'ancienne Ancyre, ville des Galates ou Gaulois établis dans l'Asie Mineure. Elle s'élève en amphithéâtre sur la croupe d'une colline qui domine de vastes plaines; ses murs descendent jusqu'aux bords de la petite rivière Tabahanah.

Autrefois Angora fut décorée d'un grand nombre d'édifices; il n'en reste que des ruines informes, et c'est de leurs débris qu'ont été construits les murs de la cité actuelle. Cependant les voyageurs citent encore, au milieu d'autres ruines, les restes du temple en marbre blanc qui fut élevé en l'honneur d'Auguste. C'est le fameux monument d'Ancyre; une longue inscription latine en l'honneur du prince divinisé y est gravée. Malheureusement les Turcs n'ont aucun souci de sa conservation, et chaque jour emporte quelques lettres de l'inscription et quelques pierres du monument. Une source de richesses qu'Angora conserve au milieu de ses ruines et de sa décadence, sont les magnifiques tissus qu'elle doit à la nature de son sol et de ses pâturages. Ses chèvres dégénèrent et perdent leur beau poil dès qu'elles sont éloignées des environs de la ville. Ce poil est ordinairement d'une blancheur éblouissante, rarement gris ou noir, aussi fin que la soie, frisé naturellement par tresses de huit ou neuf pouces de longueur; il devient plus long en proportion de la durée de l'hiver. Les chèvres sont tondues en avril; la toison des plus jeunes est la plus estimée. C'est à Angora même que le poil est filé; les tissus sont expédiés ensuite à Constantinople et à Smyrne.

Les environs d'Angora sont d'une extrême fertilité, et les vallées qu'arrosent le Kizil-Ermak, l'ancien Halys, les affluents de ce fleuve et le Tokat comptent parmi les plus riches de l'Asie Mineure. A vingt heures de Teuzgatt, les voyageurs trouvent Césarée, capitale de la Cappadoce.

« La Cappadoce, dit M. Texier, est un vaste plateau qui occupe toute la partie centrale de l'Asie Mineure, plaine immense, sans arbres et sans eau, dans laquelle on voyage des journées entières sans rencontrer un être vivant. Les villages, disséminés à de longs intervalles, se composent d'un amas de chétives

Digitized by Google

cabanes de terre; un puits creusé aux environs fournit de l'eau aux hommes et aux troupeaux; mais les arbres ne croissent pas sur ce terrain ingrat, sans doute à cause des substances salines dont il est imprégné; cependant le climat, si brûlant pendant l'été, est sujet à de notables variations. La neige couvre la terre pendant plusieurs mois, et les pauvres habitants n'ont pour se chauffer que la fiente de leurs troupeaux. Vers le milieu du troisième jour, nous arrivons au bord du fleuve Halys; aussitôt le terrain change d'aspect, ce ne sont plus des plaines d'argile plus ou moins ondulées, mais des montagnes volcaniques de la formation la plus bizarre. Le fleuve coule dans une vallée dont les parois sont tout à fait verticales; la plus grande partie est composée de prismes de basalte. Ils s'étendent en murailles sur les deux rives du fleuve, et forment un étroit défilé dans lequel les eaux de l'Halys se précipitent en mugissant, et les hauts rochers basaltiques, en répétant les murmures du fleuve, ressemblent à un orgue immense qui accompagne la voix des eaux. Nos guides, accablés par la chaleur du jour, témoignèrent le désir de prendre du repos dans ce lieu sauvage. Les chevaux furent déchargés, les tapis étendus à terre, et à l'heure d'Ikin, chaque musulman s'avança vers le fleuve pour pratiquer les ablutions religieuses. Il faut avoir parcouru des contrées brûlantes et désertes, pour savoir combien les eaux d'une source recèlent de charmes, de bonheur et de repos; comme on aime à les boire à longs traits, à y plonger les mains et à s'en inonder le visage.

« Pendant que nos gens s'occupaient du campement, nous nous préparâmes à gravir les montagnes balsatiques qui bordent le fleuve; leur base est percée de nombreuses fenêtres qui éclairent des catacombes taillées dans le flanc des rochers. On y arrive par un escalier creusé dans le roc. Une porte basse et sans sculptures donne accès au péristyle des catacombes. Toutes les chambres taillées grossièrement dans le roc vif n'ont jamais été décorées; on voit encore sur les murailles les traces du ciseau et des outils dont se servirent les ouvriers. Chaque chambre est occupée par un ou plusieurs sarcophages taillés dans le roc; mais toutes les sépultures sont vides, et il paraît que les demeures des morts ont servi d'asile à des vivants, car quelques-unes des niches placées au-dessus des sarcophages ont été converties en cheminées, et la pierre profondément noircie indique qu'on y fit du feu pendant de longues années. Ces catacombes annoncent le voisinage d'une ville; en effet, dans un vallon qui aboutit au fleuve on trouve quelques ruines qui, pour la plupart, sont des temps byzantins, mais dont les matériaux ont été extraits des édifices plus anciens. Il nous fut impossible de parcourir dans toute leur étendue ces catacombes qui se prolongent fort loin sous terre; l'obscurité arrêta bientôt nos pas, et nous n'avions pas eu la précaution de nous munir d'un fanal. Nous traversâmes l'Halys sur un pont byzantin de sept arches pour aller chercher un gîte dans un village. Le sol, coupé par des ravins profonds, est couvert par des blocs de laves entraînés par les eaux; mais les sommets des montagnes sont cultivés, et l'on commence à retrouver des arbres.

Digitized by Google

« Le lendemain, avant l'aurore, nous étions en route. Nous eûmes à gravir des sentiers dangereux pour nos montures; mais arrivés au sommet de la montagne, nous oubliâmes nos fatigues; nous avions devant les yeux un de ces magnifiques spectacles dont la nature est si prodigue en Asie : nous dominions toute la plaine de Césarée; la ville s'étendait au centre; les minarets sortaient des massifs épais de verdure, et au fond du tableau nous apercevions le mont Argée, dont les neiges éternelles étincelaient aux premiers rayons du soleil, et dont le pied couvert de villages et de cultures, sommeillait encore dans une brune épaisse, symptôme certain des chaleurs caniculaires.

« Le mont Argée, dont le sommet se creuse en un vaste cratère, est un volcan éteint depuis des siècles, mais qui manifeste son action par de fréquents tremblements de terre. On reconnaît à des traces évidentes que, longtemps après que le cratère eut cessé d'épancher de brûlants trachytes, les feux souterrains ont soulevé ses flancs et ont formé des groupes de montagnes arrondies qui se pressent au pied du colosse.

« Nous entrâmes à Césarée peu d'heures après le coucher du soleil, à cette heure de la journée où les villes d'Orient ont l'aspect le plus animé. Les paysans des environs apportent les denrées, la foule se presse au bazar. C'est l'heure de l'encan dans le bezestein; les crieurs circulent en criant les enchères. Tout ce qui a servi à la vie intime, au luxe, au plaisir, à la guerre ou à l'étude, tout vient s'engloutir dans cette étroite enceinte qui résume la civilisation orientale. Une heure passée dans un bezestein en apprend plus sur la vie privée des Musulmans qu'un long séjour dans une grande ville. Voici les arcs, les lances et les boucliers de cuir dont l'usage est depuis longtemps abandonné. Tous ces meubles délicatement travaillés, ces parures d'un usage inconnu, ces anneaux destinés à orner les jambes et les bras, ces cosmétiques qui s'appliquent à chaque partie du corps, nous décèlent les occupations journalières des femmes. C'est le henné qui teint en rouge les ongles et la plante des pieds; le riba, condiment à base d'antimoine, au moyen duquel on donne aux cils et aux sourcils la teinte d'un noir bleu qui rend les yeux si expressifs et si doux.—Cette autre boîte contient le sari, pommade jaune composée de litharge et de réalgar pour faire tomber le duvet de la peau. Les crémes de sandal, de roses et de jasmin sont contenues dans des boîtes de métal; d'autres boîtes contiennent le rouge et le talc pour donner à la peau l'onctueux de l'ivoire poli. Quand on a vu tout l'attirail de la parure d'une riche radine asiatique, il est inutile de se demander quelles sont les occupations journalières du harem, car les jours que Dieu fait sont trop courts pour voir le commencement et la fin d'une toilette orientale. La ville de Césarée est un des grands entrepôts de commerce entre la Perse et la Turquie. Les khans y sont nombreux et bien construits. En général l'aspect de cette ville annonce chez les habitants plus d'aisance qu'on n'en rencontre d'ordinaire dans la plupart des villes de l'Asie intérieure. Après avoir été rendre visite au pacha, nous partîmes immédiatement pour le monastère de Surb-Garabed, situé à quelques lieues de

Digitized by Google

la ville. Ce monastère, l'un des plus considérables de l'Asie Mineure, est construit avec tout le soin et la solidité nécessaires pour résister à une attaque. Il renferme dans son intérieur des magasins et plusieurs corps de logis réservés pour les pèlerins qui, à certaines époques de l'année, affluent de toutes les parties de l'Arménie.

« ... Nous partîmes de Césarée le 25 août, en nous dirigeant au sud-ouest. Après avoir traversé le vaste étang de Kara-Sou qui exhale en été des vapeurs pestilentielles; nous fûmes coucher à Ingé-Sou. Cette petite ville est construite au fond d'une enceinte de rochers et n'a que deux entrées praticables. Sa population est de 6,000 habitants, dont le plus grand nombre est de la religion chrétienne. Mais dans toute la Cappadoce les familles grecques ont perdu l'usage de leur langue maternelle; la langue grecque est employée uniquement pour le rituel, le peuple ne la comprend plus. Les habitudes musulmanes ont pénétré dans les familles chrétiennes, et les femmes grecques et arméniennes se voilent le visage comme les femmes turques, lorsqu'elles sortent de leur maison. Après quelques observations géologiques accomplies à Ingé-Sou, nous partîmes pour Urgub.

« Il y a cent ans qu'un voyageur français, Paul Lucas, visita le territoire d'Urgub. La relation qu'il donna de cette contrée parut si extraordinaire qu'on n'hésita pas à la regarder comme fabuleuse : cependant le patient voyageur avait dit la vérité; les vallées d'Urgub existent encore telles que Lucas les a vues, et offrent, sans aucun doute, le phénomène naturel le plus curieux de toute l'Asie Mineure. Tout le terrain qui environne la ville est une agglomération volcanique à base de ponce, qui a la singulière propriété de se décomposer en cônes par l'action des eaux; de sorte que le fond de cette vallée est occupé par une multitude innombrable de cônes de toute grandeur, disposés sans ordre et souvent enclavés les uns dans les autres. Il y en a qui sont parfaitement cônique, d'autres à pointes multiples simulent les flèches d'une cathédrale gothique. On en voit qui présentent les aspects les plus bizarres. Plusieurs de ces cônes atteignent la hauteur de cent pieds et plus; ceux qui sont situés sur le bord de la vallée sont toujours plus petits, et jamais leur hauteur ne dépasse le niveau des plateaux environnants. Ces cônes, composés de pierre ponce, sont blancs comme de la neige. La terre aux environs est complétement aride, il n'y croît pas un brin d'herbe dans toute l'étendue de la vallée. C'est dans ces lieux si déserts et si remarquables que les anciens ont établi une des plus vastes et des plus curieuses nécropoles de l'Asie Mineure. Ce terrain, facile à travailler, et, en même temps, parfaitement sec, remplit toutes les conditions nécessaires. Chaque cône fut converti en tombeau; des milliers de chambres sépulcrales furent creusées dans cette vallée, et longtemps après l'établissement du christianisme on y déposait les corps, et l'on y pratiquait des cérémonies religieuses. De nombreuses chapelles furent creusées dans le roc; elles furent enrichies de peintures qui subsistent encore presque complétement. Les Turcs et les Grecs donnent à ce lieu le

Digitized by Google

nom de *Bin bir Kilicé* (les mille et une églises). Les sujets peints dans les cryptes d'Urgub sont presque tous des scènes du Nouveau-Testament, quelques martyres et des portraits de saints. Ces peintures sont appliquées à la fresque sur un enduit de chaux. On remarque encore dans les coupoles de beaux portraits du Christ et de la Vierge. Les figures portent presque toutes leurs noms, dont les lettres sont placées, suivant l'usage byzantin, sur une colonne verticale. Quelques sépulcres qui paraissent d'une haute antiquité sont précédés d'un portique dans le style égyptien; d'autres tombeaux sont surmontés de coupoles et d'arcades, et l'on remarque quelques-uns de ces monuments dont la façade, composée de plusieurs portes, est décorée d'arcs surhaussés en fer à cheval. Des croix sculptées dans l'intérieur de ces édifices attestent le ciseau byzantin.

« La vallée des cônes s'étend depuis la ville d'Urgub, au milieu de laquelle ils commencent à poindre, jusqu'au village de Touzesar, distant de sept heures. Au delà de cette vallée, le terrain devient uni, et s'étend presque sans ondulations jusqu'à la ville de Nemcheher, où l'on commence à retrouver les laves en fusion qui apparaissent si fréquemment dans tout le territoire de la province.

« En comparant l'état actuel de la Cappadoce avec les tableaux que nous en ont laissés les anciens, on peut conclure avec quelque certitude que l'état des habitants a subi peu de changements. Aujourd'hui, comme alors, leurs richesses consistent en troupeaux et en pâturages. Les arts n'ont guère fleuri dans cet vaste steppe qui n'offre point de matériaux pour la construction. Un seul genre de monuments a subsisté jusqu'à nous, celui qui atteste chez les Cappadociens une constante piété pour les morts[1]. »

CHAPITRE XLIII.

DE TÉHÉRAN A BAGDAD. — BABYLONE ET NINIVE.

Les récits des voyageurs dans le Caucase, l'Arménie et l'Asie Mineure nous ont emmenés bien loin de la capitale de la Perse où j'étais parvenu non sans fatigues, après avoir chevauché par le désert comme un véritable Turcoman. De Téhéran il s'agissait de gagner le plus promptement possible Bagdad, en passant par deux villes qui ne sont pas sans célébrité, Hamadan et Kermanchah. Dans toute cette région occidentale de la Perse qui forme les provinces de l'Irak-Adjemi et du Kurdistan persan, je continuai à voyager à cheval, accompagné d'un seul domestique et escorté d'un guide. Quelques jours d'une course fatigante mais rapide m'amenèrent devant l'ancienne capitale de la Médie; car Hamadan, cette ville

1. Fragment d'un *voyage en Cappadoce*, par M. Ch. Texier, lu à la séance générale de la Société de Géographie. Bulletin de décemb. 1838. — *Essai sur les ressources naturelles et commerciales de l'Asie Occidentale* d'après Jules de Hagemeister, par M. Eyriès, *nouvel. Annal. des Voyages*, t. xc.

Digitized by Google

dont les remparts croulent de tous côtés, dont la forteresse est rasée et dont les minarets et les mosquées mêmes et les caravansérails, bien que vivants encore, ont, de loin, pour le voyageur qui vient de la plaine, un aspect de morne tristesse; Hamadan n'est rien moins que la ville du roi Dejocès, Ecbatane aux sept enceintes.

Aucune ruine cependant, aucun témoignage autre que la tradition, n'atteste cette antique origine. Quelquefois de loin en loin les pâtres, en creusant le sol, découvrent des poteries et des fragments de murs, mais ces débris n'ont rien du caractère imposant et de la majesté des ruines de Persépolis. Je restai deux jours seulement dans cette ville, autrefois l'une des plus commerçantes de la Perse, et qui est aujourd'hui, comme toutes les autres cités de ce triste royaume, dans un état de complète décadence. Je franchis les monts Elvend, longue chaîne de montagnes qui remontent en Arménie où elles donnent naissance au mont Ararat; et je me dirigeai en droite ligne vers Kermanchah et Bagdad. J'avais hâte d'en finir avec le territoire désolé de la Perse. A force de voir des populations qui végètent dans un état déplorable de misère, sous le régime d'un despotisme inintelligent, le voyageur se lasse de l'Asie centrale; pour ma part, j'éprouvais le vif désir de me reposer à la source des traditions bibliques et chrétiennes, sur les bords du torrent sacré qui traverse Jérusalem. Mais avant de parvenir à ce sanctuaire, dernière station de mon voyage en Asie, j'avais encore à parcourir les rives de l'Euphrate et du Tigre, à jeter un coup d'œil aux ruines de Ninive et à visiter les lieux célèbres de la Syrie, Alep, Palmyre, Damas, Tripoli, Antioche, villes dont plusieurs sont mortes, et dont les autres présentent, comme partout en Asie, le triste spectacle de la décadence et de la misère.

Kermanchah ne m'arrêta que le temps de visiter le monument que ses habitants nomment *trône de Roustem*, et dont on faisait remonter la date à Sémiramis, avant que M. de Sacy ne détruisît les illusions des archéologues trop crédules. Le monument dédié à *Roustem*, l'Hercule persan, est une vaste plate-forme taillée dans le roc, et sur laquelle s'élevait sans doute un palais. Les parois des salles souterraines offrent des sculptures représentant des chasses et travaux analogues à ceux de l'Hercule grec. De vastes reliefs et des inscriptions cunéiformes ornent d'autres parties de la montagne. La tradition raconte que les plaines situées au pied de la montagne, formaient jadis un immense jardin, dans lequel les anciens rois de Perse venaient prendre le plaisir de la chasse et jouir de la fraîcheur pendant les chaleurs de l'été.

En général, les environs de Kermanchah sont bien cultivés, et tout le territoire que je parcourus pendant l'espace de deux journées en deçà et au delà de la ville, contrastait par sa richesse et son apparence de fertilité, avec les régions du nord et de l'est. L'eau qui descend de toutes parts des montagnes voisines, répand dans ce canton la fraîcheur et l'abondance. La terre donne des grains, des fruits, des légumes et des plantes de toute espèce; les troupeaux y sont nombreux.

Digitized by Google

Cette apparence de prospérité ne dura pas longtemps; bientôt les plaines sablonneuses entrecoupées de collines, reparurent; et ce fut seulement lorsque je pénétrai sur le territoire turc, à la petite ville forte de Mendeli située près de l'Afitab, affluent du Tigre, que je contemplai de nouveau une riche végétation. Le reste du chemin qui me restait à accomplir pour arriver à Bagdad, n'avait rien que d'agréable : je descendis la rivière sur un radeau à grande voile carrée, puis à son confluent avec le Tigre, je suivis les bords du fleuve jusqu'à ce que j'eusse devant les yeux la ville des Kalifes, la cité qui, au moyen âge, fut la souveraine de la moitié de l'Asie.

Une véritable déception attend l'Européen, qui s'imagine trouver dans Bagdad une ville digne de sa réputation, par sa richesse et sa prospérité. Des rues étroites et tortueuses, des maisons en briques séchées au soleil, et dont les portes sont si basses qu'il faut se courber pour pénétrer dans l'intérieur, voilà ce qui tout d'abord frappa mes regards. Je ne tardai pas cependant, au milieu du chaos de constructions étroites et mesquines que j'apercevais de toutes parts, à distinguer quelques maisons appartenant sans doute à des gens riches, et paraissant beaucoup plus confortables. Elles avaient plus d'élévation, et se terminaient par des toits en terrasses, où, m'a-t-on dit, les habitants ont l'usage de dormir pendant les grandes chaleurs; enfin elles avaient une cour et un jardin. Bientôt aussi en parcourant la ville je remarquai ses nombreux bazars, richement approvisionnés, et qui forment, comme dans toutes les cités de l'Orient, une ville à part dans la ville même. Les caravansérails sont également en grand nombre, et attestent le passage fréquent de caravanes et de voyageurs. Quant aux mosquées, elles me semblaient loin de valoir, par la magnificence de l'ensemble ou la richesse des détails, celles d'Ispahan. Je les trouvai fort ordinaires, à l'exception, toutefois de celles qui conservent les tombeaux des imans. L'un des monuments devant lesquels le musulman s'arrête avec vénération et qui évoque chez tous les voyageurs le souvenir d'un temps fameux, est la tombe de Zobéïde, femme du calife Haroun-al-Raschid. Le temps et la main des hommes ont ravi ses ornements à ce monument funéraire; mais il y a une source d'émotions plus vives peut-être dans la majestueuse simplicité de ce débris, et dans le contraste de ses ruines actuelles avec le souvenir de l'ancienne splendeur de Bagdad.

L'activité que le commerce avec Bassorah, Alep, Damas, Constantinople, Erzeroum, Tauris, et toutes les villes de l'Anatolie, entretient dans Bagdad, est augmentée à de certaines époques de l'année, par le flot de pèlerins qui viennent de fort loin, porter leurs adorations aux tombeaux des saints de l'islamisme. Cette ferveur des pèlerinages que nous avons déjà eu lieu de constater dans Boukhara, Ispahan et tant de villes musulmanes, contribue presque autant que le commerce, à répandre l'abondance dans un grand nombre de cités asiatiques. De la prospérité dont la ville des Mille et Une Nuits a joui sous la domination des Abassides, il lui est resté cette urbanité et ce penchant pour le plaisir qui distinguent les capitales. On s'accorde à reconnaître que les grands y sont plus instruits

Digitized by Google

et plus polis, le peuple plus doux, les négociants plus affables que dans les autres parties de l'empire ottoman. Mais aussi les mœurs de cette capitale sont licencieuses, et les femmes y ont conservé un goût effréné pour la parure et les plaisirs.

Un peu au-dessous de Bagdad, on trouve des ruines qui marquent, dit-on, l'emplacement de Ctésiphon; on y visite le *Takt-Keshrou*, c'est-à-dire le palais de Khosroès; mais il serait bien difficile de constater avec certitude ce que fut ce monceau de ruines presque informes. Ici plus encore qu'en Perse, je me trouvais dans un pays de ruines; la contrée au loin était jonchée de débris de villes grecques, romaines, persanes, arabes; toutes depuis longtemps ont cessé de vivre; quelques villages, construits avec les matériaux des anciens temples et des palais, s'élèvent à côté des débris.

Sur la rive droite de l'Euphrate, à une dizaine de lieues au sud de Bagdad, une ville tout entière a été construite avec les briques arrachées au sol sur lequel s'élevait Babylone, reine orgueilleuse de l'antique Asie. Les décombres de cette grande capitale ont formé des collines que la terre a recouverts; à peine y soupçonnerait-on l'emplacement d'une vaste cité, si çà et là les débris n'avaient été mis à découvert par les Arabes, qui viennent y chercher des matériaux pour bâtir leurs demeures. Parmi ces monceaux de décombres le monticule appelé *al Casr*, le château paraît répondre à l'ancien palais des rois. A côté sont des pans de murs qui durent servir de fondements aux jardins suspendus; de longs corridors et des chambres sont devenues des tanières pour les bêtes féroces. Tous ces débris disparaissent de jour en jour, ils étaient bien plus considérables dans le siècle dernier, à en juger par les récits des voyageurs. Mignan, l'un de ceux qui explorèrent, il y a une cinquantaine d'années, ces ruines, raconte qu'en remontant le long du fleuve et après des recherches attentives, il découvrit sur le bord de l'eau parmi des fragments de briques et de maçonnerie, deux grands crampons de bronze. Il suppose qu'ils avaient pu appartenir au pont qui traversait l'Euphrate dans cet endroit. Rauwolf, autre voyageur qui a précédé Mignan dans cette exploration, vit à cet endroit même, sur le fleuve, les restes d'un ancien pont en briques.

A deux lieues au sud de Hillah, celle des villes de l'Euphrate qui est bâtie le plus près de Babylone, un monticule appelé par les Arabes Birs-Nemrod et haut de deux cents pieds, conserve les fragments d'une tour qui a trente-cinq pieds d'élévation; c'est, disent les habitants de la contrée, un débris de la tour de Babel ou du temple de Bélus.

Pour contempler des ruines d'un intérêt plus réel, parce que la main des hommes les a respectées davantage, il faut remonter le Tigre bien au-dessus de Bagdad, jusque auprès de Mossoul, à l'emplacement de Ninive, retrouvé il y a dix ans par un de nos compatriotes, M. Botta, consul à Mossoul, et explorées l'année suivante par le peintre M. Flandin. Tel avait été l'accomplissement des menaces des prophètes; si complète avait été la destruction de Ninive, que les voyageurs

Digitized by Google

cherchaient en vain la place de ses ruines. En face de Mossoul, qui se dresse sur la rive droite du fleuve, s'élèvent deux monticules assez étendus auxquels se relient les extrémités d'une vaste enceinte qui semble les restes d'un rempart très-élevé et très-épais; sur ces deux éminences on apercevait des vestiges de maçonnerie antique environnant un village qui porte encore le nom de *Neïniveh*. A différentes époques des voyageurs, des archéologues, firent des recherches dans cet endroit où tout attestait l'ancienne existence de grands édifices. Mais aucune découverte complète et précieuse ne leur permit d'assigner une date ou un nom précis aux monuments dont ils constataient les ruines. M. Botta, qui, malgré l'insuccès de ces devanciers, tenta la même entreprise, ne fut pas plus heureux, tant qu'il dirigea ses recherches sur le monticule de Neïniveh. Après un mois d'efforts infructueux, il conçut la pensée, grâce à de nouveaux renseignements, de transporter ses fouilles et ses recherches à Khorsabad, distant de Mossoul de quatre heures. Khorsabad est un village peuplé de Kurdes et d'Arabes, et bâti sur une éminence isolée, dont la forme, irrégulière et souvent anguleuse, semble attester sous le sol la présence de quelques constructions anciennes. Le guide de notre consul consentit, moyennant quelques piastres, à livrer l'emplacement de sa maison pour y pratiquer les premières expériences. Cette fois, le succès récompensa les efforts de l'archéologie : sous la terre accumulée et durcie par les siècles, la pioche ne tarda pas à rencontrer des blocs de pierre, puis à mettre au jour une tête indiquant un genre de sculpture particulier, bien que se rapprochant de celui de Persépolis. Bientôt les explorateurs marchèrent de découverte en découverte. Ils avaient rencontré une veine de débris féconde. Des pierres sculptées en nombre considérable furent mises au jour; elles appartenaient à une muraille dont la base, encore en place, complétait les figures dont on avait arraché les premiers fragments. En six mois, M. Botta reconnut un monument entier, découvrit ses portes, pénétra dans ses salles, et rendit au soleil un espace de cent quarante mètres de bas-reliefs, dans un état de conservation surprenante pour le temps auquel ils remontaient et pour la durée de leur ensevelissement. Toute cette sculpture témoignait, par ses caractères et son exécution, appartenir à la même époque, et elle était accompagnée d'un nombre considérable d'inscriptions cunéiformes. Les découvertes étaient si riches et si encourageantes, que le consul obtint sans peine, du ministère de l'instruction publique en France, des fonds pour continuer les fouilles, et un homme que son expérience et son savoir rendissent capable de le seconder. Ce fut M. Flandin, déjà connu par plusieurs excursions en Orient et par sa mission en Perse, qui fut chargé de remplir cette mission. Aussitôt à son poste, le nouvel explorateur se hâta d'acquérir du pacha le droit de fouiller le monticule dans tous les sens; puis, en dépit de l'opposition que les Turcs ignorants et fanatiques voulaient mettre à ses travaux, il imprima aux recherches une vive impulsion.

Deux cents travailleurs choisis parmi les familles nestoriennes, qui seules dans cette contrée ont conservé, à côté de la religion musulmane, les traditions du

Digitized by Google

christianisme, furent de suite employés à déblayer le sol. Les travaux furent suivis avec un courage et une persévérance remarquables, même dans les grandes chaleurs de l'été, lorsque le thermomètre marquait quarante-six degrés, et que le vent meurtrier du désert faisait passer son souffle embrasé sur les travailleurs. Au bout de six mois de ce labeur opiniâtre, les restes d'un vieux palais apparaissaient dans leur ensemble, avec quinze salles attenant les unes aux autres, neuf d'entre elles étaient intactes avec leurs quatre murs debout. Ces constructions présentaient une symétrie obtenue par des coupures à angles droits, et des portes placées en regard. Les sculptures dont la plupart des murailles étaient chargées paraissent, par l'identité des physionomies ou des costumes, se rapporter au même souverain. Sans doute cet édifice fut le palais d'un roi ninivite, car sa disposition générale et le grand nombre des salles ne permettent pas d'y voir une construction religieuse. Les murs ont une épaisseur de trois à six mètres, ils sont en briques séchées et durcies au soleil, posées à plat les unes sur les autres, et reliées par un ciment de boue et quelquefois par du bitume. Une des plus remarquables particularités de la construction, c'est que toutes les encoignures des salles, sans exception, sont faites chacune d'un seul bloc de pierre taillé en équerre, et assurant à la fois la solidité et la parfaite régularité des angles. La hauteur des murs est de quatre mètres; à cette élévation, M. Flandin a cru retrouver des traces et des débris d'ornements. Quant à la couverture, elle n'était pas en plafond, pense-t-il, mais en voûtes qui donnaient aux pièces une hauteur plus en rapport avec leur étendue. Reste à savoir, pour justifier l'hypothèse du savant voyageur, si ce genre de construction inconnu à l'antiquité grecque, et dont on ne retrouve guère de traces en Asie ou en Égypte, a pu être en usage au temps de Ninyas et de Sémiramis.

Avec les palais des rois reparaissaient des œuvres de sculpture représentant des personnages à la chevelure bouclée, à la barbe allongée sur la poitrine. Les vêtements, les costumes, les armes, les meubles de l'antique Assyrie, s'offraient à la fois aux regards des heureux explorateurs. Tout le monde en Europe a pu juger du degré de perfection qu'avaient obtenu dans l'antiquité les artistes de Ninive, puisque la plupart des monuments découverts par MM. Botta et Flandin ont été transportés à Paris dans une des salles du Louvre. La collection se fût encore considérablement enrichie, si la révolution française de 1848 n'eût suspendu les travaux. Les Anglais profitèrent de cette circonstance qui leur abandonnait l'emplacement des trésors ninivites, et ils poursuivirent les recherches. Une partie des plus curieux bas-reliefs que nos compatriotes avaient découverts, et que le crayon de M. Flandin avait reproduits, mais qu'on n'avait pas encore envoyés en France, furent expédiés en Angleterre, pour y former aussi un musée assyrien. En même temps un autre monticule, où un Français, M. Lottin de Laval, avait signalé la présence d'antiquités curieuses, fut fouillé à Nimbroud, et les Anglais y trouvèrent un palais de date plus ancienne que celui de Khorsabad. Les différences se manifestaient surtout dans les détails, la disposition du palais parais-

Digitized by Google

sant la même, et la décoration sculpturale se composant de colosses et de bas-reliefs alternant avec des inscriptions.

Ces caractères cunéiformes qui semblaient défier toute la patience des érudits, ne sont plus, dit-on, indéchiffrables, et le colonel Rawlinson serait parvenu à expliquer ces inscriptions ninivites[1]. Ainsi, le palais de Khorsabad aurait été fondé 740 ans avant Jésus-Christ par le roi Sargina ou Sarghun, le Salmanazar de la Bible ; ce nom de Salmanazar se retrouve également dans quelques inscriptions. La prise de Samarie, la conquête de l'Égypte seraient retracées à la fois par des inscriptions et par les bas-reliefs. Le palais de Nimbroud aurait appartenu à Sardanapale Ier, souverain de la dynastie précédente. Un autre monticule à Koyoundjek, où s'est trouvé un troisième palais, que les Anglais exhument en ce moment, aurait été bâti par Sennachérib. On y a trouvé comme aux deux autres endroits de nombreuses salles décorées de bas-reliefs et de colosses figurant des taureaux et des lions ailés à têtes humaines. L'histoire de toute la partie glorieuse du règne de Sennachérib, la conquête de Sidon et les ravages exercés dans la Judée, sous le règne d'Ézéchias, selon M. Rawlinson, sont le sujet des inscriptions qui ont été recueillies. Si ce savant a complétement trouvé la clef de la langue assyrienne, nous pouvons espérer, grâce à l'abondance des inscriptions et au nombre des monuments de la vieille Assyrie, que l'histoire de l'Asie ancienne n'aura bientôt plus de mystères pour nous, et que nous pourrons, à l'aide de ces monuments, contrôler l'exactitude d'Hérodote et des livres hébreux[2].

CHAPITRE XLIV.

BASSORA. — LE TIGRE ET L'EUPHRATE.

Si intéressantes que soient les cités mortes de l'Assyrie et de la Babylonie, elles ne doivent pas nous faire oublier celles qui vivent encore. Parmi ces dernières, Bassora est après Bagdad la plus importante. C'est une ville de deux lieues et demie de circuit, protégée par des murailles de vingt-cinq pieds d'épaisseur, et qui s'élève sur la rive droite du Chat-el-Arab. On sait que ce nom est celui que prennent le Tigre et l'Euphrate à leur confluent. Les rues de Bassora sont étroites et sinueuses, les maisons en terre ou en briques sont mal construites, et aucun monument n'y attire l'attention ; mais le commerce y est considérable, d'immenses bazars reçoivent annuellement un grand nombre de marchands qui viennent à Bassora du fond de l'Hindoustan et de la Perse, de tous les rivages du golfe

1. Voir une lettre du 19 août 1851 au directeur de l'*Athœneum*.

2. M. Flandin. *L'architecture et la sculpture assyriennes*, juin, juillet 1845 dans la *Rev. des Deux Mondes*. — *Les arts en* 1851, par M. Mercey, *id.* sept. 1851.

Digitized by Google

Persique, des Moluques, de l'Arabie et de l'Europe. Des caravanes partent pour Bagdad, Damas, l'Asie Mineure, Constantinople, conduisant des chevaux arabes, et portant les dattes renommées du pachalik et l'essence de roses, fleurs dont on recueille une prodigieuse quantité dans les environs de la ville. Bassora n'est pas fort ancienne : elle a été fondée la quatorzième année de l'hégire, sous le khalifat d'Omar; puis les Perses l'ont possédée jusqu'en 1668. Sous ces deux dominations sa prospérité a été la même, grâce à son heureuse position. Son climat cependant est malsain et particulièrement funeste aux étrangers. Le colonel Chesney, l'un des Européens qui ont le plus soigneusement exploré les deux fleuves et les villes de la Mésopotamie, dit que Bassora offre de nombreux exemples de morts soudaines attribuées à des miasmes, mais qui, chez les Européens, pourraient n'être causées que par une excessive chaleur. Le plupart des étrangers qui étaient venus en 1836 demeurer dans cette ville, périrent ou furent obligés de la quitter après une courte résidence. « La chaleur, dit M. Fontanier, vice-consul français, dépassait tout ce qu'on peut imaginer; le matin l'air était assez frais, mais le soleil commençait à se faire sentir vers neuf heures, et il fallait alors se renfermer jusqu'à quatre et cinq heures de l'après-midi. Le thermomètre marquait à l'ombre 47° centigrades. Le bois craquait, et on éprouvait un sentiment pénible quand on touchait des meubles, du fer, du verre, toutes substances que l'on est habitué à trouver froides et qui étaient brûlantes; pour qu'on pût boire dans un verre, il fallait le tenir toujours plein d'eau, afin que l'évaporation ne permît pas qu'il s'échauffât. Un prêtre sortit un jour en bateau pour aller voir une dame catholique, et il fut frappé d'une congestion cérébrale. Un employé de la résidence anglaise ayant eu l'imprudence de s'exposer au soleil, eut un transport au cerveau et se tua. » Chacun, par ces chaleurs, se retire dans le caveau obscur qui sert de retraite aux habitants : on nomme cet endroit *sardap*, et il n'a pas de fenêtres; une espèce de cheminée que l'on élève autant que l'on peut, établit un courant d'air. On y passe le temps dans une inaction qui serait complète, s'il ne fallait combattre les moustiques qui y cherchent aussi un abri. Se livrer à cette chasse et boire de l'eau est l'unique occupation qui soit possible.

M. Chesney que nous citions tout à l'heure, est un colonel anglais qui avait conçu, vers 1833, le dessein d'établir une communication entre l'Angleterre et les Indes, par la Méditerranée, Antioche, l'Euphrate et le golfe Persique. Ce trajet présentait l'avantage, sur celui de Suez et de la mer Rouge, d'être beaucoup plus court; restait à savoir si l'Euphrate serait navigable pour des bâtiments à vapeur. Deux navires, *le Tigris* et *l'Euphrates*, furent confiés au colonel Chesney pour tenter cette expérience : ils étaient construits en fer, de manière à pouvoir se monter et se démonter facilement; on les transporta sur l'Oronte, puis à Bir sur l'Euphrate. Là, on en réunit les pièces, et on les lança le 16 mars 1836. Dans un espace de 500 milles, le fleuve fut descendu avec un succès complet; mais un terrible malheur frappa l'expédition en un endroit appelé

Digitized by Google

Werdi, à 20 milles au-dessus d'El-Kaïm : une tempête s'éleva tout à coup et *le Tigris* fut englouti. Telle était la violence du vent, que, bien que *l'Euphrate* employât toute la force de ses machines pour lui résister, et que le navire eût été attaché, dès la première apparence de danger, à trois énormes câbles solidement maintenus à terre, il eut beaucoup de peine à conserver sa position contre la berge. Deux officiers et vingt hommes d'équipage périrent, dans le naufrage du *Tigris*, sans qu'il fût possible de les secourir. Le colonel Chesney se trouvait sur ce bâtiment quand il sombra, mais il eut le bonheur de se sauver à la nage.

Malgré la perte de l'un de ses navires, l'expédition continua sa route; elle parvint à Bassora en juin 1836, terme de son voyage. Le Tigre à son tour fut remonté jusqu'à Bagdad. Les bords de ce fleuve sont d'un aspect triste et monotone; rien ne repose la vue entre ses rives uniformes : des deux côtés on n'aperçoit qu'une ligne d'arbustes et au delà une vaste plaine. La vue d'un bateau marchant sans rames et sans voiles, avec une cheminée qui vomissait incessamment d'épais tourbillons de fumée, causait aux Arabes un étonnement profond. Plusieurs demandèrent aux officiers s'ils étaient de bons ou de mauvais génies.

L'expédition du colonel Chesney a constaté que, même dans les basses eaux, l'Euphrate peut être remonté par des bateaux à vapeur de petites dimensions, et que l'on trouverait facilement le long des bords de ce fleuve une quantité suffisante de combustible; de plus, les tribus qui peuplent ses rives promettent d'échanger les produits de leur sol contre des marchandises anglaises. A ces résultats elle a ajouté quelques observations archéologiques : à Dalis, ville située à vingt ou vingt-cinq lieues au sud de Bir, le colonel Chesnay visita les ruines de la cité syrienne d'Hiérapolis. En face de rochers abrupts qui dominent le fleuve à plus de deux cent cinquante mètres, une éminence d'une blancheur remarquable indique les ruines de la ville sainte sur un vaste emplacement. Rien de désolé comme ce site jadis si animé; il est impossible de découvrir comment ses anciens habitants parvenaient à se procurer l'eau nécessaire à leurs besoins, puisque le fleuve est éloigné d'environ huit milles, et que son niveau moyen est plus bas de vingt mètres. On retrouve, il est vrai, quelques débris d'aqueducs dans la direction du sud-est, mais l'architecture de cet aqueduc semble indiquer que sa construction date de l'ère musulmane.

Les plus grands obstacles qu'ait rencontrés l'expédition, dans le long trajet qu'elle a accompli, sont des bancs de sable dont le fleuve est embarrassé depuis Bir jusqu'à Deir, à cinquante milles au-dessous de Zébéli. Dans tout cet espace on ne voit sur les bords de l'Euphrate qu'un petit nombre de villages fixes. Mais à partir de Deir, lieu destiné, par sa position et par ses riches mines de charbon, à acquérir une importance considérable, si un service régulier s'organise sur l'Euphrate, la scène change : des habitations permanentes et des champs cultivés remplacent les tentes et les pâturages de la vallée supérieure; bientôt un nuage de fumée noire, s'échappant du sommet d'une éminence située sur la rive droite, annonce l'approche des mines de bitume de Hitt; le pays tout entier paraît

Digitized by Google

avoir revêtu des vêtements de deuil. La ville est construite et fortifiée avec une terre de couleur sombre, et les produits de ses mines servent à enduire et à couvrir la plupart de ses maisons. Un gracieux minaret s'élance pourtant du milieu de cette masse brune; et les tombeaux des saints, élevés à peu de distance de la ville, offrent de curieux spécimens de l'architecture arabe. On trouve du nitre et du naphte à Anah, et les montagnes voisines de Zélébi renferment sur les deux rives des carrières de marbre inexploitées. Au-dessous de Hitt, le fleuve coule au milieu de plaines d'alluvion aussi unies que la mer lorsqu'elle est calme. Ses bords sont couverts de villages arabes, de nattes ou de tentes qui se touchent presque, et autour desquelles paissent de nombreux troupeaux de chèvres, de moutons et de bœufs. De belles juments sont attachées à des piquets plantés auprès des tentes; leurs maîtres vont et viennent, tandis que les esclaves et les pauvres travaillent activement à se procurer de l'eau et à mouvoir des machines hydrauliques, car cette contrée, aussi fertile que l'Égypte partout où elle est arrosée, reste un affreux désert au delà des limites qu'atteignent les irrigations. Des marais et des lacs salés marquent le commencement de la grande plaine qui s'étend à gauche jusqu'au Tigre, et à droite jusqu'au pied des montagnes de l'Yémen. De nombreux débris attirent en ces lieux l'attention des voyageurs; un amas de briques à moitié détruites conserve encore le nom de Sippara, et désigne peut-être la cité du Soleil que mentionne Bérose, et où le Noé babylonien ensevelit, dans la crainte du déluge, les tablettes d'if contenant l'histoire du monde. Ces ruines laissent voir les traces de deux masses principales de bâtiments, indiquant une antiquité très-reculée. Au midi des éminences de Sippara, le canal de Nahr traverse la plaine qui conduit à Bagdad.

C'est au-dessous de Babylone, dans une vaste plaine où l'Euphrate se divise en plusieurs bras, que la navigation présente de véritables difficultés. Le lit principal du fleuve se rétrécit au point de n'avoir plus, en certains endroits, que de soixante à quarante mètres de largeur. Le fleuve traverse en cet état les marais de Lamloun, qui n'ont pas moins de vingt-trois milles de longueur. Au delà de ces marais, ses divers bras se réunissent successivement, il reprend sa largeur et sa beauté, et descend majestueusement à Corna où il reçoit le Tigre.

Malgré les beaux résultats de l'expédition du colonel Chesney et les avantages que la ligne de l'Euphrate semblerait offrir au commerce des Indes, la navigation à vapeur n'a pas encore été établie régulièrement sur ce fleuve. Il a repris sa physionomie calme, et les Arabes demandent quelquefois aux étrangers ce qu'est devenu le démon de feu. Je n'y vis que des keleks, grands radeaux à voiles soutenus par des outres dont on se sert pour descendre les produits de l'industrie de toute la contrée. Le printemps est la saison la plus favorable à cette navigation, qui n'est pas toujours sans dangers; car des Arabes se placent souvent aux aguets au milieu des broussailles, et lancent des grapins sur l'embarcation pour l'attirer à eux. D'autres fois ces brigands viennent simplement à la nage rançonner les passagers. Les keleks ne naviguent que le jour; ils s'arrêtent la nuit

Digitized by Google

près de quelque village, mais toujours avec la précaution de se tenir sur leurs gardes. Parvenus à leur destination, ils sont déchirés et leur bois est vendu. Les bateliers remportent chez eux les outres quand le trajet n'est pas trop considérable.

Plus que tous les voyageurs qui ont jamais passé à Bagdad, je regrettai que le projet du colonel Chesney n'eût pas encore été mis à exécution : las de la lenteur des caravanes, et fatigué des longues courses à cheval, je me fusse vu avec bien du plaisir, transporté par la vapeur à l'extrémité de l'Euphrate, sur les confins de la Syrie, où j'eusse visité Alep, Antakiéh, l'ancienne Antioche, Latakieh, qui fut Laodicée, et parcouru jusqu'à Tripoli ce rivage de la Méditerranée. Mais la caravane de Bassora à Damas, la seule à laquelle je pusse me joindre, à l'époque de l'année où nous nous trouvions, allait passer ; et sous peine de demeurer trois mois sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, je dus prendre place dans ses rangs. Muni, comme les marchands, d'armes et de provisions afin de pouvoir vivre et me défendre dans les solitudes que nous allions parcourir, je quittai la terre de Mésopotamie. Si je ne pouvais visiter la Syrie septentrionale, du moins un magnifique dédommagement m'était offert dans la perspective de m'arrêter deux jours sur l'emplacement de Tadmor, ville de Salomon, qui porte aussi le nom de Palmyre, ville de Zénobie. Bien que Palmyre soit un point de repos et d'approvisionnement pour les caravanes qui vont de Bagdad à Damas, nos marchands avaient résolu, pour gagner du temps, de passer, quelques lieues plus au sud, à une station nouvelle qui s'est élevée dans le désert ; mais trois Anglais venus exprès de l'Inde par le golfe Persique à Bassora, dans l'intention d'explorer les débris de la reine du désert, me firent part de leur projet, et me proposèrent de les accompagner ; j'acceptai cette offre avec empressement. Nous courions le risque, assuraient les marchands nos compagnons, d'être pillés par les Bédouins ; mais nous avions de bons pistolets, de bonnes carabines, nous étions hardis et chargés de peu de bagage, et, au surplus, Zénobie valait bien qu'on courût quelques dangers pour saluer les restes de sa royale demeure [1].

CHAPITRE XLV.

SYRIE. — RUINES DE PALMYRE OU TADMOR. — DAMAS.

Mes trois nouveaux compagnons égayèrent le long trajet que nous avions à accomplir et qui, sans eux, m'eût semblé bien monotone après mes courses dans la Perse et le Khoraçan, avec les caravanes pittoresques de Kandahar. Pour eux, cette lente marche dans le désert, le bon ordre du matin, la confusion du soir,

1. *Expédition de l'Euphrate et du Tigre*, par le lieutenant-colonel Chesney, Londres 1850, appréciation de la *Revue d'Édimbourg* dans la *Revue Britannique*. 6e série, t. XIX.

Digitized by Google

le campement de la nuit, étaient une vie nouvelle, et j'avais plaisir à voir passer dans leur esprit les impressions que toutes mes courses en Asie avaient usées chez moi. Nous chevauchions souvent tous quatre en avant de la caravane, nous entretenant, au milieu du désert, de nos villes de l'Europe et de l'Inde; de Paris, de Londres, de Calcutta, ces grands chefs-lieux de la civilisation. Nous comptions les étapes de la domination russe par le monde, et j'entendis plus d'une fois mes compagnons se demander avec effroi si l'Indus et l'Himâlaya seraient toujours une barrière assez puissante pour protéger contre ses envahissements l'Inde britannique. Nos longues causeries abrégèrent le trajet de dix-sept jours que nous accomplîmes de Hillah à Tadmor, au milieu de plaines sablonneuses et les plus tristes que j'eusse encore traversées. Enfin, les marchands avec lesquels nous voyagions, nous prévinrent que si nous voulions nous diriger vers Palmyre, il fallait remonter au nord; ils nous montrèrent dans l'horizon le point que nous devions atteindre, et munis de quelques provisions que portaient nos domestiques, la boussole à la main, nous nous lançâmes seuls dans le désert.

Il n'y a pas deux cents ans que les ruines de Palmyre ont été retrouvées. Quelques négociants anglais, étonnés d'entendre les Bedouins parler de ruines magnifiques dont ils n'avaient aucune connaissance, eurent, vers 1678, la curiosité d'aller les visiter; la tentative ne fut pas heureuse, puisque les Arabes les dépouillèrent et qu'ils revinrent sans avoir rien découvert. Ils reprirent courage en 1691, et parvinrent à voir les curieux monuments qui leur étaient indiqués. La relation qu'ils publièrent trouva beaucoup d'incrédules : on ne comprenait pas comment, dans un lieu si écarté, avait pu subsister la ville magnifique que leurs dessins retraçaient. Cinquante ans plus tard, un autre Anglais, le chevalier Dawkins, visita de nouveau ces superbes ruines, et traça des plans qui ne laissèrent subsister aucun doute sur leur existence; il fallut alors reconnaître que l'antiquité n'a rien laissé, ni dans la Grèce, ni dans l'Italie, qui soit comparable à la magnificence des restes de Palmyre. Depuis Dawkins et Volney, il ne se passe point d'année que les voyageurs ne s'arrêtent devant ces débris. Mes compagnons, venus exprès du fond de l'Inde pour les visiter, étaient la preuve de la renommée qui s'attache à ces grands souvenirs.

Palmyre est située à trois journées de l'Euphrate; elle dut sa fortune à l'avantage d'être sur l'une des grandes routes du commerce qui a, de tout temps, subsisté entre l'Europe et l'Inde. Les deux sources d'eau douce que son sol possède, furent l'attrait qui appela dans ce séjour les populations du désert. Ces deux causes de prospérité attirèrent l'attention du roi Salomon, et l'engagèrent à porter ses armes à cette limite reculée de ses États. Il y construisit de bonnes murailles, dit l'historien Josèphe, pour s'en assurer la possession, et l'appela Tadmor, qui signifie Terre des Palmiers. C'est le nom sous lequel les Arabes la désignent encore.

La chute de toutes les grandes métropoles voisines fut pour Tadmor, à laquelle les Romains donnèrent le nom de Palmyre, la cause de l'accroissement et de la

Digitized by Google

prospérité qu'elle acquit rapidement au temps des successeurs d'Alexandre, et à l'époque où les Parthes et les Romains se disputaient les provinces centrales de l'Asie. La paisible cité du désert eut alors une période de calme et de grandeur pendant laquelle ses habitants, au milieu desquels s'étaient réfugiées les traditions de l'art grec et romain, élevèrent ces monuments dont nous admirons les débris. L'histoire romaine ne fait pourtant mention de Palmyre qu'au temps de Marc-Antoine; l'amant de Cléopâtre, épuisé d'argent, voulut s'emparer de cette ville pour se procurer de quoi payer ses troupes; mais les Palmyréniens, instruits de ses projets, se transportèrent avec leurs familles et leurs richesses au delà de l'Euphrate, dont leurs archers défendaient si bien les passages, que l'armée d'Antoine fut forcée de battre en retraite. Palmyre était alors la capitale d'un État libre et l'entrepôt d'un commerce considérable entre la Perse, les Indes et tout l'Occident. Une inscription en langue grecque, qui se lit encore sur une colonne, apprend que ce monument a été érigé par une nation libre gouvernée par un prince, par un sénat et par le peuple. Cette forme de gouvernement était sans doute celle qui subsistait encore, 272 ans après Jésus-Christ, lorsque l'empereur Aurélien prit Palmyre, qui alors avait pour reine Zénobie. Cette femme célèbre était l'épouse d'Odenat, chef des Palmyréniens, qui s'était distingué par sa politique et ses vertus, et que l'empereur Gallien avait déclaré Auguste et associé à l'empire. Demeurée seule souveraine, Zénobie régna à son tour glorieusement, protégea les arts et, par ses conquêtes, mérita le nom de reine de l'Orient. Mais mieux eût valu une paisible obscurité que cette gloire et cette richesse qui excitèrent la convoitise d'Aurélien. L'empereur marcha avec toutes ses forces contre les Palmyréniens, qu'il vainquit près d'Émèse. Zénobie défendit vainement sa capitale, elle-même tomba au pouvoir de son ennemi; son ministre, le rhéteur Longin, qui l'avait excitée à la résistance, fut mis à mort, et Rome vit la souveraine de l'Orient, les pieds et les mains chargés de chaînes d'or, le corps accablé sous le poids des pierres précieuses, marcher devant le char de triomphe du sarmate Aurélien.

Palmyre n'avait cependant pas été détruite, les Romains s'étaient contentés de lui prendre ses richesses; mais ses habitants égorgèrent la garnison qu'on leur avait laissée. Aurélien reparut, et cette fois il ne fit plus de grâce, la ville fut ravagée. Trois cents ans plus tard, Justinien voulut relever cette reine déchue, ses efforts paraissent avoir été infructueux : les populations arabes ont continué à chercher un abri dans ses ruines, mais aucun reflet de la civilisation de Rome ou d'Athènes n'a plus illuminé la ville de la fière Zénobie.

Nous autres voyageurs, qui venions pleins de ces grands souvenirs nous asseoir au pied de ces débris, nous nous attendions à des ruines pleines de magnificence; notre attente ne fut pas déçue, elle fut surpassée. J'avais sur mes compagnons l'avantage de n'avoir lu aucune description de Palmyre, et je restai saisi d'admiration. Au milieu de fûts de colonnes, de sculptures et de débris sans nombre qui sont couchés et presque ensevelis dans le sable, je contemplai un mur entier

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

qui appartenait à un temple dédié au soleil, et dans lequel sont ouvertes douze croisées magnifiques, entre chacune desquelles est un pilastre d'ordre corinthien, soutenant un large entablement. Derrière ce mur s'élèvent d'autres ruines ayant appartenu au même temple, ce sont des colonnades, un superbe portique parfaitement conservé, une longue et large colonne encore debout, et à côté de laquelle les Turcs ont bâti une tour carrée. Cette colonne, tout environnée de débris, semble le reste unique d'un édifice qui aurait été considérable. Plus loin est une arcade d'où part une colonnade de plus de mille mètres de longueur, terminée par un mausolée superbe; devant cette colonnade s'élève un petit temple avec un beau portique; à côté se trouve encore un autre temple dont subsiste tout le péristyle, et près de là s'élèvent quatre colonnes avec leurs entablements; j'ai compté encore des colonnes en grand nombre, avec ou sans inscriptions, des restes de beaux sépulcres, et d'un édifice dont on attribue l'érection à Dioclétien.

Au milieu de ces piédestaux massifs, de ces rangées de colonnes, les unes encore debout, les autres semées sur le chemin, il semble qu'on suive une avenue décorée pour un triomphe. Mais c'est surtout des hauteurs où s'élève une forteresse bâtie par les Turcs, il y a quatre cents ou cinq cents ans, que le spectacle est splendide : l'œil embrasse les ruines et l'étendue immense du désert, puis, dans le lointain, à gauche, il se repose sur la belle ligne de montagnes qui ferme l'horizon.

A quelque distance des restes du temple et des colonnades, se trouvent des tombeaux qui ont été parés de toutes les richesses de la sculpture : des femmes s'y dressent appuyées sur des urnes, des guerriers sur leur casque, des demi-reliefs de la Fortune ailée sur un globe. Une partie des sépultures consiste en sarcophages, les autres sont réunies dans des tours très-singulières. Les morts y étaient placés dans des auges ou fosses, les uns au-dessus des autres. Dans les parois des tours se sont conservés plusieurs bustes sculptés; les plafonds sont peints et ornés de rosaces semblables à celles des arcs de triomphe. Cet endroit où étaient réunies les sépultures paraît avoir été la principale entrée de la ville : on pénétrait dans Palmyre par la rue des Tombeaux.

Quelques monuments d'un temps postérieur se mêlent à ces gigantesques débris de l'époque romaine; le château turc, qui domine le monticule jeté à l'ouest, est remarquable surtout par sa situation, qui lui donne l'air d'un refuge de voleurs. Il est protégé par un fossé creusé dans le roc. Depuis la destruction du pont-levis, c'est avec une extrême difficulté qu'on se hisse à l'intérieur.

Palmyre n'est plus aujourd'hui que la demeure d'une trentaine de familles arabes, dont les huttes sont semées dans la cour du temple du Soleil, et au pied même de ses magnifiques débris. Les pauvres descendants de riches Palmyréniens cultivent quelques oliviers et quelques dattiers; l'eau qu'ils boivent est celle de la fontaine Éphéa, située à l'ouest au pied des montagnes. De beaux et antiques souterrains conduisent l'eau de la source sulfureuse jusqu'aux jardins et

Digitized by Google

au temple. Nous nous glissâmes dans le conduit, et, nous confiant aux assurances d'un vieillard du village, après avoir marché dans l'eau l'espace de quatre ou cinq mètres, nous arrivâmes à la source, dans une excavation naturelle plus haute que stature d'homme; nous y prîmes un bain fort agréable. On voit au coucher du soleil cette eau fumer et dégager une forte odeur de soufre; la population, qui n'en boit pas d'autre, est remarquable par son air de santé, les femmes surtout sont fort belles. Palmyre était, au temps de Zénobie, approvisionnée de l'eau des sources ou des rivières lointaines par un immense aqueduc, aujourd'hui rompu à une demi-lieue des ruines, et qui, si l'on en croit les Arabes, s'étendait jusqu'aux montagnes des environs de Damas.

Nous campâmes quatre jours et quatre nuits au milieu des débris merveilleux d'un passé splendide, nous prîmes quelques dessins, et après avoir contemplé dans tous leurs détails les richesses dont nous étions environnés, ce fut encore à regret que nous quittâmes ces ruines dont la majesté est prodigieuse dans le calme et la grandeur du désert. C'était sur Damas que j'avais l'intention de me diriger; mes compagnons comptaient comme moi visiter la mer Morte et les rives du Jourdain; nous repartîmes ensemble, non cependant seuls et tranquilles comme nous étions venus. Nous ne pûmes, sous peine d'être dévalisés, nous opposer à ce qu'une escorte de Bedouins Anasés se joignît à nous, et nous accompagnât d'office pour nous protéger, disaient-ils, mais plutôt pour nous extorquer la plus forte somme d'argent qu'il leur serait possible. Ces Anasés sont des brigands qui, il y a quelques années, faisaient irruption dans les villes du désert, pillaient, tuaient, emportaient tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance. Aujourd'hui que les brigandages sont un peu plus réprimés, ils se contentent de rançonner les marchands et les voyageurs, sous prétexte de les escorter dans le désert.

Malgré la connaissance que nos guides avaient de la contrée, nous marchâmes avec lenteur; à chaque instant ils s'arrêtaient prétendant que leurs chameaux avaient besoin de manger. Un matin, impatientés de leurs délais, nous partîmes tous quatre au galop, dans la direction où la boussole nous montrait Damas, mais nos Arabes firent diligence, ils se lancèrent à notre poursuite, nous atteignirent, et nous forcèrent encore à subir leur déplaisante protection. La plaine que nous traversions ne manquait pas d'agrément, malgré la monotonie de ses perspectives; le ciel était un peu couvert et laissait seulement entrevoir le disque du soleil; mais l'étendue de pays que notre regard embrassait était remarquable par une teinte jaune qui se fondait en rose, et se détachait sur des montagnes d'un violet presque noir.

Enfin, après six journées de ce trajet, et je dirai presque de cette captivité, nous arrivâmes à Damas. Nos Arabes prétendirent qu'ils avaient droit à mille piastres pour l'aide qu'ils nous avaient prêtée; comme nous touchions aux murs de la ville, et que j'étais las de leur tyrannie, et surtout impatienté de leurs ennuyeuses métaphores, j'armai ma carabine et je dis au chef qu'il prenait mal

Digitized by Google

son temps pour nous rançonner, qu'il avait manqué son occasion pendant que nous étions seuls dans le désert, et qu'il n'avait pas droit à la moindre récompense. Nos brigands étaient indignés, mais mes compagnons montrèrent la même fermeté que moi, et les Anasés durent, à leur grand désappointement, se contenter d'une centaine de piastres que nous leur jetâmes à terre pour nous débarrasser de leurs importunités.

Damas, que les Arabes appellent *El Cham*, est la ville la plus considérable et la plus commerçante de toute la Syrie. Elle s'élève dans une plaine arrosée par les ruisseaux qui coulent du Liban, dont le versant oriental domine les murs de la ville; le grand nombre de maisons de campagne et de jardins épars aux alentours en rendent la première vue fort agréable. Neuf portes s'ouvrent dans les murailles flanquées de tours et environnées de fossés qui ceignent la ville. Un château fort complète ce système de défense. Bien que les rues soient pavées, et qu'elles aient une double rangée de trottoirs, leur défaut d'alignement et l'absence de places publiques attriste l'ensemble de la cité. De riches bazars, des khans bien bâtis, des cafés et des bains aussi somptueux que dans aucune ville de l'Orient voient se presser à toute heure du jour une population considérable de marchands et de désœuvrés, de juifs ou de chrétiens, actifs et empressés au commerce, ou de musulmans voluptueusement étendus sur des moelleux divans et fumant leur longue pipe. Les maisons des particuliers, bâties en terre ou en briques, sont simples à l'extérieur, mais d'une grande magnificence au dedans : presque toutes ont des jets d'eau ou des fontaines dans l'intérieur. Le seraï ou palais du pacha est remarquable par son étendue et par la profusion de ses ornements. La *Zekia* ou grande mosquée, est un édifice dont l'architecture rappelle en partie le style corinthien. Elle est de forme oblongue et ornée de deux minarets surmontés d'une coupole en pierre; en dehors de son portail, qui est soutenu par d'énormes colonnes de granit rouge, j'admirai surtout une fontaine magnifique dont l'eau tombe de vingt pieds de hauteur. Cette mosquée renferme dans son enceinte une cour, des jardins spacieux, et un hôtel destiné à accueillir les indigents. Plusieurs autres hôpitaux dont l'un fut construit par Sélim Ier, huit synagogues, des églises grecques, maronites, syriaques, arméniennes, des couvents de moines catholiques complètent l'ensemble des principaux monuments de la capitale syrienne.

Depuis bien longtemps, Damas est célèbre par ses manufactures de lames dont la trempe est excellente. Cette réputation subsiste encore, et à cette industrie s'en joignent d'autres renommées par tout l'Orient, telles que des manufactures de soie, de coton et des conserves de fruits, de pâtes de rose, de confitures, produits de ses délicieux vergers. L'une des sources principales de la prospérité de Damas, est le passage, par cette ville, des pèlerins qui se rendent à la Mecque. Quelquefois leur nombre atteint 50,000, tant Turcs que Persans, et beaucoup d'entre eux arrivent quatre à cinq mois d'avance. Peut-être est-ce la sainteté de Damas qui entretient chez ses habitants la haine particulière qu'ils portent

Digitized by Google

aux Européens. Il y a quelques années seulement que ceux-ci ont obtenu, sous le gouvernement d'Ibrahim-Pacha, l'autorisation de monter à cheval et de rester couverts dans la Ville Sainte. Comme les plus fanatiques des musulmans réclamaient contre ce privilége inouï accordé à des infidèles, et propre à les faire confondre avec les disciples du Coran, le pacha, complétement exempt de préjugés religieux, répondit : « Si les disciples du Coran veulent se distinguer des infidèles, qu'ils montent sur des dromadaires, les chrétiens ne les imiteront pas. »

Damas est l'une des plus vieilles villes de l'Asie orientale; elle est mentionnée par les prophètes Jérémie et Ézéchiel : le premier l'appelle la *belle ville des délices*, le second vante son commerce avec Tyr. L'empereur Julien disait, dix siècles plus tard : *Damas est l'œil de tout l'Orient.* C'est au temps de Dioclétien que remontent les fabriques d'acier et de lames d'épées qui subsistent encore. David s'empara de cette capitale et rendit toute la Syrie tributaire; Nabuchodonosor à son tour prit et pilla cette capitale. Les Séleucides en firent le chef-lieu de la Cœlé-Syrie. Damas entendit les pieuses exhortations de saint Paul; ce fut dans cette ville que l'éloquent disciple de l'Évangile s'attira la haine des Juifs, et fut emprisonné. Au temps des Arabes, les prières du Coran retentirent à leur tour dans les murs de la cité syrienne. Puis, dix siècles plus tard, le sultan Sélim y entra avec les Ottomans, et depuis ce temps, Damas fait partie de la Turquie d'Asie. Chacun sait que Méhémet-Ali, qui essaya de secouer la domination turque il y a vingt ans, envoya son fils Ibrahim-Pacha en Syrie avec une armée; Ibrahim entra dans Damas le 13 juin 1832. Les huit années pendant lesquelles le vainqueur de Nezib administra la Syrie, furent pour cette province une période de paix et de sécurité. Le pacha, poussant presque jusqu'au fanatisme le respect de la propriété, dans un pays où le brigandage était considéré comme une industrie régulière, punissait de mort le moindre vol. Une sorte de discipline pénétra même dans le désert et s'établit jusque sous la tente des Anasés. Les traités de 1840 et 1841 ont replacé la Syrie dans la domination de la Porte, mais toute la contrée retentit encore des louanges du pacha d'Égypte.

Les femmes syriennes ont la réputation d'être belles entre toutes les femmes de cette partie de l'Asie ; à Damas surtout, nous avons rencontré dans les familles arméniennes des beautés accomplies; la finesse des traits et une distinction parfaite s'unissent chez elles aux teintes les plus délicates de la chair, à la grâce la plus parfaite du visage et du corps; en même temps une voix claire et harmonieuse ajoute au charme de ce ravissant ensemble. Le costume de ces femmes est l'un des plus nobles et des plus élégants de ceux qu'on rencontre au milieu de tous ces riches et gracieux costumes de l'Orient. La tête est nue; quelquefois cependant sur les tresses des cheveux repose une petite calotte brodée d'or : aux tresses abondantes qui entourent plusieurs fois le front et retombent en longues nattes sur le cou et sur les épaules découvertes, sont mêlées des fleurs, des festons de pièces d'or et des rangées de perles. Une longue robe de soie d'une couleur

Digitized by Google

éclatante descend des épaules, s'ouvre sur le sein, et est serrée aux hanches par une ceinture dont les bouts descendent jusqu'à terre. Par-dessus la robe, une petite veste à manches larges et ouvertes, d'une étoffe de soie brochée d'argent ou d'or, serre et accuse la taille; un large pantalon blanc descend jusqu'à la cheville, et le pied nu est chaussé d'une pantoufle de maroquin jaune. Ces femmes, dont il est impossible de ne pas admirer la grâce et la bienveillance, ne sont point confinées dans des harems comme les femmes des musulmans; elles ne jouissent pas non plus de la même liberté que nos femmes d'Europe; adonnées à la pratique des devoirs de la famille et des soins de l'intérieur, elles peuvent se voir entre elles, et la société des hommes ne leur est pas entièrement interdite; on les marie fort jeunes, la douzième ou la treizième année se passe rarement sans que la jeune fille se soit choisi un époux.

CHAPITRE XLVI

ALEP. — ANTIOCHE. — ISSUS ET LES DÉFILÉS DE LA CILICIE.

De Damas il était en quelque sorte impossible de remonter jusqu'à Alep et à Antioche. Malgré mon désir de visiter la plupart des villes de la Syrie, contrée que me rendaient chères les traditions des livres sacrés et les récits du moyen âge, je fus forcé de limiter mon itinéraire au lac saint de Tibériade, aux bords du Jourdain et à Jérusalem. Pour la Syrie, je mis à profit les relations des voyageurs.

Alep, qui est après Damas la plus commerçante et la plus riche des villes syriennes, est située sur un plateau assez élevé qui forme la séparation des bassins de l'Euphrate et de l'Oronte; la petite rivière du Koek, l'ancien *Chalcis*, traverse ce plateau dans sa longueur, et contourne les murs de la ville du côté de l'occident avant de se jeter dans le lac de Kennescrine, auprès des ruines de la ville autrefois célèbre de Chalcis. Les voyageurs qui ont visité Alep vantent le charme de son site; une infinité de coupoles et de minarets se groupent avec grâce autour d'une citadelle dont les murs dorés couronnent un monticule artificiel placé au milieu de la ville. Ce tableau est encadré par une enceinte de grandes tours à demi ruinées et réunies par de belles murailles. De nombreux jardins qui bordent le cours de la rivière forment autour de ces murailles une élégante ceinture de végétation du sein de laquelle s'élèvent encore de jolis kiosques et de brillantes coupoles. Ce qui frappe surtout dans ce charmant paysage, c'est le contraste admirable qu'il présente avec les collines au milieu desquelles il est situé, et dont l'aspect aride et monotone fait pressentir l'approche du désert.

En sortant d'Alep, c'est par des montagnes arides et sablonneuses que l'on se

Digitized by Google

dirige vers Antioche, après avoir franchi le Koek. De loin en loin apparaissent quelques villages disséminés qui présentent l'aspect de châteaux en ruines : des grandes tours délabrées servent aux habitants de remparts contre les attaques de leurs ennemis et les incursions des tribus nomades. Une grande partie de ces villages est habitée par des Anasés sédentaires sans cesse armés les uns contre les autres, et dont les habitudes de pillage sont un sujet de craintes continuelles pour les voyageurs. Au delà des collines arides, on arrive dans une petite plaine cultivée par des Arabes, qui, au produit de leurs champs, ajoutent aussi quelquefois celui de leurs rapines. Le village de Dana qui se trouve en ce lieu s'élève sur un petit monticule. Il est très-habituel de voir en Syrie, au milieu de vastes plaines privées d'eau, un grand nombre de villages établis sur des buttes artificielles. Le même usage existe aussi en Égypte, mais il y est nécessité par les débordements du Nil. Sur les plateaux arides de la Syrie et de la Palestine, ces monticules servent peut-être de remparts contre les incursions des Kurdes et des Bédouins.

Le chemin qui conduit d'Alep à Antioche est semé de constructions en ruines : débris de murailles, portes, voûtes, gisant d'une façon pittoresque dans une gorge étroite que dominent des montagnes bien boisées. A l'issue de ce défilé s'étend une plaine sillonnée de cours d'eau qui s'écoulent dans le lac d'Antioche, en formant alentour de nombreux marécages. Puis, au delà de la plaine, les montagnes se divisent en deux chaînes et forment une vallée étroite d'où l'on voit sortir l'Oronte. Quelques touffes de saules dessinent dans la plaine les sinuosités de son cours ; son lit est encaissé et profond. On le passe sur un pont de pierre construit depuis quelques années sur les ruines de l'ancien. A quelque distance du pont, le fleuve reçoit les eaux du lac, et se recourbe à l'ouest dans la vallée d'Antioche, bornée au nord par le mont Rhæsus, et, vers le sud, par les sommets escarpés qui terminent le Cassius. C'est sur le revers de cette dernière montagne que Seleucus Nicator fit construire la ville qu'il nomma *Antiochia*, en l'honneur de son père Antiochus, et qui devint la capitale de son puissant empire. Toute la splendeur dont jouit la capitale des Séleucides, au temps des successeurs d'Alexandre et sous la domination romaine, s'est évanouie ; les Sarrasins, les Perses, les croisés, ont ruiné ses somptueux édifices ; les tremblements de terre ont complété la destruction, et les débris se sont trouvés dispersés dans les villages environnants dont les habitants venaient chercher dans Antioche les matériaux de leurs demeures. Du haut du monticule sur lequel était assise l'ancienne citadelle on jouit encore d'un coup d'œil imposant ; la ligne des remparts et des tours qui sont restés debout, occupe un développement de 8,000 mètres ; les murailles n'ont pas moins de trois mètres d'épaisseur et beaucoup de tours ont encore deux étages, tant elles étaient largement et solidement construites. L'encombrement causé par les ronces et par les démolitions rend pénible l'exploration de la vieille ville, mais, en compensation, on jouit sur l'Oronte et sur le lac d'Antioche d'une vue ravissante. Ce lac est large ; au nord ses limites sont les dernières

Digitized by Google

pentes du Taurus; au nord-ouest, les hautes montagnes qui conduisent à Alexandrette; au couchant, l'œil peut suivre au loin les sinuosités de l'Oronte dans une vallée accidentée qui se prolonge jusqu'aux pentes du Cassius.

La ville moderne Antakié, est établie dans une très-petite zone des anciens remparts, et ne compte guère que cinq à six mille habitants; sans quelques minarets qui s'y élèvent, elle n'aurait pas, avec ses toits en tuile, plus d'apparence et de physionomie que nos petites villes de France. Les maisons sont d'une couleur grise qui se confond avec le sol, et rien de remarquable ne rappelle qu'Antakié a succédé à la fameuse Antioche.

Autant que la ville des Séleucides, l'Oronte a l'un de ces noms qui évoquent les souvenirs de l'histoire. N'est-ce pas de ce fleuve que Juvénal disait : « La corruption de Rome fut à son comble, alors que l'Oronte s'écoula dans le Tibre avec sa langue, ses usages, ses joueurs d'instruments, ses castagnettes et ses jeunes filles qui se prostituaient auprès du cirque. » Aujourd'hui on n'accuserait plus de tels vices le fleuve solitaire qui, après avoir laissé Antakié sur la rive gauche et baigné ces bosquets de Daphné, animés autrefois par les désordres sacrés et par les chants licencieux des prêtresses de Vénus, court tristement dans une vallée profonde et sinueuse, jusqu'à la mer où il se jette près des ruines de l'ancienne Séleucie, autre ville, morte aussi, que fonda Séleucus vainqueur.

« En quittant Antioche, dit M. Callier, l'un des voyageurs auxquels nous devons les détails les plus précis et les plus savants sur l'Asie occidentale, je passai l'Oronte sur un pont de pierre, et je remontai son cours jusqu'au bord du lac. La plaine qui le sépare du mont Rhosus est traversée par de nombreux cours d'eau qui forment plusieurs marécages, et, comme la plaine d'Antioche, elle sert de campement à des tribus nomades. Après avoir passé un léger contre-fort, on descend dans un petit vallon où l'on trouve le village et le khan de Caramout. On traverse un torrent, et l'on aperçoit à gauche, sur un monticule rocailleux, les ruines d'un ancien château qui a fait autrefois partie du domaine des templiers, et dont les croisés se sont emparés avant de former le siége d'Antioche; son nom de Payrœ s'est conservé dans celui de Bayras. C'est près de ce lieu que se livra une bataille sanglante, où Alexandre Bala, cet audacieux aventurier que son imposture, mais surtout sa bravoure et ses talents avaient placé sur le trône de Syrie, fut vaincu par Démétrius Nicator, et où fut blessé mortellement le beau-père de ce dernier, Ptolémée Philométor, qui avait aidé son gendre à reconquérir ses États. C'est ainsi qu'à chaque pas, dans cette contrée, on rencontre des souvenirs de l'histoire, et que souvent, de l'aspect seul de ces lieux, dont la situation présente un vif intérêt, le récit des chroniqueurs, de Robert le Moine et de Raoul de Caën, par exemple, reçoivent une vive lumière qui se répand sur toutes les opérations de l'armée chrétienne; on est surpris alors que des descriptions, dont la lecture laisse souvent tant de vague et d'obscurité dans l'esprit, deviennent tout à coup lumineuses et précises. »

Digitized by Google

Les gorges du Rhosus et un long ravin qui s'étend sur le bord de la mer, entre de larges rochers calcaires jetés à pic, conduisent à Soueïdié, à côté de Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte, à Scanderoun ou Alexandrette. C'est à pied, le plus souvent, qu'il faut accomplir le trajet difficile dans lequel les chevaux glissent et s'abattent à chaque pas. Les montagnes qui bordent ce chemin sont couvertes de bois propres à la marine, sans que l'on ait jamais songé à ouvrir, pour leur exploitation, une route jusqu'à la mer. Après avoir fait tomber un arbre en le brûlant à son pied, les habitants des villages le traînent avec quatorze bœufs jusqu'au petit port d'Arsous, qui est à cinq heures au sud d'Alexandrette. Ce transport est contrarié surtout par d'énormes rochers qui semblent y avoir été entassés par les Titans *escheleurs du ciel*.

Quelques cabanes éparses au milieu de roseaux et de palmiers composent le village de Scanderoun. Les ruines d'un fort et de quelques tours, voilà tous les vestiges qui indiquent l'existence de cette ville fameuse; encore ces constructions ne paraissent-elles pas remonter au delà du moyen âge. Un fort tremblement de terre qui, en 1822, a bouleversé les montagnes de la Cilicie et de la Syrie supérieure, et modifié le cours de l'Oronte, a exercé une grande influence sur le sort d'Alexandrette. Cette ville, qui était encore le rendez-vous d'un grand nombre de commerçants du Levant, a été presque entièrement détruite; son climat, déjà insalubre, est devenu mortel par suite des exhalaisons qui s'échappent de ruisseaux détournés de leur cours et changés en vastes marécages. Un château octogone flanqué de tours, quelques maisons habitées par des pêcheurs, voilà tout ce qui reste de la petite Alexandrie, de la ville à laquelle le vainqueur d'Issus avait promis une fortune pareille à celle de la capitale qu'en même temps il donnait à l'Égypte.

Le voyageur qui, malgré les obstacles que la nature semble avoir accumulés en Syrie, pénètre par terre jusqu'à Alexandrette, ne peut passer si près de l'un des grands champs de bataille de l'antiquité sans visiter Issus. Ainsi fit M. Callier, qui à tant d'autres services rendus à la géographie historique joint celui d'avoir vraisemblablement fixé le lieu, jusqu'ici contesté, où se livra la bataille. Au sortir des défilés de l'Amanus, du côté de la Cilicie, le savant voyageur remarque avec Arrien, que les montagnes vont toujours en s'éloignant de la mer. « A l'endroit le plus large, ajoute-t-il, on trouve une plaine, un fleuve et des montagnes qui conviennent parfaitement à la description détaillée que le géographe donne de la bataille d'Issus. Ce serait donc là que le roi de Macédoine aurait remporté cette célèbre victoire qui fit tomber en son pouvoir la famille et l'empire de Darius. A la vue de ce champ de bataille, on comprend fort bien l'étonnement d'Alexandre qui se crut obligé d'attribuer à la faveur des dieux la faute de Darius abandonnant les plaines de Sochos pour venir s'engager dans des défilés où sa cavalerie lui était presque inutile, et où il lui était impossible de déployer son armée. Pour tous ces motifs, il serait difficile d'assigner un autre emplacement à la bataille d'Issus, et je dois ajouter, à l'appui de cette

Digitized by Google

opinion, que sur la rive droite du fleuve on remarque un monticule en forme de tumulus, comme on en rencontre si souvent près des champs de bataille. »

Une anecdote, que l'on raconte dans le pays, justifie l'étonnement d'Alexandre, et témoigne du danger que présente l'accès des défilés étroits de la Cilicie. On raconte qu'un vizir qui allait prendre possession d'un pachalik de Syrie, s'étant présenté à l'un des passages, un fou qui se trouvait sur la hauteur le pria d'ordonner à sa musique de jouer quelques airs pour le faire danser. Le vizir se refusa d'abord à cette singulière demande; mais le fou l'ayant menacé de défendre l'entrée du passage en faisant rouler des pierres sur lui et sur sa suite, le pacha fut obligé de donner satisfaction à ce burlesque et redoutable ennemi. On ajoute que depuis ce temps, tous les vizirs qui traversent ce passage font jouer leurs musiciens en mémoire de ce bizarre événement.

La population des districts de la Syrie septentrionale et de la basse Cilicie se compose de Turkmènes sédentaires et errants, et d'Ansariés dont les émigrations se sont étendues depuis les montagnes de Latakieh jusqu'au Taurus. Les Turkmènes se divisent en un certain nombre de tribus soumises chacune à un chef dont l'autorité est respectée. La paix est quelquefois troublée entre les tribus, et les intérêts particuliers font souvent naître des querelles qui, presque toujours, se règlent par les armes. Les Ansariés sont confondus dans les populations agricoles. Ils mettent un grand soin à se rapprocher des usages musulmans, mais des croyances bizarres modifient chez eux les dogmes du Coran, et forment une religion qu'ils se plaisent à environner de mystères [1].

CHAPITRE XLVII

POPULATIONS DU LIBAN. — DRUZES ET MARONITES.

Les Ansariés ne sont que la moindre des populations qui occupent les montagnes de la Syrie; à côté d'eux et plus au sud, de Latakieh à Beyrouth, à Tripoli et à Saint-Jean-d'Acre, les Druses, les Maronites et les Métualis occupent les versants du Carmel, du Liban et de l'Anti-Liban, d'où ils semblent dominer, comme d'un fort, le reste de la Syrie. Grâce à leurs inaccessibles retraites, ils ont pu continuer de pratiquer en paix, les uns le culte catholique romain qu'ils tiennent de leurs pères, les autres une religion étrange qui semble mêler aux restes de l'idolâtrie des lambeaux de toutes les croyances répandues par la Syrie depuis les temps bibliques.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus

1. *Voyage en Orient* de M. Camille Callier, capitaine au corps royal d'état-major. — *Aperçus généraux sur la Syrie*, par M. le comte A. de Caraman (extraits d'un voyage fait en 1838). *Bulletin de la Société de Géographie*, avril 1835 et janvier 1841.

Digitized by Google

élevées du Liban; l'origine de ce peuple et son établissement dans la montagne paraissent remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Sur la fin du VIe siècle de l'Église, dit Volney, lorsque l'esprit de solitude était dans toute sa ferveur, vivait sur les bords de l'Oronte un saint solitaire appelé Maroûn, qui, par ses jeûnes et ses austérités, s'attira la vénération du peuple d'alentour; il paraît que, dans les querelles qui régnaient déjà entre Rome et Constantinople, il prit le parti des Occidentaux. Sa mort, loin de refroidir ses partisans, donna une nouvelle force à leur zèle; le bruit se répandit que des miracles s'étaient accomplis près de son tombeau; ses disciples lui dressèrent une chapelle dans Hama, et bientôt il s'y forma un couvent qui acquit une grande célébrité dans toute cette partie de la Syrie. Cependant les querelles des deux métropoles continuaient à partager toute la chrétienté. Sur la fin du VIIe siècle, un moine du couvent de Hama, Jean le Maronite, acquit par son talent dans la prédication une grande influence, et devint, dans la contrée, l'un des plus fermes soutiens du parti latin. Le légat du pape à Antioche récompensa les services de Jean en le sacrant évêque de Djebaïl; puis il le chargea de prêcher dans le Liban. Tous les chrétiens syriaques qui avaient échappé à l'hérésie des monothélites se réunirent autour du missionnaire qui, peu à peu, au lieu de constituer simplement une congrégation, se trouva être le fondateur d'une petite nation : les Latins formèrent dans le Liban une société indépendante pour la vie civile comme pour la foi religieuse. Jean établit pour les montagnards un ordre régulier et militaire, leur donna des armes et des chefs, et bientôt ils furent maîtres de presque toutes les montagnes de Latakieh à Jérusalem.

Jusqu'au temps des croisades leur histoire est très-vague et présente peu d'intérêt; ils perdirent une partie de leurs possessions et furent restreints dans leurs limites actuelles. Plusieurs fois, ils se séparèrent de la cour de Rome et refusèrent de reconnaître une autre suprématie que celle de leurs patriarches. En 1445, le pape Eugène IV parvint à les réconcilier avec l'Église, et à leur faire admettre l'autorité de Rome, qui depuis ce temps n'a plus été méconnue.

La conquête de la Syrie par les Turcs ne changea rien à la situation des Maronites, inexpugnables dans leurs montagnes. La Porte, qui, à plusieurs reprises, a inutilement essayé d'introduire dans les villages maronites ses garnisons et ses agas, se contente d'un tribut payé au pacha de Saint-Jean-d'Acre, dont le Liban relève.

Le gouvernement, chez les Maronites, a quelque chose de féodal : la justice est rendue par les cheiks ou notables, qui forment une classe distincte et privilégiée. La nation entière des Maronites est agricole, et son industrie a su transformer, comme le remarque M. de Lamartine, en un terrain fertile, le sol aride des rochers. « Les pentes de ces montagnes vers la mer sont fertiles, dit l'illustre voyageur, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; on y récolte la soie, l'huile, le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes. Mais l'infatigable activité de ce peuple

Digitized by Google

qui n'avait d'asile sûr pour sa religion, que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile : il a élevé d'étage en étage, jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasses formés avec des blocs de roche roulante; sur ces terrasses il a porté le peu de terre végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales; le voyageur ne peut revenir de son étonnement, quand après avoir gravi des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncements d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers, ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres presque perpendiculairement; on peut jeter une pierre d'un village dans l'autre; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau à l'autre. »

Une vie frugale, une grande simplicité de mœurs, la pratique de l'hospitalité, sont les vertus des laborieuses populations du Liban. Les moines, bien qu'ils soient au nombre de vingt-cinq mille, répartis entre deux cents monastères, ne sont pas à charge au peuple : pour se consacrer à la contemplation et à la prière, ils ont renoncé aux soins de la famille, mais ils labourent la terre, soignent le bétail, élèvent des vers à soie, et se livrent aux mêmes travaux que les autres habitants. La règle des monastères est en général celle de saint Antoine; les moines la pratiquent avec rigueur. Leur vêtement est une robe de bure grossière; ils ne mangent pas de viande, ils ont des jeûnes fréquents et sévères.

Les Maronites ont toujours joui d'une grande liberté dans l'exercice de leur culte. Seuls parmi les peuples chrétiens soumis aux musulmans, ils font leurs processions au dehors de leurs églises, croix et bannières en tête, et les prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux. La population maronite, estimée par Volney, en 1784, à cent cinq mille âmes, semble avoir plus que doublé, et cette population belliqueuse des montagnes, met au besoin sur pied trente mille combattants.

Les Druzes sont moins nombreux que les Maronites, dont ils diffèrent par l'organisation civile et militaire autant que par les croyances religieuses. Braves et généreux comme leurs voisins, ils exercent plus largement encore l'hospitalité, et mettent en pratique cette belle maxime du Coran : « Le premier devoir est de s'abstenir de demander à un étranger de quelle région il est venu, dans quelle foi il a été élevé; mais il faut lui demander s'il a faim, s'il a soif, et s'il est vêtu. »

Digitized by Google

Assemblage bizarre de pratiques empruntées à tous les cultes de croyances mystiques et de superstitions, la religion druze s'enveloppe d'un voile que la curiosité des voyageurs s'est vainement efforcée de soulever. Lady Stanhope, cette femme que l'originalité de sa vie a rendue fameuse, avouait à M. de Lamartine que, malgré sa résidence au milieu des Druzes, et malgré le dévouement qu'elle inspirait à ces hommes dont elle parlait la langue et suivait les mœurs, jamais elle n'avait pénétré le mystère de leur religion. Le seul fait bien constaté est que ces peuples adorent le veau. D'ailleurs, leur religion rappelle par quelque point les cultes de tous les autres peuples; de là l'opinion qu'ils étaient des musulmans schismatiques; mais dans les premières années du XVIIe siècle, quand l'émir Fakardin vint demander à l'Europe un appui pour ses desseins ambitieux, il put, grâce aux rapprochements qui existent entre sa religion et celles de l'Occident, faire croire qu'il appartenait à une secte de chrétiens.

Cet illustre émir, dont le nom en arabe est Fakar-el-Din, tenta de constituer la Syrie en un royaume indépendant. Nommé par la Porte gouverneur des Druzes, il commença par délivrer la plaine de Balbek, Tyr et Saint-Jean-d'Acre des incursions des Arabes bédouins; il s'empara de Beyrouth et y établit sa capitale. Les pachas voisins s'inquiétèrent du développement des forces de l'émir, et, de l'aveu de la Porte, préparèrent contre lui une expédition formidable. Fakardin secoua alors ouvertement le joug, et laissant à son fils le gouvernement de la montagne, il se rendit à Florence. La cour des Médicis accueillit ce souverain du Liban comme la révélation d'un fait jusqu'alors inouï, c'est-à-dire qu'il exista au pays des Sarrasins un peuple dévoué à l'Europe par amitié ou par religion. Les Florentins le prirent pour un philosophe héritier des sciences grecques du Bas-Empire, conservées à travers les traductions arabes. En France, on voulut voir en lui le descendant de quelques vieux croisés réfugiés dans le Liban à l'époque de saint Louis; on chercha dans le nom même du peuple druze un rapport qui finit par le faire descendant du comte de Dreux. Fakardin accepta toutes ces suppositions avec la finesse prudente et rusée des Levantins, et sut intéresser à sa destinée les souverains de l'Europe. Après neuf ans d'absence, il reparut dans ses montagnes, y rapportant le souvenir de la civilisation et des arts de l'Italie, à l'inspiration desquels il éleva des monuments que la guerre a ruinés, et dont quelques rares débris, rivalisant avec les antiques travaux des Romains, rappellent encore la gloire et la splendeur passagère de l'émir du Liban.

Le fils de Fakardin avait pacifié le pays, et repoussé les Turcs en l'absence de son père, mais la présence de celui-ci réveilla les inquiétudes de la Porte. Le pacha de Damas vint investir et bloquer Beyrouth; le fils de l'émir périt dans un combat; lui-même retiré sur le rocher de Niska, où il pouvait défier les efforts de ses ennemis, fut abandonné des siens et livré aux Turcs, qui, par l'ordre du sultan, le firent étrangler. Malgré la funeste issue des desseins de l'émir, sa postérité continua à posséder la souveraineté de la montagne jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, où elle laissa, par son extinction, le pouvoir à la famille Shaab, dont

Digitized by Google

le dernier représentant a été l'émir Beschir. En 1838 à l'époque où M. de Lamartine le visita, l'émir, bien qu'âgé de plus de soixante-dix ans, était « un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de sa poitrine. » Il y avait déjà plus de quarante ans, à cette époque, que Beschir était maître du Liban, et déjà bien des vicissitudes avaient agité sa longue carrière. En 1799, Bonaparte, avant de mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre, envoya des émissaires à l'émir pour l'engager dans son alliance. Celui-ci, avec une prédilection toute musulmane pour le succès, répondit qu'il se déclarerait pour les Français quand ils auraient pris la ville. Bonaparte n'en fit pas moins présent à Beschir d'un fusil que l'émir a toujours conservé. Quatre ans plus tard, les fils d'un compétiteur que Beschir avait écarté pour arriver au pouvoir, réclamèrent à main armée l'héritage paternel. Vaincu et forcé de prendre la fuite, Beschir se réfugia en Égypte auprès de Méhémet-Ali, qui lui fournit les moyens de reconquérir sa souveraineté. Cette fois l'émir assura son pouvoir par une précaution atroce qui rappelle les drames sanglants de la cour byzantine au moyen âge : il s'empara de ses cousins, leur fit crever les yeux et arracher la langue avec des tenailles. Une révolte partagée avec le pacha d'Acre, et les secours prêtés à Ibrahim à l'époque de la conquête de la Syrie, sont les derniers grands faits de cette existence qui ne devait pas s'achever sur le trône. Après l'expulsion des Égyptiens de la Syrie, l'émir Beschir fut déposé et remplacé d'abord par un de ses neveux, puis par des pachas turcs dont le plus fameux a été Omer, en ce moment général des armées turques sur le Danube.

Il semblerait que les Maronites et les Druzes, habitants des mêmes montagnes et animés d'un égal désir d'assurer contre la Porte leur indépendance, dussent être rapprochés par la communauté de leurs intérêts; loin de là cependant, ils sont toujours en guerre, surtout depuis que le vice-roi d'Égypte a passé au milieu d'eux; Ibrahim-Pacha maintenait son autorité dans le Liban, en armant l'une contre l'autre les populations de la montagne. En 1834, il lança les Druzes contre les Maronites, qui furent écrasés et obligés de livrer soixante mille fusils; puis aussitôt après, plusieurs régiments égyptiens guidés à leur tour par les Maronites envahirent le pays des Druzes et le désarmèrent. Ce fut à la faveur de cette politique de discorde qu'Ibrahim établit la conscription et un impôt dans le Liban. En 1838, les Druzes se soulevèrent au nord de la montagne, Ibrahim rejeta sur eux les Maronites. L'expulsion des Égyptiens n'a pas rendu la paix à cette malheureuse contrée dont les populations attendent avec anxiété que leur sort soit réglé par l'influence des grandes puissances chrétiennes à Constantinople. Les Maronites se trouvent, par leur religion, placés sous la protection de la France et de l'Autriche. Les Druzes, qui écoutent volontiers les missionnaires de toutes les croyances, et qui ne répugnent pas au baptême plus qu'aux préceptes du Coran, accueillent les prêtres évangélistes que l'Angleterre leur envoie autant peut-

Digitized by Google

être pour se créer une influence politique que pour faire des prosélytes à leur religion.

Les Métualis occupent la contrée au milieu de laquelle s'élèvent les ruines de Tyr et de Sidon, aujourd'hui Sour et Saïde. Ils sont musulmans de la secte d'Ali, ou chiites comme les Perses. Longtemps en guerre avec les Druzes, ils ont fini par céder à ces rivaux plus forts une portion de leur territoire. [1]

CHAPITRE XLVIII

LATAKIEH. — TRIPOLI. — BEYROUTH.

Ces villes sont assises sur le bord de la mer, au pied des dernières pentes du Liban; une atmosphère transparente et dorée par le soleil les inonde, les vagues bleues de la Méditerranée déroulent leurs vastes plis sur les sables de leurs grèves, et la montagne déploie au-dessus de leurs palais et de leurs temples l'éternelle majesté de ses cimes. Les villes de l'Asie Mineure et de la Syrie doivent au mélange de leur population, à la variété des costumes, à l'aspect enchanteur de leur climat, un attrait qui captive le voyageur et qui lui fait préférer ces rivages de la Méditerranée aux autres mers de l'Asie. Pénétrez au milieu du jour dans les villes les plus commerçantes de tout ce rivage, vous êtes frappé du silence absolu qui y règne; les volets de cèdre sont soigneusement fermés, les terrasses comme les rues sont désertes, à peine de loin en loin un étranger, un curieux se hasarde-t-il sous le soleil ardent qui semble avoir endormi la cité. Mais le matin, quand les brises rafraîchissantes de la mer tempèrent encore la chaleur; le soir, quand le soleil éteint ses flammes empourprées dans les flots à la fois bleuâtres et sombres, quelle activité, quel tumulte dans les bazars et sur le port! Pour retrouver un peu de calme, il faut quitter la ville et s'égarer dans les campagnes avoisinantes, semblables à de délicieux jardins, où les orangers, les citronniers fleurissent en pleine terre à côté des amandiers, des oliviers, des figuiers, et de tous les arbres aux fleurs odorantes, aux fruits délicieux que produit ce sol fortuné.

Aux charmes qu'elles doivent à la nature, la plupart des villes de ces contrées joignent l'attrait des grands souvenirs : Antakieh était la ville élevée par Séleucus à la mémoire de son père; c'est à un pareil sentiment de piété filiale que Latakieh, qui s'appelait jadis Laodicée, doit l'origine de sa grandeur. Après avoir dédié une ville à son père, l'heureux successeur d'Alexandre donna le nom de sa mère Laodicée à la petite cité de Ramitha, où Minerve avait déjà un temple célèbre. Des monuments de toute sorte embellirent Laodicée; ses anciennes murailles entourèrent un espace trois fois plus vaste que sa surface actuelle.

1. Volney. *Voyage en Syrie*, t. I, chap. XXIV. — M. de Lamartine *Voyage en Orient*, t. VII de l'édition Furne et Gosselin. — Gérard de Nerval. *Scènes de la vie Orientale.*

Digitized by Google

A une petite distance, au sud de la ville, un magnifique arc de triomphe fut élevé, peut-être quelques années plus tard; il subsiste encore en partie, et des fragments de colonnes de marbre, de piédestaux, de chapiteaux, se retrouvent également dans les cimetières et autour des maisons, où les habitants, avec cette incurie pour les monuments qui distingue les Turcs et les Arabes, les emploient aux usages les plus vulgaires. Latakieh est en quelque sorte le port d'Alep; son commerce n'est cependant plus aussi considérable qu'il le fut il y a un demi-siècle; c'est sans doute aux terribles tremblements de terre qui ont bouleversé cette ville en 1799 et 1822 qu'il faut attribuer sa décadence. Deux mille habitants périrent, dit-on, dans ce dernier désastre, et le port fut comblé au point de ne pouvoir plus recevoir que des bâtiments d'un très-faible tonnage.

Une population un peu plus considérable et plus de commerce distinguent Tripoli de Latakieh; d'ailleurs c'est la même physionomie et le même aspect : toutes ces villes de Syrie se ressemblent. Après avoir vu les bazars de l'une d'elles, ses rues étroites formées de maisons basses que dominent les minarets des mosquées; après s'être assis dans un de ces cafés où le Turc, couché sur un divan, fume dans une attitude contemplative, tandis que des hommes de toutes les nations, étendus de même sur des coussins, savourent les sorbets, la fleur d'oranger, toutes les boissons glacées en usage chez les Orientaux, et que l'Européen déguste une bouteille de vin de Chypre, on peut décrire les cafés, les bazars, et les villes de tout le littoral. Tripoli a cependant la distinction désavantageuse d'un climat moins salubre, à cause des eaux stagnantes qu'y laisse dans ses débordements la petite rivière de Nahar-Aba-Ali. D'ailleurs ce cours d'eau est charmant; il forme deux ou trois jolies cascades, et, pendant les plus fortes chaleurs du jour, les promeneurs viennent goûter le frais sous les ombrages touffus de ses rives. Tripoli n'a pas de port, sa rade n'offre pas de sûreté quand le vent souffle du nord-ouest, et les navires mouillent entre la terre et des îlots rocailleux; cependant le commerce l'affectionne autant que Beyrouth, bien que cette dernière soit la ville la mieux située de tout ce rivage.

Beyrouth, l'ancienne *Berytus*, qui, au temps des Romains, portait le nom de *Tulia*, mérita à cette époque, par la magnificence de sa situation, la fertilité de ses environs et la beauté de son climat, le surnom de *Félix*. Les maisons de cette ville sont semées en amphithéâtre sur une gracieuse colline qui descend doucement vers la mer. Un môle protégé par des fortifications turques avance ses deux grands bras dans la mer; et des montagnes dont les pentes inférieures sont couvertes de la plus riche végétation dominent cet ensemble, et encadrent de leurs massifs de verdure tout ce gracieux paysage.

Les maisons de la ville, avec leurs toits plats ou leurs balustrades crénelées, avec leurs fenêtres en ogives fermées par des persiennes de bois peint, sont presque toutes bâties à l'ombre du feuillage des mûriers ou des palmiers. Plusieurs mosquées, un couvent et une église catholique, s'élèvent au-dessus des constructions particulières, et les pavillons de plusieurs consuls européens

Digitized by Google

flottent dans le quartier principal. L'antique Berytus n'a pas laissé de traces. Les fragments de chapiteaux, les rares colonnes que le voyageur voit encore dans la ville, datent des jours de splendeur que Beyrouth, longtemps au pouvoir des Druzes, dut à l'émir Fakardin; les campagnes qui environnent la ville sont d'une magnificence qui semble surpasser les plus beaux sites de toute la côte de Syrie, et ils méritent que nous rappelions la description qu'en a faite le grand poëte qui les a visitées. « A une demi-lieue environ, du côté du levant, l'émir Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux qui s'étend entre la mer et la plaine de Bagdhad, beau village arabe au pied du Liban; l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'invasion des immenses collines de sable rouge qui s'élèvent un peu plus loin, et qui menaçaient d'engloutir Beyrouth et ses riches plantations. La forêt est devenue superbe; les troncs des arbres ont soixante et quatre-vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes immobiles qui couvrent d'ombre un espace immense; des sentiers de sable glissent sous les troncs des pins et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs du rouge le plus éclatant. A travers les colonnades de ces troncs de sapin, on voit d'un côté les dunes blanches et rougeâtres de sable qui cachent la mer, de l'autre la plaine de Bagdhad et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du golfe semblable à un petit lac, tant il est encadré par l'horizon des terres, et par les douze ou quinze villages arabes jetés sur les dernières pentes du Liban; enfin les groupes du Liban même qui font le rideau de cette scène. La lumière est si nette, et l'air si pur, qu'on distingue, à plusieurs lieues d'élévation, les formes des cèdres ou des caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui nagent, sans remuer leurs ailes, dans l'océan de l'éther. Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j'aie vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et funèbre du désert de sable, les lignes serpentantes du fleuve, les têtes isolées des cyprès, les grappes des palmiers épars dans les campagnes, l'aspect gracieux des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retombant sur les toits, l'aspect sévère des hauts monastères maronites faisant de larges taches d'ombre et de larges jets de lumière sur les flancs ciselés du Liban, les caravanes de chameaux chargés de marchandises de Damas qui passent silencieusement entre les troncs d'arbres, des bandes de pauvres Juifs montés sur des ânes, des femmes enveloppées de voiles blancs, à cheval, marchant au son du fifre et du tambourin, quelques cavaliers arabes courant autour de nous sur des chevaux dont la crinière balaie littéralement le sable..... enfin le sourd mugissement de la mer qui se mêle au bruit musical du vent dans les têtes des sapins et au chant de milliers d'oiseaux; tout cela offre à l'œil et à la pensée du promeneur le mélange le plus sublime, le plus doux, et à la fois le plus mélancolique qui ait jamais enivré mon âme [1]..... »

1. Lamartine, *Voy. en Orient*. Œuvres complètes, édit. Gosselin, t. VI.

Digitized by Google

Parmi les villes fameuses de l'antiquité, il en est que la destinée semble avoir si irrévocablement condamnées, que tous les efforts des hommes sont impuissants à ranimer quelques débris de leur gloire ou de leur prospérité. De ce nombre est Saïde, l'antique capitale des Phéniciens, cette Sidon qui fut détrônée par Tyr, et qui depuis plus de deux mille ans a vécu malheureuse et chétive sans retrouver un seul reflet de sa splendeur. Cependant, dans le moyen âge, au temps des croisades, les Français, auxquels leurs victoires avaient livré cette ville, voulurent la faire sortir de ses ruines : la peste, les tremblements de terre, toutes les convulsions de la nature ont anéanti les tentatives des hommes, la malédiction prononcée sur Sidon par le prophète subsiste encore. Quelque familles françaises ont cependant continué à l'habiter; les Français sont aujourd'hui les seuls Européens qui fassent à Saïde un peu de commerce. L'ancien et magnifique port, formé par de grands môles, est entièrement détruit : Fakardin en accomplit lui-même la destruction pour empêcher le sultan d'y envoyer contre lui des forces maritimes. Le port actuel, trop étroit et mal abrité, est chaque jour envahi davantage par les sables. La côte entière de Syrie finira par devenir entièrement inhospitalière, et ses villes perdront le reste d'existence qu'elles doivent encore au commerce; des courants irréguliers et des tempêtes fréquentes nuisent à la navigation dans cette partie de la Méditerranée, et en même temps les sables envahissent les rivages et comblent les ports. Une grande tour, appartenant au style gothique, domine au midi la ville; ce fut le roi saint Louis qui, à ce que l'on croit, éleva ce monument encore assez bien conservé. Des débris d'enceinte rappellent des travaux de défense qui furent exécutés à la même époque. Un vieux château en ruines, entouré d'eau et communiquant avec la ville par un pont, est le seul monument que l'émir des Druzes ait élevé dans la ville à laquelle il a causé un si grand préjudice en détruisant son port.

Pas plus que Sidon, Tyr n'a échappé à une destruction complète; le voyageur demande à visiter les restes de cette ancienne reine des mers, et un Arabe metuali le mène à un village de deux cents maisons qui aujourd'hui s'appelle Sour, à l'extrémité de la presqu'île qu'occupaient les Phéniciens. Des jardins remplissent la plus grande partie de l'ancien emplacement, et les familles de Metualis, de Grecs et de Maronites qui habitent les chétives demeures de la ville actuelle, paraissent végéter dans une profonde misère.

CHAPITRE XLIX

SAINT-JEAN-D'ACRE. — BALBEK.

La seule ville dont les souvenirs soient encore assez vivants pour faire naître dans l'âme une émotion véritable, est la cité fameuse à la fois au temps des

Digitized by Google

croisades et dans les guerres de notre république, la place qui arrêta le général de l'armée d'Égypte. Au nom de Ptolémaïs, au nom de Saint-Jean-d'Acre, se rattachent les plus grands souvenirs de l'histoire : Ptolémaïs fut un objet constant de querelles et de guerres entre les successeurs de Séleucus et les Lagides ; colonisée par les Romains, elle s'enrichit des dépouilles de Sidon et de Tyr; puis, par sa prospérité, elle excita la convoitise des Sarrasins. Ceux-ci, devenus ses maîtres, lui donnent le nom d'*Acco*. Pendant deux siècles, elle est le principal théâtre des croisades : les Hospitaliers, les Templiers, les chevaliers de l'ordre Teutonique et de Saint-Lazare la couvrent d'églises et de couvents; mais les Sarrasins s'en emparent de nouveau ; tous les édifices de la piété catholique sont détruits de fond en comble, et jusqu'au XVIIe siècle il ne subsiste de cette ville fameuse que des ruines. Fakardin la relève et l'orne de somptueux monuments, puis il lui fait cruellement expier les vains avantages de ces embellissements en détruisant son port comme celui de Saïde. Les Turcs prennent Acre malgré cette précaution, et lui donnent pour gouverneurs des pachas dont le plus célèbre est e Bosnien Ahmed, celui que sa cruauté fit surnommer *Djezzar* (boucher), et qui arrêta en Asie la fortune de Bonaparte. Le général, menacé par les armées turques, s'empara de Gaza et de Jaffa, et vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre. Les Anglais envoyèrent à Djezzar des secours et des munitions; le commandant de leur flotte, sir Sidney Smith, intercepta les vaisseaux français chargés de porter en Syrie l'artillerie, et s'empara de quarante-quatre canons de siége qui servirent à augmenter la défense de la place. Malgré cet échec, Bonaparte fit ouvrir les tranchées et poussa les ouvrages jusqu'au pied des fossés; au bout de dix jours, la brèche fut ouverte ; les soldats montèrent à l'assaut avec une merveilleuse intrépidité, mais ils perdirent leurs chefs et furent repoussés. Avec une simple artillerie de campagne et peu de munitions de guerre, il fallait, pour réussir, frapper vite et fort; les assauts se multiplièrent, des prodiges de valeur surmontèrent tous les obstacles ; un instant les colonnes d'assaut occupèrent victorieusement la brèche et le cœur de la ville ; mais elles furent coupées ; un renfort de dix mille hommes étant débarqué dans la place, les Français furent écrasés par le nombre. En ce moment même, vingt-cinq mille Turcs descendaient de Damas ; Bonaparte se retourna, et anéantit avec six mille hommes cette armée au mont Thabor. Un dernier et prodigieux effort fut encore tenté pour prendre Saint-Jean-d'Acre, mais cet assaut suprême fut repoussé, les munitions manquaient, la peste était dans l'armée, Bonaparte fut contraint de céder ; il abandonna l'Asie. Plus tard, malgré sa fortune prodigieuse, le général devenu empereur, répéta plus d'une fois que l'échec de Saint-Jean-d'Acre avait renversé ses espérances et détruit son avenir.

Des souvenirs et des impressions d'une nature bien différente attendent à Balbek le voyageur. Ici ce n'est plus le retentissement des armes républicaines et les éclairs du génie de cet homme qui, dans ses rêves de gloire, embrassait le monde, c'est le lointain écho de la tradition biblique, le souvenir du patriarche

Digitized by Google

Noé mourant plein de jours dans la vallée de Balbek, et surtout ce sont les ruines du temple d'Héliopolis, ville autrefois fameuse, et dont le village actuel occupe l'emplacement. Les œuvres de l'art qui, sur les rivages balayés par les tempêtes humaines autant que par les vagues de la mer, ont disparu sans presque laisser de traces, subsistent encore dans les solitudes de cette vallée sainte. M. de Lamartine a eu l'heureux privilége de visiter ces beaux débris qui, inférieurs par l'étendue aux ruines de Palmyre, paraissent de beaucoup les surpasser par la magnificence et la richesse de leurs détails. « En approchant de l'Anti-Liban, dit le poëte, la plaine s'élève, devient plus sèche et plus rocailleuse. Nous commencions à apercevoir une masse immense qui se détachait en noir sur les flancs blanchâtres de l'Anti-Liban, c'était Balbek. La première ruine est un petit temple octogone porté sur des colonnes de granit rouge égyptien, colonnes évidemment coupées dans des colonnes plus élevées, dont les unes ont une volute, les autres aucune trace de volute, et qui furent, selon moi, transportées, coupées et dressées là, dans des temps très-modernes, pour porter la calotte d'une mosquée turque ou les toits d'un santon; ce doit être du temps de Fakar-El-Din. — Les matériaux sont beaux; il y a encore dans le travail de la corniche et de la voûte la trace de quelque sentiment de l'art; mais ces matériaux sont évidemment des fragments de ruines rajustés par une main plus faible et par un goût plus corrompu. Ce temple est à un quart d'heure de marche de Balbek. Impatients de voir ce que l'antiquité la plus reculée nous a laissé de beau, de grand, de mystérieux, nous pressions le pas de nos chevaux fatigués, dont les pieds commençaient à heurter çà et là les blocs de marbre, les tronçons de colonnes, les chapiteaux renversés; toutes les murailles d'enceinte des champs qui avoisinent Balbek sont construites de ces débris : nos antiquaires trouveraient une énigme à chaque pierre. Quelque culture commençait à reparaître, et de larges noyers, les premiers que j'eusse revus en Syrie, s'élevaient entre Balbek et nous, et poussaient jusque entre les ruines des temples que leurs rameaux nous cachaient encore. Ils parurent enfin; ce n'est pas, à proprement parler, un temple, un édifice en ruine, c'est une colline d'architecture qui sort de la plaine à quelque distance des collines de l'Anti-Liban. Nous longeâmes un des côtés de cette colline de ruines, sur laquelle une forêt de gracieuses colonnes s'élevait, dorée par le soleil couchant, et jetait à l'œil les teintes jaunes et mates du marbre du Parthénon, ou du travertin du Colisée à Rome. Parmi ces colonnes, quelques-unes en file élégante et prolongée, portent encore leurs chapiteaux intacts, leurs corniches richement sculptées, et bordant les murs de marbre qui servent à enclore les sanctuaires; quelques autres sont couchées entières contre les murs qui les soutiennent; d'autres, en plus grand nombre, sont répandues çà et là en immenses morceaux de marbre ou de pierre sur les pentes de la colline, dans les fossés profonds qui l'entourent, et jusque sur le lit de la rivière qui coule à ses pieds. Au sommet du plateau de la montagne de pierre, six colonnes d'une taille plus gigantesque s'élèvent isolées non loin d'un temple

Digitized by Google

inférieur, et portent encore leurs corniches colossales... Nous passâmes le torrent de Balbek, et nous montâmes par une brèche étroite et escarpée jusqu'à la terrasse qui enveloppait ces murs. Chacun des moellons de cette muraille d'enceinte avait au moins huit ou dix pieds de longueur sur cinq à six de largeur et autant de hauteur. Ces blocs énormes pour la main de l'homme reposent sans ciment l'un sur l'autre, et presque tous portent les traces de sculpture d'une époque indienne ou égyptienne. On voit au premier coup d'œil que ces pierres écroulées ou démolies ont servi primitivement à un tout autre usage qu'à former un mur de terrasse ou d'enceinte, et qu'elles étaient les matériaux précieux des monuments primitifs dont on s'est servi plus tard pour enceindre les monuments grecs ou romains... Quelques-unes des pierres de la muraille avaient jusqu'à vingt et trente pieds de longueur sur sept et huit pieds de hauteur.

« Arrivés au sommet de la brèche, nos yeux ne savaient où se poser : c'était partout des portes de marbre, d'une hauteur et d'une largeur prodigieuse ; des fenêtres ou des niches brodées des sculptures les plus admirables, des cintres revêtus d'ornements exquis; des morceaux de corniches d'entablements ou de chapiteaux, des voûtes à caissons sur nos têtes; tout mystère, confusion, désordre, chef-d'œuvre de l'art, débris du temps, inexplicables merveilles autour de nous..... Nous franchîmes ces constructions monumentales, plus riches que les murs d'enceinte, et la seconde scène des ruines fut sous nos yeux. Beaucoup plus large encore que la première dont nous sortions, elle offrait à nos regards une immense plate-forme... Plus loin, en s'avançant vers le midi, la tête des six colonnes gigantesques s'élevait comme un phare, au-dessus de cet horizon de débris ; pour y parvenir, nous fûmes obligés de franchir encore des murs d'enceintes extérieures, de hauts parvis, des piédestaux et des fondations d'autels qui obstruaient partout l'espace entre ces colonnes et nous : nous y arrivâmes enfin..... Elles ont sept pieds de diamètre et plus de soixante-dix pieds de hauteur; elles sont composées de deux ou trois blocs seulement, si parfaitement joints, qu'on peut à peine discerner les lignes de jonction; leur matière est une pierre d'un jaune légèrement doré qui tient le milieu entre l'éclat du marbre et le mat du travertin ; le soleil les frappait alors d'un seul côté, et nous nous assîmes un instant à leur ombre... Ces colonnes que quelques voyageurs ont prises pour les restes d'une avenue de cent quatre pieds de long et de cinquante-six pieds de large, conduisant autrefois à un temple, me paraissent avoir été la décoration extérieure du même temple. En examinant d'un œil plus attentif le temple plus petit qui existe dans son entier tout auprès, on reconnaît qu'il a été construit sur le même dessin. Ce qui me paraît le plus probable, c'est qu'après la ruine du premier par un tremblement de terre, on construisit le second sur le même modèle.

« Nous avons en face, du côté du midi, un autre temple placé sur le bord de la plate-forme, à environ quarante pas de nous ; c'est le monument le plus entier et le plus magnifique de Balbek, et j'oserai dire du monde entier ; si vous redres-

Digitized by Google

siez une ou deux colonnes du péristyle, roulées sur le flanc de la plate-forme, et la tête encore appuyée sur les murs intacts du temple; si vous remettiez à leur place quelques-uns des caissons énormes qui sont tombés du toit dans le vestibule, si vous releviez un ou deux blocs sculptés de la porte intérieure, et que l'autel recomposé avec les débris qui jonchent la parvis reprît sa forme et sa place, vous pourriez rappeler les dieux et ramener les prêtres et le peuple, ils reconnaîtraient leur temple aussi complet, aussi intact, aussi brillant que le jour où il sortit des mains de l'architecte. Ce temple a des proportions inférieures à celui que rappellent les six colonnes colossales; il est entouré d'un portique soutenu par des colonnes d'ordre corinthien; chacune de ces colonnes a environ cinq pieds de diamètre et quarante-cinq pieds de fût; les colonnes sont composées chacune de trois blocs superposés; elles sont à neuf pieds l'une de l'autre, et à la même distance du mur intérieur du temple; sur les chapiteaux des colonnes s'étend une riche architrave et une corniche admirablement sculptée. Le toit de ce péristyle est formé de larges blocs de pierres concaves, découpés avec le ciseau en caissons dont chacun rappelle la figure d'un Dieu, d'une déesse ou d'un héros; nous reconnûmes un Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter. Quelques-uns des blocs sont tombés à terre au pied des colonnes, nous les mesurâmes; ils ont seize pieds de largeur, et cinq à peu près d'épaisseur. La porte intérieure du temple, formée de blocs aussi énormes, a vingt-deux pieds de large; nous ne pûmes mesurer sa hauteur parce que d'autres blocs sont écroulés en cet endroit et la comblent à demi. L'aspect des pierres sculptées qui composent les faces de cette porte, et sa disproportion avec les restes de l'édifice, me font présumer que c'est la porte du grand temple écroulé qu'on a insérée dans celui-ci; les sculptures mystérieuses qui la décorent sont à mon avis, d'une toute autre époque que l'époque antonine et d'un travail infiniment moins pur; un aigle tenant un caducée dans ses serres, étend ses ailes sur l'ouverture; de son bec s'échappent des festons de rubans ou de chaînes qui sont soutenus à leur extrémité par deux Renommées. L'intérieur du monument est décoré de piliers et de niches de la sculpture la plus riche et la plus chargée. Il y a des niches parfaitement intactes et qui semblent sortir de l'atelier du sculpteur.

« Non loin de l'entrée du temple, nous trouvâmes d'immenses ouvertures et des escaliers souterrains qui nous conduisirent dans des constructions inférieures dont on ne peut assigner l'usage; tout y est également vaste et magnifique; c'étaient sans doute les demeures des pontifes, les colléges des prêtres, les salles des initiations, peut-être aussi des demeures royales. Elles recevaient le jour d'en haut, ou par les flancs de la plate-forme auxquels ces chambres aboutissent. Craignant de nous égarer dans ces labyrinthes, nous n'en visitâmes qu'une petite partie; ils semblent régner par toute l'étendue de ce mamelon. Le temple que je viens de décrire est placé à l'extrémité sud-ouest de la colline monumentale de Balbek; il forme l'angle même de la plate-forme. En sortant du péristyle, nous nous trouvâmes sur le bord du précipice; nous pûmes me-

Digitized by Google

surer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monuments; ce piédestal a trente pieds environ au-dessus du niveau du sol de la plaine de Balbek; il est construit en pierres dont la dimension est tellement prodigieuse que, si elle n'était attestée par des voyageurs dignes de foi, l'imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l'invraisemblance : l'imagination des Arabes eux-mêmes, témoins journaliers de ces merveilles, ne les attribue pas à la puissance de l'homme, mais à celle des génies ou puissances surnaturelles. Quand on considère que ces blocs de granit taillé ont quelques-uns jusqu'à cinquante-six pieds de long sur quinze ou seize pieds de large et une épaisseur inconnue, et que ces masses énormes sont élevées au-dessus les unes des autres à vingt ou trente pieds du sol, qu'elles ont été tirées de carrières éloignées, apportées là, et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples, on recule devant une telle épreuve des forces humaines; la science de nos jours n'a rien qui l'explique, et l'on n'est pas étonné qu'il faille alors recourir au surnaturel. Ces merveilles ne sont évidemment pas de la date des temples; elles étaient mystère pour les anciens comme pour nous; elles sont d'une époque inconnue, peut-être antédiluvienne; elles ont vraisemblablement porté beaucoup de temples consacrés à des cultes successifs et divers. A l'œil simple, on reconnaît cinq ou six générations de monuments appartenant à des époques diverses, sur la colline des ruines de Balbek. »

Des souterrains creusés sous les édifices dans la colline, d'autres temples beaucoup plus petits; ce même chaos de débris énormes répandus à toutes les extrémités de la plate-forme, complètent l'ensemble de ces ruines qui, par le poids immense de tous les fragments, la grandeur et la beauté des édifices qu'elles composaient, déroutent toutes les notions de l'archéologie. Les habitants de la contrée attribuent Balbek comme Tadmor à Salomon, mais M. de Lamartine discute cette opinion et la rejette loin : le poëte ne voit que des hommes tels que la tradition seule en a mentionné, des géants antédiluviens qui aient pu remuer les pierres immenses de ces édifices. Les Romains puis le christianisme ne seraient venus que bien plus tard bâtir leurs temples nains et leurs petits autels avec les moindres débris de ce gigantesque passé[1].

CHAPITRE L

PALESTINE. — LAC DE TIBÉRIADE. — NAZARETH.

Mes compagnons et moi nous avions contemplé les débris de Tadmor; nous nous étions assis sous les fûts à demi brisés de sa longue colonnade. A leur tour, les ruines de Balbek séduisaient notre imagination; nous avions peine à croire les récits des voyageurs, et le témoignage même des Arabes nous paraissait em-

1. Lamartine, *Voy. en Orient*, t. VII, p. 142-158. — Volney, *Voy en Syrie*.

Digitized by Google

preint de cette exagération qui plaît à leur esprit ami du merveilleux. Nous étions donc résolus à remonter de Damas jusqu'au lieu où s'élevait jadis la ville du Soleil, bien qu'un semblable trajet nous écartât considérablement de l'itinéraire que nous nous étions fixé. Mais il nous fut impossible de trouver des guides pour cette excursion; les bruits de guerre avaient répandu une grande fermentation dans la contrée, et les tribus arabes qui campent autour des ruines de Balbek en profitaient, nous assurait-on de toutes parts, pour rançonner les voyageurs. Laisser à Damas notre bagage et courir à cheval avec quelques provisions indispensables jusqu'à Balbek, était l'opinion qui avait prévalu dans notre petit conseil; mais encore ne pouvions-nous la mettre à exécution sans guides, et tous refusèrent de nous accompagner dans la crainte d'être massacrés. Notre bon vouloir se brisa contre le refus obstiné de ces Arabes, et nous fûmes obligés de prendre d'autres dispositions. Il s'agissait de gagner la vallée du Jourdain, le lac, et la ville de Tabarieh d'où nous pourrions facilement nous rendre à Jérusalem. Nous avions de bons chevaux; des mules furent louées pour porter nos provisions et nos bagages, et nous étions escortés de sept Arabes dont trois étaient les conducteurs de nos bêtes de somme: les quatre autres nous accompagnaient dans la double qualité de guides et de domestiques.

Les environs des villes syriennes doivent pour la plupart aux jardins qui sont semés autour des maisons, un riant aspect. Damas, plus que toute autre, jouit de ce charmant avantage : deux lieues au sud, trois lieues au nord et à l'est de la ville, s'étendent de grandes plantations d'arbres fruitiers et forestiers. A l'ouest seulement une montagne stérile empêche la culture. Pour nous qui nous dirigions vers le sud, nous cheminions à travers une campagne délicieuse où, parmi d'innombrables variétés d'arbres et de plantes, nous distinguions l'azerolier, l'amandier, le cerisier, le figuier, le citronnier, l'oranger et mille autres. La vigne développait déjà ses grappes qu'un puissant soleil allait rapidement mûrir; plusieurs nous semblèrent énormes, et nous dûmes croire nos Arabes quand ils nous affirmèrent que certaines grappes de raisin pèsent de cinq à six livres. Ce spectacle vraiment enchanteur fit place, au bout d'une heure et demie de marche, à la vue triste et aride du désert; nous nous trouvâmes dans une grande plaine de sable bordée par des collines nues, au delà desquelles l'œil pouvait apercevoir à l'ouest les longues chaînes de l'Anti-Liban. Cette contrée sablonneuse ne présente cependant pas l'aspect uniformément stérile et monotone du désert qui environne Palmyre; de loin en loin les collines sont découpées par les ravins que creusent les torrents et les cours d'eau; les uns étaient desséchés, les autres conservaient encore au fond de leur lit un filet d'eau que l'industrie des habitants savait employer à la fertilisation du sol. Dans ces endroits des plantations étaient disposées en massifs; des arbres de diverses sortes étaient plantés sur les bords des canaux; quelquefois aussi, ils s'élevaient en gradins sur le flanc d'un monticule, et collines et vallons présentaient un ensemble délicieux de verdure et de fraîcheur, dans tous les lieux où une rosée bienfaisante avait fécondé le sol aride.

Digitized by Google

Ces villages que le voyageur rencontre de temps en temps sur sa route, ces oasis qu'un peu d'eau fait vivre, sont habités par des chrétiens adonnés à la culture des mûriers et à l'éducation des vers à soie, ou par des Arabes qui, plus pauvres, en général, se contentent d'élever des troupeaux. C'est un agréable spectacle, pour les yeux fatigués par la solitude du désert, que celui d'un pâtre silencieusement accroupi au pied d'une colline ou sous l'ombrage d'un arbre, et entouré de chèvres, de moutons ou de bœufs. A mesure que nous nous rapprochions du Jourdain, cette distraction devenait plus fréquente. Bientôt des forêts de pistachiers et de chênes nous annoncèrent l'approche des rivières qui descendent au lac de Tibériade. Il y avait cinq jours que nous avions quitté Damas, la chaleur excessive du milieu de la journée, les haltes fréquentes, et les nombreux détours auxquels les ondulations du terrain nous forçaient, avaient beaucoup allongé pour nous ce trajet de moins de trente lieues. Enfin nous touchions aux rivages de ce lac qui a vu Jésus-Christ et les apôtres; nous laissions derrière nous, avec la Syrie, les souvenirs des temps romains et de la conquête musulmane, pour ne plus vivre qu'avec ces traditions de la religion chrétienne que chaque pas réveille sur la terre de Palestine.

Bientôt, au pied d'une montagne de grès brûlée par le soleil, nous vîmes des grands peupliers et des saules ombrageant une rivière trop rapprochée encore de sa naissance pour être large et profonde. C'était le fleuve sacré, le Jourdain. En cet endroit il roule une eau limpide à l'ombre de beaux arbres, et s'égare en capricieux détours avant d'alimenter de ses eaux le lac des apôtres. Après avoir traversé ce fleuve sur un pont de pierre, nous nous trouvâmes dans un pays fertile et assez peuplé au milieu duquel s'élève la ville de Tabarieh, l'ancienne Tibériade.

S'il était permis de juger Tabarieh par les murs qui l'environnent, on croirait avoir devant les yeux une grande cité. Mais ces murailles qui furent construites dans des jours prospères n'enferment plus qu'un espace en partie désert, en partie couvert de chétives demeures. Après la destruction de Jérusalem par Titus, les chefs de la religion juive crurent trouver un refuge dans cette ville où cependant la grande victime de leurs prédécesseurs avait passé une partie de ses jours. La malédiction divine les y suivit, ils furent chassés de Tabarieh, comme ils avaient été chassés de Jérusalem; ils se dispersèrent par le monde ainsi que les autres hommes de leur race, et Tabarieh retomba dans son humble condition, conservant cependant le touchant et glorieux souvenir du séjour qu'y avait fait le Sauveur.

Sur les bords du lac de Génésareth, je n'eus pas le courage de suivre mes compagnons dans leurs excursions scientifiques, et de recueillir avec eux des notes de physique et des observations de baromètre; mon imagination s'abandonna tout entière à la grandeur du passé; elle évoqua les souvenirs chrétiens, elle s'efforça de refaire quelques-unes des scènes poétiques et touchantes de l'Évangile; sur ces eaux calmes, et que ne sillonne plus une seule barque, je revis la tempête

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



LAC DE TIBÉRIADE.



MURS DE JÉRUSALEM.

Publié par Furne à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

s'apaisant à la voix du Sauveur, lui-même marchant sur les flots, et la barque des apôtres emplie par la pêche miraculeuse; puis, sur le penchant de la montagne qui domine la mer de Galilée, je le suivis avec un pieux recueillement, confondu dans la foule des Juifs et des Gentils : je vis les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles ouvrir les yeux ; la voix divine se fit entendre, et Jésus-Christ dit à ses disciples : « J'ai compassion de ce peuple, parce que voici trois jours qu'il demeure avec moi, et parce qu'il n'a rien à manger, et je ne veux pas le renvoyer qu'il n'ait mangé, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. » Alors tous les versets de ce saint Évangile me revinrent à la mémoire : j'assistai à la multiplication des pains et des poissons, et je fus l'un des quatre mille spectateurs du miracle qui s'accomplit il y a dix-neuf cents ans.

Une semaine entière, mes compagnons et moi, nous demeurâmes au pays de Galilée. Bethsaïda, Cana, Nazareth, Capharnaüm, nous virent tour à tour; nous ne voulûmes pas partir avant d'avoir visité chacun de ces lieux où nous fûmes accueillis avec empressement et bienveillance par de bons religieux, et qui n'auraient rien de remarquable sans leurs puissants souvenirs.

C'est à l'ouest du lac, à l'extrémité d'une plaine cultivée, que Nazareth déroule, au fond d'une vallée, ses maisons blanches et gracieusement groupées ; on distingue du sommet des collines qui l'entourent l'église grecque et les larges murailles du couvent latin à côté du minaret d'une mosquée turque. La demeure des Pères latins a été construite sur l'emplacement qu'occupait la modeste demeure de Marie et de Joseph; le voyageur visite le lieu où la tradition place la scène de l'Annonciation, et plusieurs autels souterrains marquent l'emplacement des pièces de la maison sainte. Une église a été élevée au lieu où Joseph exerçait son humble métier et sur l'emplacement de la synagogue où Jésus enfant conversa avec les docteurs. A quelques heures de Nazareth, nous vîmes à Cana, dans un petit couvent, les vases dans lesquels l'eau fut changée en vin. Ces lieux conservent soigneusement les moindres traces que le Sauveur y a laissées, et le voyageur ne fait pas un pas qui ne lui rappelle un épisode de cette vie merveilleuse.

Les rives septentrionales du lac de Tibériade sont cultivées comme celles qui conduisent à Nazareth; de hautes montagnes les dominent, des cours d'eau arrosent le sol et le fertilisent; du côté de l'orient s'élèvent aussi des montagnes, mais plus ardues et plus arides. Le lac de Génésareth, au milieu de tous ces sommets volcaniques, ressemble à un large cratère ; de loin en loin des avalanches de pierres noires couvrent les flancs des montagnes, et témoignent que cette terre fut jadis agitée par les bouleversements de la nature. Des nopals, le feuillage lourd et sombre des figuiers, celui plus gracieux des grenadiers, quelques forêts de chênes verts animent aussi ces paysages presque toujours éclairés par un éclatant soleil.

Quand nous eûmes bien exploré tout le pays, nous songeâmes aux préparatifs que nous devions faire pour terminer le chemin qui nous restait encore à par-

Digitized by Google

courir avant d'entrer dans Jérusalem. Deux routes s'offraient a nous : nous pouvions nous engager dans la vallée qui passe au pied du mont Thabor, nous embarquer à Saint-Jean-d'Acre, et gagner par mer Jaffa d'où le trajet à Jérusalem est court et très-fréquenté. La route de terre, qui passe sur les bords du Jourdain, était moins longue, mais beaucoup plus difficile et, nous assurait-on, assez périlleuse. Nous la préférâmes cependant comme la plus pittoresque, tout en ayant soin de nous prémunir contre les dangers qui pouvaient nous menacer. Notre première précaution consista dans la réparation de nos armes qui s'étaient trouvées endommagées par une de ces pluies diluviennes que le ciel, habituellement si pur de la Syrie et de la Palestine, verse quelquefois pendant un et deux jours entiers, inondant torrents et ravines, faisant déborder les rivières, et plaçant les malheureux voyageurs au milieu d'une mer sans bornes. Nous avions été surpris par un semblable déluge dans un de nos campements de nuit près du puits de Joseph, avant d'arriver au Jourdain, et ce n'était pas sans peine que nous étions parvenus à gagner, avec nos chevaux, l'abri d'un petit monastère catholique distant de six lieues, après avoir abandonné une partie de notre bagage à la merci de l'inondation. La seconde précaution que nous crûmes utiles de prendre avant de nous mettre en marche, fut de solliciter, par l'entremise de l'un de nos Arabes, la protection du chef de la tribu la plus considérable de Bédouins qui habitent la Palestine. En dehors des autorités turques qui sont reconnues par les habitants depuis l'expulsion des Égyptiens, et qui administrent les villes, existe une autre domination moins apparente, mais peut-être plus réelle, qui est exercée par des Arabes moitié pasteurs moitié brigands. Un impôt sur les gens du pays, un tribut prélevé sur les voyageurs, quelquefois une protection accordée pour de l'argent, en sont les signes bien manifestes. Dailleurs le voyageur qui a su, à l'aide d'un présent, gagner leur amitié, peut compter sur leur protection; il retrouve même auprès d'eux la vie patriarcale et les habitudes hospitalières des peuples nomades. M. de Lamartine n'échappa pas à leur patronage; il fit une sorte d'alliance avec leur chef Mougosh, véritable souverain de ces déserts. « Ce chef, disait l'illustre voyageur, règne de fait sur environ quarante mille Arabes des montagnes de la Judée, depuis Ramla jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux montagnes de Jéricho. Cette domination, qui s'est perpétuée dans sa famille depuis quelques générations, n'a d'autre titre que sa puissance même. En Arabie on ne discute pas l'origine ou la légitimté du pouvoir; on le reconnaît, on lui est soumis pendant qu'il existe. Une famille est plus ancienne, plus nombreuse, plus riche, plus brave que les autres : le chef de cette famille devient naturellement plus influent sur la tribu; la tribu elle-même, mieux gouvernée, plus habilement ou plus vaillamment conduite à la guerre, devient dominante sans contestation. Telle est l'origine de toutes ces suprématies de chefs et de tribus que l'on reconnait partout en Asie. »

Nous n'eûmes pas, comme M. de Lamartine, le pittosesque incident d'une entrevue avec le chef des bandes arabes qui occupent les montagnes et la vallée

Digitized by Google

du Jourdain. Nous lui envoyâmes un cadeau qui devait le toucher infiniment : c'était un excellent fusil de chasse à piston, une robe brodée d'or et d'argent que nous avions achetée à Damas, et un peu d'argent pour quelques-uns de ses principaux serviteurs. Grâce à ce tribut volontaire, nous obtînmes l'assurance de ne pas être inquiétés dans notre route ; notre petite caravane reprit alors sa marche dans la direction de Jérusalem. Naplouse et la plaine de Jéricho devaient être les stations de cet itinéraire.

CHAPITRE LI

JOURDAIN. — MER MORTE.

Nous commençâmes par suivre les rives du Jourdain. En sortant du lac, le fleuve serpente dans la plaine marécageuse d'Esdraëlon, puis, prenant plus de rapidité, il baigne les ruines d'un pont d'architecture romaine. Aucune arche ne subsiste, mais dix piliers sont encore debout, et on distingue les fondations de quatre ou cinq autres ; chaque arche a environ dix pieds d'ouverture ; ce fleuve n'a donc guère en cet endroit plus de cent vingt pieds de largeur ; l'eau coule au fond de son lit avec peu de profondeur, excepté quand en automne les pluies viennent le grossir. Après une marche de deux heures environ, nous quittâmes les bords du fleuve pour nous enfoncer dans une vallée parallèle à la rive droite ; un pays aride et montagneux avait succédé aux bords riants et bien ombragés qui rendent le fleuve charmant dans cette partie de son cours. La difficulté de traverser des torrents et des rivières très-larges à leur embouchure, nous forçait à quitter, pour les âpres solitudes de l'intérieur, ce riant paysage.

Deux jours de marche suffirent pour nous mener dans le pays de Naplouse ; nous eussions même pu accomplir plus rapidement ce trajet sans les difficultés nombreuses que nous opposaient les ondulations du terrain et les lits des torrents. Naplouse est une fort jolie petite ville bâtie dans une vallée étroite et fertile, sur le penchant du mont Garizim, et dans un aspect vraiment enchanteur. Ses rues sont assez larges, contrairement au déplaisant et pernicieux usage des villes de l'Orient ; ses maisons sont petites, mais bien bâties, et ne ressemblent pas aux misérables huttes que nous avions habitées à Tabarieh. Une citadelle s'élève sur une colline, et domine la petite cité ; des caravanes qui viennent d'Égypte et d'Arabie donnent de l'animation à ses marchés ; enfin quelques édifices grecs et juifs ressortent au milieu des maisons, et reposent le regard quand il s'abaisse des belles et fertiles campagnes qui embellissent les hauteurs, sur cette riante vallée où, depuis bien des générations, les hommes ont fixé leur demeure.

Naplouse est en effet l'antique Sichem, contemporaine de Jacob. A l'ombre des vignes, des mûriers et de tous les arbres enlaçant leur feuillage sur ce sol fertile, on voit un puits qui porte encore le nom du patriarche, et près duquel Jésus s'entretint avec la Samaritaine.

Digitized by Google

Après la chute de Samarie et la destruction de cette ville par Salmanasar, Sichem était devenu la capitale du pays d'Israël; aujourd'hui des Samaritains, c'est-à-dire des Juifs schismatiques qui ne portaient pas leur hommage à Jérusalem, habitent encore cette ville, où les chrétiens se trouvent en très-petit nombre et sont quelquefois persécutés par les juifs. C'est là un fait qui vaut la peine d'être signalé pour sa singularité : les juifs partout opprimés, être quelque part oppresseurs. Naplouse est la ville de Palestine où la race maudite par le Seigneur et dispersée dans le monde a laissé le plus grand nombre de ses enfants; cette petite ville est demeurée pour eux, sur la terre de leurs ancêtres, comme un lieu unique d'asile et de refuge.

En sortant de Naplouse, nous reprîmes notre direction dans le sud-ouest, à travers un pays qui devenait de plus en plus stérile, et au milieu de montagnes déchirées et volcaniques qui nous conduisirent dans la plaine aride de Jéricho. Quelques huttes de terre, habitées par deux ou trois cents individus, voilà ce qui reste de la ville dont Josué fit crouler, au son de la trompette, les puissantes murailles. Les seuls remparts du Jéricho actuel sont des monceaux de fagots d'épines, accumulés les uns sur les autres et rangés avec industrie pour empêcher le passage des hommes et des bestiaux. Une étincelle suffirait à l'embrasement de cette forteresse d'épines sèches, et les habitants ont besoin d'une extrême attention pour ne pas se voir subitement enfermés dans un cercle de flammes. Les Arabes des environs de Jéricho sont renommés pour leur férocité, et les voyageurs qui passent au milieu d'eux ont besoin de savoir imposer à ces hôtes farouches par une contenance ferme et courageuse. Plus d'une caravane a été égorgée en passant par cette plaine que traversent les marchands de Mésopotamie, d'Égypte, de Damas et de Jérusalem. Cachés derrière des mamelons formés par un sable mouvant, ou à demi enterrés dans un trou qu'ils ont creusé dans le sable, ces Arabes épient les voyageurs imprudents qui se hasardent sans une escorte suffisante au milieu de leurs déserts. A peine ont-ils aperçu des voyageurs qu'ils les attaquent et s'enivrent de carnage. Pauvres et bien armés, nous eûmes l'avantage de franchir sans être inquiétés le territoire de ces tribus redoutables.

Le Jourdain coule à cinq ou six heures de marche de Jéricho dans un vallon couvert de frais ombrages qui présentent le plus délicieux contraste avec les longues pentes stériles et désertes qu'il faut descendre avant d'arriver au lit du fleuve. De larges pelouses couvertes de gazon, des bosquets d'arbres du plus beau vert, de grands peupliers de Perse au léger feuillage, à l'écorce lisse et blanche, des osiers et des saules touffus entrelacés de lianes inextricables, des forêts à perte de vue, telle est la gracieuse image qui succède tout d'un coup à l'impression triste et monotone du désert. En cet endroit le fleuve a la même largeur qu'à la sortie du lac de Tibériade, mais il est beaucoup plus profond. Ses eaux sont moins limpides, la belle couleur bleue qu'elles avaient dans leur cours supérieur, commence à se ternir par le mélange des terres poudreuses que plus haut elles ont traversées. En continuant à descendre le fleuve, on trouve des bords

Digitized by Google

moins fertiles, un sol spongieux, puis l'air devient pesant, le désert reparaît dans sa triste nudité ; enfin, au milieu des montagnes rougeâtres d'Ammon et de Moab, les flots lourds et brillants du lac Asphaltite resplendissent aux yeux du voyageur.

La mer Morte n'a de vraiment triste que le souvenir de la catastrophe qui entr'ouvrit un jour la vallée de Sittim pour engloutir les villes maudites, l'impression qui résulte de la solitude de ses bords, et peut-être aussi la pensée que pas un être vivant n'habite ces flots, ni ne traverse impunément sa pesante atmosphère ; ses eaux sont fort belles et parfaitement limpides. En général la plage est nue et aride ; une croûte épaisse de sel la recouvre çà et là ; cependant quelques sources d'une eau fraîche, et qui semble délicieuse, jaillit de ce sol amer, et courent vers le lac, à l'ombre des tamarins et des mimosas qui croissent partout où coule un peu d'eau douce.

La diversité des tribus arabes qui occupent les rivages de la mer Morte et leurs habitudes de brigandage contribuent, avec le manque absolu de villes, a rendre difficile l'exploration de cette mer extraordinaire. Plusieurs voyageurs l'ont tentée ; la plupart étaient Anglais : ce furent l'illustre Burkhardt et Sutzen, Irby, Manglès, Robinson ; à son tour, un officier de la marine américaine, le capitaine Lynch, essaya d'accomplir cette difficile circumnavigation ; enfin un Français célèbre, M. de Saulcy, a dépassé dans une excursion, accomplie sur les bords de cette mer, en 1851, les résultats obtenus par ses prédécesseurs. Notre voyageur partit de Jérusalem et parcourut, pendant vingt-deux jours, les bords de la Méditerranée juive, protégé par les recommandations des agents français en Syrie et en Palestine, et escorté par une petite armée de trente-deux Bédouins. Les premières journées de marche le conduisirent à Enggadi. « Nous y cherchâmes vainement, dit-il, les pâturages dont on nous avait parlé ; nous n'avons trouvé à leur place que des champs de rocailles brûlés, couverts des ruines d'une ville considérable en étendue, mais d'une construction très-primitive. Il est vrai que les bords du ruisseau sont, jusqu'à la plage, ombragés de beaux arbres qui forment des fourrés ravissants dans lesquels gazouillent des milliers de petits oiseaux. Là nous vîmes pour la première fois les fruits dont la structure a donné lieu à la tradition des fameuses pommes de Sodome, de ces fruits maudits qui s'évanouissent en cendres et en fumée dès qu'on les touche. Le premier de ces fruits, nommé par les Arabes l'orange de Sodome, est le fruit de l'*asclepias procera*. Lorsqu'il est mûr, en effet, il s'ouvre dès qu'on le presse entre les doigts, et il laisse échapper des milliers de graines surmontées de petits panaches soyeux. Voilà pour la fumée. L'autre est la pomme d'une magnifique solanée à fleurs roses, et qui lorsqu'on l'ouvre, répand une petite graine noirâtre assez semblable aux graines du pavot. Voilà pour la cendre. »

L'une des plus cruelles souffrances du voyageur qui parcourt les régions arides de l'Asie, est celle qu'il éprouve dans la chaleur brûlante du jour, après une marche pénible, quand il a épuisé l'eau qui remplissait ses outres, et qu'il se

Digitized by Google

trouve isolé dans le désert, loin des sources et de toute végétation; c'est alors que quelques gouttes trouvées dans le creux d'un rocher où elles croupissaient au soleil, que la moindre mare, que les eaux saumâtres d'une citerne sont avidement recueillies et paraissent délicieuses. Autour de la mer Morte, dans quelques endroits, des sources s'échappent du sol et font naître sur la terre qu'elles fertilisent une végétation luxuriante; mais en ces lieux, comme dans les bois magnifiques qui, en beaucoup d'endroits, couvrent les bords du Jourdain, existe un danger redoutable sous les frais ombrages : le voyageur risque de rencontrer un lion, une panthère ou un chat-tigre s'abreuvant à la source où lui-même vient se désaltérer.

Les ruines des villes qui furent englouties sous la pluie de feu subsistent encore. En un lieu où de nombreux cratères s'ouvrent sur les sommets déchirés d'une montagne qui descend vers la mer, se trouvent les ruines d'une ville immense que les Arabes appellent Kherbet-Esdoum, et qui n'est autre que Sodome; non loin, sur les flancs d'une autre colline, on distingue aussi les vestiges de Segor. Un bloc immense de sel d'une longueur de trois lieues, d'une lieue de largeur, et haut de plus de cent mètres, couvre les deux coteaux et écrase les villes maudites. Une immensité de décombres rongées par les siècles, quelques affleurements de murs cyclopéens, sont les seuls vestiges de Sodome. La plage qui domine la montagne de sel est très-dangereuse à cause de la nature de son terrain; le sable imprégné de sel perd sa consistance dès qu'il est détrempé par les pluies, et on peut être englouti dans les abîmes qui s'ouvrent sous les pas. En ces endroits il faut s'éloigner de la mer; mais alors un autre danger menace le voyageur : « Nous fîmes, dit M. de Saulcy, la rencontre d'une trentaine de Bédouins Ahouethat venus au-devant de nous pour nous dépouiller; mais leurs intentions hostiles furent de courte durée, ils n'étaient pas en mesure d'avoir facilement raison de nous, et ils jugèrent plus prudent de nous accueillir avec force démonstrations d'amitié et en nous offrant l'hospitalité, il n'y avait guère moyen de la refuser sans nous attirer toute la tribu sur les bras, et nous l'acceptâmes. Une fois engagés avec eux dans la Sabkhah, plaine fangeuse et sans végétation qui couvre la pointe sud de la mer Morte, nous eûmes à franchir sept cours d'eau considérables nommés d'un nom général *Eschothnah* (les impétueux), et parmi lesquels le plus fort, le *Nahr-Fekreh*, est presque comparable au Jourdain. Il nous fallut plus de deux heures pour parcourir cette plaine détrempée qui borde à l'est une lisière de roseaux immenses, au sortir de laquelle nous entrâmes dans une véritable forêt tropicale avec ses panthères et ses serpents. C'est le Rhor-Safieh. En quelques minutes nous fûmes arrivés, et, il faut l'avouer, les devoirs de l'hospitalité furent parfaitement remplis à notre égard. La tribu nous offrit des moutons et du lait, et nous passâmes la nuit la plus tranquille au milieu de cette multitude considérée à bon droit comme un ramassis des plus grands bandits de la terre. Le lendemain matin nous dûmes, il est vrai, payer grassement l'hospitalité de nos amis les Ahouethat, et nous nous

Digitized by Google

séparâmes dans les meilleurs termes, après force pourparlers sur le tarif de notre générosité. »

Le voyageur reconnut à quelque distance, vers le sud, les vestiges de Seboïm, il visita ensuite, dans le pays de Moab, les ruines de villes construites en bloc de laves non équarris, et qui couvrent pour ainsi dire tous les versants des vallées. Presque partout on se rend d'une ruine à l'autre par de larges routes bordées d'énormes blocs de lave rangés comme des peulvens celtiques. Dans l'une de ces villes il découvrit un magnifique bas-relief en lave représentant un roi moabite armé pour le combat. L'époque romaine a laissé des traces jusque dans ces lieux habités aujourd'hui par les seuls Arabes : ce sont des ruines d'un temple consacré au soleil entre les localités de Schihan et de Er-Rabba. Ce monument avait été élevé sur les débris d'un temple moabite bâti en blocs de lave. M. de Saulcy s'avança ainsi jusqu'aux dernières limites des anciennes villes qui s'élevaient au midi de la mer Morte, puis il reprit en sens inverse le parcours qu'il avait accompli du nord au sud, et retrouva, après quelques journées de marche, les ruines de Sodome. Là un spectacle magnifique le dédommagea amplement des fatigues qu'il avait éprouvées et des dangers qu'il avait courus. « Passant au soleil couchant entre les deux coteaux qui recouvrent les ruines de Segor, nous entrâmes dans l'*Ouad-ez-Zouera*, par lequel nous devions remonter dans la terre de Chanaan et gagner Hébron. Un orage violent venu de l'ouest avait franchi ces montagnes, et passant au-dessus de la mer Morte, était venu fondre sur la plaine de Moab. Au couchant, le ciel était parfaitement dégagé de vapeurs; à l'orient, il était de la teinte la plus sombre ; au pied des montagnes de Moab, la mer semblait une vaste nappe de plomb fondu, et les montagnes elles-mêmes, noires à leur base, étaient d'un rouge de feu depuis la moitié de leur hauteur jusqu'à leur sommet. Tous ensemble nous poussâmes un cri d'admiration : c'était l'incendie de la Pentapole qui recommençait sous nos yeux. » Deux journées d'une marche pénible conduisirent de ce point l'expédition à Hébron, d'où elle regagna Jérusalem après avoir parcouru sur le rivage occidental de la mer Morte le trajet le plus long qui s'y fût encore accompli au profit de la science et de l'archéologie.

C'était à Jéricho que se trouvait notre petite caravane quand nous avons suivi le savant français sur les bords de cette mer curieuse que nos modestes ressources ne nous permettaient pas de visiter comme lui. Nous dûmes nous contenter de faire une simple visite à ses eaux brillantes, et cependant si tristes, puis nous nous dirigeâmes vers Jérusalem. Sept lieues séparent Jéricho de cette ville; après avoir payé aux Arabes la rançon habituelle de cent piastres par tête, nous eûmes le droit de nous mettre en marche dans le désert qui s'étend autour de la cité sainte. Une course rapide nous eut bientôt amenés presque aux portes de la ville que nos yeux étaient avides de contempler; à notre droite serpentaient les vallées de Jérémie et de Térébinthe; à notre gauche nous laissions la longue vallée de Josaphat, au fond de laquelle court le torrent Cédron. Le pays que

Digitized by Google

nous traversions n'était qu'un désert où des figuiers sauvages clair-semés étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies, où la terre était dépouillée de toute verdure; les flancs des montagnes s'élargissant prenaient à la fois un air plus grand et plus stérile; bientôt toute végétation cessa, les mousses mêmes disparurent. Les montagnes se coloraient d'une teinte rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, puis nous atteignîmes un col élevé qui s'aperçoit de loin; devant nous se présentait un plateau nu et pierreux que nous gravîmes, et tout à coup, à son extrémité, nous aperçûmes une ligne de tours gothiques flanquées de tours carrées, et derrière lesquelles s'élevaient quelques pointes d'édifices : nous contemplions Jérusalem [1].

CHAPITRE LII

JÉRUSALEM ET BETHLÉEM.

C'était une triste campagne que celle que nous venions de traverser pour nous rendre à Jérusalem; mais sur ce sol crevassé, au milieu de ces roches poudreuses, pas un coin de terre, pas le plus petit espace qui n'eût son nom dans le livre sacré. Suivant la route de Damas, nous avons entendu résonner sous le pied de nos chevaux le sépulcre des rois; ici, vers notre gauche, au pied des dernières hauteurs, se montrait la grotte des lamentations de Jérémie. Nous fîmes le tour de la ville : devant ses murs, du côté de l'occident, se détachait un monticule semé de quelques arbustes épineux, c'est le Calvaire, le Golgotha; à ses pieds le Saint-Sépulcre, puis la tour de David, la porte des Poissons, la piscine de Bethsabée, les grottes au fond desquelles huit des apôtres cherchèrent un refuge pendant la passion, car le Dieu né dans Bethléem avait choisi pour disciples des hommes de la foule, des pauvres pêcheurs dont l'un devait le trahir, l'autre le renier trois fois, et presque tous trembler et se cacher pendant l'heure du grand sacrifice. Plus bas est le mont du Mauvais Conseil, et à côté Haceldama, le champ du sang. En remontant à l'est le long de la vallée de Josaphat, voici le mont des Offenses, puis le mont des Oliviers; au pied de celui-ci, quelques tombeaux de rois et de prophètes; à son sommet, le lieu où Jésus pleura sur Jérusalem, où il enseigna l'Oraison dominicale, où fut composé le Symbole des apôtres.

Tels sont les souvenirs que rappellent les murs de Jérusalem, et au milieu desquels semblent retentir encore dans les échos de ces monts et de ces rochers les cris de la foule enthousiaste qui, onze cents ans plus tard, accompagnait au tombeau du Sauveur Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon.

1. Volney, *Voy. en Syrie.* — *Voy. à la mer Morte*, par M. de Saulcy, 2 vol. in-8°, chez Gide et Baudry. — *Bulletin de la Société de Géographie*, juill. 1838, sept. 1839, octob. et fév. 1850.

Digitized by Google

L'intérieur de Jérusalem est aussi triste, aussi morne que ses dehors; peu de mouvement, presque rien de cette agitation qui, dans les grandes villes de l'Orient, annonce le commerce et l'activité industrielle; quelques lentes caravanes de Cophtes et de pauvres chrétiens venus de bien loin pour adorer le saint tombeau, des Turcs nonchalamment appuyés sur les pierres échappées aux monuments ou détachées des tombeaux, voilà le spectacle que la ville présente; mais au lieu de nuire à son aspect, peut-être cette solitude et cette apparente tristesse donnent-elles plus de charme à Jérusalem. Rien n'y fait obstacle au recueillement, et l'on peut en paix rassembler ses souvenirs, et méditer au pied de ce berceau de notre religion, toutes les grandes vicissitudes par lesquelles Dieu a depuis trois mille ans fait passer le monde.

Aussitôt après être entrés dans Jérusalem, nous allâmes faire visite aux Pères de la Terre Sainte, dont le couvent est proche du Saint-Sépulcre; ils nous offrirent obligeamment un asile que nous acceptâmes bien volontiers, et nous les priâmes de nous conduire sans délais au Saint-Sépulcre. L'église ne ressemble plus à ce qu'elle fut jadis; un incendie l'a détruite en partie dans le mois d'octobre 1807. M. de Chateaubriand l'avait visitée l'année précédente; ce voyageur est donc en quelque sorte le dernier qui l'ait vue telle qu'elle avait jadis apparu aux croisés, telle que l'avaient contemplée tous les pèlerins du moyen âge. Il reproduit dans son ouvrage la description qu'en donna, en 1621, Deshayes, envoyé par le roi Louis XIII en Palestine [1], et ajoute : « L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du mont Calvaire, et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut enseveli. Cette église forme une croix; la chapelle même du Saint-Sépulcre n'est en effet que la grande nef de l'édifice : elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades plus petites que les arcades et les colonnes qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin et trois autres portraits inconnus. Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau : il est double comme dans les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé et élevé de deux degrés au-dessus du premier. Autour de ce double sanctuaire règnent les ailes du chœur, et dans ces ailes sont placées des chapelles décrites par Deshayes.

« C'est aussi dans l'aile droite, derrière le chœur, que s'ouvrent les deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invention

1. Voir l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, pag. 6-15.

Digitized by Google

de la Sainte-Croix : le premier monte à la cime du Calvaire, le second descend sous le Calvaire même; en effet, la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha et retrouvée sous cette montagne. Ainsi, pour nous résumer, l'église du Saint-Sépulcre est bâtie au pied du Calvaire : elle touche, par sa partie orientale, à ce monticule sous lequel et sur lequel on a bâti deux églises qui tiennent par des murailles et des escaliers voûtés au principal monument. L'architecture de l'église est évidemment du temps de Constantin; l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds et maigres, et leur diamètre est presque toujours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées qui portent la frise du chœur sont toutefois d'un assez bon style. L'église étant haute et développée, les corniches se profilent à l'œil avec assez de grandeur; mais comme depuis environ soixante ans on a surbaissé l'arcade qui sépare le chœur de la nef, le rayon horizontal est brisé et l'on ne jouit plus de l'ensemble de la voûte. L'église n'a point de péristyle : elle a deux portes latérales dont une seule est ouverte. Ce monument ne paraît point avoir eu de décorations extérieures. Il est masqué par des masures et des couvents grecs qui sont accolés aux murailles.

« Le petit monument de marbre qui couvre le Saint-Sépulcre a la forme d'arceaux demi-gothiques engagés dans les côtés pleins de ce catafalque; il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire, mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont obtenu la permission de bâtir à l'une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument, et servant d'autel aux religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ... L'église du saint sépulcre, composée de plusieurs églises, bâtie sur un terrain inégal, éclairée par une multitude de lampes, est singulièrement mystérieuse; il y règne une obscurité favorable à la prière et au recueillement de l'âme. Des prêtres chrétiens des différentes sectes habitent les diverses parties de l'édifice. Du haut des arcades où ils se sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit; l'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille; vous ne savez d'où partent ces concerts, vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis. »

L'église détruite par le feu a été rebâtie sur les mêmes fondements et sur l'ancien plan, mais la pauvreté des religieux de la communion latine les a forcés de laisser le soin de cette reconstruction aux Grecs et aux Arméniens. La nouvelle église est d'une grande magnificence. On y a prodigué les dorures; mais le bon goût n'a pas toujours présidé à l'exécution de cet ouvrage. Tous les ans des pèlerins arrivent à Jérusalem de tous les pays chrétiens, en grand nombre, surtout pendant la semaine-sainte. Ils cheminent par caravanes nombreuses, comptant

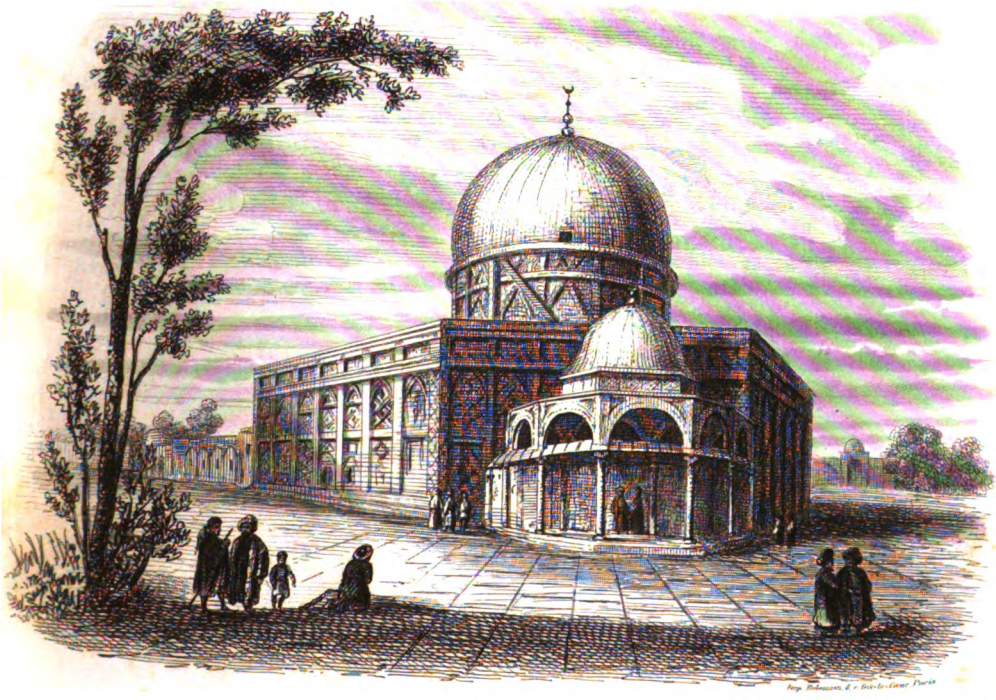
Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha [illegible] Ainsi, pour nous résumer, l'église [illegible] touche, par sa [illegible] à ce [illegible] bâti deux églises [illegible] par des [illegible] principal monument [illegible] de [illegible] temps de Constantin, l'autre est [illegible] de [illegible] et magnifique pour dimensions est presque [illegible] hauteur. Quelques colonnes accouplées qui portent la [illegible] à la fois d'un assez bon effet. L'église est [illegible] haute et de ve- [illegible] se prêtent à l'ensemble avec assez de grandeur, mais [illegible] dépens [illegible] on a [illegible] mur qui sépare le chœur de la nef, le [illegible] est brisé et [illegible] jour [illegible] de l'ensemble de la vue. [illegible] le péristyle [illegible] aux portes latérales dont une seule est [illegible] ent ne pouvait pas voir [illegible] décorations extérieures. Il est [illegible] et des [illegible] qui sont accolés aux murailles. [illegible] et de marbre [illegible] le Saint sépulcre a la forme d'un- [illegible] engagés dans les murs pleins de ce catafalque ; il s'élève [illegible] qui [illegible] il est orné par une chapelle massive [illegible] percée [illegible] de Latin à l'une de ses extrémités. [illegible] un [illegible] de nervure blanc fort simple, [illegible] du monument, [illegible] vant d'autel aux religieux catholiques : [illegible] tombeau de Joseph [illegible] l'église du Saint sépulcre, composée de plusieurs églises, [illegible] [illegible] [illegible] par une multitude de lampes, [illegible] [illegible] [illegible] obscurité favorable à la prière et au [illegible] [illegible] [illegible] chacune des différentes sectes habitent les diverses parties [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ils se sont nichés comme des colonies, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les [illegible] du jour et de la nuit ; l'orgue du religieux latin, les [illegible] [illegible] [illegible] voix [illegible] clergé grec, la prière du solitaire arménien [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] tour à tour ou tout à la fois [illegible] vous [illegible] d'un [illegible] ces concerts, vous respirez l'odeur de [illegible] voir [illegible] brûle [illegible] seulement vous voyez passer, [illegible] colonnes, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]



ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.



MOSQUÉE D' OMAR.

Publié par Furne, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, bravant les intempéries de l'air, et quelquefois ne vivant que d'aumônes. Des jeunes filles, des femmes, des enfants se mêlent aux hommes dans ces pieux pèlerinages et des vieillards surtout viennent se prosterner au tombeau du Sauveur, joyeux d'avoir vu Jérusalem avant de mourir.

Les Turcs exigent de tous ces pèlerins une redevance; et ils leur interdisent, sous peine de mort, d'entrer dans la mosquée d'Omar qui s'élève sur l'emplacement où fut bâti le temple de Salomon. « Une magnifique plate-forme, dit M. de Lamartine, préparée sans doute par la nature, mais achevée par la main des hommes était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui à son centre le temple, la mosquée d'Omar, ou *el Sakhara*, édifice admirable d'architecture arabe. C'est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans; chaque pan est orné de sept arcades plus retrécies, terminées par un dôme gracieux couvert par un dôme autrefois doré. Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là, relèvent l'élégante architecture de la mosquée et la couleur éclatante de ses murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade du temple et des dômes de la ville. »

Le motif qui interdit à tout chrétien l'entrée de cette mosquée, est la crainte de voir se réaliser une antique tradition qui remonte aux jours où les Musulmans construisaient cet édifice religieux sur les ruines du temple juif. Le chrétien qui pénétrerait dans ce sanctuaire de la foi musulmane, pourrait adresser à Dieu quelque prière que ce fût, elle serait réalisée; or quelle prière peut faire un ennemi de la foi d'Islam, sinon celle de voir Mahomet expulsé de la terre qu'il a conquise? Malgré leur vigilance les Musulmans n'ont pu empêcher quelques chrétiens de visiter la mosquée d'Omar; et cependant ils occupent encore la ville de Jérusalem; la tradition serait-elle donc mensongère? ou bien les voyageurs se seraient-ils abstenus d'appeler sur les enfants du Prophète la colère d'Allah? L'Espagnol Badia animé de la passion des voyages à une époque où les lointaines excursions étaient beaucoup plus périlleuses que de nos jours, se fit passer pour Mahométan, prit le nom d'Ali-Bey, et sut parcourir ainsi une grande partie de l'Asie et de l'Afrique musulmanes. Il joua si bien son rôle, que les muphtis admirant sa ferveur lui ouvrirent les portes de la mosquée d'Omar. Badia nous a laissé une description détaillée de cet édifice: C'est moins, dit-il, une mosquée qu'un groupe de mosquées. La principale, nommée *El Aska*, est divisée en sept nefs soutenues par des piliers et des colonnes d'un beau marbre brun; la nef centrale surmontée d'une coupole, a cent soixante-deux pieds de long sur trente-deux de large. En face de la porte principale s'étend une large chaussée au milieu de laquelle est un bassin en marbre avec une fontaine en forme de coquille. A l'ex-

Digitized by Google

trémité de cette chaussée, un superbe escalier conduit au *Sakhara*, qui est l'autre mosquée ; elle prend son nom d'un rocher fort élevé placé au centre de l'édifice. Il est de forme octogone, et chacun de ses côtés a en dehors soixante pieds de long. Son intérieur, décoré avec une extrême magnificence, est de la plus grande richesse. Des milliers de lampes y versent constamment une abondante lumière. Au-dessous de la coupole, un espace entouré d'une haute grille en fer doré, renferme le *Sakhara-Allah* (la Roche Sacrée) ; les musulmans croient que c'est la roche sur laquelle Jacob reposa sa tête, et que c'est le lieu où les prières des hommes sont le plus agréables à Dieu, après le temple de la Mecque. Suivant une tradition populaire, ce rocher porte encore l'empreinte du pied de Mahomet, qui s'y reposa un instant dans la nuit où la jument *El Borak* le transporta au ciel. Le nom arabe de la mosquée d'Omar est *El Haram*, que porte également celle de la Mecque ; il sert à désigner un lieu consacré par la présence de Dieu et interdit aux infidèles.

La population de Jérusalem ne dépasse pas aujourd'hui trente mille âmes, et se compose de musulmans, de chrétiens et de juifs. L'industrie et le commerce y présentent peu de ressources : les rochers et les montagnes qui environnent la cité n'ont jamais connu les moissons. Chacun vit de sa croyance. L'Orient n'a point de secte qui n'envoie des aumônes à Jérusalem : les pèlerins arméniens et grecs y apportent des sommes considérables ; les dons et les offrandes de la dévotion soutiennent ainsi la population chrétiennne et la population juive ; les musulmans profitent de tous ces trésors envoyés par la piété universelle.

Les chrétiens de la Terre Sainte ne sont pas persécutés par les Turcs, comme on l'a cru pendant longtemps en Europe ; à Jérusalem ils n'échappent pas, il est vrai, à de certains impôts, et les pèlerins étrangers ne visitent le Saint-Sépulcre qu'après le paiement d'un tribut individuel. Mais, à part ces droits légitimés par la conquête, les Turcs laissent presque autant de liberté aux chrétiens dans l'exercice de leur culte, qu'ils en prennent pour eux-mêmes. Éminemment religieux, comme tous les peuples de l'Orient, les maîtres de la Syrie et de l'Asie Mineure n'ont de haine véritable que contre l'irréligion ; les excès trop réels auxquels ils se sont souvent portés envers les chrétiens avaient leur origine dans l'abus de la force et dans une administration arbitraire, bien plus que dans l'intolérance. Ils acceptent la plupart des traditions bibliques, vénèrent la mémoire de Jésus-Christ et respectent son tombeau. Notre Dieu est à leurs yeux un grand prophète, un législateur auquel Mahomet donnait, après lui-même, le premier rang. Dans les nombreux monastères latins, grecs, arméniens, qui se retrouvent dans toutes les villes de la Palestine, les moines venus de tous les pays catholiques du monde se livrent sans obstacle aux pratiques de leur religion. M. de Lamartine et d'autres voyageurs affirment que l'existence de ces pieux serviteurs de Jésus-Christ est exempte de persécutions, et qu'elle se passe dans la paix au milieu d'un peuple qui sait respecter les serviteurs de toutes les religions.

Les Juifs seuls pourraient se plaindre de la rigueur des musulmans à leur égard ;

Digitized by Google

c'est le sort de ce peuple d'être partout persécuté. Ceux qui habitent Jérusalem sont relégués dans le quartier le plus sale, et ils végètent dans une misère profonde; ils sont, pour la plupart, réduits à vivre des quêtes que font pour eux leurs frères d'Égypte et de Barbarie. La pauvreté de ceux des Juifs qui, malgré la sentence de bannissement, ont persisté à habiter la ville de leurs pères, tient surtout à ce que la situation de Jérusalem prive cette ville des ressources du commerce. Sa principale industrie consiste dans des chapelets, des petits modèles du saint sépulcre et de menus objets de dévotion qui sont vendus aux pèlerins.

Les environs de Jérusalem, autant que ceux de Tabarieh, sont riches en pieux souvenirs; je les visitai avec soin pendant le séjour assez long que je fis à Jérusalem. Au sud, je dirigeai une de mes excursions à Hébron, qui conserve la grotte sépulcrale d'Abraham et de Sarah et les tombeaux de plusieurs autres patriarches. La ville est assise au pied d'une élévation sur laquelle on voit quelques vieilles masures, restes informes d'un château. Le pays des environs, moins aride que celui des autres contrées qui environnent la mer Morte, forme un bassin d'une dizaine de lieues de long et qui est assez agréablement parsemé de collines rocailleuses, de bosquets de sapins, de chênes de petite taille et de plantations de vignes et d'oliviers. Les musulmans de ce lieu se gardent bien d'employer leurs vignes à se procurer du vin; ils n'enfreignent pas à cet égard la prescription du Prophète, comme beaucoup de leurs coreligionnaires du reste de l'Asie; les excellents raisins d'Hébron sont simplement séchés et exportés dans les villes les moins lointaines. Un fait digne de remarque, est que l'unique verrerie qui fournit toute la Syrie, se trouve dans Hébron. De cette ville, la plus industrieuse et la plus riche de ce désert, en remontant vers ce lieu, on se trouve dans Bethléem.

Bethléem s'élève sur un monticule dans un pays de coteaux et de vallons au milieu d'une campagne à laquelle les vignes, les oliviers, les fruits, les cultures de sésame, donnent un riant aspect. Le monastère que la piété des chrétiens a élevé auprès du lieu où naquit Notre-Seigneur, ressemble à une forteresse, tant ses murs sont hauts et épais. Il tient à l'église par une cour fermée de hautes murailles. Cette église est fort ancienne, et porte dans tout son ensemble des traces de son origine grecque. Deux escaliers tournants composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent des deux côtés du chœur et descendent à l'église souterraine. Celle-ci occupe l'emplacement même de la crèche et de l'étable, elle est taillée dans le roc; les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Trente-deux lampes envoyées par divers princes chrétiens l'éclairent. Au fond de la grotte, du côté de l'Orient, un marbre blanc, incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent en forme de soleil, indique par une inscription latine gravée autour des rayons, que Jésus-Christ est né en ce lieu, de la vierge Marie. Un autel de marbre s'appuie aux flancs du rocher et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière; il est éclairé par trois lampes qui brûlent sans cesse. Quelques

Digitized by Google

marches plus bas, on trouve la crèche, et, vis-à-vis, un autel où Marie était assise quand les mages vinrent adorer son fils. Cette église souterraine est enrichie de tableaux des écoles italienne et espagnole. Les pèlerins peuvent aussi visiter la sépulture des innocents massacrés par ordre du roi Hérode, quand le Christ fut venu à la lumière.

Entre Bethléem et Jérusalem s'élève le village de Rama, situé au milieu des montagnes, et près duquel la tradition place le tombeau de Rachel; puis on côtoie le torrent du Cédron qui forme un profond ravin; c'est au printemps seulement qu'il s'emplit d'une eau fangeuse et rougeâtre. Sur la rive escarpée du torrent est bâti le couvent de Saint-Saba. L'église occupe une petite éminence sur le lit même du Cédron; de là les bâtiments du monastère s'élèvent, par des escaliers perpendiculaires et des passages taillés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi jusqu'à la croupe de la montagne où ils se terminent par deux tours carrées. Du haut de ces tours, on découvre les sommets stériles des monts de la Judée, et l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent où sont creusées les grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes. A côté de ce monastère, sont creusées trois citernes d'une immense profondeur et dont la construction est attribuée à Salomon. La plus haute est alimentée par la source abondante et pure de Siloë, qui jaillit du roc au pied du mur d'un château crénelé, dont l'origine est d'une haute antiquité. Dans la saison de la sécheresse, la seule eau dont Jérusalem soit approvisionnée vient de ce réservoir naturel situé dans une vallée profonde et pittoresque au milieu d'épais ombrages qui en font une délicieuse retraite.

A une demi-journée de marche d'Hébron et de Bethléem, vers le couchant, nous parvînmes sur les hauteurs qui, de ce côté, sont le dernier rameau des montagnes de la Judée. Fatigués du pays raboteux que nous quittions, nous ne contemplâmes pas sans plaisir la plaine vaste et unie qui fut le pays de ce peuple Philistin ou Palestin, dont le nom s'est étendu à toute la terre de Chanaan, et à l'extrémité duquel, presque sur la côte, s'élève Gaza sa capitale. Autrefois Gaza était un port de mer; mais les sables ne cessent d'envahir les côtes de la Syrie, et une plage longue d'un kilomètre s'est interposée entre la mer et l'antique cité, qui aujourd'hui n'est plus qu'une pauvre bourgade. Deux villages et un château en ruines, épars sur une colline de médiocre étendue, composent la ville actuelle. Du sommet de la colline, on jouit d'une vaste perspective que rien ne limite du côté de la Méditerranée et du côté du désert; au pied du monticule sont répandus quelques jardins et de riches cultures qui deviennent graduellement plus rares, et finissent par se perdre dans le désert où des dattiers marquent les dernières limites de la végétation.

Au nord de Gaza, le voyageur qui remonte les rives sablonneuses de la mer parvient à un coteau immense formant demi-cercle, et sur lequel se dressent encore les remparts, les temples et les maisons d'une ville qui cependant ne compte plus une âme; les chacals en sont les seuls habitants, et on les voit se

Digitized by Google

promener en longues bandes par les rues et par les places publiques. Cette ville est Ascalon, fameuse au temps des croisades, et détruite de fond en comble par Saladin. Le pays des Philistins ne conserve plus qu'une seule ville qui ait un peu d'importance, c'est Jaffa où débarquent la plupart des voyageurs venus d'Europe dans l'intention de visiter Jérusalem. Vue de la mer, Jaffa paraît sortir du milieu des montagnes qui se dressent en amphithéâtre au bord de la Méditerranée. Au pied de ces montagnes s'étend une vaste plaine où, parmi quelques cultures, apparaissent les débris d'un château gothique surmonté d'un minaret croulant et abandonné. Un amas de chétives maisons l'entoure, et c'est tout ce qui reste de l'ancienne ville à laquelle se rattachaient tant de souvenirs. Jaffa, la Joppé des Juifs, existait au temps de Josué; son port devint l'entrepôt de tout le commerce de la Judée jusqu'à l'époque où les Romains s'en rendirent maîtres. Saint Louis, Saladin, Bonaparte mêlèrent ensuite leur nom à son histoire.

Jaffa moderne ne conserve un peu d'importance que par la fréquentation des pèlerins, et, dans son enceinte rétrécie, la guerre d'Ibrahim-Pacha en Syrie a laissé de funèbres empreintes[1].

CHAPITRE LIII

ARABIE. — MONT SINAI.

Il serait difficile à un voyageur d'entreprendre à travers le désert le trajet qui fut autrefois accompli par Moïse et par les Israélites, entre l'Égypte et la terre de Chanaan. Quelques-uns cependant ont voulu explorer la péninsule formée par les deux bras septentrionnaux de la mer Rouge, et gravir les sommets du Sinaï où Moïse s'entretint avec le Seigneur. Ce fut en partant de l'Égypte qu'ils firent ce voyage, presque inexécutable du côté de la Palestine. Aujourd'hui, comme il y a trois mille ans, la direction, la durée des marches, les points de campements, dépendent des maigres filets d'eau que retiennent les sables ou les rares citernes creusées, dès les temps les plus reculés, aux principales stations. Toute la péninsule triangulaire du Sinaï est un désert au nord duquel se déroulent de longs plis de roches et des plaines sablonneuses, tandis qu'au midi se dressent des masses imposantes de granite, d'une stérilité aussi complète, mais offrant du moins quelque diversité de formes, quelques mares d'eaux pluviales et l'ombrage de rares palmiers et de quelques arbustes. Le rivage que baignent les eaux de la mer Rouge est une lisière d'une stérilité absolue, et évitée par tous les êtres vivants. Les indigènes traversent à la hâte cette terre désolée pour atteindre les vallées du haut pays qui présentent quel-

1. Lamartine, *Voy. en Orient.* — Volney, *Voy. en Syrie.* — Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* — Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient.* — *Nouvel. Annal. des Voyages*, t. CXXXI.

Digitized by Google

ques maigres pâturages, des dattes et les fruits du nebek; de loin en loin un filet d'eau et l'ombre des rochers. Les animaux de toute espèce y sont rares, à l'exception des poules du désert, ces *cailles* de la Bible, qui, en prenant à grand bruit leur volée sur les pas du voyageur, troublent seules le silence de ces solitudes. Cette triste région a cependant des habitants et une riante oasis. A l'entrée d'une vallée qui porte le nom de *Ouadi-Firan*, et qui descend vers le Sinaï, parallèlement au golfe de Suez, les buissons épineux et les gazons desséchés du désert font place à des fourrés épais de tarfas, précieux arbuste qui produit la manne dont les Hébreux se nourrissaient dans le désert. Cette manne est une sorte de miel végétal qu'on recueille en mai et en juin; la sécheresse fait souvent manquer cette récolte, mais, dans les années humides, les buissons du tarfa en distillent une immense quantité. D'énormes dépôts d'une terre jaunâtre et argileuse s'appuient contre les parois granitiques de la vallée, où elles semblent dénoter l'ancienne présence d'un lac qui se sera frayé une route souterraine vers la mer, laissant comme souvenir de sa présence bienfaisante ces alluvions fertiles au milieu desquelles croissent les tarfas et de magnifiques palmiers. Un ruisseau limpide s'échappe du sol humide et noirâtre, et court dans la vallée en couvrant ses bords d'un tapis de gazon, de mousse et de joncs, émaillé de fleurs bleues, semblables aux myosotis et ombragé par des bouquets de palmiers, de tarfas, de sayals, de nebeks et de tous les arbres qui croissent en profusion dans le désert, dès qu'un peu d'eau favorise l'action puissante des rayons du soleil. Des Arabes se sont fixés dans cet asile charmant; l'aspect de leurs maisons et de leurs troupeaux égaie le voyageur habitué à la triste monotonie des plaines de sable. Ces demeures isolées au milieu du désert composent la petite ville de Faran qui eut, il y a cinq ou six siècles beaucoup plus d'importance qu'elle n'en conserve de nos jours. Des tronçons de colonnes, des débris épars, des architraves couchées sur le sol, accusent une antique splendeur; les Arabes ont fait de ces édifices en ruine des hangars et des magasins pour leurs récoltes. Dès le IVe siècle de l'ère chrétienne, un monastère s'éleva sur l'emplacement que Faran occupait; quelques blocs de grès sont les seuls vestiges qu'il ait laissés. La vallée est fermée à son extrémité par l'une des plus hautes montagnes de la presqu'île, le Serbal qui apparaît couronné de cinq cimes. Rien ne peut avoir plus de majesté que cette masse noire et colossale se dressant tout à coup comme une muraille, au sortir d'une étroite vallée qu'environnent de toutes parts les sables du désert.

Pour parvenir sur les flancs de la montagne, il faut escalader un sentier presque impraticable, mais à l'extrémité duquel on jouit d'un magnifique panorama dont la mer et les montagnes d'Égypte ferment l'horizon. Un savant allemand qui s'est exposé aux fatigues et aux dangers d'un voyage dans ce désert, pour éclaircir quelques points obscurs de son histoire et notamment pour retrouver les localités bibliques mentionnées dans les récits de Moïse, M. le professeur Lepsius qu'un voyage archéologique sur le Nil a depuis rendu célèbre, pense que le

Digitized by Google

Serbal n'est autre que la montagne même sur laquelle le Seigneur descendit dans une nuée de feu et d'éclairs pour s'entretenir face à face avec le prophète Moïse. Au pied du Serbal, dans une plaine où les cailles abondent, le voyageur découvrit, en examinant une branche de tarfa, quelques gouttelettes brillantes de manne, bien que la saison n'en fût pas encore venue ; les larmes que le tarfa distille goutte à goutte dans le sable, se réunissent en longs chapelets blancs et jaunes, que les hommes et les animaux recueillent avidement. Cette rosée abondante se renouvelle tous les matins, et, comme la nourriture céleste dont parle Moïse, elle se fond au soleil de midi.

Plaines de sable, profondes vallées, montagnes escarpées, nourriture du désert, tout rappelle encore le temps de Moïse, dans ce coin écarté de l'univers ; tel le Sinaï apparaît aux rares voyageurs qui viennent le contempler, tel il dut se montrer il y a trente-cinq siècles aux fils de Jacob. Un peu plus de verdure se dessine seulement sur les basses pentes de l'un des flancs de la montagne; ce lieu était alors désert comme toute la région qui l'environne : aujourd'hui il est cultivé par les religieux qui habitent le couvent de Sainte-Catherine, suspendu sur la crête d'un rocher. Ce couvent, fondé en 528 sous Justinien, appartient à l'église grecque et contient vingt moines dont quatre prêtres. A le voir, on croirait plutôt à une forteresse qu'à un lieu de prière et de contemplation. L'édifice a une enceinte carrée, solidement construite en granit. Il s'y trouve une petite porte, mais elle est murée et ne s'ouvre que pour le patriarche de Constantinople. Les autres visiteurs se font hisser avec leurs bagages au moyen d'une poulie et d'un cabestan. L'intérieur du couvent est un dédale de cours, de corridors, de galeries, d'escaliers, de cellules, de chapelles ; l'inégalité du terrain ajoute encore à l'irrégularité des bâtiments. Une galerie particulière est consacrée à la réception des étrangers. Elle est meublée d'antiques fauteuils de forme bizarre, et ses murs sont décorés de légendes grecques tirées de l'Écriture. La bibliothèque du couvent se compose de deux mille volumes parmi lesquels se trouvent un grand nombre de manuscrits orientaux.

L'église est un petit édifice oblong, divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes ; elle est couverte en plomb et l'intérieur en est décoré avec une grande richesse, des marbres de diverses couleurs lui servent de pavé, et au plafond, se détachent des étoiles d'or sur un fond vert; des tableaux d'une exécution médiocre pendent aux lambris. Des chapelles dédiées à tous les saints sont répandues en grand nombre dans le couvent. Mais ce qui doit le plus surprendre les visiteurs, c'est de voir au milieu de cet édifice élevé au christianisme, une petite mosquée avec son minaret soigneusement blanchi. C'est une déférence bizarre à laquelle les religieux ont été obligés envers les Arabes au milieu desquels ils vivent : dans le monastère du Sinaï la religion chrétienne et la religion musulmane gardent toutes les apparences de la bonne intelligence: quelques petits canons braqués sous les combles de la mosquée ne sont pas peut-être sans influence sur cette singulière harmonie. Les Pères distribuent

Digitized by Google

chaque jour la nourriture à une cinquantaine d'Arabes du haut de leur grande lucarne. La plupart des provisions sont tirées du Caire; la vallée d'Ouadi-Firan fournit les dattes que les religieux emploient à faire de l'eau-de-vie ; ils fabriquent aussi de l'huile avec les olives de leur jardin. Des puits creusés dans l'intérieur même du couvent leur procurent une eau excellente. Le jardin des Pères est d'un aspect ravissant, grâce à leur excellente culture ; on y retrouve tous les arbres fruitiers des climats tempérés, pommiers, poiriers, pruniers, amandiers, abricotiers, et les vignes serpentent et s'étalent au soleil le long des murailles.

M. de Cortambert, auquel sont dus ces détails sur le couvent de Sainte-Catherine, avait pour but de son excursion dans la péninsule une visite au Sinaï. Après s'être reposé une journée auprès des bons Pères, il se mit en marche pour gravir les hauteurs de cette montagne sainte. Un religieux lui servait de cicérone et deux Bédouins l'accompagnaient, l'un avec des provisions, l'autre portant simplement un petit seau de cuivre, destiné à puiser et à porter de l'eau. La partie de la montagne sur laquelle le couvent s'élève est celle à laquelle on donne particulièrement le nom d'Horeb. La dissertation du savant Lepsius sur le Serbal tend à admettre que le Sinaï et l'Horeb furent la même montagne, qui aujourd'hui porte le nom de Serbal ; deux pics distincts représentaient l'Horeb et le Sinaï. C'est sur le premier que le couvent est bâti ; un escalier est taillé dans le flanc de la montagne et rend la montée praticable. A cinq cents pieds on trouve une source, puis une chapelle dédiée à la Vierge, des portes de granit, enfin une plate-forme sur laquelle s'élève un magnifique cyprès. En cet endroit est terminée l'ascension de l'Horeb et commence celle du Sinaï dont le sommet domine de trois mille pieds le couvent. M. de Cortambert y parvint et se reposa dans une chapelle à côté de laquelle s'élève une mosquée comme dans le monastère. Les Arabes ont une grande vénération pour Moïse, et viennent apporter de nombreux *ex-voto* dans le petit édifice religieux, que les Pères ont élevé à leur pressante sollicitation. Des débris de constructions indiquent que, dans l'origine, le couvent fut commencé au sommet même du Sinaï, dans le lieu où Jéhovah se révéla plein de majesté au législateur des Juifs ; mais les difficultés qu'on éprouve pour y parvenir et surtout pour y apporter les choses nécessaires à la vie, firent renoncer à ce premier dessein. Des noms gravés dans toutes les langues sur les morceaux de granit dont est parsemée la cime de la montagne, attestent qu'un grand nombre de voyageurs de toutes nations ont visité ce lieu célèbre. Deux ou trois petits couvents dépendant du grand monastère de l'Horeb, sont répandus sur les collines qui avoisinent cette montagne. Comme le professeur Lepsius, M. de Cortambert a vu la manne du désert, il l'a goûtée, et, selon lui, cette nourriture a une délicieuse saveur [1].

1. Voy. de M. le professeur Lepsius dans la presqu'île du Sinaï, mars, avril 1845; trad. de l'allemand par M. Pergameni.— Voy. de M. de Cortambert dans la presqu'île du Sinaï, en 1837. *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1847.

Digitized by Google

CHAPITRE LIV

ARABIE. — MER ROUGE. — MÉDINE. — WAHHABITES.

La vaste presqu'île sablonneuse et en partie déserte que baignent le golfe Persique, la mer d'Oman et la mer Rouge, est l'une des contrées les moins accessibles de l'Asie. Depuis seulement une trentaine d'années quelques voyageurs ont visité ses rivages et entrevu ses villes saintes; Scetzen, Burkhardt, Irby et Manglès sont les plus connus de ces explorateurs; nous leur devons de curieux détails sur l'Arabie; mais depuis eux, un Français a dû aux circonstances heureuses d'une position exceptionnelle auprès de Mehemet-Ali et d'Ibrahim-Pacha, de visiter avec soin la partie de la péninsule qui s'étend de Suez à Médine et à la Mecque. M. Prax, ancien élève de l'École polytechnique et officier de marine, avait été conduit en Orient par le désir d'étudier la civilisation musulmane; il s'attacha au vice-roi d'Égypte, Mehemet-Ali, et accompagna dans leurs diverses expéditions les armées égyptiennes. En 1836, il s'embarqua à Suez, sur une barque pontée, à voiles latines, dans l'intention de gagner le port de Yambo, d'où il devait se rendre à Médine. Le bâtiment qui portait notre officier ne naviguait que de jour; le soir il mouillait dans quelque rade déserte ou au milieu des madrépores qui forment sur le littoral une longue chaîne de récifs. C'était la navigation dans son enfance; les marins de cette côte ne savent pas déterminer leur point sur une carte d'après les données du loch et de la boussole; il en résulte que ces barques font souvent naufrage, bien que la teinte verdâtre des eaux désigne les écueils pendant le calme, et que les vagues qui déferlent en écume blanchâtre les signalent de loin au pilote pendant la tempête. Quelquefois la quille laboure avec bruit les rochers, tout le bâtiment craque, et l'alarme se répand à bord. Si les secousses se renouvellent, les musulmans sortent de leur impassibilité pour s'écrier en levant les mains : *Il n'y a de Dieu que Dieu!* Quelques-uns abandonnent leurs effets et gagnent la côte à la nage; les autres regardent si un navire n'apparaît point à l'horizon; les femmes crient et se frappent le visage; le capitaine perd la tête. Enfin, si la voie d'eau se déclare, si le navire se couche sur le flanc, il faut se résigner à périr en répétant avec le musulman : *c'était écrit!* car la prévoyance arabe va rarement jusqu'à se munir d'une barque pour opérer le sauvetage.

La côte occidentale empiète de plus en plus sur le bassin de la mer Rouge, de grandes plaines et des montagnes s'étendent aujourd'hui à la place que recouvraient autrefois les flots. C'est ainsi que le terrain sur lequel est assis *Yambo-el-Bahar* ou Yambo de mer, dut être primitivement un récif qui a fini par se réunir

Digitized by Google

à la terre ferme. Le port d'Yambo est l'une des stations obligées de la navigation sur la mer Rouge; il n'est pas d'un mauvais ancrage, mais les récifs en rendent l'entrée difficile. La ville, entourée de murailles flanquées de tours, occupe un espace assez vaste, au centre duquel des quartiers entiers sont nus et couverts de décombres. A Yambo, le voyageur aperçoit déjà le Bédouin du Hedjaz, c'est-à-dire de la contrée sainte dans laquelle s'élèvent Médine et la Mecque. Pieds nus, vêtu d'une grande chemise bleue, portant un poignard à sa ceinture, dans sa main une lance, il marche fièrement à travers le désert son domaine, monté sur un cheval rapide comme le simoun, ou sur le chameau docile qui est son infatigable compagnon dans les courses longues et pénibles. Autant que l'Arabe des rives de l'Euphrate ou du Jourdain, le Bédouin du Hedjaz est redoutable aux voyageurs. L'oreille attentive, le regard fixe, il écoute à travers le silence de ses solitudes, il étudie les empreintes sur le sable : les traces qu'une caravane laisse après elle, sont des indices auxquels il connaît avec certitude à quelle époque elle est passée, quelle direction elle a suivie, si elle était considérable, chargée ou sans bagages. Quand il a lu sur le sable l'espérance d'une proie abondante et facile, alors il s'élance sur son cheval ou sur son dromadaire, et part avec la rapidité de la foudre, le vent siffle à ses oreilles, et derrière lui flottent ses longs vêtements.

En Arabie, dromadaire ou chameau désignent également le chameau à une bosse; la seule différence est que le premier est dressé pour la course, et que l'autre est élevé pour porter des fardeaux. Le chameau bactrien, qui a deux bosses, est inconnu en Arabie et en Égypte. Le dromadaire a des formes élancées et court avec une grande vitesse sans fatiguer les voyageurs. Son harnachement se compose d'une bride ornée de franges et de plumes d'autruche, d'une selle surmontée de deux grands pommeaux servant de point d'appui; à droite et à gauche pendent des sacoches dans lesquelles sont renfermés les effets et les provisions. Au contraire du dromadaire, le chameau est lourd dans ses formes et lent dans sa marche; il fait éprouver à celui qui le monte un brusque cahotement.

Le trajet d'Yambo à Médine, ne s'accomplit pas en ligne directe; une chaîne de montagnes borde le bassin de la mer Rouge et le sépare de l'intérieur des terres. La route contourne les montagnes et traverse de grandes oasis boisées et couvertes de pâturages. Quelques villages s'y élèvent au milieu de jardins et de plantations de dattiers; cette partie du désert présente un assez riant aspect qnand elle a été fécondée par les pluies de l'hiver. A ce moment les sables ont disparu, la terre est ferme et verdoyante, et les caravanes peuvent marcher pendant presque tout le jour. La nuit elles dressent leurs tentes et allument de grands feux entretenus, comme en Mongolie par les argols de chameau. Le café circule, les pipes s'allument et quelques chameliers font la garde autour des bagages, tandis que leurs camarades et les voyageurs reposent. L'aspect de ce camp improvisé se dessinant à la lueur des flammes dans l'obscurité de la nuit,

Digitized by Google

est toujours pittoresque et fantastique ; c'est un spectacle dont le voyageur européen se lasse peu, même après l'avoir longtemps contemplé ; pour ma part je lui ai trouvé sur les bords du Jourdain, dans les plaines sablonneuses de la Judée, le même charme que dans les froids steppes de la Sibérie. Mais en Arabie, bien souvent on ne campe pas le soir; c'est dans la grande chaleur du jour, à l'heure où le soleil rend la marche presque impossible, que se dressent les tentes et que reposent les voyageurs. La nuit venue, les Arabes se remettent en marche, s'orientant à l'aide des constellations et de l'étoile polaire, comme les pâtres de l'antique Chaldée.

A seize lieues d'Yambo vers le sud-est, se trouve un lieu célèbre dans l'histoire de l'Arabie et de son Prophète ; c'est le village de Bedr-el-Honein, dont les maisons basses et sombres, bâties en pierres et en pisé, s'élèvent au milieu des bois de dattiers dans une vaste plaine qu'entourent de hautes montagnes. M. Prax a vu à Bedr les tombeaux de ceux des disciples de Mahomet qui périrent dans le premier combat livré pour la foi nouvelle. La tribu de Coreich menaçait de mort le nouveau prophète. Celui-ci chercha un refuge dans Médine appelée alors Yathrib, et s'y créa un grand nombre de partisans. Pendant son séjour dans cette ville, il apprit qu'une caravane de Coreichites revenait de Syrie avec mille chameaux chargés d'un riche bagage, et saisissant l'occasion de satisfaire à la fois ses rancunes et le goût de ses compagnons pour le brigandage, il envoya à Bedr trois cent douze soldats pour surprendre les voyageurs. Mais les Mecquois prévenus accoururent au secours de la caravane au nombre de mille fantassins et de cent cavaliers. Mecque et Médine, qui devaient être les deux villes saintes de l'islamisme, marchèrent l'une contre l'autre. Les Coreichites furent défaits et laissèrent soixante-dix hommes sur le champ de bataille. Mahomet ne perdit que quatorze croyants dont les tombeaux subsistent encore. Le combat de Bedr inaugurait cette longue série de guerres et de conquêtes, qui allait faire des pâtres de l'Arabie un peuple de conquérants et lui soumettre l'Asie, l'Afrique et le mener au cœur de l'Europe presque jusqu'aux rives de la Loire. Mahomet célébra dans le Coran sa première victoire, en glorifiant Dieu qui avait envoyé trois mille anges à son secours ; tandis que le prince idolâtre Ommiah récitait sur les cadavres des chefs de sa tribu un chant funèbre dont l'historien arabe Aboul-Féda nous a conservé le souvenir.

« N'ai-je pas assez pleuré sur les nobles fils des princes de la Mecque?

« A la vue de leurs os brisés, semblable à la tourterelle cachée dans la forêt, j'ai rempli l'air de mes gémissements.

« Mères infortunées, le front dans la poussière mêlez vos soupirs à mes pleurs.

« Et vous, femmes qui suivez les morts, mêlez des hymnes funèbres entrecoupés de longs sanglots.

« Que sont devenus à Bedr les chefs du peuple, les princes des tribus?

« Le vieux et le jeune guerrier y sont couchés nus et sans vie. Combien la Mecque aura changé de face?

Digitized by Google

« Ces plaines désolées, ces déserts sauvages semblent aussi partager ma douleur. »

Après avoir prononcé ces mots, Ommiah tomba mort sur le monceau de cadavres.

La tradition a perpétué au milieu des Arabes de Bedr les souvenirs de l'histoire, ils se plaisent à raconter le premier triomphe du Coran, et quand le vent résonne dans les cavités des montagnes, ils disent que les tambours battent, que les cavaliers s'entre-choquent, et que l'ombre des guerriers de la foi plane sur toute la région.

« Bedr jadis première étape de l'islamisme voyait, dit M. Prax, pour la première fois, en 1836, des troupes régulières allant combattre pour la délivrance du tombeau du Prophète. A cette époque, les Bédouins des contrées voisines avaient intercepté la route de Médine. La plupart des habitants avaient abandonné Bedr; ceux qui restaient ne manquèrent pas de se montrer fort joyeux afin de n'être pas traités en ennemis. Aussi les voyait-on à l'entrée de la ville, où ils chantaient en s'accompagnant du tarabouk. Quelques-uns poussèrent la dissimulation jusqu'à célébrer à leur manière l'arrivée du général des troupes égyptiennes. Ils vinrent dans le camp avec leurs fusils la mèche allumée en criant : salut au pacha qui commande les rouges, désignant ainsi les troupes qui suivaient Ibrahim-Pacha, parce qu'elles portaient des habits rouges. Lorsqu'ils furent près de la tente du pacha, ils se mirent à sauter en cadence à la suite les uns des autres. En défilant, ils dirigeaient le canon de leurs fusils tout près de leurs pieds, le coup partait, et alors ils pirouettaient et poussaient un cri aigu tout à fait sauvage. A Bedr je vis arriver en même temps les caravanes du Caire et de Damas qui venaient avec leurs pèlerins, l'une d'Yambo et l'autre de Médine. D'une part étaient les Arabes de l'Égypte et des côtes septentrionales de la presqu'île; de l'autre les musulmans de la Syrie et de la Turquie. C'étaient deux longues processions qui défilaient lentement, l'une avec ses chameaux décharnés vivant de peu comme l'Arabe, l'autre ayant des animaux bien nourris comme leurs maîtres ; l'une composée de fellahs et de petits marchands, l'autre de riches bourgeois et de puissants seigneurs. Les deux caravanes dressèrent leurs tentes auprès de notre camp, et pendant deux jours, dans ces lieux silencieux à peine habités, on entendit le cri plaintif des chameaux, le cri des armes, les prières des pèlerins, les cris aigus des Arabes, les graves exclamations des Turcs. C'était tout à la fois un camp et une foire. Les pèlerins qui cherchent à se défrayer des dépenses que leur occasionne le voyage à la Mecque, portent avec eux des marchandises qu'ils étalent dans leurs différentes stations. Les Barbaresques vendent des burnous, des souliers de Maroc, des bonnets rouges de Fez ; les Égyptiens ont en général de la petite quincaillerie, les Syriens apportent du tabac, des étoffes de soie. D'un autre côté les Bédouins de Bedr avaient envoyé au marché les provisions qu'ils avaient amassées et gardées jusqu'à cette époque. Ils vendaient du beurre, du miel, des dattes et l'herbe recueillie dans les oasis. »

Digitized by Google

De Bedr à Médine, quelques villages, quelques campements se sont élevés dans tous les lieux où des filets d'eau transformaient le désert en campagnes fertiles. La plus importante de ces stations est Djodeïde, qui, en 1811, vit échouer les premières tentatives de Mehemet-Ali pour dominer le Hedjaz; l'armée de l'un de ses fils, Toussoun-Pacha, fut surprise et anéantie par les tribus de Wahhabites dans une gorge longue, étroite et tortueuse qui se trouve à l'issue de cette plaine. Sur les flancs et sur la crête des montagnes qui dominent ce passage, les Arabes ont établi une sorte de système de retranchements en grosses pierres. De là, avec des feux croisés, ils ont souvent arrêté des caravanes; ils arrêteraient au besoin une armée entière. Des fossés et des bois de dattiers qui rétrécissent le vallon ajoutent à la défense naturelle de ces lieux. Comme tous les voyageurs doivent passer par cette gorge pour trouver de l'eau, les habitants leur y imposent les conditions les plus arbitraires et leur font payer une grosse rançon. Il arriva que Djezzar-Pacha et Abdallah, pacha de Damas, qui furent princes de pèlerinage et chefs de caravanes, furent eux-mêmes repoussés et contraints de prendre à l'est une route plus difficile et dépourvue d'eau. Lorsque Mehemet-Ali fut parvenu à substituer sa domination à celle des Wahhabites, il traita avec ces Bédouins pour que les vrais croyants pussent aller librement prier sur le tombeau du Prophète.

Le schisme wahhabite date du siècle dernier. Vers 1750, le cheik Wahhab, revenant de la Mecque, prêcha des réformes religieuses aux populations du Nedjib, l'une des provinces les plus riches et les plus populeuses de l'Arabie intérieure. Ses disciples renoncèrent à l'usure, à l'usage des liqueurs fermentées, à toute espèce de luxe, et refusèrent d'adorer le Prophète; enfin ils jurèrent d'exterminer tous ceux qui n'embrasseraient pas leurs principes religieux. La réforme du cheik Wahhab trouva un nombre considérable de prosélytes au milieu des populations ardentes et mobiles de l'Arabie. Les tribus du Nedjib, oubliant leur ancienne rivalité et leurs vieilles querelles, se levèrent à sa voix; au commencement du siècle, ils avaient, de gré ou de force, imposé la réforme à l'Yemen, au Hedjaz et aux populations musulmanes qui s'étendent jusqu'à Damas et Alep; leur armée compta jusqu'à cent mille hommes, et menaça un instant le Caire, Alexandrie et même Constantinople. On put croire que l'Arabie réunie autour du même chef par un lien religieux, allait de nouveau se faire conquérante du monde. Ce fut Mehemet-Ali qui arrêta ces envahisseurs, et qui vengea le tombeau du Prophète de leurs profanations. Il envoya contre eux deux expéditions successives qui furent malheureuses, mais il mit son fils Ibrahim à la tête d'une troisième armée, et sut semer au milieu d'eux la division. Ibrahim les battit, s'empara de leur chef, et l'envoya à Constantinople où il fut décapité; enfin il tua ou dispersa tous ceux qui lui opposaient de la résistance. Depuis cette époque, les Wahhabites ont paru rentrer dans l'obscurité; mais leur secte est loin d'être anéantie : on les compte par milliers au milieu des pasteurs, des fellahs, des marins et des pêcheurs de l'Arabie. Ils sont braves et industrieux;

Digitized by Google

recrutés pour la plupart dans les classes pauvres, ils détestent les habitants des villes dont ils envient les richesses, et prêchent une réforme sociale autant que religieuse. Depuis la mort de Méhémet, ils se sont signalés par quelques nouveaux actes de brigandage, et il n'est pas impossible, s'ils retrouvent un chef, qu'ils ne s'efforcent de renouveler les conquêtes au milieu desquelles le vice-roi les a arrêtés. Aujourd'hui comme au commencement de ce siècle, le fanatisme et l'humeur guerrière des Wahhabites sont pour l'Asie musulmane un redoutable danger.

L'expédition à laquelle M. Prax prenait part en 1836, devait réprimer les Wahhabites, et devait en même temps châtier les habitants de Djodeïd qui venaient de se révolter, parce que, l'année précédente, l'argent qui leur était dû d'après les traités, n'avait pas été intégralement payé par le gouverneur de Médine. L'armée du vice-roi rencontra les Arabes à trois lieues sur la route avant d'arriver à Djodeïd. L'armée égyptienne, précédée d'un cheik qui portait l'étendard de la foi, s'avançait en invoquant le Prophète, et les Bédouins répondaient à ces invocations en poussant des cris aigus. Ils furent défaits, et ceux d'entre eux qui tombèrent aux mains de l'armée égyptienne eurent la tête tranchée. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent à quelques lieues vers le nord, sur une montagne d'un accès difficile qui sépare Yambo de Médine. Ce lieu, fertilisé par des sources abondantes, leur offrait à la fois une retraite sûre et un agréable asile.

De Djodeïd à l'ancienne Yathrib qui reçut le nom de Medinet-en-Nabi, la ville du prophète, il n'y a que deux journées de marche. A l'approche de Médine, les montagnes s'écartent, et leur crête semble s'affaisser comme pour laisser entrevoir la ville sainte. Les alentours de cette ville offrent le spectacle d'une végétation puissante et sont couverts de forêts de dattiers. Après sa fuite de la Mecque dont le territoire est hérissé de rochers et couvert de sables brûlants, on dit que Mahomet fut frappé d'admiration à l'aspect des jardins de Médine, et que ce fut alors qu'il conçut l'idée du paradis où toutes les jouissances de notre terre attendent ses élus.

Lorsqu'on entre dans Médine par l'ouest, on se trouve d'abord dans un vaste faubourg, dont la rue principale conduit à une grande place où l'on voit une foule de cabanes appelées *héchés*. Ces demeures ont pour parois des branches de dattiers juxtaposées garnies de dattes, et pour toiture d'autres branches recouvertes de chaume. Leur simplicité contraste avec les maisons en pierre des riches habitants, et les solides mosquées qui bordent la place. C'est là que se tient le bazar ou le grand marché de comestibles. Ce faubourg, dont le mur d'enceinte est construit en pisé, a la forme d'un croissant et embrasse la face occidentale de Médine.

La ville est circulaire et a une demi-lieue de développement. Ses murailles sont en pierres de taille et garnies de tours : elles furent élevées, telles qu'elles existent, à la fin du XVIe siècle. Dans le faubourg, les maisons sont généralement

Digitized by Google

basses et entourées de jardins; dans la ville, au contraire, elles ont deux et trois étages. Elles sont construites en pierres de taille jusqu'à une certaine hauteur, et le reste est en briques cuites; mais les briques et le mortier sont de mauvaise qualité, et il en résulte que les toitures tombent partout en ruines. Médine conserve encore quelques constructions fort anciennes qui sont remarquables par leurs petites dimensions. Elles n'offrent à l'extérieur qu'un mur solide, et une petite porte facile à garder et à défendre en cas d'attaque; car, dans les moments de troubles et de révolte, chacun s'enferme et se fortifie dans les châteaux et dans les moindres demeures.

La mosquée renfermant le tombeau du Prophète est à peu près au centre de la ville. Selon le système de l'architecture arabe, elle ne se distingue point par des façades; deux dômes et trois minarets la signalent aux regards. L'espace qu'elle occupe a la forme d'un rectangle et compte cent vingt mètres de long sur cent mètres de large. La cour intérieure, au milieu de laquelle s'élève un groupe de palmiers, est bordée sur trois côtés par trois rangées de colonnes de cinq mètres de hauteur. La toiture qui repose sur l'architrave est plate. Le quatrième côté de la cour, ou côté méridional, est une vaste galerie formée par dix rangées de colonnes, et fermée par un mur qui, fait face à la Caaba, et vers lequel les fidèles s'orientent lorsqu'ils veulent adresser leurs prières à Dieu; ce mur est recouvert de marbre et orné d'inscriptions, d'arabesques et de vitraux. Le jour descend aussi par un dôme que soutiennent les colonnes centrales des deux rangées les plus voisines du mur : c'est la partie sainte de l'édifice. Le sol est couvert de tapis ou de mosaïques. Sous la première rangée de colonnes en regard de la cour est placée une chaire, la première, selon les traditions, où Mahomet ait parlé à ses sectateurs. Non loin de la chaire est une cloison de trois mètres de hauteur en bois sculpté et orné d'arabesques. Au delà de cette cloison, le tombeau est placé entre les deux côtés de la galerie qui en forment l'angle sud-est. Au-dessus du tombeau s'élève le dôme soutenu par des pilastres en marbre blanc. L'espace compris entre ces pilastres est fermé par des grilles. Quant au tombeau même il n'est pas visible; il est entièrement dissimulé par une tenture de soie démasquinée et verte, qui part du sol et s'élève jusqu'à la hauteur des pilastres. On dit que le tombeau consiste en un monument carré de pierres noires superposé à deux petites colonnes. Telle est sans doute l'origine de la tradition européenne, d'après laquelle le cercueil est figuré suspendu en l'air par un aimant. Ce prétendu aimant était peut-être la riche étoile garnie en diamants qui était placée au-dessus du tombeau, et dont s'empara l'impie So'oud, chef des Wahhabites. Entre la tenture et les grilles sont suspendus des vases d'or et d'argent semblables à des urnes funéraires, et un grand nombre de lampes qui éclairent chaque nuit l'enceinte sacrée confiée à la garde des eunuques.

Auprès du tombeau, et dans la même enceinte, se voit aussi celui de la fille de Mahomet *Settina-Fatma*, pour laquelle les musulmans montrent la même vénération que les chrétiens pour la mère de Jésus. L'espace compris entre les tom-

Digitized by Google

beaux, la chaire et la cloison, est habité par des eunuques. Il est considéré comme un des lieux saints parmi les plus saints, jardin des jardins du paradis. C'est sans doute pour aider à cet effort de l'imagination que l'on a dessiné des arbres sur le marbre des colonnes.

Cette mosquée fut fondée, dit-on, par Mahomet lui-même; cependant on ne pense pas que ce fut la première mosquée élevée par le Prophète dans sa ville de prédilection; et il s'en faut beaucoup qu'elle soit telle encore que de son temps; elle a été incendiée deux fois, et celle qui existe aujourd'hui a été rebâtie l'an 892 de l'hégire, c'est-à-dire en 1514 de l'ère chrétienne, par Kaïd-Bey, sultan d'Égypte, qui envoya trois cents ouvriers du Caire; malgré toute sa splendeur, construite à une époque où l'architecture arabe était à son déclin, elle porte les signes de la décadence. Dans les recherches soigneusement faites au milieu des ruines de la précédente mosquée, on trouva trois fosses, mais aucune d'elles ne contenait les restes de Mahomet ni d'Abou-Bekr et d'Omar, les califes ses successeurs qui furent enterrés à ses côtés. D'après une croyance de l'islamisme, le prophète Jésus, qui est toujours vivant dans les cieux, sera enseveli, lorsque les temps seront accomplis, dans la tombe de Mahomet d'où ils sortiront ensemble au jour de la résurrection. Tel est, parmi les Musulmans, le symbole de l'union entre l'Orient et l'Occident.

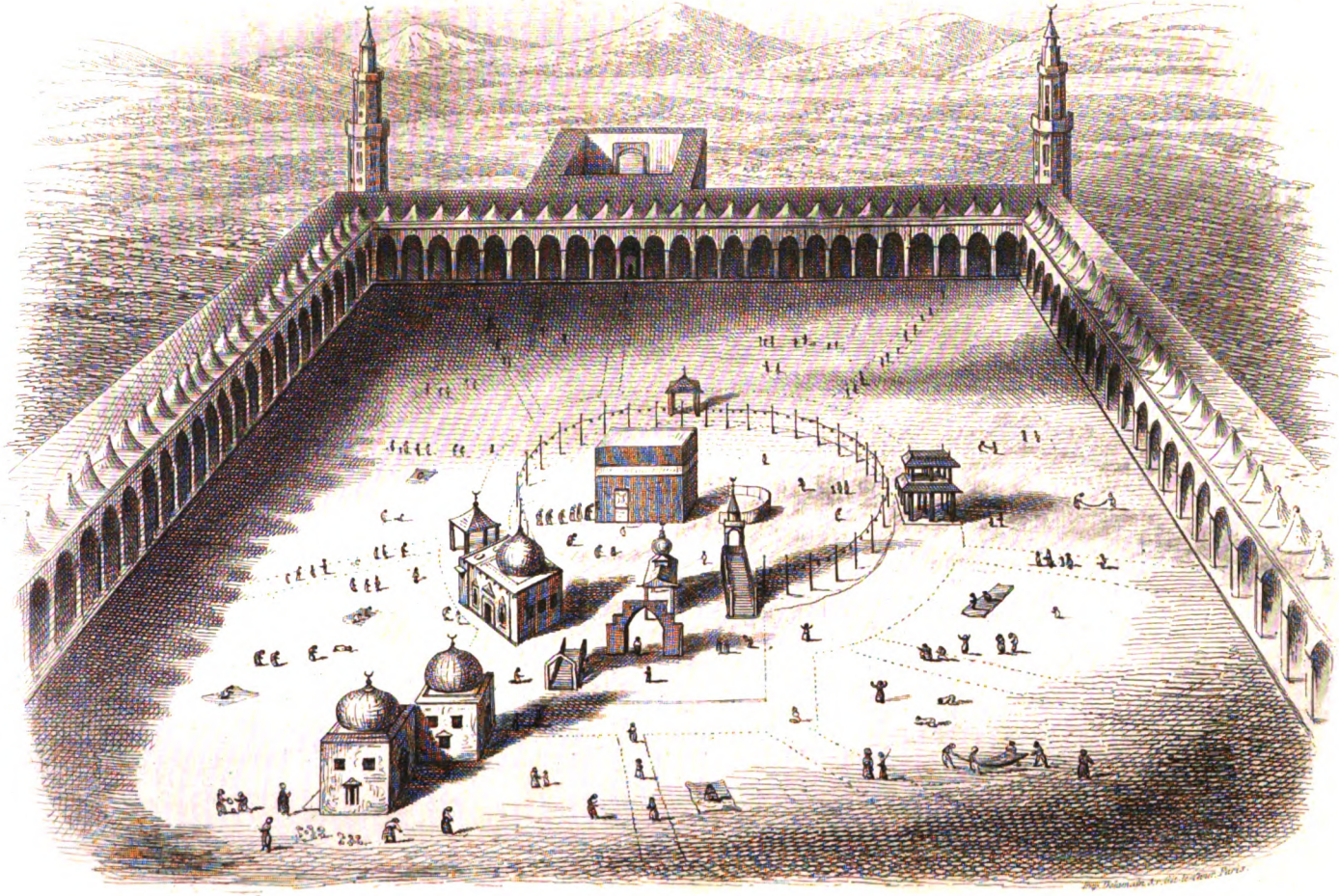
La population de Médine est de 20,000 âmes. Les habitants ont une physionomie qui se rapproche beaucoup de celle des Bédouins; leur teint est très-brun et leurs traits sont fortement accentués. Ils conservent un maintien grave, leurs plaisirs sont peu bruyants, et leurs fêtes ont pour théâtre la mosquée plutôt que la place publique. Une partie des habitants fait métier de guider les fidèles dans leurs actes de dévotion au tombeau du Prophète et aux lieux consacrés par la tradition.

Un canal souterrain amène à Médine les eaux de Coba, village au sud et à une lieue de la ville. Sa source, qui est très-abondante, donne une eau délicieuse. Tous les jardins ont des puits, où l'on voit les chameaux attelés qui, par leur continuel exercice, font monter et descendre alternativement des seaux en cuir. Autour de la ville, à une profondeur de dix mètres, on trouve de l'eau en abondance; en beaucoup d'endroits, le sol de l'Arabie renferme des nappes d'eau souterraines qui, amenées à la surface, transformeraient de vastes régions du désert en riches campagnes. Tous les environs de Médine sont très-fertiles et produisent en abondance des fruits et d'excellents légumes; les dattes surtout y sont d'une qualité exquise [1].

1. Burkhard, *Voy. en Arabie*, trad. de l'Anglais, par M. Eyriès, t. I. — *Voy. de Suez à Médine* par M. Prax, *Bulletin de la Société de Géographie*, mars 1841. — Laplace, *Voy. de circumnavigation* de la frégate *l'Artémise*, t. III.

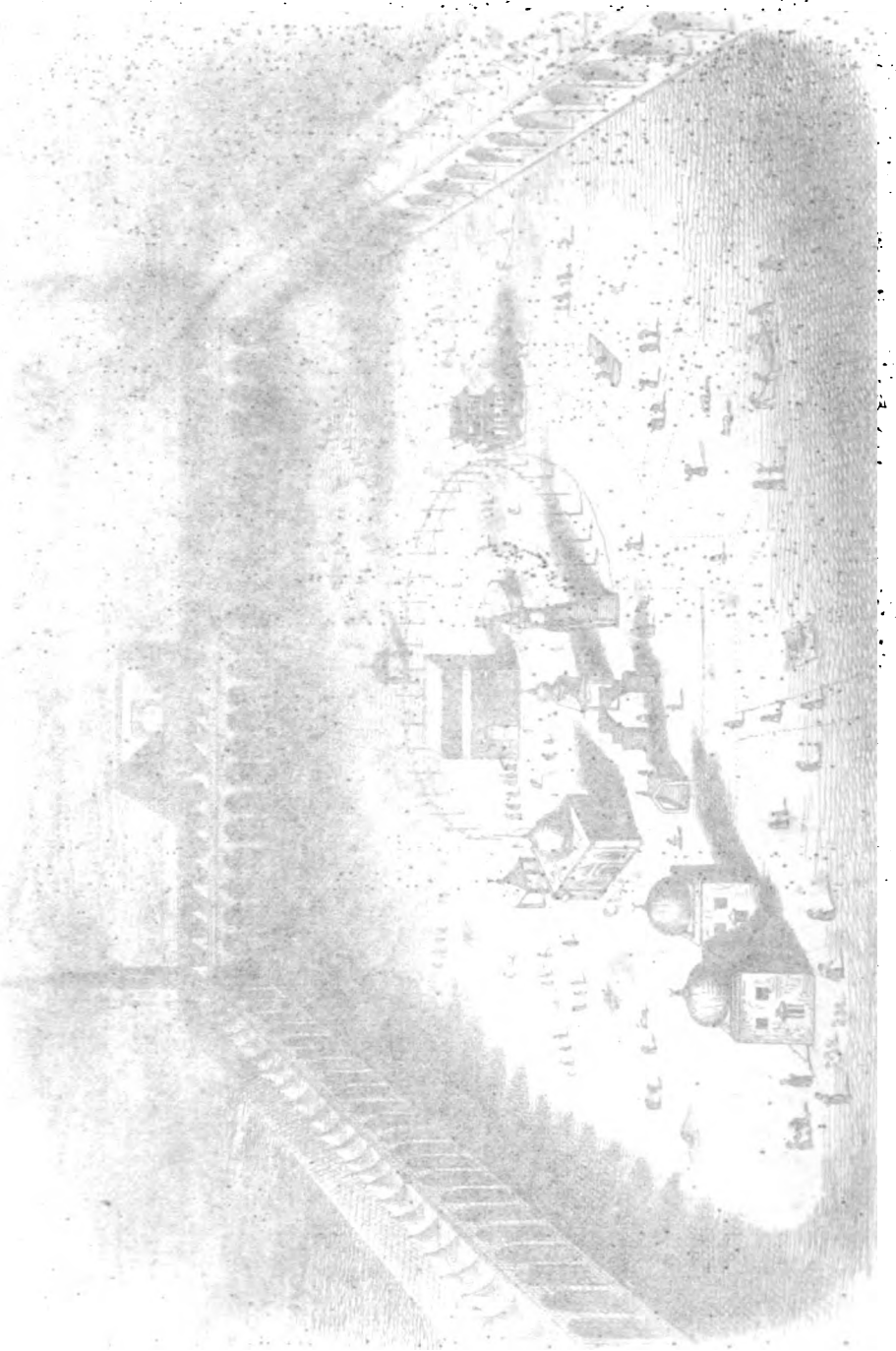
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE LV

LA MECQUE. — ARABES SÉDENTAIRES.

La ville du tombeau de Mahomet, n'est cependant ni la capitale, ni la cité la plus sainte de l'Arabie; le pèlerinage à Médine est un acte pieux et méritoire pour les croyants fidèles, mais il n'est pas imposé par la religion comme celui de la Mecque. C'est à quinze lieues seulement de la mer, et du port de Djeddah, au fond d'une vallée sablonneuse, entre deux ramifications de la grande chaîne de montagnes qui longe du nord au sud le littoral de la mer Rouge, qu'est située la ville où naquit le Prophète, la ville qui garde dans ses murs la *Kaaba*, *Ret-Allah*, la maison de Dieu.

Les hautes collines, au pied desquelles la ville est bâtie, forment une sorte de rideau brun qui ne s'entr'ouvre qu'au moment où l'on pénètre dans la cité sainte. En suivant la rue principale, on voit tout d'abord une citadelle construite sur un mamelon du rameau méridional et commandant à la fois la ville et la route de Djeddah. Un petit fort qui domine la route de Taïf complète le système de défense de la Mecque. Les maisons, construites en pierre de taille, ont trois ou quatre étages, et leurs nombreuses croisées sont ornées de jalousies élégantes décorées en arabesques. Les portes ont des piliers d'une élévation remarquable, couronnés d'une ogive, et accompagnés dans toutes leurs courbes par une succession de lignes de couleurs variées. Le canal de Zobeïde, qui, sans doute, fut creusé par ordre de l'épouse de Haroun-Al-Raschid, apporte à la ville les eaux d'une source qui court au milieu des montagnes environnantes.

La fameuse mosquée consiste en une vaste cour rectangulaire formée par quatre galeries à trois rangs de colonnes, reliées par des arceaux, recouvertes de petites coupoles, et éclairées la nuit par des lampes en verre. Les murs, les arcades et les sept minarets de la mosquée sont peints en couleurs vives; partout l'œil contemple des bandes jaunes, rouges et bleues, et des colonnes en marbre dont le nombre s'élève à plus de cinq cents. Au centre de la cour est la Kaaba; cet édifice a environ dix mètres de long et de large sur quinze mètres d'élévation. On y pénètre par une seule ouverture pratiquée à hauteur d'homme dans le mur qui regarde l'orient, et tenue presque toujours fermée par une porte richement ornée. A trois époques solennelles, un escalier en bois s'adapte à cette ouverture et permet aux fidèles l'entrée du sanctuaire, vers lequel, des différents points du globe, ils sont obligés de diriger leurs prières. La toiture en est plate et soutenue par trois piliers en bois; les murs, recouverts de marbre dans leur partie inférieure, sont tendus d'une riche étoffe de soie rouge. Là les fidèles prient en se tournant successivement vers les quatre côtés. La Kaaba tout entière est revê-

Digitized by Google

tue à l'extérieur d'une sorte de manteau noir en soie qui forme à l'ouverture un rideau broché en or. Chaque année cette robe est renouvelée ; celle qu'on enlève est partagée en morceaux et vendue aux pèlerins. A l'angle sud-est, est placée dans le mur du temple la fameuse pierre noire qui fut apportée par l'ange Gabriel pour servir aux fondations de l'édifice; primitivement, disent les musulmans, elle était d'une blancheur éclatante, mais le temps et les innombrables baisers de tant de générations de croyants lui ont donné sa teinte sombre et polie.

En face de la porte de la Kaaba est le puits de Zemzem trouvé par Agar dans le désert quand Abraham l'eut chassée avec son fils Ismaël de ses tentes; l'eau qu'on y puisse n'a pas cessé depuis ce temps d'être miraculeuse, et les pieux musulmans ne manquent jamais d'en emporter avec eux au retour de leur pèlerinage. Le drap qui a servi dans les cérémonies religieuses est trempé dans l'eau du Zemzem, et c'est avec ce voile sacré que le vrai musulman désire que sa dépouille soit déposée dans la terre. Ceux qui veulent se jurer une amitié ou un amour inviolable, remplissent une coupe de cette eau sainte et y portent leurs lèvres en même temps. La barbe, si vénérée des musulmans, et sur laquelle ils jurent, comme nous sur l'honneur, atteint, quand elle a été baignée dans le Zemzem, les dernières limites de la sainteté. Aux jours du ramadan, temps de jeûne et d'abstinence, les fidèles assis sur les dalles de la mosquée, attendent l'heure du magreb pour se désaltérer à cette source; car ensuite leur prière sera agréable à Dieu, et leurs mauvaises actions seront effacées du grand Livre.

M. Prax, voulant étendre jusque sur nous la bienveillance du Prophète, fit puiser devant lui une cruche de l'eau du Zemzem, et l'envoya à Paris par l'intermédiaire de M. Botta qui, alors consul dans l'une des villes du littoral arabe, a aussi parcouru une partie de cette difficile région.

Le célèbre Burckhardt, qui, avant que M. Prax ne visitât avec les Égyptiens la Mecque et Médine, avait revêtu un costume musulman et s'était fait passer pour un fidèle, a pu assister, dans la Kaaba même, à toutes les cérémonies de la prière. « Au coucher du soleil, dit-il, les croyants se réunissent en grand nombre pour les pratiques religieuses du soir. Ils se forment en plusieurs larges cercles, quelquefois au nombre de vingt, autour de la Kaaba, centre commun vers lequel chacun se prosterne ; parce que, suivant l'observation des théologiens, la Mecque est le seul lieu du monde où le vrai croyant peut convenablement se tourner vers tous les points de l'horizon pour faire sa prière. Un iman se place près de la Kaaba, et ses génuflexions sont imitées par toute la multitude. Il est impossible au spectateur le plus indifférent de ne pas éprouver quelque émotion en voyant six ou huit mille hommes se prosterner tous à la fois, surtout quand il se représente l'éloignement ou la diversité des pays et des personnes rassemblées en ce lieu, et le motif qui toutes les y amène. »

La population de la Mecque est de 25,000 âmes, mais à l'époque du pèlerinage elle s'élève à 80,000. Les habitants de cette capitale de l'Arabie ont en général une figure expressive et régulière ; leur teint est basané, leurs yeux sont noirs

Digitized by Google

et ardents. Un caleçon de toile, un caftan de mousseline, une ceinture et un manteau de drap composent leur costume. Sur leurs têtes ils placent une calotte brodée, et tout autour ils roulent un châle blanc; un léger tapis qui sert à faire la prière est souvent jeté sur une épaule; les pieds nus sont chaussés de babouches ou de sandales.

Les femmes placent sur leur tête un drap bleu rayé qui descend jusqu'aux talons et enveloppe tout le corps. Si ce voile est détaché la femme apparaît gracieuse, avec ses formes sveltes et délicates; un large pantalon est attaché à la ceinture et se dessine à larges plis; le sein dépasse un corset échancré et est recouvert d'un tissu transparent dont la blancheur contraste avec le teint chaud et animé de ces filles de l'Orient. Les femmes musulmanes n'entrent généralement pas dans les mosquées, pour ne pas se trouver au milieu de la foule, qui, surtout le vendredi, se presse dans le temple aux heures de la prière. Dans la vaste mosquée de la Mecque, on voit cependant des femmes; elles se placent toutes du même côté devant la Kaaba, et des eunuques veillent constamment sur elles. C'est, dit Burkhardt, qui seul a pu contempler ce spectacle, un étrange aspect que celui de toutes ces femmes voilées, baissant toutes ensemble leur front jusqu'à terre.

Les femmes turques et celles des femmes arabes qui vivent dans l'intérieur des villes et sont confinées dans les harems, n'ont d'autre souci que celui de plaire, et dans ce but elles ont recours à tous les artifices: du noir métallique accuse fortement et agrandit l'arc de leurs sourcils; le bord des paupières également peint en noir, ôte au regard de sa pudeur, mais rend les yeux plus brillants et leur donne une attrayante énergie. La paume des mains et la plante des pieds sont rougis par les feuilles du henné. Quant au harem, il n'est pas décoré des meubles somptueux qui appartiennent à notre luxe européen; rien n'en fait l'ornement que l'élégance des arabesques, et un long divan qui règne tout autour; le pied ne s'y pose que sur des tapis; des jalousies défendent ce sanctuaire des regards indiscrets, et le protégent contre les rayons du soleil; partout des vases élégants et légers contiennent de l'eau et répandent la fraîcheur. Dans ces appartements où l'on respire la fumée enivrante de l'encens et du bois d'aloès, nul homme ne pénètre que le maître ou les eunuques, qui ont le triste privilége de vivre auprès des femmes pour les servir, veiller à leur conduite et leur infliger des punitions.

Le harem est respecté comme la propriété d'autrui. Celui qui entre dans une maison où il y a des femmes, se fait annoncer par les domestiques qu'il rencontre à la porte; sinon, il appelle lui-même le maître, monte lentement les escaliers, et fait assez de bruit pour que les femmes qui sont sur son passage puissent se retirer. Il répète plusieurs fois le mot *dastour* qui signifie permission; si malgré ces précautions, il rencontre une femme, il passe outre ou se retire. S'il lui parle ce n'est que lorsqu'il ne l'aperçoit plus.

Les femmes ne sont pas seulement la propriété, elles sont aussi le luxe des

Digitized by Google

vrais croyants. Tout riche musulman a des femmes, comme il a des chevaux pur sang, des armes magnifiques et des esclaves. Le chef des eunuques ne se dispense pas lui-même d'entretenir à grands frais un harem. Cependant le Coran n'accorde pas plus de quatre femmes légitimes, mais le nombre des esclaves qu'il est permis de posséder, n'y est pas limité. Les filles sont élevées auprès de leurs mères dans le harem, et n'en sortent que pour entrer dans celui de leur époux. Elles apportent en se mariant, leur trousseau et une partie du ménage qui reste toujours leur propriété, et reçoivent une dot et quelques présents. Le jeune homme ne voit pour la première fois sa femme que dans la couche nuptiale ; aussi la fraude se glisse souvent dans les mariages, quand la mère ou quelque parente ne se trouve pas là pour faire un choix convenable ; plus d'une déception a dû tromper l'attente et l'espérance des jeunes musulmans.

Les moindres actes de la vie privée en Orient accusent cette infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme : devant lui elle se tient debout, et ne prend place sur le divan que lorsqu'elle est invitée à s'asseoir. Jamais elle ne se couche avant son maître, quelle que soit l'heure à laquelle il rentre ; elle se lève avant lui et l'aide à s'habiller. Le divorce, qui semble avoir été établi pour ménager à la femme un reste d'indépendance, ne fait au contraire qu'aggraver sa position ; car comment vivra-t-elle au milieu d'une société où elle est comptée pour rien, où aucune ressource ne lui est ménagée ? La femme repoussée par son mari retourne chez ses parents ; si elle est jeune et belle encore, elle trouve un autre époux. Mais elle peut aussi être abandonnée à elle-même sans parents, dépouillée de ses charmes, car la vieillesse vient vite pour les femmes de l'Orient ; et alors elle tombe dans la misère la plus profonde, et se trouve réduite à demander sa vie aux plus vils métiers.

Nos sociétés européennes ne présentent rien de comparable à cette inégalité des deux sexes et à cette condition plus triste encore que celle des femmes de la Grèce et de l'ancienne Italie. On aurait tort cependant d'attribuer ces rigueurs et cette injustice à Mahomet. Le législateur fit pour la femme tout ce qui lui était permis au milieu d'une société idolâtre et brutale ; vainement eût-il essayé de la soustraire à l'autorité de l'homme, ou d'abolir la polygamie transmise à sa nation comme un usage immémorial, par les générations précédentes. Il a consacré aux femmes de nombreux passages dans le Coran, et les a soustraites, autant qu'il lui a été possible à la malveillance de l'opinion publique et aux emportements de la jalousie.

« Ceux, dit sa législation, qui accuseront d'adultère une femme vertueuse, sans pouvoir produire quatre témoins, seront punis de quatre-vingt coups de fouet.

« Ceux qui accuseront leurs femmes et qui n'auront d'autres témoins à produire qu'eux-mêmes, jureront quatre fois devant Dieu qu'ils disent la vérité ; et la cinquième fois pour appeler sur eux la malédiction divine, s'ils ont menti.

« On n'infligera aucune peine à la femme, si elle jure quatre fois devant Dieu

Digitized by Google

que son mari a menti, et la cinquième fois en appelant la malédiction de Dieu sur elle, si son mari n'a pas menti.

« Ceux qui accuseront les femmes vertueuses qui, fortes de leur conscience, ne s'inquiètent pas des apparences, ceux-là seront maudits dans ce monde et dans l'autre; ils éprouveront un châtiment terrible ! et un jour leur langue, leurs mains et leurs pieds témoigneront contre eux. »

Ailleurs, le Prophète a promis aux femmes une part dans les félicités éternelles.

« Le prophète aime les croyants plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes; ses femmes sont leurs mères.

« Nous réservons une belle part au paradis à celles qui pratiquent la vertu.

« Les hommes et les femmes qui se résignent, les personnes pieuses des deux sexes qui supportent tout avec patience, les hommes et les femmes qui font l'aumône, qui observent le jeûne, les personnes chastes des deux sexes, les hommes et les femmes qui se souviennent de Dieu à tout moment, tous obtiendront le pardon de Dieu et une récompense généreuse. »

On voit que Mahomet fut en son temps, largement réformateur : tout ce que toucha sa législation fut amélioré; mais depuis le prophète, tous les peuples qui adoptèrent le Coran se sont immobilisés au milieu de ses préceptes devenus incomplets en face du christianisme et des progrès continuels de la civilisation européenne; les sociétés asiatiques sont devenues inférieures aux nôtres parce qu'elles ont laissé marcher le monde sans elle. Comme les autres religions de l'Asie, le Coran semble avoir aujourd'hui terminé l'œuvre préparatoire qu'il pouvait accomplir, et ce n'est plus à ce livre, c'est aux législations européennes que l'Asie doit demander le souffle civilisateur qui peut la tirer de sa longue léthargie [1].

CHAPITRE LVI

ADEN. — MASCATE. — ARABES BÉDOUINS.

Au sud de cette province heureuse de Hedjaz, dont les saintes capitales attirent des plus lointaines régions les pèlerins musulmans et les riches caravanes, s'étend, sur le même rivage de l'Arabie, la contrée que l'on appelle Yemen, et où sont disséminées quelques villes qui ne manquent pas d'importance; de ce nombre sont d'abord les ports assez commerçants de Hodeïda et Moka. Le café, le séné, la gomme arabique, la garance, la soude brute, l'encens et les peaux de bœufs, sont les principaux objets de leur commerce. Leur population

1. M. Prax, notice sur la Mecque et les femmes musulmanes. *Bulletin de la société de Géographie*, avril 1841. — Coran traduit par Garcin de Tassy, 3 vol. in-18, 1825. — Burkhardt, *Voy. en Arabie.*

Digitized by Google

est plus active, plus commerçante, surtout plus mélangée, et un peu moins religieuse que celle de Médine et de la Mecque. « Les commerçants arabes, dit un voyageur qui a vécu au milieu d'eux, M. Rochet-d'Héricourt, sont très-tolérants en matière de religion; leur défaut le plus saillant qui, du reste, leur est commun avec tous leurs compatriotes, et dont il faut se méfier, surtout dans les affaires, c'est l'habitude du mensonge; ils n'ont aucune bonne foi, et les tromperies les plus fortes n'éveillent pas dans leur conscience le moindre scrupule. » Un grand nombre de commerçants hindous se sont glissés au milieu des Arabes, parmi lesquels ils ont conservé leurs habitudes de patience et de travail; ils s'appliquent exclusivement au commerce extérieur, et on peut les regarder comme les maîtres du commerce de la mer Rouge. De même que dans les villes maritimes de l'Hindoustan ils portent le nom de Banians, et ils forment une association commerciale tout à fait singulière : c'est une sorte de communauté religieuse appliquée au commerce. Chacun d'eux a apporté primitivement une mise de fonds pour laquelle il a droit à une part proportionnelle sur les bénéfices généraux; ils vivent en commun, et le travail est réparti entre chacun d'eux; une tâche spéciale, une fonction particulière est assignée à chaque membre. Les uns s'occupent de l'administration intérieure, et parmi eux il en est qui descendent aux derniers détails de l'économie domestique, tels que le soin des appartements et la préparation de la nourriture. Parmi ceux auxquels les fonctions mercantiles sont dévolues, les uns conduisent les grandes opérations, font des voyages, surveillent la pêche des perles fines dont ils ont le commerce exclusif; les autres sont chargés de la vente en détail; ils débitent leurs marchandises dans les boutiques des bazars aussi bien que chez eux. Du reste, une hiérarchie réglée détermine la distribution des fonctions parmi les membres, et fixe la dignité des rangs. Au sommet de l'association est le trésorier, qui est nommé par les membres de la société. Les banians déploient dans les affaires beaucoup d'habileté et de ruse; mais leur caractère inoffensif les fait aimer des indigènes; ils observent très-sévèrement leur religion dans ses moindres pratiques. L'esprit de bienveillance universelle que ce culte répand sur toute la nature vivante s'accommode facilement avec l'islamisme; les musulmans les voient volontiers traiter les animaux avec les plus grands égards, et subvenir tous les samedis à la nourriture des chiens errants. A Moka, les habitants ne frappent jamais leurs bœufs, par déférence pour les vieux scrupules de leurs hôtes hindous.

Sur les bords de la mer, et le long des bassins de quelques cours d'eau, s'étendent, dans l'Yemen comme dans le Hedjaz, des vallées fertiles qu'un peu de travail suffirait à féconder; mais des rivalités sanglantes séparent les tribus auxquelles elles appartiennent, et la guerre est un perpétuel obstacle à la prospérité de ces rivages. En 1842, le despotisme du chérif Husen est parvenu à rendre presque déserte la riche cité de Moka; les négociants accablés par des vexations continuelles, persécutés, rançonnés, s'étaient réfugiés jusque dans le Hedjaz, à

Digitized by Google

Djeddah ou à Yambo, et Moka présentait le plus triste aspect avec ses maisons abandonnées, et ses troupes de Bédouins déguenillés insultant les rares marchands et les étrangers, et parcourant les rues comme des bandes de chakals affamés.

Au delà de Moka, Aden est la seule ville qui puisse être encore mentionnée; au fond du golfe auquel elle donne son nom, s'ouvre l'un des meilleurs ports de l'Arabie. Un passé qui ne fut pas sans splendeur a donné jadis à Aden, alors comptoir portugais, une grande renommée. Cette ville perdait son importance au milieu des guerres continuelles que le cheik indépendant qui la gouvernait entretenait avec ses voisins, lorsque les Anglais s'en emparèrent il y a une vingtaine d'années. Aden s'est relevée en devenant un comptoir de ces industrieux marchands; favorisée par son heureuse situation et par la sûreté de son port, elle absorbe presque tout le commerce de la côte arabique et de la mer d'Oman. La pêche des perles dans le golfe Persique et dans la mer Rouge, la gomme, les cafés, les marchandises de l'Inde y sont l'objet d'un mouvement considérable. Elle a ruiné Moka, elle aurait de même absorbé tout le commerce de Mascate et de Djeddah, si la situation de cette dernière n'en faisait une des stations obligées de la mer Rouge, et si l'autre ne devait encore un peu d'importance à sa position sur le golfe Persique. Aden est bâti sur le penchant d'un volcan éteint; les Anglais y ont construit des maisons en pierre; mais les indigènes habitent des cabanes de roseaux d'un triste et pauvre aspect. Des ruines attestent l'ancienne splendeur de la ville au temps des Portugais : on voit au nord-ouest une suite de citernes, et les arcades de grands aqueducs qui y amenaient l'eau des sources voisines; du côté septentrional, et sur un mont escarpé s'élèvent d'anciennes tours construites par les Turcs; à l'extrémité opposée se dresse encore un fort à demi ruiné.

Au delà d'Aden, les rivages de l'Arabie ne présentent plus, de même que l'intérieur de cette inexplorable péninsule, que des plaines arides sillonnées par les vents brûlants du désert, et au milieu desquelles les caravanes entières sont exposées à périr englouties sous le sable; une mer de feu semble avoir envahi ces plages, et partout s'offre au regard l'image triste et nue du désert. C'est seulement sur les rivages du golfe Persique qu'une ville encore mérite d'arrêter notre attention. Cette ville est Mascate, bâtie au milieu d'une plaine fertile entourée de rochers escarpés, et qui forme comme une oasis au milieu des brûlantes solitudes qui l'environnent. Vue de la rade, cette ville présente un spectacle bizarre, sombre et imposant à la fois, avec ses murailles crénelées comme au moyen âge, et la multitude de forts ou de tours en ruines placés au sommet de montagnes rocheuses, sur les flancs noirâtres desquelles n'apparaît aucune trace de verdure. Un îlot ferme la rade vers le nord, et c'est en cet endroit que sont mouillés, à petite distance du rivage, un nombre assez considérable de caboteurs indigènes de tout aspect et de toutes grandeurs. Le mouvement du port est concentré sur ce point, et il y est d'autant plus considérable que la

Digitized by Google

moindre brise du large un peu fraîche, faisant lever dans la baie une houle assez forte pour gêner les communications des navires avec la terre, les canots ou les barques employés au transport des marchandises abordent à un petit enfoncement abrité de la mer par une chaîne de rochers. On cherche en vain les quais, quelques jetées, ou seulement un débarcadère; rien de semblable n'existe à Mascate; en sorte que lorsque le temps est mauvais, ce qui arrive souvent pendant l'hivernage, les communications entre la rade et la ville deviennent presque impossibles à cause du manque d'abri pour les embarcations.

Les Portugais possédèrent Mascate pendant cent trente-six ans; en 1643, les habitants les en chassèrent à cause de leurs exactions. L'iman, qui en devint l'administrateur, secoua le joug d'Ormuz, dont elle dépendait alors. Le XVIIIe siècle fut la plus brillante période de cette nouvelle domination. L'iman, possesseur d'une marine formidable, fit trembler même le roi de Perse. Cette époque, que les habitants de Mascate rappellent encore aujourd'hui avec fierté, dura jusqu'au moment où les forces maritimes de la Grande-Bretagne aux Indes mirent un terme aux déprédations du souverain arabe, et le contraignirent à abandonner en partie le commerce et la navigation du golfe Persique. Depuis lors, l'importance de cette ville n'a cessé de déchoir; sa rade n'a plus été fréquentée par des bâtiments de toutes les nations, ses palais sont tombés en ruines, ses quartiers populeux sont devenus déserts. Cependant, il y a une douzaine d'années, à l'époque où M. le capitaine Laplace, commandant la frégate *l'Artémise*, visita l'ancienne ville portugaise, il y remarqua des bazars bien approvisionnés; mais ce sont les Anglais qui se sont emparés du commerce de cette ville, ils y transportent des marchandises de l'Inde, et le monopole qu'ils y exercent en fait presque un de leurs comptoirs.

L'unique industrie que cette ville exerce encore est l'exploitation des bancs de perles du golfe Persique et de la mer d'Oman.

La vie sédentaire, les occupations industrielles ou agricoles, et le mélange avec les populations étrangères, ont modifié dans les villes et dans les régions cultivées de l'Arabie, le caractère et les mœurs des habitants et des Fellahs[1]; pour les retrouver tels qu'ils furent au temps où Mahomet se leva au milieu d'eux, et tels que nous les dépeignent les plus anciens voyageurs, il faut suivre dans le désert leurs tribus vagabondes. Les pâtres et les chameliers, tous les nomades qui errent entre les villes et dans l'intérieur de la péninsule, ont su échapper de tout temps à la domination étrangère; ils vivent du lait de leurs troupeaux, et joignent à cette ressource celles que leur procure le pillage. Le brigand arabe se fait honneur de sa profession, et le terme *haramy* (voleur) est un des titres les plus flatteurs que l'on puisse donner à un jeune guerrier. Ami, ennemi, voisin, courent également risque d'être volés quand ils ne sont pas sous la tente de l'Arabe, où tout ce qui leur appartient devient alors sacré.

1. *Fellah*, Arabe sédentaire et cultivateur. *Bédouin*, Arabe libre et nomade.

Digitized by Google

Voler dans le camp que l'on habite ou parmi les tribus amies est une action moins honorable; néanmoins ce genre de vol est fréquent; mais ce qui passe pour être vraiment digne d'éloges, c'est enlever par surprise à un ennemi ce qu'on ne saurait lui prendre de vive force.

Lorsqu'un Arabe prépare une expédition de cette nature, il réunit une douzaine d'amis; ils s'habillent tous de haillons, se munissent d'une modique provision de farine et de sel, d'une outre remplie d'eau, et entreprennent leur excursion plus ou moins lointaine. Au milieu de la nuit ils se glissent dans les tentes qu'ils viennent piller; l'un d'eux éveille l'attention des chiens de garde, se fait poursuivre au loin par eux, et débarrasse ainsi ses compagnons de ces surveillants incommodes. Un second, *el haramy*, c'est-à-dire le voleur, se dirige vers les chameaux qui sont agenouillés devant la tente, il les détache, fait lever les chamèles, les emmène, et tout le troupeau suit. Cependant les autres gardent avec des bâtons les portes des tentes, se tenant prêts à assommer quiconque tenterait de sortir; si le vol réussit, les *haramys* emmènent les chameaux à une certaine distance, et là, chacun d'eux saisit par la queue l'un des plus vigoureux du troupeau et le tire de toutes ses forces. Cette manœuvre fait prendre à ces animaux le galop, et les voleurs, traînés par leur chameau et suivis des autres, arrivent en peu d'instants au lieu du rendez-vous, puis ils retournent chez eux à marches forcées, ne voyageant que de nuit et se cachant le jour.

Quand, au contraire, l'entreprise échoue, elle peut avoir pour les voleurs de cruelles conséquences; si les Arabes de la tente attaquée les font prisonniers, ils suivent à leur égard une conduite uniforme, indiquée depuis un temps immémorial par la tradition. Le captif auquel on donne le nom de *rabit* est conduit dans la tente de son maître qui, au seuil, lui fait prononcer une renonciation au droit d'hospitalité. Si avant d'avoir laissé échapper le mot *benaffa*, je renonce, l'Arabe a pu toucher un troisième individu, ou un objet inanimé que son maître tienne dans ses mains, ou s'il a pu l'atteindre en crachant sur lui, en lui jetant une pierre et en prononçant la formule : *ana da khila*, je suis ton protégé, il est sauvé, celui-ci doit se désister de toutes poursuites. Mais les précautions sont soigneusement prises pour enlever au *haramy* cette ressource; de plus, pour empêcher qu'il ne s'évade et ne se fasse un protecteur, on creuse au milieu de la tente une fosse de deux pieds de profondeur et d'une largeur égale à la taille du captif; on l'y étend après lui avoir lié les pieds et les mains et avoir entortillé ses cheveux à deux piquets plantés aux deux côtés de sa tête. Enfin on place en travers de cette sorte de tombeau quelques pieux sur lesquels sont empilés des sacs de blé de manière à ne laisser au-dessus du visage du prisonnier qu'une étroite ouverture par laquelle il puisse respirer. Lorsque le camp est transporté dans un autre lieu, on jette une pièce de cuir sur la tête du *haramy*, on l'enlève, puis on le place pieds et mains liés sur un chameau, et partout où la tribu s'arrête, ses maîtres lui creusent une nouvelle fosse ou un autre tombeau. Ainsi enseveli le prisonnier ne perd pas l'espérance de s'évader; de son côté, le

Digitized by Google

rabat, tel est le nom de celui qui le tient prisonnier, a pour but de lui arracher la plus forte rançon possible : tous les chameaux, chevaux, moutons, tentes, provisions, bagages du rabit seront le prix de sa liberté : mais lui se refuse à dire à quelle famille il appartient, il prétend n'être qu'un malheureux mendiant, et il tâche, par son obstination et par sa patience, de lasser la rigueur de son ennemi; en même temps, il ne cesse, du fond de son trou, de guetter l'occasion de cracher au visage d'un hôte de la tribu, d'obtenir d'une femme ou d'un enfant le partage d'un morceau de pain, enfin de se dégager par adresse de ses chaînes et de s'évader. Il est vrai que sa faiblesse lui laisse rarement cette espérance, car il ne reçoit qu'une ration de vivres à peine suffisante pour ne pas mourir de faim.

Cependant ses amis ne demeurent pas inactifs; ils font toutes les tentatives en leur pouvoir pour le dégager par ruse sans recourir aux ressources extrêmes de la rançon. L'un d'eux, déguisé en mendiant, vient aux tentes de la tribu demander une hospitalité qui ne se refuse jamais, puis, s'introduisant pendant la nuit auprès de la fosse au fond de laquelle est couché le prisonnier, il lui jette un peloton de fil qu'il déroule jusqu'à ce qu'il ait atteint une tente voisine; éveillant alors le maître, et lui appliquant l'extrémité du fil sur la poitrine, il lui dit : « *Regarde-moi, par Dieu et par ta vie, haramy est sous ta protection.* » L'Arabe se lève alors, et à l'aide du fil il parvient à la tente où se trouve le captif, puis éveillant le rabat, il lui déclare que son prisonnier est devenu le *dakhil* de sa tente; l'autre recouvre alors sa liberté, il est traité comme un hôte nouvellement arrivé, il s'assied à la table de celui qui le retenait captif, et il peut partir en toute sécurité. Quelquefois aussi l'ami qui est venu au secours du rabit, saisit le moment où les Arabes lèvent leurs tentes, et s'emparant du chameau qui porte le captif, il le conduit auprès de quelque autre membre de la tribu qui devient son dakhil.

Si ces diverses ruses ont échoué, si au bout de cinq ou six mois le rabat manifeste l'intention de conserver encore son prisonnier, alors le père, les parents, les amis du rabit paient la rançon imposée, si forte qu'elle soit; car, fiers d'avoir dans leur famille un si courageux *haramy*, ils espèrent bien qu'une expédition plus heureuse les dédommagera de leur sacrifice. Il peut encore arriver que le *rabit* obtienne sa liberté sans rançon ou pour une somme modique; c'est quand les rigueurs de l'emprisonnement ont mis sa vie en danger; car il ne faut pas qu'il périsse dans les fers, son sang retomberait sur la tête du *rabat*.

Attaquer un camp à force ouverte, est un acte tout différent et régi par une autre législation. Les assaillants se présentent montés sur leurs chevaux ou sur leurs chameaux; ils livrent combat : vainqueurs, ils emportent tout le butin dont ils ont pu s'emparer; vaincus, ils sont dépouillés eux-mêmes; mais jusqu'au milieu du carnage, l'ennemi prêt à être frappé de mort peut recourir à cette sainte hospitalité qui, chez les Arabes, semble tenir lieu de toutes les autres vertus, il peut se déclarer le *dakhil* de l'un de ses ennemis et obtenir la vie sauve.

Les tribus nomades obéissent à des cheiks choisis parmi les hommes les plus

Digitized by Google

riches, les plus influents et les plus courageux de la tribu. L'autorité de celui-ci, en temps de paix, est simplement patriarcale ; il exerce de l'influence par ses conseils et juge les contestations ; en temps de guerre il mène sa tribu au combat. Les villages qu'il protége et les caravanes de pèlerins lui paient un léger tribut à l'aide duquel il subvient aux dépenses que sa dignité entraîne. A la mort du cheik, son fils lui succède, à moins qu'un membre de la tribu ne réunisse les qualités de libéralité et de bravoure à un plus haut degré et ne se concilie la pluralité des voix. Pendant la guerre, les Arabes sont impitoyables; ils ne font pas de grâce à l'ennemi tombé en leur pouvoir; la pitié leur est inconnue, et la clémence passe chez eux pour de la faiblesse. De même dans leurs inimitiés, le meurtre punit le meurtre, et la loi du talion subsiste dans toute son implacable rigueur.

En dehors de toutes leurs habitudes guerrières, quand la tribu chemine par le désert sans préoccupation de pillage, sans ardeur belliqueuse, les Arabes témoignent toute la vivacité de leur esprit, tout le charme de leur imagination. Pour se distraire après une longue journée de marche, tandis que le soleil descend derrière les collines de sable, et que le sol altéré aspire la rosée du soir, à demi enivrés par les vapeurs du narguilé et par les parfums du moka, ils se pressent autour du conteur, qui fait passer toutes ses émotions dans leurs âmes orageuses et ardentes. Plus d'une fois mes compagnons et moi, de Palmyre au Jourdain, de Tabarieh à Jérusalem, nous avons assisté à ces scènes paisibles du désert. Avec quelle avidité ces hommes à imagination mobile dévorent les fables qu'ils entendent pour la centième fois peut-être, mais que leur esprit et le charme du récit savent toujours rajeunir! Ils s'agitent, ils se calment, leur œil étincelle sur leur visage basané; la colère succède à des sentiments tendres, et les rires bruyants aux pleurs. Jamais le prestige des beaux vers, le charme de la musique, la magie des décors n'ont produit sur les Occidentaux des impressions aussi vives que celles que fait naître dans l'âme de ses auditeurs un conteur à demi sauvage. Le héros de l'histoire est-il menacé d'un danger imminent : « *La, la, la, istaghfer Allah!* Non, non, Dieu l'en préserve, » s'écrient les assistants. Est-il au sein de la mêlée, chacun saisit son glaive, comme pour voler à son secours; va-t-il être trahi, on entend : « *Malheur aux traîtres;* » puis s'il succombe sous le nombre de ses adversaires, un profond soupir s'échappe de toutes les poitrines avec la bénédiction donnée aux morts : « *Que Dieu le reçoive dans sa miséricorde, qu'il repose en paix!* » Si, au contraire, il revient triomphant et vainqueur, l'air retentit de cette bruyante acclamation : « *Gloire au Dieu des armées!* »

Les descriptions des beautés de la nature et surtout du printemps sont accueillies aux cris de : « *Taib! taib!* bien! bien! » Mais rien ne peut exprimer la joie qui brille dans tous les regards lorsque le conteur fait avec de longs développements le portrait d'une belle femme. Ils l'écoutent en silence et la respiration suspendue; et quand il a terminé sa description en disant : « *Gloire à Dieu qui a créé la femme,* » tous, en chœur, ils répètent avec un accent pénétré : « *Gloire à Dieu qui a créé la femme!* »

Digitized by Google

Des phrases toutes faites comme celle-ci, et de nombreux proverbes servent de temps de repos au conteur, et lui permettent de poursuivre son récit sans faire des efforts continuels d'imagination et de mémoire. Il ne dira pas simplement : « et ils continuèrent leur voyage, » mais « ils poursuivirent leur route à travers les montagnes, les vallons, les forêts, les champs cultivés, les riantes prairies et les déserts arides, depuis le lever du jour jusqu'à son coucher. » Tandis qu'il laisse tomber de ses lèvres ces formules banales, il concentre son attention et combine la suite de sa narration, qu'il prolonge jusqu'au moment où ses forces épuisées l'obligent à finir au grand regret de tout son auditoire. Les chameaux, les dromadaires qui, durant le récit, avancent leurs longs cous au-dessus de leurs maîtres accroupis ou étendus, et semblent s'associer au plaisir commun ; le bivouac voisin où cuisent les simples aliments des pasteurs, et dont les feux colorent leurs traits de teintes variées et mobiles, ajoutent encore au caractère pittoresque de cette scène.

Ces réunions durant lesquelles le Bédouin consacre de longues heures, au milieu de la fraîcheur des nuits, à écouter les histoires qu'on lui fait, ou à en conter lui-même, sont appelées en arabe *musamerit*, c'est-à-dire *discours au clair de lune* ou *nuits étoilées*. Plus les récits sont variés et merveilleux, plus le conteur est assuré de plaire ; l'un des artifices ordinaires est de prolonger, comme dans les *Mille et Une Nuits*, l'attention des auditeurs en entretenant leur incertitude et de faire intervenir au milieu des contes commencés d'autres récits et des fables nouvelles.

Outre ces contes on entend aussi sous la tente de l'Arabe des poésies dans lesquelles se peignent les espérances et les craintes de l'amour, les plaintes adressées aux morts, et où sont célébrées les vertus des fameux coursiers de l'Arabie si chers à leurs maîtres. Voici, comme exemple de ces poésies qui ne manquent pas d'éloquence, un chant funèbre dans lequel un guerrier déplore la perte de sa bien-aimée :

« O toi, mon créateur, par les caractères de l'alphabet, et par les langues et les idiomes qui en sont formés, et par le Prophète, ton élu,

« Arme-moi de patience contre le chagrin du blâme de mes amis, et de la joie railleuse de mes ennemis ;

« Viens en aide, Seigneur, à ceux qui endurent de telles souffrances ; viens aussi à mon aide contre les souffrances que j'éprouve sur ma couche. Récompense par tes bienfaits celui qui dit : Ainsi soit-il ! à ta volonté ; qu'il soit solide le pied de celui qui le dit avec un cœur sincère.

« Mon cœur gémit des tristesses de la séparation ; je pleure, car ma bien-aimée Akab est morte cette année. Avant elle, j'ai vu mourir six enfants et deux frères, par lesquels la pauvreté avait été éloignée de moi : si je ne pouvais espérer la richesse, du moins je ne jeûnais pas, mais j'ai été atteint d'une blessure cruelle, mon cœur a poussé un soupir.

« Le soir n'assombrit plus les cieux, le matin ne s'éveille plus sans que ma

Digitized by Google

langue soit collée à mon palais. Sans cesse je gémis et je verse des pleurs.

« Akab, j'ai perdu la raison à Nimrein, et depuis je vais errant, et depuis je traîne mon manteau, comme Guweif le fou. Par le Seigneur, Akab, ils sont insensés ceux qui me blâment, et leur esprit est orgueilleux.

« Quand je serai mort et que mon œil sera fermé, si tu désires, que je sois heureux, mon fils, ouvre-moi la tombe de ma bien-aimée, et laisse-moi là : là est ce qui doit me guérir [1]. »

1. Burkhardt. *Notes on the Bedouins and Wahhabit*, London 1831. *London magazine*, dans la *Rev. Britann.*, 1re série, t. xx. — Campagne de circumnavigation de la frégate *l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Laplace. — *Rev. de l'Orient*, t. xiii, 1853.—Lettre de M. Rochet d'Héricourt à M. d'Avzac, datée de Moka mai 1842.

FIN DU VOYAGE EN ASIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
EN AFRIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google



VOYAGE EN AFRIQUE

CHAPITRE LVII

ÉGYPTE. — ALEXANDRIE.



De Jérusalem je me rendis à Jaffa, où je m'embarquai pour l'Égypte. L'Afrique à son tour allait devenir l'objet de mes explorations. Dans cet immense continent je voulais seulement visiter l'Égypte. Pour suppléer au défaut d'observations personnelles sur l'intérieur presque impénétrable de ce monde mystérieux, j'étais dans l'intention de recueillir et de coordonner de mon mieux les observations des courageux voyageurs, des intrépides missionnaires, que la passion des voyages, une ardente curiosité, ou le désir de propager la religion chrétienne, entraînent au milieu des régions les plus sauvages et les plus périlleuses du globe.

Depuis vingt ans l'Afrique a été le théâtre de plus de voyages, de plus de travaux géographiques que tout le reste de la terre. Le Choa, le Darfour, le Kordofan, les pays au milieu desquels le Nil cache les mystères de son origine, ont vu des voyageurs de toutes les nations. Dans l'intérieur du Soudan les régions qui avoisinent la mer de Tchad, et qui entourent les villes de Sakatou et de Tombouctou, sont le théâtre de vastes découvertes; des monts chargés

Digitized by Google

de neige se sont révélés sous l'équateur, et dans la partie méridionale du continent, les régions autrefois fabuleuses du Monomotapa, et les déserts qui environnent le lac Ngami n'ont pas échappé à de patientes investigations. De nos jours le voyageur part muni des instruments de la science, et au retour, ses fatigues ne sont comptées, ses labeurs ne portent leur fruit que lorsqu'il mêle à ses récits des observations précises, et que son passage à travers des régions nouvelles étend le domaine de la géographie. La seule contrée africaine qu'on puisse voir encore en simple touriste, est la vieille Égypte; c'était la seule qu'il me fût permis de visiter.

La variété des impressions que j'avais ressenties pendant mon long voyage en Asie, n'avait pas affaibli en moi la source des émotions que le voyageur éprouve à l'aspect des régions célèbres; et mon séjour de quelques mois dans l'Inde, la Perse et l'Assyrie, ne m'avaient pas rendu indifférente l'Égypte qui, plus encore que les contrées de l'extrême Orient, est le berceau de notre monde et de notre civilisation. Remonter le Nil n'est-ce pas remonter le cours des âges, renouer la longue chaîne des générations, et ne ressent-on pas une pieuse vénération, une sorte de respect filial, en face des monuments et des souvenirs de Memphis et de Thèbes? Plus que toutes les autres villes de l'Égypte, celle où j'allais descendre était propre à faire naître en moi de tels sentiments; c'était la ville d'Alexandrie et de ces Ptolémées auprès desquels les arts exilés de la Grèce trouvèrent un refuge; c'était la ville d'Antoine et de Cléopâtre; la ville qui, tout le temps où les restes du conquérant son protecteur dormirent à l'ombre de ses murailles, accomplit les glorieuses destinées que les dieux lui avaient promises, et réalisa le rêve bien-aimé du héros macédonien en unissant l'Europe et l'Asie, la Grèce et l'Inde.

Triste exemple de l'incurie des Turcs, il n'y a encore que quelques années, Alexandrie a retrouvé un peu de vie et de prospérité sous le gouvernement de Méhémet-Ali. Aujourd'hui son port est en bon état, ses rues sont propres, ses maisons solides et même élégantes; on y voit des jardins, des équipages et sa population est tout européenne. On dirait que rien n'est demeuré de l'Alexandrie sale et en ruines que nous dépeignaient, il y a vingt ans, les voyageurs. Les forces navales créées par Méhémet-Ali et que son petit-fils, le vice-roi d'Égypte, met en ce moment au service de la Turquie, se composaient, il y a quelques années, de treize vaisseaux de ligne, de huit frégates et d'une vingtaine de bâtiments légers parmi lesquels deux vapeurs. Cette marine est la création de deux Français, M. Cérisy, ingénieur, et M. Besson, ancien officier distingué de notre marine. Le port principal, longtemps fermé aux bâtiments européens, leur a été ouvert par Méhémet; cette mesure, en multipliant les relations et le commerce, a beaucoup contribué à ramener la prospérité dans cette capitale, longtemps délaissée par les Européens.

La fondation d'Alexandrie remonte, on le sait, à l'année 332 avant J.-C. Lorsque le conquérant macédonien visita l'Égypte, il trouva sur l'emplacement choisi

Digitized by Google

dans l'île de Pharos pour fonder la cité nouvelle, un pauvre village du nom de Racoudah ou Racotis. Par son ordre l'ingénieur Dinocharès traça sur la forme de son manteau le plan des immenses agrandissements que reçut la ville égyptienne. La mer au nord, le lac Mareotis au sud défendirent Alexandrie de deux côtés, et n'en laissèrent l'accès libre que par le môle étroit qui rattache l'île de Pharos à la terre ferme. Cette jetée primitive existe encore; elle a même beaucoup gagné en largeur par des atterrissements qui ont aussi empiété sur le grand port, puisque la mer, au lieu de baigner encore la partie septentrionale des remparts de la ville, en est éloignée en certains endroits de plus de quatre cents mètres. L'ancienne Alexandrie contenait deux quartiers distincts, celui des Grecs et celui des Égyptiens. Une éminence, sur laquelle s'étaient élevées les premières maisons de Racotis, marquait leur séparation, et portait la citadelle et le Sérapeum ou temple de Sérapis. A l'extrémité occidentale de cette partie de la ville, s'étendait une immense nécropole, désignée aujourd'hui aux voyageurs sous le nom de catacombes, et dans laquelle se sont entassées de longues générations de morts embaumés par les mains égyptiennes, consumés par les flammes du bûcher romain, pieusement couchés sous terre avec les prières musulmanes et chrétiennes. Le Bruchion ou quartier grec, situé en face du port, réunissait autour du palais des Ptolémée toutes les richesses, toutes les merveilles de la ville. A côté d'un vaste musée s'étendait cette immense bibliothèque qui, détruite en partie pendant le siége d'Alexandrie par César, forma le noyau d'une autre bibliothèque transportée dans le Sérapeum et comprise dans la ruine de cet antique et vénérable édifice, pendant le patriarcat de l'arien Théophile, sous le règne de Théodose. Ce furent les débris précieux encore de ces riches collections, que les Arabes brûlèrent par l'ordre d'Omar.

Malgré tous les désastres qui avaient frappé Alexandrie, sous les Romains et sous les empereurs d'Orient, cette ville était encore riche et populeuse, quand elle tomba au pouvoir des musulmans. Jusqu'au XIIIe siècle elle conserva une opulence entretenue par le riche commerce de l'Inde, dont les caravanes arrivaient aux bords du Nil par les déserts de la Perse et de l'Arabie. Mais à cette époque, les Musulmans en réduisirent l'enceinte pour la défendre plus facilement contre les croisés; en même temps ils jetèrent dans son port une énorme quantité de colonnes de marbre, dont les débris déchirent encore aujourd'hui la coque des bâtiments et coupent leurs câbles; puis l'extrémité orientale de l'ancienne Alexandrie a été abandonnée par ses habitants, et la ville a reculé à l'ouest et s'est étendue sur l'Heptastade, ce môle qui unit l'île à la terre ferme. L'aspect de la ville actuelle est le même à peu près que celui de toutes les cités de l'Orient : des rues étroites à cause de l'excessive chaleur, et des maisons basses au milieu desquelles se distinguent quelques riches palais et les demeures des consuls européens. Le vaste espace qui s'étend entre les limites de la nouvelle ville et l'enceinte de celle des Arabes, est couvert de monticules et de ruines; c'est un mélange à la fois triste et pittoresque de colonnes de marbre

Digitized by Google

brisées et de vestiges de cabanes arabes, au milieu desquelles on retrouve encore la mosquée des mille et une colonnes, celle de Saint-Athanase, un couvent cophte; autour de ces débris, sont épars des jardins où tous les arbres de l'Égypte, figuiers, citronniers, orangers, palmiers, croissent en désordre et mêlent leurs feuillages. C'est sur le flanc oriental de la ville que s'ouvre le grand ou nouveau port; son mouillage n'est pas sans danger bien que Méhémet-Ali y ait fait exécuter de grands travaux. Le vieux port que les anciens appelaient *Eunosti* ou *du Bon Retour*, est situé dans la partie opposée de la ville. Le fond en est encore bon, de grands travaux y ont été exécutés et c'est celui dont, avant Méhémet, les vaisseaux musulmans se réservaient l'entrée exclusive. Auprès du nouveau port et sur l'emplacement de l'ancienne Alexandrie, se trouvent les aiguilles de Cléopâtre, obélisques longs de soixante pieds, dont l'un est couché à terre et dont l'autre est encore debout; à côté de ces monuments s'élève la *colonne de Pompée*, majestueux morceau de granit dont le fût a près de vingt et un mètres de hauteur, et que l'histoire, cette fois en désaccord avec la tradition, dit avoir été dressé en l'honneur de Dioclétien. C'est sur ce monument que le général qui, après Alexandre, après César, visitait à son tour en conquérant l'Égypte, décréta que seraient gravés les noms des premiers braves tombés sur cette terre, à la prise d'Alexandrie. Son ordre n'a pas reçu d'exécution, et au lieu des noms de nos soldats, le voyageur trouve inscrits ceux de quelques gentlemen qui ont confié au granit une trace de leur obscur passage.

Les environs d'Alexandrie sont stériles et n'offrent qu'un désert sablonneux; les denrées sont apportées dans cette ville par de petits bâtiments qui viennent de l'intérieur de la contrée, et descendent le Nil jusqu'à Rosette, et par des navires grecs de l'Archipel ou de la Syrie. L'eau potable est conservée dans d'immenses citernes; ces réservoirs occupaient une grande partie du terrain, sur lequel l'ancienne ville était construite; l'eau du Nil s'y rendait dans le temps de la crue de ce fleuve par des tranchées qui communiquaient avec le canal d'Alexandrie ou de Cléopâtre, que Méhémet-Ali a fait reconstruire, et auquel il a donné le nom de Mahmoudieh. La plupart des citernes ont été comblées par les sables et par les immondices; les autres ont été comblées à cause des miasmes engendrés par la stagnation de leurs eaux. Plusieurs fois dans les temps anciens, ces citernes avaient été détruites; le canal lui-même fut coupé par Ganymède chef des eunuques du dernier Lagide, lorsqu'il vint assiéger César renfermé dans la ville; le général romain se procura de l'eau en faisant creuser un grand nombre de puits, les mêmes peut-être qu'on retrouve encore entre la place Menou et la porte du Mahmoudieh. Dioclétien à son tour, pour s'emparer d'Alexandrie révoltée, détruisit les aqueducs; bien des fois encore après cet empereur, le même moyen a été employé. Il est résulté de la ruine de ce canal qui servait à amener de l'eau potable, et à conduire au Nil les marchandises et les voyageurs, que le transit s'opéra jusqu'en 1820 par des caravanes ou par le cabotage, malgré les dangers du boghaz ou bouche de Rosette dans

Digitized by Google

laquelle périssaient annuellement un grand nombre de bâtiments. Le canal qui aujourd'hui est sillonné par des barques de commerce et par des bateaux à vapeur, faisant le service régulier entre Alexandrie et le Caire est dû à Méhémet-Ali. Il fut construit en dix mois par trois cent treize mille paysans du Delta, qui travaillèrent tout cet espace de temps sans relâche, au milieu des plus cruelles privations; douze mille d'entre eux succombèrent. Telle fut la manière dont s'accomplit l'œuvre qui, avec les quais d'Alexandrie et les améliorations du port, font le plus d'honneur au fameux vice-roi.

En Égypte la réquisition est la seule manière de procéder aux travaux d'utilité publique; dans une ville, a-t-on besoin d'ouvriers, les autorités ordonnent de faire cerner par les soldats une rue ou un quartier; tous les hommes sont attachés et conduits sur le lieu des travaux. Là les Turcs et les Francs se font connaître. Parmi les autres on laisse les plus riches se racheter de la corvée avec de l'argent; le reste est embrigadé et travaille plusieurs semaines ou plusieurs mois selon l'importance du travail.

Après cinq jours employés à visiter Alexandrie, à parcourir ses environs et à visiter sa longue nécropole, dont les tombes ont été ouvertes par des gens qui espéraient y trouver des trésors, le bateau à vapeur me conduisit au Caire. Dans le rapide trajet que nous accomplîmes sur le Mahmoudieh, j'observai que les Fellahs qui cultivent ses bords paraissent profondément misérables : des huttes chétives construites avec de la boue leur servent de demeures; et, sous ces pauvres abris, beaucoup d'entre eux sont atteints des infirmitées propres au climat égyptien : les ophthalmies, la lèpre, l'éléphantiasis, la cécité. Cependant cette malheureuse population a relativement gagné en bien-être depuis l'établissement du canal; auparavant, quand l'intervalle qui sépare les deux lacs était couvert par les sables, elle vivait de brigandage ou mourait de faim. Le Mahmoudieh en déposant sur ses rives le limon du Nil, a modifié la nature et l'aspect de tout le pays; des cultivateurs ont pris à ferme ces terres nouvelles, et ils pourraient vivre si leur bail était moins onéreux. Des jardins, des champs de maïs et de coton, des troupeaux ont déjà substitué, sur les bords du canal, l'aspect de leurs paysages à la monotone aridité du désert. Méhémet-Ali commença l'exécution d'un autre travail bien plus considérable dont l'objet était de régulariser les inondations du Nil; c'est l'endiguement du fleuve; 40 millions ont été dépensés pour l'exécution de ce projet conçu et dirigé par un ingénieur français; mais comme, en plusieurs points, il gênait les travaux du chemin de fer qui doit unir Suez à Alexandrie, les Anglais ont obtenu d'Abbas-Pacha, petit-fils et successeur de Méhémet-Ali, qu'il fût abandonné.

Le bateau à vapeur qui fait depuis quelques années le service du Mahmoudieh ne sera bientôt plus la seule voie de communication rapide entre les deux grandes villes de l'Égypte; le chemin de fer établi par une compagnie anglaise entre Alexandrie et le Caire, est presque achevé et sera ouvert, dans peu de mois, aux marchandises et aux voyageurs.

Digitized by Google

Malgré l'animation que le Mahmoudieh a répandue sur ses bords, ce canal est bien loin d'avoir le charme ou l'intérêt du Nil. Ce fut à la petite ville de Rahmanyèh que nous débouchâmes dans le noble fleuve; on était alors au mois de mai, c'est-à-dire à l'époque des plus basses eaux et cependant il coulait aussi large que la Loire, poursuivant son cours sinueux à travers les champs que son inondation avait fécondés. Le foin, le riz, la canne à sucre, le coton, le tabac, l'indigo, le henneh, arbrisseau qui croît en abondance dans le Delta et avec les feuilles duquel les femmes se teignent les ongles et la paume des mains, embaumaient l'air de leurs parfums et entremêlaient les couleurs variées de leurs gracieux feuillages. Les échappées qui semblaient ménagées à dessein entre les massifs de gommiers et de sycomores, encadraient, dans leur entourage de verdure, les scènes riantes de la moisson. Les Fellahs étaient tous occupés aux travaux de la terre; les uns arrachaient le blé à la main; car en Égypte les gerçures et la sécheresse de la terre dispensent de le scier avec la faucille; d'autres liaient les gerbes et les chargeaient sur des chameaux; plus loin on en formait des meules autour desquelles circulaient les *noregs*, traîneaux attelés de bœufs, dont les roues tranchantes hachent la paille et font sortir le grain de l'épi. Puis à l'heure du repos, hommes, femmes, enfants, accouraient en poussant des cris de joie et s'élançaient dans le Nil. Les troupeaux venaient aussi chercher au sein de cet asile commun un abri contre l'ardeur du soleil, et il nous arrivait souvent de louvoyer au milieu des buffles qui ne laissaient passer au-dessus de l'eau que leurs têtes noires et savouraient paisiblement les délices du bain. C'était plaisir de voir les cygnes, les pélicans, les hérons, les pluviers dorés, les oiseaux de toutes couleurs et de toutes formes se pavaner autour de nous ou fuir devant notre rapide bâtiment. Des canges en grand nombre, embarcations légères marchant à la voile et à l'aviron, sillonnaient le fleuve, échangeant en se croisant les salamalecs et les salutations de tous les pays. Le chant guttural des bateliers et la cadence de leurs avirons, enfin tous les accidents d'une circulation continuelle, rendaient le fleuve encore plus vivant et plus bruyant que ses bords; car dans les districts où la moisson n'appelait pas les travailleurs, la plaine était solitaire et silencieuse. On n'y apercevait que les roues hydrauliques, les vaches qui les faisaient tourner, et les huttes des Fellahs surmontées de colombiers coniques, entourées de pigeons, et moins semblables à des villages qu'à de grosses ruches d'abeilles.

Quelquefois, au milieu d'une touffe de lilas et de magnoliers, apparaissait une mosquée tumulaire dont le dôme arrondi gardait comme une sainte relique la dépouille mortelle d'un santon. Mais dans ces lieux momentanément déserts, la richesse de la nature faisait oublier l'absence de l'homme, et la végétation suffisait à animer le paysage. Des forêts de palmiers aux tiges semblables à des colonnes, aux chapiteaux uniformes, se dressaient en quinconces symétriques illuminés par le soleil, dont les rayons pénétraient parfois le sombre rideau de feuillage, se jouant dans la pénombre comme la lampe sainte sous les voûtes mystérieuses des vieux temples de l'Égypte. Le Nil avec tous ses paysages tous

Digitized by Google

ses aspects, ne lassa pas un instant mon admiration dans tout le trajet d'Alexandrie au Caire, et quand je descendis au port de cette ville, je songeai non sans plaisir que j'accomplirais un trajet de plusieurs semaines sur ce grand chemin de l'Égypte, le remontant dans un cange, seul avec quelques Arabes, pour visiter les ruines qui couvrent ses bords, et animer dans mon esprit tous les souvenirs que réveillent ce fleuve et sa vallée, l'une des premières de celles qui virent se former les sociétés humaines [1].

CHAPITRE LVIII

LE CAIRE. — COPHTES. — BAZAR DES ESCLAVES.

Le Caire est situé à une distance d'un kilomètre du Nil, et deux villages, Boulac et le Vieux-Caire, lui servent de port. Monté sur un des ânes vifs et légers qui servent communément de monture en Égypte comme en Palestine, je franchis rapidement la courte distance qui me séparait de la populeuse capitale dont j'entrevoyais, dans le lointain, les fortifications protégées par des tours massives entre lesquelles s'ouvrent de larges portes en plein cintre. Je ne m'arrêtai pas au lieu que mon guide me désignait sous le nom de *Grenier de Joseph*, comme ayant servi sous le favori d'un Pharaon à contenir les provisions de blé entassés par sa prévoyance; j'avais hâte de pénétrer dans la *capitale du monde*, dans ce Caire dont les récits orientaux disent que *le sol est d'or et le ciel d'azur*. Nous franchîmes l'une des portes principales encombrée de marchands, de promeneurs, d'acheteurs, et nous nous trouvâmes sur l'Esbekieh.

La place de l'Esbekieh est un vaste champ situé entre l'enceinte de la ville et la première ligne des maisons de l'un des quartiers cophtes et du quartier franc. Des palais, des hôtels splendides, des maisons en pierre, la couvrent, et parmi ces dernières on distingue celle où fut assassiné Kléber, et la modeste demeure où se tenaient les séances de l'Institut d'Égypte. Un petit bois de sycomores et de figuiers planté par ordre de Bonaparte, sert de rendez-vous aux promeneurs. A l'époque de l'inondation, toute cette place est couverte d'eau et sillonnée par des djermes et par des canges peintes et dorées appartenant aux propriétaires des maisons voisines. Les voyageurs qui visitent les grandes villes de l'Égypte sont assaillis, avant même d'être descendus du bâtiment qui les amène, par des drogmans, des guides, des porteurs de bagages qui ne leur laissent pas un instant de repos jusqu'à ce qu'ils se soient fait une escorte fatigante autant qu'ennuyeuse. On ne saurait cependant nier que pour visiter le Caire, et parcourir, sans se perdre,

1. L'Égypte moderne par M. Lucien d'Avesiès, *Rev. des Deux Mondes*, 4e série, t. III. — *Nouvel Annal. des Voyages*, t., CXXXVII. — Gérard de Nerval, *Scènes de la vie Égyptienne*. — Ampère, *Voyage et Recherches en Égypte;* Alexandrie. *Rev. des Deux Mondes*, sept. 1846.

Digitized by Google

les cinquante-trois quartiers de cette ville, un guide et un interprète ne soient indispensables. Les rues qui mêlent leurs étroits méandres changent à chaque moment de nom, et elles sont entrecoupées par des ruelles et des impasses qui en font un véritable labyrinthe. Dans les différents endroits où se tiennent les marchés, beaucoup de rues sont si étroites, que les balcons des maisons opposées se touchent exactement. Plusieurs mêmes sont couvertes par le haut pour intercepter les rayons du soleil, et elles ne sont éclairées que par les reflets de la lumière. Les rues sont très-larges quand elles mesurent quinze pieds. Deux cent cinquante-trois grandes mosquées ou gâma, et cent cinquante-huit petites mosques ou chapelles qu'on appelle zâouyeh, dressent au-dessus des constructions en briques rouges leurs minarets et leurs brillantes coupoles.

La plus remarquable est celle de Sultan-Hasan, dont les coupoles hardies, les minarets élancés et ornés d'un double rang de galeries du haut desquelles les muezzins appellent les croyants à la prière, font l'un des plus gracieux modèles de l'architecture arabe. A l'intérieur elle est décorée de marbres précieux sur lesquels se dessinent des sculptures et des arabesques. Des inscriptions en lettres colossales rehaussées d'or, et nuancées en rouge, en vert, en jaune et en bleu, retracent des préceptes de morale et de religion, et le carreau est formé de riches mosaïques en marbres de plusieurs couleurs. Nous pûmes pénétrer dans cette mosquée dont on nous avait fait de pompeux récits; car, grâce à la tolérance des musulmans égyptiens, il est permis aux étrangers de visiter tous les monuments religieux du Caire.

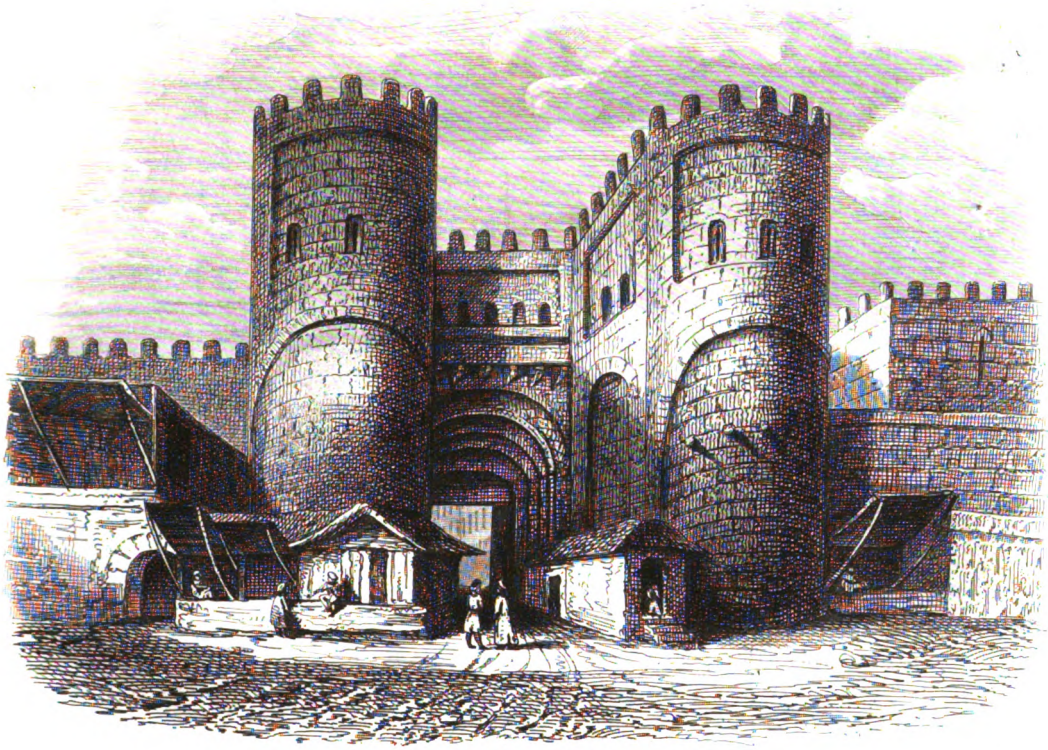
La citadelle, qui fut le théâtre du massacre des mameluks, s'élève sur un rocher isolé au-dessus de la ville, mais elle est elle-même dominée par des hauteurs et des monticules factices formés autour du Caire par des décombres et des débris de toutes sortes provenant de l'intérieur de la ville et s'accumulant avec une rapidité que favorise le peu de solidité des constructions en briques. La citadelle a toujours été, depuis la conquête de Sélim, la résidence des gouverneurs de l'Égypte, et le palais du pacha en occupait la partie la plus considérable. Une mosquée ornée de colonnes de granit rose qui décorèrent le divan de Saladin, a été bâtie sur l'emplacement où les mameluks furent massacrés, et le puits de Yousef rappelle seul aujourd'hui dans la citadelle du Caire le nom de son fondateur, Yousef Salah-ed-Dyn. Mehemet-Ali a fait disposer dans la citadelle une fonderie de canons, une fabrique d'armes, une imprimerie et son hôtel des monnaies.

Les rues du Caire sont l'endroit du monde qui réunit la plus grande diversité de personnages et de costumes. Aux commerçants venus de toutes les parties de l'Asie, aux voyageurs européens, s'y mêlent le Cophte, l'Abyssin, le Nubien, les noirs du Darfour et du Kordofan; c'est la variété la plus complète et la plus pittoresque de langage, de couleur, d'aspect; c'est un tableau bizarre, et qui le serait plus encore si chaque nation n'avait son quartier et ses bazars particuliers. Les Cophtes sont, en Égypte, le principal élément de la population chrétienne;

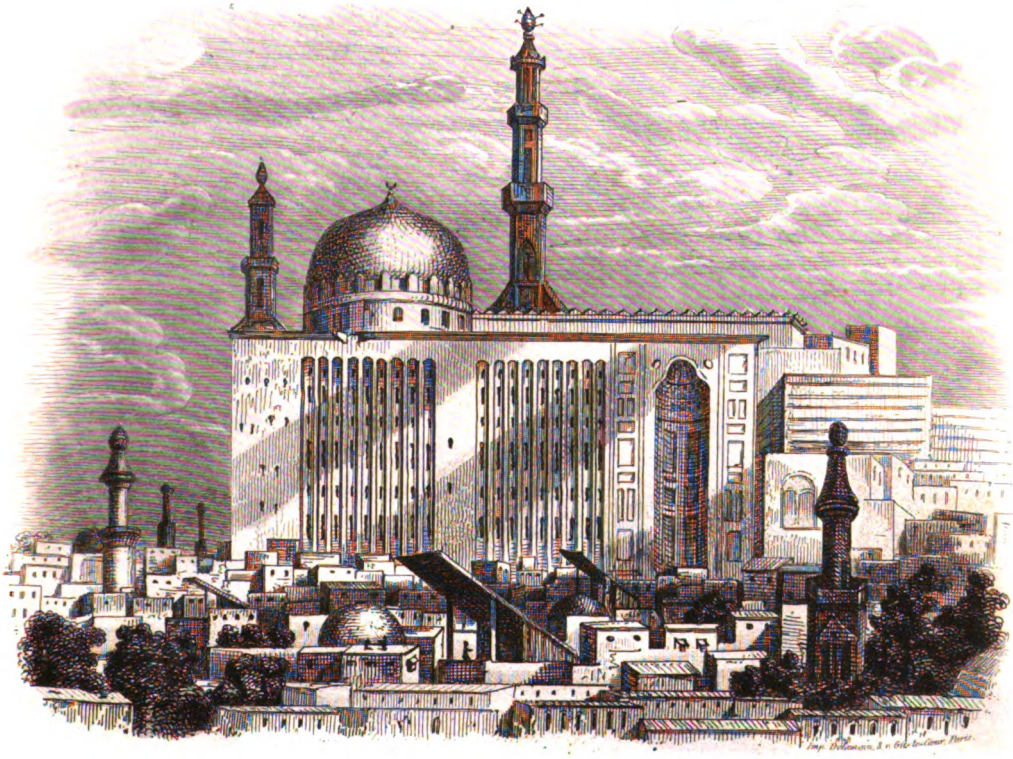
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



LE CAIRE. PORTE.



LE CAIRE. MOSQUÉE

Publié par Furne à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

ils appartiennent à l'église d'Alexandrie, à l'exception de quelques milliers d'entre eux qui sont catholiques romains. Répandus dans la haute et la basse Égypte, au nombre de 150 à 200,000, ils habitent au Caire deux des quartiers les plus populeux. On est peu d'accord sur l'origine de leur nom qui se trouve employé dès le VII[e] siècle dans les ouvrages des écrivains arabes, et s'y applique aux Égyptiens, aux Éthiopiens et aux Nubiens. On pense communément que ce mot est une corruption du grec Αιγῦπτος dont la première et la dernière syllabe auraient été retranchées. Il est impossible d'affirmer l'exactitude de cette étymologie ; un fait plus certain, c'est que le nom de cophte a toujours servi à désigner les chrétiens d'Égypte.

L'Égypte convertie au christianisme par l'évangéliste saint Marc, ne devint schismatique qu'au temps du patriarche Dioscore qui prétendit et soutint, malgré les anathèmes du concile de Chalcédoine, qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule substance et une seule nature. En devenant chrétiens, les anciens Égyptiens conservèrent leur langage, mais ils en échangèrent les signes écrits, c'est-à-dire les hiéroglyphes, contre l'alphabet grec, en sorte qu'ils continuaient à parler la langue des Pharaons mélangée de formes nouvelles et d'hellénismes, et représentée par d'autres caractères. L'étude du cophte devait mener à la connaissance de la langue ancienne, et c'est en effet cette étude qui a donné à l'illustre Champollion la clef des signes hiéroglyphiques.

Il paraît démontré aujourd'hui, par la comparaison des diverses populations des bords du Nil avec les types retrouvés sur les monuments, que les Copthes ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, les descendants sans mélange des anciens Égyptiens ; nous verrons bientôt, en effet, que les Nubiens et les Abyssins présentent bien plus de ressemblances physiques avec les images des anciens habitants de la vallée du Nil. « On ne retrouve dans les Cophtes de l'Égypte, dit Champollion le jeune, aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Cophtes sont le résultat du mélange confus de toutes les populations qui successivement ont possédé l'Égypte, et l'on se trompe en voulant retrouver chez eux les traits principaux de la vieille race égyptienne. » Les Cophtes n'ont aucun caractère particulier de visage, et, de même, leurs habitudes témoignent d'emprunts faits à toutes les nations. Dans les villages, ils se livrent à la culture comme les Fellahs, et dans les villes ils monopolisent l'exercice de différents métiers : à Syouth ils tissent le lin ; au Fayoum ils distillent l'eau de rose ; dans d'autres lieux, ils font des nattes ; au Caire, ils sont écrivains, orfévres, tailleurs, menuisiers et maçons. Au temps où les Mameluks possédaient l'Égypte, ils administraient leurs finances ; chaque bey et chaque propriétaire avait un intendant cophte qui percevait les revenus de ses villages et enregistrait les recettes et les dépenses.

Les femmes cophtes se tiennent dans une réserve presque égale à celle des musulmanes ; elles ne sortent jamais que voilées, et ne montrent même pas leur visage découvert à leurs plus proches parents. Tous les Cophtes sont fort

Digitized by Google

attachés à leur religion, et scrupuleux observateurs de sa loi; ils ne comptent pas moins de cent églises ou couvents, et un grand nombre d'entre eux se vouent au sacerdoce. La prêtrise exige le mariage, l'état monastique au contraire l'exclut. L'admission dans un couvent ne nécessite ni préparation, ni noviciat; pour l'obtenir, il suffit d'en adresser la demande au patriarche qui l'accorde ou la refuse. Si elle est accordée, le néophyte introduit dans l'église se couche sous le drap mortuaire; on récite sur lui les prières des morts, et il est voué à la vie monastique. Ces cénobites se distinguent par une bandelette de toile bleue fixée sous leur coiffure et descendant jusque sur les épaules; c'est parmi eux que les évêques, notamment celui de Gondar en Abyssinie, sont choisis et désignés par le patriarche d'Alexandrie.

Les Cophtes sont dans l'usage, depuis longtemps, de ne se mélanger à aucune autre race et de s'allier seulement entre eux. Il conservent traditionnellement des pratiques bizarres, telles que celle d'égorger un mouton sous les pas de la jeune mariée, au moment où, pour la première fois, elle franchit le seuil de la maison nuptiale. Cet usage, disent-ils, porte bonheur aux époux et leur assure une existence longue et prospère. Les Cophtes en général ont la réputation de mettre la piété filiale au-dessus de toutes les autres vertus, et d'être laborieux; mais ils sont tristes, taciturnes, dissimulés et humbles comme des gens habitués depuis de longues années à l'asservissement. Dans leur intérieur, ils portent la tristesse et la sévérité qui sont l'un des caractères de leur culte; la femme est loin d'être l'égale de son mari: chaque matin elle lui baise respectueusement la main, jamais elle ne l'appelle que *sidy*, maître, et quand il rentre, après lui avoir présenté sa pipe et son café, elle se retire, le laissant respectueusement seul, à moins qu'il ne la retienne.

Ces Cophtes ne sont pas, on le voit, fort intéressants par eux-mêmes; ils sont dignes cependant d'arrêter un instant l'attention, parce que d'abord ils forment un élément important de la population égyptienne, ensuite parce qu'ils ont conservé dans leur langage et dans les livres de leur liturgie les traditions de la langue pharaonique.

Les demeures que ces hommes occupent dans deux grands quartiers sont d'un assez triste aspect; cette tristesse n'est pas, au Caire, un caractère particulier, car presque toutes les maisons sont élevées de deux, trois et même quatre étages dans les quartiers populeux; leur extérieur est sombre, et les fenêtres, les balcons, les moindres ouvertures sont fermés par des grillages en bois très-serrés qui laissent entrer peu de lumière et maintiennent la fraîcheur. Mais l'intérieur de ces demeures est commode et bien décoré. Il arrive rarement que les pièces d'un même appartement soient de plain-pied; il faut descendre ou monter quelques marches pour aller de l'une à l'autre. Dans les grandes maisons, une vaste salle ouverte au premier étage, est destinée à recevoir les étrangers qui viennent faire visite ou demander audience au maître de la maison. Le rez-de-chaussée est occupé par une pièce pavée en marbre, rafraîchie par des

Digitized by Google

jets d'eau, et garnie de divans et de larges sophas; les fenêtres en sont tournées vers le nord. Des salles de bain en marbre, des jardins situés au delà du principal corps de logis, et embellis par une luxuriante végétation, complètent le bien-être et le confortable dont s'entourent les riches habitants du Caire.

Les endroits les plus agréables et les plus fréquentés au Caire, sont des jardins répandus dans l'intérieur même de la ville; il n'y en a pas moins de vingt-deux que l'on appelle *gheyt* et *geneyneh*. Ce ne sont pas, comme nos rendez-vous de promenade en Europe, des allées savamment disposées au milieu de massifs de verdure et de gazon, ce sont des bosquets touffus, de petits bois d'orangers et de citronniers, et des berceaux de vignes : l'acacia-lebbek et le sycomore, les plus grands arbres de l'Égypte, y croissent confusément à côté du dattier à la tige élancée, du mûrier, du grenadier, du rhamnus, du myrte et du bananier aux feuilles gigantesques. On y prend peu le plaisir de la promenade, mais on y fume des tabacs aromatisés, on y respire un air embaumé par le parfum des fleurs.

Les rues et les promenades du Caire ne sont pas fréquentées par les hommes seulement; on y voit en grand nombre des femmes soit à pied, soit montées sur des ânes. Mais ces femmes sont plus complétement voilées que dans aucune autre ville du Levant. A Smyrne, à Damas, une gaze blanche ou noire laisse quelquefois deviner les traits des belles musulmanes, et les édits les plus sévères parviennent rarement à leur faire épaissir ce frêle tissu. Mais l'Égypte est toujours le pays des énigmes et des mystères, et la beauté s'y entoure encore de voiles et de bandelettes. De grands dominos variant seulement du bleu au noir enveloppent toute la personne; les grandes dames voilent leur taille sous le *habbarah* de taffetas léger, et les femmes du peuple se drapent gracieusement dans une simple tunique bleue de laine ou de coton appelée *khamits*. Cet incognito des visages ne s'étend pas à toute la personne; de belles mains ornées de bagues et de bracelets d'argent, des bras d'un blanc mat s'échappent des larges manches relevées au-dessus de l'épaule; les pieds nus dans leurs babouches et chargés d'anneaux, résonnent à chaque pas d'un bruit argentin. Parfois aussi les plis flottants du voile qui couvre la tête et les épaules se dérangent un peu, et découvrent un instant une tempe couverte de cheveux bouclés, une oreille secouant des grappes de sequins d'or, ou des plaques ouvragées de turquoises et de filigrane d'argent. Le reste du visage est couvert d'un masque composé d'une pièce de crin noir étroite et longue, et percée de deux trous derrière lesquels brillent les yeux et apparaissent le sourcil, l'orbite de l'œil et la paupière même avivés par la teinture. Quant aux hommes, ils portent le costume de leur nation : les Cophtes, de longs vêtements, un turban noir sur leur tête, un encrier à la ceinture; les habits turcs, perses, arabes, les broderies d'or, d'argent, les couleurs les plus éclatantes, toutes les nuances se croisent, se mêlent, et donnent à la population, en y ajoutant les dominos bleus et noirs des femmes, un aspect de bal masqué et de carnaval.

Digitized by Google

Le lieu où cette foule est la plus compacte et où se coudoient le plus grand nombre d'hommes, celui où les guides ne manquent pas de conduire les étrangers, quand ils leur ont fait visiter les mosquées, les tombeaux des mameluks et la citadelle, est le bazar des esclaves. Le commerce des femmes esclaves se fait publiquement dans plusieurs villes du Levant, et le bazar du Caire est l'un des mieux approvisionnés par suite de sa proximité avec l'Abyssinie. Les Turcs, les riches Égyptiens, beaucoup des étrangers qui doivent faire un long séjour dans le pays achètent quelqu'une de ces femmes, qu'ils sont libres de revendre plus tard.

Le marché des esclaves est situé dans le quartier des grands bazars. Après avoir suivi une longue rue obscure on entre dans une cour irrégulière au milieu de laquelle se trouve un puits ombragé d'un sycomore. Des négresses y sont rangées debout, le long du mur, attendant les acheteurs. En tournant vers la gauche, on se trouve à l'entrée d'une série de petites salles, où des marchands basanés arrêtent les visiteurs et les entourent en leur criant : *essouad? Abech?* des noires? des Abyssines? Je pénétrai avec mon guide dans la première petite salle. Là cinq ou six négresses, assises en rond sur des nattes, fumaient pour la plupart, et nous accueillirent en riant aux éclats. Elles étaient vêtues de mauvais haillons bleus. Leurs cheveux partagés en un grand nombre de petites tresses serrées, étaient maintenus par un ruban rouge qui les partageait en deux tresses volumineuses; elles portaient des anneaux d'étain aux bras et aux jambes, des colliers de verroterie, et chez quelques-unes des tatouages, et des anneaux de cuivre passés au nez et aux oreilles complétaient un ajustement barbare. C'étaient des femmes du Sennaar dont la mâchoire est proéminente, le front déprimé, la lèvre épaisse. Ces pauvres créatures semblent avoir un type bestial plutôt qu'un visage humain; à part cette laideur, elles sont douées d'une rare perfection de formes, un beau corps se dessine sous leurs lambeaux de tuniques, et leur voix est douce et vibrante. Ces femmes se vendent deux bourses, c'est-à-dire 250 fr. Les autres chambres étaient également remplies de négresses du Sennaar; les marchands offraient de les faire déshabiller, ils leur ouvraient les lèvres pour faire voir leurs dents, ils les faisaient marcher. Ce pauvres filles se laissaient faire avec assez d'insouciance et la plupart ne cessaient de rire. Le guide m'apprit qu'outre ces négresses, il y avait dans les étages supérieurs de la maison, des Abyssines appartenant à une race mélangée avec la race égyptienne; elles ont toutes les nuances cuivrées, et on en trouve qui sont presque blanches. Mais les marchands n'en prodiguent pas la vue comme celle des négresses, et, pour les voir, il faut se présenter en acheteur sérieux; je ne les visitai donc pas, et je me contentai de savoir que leur teint rappelle l'éclat du bronze de Florence, que leurs figures sont régulières, leur nez droit, leur bouche petite, enfin que l'ovale de leur visage et la souplesse élégante de leurs formes font de beaucoup d'entre elles des beautés accomplies.

Digitized by Google

CHAPITRE LIX

ISTHME DE SUEZ.

Avant de quitter définitivement le Caire pour m'enfermer dans une cange et remonter le Nil jusqu'à la première cataracte, je devais faire deux excursions : la première à l'isthme de Suez, la deuxième aux pyramides de Gizeh.

La ville de Suez est à trente lieues du Caire ; c'est trente lieues qu'il faut accomplir dans le désert pour atteindre le rivage de la mer Rouge ; un tel voyage dans ces brûlantes solitudes allait me rappeler mes courses sur les bords de l'Euphrate et dans les solitudes de Palmyre ; mais l'intérêt qui se rattache à ce vieux problème de la jonction des deux mers, résolu autrefois par les rois égyptiens, et médité de nouveau par Bonaparte, puis par l'industrie anglaise, méritait qu'on prît la peine de parcourir et d'examiner l'isthme de Suez. Il faut en même temps avouer que ces trente lieues dans le désert se font assez commodément ; les Anglais n'ont pas encore commencé l'exécution du chemin de fer qui doit unir un jour le Caire à Suez, mais un service de diligences est régulièrement établi entre ces deux villes. Ce moyen de communication est devenu insuffisant pour le grand nombre d'Anglais qui se rendent à Bombay par l'Égypte, et un chemin de fer serait véritablement indispensable ; on ne voit guère cependant comment les travaux pourront s'accomplir à une si grande distance du fleuve, et de tous les réservoirs d'eau. Je pris donc place dans la diligence de Suez au milieu des passagers de l'Inde. Nous partîmes à six heures du soir, et très-peu de temps après, nous atteignîmes les limites du désert et nous nous enfonçâmes dans le Saar, laissant derrière nous l'Égypte, car l'Égypte est toujours comme au temps d'Hérodote δῶρον τοῦ Νείλου, le présent du Nil, et elle se borne aux deux rives du fleuve. Le soleil couchant enflammait les minarets du Caire et dorait les belles cultures qui entourent la ville.

Laissant de côté, à droite, les tombeaux des anciens kalifes, dont le dernier, isolé des autres, est celui de Malek-Adhel, frère de Saladin, nous parcourûmes au galop une plaine immense où la route de Suez n'est marquée que par l'empreinte à demi effacée du pied des dromadaires. Le soleil se couche sur le désert avec la même magnificence que dans l'Océan ; à ce moment aussi, comme à la mer, les brises se lèvent, mais pour souffler au visage un air brûlant et des tourbillons de sable. Puis le vent s'apaise ; la lune apparaît au ciel avec son cortége d'étoiles, et alors la vie qui s'était éteinte pendant la chaleur du jour, se réveille et le mouvement recommence. Les dromadaires agenouillés reprennent leur fardeau, et les caravanes se remettent en marche. Elles échangent en passant un silencieux salut ; quelquefois cependant un Arabe fait entendre au

Digitized by Google

milieu de la solitude un chant monotone, et le sable crie sous le sabot ferré des chevaux et sous les roues de la voiture.

La Compagnie du transit a établi sept relais entre le Caire et Suez; nous ne nous arrêtâmes aux trois premiers que le temps nécessaire pour changer les chevaux et pour faire un court repas. Nous courûmes ainsi pendant douze heures. Assis sur le sommet de la diligence, je goûtai avec un charme inexprimable la fraîcheur de la nuit, et ce ne fut pas sans une émotion toujours aussi vive que, de cette voiture européenne, j'assistai au même spectacle que j'avais déjà tant de fois contemplé au milieu des plaines du Khoraçan et sur les rives de l'Euphrate et du Jourdain : une brise fraîche et légère nous annonçait l'approche du jour, l'horizon se colora d'un rouge ardent, puis le soleil s'élança avec impétuosité de sa couche de sable. A ce moment je pus remarquer que les montagnes qui à droite et à gauche bornaient l'horizon, se rapprochaient de nous et prenaient une teinte rosée; une autre plus éloignée se dressait en face; au pied de celle-ci s'étendait une plaine bleuâtre, c'était la mer Rouge. En avançant encore, nous ne tardâmes pas à apercevoir la ville de Suez qui n'est qu'un amas de chétives maisons au milieu desquelles on ne distingue que celle du gouverneur, l'hôtel du Transit et une auberge dans laquelle le général Bonaparte passa une nuit en 1798. C'est au pied même de cette dernière que la tradition place l'endroit où les Hébreux suivirent Moïse à travers les eaux entr'ouvertes de la mer Rouge qui allaient se refermer sur le Pharaon leur persécuteur. Le port de Suez est petit, peu profond, et n'a de remarquable que la présence des bateaux à vapeur de la Compagnie des Indes et la forme singulière des petits bâtiments qui y apportent l'ivoire, la poudre d'or, le café de Moka, en échange des toiles et des soieries d'Europe.

Cette mer, au fond de laquelle l'Asie et l'Afrique mêlent leurs sables, a des eaux troublées et rouges qui sans doute lui ont valu son nom, et dont l'aspect contraste avec l'impression que laissent à l'esprit les eaux bleuâtres de la Méditerranée. La différence de niveau entre les deux mers a fait émettre la supposition de bouleversements physiques et d'inondations si jamais on parvenait à établir une communication entre elles. Ceux qui témoignaient cette crainte ne se souvenaient pas que la jonction a autrefois existé entre les deux mers, non directement, mais par l'intermédiaire du Nil. Il suffit d'avoir vu le désert pour comprendre comment le percement de l'isthme même, c'est-à-dire des cent vingt kilomètres de sables qui unissent les deux continents est impossible; le détroit qu'on parviendrait peut-être à creuser ne tarderait pas à être comblé par les sables; de plus, à ses deux extrémités, il serait difficile de créer des ports dans les plages qui descendent par une pente insensible vers la mer. Aussi, est-ce entre le Nil et le seul mouillage de cette partie du golfe Arabique, c'est-à-dire le lieu occupé par la ville de Suez que Nechao fit autrefois commencer le canal qui porta le nom de *Canal des Rois*. Ce souverain n'osa pas achever son œuvre, redoutant une invasion du Delta par les eaux de la mer Rouge; mais Darius, fils d'Hystaspes, mena

Digitized by Google

à bonne fin l'entreprise, et quarante ans plus tard, Hérodote vit en pleine activité ce canal qui, dit-il, pouvait livrer passage à deux trirèmes de front. Pour le parcourir, l'historien grec ajoute qu'il fallait quatre journées de navigation. Le point de jonction avec la branche du Nil qui passe à Peluse se trouvait à l'ancienne Bubaste, ville située au nord de l'emplacement actuel du Caire. Les Lagides reconstruisirent ce canal qui avait été délaissé et comblé par les sables sous les derniers rois persans; puis l'empereur Adrien le restaura de nouveau dans le IIe siècle de notre ère. Les sables amassés par le vent et le passage des nombreuses caravanes arabes, causèrent encore une fois l'encombrement du canal qui demeura intercepté jusqu'à la conquête de l'Égypte par Amrou, l'un des généraux du calife Omar. Ce fut ce calife qui, désirant voir établir de faciles communications entre la vallée du Nil et la ville sainte de la Mekke, ordonna le rétablissement de l'œuvre des Pharaons, et le canal fut ouvert de nouveau. Cette fois son point de jonction avec le Nil fut rapproché du Caire, afin d'accroître la pente et le volume des eaux qui devaient l'alimenter, et il subsista pendant un siècle et demi sous le nom de *canal du Commandeur des Croyants*. Ces nombreux travaux furent insuffisants à protéger le canal contre les sables qui tant de fois l'avaient détruit; un kalife même contribua à sa ruine. Almanzor, dit M. Letronne, y fit interrompre la navigation pour empêcher qu'on ne portât des vivres à Mohammed ben Abdoullah, chef des Alides révoltés en Arabie, l'an 762 ou 767 de notre ère. L'œuvre restaurée par Omar fut tellement anéantie, les vestiges du canal s'effacèrent si complétement, que son existence a pu être discutée et qu'elle serait demeurée incertaine sans les savantes investigations de l'histoire.

C'est l'œuvre des Pharaons, des Lagides et des kalifes qu'il s'agit aujourd'hui de rétablir; les sables en demeureront le perpétuel ennemi; mais sans doute le véritable obstacle à son accomplissement, obstacle honorable pour notre temps, c'est qu'on ne peut plus employer, comme au temps des despotismes anciens, des centaines de milliers d'hommes dévoués à la mort sous ce ciel de feu, pour l'accomplissement des volontés d'un souverain. Le canal de Suez sera rétabli, seulement quand les ressources de la science pourront suppléer à la profusion des bras employés par les anciens. L'un des ingénieurs français qui s'étaient attachés à la fortune de Méhémet-Ali, M. de Linant a étudié pendant plus de vingt-cinq ans ce grand problème, et le résultat de ses observations et de ses travaux est la possibilité de rétablir la communication entre les deux mers, au prix seulement de sacrifices pécuniaires[1].

1. Voyage du duc de Montpensier en Égypte; *Nouv. Ann. des Voyages*, t. CVII. — Route de l'Inde par l'isthme de Suez; *Rev Britann.*, 7e série, t. VII. — Avenir de la mer Rouge, par M. Lefebvre; *Bulletin de la Société de Géographie*, décemb. 1845.

Digitized by Google

CHAPITRE LX

LES PYRAMIDES. — RUINES DE MEMPHIS.

Je revins avec rapidité de Suez au Caire, ne m'arrêtant que le temps nécessaire pour jeter un coup d'œil à l'obélisque fameux d'Héliopolis, seule ruine qui subsiste de tous les monuments de cette antique cité, dont le nom a, de nos jours, tiré une gloire nouvelle de la victoire éclatante remportée sur les Turcs par Kléber. J'étais dans l'intention de visiter, sur l'autre rive du Nil, les pyramides et l'emplacement de Memphis, je traversai le Nil au vieux Caire, près de l'île de Rodah, et je descendis à la petite ville de Gizeh où abordent les voyageurs qui vont visiter les pyramides. Après deux heures de marche vers le sud-ouest, notre petite caravane traversa avec assez de peine un terrain marécageux; une demi-lieue plus loin, nous atteignîmes la limite des cultures, et le sabot de nos ânes ne foula plus qu'un sol dur, couvert de sable fin et doré; les pyramides que nous avions en vue depuis le Caire, grandissaient à chaque instant à nos yeux, et déjà nous étions proches de ce gardien sculpté dans le granit et qui depuis cinquante siècles, toujours immobile au milieu des sables qui l'assiègent, a vu passer tant de générations d'esclaves, de conquérants et de visiteurs venus de tous les coins de la terre. Le sphinx est aujourd'hui enfoui dans le sable jusqu'aux épaules, et il n'est pas possible de juger de sa hauteur totale, ni de vérifier l'assertion des historiens grecs qui racontent que les prêtres égyptiens pénétraient jusque dans la tête du monstre par un souterrain et lui faisaient rendre des oracles.

Malgré leur immensité, les pyramides, à une certaine distance, ne paraissent pas aussi hautes qu'elles le sont en réalité, faute sans doute de points de comparaison au milieu du désert. C'est seulement lorsque le voyageur se trouve à leur pied qu'il est saisi d'étonnement devant ces amas gigantesques de pierres. Comment les énormes blocs entassés dans ces édifices ont-ils été transportés dans le désert? Comment les a-t-on élevés à cette hauteur? Sans doute les Égyptiens de l'antiquité disposaient de moyens mécaniques d'une admirable puissance et dont nous n'avons pas retrouvé le secret. On gravit la première au moyen de larges assises hautes chacune d'un mètre; j'y montai soutenu ou plutôt hissé par deux Bédouins, et, de l'esplanade que la destruction et le temps ont faite à cet immense édifice, nous pûmes jouir à notre aise du magnifique spectacle qu'offrait, au lever du soleil, l'immense panorama se déroulant sous nos yeux; à nos pieds, autour des masses énormes des pyramides, gisaient pêle-mêle les débris des temples et des sépultures de la vieille Égypte, bornées vers le sud par les immenses catacombes et par les pyramides lointaines de Sakkara. Du sommet du plus gigantesque monument qu'ait élevé la main des hommes, nous embrassions du même coup d'œil les solitudes du désert et cette fertile vallée de l'Égypte, rendez-vous de toutes les gloires du monde : à l'orient, la ville des Mille et une Nuits, la métro-

Digitized by Google

pole des Arabes, cité active et bruyante dont il me semblait entendre les mourantes rumeurs apportées par le vent du désert; au sud, l'emplacement de la cité des Pharaons, triste et désert, profané par les destructeurs de trois mille ans, et où le voyageur trouve à peine quelques débris épars.

Presque dépourvue de son revêtement, la grande pyramide est accessible de toutes parts, à l'aide des gradins que forment ses assises; la descente, sans être très-périlleuse, exige cependant de grandes précautions, et les guides racontent qu'il y a plusieurs années, un Anglais imprudent se tua en tombant de la pyramide. Des monticules, mélange des débris du revêtement et de sables accumulés par les siècles, occupent le pied de chacune des faces de la pyramide. C'est au sommet de celui du nord que se trouve l'entrée du monument, à quarante pieds au-dessus de la base. Le chemin voûté et tortueux qui conduit dans l'intérieur est très-pénible à parcourir; dans plusieurs endroits on est obligé de se coucher par terre et de se laisser glisser par une ouverture très-étroite; dans d'autres, les degrés sont élevés et difficiles à gravir. Enfin au milieu d'une foule de chauves-souris et de tous les oiseaux de nuit, dans une atmosphère épaisse, le visiteur parvient à une grande salle appelée *chambre du roi*; les parois en sont de granit; au milieu s'élève un énorme sarcophage sans sculptures, sans inscriptions. En continuant à parcourir de longs corridors, on parvient à une seconde salle, semblable à la première, et qu'on nomme *chambre de la reine*. C'est tout ce que la pyramide de Chéops offre de remarquable à l'intérieur. Après avoir visité ces royales tombes, vides aujourd'hui, je me hâtai de sortir; j'avais soif d'air pur et de lumière.

Les autres pyramides, appelées Chephrem et Mycerinus, ne diffèrent de la première que par une moindre étendue de leurs dimensions. Cependant Chephrem est presque aussi considérable; à son intérieur on trouve, comme dans la grande pyramide, des couloirs rapides et étroits, des rampes raides et ascendantes, enfin des galeries horizontales, construites en larges blocs de granit poli qui conduisent à une vaste pièce dite aussi *chambre du roi*, et dans laquelle se trouve un sarcophage de granit sans ornement, et dont le couvercle a été brisé. L'entrée de cette pyramide était demeurée inconnue jusqu'en 1818; le fameux voyageur Belzoni réussit à la découvrir, après des fouilles dirigées avec la sagacité qui caractérise ses travaux remarquables. Cependant, lorsqu'il pénétra pour la première fois dans l'intérieur, il y lut une inscription qui lui apprenait que cet asile de la mort avait déjà été violé du temps des kalifes, ce qu'indiquaient d'ailleurs les spoliations exercées dans ces sombres demeures et l'état de mutilation du sarcophage, dans lequel il ne trouva que des ossements de bœuf. Le revêtement de l'édifice est encore aujourd'hui presque intact dans sa partie supérieure, et y forme un glacis inaccessible; on raconte pourtant qu'un soldat le gravit sous les yeux du général Bonaparte, à l'aide de sa baïonnette, et fut assez heureux pour le descendre sans accident.

Mycérinus est semblable aux deux autres pyramides par la forme, mais elle

Digitized by Google

leur est inférieure par les dimensions; son aspect est embelli par un revêtement de granit rose. Une large tranche verticale a été pratiquée sur le milieu de la face nord par ordre d'un bey des Mameluks, qui voulut tenter d'y pénétrer par ce moyen; ses efforts demeurèrent infructueux, mais depuis, on en a découvert l'entrée, et son intérieur est assez semblable à celui des autres. Ce monument est le moins bien conservé des trois pyramides de Gizeh. A côté des grandes pyramides, on en voit un grand nombre d'autres de plus petite dimension, et pour la plupart à demi détruites; quelques-unes sont couvertes d'hiéroglyphes; des grottes creusées dans le roc, des chaussées, des tombeaux à moitié recouverts par le sable, les entourent.

Un peu plus au sud de Gizeh et des grandes pyramides commence l'emplacement jadis recouvert par la ville qui, après Thèbes, devint la capitale de l'Égypte. Il ne reste plus aujourd'hui de Memphis que des ruines éparses entre les villages de Bedrechein, Mit-Rahineh et Menif, et au milieu desquelles pousse un grand bois de dattiers. Aux blocs de granit dispersés dans la plaine, ou déchirant le terrain et se faisant jour à travers les sables qui s'amoncellent autour d'eux et les recouvrent peu à peu, on s'aperçoit qu'on foule le sol d'une antique cité. Entre les deux premiers villages, s'élèvent de longues collines parallèles qui ont semblé à Champollion les éboulements d'une enceinte immense construite en briques crues comme celle de Saïs. Depuis quelques années, des ouvriers égyptiens sont occupés à remuer ces décombres et à les enlever pour en extraire du salpêtre.

Les pyramides de Sakkara que nous avions entrevues du sommet de Cheops, sont au nombre de quinze; elles sont en briques et en pierre, et les plus hautes, après celles de Gizeh; on a découvert d'immenses galeries sous la plus grande d'entre elles, et des chambres couvertes d'hiéroglyphes en relief ou tracés en noir. Autour de ces monuments sont semés les innombrables tombeaux de la nécropole de Memphis; tous ont été violés, et les sables en ont comblé la plupart. Dans quelques-uns cependant on trouve une série d'oiseaux sculptés sur les parois, et accompagnés de leurs noms en hiéroglyphes, puis des gazelles, des animaux de diverses sortes, des scènes de la vie domestique gravées en relief. Dans des jarres arrondies à la base, pointues au sommet, et hermétiquement scellées, sont enfermées des momies d'ibis, oiseau sacré entre tous dans l'Égypte ancienne; ces reliques sacrées sont enveloppées dans des bandelettes noircies par le bitume; on en distingue encore les plumes; au contact de l'air et sous la pression des doigts elles se réduisent en poussière et s'envolent au vent. Les monuments de Memphis furent construits en pierres tirées des carrières de beau calcaire blanc de la montagne de Thorah, située sur la rive droite du Nil, en face de cette antique capitale. Champollion a visité une à une toutes les cavernes creusées dans le flanc de cette montagne, et il a constaté par la lecture de plusieurs inscriptions hiéroglyphiques qu'elles furent exploitées à toutes les époques de l'histoire égyptienne.

Digitized by Google

Au delà de Memphis et des pyramides commence cette immense plaine qu'on appelle le désert libyque, et qui, rejoignant le Sahara, ne finit que de l'autre côté de l'Afrique sur les bords de l'Atlantique. Avant de retourner au Caire, je lançai mon cheval dans cette mer sans rivages, et le hasard voulut que je fusse témoin du plus curieux phénomène de ces solitudes; bien des fois déjà, sur les rives de l'Euphrate et du Jourdain, dans les plaines de la Perse et de l'Arabie, j'avais admiré les magnifiques effets du mirage, mais jamais il ne s'était produit à mes yeux avec tant de splendeur. Je foulais un sable fin et doré, ridé comme les eaux d'un lac par une faible brise; seulement ses flots étaient immobiles et il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel, pas une plante sur la terre. Quelques hérons blancs, quelques oiseaux voyageurs passaient au-dessus de ma tête, et ils étaient, avec mon compagnon arabe et moi, les seuls êtres vivants de ce désert. Nous poursuivions ainsi notre marche à travers la lumière, le silence et l'étendue, quand tout à coup le paysage s'anima; dans le lointain, le désert se couvrit d'eaux scintillant au soleil et frémissant au vent; puis, au milieu de vastes plaines, des peupliers balancèrent en cadence leurs têtes échevelées, des tourelles gothiques élevèrent leurs flèches au milieu des massifs touffus. C'était la France, c'était quelqu'une de ses campagnes avec des étangs, des bois de pins et de bouleaux, d'agrestes ermitages; tout cela représenté sans couleurs et sans nuances, mais avec une telle ressemblance de formes, qu'à une distance assez éloignée pour répandre sur les objets une teinte vaporeuse, la réalité n'eût rien offert de plus net, de plus distinct et de plus achevé. Le phénomène dura jusqu'au moment où la bise s'élevant, souffla sur toutes ces illusions et les emporta. Ce singulier phénomène du mirage, que la science physique est parvenue à expliquer, se produit dans tous les déserts, mais particulièrement dans ceux de la Basse-Égypte. L'armée française en fut journellement témoin dans le trajet qu'elle accomplit entre Alexandrie et le Caire. La forme la plus habituelle qu'il prend est celle d'un grand lac dont la surface ondoyante réfléchit l'image renversée des maisons qui sont placées sur les éminences voisines. Ce lac s'éloigne à mesure qu'on en approche, puis il disparaît et se reproduit plus loin. Jeu singulier de la nature dans un pays où la soif consume le voyageur!

Quand le vent eut emporté le spectacle merveilleux que je ne me lassais pas de contempler, je me retournai vers les pyramides; leurs masses se dessinaient à quelque distance sur les teintes nuancées du sable et dans l'azur foncé du ciel; il se faisait tard, nous regagnâmes au galop la petite caravane qui avait planté à leur pied ses tentes pour le campement de la nuit. Nous n'arrivâmes que le lendemain sur les bords du Nil, après avoir passé la nuit sur l'emplacement où dorment les grands souvenirs, où sont à jamais enfouis les monuments de la fameuse Memphis.

A une distance encore considérable de Gizeh, de Memphis et de Sakkara, les bords du Nil sont couverts des monuments de l'ancienne Égypte; partout ce sont des grottes sépulcrales, des obélisques, des temples ornés de peintures rappelant

Digitized by Google

les particularités de la vie civile et militaire, des arts, des métiers, de la société qui les édifia jadis; puis des pyramides encore, en assez grand nombre pour donner de la vraisemblance à l'opinion de M. F. de Persigny, selon lequel les pyramides n'étaient pas seulement de gigantesques tombeaux élevés par l'orgueil des Pharaons, mais aussi des édifices destinés à arrêter les sables et à rompre leurs tourbillons soulevés et jetés par le vent sur les grandes villes des bords du Nil [1].

CHAPITRE LXI

DU CAIRE A THÈBES PAR LE NIL.

Pour remonter du Caire aux cataractes, je louai une cange, petit bâtiment que son équipage, composé d'une douzaine de matelots, conduisait, selon les circonstances, à la voile ou à l'aviron. Deux cabines servaient à nous loger moi et mon domestique; quant aux bateliers, ils dormaient sur le pont. Au-dessus du Caire, le Nil n'est plus sillonné de barques et de navires comme dans le Delta; c'est seulement à l'approche de Minieh, de Girgeh, que les canges se croisent encore et que les voyageurs trouvent à échanger un salut et des vœux de bon voyage. Plus d'une fois nous nous trouvâmes seuls sur ce fleuve large comme un océan; lorsque le vent soufflait les matelots déployaient les énormes voiles triangulaires qui se tendent sur les mâts; dans les heures de calme, ils maniaient leurs avirons ou poussaient sur le fond à l'aide de grandes perches, ou encore, mettant pied à terre, ils nous halaient du rivage. Notre navigation fut interrompue à deux reprises par le simoun ou khasmin, vent du sud, qui soulève sur les eaux et dans le désert de terribles tempêtes. A terre, les sables s'agitent; les rides qui froncent leur surface se déroulent avec un léger frôlement; puis la plaine devient houleuse, de grosses vagues roulent en mugissant et inondent le voyageur d'une pluie de sable brûlant; une sorte de poussière impalpable obscurcit le soleil comme un brouillard sanguin; il faut alors s'envelopper la tête, et marcher le dos au vent; si la tempête ne s'apaise pas, si le vent apporte plus épais les tourbillons de sable, il faut se hâter de gagner un abri, car le khasmin peut être meurtrier dans le désert. Sur le Nil, il soulève les flots et les entre-choque comme ceux de la mer, il couvre le pont des navires de cette poussière pénétrante qui brûle les yeux et dessèche les narines et les lèvres; la navigation devient impossible, il faut avoir soin d'amarrer bien solidement la barque au rivage, et attendre que la tourmente soit passée.

A part ces moments où la nature est en convulsion, la navigation du Nil est

1. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, d'après les dessins et les manuscrits de Champollion le jeune. — D'avezac, *l'Égypte moderne*. — *Le Nil, Égypte et Nubie*, par Maxime du Camp, un vol. in-18, 1854.

Digitized by Google

pleine de charme. On ne se lasse pas d'admirer les rives du fleuve inondées de soleil, couvertes de palmiers ou semées de plantes odorantes; la brise fait onduler des champs immenses de trèfle, de blé, d'orge; un délicieux parfum s'échappe des arbrisseaux en fleurs; et çà et là quelques hommes accroupis sous une tente de poil de chameau, tandis que leurs troupeaux paissent autour d'eux les luzernes, quelques oiseaux, que le bruit des avirons fait lever au milieu des roseaux de la berge, animent le paysage. Tel est le Nil jusqu'au mois de mai et dans la première moitié de juin. Passé ce temps, les pluies qui, depuis mars, n'ont cessé de tomber au-dessous du 17e parallèle, et de gonfler les deux bras du fleuve, grossissent graduellement ses eaux et changent l'aspect de ses rives. C'est à l'équinoxe d'automne que le Nil acquiert sa plus grande élévation; il reste permanent quelques jours, puis diminue avec lenteur, déposant sur ses rives ce limon qui féconde toute la vallée. Une bonne inondation doit atteindre et ne pas dépasser trente pieds; au-dessus de cette hauteur, les eaux dévastent la campagne, surtout dans la Basse-Égypte, et au-dessous elles laissent une partie du pays stérile. Des canaux d'irrigation dérivés de différents points du fleuve rendent susceptibles de culture des terrains que le débordement n'atteint pas. Les anciens rois d'Égypte firent creuser des réservoirs pour recevoir l'excédant des eaux et prévenir les ravages des trop grandes inondations. Tel fut le but du canal de Joseph et de ce fameux lac Mœris, dont l'emplacement longtemps douteux a été retrouvé avec certitude par ce même ingénieur français, M. de Linant, qui a consacré de si longues études au canal du Nil à Suez. La découverte d'immenses digues, de construction antique, témoigne que l'œuvre gigantesque du roi Mœris avait pour emplacement la petite ville de Fayoum, située dans la Moyenne-Égypte, sur la rive gauche du Nil, à une dizaine de lieues au sud de Gizeh.

Pendant les trois mois que dure l'inondation, les habitants, retirés dans leurs habitations construites sur des monticules, communiquent entre eux au moyen de barques; l'Égypte tout entière est un immense lac aux eaux tour à tour vertes et rougeâtres, et entrecoupées d'innombrables îlots. Le fleuve emplit toute la vallée égyptienne dans une largeur de quinze à vingt kilomètres. Dans le moment où je le remontai, il n'occupait que la vingtième partie de cet espace. Déjà une grande activité régnait sur ses rives, les habitants s'occupaient à terminer les travaux de la moisson, et à rentrer leurs récoltes dans leurs magasins élevés; beaucoup présageaient, d'après les vents du nord qui, cette année, soufflaient plus tôt que de coutume, que l'inondation serait bonne. Nos bateliers se félicitaient aussi de cette brise favorable qui gonflait notre grande voile, et leur évitait une partie de leurs pénibles labeurs.

Nous passâmes ainsi devant Minyeh, où nous ne nous arrêtâmes pas, non plus qu'au village de Beni-Hassan, que cependant rendent curieux des grottes qui furent visitées par Champollion. L'illustre voyageur y trouva une série de peintures retraçant des scènes familières de la vie égyptienne, et il dit que plusieurs d'entre elles sont remarquables par la finesse et la beauté de leur dessin. Je vis

Digitized by Google

ainsi défiler toutes les splendeurs archéologiques des rives du Nil : l'emplacement de la grande *Hermopolis*, dont le portique, soutenu par une double rangée de colonnes de dimensions colossales, a été demoli pour la construction d'une nitrière; mes Arabes me nommèrent un village, Beni-Hassan-el-Aamar, qui se trouve plus au loin dans l'intérieur des terres, et je reconnus ce lieu pour être celui auquel Champollion assigne la position désignée par les Grecs sous le nom de *Grotte de Diane*, et sur lequel est bâti un temple entouré d'hypogées ou sépultures de chats sacrés dont les momies sont soigneusement enfermées dans des bandelettes.

Nous passâmes ensuite devant Manfalou, ville autrefois importante, mais qui a été en partie détruite par plusieurs inondations; sur la rive qui lui fait face s'étend la grotte immense de Samoun; un de nos matelots, qui l'avait plusieurs fois visitée, m'offrit de m'y guider; j'acceptai avec empressement, et nous débarquâmes pour chercher l'étroite ouverture qui conduit dans ces immenses souterrains. Après avoir gravi, près d'un village ruiné, la chaîne arabique, nous nous trouvâmes au sommet d'un plateau couvert de cristaux prismatiques qui étincelaient au soleil; nous marchâmes vers le sud, et à l'entrée d'une vallée peu profonde, mon guide, qui me précédait, me fit signe d'accourir; il avait trouvé la grotte.

L'ouverture triangulaire se trouve à fleur de terre entre des rochers. C'est un trou d'une dizaine de pieds de profondeur qui nous introduisit dans une première salle peu élevée où nous cherchâmes longtemps, à l'aide de nos flambeaux, la route pour aller plus loin. Enfin nous trouvâmes en rampant une salle plus haute et assez vaste qui nous conduisit dans une série de cavernes revêtues de stalactites et couvertes d'une suie épaisse. Nous marchâmes longtemps sur des cendres et sur des ossements calcinés, car le feu a dévoré il y a longtemps les momies qui remplissaient cette partie de la grotte. Nous poursuivîmes ainsi notre route, tantôt en grimpant sur des rochers, tantôt en nous glissant dans les trous. A chaque instant nous nous accrochions aux stalactites aiguës de la voûte. Le guide faisait quelques remarques pour reconnaître le chemin au retour; mais la crainte de nous égarer l'arrêta; cependant je le déterminai à avancer encore, espérant m'orienter à l'aide de la boussole; la multiplicité des détours rendit ce moyen impraticable. Quelquefois nous nous trouvions dans une impasse, et nous étions obligés de retourner sur nos pas; les chauves-souris voltigeaient autour de nous en faisant entendre leur petit cri aigu : l'une d'elles éteignit d'un coup d'aile notre flambeau. En cherchant à le rallumer, je sentis mon pied glisser sur un obstacle; j'avais heurté une momie de crocodile et des ossements humains. A partir de ce point, ces débris les uns à demi consumés, les autres encore recouverts de leurs langes enduits de bitume, étaient amoncelés en quantité immense. Il semblait impossible d'aller plus loin; j'écoutai les sollicitations de mon compagnon, qui craignait qu'une flammèche échappée de nos torches ne mît le feu à toutes ces matières inflammables, et nous retournâmes sur nos pas.

Digitized by Google

Avec quelle satisfaction nous revîmes le jour et nous respirâmes un air pur!

Nous nous étions chargés de quelques momies dont je défis soigneusement les bandelettes : l'une d'elles était celle d'un chat, l'autre d'un jeune crocodile. Sous la toile jaunâtre qui entourait cette dernière, je trouvai l'animal parfaitement conservé, avec ses dents, ses doigts palmés, et tous les anneaux de sa longue queue; son corps, en se desséchant, avait pris une teinte brune. Mon guide s'était chargé d'une dizaine de momies extrêmement petites, nous les développâmes avec soin, et dans leurs langes nous trouvâmes également des crocodiles; mais ceux-ci avaient dû changer, dès leur naissance, la condition d'habitants du fleuve contre les divins honneurs de l'embaumement. C'était de la part des vieux Égyptiens une excellente précaution pour empêcher ces dieux voraces de nuire à leur personne ou à leurs troupeaux.

J'ai vu en remontant le Nil, couchés au soleil, sur les îlots sablonneux qui de temps en temps dominent les flots, les descendants des crocodiles qui depuis quatre mille ans dorment dans la grotte de Samoun. Au bruit que fait la cange en coupant le fleuve, aux cris des matelots, ils lèvent lentement la tête, puis se laissent glisser sous l'eau. Ces dieux redoutables des anciens âges, ces éternels ennemis de l'homme, ont reculé aujourd'hui jusque dans la haute Égypte, et on m'a assuré qu'il était rare d'en rencontrer au-dessous de Syouth, dans l'Heptanomide.

Syouth, l'antique *Lycopolis*, est la capitale de cette troisième division de l'Égypte, qu'on appelait indistinctement Saïd, haute Égypte ou Thébaïde. C'est de loin une jolie ville, située dans une campagne extrêmement fertile, et à laquelle ses mosquées, ses bazars, donnent un riant aspect. Après le Caire et Alexandrie, c'est la ville de l'Égypte la plus importante, et elle doit cette distinction à ses relations commerciales avec les contrées les plus méridionales du Sennaar et du Kordofan. Des hypogées immenses et des temples couverts d'hiéroglyphes y sont encore, pour le voyageur, un attrait qui cessera bientôt d'exister si les Turcs continuent à dévaster leurs antiques richesses pour bâtir des maisons, et à transformer les vieux monuments en carrières. Je m'arrêtai à Syouth une journée seulement; notre cange reprit son long voyage le soir, à l'heure où le soleil éteint dans le Nil ses splendides rayons; à cet endroit, le paysage était d'une souveraine magnificence : un réseau lumineux couvrait les eaux, et inondait, par delà les bouquets de palmiers, la chaîne lybique d'une teinte rose doucement nuancée. A ce magnifique coucher de soleil allait succéder une de ces nuits d'une lumineuse sérénité qui sont plus délicieuses encore en Égypte que dans les autres pays de la même latitude.

Un bon vent nous mena en deux journées de Syouth à Girgeh, ville autrefois prospère; mais ses huit mosquées ne l'ont pas préservée de la colère du Nil; le fleuve a rongé le sol sur lequel reposent ses édifices, et déjà il a emporté la moitié de la ville; les palmiers baignent leurs racines dans le sol, les maisons ont été défoncées par les eaux, la prochaine inondation les engloutira peut-être,

Digitized by Google

et cependant le Fellah reste impassible, il n'essaie pas de lutter contre la nature qui le menace, ou de reculer ses maisons, il se contente de répéter la vieille formule de sa religion fataliste : *Dieu est grand!* Un peu plus bas que Girgeh, mais à quatre lieues des bords du Nil, sur un canal, Madfounieh ou la ville enterrée, jadis *Abydos*, s'élève au pied des montagnes elle était détruite dès le temps de Strabon. Un palais magnifique et un temple y sont enfouis dans les sables; la dimension des blocs employés dans la construction des palais est, dit-on, extraordinaire. Les fouilles exécutées dans les catacombes ont été très-fructueuses; elles ont amené la découverte d'objets appartenant à tous les usages de la vie publique et privée, civile et religieuse de l'Égypte. Quant aux édifices et à leurs débris, ils ne tarderont pas à disparaître complétement, étant par malheur en pierre calcaire; ils servent à alimenter le four à chaux établi près du village.

Le lieu où s'élève Sanchoud, à une très-faible distance de Girgeh, fut le théâtre d'une glorieuse victoire qui rendit Desaix maître de la haute Égypte. Plus bas, à Farehout, commence un canal dérivé du Nil, et qui, remontant vers le nord, va rejoindre la ville de Fayoum. Il porte dans sa partie inférieure le nom de *Canal de Joseph*, et sa construction est attribuée à ce favori d'un Pharaon; ce conduit est encore d'une grande utilité pour l'agriculture, bien qu'en plusieurs endroits il soit comblé au point qu'on en puisse à peine suivre la trace. *Chenoboscion*, aujourd'hui Kasr-Essayad, se présente ensuite avec ses débris de quais antiques. Puis de grands espaces couverts de décombres et de fragments de poteries, attestent que Hou eut jadis une véritable importance. A peu de distance, d'autres monceaux de décombres signalent l'emplacement de *Diospolis Parva*. Il y a une trentaine d'années, on y découvrit un petit temple enseveli dans les sables jusque au-dessus des combles, et près duquel s'ouvrait un puits conduisant à de vastes catacombes.

A mesure que nous nous éloignions de Girgeh, un arbre que nous n'avions pas encore vu dans les deux parties inférieures de l'Égypte, mêlait son feuillage aux palmiers et aux mimosas épars sur les rives du fleuve : c'était le doum, palmier double, arbre particulier à la Thébaïde, et dont la tige fourchue contraste agréablement avec les flèches élancées des dattiers. Des acacias à fleurs jaunes et odorantes se mêlaient à ces groupes et variaient un peu l'aspect du paysage en formant d'élégants bouquets de verdure. Bientôt, au-dessus de ces grands arbres, se dessinèrent les pointes des minarets, et les murs blanchis d'une fabrique de coton parurent à travers les éclaircies de feuillage; nous avions sous les yeux Keneh, *Cœnopolis* ou *Neapolis*, ville la plus importante de la Thébaïde après Syouth. Le fleuve qui chaque année se rapproche de Girgeh, s'éloigne au contraire de Keneh, située sur la rive opposée; le bras qui passe auprès de cette ville reste à sec une partie de l'année, et un jour viendra où Keneh ne s'élèvera plus sur le bord du Nil. Ce fut à sa position que cette ville dut son importance, qui déjà date de longs siècles; elle se trouve à l'entrée de l'une des vallées qui, du

Digitized by Google

Nil, débouchent à la mer Rouge, et sert d'entrepôt au commerce du Caire avec Djeddah, port de la Mecque. De plus, les marchands et les pèlerins de la Barbarie, dits Maugrebins, qui se rendent à la Mecque, passent par Keneh; enfin, pour dernier titre à la prospérité, cette ville est célèbre dans toute l'Égypte par sa fabrique de *bardacs* ou *goulés*, vases faits d'une belle argile poreuse non cuite, et seulement séchée au soleil. Exposés à un courant d'air, ils ont la propriété de rafraîchir promptement l'eau qu'ils contiennent; ces vases, ainsi que des jarres dont nous avons rencontré d'immenses radeaux soutenus par des bâtons et descendant le fleuve jusqu'au Caire, rappellent par leur forme les vases antiques dessinés sur les monuments.

Un peu au-dessus de Keneh, sur la rive opposée, et au milieu d'une plaine immense aujourd'hui presque inculte, s'élèvent les buttes de décombres qui signalent l'emplacement de Denderah, *Tentyris*, dont les ruines offrent encore aux voyageurs l'un des temples les plus remarquables et les mieux conservés de l'Égypte. « C'est, dit Champollion, un chef-d'œuvre d'architecture, mais couvert de sculptures de détail du plus mauvais style. Du plafond de l'une de ces salles supérieures on a tiré le planisphère qui, apporté en 1821 à Paris, a suscité de longues controverses entre les savants. » Le petit bourg de Denderah n'est plus aujourd'hui renommé que par ses fabriques de chapelets en noyaux de doum peints en rouge, et dont on exporte une immense quantité dans le Kordofan, pour tout l'intérieur de l'Afrique : c'est, il paraît, l'une des parures les plus recherchées de toutes les nations nègres. Jadis saint Pacôme a fondé en ce lieu de nombreux couvents dont il ne reste pas les moindres vestiges. Keft, l'ancienne *Coptos*, autrefois florissante, aujourd'hui ruinée; Khous, la petite *Apollinopolis*, qui de ses antiques édifices ne conserve pour tout débris qu'un propylon ou porte à demi enterrée nous apparurent successivement. Puis à une courte distance de Khous, au milieu d'une double nappe de verdure qui couvre les bords du fleuve, les matelots égyptiens firent entendre le nom fameux de Karnac; je levai les yeux, et au-dessus du rideau de palmiers je vis se dessiner les masses énormes des monuments de Thèbes [1].

CHAPITRE LXII

THÈBES. — KARNAC ET LOUQSOR.

Tout ce que l'imagination avait rêvé de plus merveilleux, de plus gigantesque, est dépassé par l'aspect des ruines de Thèbes. La ville des Pharaons laisse bien loin après elle les plus fameux débris des grandes villes de l'antiquité, et ses

1. *Monuments de l'Égypte*, par Champollion. — *L'Égypte et la Nubie*, de 1829 à 1836, par MM. Ed. de Cadalvène et J. Breuvery

Digitized by Google

immenses monuments conservent, malgré les dégradations que le temps et surtout la main des hommes leur ont fait subir depuis Cambyse, tant de majesté, tant de grandeur, qu'il est impossible de ne pas être frappé, en leur présence, d'une admiration profonde. Cette émotion à laquelle pas un voyageur n'a échappé, fut ressentie par les Français de Desaix, quand le général les mena au pied de ces ruines. Denon, qui marchait avec nos soldats, a consacré en ces mots l'impression ressentie par une armée entière : « Ce sanctuaire abandonné, isolé par la barbarie et rendu au désert sur lequel il avait été conquis; cette cité, toujours enveloppée des voiles du mystère et que l'imagination n'entrevoit plus qu'à travers l'obscurité des temps, était encore un fantôme si gigantesque pour notre imagination que l'armée, à l'aspect de ces ruines, s'arrêta d'elle-même, et par un mouvement spontané battit des mains, comme si l'occupation des restes de cette capitale eût été le but de ses glorieux travaux et complété la conquête de l'Égypte!... La situation de cette ville est aussi belle qu'on se la puisse figurer; l'étendue de ses ruines ne permet pas de douter qu'elle ne fût aussi vaste que la renommée l'a publié. La vallée de l'Égypte n'étant pas assez large pour la contenir, ses monuments s'appuient sur les deux chaînes qui la bordent, et ses tombeaux occupent les vallées de l'ouest jusque bien avant dans le désert. »

Par malheur ces ruines ne sont plus telles déjà que les vit Denon, et chaque jour elles perdent de leur magnificence : la barbarie des voyageurs, non moins désastreuse que la cupidité des Arabes, s'attaque à tous les monuments, et, pour en enlever le plus mince fragment de sculpture, elle mutile des parois entières. L'administration des Turcs opère à son tour une destruction non moins déplorable; sous le prétexte des besoins du gouvernement, elle agit sur les masses et enlève d'un coup des pylônes entiers, c'est-à-dire ces énormes massifs en talus construits à l'entrée des temples et des palais dont ils formaient la façade. Les matériaux sont réduits en poussière et employés à la fabrication du salpêtre. « Au train, dit Nestor l'Hôte, dont j'ai vu marcher l'enlèvement de deux pylônes à Karnac, je ne doute pas que les ruines de Thèbes ne disparaissent en peu d'années. Alors le voyageur n'aura plus rien à voir ici, du moins à la surface du sol; il en sera de même dans tout le reste de l'Égypte, et le philosophe, l'antiquaire, l'artiste seront réduits à chercher dans le sein de la terre quelques débris échappés au désastre. » Ce savant écrivait dans les années 1838 et 1839 : depuis ce temps, la destruction ne s'est pas ralentie, et c'est en vain aujourd'hui que l'œil cherche un grand nombre des monuments qu'il a décrits. « Le tombeau de Menephtah Ier, disait-il, les hypogées de Kournah si neufs, si brillants encore il y a quelques années, sont à peine reconnaissables; ceux des monuments qu'on a dérobés à la mutilation en comblant leurs issues, pourront être retrouvés; mais ce qui est probablement perdu pour la science, ce sont certaines suites de noms royaux qui existaient dans diverses tombes, et que, dans les temps modernes, on a effacés après en avoir pris copie. »

Pendant son séjour à Thèbes, Nestor l'Hôte s'appliqua particulièrement à la

Digitized by Google

recherche des documents les plus anciens et les moins connus. Cette Thèbes, dont l'existence remonte à seize siècles avant Jésus-Christ, fut construite elle-même avec les matériaux de villes plus anciennes que le temps ou les révolutions avaient déjà détruites. La grosseur des pierres employées dans la construction de plusieurs des pylônes de Karnac, ainsi que les proportions gigantesques des figures qu'on y avait sculptées, attestent une origine bien plus reculée encore que l'époque à laquelle appartiennent les monuments de Thèbes.

Les ruines qui entourent le village de Karnac, sur la rive droite du fleuve, sont les plus remarquables par leur grandeur et leur magnificence; voici une partie de la description qu'en a donnée Nestor l'Hôte : « L'approche des monuments de Karnac, en venant de Louqsor, s'annonce par les restes d'une avenue de sphinx à têtes de bélier, qui unissait les monuments de Louqsor avec ceux de Karnac. Ces sphinx sont représentés tenant entre leurs pattes la statue du roi Aménophis. L'avenue conduit à un magnifique propylon, construit sous le règne de Ptolémée Évergète et de Bérénice sa femme. Au delà de ce propylon, une autre avenue de sphinx, dont plusieurs subsistent encore, conduisait à un temple dont la partie la plus ancienne, c'est-à-dire le sanctuaire, le naos et le portique, a été fondée par Rhamsès IV et continuée par Rhamsès VIII, son quatrième successeur; un dernier Pharaon ajouta à ces constructions une cour à portiques et un pylône. Ce roi appartient, suivant Champollion, à la vingtième dynastie, et paraît avoir rempli des fonctions sacerdotales à en juger par la tête rase, les insignes et les titres de prêtre qui le caractérisent dans les bas-reliefs et dans les inscriptions de ce temple. Un autre personnage qui doit être son père, paraît avoir occupé le trône à l'époque où l'extinction de la dynastie thébaine laissa tomber le pouvoir royal aux mains des prêtres. Celui-ci n'osa pas néanmoins prendre ouvertement les insignes de roi. Sa légende se traduit : *Le grand-prêtre d'Amon-ra, roi des Dieux, Pischam le juste, fils de Pionkh.* On a cependant découvert dans une partie du temple peu exposée aux regards cette même légende inscrite dans un cartouche royal, mais placée dans ce lieu obscur du portique, comme pour dérober au vulgaire les prétentions de l'usurpateur. Ce temple est consacré au dieu *Khous*, l'un des personnages de la triade thébaine. Sur la gauche de ce monument on trouve un petit édifice consacré à la déesse Hathor, sous le règne de Ptolémée Évergète II et de Cléopâtre; la partie extérieure de ce temple a été décorée sous l'empereur Auguste.

« A la gauche de l'avenue du sphinx, on trouve une autre avenue presque perpendiculaire et qui conduisait à l'entrée d'une enceinte en briques crues dans laquelle on pénétrait par un propylon en grès, aujourd'hui rasé. Ce grand espace est divisé en deux parties, séparées obliquement par un mur également en briques crues. La première partie de l'enceinte renferme d'abord les ruines d'un temple, environné d'un mur et qui fut consacré à la déesse Mouth, deuxième personnage de la triade thébaine; cette destination de l'édifice qui complétait avec ceux d'Amon-ra et de Khous le culte de la triade thébaine est attesté par des

Digitized by Google

restes d'inscriptions et de sculptures retrouvés dans ses ruines. Sur la droite de ce temple, vers l'ouest se trouvent les assises d'un bâtiment rectangulaire dont on ignore la destination. On remarque entre ces deux édifices une mare qui paraît avoir été un bassin sacré à l'usage du temple principal dont elle entourait l'extrémité. On voit encore sur la gauche de l'enceinte les vestiges d'un autre édifice dont les débris offrent aussi les noms de Rhamsès III, le grand Sésostris, et de Rhamsès IV. D'autres débris, des tronçons de colonnes, des avenues de sphinx à tête humaine et à tête de bélier portant le nom de Menephtah Ier, de nombreuses statues à têtes de lion en granit, et des figures colossales jonchent de toutes parts ce terrain bouleversé. On y remarque entre autres un colosse renversé de Rhamsès III. Les statues à têtes de lion représentant la déesse Patcht gardienne du temple, étaient disposées autour et en dedans de l'enceinte sacrée de l'édifice, en si grand nombre et si près l'une de l'autre, qu'elles se touchent presque; on peut en compter encore plus de cent demeurées en place.

« Vers l'angle sud-est de la grande enceinte du palais de Karnac, on trouve une autre enceinte plus petite de forme carrée, dans laquelle étaient engagées trois portes en pierre de grès; la plus considérable paraît avoir fait partie d'un pylône. Ces portes conduisaient à des constructions dont il ne reste que des débris paraissant avoir appartenu à un temple; des restes de colonnades, les fondations d'une porte et des fragments de statues sont les seuls vestiges de ce monument. A l'est gisent des propylons et des fondations de murs. Tout le terrain environnant est couvert de monticules et d'amas de briques crues.

« En arrivant à ces ruines par leur extrémité la plus septentrionale, on trouve les fondations d'un édifice d'une forme particulière et une avenue de sphinx à tête humaine, conduisant à un propylon semblable à ceux de l'est et du sud, quoique moins grand, et qui porte les légendes d'Égervète, Bérénice et Philopator. En avant du propylon étaient deux statues colossales en grès siliceux; puis au delà des socles de deux obélisques, quatre rangées de colonnes formant une sorte de péristyle précèdent un pylône, après lequel viennent d'autres rangées de colonnes et des couloirs, des restes de portes et des pièces; c'était, selon toute vraisemblance, le palais d'Aménophis III. Ce sont ces magnifiques bâtiments que le gouvernement a fait détruire de préférence, parce qu'ils étaient en pierre calcaire d'une facile exploitation. Des fragments de chapiteaux et de colonnes, des statues brisées couvrent la terre de tous côtés, et annoncent l'antique magnificence de Thèbes; ces bâtiments étaient environnés d'une enceinte en briques crues, dont on retrouve encore des fragments. A côté de cette enceinte subsiste un petit temple maintenant enfoui au niveau du sol, mais dont les légendes permettent d'attribuer la construction au règne d'Amasis. Du côté méridional, des pylônes, des colonnes, des statues en granit. Quatre pylônes entièrement ruinés et aujourd'hui complétement enlevés, formaient une cour fermée par des murs latéraux, au-devant desquels, parmi d'autres fragments de statues, on ne voit pas moins de douze colonnes monolithes de plus de dix mètres, ce qui peut

Digitized by Google

donner une idée de la magnificence qui régnait dans cette partie du palais. Entre les deux derniers pylônes, à cent dix pieds environ vers l'est, sont les ruines d'un bassin qui reçoit encore par infiltration les eaux du Nil. Il avait la forme d'un carré long, entièrement revêtu de pierres; ses matériaux les plus récents appartiennent au Pharaon Psammetichus. »

Dans cette énumération des monuments et des ruines de Karnac, M. l'Hôte en a omis un grand nombre, épars sur tous les points de ce vaste terrain, et que leur état de destruction ne permettait pas d'étudier. C'est au centre de toutes ces ruines que s'élèvent celles du palais de Karnac, prodigieux amas de constructions dont chaque pierre offre pour ainsi dire un nom de roi, et dont l'ensemble embrasse toute la période historique des Pharaons à dater de la seizième dynastie. Les ruines et dépendances du palais de Karnac sont comprises dans une vaste enceinte en briques crues dont les côtés nord et est subsistent encore presque en entier. On y pénétrait par différentes portes ou propylons engagés dans le mur de clôture, dont il en est un qui subsiste encore dans la partie orientale, portant les légendes du Pharaon Nectanebis et du Lagide Philadelphe.

Le palais de Karnac paraît avoir existé sous les rois des anciennes dynasties thébaines, antérieurement à l'invasion des Pasteurs; c'est ce que démontrent en particulier des cartouches royaux, sculptés sur des pierres retrouvées dans les matériaux de constructions plus récentes. Après la domination désastreuse des Pasteurs ou *Hykschos*, et leur expulsion sous le dernier roi de la seizième dynastie, vers l'an 2100 avant J.-C., le palais des Pharaons fut relevé de ses ruines. Les premières constructions paraissent dater du règne d'*Osortasen*, dont les cartouches se retrouvent en plusieurs endroits de l'édifice, et notamment sur les restes d'un sanctuaire qu'on désigne sous le nom d'*appartements de granit*. Les successeurs de ce Pharaon reprirent ses travaux longtemps interrompus, soit en élevant des pièces nouvelles, soit en décorant celles qui existaient de sculptures plus remarquables encore par leur précieux fini et leur multiplicité, que par la richesse des matériaux employés dans la construction. Les noms d'Aménophis Ier et de plusieurs autres souverains, se rattachent à plusieurs parties de l'édifice. En avant de la porte d'entrée du sanctuaire se dressent deux piliers carrés en granit, décorés chacun d'une gracieuse tige de lotus en fleur admirablement sculptée. Une cour à pilastres précède les appartements de granit; elle dut servir de cour d'honneur au sanctuaire d'Osortasen. Cette cour offre un péristyle soutenu par des piliers à colosses semblables aux statues du Rhamsès. La porte d'entrée était décorée à l'intérieur de deux obélisques dont l'un est encore debout. Le célèbre Mœris, dont le nom égyptien est Touthmès IV, fit de nombreuses additions aux sculptures qui avoisinent le sanctuaire dans les appartements de granit, et une partie de l'édifice date de son règne. Des colonnes, des pylônes, des sculptures, des statues, des débris de toute sorte, en trop grand nombre pour être énumérés, sont semés dans toutes les parties de l'édifice; mais la pièce la plus remarquable par ses sculptures est celle où se voient disposés, l'un à côté de l'autre et

Digitized by Google

sur quatre rangs, une série de personnages royaux tous prédécesseurs de Mœris, et auxquels ce Pharaon fait des offrandes. C'est la *chambre des ancêtres*. Ces personnages, au nombre de cinquante-sept, sont représentés assis et accompagnés de leur cartouche prénom.

Au sud du palais de Karnac, que l'on considère comme le plus vaste édifice de l'Égypte, et sans doute du monde, Louqsor présente un large monument qui fut un temple construit par plusieurs Pharaons de la dix-huitième dynastie, entre autres par Rhamsès III le Grand (Sésostris), et consacré à Ammon. Les constructions élevées par Sésostris consistent en un immense pylône haut de cinquante pieds, avec un péristyle soutenu par deux cents colonnes dont la plupart sont encore debout. Les plus grandes présentent un diamètre de dix pieds. Quatre colosses hauts de trente et de quarante-quatre pieds sont enfouis dans le sable jusqu'à la poitrine. Deux obélisques en syénite rose et d'une hauteur de vingt-quatre et de vingt-cinq mètres se dressaient également au-devant du temple ; ils ont été transportés en Europe, le premier à Paris, le second à Londres. Celui que nous possédons pèse deux cent cinquante milliers de kilogrammes. L'ingénieur français chargé d'enlever cette masse énorme a dû, pour pratiquer un chemin ou plan incliné de l'obélisque au navire mouillé sur le bord du Nil, trancher deux monticules d'anciens décombres hauts de vingt mètres, et démolir la moitié du village de Louqsor. Après ces travaux qui durèrent trois mois et occupèrent huit cents hommes, on renversa l'obélisque au moyen d'un câble d'abattage attaché au sommet d'armature de l'obélisque, et solidement fixé à un point distant de cent cinquante mètres. Huit hommes placés sur les apparaux de retenue suffirent à accélérer ou à retarder la chute du monument qui pendant deux minutes resta suspendu sous un angle de trente degrés, puis s'abaissa lentement sur la cale de halage aux acclamations des habitants et des voyageurs accourus de tous les environs. Vint ensuite l'opération de l'embarquement. Le bâtiment avait été scié à l'avant ; l'ingénieur fit suspendre cette tranchée sur deux poutres mâtées en croix de Saint-André, le monolithe fut embarqué après une heure et demie de halage en passant par-dessous, et l'avant du bâtiment fut alors remis en place.

Sur la rive opposée du Nil, on retrouve les traces d'un immense hippodrome dont le sol est aujourd'hui cultivé. Parmi les ruines qui entourent le village de Medinet-Hou situé en cet endroit, s'élève l'énorme palais de Rhamsès IV. Un grand nombre de sculptures représentant des sujets religieux et historiques, décorent les murs qui entourent la cour. Autour de ce palais subsistent encore trois petits temples dédiés à Athys, à Toth et à Isis. On y reconnaît aussi l'emplacement de l'énorme édifice nommé par les Grecs *Memnonium*, et que Champollion a reconnu pour être l'Aménophion des Égyptiens. Cet édifice avait été bâti par Aménophis III, le Memnon des Grecs. Ses ruines occupent un espace de près de deux kilomètres en longueur, et renferment, avec d'autres fragments, les restes de dix-huit colosses, dont deux, représentant des personnages assis, ont soixante pieds de hauteur. C'est l'un de ces deux colosses qui a tant de célébrité

Digitized by Google

sous le nom de Memnon, et qui longtemps a passé pour faire entendre des sons harmonieux au lever du soleil. Le motif qui, selon un voyageur anglais, M. Wilkinson, a accrédité cette croyance, c'est que dans l'intérieur de cette statue était cachée une pierre sonore au moyen de laquelle un homme placé dans une niche intérieure pouvait, en frappant avec une baguette de fer, produire une sorte de bruit musical. Ce colosse représente Aménophis III, père de Sésostris. Auprès du fameux Memnon se trouve le tombeau d'Osymandias, où Strabon prétend que l'on voyait un cercle en or massif d'un diamètre de deux cents pieds, et d'une valeur qui représenterait près de deux milliards de notre argent. Il ne reste plus de ce monument, qui dut en effet être de la plus grande richesse, que des débris mutilés. Dans l'une des salles qui y sont intérieurement construites, on voyait encore, il y a plusieurs années, trente colonnes de toute beauté. Ce tombeau commence la vaste nécropole de Thèbes. On distingue encore les tombeaux des rois des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième dynasties, taillés dans la roche calcaire, et semblables à des palais plus qu'à des sépultures. Les immenses galeries souterraines dans lesquelles étaient couchés les Pharaons, sont décorées de peintures encore bien conservées; elles aboutissent à une grande pièce dite *salle dorée*, au milieu de laquelle reposait une momie royale dans un énorme sarcophage en syénite. Les sculptures ornant les différentes pièces de cette construction souterraine représentaient des scènes familières de la vie égyptienne. C'est dans ce cimetière qu'ont été trouvés les plus anciens papyrus et les plus belles momies qui enrichissent les musées de l'Europe. Un grand nombre d'Arabes ont élu leur séjour dans ces demeures souterraines, dont ils vendent les antiquités aux voyageurs.

Tels sont les monuments et les richesses qui, répartis sur les deux rives du Nil, composaient la Thèbes aux cent portes. La conquête de l'Égypte par Cambyse, 522 ans avant Jésus-Christ leur porta une première atteinte, sans cependant avoir des résultats aussi désastreux qu'on l'a pensé. Thèbes se releva sous le règne des Lagides. Philadelphe, les Évergètes et Philopator se distinguèrent particulièrement dans cette œuvre réparatrice. Ce furent les Turcs, ce sont les voyageurs européens, les uns par insouciance, les autres pour la satisfaction de leur ridicule vanité, qui ont eu le triste privilége de détruire presque une œuvre immense que le temps avait en partie respectée sous un ciel admirablement conservateur [1].

1. Lettres écrites d'Égypte en 1838 et 1839, par Nestor l'Hôte. — Champollion, les Monuments de l'Égypte. — Précis des opérations relatives au transport de l'obélisque de Louqsor lu à la séance publique de l'Institut, 3 août 1832, par M. de Laborde.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIII

DE THÈBES A LA PREMIÈRE CATARACTE. — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE. — MÉHÉMET-ALI.

Les débris d'une jetée antique et quelques autres vestiges de constructions sur les bords du Nil semblent témoigner que le village de Louqsor fut dans l'antiquité le port de Thèbes, comme il l'est encore de nos jours. Ma cange m'y attendit une semaine pendant que j'explorais les deux rives du fleuve. Enfin, il fallut reprendre le cours de ma navigation, et je quittai, non sans regret, la splendide cité des Pharaons pour poursuivre le cours de mon voyage jusqu'aux cataractes. Peu de villes, peu de monuments pouvaient m'intéresser après Thèbes; d'ailleurs les lieux qui me restaient à parcourir jusqu'à Assouan étaient de peu d'importance.

Le premier qui s'offrit à nous fut Erment avec son temple construit au temps de Cléopâtre; Esné, remarquable par un édifice semblable, dont l'architecture est fort belle, mais dont les sculptures sont, au dire de Champollion, d'un fort mauvais goût. Esné est l'une des villes que le Nil menace d'emporter dans les changements qu'il fait subir à son cours; et cette crainte a causé la destruction d'un vieux temple dont les matériaux ont servi à renforcer les quais qui protégent la ville contre le fleuve.

Edfou, *Apollinopolis magna*, sur la rive gauche, a un grand temple presque intact, dont les sculptures sont mauvaises. Cet édifice, bien qu'à moitié enfoui dans le sable, domine encore toute la contrée, et c'est pourquoi on l'appelle *Kala*, la citadelle. Son péristyle est immense, mais les faces latérales et les entrées sont masquées, de même que les toits sont couverts par les huttes des Fellahs. Le sanctuaire est entouré d'un mur très-élevé qui avait sans doute pour destination de le soustraire aux regards des profanes. L'extérieur et l'intérieur en sont également couverts d'hiéroglyphes. De beaux escaliers pratiqués dans l'intérieur conduisent aux plates-formes. De l'autre côté du fleuve, à la petite ville d'El-Kalb, s'ouvre une vallée qui va du Nil à la mer Rouge, et conduit au port de Bérénice, aujourd'hui détruit. M. Cailliaud l'a parcourue en 1816, et y a retrouvé des mines d'émeraude mentionnées par les anciens. Le même voyageur rencontra un grand nombre de routes croisait celle qu'il avait suivie et attestait un travail prodigieux : là se dressaient des temples semblables à ceux de la vallée du Nil, et ornés, de même, de sculptures et de peintures. Deux années plus tard, Belzoni a suivi la même route et constaté l'exactitude de ces observations. Les ruines d'un temple et de palais marquent l'emplacement où la reine Bérénice fit bâtir une ville maritime à laquelle elle donna son nom.

A peu de distance au sud d'Edfou, la vallée du Nil se resserre, et des rochers

Digitized by Google

de grès d'une grande élévation sont suspendus sur les deux bords du fleuve. Tous ces rochers sont percés de vastes carrières dont les plus étendues sont celles de la rive droite. On y distingue encore les routes anciennes qui les traversèrent, et sur lesquelles on peut suivre le sillon tracé par les roues des chars. Quelques-unes de ces excavations ont six cents pieds de long, sur trois cents de large et quatre-vingts d'élévation. De là sans doute sont sortis les matériaux des monuments d'Edfou, d'Esné et peut-être de Thèbes. La plupart de ces carrières ont ensuite été couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. « Les arêtes en sont tellement vives, les éclats tellement frais, observe un voyageur, qu'on dirait que l'artiste n'a quitté ses travaux qu'hier et qu'il doit les reprendre demain; et cependant cet hier date de 2000 ans, et ce lendemain ne doit jamais venir. » Plusieurs des bas-reliefs ont été jadis recouverts de peintures; et au milieu de blocs à demi détachés, on aperçoit un sphinx inachevé.

Koum-Ombai, misérable village à l'est, possède un temple d'une belle architecture et dont les ruines sont d'un effet imposant. Cet édifice date du temps des Lagides. C'est à cet endroit que l'Égypte change entièrement d'aspect; à ses montagnes calcaires, succèdent des masses de granit dont la couleur sombre se détache sur la verdure du paysage, et où partout on retrouve l'empreinte du tout-puissant génie des anciennes races qui peuplèrent l'Égypte, soit que ces montagnes aient subi de larges entailles et fourni les matériaux de monuments gigantesques, soit qu'elles aient été sculptées elles-mêmes et chargées d'hiéroglyphes.

Assouan, qui s'élève en ces lieux, est la dernière ville d'Égypte comme l'antique Syène qu'elle remplace était la dernière ville de l'empire romain; ce n'est qu'une méchante bourgade de terre dans laquelle végète, sous des huttes chétives, une misérable population de trois à quatre mille Fellahs, mélangés à quelques Ababdés et à des Barabras, tribus indigènes des pays environnants. De loin cependant les maisons d'Assouan, étagées et entremêlées de bouquets de verdure présentent un air d'aisance quand on arrive par le fleuve; mais bientôt cette trompeuse apparence de prospérité s'évanouit, et laisse apparaître dans leur triste réalité des masures qui achèvent de s'écrouler parmi des monceaux de décombres. Une partie de la ville, qui fut habitée jadis par les Sarrasins, couvre de ses maisons en ruines les flancs d'une colline élevée; on y remarque des débris de tours et de constructions romaines. Quant à la ville de Syène, les catastrophes dont, à plusieurs reprises, elle fut le théâtre, n'ont laissé rien subsister des édifices qui la décoraient. Les restes d'un môle restauré plusieurs fois, et ceux d'un petit temple enfoui, dédié aux Dieux de la cataracte, sont, avec les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les rochers, les seuls vestiges qu'on y rencontre encore.

Un étroit canal, qu'on passe à gué dans la saison des basses eaux, sépare Assouan de l'île Éléphantine. Les monuments qu'on y admirait encore au temps de l'expédition française ont disparu; convertis en chaux, ils ont servi à blanchir

Digitized by Google

les casernes et les magasins construits avec leurs débris. Vers le sud, on voit des fragments de murailles très-anciennes. Les différents noms donnés par les Arabes à Éléphantine signifient île des Fleurs. Cette dénomination est justifiée par les groupes de palmiers, de mimosas, de nopals, par les jardins et les champs cultivés au milieu desquels les eaux fécondantes du Nil entretiennent une luxuriante végétation.

Au-dessus d'Éléphantine, le Nil, resserré entre deux murailles de rochers granitiques, coule avec fracas sur un barrage naturel formé par des écueils et des îlots; ce sont les fameuses cataractes de Syène, nommées *chellal* par les Arabes. La largeur du fleuve, en cet endroit, est d'un kilomètre, et son inclinaison de sept à huit pieds; les tourbillons qui y existent au temps des basses eaux rendent la navigation très-pénible sinon impossible; dans les grandes eaux, au contraire, les chutes disparaissent entièrement, et le Nil acquiert une telle extension que les bateaux grossiers et les radeaux des Nubiens y passent, mais non sans dangers. Ceux des voyageurs qui ont remonté le fleuve jusqu'à Philé, se donnent ordinairement les émotions de ce passage. C'est une entreprise qui exige des *reis* ou patrons de barque habiles, et d'intrépides rameurs. Au milieu des écueils sans nombre de la cataracte, on courrait le risque d'être brisé contre les rochers si la barque enlevée à propos, ne glissait sur le gouffre assez rapidement pour échapper aux brusques étreintes du tourbillon. Cette émouvante navigation dure une heure et demie, mais le véritable danger est l'affaire d'un instant. La mélancolique complainte des rameurs pendant le trajet aventureux mêle un charme singulier à l'émotion du passage : courbés sur leurs avirons, ils chantent pour s'encourager; l'un d'eux commence sur un mode à la fois expressif et simple, et tous les autres reprennent le refrain en chœur.

Le rétrécissement extrême de la vallée du Nil, au point où se trouve la cataracte, fait disparaître la culture de chaque côté; les îles ne sont habitées que par de pauvres pêcheurs, et rien, si ce n'est les hiéroglyphes et les débris qui jonchent la terre, ne rappelle aux environs de Syène la splendeur des anciens jours. Seule, l'île de Philé semble sortir du sein des eaux brillante de verdure et de fraîcheur, et couverte de palmiers et de temples. Ses pylônes majestueux, ses colonnades éblouissantes se détachent du milieu des groupes d'arbres dont ils sont entourés, et produisent un site gracieux, auquel l'opposition de la nature désolée qui l'environne ajoute un nouveau charme.

C'est à Philé que nos soldats cessèrent de poursuivre les Mameluks auxquels Desaix n'avait pas laissé un instant de relâche. Ils ne voulurent pas quitter ces lieux auxquels leurs victoires venaient de donner une nouvelle célébrité, sans y laisser un témoignage de leur présence; au milieu des inscriptions, muettes encore, dont l'un des pylônes était chargé, ils gravèrent sur un entablement de granit cette légende : « L'an VI de la République, le 13 messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis vingt jours après les Mameluks en fuite aux Pyramides, Desaix, comman-

Digitized by Google

dant la première division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII. Les généraux de brigade Davoust, Friand et Belliard, Donzelot chef de l'état-major, Latournerie commandant d'artillerie, Eppler chef de la 21e légère. Le 13 ventôse an VII de la République, 3 mars, an de Jésus-Christ 1799. »

Aujourd'hui encore, comme dans les temps anciens, c'est à Philé que se trouvent les limites de l'Égypte. Mon long voyage était terminé, il ne me restait plus qu'à descendre le Nil et à regagner la France. Mais avant de quitter l'Égypte, il ne sera pas inutile peut-être de dire quelques mots sur le règne de Méhémet-Ali et sur l'état actuel de cette contrée.

Personne n'ignore que l'Égypte fut conquise à la foi musulmane dans le VIIe siècle de notre ère par Amrou, lieutenant du kalife Omar; ce fut ce général qui, pendant six mois, fit chauffer les bains d'Alexandrie avec les livres que possédait encore son immense bibliothèque. Les Ommiades, puis les Abassides, conservèrent l'Égypte jusqu'en 868. A cette époque, le gouverneur qui lui avait été donné, Ahmed-Ebn-Touloun, se rendit indépendant de Bagdad; mais ce ne furent pas ses descendants qui lui succédèrent; les Fatimites, maîtres du littoral africain qui formait l'ancienne Cyrénaïque, s'emparèrent du Delta, d'Alexandrie, de toute la vallée du Nil, et ce fut un de leurs kalifes, Djouhar, qui bâtit, vers l'an 970 de J.-C., *Mers-el-Kahirah* (la capitale victorieuse), la ville que nous appelons le Caire. La nouvelle dynastie eut de longs jours de prospérité, mais elle était tombée dans la faiblesse et l'avilissement quand apparurent vers le milieu du XIIe siècle, Noureddin et son neveu Saladin. Le règne de cet émir célèbre donna à l'Égypte quelques années de prospérité et de gloire; ses successeurs repoussèrent l'invasion des Francs; on sait comment saint Louis, maître de Damiette, fut battu et fait prisonnier à la bataille de la Mansourah; cependant la famille des Ayoubites, c'était le nom des descendants de Saladin, s'éteignit dans sa gloire, et un chef de ces mameluks qui, à la journée de Mansourah, avaient sauvé l'Égypte, Beybars, commença la dynastie des mameluks baharites; puis la garde mameluke qui, créée originairement pour défendre la personne du souverain, avait complété ses empiétements par l'usurpation du trône, fut renversée à son tour en 1382 par la garde circassienne, que l'un des Baharites avait formée pour opposer un contre-poids aux mameluks. Ce fut sur ces derniers maîtres que l'un des successeurs du conquérant de Constantinople, Sélim, s'empara, en 1517, de l'Égypte, qui depuis ce temps est restée sous la domination de la Porte, non cependant sans avoir fait plus d'une tentative pour rejeter son joug. Les plus célèbres des pachas qui se sont efforcés d'échanger contre un pouvoir définitif leur autorité précaire, sont le fameux Ali-Bey, et notre contemporain Méhémet-Ali.

Le premier se fit nommer par le chérif de la Mecque *sultan roi d'Égypte et dominateur des deux mers;* il s'arrogea le droit de battre monnaie, et usurpa toutes les autres prérogatives de la royauté. Il rêvait la fortune du chef des

Digitized by Google

Ayoubites; la trahison d'un de ses généraux renversa tous ses plans, Ali-Bey fut assassiné; le sultan conserva sur l'Égypte sa suzeraineté nominale, et la campagne de Bonaparte fit un moment diversion aux desseins rebelles des successeurs d'Ali.

Parmi les Musulmans qui se distinguèrent le plus par leur bravoure dans les combats contre l'armée française, se trouvait un pacha à deux queues, né en 1769, la même année que Bonaparte, non dans le pays qu'il défendait contre l'invasion étrangère, mais dans la Turquie d'Europe, à Kavala en Macédoine. Ce jeune officier s'appelait Méhémet-Ali; c'était le futur ami de la France, le futur vice-roi d'Égypte. Méhémet devait son grade à sa valeur; il continua, après le départ des Français, à servir dans l'armée du pacha, et de cette époque doit dater contre les mameluks qu'il combattit alors, l'inimitié devenue si fatale à ces tyrans militaires. Sa renommée devint bientôt si grande, et son ambition fut si manifeste, que le pacha jugea prudent d'éloigner ce futur rival; mais telle était aussi son influence en Égypte, que les habitants du Caire se révoltèrent à la nouvelle de son départ. Les ulémas et les cheiks dépêchèrent un ambassadeur extraordinaire au divan pour lui faire savoir que Méhémet seul pouvait rétablir en Égypte l'ordre et la tranquillité. Celui-ci, qui depuis longtemps convoitait le poste rempli par son protecteur, et qui mettait en jeu pour y parvenir tous les ressorts de la ruse et de l'intrigue, réussit en 1806 à se faire élever à la dignité de pacha à trois queues, et obtint la même année le gouvernement de l'Égypte. Aussitôt il organisa le pays et disciplina ses troupes, puis il expulsa les Anglais qui s'étaient emparés d'Alexandrie, et força le bey des mameluks à rentrer dans l'obéissance. Quatre années plus tard, en 1811, pour prévenir toute nouvelle rébellion de ce corps redoutable, il le fit massacrer. Les mameluks, convoqués à la citadelle du Caire le 1er mars 1811 à l'occasion de l'investiture de Toussoum-Pacha, l'un des fils de Méhémet, furent cernés dans le chemin creux qui conduit à la porte de la citadelle, et les soldats albanais, embusqués derrière les murailles, les firent tous tomber sous leurs balles. Un seul était resté dans la cour du palais; au bruit de la fusillade et des cris de carnage, il comprit l'acte horrible qui s'accomplissait; ne pouvant fuir par aucune issue, il couvrit de son turban les yeux de son cheval, et le lança du haut de la citadelle. Dans cette chute de quatre-vingts pieds, le cheval fut tué, le cavalier meurtri parvint à se traîner jusqu'à une maison qui lui donna asile; mais, quelques jours après, il fut saisi et décapité. De tous les mameluks Méhémet n'épargna que les soldats français qui avaient pris, en 1802, du service dans ce corps.

Cette sanglante exécution mit fin aux désordres intérieurs qui agitaient l'Égypte, et permit à Méhémet de préluder à ses projets d'agrandissement par des réformes utiles et des expéditions militaires. L'ambitieux pacha avait trouvé auprès de lui, dans son second fils Ibrahim, un homme capable de comprendre ses desseins, et de les servir. Une armée fut confiée à cet habile lieutenant pour réduire les Wahhabites : cette expédition avait pour but, dans la pensée de

Digitized by Google

Méhémet, d'étendre son influence sur toute l'Arabie, et de lui faire mériter le titre de protecteur de la religion. Ibrahim la dirigea avec activité et succès; il entra en vainqueur dans les villes possédées par les Arabes Wahhabites, et s'empara de la personne de leur chef. Quelques années plus tard, la Nubie et le Sennaar furent conquis par un autre fils du pacha.

Cependant Méhémet lui-même ne restait pas inactif; entouré d'officiers européens, et surtout d'ingénieurs français, il organisait l'administration, les forteresses, la flotte, exerçait ses soldats, et empruntait à notre civilisation le télégraphe, les fusées à la Congrève et les procédés de son industrie : l'olivier et le mûrier furent naturalisés en Égypte, et le pacha fit établir des fabriques de sucre, des manufactures de salpêtre, des fonderies de canons; enfin le vice-roi favorisa l'introduction de la vaccine. Des avantages furent accordés aux Européens qui s'établirent dans le pays, ainsi que des encouragements aux voyageurs. Le canal Mahmoudié fut ouvert, les travaux d'endiguement du Nil, dont il a déjà été parlé, furent entrepris. Une révolution tout entière s'accomplit dans les habitudes de l'Égypte. A ce moment survint la guerre de l'indépendance hellène, dans laquelle Méhémet sut gagner l'île de Crète, qui lui fut donnée à la fin des hostilités par le sultan.

Les embarras dans lesquels la guerre de Grèce avaient mis la Porte-Ottomane, et sa faiblesse à la suite des cruelles défaites qu'elle avait essuyées, parurent à Méhémet une occasion favorable pour acquérir une complète indépendance. Ibrahim fut envoyé en Palestine et en Syrie à la tête de la belle armée, que vingt-cinq ans d'une habile organisation avaient donnée à l'Égypte. Le fils de Méhémet déploya une habileté vraiment remarquable : Jaffa, Beyrouth, Alep, Damas, tombèrent en son pouvoir. Le sultan ému enfin de ce nouveau péril, envoya une armée considérable. Ibrahim marcha à sa rencontre à la tête des vieilles bandes égyptiennes, il l'atteignit sur les bords de l'Euphrate et la battit à Nézib. Puis, continuant à partager les fatigues de ses soldats dans les marches du désert, comme dans les périls de la mêlée, il revint soumettre les montagnards du Liban et du Carmel; maître alors de toute la contrée, il organisa sa conquête et y établit un ordre que depuis de longs siècles cette région ne connaissait plus. Les brigandages des tribus arabes furent réprimés, et le nom d'Ibrahim devint redoutable même aux nomades pillards, qui campent sur les ruines de Palmyre. Tous les voyageurs qui ont parcouru la Syrie et la Palestine au temps de l'occupation égyptienne, sont unanimes dans leurs éloges pour le pacha; sa justice, à vrai dire, était souvent sommaire et sa conduite toujours arbitraire; mais c'était déjà beaucoup qu'un prince oriental surveillât les chefs et les gouverneurs qu'il avait nommés, et fît porter sur les moindres détails de l'administration son infatigable activité. La seule mesure qui souleva en Syrie la réprobation, et qui aliéna à Ibrahim les Maronites et surtout les Druzes, fut la conscription à laquelle personne n'échappait; mais le pacha s'inquiétait peu des plaintes, il distribuait dans son armée les nouveaux soldats qui, entendant sans

Digitized by Google

cesse les louanges du chef, car Ibrahim était chéri de ses troupes, finissaient eux-mêmes par être convertis à son admiration.

De la Syrie, Ibrahim eût sans doute envahi l'Asie Mineure; peut-être eût-il été plus loin encore, et l'eût-on vu établir sur le trône de Constantinople une dynastie nouvelle, si l'Europe ne fût à ce moment intervenue dans le grand démêlé du vassal infidèle avec son suzerain. L'Angleterre prit parti pour le sultan et parut devoir entraîner dans son alliance le reste de l'Europe, la France au contraire prit parti pour le réformateur Méhémet-Ali. Un moment on put croire qu'une guerre universelle sortirait de cette question d'Orient, toute différente de celle qui met aujourd'hui les armes aux mains de l'Europe. La France en embrassant la cause du progrès et des réformes en Orient, paraissait suivre le parti le plus généreux, en même temps elle fermait l'Égypte à l'Angleterre. On ne peut se dissimuler cependant que sous de spécieuses apparences de justice et de bonne politique, elle commettait une faute grave; son ennemi aujourd'hui n'est plus l'Angleterre. Qu'importe à la France, qui ne possède pas de territoires en Asie et qui n'a presque pas d'intérêts commerciaux dans ce continent, que l'Angleterre le possède ? Ne voyait-elle pas que ruiner le sultan, affaiblir dans les Indes la puissance de l'Angleterre, c'était uniquement servir les intérêts de la Russie, ennemi nouveau et plus redoutable? Cette politique fut abandonnée. Ibrahim chassé de Syrie par les Anglais renonça à ses vastes desseins, et les traités de 1840 et 1841 replacèrent l'Égypte sous la domination nominale de la Porte. Méhémet sauva cependant de ce désastre l'hérédité du titre de vice-roi dans sa famille.

Les ambitieux efforts de Méhémet-Ali, furent le dernier exploit de sa longue carrière. Ibrahim, le compagnon de sa vieille gloire, le complice de ses grands desseins, le précéda dans la tombe. Lui-même perdit les forces de sa vive intelligence; il devint un vain jouet dans les mains des femmes et des eunuques. Une fois cependant un éclair de folle énergie passa dans sa tête, ce fut lorsqu'il apprit la Révolution française de 1848. Aussitôt il voulut armer ses vaisseaux, embarquer ses soldats pour descendre en France et ramener le vieux roi proscrit, qui un seul jour lui avait tendu la main. Ses ministres furent assez sages pour empêcher cette chevaleresque et ridicule entreprise. Peu après le grand Méhémet mourut, laissant la vice-royauté à l'un de ses petits-fils, le moins capable dit-on, de comprendre et de poursuivre ses grands desseins, Abbas-Pacha s'est résigné à subir l'influence anglaise, puis il a admis, non cependant sans opposition, le *tanzimat*, c'est-à-dire l'ensemble des réformes de Mahmoud et d'Abdul-Medjid; c'était implicitement reconnaître au sultan plus d'autorité sur l'Égypte que n'en eût jamais admis Méhémet. Mais aujourd'hui la cause du monde et de la civilisation est servie par ce bon accord du vice-roi avec le sultan; ce serait un grand malheur que des embarras survinssent encore de ce côté, et l'Europe occidentale applaudit au généreux concours de l'Égypte à la guerre de l'indépendance turque contre la Russie. D'ailleurs Abbas gouverne en ce moment

Digitized by Google

l'Égypte ; nous sommes ses contemporains, ce n'est pas à nous, c'est à l'histoire, c'est à l'avenir de juger si sa conduite est digne de son grand prédécesseur, du Saladin de l'Égypte moderne [1].

CHAPITRE LXIV

NUBIE. — IBSAMBOUL ET LA DEUXIÈME CATARACTE.

La longue région que baigne le Nil dans le milieu de son cours, porte dès les temps les plus reculés le nom de Nubie. Strabon désigne les *Nubii* comme un peuple indépendant des Éthiopiens, et habitant la rive occidentale du fleuve depuis l'île de Méroé jusqu'à l'Égypte. De tous temps la ceinture de granit qui ferme à Philé la vallée du Nil, a établi une puissante ligne de démarcation entre les populations, les idiomes et même les produits naturels de cette contrée. Passé la première cataracte, le Nil se resserre et devient tortueux ; il prend un caractère particulier à la Nubie. Des montagnes noires percent les plaines de sable au milieu desquelles apparaissent de loin en loin de chétifs villages dans des bouquets de palmiers ; ce n'est plus le Nil aux rives fécondes, c'est encore un fleuve majestueux, mais coulant avec tristesse dans la solitude.

Les descendants des anciens *Nubii*, peuple venu sans doute de l'Orient à une époque reculée, car, de même que les Abyssins, ils ne présentent pas le type de la race nègre, ne sont pas les seuls habitants de cette terre ; des invasions successives, de longues révolutions dont la tradition et les monuments gardent le souvenir, ont mélangé les populations et produit des races nouvelles. C'est ainsi que les Barabras ou Kenous, que l'on rencontre pour la première fois à Éléphantine, et qui sont répandus sur les bords du fleuve, de la première à la deuxième cataracte, se distinguent par leurs traits, leur langage et leurs mœurs, des Arabes du désert et des Fellahs, avec lesquels ils sont en contact à Assouan, et des Noubas, avec lesquels ils se mêlent à la partie méridionale de leur territoire. Ils sont presque noirs, et cependant leurs lèvres minces, leur nez fin, leurs cheveux longs et légèrement crépus sans être laineux, tout désigne en eux le mélange de la race arabe avec la race nègre. Les enfants des deux sexes restent nus jusqu'à l'âge de puberté : les hommes sont comme les Fellahs vêtus d'une chemise bleue ; quant aux femmes, elles se drapent dans une immense pièce de toile, et, contrairement à l'usage musulman, elles ne se couvrent pas le visage et laissent voir leurs longs cheveux. Ne trouvant pas dans leur pays les ressources nécessaires à l'existence, la plupart des Barabras vont, dès leur jeunesse, chercher fortune en Égypte. Ils s'y mettent au service des Turcs et surtout des Francs,

1. Champollion-Cadalvène et Breuvery. — Voyage de M. le duc de Montpensier dans la Haute-Égypte, *Nouv. Ann. des Voy.*, t. LVII. — *L'Egypte sous Méhémet Ali*, par Felix Mengin, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

qui les recherchent pour leur vieille réputation de probité. Aussitôt qu'ils sont parvenus à réunir une petite somme, ils reviennent jouir au milieu de leur famille du fruit de leur travail; puis ils repartent pour gagner quelque argent, et ils prolongent ces alternatives de repos et de travail, jusqu'au moment où surviennent la vieillesse et les infirmités. Ceux d'entre eux qui ne quittent pas la Nubie, cultivent les bandes de terrain qui longent le fleuve et font avec les pays voisins des échanges de sel, de beurre, de henné et de légumes.

Comme les villages habités par les Fellahs égyptiens, les pauvres demeures des Barabras conservent dans les débris de monuments somptueux, les souvenirs lointains d'une époque de prospérité et de grandeur. Les monuments se pressent même plus, dit un voyageur, sur les bords du Nil nubien que sur le Nil d'Égypte. Au village de Deboud on retrouve non sans étonnement un temple construit à l'époque des Ptolémées, et restauré sous Tibère. Les hiéroglyphes qui y sont gravés y révèlent en outre l'existence d'un roi inconnu jusqu'ici. « Il s'appelait Atharramon, dit M. Ampère, et vivait probablement sous les premiers Ptolémées. Ce nom n'avait jamais été écrit avec d'autres caractères que les hiéroglyphes, avant d'être écrit en français dans la correspondance de Champollion. »

A cinq heures de distance au sud de Deboud, un autre temple d'une agréable architecture, mais en partie ruiné, s'élève à Gartach, sur une colline de grès, à peu de distance de la rive gauche du Nil. Toute la colline porte les traces d'une vaste exploitation; et au milieu des travaux confus et des collines taillées à pic par la main des hommes, se trouve dans un endroit écarté une porte sculptée sur le flanc du roc; elle donne entrée dans une niche revêtue de stuc jaune, et tout le rocher est couvert d'hiéroglyphes et d'inscriptions latines et grecques. Des ruines aussi signalent les villages de Teffah, appelés anciennement *Taphis* et *Contra Taphis*, et leur effet est rendu plus pittoresque par les bouquets de palmiers et de doums qui croissent parmi ces décombres. En cet endroit le Nil resserre ses bords, et, coulant entre deux murailles de granit, forme les rapides d'El-Kalabcheh. Les ruines de deux châteaux dominent encore ses rives. Un village d'une soixantaine de huttes porte le même nom que les rapides et s'élève au lieu où recommence la plaine, sur l'emplacement d'une grande ville. Les débris qu'on y retrouve datent seulement des Ptolémées; mais ils sont les plus magnifiques restes de cet âge récent. Si l'on n'était averti par les inscriptions hiéroglyphiques et par le style des bas-reliefs, on pourrait se croire chez les vieux Pharaons. Plusieurs cours encombrées d'immenses ruines, des colonnes énormes rappellent bien plus aux yeux l'époque à laquelle furent construits les monuments de Thèbes, que l'ère gréco-romain. Toute la région qui avoisine ces débris présente un aspect de tristesse et de désolation. D'énormes blocs de rochers interrompent fréquemment l'étroite ligne de culture, et de place en place on aperçoit les restes de jetées antiques formées de grandes pierres brutes, et destinées à protéger les champs exigus des habitants contre les hautes eaux.

Digitized by Google

Telle est, avec son triste mélange de huttes et de palais en ruines, avec ses alternatives de terrains cultivés et de masses de granit, la double rive du Nil après la première cataracte. Toute la Nubie présente le même spectacle, la même nomenclature inutile et monotone; bornons-nous donc seulement à demander aux voyageurs les descriptions des ruines les plus marquantes et le nom des localités les moins obscures.

Parmi les temples, celui d'Amada a semblé à M. Ampère un des modèles les plus achevés de l'architecture et de la sculpture égyptienne, à l'époque où les arts ont atteint leur perfection, c'est-à-dire au temps de Thoutmosis, sous la dix-huitième dynastie, 1700 ans environ avant J.-C. Rien de plus fini que les bas-reliefs peints et les hiéroglyphes qui couvrent les murs du temple d'Amada; les moindres détails sont rendus avec une finesse exquise. Malheureusement l'édifice est en partie ensablé; la base des murs est cachée.

« Derr, dit plus loin le même aimable et savant voyageur, est la capitale de la basse Nubie. Quelle capitale! on n'y trouve qu'une seule maison un peu respectable, c'est le palais de l'aga. En nous y rendant, nous trouvâmes sur notre chemin des femmes nubiennes enveloppées dans leurs longues robes flottantes. Elles ne voilaient pas très-exactement leurs visages, et on pouvait reconnaître que leurs cheveux étaient nattés, comme on le voit sur les monuments égyptiens. Nous trouvâmes aussi quelques tombes, à l'extrémité desquelles étaient placés un vase grossier et de petits cailloux... Les Nubiens ont conservé la coutume mahométane de s'engager par des vœux imprudents. Nous eûmes une occasion curieuse de nous en convaincre. Nous avions pris en quittant l'Égypte, un pilote nubien pour remonter le Nil depuis la première cataracte jusqu'à la seconde. Dans cet intervalle, le lit du fleuve hérissé de rochers, rend la navigation difficile; il faut être guidé par un homme du pays à travers des écueils, d'où le pilote égyptien ne saurait se tirer. Celui-ci reste donc oisif sur la barque ou règne le nouveau venu. Dans cette situation une querelle était survenue entre les deux pilotes au sujet de quelques feuilles de légumes destinées à leur souper, et le résultat de cette querelle avait été le vœu solennel fait par le pilote nubien, de renvoyer ses deux femmes ou de ne pas rester sur la même barque que le pilote égyptien. Soliman me fit part de cet événement d'un air consterné, en ajoutant : *c'est très grave*, expression doctrinaire qui me parut singulière dans la bouche d'un Arabe. Je ne compris pas d'abord toute la gravité de la situation. Je ne pouvais admettre que le pilote que nous avions loué pour nous conduire à la seconde cataracte et nous ramener à la première, sous prétexte d'un vœu se permît de nous abandonner à une direction qui ne nous donnait point de garantie. Je ne voyais pas ce que ses femmes avaient à faire là-dedans. Soliman m'expliqua qu'on ne pouvait revenir sur un vœu, et me peignit le malheur de ces pauvres femmes et de leurs enfants. Je commençai à juger la chose plus sérieuse qu'elle ne m'avait semblé l'être d'abord, et il fut décidé qu'on soumettrait la difficulté à l'aga. On se rend chez lui, il écoute gravement et répond : « Cet homme a eu

Digitized by Google

tort de s'engager ainsi, mais je ne puis exiger de lui qu'il rompe son vœu ; tout ce que je puis faire pour vous c'est d'ordonner qu'on lui applique cinq cents coups de bâton. » Nous nous gardâmes de profiter de l'offre obligeante de l'aga. En quittant l'autorité civile, nous rencontrâmes l'autorité religieuse, le mufhti en personne. On lui expose le fait; même réponse, sauf l'offre des coups de bâton : « il a eu tort de s'engager par ce vœu, mais on ne peut revenir sur un vœu. » Et nous voilà de retour à notre barque, ne sachant comment faire pour avoir un pilote sans mettre dans la rue deux familles. Nous ne pouvions céder à cette fantaisie qu'avait eue le Nubien de sacrifier notre sécurité à un mouvement d'humeur contre son camarade, et nous lui déclarâmes qu'il resterait sur notre barque. Il fallut voir alors la consternation de ce malheureux, il se résignait, mais comme on se résigne à la mort. Heureusement nous trouvâmes un expédient pour ne pas troubler son bonheur domestique ; nous le fîmes passer sur la barque de nos amis où était aussi un pilote nubien. Grâce à cet ingénieux échange, le malheureux père de famille ne fut pas forcé de manquer à son vœu, et tout fut arrangé. Ses femmes et ses enfants ne se doutaient pas du danger qu'ils couraient dans ce moment-là. »

Derr conserve les restes d'un temple qui fut creusé dans le roc par ordre de Ramsès le Grand. Au-dessous de Derr, Ibrim est remarquable à la fois par ses quatre grottes ouvertes dans le rocher et parce que ce lieu fut la limite que ne dépassèrent jamais les conquérants grecs et romains.

Les antiquités les plus remarquables de toute la Nubie sont celles d'Ibsamboul. M. Champollion a dit, en parlant du grand temple, que c'est une merveille qui vaut à elle seule tout le voyage de Nubie. C'est à l'illustre Burkhardt que revient l'honneur d'avoir signalé l'existence de ce monument ; il n'y pénétra cependant pas, et ce fut Belzoni, le premier parmi tous les Européens, qui parvint à y entrer le 1er août 1817. Voici un résumé de la description que M. Ampère fait de cette merveille :

En approchant d'Ibsamboul on voit de loin les têtes des colosses sortir du sable comme des rochers, l'une d'elles aperçue du fleuve, semble la statue entière d'un géant mutilé. Deux rochers d'une grande hauteur plongent dans le Nil leurs parois à pic ; entre eux est un champ de sable incliné vers le fleuve. C'est dans ces rochers qu'ont été creusés les deux temples ou grottes magnifiques d'Ibsamboul. Dans le premier est taillé le petit temple, et des deux côtés de la porte six colosses debout sont sculptés dans le roc ; ce sont des effigies du grand Rhamsès et de sa femme la reine Nofreari. Entre ces statues, des contre-forts ont également été sculptés dans le roc, et on y voit gravés des hiéroglyphes dont quelques-uns ont deux pieds de long et six pouces de profondeur. Le petit temple était consacré à la déesse Athor dans laquelle les Grecs croyaient retrouver leur Aphrodite. Cependant elle rappelle Isis par ses attributs et sa coiffure. Comme Isis, elle est mère d'Horus, et souvent il serait impossible de distinguer ces deux déesses si l'on n'était éclairé sur ce point par la légende hiéroglyphique. Une par-

Digitized by Google





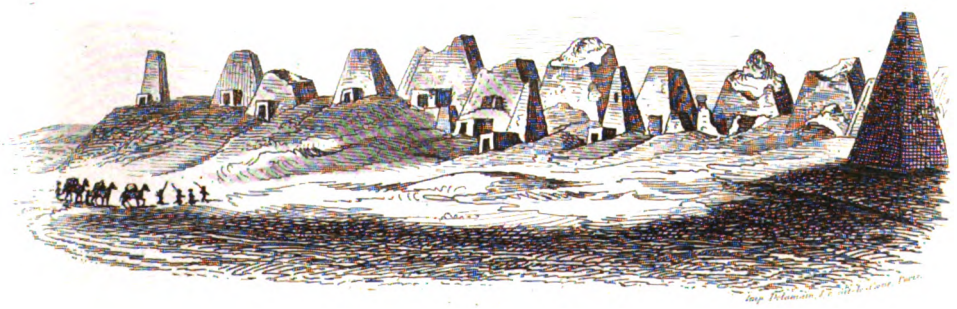
PYRAMIDES DE MEROE

Digitized by Google

Digitized by Google



IBSAMPOUL



PYRAMIDES DE MÉROÉ.

Publié par Furne à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

ticularité remarquable distingue ce temple de tous les autres temples égyptiens. Il a été creusé dans le roc par Rhamsès et sa femme, la reine Nofreari, dans une pensée de tendresse conjugale, gracieusement traduite par les hiéroglyphes. La grande inscription tracée sur les contre-forts extérieurs avertit que : « le fils du Soleil a construit ce monument pour sa royale épouse. » En revanche, dans la dédicace gravée sur l'architrave, à la suite de la légende ordinaire de Rhamsès, on lit : « Sa royale épouse qui l'aime, Nofreari a construit cette demeure dans la grotte de la pureté. » A l'intérieur on ne voit pas, comme dans le grand temple, des représentations de batailles et de triomphes. Seulement, des deux côtés de la porte, le Pharaon est représenté offrant aux dieux un ennemi qu'il a saisi par les cheveux; tandis qu'il lève sa hache victorieuse sur ce représentant d'une race vaincue, la reine est présente et semble participer à la gloire de son époux. A part ces deux tableaux, qui signalent le conquérant, on ne voit sur les murs du petit temple d'Ibsamboul que des scènes religieuses dans lesquelles figurent Rhamsès et Nofreari. Aux deux côtés de chacun des six piliers à tête de vache, soutenant la montagne qui sert de toit à la plus grande salle, sont placées en regard l'une de l'autre la légende du roi et la légende de la reine. La plupart des détails de la décoration du temple expriment l'idée de l'égalité conjugale, idée en général si étrangère à l'Orient, mais qui ne le fut pas à la vieille Égypte.

Du petit temple pour arriver au grand, il faut traverser une nappe de sable qui descend vers le Nil comme un fleuve. Les colosses assis auprès desquels ceux du petit temple ne méritent plus ce nom, sont adossés à la montagne dans laquelle ils ont été taillés, et dont ils ne sont pas détachés. Ce sont des portraits gigantesques de Rhamsès le Grand. L'aspect de ces géants enfouis en partie dans le sable, est d'un effet extraordinaire. On est en face de ces grandes figures, entre le Nil roulant au fond de son lit abrupt et les rochers noirs qui se dressent au-dessus du sable; c'est un tête-à-tête étrange au milieu de la plus profonde solitude. En pénétrant dans le grand temple par la montagne dans laquelle il est creusé, on voit d'abord une pente rapide formée par le torrent de sable qui s'est engouffré là silencieusement pendant des siècles. On descend cette pente, et, dans le demi-jour qui tombe par la porte d'entrée comme par un soupirail, on aperçoit huit colosses-piliers qui ont été sculptés dans la masse intérieure de la montagne dont ils faisaient partie, et que maintenant ils soutiennent avec leurs têtes. Ils offrent encore l'image toujours reproduite de Rhamsès; le noir des yeux et des sourcils les fait paraître vivants, en même temps que les bras croisés sur la poitrine, et toute leur attitude exprime le recueillement. Cette expression d'un recueillement qui dure depuis plus de trois mille ans, cette silencieuse immobilité des statues séculaires qui portent les montagnes en priant, ce roi, qui est à la lettre le pilier du temple, tout cela plonge dans une émotion religieuse. « Je considère une à une les peintures qui décorent les trois grandes salles et les seize salles plus petites du temple, ces peintures encore si fraîches qu'elles font dire aux Arabes : « Il semble que les ouvriers n'ont pas encore eu le temps de se

Digitized by Google

laver les mains depuis qu'ils ont terminé leur travail. » Je m'enfonce, je m'oublie dans ces demeures souterraines, je vais des grandes salles aux petites chambres latérales, j'admire partout le majestueux style de l'époque du grand roi, je contemple les colossales cariatides; je marche au milieu de cette armée de géants, je me tais comme eux ; j'écoute leur silence solennel, puis je me figure qu'ils l'ont rompu quand ils étaient séparés du jour et de l'air, ensevelis dans la profondeur de la montagne. Qu'ont-ils pu se dire durant les siècles de cet'e longue nuit? »

La même inspiration n'a pas présidé à la disposition des deux temples; dans le plus grand l'image de Rhamsès est partout reproduite et domine seule. A la porte, dans le temple, dans le sanctuaire, il est assis parmi les dieux; les parois de la grande salle sont couvertes de peintures qui représentent ses batailles et ses triomphes. Les autres salles le montrent en adoration devant les dieux Ammon et Horus auxquels est consacré le temple. Le premier de ces dieux occupe le côté droit, le second le côté gauche du temple.

Les monuments d'Ibsamboul ne sont pas le début de l'architecture égyptienne; creusés sous la dix-neuvième dynastie, au temps de la plus grande splendeur de l'empire des Pharaons, ils sont contemporains des merveilles de Thèbes. Les hiéroglyphes y sont en général d'une grande dimension, sculptés et peints avec une extrême finesse dans les moindres détails. M. Ampère a remarqué que ceux qui représentent une partie du corps sont rouges; que le noir est la couleur de ceux qui désignent l'Égypte, dont la terre mérita en effet d'être appelée *Kemi* (la noire); l'hiéroglyphe de l'eau est bleu; le jaune, et quelquefois le rouge et le blanc, sont la couleur des signes qui se rapportent à la lumière.

Telles sont les merveilles de cet Ibsamboul, la Thèbes de la Nubie. D'autres ruines sont encore éparses sur les bords du Nil, mais elles n'offrent que peu d'intérêt en comparaison des temples gigantesques qui les précèdent. Si on continue à remonter le fleuve, les œuvres des hommes deviennent de plus en plus rares sur ses bords, et la nature prend en même temps un caractère plus sauvage; c'est l'Égypte, c'est la civilisation des temps passés qui disparaissent graduellement pour faire place aux contrées difficiles, aux populations primitives de l'Afrique intérieure. Ouadi-Halfah et la seconde cataracte forment l'une des limites entre ces régions distinctes. Ouadi-Halfah est un petit village dont le nom signifie la *vallée des joncs*, et qui n'a aucune importance. Des rochers et une quantité considérable d'îlots couverts d'arbrisseaux et de végétation y forment la seconde cataracte; les chutes du Nil occupent une longueur d'environ trois lieues, pendant lesquelles les eaux écumantes au milieu des rochers noirs et des îlots rougeâtres, forment un agréable contraste; c'est là à peu près tout le charme de la cataracte, car ses chutes les plus considérables ont seulement quelques mètres, et ne font que rappeler la cataracte d'Assouan[1].

1. La Nubie, par J.-J. Ampère, *Revue des Deux Mondes*, janv. 1849

Digitized by Google

CHAPITRE LXV

DONGOLA. — MÉROÉ. — KARTHOUM.

Au-dessous de la seconde cataracte, les scènes de la nature sont plus sauvages, l'homme est plus inculte et se présente avec des allures libres et rudes. Aux dattiers, élégante et monotone parure des rives du fleuve, se mêlent des arbres nouveaux : le gommier, l'achar, le tamarisc, l'osier, croissent parmi les palmiers et ombragent encore de riches moissons sur la lisière verdoyante mais étroite qui forme la vallée du Nil. Puis, pour peu qu'on s'éloigne du fleuve, tout change : nulle trace de culture, nuls vestiges d'habitations; point de sentiers tracés; quelques arbustes rabougris, quelques puits placés à de longs intervalles rompent seuls l'uniformité du désert. Le tableau d'une éternelle stérilité se présente aux regards au milieu d'immenses plaines sablonneuses, d'énormes amas de pierres et de montagnes escarpées; çà et là des blocs de rochers servent d'appui aux dunes de sable que le vent amoncelle derrière eux. Au milieu de cette nature désolée, les caravanes qui se dirigent vers les pays plus méridionaux du Darfour du Kordofan ou du Sennaar, les rares voyageurs qui ne suivent pas le grand chemin du Nil, accomplissent sur leurs chameaux une marche de quelques heures, puis au moment où le soleil darde ses rayons, ils plantent leurs tentes, attendant, comme les nomades de l'Arabie, que la fraîcheur du soir leur permette de continuer leur voyage.

Les plaines du Dongola sont cependant exemptes de cette stérilité; une ville, si toutefois on peut appeler de ce nom un amas de huttes en treillages de bois recouverts de paille ou de tiges de douras, a été bâtie à quelque distance du fleuve, il y a une trentaine d'années, et chaque jour elle prend plus d'extension. Méhémet, par ordre de qui elle fut bâtie, y a fait construire une forteresse pour la protéger contre les attaques des naturels. Les habitants du Dongola sont les descendants directs des anciens Éthiopiens mélangés avec les Barabras et d'autres tribus. Le visage ovale, le nez bien fait, les lèvres un peu épaisses, les yeux vifs, le teint de bronze, les cheveux crépus sans être laineux, la barbe rare, la taille moyenne, rappellent en eux les personnages constamment retracés sur les monuments de l'ancienne Égypte. Au milieu d'eux vivent des Arabes qui ont conservé la physionomie de leurs ancêtres, et qui se tiennent à l'écart des Dongolaoui et des Barabras; ils affectent même de mépriser ces derniers dont jamais ils ne parlent la langue.

Les voyageurs s'accordent à vanter la beauté des femmes, ils ont admiré de grandes jeunes filles à la taille svelte, aux yeux noirs et veloutés, aux poses à la fois simples et gracieuses, aux cheveux nattés comme à la cour des Pharaons.

Digitized by Google

Dans leur physionomie naïve et souriante, dans leur corps souple et élégant, dans cette gorge dont la forme est si pure que l'âge même ne l'altère que tardivement, ils ont retrouvé le modèle que cherchaient à imiter les artistes de l'ancienne Égypte. L'épaisse chevelure de ces femmes est tressée avec beaucoup d'art et ornée de corail et de cornaline; quelques-unes y suspendent un anneau d'argent qui leur tombe sur le front : hommes et femmes portent également une longue aiguille de bois ou de métal qui leur sert à arranger leurs nattes composées d'une infinité de petites tresses d'égale longueur et artistement travaillées.

Le vêtement des femmes consiste simplement en un morceau de toile drapé sur les épaules, autour du corps, et roulé autour de la ceinture. La plupart portent des bracelets d'argent, d'ivoire, ou même de cuir aux bras, et quelquefois même aux mains; les plus pauvres se contentent de bracelets de bois ou de verre. Les jeunes filles portent autour des reins un pagne en peau de gazelle découpée en lanière, et toujours ornée de petits coquillages blancs. Le costume des hommes se compose d'une chemise de toile à larges manches, et d'un morceau de coton roulé autour des reins. Ils portent au bras droit, dans un petit sac attaché au-dessus du coude, quelques menus instruments de toilette et quelques drogues odoriférantes. A leur bras gauche est suspendu de la même manière un poignard à deux tranchants; ils joignaient autrefois à cette arme un bouclier en peau d'hippopotame ou de crocodile, et des lances munies d'un fer quelquefois long de trois pieds; mais dans les provinces nubiennes soumises par le second fils de Méhémet-Ali, il a été défendn, de même qu'en Égypte, de porter ces armes.

Le Dongola est un pays que la nature a doté d'une grande richesse, et ses habitants pourraient vivre dans l'abondance s'ils n'étaient accablés d'impôts. Ils font par an deux récoltes; les premières semailles ont lieu en septembre, dès que le Nil commence à baisser, et la moisson a lieu en janvier; elle est aussitôt suivie de nouvelles semailles dont la récolte se fait au mois de mai. Malgré les misères de leur condition, les habitants de ce sol fertile se montrent bienveillants pour les étrangers; il suffit, pour entretenir la gaieté naturelle de leur caractère, de quelques dattes, du névite, vin qu'ils fabriquent avec ce fruit, et d'un peu de bilbil, sorte de bière épaisse dont ils font une de leurs boissons favorites.

Du Dongola au confluent du Nil avec l'Atbara, premier affluent de ce fleuve, des peuples dont les noms diffèrent, mais dont les habitants sont en partie les mêmes, habitent les deux rives du Nil jusqu'au-dessous de la cinquième cataracte. Leurs villages sont formés de huttes misérables, et les ressources de leur existence se bornent à de pauvres cultures, et à la possession de quelques troupeaux. Le seul lieu qui mérite d'être mentionné dans toute cette partie de la vallée, non pour son importance présente, mais pour les souvenirs qui s'y rattachent, est Napata, l'une des capitales de l'ancienne Éthiopie, ville qui marque la limite de l'invasion de Cambyse dans la vallée du Nil, un peu au-dessus de la quatrième cataracte. De cette ancienne résidence des rois éthiopiens, il reste des débris de

Digitized by Google

pylônes et de temples; plusieurs pyramides dominent le Nil sur sa rive gauche; des grottes sépulcrales taillées dans le roc s'y rencontraient aussi; mais les derniers voyageurs ne les ont pas retrouvées, elles ont été comblées par les sables. Au-dessous de Napata, quarante pyramides semblables à celles d'Égypte, si ce n'est qu'elles sont effilées et beaucoup moins considérables, étaient alignées sur le bord du fleuve. Il en subsiste encore quinze environ.

Au-dessous du confluent du Nil avec l'Atbara s'étend la fameuse presqu'île de Méroé. On sait que les anciens appliquaient d'une manière générale le nom d'Éthiopie à tous les pays situés au delà de la première cataracte, et que Méroé était considéré comme le centre et la capitale de cette contrée presque aussi célèbre que l'Égypte par ses arts et sa civilisation. Hérodote parle de cette ville; les autres géographes grecs, Diodore, Ératosthènes, Strabon, l'ont mentionnée après lui; notre fameux géographe d'Anville fixa, avec la sagacité qui le distinguait, la position probable de cette ville que M. Caillaud paraît avoir déterminée il y a vingt ans d'une manière positive. Ce voyageur regarde le lieu qui porte aujourd'hui le nom d'El-Marouk comme occupant l'emplacement même de la ville de Méroé. Des indications géographiques et astronomiques fournies par Strabon, et se conciliant avec les faits actuels, la ressemblance des deux noms, des vestiges de constructions antiques, motivent et confirment en même temps l'opinion de M. Caillaud. Les anciens ont fait de cette île de Méroé une description pompeuse; on y trouvait, disent-ils, des mines d'or, de cuivre, de fer et diverses espèces de pierres précieuses, de l'ébène et d'autres bois estimés. La ville de Méroé renfermait un temple célèbre d'Ammon; de nombreux sanctuaires étaient répandus sur toute l'île. Dans le temps de sa splendeur, sous ses quarante-cinq souveraines éthiopiennes, ce royaume pouvait lutter contre les plus puissants États; il mettait sur pied 250,000 guerriers, et on y comptait 400,000 artisans. La souveraineté était exclusivement dévolue aux femmes : les envoyés d'Auguste et de Néron purent vérifier à un demi-siècle de distance cette coutume. Aujourd'hui cette île fameuse n'est plus habitée que par quelques tribus arabes qui y cultivent la graine de doura, élèvent des chameaux, des moutons; quelques débris amoncelés de loin en loin témoignent seuls de la splendeur des siècles passés.

Sur le Nil, entre l'endroit où ce fleuve reçoit l'Atbara, et le lieu fameux où se réunissent les deux branches auxquelles les habitants de la contrée donnent les noms de *Bahr-el-Abiad* et de *Bahr-el-Azrak*, et que nous appelons Nil Blanc et Nil Bleu, s'élève, un peu au-dessus de la sixième cataracte, une petite ville qui porte le nom de Chendi, et à laquelle se rattache un fait intéressant de l'histoire d'Égpyte sous Méhémet-Ali. Le vice-roi avait envoyé, en 1821, son second fils Ismaël-Pacha, en Nubie, avec une armée, pour soumettre cette vaste contrée. Le jeune prince remonta la vallée du Nil, et parvint dans la Nubie supérieure jusqu'à la sixième cataracte. Chendi, qui était le premier marché de la Haute-Nubie, formait un petit État dépendant du Sennaar. Son chef ou melek, Nimr, essaya inutilement de résister aux Égyptiens; il fut vaincu; néanmoins il conserva une partie du

Digitized by Google

pouvoir souverain. L'année suivante il vint, avec un aûtre chef, rendre une sorte d'hommage à Ismaël, qui lui demanda un subside considérable en argent, en bétail et en esclaves. Vainement Nimr protesta de l'impossibilité où il était de satisfaire à cette réquisition; le pacha, dans un accès de colère, le frappa de sa pipe. Nimr allait tirer son sabre pour se venger, quand son compagnon le retint. Mais le soir, aidés de leurs gens, les deux meleks entourèrent d'une grande quantité de bois la maison où Ismaël logeait, et y mirent le feu; le pacha périt dans les flammes avec tous les gens de sa suite. Une insurrection générale éclata à la suite de cet événement contre les Égyptiens; mais, en 1824, une nouvelle armée commandée par le defterdar ou gendre de Méhémet-Ali, vint reconquérir le pays, et des exécutions sanglantes signalèrent le retour de la domination égyptienne. Chendi fut détruit, et une ville nouvelle fut construite, par ordre du vice-roi, au confluent des deux Nils, pour maintenir cette région dans l'obéissance. Khartoum fut le nom donné à cette ville que sa position destine à une grande importance commerciale. En 1829, Khartoum ne se composait encore que d'une trentaine de huttes en bois et en terre; mais, depuis cette époque, elle a pris de l'extension, et voici, d'après un voyageur récent, l'aspect de cette ville et du paysage qui l'environne.

« La jonction des deux Nils, dit-il, se déroulait à nos yeux, et il nous semblait en contemplant les deux fleuves coulant l'un à côté de l'autre, sans fraterniser, voir presque le bout du monde : le Nil Blanc s'étendait à perte de vue, comme un immense lac confondant ses ondes avec l'horizon. L'œil distinguait la maison blanche du gouverneur et les minarets de Khartoum. Au delà de la ville des déserts sans limites la faisaient paraître comme un boulevard contre la barbarie et l'avant-poste de la civilisation... Une heure après, nos tentes étaient dressées sur une pelouse, en face de la jonction des deux Nils. Le Nil Blanc n'est pas plus blanc que le Nil Bleu n'est bleu, mais leur couleur est différente. Le premier a un cours plus rapide et le double de largeur; ils coulent longtemps sans se confondre. On remonte le Nil Blanc pendant trois milles avant d'arriver à Khartoum. Dans l'intervalle il y a deux villages où l'on construit des vaisseaux, ou plutôt de longs bateaux faits de bois de palmier, industrie qui répand beaucoup de mouvement sur la plage.

« Vue de la rivière, la ville de Khartoum paraît une longue muraille de terre surmontée de quelques constructions : la résidence du gouverneur, l'ancien bâtiment de l'Etat, la chapelle et la mission catholique sont les plus apparentes. Pour nous rendre chez le gouverneur, nous traversâmes une grande place ouverte où deux compagnies de soldats assez bien équipés relevaient la garde. A la tête de chaque compagnie, un soldat portait un lit roulé sur sa baïonnette. L'officier était le seul à qui le luxe du lit était permis, les autres dorment sur la terre. Encore une cour garnie de canons, et nous voilà dans le divan meublé de sophas turcs et de chaises à l'européenne... La maison que le gouverneur nous a fait préparer près de la sienne est située dans un joli jardin sur les bords du Nil...

Digitized by Google

Un perron conduit dans un vestibule ouvrant dans trois grandes salles qui ont des divans de pisé et des fenêtres sans vitrages à travers lesquelles une rafraîchissante perspective d'orangers, de grenadiers et de cannes à sucre contraste agréablement avec le souvenir de notre tente du désert.

« Avant de nous rendre dans cette maison, nous allâmes flâner au bazar, où l'on nous avait dit que nous trouverions le pacha. En effet, il était assis sur l'estrade de la principale boutique remplie de marchandises de Manchester. Il était environné d'une espèce de cour qui obstruait complétement le passage, mais on nous fit place, et nous pûmes exprimer à Son Excellence notre satisfaction de tout ce qu'elle avait fait pour nous. Passant de là dans la pharmacie, centre d'hospitalité, nous vîmes arriver l'un après l'autre tous les Européens de Khartoum, et il se forma bientôt un cercle respectable dans le spacieux divan, où un demi-jour laissait apercevoir les portraits de Bonaparte dont il était décoré. Le bateau que le pacha avait mis à notre disposition, conduit par dix rameurs, nous attendait au bord de la rivière et nous ramena en grande pompe. Nous en profitâmes, entraînés par de séduisantes descriptions de chasse, pour remonter le Nil Blanc, et la vue d'une grande quantité de canards, d'oies, d'ibis, de pélicans, de pluviers et de quatre crocodiles qui se chauffaient au soleil, vint distraire nos yeux.

« A peine installés dans notre nouvelle demeure, nous reçûmes un gracieux billet du prêtre de l'église catholique, avec un panier de figues, de bananes, de limons et de fruits de crème, dont la saveur délicieuse répond au nom qu'ils portent. Cet envoi fut suivi d'un panier de légumes. Le jardin dont ils provenaient, couvert de berceaux de vignes, est le plus joli de Khartoum. Une jeune girafe de dix à douze pieds de haut, parfaitement apprivoisée, se promenait dans la cour; près d'elle était une antilope de la grosseur d'un singe, ayant des cornes de plus d'un mètre de long.

« ... Khartoum contient trois mille maisons; les meilleures habitations sont celles des officiers du gouvernement et des résidents étrangers. Grâce aux jardins délicieux et à la beauté du climat, il est aisé de prendre son parti de demeurer dans des murs de pisé. Le produit de ces jardins et celui des champs si fertiles dans ce pays, forme le principal objet de commerce. La saison des pluies est la plus désagréable; l'eau tombe avec une telle abondance, et si soudainement qu'il serait impossible de traverser la rue avant que les torrents fussent écoulés. Et quand la pluie cesse, la ville semble sortir du déluge. Les habitants sont au nombre de 30,000, tous mahométans, moins une douzaine de juifs et une cinquantaine de chrétiens attachés à la mission catholique. Ils sont trois prêtres; une jolie petite chapelle, une école composée d'une vingtaine d'enfants dont les visages offrent toutes les nuances, du blanc rosé au noir d'ébène; presque tous savent lire et écrire, et parlent le français et l'italien[1]. »

1. *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au Sennaar, etc.*, par F. Caillaud, 4 vol. in-8.—*Karthoum, the Blue and white Nile*, by George Melly, 2 vol. in-8°, Londres, 1851; extraits traduits par M. de la Roquette, dans le *Bullet. de la Soc. de Géogr.*, juillet 1852.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI

NIL BLANC. — EXPÉDITIONS ET RECHERCHES AUX SOURCES DE CE FLEUVE.

Un des hommes qui se sont le plus passionnés, dans la deuxième moitié du dernier siècle, pour les voyages et les découvertes de la géographie, avait dès son enfance résolu de consacrer sa vie à la recherche des sources du Nil. Plus tard, il ne se laissa rebuter par aucune difficulté; il remonta le fleuve égyptien plus haut qu'on ne l'avait fait avant lui, puis il se dirigea avec une caravane à travers des régions inconnues, des tribus barbares; il pénétra au sein de l'Abyssinie, vaste contrée que dix explorateurs célèbres ont vue de nos jours, mais que de pauvres jésuites portugais seuls avaient encore visitée; enfin, après bien des peines et des fatigues, l'Europe proclama que l'Anglais Bruce avait trouvé les sources mystérieuses, et lui-même se crut le droit d'écrire : « Enfin je suis parvenu à ce lieu qui a défié le génie, l'intelligence et le courage de tous les peuples anciens et modernes pendant plus de trente siècles. Des rois à la tête de leurs armées essayèrent de le découvrir, et tous échouèrent. Renommée, richesses, honneurs, ils avaient tout promis à celui de leurs sujets qui atteindrait ce but envié, et pas un n'a pu l'atteindre. »

Quatre-vingt-quatre ans se sont écoulés depuis que Bruce célébrait ainsi sa gloire et son triomphe, et ces sources du Nil qu'il croyait avoir trouvées, nous les cherchons encore! C'était le Nil Bleu qu'il avait vu, et ce fleuve n'est que l'affluent du vrai Nil, de celui dont peut-être il faut suivre les détours par de là l'équateur, et dont les courageux frères d'Abbadie croient tout récemment avoir trouvé dans l'Abissynie les véritables sources qui remontent au nord après un immense circuit.

L'Egyptus d'Homère, le fleuve qu'Hésiode le premier appela Nil, fut célèbre dès les premiers âges du monde; plusieurs fois les anciens cherchèrent à découvrir ses sources, mais ce fut en vain, et Alexandre, entré par droit de conquête dans le temple de Jupiter-Ammon, questionna inutilement ses prêtres sur le mystère dont s'environnait à son origine le fleuve sacré. Le géographe qui approcha le plus de la solution de la grande énigme fut Ératosthènes, qui sut que le Nil se composait de deux principaux affluents ayant leur source dans deux lacs : Ptolémée appela ces lacs des marais. Enfin les Arabes placèrent l'origine du Fleuve Blanc dans les monts Djebel-el-Kamer, dont nous avons traduit le nom en celui de montagnes de la Lune.

Là se bornaient, il y a encore un siècle, les notions sur ce curieux problème; mais la science moderne ne pouvait se contenter d'aussi vagues renseignements; elle voulait dessiner sur ses cartes d'une manière précise le cours de ce fleuve qui paraît être le plus grand du monde; elle voulait connaître les peu-

Digitized by Google

plades qui habitent ses bords. Ses plus fervents disciples ont, après Bruce, après Caillaud, consacré leurs soins et leurs fatigues à l'étude de cette question, et ce sont leurs travaux sur le cours du Nil Blanc que nous allons résumer.

Méhémet-Ali, qui s'intéressait à la géographie, décida, vers 1839, qu'une expédition partirait de Karthoum et remonterait le Nil Blanc. Quatre cents Égyptiens, sous la conduite d'un officier, accomplirent, en 1840 et 1841, deux voyages qui durèrent chacun quatre à cinq mois, et dans lesquels ils recueillirent de précieux renseignements sur ce grand cours d'eau, sur ses affluents et sur les peuplades qui habitent ses bords jusqu'au sixième degré de latitude. Outre ces précieux résultats, l'expédition eut encore celui de servir de point de départ aux découvertes ultérieures. Le journal de son chef, Sélim Bimbachi, a été publié par les soins de M. Jomard dans le *Bulletin de la Société de Géographie;* en voici un résumé et quelques passages :

« Le mercredi 20 ramadan 1255 (27 novembre 1839), nous avons navigué entre les deux rives du fleuve, et au milieu d'îles couvertes de mimosas : l'île de Habah est plus longue que les autres. En cet endroit commence la nation des Schlouks; ils n'ont d'autre occupation que la chasse aux hippopotames et aux crocodiles. Cependant l'été la tribu des Bakharahs vient habiter les rives du fleuve, et les Schlouks leur font souvent la guerre et s'emparent de leurs troupeaux. Le caractère belliqueux de ces hommes et les avantages qu'ils remportent sur leurs ennemis tient à ce qu'ils sont bons nageurs, et qu'ils possèdent une grande quantité de petites barques. Deux mille d'entre eux vinrent vers nous, tous nus et armés, chacun portant un bracelet en dent d'éléphant, ou en fer, ou en bronze. Les femmes et les hommes avaient quatre dents du devant de la mâchoire inférieure arrachées; les femmes portaient une fourrure noire, et aux pieds un bracelet en fer; les lances des Schlouks étaient armées à leur extrémité, supérieure, d'un panache de plumes d'autruche. Ces hommes font la prière devant un arbre entouré de roseaux, auquel on suspend des peaux avec des plumes. Dans tous leurs villages se trouvaient beaucoup de vaches, de chevaux, de moutons et de poulets; ils ont aussi des chiens. Leurs cultures consistent en doura, sésame, maïs, haricots et tabac. Le rivage est couvert de mimosas, d'arbres de différentes espèces et de broussailles. »

Les Bakharahs et les Dinkas mêlent leurs habitations à celles des Schlouks en beaucoup d'endroits, et ils ne paraissent pas beaucoup différer de ces derniers. Au delà du pays des Schlouks, l'expédition rencontra les Noverrs ou Nuvirs, remarquables par leur chevelure longue, rouge, et ne ressemblant pas à celle des autres noirs. Leurs bras sont ornés de boucles d'ivoire, de fer ou de cuivre; leur corps était peint comme celui des Schlouks, et ils parlaient un langage analogue à celui des Dinka. Les ressources de cette tribu paraissent consister dans la chasse, la pêche et la culture du doura; les armes de ces sauvages sont des flèches et des lances; ils habitent dans des huttes faites de bois et de terre. La verroterie, des petites sonnettes et des vêtements, sont les cadeaux les plus agréables qu'on

Digitized by Google

puisse leur faire. En cet endroit le fleuve ne coule plus entre des rives boisées; ses bords sont parsemés de joncs et de roseaux au milieu desquels les Égyptiens virent errer quelques girafes.

Les huttes des Kyks succèdent à celles des Nuvirs. Les ressources de cette nouvelle tribu consistent également dans la chasse aux hippopotames et aux crocodiles dont ils mangent la chair. Trois d'entre eux, que les Égyptiens surprirent et interrogèrent, leur firent savoir « qu'un peu plus loin, le fleuve Blanc est bordé d'une montagne dont le plateau est très-fertile, et qu'au delà se trouve la tribu des Kalklours qui sont anthropophages, et que plus loin encore se trouvent les Nourhouns, les Batlych et les Bhourr. » Le Nil fait en cet endroit un grand nombre de détours, et son courant est de deux milles à l'heure. La rive gauche est un peu boisée, et le homsouff, les joncs et les roseaux croissent en abondance sur les deux bords, au milieu de lacs et d'étangs. Les Kyks semblent être la tribu la plus considérable et la plus puissante de celles qui habitent les bords du fleuve Blanc. Leurs habitudes diffèrent peu de celles des Schlouks; comme ces derniers ils ne portent pas de vêtements, et ornent leurs bras d'anneaux d'ivoire, de cuivre ou de fer. Leur idiome offre une grande ressemblance avec celui des Dinkas. Ils ne pratiquent pas la circoncision; ils remplacent cette pratique religieuse par l'extraction de trois dents. Ils ajoutent aux ressources que leur fournissent la chasse et la pêche, des cultures de doura, de sésame et de courges, et l'entretien de troupeaux assez considérables de bœufs, de moutons et de chèvres. Dans son long parcours à travers le territoire des Kyks, le Nil coule sur un fond sablonneux, entre des bords couverts de joncs et entrecoupés d'un grand nombre d'étangs et de petits lacs fréquentés par des hippopotames et des crocodiles; au milieu des roseaux se tiennent des hérons et des nuées de canards.

Laissant à sa gauche plusieurs affluents encore mal connus, mais qui semblent assez considérables, le fleuve fait vers l'est un large détour au nord du territoire des Kyks, et continue de couler vers l'orient, arrosant les terres habitées par les Bounderlehyals. Le chef de cette tribu, interrogé par le commandant égyptien, lui apprit que du côté de l'occident, à la distance d'une journée du rivage, se trouvait une montagne habitée par une tribu avec laquelle il était continuellement en guerre pour les pâturages. Les Bounderleyals avaient pour la plupart les oreilles et les jambes ornées d'anneaux de fer et de cuivre; et comme on leur demandait où ils se procuraient ces métaux, ils répondirent qu'en un lieu situé à trois journées de leurs habitations, ils commerçaient et échangeaient leurs bestiaux contre les anneaux qui s'y fabriquent, et ils ajoutèrent que les habitants de ce lieu les tiraient d'autres endroits situés à l'occident.

A l'endroit où les Heliabs et les Bhourrs succèdent à la précédente tribu, le fleuve a une largeur de trois milles. Il coule sur un fond de vase et de sable, et les îlots qui ralentissent son cours sont couverts de crocodiles. Sur la rive droite se trouvent des bois en assez grande abondance; la rive gauche est couverte de

Digitized by Google

joncs et de broussailles qui ont été broutés par le bétail ou dévorés par l'incendie. Le fleuve se partage bientôt en deux bras; celui qui court à l'orient est de beaucoup le plus large et le plus considérable; cependant, il n'était plus assez profond pour les bâtiments égyptiens, et l'expédition fut obligée de redescendre le fleuve; elle était parvenue au 5e ou au 6e degré de latitude septentrionale.

Une nouvelle expédition eut lieu en 1841, et cette fois, placée sous la direction d'un savant ingénieur français, M. d'Arnaud, elle remonta le fleuve cent ou cent trente milles plus haut que la précédente, et atteignit le 4° 42′ de latitude nord, et le 29° 42′ de longitude est. La tribu considérable et belliqueuse des Behrs habite une partie de ce long territoire, borné à l'occident par une longue chaîne de montagnes. Leur chef, *Lagone*, vint rendre visite aux Égyptiens à bord de leurs barques. Il était vêtu d'une chemise de coton bleu qui lui venait, disait-il, d'un de ses amis des montagnes voisines, dont les naturels sont unanimement représentés comme anthropophages. Les hommes de la suite de Lagone, tous grands et forts, étaient entièrement nus; de gros anneaux de fer et d'ivoire composaient toute leur parure. Comme les autres peuples sauvages des bords du Nil Blanc, ils s'étaient arraché plusieurs dents sur le devant de la mâchoire inférieure. Trente femmes et une population nombreuse, faisant retentir les airs du bruit des tam-tams et des cornets d'antilopes, précédaient Lagone. Le chef descendit dans les barques turques après quelques danses, auxquelles lui-même n'avait pas dédaigné de prendre part. Pour honorer les étrangers, il leur prit l'index de chaque main et le mit dans sa bouche. Quelques vêtements de drap rouge, des verroteries de toutes couleurs, et une grosse cloche dont les tintements semblaient une délicieuse musique pour les oreilles de ce barbare, lui furent offerts, et le comblèrent de joie. Il donna en échange des troupeaux et toutes les provisions qui furent agréables aux Égyptiens. Le doura, le sésame, une espèce de haricots sont cultivés autour des maisons en chaume qui défendent les Behrs contre les pluies diluviennes de l'équateur.

Les femmes Behrs vont nues ainsi que les hommes. Dans certaines occasions seulement elles portent sur les reins une peau tannée, et en-dessous un pagne en fil de coton frotté d'une ocre rouge dont les guerriers ont l'habitude de s'enduire tout le corps. Les jeunes filles sont bien faites et robustes; les yeux bien fendus, le nez assez effilé, rendent leur visage agréable. Elles ne sont couvertes que d'un pagne si souple, qu'il dessine entièrement les formes de leur corps.

Cette deuxième expédition contribua à déterminer nettement que la grande branche du Nil ne vient pas de l'ouest, comme l'ont cru tant de géographes et de voyageurs, qui pensaient même, sur la foi des récits faits par des naturels de plusieurs points de l'Afrique, que ce fleuve rejoint, par les affluents du Tchad, les eaux du Niger. Il ne serait pas impossible que le canal naturel qui ferait de la moitié de l'Afrique une grande île existât, mais cette communication entre les deux grands fleuves ne pourrait avoir lieu, pour le Nil, que par l'un de ses

Digitized by Google

affluents occidentaux qui nous sont tous encore presque entièrement inconnus [1]. M. d'Arnaud a observé, au point où le défaut de profondeur dans le lit du fleuve l'a forcé au retour, que les deux rives étaient très-éloignées l'une de l'autre, et que le fleuve était encombré de pierres et d'îlots. Avec les hautes eaux, il aurait été possible de le remonter encore l'espace d'une cinquantaine de milles, point où les naturels prétendent que différentes branches dont la plus considérable vient de l'est, se réunissent. M. d'Arnaud fit du pays des Schlouks à celui des Behrs de précieuses collections d'histoire naturelle, de géologie, de plantes, de graines, d'armes, de flèches empoisonnées, d'ustensiles divers. Il avait promis d'envoyer l'une de ces collections au Jardin des Plantes de Paris. Peut-être n'a-t-il pas pu tenir sa promesse, car une grande partie de ces richesses a malheureusement péri dans un naufrage à la quatrième cataracte du Nil, et M. d'Arnaud lui-même n'est parvenu à sauver sa vie qu'après avoir nagé plus de deux heures à travers les écueils de ce passage.

Depuis ce voyageur l'Anglais Beke et deux Français, que leurs longues recherches et d'opiniâtres efforts couronnés, nous l'espérons, d'un succès réel, ont rendus illustres, les frères d'Abbadie, se sont également préoccupés de la question des sources du Nil. Ces voyageurs n'ont pas tenté de remonter, comme M. d'Arnaud, le fleuve; ils ont marché droit à ses sources au midi des provinces abyssiniennes, guidés par la direction orientale que suit le fleuve. Nos Français ont trouvé des sources auxquelles sont donnés par les naturels les noms de Uma et Godjab et qui, selon toute présomption, sont celles du Nil Blanc; ils ont reconnu, dans un assez long espace, le cours d'eau auquel elles donnent naissance; cependant, entre le Uma de MM. d'Abbadie et le Fleuve Blanc de M. d'Arnaud, il existe une solution de continuité, une étendue de rivière encore inexplorée; et affirmer que la découverte du Uma nous livre les sources du vrai Nil, proclamer le succès de nos courageux compatriotes ne sera permis que lorsque le cours du fleuve aura été complétement reconnu. Le missionnaire dom Knoblecher, et un Français longtemps fixé en Nubie, M. Brun-Rollet, voués à leur tour aux explorations scientifiques, se sont efforcés, dans ces trois dernières années, de remonter le fleuve au delà du point auquel M. d'Arnaud s'est arrêté. Avant d'entrer dans quelques détails sur la tâche qu'ils accomplissent en ce moment, il ne sera pas inutile de raconter la découverte de MM. d'Abbadie, anticipant un peu, pour compléter ce qui concerne le Nil, sur les chapitres réservés à l'Abyssinie.

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie partirent de France le 1er octobre 1837, et après un séjour de deux mois au Caire, ils abordèrent, par la mer Rouge, au port de Massoah en Abyssinie; de ce lieu, ils se dirigèrent à travers le Tigré, et

1. Le savant M. Jomard ne croit pas à la possibilité de cette communication, et il base son sentiment sur la différence de niveau qui existe entre le bassin du Nil et celui du Niger. Cette opinion paraît être confirmée par les récentes observations barométriques de M. Vogel sur le lac de Tchad; le jeune voyageur a constaté que cette mer intérieure n'est élevée que de 980 pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Digitized by Google

parvinrent à Gondar. Cette capitale fut leur véritable point de départ; l'un d'eux retourna en France pour constituer tout ce qui était nécessaire à une grande expédition, et, pendant ce temps, M. Arnaud, celui qui demeurait en Abyssinie, se livra à l'étude de la langue et des intérêts du pays. Il sut, par ses talents et sa bravoure, se concilier l'amitié d'un chef du Godjam, et, au milieu des expéditions militaires auxquelles il fut contraint de prendre part, il recueillit des renseignements précieux pour la science et la géographie. Les deux frères se réunirent de nouveau à Massoah, en mars 1840; une année entière ils furent retenus sur la mer Rouge par la mauvaise volonté d'un chef abyssin, puis par un accident cruel qui priva M. Antoine d'un œil et le rendit longtemps malade. Les courageux voyageurs ne se laissèrent pas détourner de leur dessein par ces pénibles obstacles, ils mirent à profit leur séjour forcé dans le nord de l'Abyssinie pour relever avec la plus grande exactitude les cours d'eau, établir les latitudes, réunir un ensemble de routes et de directions, recueillir des généalogies de tribus et un vocabulaire de la langue qu'elles parlent. En 1842, M. Arnaud parvint à gagner le plateau abyssin; mais son frère n'échappa qu'avec peine à la mort au milieu de populations insurgées contre le chef qui le protégeait; il chercha un refuge dans l'église cophte de Saint-Sauveur à Adawa et regagna Gondar, d'où il fit plusieurs excursions au lac Tsana, à la grande ville de Quarata et aux sources du Tackazé ou Atbara.

Deux années s'écoulèrent encore pendant lesquelles les deux frères se trouvèrent mêlés aux querelles des petits souverains de la contrée, et forcés de prendre part à leurs luttes et à leurs négociations; mais, au milieu même de ces distractions involontaires, ils ne cessèrent pas un instant de poursuivre opiniâtrément leur but, cherchant partout des informations et discutant les renseignements qui leur parvenaient sur les divers cours d'eau qui contribuent à former le Nil. Après les plus sérieuses investigations, ils demeurèrent convaincus que le Godjab, qui tourne autour de la province de Kaffa en formant une espèce de spirale, devait, réuni à l'Uma, former la branche orientale qui, en amont de l'île Jeanker, est, suivant M. d'Arnaud, le principal affluent du Nil Blanc. C'était donc le plus fort de ces deux cours d'eau, l'Uma et le Godjab, qui devait être considéré comme la véritable source du Nil. Dès lors ils résolurent, malgré les difficultés et les dangers qui allaient les environner, de faire un voyage dans le pays d'Inarya qu'ils avaient déjà parcouru, et de déterminer positivement ces fameuses sources.

Les préparatifs de cette nouvelle expédition occupèrent deux mois, après lesquels MM. d'Abbadie quittèrent Gondar le 18 février 1843. De nouvelles dissensions s'étaient élevées en Abyssinie; une armée nombreuse était chargée de châtier les rebelles. Les deux frères se joignirent à cette multitude tumultueuse et guerrière et la suivirent dans ses divers campements, profitant de toutes les occasions pour faire de nouvelles observations. Ils s'occupèrent à recueillir le plus de renseignements possible sur les divers affluents du fleuve Blanc. Enfin,

Digitized by Google

après bien des recherches, ils finirent par reconnaître dans le Gibé d'Inarya, dont la source se trouve dans la forêt de Babya, à quelques lieues au sud de Saka, le tributaire principal de l'Uma; et cette rivière l'emportant sur le Godjab par le volume de ses eaux et par l'étendue de son bassin, leur parut devoir être regardée comme le principal de tous les affluents qui dessinent à son origine le cours du fleuve Blanc. S'appuyant sur la croyance antique au dieu du fleuve, les voyageurs prétextèrent d'un sacrifice à cette source vénérée pour y porter quelques instruments afin d'en déterminer la position, et ce fut le 19 janvier 1846 qu'ils purent enfin saluer ce but constant de leurs recherches. Pour revenir de ce lieu à Gondar, il leur fallut quinze mois, tant ils furent environnés de difficultés de toute espèce, et ce fut seulement en octobre 1848 qu'ils quittèrent l'Abyssinie pour revenir en France, après un voyage dans lequel ils avaient sacrifié leur santé, onze années de leur vie, et une partie de leur fortune à la recherche des sources du Nil.

De fortes présomptions font donc espérer que l'Uma est la plus considérable des rivières dont se forme le Nil Blanc; nous devons cependant ajouter que la question n'est pas encore résolue. Un savant religieux, dom Knoblecher, chef de la propagande autrichienne à Khartoum et sur le Nil Blanc, a remonté ce fleuve à un demi-degré plus loin que M. d'Arnaud, et en cet endroit les Behrs lui ont, dit-il, affirmé que le Nil vient du sud, et non du sud-est seulement.

Un Français, M. Brun-Rollet, à son tour, a navigué en 1851 sur la même branche que dom Ignace Knoblecher. Il renouvelle l'observation de M. d'Arnaud sur le peu de pente du Fleuve Blanc depuis le 11° de latitude nord. Ses eaux sont presque stagnantes à partir de ce point jusqu'au 7° de latitude, et c'est dans cet espace de trois cents milles géographiques que le fleuve recèle, au milieu de ses méandres, des fièvres terribles que redoutent les plus hardis voyageurs. Parmi les lieux qui n'étaient pas encore connus, M. Rollet signale Bellenia, ville située sous le 4° 30′ de latitude nord, au sud des montagnes des Behrs. « Pendant mes divers voyages sur le fleuve, écrivait M. Brun-Rollet à la Société de Géographie à la fin de 1852, j'ai tâché d'établir des relations commerciales avec les tribus de l'intérieur, surtout avec celles qui habitent les bords du Saubat et du Medj. Ces deux affluents coulent parallèlement à quelques journées du fleuve, le premier à droite, le deuxième à gauche, plaçant le Nil entre deux îles longitudinales. Celle de droite commence vers le 4° de latitude nord, et finit à l'embouchure du Saubat ou Schil, vers le 10° de latitude nord; l'autre se prolonge, des montagnes de Kombirat vers l'Équateur, jusqu'à cinq ou six heures au-dessous de Dim, premier village nord des Kyks vers le 8°. Les bords de ces affluents sont habités par des tribus riches en ivoire. Pour établir des relations avec l'intérieur de ces pays, reconnaître le cours supérieur du fleuve, il eût fallu un séjour plus long que ne le permettait à nos barques la durée de la saison sèche; il était donc nécessaire de rester dans le pays et de s'abandonner à la discrétion de ces sau-

Digitized by Google

vages, ce qu'il eût été imprudent de risquer, à cause de leur méfiance et de leurs préjugés contre les blancs, avant d'avoir gagné l'amitié de quelqu'un des chefs de la contrée. C'est dans ce but que, dans mon premier voyage, j'ai cultivé entre autres un nommé Niguello, frère du roi actuel des Barry ou Behrs, et frère de ce Lagone que M. d'Armand a connu. Ce nègre me paraissait intelligent, actif et intéressé ; la suite a prouvé que je ne m'étais pas trompé. Cet homme de la nature, qui d'abord prenait nos barques pour des maisons flottantes que l'inondation avait arrachées de la rive et entraînées, devint curieux de voir notre pays et nos merveilles. Au lieu de m'offrir son hospitalité il me demanda la mienne, et voulut me suivre à mon retour. Il s'embarqua avec deux de ses femmes et trois domestiques. Bien que Niguello ait eu peu à se louer de l'hospitalité turque, grâce à nos cadeaux et à nos soins il s'en est retourné l'année suivante satisfait, et surtout sachant nous distinguer des Turcs et des Arabes. Les récits qu'il a faits à son retour sur les merveilles qu'il avait admirées dans la *grande ville* de Khartoum, ont tellement exalté l'imagination de ses semblables, que beaucoup ont voulu voir la belle ville dont les boutiques étaient pleines de verroteries et de toiles de toutes les couleurs, et dont les habitants marchaient montés sur des girafes (chameaux) et des zèbres (chevaux et ânes); car ils donnaient à nos animaux domestiques qu'ils ne connaissent pas, les noms de ceux des hôtes de leurs forêts qui leur ressemblent. Les expéditions turques qui suivirent le retour de cet homme, emmenèrent beaucoup de ces curieux entraînés par l'espérance de revenir dans leur pays chargés de verroteries comme Niguello; mais leurs rêves finirent à Khartoum. Ces hommes simples et de bonne foi qu'on aurait dû choyer et combler de ces verroteries pour lesquelles ils venaient de si loin, et qui seraient devenus volontiers nos interprètes et nos amis, furent, à leur arrivée, enrôlés comme soldats ou vendus comme esclaves. Les Égyptiens ont consenti à passer pour anthropophages auprès des sauvages du Fleuve Blanc. On a arrêté ainsi une émigration qu'on aurait dû favoriser. Ceux que j'ai pu racheter et rendre à leurs foyers, m'ont depuis été très-utiles; tout le temps que nous sommes restés dans leurs villages, ils ont passé la nuit près de nos barques, ils ont amené à nos équipages des bœufs et des moutons, et m'ont religieusement remis les dents d'éléphant que je les avais chargés d'acheter pendant mon absence. Mais ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que j'ai pu faire ces voyages. Les gouverneurs généraux du Sennaar, qui s'étaient arrogé le monopole du Fleuve Blanc, voyaient avec peine que nous leur fissions ce qu'ils appelaient concurrence. »

Malgré les entraves que les Turcs semblent aujourd'hui apporter à des recherches naguère favorisées par la protection intelligente de Méhémet-Ali, M. Brun-Rollet, et dom Angelo, laissé par le religieux Ignace Knoblecher sur le Nil Blanc, poursuivent leurs efforts avec opiniâtreté; ils reconnaissent les affluents du Nil, et nous avons lieu d'espérer que d'ici à peu de temps l'hypothèse si présumable des frères d'Abbadie sera justifiée, ou que nous apprendrons si

Digitized by Google

c'est par-delà l'Équateur qu'il faut chercher ces sources mystérieuses du plus vieux fleuve de la terre [1].

CHAPITRE LXVII

NIL BLEU. — SENNAAR. — FAZOQL. — BERTAT.

Le Nil Bleu exploré dans toutes les parties de son cours depuis que Bruce découvrit ses sources, arrose des contrées souvent décrites, telles que l'Abyssinie et le Sennaar. C'est dans la longue presqu'île formée par le confluent des deux Nils, et particulièrement sur le Nil Bleu et ses affluents, que s'étend le Sennaar. Ce pays, indépendant jusqu'en 1821, fut soumis par Ismaël-Pacha, fils de Méhémet-Ali; il se souleva lorsque ce prince eut été assassiné; mais il fut soumis de nouveau par le Defterdar ou gendre de Méhémet, qui remplaça Ismaël dans le commandement. Ce nouveau général porta le ravage dans la contrée qui, après avoir été dépeuplée et saccagée, se résigna à subir le joug étranger. Depuis ce temps, le vice-roi d'Égypte a fait étudier les terrains aurifères du Sennaar, et les expéditions envoyées dans ce but ont rapporté des bords du Nil Bleu des observations qui complètent celles de Burkhardt et de Caillaud sur l'aspect des régions que ce fleuve traverse et sur les mœurs de ses habitants.

Khartoum a remplacé aujourd'hui l'ancienne Sennaar comme capitale de tout le pays. Entre ces deux villes, le Nil Bleu, bien que souvent intercepté par des bancs de sable, est navigable pour les petits bâtiments égyptiens. Le paysage devient plus agreste à mesure qu'on s'enfonce dans des contrées plus méridionales. Des tamarins, des acacias, des arbres particuliers aux régions du tropique bordent les rives; de loin en loin quelques habitants du Sennaar mènent au fleuve leurs brebis et leurs dromadaires, et plus fréquemment aussi des zèbres et des chamois, descendent sur la rive pour s'abreuver, ou bondissent en troupes sur le bord. Le long des îlots et sur les rochers, des crocodiles chauffent au soleil leur corps informe, et attendent patiemment une proie, ou plongent avec rapidité au bruit que font les barques en passant. Le bourg de Kamlin au-dessous de Khartoum possède le seul établissement manufacturier de ces régions sauvages; c'est une fabrique de sucre, de rhum et de savon. Ouad-Medina, au-dessus de l'embouchure de la rivière Ragat, renferme une population de 4000 hommes, chiffre assez considérable pour une ville du Sennaar. Au delà de ce lieu, l'expédition dont nous résumons la relation, vit d'innombrables bandes de grues qui passaient à tire d'aile au-dessus des bateaux et se dirigeaient du sud vers le

1. Explorations et découvertes sur le Nil Blanc, dans les *Bulletins de la Société de Géographie*, juill, août 1841, juill., août, sept., nov., 1842, fév. 1843; sept. 1849, juill. 1850, avril, nov. 1852, fév. 1853.

Digitized by Google

nord. Cette émigration fuyait la chaleur et les pluies diluviennes. Des buissons qui garnissaient les rives, s'échappaient à chaque instant des pintades et du menu gibier : les branches des arbres étaient chargées d'oiseaux au plumage éclatant, perroquets et colibris, tandis qu'au-dessous gambadaient, en grimaçant de mille manières, une foule de singes. Ces animaux s'apprivoisent facilement et forment un objet de commerce avec l'Égypte. Pour prendre des singes vivants, voici le procédé bizarre dont les habitants font usage. Sous un arbre fréquenté par leurs troupes, ils disposent une cruche en bois, pleine d'une sorte de bière à laquelle est mélangé du miel. Les singes boivent à longs traits cette liqueur qui les enivre. Alors apparaît le preneur de singes qui s'empare de tous ceux que l'ivresse a couchés à terre. Les bords du Nil Bleu sont aussi fréquentés par des lions, des éléphants, des hyènes, et par des serpents, des scorpions et une foule des bêtes venimeuses.

Sur la rive gauche du fleuve, se détachent, du milieu des arbres, les murailles de briques, des maisons et des mosquées de Sennaar. Cette ville possédait environ neuf mille habitants lorsque Caillaud la visita, mais sa population a été réduite de moitié par les ravages et les massacres de la seconde invasion égyptienne ainsi que par la fondation de Khartoum. Beaucoup de maisons détruites à cette époque n'ont été remplacées que par des huttes en terre et des cabanes de paille.

Sennaar rappelle le voyageur français Du Roule qui y fut massacré en 1703 avec toute sa suite, lorsqu'il se rendait en Abyssinie où Louis XIV l'envoyait comme ambassadeur.

L'officier russe que Méhémet-Ali avait mis à la tête de l'expédition du Nil Bleu reçut, à son retour des mines aurifères du Toumat, l'invitation du cheik Arbad de faire visite à sa femme la princesse Nasr, autrefois souveraine de la contrée. Naguère renommée pour sa beauté, l'ancienne reine du Sennaar avait su se concilier la bienveillance du terrible Defterdar, et la plupart des voyageurs nationaux avaient coutume de venir lui demander l'hospitalité, dans l'assurance d'y trouver à discrétion des boissons fortes et des femmes. La demeure où l'officier fut reçu, et qui jadis était décorée du titre de palais, se composait de plusieurs maisonnettes réunies. Après un souper passable, et lorsque l'heure de la retraite eut sonné, un officier de la princesse conduisit l'étranger dans un pavillon disposé pour le recevoir. En pénétrant dans la chambre à coucher, grande fut la surprise de celui-ci d'y voir debout, adossées à la muraille, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux baissés, un essaim de beautés africaines, dans un costume qui n'a pas besoin de description ; à côté, sur un escabeau se trouvait un vase exhalant l'odeur des parfums. Tous ces apprêts étaient destinés à faire honneur à l'officier qui étonna et scandalisa peut-être ses hôtesses en refusant de se laisser parfumer d'huile de rose, et en leur signifiant son intention de dormir seul. Les Turcs qui l'accompagnaient n'imitèrent pas sa discrétion, car ils firent toute la nuit un tel bruit qu'à peine put-il reposer.

Au-dessus de Sennaar à une distance de trois journées, se trouve Roseros,

Digitized by Google

ville qui compte trois mille habitants en partie noirs, et qui est bâtie dans un site pittoresque, près de la rivière, dont un fourré épais de palmiers enlacés par des lianes et des plantes parasites la sépare. La végétation équatoriale s'y développe dans toute sa splendeur. Vers l'horizon, du côté du sud, s'étend une chaîne de montagnes voilées par une brume bleuâtre. Une cataracte interrompt en cet endroit la navigation sur le Nil Bleu, et à une distance de quelques journées de marche vers le sud, le Sennaar fait place au Fazoql.

Les habitants du Sennaar ne forment pas un peuple distinct: on retrouve en eux le mélange des Nubiens, des Arabes, des Africains du Soudan avec les nègres indigènes. Pour eux, comme pour la plupart des peuples sauvages, le courage est la première des vertus. A l'époque où le Defterdar exerça contre les habitants du Sennaar les plus cruelles représailles après leur révolte, on vit un grand nombre d'entre eux déployer, au milieu des tortures, la même énergie que les Indiens de l'Amérique au temps de Pizarre et de Cortez. Beaucoup furent bâtonnés à mort et empalés sans qu'on pût leur arracher une plainte; plusieurs de ces derniers lançaient même aux Turcs, du haut du pieu fatal, des sarcasmes amers. On cite trois frères, qui, condamnés à ce supplice, faisaient à leur sœur des reproches sur les larmes qu'elle versait à côté d'eux; alors la jeune fille eut honte de sa faiblesse, et demanda à partager le supplice de ses frères. Les soldats turcs s'y refusaient, elle les injuria, leur cracha au visage et se fit tuer d'un coup de fusil. Tous les poëtes du Sennaar ont vanté son héroïsme et célébré son courage; car chez ce peuple presque barbare, il existe des musiciens et des poëtes qui consacrent leurs chants au récit des nobles actions, et qui, aux sons monotones d'une lyre munie de deux ou trois cordes, éveillent l'énergie et entretiennent le courage.

Les superstitions sont nombreuses au Sennaar; si quelqu'un dans une famille meurt subitement sans être tombé victime d'une vengeance ostensible, c'est qu'il a été tué par le *sahar;* or le sahar, c'est un sorcier qui peut à sa fantaisie revêtir la forme humaine la plus séduisante ou bien se transformer en crocodile et en hyène; il se nourrit de sang humain, et pour faire mourir une personne, il lui dévore intérieurement le cœur, le foie ou les entrailles. Par bonheur il y a des *fakih* ou *angari* qui connaissent, à des marques certaines, ces hommes-démons, et qui les désignent à la vengeance publique. Le Sennaarien dont la femme est enceinte doit surtout se garder de tuer de sa main un animal, car son enfant périrait dans le sein de sa mère.

L'une des plus remarquables singularités de ce peuple lointain, c'est qu'on retrouve chez lui, dans certaines circonstances, une sorte de jugement de Dieu analogue à celui que les Germains introduisirent autrefois dans la Gaule. Avant l'invasion égyptienne, quand une femme en accusait publiquement une autre de se prostituer, celle-ci pouvait demander l'épreuve du feu; trois fers de hache étaient jetés dans un brasier ardent, et chacune à son tour les tirait du feu. Celle que la souffrance faisait défaillir était jugée coupable, de suite mise à

Digitized by Google

mort, et enterrée sans pompe. L'autre, au contraire, recevait de nombreux présents.

Verser des larmes est au Sennaar, comme, au reste, dans toute la Haute-Nubie, la plus digne manière d'honorer les morts. Bien longtemps après les funérailles, les parents pleurent celui des leurs qui n'est plus, et à des intervalles qui reviennent régulièrement, ils font retentir de cris et de gémissements leur demeure, et frappent en même temps avec des bâtons sur des calebasses renversées dans des vases pleins d'eau, conviant par cet appel funèbre leurs amis à venir partager leur douleur. Les circonstances heureuses, et surtout les mariages dont les fêtes durent sept jours, se célèbrent par des festins dans lesquels figurent, avec les liqueurs fermentées du mérisse et du bilbil, des quartiers de mouton, de bœuf et de chameau; les viscères de ces animaux en sont jugés les parties les plus délicates et les plus nobles; on les mange crus ou assaisonnés de *chetetah*, poivre rouge d'une âcreté intolérable pour des palais européens.

Le Sennaar fait avec l'Égypte un commerce d'esclaves assez considérable; il est aussi une ville de la Nubie moyenne qui voit fréquemment ses caravanes marchandes et ses troupes pieuses de pèlerins, lorsqu'elles se rendent à la Mecque ou au tombeau du Prophète; c'est Souakin, situé sur la mer Rouge, sous la même latitude environ que la quatrième cataracte. Toute la contrée qui sépare la vallée du Nil du golfe Arabique est un désert tantôt plat, tantôt montagneux, arrosé seulement dans la saison pluvieuse par des torrents bien vite desséchés, quand le ciel a repris son imperturbable sérénité; ses habitants sont les Arabes Hadendawah et Bichariens, moitié musulmans, moitié idolâtres, et sujets nominaux plus que réels du Pacha égyptien. Ils errent avec leurs chameaux et quelques maigres troupeaux, de l'une à l'autre des mares dans lesquelles croupissent les eaux pluviales de la saison précédente; et leurs principales ressources paraissent consister dans le pillage. On les dit fourbes et cruels : vainement ont-ils prononcé sur un voyageur le solennel *haman Allah* ou protection de Dieu; celui-ci n'en court pas moins le risque d'être pillé et assassiné. Le seul moyen de les contenir, est de les effrayer par les terribles effets des armes à feu; il paraît que l'usage du fusil ne s'est pas encore répandu parmi eux, et qu'ils conservent une terreur extrême de ce moyen de destruction. Malgré leur penchant au pillage ces Arabes ont compris qu'il leur serait plus profitable de se contenter du prélèvement d'un tribut sur les caravanes du Darfour, du Kordofan et du Sennaar, que d'interrompre le commerce de ces pays avec Souakin. Ils se contentent donc de les piller de temps en temps, et d'exiger habituellement une contribution comme droit de passage au milieu d'eux.

Souakin n'est qu'une sorte de triste relai entre le désert et la mer. Le voyageur fatigué de la monotonie continuelle et de l'aridité du trajet qu'il vient de parcourir, cherche, mais en vain, un point verdoyant où il puisse reposer quelques instants sa vue avant de recommencer sa course ennuyeuse. La ville est assise, moitié dans une île, moitié sur la terre-ferme. Dans la première partie,

Digitized by Google

on trouve le divan du gouverneur; quelques employés civils et militaires, quelques Égyptiens et des étrangers en forment la population. Les maisons y tombent généralement en ruines. Deux cafés et deux mosquées sont les seuls lieux publics. L'autre quartier qu'on appelle *Geyf*, habité par les commerçants, est le plus populeux, et le marché s'y tient chaque jour depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Le doura y a cours comme monnaie et moyen d'échange, concurremment avec l'argent égyptien et les dollars à l'effigie de Marie-Thérèse. En dehors du commerce, l'unique industrie des habitants de Souakin, est la fabrication d'outres et de nattes de jonc. Les bandes de pèlerins musulmans du Sennaar donnent à la ville assez d'animation à des intervalles réguliers, bien que ces hommes ne soient pour la plupart que des mendiants désignés sous le nom collectif de *takrouri*, et qui, dit-on, ne se font pas faute, quand ils le peuvent, de subvenir par le pillage aux dépenses de leur pieuse entreprise.

La contrée qui environne Souakin paraît ne pas avoir été toujours aussi déserte qu'elle l'est de nos jours : les Arabes disent qu'à une ou deux journées de la ville, et à quelque distance de la mer, on peut voir des ruines considérables de briques crues et de blocs de grès couverts d'hiéroglyphes, et que non loin de ces débris subsiste un vaste cimetière.

A la fondation de Souakin ou Saouah-Djin, car on lui donne indifféremment ces deux noms, se rattache une légende qui n'est pas sans originalité. On raconte qu'il y a déjà de longues années, un riche marchand égyptien désirant avoir quarante vierges abyssines pour les harems du Caire, chargea un wekil de confiance de s'embarquer pour l'Abyssinie par la mer Rouge. Celui-ci arrivé à Massouah, réunit non sans difficulté les quarante vierges, et repartit avec sa cargaison. Chaque soir, la barque jetait l'ancre, selon les habitudes de la navigation sur la mer Rouge, et les quarante esclaves descendaient à terre pour dormir plus à l'aise. Enfin la longue traversée s'accomplit, et l'on arriva au Caire. Le marchand pensant que le wekil avait accompli sa mission en toute conscience, s'apprêtait à distribuer les quarante jeunes filles aux riches harems qu'il approvisionnait, quand il s'aperçut avec indignation et surprise que, toutes, elles étaient enceintes. Il voulut faire trancher la tête à son mandataire; mais celui-ci prit Dieu et le Prophète à témoin de son innocence. Les quarante Abyssines interrogées révélèrent alors qu'une nuit, pendant leur sommeil dans une île auprès du rivage, il leur était survenu le songe le plus bizarre; le lendemain, se contant mutuellement leur aventure, elles avaient été bien surprises, puis elles étaient convenues de garder le secret. D'après ce récit, il devenait manifeste que ce n'était pas le conducteur qui était le coupable; sans doute les djins ou démons avaient mis à profit la nuit et l'occasion favorable. Le marchand pardonna à son wekil, mais il ne voulut pas garder les esclaves, et il les fit conduire à l'île où elles avaient perdu leur virginité. Les génies ne délaissèrent pas ces pauvres femmes, ils s'empressèrent de subvenir à leurs besoins, et, peu après, elles mirent au jour quarante filles si belles, que les Arabes du désert pour les épouser,

Digitized by Google

vinrent s'établirent auprès d'elles, et fondèrent la ville de *Saouah-el-Djin* (le diable l'a faite). On retrouve encore dans ses habitants, ajoute la légende, la malice et la méchanceté de leurs pères.

La ville des démons nous a emmenés loin des rives du Nil. Au sud du Sennaar s'étend le Fazoql. On appelle de ce nom toute la région montagneuse comprise entre le Nil Bleu, le Toumat et quelques-uns de leurs affluents; ce pays n'est habité que par des nègres aux cheveux crépus, aux grosses lèvres, aux pommettes saillantes. La ville, ou pour mieux dire le village, capitale du Fazoql, s'appelait anciennement Kery, aujourd'hui on la nomme Mohammed Ali-Polis. Le fameux vice-roi d'Égypte dirigea en personne une expédition sur le Nil Bleu, vers 1839, pour constater avec plusieurs ingénieurs européens l'existence des mines d'or de cette région. Deux voyageurs, qui ne sont pas sans célébrité, Russeger et Boriany, avaient annoncé précédemment les résultats les plus merveilleux; le vice-roi voulut donc présider lui-même, à la tête de son état-major de savants européens, à la réalisation de ces pompeuses promesses. Par malheur, l'or qui, en effet, forme au Fazoql un objet de commerce assez considérable, vient de plus loin; et les expériences du vice-roi furent entièrement nulles dans leurs résultats. Celui-ci, forcé d'abandonner l'entreprise, voulut laisser à Kery un souvenir de son passage, et il changea le nom de cette ville en celui de Méhémet ou Mohammed-Ali. C'est là aujourd'hui que réside le moundir ou gouverneur du Fazoql. Par la suite Méhémet a cru devoir renouveler sa tentative, et dans ce but l'officier russe que nous avons déjà suivi sur le Nil Bleu, fut envoyé aux sources du Toumat.

Au delà de Kery, celui-ci rencontra un hameau dont les masures grisâtres étaient suspendues au sommet de rochers escarpés. C'est le village d'Akaro, qui jouit du singulier privilége de percevoir une taxe à son profit sur toutes les caravanes marchandes. Les chameaux chargés paient quatre piastres, et les ânes en paient deux. Tout le pays qui entoure les hameaux du Fazoql est montagneux, boisé et pittoresque. Les hyènes, les zèbres, les girafes, les éléphants, se plaisent au milieu de ses rochers, sur les bords de ses cours d'eau et au milieu de ses forêts de bois épineux. Caillaud a raconté qu'en 1821, Ismaël-Pacha eut un jour la fantaisie d'envoyer ses soldats à la chasse de trois de ces derniers animaux, qui traversaient paisiblement une clairière à portée de carabine. Les Égyptiens, pleins de confiance dans la sûreté de leur tir, s'approchèrent le plus possible et firent feu tous ensemble; les éléphants seulement blessés, mais rendus furieux par cette agression, coururent à leurs ennemis; ils en écrasèrent cinq, trois autres, saisis avec les trompes, furent broyés et lancés par-dessus les arbres. Ceux qui eurent le bonheur d'échapper, n'eurent rien de mieux à faire que de se cacher; et les éléphants, pour achever de passer leur rage, mirent les arbres en pièces et bouleversèrent toute cette partie de la forêt.

Le Toumat est un affluent occidental du Fleuve Bleu. Ses bords sont ombragés par de grands doums, des acacias, des nebkas et d'autres arbres particuliers à la

Digitized by Google

contrée. Bien que cette rivière ait un cours assez considérable, son lit se trouve entièrement à sec avant la saison des pluies périodiques. L'eau filtre sous la couche de sable extérieure, et ce n'est qu'après les pluies tropicales que cette rivière verse ostensiblement dans le Nil Bleu un volume d'eau considérable. Ses bords sont couverts d'une sorte de bambou également fort commune à mesure qu'on pénètre plus avant dans le sud, et que les nègres emploient à un grand nombre d'usages. Les bords du Toumat et les monts Kassan qui dominent cette rivière, récompensèrent d'un plein succès les recherches de M. Kovalevsky; des mines d'or d'une grande richesse furent découvertes sur tout le versant de la montagne. Pendant qu'après l'établissement des ateliers, une exploitation régulière fonctionnait sur le Toumat, l'officier russe poursuivit ses explorations géographiques aux sources de cette rivière, et aussi loin qu'il lui fut possible dans le sud. Entouré d'une escorte de meleks ou chefs des montagnes avoisinantes, de l'un des principaux chefs du Sennaar et d'un millier de soldats noirs armés de bons fusils, il pénétra au sein des montagnes. Les rivières se trouvaient à sec, et pour obtenir une eau à peu près potable, les soldats nègres étaient obligés de creuser le lit desséché des torrents.

Après quelques jours de marche, les voyageurs atteignirent le Béni-Chankoul, groupe de montagnes habitées par une population de 10,000 âmes, répartie en bon nombre de villages suspendus au sommet des monts. Chacun d'eux est indépendant de son voisin, et de fréquentes divisions intestines ensanglantent ce pays. Les Arabes sont mélangés aux nègres, et tous habitent dans des *toulkouls*, sortes de cabanes, souvent exhaussées au-dessus du sol au moyen de pieux qui les garantissent des inondations causées par les pluies périodiques, et surmontées d'une toiture élevée de forme conique, très-propres à braver les déluges de cette région. Hommes et femmes passent leur vie dans un état de nudité complète; par exception quelques individus portent autour des reins une espèce de ceinture en peau frangée. Malgré cette absence de vêtements, les femmes n'en recherchent pas moins la parure, qui, pour elles, consiste en une multitude de bracelets et d'anneaux passés dans les oreilles, les lèvres et le nez. Leur coiffure est souvent aussi tellement compliquée que pour dormir, dit le voyageur russe, les femmes ont soin de passer leur cou dans une planche à échancrure, dont l'objet est de maintenir la tête isolée, et de ménager l'appareil compliqué que forme la chevelure. Les plus riches d'entre les Arabes revêtent un morceau de toile blanche qu'ils nomment *ferezé*. Ils s'y drapent avec une certaine élégance. Un mélange d'islamisme et d'idolâtrie compose la religion de toute cette contrée, qui malgré son éloignement de l'Égypte a consenti à reconnaître la suzeraineté du vice-roi, auquel elle paie un tribut.

Les villages de Mek et de Gheti, les rivières de Sorgoulia et de Dis virent ensuite l'expédition égyptienne, qui constata sur tous ces points l'existence d'un grand nombre de mines d'or. Puis le Toumat reparut devant les voyageurs. Cette rivière, à mesure qu'on la remonte, est de plus en plus encombrée

Digitized by Google

d'énormes blocs de pierre qui le rendent du plus difficile accès. Une végétation brillante pare ses rives : les citronniers de Nigritie s'y mêlent aux lauriers; les fleurs d'une espèce de jasmin emplissent l'air des plus suaves émanations Des oignons, des pommes de terre, des racines de toute espèce, croissent pêle-mêle, sans culture, et fournissaient en abondance à la nourriture de la troupe; les majestueux baobabs y ajoutaient la saveur de leurs fruits. En cheminant dans le lit de la rivière, on vit grand nombre d'ouvertures circulaires en partie remplies d'eau. Ces ouvertures sont pratiquées par les nègres qui arrivent de fort loin dans cette contrée, pour y exercer l'industrie du lavage des sables aurifères, et dans le but de chercher des crocodiles d'ordinaire cachés, pendant cette saison, à une profondeur où le sable continue à être humecté. Les mouvements de l'animal blotti dans le sable se trouvent gênés, et les nègres s'en emparent sans beaucoup de danger, pour en manger la chair.

A partir de la rivière Kamamil, tributaire du Toumat, deux étapes amenèrent M. Kovalesvsky à un point où cette rivière se réduit aux proportions d'un simple ruisseau, qui, plus loin, se perd dans la direction du sud; un cours d'eau insignifiant l'y rejoint du côté gauche. Non loin, vers l'est, se trouve la ville de Fadassy, placée sur les confins de l'Abyssinie et du pays des nègres Gallas. Ces derniers, dont nous aurons bientôt occasion de reparler, forment une nation belliqueuse qui habite à partir du huitième degré de latitude jusque sous l'équateur, et peut-être même bien au delà. Leur grand nombre et leur audace les rendent redoutables à leurs voisins. C'est habituellement au mois d'avril, dans la saison des petites pluies, qu'ils se mettent en campagne. L'habitude où ils sont, de même que beaucoup d'autres peuples nègres, de manger de la viande crue, les a fait soupçonner, mais à tort, d'anthropophagie. Voici comment se passent leurs festins : quand les convives sont réunis, on amène un bœuf qui est égorgé, dépouillé, puis suspendu à un poteau dressé au centre de l'emplacement occupé par la bande galla; alors les couteaux dépècent cette chair encore palpitante, et chacun prend un lambeau qu'il dévore avec avidité. Les Gallas sont commerçants en même temps que guerriers. Ils amènent au marché de Fadassy des chevaux, des esclaves, et aussi des lingots de fer et de cuivre et des piques; ils ne manquent pas, dit-on, d'adresse pour travailler les métaux.

Fadassy est le principal marché de toutes les contrées qui avoisinent à l'ouest et au sud l'Abyssinie. Il s'y fait un commerce considérable de chevaux, de bestiaux, de lances, de casse-têtes, de haches, de froment, de café, de miel, de légumes, de toiles de l'Inde, d'or en poudre et en grain, de sel, de verroterie de Venise, etc. Quant à la ville, elle est formée d'un ensemble de huttes et de cabanes en terre et en bois dispersées sur les bords de l'Yabouss, affluent du Nil Bleu, derrière un rideau de hauteurs qui sont elles-mêmes dominées par la masse sévère des grandes montagnes de l'Abyssinie. Le plateau que franchit M. Kovalevsky, pour pénétrer jusqu'à cette ville, avait été récemment dépeuplé par une incursion de Gallas; les hommes en avaient disparu, et les éléphants

Digitized by Google

s'étaient emparés de ces lieux devenus déserts. Ces animaux erraient en troupes immenses, on dit que pour se procurer de l'eau dans la saison sèche, ces éléphants vont se coucher dans le lit desséché du Toumat; peu à peu le poids de leur corps déprime les couches supérieures du sable, et forme un creux, l'eau remplit bientôt ce bassin où l'animal se désaltère à l'aise. M. Kovalevsky prétendant que cette région n'avait pas une dénomination assez précise, lui donna par patriotisme le nom russe de Nikolaevskaïa. Mais la géographie ne semble pas avoir ratifié cette décision individuelle, et elle continue à appeler Quamamyl le pays qui environne Fadassy du côté de l'ouest. C'est la partie la plus orientale du Dâr-Bertât, situé lui-même au sud du Fazoql, entre les deux Nils.

« Les habitants de ce pays, dit M. Caillaud, qui le visita longtemps avant l'officier russe, sont des nègres idolâtres, grands, forts et bien faits. Ils ont le nez épaté, les lèvres épaisses et les cheveux crépus; cependant les pommettes de leurs joues ne sont pas aussi saillantes que chez les nègres de l'Afrique occidentale. Ce sont des hommes indociles et belliqueux, mais moins cruels qu'on ne le croit généralement. »

Un autre Français s'est aussi tout récemment aventuré dans les mêmes régions: M. Trémaux accompagna, en 1848, M. Kovalevsky dans son expédition aux terrains aurifères. « En m'élevant sur les plateaux du Dâr-Fôq (pays d'en haut), dit ce voyageur, je m'attendais à trouver une végétation pauvre et maigre, et je fus surpris de voir au contraire une grande quantité de plantes au feuillage moelleux et bien développé, et beaucoup moins d'arbres des genres épineux. C'est aussi dans ces régions élevées que l'on commence à rencontrer des sources et des ruisseaux qui ne se trouvent nulle part en Nubie et au Sennaar, surtout dans la saison qui précède les pluies. En continuant notre marche au sud-ouest, je vis se dérouler à mes pieds une immense plaine, qui embrasse près de la moitié de l'horizon du nord et du sud-ouest. En y descendant, je fus surpris de ne plus trouver qu'une végétation basse et peu vigoureuse, quoique la plaine soit sillonnée par de nombreux cours d'eau, qui descendent du Dâr-Fôq et se rendent au Fleuve Blanc. Les montagnes isolées et disséminées dans l'est de cette vaste plaine, sont habitées par une race de nègres appelée Gouroums. » Les trois divisions du Bertat, sont le Dâr-Goumours sur le bassin du Fleuve Bleu, le Dâr-Fôq, situé dans les hautes régions qui forment les points de partage des bassins du Fleuve Blanc et du Fleuve Bleu; et le Dâr Gouroum, occupant la partie orientale de la grande plaine qui appartient au bassin du Fleuve Blanc. Au milieu de toutes ces divisions établies par la tradition et consacrées par la géographie, un point par lequel se ressemblent les races et les tribus du Sennaar, du Fazôql et du Bertât, c'est leur profonde misère et une infériorité manifeste à l'égard des populations de l'Abyssinie. A mesure que nous pénétrerons plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et que nous nous éloignerons davantage de l'Égypte et des régions retrempées à la fois par le mélange du sang asiatique et par l'introduction des religions de l'Europe et de l'Asie, cette infériorité deviendra plus

Digitized by Google

constante, et les derniers êtres de la race humaine ne tarderont pas à nous apparaître dans toute la laideur de leur type africain, et avec la brutalité de leurs habitudes sauvages [1].

CHAPITRE LXVIII

PRINCIPAUX VOYAGES EN ABYSSINIE

La contrée au sein de laquelle le Nil Bleu prend sa source, est, des régions de l'Afrique, celle qui depuis vingt ans a vu le plus grand nombre de visiteurs européens. La facilité de l'accès, l'aménité des habitants, le charme du climat, les ressources que pourront y trouver un jour le travail et l'industrie, justifient cette prédilection des voyageurs pour l'Abyssinie. Dès le IIIe siècle de notre ère, le christianisme pénétra dans la vallée du Nil Bleu et s'étendit jusqu'à la mer Rouge. Depuis ce temps, il s'y est maintenu, tout en subissant quelques modifications au contact de l'islamisme et de l'idolâtrie. Rome se souvint au temps de Léon X, de ces lointains disciples de l'Évangile, et pour entretenir leur foi elle envoya vers eux des missionnaires portugais. Ceux-ci mêlèrent aux pratiques de la religion les travaux de la science ; ils firent connaître à l'Europe ce pays lointain, ils donnèrent des noms aux rivières et aux montagnes, enfin deux d'entre eux, les PP. Pierre Paëz et Jérôme Lobo, trouvèrent les premiers les sources du Nil Bleu et la fameuse cataracte d'Alata. Bruce, qui visita les mêmes lieux longtemps après ces religieux, s'est efforcé de diminuer l'importance de leur découverte pour donner plus de prix à son voyage. Mais les modestes et laborieux missionnaires ont trouvé tout récemment un défenseur, dans l'un des derniers voyageurs anglais en Abyssinie ; et si la découverte des sources de cette rivière que nous appelons le Nil Bleu, bien qu'elle ne soit qu'un modeste affluent du grand fleuve égyptien, est un titre aux yeux de la géographie et de la science, M. Ch. Beke a prouvé d'une manière irrécusable qu'il appartient aux jésuites portugais Paëz et Jérôme Lobo [2].

Après les pères jésuites et Bruce, Salt fit, en 1804 et 1810, dans le Tigré, une ample moisson d'observations neuves et curieuses ; Gobat, Ruppel, Combes et

1. Relation abrégée d'une expédition envoyée par Méhémet-Ali à la recherche de sables aurifères, sous la direction de M. le lieutenant-colonel Kovalevsky, en 1848 ; extrait de la relation originale publie en russe à Saint-Pétersbourg, par M. Emmanuel Galitzin dans les *Nouv. Annal. des Voyages*, t. CXXVI, CXXVII, CXXVIII. — Notes sur le Sennaar extraites d'une lettre à M. Prisse, publiées dans les *Mémoires de la Société littéraire d'Égypte* et reproduites par les *Nouv. Ann.*, t. CVIII. — Notice d'un voyage chez les nègres Bertat, par M. Trémaux, *Bulletin de la Société de Géographie*, décemb. 1849. — Caillaud, *Voy. au Fazoql*, etc.

2. Mémoire justificatif en réhabilitation des PP. Pierre Paëz et Jérôme Lobo, missionnaires en Abyssinie, en ce qui concerne leurs visites à la source de l'Abaï (Nil) et à la cataracte d'Alata, par Ch. Beke ; *Bull. de la Société de Géographie*, mars, avril, mai 1848.

Digitized by Google

Tamisier étudièrent à leur tour les royaumes abyssins. Les deux derniers ont écrit à une date encore récente, 1839, une relation curieuse de leur voyage. Les descriptions pittoresques, les détails de mœurs y abondent. Par malheur la précision manque à ce travail, et il n'a pas été suffisamment justifié des reproches d'inexactitude et d'exagération que lui a adressés un voyageur allemand, le docteur Ruppel. Nous l'omettrons donc, et c'est aux travaux plus récents et plus sévères de Feret et Galinier, de Rochet d'Héricourt, des frères d'Abbadie, et surtout de l'officier de marine Théophile Lefebvre, que nous emprunterons des notions à la fois intéressantes et précises sur l'Abyssinie.

Les quatre voyages que nous mentionnons s'accomplirent presque simultanément. MM. Feret et Galinier, l'un et l'autre officiers d'état-major, furent envoyés vers la fin de 1839, par le gouvernement français en Égypte, en Arabie et en Abyssinie, pour étudier les mœurs, les usages, les institutions civiles et religieuses des habitants, et pour ouvrir quelques relations au commerce. Ils explorèrent le Tigré et le Gondar, malgré les guerres qui déchiraient l'Abyssinie et qui rendaient leur mission à la fois plus difficile et plus périlleuse, et, pendant deux années, la géographie, la physique, l'histoire naturelle de ces pays furent l'objet constant de leurs études.

M. Rochet, simple particulier que la passion des voyages et l'invincible attrait qui s'attache à des régions mystérieuses entraînaient vers le continent africain, visita deux fois le pays des Adels et le Choa. La double relation que nous a donnée ce voyageur est pleine de charme, et ce n'est pas sans un vif attrait que nous le suivrons à la cour africaine du roi Shalé-Shalassi.

Simples particuliers aussi et laissés de même à leurs ressources personnelles, les frères d'Abbadie ont accompli une tâche glorieuse à la fois pour eux-mêmes, et pour la nation qui s'enorgueillit de compter de tels hommes au nombre des missionnaires de sa civilisation. Nous avons eu occasion, à propos du Nil Blanc, de tracer une rapide esquisse de leurs travaux; mais c'est ici surtout le lieu de regretter qu'ils n'aient pas encore réuni leurs notes en un corps de relation, et que nous ne possédions de leur voyage que des fragments épars dans les divers recueils de géographie.

Jusqu'à ce que ce livre ait été publié, l'ouvrage le plus riche en descriptions intéressantes sur les mœurs, la religion et les institutions de toutes les parties de l'Abyssinie, est celui de M. le lieutenant de vaisseau Théophile Lefebvre. Cet officier reçut, en 1839, en même temps que MM. Feret et Galinier, une mission analogue à celle que ces officiers étaient chargés d'accomplir, mais plus particulière à l'Abyssinie. On lui adjoignit MM. Petit, médecin et zoologue; Dillon, naturaliste, et Vignaud, dessinateur. Ceux-ci étaient chargés d'étudier la botanique, la zoologie, l'histoire, l'archéologie, tandis que lui-même s'occuperait des avantages que l'Abyssinie pourrait offrir à notre commerce et à notre colonisation. Les résultats de cette expédition ont été publiées en 1846, sous les auspices du ministère de la marine, et, à la lecture de cet ouvrage curieux et savant, on est

Digitized by Google

plein d'admiration pour le zèle opiniâtre et pour le courage de ces quatre jeunes gens qui avaient mis toute leur ambition dans l'accomplissement de leur devoir; devoir si pénible que trois d'entre eux y ont succombé.

Parmi les expéditions que l'Europe envoya jamais dans les contrées de la zone torride, il n'en est pas qui excite de plus vives émotions dans l'esprit du lecteur et qui lui fasse partager des impressions plus douloureuses que celle où M. Lefebvre vit tomber un à un ses compagnons de voyage : le premier succomba aux fièvres mortelles de ce climat ; le second, son ami le plus intime, fut emporté sous ses yeux par un crocodile ; le troisième regagnait la France, il mourut en chemin. Ces douloureux épisodes méritent de nous arrêter un instant, car il est juste de rappeler au moins les noms, et de redire les derniers moments de ceux qui trouvèrent la mort au service de la science, loin de leur famille et de leur patrie.

« En 1840, c'est M. Lefebvre qui parle, la mission dont nous avions été chargés en Abyssinie, Petit, Dillon et moi, m'imposa l'obligation de quitter pour quelque temps mes deux compagnons et de revenir en France. Je les laissai continuer l'exploration scientifique, et pendant mon absence, qui dura un an, je reçus d'eux diverses lettres qui m'annonçaient que tout allait bien. Lors donc que j'abordai à Messoah, le 1er janvier, je m'attendais à rencontrer mes deux amis les premiers sur le rivage, impatients de me questionner sur leur famille et la patrie ; je me préparais moi-même à cette effusion des embrassements, si douce entre gens qui depuis plus de deux ans se trouvaient liés par la communauté du but, des fatigues de l'existence, et qui s'étaient dit, en partant, qu'un même tombeau pouvait les réunir sur la terre étrangère.

« Quel ne fut donc pas mon désappointement de ne trouver qu'un de leurs domestiques, chargé, à ce qu'il me dit, de me prévenir que ses maîtres avaient fait un voyage à l'intérieur et n'arriveraient que dans quelques jours. Je demandai leurs lettres, il me répondit qu'il n'en avait point. Mon cœur se serra : je les connaissais trop pour les accuser d'indifférence et je ne pus me défendre d'un pressentiment sinistre. Huit jours se passèrent : mes inquiétudes s'étaient un peu dissipées ; mes préparatifs étaient faits, et je me disposais à partir à la recherche de mes compagnons, lorsqu'une lettre de M. Galinier, officier d'état-major, en mission comme nous en Abyssinie, vint m'apprendre toute la vérité et toute l'étendue de notre malheur : victimes de leur dévouement à la science, M. Dillon était mort, M. Petit était mourant.

« Je demeurai anéanti et je tombai d'abord dans un de ces découragements profonds sous l'empire desquels l'âme s'affaisse. Mais un de mes amis pouvait être disputé à la mort, et cette idée suffit pour me rendre toute mon énergie. Laissant derrière moi toutes les personnes qui m'avaient accompagné, je me dirigeai en toute hâte vers la plaine de Belasse, où l'on m'avait dit que se trouvait le docteur Petit.

« Ce fut un bien pénible moment que celui de notre réunion. Nous l'avions

Digitized by Google

espérée si différente! Cette idée, qui nous vint à tous deux à la fois, fit jaillir nos larmes. Le souvenir de notre ami absent occupait la pensée de Petit comme la mienne. — Du moins, lui dis-je, tu as pu lui serrer la main à son lit de mort. — Non, me répondit-il tristement, cette dernière consolation m'a manqué, j'étais trop atteint moi-même du mal qui l'a tué. Maintenant je n'attends plus que le moment d'aller le rejoindre. — Je fis tous mes efforts pour chasser ces pressentiments funèbres et pour lui rendre un peu de confiance. »

Transporté de la plaine à l'air pur des hautes montagnes, M. Petit échappa cette fois à la mort, il put raconter à son ami comment lui et son compagnon s'étaient imprudemment exposés aux pernicieuses exhalaisons de la rivière Mareb, malgré les avis et les instances de leurs serviteurs abyssins. « Dillon, dont le caractère était plein de gaieté, se plaisait au milieu des aides botanistes abyssins : tantôt c'était un prix qu'il fixait pour celui qui atteindrait le mieux la cible ; tantôt une lutte à la course, etc. Cette familiarité lui avait attiré l'amour des habitants et de tous les domestiques, à un tel point que lorsqu'il parla d'aller au Mareb, ces derniers, qui avaient refusé de m'y suivre, n'osèrent pas lui faire le même refus.

« La saison des pluies était passée ; nous comptions, en nous dirigeant du côté de Zaguer, voir l'endroit le plus curieux de l'Abyssinie. Là, nous disait-on, se font les belles chasses à l'éléphant, celles au rhinocéros et à l'antilope ; nous devions aussi y rencontrer des reptiles qui n'habitent que ces basses régions, et admirer sur les bords de la rivière une végétation magnifique. La tentation était trop forte pour pouvoir y résister ; cependant nos domestiques nous prévinrent que les terres ne devaient pas encore être sèches, et que nous allions nous exposer à une mort certaine. Mais alors nous nous portions trop bien pour ne pas considérer ces craintes comme chimériques, et nous traitâmes nos gens de poltrons.

« Ils répondirent que quoiqu'ils eussent préféré nous témoigner leur dévouement dans une circonstance plus utile, il ne serait pas dit qu'après avoir mangé le pain de leurs maîtres dans les jours prospères, ils avaient reculé devant une mort qu'eux-mêmes osaient braver. Ils demandèrent quelques jarres d'hydromel pour célébrer le dernier jour passé à Amer-Semakha, et, le soir venu, ce fut une touchante cérémonie : chacun d'eux s'avança au pied de notre divan, et, la pierre sur le cou, demanda pardon de l'hésitation qu'il avait manifestée à nous suivre.

« Dillon interrompit les génuflexions, et leur dit : « Ce n'est pas ce qu'il me faut ; vous êtes les serviteurs des Francs, allons, debout ! et la Marseillaise ! » Tous nos gens savaient cet hymne national ; nous le leur avions appris, et bien qu'ils le chantassent de manière à rendre envieuse une orfraie, ce souvenir de la patrie nous faisait verser des larmes d'attendrissement ! »

Quelques jours après, les deux voyageurs pouvaient, des dernières hauteurs qui dominent la vallée marécageuse, suivre de l'œil le cours du Mareb, jusqu'à l'endroit où il se joint au Tackazé. « Nous passâmes une journée entière

Digitized by Google

à nous établir au village de Rorote; le lendemain nous fîmes porter notre tente sur les bords de la rivière. Avant d'y arriver nous traversâmes des forêts de bambou extrêmement élevées, où le chemin a été frayé par les éléphants. Excepté par cette voie, il est impossible de circuler. Souvent les chasseurs la choisissent pour lieu d'attaque. Un piéton se cache dans les bambous; un cavalier se laisse poursuivre par l'animal, et l'amène ainsi à portée du piéton qui lui coupe le jarret de derrière. — Notre exploration dura quinze jours, pendant lesquels nous commîmes l'imprudence de coucher au bord du fleuve, au lieu de remonter, comme nos guides, chaque soir, sur les hautes terres; et nous eûmes le tort encore plus grave de nous baigner chaque jour dans une eau fangeuse et pleine de roseaux. Dillon avait fait un riche butin; moi je désespérais de rencontrer désormais ni éléphants, ni antilopes, ni rhinocéros; notre exploration n'avait plus de but, nous nous décidâmes à revenir.

« Hélas! nous rapportions avec nous la mort dont nous avions pris le germe sur ces bords funestes. Dès le lendemain de notre départ, l'invasion du mal se déclara par d'intolérables douleurs de tête. Je fis sans succès une saignée à Dillon et une à moi-même. — A peine arrivés à notre maison d'Aver-Semakha, nous prîmes le lit, et l'on vint nous prévenir que dix de nos gens étaient atteints comme nous. Je passai la nuit sans connaissance, et lorsque je revins à moi, j'aperçus le malheureux Dillon qui s'était traîné jusqu'à mon lit, pour me demander une saignée que mon extrême faiblesse ne me permettait pas de lui faire. Il essaya sans plus de succès de se la pratiquer lui-même. Jugeant alors immédiatement son état, il me fit ses adieux. — C'est fini, me dit-il, je ne reverrai plus mon pays ni ma famille. — Alors je perdis connaissance; le délire s'empara de moi, et lorsque, huit jours après je repris mes sens, ce fut pour apprendre que mon infortuné compagnon était enterré, et que huit de nos serviteurs avaient leur tombeau près du sien. »

Tel fut le récit du docteur Petit. M. Lefebvre ajoute : « C'est ici le lieu de rendre un juste tribut d'éloges au dévouement de nos serviteurs abyssins. Dans cette grande débâcle qui a suivi l'excursion de Mareb, ils ont montré une honnêteté à toute épreuve, et qui était plutôt le fait de fils pieux que de domestiques à gages. L'un d'eux surtout, un nommé Nabiou, a été admirable. Pendant six mois, il n'a cessé de veiller au chevet de M. Petit; jour et nuit il était à ses côtés, se livrant sans paraître y prendre garde aux soins les plus repoussants; frère ou fils n'en eussent pas fait autant. Et cet homme n'était pas guidé par le besoin d'un salaire, car il appartenait à une famille aisée : le devoir et l'affection parlaient seuls en lui. Ce pauvre garçon était fou de la danse; il n'y avait rien de plus comique et de plus touchant à la fois, que de le voir à la veillée, tandis que ses camarades prenaient le plaisir de cet exercice, et que le son de la musique venait à ses oreilles; alors il manifestait une grande agitation; il allait et venait, partagé entre la ferme volonté de ne pas abandonner son maître, et l'ardent désir de se mêler aux plaisirs de ses amis. Bientôt il n'y tenait

Digitized by Google

plus, ses pieds s'animaient malgré lui, et se retirant dans un coin, il dansait tout seul en silence pour ne pas troubler le repos du malade. »

Ce fut à deux ans de distance que M. Petit périt d'une si déplorable manière en traversant le Nil. Écoutons encore à ce sujet M. Lefebvre. « Le Nil, qui nous restait encore à franchir, pouvait être considéré comme le terme de nos plus grands dangers. Nous commençâmes à descendre en nous abaissant par gradins successifs, comme nous l'avions déjà fait à notre première traversée. A l'endroit où nous atteignîmes le fleuve, ses bords sont très-rapprochés; d'une roche à l'autre les Portugais avaient autrefois construit un pont qui reposait sur une seule arche, et dont les extrémités étaient garnies de déversoirs pour les grandes crues. L'arche a été rompue par les Abyssins, et comme en cet endroit le lit du fleuve est très-profond, on est obligé, pour passer les bagages, de les attacher à des lanières tenues aux deux bords, et qu'on tire de l'un à l'autre. C'est ainsi que nous fîmes passer les nôtres. Je surveillais cette opération tandis que M. Petit écrivait à l'ombre d'un sycomore, et elle était presque terminée, lorsque, sans me prévenir, il se leva et descendit la rive. Je lui demandai ce qu'il allait faire; il me répondit qu'il allait gagner un endroit moins escarpé, et où les mules avaient déjà passé. Je l'engageai à passer dans le lieu où j'étais, en s'aidant des lanières, ou à m'attendre; mais il ne tint compte de cet avis, malgré mon insistance et celle des Abyssins, qui assuraient que le fleuve, en cet endroit, était rempli de crocodiles. Quelque temps après, un de ses domestiques vint me prévenir qu'il était passé. J'activais le transbordement des bagages pour aller le rejoindre, lorsqu'un grand cri, un cri arraché de l'âme, me glaça d'effroi. Je m'élançai aussitôt, je ne trouvai plus sur la rive que deux nègres et le domestique de confiance qui me dit que Petit, après avoir fait passer ses vêtements par un de ses hommes, qui atteignit rapidement le bord opposé, s'était lui-même mis à l'eau, soutenu par les deux nègres; il touchait presqu'au rivage lorsque tout à coup il avait poussé un cri de douleur en étendant les bras, et s'était immédiatement enfoncé dans l'eau pour ne plus reparaître. Je quittai mon vêtement pour m'élancer et fouiller le fleuve, mais les domestiques me retinrent. Je restai plein de stupeur. Les Abyssins disaient : *C'est le djène*, et l'eau coulait... pas même une trace pour dire, *c'était là...*

« Il y avait dans cet événement quelque chose de si soudain, de si imprévu et de si fatal à la fois qu'il excitait en moi un sentiment de terreur indicible. L'éloignement, la maladie sont des espèces de préparations à la mort d'un parent, d'un ami; la balle même qui le tue à vos côtés vous laisse un dernier battement de cœur, un dernier mot. Mais penser que jusqu'à la moindre trace d'un être tout à l'heure plein de vie, et qui vous était cher, a disparu dans la gueule d'un animal immonde; réfléchir à l'effroyable vertige du dernier moment lucide d'une pareille mort, c'est là une torture morale dont on ne peut avoir l'idée qu'en l'éprouvant.

« Je restai près d'une heure assis sur le rivage, et ne pouvant détourner mes

Digitized by Google

yeux de cette eau calme et limpide dont la vue avivait ma douleur. Avant de nous éloigner de cette rive désastreuse, je voulais que quelques vestiges vinssent me dire quelque chose du sort de mon compagnon. Cependant la nuit ne tarda pas à nous faire souvenir que nous n'étions pas en lieu sûr, et que nous avions à nous garder de deux ennemis également dangereux, les bandes de pillards et les animaux sauvages; et à la nuit close, après avoir fait cesser aussi bien que possible le désordre qui régnait dans toute la troupe, nous nous remîmes en marche. »

Ce cruel événement se passait en novembre 1843. Ce fut au mois de juillet de l'année suivante que mourut à Djeddah, sur la côte d'Arabie, M. Vignaud, d'une fièvre qu'il avait prise à son départ d'Abyssinie.

Et maintenant que nous connaissons les funèbres circonstances de cette expédition, demandons au précieux ouvrage qui en est le résultat chèrement acheté, quelques-unes de ses notions intéressantes, sur ces régions de l'Abyssinie si funestes à nos voyageurs[1].

CHAPITRE LXIX

INSTITUTIONS, RACES, MŒURS, USAGES, CARACTÈRES DE L'ABYSSINIE.

Par le nom d'Abyssinie on désigne toute la région montagneuse comprise entre les bords de la mer Rouge, le Fazoql et le pays de Kaffa, du 17e au 8e degré de latitude nord, et du 28e au 48e de longitude est. Le Samhard, autrefois colonisé par les Grecs, et partagé entre un grand nombre de petites nations de religions et de gouvernements différents; le Tigré, habité par une population chrétienne; l'Amarah, également chrétien, et dont la capitale est Gondar; le Kaffa et le Naréa, occupés par les Gallas; enfin le Choa, royaume indépendant et chrétien, sont les grandes subdivisions de l'Abyssinie. Avant d'entrer dans quelques détails sur le gouvernement et le caractère distinctif de chacune de ces nations, voyons quelles sont les mœurs et les habitudes communes aux chrétiens de toute la contrée.

Les Abyssins racontent que le christianisme fut introduit dans leur pays par un Grec d'Alexandrie nommé Frumentius qui fit naufrage sur leurs côtes; la religion nouvelle fit au milieu d'eux un grand nombre de prosélytes, et, dès l'origine, elle s'établit, telle à peu près que nous la retrouvons aujourd'hui. Par une singularité dont, sans doute, il faut chercher la cause dans les souvenirs que

1. Voy. en Abyssinie exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, par une commission scientifique composée de MM. Lefebvre, Petit, Dillon et Vignaud, publié par ordre du roi et par Théophile Lefebvre, t. I, t. II, chap. XIX et XXXVIII. — *Bulletin de la Société de Géographie*, janv. 1844 et 1845.

Digitized by Google

laissa l'administration religieuse de Frumentius, l'usage est demeuré de ne confier qu'à un blanc les fonctions épiscopales. Ce chef du clergé abyssin ou *aboune*, c'est le nom qu'on lui donne dans le pays, est habituellement désigné par le patriarche d'Alexandrie dont l'église d'Abyssinie relève. En récompense de sa peine le patriarche exige 5,000 thalers; et, comme cette somme est considérable en Abyssinie, les ambassadeurs chargés du soin de ramener l'aboune reçoivent, avant leur départ, l'ordre de prendre un homme jeune et bien portant; et ce dignitaire ecclésiastique, une fois dans le pays, est surveillé comme une propriété précieuse. Si cependant sa conduite ne satisfait pas les différents chefs, il court grand risque d'être déposé dans une île du lac Tsana, ou même empoisonné. Aussi malgré les honneurs et les profits attachés aux fonctions épiscopales, les abounes d'Abyssinie ne se recrutent guère que dans la classe inférieure du clergé, parmi des malheureux que tente l'espoir de s'enrichir, puis de s'évader après avoir fait fortune. Les fonctions de l'aboune consistent à ordonner les prêtres et les diacres et à bénir les hommes et les autels. Outre les bénéfices qui en résultent, il possède dans l'Amarah et le Tigré des fiefs et des revenus considérables. Son arme la plus puissante est l'excommunication. Les autres dignitaires religieux sont l'*etchegué*, prêtre presque aussi puissant que l'aboune et armé comme lui des foudres de l'excomunication. Il réside toujours à Gondar, et l'enceinte de son quartier est un lieu d'asile inviolable. Il avait droit jadis à un tiers du produit de l'impôt; mais des propriétés dans l'Amarah et le Tigré ont été substituées à ce revenu exorbitant. Bien que nominalement inférieur à l'aboune, l'etchegué jouit en réalité de pouvoirs beaucoup moins limités que lui; il a d'abord l'avantage d'être un prêtre national et de posséder la confiance du peuple et du clergé qui l'ont élu. De plus il est à la tête des couvents, tient sous sa direction les *debteras*, c'est-à-dire les gens les plus instruits, les plus intelligents et les plus influents de l'Abyssinie. Ces debteras bien que considérés comme membres du clergé, n'en sont pas moins laïques. Ils font leurs études à Gondar, Axoum, Debra-Libanos et Laliba; après un examen ils obtiennent un diplôme qui leur donne droit à des terres et à un revenu. On choisit parmi eux les *alakas* ou intendants chargés de percevoir les revenus de l'église. Les écrivains, les médecins, les avocats, et généralement tous les hommes de science et d'industrie, se recrutent également parmi les debteras. Le *lika-monkoas* ou grand juge de l'empire est un debtera.

Le nombre des monastères est considérable en Abyssinie; la considération dont-ils jouissaient, n'est plus la même que par le passé. Cependant ils possèdent encore le droit d'asile. Le plus vénéré de tous ces établissements religieux, est celui d'Axoum, ville sainte que les idolâtres eux-mêmes avaient respectée parce qu'un jour, dit la tradition, « un cavalier galla avide de meurtre et de pillage, osa pénétrer dans un quartier d'Axoum; et il disparut tout à coup sous terre avec son cheval. » Il est vrai, ajoute un voyageur peu crédule, que la ville est pleine de citernes et que l'une d'elles pouvait bien avoir fait les frais du miracle.

Digitized by Google

Si l'organisation religieuse a subi peu de changements en Abyssinie depuis l'introduction du christianisme, il n'en est pas de même de l'organisation politique de cette contrée. Le gouvernement, sorte de régime féodal, a amené l'anarchie et le morcellement du territoire. Autrefois l'Abyssinie était sous la domination d'un *atié*, titre correspondant à celui d'empereur et de père. Ce souverain jouissait du revenu des domaines attachés à la couronne, et recevait un tribut de tous les gouverneurs de provinces. Les gouverneurs qu'il nommait lui payaient un droit d'avénement, et la douane de Gondar y ajoutait un impôt annuel. Son autorité, absolue en principe subissait le contrôle des chefs militaires à la tête desquels se trouvait le *Ras*, sorte de maire du palais, au profit duquel s'est accomplie en Abyssinie une révolution analogue à celle qui chez nous fit, il y a onze cents ans, passer l'autorité royale aux mains de la famille Héristal. L'Atié est relégué dans son palais de Gondar, et le pouvoir appartient réellement aux Ras et aux chefs militaires, qui se sont rendus indépendants dans le Tigré et dans le Choa. En même temps les *dedjc-asmatche*, généraux auxquels était attribuée l'administration des *nagarit* ou districts, grandes divisions de l'empire, ont rompu le lien féodal, se sont déclarés indépendants et ont ouvert la période de guerres et d'anarchie qui déchire l'Abyssinie.

Le code des Abyssins dans lequel sont renfermés les préceptes du droit et de la justice, se nomme Feuta-negeuste. C'est une reproduction des livres de Moïse, des préceptes de l'Évangile et de quelques lois du code de Justinien ; voici quelques-unes de ses prescriptions : « payer pour une blessure le prix du sang, environ cinq cents francs; si la mort en est résultée, et que le meurtre ait été volontaire, le coupable est passible du talion. — Pour un vol, le poignet coupé; pour un vol à main armée, le poignet et le pied. — Quiconque s'est parjuré après avoir attesté le roi ou l'excommunication, a la langue coupée. — Vie de droit et de mort du père sur ses enfants, non sur ses esclaves. — L'homme convaincu d'avoir vendu un chrétien, est condamné à la pendaison. » Quand on exécute dans ce dernier cas, on balance le patient sept fois, puis l'on coupe la corde; s'il survit il a sa grâce. Après la mort et l'amputation du pied et de la main les divers châtiments sont : l'emprisonnement dans un lieu malsain et plein de vermine ; la destitution, la confiscation des biens, et la bastonnade.

En présence de leurs juges, les parties se découvrent les épaules en repliant leurs toges sur les reins et se tiennent debout devant lui; après quelques formalités, la discussion s'engage, alors chacune des parties a droit de proposer un pari; celle qui refuse s'avoue vaincue. Le talent des avocats consiste donc à savoir déplacer le terrain de la discussion, et à proposer, sur une question incidente, un pari plus fort que ceux qui ont été déjà engagés par la partie adverse sur les questions principales. Le devoir du juge devrait être d'empêcher cette fraude; mais comme c'est à lui qu'en toute circonstance revient le produit des paris, il n'a garde d'y porter obstacle, et exige au contraire des cautions pour chacun d'eux.

Digitized by Google

Les formes de procédure sont très-restreintes; et l'usage y supplée en beaucoup de cas. Le demandeur lie à sa tunique le bas de la tunique de son adversaire, et celui qui délierait les vêtements avant d'avoir comparu en justice se reconnaîtrait coupable. S'il s'agit d'un criminel dont on craigne les tentatives d'évasion, on l'attache par une chaîne dont un bout est rivé à son poignet, et l'autre bout à celui d'un domestique de confiance. Le criminel est obligé de nourrir ce compagnon qui lui est imposé, et celui-ci peut l'y contraindre par la force.

Dans les guerres continuelles qui déchirent l'Abyssinie, les gouverneurs des districts doivent le service militaire au chef dont ils tiennent leur investiture. Outre ces forces régulières, il existe des chefs de bandes mercenaires qui tiennent leurs services à la disposition de celui qui les paie le plus. Quand un chef veut rassembler son armée, il fait battre des timbales sur tous les marchés, et annoncer qu'à tel jour les soldats aient à se trouver en un lieu désigné. La solde du simple soldat ne dépasse guère 25 francs par an; on le nourrit en lui assignant sur un district une certaine mesure de grain qu'il est chargé de prélever lui-même. L'un des bénéfices les plus considérables et les plus prisés des soldats, c'est le pillage que leurs chefs leur accordent assez volontiers.

Les troupes abyssines se composent habituellement de trois corps de combattants : les cavaliers, armés de deux javelots, d'un sabre et d'un bouclier, chacun ayant avec lui un piéton chargé de ramasser son javelot; les fusiliers armés de fusils à mèche, qu'on préfère en ce pays aux fusils à pierre; ils doivent se procurer eux-mêmes leur poudre et leurs munitions. Enfin les piétons armés de sabres courbes en forme de faux et de javelots. Ces troupes sont suivies de valets et de servantes portant les bagages, les vivres et des cruches d'hydromel. Une armée abyssine présente l'aspect d'une effroyable confusion; en tête s'avance le corps des timbaliers, affublés par-dessus leur costume ordinaire de haillons et de chiffons rouges qui font ressortir les teintes noires de leur peau. Derrière eux marchent les courtisanes qui ne quittent jamais l'armée, et dont l'emploi est d'improviser des chants pour exciter l'ardeur des soldats. Viennent ensuite les fusiliers, le général en chef abrité par un parasol, et entouré de ses principaux officiers; des cavaliers et des piétons suivis eux-mêmes des valets et des femmes. L'indiscipline règne au milieu de cette foule tumultueuse; et dans les rencontres avec l'ennemi le courage indi iduel décide la victoire beaucoup plus que les manœuvres et les combinaisons de la stratégie.

Les revenus du souverain consistent dans un impôt en nature dont une moitié lui est remise, tandis que l'autre appartient au seigneur de la localité. Lorsqu'il s'agit de procéder à la répartition de cet impôt, tous les chefs de province et de district se réunissent et calculent le nombre de feux de chaque ville, village et hameau; on fixe d'après cette base la quantité de miel, vaches, moutons, toile, argent qui doit être fournie. Puis les chefs de village rassemblent les anciens, évaluent avec eux la fortune de chacun, et établissent une répartition propor-

Digitized by Google

tionnelle. Ce sont ensuite des soldats qui viennent faire la collecte. L'impôt paraît établi d'une manière assez équitable; il serait tolérable, sans doute, si chaque année les habitants ne couraient pas risque de le voir réclamer deux ou même trois fois au lieu d'une, sous prétexte de besoins extraordinaires et de sacrifices patriotiques. Les commerçants ne sont soumis à aucune patente, mais ceux qui se livrent à un haut négoce sont obligés, pour lever les obstacles que leur suscite la douane, d'acheter au moyen de cadeaux la protection des chefs. Les douanes sont affermées dans les grandes villes, et données comme récompense dans les endroits moins importants. Ces fermiers sont en général des musulmans.

La force directrice, qui en Abyssinie fait défaut au pouvoir instable des souverains, semble s'être réfugiée dans l'organisation de la famille. Le père a sur ses enfants droit de vie et de mort, et il règle à son gré sa succession. Il y a deux mariages, civil et religieux. Le premier se fait en présence des père et mère, et devant le chef du village; le second, plus sérieux et plus solennel, s'accomplit devant le prêtre qui donne aux époux la communion. Les mariages entre musulmans se font devant le cadi.

Les parents traitent l'affaire du mariage et conviennent de la dot. Dans le Tigré l'usage est que les biens soient égaux de part et d'autre; en cas de séparation le partage est égal. Chez les Amarhéens, la femme apporte une dot double de celle de son mari, et, dans la séparation, elle reprend sa dot. Le mariage légitime ne s'accomplit que dans des conditions de communauté. Les alliances illégitimes, bien plus fréquentes, ne sont sanctionnées par aucune loi; cependant les enfants issus du concubinage ont autant de droit à l'héritage de leur père que les enfants légitimes. Il n'y a pas de divorce pour les mariages contractés devant l'église; aussi cette sorte de mariage n'a-t-elle lieu d'habitude qu'après une longue épreuve passée par les époux sous le régime civil ou même dans une union moins légitime. En cas de divorce, les fils suivent le père, les filles la mère. Les droits du mari, les devoirs de la femme sont à peu près les mêmes en Abyssinie que dans nos contrées. Un homme peut tuer sa femme s'il la surprend en adultère.

Les populations de l'Abyssinie présentent dans le type de leur physionomie des distinctions qui accusent la diversité de leur origine. La population du littoral, beaucoup plus noire que celle des régions centrales, est remarquable par la beauté des formes et la régularité des traits. Beaucoup des individus de cette race ont les cheveux lisses. Cette particularité est plus fréquente encore chez les habitants de Gondar et de l'Amarah, bien que les cheveux crépus y soient aussi la règle. Les Amarhéens sont jolis de visage et beaux de corps. Les nuances de leur peau varient à l'infini; la plupart sont d'un brun olivâtre foncé. Le développement de leur angle facial, la vivacité de leur regard témoigne de leur intelligence et des heureuses qualités de leur esprit. Ces hommes sont en effet les plus gais et les plus spirituels de l'Abyssinie; mais ils manquent de constance et sont indolents; leurs femmes restent chargées de presque tous les travaux d'agriculture et d'industrie.

Digitized by Google

Un côté saillant du caractère de toutes les races abyssines est la légèreté unie à beaucoup de bienveillance naturelle. Cette disposition favorable aux étrangers a cependant besoin d'être entretenue par des cadeaux. Celui qui entre pour la première fois dans une maison en Abyssinie doit faire son offrande au maître; si celui-ci accepte, il contracte l'obligation de servir de tout son pouvoir le donateur ou de lui restituer un cadeau triple du sien. En général, les Abyssins sont généreux autant qu'amis des présents. Entre égaux, un échange est la condition d'un pacte d'amitié, connu sous le nom de *Kale-Kidane*, en vertu duquel les contractants doivent s'aider et se défendre en toute occasion. Cet usage donne lieu à des particularités assez plaisantes: c'est ainsi que lorsque deux bons amis se rencontrent, ils se rappellent mutuellement en les énumérant, tous les cadeaux qu'ils se sont faits, et tous les services qu'ils se sont rendus, sans doute afin d'empêcher l'amitié et la reconnaissance de s'éteindre.

Braves contre les dangers avec lesquels ils sont familiarisés, pleins de vanité, quelquefois laborieux, souples, intelligents, faciles, dévoués, tels apparaissent dans les récits des voyageurs les peuples de l'Abyssinie.

Les chrétiens abyssins ne sont pas en général très-dévots, mais ils professent un culte particulier pour la Vierge; ils s'adressent aussi à quelques saints et aux anges. Celui de ces saints qui jouit de la plus grande vénération est *saint Abouna-Tecla-Emanout*, le seul aujourd'hui qui fasse des miracles. Après lui saint Georges et saint Michel prennent rang dans l'estime publique. La superstition tient la place que la dévotion laisse libre; des eaux placées sous l'invocation de Tecla-Emanout guérissent les lépreux, les aveugles, les boiteux et tous les autres infirmes. Il est certain que beaucoup d'entre eux meurent en chemin, car on n'y parvient que par le sentier le plus rude et le plus escarpé. Les loups-garoux ou *bouda*, réfugiés chez les forgerons et les tanneurs, qui disposent à leur gré de ces ennemis de l'homme, dévorent les troupeaux, changent les hommes en bêtes, rendent à leur gré malades, etc. Toutes les fois qu'un Abyssin de distinction boit, il a soin de faire placer devant lui une toile par un domestique; autrement il courrait le risque de subir le mauvais œil. Un verset de la Bible ou de l'Évangile préserve des maladies ou des blessures dans les combats. Enfin certaines plantes ont la vertu de rendre les femmes fécondes, de faire retrouver les objets perdus et de préserver de la morsure des serpents.

La société abyssine se partage en plusieurs classes nettement tranchées; ce sont d'abord les nobles possesseurs d'une sorte d'alleu qu'ils nomment *goult*, fief héréditaire et exempt d'impôts. Ils doivent uniquement le service militaire. Cette classe est aujourd'hui fort peu nombreuse, et même elle a perdu une grande partie de ses priviléges; le mérite personnel ou la faveur de quelque chef puissant sont devenus des moyens d'élévation et de fortune supérieurs aux titres héréditaires. L'influence dont jouissait autrefois la noblesse est passée aux mains des chefs de partisans, et il en sera ainsi tant que les rivalités intestines et l'anarchie déchireront les royaumes abyssins. Au-dessous de la

Digitized by Google

noblesse viennent les possesseurs de terre ou cultivateurs, qui jouissent d'une grande estime et exercent une véritable influence sur la population. La classe des debteras vient ensuite. Ce sont les lettrés de l'Abyssinie, et nous avons déjà dit quelle est la nature de leurs emplois. Les *negade* ou marchands occupent l'échelon inférieur; on les estime peu, mais ils font fortune et se voient recherchés des princes et des grands. Ils sont les hommes les mieux vêtus, les plus propres et les plus actifs du pays.

Au-dessous de cette classe on trouve les *loulé*, domestiques dont la condition est toute différente de celle des gens de cette condition chez nous : l'Abyssin les nourrit à sa table, les traite paternellement et les appelle ses enfants. Ils se distinguent en loulé intérieurs et loulé extérieurs, et leur condition est très-différente : les premiers partagent la bonne et la mauvaise fortune de leurs maîtres; le plus souvent leur existence est douce et paisible. Les autres, employés aux rudes travaux de la terre, vivent presque toujours dans une condition misérable. La dernière classe est celle des esclaves employés aux mêmes travaux que les loulé, mais sans rétribution; ils sont traités avec douceur; on ne les vend jamais s'ils sont chrétiens, et généralement on les affranchit au bout de quelques années de travail.

En dehors de toutes ces classes il existe une catégorie de gens nommés *azmari*, qui rappellent, par leur vie indépendante et leur métier, nos anciens trouvères; ils vont de ville en ville jouant d'un instrument de musique assez grossier, et amusant les populations par leurs danses et leurs récits. La musique des Abyssins est monotone, mais leurs chants ne manquent ni de charme ni de poésie : toutes les classes de la population se montrent sensibles aux improvisations des azmari; et quand ces chanteurs nomades se présentent à la porte d'une maison ou d'une chaumière, ils sont sûrs d'être bien accueillis, et de recevoir une généreuse hospitalité pour prix de leurs chansons. Ce sont eux aussi qui, avec les courtisanes, accompagnent les armées et animent les soldats par des hymnes guerriers. Enfin ils savent se grimer, de façon à reproduire le visage d'une personne qu'ils veulent imiter; et ils improvisent des scènes mimiques et satiriques. C'est le seul vestige de théâtre que l'on trouve chez les Abyssins.

Tous les arts comme la musique, sont dans leur enfance en Abyssinie. Les peintures exécutées sur toile avec du blanc d'œuf, retracent presque uniquement des sujets pieux tirés de l'Écriture, et sont destinées à l'ornement des temples et des palais. Les sciences sont aussi dans un état primitif et presque nul. La médecine est de toutes la plus avancée, grâce à une certaine habileté pratique en chirurgie, et au grand nombre de plantes médicinales que produit toute la contrée. Un fait qui mérite d'être noté, c'est que la syphilis, très-commune en Abyssinie, paraît y avoir existé à une époque antérieure à celle où nous supposons que ce mal fut apporté d'Amérique en Europe. Une maladie tout à fait particulière aux régions abyssines est celle du ténia ou ver solitaire; il n'est presque personne qui n'en soit attaqué, et les Européens n'y échappent pas

Digitized by Google

après un court séjour dans le pays. Il est vrai que la nature, dans sa prévoyance, a placé le remède à côté du mal; beaucoup de plantes sont efficaces contre le ténia, entre autres le koasso dont M. Rochet a rapporté en France une grande quantité. Nous avons vu, par la mort de MM. Dillon et Vergnaud, combien les fièvres de l'Abyssinie sont funestes aux Européens; il faut ajouter encore la dyssenterie à cette triste nomenclature. Les autres maladies locales, la petite vérole, la lèpre hideuse, appelée plaie de l'Yemen, etc., n'attaquent guère que les indigènes.

Terminons cette rapide étude sur l'ensemble de l'Abyssinie, par quelques mots de son histoire. L'Abyssinie était, dans les temps reculés, l'une des vastes régions comprises sous le nom d'Éthiopie. La fameuse reine de Saba, que l'Écriture nous montre venant vers Salomon du fond de l'Orient, paraît être Makéda souveraine d'Abyssinie. Cette reine eut du roi juif un fils, qui, selon la tradition, fut élevé à Jérusalem. Il ramena en Éthiopie une colonie de Juifs et de Phéniciens. Plus tard, au temps des Ptolémées, plusieurs colonies grecques vinrent s'établir sur le littoral de la mer Rouge, et fondèrent des établissements dont les ruines subsistent encore à Adelis, à Amphilah et à Bérénice. D'autres vestiges grecs dans l'intérieur des terres, à Axoum, à Atebi, à Achangui, se rapportent à la même période de splendeur. Au moyen âge, les Indes et Venise eurent en Abyssinie des comptoirs d'échange et de commerce. Ce fut sans doute en ce temps que les *dgins* donnèrent naissance aux premiers fondateurs de Souakin, et la prospérité du port abyssin de Massoah doit remonter à la même époque.

Le judaïsme que Makeda avait introduit en Abyssinie, ne fut pas abandonné par toute la nation lorsque le christianisme se propagea dans ce pays. Les juifs concentrés dans les pays montagneux du Semiène, entre le Tigré et l'Amarah, refusèrent de reconnaître l'autorité du roi chrétien; une femme descendante des rois juifs, qu'ils avaient mise à leur tête, parvint à chasser la dynastie régnante, et occupa le trône sans pouvoir empêcher cependant le nombre des chrétiens d'augmenter chaque jour. Les descendants de la reine juive, furent contraints d'abandonner le sceptre à des rois chrétiens de la race de Salomon, après une longue période de trois cents ans. Les nouveaux souverains eurent à soutenir contre les musulmans une lutte acharnée. Ils parvinrent à écarter ces nouveaux et redoutables ennemis, jusque vers 1528. A cette époque, l'invasion du mahométan Gragne, porta un coup funeste à la prospérité de l'Abyssinie. Chassés, à la suite des nombreux combats et de plusieurs défaites des plus belles provinces, expulsés de leurs villes où ils avaient vu leurs églises et leurs palais s'écrouler dans les flammes, les rois abyssins cherchèrent un refuge au milieu des montagnes, et appelèrent les Portugais à leur secours. Ce fut Christophe de Gama qui leur amena des troupes européennes, avec l'aide desquelles ils défirent Gragne et le tuèrent. Cette victoire en rendant à l'Abyssinie la liberté, ne lui restitua pas le calme et la prospérité dont elle avait joui. Les Gallas, que l'espoir

Digitized by Google

du pillage avait faits les alliés de Gragne, ne cessèrent pas après la mort du musulman d'inquiéter l'Abyssinie; puis les Portugais amenèrent les missionnaires jésuites qui prêchèrent l'intolérance, et donnèrent naissance aux persécutions et à la guerre civile. Le commerce s'affaiblit, et disparut presque entièrement. Enfin les ras ou chefs d'armée, usurpèrent une partie du pouvoir et l'autorité royale déclina rapidement. Dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, l'un de ces ras, Mikaël dépossèda le souverain régnant, et avec cette usurpation commencèrent les dissensions intestines qui n'ont cessé de déchirer ce malheureux pays. Vainement le ras Mikaël qui, si nous en croyons Bruce, était doué de tous les talents du conquérant et du législateur, voulut relever l'État de sa ruine et le régénérer; la mort ne lui laissa pas le temps d'accomplir sa tâche; et aujourd'hui comme à l'époque où il saisit le pouvoir, l'Abyssinie démembrée et morcelée consume tristement dans la guerre civile, l'énergie et l'activité qui pourraient être utilisées avec fruit pour la prospérité de la nation [1].

CHAPITRE LXX

TIGRÉ ET AMARAH. — LE ROI OUBIÉ. — GONDAR.

Massoah, situé dans une île près du rivage et principal port de l'Abyssinie, est une ville de cinq à six mille âmes offrant le mélange de toutes les races abyssines. Un petit fort garni de deux mauvaises pièces de canon protége la rade et les maisons de paille et de branchage qui composent la cité. C'est un aspect assez pittoresque que celui de ces petites huttes semées sans beaucoup d'ordre, composées seulement, pour la plupart, d'un rez-de-chaussée, et au milieu desquelles les seules constructions en pierre sont la maison du gouverneur et celle de deux ou trois riches négociants. Les habitants de Massoah sont naturellement enjoués et amis du plaisir, car toutes les circonstances de la vie paraissent être pour eux une occasion de fêtes et de danses. Que quelqu'un naisse, se marie ou meure parmi eux, c'est un motif de réunion, de danses et de chants qui parfois se prolongent plusieurs jours. Le séjour de ce lieu n'a cependant nul attrait pour un Européen, son excessive chaleur (le thermomètre y monte quelquefois à quarante-cinq degrés centigrades) les fièvres et la dyssenterie le rendent funeste aux étrangers.

De Massoah à Adoua, capitale du Tigré s'étend une région montagneuse au sein de laquelle les voyageurs européens ne s'engagent pas sans escorte. Nos Français qui se dirigeaient vers Adoua sous la protection d'une troupe de guerriers chohos, abyssins au teint foncé mais aux cheveux lisses, qui habitent une partie du littoral de la mer Rouge, virent au milieu d'une de leurs marches descendre au

1. Introduction au *Voy. en Abyssinie*, par M. Lefebvre, t. I

Digitized by Google

galop du versant d'une montagne des hommes armés. A cette vue, et avant qu'on pût s'y opposer, les Chohos se précipitèrent, brandissant leur lance et entonnant le chant de guerre. La position semblait critique, et les voyageurs s'imaginaient qu'ils allaient être témoins d'une scène de carnage, quand l'un des gens du gouverneur de Messoah s'empressa de les rassurer. « Ces grandes démonstrations de combat sont fréquentes, dit-il, mais n'aboutissent ordinairement à rien. Si on ne s'en mêle pas et qu'on les laisse se lancer réciproquement à la tête l'énumération de leurs hauts faits, ils se fatiguent vite, et tout se termine à l'amiable et sans combat. » Bientôt en effet les deux partis s'accordèrent et convinrent entre eux du partage des bénéfices qui devait résulter du transport des bagages des voyageurs.

Plus loin le chef d'un district important donnait à ses amis et à ses serviteurs un grand festin d'apparat. Voici la description qu'en fait M. Lefebvre :

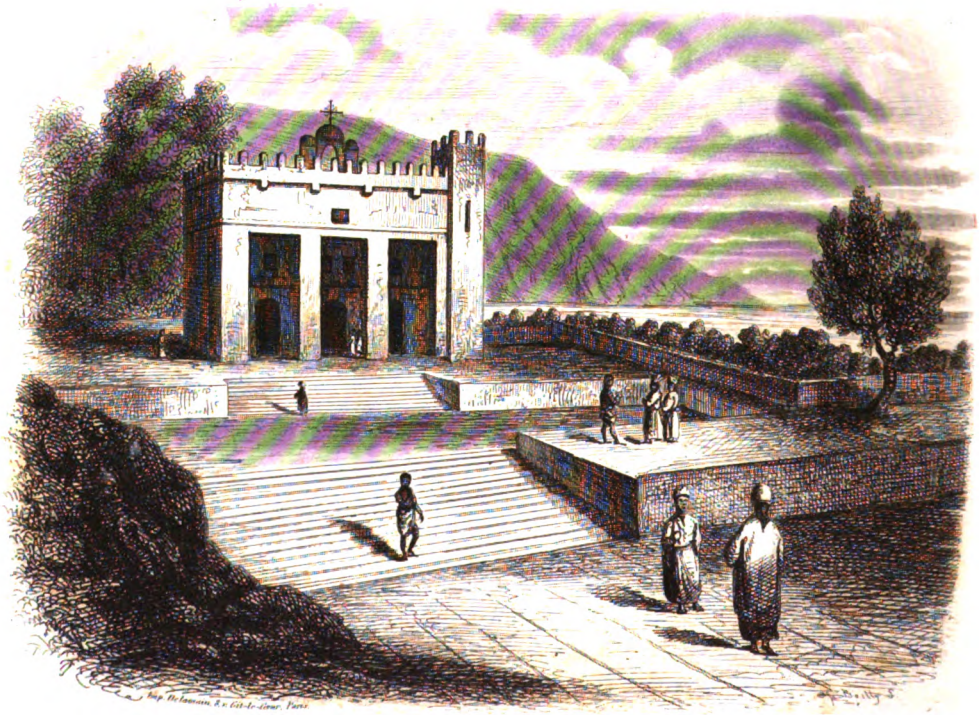
« Un brasier gigantesque était allumé; à ce brasier mobile et porté sur quatre roulettes, des domestiques faisaient rôtir des viandes qu'ils tenaient par une extrémité, tandis que de nombreuses cuisinières apprêtaient dans des plats de terre cuite des ragoûts de différente sorte. Bientôt on nous apporta le *brondo*, les Abyssins nomment ainsi d'énormes morceaux de viande crue et palpitante, dont ils avalent, sans boire, de nombreuses tranches en guise de hors-d'œuvre et pour s'ouvrir l'appétit. Enfin la table parut, c'était une espèce de claie en roseaux supportée par deux cylindres de même nature. De nombreuses piles de galettes et de pain furent placées sur cette table qui ne tarda pas à se couvrir de mets. Les convives prirent place, et comme ils étaient environ trois cents et que la table n'eût pas contenu vingt personnes, les plus élevés en dignité s'assirent, puis derrière eux des rangs se formèrent dans l'ordre hiérarchique de la valeur personnelle. Le maître et la maîtresse de la maison présidaient la réunion assis sur un sofa, les invités s'étaient simplement assis à terre. » A un signal du généreux Abyssin qui traitait toute cette multitude, les cuisinières goûtèrent les ragoûts pour témoigner qu'on pouvait s'en nourrir en toute confiance; puis les personnages distingués du premier rang se rassasièrent; ils quittèrent ensuite la table et laissèrent la place à la rangée de convives assise derrière eux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les rangs les plus reculés eussent pris part à ce régal dont ils avaient été plusieurs fois de suite les témoins. Parmi les politesses qu'il est convenable de se faire réciproquement, la plus remarquable est celle qui consiste à se mettre réciproquement des boulettes dans la bouche, en invoquant Marie ou le nom d'un saint vénéré. Le festin s'était passé sans boire; mais en guise de dessert les domestiques apportèrent d'immenses jarres d'hydromel qui promettaient d'amples libations, car les Abyssins n'abandonnent pas une cruche à moitié pleine. Les ragoûts auxquels les Abyssins font le plus grand honneur dans leurs festins, et qui leur semblent délicieux, ne sont pas tolérables pour des palais européens, tant ils sont saupoudrés d'un piment rouge qui emporte la bouche. Dans toutes les parties de l'Abyssinie la plupart des voyageurs ont été

Digitized by Google

Digitized by Google



ABYSSIN DE MASSAOUAH.



ÉGLISE DE GONDAR.

Digitized by Google

Publié par Furne, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

obligés de se faire faire une cuisine à part, ne pouvant pas s'habituer à celle des indigènes.

Le Tigré était, depuis plusieurs années, sous la domination de l'un des chefs les plus intelligents et les plus actifs de l'Abyssinie, Oubié, qui déjà maître du Sémiane et de plusieurs autres provinces, méditait de réunir sous sa domination tous les pays abyssins. Ce souverain guerrier donna audience dans son camp aux voyageurs français. Ils trouvèrent le prince couché sur les coussins d'un sofa en soie. Ses officiers se tenaient debout, rangés de chaque côté sur deux lignes. Quelques personnages éminents étaient seuls assis sur un tapis au pied du sofa. Tous étaient vêtus de draperies d'une grande blancheur. Au milieu de ce cérémonial, Oubié faisait l'effet d'un prince indien. Son œil révélait une grande finesse et une pensée profonde. En public ce regard était doué d'une fixité remarquable : c'était, dit-on, un des moyens d'influence du souverain sur ceux qui l'entouraient. Le front large, le nez arqué, la bouche grande et les lèvres épaisses; la peau fon :ée; une taille petite, des apparences grêles et chétives, tel était le portrait du chef qui depuis douze ans régnait en maître absolu sur le Tigré et le Sémiane. « En arrivant près de lui je le saluai, dit M. Lefèbvre; il me répondit par un bonjour affable, et me demanda ce que j'étais venu faire dans son pays. — Le voir et m'instruire de vos usages, répondis-je. — A quoi cela peut-il te servir? Le sol de ta contrée est-il improductif? n'as-tu plus d'amis, que tu viennes ainsi risquer ta vie sur une terre étrangère? — Mon pays est fertile, je ne manque pas d'amis; mais Dieu a donné à l'homme le monde entier et le désir de devenir meilleur en s'instruisant; je suis venu vers vous dans ce but, voulez-vous me le faciliter? — Volontiers; quand tu voudras un guide je t'en donnerai un; cependant je t'engage à rester à Adoua pendant la saison des pluies; tu iras dans cette ville, et pour provision de route, je te donne une vache et une corne d'hydromel. »

Après les cadeaux que nos voyageurs, se conformant aux usages de l'Abyssinie, firent à Oubié, ils se dirigèrent vers Adoua. La capitale du Tigré est située comme Massoah, sur un amas de huttes mal bâties et qui n'offre aux étrangers aucun autre intérêt que celui d'un coup d'œil pittoresque. La ville la plus remarquable de toute cette partie de l'Abyssinie est Axoum, ville sacrée qui est devenue le centre religieux de tout le royaume. Sa bibliothèque et son collége de debteras la rendent fameuse par toute l'Abyssinie; mais pour les étrangers, c'est à ses obélisques et à ses anciens monuments qu'elle doit son principal intérêt. Au milieu des guerres sanglantes de l'Abyssinie, Axoum est resté un lieu d'asile respecté par tous les partis. D'Axoum les Français retournèrent à Adoua où ils assistèrent aux fêtes solennelles de la Saint-Jean. C'est à cette date, 11 septembre, que commence chez les Abyssins la nouvelle année. Ce jour est réservé aux cadeaux et aux compliments. Dans la nuit qui précéda ce grand jour, des cris de joie et un grand bruit réveillèrent les étrangers encore paisiblement endormis; c'était tout le peuple qui, en commémoration du baptême de saint Jean, s'en

Digitized by Google

allait pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, prendre un bain dans la rivière. Des fêtes royales et des exercices militaires animèrent en même temps le camp d'Oubié à l'occasion du renouvellement de l'année. L'enceinte du camp avait été ouverte à tout le monde, et quarante musiciens étaient occupés à frapper à tour de bras sur leurs instruments. Derrière cet orchestre qui faisait un bruit assourdissant, on égorgeait des bœufs pour le festin; plus loin, des tables en fer servaient de brasier, et on y faisait rôtir les pièces de viandes qui n'étaient pas destinées à être mangées crues. Deux soldats faisaient office d'huissiers, et armés d'une baguette, gardaient la salle du festin, et faisaient ranger les convives sur huit files avant de les y introduire. Une petite pièce, communiquant avec la salle principale, était réservée aux personnages principaux; les voyageurs y furent introduits. Oubié, placé sur un trône élevé, présidait la fête. Ses grands officiers se tenaient debout derrière son trône, le sabre au côté. Après ceux-ci venaient les courtisanes dans tout le luxe de leur plus riche costume : elles étaient vêtues de robes brodées de soie; épingles d'or dans les cheveux, bracelets d'argent doré aux poignets, chaînettes semblables aux chevilles, colliers d'argent; puis d'élégantes coiffures enduites de beurre; car telle est l'une des habitudes de cette toilette africaine. Bientôt les trompettes donnèrent le signal du dîner; alors les huit rangs qui s'étaient formés dans la cour s'ébranlèrent et se divisèrent en deux colonnes qui vinrent occuper les deux côtés de la table. Lorsque tout le monde fit face au festin, les cuisinières goûtèrent les sauces, selon l'usage, et tout se passa comme dans le repas décrit plus haut. Seulement, lorsque l'hydromel eut animé les soldats, ils entonnèrent des refrains guerriers, et plusieurs même vinrent se camper fièrement vis-à-vis du trône pour vanter au roi leurs anciens services et ceux qu'ils étaient encore prêts à lui rendre.

Au milieu de toute cette magnificence abyssine, la vive préoccupation du souverain Oubié était de savoir l'impression que sa grandeur et les splendeurs de sa cour pouvaient faire sur les étrangers. Ceux-ci se gardèrent bien de ne pas témoigner une vive admiration; ils firent l'éloge de la puissance du souverain qui déployait tant de luxe et de générosité; puis M. Lefebvre saisit cette occasion de proposer un traité de commerce entre le souverain du Tigré et la France. Oubié se détermina à envoyer une ambassade. Les projets formés à cette époque pour un traité qui eût pu présenter de grands avantages au commerce français, ne semblent pas avoir amené de résultats, mais ils méritent d'être rappelés comme une espérance pour l'avenir. M. Lefebvre revint passer quelques mois en France, et présenter au roi Louis-Philippe les ambassadeurs abyssins. Parmi ceux-ci était un jeune homme plein d'intelligence qui a tenu un journal dans son voyage. Rien de plus curieux que l'étonnement de cet Africain qui se croyait civilisé, en présence des merveilles de notre Europe; on en jugera par un court extrait de son journal traduit par M. Lefebvre, et empreint d'une naïveté charmante.

« Lorsque nous entrâmes dans le bâtiment à vapeur à Alexandrie, nous crûmes quitter le séjour des hommes pour celui des génies... Bientôt on nous montra de

Digitized by Google

loin une île, c'était Malte; elle nous parut aride et pauvre, mais une fois entrés dans le port, il nous sembla que toutes les caravanes de l'univers s'y étaient donné rendez-vous. Les navires étaient en si grand nombre, que le nôtre trouvait à peine la place de passer, et ces navires étaient couverts de gens, les uns criant, les autres battant le marteau, tous travaillant avec des bruits à étourdir : on aurait dit des villages de Bouda dans la province de Damot. Le quai était bordé de marchands qui criaient aussi; les cloches faisaient un égal tapage, en sorte que mes pauvres oreilles étaient assourdies, et que tant de choses diverses se présentaient à la fois à mes yeux qu'ils n'y voyaient plus... Nous étions venus à Malte pendant le carême, et nous vîmes quelque chose de magnifique. Mes yeux n'avaient pas assez de larmes pour écouler toute la tristesse de mon âme en entendant la musique de ces chrétiens le jour où le Christ expirait. L'église était très-grande et remplie de monde; les femmes étaient vêtues de noir, et cette couleur sombre convenait à la cérémonie. Sur la muraille une sculpture représentait l'image du Christ crucifié avec tant de vérité, qu'on se serait cru au moment où le sang sortait des plaies de notre Sauveur... Nous arrivâmes enfin à Marseille. Nous étions en France : la miséricorde de Dieu nous avait favorisés, et notre voyage était accompli. C'est un samedi que nous sommes entrés dans la ville; lorsque vint la nuit, nous vîmes une chose très-surprenante : c'étaient des lumières dont le feu n'était point entretenu par de l'huile ou de la cire, mais seulement par de l'air, et il n'y avait pas non plus de coton pour brûler : un tourniquet éteignait cette lumière; lorsqu'au contraire on voulait l'allumer, on virait le tourniquet, et on approchait une flamme de l'ouverture; la lumière sortait alors très-brillante et très-haute. Nous nous amusions à verser de l'eau dessus sans qu'elle s'éteignît, chose qui nous surprit au dernier des points. Toute la ville était illuminée de cette manière, et l'on pouvait ainsi sortir et se promener toute la nuit. Les Francs font la vie plus longue que nous; ils ne dorment pas avant le milieu de la nuit, et jusque-là les rues sont pleines de promeneurs, de voitures et de cavaliers.

« Ce que la Bible nous raconte de Salomon n'est rien en comparaison de la richesse des marchands de Marseille. De tous côtés ils étalent l'or devant leurs maisons; à chaque instant nous nous arrêtions pour contempler de belles soieries et toutes sortes d'étoffes... Le lendemain nous nous mîmes dans une voiture où nous étions dix-huit personnes avec nos bagages; cinq chevaux nous traînaient, et ils étaient remplacés à mesure qu'ils étaient fatigués, et cela pendant cinq jours que dura le voyage; nous ne comprenions pas que le maître de la voiture pût avoir tant de chevaux. Nous parcourûmes un chemin qui est plus long que celui de Massoah au Choa, et sur tout cet espace nous ne rencontrâmes pas un terrain improductif : toutes les terres étaient ensemencées ou couvertes de plantations; les pierres étaient recueillies pour bâtir.

«... C'est à Paris qu'on voit tout ce que peut faire le travail de l'homme; qui n'a pu en être témoin reste comme un corps sans âme... Nous avons été nous

Digitized by Google

promener dans un jardin où il y avait de grands arbres et beaucoup de pierres taillées à l'image de l'homme; au sortir de là nous nous trouvâmes sur une place où étaient deux beaux jets d'eau, et au milieu une pierre dans le genre de celle d'Axoum : elle a été apportée d'Égypte par les Français... Nous avons parcouru cette ville : ses maisons sont hautes comme des montagnes; ses rues sont unies et recouvertes de pierres jointes ensemble; elle est toujours pleine de monde; c'est un mouvement perpétuel; jour et nuit pas de repos. La lumière non plus ne cesse pas de jeter ses clartés; à celle du soleil succède celle de l'air enflammé.

« Le 10e du mois de sené (2 juin), nous allâmes dans une maison de fête; en y entrant nous crûmes voir le royaume des cieux. Dire le nombres des lumières, celui des siéges qui environnaient la salle, serait chose impossible. Plus de deux mille personnes y étaient réunies, dont un grand nombre de femmes. Plusieurs étaient vêtues de blanc, d'autres étaient habillées en noir, et leurs robes sur leurs épaules semblaient une fourrure de guetsella (panthère noire) sur une tunique blanche. Quand tout le monde fut entré, les musiciens se mirent à jouer avec un grand ensemble; il y avait beaucoup d'instruments que nous ne connaissons pas. Tout le monde écoutait dans le plus grand silence. Cette musique s'appelle terrestre, mais elle appartient aux cieux. Bientôt on leva un grand voile, et nous vîmes un beau jardin dans le fond; des deux côtés l'eau s'élevait en l'air, puis retombait en pluie; et c'était des femmes qui chantaient de la voix la plus pure, et d'autres qui dansaient sans que leur pied semblât toucher la terre. »

Les Abyssins ne furent pas moins émerveillés lorsqu'ils contemplèrent les magnificences des Tuileries et de Versailles. Combien alors Gondar même leur semblait petite et pauvre !

C'est cependant, au dire de tous les Abyssins, une bien belle ville que Gondar, centre des lumières, de l'intelligence et du travail, modèle des bonnes manières et du bon goût, métropole du commerce! A Gondar le soldat vient acheter ses armes, l'ouvrier ses outils; le debtera y achève ses études; là seulement les femmes ont de l'élégance dans leur toilette. La dame de Gondar ne va pas nu-pieds comme une provinciale; elle porte des babouches, et le bas de sa jambe est toujours orné d'une chaînette en argent. Par-dessus sa tunique blanche elle revêt un riche burnous en soie bleue, qu'il est du dernier bon ton de parsemer de plaques d'argent ciselées et dorées. Pour peu qu'elle doive aller à un quart de mille, elle monte à mule, soutenue par un valet, conduite par un autre. Le grand genre consiste à se faire suivre de soubrettes, les unes à mule, les autres à pied, et de fermer la marche par une troupe de valets armés de lances et de boucliers. Les femmes du grand monde et les courtisanes sont seules en évidence; ces dernières paraissent obtenir plus de considération en Abyssinie que dans tous les autres pays; sans doute elles doivent cet avantage au privilége qui leur est exclusivement réservé, d'improviser des chants et de composer des poésies. Les femmes des négociants se livrent sans réserve aux soins de leur ménage, et celles des artisans sont chargées des travaux les plus pénibles, tels

Digitized by Google

que porter l'eau et le bois, moudre le grain, faire le pain, etc. C'est à Gondar que réside cet empereur nominal que conserve encore l'Abyssinie, mais qui n'a plus d'autre droit que celui de rendre la justice, seulement pour les crimes et les délits commis dans la capitale. Il passe sa vie dans l'oisiveté la plus absolue, entouré de serviteurs chargés de le surveiller autant que de prévenir ses désirs, et toujours sous le coup d'une déchéance ou d'une révolution.

La situation de Gondar sur une colline qui s'étend comme un promontoire vers le lac Tsana, distant de quatre lieues environ, est son principal attrait pour un Européen. Les divers éléments de sa population ne manquent pas non plus d'une certaine physionomie originale. A côté des musulmans actifs et dans les mains desquels l'industrie et le commerce sont concentrés, et des chrétiens occupés, pour la plupart, aux études théologiques et savantes de la classe des debteras, on ne remarque pas sans intérêt les Juifs ou Pelachas. Ceux-ci, qui peut-être sont les descendants sans mélange des Abyssins de la reine de Saba et de Salomon, ont su conserver d'importants priviléges, tels que l'exemption d'impôts et l'affranchissement du service militaire; ils pratiquent librement la religion de Moïse, observent le repos du samedi, et se livrent en paix à toutes les superstitions de leur culte. Par un contraste notable avec leurs coreligionnaires de tous les pays, ils dédaignent le commerce et s'occupent de fabriquer des outils et de bâtir les maisons, et sont les hommes les plus industrieux de l'Abyssinie[1].

Le lac Tsana ou Dembea, ce dernier nom est celui de la province dans laquelle il est situé, est une belle nappe d'eau, large de vingt lieues sur dix-huit de longueur. Il est entouré de terres bien cultivées, de jardins, et semé d'îles nombreuses, habitées par des moines, ou servant de retraite à des Abyssins et quelquefois de lieu d'exil. C'est à quelque distance vers l'ouest, que le Nil Bleu appelé *Abbay* en cet endroit, prend sa source au milieu d'une petite clairière pleine de joncs et d'autres plantes aquatiques. Un bassin irrégulièrement circulaire, du diamètre d'environ quatre décimètres et entouré de joncs, contient une eau limpide qui s'échappe, puis coule sur un terrain incliné, et descend vers le lac avec rapidité. Il traverse le Tsana, en conservant un courant sensible, puis à sa sortie du lac, il s'épanouit en une nappe d'eau qui peut être large de deux cents mètres. Plus loin, son lit se resserre tellement, qu'au pont bâti près de l'embouchure du Toul, un guerrier armé de toutes pièces a pu le franchir d'un bond. A partir de ce point, la rivière s'enfonce dans un profond escarpement et coule sur un granit dont la surface insoluble entretient sa pureté, tandis que le cours d'eau qui paraît être la source du Nil Blanc, coulant sur un grès friable et toujours blanc, roule un limon blanc et malsain.

Près de la source vénérée du fleuve, les habitants ont bâti un temple au

1. On peut voir sur les Pelachas une longue étude de M. Ant. d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, juill., août 1845.

Digitized by Google

milieu d'une forêt sacrée de grands arbres entrelacés par des lianes monstrueuses. Cet édifice religieux, selon l'usage de ces pays, est construit de manière à recevoir du dehors le moins de jour possible. M. d'Abbadie observe à cette occasion que l'absence de jour dans l'intérieur des pyramides ne prouve aucunement que ces monuments fussent destinés à servir de tombeaux. « Dans toute l'Éthiopie, dit-il, il est regardé, depuis les temps les plus reculés, comme honteux de laisser entrer la lumière du soleil dans une maison, et l'on doit se souvenir que ces hauts plateaux intertropicaux durent être la patrie primitive des Cophtes qui bâtirent Thèbes et Memphis [1]. »

CHAPITRE LXXI

PAYS DES ADELS. — CHOA. — LE ROI SAHLÉ-SALLASSI. CHASSE AUX HIPPOPOTAMES.

Au sud-est de Massoah et d'Arkiko, première ville de la frontière septentrionale du Tigré, le littoral de la mer Rouge prend le nom de pays des Adels, et il est habité par les tribus musulmanes des Danakils. Ces hommes mènent une vie semblable à celle des Bédouins, et entretiennent des troupeaux de chameaux qui sont leur principale ressource, bien que ces animaux, petits et faibles, soient de race bien inférieure à celle des chameaux d'Égypte. C'est par le pays des Adels que M. Rochet et le major Harris ont pénétré dans le Choa, et il y a, disent ces voyageurs, peu de trajets plus fatigants, plus périlleux et plus monotones que celui de ces déserts. Ce pays des Adels est une région montueuse et tourmentée par le travail volcanique; aucune eau fécondante ne parcourt les brûlants replis de cette terre ravagée en tous sens par les feux souterrains et embrasée par le soleil des tropiques. On n'y trouve même pas l'aspect majestueux, la grandeur sauvage, bien qu'aride, que présentent quelquefois les pays de montagnes. Partout, sur une ligne de cent trente lieues, règne une médiocrité monotone : de longues collines se succèdent, avec des pentes uniformes et peu abruptes, et parsemés de petits cônes, bouches éteintes des volcans. Tout cela a une teinte rougeâtre et sombre dont la tristesse ressort davantage, dans l'atmosphère lumineuse qui éclaire ce triste paysage.

La plus grande richesse naturelle du pays des Adels est le lac Salé, que les Danakils appellent *Mel-el-Assal*. Le spectacle que présente ce lac est le même, moins l'étendue, que celui qui sur la mer Morte attriste les yeux du voyageur. Du haut des versants qui le dominent, on voit ses eaux dormantes s'étendre dans un bassin de plusieurs lieues de diamètre, entouré par une ceinture lugubre de

1. Lefebvre, *Voy. en Abyssinie.* — Lettres de M. Dillon, t. II. — Le Nil bleu, extrait d'une lettre de M. Ant. d'Abbadie; Gondar, 1544. *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1845.

Digitized by Google

montagnes volcaniques. C'est sur les parois de cette cuve que la chaleur solaire pompant les eaux depuis de longs siècles, amène la cristallisation naturelle du sel, qui forme au-dessus des eaux verdâtres une frange blanche large d'un kilomètre, et assez solide pour porter les chameaux d'une caravane. Les Danakils viennent au lac faire des chargements considérables de sel, qu'ils transportent ensuite dans les diverses contrées de l'Abyssinie; c'est leur principale, ou pour mieux dire, leur unique industrie.

Près du lac Salé s'étend la gorge de Gonganta, où le major Harris, ambassadeur anglais au Choa, se trouvant obligé de camper, fut attaqué de nuit par les Bédouins, et vit assassiner à ses côtés trois Anglais de son escorte. Ce crime ne fut accompagné d'aucune tentative de vol; il fut accompli pour la gloire seule qui entoure l'homicide dans le pays des Adels. L'homme qui tue un homme conquiert parmi ces tribus sauvages le renom de guerrier; il a le droit d'attacher à sa chevelure enduite de suif une plume d'autruche, de passer un bracelet de cuivre autour de son bras; d'ailleurs sa gloire n'est pas moindre pour avoir assassiné un voyageur sans défiance que pour avoir percé de sa lance un ennemi dans les combats. Bien que voyageant sans escorte au milieu d'une caravane de Danakils, M. Rochet n'éprouva aucun accident, grâce à la crainte qu'il sut inspirer aux Arabes à l'aide de ses armes à feu; et il parvint sain et sauf aux bords de l'Aouache, grande rivière qui parcourt le Choa du sud-ouest au nord-est, et forme sa frontière du côté des Adels. « Les rives de ce fleuve, dit le voyageur, sont couvertes d'une végétation touffue et d'arbres magnifiques... En présence de cette riche nature, je me sentis enfin délivré du désert et de l'esprit de mort qui plane sur lui : la vie reparaissait sous ses faces les plus brillantes. Les forêts que l'Aouache arrose sont peuplées de lions, de léopards, de panthères, d'éléphants, d'hippopotames, de zèbres, de gazelles, de daims, et de milliers d'oiseaux aux plumages éclatants, aux chants singuliers... Pour passer le fleuve, nous construisîmes des petits radeaux avec des branches de bois sec liées en carré, sous lesquelles nous plaçâmes des outres enflées qui les faisaient surnager très-haut au-dessus de l'eau, et nous permettaient de les couvrir de nos bagages. Le lendemain nous transportâmes sur ces embarcations les marchandises de la caravane. Les femmes passèrent ensuite avec une outre enflée sous chaque bras; puis les Arabes et le voyageur français traversèrent à la nage.

Quelques jours après, M. Rochet était à Angolola, ville capitale du Choa. Rien ne se ressemble moins que les déserts arides et montagneux des Adels et les plateaux fertiles du Choa. Le plus haut sommet de la chaîne de montagnes qui forme cette région est le Métatite, élevé de 3,278 mètres au-dessus du niveau de la mer. On monte le Métatite par de véritables gradins; chaque coteau que l'on gravit se couronne d'un petit plateau, dominé lui-même par une colline supérieure. On avance à travers des sentiers embaumés, bordés de haies de jasmin toujours en fleur; à chaque pas on rencontre des ruisseaux rapides dans le lit

Digitized by Google

desquels roulent avec fracas les eaux limpides des montagnes, que les accidents du terrain brisent en petites cascades. Partout, aux flancs et au sommet des collines, une culture soignée entretient une somptueuse végétation. Sur les pentes, de vertes oasis sont enchâssées au milieu des roches; dans les plateaux, les cultures s'étendent en grands carrés symétriques divisés par des haies vives. Le blé, les fèves, les pois, le doura, mêlaient les nuances de leur verdure. Les crêtes des collines sont, pour la plupart couronnées de huttes groupées en hameau. Ces demeures, comme dans le Tigré et l'Amarah, sont circulaires et surmontées d'un grand toit conique. Beaucoup de musulmans sont mélangés à la population chrétienne de cette partie du Choa. Les femmes des deux religions ne se distinguent que par le costume; les occupations sont les mêmes; et les musulmanes, comme les chrétiennes, sortent et vaquent aux travaux de leur ménage. Les premières portent une tunique d'un rouge sombre, et laissent croître leurs cheveux qu'elles tressent, et dont elles rejettent les nattes derrière leur tête. Les chrétiennes, au contraire, portent des cheveux courts et bouclés; elles revêtent une longue tunique blanche fermée au cou, descendant jusqu'aux pieds, serrée par un cordon autour de la ceinture, et à laquelle sont attachées de longues manches. Les unes et les autres ont pour principale parure des pendants d'oreille semblables à de petites grappes de groseilles d'argent. « Le matin, dit M. Rochet, par le silence des lieux où l'air est aussi sonore que limpide, on entend ces femmes causer du sommet d'une colline à l'autre, et s'adresser d'une voix amicale des questions affectueuses. Si un Abyssin travaille au champ près duquel vous passez, il s'approche avec curiosité de la route, au bruit des grelots de votre mule, et salue avec cordialité. Un curieux spectacle surtout, lorsqu'on arrive pour la première fois dans le pays, c'est de voir paraître sur la crête d'une colline voisine un cavalier, entourant sa monture des larges bouffants de sa culotte de coton qui s'arrête au genou, le sabre recourbé passé au travers de sa large ceinture blanche, et tenant le bouclier, la lance et les rênes de sa mule, du bras cuivré que laisse nu e taube, sorte de manteau rejeté en arrière. »

Les villes du Choa ne diffèrent des villages et des hameaux que par leur étendue plus considérable. Angolola et Angobar, villes principales de la contrée, n'ont pas d'autre supériorité que la plus grande agglomération des huttes dont elles se composent. La première a été construite à une date récente par Sahlé-Sallassi, père du souverain actuel, qui la fonda afin de se rapprocher des Gallas auxquels il faisait chaque année la guerre. C'est un lieu bien situé au confluent de deux rivières qui ne sont pas sans quelque importance. Les huttes couvrent deux hauteurs. Sahlé-Sallassi se réserva exclusivement la plus élevée, où il fit construire plus de cent cinquante chaumières entourées d'une enceinte. Ce fut dans ce palais barbare que M. Rochet fut admis, à son second voyage, en présence du roi de Choa. Pour parvenir au souverain, il lui fallut franchir trois cours fermées par des palissades; au fond de la dernière cour s'élevait une grande chaumière

Digitized by Google

destinée aux réceptions solennelles : elle différait des demeures des particuliers en ce qu'elle était divisée en deux étages : une porte basse, à fleur de terre, indiquait le rez-de-chaussée servant d'écurie. Une porte s'ouvrait au-dessus, c'était celle du premier étage, occupé par Sahlé-Sallassi; sous cette porte se tenait le roi. C'était, lorsque M. Rochet le vit pour la seconde fois, un homme de cinquante ans, au teint cuivré, et dont la physionomie avait un caractère à la fois noble et bienveillant; comme tous les Abyssins il avait la tête nue, et ses cheveux étaient frisés en mille boucles. Il était assis sur un pliant de cuir que l'on appelle en Abyssinie *sérir*, couvert d'un matelas cramoisi. A son cou une petite croix était suspendue par un cordon de soie bleue. Son taube brodé de diverses couleurs, laissait voir sur sa poitrine une veste de brocard d'or des Indes, et à ses poignets deux énormes bracelets d'or massif. « Lorsque je fus près de lui, dit M. Rochet, il me tendit la main d'un air riant. Moi, sans me conformer aux usages du pays qui veulent que les sujets ne parlent qu'à genoux, je l'embrassai affectueusement, et, sans plus de façon, je pris place à côte de lui sur le sérir. — Bonjour, Rochet, me dit-il, bonjour, mon ami! bonjour, mon fils! Tu as surmonté le danger par ton courage ; j'ai été souvent bien inquiet sur ton compte. Les Danakils t'ont-ils maltraité? j'avais écrit à tous les ras; s'ils t'avaient chagriné je t'aurais bien vengé. Et il continua en me faisant maintes questions sur mon voyage; puis voyant que je succombais à la fatigue, il me congédia. Il m'avait fait préparer une chaumière, où je trouvai une table abondamment servie de viandes rôties, de légumes bouillis et d'hydromel. » Le lendemain, le voyageur fut mandé de bonne heure à l'audience royale, car Sahlé-Sallassi était pressé de voir les magnifiques présents que le roi Louis-Philippe lui envoyait par l'entremise du voyageur auquel la France est redevable d'un traité de commerce avec le Choa. Cent fusils de munition, des sabres, quelques casques et des cuirasses de cavalerie, des étoffes, un excellent fusil à deux coups, deux canons, comblèrent de joie notre Abyssin, mais un présent surtout porta à son comble l'étonnement et l'admiration de toute cette cour barbare. Laissons parler M. Rochet. « Sur mes ordres, dit-il, on amena quatre caisses. A l'air de mystère et d'importance que Sahlé-Sallassi me vit prendre, il comprit qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. « Qu'y a-t-il donc là dedans? » me demanda-t-il avec anxiété. Je ne répondis pas et je continuai à dépouiller mes caisses de leur emballage : de l'une sortit le coffre d'un orgue de Barbarie; les autres contenaient trois cylindres qui donnaient à l'orgue un répertoire de trente airs. J'installai un des cylindres dans l'orgue. Le roi jetait sur le mécanisme les regards les plus scrutateurs; il se torturait inutilement l'esprit pour deviner où tout cela aboutirait. Qu'avait-il devant lui? était-ce une arme d'une nature inconnue? était-ce un moulin à poudre? un moulin à farine? Je crois qu'il s'était arrêté à l'une de ces deux suppositions, lorsque l'arrangement de mon orgue étant terminé je réclamai toute l'attention du roi et des assistants, et, au milieu du plus profond silence, tout à coup, d'un tour de main, je donnai la voix à la caisse mystérieuse.

Digitized by Google

qui se mit à chanter avec sa plus mélodieuse souplesse, la *Sicilienne* du premier acte de *Robert le Diable*. Le plaisir et la surprise firent sur la figure du roi et des assistants un dialogue muet de l'expression la plus vive et la plus singulière. Sahlé-Sallassi aurait bien voulu m'arrêter et me demander l'explication de l'étrange miracle qui se passait sous ses yeux; mais le charme des sons qu'il entendait pour la première fois tenait sa curiosité en suspens, et il craignait d'interrompre la voix métallique et sonore. Je m'arrêtai moi-même après la *Sicilienne* pour jouir de mon succès. Ce fut alors que les questions plurent sur moi : il me fallut ouvrir la caisse de l'orgue, et expliquer de mon mieux, au roi ébahi, le mécanisme de cet instrument. Lorsque Sahlé-Sallassi crut avoir compris, il me pria de recommencer. Aux premières notes je reconnus la *Marseillaise* et je l'avertis qu'il allait entendre notre chant de guerre. La *Marseillaise* le mit tellement en goût de musique, qu'il voulut que tous les airs fussent exécutés. Comme j'étais fatigué de tourner la poignée de l'orgue, il me fit remplacer par plusieurs de ses officiers qui tournèrent à tour de rôle. »

En quittant le roi, M. Rochet fut admis chez la reine, à laquelle il apportait des bijoux, des étoffes, des parapluies, des ombrelles de France. Betzabèche, c'est le nom de la reine, habitait une chaumière où rien n'annonçait l'appareil de la royauté. On y entrait par une grande pièce dont le mur était crépi à la chaux; un tapis de Perse acheté à Moka, était le seul ornement de cette royale demeure. La reine était une femme de quarante ans environ, d'une constitution robuste et d'un embonpoint remarquable. Elle accordait une haute faveur à notre voyageur en l'admettant en sa présence, car un très-petit nombre de personnes pénètrent jusqu'à elle, et la plupart de ses sujets ne l'ont jamais vue que voilée et lorsqu'elle voyage. Elle n'avait pas, lorsque M. Rochet la vit, une toilette différente de celle des femmes d'Abyssinie, si ce n'est que les petites grappes qui ornaient ses oreilles étaient d'or, et que des bandes rouges enrichies de quelques passementeries de couleur, bordaient le pan de sa tunique blanche.

Les jours suivants, M. Rochet assista à un repas dont la description rappelle entièrement celle des festins d'Oubié. Puis à la tête d'une troupe d'Abyssins, il alla chasser les hippopotames sur les bords de la rivière Tchia-Tchia, le principal des deux cours d'eau qui ont leur confluent à Angolola, et qui lui-même descend vers l'Abbay ou Nil Bleu supérieur dont il est tributaire. Du village de Tchia-Tchia aux environs d'Angolola, cette rivière a un cours étrange et accidenté; ses eaux impétueuses se précipitant dans un ravin escarpé, avec des sauts et des cascades sans nombre. Dans la saison des pluies, c'est une mer torrentueuse dont l'aspect doit être d'une effrayante majesté; mais les pluies passées, ce site étrange s'anime et s'embellit : partout où un peu de terre végétale recouvre les rochers, jaillissent des touffes de verdure et des arbustes couverts de fleurs. Il est un endroit où le cours de la Tchia-Tchia se ralentit, et où les hippopotames abondent; les chasseurs se laissèrent glisser du haut des escar-

Digitized by Google

pements de la rive sur les basses berges, et alors commença une véritable expédition contre les hôtes monstrueux de la rivière. Voici un fragment de cet épisode de voyage. « La première chose que firent mes hommes en arrivant sur le bord de la rivière, fut de rouler des joncs secs autour du bois de leurs lances, pour les retenir sur l'eau après les avoir jetées aux hippopotames. Nous côtoyâmes quelque temps la rivière avec gaieté, nous attendant à voir paraître à la surface du fleuve le museau d'un hippopotame, et la gerbe d'eau qu'il lance en respirant. Nous en aperçûmes bientôt deux dans un bas-fond, où ils nageaient lentement entre deux eaux : de temps en temps, ils élevaient la tête, poussaient des cris rauques, lançaient l'eau de leurs narines et replongeaint aussitôt ; nous pûmes les approcher jusqu'à vingt pas de distance. Les chasseurs s'étaient rangés en ligne de chaque côté de la rivière. Nous suivîmes les deux animaux qui s'abandonnaient au courant, et dont les mouvements faisaient monter l'eau à sa surface, Chaque homme épiait le moment favorable pour leur jeter sa lance : et à peine montraient-ils leur mufle et leur dos qu'une pluie de lances fondait sur eux. Les hippopotames plongeaient avec colère. Souvent les lances avaient pénétré dans le cuir épais qui protége cet amphibie. Les chasseurs s'applaudissaient et s'encourageaient alors par des cris de joie. Mais un moment après, l'animal qu'on espérait avoir blessé, montrait encore sa tête monstrueuse et poussait ses beuglements ordinaires, comme s'il n'eût pas été touché. De nouvelles lances fondaient sur lui : il replongeait avec plus de furie, et les mêmes acclamations se faisaient encore entendre. Le gouverneur de la province, mon page, et mon interprète avaient des fusils ; moi j'étais armé de ma carabine. Deux balles avaient été tirées sans succès ; je suivais celui des deux hippopotames qui me semblait le plus gros. Il sortit une fois entièrement sa tête, je l'ajustai et j'atteignis derrière l'oreille ; j'avais frappé au point faible. Il plongea en se débattant, puis il revint à la surface, et fit des bonds dans lesquels son corps énorme parut tout entier hors de l'eau. Un jet de sang coulait de sa blessure, il poussait des beuglements lamentables auxquels répondaient les hurlements victorieux des chasseurs. L'hippopotame blessé essaya plusieurs fois de quitter le lit de la rivière ; mais des décharges de fusil, et les lances le forçaient à regagner le large. Je lui tirai un second coup, et la balle alla le frapper près de l'endroit où je l'avais déjà blessé. Depuis ce moment on eût dit qu'il se résignait à son sort, ou que nous ne lui avions fait que d'impuissantes blessures. Il se mit à nager tranquillement, levant encore de temps en temps sa tête pour lancer l'eau de ses narines... Enfin après trois heures de poursuite, je parvins à lui envoyer une troisième balle ; ce coup fut décisif. L'animal agita sa lourde masse dans d'horribles convulsions. Il se débattit encore pendant une demi-heure, puis il alla au fond de l'eau, et il ne parut plus à la surface qu'une heure après. Il était mort, mais chacun de nos chasseurs voulut avoir le plaisir de le percer de sa lance comme pour l'achever.

« Ce fut un long et pénible travail de tirer de l'eau ce corps gigantesque, qui

Digitized by Google

pesait au moins trente quintaux. Il fallut les efforts de toute la troupe pour y réussir. Le cadavre de l'hippopotame était affreux : rien n'est difforme comme ce corps épais, rond et lourd, long de dix pieds, avec des jambes si courtes qu'il semble devoir les écraser ; et sa tête colossale et stupide percée de petits yeux ronds, fendue par une bouche d'où sortent, à travers un monceau de chair, des défenses longues de huit à dix pouces. La gueule de celui que je venais de tuer répandait une eau verdâtre, fétide, avec une forte odeur de soufre... Sa chair était d'un rouge foncé et coupée de bandes de graisse d'une blancheur éblouissante. La couleur du cuir est d'un gris de fer; il était, sur le dos, épais de trois pouces; les indigènes découpent cette peau en lanières et en font des espèces de cravaches qu'ils appellent *korbachs*[1]. »

CHAPITRE LXXII

GALLAS ET CHANGALLAS. — GUERRES AVEC LE CHOA.

Au retour de ses chasses aux hippopotames, M. Rochet fut emmené par Sahlé-Sallassi à une expédition contre les Gallas avec lesquels le roi du Choa entretient des hostilités permanentes. Ceux des individus de cette race que nous avons vus aux environs de Massoah ont été amenés par une émigration déjà ancienne dans cette partie septentrionale de l'Abyssinie. Les tribus de leur nation s'étendent aujourd'hui entre les deux tropiques, sur l'Afrique orientale. De quelles régions sont-ils originaires? De confuses traditions, qui vivent encore, disent qu'ils vinrent de l'autre côté des mers, et qu'un chef de leurs tribus du nom d'Oullabou, contemporain de Mahomet, les conduisit en Afrique. Galla, dans leur langue, signifie envahisseur. Les musulmans donnent une autre origine à leur nom : suivant eux, Mahomet envoya un messager à Oullabou pour l'engager à s'unir à son œuvre ; Oullabou refusa. « Il a répondu non (*ga la*), » dit le messager au Prophète. « Eh bien, dit le Prophète, que ces mots soient désormais le nom « de toute la race qui n'a pas voulu croire aux révélations de l'ange Gabriel. »

Quoi qu'il en soit de cette origine et de cette étymologie, les tribus guerrières des Gallas, répandues sur les limites méridionales de l'Abyssinie, vivent entre elles et avec leurs voisins dans un état d'hostilités perpétuelles. C'est à peine si un Galla peut s'éloigner de son habitation pour aller puiser de l'eau, sans avoir à redouter l'attaque d'un ennemi qui cherche à l'enlever pour le vendre ensuite comme esclave. Les différentes tribus s'épient continuellement pour se voler leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants.

Parmi les différentes nations qui composent le peuple galla, le royaume de

1. *Voy. sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa. — Second voyage dans les Adels et le Choa,* par M. Rochet d'Héricourt, deux vol in-8° chez Arthus Bertrand.

Digitized by Google

Caffa ou Sidama et celui de Ennarea ou Limou, occupent le premier rang, sous la conduite de chefs puissants et respectés. Partout ailleurs, le peuple est partagé en petites tribus qui élisent des chefs annuels, et c'est entre ces tribus surtout que règnent les brigandages perpétuels qui servent à alimenter les marchés d'esclaves. Dans leurs guerres, ils dévastent le pays par lequel ils passent, emmènent comme esclaves tous ceux qui ont été faits prisonniers sans défense, et égorgent ceux qui leur résistent pour se procurer le trophée qui, aux yeux des Abyssins, est la plus grande preuve de la bravoure militaire. Ce signe de victoire, c'est l'organe de la virilité, et le nombre de ces hideuses dépouilles conservées avec soin, témoignent de la valeur d'un guerrier, et lui méritent les récompenses. Cette fureur est poussée si loin que l'on voit quelquefois des Abyssins tuer quelqu'un de leurs compatriotes pour se procurer frauduleusement le signe des exploits guerriers. Envers les ennemis, peu importe l'âge : le vieillard et même l'enfant dans les bras de sa mère ne sont pas épargnés.

Les armes des Gallas sont la lance et le couteau de chasse. Ils commencent à connaître les armes à feu, mais ils n'en savent pas encore tirer un bon parti. Habiles à manier la lance, et à parer les coups avec le bouclier, le combat à l'arme blanche est considéré par eux comme un jeu. Dans leurs guerres ils se divisent en plusieurs corps et cherchent à envelopper l'ennemi; leur attaque est impétueuse; mais une fois repoussés, ils ne savent pas se rallier et s'enfuient en désordre. Les Gallas sont encore idolâtres, et leurs prières s'adressent à un Être Suprême qui n'est point défini. Ils n'ont pas de traditions religieuses, et n'accomplissent pas d'autres pratiques que celle du sacrifice d'un animal lorsqu'ils désirent ardemment l'accomplissement d'un désir.

Le double but de Sahlé-Sallassi dans ses longues guerres contre les tribus qui avoisinent le Choa, était de les soumettre à une redevance et de les convertir au christianisme. Ses nombreuses victoires lui avaient rendu ces expéditions faciles, lorsque M. Rochet y prit part, et pour réduire une tribu il n'avait plus qu'à se rendre sur son territoire accompagné de ses nombreux soldats, contre lesquels la résistance était impossible de la part d'une tribu isolée. Les hommes prenaient la fuite, les moissons étaient ravagées, les troupeaux enlevés, et le pillage et l'incendie duraient jusqu'à ce que les chefs vinssent faire leur soumission et promettre le tribut. Quelque faciles que fussent les coups de main de ce genre, Sahlé-Sallassi s'entourait toujours du plus grand appareil de force pour les accomplir. Il réunissait pour combattre une seule tribu, des forces qui eussent suffi, dit M. Rochet, pour soumettre l'Afrique entière. La marche de ces armées a un caractère pittoresque et tout à fait particulier. Elles se composent uniquement de cavaliers. Vingt, trente mille, se trouvent réunis au lieu du rendez-vous général; ils sont armés de boucliers de cuir d'hippopotame, d'un sabre recourbé, d'une lance aiguë, et drapés dans le taube blanc. Au moment du départ, lorsque cette masse s'ébranle, et que toutes les lances s'inclinent et brillent au soleil, quand les pelotons se croisent, que les cris se mêlent, que toute cette multitude

Digitized by Google

armée s'élance dans la campagne, alors la scène atteint son plus haut degré de confusion et de grandeur. Dans ces occasions, le roi revêt ses plus beaux costumes, il sort de sa chaumière principale, et monte sur un cheval ou sur une mule richement caparaçonnée, au milieu d'une haie de fantassins armés de fusils qu'ils tiennent la crosse en l'air sur son passage. Suivi de cette troupe et de la musique, il se place au centre du vaste front que déploie sa cavalerie. A côté de lui marchent deux soldats qui tiennent au-dessus de sa tête un dais en velours cramoisi surmonté d'une pomme d'argent qui supporte une petite croix. Des écuyers à cheval marchent ensuite, chacun tenant un bouclier couvert d'ornements d'argent et deux lances. Puis viennent huit ou dix prêtres, parmi lesquels se trouve le confesseur du roi. On les reconnaît au turban blanc qui ceint leur tête, et à la croix qu'ils portent à la main. Aux prêtres succèdent les femmes chargées de faire la cuisine du roi; des eunuques les conduisent. A la droite de Sahlé-Sallassi, marchent des chanteurs et des chanteuses, et à sa gauche quarante hommes battent des timbales fixées aux flancs de leurs mules. Enfin devant le roi, on amène, sous l'escorte d'un peloton de fusiliers, un petit cheval qui porte dans un panier recouvert de drap rouge, les livres saints des églises d'Angobar. Dès que les Évangiles protecteurs apparaissent, le roi donne le signal: les timbales font entendre leurs battements précipités, et toute l'armée se met en marche suivie par les mules qui transportent les provisions et les tentes du roi et de ses officiers.

L'armée que M. Rochet accompagnait, comptait 45,000 cavaliers campés par troupes, suivant leur tribu où leur province. Cette multitude franchit l'Aouache à quelques lieues de sa source, et campa sur le territoire de la tribu galla que Sahlé-Sallassi venait soumettre. En ce lieu le roi revêtit son costume de bataille qui se composait d'un large pantalon de brocart d'or des Indes; il s'enveloppa d'un taube bordé d'une bande rouge et de broderies de soie; il agrafa sur son taube une magnifique peau de panthère noire. Un de ses écuyers lui amena un superbe cheval : il prit des mains d'un autre son bouclier et sa lance, et fit caracoler son cheval de l'air du monde le plus martial. Ses officiers, à son exemple, se couvrirent de leurs plus beaux costumes; « et, ajoute M. Rochet, quoique je n'eusse rien changé au mien, il ne le cédait, du moins pour l'éclat des couleurs, à aucun autre : j'étais drapé dans une robe de chambre rouge, et j'avais sur la tête un bonnet de drap rouge cerclé d'un galon d'or qui produisait un très-grand effet sur mes compagnons. »

Ainsi armés en guerre, le roi, ses officiers et notre Français, se mirent à la recherche des Gallas. Ces malheureux se trouvaient dans une situation affreuse : exposés à la colère de Sahlé-Sallassi, ils étaient aussi en guerre avec leurs voisins. Se voyant acculés à la limite du territoire ennemi, les guerriers avaient abandonné leurs troupeaux, leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfants aux Abyssins, et eux-mêmes ils avaient préféré affronter leurs voisins, et s'étaient jetés au milieu d'eux pour les combattre. A l'aspect du facile butin qui leur était offert,

Digitized by Google

les soldats de Sahlé-Sallassi poussèrent des cris de joie furieux. Le roi donna le signal, et l'armée se précipita au pillage. La plaine devint, en quelques instants, un théâtre de vol et de carnage qu'un Européen ne saurait contempler sans être ému d'horreur et de pitié. Pour se procurer leur infâme trophée, les soldats massacraient les enfants et les vieillards; les cavaliers avides se croisaient et tourbillonnaient au milieu de troupeaux immenses. M. Rochet sauva quelques malheureux, puis il se déroba à ces scènes d'épouvantable fureur. Lorsque l'armée, ivre de carnage et chargée de butin, regagna les bords de l'Aouache, elle emmenait au milieu de plus de 80,000 têtes de bétail un nombre considérable de femmes, des enfants mutilés, en esclavage, et elle laissait derrière elle l'incendie, le ravage et la solitude.

Le pays des Katafo-Gallas, voisin de celui qui venait d'être si complétement désolé, se compose, comme toutes les régions gallas, de cultures assez fertiles au milieu desquelles sont semées les huttes coniques et grossièrement travaillées de ses habitants. Bien que ces hommes sauvages ne bâtissent de monuments d'aucune sorte, il existe au milieu d'eux des ruines qui remontent, selon toute probabilité, à une époque fort ancienne, ayant appartenu peut-être à des constructions élevées par les maîtres primitifs de la contrée. « Le monument, dit M. Rochet, s'annonce par une chaussée creusée horizontalement dans une roche schisteuse; à mi-chemin, elle s'élargit en cercle, puis elle aboutit à une voûte dans une espèce de cour à ciel ouvert qui forme un carré long; au bas d'une des parois de cette cour, on voit l'entrée d'un souterrain aujourd'hui obstruée par des décombres. Le temps, en dégradant les roches, a ouvert une fissure par laquelle on entre dans une grotte creusée de main d'homme, et à laquelle le souterrain aujourd'hui fermé devait autrefois conduire. La grotte est partagée en deux pièces éclairées par des lucarnes percées dans le roc. Une sorte de banc de pierre est taillé au fond de ces chambres, et servait probablement de siége aux hôtes de cette mystérieuse retraite. Des piliers carrés qui s'élargissent au sommet et à la base, soutiennent les voûtes; un filet est sculpté à la demi-hauteur de ces colonnes. Tout a été taillé dans le même roc; d'ailleurs aucune inscription ne peut mettre sur la voie de la date et de la destination de cette construction étrange. Au midi de la grotte, à deux cents mètres de distance, on voit encore les fondements d'un édifice qui devait couvrir une vaste superficie, et dont la grotte était sans doute une annexe. Sahlé-Sallassi me demanda ce que je pensais de ce monument : je lui dis que je croyais qu'il devait avoir servi à des religieux, et qu'il avait été creusé sans doute au temps ou le christianisme fut introduit en Abyssinie : c'était l'opinion du roi, et il me dit que les prêtres qui l'avaient visité lui attribuaient aussi la même origine. »

Avec les Gallas, parmi les populations qui habitent les frontières de l'Abyssinie et qui ont débordé sur quelques points de cette contrée, il faut mentionner les Changallas, qui n'ont avec les tribus des frontières méridionales de l'Abyssinie aucun autre rapport que cette ressemblance de noms. Le mot *changalla*, signifie

Digitized by Google

en éthiopien *sauvage noir*; et l'on désigne sous ce nom toutes les populations de cette couleur qui appartiennent à la race nègre. Les Changallas sont répandus au sud, à l'ouest et particulièrement au nord de l'Abyssinie. Ils se sont introduits dans les pays chrétiens, en venant vivre pendant la saison sèche, le long des rivières près desquelles les Abyssins évitent de placer des maisons, à cause des fièvres intermittentes auxquelles on est exposé, un mois après la saison des pluies.

On les rencontre surtout sur les bords du Tackazé; nous avons déjà eu occasion de dire que cette rivière est la même qui, plus au nord, porte le nom d'Atbara, et se jette au Dâr Bertat dans le Nil. Ces Changallas, vivent autant qu'ils le peuvent de rapines et de pillage. Couverts d'une toile dont la saleté confond sa couleur avec celle des arbres et des broussailles, ils se placent en embuscade, et attaquent les caravanes par surprise. Si au lieu de marchands inoffensifs, ils rencontrent des ennemis prêts au combat, ils ne reculent pas et soutiennent jusqu'à la mort une lutte acharnée. Leurs armes se composent d'une lance dentelée, dont les blessures sont très-dangereuses, et d'un bouclier petit et rond.

Les Changallas ont la tête petite, le front étroit, l'angle facial aigu, les oreilles rondes et pendantes, les yeux saillants, les narines larges et la racine du nez plate; on peut juger combien leur tête est disgracieuse. Mais les autres proportions du corps sont belles et pleines de régularité. Ils n'ont pas, comme certaines races noires, les jambes grêles, cagneuses et mal bâties. Pendant la saison sèche, ils vivent de chasse et de pêche, et quelquefois aussi de rapines. A cette époque leurs femmes ensemencent quelques terres où elles récoltent du maïs et des légumes. Sur ces terres s'élèvent des cabanes de boue et de paille dans lesquelles les Changallas passent l'hiver avec leurs familles.

A côté de ce peuple peu intéressant il en existe quelques autres qui semblent occuper les échelons intermédiaires entre les races nègres à la tête laineuse, au type repoussant, et les Abyssins noirs, mais bien distincts des premiers, grâce à la régularité des traits de leur visage. De ce nombre sont les Chohos divisés en plusieurs tribus dont la plus remarquable est celle des Hazortas, et répandus sur le rivage de la mer Rouge, d'Arkiko à la chaîne des monts Tarenta. Leur teint est plus noir que celui des Abyssins, mais leurs cheveux sont lisses et soyeux. Ils sont souples et agiles, fort bien faits, mais peu musculeux. Gracieux, adroits et vifs, ils passent en même temps pour être paresseux, menteurs et peu braves. C'est à la manière dont ces hommes chargent leurs chameaux et les conduisent, à l'aisance qu'ils apportent dans toutes leurs actions, qu'on peut reconnaître leur extrême adresse. Leurs discours témoignent en eux d'une extrême intelligence, et cependant, malgré le voisinage de la mer et des populations commerçantes, ils ne connaissent et ne pratiquent aucune industrie; des troupeaux composent leur unique richesse. Leurs habitations basses et mal

Digitized by Google

distribuées, sont construites avec des branches d'arbres et recouvertes en paille. L'ameublement, dont une partie consiste en ustensiles de cuisine, est acheté à Massoah, et ils fabriquent les outres dans lesquelles ils enferment leurs vêtements, leurs vivres et leur provision d'eau. Eux seuls peuvent boire dans ces vases qu'ils ont la détestable coutume de fumer, ce qui communique un mauvais goût à tout ce qu'ils y enferment. Ils poussent si loin cette passion pour l'odeur de la fumée, qu'ils suspendent quelquefois leurs vêtements au dessus d'un feu de bois vert et de feuilles humides. Le costume des hommes se compose d'une simple toile dans laquelle ils se drapent; celui des femmes est plus remarquable. Il consiste en un tablier de cuir qui fait le tour du corps et descend jusqu'aux genoux, et en une peau de chèvre passée autour du cou et rejetée assez gracieusement sur le dos et les épaules; des grains de verroterie et des coquillages ornent ces vêtements primitifs. Les jeunes filles ne sont pas laides, et leur visage paraîtrait agréable, s'il n'était déformé de bonne heure par les rudes fatigues qu'elles endurent depuis leur enfance; car les Chohos, comme tous les peuples sauvages, imposent aux femmes le soin des plus pénibles travaux.

Telles sont, en dehors des grandes divisions politiques, les populations les plus remarquables de l'Abyssinie. Laissant cette contrée intéressante, nous allons suivre, au cœur même de l'Afrique, les plus aventureux voyageurs [1].

CHAPITRE LXXIII

ASPECT DU SOUDAN. — PRODUCTIONS. — ANIMAUX. — MALADIES.

On donne le nom de Soudan et de Nigritie aux vastes régions de l'Afrique centrale qui sont comprises entre le Grand Désert ou Sahara, le 10° de latitude nord, la Sénégambie et l'Abyssinie. Le Sennar, le Kordofan, le Dâr-el-Four ou Darfour, le Ouaday, le Baguirmeh, le Bounou, ou Barnau, l'Adiguiz, l'Afnau, le Dâr-Tombouctou, et le Dâr-Mella ou pays des Fellâtâh ou Foullah, en sont les dix grandes subdivisions. Le nom de Takrour, qui figure sur la plupart des cartes avec celui de Soudan pour désigner l'ensemble de ces régions, ne s'appliquait dans l'origine qu'aux habitants du Bournou; il s'étend aujourd'hui du Baguirmeh au Ouaday, et à quelques contrées situées au midi du 10° parallèle.

Les dix nations qui composent le Soudan n'ont entre elles aucun lien politique, leurs chefs sont indépendants et se font souvent la guerre. C'est à la conformité de leurs mœurs et de leurs habitudes, à des ressemblances physiques qui accusent une communauté d'origine, c'est au lien religieux, car toutes ont

1. *Voyage au Choa*, etc., par M. Rochet d'Héricourt. — *Aperçu général sur l'Abyssinie*, par M. Lefebvre. — *Bulletin de la Société de Géographie*, sept., nov. 1840.

Digitized by Google

adopté le mahométisme; c'est enfin à l'aspect uniforme des régions qu'elles occupent et qui sont arrosées par des affluents du Nil, du Niger, et par les rivières qui s'écoulent dans le grand lac de Tchad et dans des réservoirs moins vastes et moins connus, qu'elles doivent de porter un nom commun sous lequel elles se désignent elles-mêmes, et qu'on a l'habitude de leur appliquer dans toute l'Afrique boréale.

Nous ne possédons, sur la géographie de cette immense région, que des notions bien imparfaites : les contours du Tchad ne sont pas entièrement relevés; les cours d'eau se dessinent encore sur nos cartes par fragments incomplets. Quelques montagnes, dont la direction n'est pas précise, quatre ou cinq villes, si on peut appeler de ce nom les amas de huttes entrevues par nos intrépides voyageurs, voilà ce que nous connaissons d'une contrée qui s'étend du 10° de longitude est au 40° de longitude ouest, dans une largeur de douze cents lieues. Ce n'est pas que les hardis explorateurs aient manqué à cette terre mystérieuse; mais la plupart ont succombé: Mungo-Park, Hornmann, Laing, Davidson et plusieurs autres ont trouvé la mort dans cette partie de l'Afrique, et la liste funèbre que composent leurs noms tristes et glorieux, n'est pas close, puisque les années 1851, 1852, y auront ajouté ceux de Richardson et d'Overweg.

Quelques-uns cependant ont été plus heureux : Caillé, Denham, Clapperton ont revu l'Europe après être parvenus aux rives du Tchad et dans les villes du Soudan. Le Prussien Barth est en ce moment à Tombouctou. Nous devons à un Musulman de Tunis, au cheikh Mohammed *el Tounsy*, dont deux voyages au Darfour et au Ouaday ont été récemment publiés par les soins de M. Jomard, des connaissances plus complètes sur les habitants du Soudan oriental. Enfin, un Français que depuis huit ans la passion des voyages promène sous l'escorte de quelques Arabes à travers les régions de l'Afrique centrale, a réuni des notions claires, précises et pleines d'intérêt sur le Soudan et le désert [1].

C'est à l'aide de ces ouvrages que nous allons retracer, dans notre cadre un peu restreint, la physionomie générale du Soudan, et décrire les plus connues de ses principales divisions.

M. d'Escayrac de Lauture observe que l'Afrique, au nord de l'équateur, peut se diviser, sous le rapport du climat, en quatre zones : celle des pluies hivernales qui s'étend du versant septentrional de l'Atlas à la mer; celle que les pluies ne fécondent pas et qui forment le désert; la zone des pluies estivales, enfin la zone des pluies incessantes; cette dernière s'étend sur l'équateur même. Dans cette division le Soudan appartient à la zone des pluies d'été, qui tombent de juin en octobre. Ces pluies alimentent les sources du Nil, du Niger, les affluents du Tchad, et donnent naissance à des cours d'eau intermittents qui, au printemps, se dessèchent et ne forment plus que des mares. Les grands réservoirs tels que le

1. *Le désert et le Soudan, études sur l'Afrique au nord de l'équateur*, etc., par M. le comte d'Escayrac de Lauture; in-8°, à la librairie de Dumaine, 1853.

Digitized by Google

Tchad et le lac de Fittré, situé plus à l'est, perdent à la même époque une partie considérable de leurs eaux, au point de ne plus ressembler qu'à d'immenses marécages. En automne au contraire ils débordent et inondent les régions environnantes. Une admirable fertilité résulte de ces inondations périodiques; le sol se couvre d'herbes épaisses, l'horizon disparaît sous une forêt d'acacias et de gommiers coupée de loin en loin par de vastes clairières, au milieu desquelles le cultivateur sème le grain qui fait sa nourriture, et où l'Arabe mène paître ses troupeaux. De novembre à mai, l'extrême chaleur et la sécheresse arrêtent la végétation; les arbres alors se dépouillent de leurs feuilles, comme ceux de nos climats sous l'influence de l'hiver; l'écorce du gommier se dessèche et se fend : l'aubier s'entr'ouvre et la sève de l'arbre s'écoulant par ses blessures, forme à sa surface ces masses arrondies de gomme à demi liquide, qui bientôt se solidifient, et se crevassent à leur tour.

A partir du 12° de latitude, les baobabs s'élèvent de distance en distance du milieu des taillis, écrasant de leur masse gigantesque tout ce qui les environne. « Il faut, dit M. d'Escayrac, avoir contemplé ce géant de la végétation des tropiques pour s'en faire une idée. On croit rêver en le voyant, et celui qui ne l'a pas eu devant les yeux, doit prendre pour des fables la mesure de ses dimensions et l'appréciation de la durée de sa vie, » Le tronc du baobab s'élève à une hauteur moyenne de vingt-cinq pieds, et il acquiert avec l'âge une circonférence de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds. Les branches qui couronnent le tronc sont d'une grosseur énorme et atteignent soixante pieds de longueur. Leur extrémité s'abaisse vers la terre, dont elle se rapproche d'environ dix pieds pour se relever ensuite et donner naissance à de longues et fortes ramifications qui presque toutes se redressent et remontent. L'écorce de cet arbre géant est mince, son tronc est lisse et son bois spongieux et tendre. Les racines, très-développées et superficielles sortent en partie de terre, offrant comme des siéges pour se reposer à l'ombre. Dès que l'arbre a atteint une certaine croissance, le sommet du tronc au point d'attache des grosses branches s'altère et l'arbre se creuse; l'écorce survit seule, mais elle suffit pour entretenir les sucs nourriciers. La nature prévoyante fait alors du baobab une citerne végétale au milieu du désert : le tronc s'emplit d'eau pendant la saison des pluies; abritée du soleil, cette eau précieuse s'y conserve comme dans un réservoir, et pendant la saison sèche les nomades ou les habitants des villages voisins viennent la puiser. Les feuilles de cet arbre précieux sont digitées et assez semblables à celles du marronnier d'Inde; elles sont petites, comparativement à l'arbre, peu fournies, et tombent régulièrement pendant la saison sèche. Les fleurs sont solitaires, de couleur blanche, et dans leur épanouissement elles ont quatre pouces de longueur sur six de large. Le fruit a plus d'un pied de longueur; son enveloppe est solide et verdâtre; les graines qu'il contient sont entourées d'une pulpe blanchâtre qui devient solide et cassante à maturité. La saveur en est acide et astringente. De la pulpe du fruit on fait des confitures, des crèmes agréables au goût,

Digitized by Google

et l'on en tire divers médicaments. Le baobab parvient à une vieillesse fabuleuse, son existence peut, dit on, dépasser six mille ans, et voici comment a été vérifiée cette extraordinaire longévité. Le naturaliste qui le premier a eu la gloire de décrire le baobab, Adanson, visita aux îles du Cap Vert un de ces arbres qui trois siècles auparavant avait été observé par plusieurs voyageurs anglais. Ceux-ci avaient tracé dans le tronc une inscription qui se trouvait recouverte de trois cents couches ligneuses. Avec cette donnée pour point de départ, et les observations faites sur l'accroissement des jeunes baobabs, les naturalistes ont cru devoir conclure pour les plus gros arbres de l'espèce à l'existence fabuleuse de six mille années.

A côté des baobabs, des acacias, des gommiers, les plaines fertiles du Soudan produisent encore le cotonnier, l'indigotier, une sorte d'arbre à café, le tamarin, et, parmi d'innombrables graminées, le riz, le dourah, des espèces de haricots, des pastèques, le piment rouge, le gingembre, le ricin, le hachich, le tabac, et bien d'autres plantes particulières à cette partie de l'Afrique.

Les mêmes régions qui voient croître l'arbre géant et qui donnent naissance à des forêts verdoyantes, servent d'asile aux plus grands animaux de la création : le lion, l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, la girafe, l'autruche, le chacal, l'hyène, le boa, font leur demeure des vallées et des bois du Soudan. L'éléphant d'Afrique diffère de celui d'Asie par sa tête ronde, son front convexe et ses grandes oreilles; son intelligence, dit-on, est moindre que celle de l'éléphant indien; elle est cependant remarquable encore. Errant isolément pendant la saison sèche qui ne lui présente plus que de rares pâturages, il se forme en troupes assez nombreuses dès que commence la saison des pluies; chacune de ces troupes reconnaît pour son chef ou pour son guide un vieux mâle que les Arabes savent distinguer, et qu'ils appellent le *Khabir*. Le khabir choisit les pâturages, et calcule, dit-on, pendant combien de temps ils peuvent suffire à sa troupe. Les éléphants forment entre eux une société dont on ne saurait nier les lois et les conventions; ils s'entr'aident, et les habitants racontent qu'ils ont vu bien souvent, lorsque l'un de ces animaux était tombé dans les fossés qu'ils creusent pour s'en emparer, deux de ses compagnons venir à son aide, arc-bouter leur trompe avec la sienne, le soulever, et souvent par leurs soins et leur persévérance le tirer de sa prison.

Le tigre royal semble inconnu à l'Afrique ; mais le chat-tigre et la panthère y sont communs. Ces animaux habitent des cavernes, se tiennent sur des arbres ou dorment à l'ombre des bois pendant le jour. Le lion ne chasse que la nuit; le miaulement du chacal et le hurlement de l'hyène se mêlent jusqu'au matin à son cri formidable. L'hyène est particulièrement commune au Kordofan, où il en existe deux variétés qui se partagent la plaine et les montagnes. Les villages en sont infestés une heure après la nuit, mais comme cet animal n'attaque pas l'homme et qu'il ne recherche que les cadavres, les habitants ne s'en préoccupent pas.

Digitized by Google

Pour prendre ces grands animaux, les habitants du Soudan leur dressent des piéges, creusent des fosses, ou les chassent à cheval. Ils ont particulièrement au Kordofan, une méthode toute particulière pour tuer le lion. Quand un chasseur s'est assuré de l'endroit où l'un de ces animaux a coutume de se reposer pendant la chaleur du jour, il cherche un arbre qui soit dans le voisinage de cette place ; il s'y rend de bon matin, à l'heure où il sait que le lion est en chasse, muni d'une provision de pierres et armé de six ou huit lances bien pointues, il monte sur l'arbre, et là, il attend patiemment le retour de son ennemi. Au moment de la journée où la chaleur commence à se faire sentir le lion regagne sa retraite, et s'étend pour dormir jusqu'à ce que le soir ramène la fraîcheur. L'homme de son côté ne bouge pas de son poste. Une heure s'écoule, les rayons du soleil deviennent de plus en plus chauds, et le sable est si brûlant que le lion ne saurait y poser ses pattes sans une sensation de douleur. C'est à ce moment que le chasseur lui lance quelques pierres. Le lion rugit de colère, mais comme il ne veut pas quitter l'endroit où il est au frais et à l'ombre, il reste exposé aux projectiles tout en rugissant, jusqu'à ce qu'un coup plus douloureux l'atteigne et mette le comble à sa rage. Alors, il s'élance vers l'arbre et est accueilli par un coup de lance bien ajusté. Cette blessure et la douleur que lui cause le sable embrasé lui arrachent d'affreux rugissements, il retourne à sa première place; le même manége recommence, jusqu'à ce que, perdant son sang et ses forces, épuisé de rage et rebuté par l'inutilité de ses attaques, il aille chercher plus loin un refuge, où presque toujours le naturel trouve le lendemain son cadavre.

Les chasseurs du Soudan forcent à la course la girafe, l'autruche et la gazelle, bien que ces animaux soient plus rapides que le cheval; le cheval a sur eux l'avantage de se fatiguer moins, et il les atteint dans leurs forêts et leurs clairières, au bout de deux ou trois courses successives. L'autruche femelle est grise et sans valeur, l'autruche mâle au contraire est très-recherchée pour son beau plumage noir, et surtout pour les plumes blanches qui terminent l'extrémité de sa queue. La chasse de la girafe est sans profit; on ne prend cet animal que pour en faire présent à un personnage important, ou à un voyageur de distinction; mais c'est un cadeau fort onéreux, car il faut avoir sans cesse deux hommes pour la conduire et la surveiller, à cause de son naturel craintif et ombrageux. Le chasseur qui a pris une girafe ou une autruche, consacre sa victoire en ornant les hanches et le cou de son cheval d'un collier de peau de girafe, ou d'un bouquet de plumes d'autruche.

La chasse aux éléphants se fait sous une latitude assez basse, et particulièrement sur les bords du Nil Blanc, pendant la saison où les éléphants, s'isolant les uns des autres, errent à la recherche des pâturages. Un cavalier menace l'animal et l'attire sur ses traces, en un lieu où se tient caché un piéton qui lui coupe le jarret. On achève alors, ou on abandonne l'éléphant blessé, et, après sa mort, on revient arracher à son cadavre ses défenses qui sont l'ivoire vert, plus précieux et plus rare que l'ivoire jaune ou fossile. Les cavaliers luttent contre

Digitized by Google

le lion, armés d'une lance et d'un bouclier couvert d'épines. Leur adresse et leur merveilleuse agilité les préservent des atteintes de leur terrible ennemi : ils savent à propos lui abandonner leur cheval, et le frapper de la lance au moment où eux-mêmes semblaient près d'être atteints d'un coup mortel.

Si de ces animaux, rois de l'Afrique, nous passons à d'autres qui sont remarquables, malgré leur petitesse, nous trouvons à côté des innombrables moustiques qui sont les fléaux de ces régions, et des scorpions, nombreux surtout dans le voisinage des fleuves et des marais, une espèce de fourmis noires dont la piqûre est douloureuse, et la *fourmi arda* dont les mœurs sont tout à fait singulières. Cet insecte est de la grosseur de nos fourmis communes, il se nourrit particulièrement de bois, mais il dévore aussi le cuir, la viande, le carton et surtout le papier. Ses instincts de destruction rendent ce petit animal l'un des plus redoutables pour le voyageur, qui ne sait comment préserver de ses atteintes ses notes, ses livres, ses cartons, ses chaussures. « Mon atlas cartonné et un étui de longue-vue, dit M. d'Escayrac, furent rongés à moitié par ces fourmis, dans l'espace d'une nuit, et le hasard seul me permit de les sauver le matin d'une entière destruction. C'est seulement en prenant mon atlas pour le consulter, que je reconnus le danger qu'il avait couru; les arda en effet, avaient pénétré jusqu'à lui en perçant le sol de la pièce, et en minant une banquette en terre sur laquelle je l'avais déposé ; rien à l'extérieur ne faisait soupçonner leur présence, c'est par sa partie inférieure qu'elles avaient attaqué l'atlas. Presque toute la couverture, et une portion des premières feuilles avaient disparu déjà, aussi me sembla-t-il prudent de le placer à l'avenir, ainsi que tous mes effets, sur des plateaux suspendus à la toiture par des cordes. C'est du reste ainsi que les Nouba parviennent à conserver intactes leurs provisions journalières; quant à leurs grains, ils les déposent dans de profonds silos (*matmoura*), couverts d'une herbe appelée *catcat*, dont la présence semble les protéger suffisamment. » Le travail des arda est souterrain; parvenus à la surface du sol, ces insectes unissent, à l'aide d'une sécrétion gluante qui leur est particulière, les particules de poussière, et en forment un mortier avec lequel ils construisent des galeries, sous lesquelles ils travaillent à couvert autour du cadavre abandonné, du morceau de cuir ou du tronc d'arbre dont ils se sont emparés. Parmi les insectes singuliers que l'on trouve au Soudan, il faut encore mentionner le *Tsetsé*, mouche venimeuse dont la piqûre est mortelle pour tous les animaux domestiques, et inoffensive pour l'homme et les bêtes sauvages. Nous reparlerons de cet insecte dans l'un des chapitres de l'Afrique méridionale.

Toutes les maladies particulières aux pays chauds et humides se produisent au Soudan : la dyssenterie, les fièvres, les convulsions cérébrales, la variole ou petite vérole, n'épargnent pas les indigènes plus que les étrangers. Cette dernière maladie est pour les Africains l'un des fléaux les plus meurtriers, et elle leur cause une extrême terreur. Dès que des individus sont frappés de cette maladie, on les transporte hors du village ou de la ville et on les place au milieu de la

Digitized by Google

campagne, sous une grande hutte ou hangar où des gens qui ont déjà été atteints du même mal sont chargés de les soigner. Le choléra a causé à plusieurs reprises de grands ravages dans le Soudan notamment au Ouaday en 1838. La maladie vénérienne est une affreuse calamité, surtout dans le Kordofan où les malheureux habitants sont persuadés que le meilleur moyen de diminuer leur mal est de le communiquer à d'autres. La lèpre et l'éléphantiasis sont des maladies fréquentes, et le dragonneau ou ver de Guinée se développe souvent aux bras et aux jambes de ces nègres. Ce ver, dont la présence est accusée par des abcès et des douleurs aiguës, semble résulter de la nature des eaux : nous avons eu occasion de mentionner une affection semblable, et qui se produit dans des conditions analogues au milieu des régions brûlantes de l'Asie, auprès de Boukhara.

Les Arabes du Soudan ont un remède singulier pour les douleurs de goutte articulaire ; il est très-simple et facile à expérimenter : le voici tel qu'il fut indiqué au voyageur Mohammed-el-Tounsy. Un Arabe conseilla à un malade du Soudan de se tenir debout, les pieds dans du beurre de vache fondu. « Je fis, dit celui-ci, chauffer une grande quantité de beurre ; quand il fut bouillant, je le retirai du feu, je laissai se calmer l'ébullition, et j'attendis que le beurre se refroidît à un degré supportable. On avait attaché une corde à la toiture de ma demeure pour que je pusse me tenir debout en en saisissant l'extrémité. Je fis verser le beurre dans une grande sébile, j'y plongeai mes pieds, puis je me levai, me soutenant à la corde. Alors, et presque tout à coup, je sentis le beurre chaud me pénétrer les jambes, s'insinuer dans les chairs, et monter comme l'aurait fait un poison. Cette sensation me parcourut les jambes, m'arriva aux genoux, puis aux cuisses et de là, peu à peu, dans le reste du corps, jusqu'au cou et jusqu'au cerveau. Alors la tête me tourna, mes yeux se troublèrent, et je serais tombé si mes domestiques ne m'eussent reçu dans leurs bras. Ils m'enveloppèrent dans mes vêtements et me couchèrent. J'étais complétement évanoui et sans connaissance. Je restai dans un état singulier de stupéfaction et d'insensibilité tout le jour et toute la nuit. Mais le lendemain je me réveillai frais et dispos ; j'avais abondamment transpiré, et j'étais guéri. »

Si l'on est attaqué de fièvres dans les vallées marécageuses de cette zone de l'Afrique, le meilleur remède est le changement d'atmosphère. M. Lefebvre parvint à arracher M. Petit à la mort qui avait déjà frappé leur compagnon M. Dillon, en le faisant transporter sur des hauteurs ; et les Arabes n'ont cessé de répéter à M. d'Escayrac que les maladies contractées au Soudan se guérissent dans le désert.

La population de tout le Soudan se compose, outre les indigènes, d'Arabes qui promènent leurs tentes nomades dans l'intérieur de l'Afrique, comme au milieu des régions du littoral ; au Soudan, au Maroc, à Tripoli, en Algérie, ces hommes sont partout, à peu de nuances près, les mêmes ; nous réunirons donc plus loin, dans un chapitre spécial, les détails qui concernent les Arabes de

Digitized by Google

l'Afrique, et nous ne nous occuperons ici que des populations indigènes du Kordofan, du Darfour, du Ouaday, du Bournou, principaux États du Soudan [1]

CHAPITRE LXXIV

KORDOFAN. — LOBEID.

On donne le nom de Kordofan à la province dépendante du gouvernement général de Karthoum, et dont la capitale est Obeïd, ou mieux Lobeïd. La dénomination de Kordofan est, suivant le voyageur Pallmé, d'un usage récent, et l'un des hommes les plus éclairés et les plus influents du pays, le fakir Ismâyl a affirmé à M. d'Escayrac, qu'elle remonte à l'époque de l'invasion fourienne, où les Sennarais, pour épouvanter leurs ennemis, poussèrent le cri rauque de *Kor-el-Fan*. Il est certain que ce pays fut longtemps désigné sous le nom de Dâr-Nouba, pays des Nouba, et que la classe de ces noirs en constitue la principale population.

Autour de ceux-ci se groupèrent à une époque postérieure quelques tribus arabes et un grand nombre d'esclaves amenés de toutes les contrées situées entre le Nil Blanc et les frontières méridionales du Ouaday. Longtemps le Kordofan fit partie du Sennaar, puis il fut conquis par les princes du Dâr-Four qui le faisaient gouverner en leur nom par un de leurs premiers officiers, lorsque l'armée égyptienne, déjà maîtresse du Sennaar, pénétra au cœur du pays et remporta sur les Nouba et les Fouriens réunis une victoire dont le résultat fut la soumission de toute la contrée à Méhémet-Ali.

Les Nouba professent la religion musulmane; l'instruction religieuse est peu répandue au milieu d'eux, ils ne connaissent pas l'usage de la prière, et tout le Kordofan ne possède que deux mosquées. Cependant dans chaque village on voit un fakir qui enseigne la lecture et l'écriture aux enfants, et remplit les fonctions d'arbitre ou de cadi dans les contestations de peu d'importance. La physionomie des Nouba ne manque pas d'intelligence et exprime une grande douceur; leurs traits assez réguliers, sont presque les mêmes que ceux de leurs voisins du Sennaar. Leur tête, il est vrai, est plus rétrécie et l'occiput plus allongé, mais la bouche et le nez n'ont rien de difforme, les cheveux sont frisés sans être laineux, la barbe n'est pas plus rare que chez les Arabes, enfin on peut considérer les Nouba comme l'échelon intermédiaire qui rattache la famille nubienne aux peuplades abruties de l'Équateur. D'autres ressemblances existent encore entre les

1. *Le Désert, le Soudan*, etc., par M. d'Escayrac de Lauture. — *Voy. au Darfour*, par le cheik Mohammed-Ebn-Omar El-Tounsy, traduit de l'arabe par M. Perron et publié par M. Jomard; in-8°, chez Benjamin Duprat, 1846. — *Voy. de Pallmé au Kordofan*, dans la *Rev. Brit.*, 5e série, t. XIX, XX.

Digitized by Google

indigènes du Kordofan et les Nubiens. Comme ces derniers, ils construisent des cabanes en paille de forme carrée, dont la toiture plate et mince suffit à les garantir des ardeurs du soleil. Puis, pendant la saison des pluies diluviennes, ils se bâtissent avec du sable, de la terre et des pierres, des huttes de forme circulaire supportant un toit conique dont le chaume, recouvert de graisse, facilite l'écoulement des eaux. Lobeïd, leur capitale, est formée de la réunion de six villages différents, et sa population est de douze mille habitants environ. Chaque famille possède un groupe de *tukkoli* ou huttes, et à chacune de ces habitations est adjointe une pièce de terre destinée à fournir du grain pour la consommation de la famille. La ville compte cinq mosquées, mais aucune d'elles n'a de minaret. Les seuls édifices de quelque importance sont des maisons en pierre qui ont été construites par les Égyptiens depuis l'invasion des armées de Méhémet-Ali. « Rien n'est plus triste, dit Pallmé, que l'aspect de Lobeïd pendant la saison sèche : les arbres sont dépouillés de leur feuillage, aucun brin de verdure n'égaie les jardins, et partout l'œil ne rencontre que des sables brûlants. Aux premières pluies s'opère un changement aussi rapide que complet : le sol se pare d'une luxuriante végétation, les arbres se couvrent de feuilles, les plus jolies fleurs naissent spontanément et semblent sortir comme par miracle du sein de la terre; les ronces, les aubépines s'enlacent et forment des fourrés impénétrables où le parfum des fleurs donne à l'air une senteur délicieuse; les épis croissent avec une rapidité étonnante et ne tardent pas à dépasser en hauteur les huttes voisines. » Vers la fin de cette saison où l'eau s'est précipitée par torrents sur le sol, on recueille les blés, et le paysage ne tarde pas à reprendre son air de morne tristesse. Le dernier soin dont on s'occupe avant le retour de cette période, c'est de réunir et d'entasser les herbes séchées et d'y mettre le feu. Des milliers de sauterelles qui s'y tenaient cachées se hâtent alors d'en sortir; mais les Kordofaniens sont aux aguets, ils s'en emparent et les vendent, comme un mets délicat, sur le marché de Lobeïd.

Le costume des Nouba se compose, comme celui des Nubiens, de deux pièces de cotonnade écrue fabriquée le plus souvent à Dongola, et dont l'une est serrée autour des reins, tandis que l'autre est drapée sur les épaules. Ils ont ordinairement la tête nue, et peu d'entre eux portent des sandales. Au coude droit ils tiennent attachés des petits cylindres de cuir renfermant des amulettes; au coude gauche est fixé un couteau. Les filles sont vêtues d'une simple ceinture.

Le lait, le fromage, la bouillie appelée melâa, le pain amer et indigeste fait avec le dokhn, composent la nourriture habituelle de ce peuple frugal. Les riches seuls mangent de la viande; leur mets le plus estimé est la *marara*, qui se fait en arrosant de fiel et de piment rouge le cœur, le foie, les intestins crus et encore chauds d'une brebis ou d'une chamelle. Lorsque le dokhn a été broyé entre deux pierres et réduit en farine, on l'humecte, puis on le laisse sécher au soleil; il perd sa couleur jaune et une partie de son amertume, on l'emploie alors à faire

Digitized by Google

une pâte fort estimée des indigènes. La *merissa*, boisson favorite des Nouba, se prépare avec des grains de dokhn qu'on avait abandonnés à un commencement de germination sur une espèce particulière de feuilles d'ocheur appelées bulbul, ou en traduction littérale, *mères du rossignol*, c'est-à-dire qui disposent à chanter. Cette boisson est très-soporifique et nourrissante. L'occupation principale des Nouba consiste dans la recherche de la gomme et la culture du dokhn. Réduits au plus affreux dénûment par la rapacité des Égyptiens leurs nouveaux maîtres, mal nourris, souvent exposés aux tortures de la soif, n'ayant pour se couvrir qu'une étoffe mince qui ne les préserve ni de la chaleur insupportable du jour ni de la fraîcheur des nuits, ils demeurent exposés sans défense à toutes les maladies que nous avons mentionnées tout à l'heure, et ils succombent en grand nombre aux influences morbides de leur climat et de leur genre d'existence.

Le defterdar ou gendre de Méhémet-Ali, chargé de la conquête et de l'administration de ce malheureux pays, l'a plongé par ses exactions dans une misère profonde, et de plus il s'y est livré, pour la satisfaction de ses instincts sanguinaires, à tous les raffinements de la plus infâme cruauté. On raconte qu'il avait dans ses jardins un lion apprivoisé qui, de temps en temps, était le compagnon de ses promenades. Ce lion avait été dressé à se précipiter, en donnant les signes d'une violente fureur, sur tous les étrangers qu'il apercevait, et son maître s'amusait beaucoup de l'effroi que cette brusque attaque ne manquait jamais de causer à ceux qui en étaient l'objet : c'était là son passe-temps favori. Seize de ses domestiques, en venant le complimenter à l'occasion de la fête de Baïram, lui exposèrent humblement qu'ils souffraient du manque de chaussures : il leur répondit qu'il y pourvoirait, et le lendemain il leur fit clouer aux pieds des fers de cheval, et exigea, malgré les douleurs que ces malheureux enduraient, qu'ils remplissent leurs fonctions habituelles. Neuf d'entre eux furent attaqués de la gangrène et moururent : ce fut alors seulement qu'il permit aux survivants de se débarrasser de leur douloureuse chaussure et de se faire soigner. Une autre fois un esclave était accusé d'avoir dérobé et bu du lait, il lui fit ouvrir le ventre pour vérifier si l'accusation était juste. Le defterdar traita de la sorte les malheureux qui étaient devenus sujets de l'Égypte jusqu'à ce que Méhémet-Ali, las des plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre son gendre, le fit assassiner.

Sous les successeurs du defterdar, les exactions sont demeurées les mêmes, mais l'oppression est moins sanguinaire. Le Kordofan est divisé en cinq districts qui sont placés chacun sous le commandement d'un officier délégué par le colonel, et qui agit en qualité de magistrat principal; on l'appelle *kasheff*. Les caporaux qui l'aident dans l'administration, le Cophte qui sert de clerc, vivent aux dépens des habitants; ils exigent d'eux des cadeaux, ils prennent, pillent, confisquent à leur gré, et justifient partout ce proverbe oriental : *Où le Turc met le pied, l'herbe se fane.* Aussi la misère la plus profonde et l'apathie ont remplacé dans le Kordofan, dit Pallmé, l'industrie et l'abondance. Cette observation a été

Digitized by Google

confirmée par M. d'Escayrac de Lauture, et peut-être ne manque-t-il aux malheureux Kordofanais que d'être plus familiers avec les armes à feu pour commencer une guerre d'extermination contre leurs oppresseurs.

CHAPITRE LXXV

DARFOUR. — OUADAY.

Le Darfour, situé à l'ouest du Kordofan, est traversé du nord au sud par la longue chaîne des monts Marrah où l'un des affluents du Nil Blanc, le Barré, prend naissance. L'existence de la montagne et du fleuve est constatée par les récits des naturels, mais leur véritable direction n'a pas été relevée. Avant le cheikh Mohammed, un seul voyageur étranger avait pénétré au Darfour : c'était l'Anglais G. Browne qui, arrêté au milieu de son exploration par le sultan et gardé à vue dans la ville de Kobeyh, se trouva dans l'impossibilité de faire des observations étendues et précises. Au sein de la captivité dans laquelle on le retenait, il ne tarda pas à tomber malade; la fièvre le réduisit à la dernière extrémité, et lorsqu'il fut revenu à la vie il obtint à grand'peine de se joindre à une caravane qui remontait vers la Haute-Égypte. Après Browne vint l'expédition française. Un jeune Allemand, Hornmann, entreprit, sous les auspices et avec la recommandation du général en chef, le voyage au Darfour; mais il périt en chemin. Bonaparte ne renonça pas au projet de faire explorer le Soudan, et en attendant qu'il fût possible de détacher dans le centre de l'Afrique quelques-uns des savants qui accompagnaient l'armée d'Égypte, *le glorieux Sultan des armées françaises* entretint avec le souverain du Darfour une curieuse correspondance. Le bruit des victoires de la France avait pénétré dans ces régions lointaines; Abd-el-Rhâman envoya féliciter Bonaparte qui lui répondit : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, il n'y a de Dieu que Dieu!... J'ai reçu votre lettre et j'en ai compris le contenu. Lorsque votre caravane est arrivée, j'étais absent, étant allé en Syrie pour punir et détruire nos ennemis. Je vous prie de m'envoyer par la première caravane deux mille esclaves noirs ayant plus de seize ans, forts et vigoureux : je les achèterai pour mon compte. Ordonnez à votre caravane de venir tout de suite, de ne pas s'arrêter en route, je donne des ordres pour qu'elle soit protégée partout. » Pendant toute la durée de l'occupation française, les relations continuèrent entre le général et le sultan, et l'Égypte vit venir périodiquement du Darfour des caravanes qui comptaient, dit-on, jusqu'à quinze mille chameaux. Aujourd'hui le commerce entre les deux pays est beaucoup moins considérable; le Darfour redoute le sort que Mohammed a fait subir au Sennaar et au Kordofan. On ne peut en effet douter que le vice-roi ait médité la conquête de cette portion du Soudan, et la protection accordée au

Digitized by Google

sultan Abou-Madian, prétendant qui revendiquait la royauté du Darfour, atteste que Mohammed se réservait un prétexte d'intervenir dans les affaires de ce pays lorsque la mort est venue le frapper.

Braves, mais indisciplinés, les Darfouriens dépensent toute leur énergie guerrière dans les guerres de succession qui ensanglantent leur pays lorsque le pouvoir est vacant. Les fils du sultan se disputent alors le trône, ils se poursuivent par le fer et le poison, s'attaquent en batailles rangées, et le sang coule dans toutes les provinces. Comme tous les chefs des États de l'Afrique, le souverain du Darfour possède l'autorité la plus absolue; il n'y a pas d'autre loi que son caprice et de vagues traditions. Autour de lui se déroule une longue série de hauts fonctionnaires qui vivent aux dépens du public. Les provinces sont divisées en lots qui représentent autant de propriétés affectées à chacun de ces grands dignitaires; le premier de tous, celui qui après le sultan jouit du plus grand pouvoir dans l'État, est le *père cheikh*, qui, outre des fiefs nombreux, possède en propre une vaste province, et, comme le souverain, il a droit de vie et de mort dans tout le Darfour. Après lui viennent des chefs dont les titres bizarres se rapportent à quelque partie du corps de Sa Hautesse; c'est ainsi que la *tête* et les *vertèbres* du sultan commandent les deux principaux corps d'armée. Le *cou*, très-haut fonctionnaire, a le déplaisant privilége d'être étranglé si le prince meurt à la guerre : c'est à lui de veiller sur son souverain dans la mêlée, et s'il est tué, de ne pas lui survivre. Viennent ensuite le *bras droit*, *le bras gauche*, *les deux jambes*, puis tous les officiers civils et militaires. Ces divers fonctionnaires, tout-puissants dans leurs provinces et dans l'exercice de leur charge, ne sont, autour du trône, que d'humbles courtisans. Ils doivent tousser et éternuer avec leur maître, et tomber de cheval si lui-même fait un faux pas. Le souverain du Darfour a l'habitude, de même que l'empereur de Chine, de présider à la fête des semailles; après lui les *membres* et les officiers jettent le grain dans les sillons, en sorte qu'en peu d'instants toute une vaste plaine est ensemencée par les grands de l'État. Cette solennité, l'une des plus remarquables au Darfour, est égayée par les chants des femmes du harem; les flûtes et les tambours accompagnent leurs voix. La musique est la passion dominante des noirs, et à défaut de concerts harmonieux, ils se complaisent dans le tapage le plus discordant. Ainsi, au Darfour, l'orchestre se compose de jeunes garçons qui crient dans des chalumeaux, de musiciens qui secouent à tour de bras des calebasses remplies de cailloux, de joueurs de flûte et de timbaliers. Les timbales, ou *nacarieh*, sont des instruments particulièrement en honneur; on les dépose dans une hutte spéciale, et lorsqu'il plaît à Sa Majesté de changer les peaux qui les recouvrent, il s'ensuit une fête solennelle appelée le renouvellement des cuivres. On amène alors des taureaux à poils gris, on les égorge en grande pompe, et leur chair entassée dans des vases de terre avec du sel y reste six jours. Le septième jour la boucherie de taureaux, moutons, chevaux, recommence, et ces viandes mêlées à celles que renferment les vases sont servies sur les tables des grands

Digitized by Google

fonctionnaires : des cris et des danses accompagnent ces festins sauvages.

Les habitations du Dârfour sont tout aussi imparfaites que celles du Sennaar et du Kordofan. Le palais du souverain consiste en un village de huttes arrondies au sommet. Ce village qu'on nomme *fâcher* est entouré d'une palissade grossière, cependant il se transporte partout où il convient au sultan de résider. Au temps de Browne, le *fâcher* était à Kôbeyh; le cheikh Mohammed l'a vu établi à Tendelty plus au sud; ce lieu est donc la capitale actuelle du Dârfour. Quand le sultan est en voyage ou à la guerre, sa cour le suit traînant avec elle toutes ses huttes qui reproduisent exactement le plan de l'habitation royale.

En public, le souverain du Dârfour observe un strict cérémonial; sa face est voilée, et il ne parle à personne que par l'intermédiaire d'interprètes. Les jours de grand conseil, il s'assied au milieu d'une estrade décorée de pièces de soie chamarrées d'or, sur un tabouret recouvert d'un coussin; à ses côtés et debout devant lui se tiennent les grands officiers; comme tous les noirs, les Dârforiens se complaisent dans les parades, les démonstrations, le bruit, le luxe, toutes choses qui, selon eux, attestent la grandeur et la puissance.

L'islamisme a pénétré au Dârfour comme dans tout le reste du Soudan, mais cette religion n'a eu que bien peu d'influence sur les mœurs de la nation; à des populations sauvages et dépravées le Coran a enseigné un fanatisme souvent cruel qui ne semble pas être dans le caractère des Dârforiens; car ils se montrent pour la plupart, gais, amis des fêtes, des plaisirs et du merveilleux. A l'encontre de l'usage musulman, les femmes sont de toutes les fêtes et de tous les divertissements; dans les plus grandes solennités, elles se mêlent aux hommes pour improviser des chants d'amour ou de guerre. La seule interdiction sévère qui leur soit faite, est celle de manger en présence de leurs maris. Le cheikh Mohammed chercha vainement l'explication de cette bizarrerie, il n'obtint que cette réponse : « Manger devant un mari! ouvrir la bouche et y mettre de la nourriture! c'est le comble de la honte! » La profonde dépravation des mœurs, l'absence complète de retenue et de morale, des mutilations dégradantes exercées sur les femmes pour préserver leur virginité jusqu'à l'âge où elles deviennent nubiles, des passions si violentes qu'elles ne peuvent être contenues, même dans le harem royal, par la menace de mort qui est suspendue sur la femme infidèle et sur son complice, attestent la profonde abjection des sociétés de l'Afrique centrale.

Diverses races sont répandues dans le Dârfour, en dehors des Arabes qui parcourent en longues caravanes toutes les régions de l'Afrique, et établissent par leurs pérégrinations un courant de relation entre les divers peuples disséminés dans le Soudan. La caste la plus considérable et la plus redoutable pour les étrangers est celle des Darmoudys, chasseurs, dont la principale occupation est de prendre les bêtes fauves dans des filets ou de les attendre la lance à la main. Dans les monts Marrah habite une race sauvage et brutale que le cheikh Mohammed dit être les Darforiens primitifs : leur peau est noire, leurs yeux sont rougeâtres

Digitized by Google

leur idiome et leurs usages diffèrent absolument de la langue et des coutumes arabes. Chez ces Africains l'étranger que trahit la couleur de sa peau inspire une extrême défiance et court de grands dangers. Quand le cheikh traversa pour la première fois leurs villages, son teint brun mais nuancé de rose leur causa une vive surprise : était-il atteint de la lèpre blanche ou était-il un phénomène bizarre? Quelques-uns de ces sauvages disaient, en mettant la main sur leur poignard : « Si nous le perçions avec le fer, nous verrions quel sang sortira de son corps. »

Les peuples auxquels le Marrah et les nombreuses ramifications de cette chaîne de montagnes servent de retraite, sont pasteurs, et ils élèvent une immense quantité de bestiaux et surtout de vaches. Au-dessus de leurs vallées se dressent des rocs inaccessibles creusés de cavernes dont le sultan fait des prisons d'État, spécialement destinées aux princes du sang. De grandes et épaisses forêts ombragent ces hautes montagnes, et les pluies équatoriales fécondent le terrain et donnent naissance à cette luxuriante végétation dont nous avons vu le Soudan se parer dans la saison d'automne. Lorsque Mohammed-el-Tounsy eut obtenu du sultan un firman spécial pour visiter les Marrah, il traversa, pour parvenir à ces montagnes, une série de vallées, distantes les unes des autres d'environ un mille, et enrichies par les plus magnifiques cultures; des cours d'eaux étincelaient d'un éclat argentin sur leur lit de sable; chaque vallée sur les deux bords était comme palissadée d'une haie d'arbres touffus. Pour parvenir à l'un des sommets du Marrah, il fallut gravir pendant trois heures consécutives. Les nuages ne dégagent complétement la tête de ces montagnes que quelques jours dans l'année. Il y pleut assez abondamment pour permettre la culture du blé et d'un grand nombre de céréales que ne produisent qu'un petit nombre de localités dans l'Afrique centrale. Sur le pic isolé qui porte spécialement le nom de Marrah, se trouve une construction qui ressemble à un oratoire, et que les habitants vénèrent à l'égal des plus saintes mosquées. En ce lieu où une grande multitude était rassemblée, notre voyageur Mohammed eut plus encore que partout ailleurs à redouter l'empressement et la curiosité de la foule. « On se pressait, dit-il, on se précipitait autour de moi; les soldats de mon escorte avaient peine à écarter la foule. — On disait : Le sultan nous envoie sur nos montagnes un homme qui n'est pas né à terme, c'est pour que nous en fassions un repas. — Quelques-uns s'écriaient : C'est un homme! D'autres : Non c'est un animal, sous figure d'homme, dont la chair est bonne à manger. » Les habitants du Marrah ne consomment pas leur blé; ils le vendent, et du prix qu'ils en retirent ils achètent du doukhn dont ils se nourrissent.

Des génies protecteurs défendent les huttes et les troupeaux de la convoitise d'autrui. La croyance à ces êtres supérieurs est profondément enracinée dans l'esprit des Fôriens; notre crédule voyageur, Mohammed, a tant de fois entendu citer des exemples de la puissance que ces génies exercent, que lui-même a fini par y croire, et il ne raconte pas sans terreur qu'un jour, allant chez un habitant

Digitized by Google

des Marrah, dans l'intention même de le consulter sur les génies, il ne le trouva pas à sa hutte. Il appelait du dehors, quand une voix terrible se fit entendre et s'écria : *Akibé*, il est absent. Néanmoins, Mohammed avançait toujours, quand un homme qui passait en ce moment, lui dit : « Va-t'en, celui qui te parle n'est pas un être humain, c'est le génie gardien de la hutte. on l'appelle en fôrien *damzog*. » Et à cette occasion Mohammed raconte vingt exemples de la protection de ces génies: ils tiennent la place des bergers, et malheur à celui qui, croyant le troupeau sans gardien, s'aviserait de voler un mouton ou une vache; sa main attachée à l'animal ne peut se débarrasser de ses liens invisibles que lorsque le maître des animaux est accouru et s'est emparé du voleur qu'il maltraite et auquel il impose une forte rançon.

Ces croyances et les pratiques de magie en usage au Dârfour se retrouvent également au Ouadây, avec la plupart des habitudes du Dârfour et du Kordofan; car il n'y a que peu de différence entre les populations de ces trois États du Soudan occidental. Avant le cheikh Mohammed-el-Tounsy qui visita le Ouadây et rédigea une relation de son voyage qui, de même que celle du Dârfour a été traduite par M. Perron et publiée par les soins de M. Jomard, ce pays n'était connu que de nom. Browne ne fit guère que le mentionner; Hornemann, Seetzen, Denham n'en parlèrent pour ainsi dire pas. Le premier, le fameux Burkhardt signala l'importance que le Ouadây doit acquérir par sa position géographique; en effet, ce pays situé presqu'au centre du Soudan, entretient avec la Méditerranée, à travers le désert et Tripoli, des relations commerciales qui, entre autres résultats, ont l'avantage de faire connaître à notre curiosité les usages et les productions du cœur de l'Afrique.

Il n'a pas encore été possible de déterminer avec précision la position géographique de Ouârah capitale du Ouadây; les renseignements que nous a rapportés le cheikh Mohammed se bornent à une description dont voici quelques traits : « Au Ouadây les demeures des habitants des bourgs, des villages et des hameaux, sont, en général de même forme que celles du Dârfour, néanmoins elles ont plus d'élégance et de solidité. Ce sont ordinairement des maisons à pignons ; les murs en sont faits de terre mêlée de pierres, et fermés par des portes. Ouârah est encaissée dans une sorte d'ellipse formée par trois groupes de montagnes. La ville est plus longue que large, et sa longueur du nord au sud, est dirigée dans le sens des monts Ouârah dont la ville a tiré son nom. La demeure du sultan est une construction assez considérable, toute en maçonnerie; ce palais sauvage est entouré des huttes de tous les serviteurs du sultan. Vis-à-vis le mur extérieur de cette habitation royale s'élève une mosquée devant laquelle sont alignées des rangées d'acacias et de mimosas. A l'ombre de l'un de ces arbres, le sultan s'assied tous les vendredis au sortir de la mosquée, et ses sujets viennent le saluer, ses troupes défilent sous ses yeux, et lui-même reçoit les plaintes, les réclamations et rend la justice, entouré du cadi, des ulémas et des chérifs. La demeure du sultan est la plus spacieuse et la plus importante de toutes celles du Ouadây;

Digitized by Google

elle est formée, comme celle du souverain de Dârfour, d'une succession de huttes dont l'une est le sérail, l'autre l'appartement, une troisième la salle de réception du sultan. Mille ozbans, garde particulière du souverain de Ouadây, se relaient chaque soir à la porte de son palais sur lequel ils sont chargés de veiller pendant la nuit.

L'armée du Ouadây n'est pas aussi nombreuse que celle du Dârfour, mais elle est très-aguerrie; elle se livre, même en temps de paix à des manœuvres et à des exercices continuels, et les armes sont soigneusement entretenues. Il existe au Ouadây une sorte de duel tout particulier qui ne se pratique qu'à la guerre et dans le moment même de l'action; les deux rivaux se défient à qui portera à l'ennemi les coups les plus meurtriers, et se lancera le plus avant dans la mêlée. C'est une provocation qui ne saurait être rejetée sans déshonneur et dont tout le profit revient aux intérêts du sultan. Selon Mohammed, les Ouadâyens sont les plus braves des hommes; ils dépassent de beaucoup les Fôriens en intrépidité, et bravent la mort avec le plus extrême courage.

L'industrie, au Ouadây, est telle qu'on peut l'attendre d'un peuple primitif, c'est-à-dire à peu près nulle; cependant on y file et on y tisse des étoffes de coton, et il y existe des fabriques d'armes, de boucliers et d'instruments de labour. Les caravanes exportent de la gomme, de l'ivoire, du tamarin, des plumes d'autruche, du séné, des peaux dont on fabrique des outres. Les importations les plus recherchées des Ouadâyens sont le corail, les verroteries, plusieurs espèces d'étoffes, des armes, des rasoirs, des piastres d'Espagne, des livres de religion. Le cheikh parle du goût de plusieurs des principaux personnages du Ouadây pour les études. On a prétendu que quelques-unes des tribus de cette région centrale de l'Afrique sont originaires de la Perse; cette question intéressante n'est pas suffisamment éclaircie. Mohammed ne la confirme ni ne la dément; seulement il remarque que l'une des tribus du Ouadây méridional dit que ses ayeux vinrent autrefois d'un pays qu'ils appelaient Irak. Les langues des diverses nations du Soudan diffèrent entre elles essentiellement, malgré la ressemblance physique et la communauté d'usages et de religion qui semblent rattacher la plupart de ces nations à une même origine. C'est là un fait très-remarquable, et qui se manifeste dans toutes les parties de l'Afrique: si voisines, si mélangées que soient les innombrables tribus de ce continent, elles parlent des dialectes tout à fait différents.

Les mœurs, au Ouadây, sont ce que nous les avons vues au Darfour: absence complète des sentiments de pudeur et de retenue chez la femme; pratiques barbares exercées sur elle pour la conservation matérielle de sa virginité, et qui souvent ne l'empêchent pas de devenir enceinte; mélange des deux sexes jusqu'à l'âge de puberté; passions effrénées et sauvages; puis, avec tout cela, la pénalité la plus rigoureuse contre l'adultère. Les populations du Soudan ne sont pas le dernier échelon de la race humaine; loin de là, nous allons rencontrer dans les régions de l'équateur le nègre entièrement difforme, brutal et idolâtre, qui est

Digitized by Google

inférieur aux Fôriens et aux hommes du Ouaday, presque autant que ceux-ci mêmes sont au-dessous du Turc et de l'Égyptien; combien cependant il faudra de temps pour faire luire sur ces peuples, qui ne sont pas les derniers de l'humanité, quelques reflets de la civilisation européenne![1]

CHAPITRE LXXVI

SOUDAN CENTRAL. — BOURNOU. — LAC TCHAD. — DÉCOUVERTE DU ROYAUME D'ADAMAWA.

Denham, Clapperton, et récemment Overweg et le docteur Barth sont les plus illustres explorateurs des régions qui environnent, au centre du Soudan, le grand lac Tchad. Avant les premiers de ces voyageurs, on savait vaguement qu'il existait dans l'intérieur de l'Afrique une nappe d'eau considérable à laquelle on donnait le nom de mer de Nigritie; mais sa forme et sa véritable position n'avaient jamais été déterminées, lorsqu'en 1820, à la suite d'expéditions restées infructueuses pour pénétrer au cœur du continent africain, Denham, capitaine d'infanterie, Clapperton, lieutenant de vaisseau de la marine royale, le chirurgien Oudney et le charpentier Hillmann furent désignés par le gouvernement anglais pour tenter une expédition dans ces régions inconnues.

Les aventureux voyageurs se trouvèrent réunis le 8 août 1822 à Mourzouk, capitale du Fezzan, au sud du Tripoli. Ce lieu avait été désigné par le voyageur Lyon, qui avait dirigé l'une des tentatives précédentes, comme le point de départ le plus favorable pour une expédition dans l'Afrique centrale. Des retards occasionnés par le sultan de Tripoli empêchèrent le départ de Denham et de ses compagnons avant la fin de l'année. Au 9 décembre, nos voyageurs ne se trouvaient encore qu'à Tegherri, à l'entrée du désert qu'ils traversèrent en toute hâte. Enfin, dans les premiers jours de février 1823, ils se trouvèrent à Lari, lieu situé sur des éminences du sommet desquelles ils contemplèrent le lac qu'ils étaient venus visiter de si loin. « La vue de cette nappe d'eau, dit Denham, produisit en nous la plus vive émotion; je sentais mon cœur battre, car je pensais que là était le principal but de notre voyage. » L'eau du lac est douce et agréable; ses rives sont embellies par une végétation pleine de magnificence; les forêts qui les bordent servent d'asile aux éléphants, aux rhinocéros et à tous les grands animaux de l'Afrique centrale. Le lac lui-même est couvert de canards, de poules et de gibier d'eau; et un grand nombre de crocodiles et d'hippopotames habitent aussi les roseaux de ses rivages. Nous avons vu déjà

1. *Le Kordofan*, voy. d'Ignace Pallmé, analysé par le *Foreing Review*; article reproduit par la *Rev. Britann.*, 5e série, t. XIX et XX. — *Voy. au Darfour*, par le cheik Mohammed-el-Tounsy, etc. — *Voy. du Ouaday*, par le même, traduit de l'arabe par M. le docteur Perron, et publié par M. Jomard de l'Institut, 1851; grand in-8°, chez Benjamin Duprat et Arthus Bertrand.

Digitized by Google

que, dans la saison de la grande sécheresse, l'évaporation fait perdre au Tchad un volume d'eau considérable, et ne lui laisse plus que l'apparence d'un immense marais. En revanche, après l'inondation, il déborde sur les terres environnantes et les fertilise. Un nombre d'îles considérable occupe le centre et toute la partie méridionale du lac ; elles sont habitées par les nègres Biddhumas, qui ont la réputation d'être extrêmement cruels, et dont leurs voisins ne parlent qu'avec terreur.

La ville de Lari appartient au royaume de Bournou, qui s'étend sur tout le rivage occidental du Tchad ; elle est habitée par des nègres semblables à ceux du Ouadây et du Dârfour. Un grand nombre de villages sont semés sur les bords du lac entre ce lieu et la grande rivière de Yeou, que les Arabes appellent le Nil du Tchad. Au sud de cette rivière et à une médiocre distance du lac se trouve la capitale du Bournou, Kouka, qui cependant n'est pas la ville la plus considérable de cet État : Angournou, situé au midi du lac, est plus vaste et plus peuplé. Ces villes semblent faire entre elles un commerce assez considérable des produits de l'Afrique centrale ; devant la principale porte d'Angournou, les voyageurs virent un marché où étaient exposés des esclaves, des bêtes de somme, des moutons, du froment, du riz, du beurre, de l'indigo, et un grand nombre de plantes particulières à cette région ; les acheteurs y étaient venus de pays éloignés de plusieurs journées de marche. Parmi celles des marchandises qui étaient le produit de l'industrie des habitants, on distinguait du cuir, des peaux de grands serpents et des carapaces de crocodiles.

Le chef de ce pays sauvage ne résidait ni à Kouka, ni à Angournou ; il habitait la ville fortifiée de Birnie, qui porte aussi le nom de Nouveau-Bournou, et qui est située au delà d'Angournou, à une grande distance du lac de Tchad. Nos Anglais demandèrent à lui faire visite, et celui-ci les reçut en grande audience, au milieu d'une vaste place remplie de ses courtisans, qui, après s'être prosternés en présence de leur souverain, s'assirent à terre en lui tournant le dos ; tel est, à ce qu'il paraît, l'usage. Le prince était accroupi dans une espèce de cage en roseau ou en bois, près de la porte de son jardin ; il regarda, à travers son grillage, l'assemblée réunie en demi-cercle autour de lui. Les présents des Européens lui furent transmis par l'intermédiaire d'un gros eunuque, seul personnage, à ce qu'il semble, qui ait le droit d'approcher sa royale personne. Ce roi cependant sort de l'espèce de sanctuaire où ses sujets l'admirent, lorsque la guerre, ce qui n'est pas rare, survient avec les voisins ; il accompagne alors l'armée, suivi de ses eunuques et de tout son harem. Le prédécesseur du roi de Bournou vu par les Anglais, avait péri dans une guerre contre les Begharmis, peuple qui habite la partie du Soudan comprise entre le Tchad et le lac Fittré, à l'ouest du Ouadây.

Pendant le séjour de l'expédition anglaise à Birnie, Denham dut à une guerre des Bournouis avec les Fellatahs, leurs voisins de l'ouest, l'occasion de visiter une partie du Mandara. Il se joignit, avec l'escorte d'Arabes du Fezzan qui l'avaient accompagné, au corps de troupes qui était dirigé contre les Fellatahs. Le pays de Mandara dans lequel il pénétra et dont il vit la capitale Mora, est, dit-il,

Digitized by Google

montagneux et boisé ; tous ceux des ennemis qui furent atteints par l'expédition de Bournou furent égorgés et jetés dans les flammes. Mais la ville de Mosfeïa, située dans une position très-forte et protégée par des marais, des palissades et des fossés, ne tarda pas à arrêter les envahisseurs. On donna un assaut à la place; les Fellatahs firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de flèches empoisonnées et des blocs de rochers. Les Bournouis s'enfuirent alors; Denham et ses Arabes, demeurés seuls, continrent les ennemis avec leurs armes à feu; mais bientôt entourés par une cavalerie nombreuse, chargés avec impétuosité, accablés de flèches, ils durent fuir; Denham, démonté et blessé, faillit tomber entre les mains des ennemis; il ne leur échappa que grâce à la rencontre opportune d'un chef bornoui qui le prit en croupe et le ramena à Kouka, sans ses armes qu'il avait perdues dans le combat.

Les Anglais passèrent la saison des pluies depuis août jusqu'à novembre dans la ville de Kouka, où l'excessive humidité et l'insalubrité de la température leur donnèrent les fièvres. Enfin, remis de leur malaise par l'air pur et sec de l'automne, ils reprirent leurs travaux : Oudney et Clapperton partirent avec une caravane pour Sakatou, où nous les retrouverons au prochain chapitre; Denham fut rejoint par un de ses compatriotes, l'officier Toole, qui avait parcouru en trois mois et demi la distance entre Tripoli et Kouka, et, avec ce nouveau compagnon, il entreprit une excursion dans le pays de Loggoun, situé au midi du Tchad. Cette contrée est arrosée par la grande rivière de Chary qui se jette dans le lac par plusieurs embouchures; une ville qui porte le nom de Schouy est bâtie sur ce fleuve, à l'endroit où il se jette dans le lac, au milieu d'un pays boisé et fertile qui est parcouru par des troupes immenses d'élephants et de girafes. Les maisons de Schouy ont un aspect singulier; elles se composent de caveaux superposés, dans lesquels les habitants cherchent un refuge contre les piqûres des moustiques, qui sont si nombreux que l'air en est quelquefois obscurci. Ceux des hommes de l'expédition qui ne prirent pas toutes les précautions mises en usage contre ce fléau, eurent la tête et les yeux gonflés par les piqûres, au point d'en être malades plusieurs jours.

La capitale du Loggoun porte le nom de Kernok; il s'y tient un marché de viande, de poisson, de sel et de toiles de coton qui sont les produits principaux de l'industrie de ces peuplades. Un grand malheur frappa Denham en ce lieu : il y perdit son compagnon de voyage : Toole, que l'humidité et la chaleur avaient rendu malade, succomba aux pernicieuses influences du climat, malgré sa jeunesse et la vigueur de sa constitution : il n'avait que vingt-deux ans. Bien que demeuré seul, Denham poursuivit ses travaux. Bientôt un autre de ses compatriotes, Tyrwich, le rejoignit à Kouka, et, avec ce nouveau compagnon, il traversa la partie inférieure du Loggoun, et entra dans le territoire des Shouaâ, avec l'intention de faire le tour du lac. Mais il ne put aller que jusqu'à Tangalia, lieu situé à son extrémité orientale; les hostilités des Bournouis avec les Ouadâyens l'empêchèrent d'aller plus avant.

Digitized by Google

De retour à Kouka, en juillet 1824, Denham y trouva Clapperton revenu de Sakatou avec une petite caravane. « Il était tellement changé, dit Denham, que je ne le reconnus qu'en m'entendant appeler par mon nom. Notre entrevue fut bien triste. Oudney, son compagnon, était mort; et j'avais fermé les yeux du mien, beaucoup plus jeune et plus robuste que moi. » Malgré sa faiblesse, Clapperton parlait de retourner dans l'ouest après la saison des pluies; mais Denham crut qu'il était préférable de ne pas exposer les membres survivants de l'expédition, à des chances de mort presque certaines; il prit congé du roi de Bournou qui autorisa Tyrwich à rester à Kouka en qualité de consul pour protéger ceux des marchands anglais qui seraient tentés de venir commercer dans son pays. Les voyageurs suivirent les bords septentrionaux du Tchad jusqu'au 14° 28′ de latitude; la nature marécageuse du pays ne leur permit pas de s'avancer plus loin, ils regagnèrent alors le chemin qu'ils avaient suivi pour venir et revirent Tripoli en janvier 1825.

Encouragé par les heureux résultats de cette expédition, le gouvernement anglais chargea la même année Clapperton d'une nouvelle mission, qui eut pour théâtre une partie du cours du Niger et Sakatou, et dont nous retracerons au prochain chapitre les services et la déplorable issue.

Depuis les fameux voyageurs dont nous venons de nous entretenir, le gouvernement de la Grande-Bretagne a envoyé dans les mêmes régions Richardson, déjà connu par un voyage exécuté avec un grand profit dans le Sahara, en 1845 et 1846, et les Prussiens Overweg et Barth qui avaient demandé à accompagner ce voyageur. Richardson est mort à six journées de Kouka, le 4 mars 1851, après onze mois de séjour au Fezzan et dans le désert. Overweg à son tour a succombé le 27 septembre 1852, à Maduari sur le lac, non cependant sans avoir rendu d'éminents services à la géographie. Les deux Allemands ont revu le lac de Tchad, et vérifié ou complété les observations de leurs prédécesseurs, et ils y ont ajouté la découverte entièrement neuve d'un État considérable et aussi florissant que peuvent l'être des royaumes africains. Depuis Denham et Clapperton, le nom de l'Adamawa mentionné par ces voyageurs était inscrit sur les cartes, mais sans que l'on sût quelle importance il fallait lui attribuer, et sans que l'on eût les moindres détails sur les villes et la population de ce pays. Le docteur Barth l'a visité à deux reprises, il a séjourné dans sa capitale, et il nous a transmis sur cet État singulier des notions précises.

James Richardson, Overweg et le docteur Barth, quittèrent Tripoli le 30 mars 1850 : Mourzouk, Ghât, Tintalous appelé aussi Tintellous, et Tagelad furent les stations de leur itinéraire jusqu'à l'entrée du Soudan. En ce lieu les trois voyageurs se séparèrent pour multiplier les résultats de leurs travaux : Richardson se dirigea par Zinder et Gurai, vers le lac de Tchad; en ce lieu, la fièvre le prit, il continua sa route jusqu'à Ungurutua où il arriva tellement faible, qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Malgré les soins dont le gouverneur du district l'entoura par l'ordre du souverain de Bournou, il expira dans la nuit même

Digitized by Google

de son arrivée. M. Barth s'empressa d'accourir pour rendre à son compagnon les derniers devoirs. Le corps de Richardson enveloppé d'un linceul et couvert d'un tapis, fut mis dans une tombe, creusée de quatre pieds, à l'ombre d'un grand arbre, tout près du village ; les principaux cheiks et le peuple du district assistèrent à cette triste cérémonie, et le sultan de Bournou envoya l'ordre de respecter la tombe du voyageur.

Pendant que Richardson accomplissait de Zinder à Ungurutua son triste et dernier itinéraire, M. Barth avait visité les régions curieuses et tout à fait inconnues de Katsna et de Kano, en pénétrant dans le sud plus avant que ses compagnons. Kano est le grand marché de cette portion de l'Afrique intérieure ; la ville de cet État reçoit des marchandises anglaises venues du nord par le désert, et des marchandises américaines que les tribus se transmettent de main en main le long du Niger. Overweg avait, de son côté, visité dans l'est les villes de Mariadi et Gouber, dont le sultan l'avait accueilli avec une extrême bienveillance. Les petits États extrêmement nombreux qui forment les subdivisions des grandes contrées du Soudan se ressemblent trop par leur aspect, leurs produits, leurs usages et leur religion, pour mériter chacun une description particulière ; il en est quelques-uns cependant qui se distinguent de l'ensemble par des traits particuliers, et le Mariadi, habité par des idolâtres est de ce nombre. « Soumis pendant longtemps aux Fellatahs, dit Overweg, ils secouèrent leur joug, il y a trente ans. Comme visiteur venu de régions très-lointaines, je fus accueilli avec une extrême bienveillance par le sultan et par les habitants, et, comme je pouvais converser avec eux dans leur propre langue, je fus bientôt au courant de leurs mœurs et de leurs coutumes, et je pus leur donner en retour quelque idée de celles des chrétiens. Ils paraissaient me comprendre et témoignaient une grande admiration pour les commodités dont nous jouissions. Ce qui leur était impossible d'admettre, c'était que nous eussions une seule femme. A Mariadi, dès qu'un homme est en état de gagner sa vie, il consacre tout le gain dont il peut disposer à l'achat de femmes. Pour épouser une fille, il faut donner à son père deux à quatre têtes de bétail. La couleur blanche de ma peau était pour eux un objet d'aversion et d'horreur; les enfants, aussitôt qu'ils m'apercevaient de loin, s'enfuyaient en manifestant leur effroi par de grands cris. Mais en ma qualité de médecin, j'étais beaucoup consulté, spécialement pour les maux d'yeux, et chaque matin la porte de ma maison était assiégée d'individus implorant mon secours. »

A la nouvelle de la mort de Richardson, Overweg prit la route de Kouka, mais lorsqu'il arriva dans cette ville il n'y trouva plus le docteur Barth, qui, mettant à profit la saison la plus favorable de l'année, s'était dirigé, par la rive méridionale du Tchad, vers cette ville d'Angournou où déjà nous avons suivi Denham et Clapperton. C'était alors le moment des plus basses eaux, le lac entier formait un immense marais où le canal formé par la rivière Chary était seul navigable, et les îles des Biddhumas n'étant plus séparées par les bras desséchés du lac

Digitized by Google

formaient des prairies sans fin couvertes de la plus riche végétation. Ce fut dans ce premier trajet que Barth entendant vanter l'étendue et la prospérité de l'Adamawa, résolut de pénétrer jusque dans ce royaume. Après un parcours d'environ cinquante lieues dans le Bournou, il parvint à Uba, première position de l'Adamawa, sous le 10e parallèle, et situé à l'ouest d'une montagne élevée qui porte le nom de Mendefi. Tout ce pays est remarquable par une superbe végétation, par ses magnifiques prairies et par les troupeaux qui y paissent; il offre un aspect particulier d'aisance et même de richesse. Les cabanes y sont bâties plus solidement que dans les États environnants, parce que les pluies durent sept mois dans l'Adamawa. La population du pays est considérable : on rencontre de grandes villes toutes les trois ou quatre heures de marche, avec des villages dans l'intervalle exclusivement habités par les esclaves des Fellatahs. Ces esclaves font tout l'ouvrage et chaque Fellatah, jusqu'au plus pauvre, en a au moins de deux à quatre. L'esclavage est extrêmement répandu dans toute cette contrée : l'esclave et les bestiaux sont considérés comme la base de la richesse des habitants. Les chefs du pays ont des troupes innombrables de ces malheureux, qui proviennent des régions équatoriales de l'Afrique. Toutefois on ne les exporte pas de l'Adamawa, à l'exception de ceux de la tribu de Dama à l'est d'Yola, capitale du royaume, parce qu'on ne trouve pas facilement à s'en défaire sur les marchés du Soudan, à cause de la grande mortalité qui les décime quand on les enlève à leur pays de montagnes. Néanmoins les esclaves forment avec l'ivoire les principaux articles de commerce. L'ivoire est extrêmement bon marché dans l'Adamawa, à cause du grand nombre des éléphants. A Baya, à douze journées de marche au sud d'Yola, on trouve des éléphants en quantité encore plus considérable. Les principaux articles d'importation sont, entre autres, les perles de verre et le sel. Les cauris n'ont point de valeur dans ce pays ; le moyen d'échange courant consiste dans des bandes étroites de coton grossier appelé *gabbega*.

Sarraw, éloignée de 52 milles d'Uba, est la principale ville de la partie septentrionale de l'Adamawa et il s'y tient un marché considérable. « Avant d'arriver à Sarraw, nous traversâmes, dit M. Barth, un endroit appelé Umbutudi qu'entoure un magnifique paysage où se montre le gigana, une espèce particulière de palmier. Les gens de cette contrée n'avaient jamais vu un chrétien avant mon arrivée; ils me reçurent avec la plus extrême bienveillance et de la manière la plus hospitalière, me regardant tout à fait comme un être supérieur.

« Le jour le plus remarquable, toutefois, de tous mes voyages en Afrique, fut le 18 juin, où nous atteignîmes la rivière Benué, à un point appelé Taëpé, où elle se réunit à la rivière Faro. Depuis mon départ d'Europe, je n'avais vu une rivière aussi considérable et aussi imposante. Le Benué, ou la mère des eaux, qui est de beaucoup la plus considérable des deux, a un demi-mille de largeur et 9 pieds un quart de profondeur à l'endroit où nous la traversâmes. A notre retour, onze jours plus tard, il avait monté d'un pied et demi; le Faro a cinq douzièmes de mille de largeur, il avait 3 pieds de profondeur qui, à notre retour,

Digitized by Google

avaient monté à 7 pieds et demi. Les deux rivières ont un très-fort courant et vont se jeter à l'ouest dans le Koswara ou Quorra (le Niger).

« Nous traversâmes le Benué dans des bateaux creusés dans des troncs d'arbres de 25 à 35 pieds de longueur et de un à un pied et demi de largeur, et nous passâmes à gué le Faro, ce qui ne peut se faire sans difficulté à cause de la rapidité du courant. On dit que le Benué prend sa source à neuf journées de marche d'Yola dans une direction sud-ouest, et le Faro à sept journées de distance dans un rocher appelé *Labul*. Pendant la saison des pluies, le pays est inondé dans une grande étendue par les deux rivières qui atteignent leur niveau le plus élevé vers la fin de juillet, et restent à ce niveau pendant quarante jours, jusque dans les premiers jours de septembre où les eaux commencent à décroître. Les deux rivières sont remplies de crocodiles, et le Benué, me disait-on, contenait de l'or. Après avoir passé ces rivières avec quelque difficulté pour les chameaux, nous traversâmes d'abord quelques terres marécageuses, puis une fort belle contrée extrêmement peuplée, et nous atteignîmes Yola, la capitale, le 22 juin. »

Dans une autre communication, le docteur Barth annonce que la rivière Benué s'élève, durant la saison des pluies, à une hauteur de 30 à 40 pieds. Le Benué paraît être le cours supérieur de la grande rivière Tchadda, qui se jette dans le Niger; on pourrait donc pénétrer dans l'Amadawa en remontant le grand fleuve et son affluent: cette route présenterait peut-être moins de danger que celle que M. Barth a suivie en se rendant par le désert au lac Tchad, puis par le Soudan à Yola. Dès à présent on peut espérer que les magnifiques contrées qui forment le bassin de la Tchadda, avec leurs populations pastorales et agricoles, accueilleront la civilisation européenne et pourront ensuite la répandre sur le reste du continent africain.

Pendant que M. Barth explorait ainsi cette contrée curieuse et entièrement nouvelle, son compagnon arrivait à Kouka, au commencement de mai, et, pour ne pas demeurer inactif, il faisait une excursion au sud-ouest de cette ville, entre les régions de Kerre-Keri et de Baber, aux positions inexplorées de Dora, Shemgo et Gebbe; il découvrait, à peu de distance de cette dernière ville, un lac assez considérable, et ne reprenait le chemin de Kouka qu'après un séjour de près d'un an au milieu des populations de cette partie de l'Afrique. A son retour, pendant la saison pluvieuse de 1852, les fièvres le prirent; il quitta alors la ville de Kouka dont le climat est malsain, puis se croyant guéri il eut l'imprudence d'y revenir. Pris d'une fièvre violente, il se fit transporter à Maduani, lieu agréable et planté d'arbres, sur les bords du lac; ce fut là qu'il mourut le 27 septembre. Overweg n'était âgé que de trente ans, et ses précieuses qualités le faisaient chérir de tous ceux qui le connaissaient; les habitants de Kouka et de tous les pays qu'il avait visités lui portaient une vive affection, et sa mort causa dans les sauvages régions qu'il avait parcourues, une véritable douleur.

Dans la solitude que la mort de ses deux compagnons faisait autour de lui, le cœur plein d'une affliction profonde, Barth ne perdit pas courage. A son retour

Digitized by Google

de l'Adamawa, il avait fait une rapide excursion à Masena, principale ville du Baghirmi. Il revint à Kouka, après avoir rendu à son ami les derniers devoirs, puis il prit la résolution, abandonnant momentanément le projet qu'il avait formé de revoir Yola et l'Adamawa, de gagner les villes de Sakatou et de Tombouctou. Plus heureux que ses deux compagnons, il a pu jusqu'ici exécuter ses résolutions; son courage et sa santé ont résisté aux plus pénibles épreuves. Le monde savant tout entier se redit en ce moment que l'intrépide voyageur vient d'entrer dans Tombouctou. Puisse le reste de la noble mission qu'il accomplit, prospérer de même. Dès à présent, son nom est pour jamais inscrit sur la liste glorieuse où se lisent les noms illustres de Clapperton, de Mungo-Park, de Caillé et de quelques autres; mais son retour nous promet les détails les plus intéressants sur les contrées au milieu desquelles il promène depuis quatre années sa vie aventureuse, et où les tombes de ses compagnons attestent au prix de quels dangers et de quelles fatigues les voyageurs élargissent le domaine de la science [1].

CHAPITRE LXXVII

SOUDAN OCCIDENTAL. — SAKATOU. — TOMBOUCTOU

Nous avons dit que Clapperton et Oudney se séparèrent de leur compagnon Denham pour visiter des régions plus occidentales et pénétrer dans Sakatou, principale ville de la grande nation des Fellatahs, et qui se trouve située sur un affluent du Niger, à mi-chemin environ de Kouka et de Tombouctou. Ce fut le 14 décembre 1823 que les deux voyageurs se mirent en marche sous la protection d'une caravane de Bournouis et de marchands arabes. Parvenus aux frontières du Bournou, ils se dirigèrent au sud, jusqu'au lac Tomboun qui est situé dans le pays des Bedis, peuple païen qui accueillit bien les étrangers. La température était alors très-basse, et les brusques transitions de la chaleur du jour à l'extrême fraîcheur des nuits, donna à Oudney, déjà malade au moment du départ, une fièvre violente. Il n'était plus possible aux deux Anglais de revenir seuls sur leurs pas; ils durent, malgré l'état déplorable dans lequel se trouvait Oudney, poursuivre leur chemin. En s'avançant vers l'ouest, ils franchirent de nouveau l'Iéou, et le deuxième jour de 1824, ils entrèrent dans Katagouna, ville du Haoussa. Ils y firent une halte de dix jours et furent très-favorablement reçus par le chef de la contrée. Oudney, cependant ne se rétablissait pas; son état

1. Clapperton, Denham et Oudney, *Voyages et découvertes dans les parties centrales de l'Afrique*, traduction de MM. Eyriès et Larenaudière, t. II.—Lettres de Barth et Overweg à l'*Athenæum*, au *Morning Chronicle*, reproduites par les *Nouv. Ann. des Voy.*, t. CXXXVII et CXXXVIII; et par le *Bullet. de la Société de Géographie*, août 1851, août 1853, mars 1854. Lettre sur l'expédition adressée au *Times* et traduite par la *Revue Coloniale* de décembre 1852. — An account of the progress of the expeditionto central Africa under MM. Richardson, Barth, Overweg and Vogel in the years 1850, 51, 52, 53, etc., etc., compiled from official and private materials by Augustus Petermann, London 1854.

Digitized by Google

s'était même aggravé; il ne pouvait plus supporter le cheval, et on fut obligé de lui placer une sorte de lit sur un chameau. Une nouvelle journée de marche le fit tellement souffrir que, le lendemain, il fut obligé de s'arrêter à Mourmour où il ne tarda pas à expirer. Il n'avait que trente-deux ans. Après avoir rendu à son ami les derniers devoirs, Clapperton seul et souffrant continua le voyage.

Dans les environs de Kano, ville importante du Haoussa; il rencontra des détachements assez nombreux de Felatahs envoyés par leur roi Bello, qui apprenant la venue d'un homme blanc des régions lointaines, avait résolu de l'accueillir avec de grands honneurs. Dans cette intention, il envoyait des tambours et des trompettes qui rejoignirent Clapperton, et ne le quittèrent plus jusqu'au moment de son entrée dans Sakatou, ne cessant de l'assourdir du bruit discordant de leur musique. Malgré toute la bienveillance que notre voyageur trouva dans le roi barbare, qui lui fit des présents et l'autorisa à faire venir d'Angleterre un consul pour protéger les intérêts des Anglais qui viendraient commercer dans l'intérieur de l'Afrique, il ne put obtenir l'autorisation de pénétrer plus à l'ouest. Le chemin qu'il suivit pour retourner au Bournou, fut en partie différent de celui par lequel il était venu de cette contrée; et il eut occasion de visiter au nord de Kano la ville de Kachnah qui est l'une des stations des marchands venus de Tripoli, dans le cœur de l'Afrique.

Réunis à Kouka, en juillet 1824, Clapperton et Denham reprirent le chemin de l'Angleterre.

L'année suivante, Clapperton fut désigné par le gouvernement pour commander une nouvelle expédition dans les régions qu'une fois déjà il avait si courageusement visitées. On lui adjoignit le chirurgien Dikson, le capitaine Pearce, dessinateur habile, et Morrisson, chirurgien et naturaliste distingué. De plus Clapperton avait pour domestique Richard Lander qui, lui-même, devint par la suite un si célèbre voyageur. Des présents considérables devaient stimuler en sa faveur les dispositions bienveillantes des souverains de Sakatou et de Kouka. L'expédition semblait comporter toutes les chances possibles de succès; au lieu de suivre la route du Fezzan et du désert, et de pénétrer par terre dans l'Afrique centrale, elle reçut la mission d'aborder au golfe de Bénin, d'explorer les embouchures du Niger dont la situation, à cette époque, rapprochée de notre temps, était encore un objet de controverse et de discussion pour les géographes malgré les courageuses recherches de Mungo-Park, et visiter Sakatou avant Kouka.

A son début l'expédition, qui avait quitté Portsmouth le 27 août 1825, sembla obtenir un plein succès; elle arriva heureusement au golfe de Bénins, et reconnut les embouchures du fleuve qui, après le Nil, est le plus considérable de l'Afrique; mais il lui fallut renoncer à l'espérance de se créer, au cœur du continent, une voie facile en remontant son cours, à cause des marais pestilentiels qui environnent le Niger. Nos voyageurs s'engagèrent alors résolûment dans des terres où aucun comptoir européen n'est situé, et qui, avant eux, n'avaient jamais vu de voyageurs. A partir de ce moment, tous les malheurs vinrent les accabler.

Digitized by Google

Dickson s'était aventuré seul et le premier dans l'intérieur, espérant gagner Sakatou, à l'aide des renseignements que lui donneraient les naturels; on sut qu'il était parvenu à la ville de Chon, puis on n'en entendit plus parler. Débarqués à Badagry, les autres voyageurs prirent la direction du royaume d'Yeo, nommé Yourriba par les Arabes et les Haoussas. Les *Cabocirs* ou chefs de village montraient pour eux une grande complaisance, et leur fournissaient abondamment toutes les denrées que produit la contrée, chèvres, moutons, poules, ignames, doura, maïs, miel, lait, etc. Le pays, qui près de la côte est bas et uni, ne tarde pas à s'élever. Partout les Anglais étaient bien accueillis; mais des maladies exercèrent au milieu d'eux de cruels ravages. Dès le mois de décembre, Pearce n'existait plus; quelques jours après, Morrisson et un matelot qui avait suivi les voyageurs moururent; Clapperton et Lander furent eux-mêmes malades, néanmoins ils purent continuer leur voyage, et après avoir traversé un pays montagneux, ils atteignirent en janvier 1826 Katounga, capitale de l'Yourriba.

Bien reçu par le chef de cet État, Clapperton resta près de deux mois à Katounga, pour se reposer de ses fatigues; de cette ville, n'ayant pu obtenir l'autorisation de se rendre directement au Bournou, sous prétexte que les Fellatahs étaient en guerre avec cet État et ravageaient toute la partie occidentale de l'Afrique, au lieu de se diriger vers l'est, il prit, en quittant la capitale du Yourriba, la direction de l'ouest, puis du nord, dans l'intention de gagner Sakatou. Il arriva bientôt à la ville de Boussa située sur le Niger, en un lieu où les naturels donnent à ce fleuve le nom de *Djoliba* ou grande rivière. On supposait que Mungo-Park [1], dont la fin est demeurée un mystère, avait péri en cet endroit. Clapperton questionna le sultan sur des hommes blancs qui, une vingtaine d'années auparavant, s'étaient probablement noyés dans le Niger; celui-ci répondit qu'à cette époque il était trop jeune pour avoir eu connaissance de ce fait, et les Anglais firent de vains efforts pour retrouver des livres, des instruments ou quelque autre indice qui signalât le passage de leur illustre prédécesseur.

Pressé de parvenir, avant la saison des pluies, au terme de son voyage, Clapperton traversa le pays des Gouari et des Zeg-Zeg, bien qu'ils fussent agités par des dissensions intestines et soulevés contre les Fellatahs; il franchit les monts Naroa, et revit Kano, puis Sakatou au mois d'octobre 1826. Cette fois le roi Bello reçut Clapperton moins amicalement que ne l'espérait le voyageur; le bruit courait dans les régions qu'il avait traversées, que les Anglais ne venaient explorer l'Afrique que pour la subjuguer plus tard, et que lui-même était un espion qu'il fallait mettre à mort. De plus, le roi apprit que Clapperton était chargé d'un présent de six mousquets pour le roi de Bournou avec lequel la grande nation des Fellatahs se trouvait alors, comme presque toujours, en guerre. Bello prévint Clapperton qu'il lui fournirait les moyens de retourner en Europe, mais il lui

1. Voir quelques chapitres plus loin les deux expéditions de ce voyageur dans la Sénégambie et sur le Niger.

Digitized by Google

interdit formellement de chercher à pénétrer jusqu'à Kouka. La vive contrariété que le courageux voyageur éprouva de se voir arrêté à moitié chemin par cet obstacle imprévu altéra profondément sa santé déjà éprouvée par les fatigues du voyage et les pernicieuses influences du climat. La dyssenterie se joignit à la fièvre qui le minait depuis longtemps ; sa maladie traîna trois mois environ. Le 11 mars, il cessa d'écrire son journal ; peu de jours après, sentant sa fin approcher, il remercia tendrement Lander de ses soins affectueux, lui donna les noms d'ami et de fils, et lui recommanda de chercher, aussitôt après sa mort, à regagner la côte et à porter ses papiers en Angleterre. Le 13 avril, il expira dans les bras de ce fidèle serviteur. Clapperton, dont les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique dépassent de beaucoup, sous le rapport de l'étendue et de l'importance, celles de ses prédécesseurs, n'était âgé que de trente-huit ans.

Bello se montra véritablement affligé de la mort de cet Européen pour lequel, malgré ses craintes et ses susceptibilités récentes, il éprouvait une véritable affection ; aussi permit-il à Lander de célébrer avec toute la pompe possible les funérailles de son malheureux maître. Ce triste devoir accompli, Lander obtint la permission de retourner dans son pays ; mais il résolut de se rendre à Funda sur le Kouarra ou Quorra (Niger) ; déjà il était parvenu à la hauteur de cette ville, après avoir franchi des régions nouvelles bordées par de longues chaînes de montagnes, lorsqu'il fut rejoint par des cavaliers que le roi de Zeg-Zeg envoyait à sa poursuite. Ce chef africain fit comparaître l'Anglais en sa présence ; il se montra satisfait des explications que Lander sut lui donner avec une grande adresse sur le but que se proposent les Européens, amis de la science, en envoyant au cœur de l'Afrique des explorateurs, et il lui fit même présent d'une jeune négresse. Cette entrevue avec le roi de Zeg-Zeg avait détourné Lander de la route qu'il comptait suivre. Ce courageux jeune homme, que son intelligence et les hautes qualités de son esprit avaient fait sortir de sa basse condition et rendu l'égal du grand voyageur Clapperton, se vit pour le moment forcé de renoncer à son dessein ; il regagna le port de Badagry, en novembre 1827. Trois mois après il était de retour en Angleterre, d'où il repartit au commencement de 1830 pour continuer les recherches et les périlleux travaux de son maître. Nous le retrouverons en racontant les explorations qui ont eu pour théâtre le cours du Niger.

Clapperton, dans ses deux expéditions, ses compagnons et les voyageurs qui l'avaient précédé, s'étaient souvent entretenus, avec les naturels, de la ville de Tombouctou située bien au delà de Sakatou, vers l'ouest, à l'extrémité du Soudan sur les limites du désert. Le fameux géographe Jean Léon, l'Africain, avait visité dans le cours du XVIe siècle cette mystérieuse cité et en avait rapporté des notions curieuses. Depuis ce temps, le Français Paul Imbert, en 1670, et le matelot anglais Robert Adams, en 1810, passaient pour avoir pénétré jusque dans cette partie reculée de l'Afrique, mais aucune donnée positive et nouvelle n'avait résulté de ces voyages. Pendant que Clapperton achevait son second

Digitized by Google

voyage, un officier de la marine anglaise, le major Laing, partant de Tripoli, traversa le désert au sud-ouest, en suivant la route de Ghadamès; Tombouctou était le but de son voyage. Les commencements de cette entreprise ne furent pas heureux : une bande de Touariks, nomades qui parcourent le désert, vivant de rapines et de brigandage, assaillirent sa caravane, le frappèrent lui-même de vingt-quatre coups de poignard et le laissèrent pour mort. Grâce aux soins de ses compagnons qui ne l'abandonnèrent pas, il se rétablit comme par miracle et put poursuivre son chemin. Le 18 août 1826, ses efforts furent couronnés de succès, il entra dans Tombouctou où il resta un mois entier; il fit pendant son séjour une excursion au Djoliba (Niger) qui coule à quelques lieues au sud de la ville, et il recueillit des notions précieuses sur la géographie de l'Afrique. Par malheur le courage de Laing fut peu profitable à la science; ce voyageur quitta Tombouctou avec un marchand more qui l'assassina pour lui dérober ses effets précieux; ses papiers, ses instruments et ses livres n'échappèrent pas au pillage. L'un des premiers parmi les Européens, Laing eut la gloire d'entrer dans Tombouctou, c'était à un autre voyageur que devait appartenir le mérite de décrire la ville africaine.

La Grande-Bretagne semblait avoir le monopole des difficiles et glorieuses explorations de l'Afrique, lorsqu'un Français, René Caillé, né à Mauzé, petit village du département des Deux-Sèvres, entra à son tour dans la lice. René Caillé était un jeune homme pauvre, qui était resté orphelin de bonne heure, et qui n'avait reçu qu'une éducation ordinaire, mais plein d'énergie et épris d'une ardente passion pour les voyages. A seize ans, il s'embarqua pour le Sénégal, puis obtint du major Gray la permission de l'accompagner dans la Gambie, où le courageux Anglais s'engageait pour la seconde fois après avoir vu périr ses trois compagnons. Caillé fit dans ce premier voyage à l'intérieur de l'Afrique l'épreuve des souffrances qu'éprouve dans ces régions le voyageur. Mais rien n'affaiblit son irrévocable dessein de consacrer sa vie aux recherches et aux voyages. Plusieurs tentatives pour pénétrer dans l'intérieur du continent, pendant lesquelles il eut à souffrir la faim, la soif et toutes les fatigues, complétèrent son dur noviciat. Dans l'une de ces excursions qui, à d'autres eussent semblé de longs et pénibles voyages, il imagina de s'habiller en Maure et de se faire passer pour musulman; à un marabout qui l'interrogeait sur les motifs qui l'amenaient dans l'Afrique, il répondit que dans son pays il avait lu le Coran, et que plein d'admiration pour ce livre il venait embrasser l'islamisme, et vivre au milieu des populations Braknas dont la haute réputation était répandue au loin. Cette heureuse invention, renouvelée lors du voyage à Tombouctou, fut la cause principale de son succès.

En 1820, stimulé par les encouragements de la Société de Géographie de Paris qui, par une noble initiative, offrait un prix au voyageur assez entreprenant et assez heureux pour résoudre le problème de la position de Tombouctou en visitant cette ville, Caillé consacra le peu d'argent qu'il possédait à l'achat de marchandises telles qu'ambre, corail, couteaux, ciseaux, verroteries, un parapluie, et

Digitized by Google

toutes les bagatelles qui, aux yeux de l'Africain, sont les suprêmes jouissances du luxe et de la richesse. Il sut se concilier les Saracolays et les Mandingues, peuplades considérables qui habitent les régions voisines de l'embouchure du Sénégal et de la Gambie, et qui à plusieurs époques de l'année se rendent en caravanes à Tombouctou. Modifiant la fable qu'il avait imaginée pour se faire bien venir des Braknas, il leur dit que « né en Égypte, il avait été emmené par les Français de l'expédition, et plus tard conduit par son maître au Sénégal, où il était devenu libre, et que maintenant il voulait retourner en Egypte pour y retrouver sa famille et sa religion. » Le 22 mars 1827, il s'embarque seul pour Kakondy sur le Rio-Nuñez, à cinquante lieues au nord de Free-Tourn, habillé en Arabe, et portant toutes ses marchandises auxquelles il avait joint des médicaments afin de pouvoir, au besoin, passer pour médecin. A Kakondy les Mandingues acceptent son récit et le propagent; il visite leurs principaux chefs qui cherchent en vain à le détourner de son dessein, en lui représentant l'extrême difficulté des chemins, et qui finissent par lui promettre leur protection en admirant son ardent désir de revoir l'Égypte sa patrie. Ce fut avec des marchands du pays de Kankan situé à l'est du pays des Mandingues, que Caillé quitta Kakondy. Notre voyageur était dépourvu de toute espèce d'instruments d'astronomie, il emportait seulement deux boussoles qui lui servaient à connaître les directions : la nuit il s'orientait sur les étoiles. Quant aux intervalles, il avait évalué sa marche par heure, au moyen d'expériences répétées à Sierra-Léone. Se munir d'un cercle et d'un sextant eût été inutile ou même nuisible au milieu des Foulahs ou Peulhs et Mandingues, Touariks, Berabiches dont le voyageur était obligé de se cacher avec soin derrière un arbre, un buisson, une pierre, un rocher lorsqu'il voulait seulement écrire quelques notes. Pour obtenir les latitudes approximatives de Umé et de Tombouctou, Caillé n'a pu que mesurer la longueur de l'ombre méridienne.

Il est regrettable que le cadre de ce récit ne nous permette pas de montrer Caillé franchissant péniblement les montagnes du Fouta-Dhialon, traversant le Bâfing, non loin de sa source; faisant le médecin malgré lui au milieu des populations africaines, et se trompant plus d'une fois sur les doses de jalap, observant les mœurs, le caractère et les habitudes des peuplades; mais on peut suivre toutes les vicissitudes, toutes les fatigues de ce long itinéraire dans le récit éloquent et sincère, riche d'observations et de peintures naïvement retracées qu'il nous a donné à son retour [1]. A Kan-Kan, le voyageur se trouve dans un extrême embarras; il est dénoncé comme chrétien et comme voulant tromper les habitants, et porter aux Européens la connaissance des mines; il court les plus grands dangers, se voit pillé dans sa hutte, et ne doit la vie qu'à sa renommée médicale : pour se racheter de la colère de ses ennemis, il les purge et leur

1. *Voy. à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale*, etc., de 1824 à 1828, avec des remarques géographiques de M. Jomard, 3 vol. in-8°, chez Arthus Bertrand.

Digitized by Google

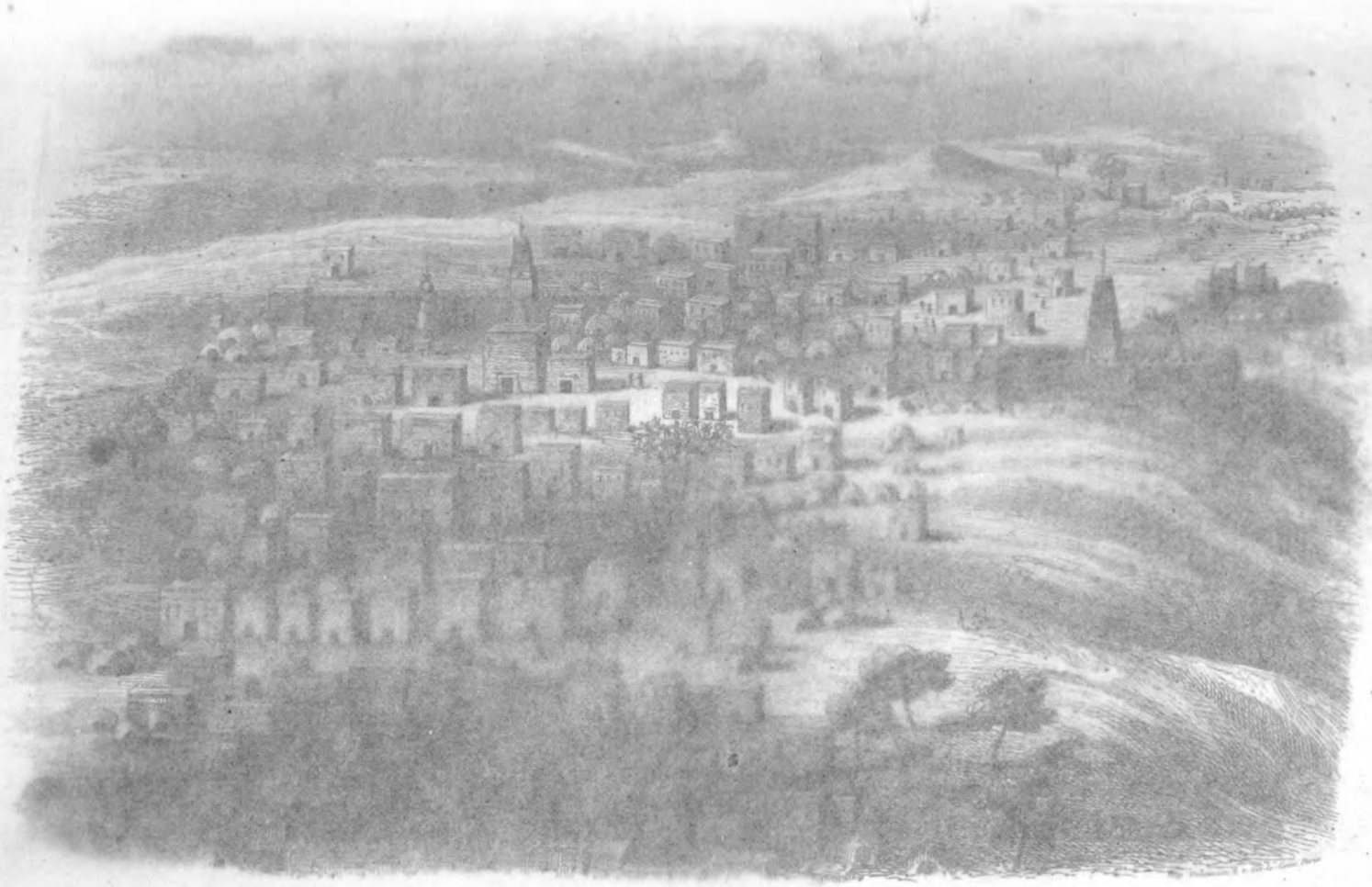
donne un remède contre la fièvre. Enfin après des marches fatigantes, qu'une plaie au pied rendait encore plus pénibles; après avoir traversé les nombreux villages des Bambaras, il arrive à Timé, lieu élevé, terme du voyage dans le sud-est, et situé non loin de la haute chaîne de montagnes appelée Kong ou Kongké. En cet endroit la fièvre s'empare de lui, et il est obligé de laisser partir la caravane qui l'aurait conduit à Jenné. Une pluie froide tombait continuellement et inondait sa case; couché sur la terre humide, il voit sa plaie au pied faire des progrès effrayants; par bonheur une bonne vieille négresse prend pitié de lui et le soigne tendrement. Après quatre-vingt-dix-huit jours passés à Timé, mal guéri, mais pouvant marcher, il va se remettre en marche, quand il s'aperçoit que le scorbut vient de le frapper. Son palais se dépouille, ses dents s'échappent de leurs alvéoles, il est en proie aux plus cruelles douleurs; une partie des os du palais se détachent. A ce moment Caillé eût voulu mourir; désespéré, découragé presque, il se recouche pour six semaines sur le lit de douleurs, où depuis près de trois mois il ne cessait de souffrir. La jeunesse et la force de sa constitution triomphèrent de cette rude épreuve; se voyant revenir à la vie, il retrouve toute l'énergie de son caractère, et le 9 janvier 1828 il se remet en marche pour Tombouctou.

Deux mois plus tard l'intrépide voyageur entre dans Jenné, ville riche et commerçante située sur un marigot, à quelque distance du Djoliba qui, en cet endroit, coule majestueusement, dans un lit trois fois large comme la Seine à Paris, en formant un grand nombre d'îles considérables. Il descend alors sur une barque le bras principal du fleuve et rencontre, à quelques journées plus loin, un grand lac d'eau douce appelé lac Debo, et du sein duquel s'élèvent des îles nombreuses chargées d'une luxuriante verdure. Enfin le 19 avril, Caillé arrive au lieu appelé Cabra, où le Niger se partage en deux branches considérables, dont celle qui coule le plus au nord n'a pas encore d'issue connue. Cabra est le port de Tombouctou. Le lendemain, au coucher du soleil, Caillé pénétrait dans cette ville fameuse.

« Je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction, dit notre voyageur, je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême. Mais il fallut en comprimer les élans. Ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports : avec quelle ardeur je le remerciai de l'heureux succès dont il avait couronné mon entreprise ? Que d'actions de grâces j'avais à lui rendre pour la protection éclatante qu'il m'avait accordée au milieu de tant d'obstacles et de périls qui paraissaient insurmontables ! Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente : je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée : elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité.

« Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle, tout est triste dans la nature; le

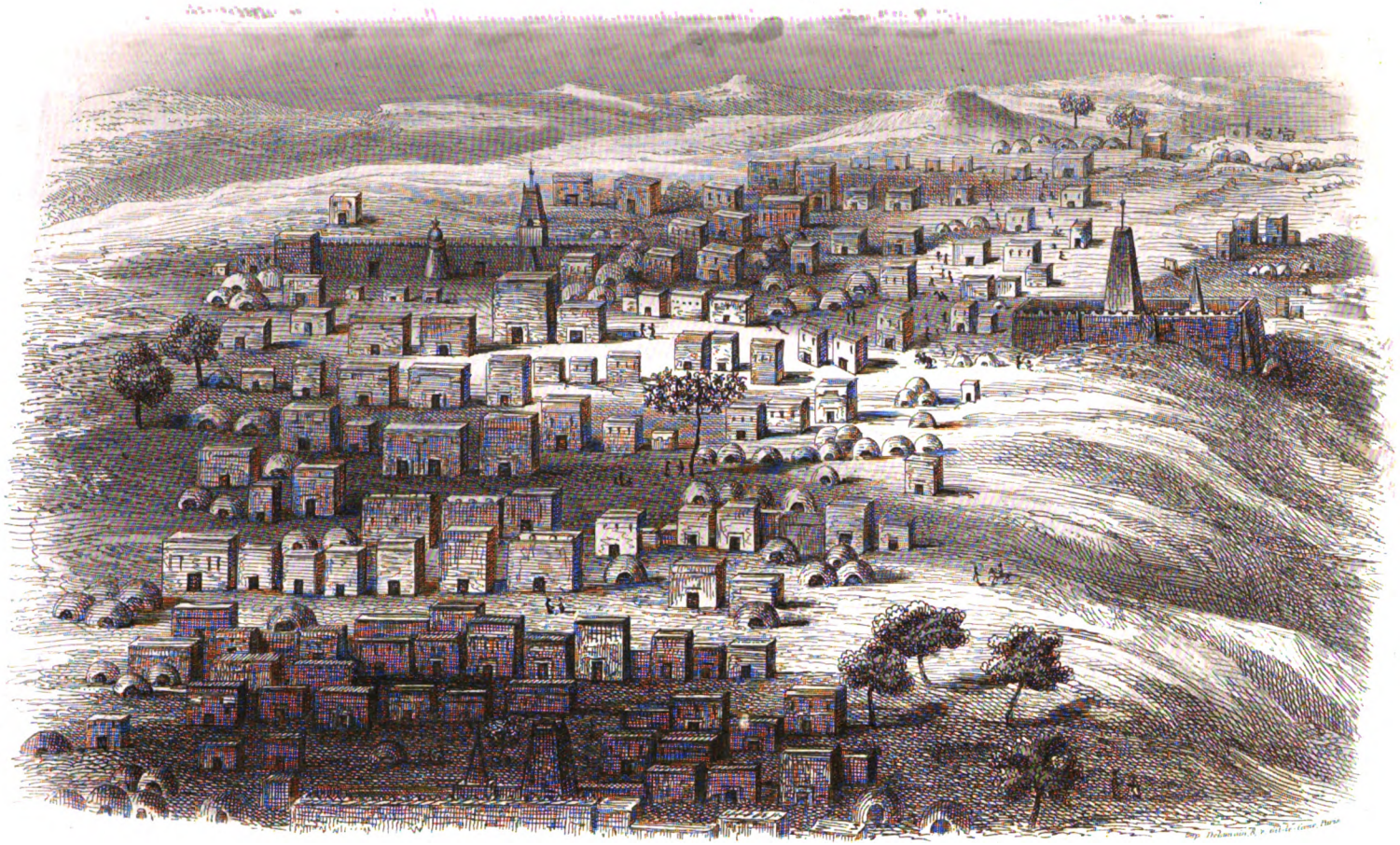
Digitized by Google



TOMBOUCTOU.

Digitized by Google

[illegible] Timbo, [illegible] plus [illegible] après avoir traversé les [illegible] à Dembo [illegible] Timbo, [illegible] de montagnes appelée Kong ou [illegible] lui, et il est obligé de [illegible] Une [illegible] tombait [illegible] [illegible] demande : il vous [illegible] [illegible] [illegible] vieille négresse prend pitié de lui et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] se remettre en marche, quand il s'aperçut [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]



TOMBOUCTOU.

Digitized by Google

Digitized by Google

plus grand silence y règne ; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant, il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. Tombouctou est principalement habitée par des nègres de la nation kissour ; beaucoup de Mores y sont établis et y font le commerce ; ils retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles ; ils exercent une grande influence sur les indigènes. Le roi ou gouverneur est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Comme beaucoup d'autres chefs de ces contrées, il est commerçant et très-riche : ses ancêtres lui ont laissé une fortune considérable.

« Tombouctou peut avoir trois milles de tour, et ressemble beaucoup à Jenné. Elle renferme sept mosquées ; sa population est au plus de 12,000 âmes ; les caravanes qui y séjournent augmentent momentanément ce nombre ; elle n'a d'autre ressource que son commerce de sel ; elle tire de Jenné tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement. Les caravanes qui viennent de Tripoli et de Maroc y apportent toutes sortes de marchandises d'Europe et d'Asie, qui sont ensuite expédiées vers les autres contrées du Soudan.

« Les habitants sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtements et l'intérieur de leurs maisons : les femmes sont vêtues d'une ample tunique en toile de coton ; elles portent des babouches en maroquin ; leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art. Les riches ornent leur cou et leurs oreilles de verroterie et de grains de corail. De même que celles de Jenné, elles ont un anneau aux narines, des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. »

Caillé revint au Maroc, par le désert, après être demeuré quinze jours dans la ville africaine. Les nombreux voyageurs anglais qui avaient précédé notre compatriote dans les régions de l'Afrique intérieure, lui avaient donné l'exemple d'un noble dévouement aux intérêts de la science et des découvertes géographiques, mais aucun n'avait fait preuve de plus de courage et de plus de persévérance dans l'accomplissement d'une si difficile entreprise.

Les renseignements que nous a rapportés Caillé au prix de sa vie, car, peu d'années après, 1838, il est mort de la suite de ses fatigues, sont, en ce moment, confirmés et étendus par M. Barth qui est entré dans la ville africaine le 7 septembre 1853, par le chemin de l'est. Plus heureux que son devancier, il n'a pas eu à déguiser sous un costume et un langage étrangers sa nationalité européenne ; le gouverneur en chef et une suite nombreuse l'accompagnaient et la population l'accueillit avec des démonstrations de joie, croyant voir en lui un envoyé du grand sultan de Stamboul. « Tombouctou, dit ce nouveau visiteur, est une ville de forme triangulaire. Les maisons sont bâties la plupart en pierres ou en terre, la plupart avec de belles façades. La population en est estimée à 20,000 âmes. Le marché de Tombouctou, vanté comme le centre du commerce des caravanes de l'Afrique septentrionale est moins étendu que Kano... Le pays où cette ville est située se trouve sur les confins du désert

Digitized by Google

de Sahara et lui est semblable par la sécheresse et la stérilité du sol, excepté du côté du Kouarra, où le sol prend une apparence plus fertile. » C'est à Tombouctou que M. Barth se repose de ses précédentes fatigues, et attend son nouveau compagnon de voyage le docteur Vogel, qui remplace Overweg mort sur les bords du Tchad [1].

CHAPITRE LXXVIII

RÉGIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — CHASSE AUX ESCLAVES. NIAMS-NIAMS.

Nous venons de voir comme aux quatre points de l'horizon, par les régions du Nil et par celles de la Gambie et du Niger, par la route de Maroc et de Tripoli, les voyageurs pénètrent au cœur de cette zone immense qu'on appelle le Soudan, et qui enfin livre à notre persévérante curiosité ses mystères. Mais au sud de cette région s'étend, du 10e degré de latitude nord au 10e degré environ de latitude sud, un vaste espace qui n'est pas stérile et inhabité comme le désert, et dont on fait des récits étranges. Sur nos cartes, toute cette étendue de l'Afrique laisse une place blanche sur laquelle on pourrait écrire *terra incognita*, comme les anciens sur la Libye entière. Cette terre inconnue est le pays où se sont réfugiées les fables et les merveilles dont se montraient si prodigues les récits des anciens voyageurs. De sa géographie on ne connaît rien ; quelques indications incertaines, des noms de peuplades dont la position est indécise, voilà tout ce qui est parvenu à la connaissance des Européens. Les indigènes du Soudan lui donnent le nom de Soudan méridional, mais ils ne la connaissent guère mieux que nous ; c'est au milieu de ses peuplades idolâtres qu'ils s'approvisionnent d'esclaves. Tout ce qu'ils en connaissent leur vient par ouï-dire de leurs prisonniers, car ils ne s'y aventurent jamais que pour faire ce que les Arabes appellent des *ghazwas*, c'est-à-dire des chasses aux esclaves. Sous cette zone de l'Afrique, il pleut incessamment. Peut-être le Nil la traverse-t-il dans toute sa longueur, car il n'est pas certain qu'au delà des sources vues par Bruce et les frères d'Abbadie, il n'existe pas un plus grand bras descendant des plateaux du Mozambique [2]. Sans doute des rivières, des mers intérieures peut-être, arrosent cet

1. *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*, etc. — *Histoire générale des Voyages et découvertes*, par W. Desborough Cooley, découvertes modernes, chap. XXII. — *Voyage à Tombouctou et à Jenné*, par René Caillé, t. II. — *Notice historique sur la vie et les voyages de Caillé*, par M. Jomard, lue à la séance publique de la *Société de Géographie*, décemb. 1838. *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1854.

2 Cette opinion était, entre autres, celle de M. Lefebvre avec lequel l'auteur de ce livre a eu l'honneur de s'entretenir longuement de la géographie de l'Afrique. Le célèbre voyageur avait souvent entendu dire en Abyssinie et au pays des Gallas que le grand cours d'eau qui coule au pays

Digitized by Google

espace. Mais ce sont là des problèmes à la solution desquels l'Européen ne parviendra jamais peut-être, car des populations nègres bien inférieures à celles du Soudan pour l'intelligence, comme par le type du visage, et un climat encore plus meurtrier que celui du Kordofan ou du Bournou, opposent aux voyageurs les plus intrépides des difficultés presque insurmontables. Le rivage oriental de cette terre désolée a cependant été reconnu, et deux des plus nobles apôtres de la religion et de la science, les missionnaires anglais Krapf et Rebmann ont étudié les mœurs de plusieurs de ses peuplades et y ont découvert une montagne assez haute pour rester couverte de neige à quelques degrés au-dessous de l'équateur. Mais avant de nous occuper de ce point extrême de l'Afrique équatoriale, il est convenable de réunir les vagues renseignements et même les singularités qui sont parvenues à la connaissance des Européens sur tout son intérieur.

Les productions de cette partie de l'Afrique paraissent être semblables à celles de la zone supérieure. On y retrouve le gigantesque baobab, toute la végétation colossale du Soudan, et ses grands animaux. Le soin des troupeaux et les guerres continuelles, semblent être l'unique occupation de ses habitants. Peu intelligents et peu susceptibles de se plier à des lois sociales, ils ne sont cependant pas dépourvus des qualités de probité ou de dévouement. On raconte qu'il y a quelques années, un marchand, sans doute un Arabe, remontant le fleuve Blanc pour y faire le commerce de l'ivoire, avait avancé des verroteries aux hommes qui habitent ses bords à la condition qu'à son retour ils lui livreraient une certaine quantité d'ivoire. Lorsqu'il redescendit le Nil, il trouva déserts les lieux dans lesquels il avait fait cette convention; il se croyait trompé lorsque, en descendant à terre, il vit les huttes incendiées, le pays ravagé, et il entendit les cris plaintifs d'un homme qui l'appelait. Il se dirigea de ce côté et trouva un nègre couché à terre, qui lui apprit que le village avait été pillé, mais que son ivoire était déposé dans une cachette où les ennemis n'avaient pas pu le découvrir, et que la tribu, en cherchant un refuge dans les montagnes, avait laissé un seul des siens, dans l'intention de remettre ces richesses à leur maître. La patience, l'obstination, la sobriété, le courage passif, une vanité enfantine, tels sont la plupart des traits du caractère de ces nègres; ils habitent sur le sommet des monticules et des rochers qui leur servent de remparts naturels, des huttes qui ressemblent à celles des noirs musulmans. Tel est du moins l'usage des hommes du Taggeleh, région située au sud du Kordofan, vers le 11e parallèle, et qui présente l'aspect d'un vaste plateau du milieu duquel s'élèvent çà et là des collines d'une hauteur médiocre, à pentes abruptes, couvertes d'arbustes épineux, mais dénuées quelquefois aussi de toute végétation. Ce sont les plus hautes

des Schlouks et des Kyks, c'est-à-dire le Nil Blanc, vient de régions situées à une distance considérable dans le sud. Nous avons vu que le voyage du R. P. Knoblecher au delà du point auquel M. d'Arnaud était parvenu sur le fleuve, semble confirmer ce témoignage des naturels indigènes, et cette hypothèse de la géographie.

Digitized by Google

de ces collines qui constituent des sortes de communes différentes, ayant chacune pour centre un petit village.

Les habitants du Taggeleh présentent, comme les Kordofanais, le type nouba modifié seulement; mais plus au sud, et au delà des Fertit, des Djenakerah et du Mandara se retrouve le type nègre dans toute sa laideur. Ces nègres se graissent avec soin le corps, pour obtenir un brillant vernis; ils font sauter deux dents incisives de leurs mâchoires, ou liment leurs dents en pointe, ou bien encore avec un fer rouge ils s'impriment sur le front un signe commun de ralliement.

L'islamisme n'a pas pénétré au milieu d'eux; ils n'ont que de très-vagues notions de l'Être suprême, mais ils sont superstitieux, redoutent la foudre, les éclairs, et prétendent se concilier par des conjurations et des offrandes le serpent, le crocodile et les autres animaux féroces. L'indifférence qu'ils témoignent pour toutes les religions rend leur conversion facile. Le moindre prestige suffit à frapper leur esprit crédule; réduits en esclavage, les noirs reconnaissent la supériorité des Arabes, et s'empressent d'adopter leur religion; de même au Brésil et dans les colonies américaines, ils embrassent volontiers le christianisme, à l'exception toutefois de ceux qui sont nés dans le sein de l'islamisme. Dans leur pays même, au Sennaar et à Madagascar où il existe des missions catholiques et protestantes, ils se laissent volontiers baptiser pour obtenir des verroteries ou quelque autre présent, mais ils n'abandonnent pour cela aucune de leurs idées, aucune de leurs habitudes : ils se laissent, par exemple, unir par le mariage chrétien, et continuent à vivre dans la promiscuité. Le Coran conviendrait mieux que l'Évangile à leurs habitudes; et depuis longtemps les Arabes auraient converti l'Afrique entière à l'islamisme, s'ils n'avaient pensé que le succès d'une telle entreprise leur enlèverait une de leurs branches de commerce les plus considérables, en supprimant l'esclavage qui, aux termes de la loi religieuse, ne saurait s'exercer aux dépens des populations musulmanes.

Les chasses d'esclaves appelées ghazwas ont en partie dépeuplé la frontière septentrionale du pays habité par les nègres idolâtres; ces expéditions, qui se renouvellent fréquemment, sont dirigées quelquefois par les souverains mêmes du Soudan musulman; il en est ainsi au Ouadây; d'autres fois elles sont entreprises par des chefs isolés auxquels leur réputation et l'appât du butin amènent des guerriers. La colonne d'attaque profitant de la saison sèche prélude souvent à ses exploits sauvages par le pillage de son propre pays. Dès que les populations du Soudan idolâtre ont connaissance de son approche, ils abandonnent et brûlent leurs villages, et eux-mêmes prennent la fuite; mais leurs ennemis les poursuivent, les cernent dans la retraite qu'ils se sont choisie, les privent d'eau et les contraignent à se rendre; il arrive ainsi que de grandes ghazwas ne coûtent pas de sang; c'est tout profit pour les envahisseurs, qui emmènent un plus grand nombre d'esclaves. Quelquefois cependant la perspective d'une transportation lointaine et d'un dur esclavage leur paraît plus redoutable que les angoisses de la soif et de la faim; alors ils s'étendent sur le sol, et attendent la mort sans proférer une plainte.

Digitized by Google

Les ghazwas de Mehemet-Ali étaient pratiquées avec des raffinements d'habileté qui les rendaient célèbres. Ce souverain, qui se trouvait placé, pour ainsi dire, à la limite du monde civilisé et du monde barbare, empruntait au premier tout ce qui pouvait agrandir sa puissance ; mais il ne lui répugnait pas de conserver du second les iniquités les plus réprouvées par l'Europe, quand elles lui étaient profitables. Dans les expéditions qu'il envoyait dans le Soudan idolâtre, et que quelquefois même il autorisa tacitement dans les régions musulmanes du Dârfour, l'artillerie jouait un grand rôle, mais qui cependant était plus bruyant que meurtrier. Arrivé près des montagnes occupées par les noirs, le chef de l'expédition les faisait cerner, le cercle formé par les troupes se rétrécissait ; on se rapprochait des villages, le canon chargé à poudre grondait, une fusillade également innocente achevait de terrifier les nègres et on montait à l'assaut. S'il restait une résistance à vaincre, la baïonnette en faisait justice ; d'autres fois les noirs se réfugiaient dans les cavernes où ils renfermaient d'ordinaire leurs provisions de grains, et refusaient obstinément d'en sortir : un sac de piment rouge était alors lancé dans le souterrain, on tirait sur le sac quelques coups de fusil, et les malheureux noirs, asphyxiés par la poussière âcre du piment qui pénétrait dans leur nez, dans leur bouche et dans leurs yeux, étaient contraints de se rendre.

Après la victoire, on comptait les esclaves et on les inscrivait, un médecin pansait leurs blessures, des aliments de bonne qualité leur étaient distribués, car chez les nègres, la gourmandise fait taire le désespoir ; et après un repos de quelques jours le commandant de l'expédition mettait en liberté quelques couples pour que le repeuplement pût avoir lieu, et que dans quelques années le pays fût de nouveau mûr pour une ghazwa. Quant aux nouveaux esclaves, on leur liait une fourche autour du cou, d'une main ils devaient soutenir le manche toujours prêt à tomber sur leurs genoux, et, ainsi gênés, ils se trouvaient dans l'impossibilité de fuir. On se mettait alors en marche ; les cavaliers armés de cravaches, chassaient devant eux ce bétail humain ; de nuit, on liait ensemble les noirs, et quelquefois, pendant la marche, si, épuisés de fatigue, ils refusaient d'avancer et se couchaient à terre appelant la mort, on leur passait une corde au cou, aux bras, aux jambes, un cavalier en fixait l'extrémité au pommeau de sa selle, et, bon gré, mal gré, furieux ou épuisé, vivant ou mort, l'esclave marchait, rampait, ou traînait sur le sable. Les malheureux noirs ne savent pas dans quel dessein on s'empare d'eux, et on les réduit en esclavage. Ils ignorent, pour la plupart, la vie de travail et de fatigues qui les attend dans les colonies lointaines, et s'imaginent qu'en les faisant prisonniers leurs ennemis ont l'intention de les égorger pour boire leur sang et dévorer leurs entrailles fumantes. Aussi, ressentent-ils une horreur invincible pour ceux qui les ont enlevés ou vendus. Les Arabes, les Nubiens, les Fezzanais leur sont également odieux, et si l'esclave se sent soutenu par un maître puissant, il ne néglige aucune occasion de vexer ou de maltraiter les individus de ces races intermédiaires qui ont le malheur de tomber sous sa main.

Digitized by Google

L'esclavage musulman est en général doux et bienveillant; cependant il faut soigneusement distinguer la condition des esclaves chez les Arabes d'Égypte ou de la grande péninsule, et chez les Turcs qui gardent, élèvent, émancipent, dotent et marient leurs esclaves, de celle de ces mêmes noirs chez les musulmans du Soudan. Les Nubiens, entre autres, qui sont pourvoyeurs et courtiers de cette marchandise, la traitent comme un bétail; s'ils possèdent des esclaves de l'un et de l'autre sexe, ils les accouplent, et livrent au commerce les produits de ces haras. S'ils n'ont que des femmes, ils les louent moyennant une somme minime à des soldats turcs ou égyptiens, à des blancs de préférence, et dès qu'elles deviennent enceintes, ils les reprennent et les remplacent par d'autres, et obtiennent ainsi des mulâtres qui se vendent un prix élevé.

Telle est la condition des habitants de la partie de l'Afrique qui porte le nom de Soudan idolâtre. A côté de ces malheureux que tous les Européens connaissent et qui sont exportés dans les deux Amériques et dans les colonies, existent, dit-on, une race d'hommes qui leur est inférieure encore, et qu'un appendice en forme de queue rapproche des animaux. Ce fait si bizarre, et qui semble incroyable, n'est pas une invention de pure fantaisie; des voyageurs recommandables par leurs travaux et leur sincérité ont recueilli dans les diverses parties de l'Afrique, des bruits curieux sur l'existence de cet être singulier que cependant, observons-le, aucun d'eux n'a vu. M. Rochet déclarait, le 23 novembre 1849, à la Société Orientale, qu'il avait entendu fréquemment parler, au Choa et chez les Gallas, d'individus portant un prolongement caudal. Malgré cette déclaration, on ne songeait plus aux hommes à queue, lorsque dans une séance de la commission centrale de la Société de Géographie, M. Francis de Castelnau, ce fameux voyageur auquel nous devons de si précieux renseignemenis sur l'Amérique [1] fit connaître qu'il résultait de ses fréquentes conversations avec les noirs d'Haoussa et de l'Adamawa, interrogés par lui à Bahia (Brésil) qu'il existe réellement dans un pays situé au sud-ouest du lac de Tchad, une nation sauvage appelée Niam-Niam dont tous les individus seraient pourvus d'une queue naturelle. Il adressa à ce sujet au Bulletin mensuel une lettre dont voici la reproduction :

« Me trouvant à Bahia au milieu d'une immense population esclave, enlevée à toutes les parties de l'Afrique, je pensai que, parmi ce grand nombre d'individus, j'en trouverais quelques-uns d'assez intelligents pour me donner des renseignements sur des parties inconnues de ce vaste continent. Je ne tardai pas, en effet, à m'apercevoir que les habitants mahométans du Soudan étaient en général beaucoup plus avancés que les populations idolâtres de la côte. Plusieurs noirs des pays de Haoussa et de l'Adamawa me dirent qu'ils avaient fait partie d'expéditions contre une nation appelée *Niam-Niam*, et ayant des queues. Ils mirent treize jours, en partant de Kano, et en traversant Bosché et Gourzoum, pour atteindre une région boisée qui porte le nom de Qanchandan, et qui est remplie de pan-

1. Voir le *Voyage dans les deux Amériques*, Floride, Séminoles, etc.

Digitized by Google

thères, de girafes, d'éléphants, de rhinocéros et de chameaux sauvages. Ils mirent neuf journées à traverser cette immense forêt; puis ils escaladèrent de hautes montagnes sur le plateau desquelles ils voyagèrent encore pendant plusieurs jours, et rencontrèrent alors une nation nombreuse, entièrement semblable à eux-mêmes, mais ayant des queues plus ou moins longues. Cet organe est représenté comme lisse et privé de mouvement. Les Haoussas massacrèrent ces malheureux et, parmi les cadavres, ils virent ceux de plusieurs femmes portant des appendices semblables. Tous étaient entièrement nus.

« Les Haoussas restèrent six mois dans le pays. Toute cette région est couverte de roches très-élevées, et la plupart des Niam-Niams vivent dans des trous, bien que quelques-uns se fassent des cahuttes de paille. Ces sauvages se liment les dents. Ils emploient l'arc, la zagaie et la massue. A la guerre, ils poussent des cris aigus. Ce sont de beaux hommes, à cheveux très-crépus. Ils cultivent le riz, le maïs et d'autres graines inconnues dans le pays d'Haoussa. Ils ont de petits bœufs sans cornes, des moutons et des chèvres. Le seul meuble que l'on vit parmi eux était un banc de bois percé d'un trou pour le passage de la queue. Cette région serait située au sud-ouest du lac de Tchad.

« J'ai eu occasion de voir sept ou huit noirs qui assuraient avoir fait partie d'expéditions de ce genre, avoir vu les queues, en avoir coupé, etc. Je rapporte les faits tels qu'ils ont été déposés par les noirs et sans en garantir, sous aucun rapport, l'exactitude. Mon intention est de publier, du reste, les interrogations elles-mêmes, ainsi que des cartes, des portraits de diverses nations, des vocabulaires, etc., etc. »

Dans la séance de la commission centrale du 9 janvier 1852, M. de Paravey a déposé sur le bureau deux calques tirés de l'Encyclopédie chinoise et de l'Encyclopédie japonaise, et qui offrent des hommes à queue. « Dans l'un de ces calques, dit M. de Paravey, les cheveux semblent crépus et courts; dans l'autre les cheveux sont longs, et les queues sont assez longues et velues. Ce savant espère montrer à l'aide des livres conservés en Chine l'origine indienne de plusieurs populations de l'Afrique, entre autres des Fellatahs et des hommes du pays d'Haoussa.

M. Antoine d'Abbadie reçut, avant son départ de Gondar pour l'Europe, une communication qui est en rapport avec tous ces témoignages. Un curé d'une église de Godjam, fort instruit pour un Abyssin, et qui ne semblait avoir aucun goût pour le merveilleux, ne racontait de ses longs voyages que ce fait étrange, l'existence d'hommes portant une longue queue qu'il comparait à celle de la chèvre. « A quinze journées au sud du Harar, ville des Gallas, est un pays, dit cet Abyssin, où tous les hommes ont une queue longue d'une palme, couverte de poil, et située immédiatement au-dessus de l'anus. Cette peuplade a le teint noir, et possède un grand nombre de vaches et de moutons, mais peu de chameaux. Un désert sans eau la sépare de Harar. J'ai vu quelques-uns de ces gens à Berberah, et je suis sûr que la queue est naturelle. »

Enfin chez les habitants de l'Éthiopie il existe une tradition universelle qui

Digitized by Google

place au sud du Gondar et du Godjam une contrée où tous les mâles sont des chiens ayant des femmes pour compagnes. Ces chiens, dit-on, gardent leurs vaches; leurs femmes tirent le lait et préparent les aliments. Quoi qu'il en soit de tant de témoignages et de récits, il est peu vraisemblable qu'ils soient entièrement fabuleux; ils doivent porter un fond de vérité que probablement, grâce aux ombreux voyageurs qui sillonnent l'Afrique, la curiosité européenne doit être sur le point de pénétrer [1].

CHAPITRE LXXIX

CÔTE D'AJAN. — ZANGUEBAR. — DÉCOUVERTE DES MONTS KILIMANDJARO ET KÉNIA.

Les côtes de l'Afrique équinoxiale, bien que d'un accès plus facile que l'intérieur de cette région, sont elles-mêmes peu connues. Les Portugais les visitèrent dans le cours du XVIe siècle, ils y établirent des comptoirs dont quelques-uns subsistent encore, et dépeignirent cette région désolée et ses habitants. Depuis, ces mêmes rivages ont vu souvent des navires négriers, mais ils n'ont été que rarement visités par des voyageurs amenés par le désir de les explorer et de les décrire. C'est que, s'ils alimentent le honteux commerce des esclaves, si dans leurs ports, les bâtiments de commerce échangent de grossières marchandises d'Europe contre l'ivoire et l'or, en revanche, ils ne présentent rien qui séduise l'imagination ou qui puisse compenser par des résultats avantageux pour la science les fatigues du voyageur.

La côte orientale, depuis le cap Guardafui qui forme son extrémité nord, ne présente qu'une suite continue de rochers et de sables. Les Arabes et quelques misérables tribus sauvages habitent et parcourent son immense étendue. On lui donne le nom de Somal et de côte d'Ajan, et elle ne contient aucun lieu qui soit remarquable au nord de Magadoxo, qui est sa capitale. Cette ville, située à une petite distance de la mer, est de loin reconnaissable à ses trois grandes mosquées. Les Portugais y faisaient autrefois du commerce, mais ils se sont rendus odieux par les violences qu'ils ont exercées pour se procurer des esclaves, et on ne les y reçoit plus qu'avec une extrême défiance. A vingt-cinq lieues environ au sud de Magadoxo, Brava, qui fait avec l'Inde un commerce actif présente un assez agréable aspect. Cette ville appartint jadis, comme tout le reste du littoral, aux Portugais. Près de Brava du côté de l'est coule une grande rivière, le Haines, qui au lieu de tomber dans la mer, verse ses eaux dans un lac qui lui-même est peu distant de la côte. C'est un phénomène assez

1 D'Escayrac de Lauture, *le désert et le Soudan*, liv. IV. — Lettre de M. de Castelnau, au *Bullet. de la Société de Géographie*, juill. 1851. — *Notice sur les hommes à queue*, par MM. de la Roquette, Paravey et d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie*, janv. 1852.

Digitized by Google

fréquent dans la géographie de l'Afrique, et dont l'Aouache en Abyssinie nous a déjà fourni un exemple. Au sud de Brava, la côte continue à être basse et marécageuse ; néanmoins on peut s'en approcher sans danger, parce qu'elle est libre d'écueils. D'épaisses forêts s'étendent dans l'intérieur à peu de distance du rivage. L'équateur coupe l'Afrique à trente-six lieues au sud de Brava.

Mélinde est la ville la plus célèbre et la plus importante de tout le Zanguebar [1]. Elle s'étend dans une grande plaine au milieu de jardins magnifiques qui abondent en fruits ; elle est grande, bien bâtie, et ses nombreuses mosquées lui donnent un aspect imposant du côté de la mer. Des rochers et des bancs de sable rendent difficile l'accès de son port ; une longue ligne de récifs et d'îlots bordent au loin le promontoire sur lequel elle est située. Mélinde est la capitale d'un petit État gouverné par un chef d'origine arabe ; la plus grande partie de sa population se compose de nègres indigènes. Jadis elle appartint aux Portugais de même que tout le reste de ce rivage. Vasco de Gama y avait reçu un bon accueil, et s'y était établi ; mais ses successeurs se rendirent insupportables par leurs excès et leur arrogance.

Une période de luttes et de querelles intestines commença entre eux et les habitants ; ces derniers eurent le dessus, détruisirent, puis rebâtirent la ville ; enfin, ils restèrent vainqueurs et se substituèrent à la domination portugaise. Mombas ou Mombasa, située dans une île du même nom, les îles de Pomba ; Zanzibar qui dépend de l'iman de Mascate, fait des profits considérables dans la traite des noirs et entretient avec l'océan indien un commerce assez considérable ; l'île de Monfia, qui abonde en bœufs sauvages ; Quiloa enfin, sur l'embouchure méridionale du grand fleuve Loffith, sont les autres points intéressants de la côte de Zanguebar, qui se termine au cap Delgado. Ces lieux ont été récemment explorés par deux missionnaires, MM. Krapf et Rebmann, que nous allons suivre dans la région montagneuse d'Ousambara, située à quelque distance au delà du rivage, dans l'intérieur des terres, et jusqu'au Kilimandjaro, l'une des grandes montagnes qu'ils ont récemment découvertes.

En 1837, MM. Krapf et Rebmann étaient missionnaires en Abyssinie ; les souverains de cette contrée, craignant que des vues d'ambition politique ne fussent cachées sous leur mission apostolique les éloignèrent. Ceux-ci se transportèrent alors à Rabbaï-Moia à quatre degrés sud de Mombas. De 1844 à 1848, ils se bornèrent à reconnaître le rivage et les villes du Zanguebar. Mais ayant recueilli de vagues notions sur les particularités géographiques du pays inexploré de Tagga situé dans la direction N.-O. de Mombas, le docteur Rebmann entreprit avec neuf hommes, tant Arabes que nègres, une expédition dans cette direction pour éclaircir ses doutes sur l'existence de hautes montagnes encore

1. M. Krapf qui est, avec M. Rebmann, le dernier visiteur de cette côte, dit que Mélinde est complétement ruinée et qu'il y reste à peine quelques habitants ; mais il n'entre dans aucun détail sur la révolution physique ou politique qui aurait renversé cette cité jadis si célèbre, et vantée il y a peu d'années encore par des voyageurs européens.

Digitized by Google

inconnues. Dans le pays de Taïta, qu'il traversa d'abord, il reconnut la chaîne de Boora, qui se dirige du nord au sud. Il fallut à l'expédition qu'il dirigeait trois jours pour franchir cette contrée pittoresque et pleine de magnificence. Le sol était couvert de bananiers et de cannes à sucre, l'air était pur, le paysage pittoresque. Ce lieu élevé, où les chaleurs de l'équateur cessent d'être insupportables, parut à M. Rebmann l'un des sites les plus délicieux qui se pût rencontrer.

Arrivé au village de Musagnombe, le voyageur se concilia par des présents la bienveillance de plusieurs chefs, et obtint d'eux des renseignemeuts sur la contrée au sein de laquelle il allait s'engager. Là encore, il entendit parler d'une montagne excessivement haute et située dans le Tagga, à cinq journées à l'ouest de Taïta. Son guide refusa de l'accompagner à une si grande distance, et il se borna à lui montrer le mont Tare à dix-huit lieues au sud, et le mont Ugono à vingt lieues au sud-ouest ; au pied de ce dernier s'étend un grand lac que l'on nomme Ibe. Malgré le mauvais vouloir du guide, la petite caravane continua à s'avancer vers le pays de Tagga, à travers une région montagneuse et boisée, couverte d'inextricables buissons et de broussailles, et traversée par des rivières. La nuit on entendait le cri des hyènes et des autres animaux féroces; et dans la marche, le jour, on voyait de grands troupeaux de zèbres, des girafes et des rhinocéros. Ce dernier animal est celui que les naturels redoutent le plus, ils prennent la fuite à son aspect, et cherchent le plus souvent un refuge dans les branches d'un arbre, hors de la portée de sa vue. Loin d'être inoffensif comme l'éléphant ou l'hippopotame dont on a peu à craindre si on ne les attaque pas, il se jette sur les hommes ou les animaux qu'il rencontre, les déchire et les foule aux pieds, et s'acharne sur sa proie jusqu'à ce qu'il soit certain qu'elle ait cessé de vivre. Au nord-est de la route que suivait M. Rebmann, se dessinait le mont Angolia, aussi élevé que le Boora, et au pied duquel s'étendent les contrées habitées par les Ouakamba, à la limite du pays des Gallas et des Taïta. De ce lieu, les montagnes du Tagga s'aperçoivent plus distinctement, s'élevant par degrés jusqu'à des hauteurs immenses. Le 11 mai, quinze jours après le départ de l'expédition, il distingua au sommet de la plus haute montagne une sorte de nuage blanc. Il demanda à son guide l'explication de ce phénomène, et celui-ci renouvelant le récit de fables accréditées dans toute cette partie de l'Afrique, lui répondit que c'était un sommet d'argent, mais qu'il était inaccessible à cause des mauvais esprits qui en défendent l'approche; bien des gens avaient voulu le gravir pour s'emparer de ses richesses, mais tous étaient morts avant d'y parvenir. Ce dôme d'argent étincelant au soleil, cet inaccessible trésor gardé par des génies, c'est une couche de neige qui, à quelques degrés de l'équateur, couvre éternellement le Kilimandjaro; tel est le nom que les naturels donnent à la montagne que le R. docteur Rebmann venait de découvrir. Les guides du voyageur anglais lui racontèrent qu'il y a quelques années, un souverain du Madjanie, pays situé dans l'ouest du Tagga, résolut d'envoyer une sorte d'ambassade au Kilimandjaro pour examiner cet objet, si étrange pour des Africains, qui couronne le sommet de

Digitized by Google

la montagne; tous périrent hors un seul homme qui revint les pieds et les mains gelés. Le Kilimandjaro a la tête ordinairement enveloppée dans les nuages.

Les montagnes de Taïta ont de 4 à 6,000 pieds d'élévation; le plus haut pic s'appelle Verdiga; les montagnes s'adoucissant par degrés en allant vers l'ouest, pour se relever ensuite brusquement aux monts glacés de Tagga. Au delà du Kilimandjaro se trouvent les rivères de Laomi et de Gôna, qui paraissent rejoindre le Loffith; leurs eaux, alimentées par les neiges de la montagne, sont extrêmement froides. Des plaines stériles et inhabités et des champs couverts d'une riche végétation s'offrirent tour à tour aux yeux des voyageurs. La domination portugaise pénétra jadis jusque dans cette partie de l'Afrique, et le voyageur a retrouvé non loin du Kilimandjaro, plus à l'ouest, les ruines d'un fort, des débris de canons et une inscription en langue portugaise. La condition des Taggas paraît être la même que celle des autres peuples indigènes de l'Afrique; la chasse leur fournit les principales ressources de leur existence, et leurs femmes cultivent la terre. Ils récoltent du riz, recueillent la séve du palmier pour en faire du vin, et quelques-uns d'entre eux exploitent les minerais de fer qui sont la grande richesse de leurs montagnes. De Mombas au Kilimandjaro, la distance est de soixante-quinze lieues en ligne droite.

Quelques semaines après cette première excursion dont la durée fut d'un mois et demi environ, le docteur Krapf partit à son tour en juillet 1849, pour l'Ousambara, pays montagneux au sud-ouest, et autour duquel le Loffith paraît circuler. Ce voyageur se dirigea sur Madjamé, qui est le point le plus occidental du Tagga; il suivit de profondes vallées au fond desquelles coulent, même dans la saison sèche, des torrents perpétuels entretenus par la fonte des neiges; et après une marche de plusieurs journées, il put vérifier la belle découverte de son compagnon. Le Kilimandjaro, selon les observations de ce nouvel explorateur, se partage en deux sommités distantes de dix à douze milles. Celle de l'est est la moins élevée, et se termine par plusieurs pics. Celle de l'ouest est considérable, et se termine par un dôme immense; c'est elle qui est constamment chargée de neige.

Dans ce même voyage, M. Krapf a fait la découverte d'une seconde montagne qui, dit-il, est plus étendue et plus élevée encore que le Kilimandjaro; on l'appelle Kénia; la rivière Dana, qui se jette dans l'Océan indien à Melinde, y prend naissance. Les habitants de la contrée au sein de laquelle s'élève cette montagne, ont affirmé à M. Krapf que dans l'ouest, et à une distance assez rapprochée du Kénia, il existe un volcan allumé. Au nord se trouve un lac. Les difficultés de toute nature que M. Krapf rencontra dans cette première expédition qu'il accomplit au moment où les Gallas et les Ouâkuafi étaient en guerre, l'empêchèrent de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. Il s'efforça de recueillir quelques notions sur les régions où il ne pouvait pas pénétrer, et apprit que, dans l'ouest, existaient de grands lacs entièrement distincts du lac Nyassi, et qui, pour la plupart, sont navigables. Dans plusieurs localités, il entendit aussi répéter un

Digitized by Google

fait singulier qui déjà lui avait été rapporté dans le Choa, et qu'il avait accueilli comme une fable, c'est l'existence de pygmées hauts de un mètre à un mètre trente centimètres, et auxquels les indigènes donnent le nom de *Wabilikimo*. Ils viennent quelquefois, lui dit-on, aux confins de l'Ousambara pour échanger du fer contre des verroteries.

Ce fut dans le désir de vérifier, s'il était possible, les faits géographiques qui avaient échappé à son premier examen, que M. Krapf entreprit en 1852 un second voyage au pays d'Ousambara. Il s'embarqua à Mombas le 10 février, et alla solliciter dans l'île de Tanga, gouvernée par un agent de l'iman de Mascate, puis à Zanzibar, l'autorisation de pénétrer dans l'Ouâsambara. Kméri, roi de ce pays, envoya chercher le voyageur par plusieurs de ses hauts fonctionnaires à Pangani, petite ville du rivage qui relève de son autorité, ainsi qu'une grande partie de la côte voisine de Zanzibar. Le district de Pangani est arrosé par une rivière qui porte le même nom, et qui paraît être celle que nous appelons Houffou. Il produit une grande quantité de maïs, et on y trouve de l'ivoire en abondance; ses villages, construits sur le bord de la rivière, sont exposés à être submergés dans la saison pluvieuse. A quelque distance vers le nord s'élève une montagne que les indigènes appellent Tonghé; tout le pays qui l'environne, renommé pour sa fertilité, était, il y a quelques années, peuplé d'un grand nombre de villages dont les habitants ont été expulsés par les tribus ouasegua qui font aux Ouâsambara [1] une guerre acharnée, et qui ont souvent la supériorité, grâce aux armes à feu qu'ils tirent de Zanzibar.

En quittant le district de Pangani, le docteur Krapf traversa la province montagneuse de Bondeï qui a pour chef-lieu le village de Handei situé sur l'une de ses plus hautes montagnes, et il parvint au grand village de Djoumbi près duquel s'élève le Pambiré, mont distinct du Mringa, qui est le point culminant de la chaîne de montagnes du Bondeï. Au delà de cette région montagneuse, vers le nord, coulent de grandes rivières dont la plus importante est appelée dans le pays Mgambo; ses bords sont pittoresques et couverts d'une belle forêt entrecoupée de hautes herbes et de marécages. Plus loin, sur le versant occidental de la haute montagne de Kambora, d'où la vue embrasse un magnifique panorama et s'étend au loin sur la mer, le voyageur parvint aux limites du pays occupé par les Masaï, peuple redouté par le roi de l'Ousambara. Ces sauvages sont cependant loin de disposer des mêmes moyens agressifs que les Souâhhely; leurs armes n'ont consisté longtemps que dans l'arc et les flèches, et le plus grand progrès qu'ils aient accompli jusqu'ici a été d'y sbstituer la lance et le bouclier de peau de rhinocéros ou d'éléphant. Les Souâhhely, dont les tribus depuis longtemps converties à l'islamisme sont répandues sur une grande partie de la côte de Zanguebar, dépendent du roi d'Ousambara; cependant on leur donne le nom de *Ouâounghouana*, qui signifie peuple libre, parce qu'ils jouissent d'un grand

1. Il est bon d'observer que dans les langues de l'Afrique orientale, la syllabe préfixe *ou* désigne un pays, *oua* un peuple, de même que dans le Soudan, *dar* désigne une nation.

Digitized by Google

nombre de priviléges que n'ont pas les Ouâsambara; ils doivent cet avantage autant à leur religion qui, aux yeux mêmes des indigènes, les élève au-dessus des idolâtres, qu'à leurs relations commerciales avec l'Europe et l'Amérique.

Les montagnes de l'Ousambara sont extrêmement élevées; elles surpassent en hauteur celles du Bondeï, et rendent difficiles les excursions des voyageurs dont elles ralentissent considérablement la marche. C'est au delà de ces montagnes, sur un terrain plus uni, et parsemé cependant de hauteurs arrondies et arides sur lesquelles les indigènes établissent leurs habitations, et dont l'uniformité est coupée çà et là de plantations de bananiers, de tabac et de cannes à sucre, que s'élève Fouga, capitale de l'Ousambara. M. Krapf y fut installé avec ses compagnons et traité avec de grands égards en attendant l'audience que le roi voulait bien lui accorder. Après quelques jours d'attente, cette entrevue eut lieu, et voici comme le voyageur la raconte dans son journal adressé en Angleterre et reproduit par le *Church Missionary intelligencer* (avril 1854) : « Cette après-midi, 14 mars 1852, Kméri a enfin paru au bas de Touga. Une compagnie de soldats le précédait, chaque homme de la troupe déchargeait son fusil l'un après l'autre, ce qui produisait un effet terrible dans les échos de la montagne. Je me suis placé sur le chemin. Quand le roi m'a aperçu, il est resté debout une ou deux minutes pendant que je lui rendais mes devoirs; puis il est allé à la cabane de Bana-Osman, le magicien en chef. Il portait sur son vêtement un *bochoûté*, c'est-à-dire un manteau de drap noir destiné à le protéger contre la pluie et le froid. Il était pieds nus comme le sont tous les Africains de la côte orientale, à l'exception des Arabes et de beaucoup de Souâhhelys qui portent des sandales. Le roi prit place sur une sorte de divan à la mode du pays; puis, sans prononcer un mot, il se mit à fumer sa pipe avec une gravité toute royale. Les Ouâsambara sont les plus grands fumeurs de l'Afrique orientale; leur pipe, dont la tête est en terre cuite, est très-proprement confectionnée par eux-mêmes, ils y ajustent un tube de deux pieds de long, et elle ne les quitte jamais.

« Beaucoup d'habitants de Touga et d'autres gens du pays sont venus saluer le roi. Leur formule de salutation est *Chimba va Mouéné*, le lion du possesseur, c'est-à-dire de Dieu, ou, comme ces mots peuvent aussi se traduire, le lion sois-tu ! — A quoi ils répliquent par une sorte de bourdonnement inarticulé, puis les visiteurs s'éloignaient pour faire place à d'autres. Quand tout le monde fut parti et que Kméri n'eut plus autour de lui que quelques-uns de ses courtisans, parmi lesquels son magicien en chef Osman tenait le premier rang, je lui expliquai les raisons qui ne m'avaient pas permis de revenir plus tôt en Ousambara. Je lui dis que depuis 1848 j'étais allé deux fois dans l'Oukaniban, et que de plus j'avais visité mes amis en Europe. Le roi, satisfait de mes excuses, me permit de me retirer dans ma cabane. »

Les magiciens jouent un grand rôle dans cette cour africaine. Outre le magicien en chef, il en est plusieurs qui possèdent la confiance du roi, et qui sont

Digitized by Google

occupés sans cesse à étudier, d'après le cours des astres, les bons et les mauvais présages, et à conjurer ces derniers. Ces magiciens se montrèrent peu favorables aux Européens qu'ils appellent *Ouâsoungou*, et ils l'engagèrent à leur refuser un lieu de résidence dans le pays, alléguant que si les Ouâsungou y mettaient une fois les pieds, ils ne tarderaient pas à s'en rendre maîtres. M. Krapf, pour détourner les effets de cette malveillance, alla les trouver, et leur fit de la part du consul anglais de Zanzibar les plus grandes menaces.

L'autorité du roi d'Ouâsambara est la plus absolue qui se puisse voir, ce souverain dispose de tous les biens de ses sujets, et il possède sur eux droit de vie et de mort; il fait percevoir par ses officiers les impôts qu'il juge convenable d'établir, et rend lui-même la justice. Le roi et son futur successeur sont désignés tour à tour par les noms de kméri et de chébouké. Quand le roi est appelé kméri, le successeur est nommé chébouké, et quand le roi est appelé chébouké, le successeur est un kméri. L'héritier présomptif demeure dans la province de Boumbourri, qui est l'une des plus élevées de l'Ouâsambara. Ce n'est pas nécessairement le fils aîné qui succède au trône, mais le premier enfant né après l'entrée du roi dans sa capitale. M. Krapf trouve de grands rapports entre ce gouvernement et celui du Choa. « Le pays, dit-il, présente aussi par son aspect montagneux une grande ressemblance. Les Ouâsambara sont de taille médiocre, leur teint est d'un noir jaunâtre. Patients et sobres, ils ne se refusent pas au travail, et leur nourriture consiste à peu près uniquement dans les bananes que leur sol produit en abondance. La plupart d'entre eux n'ont qu'une seule femme, parce qu'ils ne pourraient pas en nourrir plusieurs, car la polygamie ne leur est pas interdite; le divorce est aussi très-fréquent. »

Dans le voisinage de Oukamba s'étendent, en face Zanzibar, les tribus des Ouâdoé qui, dit-on, sont anthropophages et boivent dans des crânes humains. Ils sont puissants et redoutables, et ont une manière de combattre toute particulière. Ils se couvrent d'immenses boucliers qui protégent cinq ou six hommes à la fois, et leur permettent d'attaquer avec ensemble l'ennemi. Leur roi est plus puissant que tous ses voisins, et se trouve à la tête d'un gouvernement bien réglé. Ces derniers faits peu vraisemblables ont été recueillis par M. Krapf, mais le missionnaire qui n'a pu les vérifier les présente avec défiance, et rappelle qu'ils ont besoin d'être constatés par des voyageurs dignes de foi [1].

1. Appréciation des travaux et des découvertes des missionnaires Krapf et Rebmann, par M. Jomard, dans le rapport sur le concours pour le prix annuel de la Société de géographie de Paris, *Bulletin d'avril* 1852. Second voyage au pays d'Ousambara, d'après le *Church missionary intelligencer*, avril 1853, reproduit par le *Bulletin de la Société de Géographie* d'août 1853, et par les *Nouv. Ann. des Voyages*, t. CXXXVIII et CXXXIX.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXX

AFRIQUE AUSTRALE. — DÉCOUVERTE DU LAC NGAMI.

Au sud de cette large zone à limites indécises à laquelle nous avons donné le nom d'Afrique équatoriale, s'étendent les régions appelées Afrique australe, et qui, bien qu'un peu mieux connues et d'un accès un peu moins difficile que les contrées de l'équateur, ouvrent encore un champ immense aux explorations européennes. C'est dans l'Afrique australe que sont situées, auprès du lac Maravi ou Nyassi, si peu connu, et sur le grand cours d'eau qui porte à son embouchure le nom de Zambèze, les pays appelés par les voyageurs portugais Monomoëzi et Monomotapa. Entre le Monomotapa et la côte de Mozambique qui fait suite à la côte de Zanguebar, s'étend, disent les anciens géographes portugais, la longue chaîne des monts Lupata, *Épine du monde*, dont l'existence même paraît douteuse à la géographie moderne. Enfin, tout au centre de cette région, entre le Benguela et le pays des Namaquas, de récents voyageurs ont visité le pays des Damaras, le désert de Kalahari et fait la découverte importante du lac Ngami. Omettant les anciens voyages et les récits fabuleux que le cadre de ce livre ne nous permet pas de reproduire, malgré l'attrait qu'ils offrent parfois, nous allons pour ce chapitre, comme pour les précédents, exposer les découvertes dont cette partie de l'Afrique a été depuis quelques années le théâtre.

Plusieurs Arabes partis de Zanzibar en 1852, traversèrent jusqu'au Benguela l'Afrique dans toute sa largeur. Leur itinéraire a été publié en Angleterre et en France, et il contient un assez grand nombre de noms de localités et la mention d'un grand lac qu'ils franchirent au moyen d'un radeau et sur lequel ils restèrent un jour et une nuit. Mais ces notions ne sont pas assez précises pour être d'une véritable utilité à la géographie, et on ignore si le lac dont ils parlent est le Maravi ou Nyassi dont la direction demeure encore très-incertaine malgré un travail remarquable de M. Desborough Cooley, dans le *Journal de la Société de Géographie de Londres*[1]. C'est dans les parties plus méridionales de l'Afrique australe, dans celles que leur voisinage avec le gouvernement du Cap rendent plus accessibles aux investigations des voyageurs anglais, que se sont accomplies des découvertes véritablement profitables et intéressantes.

La découverte du lac Ngami est due, comme celle du Kilimandjaro, à un missionnaire anglais, le révérend David Livingston. Ce ministre était établi depuis longtemps à la station de Kolobeng par 25° de latitude sud et environ 23° et demi de longitude est de Paris, lorsqu'en 1848 il résolut de vérifier le fait qu'il avait souvent entendu mentionner de l'existence d'un grand lac à quelques degrés

1. The géographie of N'yassi, or the great lake of Southern Africa investigadeed etc., by William Desborough Cooley, *journal of the Geographical Society of London*, vol. the fifteenth, 1845.

Digitized by Google

vers le nord, au delà du désert de Kalahari. Une première entreprise échoua parce que l'eau manqua à la caravane. Sur ces entrefaites, deux gentlemen, MM. W. Oswell et Mungo-Murray, arrivèrent exprès d'Angleterre pour s'associer à son voyage. Le 1er juin 1849, les voyageurs partirent de Kolobeng avec une caravane assez considérable composée de natifs, de quatre-vingts bœufs et de vingt chevaux. Ils se dirigèrent vers l'est par le pays de Bamanguato, la route en ligne droite leur paraissant impraticable. Le Bamanguato est une contrée sablonneuse et aride dont la chétive population végète dans une affreuse misère. La privation d'eau y fit beaucoup souffrir les voyageurs. Toutefois, un fait remarquable, c'est que le pays n'est pas dépourvu de végétation et de verdure, et que les animaux y semblent prospérer; ils présentent avec l'homme un contraste absolu; l'élan par exemple atteint quelquefois la grosseur d'un bœuf. Les buffles errent en grandes troupes dans cette région; les rhinocéros seuls y sont rares. En quelques endroits la nature a remplacé par un végétal les cours d'eau ou les puits qui manquent; ce végétal bienfaisant est, dit M. Livingston, une petite plante qui ne sort que de quelques pouces hors de terre, et porte à un pied au-dessous du sol, une racine assez grosse, de nature spongieuse et pleine d'une eau fraîche et pure. Un mois et quelques jours après son départ, la caravane atteignit Bakuruts, environ par 21° 22′ sud, et une magnifique rivière appelée Zouga, large, en cet endroit, de trente mètres, et plus loin de cent, se dirigeant à l'est, vers la mer des Indes. L'eau en est douce, limpide, très-froide et semblable à de l'eau de neige fondue. La crue de cette rivière a lieu au moment de la saison chaude, elle monta de trois pieds en juillet et en août. Les habitants ignorent la cause de son accroissement périodique, mais ils disent que ce n'est pas la pluie; ils ajoutent, que dans un pays très-éloigné vers le nord, il y a un chef qui chaque année sacrifie un homme et le précipite dans la rivière qui alors commence à s'élever.

Les voyageurs observèrent en ce point des variétés énormes de baobabs, et d'autres arbres inconnus dont la graine et les fruits longs d'un pied étaient bons à manger. Le Zouga augmente en largeur à mesure qu'il se rapproche du lac Ngami où il prend sa source; sa largeur dépasse alors cent mètres. Les voyageurs parvinrent au Ngami à la fin de juillet; ce lac, d'après les rapports des indigènes, a une étendue de trente-cinq à quarante lieues : il remplit tout l'horizon, et l'eau s'étend à perte de vue. Une grande rivière semblable au Zouga, le Teoge s'y jette à l'extrémité nord-ouest, et le fait communiquer avec un autre lac, situé à soixante-dix lieues environ vers le nord. Le Zouga reçoit lui-même un affluent assez considérable, peu après sa sortie du lac et nourrit en grand nombre des hippopotames et des crocodiles.

Les voyageurs tentèrent mais inutilement, dans leur premier voyage, de faire une excursion sur sa rive septentrionale. Ce fut seulement l'année suivante, que M. Oswell, qui séjourna sur les bords de la rivière de 1850 à 1851, la parcourut dans toute son étendue jusqu'au lac de Kummadow près duquel elle aboutit, et

Digitized by Google

où elle se perd dans des étangs salés. La plupart de ces étangs ont, comme en d'autres parties de l'Afrique, une source d'eau qui n'est que légèrement saumâtre, et auprès de quelques-uns d'entre eux, jaillissent de petites fontaines d'eau douce. Au printemps de 1851, MM. Livingston et Oswell se trouvèrent de nouveau réunis sur les bords du Zouga qu'ils traversèrent dans l'intention de s'avancer aussi loin qu'il leur serait possible dans le nord jusqu'au Chobé, affluent du Sesheké, et jusqu'à ce fleuve qui paraît être le cours supérieur du Zambèze. Le pays est plat, bien boisé et habité par des tribus indigènes, mais les voyageurs eurent particulièrement à souffrir de la piqûre du *tsé-tsé*, insecte venimeux dont nous avons déjà mentionné l'existence dans le Soudan occidental, et que M. d'Arnaud avait également rencontré dans le Sennaar. D'autres voyageurs encore l'ont mentionné; voici ce que dit à cet égard l'Anglais Pallme : « Pendant la saison de la sécheresse, les Bakkariens, tribus nomades du Kordofan, quittent leur pays et s'en vont errer avec leurs troupeaux dans des contrées inconnues qui s'étendent vers le sud et qu'on suppose habitées par des nègres. Dans cette occasion les Turcs ne témoignent pas la crainte que leurs tributaires leur échappent. Ces contrées sont infestées pendant la saison des pluies, par une certaine mouche dont la piqûre, peu dangereuse pour l'homme, est mortelle pour le bétail, notamment pour les chameaux. Elle cause des ravages effroyables et détruit en peu de jours des troupeaux entiers. Les Bakkariens s'empressent donc, à l'approche de la saison pluvieuse, de regagner les plaines du Kordofan, aimant mieux être pillés par les Turcs que de voir leurs troupeaux périr sous les coups irrésistibles d'*un avorton de mouche.* » M. Oswell rapporte à son tour que le tsé-tsé est une mouche, heureusement confinée en de certains endroits qu'elle ne quitte jamais, et dont la piqûre est mortelle pour tous les animaux domestiques hors la chèvre. Les bêtes sauvages ne souffrent pas de ses atteintes, et elle ne cause à l'homme que de l'enflure et une inflammation passagère. Les habitants mènent leurs troupeaux à une certaine distance des localités que cet insecte fréquente, et s'ils sont forcés, en chageant leurs troupeaux de place, de traverser des portions du pays où le tsé-tsé existe, ils choisissent le clair de lune d'une nuit d'hiver, parce que pendant la saison froide il ne pique pas. Il suffit de trois à quatre mouches pour tuer un gros bœuf. L'animal blessé maigrit rapidement et meurt au bout de quelques jours. Si on l'ouvre, on trouve le cœur, le foie ou les poumons, et quelquefois tous ces organes ensemble, dans un état morbide et le sang est altéré et diminué.

MM. Livingston et Oswell perdirent plus de vingt bœufs en traversant les parages infestés par les tsé-tsé. Enfin, ils parvinrent aux bords du Chobé, où ils trouvèrent le chef Sebitaone, dont les tribus sont fixées sur cette grande rivière et sur le Sesheké. Sebitaone fit aux Européens un accueil bienveillant, et il paraissait devoir leur faciliter la continuation de leur voyage, quand, par malheur, il mourut presque subitement. Malgré ce malheur, les étrangers restèrent deux mois au milieu de ces Africains qui, bien que de mœurs très-sauvages, les traitèrent

Digitized by Google

constamment avec bonté, et leur manifestèrent même le désir de les voir se fixer au milieu d'eux. « Tout ce pays, dit M. Livingston, est aujourd'hui gouverné au nom de la fille de Sebitaone, par des gens de sa tribu qui se nomment les Makololo. C'est un plateau immense où nous avons voyagé des centaines de milles sans apercevoir une colline un peu saillante. Il est entrecoupé de nombreuses rivières, entre lesquelles s'étendent souvent de vastes marécages très-difficiles à traverser. Nos bœufs s'enfonçaient jusqu'au ventre, et à peine étaient-ils parvenus à s'en tirer, que l'eau paraissait tout près de la surface dans les trous formés par leurs jambes. »

Toutes les rivières de cette contrée roulent un volume d'eau considérable ; le Chobé, bien qu'on fût dans la saison de la sécheresse, avait une profondeur de douze à quinze pieds. Chaque année les rivières débordent, et à la suite des inondations, le pays doit présenter l'aspect d'un immense lac entrecoupé d'un grand nombre d'îlots ; ces îlots sont formés par quelques ondulations élevées de quelques pieds à peine, et sur lesquelles les habitants ont coutume de mener paître leurs troupeaux. On ne traverse alors cette région qu'à l'aide de canots. « Les voyageurs à venir feront bien de s'en souvenir, observe M. Livingston, pour se munir à l'avance d'un de ces indispensables moyens de transport. »

Le sol est fertile ; il est couvert d'un épais gazon, et de grands et beaux arbres y embellissent le paysage ; le baobab élève ses gigantesques rameaux au-dessus de tous les autres ; les dattiers et les palmiers bordent en plusieurs endroits les chemins ; parmi les espèces d'arbres inconnues que virent les voyageurs, plusieurs paraissent ne jamais perdre leur feuillage. Outre les plantes usuelles qu'ils cultivent, les habitants recueillent un fruit singulier qu'ils appellent *motuohatsi*. C'est une espèce de noix qui, rôtie sous la cendre ou même bouillie, est assez agréable, et dont l'usage s'est répandu dans la colonie du Cap. Les habitants de cette partie de l'Afrique appartiennent à une race noire particulière ; ils sont divisés en plusieurs tribus qui portent les noms de Barotsi, de Banyeti, de Batoko, etc. Les plus puissants sont les Makololo qui dominent tous les autres. Les Barotsi sont très-habiles à travailler le bois, les Banyeti sont d'excellents forgerons, et ils savent très-bien extraire le fer du minerai très-abondant chez eux. D'autres tribus sont renommées pour les poteries qu'elles fabriquent. Enfin toutes se livrent à la culture d'une sorte de blé indigène. Beaucoup d'objets manufacturés en Europe ont pénétré par les côtes de l'est et de l'ouest, jusque dans cette portion du continent ; un grand nombre de Makololo possèdent des manteaux de flanelle et des étoffes imprimées de toutes les couleurs ; les missionnaires apprirent que ces objets avaient été échangés contre des esclaves. Cet odieux trafic n'est cependant pas ancien dans la contrée : il date seulement de l'année 1850 ; jusque-là les habitants de cette partie de l'Afrique australe, bien supérieurs par le physique et l'intelligence aux populations de l'équateur, n'avaient jamais pratiqué les ghaswas familières aux hommes du Soudan ; ce fut à l'instigation d'un chef de la côte qui lui proposait d'avantageux échanges, que

Digitized by Google

Sebitoane consentit à faire pour la première fois trafic de marchandise humaine. Depuis trois années ce commerce, qui a des débouchés dans les colonies portugaises de la côte de Mozambique, prend une grande extension; « le seul moyen d'empêcher qu'il se développât serait, dit M. Livingston, d'ouvrir dans le pays un commerce fondé sur des bases plus morales, et surtout de se hâter d'y introduire les lumières de l'Évangile. » Les voyageurs quittèrent à la fin de 1851 cette riche et fertile contrée avec laquelle ils avaient établi les premières relations européennes, et dont l'accès leur avait été assez facile pour que nous espérions voir d'autres voyageurs suivre leurs traces et marcher plus avant vers le centre de l'Afrique [1].

CHAPITRE LXXXI

DAMARAS. — DÉSERT DE KALAHARI. — ANIMAUX DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

Au sud-ouest des contrées reconnues par MM. Livingston et Oswel, et sur le tropique du Capricorne, un Anglais et un Suédois, MM. Francis Galton et Anderson, ont visité un pays que pas un blanc n'avait décrit avant eux, c'est celui des *Ovaherero* ou *Damaras*. Parti en 1850 du Cap de Bonne-Espérance, M. Galton remonta dans un petit bâtiment la côte occidentale jusqu'à la baie de Wallisch. Là, muni de deux chariots, de mulets, de chevaux et accompagné de quelques domestiques, il se dirigea dans l'intérieur. Après avoir traversé un canton entièrement désert, il parvint chez les Damaras, peuple qui se donne à lui-même le nom de Ovaherero, c'est-à-dire *hommes joyeux*. Ceux qui sont fixés plus loin dans l'intérieur sont désignés sous le nom d'*Ovampantieru*, c'est-à-dire *trompeurs*, sans qu'on en sache la cause. *Damup* est le nom que les Namaquas donnent à l'ensemble de ces populations, et que les marchands hollandais ont corrompu en celui de Damaras.

Les Damaras paraissent être, sous le rapport de l'intelligence, l'une des dernières races africaines; ils sont, dit M. Galton, d'une ignorance et d'une stupidité presque incroyables; ils ne comptent jamais plus loin que cinq, et tout calcul qui dépasse le nombre de leurs doigts est pour eux d'une complication et d'une difficulté insurmontable. S'ils perdent des bœufs, ce n'est pas par le nombre de ceux qui leur manquent qu'ils apprécient leur perte, mais par l'absence des animaux dont la vue leur était familière. Les Ovampos, tribus agricoles qui habitent au nord des Damaras, leur sont bien supérieurs; ils ont d'heureuses qualités, telles que le respect pour la vieillesse, l'amitié et la bonne foi. Ils vivent dans

1. Rapport de M. Jomard sur la découverte la plus importante en géographie pour l'année 1851, *Bulletin de la Société de Géographie*, mars 1854. — Lettre de M. Oswel à la *Société de Géographie de Paris*, octobre 1852. — *Journal des Mission. Évangéliq.*, septembre 1852.

Digitized by Google

l'aisance, et paraissent, au dire de M. Galton, les peuples de l'Afrique australe les plus accessibles à la civilisation européenne. M. Anderson, qui avait rejoint M. Galton et l'avait accompagné dans son exploration, s'est détaché pour avancer plus loin dans le nord, et nous avons lieu d'espérer de ce nouveau voyage d'importants résultats.

Au sud du Ngami est un désert assez considérable que MM. Livingston et Oswel évitèrent en passant par le pays de Bamanguato lors de leur premier voyage au Ngami; on l'appelle désert de Kalahari. C'est une région immense couverte d'une verdure sèche, rare et frisée, que les animaux domestiques refusent de brouter, mais dont se contente le gibier sauvage. Ses plaines arides s'étendent à perte de vue, et n'offrent pour reposer les yeux que quelques montagnes nues, pyramidales et inhabitées. Ce désert n'avait encore été traversé que par les tribus Bechuanas qui habitent ses environs, lorsque deux Anglais s'y aventurèrent pour la première fois il y a quelques années. L'un d'eux a atteint, en se dirigeant vers le nord, les frontières des Damaras, et il a entendu mentionner un grand lac du nom de Demboa qui se trouverait situé dans le nord-ouest du Ngami. L'autre voyageur, M. Cumming, parti dans une direction différente, ne s'est pas avancé si loin; entraîné par une ardente passion de l'histoire naturelle, et surtout de la chasse, il séjourna cinq ans dans l'Afrique méridionale, parcourant le désert de Kalahari et le pays de Bamanguato, accompagné de quelques domestiques seulement, et sans autre abri que son chariot. Rappelant, par son existence et ses exploits, l'illustre voyageur du siècle dernier, Le Vaillant, il passait des journées et des nuits à l'affût près de quelque abreuvoir où il pouvait admirer la démarche majestueuse du lion, l'intelligente finesse de l'éléphant et les instincts divers des animaux qui passaient près de lui sans soupçonner son voisinage. « La démarche du lion, dit-il, est si noble, si majestueuse, lorsqu'il parcourt en liberté son sol natal, qu'il faut renoncer à la décrire. Sa voix est un de ses caractères les plus imposants; tantôt ce sont de profonds gémissements terminés en soupirs expirants, tantôt des rugissements furieux, solennels, précipitamment répétés cinq ou six fois, augmentant en éclats, baissant de ton, et finissant par des sons voilés et confus comme le bruit éloigné du tonnerre. On ne l'entend jamais si bien que dans les nuits froides; mais c'est surtout lorsque deux troupes étrangères l'une à l'autre se rencontrent à la même source, que la puissance de cette voix acquiert son entier et terrible développement. Des deux côtés à la fois s'élance un rugissement général de défi, et ces concerts nocturnes, qui sont loin de déplaire à l'oreille du chasseur, produisent sur lui bien plus d'effet encore lorsque seul, à minuit, dans la profondeur des forêts, il épie à vingt mètres de la source les lions qui s'en approchent. » Hors des saisons pluvieuses, le lion ne se fait entendre et ne se montre que la nuit; le jour il reste couché à l'ombre d'un arbre au fond des forêts, dans les longs roseaux ou les herbes élevées. Il quitte ces retraites et se met en chasse au coucher du soleil. Dès qu'il s'est assuré de sa proie, ses rugissements cessent, à moins qu'un

Digitized by Google

importun ne trouble son repas. Les lions deviennent beaucoup plus ardents et entreprenants pendant les nuits orageuses. La lionne est très-dangereuse quand elle n'a pas encore porté ; le lion n'est jamais si redoutable que lorsqu'il a une jeune famille à protéger. En ce cas il ignore la crainte et ne tient aucun compte du danger. Quelquefois cependant cet animal si puissant, si courageux, donne de singuliers signes de faiblesse ; c'est ainsi qu'un Européen dut une fois la vie à la circonstance qui devait rendre sa perte certaine : ayant fait inopinément la rencontre d'un lion, il tomba en défaillance et s'évanouit. Le lion, étonné de voir disparaître cet homme, craignit un piége et s'éloigna la queue entre les jambes. De son côté, l'homme revenu à lui, et tout surpris de se trouver encore vivant, rejoignit en courant les chariots où il conta son aventure. On dit que certaines tribus ont coutume d'effrayer les lions et de les écarter en poussant des cris et en battant des peaux de bœuf avec des bâtons. Il est vrai qu'on a pris peut-être pour de la lâcheté ce qui, chez ce roi de l'Afrique, est du dédain; on sait que le lion repu n'attaque jamais sans provocation les hommes ou les animaux, différant, en cette habitude, du tigre ou du rhinocéros, dont les instincts sont naturellement cruels.

L'éléphant, le rhinocéros, le buffle, les girafes, les autruches, les hyènes, les sangliers, les chiens sauvages, les antilopes, habitent avec le lion les déserts de Kalahari. Les autruches ont des mœurs singulières : si l'on approche d'un nid, même sans toucher aux œufs, elles les brisent aussitôt. Le nid est simplement un trou d'environ sept pieds de diamètre creusé dans le sable au milieu des bruyères ou des bas-fourrés. Selon M. Cumming, il n'est pas vrai que les autruches confient au soleil le soin de faire éclore leurs œufs. La femelle les couve, dit-il, et est remplacée quelquefois par le mâle pendant l'incubation. Certaines tribus de Cafres et de Hottentots emploient les coquilles de ces œufs à tous leurs usages domestiques. M. Cumming a vu souvent des femmes boschjémanes et bechuanas au désert de Kalahari, venir de lieux très-éloignés aux fontaines avec un chapelet de douze à quinze de ces œufs vidés au moyen d'une petite ouverture par laquelle elles introduisent l'eau, et qu'elles bouchent ensuite avec de l'herbe. Les Boschjémans pratiquent une ruse particulière pour atteindre sûrement et facilement l'autruche. Ils revêtent la peau d'un de ces oiseaux géants, et s'avancent dans la plaine imitant son allure et ses mouvements, jusqu'à ce qu'arrivés à portée de leur victime, ils la percent d'une flèche faite d'un roseau léger, armée d'un os taillé en pointe et enduite d'une substance vénéneuse. Les oiseaux les plus remarquables de cette partie de l'Afrique sont, après l'autruche, le *kosan* noir, sorte d'outarde dont les jambes et le cou sont allongés comme ceux de l'autruche; son ventre et son dos sont gris, ses ailes noires. On le rencontre dans les terrains plats et découverts; si on le trouble dans son repos, il jette un cri rauque et vole en rond à la manière du vanneau; le meilleur moyen de le poursuivre à cheval est de décrire autour de lui un cercle qu'on rétrécit peu à peu. L'oiseau à miel, honey bird ou coucou indicateur, très-commun dans tout le continent africain,

Digitized by Google

gros comme un pinson et de couleur grisâtre, est remarquable par l'instinct qui lui fait guider l'homme vers les rayons à miel dont il espère sa part. Les antilopes, qui sont la proie de tous les animaux carnassiers de l'Afrique, parcourent en troupes immenses toutes les plaines de la région australe. Quant aux chiens sauvages, ce sont des animaux assez singuliers, paraissant tenir le milieu entre la hyène et le loup, détestant les chiens domestiques avec lesquels ils engagent des luttes acharnées qui n'ont de terme que dans la mort de l'un des combattants ; ils chassent les antilopes en troupes de dix à soixante, et souvent aussi attaquent les troupeaux pendant que les bergers suivent l'oiseau à miel vers quelque ruche sauvage.

Si à ces habitants de la plaine et des forêts on ajoute les crocodiles et les hippopotames dont le fleuve Orange et les autres cours d'eau sont peuplés, on voit que l'Afrique méridionale n'est pas moins riche que le Soudan et les régions de l'équateur en animaux sauvages. Les lions et les éléphants semblent même s'y trouver en plus grand nombre, excepté toutefois aux environs de la colonie du Cap, dont la chasse assidue que leur faisaient les *bœrs* ou fermiers hollandais, les Anglais et quelques tribus de Hottentots, les ont éloignés et rejetés vers l'intérieur. De son extrémité septentrionale au cap de Bonne-Espérance, tout le continent africain nourrit, parmi les végétaux et les animaux, à l'exception de l'homme, les plus grands et les plus puissants êtres de la création [1].

CHAPITRE LXXXII

CÔTE DE MOZAMBIQUE. — AMAKOUAS. — ZAMBÈZE.

La côte de Mozambique qui, du Zanguebar au pays des Cafres, forme la limite orientale de l'Afrique australe, vis-à-vis la grande île de Madagascar, fut autrefois colonisée et possédée tout entière par les Portugais qui y conservent encore de nombreux comptoirs. La ville de Mozambique est le plus important d'entre eux. Située sur une île, en face d'une baie profonde, elle est fréquentée par des hommes de toutes les nations, Indiens, Arabes, Européens, et elle serait plus populeuse encore si l'insalubrité de son climat n'avait chassé de ses murs une partie de ses habitants, qui ont bâti au fond de la baie le bourg de Mezuril, où l'on remarque plusieurs jolies maisons de campagne; celle du gouverneur bâtie sur un coteau à peu de distance du rivage, est particulièrement d'un effet pittoresque. Le territoire qui environne Mozambique est très-fertile et, en partie seulement, cultivé.

1. Le Désert de Kalahari, traversé par les Européens, *Journ. des Missions Évangéliques*, août 1853, et *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1853. — Cinq années de la vie d'un chasseur dans l'Afrique méridionale, *Rev. Britann.*, 6e série, t. XXVIII, XXIX, XXX. — *Forcing Rewiew*, dans la *Rev. Britann.*, 5e série, t. XX.

Digitized by Google

Digitized by Google



NÈGRES DE LA CÔTE DE MOZANBIQUE.



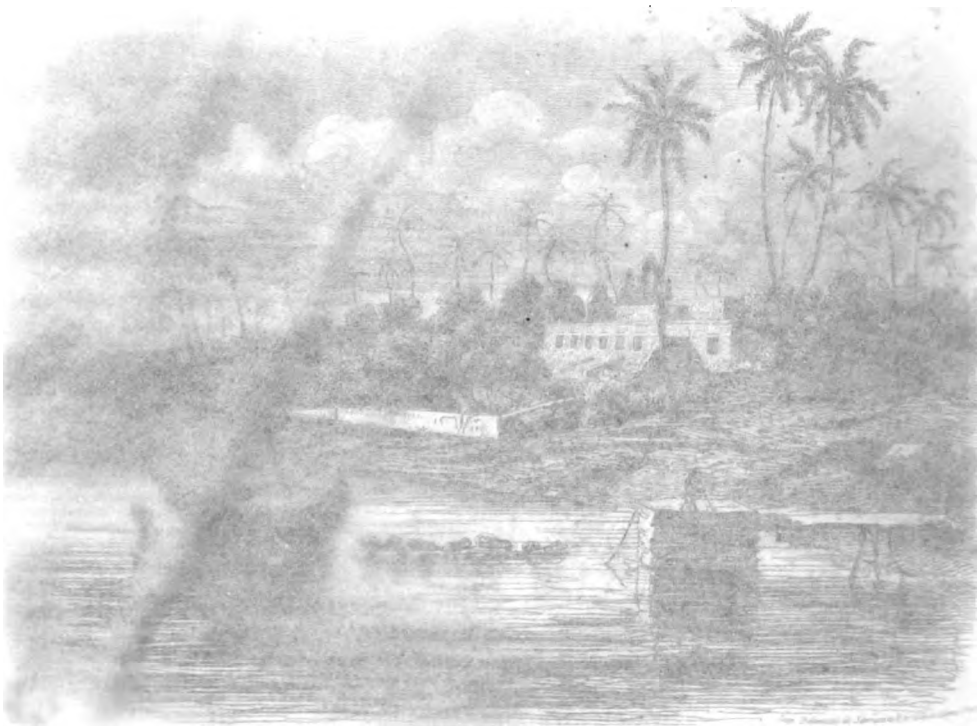
MAISON DU GOUVERNEUR À MEZURIL.

Publié par Furne Paris

Digitized by Google

[illegible] Salt, qui parcourut cette côte il y a [illegible] années, [illegible] qu'il ne vit à Mozambique que très peu de femmes, et qu'elles [illegible] [illegible] les affaires par la coquetterie, et ont cette inactivité qui [illegible] [illegible] pour entre les [illegible]. De plus, ajoute Salt, elles [illegible] [illegible] [illegible]





Digitized by Google

Un touriste anglais, Salt, qui parcourut cette côte il y a une trentaine d'années, remarque qu'il ne vit à Mozambique que peu de femmes, et qu'elles sont en général maigres, pâles, affaiblies par la chaleur, et ont cette inertie qui résulte ordinairement d'un long séjour entre les tropiques. « De plus, ajoute Salt, elles négligent beaucoup leur toilette, excepté les jours de grande parure. De même que beaucoup de femmes blanches des colonies européennes, elles vont sans bas. Elles aiment beaucoup à fumer. Elles sont vives et leur conversation est très-animée. »

Salt vit à Mézuril des trafiquants monjous; ils étaient venus avec une caravane d'esclaves principalement composée de femmes; ils amenaient aussi de l'or et des dents d'éléphants. Ces Monjous racontèrent qu'ils avaient été en route pendant près de trois mois; qu'ils avaient des relations avec d'autres trafiquants appelés Evisi et Maravi, qui avaient pénétré assez avant dans l'intérieur pour voir de grandes eaux, des hommes blancs (comparativement sans doute) et des chevaux. Les Monjous sont les nègres les plus laids que Salt ait vus : leurs armes sont des arcs et des flèches et de très-courtes lances avec une pointe de fer; leurs flèches sont longues, barbelées et empoisonnées. Une partie de la garnison de Mézuril est composée de Makouas ou Amakouas. Ce peuple nègre occupe une vaste région à l'ouest de Mozambique; il s'est rendu redoutable aux Portugais par ses fréquentes incursions. Un savant français, M. Eugène de Froberville, qu'un long séjour en Afrique a mis à même de réunir des notions et des renseignements sur diverses peuplades de ce continent, a recueilli sur les Amakouas, sur leurs habitudes et leur mythologie, des détails qui, par leur nouveauté, méritent d'être en partie reproduits. Les Amakouas occupent au sud des Va-Ngindo, tribus elles-mêmes très-intéressantes[1], qui sont répandues sur les bords du Luvuma, un vaste territoire dans le voisinage de la mer, et forment une des nations les plus belliqueuses et les plus considérables de l'Afrique orientale. Les tribus voisines du Mozambique dépendent du Portugal : mais cette espèce de vasselage n'existe que de nom; car, à plusieurs époques, et même tout récemment, les naturels attaquèrent les établissements formés par les Portugais sur la grande terre, et commirent impunément sur les colons et leurs esclaves des actes d'une cruauté inouïe. Vers l'année 1804, une irruption de ces hordes sauvages faillit détruire les comptoirs. La péninsule de Babaceiro fut entièrement ravagée, et le fort de Moiriri (Mézuril) pris et pillé, ainsi que la maison de campagne du gouverneur. La ville de Mozambique, appelée par les Amakouas Mouhoupiti, ne dut son salut qu'à sa position insulaire; les Amakouas n'osèrent pas affronter en pirogue les canons qui défendent cet îlot.

Les instincts sanguinaires des Amakoua ne se manifestent pas seulement dans leurs guerres contre les Portugais; les diverses tribus, souvent en hostilité les

1. On peut lire sur les Va-Ngindo une notice extrêmement curieuse de M. de Froberville dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, de mai 1852. Elle perdrait son intérêt à être résumée, et nous regrettons que son étendue ne nous ait pas permis de la reproduire.

Digitized by Google

unes avec les autres, déploient dans leurs rencontres une extrême férocité. Les mains et la tête d'un ennemi vaincu sont apportées en triomphe devant le chef, les chairs de ces sanglantes dépouilles sont bouillies ou rôties, et mangées par le vainqueur, tandis que le crâne lui sert de coupe. Prévoyant ces fatales mutilations, le Makoua, en outre du tatouage tracé sur le front, se marque la poitrine et le flanc de dessins variés qui permettent à sa famille de reconnaître le tronc de son cadavre sur le champ de bataille.

Les armes des Amakoua sont la zagaie, le javelot, l'arc, les flèches, parmi lesquels il en est d'empoisonnées, le bouclier, la massue et une espèce de poignard ou de petit sabre. Le fusil est très-estimé chez ce peuple ; mais la difficulté de se pourvoir de poudre et de balles enlève à cette arme une partie de sa valeur. Les Amakoua sont surtout renommés pour leur adresse à manier la zagaie.

Dans l'esclavage, les Amakoua deviennent des serviteurs laborieux, dociles et dévoués et leurs mauvaises passions se réveillent rarement. Un grand nombre d'entre eux qui habitent les côtes viennent s'établir librement à Zanzibar et aux îles Comores. Les parents vendent volontiers leurs enfants aux Arabes, qui vont trafiquer en longeant la côte presque jusqu'aux embouchures du Zambèze.

Le costume des Amakoua consiste en une brasse de toile de coton bleue ou d'indienne, dont ils s'entourent les reins, et qu'ils relèvent entre leurs jambes de façon à former une sorte de caleçon. Les femmes attachent ce vêtement plus haut que les hommes et le laissent tomber en jupe. Les deux sexes portent parfois sur la tête une calotte en toile ou en joncs tressés, et au cou, aux bras et aux jambes, des anneaux en cuivre, en fer, en perles de Venise ou en ivoire. Les femmes se percent toutes la cloison nasale, et y insèrent un morceau de cristal ou un grossier bijou de cuivre ou d'ivoire. Leurs oreilles, percées de plusieurs trous, sont ornées d'anneaux de cuivre, ou de verroteries de Venise. Les hommes et les femmes se liment les incisives en pointe, de façon que leur râtelier a l'air d'une scie, ce dont ils sont très-fiers. Les Amakoua ont une infinité de manières de se coiffer. Les uns se coupent les cheveux de façon à ne ménager qu'une touffe sur le haut de la tête, d'autres se rasent une petite partie, ou tout un côté du crâne ; il en est qui ne laissent figurer qu'un croissant de cheveux ; d'autres enfin se dépouillent la tête, ou conservent une bande de cheveux large de deux doigts qui part du front et aboutit à la nuque.

De même que tous les peuples de l'Afrique orientale, les Amakoua reconnaissent l'existence d'un bon et d'un mauvais génie ; mais ils n'ont aucun culte, si ce n'est celui de la divination augurale au moyen de laquelle on s'assure, disent-ils, de la volonté du bon Dieu ou bon génie qu'ils appellent Mouloukou. Minepa ou Mitoha est le génie du mal.

Le nom de Mouloukou, que l'on retrouve sous la forme de Mouloungou dans la plupart des dialectes de l'Afrique orientale, a un singulier rapport avec celui de Moloch célèbre divinité des Ammonites. On trouve dans l'Ancien Testament de

Digitized by Google

nombreux passages relatifs à Moloch et à l'usage qu'avaient les parents de passer leurs enfants par le feu en l'honneur de ce dieu. Cette coutume superstitieuse existe encore chez plusieurs nations de l'Afrique orientale. Au sortir de la réclusion qui suit les cérémonies de la circoncision, les jeunes gens mettent le feu à leur retraite, et se retirent sans regarder en arrière, autre superstition d'origine judaïque; sur la route de leur hameau, ils rencontrent un grand feu d'herbes sèches que leurs parents ont allumé et au travers duquel on les force de passer. On retrouve également dans les traditions africaines les antiques récits de la Genèse touchant la faute du premier homme et de la première femme, l'ivresse de Noé et ses suites. Ces histoires sont ornées de détails et de légendes qui ne manquent pas d'un certain charme dans leur naïveté souvent puérile, le fond du récit biblique y est presque entièrement conservé. En voici un échantillon:

« Au commencement, le bon Dieu fit deux trous ronds dans la terre, de l'un il sortit un homme, de l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme et à la femme le bon Dieu donna la terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison et d'y faire cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au lieu d'obéir au bon Dieu, mangent cru le millet, cassent l'assiette, répandent des ordures dans la marmite, jettent au loin leurs outils et vont chercher un abri dans les bois. Dieu voyant cela, appelle le singe et la guenon, leur donne les mêmes outils et les mêmes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux-ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, cuisent et mangent le millet, nettoient et rangent l'assiette et la marmite. Alors Dieu content coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon, l'attacha à l'homme et à la femme; puis il dit aux premiers: Soyez hommes, et aux seconds: Soyez singes.

« Au commencement, les Africains étaient aussi blancs et aussi intelligents que les autres hommes. C'est par leur faute qu'ils sont devenus noirs et ignorants. Un jour Mouloungou (le bon Dieu) s'étant enivré, était tombé dans le chemin, les vêtements en désordre. Les Africains qui passaient le raillèrent de sa nudité; les Européens, au contraire, eurent honte et pitié de l'état de Mouloungou. Ils cueillirent des feuilles et l'en couvrirent respectueusement, afin que d'autres passants ne le vissent pas. Dieu punit les Africains en leur ôtant leur esprit et en leur donnant une peau noire. »

La crainte des sortiléges exerce un extrême empire sur l'esprit des Amakoua. Toute personne accusée de sorcellerie est soumise à une espèce d'épreuve judiciaire; on lui fait avaler une composition vénéneuse; le plus souvent le poison a pour effet de troubler le cerveau du patient et de le faire délirer. Le devin qui préside à l'administration de la substance vénéneuse, et les assistants, parents ou amis de l'ensorcelé, écoutent avidement les paroles entrecoupées qui échappent au prétendu sorcier, et cherchent à y découvrir un sens : ils croient entendre

Digitized by Google

l'aveu du crime, et c'est le signal d'une mort immédiate; parfois aussi un nom prononcé par le mourant révèle aux superstitieux Amakoua un complice ou le principal auteur du sortilége. Les maladies, les accidents subits, la mort ailleurs qu'à la guerre, sont en général attribués aux maléfices des sorciers. Le devin est consulté et tenu de trouver un coupable. Il le découvre par le plus simple des procédés : il sort de sa hutte, et suit le premier chien ou la première poule qu'il rencontre. La cabane dans laquelle l'animal vient s'arrêter est celle où demeure le sorcier cherché. On saisit alors le chien ou la poule, on lui fait prendre le poison, et le sort de la bête empoissonnée décide du sort de l'accusé.

Questionnés à l'effet de savoir si les voyageurs européens pourraient sans danger pénétrer dans leur pays, les Amakoua m'ont unanimement répondu, dit M. de Froberville : « C'est un bon pays pour les noirs, mauvais pour les blancs. Qu'iraient-ils faire là-bas? S'ils arrivent chez une tribu, personne ne s'approchera d'eux avant d'avoir consulté le sort, qui dira s'ils viennent avec de bonnes ou de méchantes intentions. Si Mouloukou leur est favorable, on les accueillera bien; mais s'il leur est contraire, on les tuera sur l'heure.» Les Amakoua enterrent leurs morts dans la position d'un homme assis. Leur deuil consiste à porter des bandelettes de toile blanche ou des feuilles de certains palmiers au front ou aux bras. L'autorité et la propriété suivent les mêmes lois d'hérédité chez les Amakoua que chez les autres peuples de l'Afrique orientale, c'est-à-dire qu'elles passent de l'oncle au neveu (fils de la sœur aînée du défunt). Chaque tribu est commandée par un chef qui est tenu, en temps de guerre seulement, à l'obéissance envers le chef supérieur commandant à plusieurs tribus. Ces chefs subalternes entretiennent à leur solde tous les jeunes gens de la tribu; lorsqu'une expédition guerrière est décidée, les hommes mariés se joignent à leur troupe et suivent les ordres du chef; mais, de retour au hameau, ils recouvrent leur entière indépendance. Les personnages influents dans la tribu makoua sont, outre le chef, le juge ou arbitre, le devin et les vieillards ou gens riches, qui, réunis en assemblée, donnent force de loi à leurs décisions.

Parmi les occupations journalières des Amakoua, on doit mentionner les chasses au buffle et à l'éléphant pour lesquelles il existe des confréries secrètes dont tous les membres se jurent fidélité; la fabrication de la poterie de terre, travail confié aux femmes; et la fonte du minerai de fer, industrie qui paraît très-développée dans certaines parties du pays Makoua.

C'est durant la saison sèche que toute la tribu se livre à l'extraction du minerai, et à sa fusion sous la direction d'un chef, dit le grand forgeron. On commence par élever une vaste enceinte en terre glaise, dans laquelle le chef assigne à chaque homme, à chaque femme, à chaque enfant, un espace où ils viendront déposer le minerai qu'ils recueillent dans les environs. Pendant ce temps, une partie de la population coupe le bois et fait le charbon. Chacun empile son minerai dans l'enceinte, que l'on remplit ensuite avec le charbon. On recouvre le tout avec des barres de fer et de la terre, en ménageant de distance en distance

Digitized by Google

des ouvertures en guise de cheminées; on dispose enfin les soufflets de peau dont les tuyaux communiquent avec l'intérieur du fourneau, et l'on met le feu, après avoir éloigné les femmes. L'activité la plus grande règne alors parmi les fondeurs. On relève les souffleurs, qui n'ont trêve ni jour ni nuit, on renouvelle le charbon, on s'assure que la fusion s'opère convenablement. Après quinze jours de travail incessant, le chef annonce que le fer est fondu. On éteint la fournaise en y jetant de l'eau. Les travailleurs vont se baigner; les hommes mariés rejoignent leurs femmes, qui n'approchent pas de la fonderie dès que le feu y est mis, car la présence d'une femme en état d'impureté ferait évanouir le minerai ou le changerait en pierres inutiles. On découvre enfin le fourneau, et chacun vient recueillir le produit de son minerai. Les blocs de fonte sont brisés au moyen de masses de fer et transportés dans les forges particulières, où l'on en fabrique des haches, des couteaux, des serpes, des fers de zagaie, des balles de fusil, des anneaux, etc., que l'on va échanger chez les peuples voisins pour des fusils, de la poudre, des toiles de coton, des verroteries.

Il est peu d'Africains qui n'aient fait au moins une fois le voyage de la côte, tant pour leur propre compte que pour celui de leurs parents ou de leur chef. Les caravanes se composent ordinairement de vingt ou trente personnes, sans compter les captifs qui sont parfois aussi nombreux que leurs maîtres, mais qui cherchent rarement à reconquérir leur liberté par la force. Un moyen fort simple et peu coûteux de faire du commerce sans aucune dépense, c'est, comme dans l'Afrique centrale, et une portion du Soudan, la *ghazwa* ou l'enlèvement d'hommes auxquels se livrent toutes les caravanes qui vont de l'intérieur au littoral. Il est très-rare que les voyageurs africains négligent ce facile moyen de s'enrichir; l'hospitalité qu'ils viennent de recevoir dans un hameau ne les empêchera pas de capturer en partant toute personne qu'ils rencontreront à l'écart. Souvent ils feignent d'ignorer le chemin, et s'emparent des confiants jeunes gens qui leur servent de guides. Les deux tiers environ des indigènes vendus aux Arabes et aux Portugais sont ainsi réduits en esclavage. Mais capteurs et captifs tombent fréquemment entre les mains des tribus au milieu desquelles ils passent. Ces sortes d'embuscades sont communes sur le territoire qui dépend de l'iman de Mascate, dont la principale industrie consiste dans la traite, et peu d'années s'écoulent sans que des razzias générales soient entreprises contre les étrangers qui viennent y commercer.

Les Africains déploient, dans ces divers modes de captures, un monstrueux assemblage de sang-froid et de perfidie; ils trahissent et vendent sans pitié leurs amis et leurs parents, et eux-mêmes, ils se savent à tout instant placés sous le coup de la même trahison; il faut que leur soif ou plutôt leur délire du gain soit bien puissant, car les traditions les plus effrayantes sont répandues par toute l'Afrique orientale touchant le sort des esclaves que les Européens viennent chercher en Afrique. Quant à l'origine de la traite, ils ont conservé la tradition suivante : « Il y a bien longtemps, le fond de la mer, qui sépare aujourd'hui la

Digitized by Google

terre des Noirs de celle des Blancs était un pays d'une fertilité merveilleuse. On l'appelait Kassipi. Une année y fut particulièrement si abondante en grains, que les habitants, dont les magasins étaient pleins jusqu'au comble, semèrent dans les chemins le grain comme du sable, au lieu d'en faire présent aux peuples voisins, qui éprouvaient alors une affreuse disette. Mouloukou, le bon Dieu, fut irrité de cette méchante indifférence, « Malheur sur vous! » dit-il aux habitants de Kassipi; et cette malédiction ne tarda pas à s'accomplir. La terre devint stérile, mais cette nation n'en fut pas meilleure. Les diables prirent possession du pays, mais le cœur des habitants s'endurcit davantage, et ils firent cause commune avec les démons. La mer envahit leur territoire, mais les mauvais esprits les aidèrent à gagner le rivage d'Afrique, où ils furent bien reçus des indigènes parce qu'ils étaient intelligents et industrieux. Alors Mouloukou dit : « Ces gens sont incorrigibles, et les peuples qui les ont accueillis sont stupides. Je détourne mes yeux de cette race de méchants et de fous. » C'est depuis cette époque que les Africains se vendent les uns les autres, et que les navires des blancs viennent les enlever. Cependant comme les diables vivent toujours au fond de la mer dans le pays de Kassipi et qu'ils soulèvent des tempêtes terribles, le passage est dangereux pour les navires, et il est d'usage de les apaiser en jetant à l'eau un sac d'argent, ou l'esclave le mieux fait et le mieux vêtu de la cargaison.» Telle est l'une des traditions africaines concernant l'esclavage. Nous reviendrons sur ce sujet, à propos de la côte occidentale, et nous entrerons dans quelques détails sur la manière dont la traite était pratiquée par les Européens.

Au midi du pays des Amakoua, sur le cours du Zambèze et à l'embouchure de ce grand fleuve, les Portugais ont trois comptoirs assez importants, Quilimané, Séna et Tête. Quilimané, bâti sur l'embouchure principale du Zambèze, ne compte pas plus de 100 habitants européens; les maisons principales sont bien bâties, avec de vastes enclos et des dépendances; les rizières forment une prairie humide au milieu de la population, et c'est là que s'élèvent les nombreuses huttes de boue des esclaves. Le riz que produit cette côte est excellent, mais on en récolte peu; la traite, selon son effet ordinaire, étouffe toute autre entreprise. Les colonies portugaises sont malheureusement celles où ce honteux trafic s'est le plus longtemps et le plus ouvertement perpétué.

Le Zambèze est à Quilimané d'une grande largeur, et cependant il est peu navigable, parce qu'il suffit de la moindre brise de mer pour soulever sur sa barre de formidables brisants, et que son cours est obstrué par des sables et des rochers. Cependant les petites embarcations remontent jusqu'à Séna, gros bourg protégé par un fort sur la rive droite du fleuve. Le marché principal pour l'or est Manika, située à environ vingt jours de marche au S.-O. de Séna, et où se tient annuellement une grande foire. La première partie du voyage se fait dans un pays soumis à l'influence des Portugais; ensuite, on traverse des cantons habités par les indigènes, dont les trafiquants sont obligés de se concilier l'amitié par des présents. Il faut aussi payer un tribut à un chef qui réside à Zimboa.

Digitized by Google

En continuant à remonter le fleuve, on passe par un défilé étroit qu'il franchit à travers les rochers de Lupata, et l'on arrive à Tête où se trouve un petit fort portugais. C'est en ce lieu que s'arrêtent les notions à peu près positives sur le cours du Zambèze. Elles ne reprennent de la certitude que dans la partie supérieure du fleuve à l'endroit où il échange son nom contre celui de Sesheky, et où MM. Livingston et Oswell l'ont visité.

Plus bas que l'établissement de Quilimané, sur la même côte, les Portugais ont encore un comptoir qui porte le nom de Sofala, sur la baie et à l'embouchure d'une rivière de même nom. Le port ne peut recevoir que de petits navires. Salt, qui a visité cette baie, dont la côte semble appartenir à un pays à peu près inhabité, dit que les baleines sont très-communes dans ces parages; l'intérieur du canton de Sofala abonde en mines de fer et de cuivre. Il confine au S. avec celui d'Inhambane, qui a un bon port et un territoire s'étendant beaucoup dans l'intérieur. L'ivoire que l'on en tire est le meilleur de la côte. Enfin le cap Correntes ou des Courants s'avance dans le canal de Mozambique au S. de l'embouchure de l'Inhambane. En 1808, les Français s'emparèrent d'un petit fort construit sur cette pointe de terre; mais les attaques des indigènes, dirigées par les Portugais, les forcèrent de l'abandonner.

Le commerce des Portugais sur la côte de Mozambique consiste en exportations de poudre d'or, de lingots d'argent, d'ivoire, de cornes de rhinocéros, d'ambre gris et de résine, pour leurs possessions de l'Inde. Le trafic des esclaves, qui était autrefois l'un des principaux revenus de la ville de Mozambique, est aujourd'hui circonscrit aux districts de Quilimané et de Sofala[1].

CHAPITRE LXXXIII

TRIBUS CAFRES.

Les deux grands peuples qui occupent l'extrémité de l'Afrique australe, les Cafres et les Hottentots, ont été étudiés par un nombre considérable d'officiers et de résidents anglais ou hollandais, par des voyageurs de toutes les nations, et ils sont mieux connus que toutes les autres races de l'Afrique.

Les premiers, comme beaucoup d'habitants du littoral africain, ne présentent pas le type nègre dans toute sa laideur. Les migrations étrangères, les hasards de la vie maritime ont conduit chez eux des étrangers, Arabes, pour la plupart, dont le mélange a modifié en partie leur visage primitif. Les Cafres eux-mêmes sont venus de régions lointaines s'établir, il y a quelques siècles seulement, sur le sol

1. Études sur diverses populations de l'Afrique, par M. Eug. de Froberville, *Bulletin de la Société de Géographie*, novembre 1847. — *Fifty days on board a slave vessel*, reproduit par la *Rev. Britann.* 5e série, t. XX

Digitized by Google

qu'ils possèdent aujourd'hui par droit de conquête. La circoncision est en usage chez une partie de leurs tribus, et des ethnologues ont basé sur ce fait l'opinion qu'ils devaient être d'extraction arabe ou juive. Le mot *kafir*, qui offre avec leur nom une grande analogie, signifie en arabe infidèle; et on a supposé que les Cafres étaient simplement le résultat du mélange de plusieurs nations africaines auxquelles les Arabes auraient imposé le nom qu'ils portent à cause de leurs pratiques idolâtres ou de leur aversion pour l'islamisme.

Quoi qu'il en soit de ces questions que l'absence de documents et de traditions précises rendent insolubles, on doit constater que les Cafres forment dans l'Afrique australe, comme les Abyssins dans le Soudan, une famille noire exceptionnelle, au milieu des nègres qui les environnent, par la beauté de leurs formes et même de leur visage. Leurs traits sont réguliers; leurs cheveux sont noirs, courts, crépus, rudes au toucher et réunis en petites boucles. Il est rare de voir à un Cafre une barbe bien garnie; ordinairement le menton seul est recouvert de légers flocons. Les hommes sont robustes et de grande taille; leur démarche est ferme et assurée, et tout en eux annonce l'intrépidité et le courage dont ils ont fait preuve tant de fois dans leurs guerres contre les Anglais.

Les femmes sont beaucoup plus petites que les hommes, mais elles sont gracieuses, bien faites, et leur peau est douce et unie. Des voyageurs ont vanté leur pudeur, leur retenue et les qualités dont elles font preuve dans leur ménage. Il faut cependant reconnaître qu'elles n'attendent pas le moment où un Cafre les demande en mariage, c'est-à-dire les achète de leur famille, pour se livrer aux plaisirs des sens, et quelquefois devenir mères; enfin des voyageurs ont certifié qu'au milieu des tribus de la Cafrerie l'hospitalité était aussi généreusement comprise par les femmes cafres et poussée aussi loin que dans les îles de l'Océanie [1]. Les deux sexes s'enduisent le corps d'un rouge réduit en poudre et délayé dans de l'eau; parfois ils y ajoutent les sucs d'une plante odoriférante, et pour que cet enduit tienne, ils le recouvrent d'une couche de graisse. Le gibier, si abondant dans toute la région qu'ils occupent, la chair des troupeaux, les fruits et le lait aigre et caillé composent leur alimentation habituelle. Ils se sont interdit comme impure la chair d'un grand nombre d'animaux; ce sont d'abord tous les poissons qui peuplent en nombre considérable leurs rivières et se trouvent ainsi une richesse inutile; le cochon domestique, le lièvre, le canard, l'oie. Pour motif de leur répugnance, ils disent que les cochons se nourrissent d'immondices, qu'après avoir mangé du lièvre on devient fou, que les oies et les canards ont un cri désagréable et ressemblent aux crapauds, enfin que tous les poissons appartiennent à la famille des serpents. D'ailleurs les Cafres sont sobres et contrastent particulièrement par cette qualité avec les Hottentots. Pour boisson, ils n'emploient que de l'eau, à l'exception toutefois de ceux chez lesquels le contact des Européens a développé le goût des liqueurs spiritueuses

1. Voir Alberti et Barow.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] était de corpulence. La circonci[illegible] est [illegible]
[illegible] ans, et des ethnographes ont bien [illegible] sur ce fait. Ils [illegible]
[illegible] on arabe ou juive. Le mot *kafir* qui [illegible] avec le
[illegible] signifie en arabe infidèle, et on a supposé que les
[illegible] essentiel de la circoncision [illegible] nations [illegible]
[illegible] emploie le mot *kafir*, s'appliquent à cause de [illegible]
[illegible] pour l'islamisme.

[illegible] que la science de documents et de [illegible]
[illegible], ont fait constater que les Cafres [illegible] de
[illegible] me les Nègres du Soudan, une [illegible] race [illegible]
[illegible] [illegible] environnement, par la beauté de [illegible]
[illegible]. [illegible] cheveux sont réguliers; leurs [illegible] sont [illegible]
[illegible] [illegible] et réunis en petites boucles. [illegible]
[illegible] [illegible] et finissant tout le menton sont [illegible]
[illegible] sont robustes et de grande taille, leur [illegible]
[illegible] [illegible] leur annonce l'intrépidité et le courage dont [illegible]
[illegible] leurs guerres contre les Anglais.

[illegible] belles que les femmes, mais [illegible]
[illegible] [illegible] est douce et unie. Les voyageurs [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] font elles-mêmes preuve d'une [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] ne s'attendent pas le moment où [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de leur famille, pour [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [



CAFRES.



AUTRUCHES.

Digitized by Google

Publié par Furne à Paris

Digitized by Google

et du vin. Ils aiment beaucoup le tabac : hommes et femmes le fument avec un mélange de *dakha*, plante particulière à l'Afrique.

Le principal habillement des Cafres consiste en un manteau de peau, dont le côté velu est tourné en dedans. Celui d'un homme n'a que la largeur suffisante pour pouvoir le fermer par-devant; il descend jusqu'aux jambes et se ferme avec une courroie sur la poitrine quand il fait froid ou humide; lorsque le temps est doux, on le laisse ouvert, de sorte que les cuisses restent nues. Le haut du manteau forme, autour du cou, une espèce de collet renversé. Quand il fait très-chaud, le Cafre se dépouille entièrement de son manteau: en voyage, il le porte sur son épaule au bout d'un bâton. Dès l'âge de puberté, les hommes attachent à leur ceinture une espèce de tablier dont la forme varie, et qu'ils ornent de grains de verroterie ou d'anneaux de cuivre suspendus à une courroie. Les manteaux des femmes enveloppent le corps; par-dessous, elles portent une ceinture faite de lanières minces et nouées au moyen d'une courroie qui passe sur les hanches. Les femmes ne vont pas, comme les hommes, la tête nue, elles la couvrent d'un bonnet fait de peau d'antilope, dont le poil est tourné en dehors; elles l'ornent de plusieurs rangées d'anneaux de cuivre ou de fer, et, comme cette partie de la coiffure est recourbée en avant, ces anneaux descendent presque jusqu'aux paupières. Des courroies servent à assujettir le bonnet autour de la tête. Les femmes riches recouvrent les coutures de grains de verroterie. Ce sont les femmes qui font les habits pour les deux sexes : au lieu de fil, elles emploient pour les coudre des tendons d'animaux que l'on a fait sécher et que l'on partage ensuite en les frappant avec un caillou, puis en les frottant entre les mains.

La condition des femmes est, chez les Cafres, la même que chez tous les peuples sauvages, c'est-à-dire extrêmement misérable; tous les travaux domestiques, la culture, le soin du bétail, sont leur partage; elles forment, avec les troupeaux, la richesse des tribus, et, comme eux, elles sont continuellement un objet d'échanges. Le prix moyen d'une fille est de dix vaches, et la richesse d'un Cafre s'évalue au nombre de femmes qu'il a pu acquérir. Le zèle persévérant des missionnaires, leurs patientes exhortations, ont été impuissants à faire sortir la femme africaine de cet état traditionnel de sujétion et de misère. Chez tous les peuples hottentots, Namaquas, Griquas, Bechuanas, Boschjémans, leurs efforts n'ont pas été plus heureux; les femmes elles-mêmes les tournent en dérision; elles sont depuis la première enfance habituées à cette condition qui ne leur semble pas pouvoir être différente. Un missionnaire raconte que voyant un jour chez les Bechuanas des femmes travailler à la réparation de l'un des toits coniques hauts de dix-huit pieds qui recouvrent leurs cases, et se donner un mal extrême dans l'exécution de ce travail pour lequel elles manquaient d'échelles et de bons outils, observa aux hommes qui regardaient en fumant et sans se déranger ces ouvrières courageuses, qu'ils seraient bien plus aptes à exécuter ce travail : les hommes ne daignèrent pas répondre; mais les femmes, qui avaient entendu le missionnaire, se prirent à rire aux éclats; les autres femmes accourant pour

Digitized by Google

s'informer du motif de cette gaieté, partagèrent leur hilarité, à l'exception de la reine, qui toutefois n'osa pas approuver ouvertement le langage de l'Européen.

Les efforts des missionnaires pour faire adopter à ces peuplades la religion chrétienne, n'ont pas eu beaucoup plus de succès. Peut-être ont-ils étendu et confirmé en eux la notion d'un Être suprême que les Amazoulous, par exemple, appellent *Kos-Pezou*, c'est-à-dire maître d'en haut; mais les notions abstraites de Divinité, d'âme, d'immortalité, échappent à l'intelligence de ces disciples inattentifs et peu bienveillants, et sont intraduisibles dans leur langage; on chercherait en vain à leur expliquer les dogmes d'une religion, il leur suffit de croire aux charmes et aux maléfices, et on rencontre au milieu d'eux des sorciers dont la puissance varie selon les diverses tribus. Chez les Makatisses, on reconnaît à ces êtres privilégiés le pouvoir de faire tomber la pluie, de rendre fécondes les femmes stériles, de détourner des plantations les sauterelles, enfin de guérir les maladies et les blessures. Chez les Amazoulous, leur rôle est plus considérable; ils indiquent les voleurs et le lieu où l'objet du vol a été caché; ils vouent au *tagalay*, c'est-à-dire à la mort infligée par la vindicte publique, l'homme qui porte malheur à ses voisins et celui qui empoisonne en enterrant une substance vénéneuse sous le sol des cabanes. Il existe aussi dans les croyances de ces peuples une sorte de génie malfaisant auquel les Amazoulous donnent le nom de *Frère Mort*, et que les Makatisses appellent Movrimo; mais loin de lui témoigner du respect ou de la crainte, ils l'accablent d'injures quand la pluie n'a pas fécondé leurs champs, ou que quelque malheur les a frappés. Malgré leur indifférence et même leur aversion pour les religions étrangères, ceux des Cafres qui dépendent du gouvernement du Cap ont, en assez grand nombre, accepté ou subi le baptême dans l'espérance d'être exempts des corvées le dimanche; mais les mêmes hommes cessent d'être chrétiens lorsqu'il faut renoncer à la polygamie; de tous les usages de leur nation, c'est celui auquel ils sont le plus attachés.

L'agriculture est encore à l'état d'enfance chez les Cafres; les soins de ce travail sont abandonnés aux femmes, de même que tous les travaux pénibles. Celles-ci labourent peu et mal, n'engraissent pas les terres, et la tribu se borne à changer de champs lorsque ceux qu'elle occupait cessent de produire. Pendant longtemps encore les Cafres pourront se dispenser de donner de grands soins aux travaux de la terre, parce que l'espace qu'ils habitent est beaucoup plus étendu que ne l'exigerait leur nombre. La région habitée par ces Africains est en partie montagneuse, et en partie formée de vastes plaines dépourvues de bois et arrosées par beaucoup de rivières et de sources dont quelques-unes donnent une eau saumâtre ou sulfureuse. Sur le bord des rivières, les arbres croissent en abondance et donnent au paysage un riant aspect; à l'ouest de la rivière de Keys-Kamma errent des troupes nombreuses d'antilopes et d'animaux féroces; les éléphants se tiennent sur l'autre rive en troupes immenses, et les hippopotames se trouvent en si grand nombre dans les rivières, que le Hollandais Alberti affirme en avoir tué dans un de ses voyages vingt-deux de suite. Il est vrai que le voyage

Digitized by Google

d'Alberti au Cap date de cinquante ans, et que depuis ce demi-siècle les rivières ont pu se dépeupler, de même qu'un grand nombre d'usages familiers aux Cafres de son temps se sont modifiés, ou même ont disparu chez les tribus voisines de la colonie anglaise.

Pour retrouver les pratiques cafres dans toute leur originalité, c'est au nord de la Cafrerie anglaise, par delà les affluents du cours supérieur de l'Orange, qu'il faut étudier les mœurs de ces tribus. On y observe encore les pratiques bizarres qui accompagnent chez les jeunes gens la circoncision, et l'époque de la puberté chez les filles. Être circoncis pour les Cafres, c'est devenir homme; l'opération est pratiquée quand ils sortent de l'adolescence, et on l'accompagne de fêtes et de cérémonies publiques. Les néophytes se préparent à cet acte important par la retraite; réunis autour du fils d'un chef qui, lui-même, va être circoncis, ils s'isolent de leur famille, et ne se nourrissent que de lait. Au bout de quelques jours, le chef vient les trouver à la tête d'un cortége dont les femmes sont exclues, et l'opération commence. Couchés sur le dos, les bras et les jambes étendus, les jeunes gens doivent la subir sans témoigner aucun sentiment de douleur ou de crainte; elle est accomplie avec un fer de javeline. On pose un appareil sur la blessure, et aussitôt tous doivent se peindre le corps avec une lessive de chaux et répéter cet usage pendant trois mois, espace de temps fixé pour la retraite. Il faut aussi qu'ils se gardent de laisser une croûte se former sur leur plaie, pratique qui ralentit la cicatrisation. Pendant le temps que les nouveaux circoncis passent entre eux, ils peuvent se livrer aux jeux et à la danse, et prendre où bon leur semble les fruits et le maïs nécessaires à leur nourriture. Les trois mois écoulés, ils brûlent en cérémonie tout ce qui a servi à leur usage, ainsi que la hutte où s'est passé le temps de leur retraite; ils reçoivent chacun de leur famille un nouveau vêtement, puis ils se présentent devant le chef de la tribu pour lui jurer fidélité; désormais ils sont hommes et guerriers. Une retraite semblable, accompagnée de cérémonies particulières, est imposée aux filles lorsqu'elles deviennent nubiles. Pour les deux sexes, les opérations et les cérémonies qui accompagnent la puberté sont une indispensable purification.

L'écriture, le calcul et les notions d'art les plus simples, sont entièrement inconnus aux Cafres; ils comptent sur leurs doigts, lèvent les deux mains pour désigner une dizaine d'unités, et recommencent indéfiniment sans prendre garde aux erreurs qu'une telle arithmétique entraîne. La chronologie et la tradition écrite n'existant pas, on ne peut établir de conjectures sur l'origine de leur race que d'après leur aspect physique ou les analogies de leur langage avec celui d'autres peuples. Si eux-mêmes sont interrogés sur l'histoire de leurs ancêtres et sur les migrations de leur race, ils répondent : « Dans les pays où se lève le soleil, il y a un antre d'où sont sortis les premiers Cafres, puis tous les hommes des autres nations et tous les animaux. En ce temps-là parurent le soleil pour éclairer les jours, la lune et les étoiles pour éclairer les nuits, et les arbres avec tous les végétaux poussèrent pour servir de nourriture à l'homme. »

Digitized by Google

C'est là l'unique et très-insuffisant renseignement qu'Alberti, qui nous a transmis ce détail, ait jamais pu obtenir sur l'histoire et les origines de la nation cafre.

La chasse et la guerre sont les occupations habituelles de ce peuple; ceux qui habitent dans le voisinage des Anglais ont adopté depuis quelques années l'usage des fusils, et ils sont devenus d'une certaine habileté dans le maniement de cette arme. Autrefois ils ne tuaient ou ne prenaient des éléphants, des léopards ou des hippopotames qu'au moyen de piéges et d'appâts, leurs assagaies et leurs massues étant insuffisantes pour tuer ces grands animaux. La zagaie ou assagaie est leur arme nationale, et ils la manient avec une extrême dextérité. Leurs massues consistent en un bâton ordinairement long d'un mètre sur deux centimètres d'épaisseur, et terminé par un nœud de la grosseur du poing; ils savent s'en servir avec une adresse étonnante, portant d'une main des coups, et parant de l'autre ceux de leur adversaire avec leur bouclier. Les ennemis contre lesquels les Cafres sont le plus souvent en guerre, sont, pour les tribus méridionales, les Européens; nous aurons bientôt occasion de mentionner leurs perfidies envers les Hollandais, et leurs longs et meurtriers combats contre les Boers et les Anglais; mais c'est surtout contre les Boschjémans, race hottentote, qu'ils signalent leur haine et leur acharnement. Entre eux leurs guerres sont moins meurtrières; avant de s'attaquer mutuellement, ils s'envoient une déclaration de guerre par l'entremise d'un héraut. Ils combattent corps à corps en plaine, et s'efforcent surtout de se mettre en déroute pour s'emparer, pendant la fuite de leurs adversaires, du bétail, des femmes et des enfants. Ils respectent toujours, même au milieu des plus vives hostilités, les hérauts et les parlementaires qu'ils sont dans l'usage de s'envoyer mutuellement [1].

CHAPITRE LXXXIV

HOTTENTOTS.

Race indolente et inoffensive, pressés entre les Européens et les Cafres, les Hottentots ont vu diminuer, et même disparaître totalement, plusieurs des anciennes tribus mentionnées et décrites par les premiers voyageurs. Les Namaquas, les Bechuanas, les Boschjémans, sont les plus remarquables de celles qui subsistent encore. Ten Rhyne, voyageur du XVII[e] siècle, les décrivait ainsi en 1686 : « Ils sont bruns, quelques-uns ont même une peau assez blanche; mais c'est chez ce peuple une difformité; ils regardent une peau noire comme un des caractères de la beauté; ils enduisent leurs cheveux de graisse mêlée avec cer-

1. Note sur les Cafres lue par M. A. Delegorgue à la *Société Ethnologique de Paris*, dans la séance du 11 juin 1847, *Nouv. Annal. des Voyages*, t. CXV. — Alberti, Barrow, Kolbe, Spartmann, et autres anciens voyageurs, dans la *Collection des Voy. en Afrique* de Walkenaer, t. XVII.

Digitized by Google

taines terres diversement colorées; ils ont la taille grande et élancée, les membres bien musclés, les jointures très-grosses, le nez plat, le front courbé et les cheveux laineux qu'ils coupent ou rasent de diverses manières; ils sont presque entièrement nus, et portent seulement par-devant un vêtement de cuir. Les femmes sont plus laides que les hommes, et ont des épaules très-arrondies; un caractère très-particulier dans la conformation de leurs parties naturelles les distingue des femmes de toutes les autres nations[1].... » Ce portrait est exact encore aujourd'hui pour ceux des Hottentots qui ont survécu à l'oppression dont leur misérable race a été constamment victime. Ces hommes forment dans le monde une famille à part. Semblables aux nègres par l'aplatissement du nez, l'épaisseur des lèvres, la chevelure courte et laineuse, la saillie des pommettes de leurs joues, ils en diffèrent par un point important, si l'on en croit certains voyageurs. Kolbe, par exemple, assure que les Hottentots apportent en naissant une couleur d'olive luisante qui se ternit dans la suite par l'habitude qu'ils ont de se graisser, mais qui cependant peut encore se distinguer sous l'enduit épais dont ils se recouvrent. Les femmes hottentotes sont hideuses par la saillie exagérée de leurs formes.

Les Hottentots sont agiles, adroits, bons chasseurs, mais d'une paresse et d'une apathie insurmontables. Le travail semble pour eux le plus grand des maux; la faim ne suffit souvent pas à les y contraindre, et ils se passent volontiers de manger pourvu qu'ils puissent dormir. D'ailleurs ils compensent les jeûnes que la paresse leur impose, par une voracité sans exemple, lorsqu'un heureux hasard fait tomber entre leurs mains une proie abondante. L'eau-de-vie et le tabac sont pour eux, en dehors d'une nécessité absolue, leurs seuls stimulants. Ils sont doux, fidèles serviteurs, affables, bienveillants entre eux, et ils se montreraient de même hospitaliers envers les Européens, si jamais aucun d'eux osait braver l'ignoble vermine qui pullule dans leurs demeures pour se reposer sur les lambeaux de nattes, meubles uniques de leurs cases. En songeant à la dégradation dans laquelle est plongée cette race misérable et en lisant en même temps l'éloge unanime que font tous les voyageurs de sa patience, de sa douceur et de toutes ses qualités, on ne peut se défendre d'une compassion profonde pour ces pauvres hommes si complétement déshérités de tous les avantages de la nature, proscrits, chassés, exterminés par leurs voisins, et qui cependant, au milieu de la vie infortunée qu'ils mènent sans souvenirs et sans espérances, se montrent toujours paisibles et résignés.

Le principal vêtement des Hottentots consiste en un manteau de peau de mouton, de gazelle ou d'un autre animal; une ceinture de peau est découpée en courroie, dont les bouts viennent tomber vers le milieu de la cuisse; les femmes ajoutent à cette ceinture un petit tablier long de huit pouces, et par derrière une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe. Jadis les Hottentots se

1. Ce caractère particulier consiste dans un développement exagéré des nymphes; Le Vaillant a prétendu que ce prolongement était produit artificiellement, d'autres voyageurs mieux renseignés ont vérifié depuis qu'il était une singularité naturelle.

Digitized by Google

chargeaient le cou, les bras et les jambes d'intestins d'animaux qu'ils venaient de tuer et qu'ils ne lavaient même pas, ils les laissaient se dessécher et ils finissaient par les dévorer. Cette mode n'est pas tout à fait passée, mais les femmes ont substitué à cette sale parure des cordons de verroterie ou d'autres petits ornements en métal, dont elles enjolivent également leur tablier.

Pour obtenir ces bagatelles si recherchées et de si peu de valeur, les femmes ont accéléré la ruine commencée par l'ivrognerie et la paresse des pauvres Hottentots : les troupeaux ont été échangés contre du tabac, de l'eau-de-vie, des perles de verre et des boutons de métal. C'est surtout au tablier de cuir dont elles couvrent le devant de leur personne, que les Hottentotes jugent qu'il est d'un suprême bon goût d'attacher ces deux derniers ornements. Celles d'entre elles qui n'ont pu faire les frais d'une aussi splendide parure, ont cherché, mais vainement à la remplacer par les œuvres de l'art en employant la peau d'un animal coupée par petits filaments et pendant comme un faisceau à la moitié des cuisses. Elles ajustent sur leurs reins une peau de mouton qui descend jusqu'à mi-jambe. De même que dans nos demeures européennes, le frôlement d'une robe de soie dénote la présence d'une femme, de même le bruyant froissement de cette peau de mouton rude et sèche annonce la petite-maîtresse hottentote, bien avant qu'elle ne paraisse.

A ces divers vêtements on pouvait ajouter, pour les deux sexes, la couche épaisse de graisse et de poussière dont hommes et femmes ont tout le corps enduit. Cet usage adopté par la plupart des peuples africains a pour but, selon l'opinion vraisemblable de plusieurs voyageurs, de garantir le corps des ardeurs excessives du soleil et empêcher la peau de se dessécher. Barrow observe, à ce sujet, que les Hottentots et les Cafres sont exempts des maladies de peau hideuses si fréquentes chez les indigènes de l'Amérique méridionale qui ne pratiquent pas cette coutume.

Les habitations des Hottentots consistent en huttes faites de branchages et ressemblant à des ruches; on y entre en rampant, et le foyer est au centre. Pendant la nuit, la famille dort pêle-mêle autour du feu; durant le jour, elle s'étend à terre, en dehors de la cabane pour se chauffer au soleil. Le centre de chaque hutte est occupé par un grand trou qui sert de foyer, et autour duquel sont creusés des trous moindres dans lesquels les habitants s'asseoient. Deux ou trois peaux sont tout l'ameublement de cette misérable demeure. Chaque hutte est gardée par un chien qui veille à la sûreté de la famille et du bétail. On appelle *kraal*, le village formé par la réunion de ces demeures. Quand les pâturages viennent à manquer ou qu'un malheur a frappé le kraal, les habitants déménagent et transportent plus loin leurs pauvres demeures.

Les fêtes et la musique tiennent une grande place dans la vie de ce peuple indolent. *Changer pour le mieux*, telle est la signification du mot qu'ils emploient pour exprimer ces solennités dont ils font la grande récréation de leur existence. Dans les jours de réjouissance, une salle assez grande pour pouvoir con-

Digitized by Google

tenir tous les hommes s'élève au centre du kraal; les matériaux doivent en être neufs, et les femmes l'ornent de fleurs et de verdure. On tue le plus grand bœuf du village; la moitié est bouillie, l'autre rôtie, et cette viande est servie aux hommes dans la grande salle; les femmes se partagent le bouillon à la porte. La nuit se passe en concerts et en danses; le principal instrument de musique est le gom-gom, qui est commun à toutes les nations nègres de l'Afrique australe; c'est un arc de bois d'olivier tendu d'une corde de boyau ou de nerf de mouton, qu'on a fait sécher au soleil pour la rendre propre à cet usage. A l'extrémité de l'arc, le joueur attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente, puis il tient cette plume dans sa bouche, et les différents tons du gom-gom résultent des différentes modulations de son souffle. Un autre instrument est un vase de terre recouvert d'une peau de mouton; mais c'est un instrument susceptible de peu de variété dans les sons. Quant à la musique vocale, elle consiste dans le monosyllabe *ho* répété sur différents tons un nombre indéfini de fois.

Au moment de danser les hommes s'accroupissent en cercle, et laissent entre eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussitôt que les gom-goms commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho ho ho*, et frappe des mains; alors plusieurs couples s'élancent; mais on n'en laisse pénétrer que deux ou trois à la fois dans le cercle. Ils se présentent face à face, l'homme dansant avec l'homme, la femme avec la femme. Quelquefois ils se placent dos à dos, mais jamais ils ne se prennent par les mains. Leur agilité est surprenante, et leurs pas sont nets et dégagés. Chacune de ces contredanses sauvages dure environ une demi-heure. Pendant ce temps, toutes les femmes se tiennent debout, les yeux baissés, et chantent *ho*, *ho*, *ho*, en battant des mains. Lorsque les hommes doivent se joindre à elles pour la danse, elles lèvent la tête et secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Les danseurs prennent tour à tour la place des musiciens, car il faut que chacun ait sa part de la danse et du plaisir.

Lorsque les Hottentots secouent leur indolence habituelle et se livrent à la chasse, ils y déploient une agilité et une adresse remarquables. Ils frappent le gibier d'assez loin et à coup de sagaies. Pour tuer un lion ou un léopard, ils se réunissent en assez grand nombre, puis, environnant l'animal qu'ils poursuivent, ils le frappent de leurs sagaies, de manière à ce que les coups se succèdent pendant qu'il bondit au milieu de ce cercle humain; le lion ou le léopard s'élance avec impétuosité, et il semble que d'un coup de sa griffe il doive terrasser un de ses ennemis, mais en un clin d'œil et avec une vivacité inexprimable, le Hottentot échappe par un mouvement de corps au danger. Ils emploient pour tuer les éléphants la méthode dont les Cafres se servent à l'égard de ces animaux et des hippopotames: ils creusent une fosse de deux ou trois mètres de profondeur au milieu de laquelle ils placent un pieu pointu sur lequel l'animal s'éventre. A la pêche, pour nager, et en général dans tous les exercices du corps, les Hottentots

Digitized by Google

déploient la même supériorité et la même habileté vraiment merveilleuse.

Les grands succès remportés à la chasse, par exemple la destruction d'une bête féroce ou la capture d'un éléphant ont, de même que certaines grandes circonstances de la vie, les naissances et le mariage, donné lieu à des cérémonies particulières et à des réjouissances qui portent un caractère particulier, et en quelque sorte un cachet hottentot. De ce nombre est la fête que Kolbe[1] mentionne sous le nom d'*Ordre de l'Urine*, et qui consiste en effet à admettre dans une sorte de confrérie ceux des chasseurs qui se sont le plus illustrés par leurs exploits. Le héros de la fête se place, sur l'invitation de l'un des vieillards, au centre du kraal; il s'accroupit au milieu d'une hutte qui a été préparée pour lui, et le plus ancien de la tribu, placé au-dessus de lui, l'inonde d'urine, pendant que le néophyte s'ouvre avec les ongles (que les Hottentots ne coupent jamais), de larges sillons dans la graisse qui recouvre tout son corps, tant il craint de perdre une goutte du liquide dont l'aspersion lui fait honneur. Le tabac circule ensuite, mélangé quelquefois au dakha; la cendre des pipes est secouée sur le chevalier; pendant trois jours il se repose, puis ce laps de temps écoulé, il fait venir sa femme, tue un mouton, régale le kraal, et désormais il a le droit de porter suspendue à sa chevelure, comme monument de sa gloire, la vessie de l'animal dont la mort a été l'occasion de tant de réjouissances.

Quand un mariage a lieu, le futur et la jeune Hottentote qu'il doit épouser sont également aspergés de l'urine du personnage qui les unit. Il en est de même encore dans une autre cérémonie, qui consiste dans l'ablation d'un testicule, et dont nous nous abstiendrons de mentionner les ignobles détails parce qu'elle a été contestée par plusieurs voyageurs. En mariant des jeunes gens, leur famille leur fait don de deux vaches et de deux brebis; les filles n'apportent généralement pas de dot. L'adultère est puni de mort; quant aux fautes qui ont pu précéder le mariage, elles ne paraissent pas être un motif de discorde dans le ménage. Le divorce est admis, mais il est moins fréquent qu'on pourrait le penser.

Les Hottentots ont-ils une religion? reconnaissent-ils l'existence d'un être suprême? C'est une question qui a été assez débattue, mais jamais résolue clairement. Selon Kolbe, ils ont la notion d'un Dieu créateur qu'ils nomment Gounja ou Goun'a-Ticquoa, et ils disent de lui, ajoute le même voyageur, « que c'est un excellent maître qui ne fait de mal à personne, que l'on ne doit pas redouter, et qui demeure bien loin au delà de la lune. » Au milieu des Hottentots, de même que chez les Amakoua, il existe une tradition qui rappelle la malédiction prononcée sur la race africaine. Leurs premiers parents, disent-ils, ayant offensé ce Dieu, ont été condamnés avec toute leur postérité; leur cœur s'est endurci, et ils ont perdu l'habitude d'honorer cet être divin. Comme tous les peuples primitifs, les Hottentots adressent une sorte de culte aux astres, particulièrement,

1. Astronome allemand qui séjourna au Cap de 1705 à 1713.

Digitized by Google

dit-on, à la lune. Enfin ils parlent souvent du mauvais génie Tonquôa, qui est petit et tout courbé, mais méchant et le plus redoutable ennemi des Hottentots. C'est lui qui leur envoie les fièvres et toutes les maladies. On comprend qu'il n'y ait pas de prêtres chez un peuple qui n'a pour ainsi dire pas de religion; néanmoins les Hottentots vénèrent les hommes qui se distinguent au milieu d'eux par des vertus ou d'utiles qualités, et ils honorent, dit-on, leur souvenir par des jeux, des danses et des battements de mains.

CHAPITRE LXXXV

BOSCHJÉMANS. — MISSIONS DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Avec la force, l'adresse et toutes les qualités physiques que les Hottentots déploient vis-à-vis des Européens, et l'égalité qu'ils ont au moins, sous ce rapport, à l'égard des Cafres, on comprend difficilement qu'ils aient été constamment opprimés et chassés de leur territoire par ces derniers, qui n'avaient pas sur eux, comme les Européens, la supériorité des armes à feu. Pour expliquer ce fait qui semble bizarre, il faut admettre que certaines populations, malgré leurs qualités physiques, sont destinées par leur esprit pacifique ou la mollesse de leur caractère, à l'oppression et à la servitude. La condition particulièrement misérable de l'une des grandes divisions de la famille hottentote peut venir à l'appui de cette opinion.

Tandis que les Namaquas, pressés par les Européens, allaient chercher sur les rives septentrionales de la grande rivière Orange de nouveaux pâturages où ils pussent mener en liberté la même existence que leurs aïeux; et pendant que les tribus Bechuanas conservaient, plus à l'est et au nord des possessions anglaises, une sorte d'indépendance, ceux des Hottentots auxquels les Hollandais ont donné le nom de *Boschjémans*, qui signifie hommes des buissons, réduits en servitude par les Européens, exterminés par les Cafres comme des êtres malfaisants, leurs ennemis acharnés, confinés dans une région stérile, se résignaient à tant de misère et d'abjection sans faire jamais le moindre effort pour améliorer leur triste condition. Les derniers de cette race déshéritée vivent au milieu des plus cruelles privations, passant souvent plusieurs jours sans manger, lorsque la chasse n'a pas été productive, comme il arrive fréquemment, et supportent, sans jamais se plaindre, la faim, la chaleur et le froid. La contrée qu'ils habitent, entre le fleuve Orange et les monts Roggeveld, est aride et couverte de cailloux et de débris de roches; elle n'est arrosée ni par les pluies d'hiver qui fertilisent la colonie du Cap, ni par les averses d'orage qui chez les Cafres suppléent à ces pluies périodiques. Les cours d'eau y sont rares; le gibier s'y trouve en bien moins grande quantité que dans aucune des contrées environnantes, et la nature plate du pays rend la chasse beaucoup plus difficile. Des œufs d'autruches, quelques plantes

Digitized by Google

coriaces, un petit nombre de racines bulbeuses, des lézards, des serpents, des sauterelles et même des fourmis, telles sont les ressources de leur existence. La hutte grossière des autres Hottentots est un luxe pour eux, car ils vivent dans les buissons et logent dans des sortes de nids formés de branches recourbées, couvertes d'une peau de mouton. Maltraités, chassés comme des bêtes fauves par les colons, ils se vengent en enlevant leurs troupeaux. C'est pour eux une grande fête lorsqu'un mouton est tombé en leur pouvoir; quatre ou cinq Boschjémans se réunissent autour de cette proie, la dépècent, se la partagent et l'engloutissent sans quitter la place. Repus, ils s'endorment et demeurent couchés jusqu'à ce que la faim les fasse sortir de leur engourdissement; l'un d'eux se met alors en quête, et s'il a découvert quelque part un berger isolé, il appelle ses compagnons, qui s'avancent en rampant vers ce malheureux, lui cassent la tête d'un coup de pierre, et dévastent comme des loups son troupeau. Aussi les fermiers organisent-ils des chasses aux Boschjémans, comme des chasses au lion ou à la panthère. Ils se réunissent en nombre assez considérable, et s'efforcent de surprendre ces malheureux dans les sortes de tannières qu'ils habitent au milieu de montagnes et de rochers où le passage des torrents a creusé des crevasses et des ravines profondes. Ces hommes, si rapprochés des animaux par leur caractère et leurs sauvages instincts, ont cependant quelques notions d'art; et ce ne fut pas sans un vif étonnement que Barrow vit dans un de leurs repaires dont on s'était emparé, des dessins gravés avec un fer sur les parois de la muraille. « Entre autres, dit-il, la reproduction d'un zèbre était d'une admirable exactitude : tous les caractères de l'animal étaient parfaitement figurés, et les proportions en étaient correctes. » Il semblerait que le voisinage des Européens et des Cafres n'ait pas été sans influence sur la dégradation dans laquelle vivent les Boschjémans; car à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur de l'Afrique, on trouve un peu moins d'abjection chez ces malheureux. Burchell, voyageur plus récent que Kolbe et Barrow [1], dit avoir rencontré près du fleuve Orange un kraal de Boschjèmans à peu près semblable à celui des autres tribus de Hottentots, et autour duquel paissaient quelques troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres. Aujourd'hui cette race d'hommes persécutés est beaucoup moins considérable qu'au temps des voyageurs que nous venons de mentionner, et un jour ne doit pas tarder à venir, où elle sera entièrement effacée, de même que plusieurs autres des tribus de cette partie de l'Afrique.

Dès le siècle dernier la religion chrétienne s'est efforcée de pénétrer au milieu des Cafres et des Hottentots et de se substituer à leurs superstitions grossières. Cette œuvre méritoire fut entreprise par un missionnaire allemand du nom de Georges Schmidt, qui passa sept années, avec peu de succès, dans l'Afrique australe. La prédication de l'Évangile interrompue à sa mort, ne fut reprise qu'en 1792 par les mêmes frères Moraves, avec un zèle exemplaire, malgré les obstacles

1. *Travels in the interior of southern Africa*, 2 vol. in-4°; Londres, 1824.

Digitized by Google

de tout genre qu'ils eurent à combattre, et qui étaient notamment leur extrême pauvreté, la mauvaise volonté des fermiers hollandais et la guerre qui se propagea de l'Europe jusque dans ces régions lointaines. Ils surmontèrent toutes ces contrariétés par leur zèle et leur patience ; plus tard des missionnaires de toutes les églises protestantes, Anglais, Américains, Français, Allemands, vinrent successivement joindre leurs efforts à ceux des frères Moraves. De 1799 à 1804, les Namaquas, les Carannas et les Griquas reçurent des missions sédentaires ; les Bechuanas virent à leur tour des ministres protestants s'établir au milieu d'eux. Nous ne saurions affirmer que ces apôtres de l'évangile aient eu, au milieu des Hottentots, beaucoup plus de succès que chez les Cafres, mais ce qu'il est impossible de nier, et ce dont M. Livingston a été pour nous un exemple, de même que MM. Krapf et Rebmann sous l'équateur, ce sont les services que ces hommes de paix et de bonne volonté rendent à la géographie. Leur position au milieu de populations indociles est bien pénible et souvent bien misérable : l'un d'eux, M. Moffat qui a séjourné vingt-deux ans dans l'Afrique méridionale, tant chez les Namaquas que chez les Griquas, a dépeint toutes les misères de cette vie d'abnégation ; il raconte la révoltante malpropreté des hommes qu'il était chargé d'évangiliser, lesquels mettaient à profit le moment de l'office divin et du prêche, pour se débarrasser de la vermine dont ils sont continuellement couverts ; lui-même avait toutes les peines du monde à ne pas se laisser envahir par ce fléau, demeurant longtemps sans linge et sans vêtement de rechange. « Parler de Dieu, dit-il, et de l'immortalité de l'âme à des hommes qui n'avaient jamais réfléchi ni sur eux-mêmes, ni sur la création, qui n'avaient conçu à propos de la vie future ni espoir ni crainte, et dont l'existence semblait enchaînée aux sensations de l'existence matérielle ; les amener à se passionner sur des sujets aussi abstraits, aussi étrangers à leurs impressions habituelles, c'était poursuivre une œuvre ingrate et dont les résultats étaient fort incertains. Ces indigènes accueillaient volontiers les missionnaires, et même ils les écoutaient fort patiemment, pourvu qu'au bout du sermon, il y eût un collier de verroterie ou un peu de tabac... Les plus sincères avouaient qu'ils ne comprenaient rien. L'un d'eux disait : « Vos usages doivent être bons, mais je ne vois pas en quoi ils peuvent remplir l'estomac ; il est vrai que je suis vieux et sans doute mes enfants auront l'intelligence plus ouverte que moi. » Malgré leur douceur habituelle, les Hottentots se sont révoltés plusieurs fois contre la parole divine, et ont assassiné des ministres dans les premiers temps de l'établissement des missions. Avec un tel peuple, la tâche des missionnaires est bien ingrate ; toutefois ils ne la désertent pas, et si ce n'est l'Évangile qu'ils ne réussissent guère à propager, c'est la science géographique, aux progrès de laquelle ils contribuent largement, qui doit se féliciter de leur persévérance [1].

1. *Collection des Voyage en Afrique*, par M. de Walkenaer, t. XVII. — *Afrique australe*, par M. F. Hoëfer dans *l'Univers Pittoresque*.—*Missionnary labours*, missions protestantes dans l'Afrique méridionale, *Rev. Britann.*, 5e série, t. XVII.— Alberti, *Description des Cafres*, Amterdam, 1811.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVI

VOYAGE DE LE VAILLANT DANS L'AFRIQUE AUSTRALE. — CHASSE A LA GIRAFE ET AU RHINOCÉROS.

Parmi les voyageurs au cap de Bonne-Espérance, il en est un dont la relation a conservé tout son intérêt, bien qu'elle soit déjà ancienne et qu'elle date de la fin du siècle dernier; c'est le célèbre Le Vaillant. La même passion pour la chasse, l'histoire naturelle, et la vie aventureuse du voyageur qui, récemment a conduit MM. Delegorgue [1] et Cumming dans l'Afrique australe, entraîna Le Vaillant dans les mêmes contrées sauvages, à une époque où, pour se trouver au milieu de tribus sauvages, et rencontrer le grand gibier que l'envahissement des Européens a refoulé vers le nord, il n'était pas encore nécessaire de s'isoler par delà le fleuve Orange, dans le pays de Bamanguato et le désert de Kalahari.

Né en 1753, de parents français à la Guyane hollandaise, Le Vaillant s'était épris de bonne heure, sous les ombrages des forêts américaines, pour la vie de grand air et de liberté. L'Afrique australe était l'une des contrées les moins explorées par les naturalistes, il s'y rendit en 1780. Pendant trois mois de séjour dans la baie de Saldanha, il réunit une riche collection d'oiseaux, de coquilles et de madrépores; mais un malheur cruel vint le frapper; les Hollandais étaient alors en guerre avec l'Angleterre, leur flotte fut attaquée dans la baie, et le bâtiment qui portait la riche collection de Le Vaillant, sauta avec toutes les richesses que le voyageur avait péniblement acquises. Dans son infortune, Le Vaillant ne se découragea pas; l'amitié de quelques colons hollandais vint à son secours; son adresse au tir, sa force et son agilité, son courage, devenaient pour lui de puissantes recommandations dans un pays où tous les hommes étaient, par nécessité autant que par goût, d'infatigables chasseurs. Aussi lorsqu'il témoigna le désir de s'avancer dans l'intérieur de l'Afrique pour étudier les populations indigènes, et enrichir par la chasse les collections d'histoire naturelle, il obtint de l'administration de la colonie tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour voyager avec fruit : des chariots, des bœufs, des chevaux, des provisions, du bétail, des objets d'échange pour les sauvages, une escorte de domestiques hottentots, des guides; enfin des lettres de recommandation pour tous les points où il pourrait rencontrer des magistrats et des colons.

Afin de conserver toute sa liberté dans ses excursions et de s'avancer aussi loin que bon lui semblerait, dans l'intérieur de l'Afrique, Le Vaillant ne voulut pas s'adjoindre de compagnon européen. Il partit du Cap le 18 décembre 1781,

1. *Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulons et Makatisses et jusqu'au tropique du Capricorne*, de 1838 à 1844, par M. A. Delegorgue de Douai, Paris, René, 1847.

Digitized by Google

escortant à cheval son convoi qui consistait en deux grands chariots, cinq Hottentots, soixante bœufs, trois chevaux et neuf chiens. Il se dirigea vers l'est, sans s'éloigner beaucoup de la côte, tout en suivant les chemins les moins fréquentés; il ne tarda pas à rencontrer des troupes d'antilopes et de gazelles qui, dit-il, se montraient presque familières, puis des autruches et des zèbres, dont il abattit plusieurs.

A Zwellendam, chef-lieu d'un district qui s'étend sur les bords de la rivière Breede, il fit l'acquisition d'une charrette, sur laquelle il plaça sa cuisine et son office; puis il acheta plusieurs bœufs et un coq, dont il comptait faire un réveille-matin. En effet, cet oiseau s'habitua bien vite à dormir sur la tente de notre voyageur et sur son chariot; il annonçait régulièrement à toute la caravane le lever de l'aurore; il s'apprivoisa tellement, qu'il ne quittait jamais les environs du camp; si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours. Quelquefois il était poursuivi par de petits quadrupèdes du genre des fouines ou des belettes; alors on le voyait, moitié courant, moitié volant, battre en retraite vers le camp et crier de toute sa force; un homme ou un des chiens s'empressait d'aller à son secours. Un autre animal, dont Le Vaillant tirait des services plus essentiels encore, était un babouin, espèce de singe très-commune au Cap; il l'avait dressé à lui obéir au moindre signal, et en avait fait le dégustateur et la sentinelle de la troupe. Lorsqu'on trouvait des fruits ou des racines inconnus aux Hottentots, il n'était permis d'y toucher qu'après Keés; si ce singe les rejetait, on les jugeait ou désagréables ou dangereux, et on les abandonnait. Keés était en outre d'une vigilance sans égale; soit de jour, soit de nuit, le moindre bruit le réveillait à l'instant. Par ses cris et ses gestes de frayeur, on était toujours averti de l'approche de l'ennemi, avant même que les chiens s'en doutassent. Dans la marche, lorsqu'il se trouvait fatigué, il montait sur un de ces animaux qui avaient la constance de le porter des heures entières.

Pendant que l'expédition continuait à s'avancer vers l'est, sur une ligne parallèle au rivage, les pluies survinrent et tombèrent bientôt avec une telle violence que les torrents débordés dévastaient et entraînaient tout sur leur passage. Réduit avec ses hommes à chercher un refuge dans les arbres creux, pour ne pas périr dans l'inondation, Le Vaillant ne put plus chasser, et il s'estima heureux, pour ne pas mourir de faim de trouver le cadavre d'un buffle qui s'était noyé. A la fin de mars, les pluies se ralentirent et les torrents disparurent. Le Vaillant s'empressa de faire transporter son camp au lieu enchanteur de Pampoen-Kraal; mais les fatigues qu'il avait éprouvées lui occasionnèrent une fièvre ardente; il se saigna alors et se soigna lui-même; la diète, le repos et surtout son heureuse constitution amenèrent au bout de quelques jours un complet rétablissement; il reprit sa vie aventureuse, ne craignant pas de s'avancer dans le pays des Cafres, malgré la haine que ces naturels portaient aux Européens leurs oppresseurs, et commença la chasse des grands animaux de l'Afrique. Deux

Digitized by Google

aigles, puis quatre ou cinq éléphants tombèrent sous ses coups. « Un matin, dit l'infatigable chasseur, je m'étais mis sur la piste d'une troupe d'éléphants et je ne fus pas obligé de courir bien loin ; car du haut d'une colline, à la lisière d'un bois, j'en aperçus quatre dans de fortes broussailles ; je fis en sorte de n'en pas être éventé ; et, m'approchant avec précaution, je me donnai le plaisir de les considérer à mon aise, pendant plus d'une demi-heure ; ils étaient occupés à manger les extrémités des buissons. Avant de les prendre, ils les frappaient de trois ou quatre coups de trompe ; c'était, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres insectes. Après ce préliminaire, ils formaient toujours avec la trompe, un faisceau de toutes les branches qu'elle pouvait entourer, et, le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, sans le broyer beaucoup ils l'avalaient. Je remarquai qu'ils donnaient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, et qu'ils étaient en outre très-friands d'un fruit jaune qu'on nomme cerisier dans le pays. Lorsque j'eus suffisamment examiné leur manége, je tirai à la tête de celui qui se trouvait le plus près de moi, et en moins de dix minutes, je mis les trois autres à terre. »

Ces exploits de chasse avaient pour théâtre un pays que Le Vaillant appelle *Auteniquois*. Il passa de cette région dans celle qu'habitent les Gonaquois, peuple intermédiaire entre les Hottentots et les Cafres, et qui participe à la supériorité physique de ces derniers. Ce fut chez eux qu'il fit la rencontre d'une jeune fille dont il changea le nom sauvage en celui plus doux de *Narina*, qui, en langage hottentot, signifie fleur. Cet épisode de la vie du voyageur n'est pas sans charme : isolé de toutes ses affections sur cette terre lointaine, il ne reste pas insensible aux grâces naïves de cette jeune sauvage, puis, après quelques jours de douce intimité, de tendres attentions, obéissant à la destinée du voyageur, il plie sa tente, et laisse dans cette région sauvage un peu de son cœur.

Comme les Hottentotes, les Gonaquoises ont, en partage, les soins du ménage et les travaux pénibles de la terre. On voit souvent ces femmes vaquer à leurs occupations portant sur leur dos un jeune enfant fixé et soutenu dans cette position par des courroies, de temps en temps, elles le tournent et l'attirent de côté pour l'allaiter. « Quand ces femmes ne sont plus toutes jeunes, dit Le Vaillant, et lorsqu'elles ont eu déjà plusieurs enfants, elles ne déplacent pas le marmot, mais lui passant la mamelle par-dessous le bras, ou la lui donnent par-dessous l'épaule ; l'enfant satisfait cesse de pleurer, et la nourrice continue ses occupations. » Ce témoignage est une preuve de la façon hideuse dont se déforme avec l'âge le corps des Hottentotes.

Du pays des Gonaquois, Le Vaillant passa chez les Cafres, où ses observations confirment ce que nous avons dit de ce peuple d'après les autres voyageurs. Ce fut dans ce pays qu'il eut pour la première fois le spectacle d'une émigration de sauterelles.

« Elles voyageaient en si grand nombre, dit-il, que l'air en était réellement obscurci ; elles ne s'élevaient pas beaucoup au-dessus de nos têtes, mais elles

Digitized by Google

formaient une colonne qui pouvait occuper deux à trois milles en largeur, et, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon était tellement serré, qu'il en tombait comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés; mon Keés les croquait à plaisir, en même temps qu'il en faisait provision. »

Laissant derrière lui le campement des Cafres, Le Vaillant aperçut dans le nord-ouest les hautes montagnes de Sneeuw-Bergen qui, bien que l'on fût dans la saison des plus fortes chaleurs, conservaient encore de la neige dans les anfractuosités et les enfoncements les plus rapprochés de leurs sommets. Il parcourut, autant que les précautions qu'il avait à prendre pour sa sûreté le lui permettaient, les rameaux de ces montagnes où s'étaient réfugiées des hordes de Hottentots pour éviter les vexations des colons hollandais; ensuite il marcha au sud-ouest, et le 3 février 1783, entra dans les plaines arides du Karrô; il souffrit beaucoup du manque d'eau et de la chaleur; le 2 avril il était de retour au Cap après une absence de seize mois.

Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les environs de la ville, et augmenta considérablement ses collections. Enfin, il reprit son ancien projet de traverser toute l'Afrique du sud au nord, et se remit en route le 15 juin 1784; il avait avec lui dix-neuf personnes, y compris Klaas, le plus fidèle et le plus dévoué de ses serviteurs pendant son premier voyage; plus cinquante-deux bœufs pour les attelages, les relais et les bagages, trois vaches à lait, un bouc et dix chèvres, trois chevaux et treize chiens; enfin, Keés compléta la troupe.

Lorsque l'on fut parvenu à la rivière des Éléphants, elle était débordée. Le Vaillant ne savait pas nager; il s'assit sur un arbre attaché à des cordes que deux forts nageurs tiraient après eux; ce ne fut pas sans peine qu'il atteignit ainsi la rive opposée. On avança vers le nord; les bœufs étaient très-affaiblis par la mauvaise nourriture, et deux, en allant boire, avaient péri, entraînés par les eaux. Le pays n'offrait qu'une surface aride et brûlée; on ne trouvait au lieu d'eau qu'une boue humide; le nombre des bestiaux diminua rapidement, et les souffrances de la soif éprouvèrent cruellement Le Vaillant lui-même et tous ses serviteurs : « Partout autour de nous régnait une aridité affreuse dont rien ne m'annonçait le terme. A l'ouest, était une plaine immense qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offrait à perte de vue qu'une longue nappe de terre desséchée, sur laquelle perçaient, de loin en loin, quelques plantes grasses et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées bordaient tristement l'horizon; de tous côtés enfin régnaient l'abandon, le silence et le néant. » En vain le voyageur interrogeait-il le vol des gélinottes, qu'il savait par expérience, se rendre régulièrement deux fois par jour à l'eau pour s'y désaltérer et pour s'y baigner; ces oiseaux passaient à une prodigieuse hauteur, leur course n'avait rien de précis, ils allaient du nord au sud, du sud au nord, et il n'était possible de rien conjecturer de leur vol. Un moment

Digitized by Google

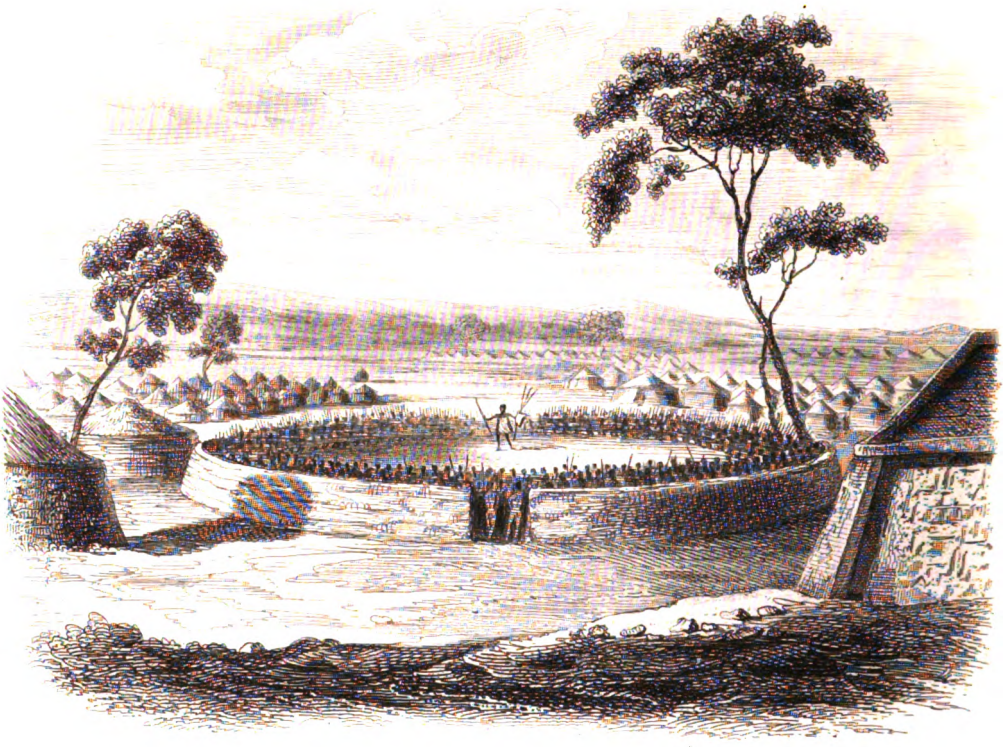
les éclairs brillèrent dans le ciel, les nuages s'amoncelèrent, mais le vent d'est emporta l'orage dans le lointain. Alors les hommes découragés s'étendirent sur le sol desséché. Les bœufs s'affaissèrent; les provisions de ces pauvres animaux étaient épuisées; une longue et douloureuse agonie commença pour eux. Le Vaillant les vit expirer un à un sans pouvoir les secourir; leur perte le contraignait à abandonner son troisième et dernier chariot dans le désert. Dans cette cruelle extrémité il tint conseil avec ses Hottentots; il était d'avis de distribuer entre eux ses munitions, de disperser sa troupe et de laisser à chacun la liberté de retourner sur la rivière des Éléphants. Ce fut dans ce moment de cruelle angoisse que ces braves gens lui prouvèrent la vivacité de leur attachement. Ils refusèrent de l'abandonner, lui promirent de suivre sa fortune et l'engagèrent à marcher en avant. A peine cette résolution venait d'être prise qu'un orage éclata sur eux et leur versa des torrents de pluie; ils se ranimèrent et se mirent en marche; leur courage ne tarda pas à être récompensé; l'un d'eux reconnut la trace du campement de deux colons métis auxquels Le Vaillant était puissamment recommandé, et deux jours plus tard, la troupe exténuée, accablée de fatigues, mais complète encore, reçut tous le secours qu'elle pouvait espérer; les colons mirent à la disposition du voyageur toutes les ressources pour ramener ses chariots abandonnés et ses bagages, et Le Vaillant put même sauver treize bœufs, deux chevaux et la plupart de ses chèvres du désastre qui l'avait frappé.

A la généreuse hospitalité de Klaas et de Pieet Baster, tel était le nom des deux colons, fils d'un Hollandais et d'une Hottentote, dont la rencontre avait sauvé Le Vaillant, succéda celle de leur père Van-der-Westhuysen, bon vieillard qui expiait durement dans son intérieur la faute qu'il avait commise vingt et quelques années auparavant de remplacer sa Hottentote par une femme blanche de prétendue origine française; celle-ci lui avait donné quatre nouveaux enfants, deux fils et deux filles, mais elle avait fait proscrire les enfants du premier lit, et tyrannisait à sa fantaisie le vieillard. Le Vaillant se rendit, sous la conduite de l'un des jeunes gens, au pays montagneux de Camis, pour acheter de nouveaux attelages, et il ne fut pas médiocrement surpris de souffrir pendant une nuit, d'un froid extrêmement vif, et de voir le matin plusieurs pouces de neige à terre. Ce pays, qui est situé à l'extrémité méridionale de la région habitée par les petits Namaquois, au sud de la rivière Orange, lui sembla le lieu le plus élevé de l'Afrique méridionale.

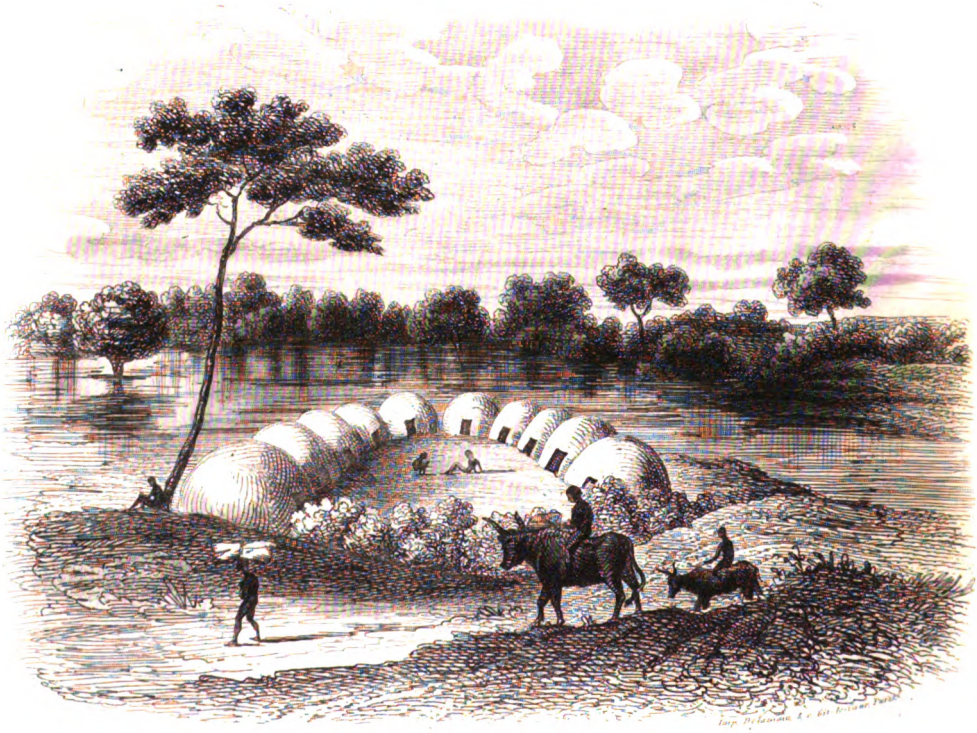
Une marche de quelques semaines mena notre voyageur au milieu de ces tribus de Namaquois qu'il n'avait pas encore visitées. Dans toutes les courses dont nous venons de reproduire une rapide esquisse, Le Vaillant avait fait tomber sous ses balles bien des éléphants, il avait rencontré deux fois des girafes, mais malgré tout son désir d'abattre un de ces grands animaux, il n'y était pas encore parvenu. C'était dans le pays des Namaquois que cette bonne fortune attendait notre voyageur : « Je m'étais mis en chasse aux premiers rayons du soleil. Après

Digitized by Google

Digitized by Google



GRAND CONSEIL DES MATELHAPIS.



KRAAL CORANNA.

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

quelques heures de marche, nous aperçûmes au détour d'une colline sept girafes qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble; la septième coupée par mes chiens s'écarta d'un autre côté. Je la suivis à toute bride, mais malgré les efforts de mon cheval, elle gagna bientôt tellement sur moi, qu'en tournant un monticule elle disparut à ma vue, et je renonçai à la poursuivre. Mes chiens qui n'avaient pas perdu courage ne tardèrent pas à l'atteindre; bientôt même, ils la joignirent de si près qu'elle fut obligée de s'arrêter pour se défendre. Du lieu où j'étais, je les entendais donner de la voix de toutes leurs forces; ces voix me paraissaient venir toujours du même endroit, j'en conjecturai que l'animal était quelque part acculé par eux, et aussitôt je piquai de ce côté. J'eus à peine tourné la butte que je l'aperçus, entouré des chiens, et tâchant par de fortes ruades de les écarter. Il ne m'en coûta que de mettre pied à terre, d'un coup de carabine je la renversai. »

Cette girafe qui, il y a soixante-dix ans fuyait devant la meute de notre chasseur et tombait d'un coup de sa carabine au pays des petits Namaquois, chacun de nous a pu voir sa dépouille conservée dans le musée de Paris, où Le Vaillant envoya sa peau préparée avec un soin extrême, car c'était un glorieux trophée : la girafe était à cette époque peu connue encore des Européens, et des fables étaient accréditées sur son compte, même parmi les naturalistes. Celle que Le Vaillant abattit a seize pieds quatre pouces, du sabot à l'extrémité de son bois, et sept de longueur, de la queue à la poitrine.

Au delà du fleuve Orange, Le Vaillant visita les grands Namaquois, puis il se trouva dans la tribu des Koraquois, au milieu de laquelle un grand débat s'était ému par suite de la mort de son chef; la discorde ensanglantait chaque jour leur kraal; il y avait le parti des hommes et le parti des femmes, et le parti d'un membre de la tribu qui, ayant été nommé chef, n'avait pas cru devoir accepter ce titre. Les pauvres Koraquois las de ces longs démêlés, vinrent à Le Vaillant comme à un bon génie qui leur était envoyé, et le conjurèrent de leur donner un chef. Il prit d'adroites informations pour savoir qui était le guerrier le plus considéré de la tribu, et le nomma chef comme par une inspiration divine; puis, afin de rehausser cette dignité par la pompe et l'éclat du luxe, il lui mit sur la tête un somptueux bonnet de grenadier dont le poil était hérissé, dont la plaque en cuivre représentait le lion de Hollande armé du sabre et des sept flèches; à la ceinture, il lui attacha un collier de gros grains de rassade, aux bras des bracelets de fil de laiton, au cou un collier soutenant un cadenas de cuivre que la perte de la clef rendait inutile; et il créa ainsi le chef le plus puissant et le plus considéré parmi toutes les tribus de Hottentots.

Pour récompenser cet homme divin qui dans son court passage au milieu d'eux assurait pour longtemps leur bonheur, les Koraquois reconnaissants n'épargnèrent pas leur bétail, puis ils conduisirent le voyageur à la chasse du rhinocéros. C'était en effet la satisfaction la plus vive qu'ils pussent lui donner. Deux de ces animaux étaient arrêtés à quelque distance du camp au milieu de la plaine,

Digitized by Google

tous les chasseurs armés de leur fusil et accompagnés de deux chiens très-forts accompagnèrent Le Vaillant. « L'un d'eux était beaucoup plus gros que l'autre; je les crus mâle et femelle; du reste immobiles ils portaient le nez au vent; c'est la coutume de ces animaux lorsqu'ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis par l'odorat des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors, ils détournent de temps en temps la tête, pour jeter un coup d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté.

« Déjà nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, et je donnais en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me pria de le laisser seul attaquer les deux bêtes comme *békruyper*. La chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe; pour se mettre à portée d'attaquer certains animaux farouches, il faut approcher d'eux sans être aperçu, et l'on n'y parvient qu'en se traînant sur le ventre. Les gens qui ont ce talent s'appellent *bekruyper*, traîneurs.

« Comme l'offre de Jonker ne nous empêchait pas d'accomplir nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussirait pas, elle ne nuisait aucunement à notre attaque générale, je le laissai faire; il se mit tout nu, et partit en emportant son fusil et en rampant sur le ventre comme un serpent.

« Pendant ce temps, j'indiquai à mes chasseurs les différents postes qu'ils devaient occuper. Ils s'y rendirent par des détours, chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi je restai au lieu où je me trouvais, avec deux Hottentots dont un gardait mon cheval, tandis que l'autre tenait les chiens; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson. J'avais en main une de ces lorgnettes de spectacle qui souvent m'avaient servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étaient changés! En ce moment, elle rapprochait de moi deux monstres épouvantables qui parfois tournaient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvements d'observation et de crainte commencèrent à devenir fréquents; et je craignais qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens qui, les ayant aperçus faisaient tous leurs efforts pour échapper à leur gardien, et pour s'élancer contre eux.

« Jonker, de son côté, avançait, quoique lentement, ayant toujours les yeux fixés sur les deux animaux. Les voyait-il tourner la tête, à l'instant il restait immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche, et moi-même j'y étais trompé. Son traînage, avec toutes ses interruptions dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formait un buisson et qui se trouvait à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jeté les yeux de tous côtés pour voir si les camarades étaient à leur poste, il se prépara à tirer. Pendant tout le temps de sa marche rampante, je l'avais suivi de l'œil, et à mesure qu'il avançait, j'avais senti mon cœur palpiter inovlontairement. Mais les palpitations redoublèrent quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un d'eux. Que n'aurais-je pas donné dans cet instant, pour être à la

Digitized by Google

place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux ! J'attendais dans la plus vive impatience, que le coup de Jonker partît, et je ne concevais pas ce qui l'empêchait de tirer ; mais un Hottentot qui était à mes côtés, et qui, à la vue simple, le distinguait aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que, si Jonker ne tirait point, c'est qu'il attendait qu'un des rhinocéros se détournât pour l'ajuster à la tête, s'il était possible, et qu'au premier mouvement qu'ils feraient, j'entendrais le coup.

« En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, il courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit était parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir, et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandait sur tout mon corps ; mon cœur battait si fort que cela m'ôtait la respiration ; je m'attendais à voir les deux montres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker, et le mettre en pièces ; mais il s'était couché le ventre contre terre, la ruse lui réussit parfaitement ; ils passèrent près de lui sans l'apercevoir, et vinrent droit à moi.

« Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais les chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avaient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux. A cette vue, les rhinocéros firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essuyèrent un nouveau coup de feu de l'un des chasseurs ; puis dans une troisième où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelaient à outrance, ce qui accroissait encore leur rage. Ils détachaient contre eux des ruades terribles ; ils labouraient la plaine avec leurs cornes, y creusaient des sillons de sept à huit pouces de profondeur, et lançaient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

« Pendant ce temps, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyaient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout à coup le mâle s'arrêta, et, cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivait, la femelle se détacha de lui et gagna le large. Je m'applaudis beaucoup de cette fuite qui nous devenait très-favorable : il est certain que malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que, sans mes chiens, nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restait. Les traces de sang qu'il laissait sur son passage nous annonçaient qu'il avait reçu plus d'une blessure ; il n'en mettait que plus de rage à se défendre.

« Cependant, après quelque temps d'une attaque forcenée, il battit en retraite et parut vouloir gagner quelque buisson, probablement pour s'y appuyer et pour ne plus être harcelé que par-devant. Je devinai sa ruse, et, dans le dessein

Digitized by Google

de le prévenir, je me jetai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi, de s'y porter aussi. Il n'était plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis le visant tous trois en même temps, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois; il tomba pour ne plus se relever. Je m'approchai de l'animal pour l'examiner et le mesurer; sa hauteur était de sept pieds cinq pouces, et sa longueur, depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de onze pieds six pouces; sa petite corne était d'un tiers plus courte que l'autre; celle-ci avait dix-neuf pouces; mais ce qui me surprit, ce fut de voir que cette arme si redoutable, avec laquelle il sillonnait profondément la terre, et lançait au loin des pierres fort grosses, n'était point implantée dans les os de la tête, qu'elle ne tenait qu'à la peau, et qu'en remuant cette peau je la faisais mouvoir comme elle.

« La chair de notre rhinocéros, moins agréable que celle de l'hippopotame, mais supérieure à celle de l'éléphant, nous fournit à tous une nourriture abondante jusqu'au jour où nous songeâmes à pénétrer plus avant encore dans le pays. »

En continuant à avancer, ainsi que Le Vaillant le désirait, malgré les inquiétudes de ses compagnons pour le retour, on rencontra les Kabobiquas, dans une contrée aride où étaient creusés, à défaut de rivières, des puits profonds qui ne donnaient pas toujours de l'eau; la tribu était alors obligée de s'expatrier et d'aller beaucoup plus loin chercher des rivières. En quittant le pays des Kabobiquas dont quelques-uns se distinguent des autres, dit Le Vaillant, par l'habitude qu'ils ont de porter des sandales, les Hottentots s'effrayèrent à l'idée d'entrer sur le territoire des Houzouanas, peuple redouté entre tous ceux de cette contrée. Cependant leur affection pour leur maître prévalut sur leurs craintes, et malgré la réputation de férocité de ces naturels, Le Vaillant parvint à former avec eux des relations amicales; il les accoutuma par des petits présents à venir dans son camp, et obtint d'eux qu'ils le conduisissent jusqu'à la rivière de Karoun. Ces hommes sont, au dire du voyageur, sobres, agiles, actifs et fidèles; ils sont plus petits et moins noirs que les Hottentots, et on les distingue par le nom de Hottentots chinois.

Il fut impossible à Le Vaillant de déterminer ses compagnons à s'avancer au delà du Karoun. Il retourna donc au fleuve Orange, d'où après quelques excursions chez les diverses peuplades, il regagna le Cap. Il était parvenu au vingt-cinquième degré de latitude, et chacun des deux voyages qu'il avait accomplis, avec tant de profit pour la géographie et l'histoire naturelle, avait duré seize mois [1].

1. Le Vaillant, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance*, Paris 1790; second voyage de 1793 à 1795. Paris 1796. — *Abrégé du Voyage* de Le Vaillant, Paris, chez Hachette, 1853.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVII

COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — ÉMIGRATIONS DES BOERS. GUERRE DES CAFRES. — CAPTOWN.

Ce fut en 1486 que le Portugais Barthélemy Diaz doubla le premier le cap de Bonne-Espérance sans l'apercevoir. Battu par des vents impétueux, il passa, en s'avançant vers l'E., à la vue d'une baie qu'il nomma *dos Vaqueros* (des Vachers), à cause du grand nombre de troupeaux qu'il vit sur la côte : il avait alors dépassé le cap de quarante lieues. Quand son escadre, réduite à deux vaisseaux, arriva devant les petites îles situées devant la baie d'Algoa, les équipages murmurèrent et demandèrent à s'en retourner parce que les vivres étaient épuisées. Diaz réussit par ses exhortations à leur faire poursuivre leur route vingt-cinq lieues plus loin. Les Portugais atteignirent ainsi l'embouchure d'un fleuve qu'ils nommèrent *Rio-do-Infante*, aujourd'hui le Groote-vis-River. On peut s'imaginer quelle fut la joie et la surprise de Diaz et de ses compagnons, lorsqu'à leur retour, ils aperçurent vers l'ouest, au milieu d'une tourmente affreuse, le promontoire qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils y élevèrent une croix et dédièrent cette terre à saint Philippe.

Après avoir déterminé la position du cap, et reconnu les baies et les ports qui l'avoisinent, le navigateur poursuivit sa route vers le Portugal. Dans le récit qu'il fit de son voyage au roi Jean II, il s'étendit beaucoup sur les difficultés qu'il avait eu à surmonter pour doubler le promontoire, et dit qu'il l'avait, en conséquence, appelé *Cabo tormentoso*, Cap des tempêtes; mais le roi, persuadé que le passage de ce cap devait ouvrir la route des Indes, le nomma cap de Bonne-Espérance, dénomination qui depuis a été adoptée par toutes les nations. Dans leurs fréquents voyages aux Indes, les Portugais s'arrêtaient au cap de Bonne-Espérance, mais ils n'y formèrent point d'établissement permanent.

En 1600, les Hollandais, dont le commerce des Indes n'était encore que fort peu développé, fondèrent une station au Cap, afin de renouveler les vivres de ceux de leurs navires qui y passaient; mais ce ne fut qu'en 1652 que, sous la conduite de Van-Riebek, ils y bâtirent une ville, et commencèrent à étendre leurs conquêtes dans l'intérieur. Les Hottentots ne leur opposèrent pas de résistance, et la colonie fournie d'abord uniquement de Hollandais, s'accrut d'un grand nombre de Français qui avaient fui leur patrie après la révocation de l'Édit de Nantes; quelques Allemands se joignirent à eux et la colonie prospéra, grâce à la prudence du gouverneur qui eut soin d'interdire aux *Boers*, nom hollandais du paysan fermier, de reculer les limites de la colonie, et de s'avancer trop loin sur la côte orientale, dans la région habitée par les Cafres. En 1795, les Anglais prirent possession du Cap; la paix d'Amiens restitua cette colonie à ses

Digitized by Google

maîtres primitifs en 1802, puis les Anglais s'en emparèrent de nouveau en 1806, et ils la conservèrent en vertu des traités de 1814. De ce moment commença pour les Boers, qui cultivaient en paix le territoire colonisé depuis deux cents ans par leurs ancêtres, une période d'oppression et d'intolérable misère; une ordonnance contre laquelle ils réclamèrent vainement, leur contesta la propriété de leurs terrains, déclara qu'ils les possédaient à titre de rentes, et leur enjoignit de renouveler leurs baux. Lorsque las d'appeler auprès du parlement de cette décision inique, ils se résignèrent à subir les conséquences de l'ordonnance, et se présentèrent pour remplir les formalités prescrites, des contestations et des difficultés sans nombre leur furent encore opposées; de nouveaux griefs ne tardèrent pas à s'ajouter à ce juste motif d'irritation, et les Boers, las d'une oppression à laquelle ils ne voyaient ni terme ni mesure, se déterminèrent à quitter le pays qu'ils avaient habité si longtemps et à fonder plus loin, sur un sol libre, une colonie nouvelle.

Le territoire auquel la magnifique baie de Port-Natal a donné son nom fixa le choix des émigrants; et dès la fin de 1835, ils commencèrent à se diriger vers cette terre nouvelle, traversant les tribus Griquas et Bechuanas par convois de quarante à cinquante vagons, emportant toutes leurs richesses mobilières, et, selon l'usage adopté pour cette vie nomade, se fortifiant chaque soir au milieu de leurs chariots enlacés. Ce fut à ce moment, où les malheureux Hollandais espéraient trouver enfin la tranquillité, et fonder un nouvel établissement à l'abri de l'oppression, que de plus terribles calamités vinrent fondre sur eux.

Parmi les Cafres, les Amazoulous ont une réputation de férocité et de perfidie qui n'est pas commune à toutes les tribus. Ces sauvages habitaient alors le territoire de Port-Natal; ils se montrèrent hospitaliers et bienveillants à l'égard des nouveaux venus et les engagèrent même à une conférence dans laquelle ils devaient leur céder Port-Natal, en vertu d'un acte régulier; les Boers s'y rendirent sans défiance avec leur chef, et six cent seize d'entre eux furent massacrés; puis une armée de sept mille Cafres se jeta sur leur camp gardé seulement par trois cent cinquante hommes armés. Malgré cette énorme disproportion, et les désavantages de la position, les Boers, adroits tireurs, et résolus à défendre leurs familles et leurs biens jusqu'à la mort, eurent raison de leurs adversaires, armés seulement de zagaies et de massues. Alors commença une série de scènes de désolation et de carnage; les représailles sanglantes se succédèrent entre les Européens et les indigènes qui, à plusieurs reprises, dans les succès qu'ils obtinrent, montrèrent la plus infâme cruauté. L'établissement naissant de Port-Natal fut envahi par les Amazoulous, et tous ses habitants furent contraints de se réfugier sur un bâtiment qui se trouvait dans le port, pour échapper au massacre. Ces épouvantables hostilités se prolongèrent pendant les années 1838, 1839 et 1840; mais enfin, les Boers remportèrent un avantage signalé; en décembre 1839, ils livrèrent un grand combat aux Amazoulous qui, cette fois, bien que joignant à leurs armes habituelles l'usage des fusils tombés en leur pouvoir,

Digitized by Google

n'en furent pas moins complétement battus; ils perdirent plus de trois mille hommes pendant la bataille, et tous ceux d'entre eux qui furent surpris par les Hollandais dans les retraites où ils avaient cherché un refuge, furent exterminés. Dans une dernière expédition ou *commando* qui eut lieu au mois de janvier de l'année suivante, les Boers achevèrent cette guerre funeste et parvinrent à repousser leurs ennemis dans le nord, au delà de leurs frontières, et à se débarrasser de leur redoutable voisinage. La possession de Port-Natal ne leur fut plus contestée par les Cafres.

Ce territoire conquis au prix de tant de sang et de sacrifices, les Boers ne purent encore s'y établir sans retrouver la persécution de leurs anciens oppresseurs; à la guerre des Cafres succéda la guerre avec les Anglais, qui alléguaient des droits de propriété et de juridiction sur Port-Natal, en vertu de l'abandon fait par la Hollande à l'Angleterre, de toutes ses possessions dans l'Afrique méridionale. Les courageux Hollandais contestèrent les prétendus droits de l'Angleterre sur un établissement qui n'existait pas lors de la cession de l'Afrique faite en 1814 par la Hollande, et opposèrent la résistance armée à l'invasion d'un corps de troupes envoyé au Cap par le gouverneur. Ils remportèrent au début des hostilités un avantage notable, et prirent aux Anglais toute leur artillerie; mais des renforts arrivèrent bientôt à leurs ennemis en nombre assez considérable pour rendre la lutte impossible; les Cafres, provoqués par le commandant anglais à s'emparer des chevaux et des troupeaux des boers, se jetèrent de nouveau sur le territoire hollandais, et les malheureux fermiers, traqués de toutes parts, se trouvant dans l'impossibilité de résister plus longtemps, se déterminèrent à accepter les conditions qui leur étaient imposées. Leur acte de soumission, 15 juillet 1842, impliquait: remise immédiate des prisonniers faits sur l'armée anglaise, reddition de toute leur artillerie, restitution de tous les biens et troupeaux qu'ils avaient pris aux sujets ou aux amis du gouvernement anglais. A ces conditions, on leur promettait protection contre les Amazoulous, si jamais ils envahissaient encore la colonie, et obtenaient une amnistie dont furent cependant exceptés quatre des chefs appelés par les Anglais *rebelles;* rebelles pour avoir émigré, pour s'être établis dans un pays libre de l'occupation anglaise, pour n'avoir pas voulu, à première réquisition, reconnaître l'autorité dont ils avaient fui les rigueurs injustes. Tant d'acharnement dans la persécution a déterminé une émigration nouvelle au delà de Port-Natal; des Boers, franchissant la chaîne des monts Quathlambènes, se sont répandus au nombre de douze à quinze mille entre Port-Natal, le fleuve Orange et Waal-Rivier, et jusque sur le 25e degré de latitude, où expire la domination britannique; et ne pouvant mener en paix la vie laborieuse de leurs pères, ils ont transporté dans la vie nomade, au milieu des tribus noires, les vertus patientes et l'opiniâtre énergie qui distinguent leur race.

Délivrés des Boers contre lesquels on ne s'explique pas leur acharnement, les Anglais se trouvèrent en face d'un véritable ennemi. Déjà, en 1834 et 1835, ils

Digitized by Google

avaient eu à combattre la tribu cafre des Gaïkas. A la suite de ce premier soulèvement, le gouverneur, sir Benjamin d'Urban, recula les frontières de la colonie, annexa aux possessions anglaises le territoire compris entre la rivière aux Poissons et le Grand-Kei ou Keis-Kamma, établit sur le premier de ces cours d'eau une ligne de stations militaires, et répandit dans ce pays une population indigène dévouée aux intérêts de la colonie, telle que les Hottentots et les Fingous, race qui résulte du mélange des peuples indigènes qui furent écrasés par les Cafres, lorsque ceux-ci envahirent le littoral du sud-est de l'Afrique. Par suite des discussions auxquelles cette mesure utile et énergique donna lieu, et des scrupules excités dans le parti philanthropique à Londres, par l'occupation prétendue illégale d'un territoire cafre, la ligne de défense établie par M. d'Urban fut abandonnée. Dans cet acte, résultat de l'impéritie politique, les Cafres virent de la faiblesse, et ils crurent le moment de se révolter venu. Cette guerre nouvelle, commencée en 1846, attesta que les Cafres avaient fait des progrès sérieux dans l'art militaire, et qu'ils avaient appris à manier les fusils aussi adroitement que les Européens. Dans plusieurs rencontres, la victoire fut sérieusement disputée, notamment à Burns Hill; les soldats anglais eurent à gravir sous une pluie de balles des hauteurs boisées, derrière lesquelles se tenaient cachés des milliers de Cafres poussant leur cri de guerre : *Izapa! izapa!* (Venez! venez!)

Enfin, battus, chassés, privés de leurs troupeaux malgré une énergique résistance, les Cafres se résignèrent à subir les conditions qui leur furent imposées; leurs chefs, Stock et Dato, vinrent se jeter aux pieds du gouverneur; ils se déclarèrent *fingou*, c'est-à-dire esclaves, se reconnurent déchus de leurs droits, et promirent d'abandonner le pays de leurs pères si on consentait à leur accorder un endroit où ils pussent demeurer en paix. En même temps, ils livrèrent une partie de leurs fusils, et restituèrent le bétail qu'ils avaient enlevé. Malgré cette soumission apparente, la guerre continua sous formes de brigandage et d'assassinats répétés chaque jour. L'un des chefs qui, après s'être soumis, puis révolté de nouveau, était tombé au pouvoir des Anglais dont il avait tout à redouter, confia à sa fille, jeune Cafre, et l'une des plus jolies filles de sa race, le soin d'obtenir son pardon. « Elle vint, dit Mme Ward, femme d'un officier anglais du Cap et historienne de toute cette guerre, et fit cette étrange proposition dans la conscience et l'orgueil de sa beauté. Ses beaux bras croisés sur sa poitrine, elle parla sans hésitation. « Si mon père, disait-elle, est autorisé à rester sur ses domaines, je serai l'équivalent de sa générosité et la garantie de sa bonne foi vis-à-vis des hommes blancs. Je quitterai mon peuple, et je suivrai le colonel; sa case sera la mienne, j'oublierai les miens, et je vivrai pour lui. J'ai bien réfléchi, et ma résolution est inébranlable. » Le colonel Campbell, auquel cette étrange proposition était faite, n'accepta pas l'échange; mais s'il ne rendit pas au chef Macomo ses domaines, du moins il le laissa libre.

Le gouverneur Harry Smith, acheva en 1847 et 1848 la pacification du Cap; celui des chefs qui s'était montré le plus hostile aux Anglais, Pato vint lui-même

Digitized by Google

se présenter au colonel Somerset, commandant des forces militaires, et fit sa soumission en ces termes : « Chassé de rocher en rocher depuis trois mois, je ne suis plus un homme, mais un babouin, car j'ai passé ce temps parmi les singes. Je me suis retiré où la cavalerie ne pouvait m'atteindre, mais le nom redouté de Somerset m'a fait sortir de ma retraite, et je viens te supplier de me tirer des bois. » Puis il parla des misères qu'il avait subies avec ses derniers serviteurs ; souvent, il n'avait pas pu abattre un bœuf pour se nourrir, et quelques-uns de ses hommes avaient été réduits à manger leurs boucliers. Enfin, il offrit, en se soumettant, de livrer ses fusils et ses troupeaux, pourvu qu'on lui laissât les montagnes voisines des tribus Amapondas pour s'y asseoir, c'est-à-dire pour y trouver une retraite. Tout en se soumettant, les chefs Cafres ont conservé le désir de se soulever, aussitôt qu'ils pourront espérer d'être assez nombreux et assez bien armés, pour secouer un joug qui leur semble odieux. En laissant s'exiler les boers, qui surent pendant cent cinquante ans ménager ou contenir les Cafres, la colonie s'est privée de ses meilleurs défenseurs. Les Anglais du cap de Bonne-Espérance ont obtenu en 1852 un gouvernement local pourvu de pouvoirs très-étendus et une constitution très-libérale, mais le danger permanent d'une insurrection de Cafres n'en subsiste pas moins pour eux. L'année même où cette constitution si favorable à leurs intérêts était accordée, les Cafres se révoltaient encore ; par une imprudence inexcusable, le commerce des armes à feu avec les tribus indigènes n'avait pas été prohibé, ou il se faisait en fraude ; des manufacturiers de Manchester et de Liverpool, avaient vendu un nombre considérable d'armes à feu aux Cafres, et ceux-ci étaient devenus d'une adresse extrême dans leur maniement. Il en résulte que les hostilités sont permanentes ; quand elles n'ont pas lieu ouvertement, elles se manifestent par des assassinats ; cette déplorable situation menace de durer longtemps encore, et elle nécessite dans la Cafrerie anglaise, l'entretien de troupes toujours prêtes à combattre. Les Anglais expient cruellement leur conduite injuste à l'égard des fermiers hollandais.

La ville que Van Riebek fonda en 1652 au cap de Bonne-Espérance, a reçu de nombreux agrandissements sous la domination anglaise. Elle est bâtie sur une baie large et profonde, mais peu sûre, surtout lorsque les vents soufflent du sud-est ; un rideau de hautes montagnes qui se dressent à pic la domine ; la plus considérable est celle que les Portugais ont appelée *Tavoa de Cabo*, la Table du Cap ; vu de la mer, son sommet paraît en effet uni comme une table ; toute cette montagne et celles qui l'avoisinent se composent d'énormes fragments de roches de couleurs si variées, qu'elles rappellent la peau tachetée du tigre. Un sentier a été creusé dans la montagne de la Table et il conduit jusqu'au sommet, où un panorama immense se déroule devant les yeux. Quand le vent du sud-est s'élève, un léger nuage apparaît au sommet de la Table, d'autres viennent bientôt s'y joindre, et, en peu d'instants, toute la cime est voilée ; si le vent se déchaîne avec violence, une partie des nuées est précipitée dans la plaine, et une immense

Digitized by Google

tempête enveloppe la ville entière, y fait tourbillonner des colonnes de poussière, et soulève sur la mer d'énormes vagues dont l'écume vient blanchir la grève. Les matelots en passant en vue du Cap ont soin de regarder s'ils ne distinguent pas au sommet de la Table un léger nuage; et quand ils aperçoivent ce précurseur infaillible d'une tourmente, ils disent : « Nous aurons de la besogne, la nappe est mise. » La montagne du Lion séparée de celle de la Table par une vallée profonde et étroite, s'étend jusqu'à l'Océan; elle doit son nom à la multitude de lions auxquels elle servait autrefois de repaire, ou peut-être à sa forme qui, du côté de la mer, représente l'image grossière d'un lion couché et la tête relevée comme s'il guettait sa proie. Une troisième montagne dite du Vent ou du Diable, et séparée de la précédente par un étroit ravin, est celle du sommet de laquelle les vents se précipitent avec le plus de fureur. C'est dans la vallée demi-circulaire formée par ces montagnes, que la ville du Cap, *Captown* a été bâtie.

Cinquante ans environ après le premier établissement des Hollandais, la ville du Cap était encore peu considérable; elle se composait de deux ou trois cents maisons en briques à un seul étage « par précaution contre les vents d'est, dit Kolbe qui la visita en 1705; par la même raison les toits sont en chaume. » Une assez pauvre église, la maison du gouverneur, un hôpital et une caserne, étaient alors ses seuls édifices. Mais dans le cours de ce siècle, elle prit un accroissement considérable, en 1797 sa population dépasssait 18,000 âmes.

Aujourd'hui le nombre de ses habitants est à peu près le même. Une vingtaine de rues se coupent à angles droits, et partagent la ville en quartiers réguliers; les unes montent du rivage à la montagne de la Table, les autres sont parallèles à la côte. En général elles ne sont pas pavées, mais elles sont ombragées par des allées de grands arbres. Les maisons sont de briques revêtues de chaux et décorées de quelques ornements d'architecture. Devant chaque maison il y a une espèce de plate-forme, élevée d'environ quatre pieds au-dessus de la rue. Les habitants l'appellent *stoep*, et s'y reposent au frais le soir pour causer et pour fumer; les toits sont en terrasse, et l'usage de les blanchir à la chaux donne de loin à la ville un aspect particulier. Les cuisines sont, dans les appartements, les seules pièces qui aient des cheminées, grâce à la douceur habituelle de la température; et on construit les plafonds élevés pour entretenir la fraîcheur dans les demeures pendant l'été. Des hommes de toutes les nations habitent la ville du Cap; ce sont des Hollandais, des Anglais, des Français, des Hottentots, des Malgaches et surtout des Malais. Les Hollandais sont propriétaires et agronomes, les Anglais sont négociants, ou remplissent les fonctions administratives et occupent les postes du gouvernement; les Malais, race intelligente et active, se partagent les professions manuelles, servent de domestiques, et font le petit commerce. Plusieurs parviennent à force de patience et d'économie à amasser un pécule assez considérable, mais ils ont de graves défauts, par exemple ils sont irascibles et vindicatifs, au point de ne reculer devant aucun crime pour assouvir leur vengeance.

Digitized by Google

La maison du gouvernement est située dans un parc assez étendu, qui offre sous ses ombrages une agréable promenade pendant la chaleur du jour. Un grand édifice sert d'hôtel de ville et c'est sur la place au milieu de laquelle il s'élève que se tient le marché aux fruits et aux légumes. Chaque matin à la pointe du jour, les paysans qui ont laissé leurs chariots et leurs attelages à *Zout-River*, rivière de sel, où les bœufs trouvent en abondaece une pâture qui leur manque dans la ville, apportent les denrées qui servent à son alimentation. Des casernes, un bâtiment de douanes, un assez bel édifice dont la construction a été achevée en 1815 et qui renferme la cour de justice et les bureaux d'administration; enfin une salle de théâtre où les représentations sont rares parce que la ville n'a pas de troupe et qu'il est assez rare qu'il en vienne une de l'Europe, complètent l'ensemble des monuments de Captown.

Les environs de la ville sont agréables, bien cultivés, et les maisons de plaisance qui s'y trouvent disséminées entre les vignes, les plantations et les bosquets, leur donnent un aspect d'aisance et de bien-être. Les fruits d'Europe et du tropique y prospèrent, la vigne surtout. Les ceps qui y furent plantés provenaient de la Bourgogne et des bords du Rhin. Le gouverneur Van-der-Stell (1699-1707), qui eut l'heureuse idée d'introduire la vigne au Cap, donna aux nouveaux vignobles le nom de sa femme Constance, qu'ils ont illustré. Depuis Van-der-Stell, la vaste propriété de Constance a été divisée en trois parties qui chacune forment encore un domaine important; la première, la grande Constance, est la plus considérable, et fournit le vin le plus estimé; la petite Constance a le même terroir, ses produits diffèrent à cause de la culture, ses qualités ne sont guère inférieures; il se trouve même des années où ses vins sont préférés. Le chemin qui conduit du Cap à Constance, est bordé de chaque côté de jolies maisons et de jardins; des bosquets de chênes, de protéas, d'ormes et d'arbrisseaux entourent de tous côtés les habitations du village et le vignoble qui n'apparaît que lorsqu'on a doublé les montagnes.

Placé sur l'autre hémisphère, le Cap, ainsi que toute l'Afrique australe n'a ni les mêmes saisons, ni le même ciel que l'Europe et tout l'hémisphère boréal. Décembre et janvier y sont les mois les plus chauds, juin et juillet les plus froids de l'année. Le soleil échauffe et dessèche le revers septentrional des montagnes, tandis que le versant opposé présente une belle verdure et une végétation vigoureuse. Les plus belles saisons sont l'hiver et le printemps; en été et en automne la sécheresse est à peu près constante, et le long de la côte la verdure disparaît presque complétement. Le climat est salubre, et il y règne peu de maladies locales. Quant au ciel, à la place de la Grande-Ourse, visible seulement pour notre hémisphère, il s'y trouve la constellation de la Croix du Sud, et les belles étoiles de Canopus, Achernar et α et β du Centaure. L'astronome français La Caille a observé le ciel austral, et classé ses astres, dans un voyage de quatre années qu'il fit dans ce but au cap de Bonne-Espérance, de 1750 à 1754; il a déterminé la position de 9,800 étoiles, et distingué ces astres en constellations,

Digitized by Google

auxquelles ont été donnés les noms des instruments qui servent dans les sciences, tels que l'Horloge, la Boussole, le Chevalet, etc. Outre ses travaux astronomiques au Cap, La Caille recueillit dans son journal des observations qui, aujourd'hui encore, ne manquent pas d'exactitude ni d'intérêt sur les mœurs des populations au milieu desquelles il s'était transporté[1].

CHAPITRE LXXXVIII

BENGUELA. — ANGOLA. — CONGO. — LOANGO.

La longue partie du rivage africain qui se trouve située sur la côte occidentale, en face du Mozambique et du Zanguebar et au nord des peuplades Cimbebas et Damaras, porte les noms de Benguela, Angola, Congo et Loango. Le Congo est la plus considérable et la plus importante de ces contrées, ses côtes sont occupées ainsi que celles d'Angola et de Benguela par les comptoirs portugais, et forment une capitainerie générale. Découvertes en 1484, par Diégo Cam, négligées pendant quelques années pour les riches établissements des Indes, elles finirent cependant par attirer les navigateurs qui venaient y faire le commerce de la poudre d'or et surtout la traite des nègres. Quelques voyageurs et des missionnaires s'aventurèrent dans cette contrée, et ajoutèrent aux observations générales que l'on commençait à acquérir, des notions plus positives sur la géographie et les productions des peuples sauvages qui l'habitent. Le premier de tous, est le Portugais Bernard Lopez; il s'efforça d'établir des relations amicales et religieuses entre un roi du Congo et Philippe II, puis le pape, de 1578 à 1585. Le courageux moine échoua dans sa tentative. Quelques années seulement après Lopez, un Anglais, fait prisonnier par les Portugais et conduit au Congo en 1590, y passa un temps assez considérable et publia à son retour en Angleterre une relation de ses aventures. Des missionnaires plus zélés pour la religion, qu'instruits ou même éclairés dans leur foi, visitèrent à leur tour le Congo sans grand profit pour la géographie, ni pour le christianisme dont ils n'enseignaient aux naturels que les pratiques extérieures. Pour trouver des observations véritablement utiles et intéressantes, il faut arriver au Français Degrandpré, que sa profession de capitaine négrier, à une époque où la traite était pratiquée par toutes les nations, mit à même d'étudier les habitudes des peuples du Congo pendant de longues années [2], et à Tuckey officier anglais envoyé dans cette partie de l'Afrique pour remonter le Zaïre, qu'à cette époque plusieurs géographes croyaient être l'embouchure du Niger. Un naturaliste, un botaniste, un

1. La guerre des Cafres, *Rev. Britann.*, 7e série, t. VII. — Émigration des boers, *art du Moniteur*, 7, 18 août 1853.—Journal historique de La Caille pendant son séjour au Cap.— Kolbe, Burchell, etc.

2. *Voy. à la côte occidentale d'Afrique*, en 1786 et 1787, Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

hydrographe, plusieurs officiers et un grand nombre de matelots furent adjoints à Tuckey pour son entreprise ; mais, selon la proportion de mortalité habituelle des expéditions scientifiques en Afrique, les deux tiers des membres de l'expédition succombèrent, les autres retournèrent en Angleterre après avoir remonté le Zaïre dans une longueur de quatre-vingts lieues seulement [1].

Depuis Tuckey, le Français Douville a prétendu avoir visité en 1828, 1829, 1830, le Congo, l'Angola et le Benguela, du 3e degré nord au 13e degré de latitude au sud de l'équateur. Mais bien que cet homme ait un moment surpris par ses récits et la relation qu'il a publiée, la bonne foi de juges instruits et éclairés, il a été reconnu après une vive discussion à laquelle ont pris part les journaux anglais et la *Revue des Deux Mondes* en France, que la vaste région qu'il a décrite reste tout entière à explorer; on suppose qu'il aura eu entre les mains, outre les relations des anciens missionnaires auxquels il fait de manifestes emprunts, quelque vieux manuscrit dont il eût tiré meilleur parti en le publiant tel qu'il l'a trouvé, qu'en cherchant à s'en attribuer le mérite. Son nom n'est pas digne de figurer à côté de ceux des voyageurs qui ont bravé, pour pénétrer dans l'Afrique, tant de dangers et de fatigues, et ses prétendues découvertes au Moloud et au Hokanga ne figurent sur la page blanche de l'Afrique équatoriale, qu'à titre de renseignements vagues et hypothétiques.

Les productions de ce rivage, arrosé par les grands fleuves et les nombreux cours d'eau qui descendent à la mer, sont les mêmes à peu près que celles du Soudan. Les palmiers, le tamarin, l'arbre à beurre, y croissent autour du gigantesque baobab. Les bananes, les limons, l'ananas, le papayer, la courge, sont les fruits délicieux que donne cette terre fécondée à la fois par les débordements des rivières, et par les ardeurs du soleil; enfin les habitants cultivent, au milieu d'autres plantes alimentaires, le maïs, l'igname, et le manioc dont la racine particulièrement commune aux environs de Loanda, donne une sorte de pain agréable et nourrissant. Dans certaines parties du Congo, les indigènes ne réduisent pas cette racine en farine; ils se contentent de la broyer pour la manger ensuite trempée dans l'eau chaude. Quant à la culture de la terre, les habitants du Congo, comme ceux de tous les autres pays de l'Afrique, en abandonnent les soins aux femmes. Celles-ci ne se donnent d'ailleurs pas grand peine; elles n'emploient ni la charrue, ni la bêche; dès que le ciel annonce de la pluie, elles disposent le terrain, c'est-à-dire qu'elles en arrachent les herbes et les racines, puis elles le remuent avec une sorte de truelle légère; en ouvrant d'une main le sillon, de l'autre elles y répandent les semences qu'elles portent dans un sac à leur côté. Cette opération n'est pas sans danger, parce qu'une multitude de scorpions, d'insectes venimeux et de myriapodes de toute espèce sortent de la terre comme par enchantement ; elles se garantissent des piqûres

1. *Narrative of an expédition to explore the river Zaire usually called the Congo, in south Africa*, in 1816, under the direction of captain J. Tuckey, Lond. 1818.

Digitized by Google

par des courroies de cuir disposées le long des jambes, et elles connaissent des plantes dont les sucs ont la vertu de paralyser le venin de ces hideux insectes.

La récolte se fait deux fois l'année, aux mois d'avril et de décembre. Les femmes mettent en tas les différentes espèces de grain, puis, le chef de chaque tribu après avoir pris ce qu'il juge nécessaire à sa subsistance, et mis de côté les semences de la saison suivante, fait le partage du reste entre les habitants de chaque case.

Au nombre des animaux de cette partie de la côte occidentale, on retrouve ceux des autres contrées de l'Afrique ; seulement le lion s'y distingue par sa haute taille ; de plus il n'a pas de crinière, et parmi les espèces nombreuses de singes, on distingue une sorte d'orang-outang, le pongo, dont le voyageur anglais Battel a donné la description suivante : « Les pongos ont les mains, les joues et les oreilles sans poils, à l'exception des sourcils qui sont fort longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps assez velu, le poil n'en est pas fort épais, et sa couleur est brune. La seule partie qui les distingue entièrement de l'homme est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils couchent sur les arbres et se font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits, particulièrement des noix sauvages ; jamais ils ne mangent de chair. L'usage des nègres qui traversent les forêts est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ, les pongos prennent place autour du feu et ne se retirent qu'après qu'il est éteint ; mais, avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y jetant du bois. Ils marchent quelquefois en troupes et tuent les nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, et les incommodent si fort, à coups de poing ou de bâton, qu'ils les contraignent de s'enfuir. On ne prend jamais de pongos en vie, parce qu'ils sont si robustes que dix hommes ne suffiraient pas pour les arrêter. » Le crocodile du Congo est aussi remarquable par une particularité, c'est l'existence sous les aisselles, de glandes contenant une matière semblable au musc par son odeur.

Les cours d'eau qui se jettent dans l'océan Atlantique, du Benguela au Loango, sont très-nombreux ; les deux plus considérables sont le Couanza et le Zaïre ou Couango. Selon une opinion accréditée au Congo même et que le voyageur Lopez nous a le premier transmise, ces deux grands fleuves prendraient leur source dans des lacs situés dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale ; et ces mêmes lacs donneraient, toujours d'après le témoignage des nègres, naissance à d'autres grands fleuves, dont l'un serait le Nil. On le voit, ce n'est pas seulement en Abyssinie et chez les Gallas, qu'on retrouve l'opinion qui fait descendre le fleuve égyptien des régions les plus reculées de l'Afrique. Peut-être ce vaste plateau équinoxial, arrosé par des pluies presque constantes, forme-t-il un réservoir d'où s'échappe la source de la plupart des grands fleuves africains ; dans le prétendu voyage de Douville se trouve mentionné un lac Couffoua dont l'existence

Digitized by Google

a pu lui être révélée par les documents qu'il a mis en usage, ou par la tradition orale des nègres dont il a été longtemps entouré au Brésil.

C'est dans le Matamba, royaume nègre, situé entre le Congo et Angola, que le missionnaire Mirolla qui a longtemps séjourné dans cette région, place, d'après le témoignage des nègres, le lac et les marais d'où s'échappent les sources du Zaïre. Par malheur, cette donnée géographique est défigurée par des fables qui l'accompagnent; ainsi ce religieux raconte que des monstres moitié hommes, moitié poissons, habitent ces eaux, et qu'un missionnaire capucin n'ayant pas voulu croire à cette merveille fut invité par la reine Zingra à assister à une grande pêche; aussitôt les filets jetés, treize de ces monstres apparurent. On en prit un seul qui était une femelle; sa peau était noire, ses cheveux de même couleur étaient très-longs, ainsi que ses ongles. Cet être étrange refusa de rien manger et ne vécut hors de l'eau que vingt-quatre heures. Le Zaïre dont l'embouchure et le cours inférieur ont été soigneusement reconnus par l'expédition du capitaine Tuckey, est extrêmement profond, mais il n'a ni la largeur ni l'impétuosité qu'on lui supposait; ses débordements périodiques n'atteignent pas non plus une grande hauteur. On a conjecturé, d'après quelques irrégularités dans la crue des eaux de ce fleuve, que toutes ses sources ne sont pas situées au sud de l'équateur, et notamment que l'Ogouaï, l'un de ses grands affluents septentrionaux communique avec le Niger. Le Zaïre, à son embouchure, est couvert de mangles, grands arbres dont les racines se développent dans l'eau, et forment sur sa rive septentrionale, un fourré impénétrable qui sert d'asile aux bêtes féroces, et dont le profond silence n'est troublé, à certaines heures du jour, que par le caquetage des perroquets gris qui vivent en troupes immenses dans ces forêts épaisses. A une distance de trente lieues environ de l'embouchure du Zaïre, se trouve la fameuse cataracte de Jellala; c'est une chute d'eau d'environ cent mètres. Les rochers des deux côtés du fleuve sont taillés à pic; au milieu de la cataracte, se trouve un îlot de cinq mètres d'élévation, à peu de distance du rivage. Le Couanza est de même obstrué par de grandes cataractes qui empêchent les bâtiments de la remonter à une distance de plus de soixante lieues dans l'intérieur des terres.

Les populations de toute la côte occidentale présentent entre elles, du Benguela au Loango, de grandes ressemblances physiques; les nègres du Zaïre se distinguent cependant par une couleur un peu moins foncée et légèrement olivâtre; et c'est surtout au Loango que se trouve cette variété d'hommes que les anciens ont connus sous le nom de Ευκαιδίοπες Éthiopiens blancs, et que nous appelons Albinos. Ils ont la peau et les cheveux blancs, les yeux rouges, la vue extrêmement sensible et quelquefois plus forte à la clarté de la lune que pendant le jour. Les Albinos du Loango sont appelés par les naturels *doudos*; ils sont élevés dans les pratiques de la sorcellerie et ne quittent jamais le roi.

Les tribus de cette partie de l'Afrique sont guerrières et se livrent souvent entre elles de sanglantes batailles. On retrouve chez elles une organisation qui

Digitized by Google

rappelle un peu la hiérarchie féodale ; après le *maloua* ou roi, les princes *ngánas* ou *sovás*, se partagent les terres et le pouvoir qui sont ensuite subdivisés entre les simples chefs ou *jagas*. On a longtemps soupçonné les populations du Congo d'anthropophagie, mais cette accusation ne semble pas s'être confirmée. Un fait plus authentique, c'est l'usage que déjà nous avons signalé au Choa et chez les populations gallas, et qui consiste à se faire un trophée des parties sexuelles enlevées à l'ennemi.

Avant l'arrivée des Portugais au Congo, les rois et les grands portaient un costume composé d'un pagne d'étoffe de palmier qui couvre la ceinture et les genoux ; une queue de zèbre leur servait de panache, et une peau de léopard flottait sur leurs épaules. Le peuple portait simplement le costume qu'on lui voit encore : un pagne d'étoffe grossière ; les femmes avaient des pagnes semblables, et de plus les ornements si chers à toutes les négresses : des colliers et des bracelets de métal ou tout au moins de cuir. Aujourd'hui les chefs du Congo ont en partie adopté le costume portugais. Le manteau, le chapeau, les bottines, et les épées les plus longues qu'ils aient pu se procurer, tels sont les objets qui les charment, et contre lesquels ils échangent leurs marchandises les plus précieuses et leurs plus beaux esclaves. Quant aux femmes des principaux chefs et aux souverains, elles ont rejeté avec un dédain profond les ornements d'autrefois, elles n'ont même qu'une estime secondaire pour les plus riches verroteries, et ne se complaisent que sous le voile, le bonnet de velours, s'ornent le cou de chaînes d'or et étudient les modes de la ville de Lisbonne.

Les femmes du peuple sont demeurées fidèles au costume national, et leurs maris, sans doute aussi pour ne pas dégénérer des usages paternels, leur abandonnent, même le grand nombre de ceux qui sont convertis au christianisme, la culture de la terre et tous les travaux pénibles. De plus elles sont offertes aux voyageurs avec la plus extrême complaisance. Les chefs ne se montrent guère moins disposés que le vulgaire à céder leurs femmes. Il est à observer cependant que ce commerce licencieux n'est autorisé qu'à l'égard des blancs ; l'usage veut même que l'adultère entre noirs soit sévèrement puni. Ces populations sauvages n'auraient pas eu tort de conserver la même réserve à l'égard des blancs, car ceux-ci ont introduit chez elles les maladies vénériennes, qui n'étant pas soignées produisent de graves accidents ; tous les voyageurs ont vu un nombre considérable de malheureux affectés de ce terrible mal, et étalant dans leur nudité, les plaies hideuses de leur corps.

Comme les Hottentotes, la plupart des femmes du Congo ont les mamelles pendantes ; on a prétendu que, sur les bords du Zaïre, c'était un agrément, et que les jeunes filles commençaient de bonne heure, en appuyant des bandelettes sur leurs appas à les faire descendre jusqu'au ventre. Les nègres du Congo sont, comme la plupart des autres peuples de l'Afrique, dans l'usage de se frotter le corps de graisse et d'huile de palmier à laquelle la chaleur ne tarde pas à donner une odeur repoussante. La polygamie est au Congo un usage que le chris-

Digitized by Google

tianisme s'est vainement efforcé de détruire; les filles sont achetées de leurs familles au moyen de présents, et dès qu'elles sont mariées, elles deviennent les esclaves de leur époux, qui peut à sa fantaisie les donner ou les vendre; il n'y a d'exception que pour les filles des chefs; il est même interdit à un homme honoré du choix d'une princesse d'avoir aucune autre femme. Degrandpré, dit que les princesses ont le privilége d'épouser qui elles veulent et de changer d'époux à leur fantaisie, sous la condition, cependant, d'en avoir un seul à la fois. Pour que le mortel qui jouit des faveurs exigeantes et jalouses d'une princesse ne voie pas même de femme, et ne soit vu d'aucune d'elles, il sort précédé d'un homme qui joue d'un instrument appelé gomgom et qui annonce à haute voix son passage, et les femmes doivent soigneusement s'écarter de son chemin. Pour adoucir cet état de servitude, on accorde au mari d'une princesse le titre de prince tant que sa femme vit avec lui; s'il est répudié, il rentre dans son premier état; si sa femme meurt avant de s'en être séparée, il garde toute sa vie son rang et ses honneurs. Aussi arrive-t-il souvent, qu'aussitôt après avoir rendu mère sa royale épouse, il l'empoisonne; s'il est accusé, il sollicite une épreuve judiciaire qui est habituellement accordée quand le crime n'est pas manifeste; il tâche de s'en tirer au moyen de présents, et devient tuteur de son fils et régent pendant plusieurs années. La musique, les danses, tous les plaisirs chers aux sauvages sont en usage au Congo comme dans l'Afrique méridionale; les danses y ont semblé aux voyageurs plus lascives, et les instruments de musique ne sont guère perfectionnés[1].

CHAPITRE LXXXIX

SAINT-PHILIPPE DE BENGUELA. — SAINT-PAUL DE LOANDA. — LA TRAITE DES NÈGRES JUSQU'AU XIXe SIÈCLE.

La côte occidentale d'Afrique compte un grand nombre de villages formés par l'agglomération des huttes de leurs habitants indigènes, mais de villes véritables, ils n'ont que celles qui furent fondées par les Portugais, c'est-à-dire Saint-Philippe de Benguela, à l'embouchure de la petite rivière de Cavaco, et Saint-Paul de Loanda à quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Coanza. Saint-Philippe a une baie large et commode très-fréquentée par les bâtiments qui font le commerce des Indes, ou vont au Brésil, et surtout par les négriers. La ville est protégée par un fort bâti en briques durcies au soleil et qui a une garnison d'une centaine de soldats. La population de tout Saint-Philippe ne dépasse pas deux ou trois mille hommes. Relativement à ce petit nombre d'habitants, la ville

1. Walkenaer, *Collection des Voyages* t. XV.— *Univ. Pittor.*, Congo, Loango, Angola et Benguela, par M. Ferd. Hoëfer.

Digitized by Google

a une étendue assez considérable. Ses maisons consistent simplement dans un rez-de-chaussée, quelques-unes, en très-petit nombre, ont un étage. Elles sont bâties en roseaux et en briques sèches. Beaucoup sont abandonnées et tombent en ruines. Les rues sont larges, mal alignées, elles n'ont pas été pavées, et l'herbe qui y croît témoigne du peu d'activité qui règne à l'intérieur. Un obstacle qui a empêché Saint-Philippe, malgré la situation avantageuse que cette ville occupe sur le littoral, de jamais voir sa population s'accroître et son industrie se développer, c'est la privation d'eau; le lit du Cavaco est presque continuellement à sec, les puits qu'on y creuse donnent une eau assez potable, mais ils ont l'inconvénient d'être fort éloignés de la ville, et les sources d'eau qui jaillissent aux environs de Saint-Philippe sont sulfureuses ou salées. A quelques lieues vers le sud, existe un grand étang salant, voisin de la mer, et peu éloigné de mines de soufre. A des époques régulières, ses eaux s'agitent, deviennent très-chaudes, et l'air atteint sur les bords une température si élevée que les habitants sont obligés d'abandonner momentanément leurs maisons; l'évaporation considérable qui accompagne ce phénomène, produit une grande quantité de sel que les indigènes sont chargés de recueillir, mais qui est la propriété du gouvernement portugais.

Saint-Paul de Loanda est plus considérable que Saint-Philippe, et a le titre de capitale des possessions portugaises dans l'Afrique. C'est une jolie ville disposée en amphithéâtre, et défendue par trois forteresses et deux petits forts. Elle a une garnison de deux ou trois cents Européens et d'autant de soldats indigènes. Dans l'intérieur de la ville, les rues sont bien alignées, et les maisons, en pierre ou en briques, construites à la chaux, se composent d'un rez-de-chaussée, servant de magasin, et de deux ou trois étages. Loanda a un hôpital richement doté et bien tenu; cet établissement est d'une triste mais indispensable utilité, car la mortalité des Européens est considérable sur toute cette côte d'Afrique, et bien peu échappent aux fièvres malignes, intermittentes, putrides, et à toutes les affections de ce climat dévorant. L'eau de Loanda est aussi malsaine que celle de Saint-Philippe; on est obligé de la faire venir du Bengo, rivière distante de quelques lieues, et dont le lit vaseux ne fournit presque toute l'année qu'une eau insalubre.

Le commerce de Loanda avec le Portugal, toute la côte africaine, le Brésil et les Indes est assez considérable. Au temps où la traite se faisait ouvertement, les bénéfices de ses principaux marchands d'esclaves étaient considérables, et le grand nombre de ceux-ci, joint à leur richesse, donnait à toute la ville un air d'aisance qu'elle n'a pas entièrement perdu, car ce honteux négoce, bien que pratiqué moins ouvertement, subsiste encore. Le commerce de détail est, presque tout entier, dans les mains des *quitanderas*, négresses que l'on voit dans les rues principales assises au milieu de leurs marchandises, sous des petites tentes de toiles soutenues par des bâtons. Plusieurs amassent une fortune assez considérable dans ce commerce. Elles s'habillent de pièces d'in-

Digitized by Google

dienne, drapées avec beaucoup de goût, et se couvrent les bras et le cou de chaînes et de colliers de cuivre ou d'or. Toute cette population, nègres, métis et Portugais, a la réputation de mener une vie très-licencieuse; le plus vif de ses plaisirs est la table; et le Porto et tous les vins d'Espagne coulent à flots pendant les festins auxquels succèdent le jeu, les danses obscènes et, souvent, la plus complète orgie.

A la distance de quelques kilomètres, en face la ville, s'élève l'île de Loanda, renommée sur la côte par l'excellence des eaux qui jaillissent de toutes parts sur le sol; cette île, ainsi que les environs de la ville, sont semés de jolies maisons de campagne. Le climat de l'île est salubre, mais il n'en est pas de même des environs de Loanda, à cause des flaques d'eau et des marécages que son fleuve, le Bengo, laisse dans les bas-fonds après ses débordements.

Les possessions portugaises en Afrique, surtout le rivage qui s'étend à l'ouest de ce grand continent, du cap Négro au sud, au cap Lopez au nord, ont dû, dans tous les temps, leur prospérité à la traite, et elles sont devenues le grand marché d'esclaves où s'approvisionnent les deux Amériques et les colonies depuis l'abolition de la traite et de l'esclavage par les grandes nations.

L'esclavage, supprimé par le christianisme, reparut à la fin du moyen âge. Les Vénitiens, plus soucieux de s'enrichir que de demeurer fidèles à l'Évangile, servirent d'intermédiaires aux Musulmans pour l'achat de leurs esclaves à Tunis, et pour leur transport en Asie. Puis les Portugais et les Espagnols, en agrandissant leurs possessions dans les Indes orientales et occidentales, eurent l'idée d'employer des nègres aux travaux de leurs colonies, au lieu des Américains, incapables de se plier à la culture, et des Européens, conquérants et maîtres du sol; un gentilhomme flamand obtint de Charles-Quint, en 1517, une patente qui l'autorisait à introduire annuellement quatre mille Africains dans les quatre grandes îles des Antilles. A partir de ce moment, la traite fut régulièrement constituée, car il fallut que toutes les nations la permissent à leur tour, sous peine de voir périr leurs colonies. La Guinée, le Congo, le Mozambique et le Zanguebar, c'est-à-dire toute la partie des côtes d'Afrique sur les deux Océans qui n'est pas dénuée de ports, donnèrent, dans tout le cours du XVIIIe siècle une immense extension à ce commerce qui fit la fortune d'un grand nombre de compagnies et de trafiquants de toutes nations. Mais à cette époque, la voix de la philosophie s'éleva contre ce négoce infâme; Montesquieu le premier, puis Voltaire et les encyclopédistes, suscitèrent contre lui d'énergiques manifestations.

La traite donnait à cette époque, pour l'exportation, le chiffre énorme de cent mille nègres, et l'Angleterre, la France et le Portugal, étaient les nations dont les bâtiments transportaient le plus grand nombre d'esclaves. En échange de ces malheureux, les Européens donnaient à ceux qui les leur livraient, de mauvais fusils, de la poudre, du rhum, de l'eau-de-vie, des verroteries et des étoffes de mauvaises qualité. L'Angleterre surtout déployait, dans ce genre de

Digitized by Google

commerce, une habileté particulière; les compagnies, organisées pour la traite à Liverpool, à Bristol, à Londres et dans les colonies, n'y employaient pas moins de cent cinquante à deux cents vaisseaux, sur lesquels étaient exportés de quarante à soixante mille noirs. Les négriers, rudes et intrépides matelots, habitués par leur état à l'inhumanité et à l'ensensibilité la plus absolue, s'épargnaient souvent jusqu'aux frais de l'échange, et, joignant encore la piraterie à la traite, descendaient à terre où ils incendiaient les villages, et se composaient une cargaison en enlevant tous les malheureux qui se trouvaient sous leur main. Quelquefois aussi ils mettaient aux fers même ceux avec lesquels ils traitaient, et les nègres crédules qui s'étaient aventurés sur le pont de leur navire.

Une fois achetés ou enlevés, les malheureux esclaves étaient entassés dans la proportion de cinq par trois tonneaux, c'est-à-dire qu'ils avaient chacun cinq pieds d'espace en longueur et seize pouces en largeur. La hauteur de l'entrepont variait entre quatre et un peu plus de cinq pieds. Dans cette prison étroite et obscure, ils étaient enchaînés deux à deux par un pied et une main, et attachés au pont par une cheville à boucle : il leur était impossible de se tenir debout, à moins de se trouver immédiatement sous une des ouvertures du pont, et souvent ils étaient obligés de rester couchés sur le côté sans pouvoir changer de posture. En effet, à moitié de la distance qui séparait du pont le fond du navire, se trouvaient encore des plates-formes de huit à neuf pieds de largeur, qui s'avançaient en travers, et sur lesquelles on étendait une seconde couche d'esclaves; souvent il arrivait qu'un brusque mouvement du navire faisait rouler ceux-ci sur les malheureux placés au dessous, et il en résultait de nombreux accidents et d'épouvantables luttes entre les malheureux nègres.

En mer, les nègres passaient sous le pont quinze à seize heures sur vingt-quatre; et par le mauvais temps, ils restaient quelquefois deux et trois jours sans prendre l'air; alors, suffoqués par une atmosphère infecte et corrompue, saisis par les miasmes et la fièvre putride que la malpropreté, la corruption de l'air développaient avec rapidité, ils mouraient en quelques heures; et souvent, quand le négrier ouvrait l'écoutille, il ne trouvait plus que des mourants enchaînés à des cadavres.

La nourriture journalière consistait en deux repas d'ignames et de féveroles et une demi-pinte d'eau. Dans le beau temps, les repas avaient lieu sur le pont, qui devenait alors le théâtre de scènes et d'exécutions horribles, car souvent il arrivait que des captifs, préférant la mort à tant de souffrances, au sort qu'ils entrevoyaient, à la douleur qu'ils éprouvaient en quittant tout ce qui leur était cher, voulaient mourir de faim. Mais le négrier, pour ne pas perdre sa marchandise, faisait ouvrir les lèvres du malheureux avec des charbons rouges, pour lui entonner, malgré lui, sa nourriture. Quelquefois une épouvantable lutte résultait de l'opiniâtreté de l'esclave et de la volonté du maître; et on raconte que des négriers, vaincus et emportés par l'obstination des nègres leur ont, pour se venger, fait verser du plomb fondu dans la bouche.

Digitized by Google

Cette inflexible et courageuse obstination était appelée par les négriers du nom de *bouderie*, et elle était d'autant plus redoutée que les châtiments par lesquels on essayait de la réprimer avaient pour résultat habituel d'amener la dyssenterie, qui se propageait et faisait dans la cargaison d'énormes ravages. Dans la traversée de la côte de Guinée aux Antilles, la perte moyenne et prévue d'un bâtiment était d'un tiers environ, puis, au lieu de débarquement, le négrier savait qu'il perdrait encore un huitième, aussi ne calculait-il jamais ses bénéfices sur le nombre des hommes qu'il embarquait, et achetait-il toujours, avec prévoyance, un tiers en plus de son débit.

Telle était la façon dont se pratiquait la traite à l'époque où elle fut frappée d'une juste réprobation par les hommes éclairés du XVIIIe siècle. La première entre toutes les nations, le Danemark supprima le trafic des nègres, en 1792; c'était là un acte honorable, mais de peu d'importance, puisque dans l'importation annuelle de 100,000 noirs dans les colonies, les compagnies danoises ne figuraient que pour le chiffre de 2,000. Ce fut seulement quinze ans plus tard que les États-Unis et l'Angleterre imitèrent le Danemark. Mais mieux que les lois de suppression, les guerres acharnées que l'Europe se livra de 1777 à 1814 ralentirent ce commerce infâme; les conscriptions nombreuses levées dans les ports, afin de pourvoir aux nécessités de la guerre de l'indépendance américaine et des guerres de la République et de l'Empire, eurent pour résultat de diminuer le nombre des matelots et des bâtiments négriers. Ce fut le motif qui empêcha la France de pratiquer la traite, pendant cette période, bien qu'en droit elle ne l'ait supprimée qu'en 1815. Entièrement privée de marine militaire pour protéger son pavillon, elle ne pouvait se présenter sur la côte d'Afrique occupée encore par quelques bâtiments anglais, et la nécessité consacra la grande parole qui était tombée de la tribune nationale dans les jours de révolution : « Périssent les colonies plutôt que les principes! »

CHAPITRE XC

TRAITE DES NÈGRES DEPUIS LE XIXe SIÈCLE. — SIERRA-LEONE. ET LIBÉRIA.

En Angleterre, l'interdiction de la traite et la pénalité sévère dont se trouvaient menacés ceux qui continueraient à s'y livrer, n'en amenèrent pas la suppression immédiate; les marchands de Bristol et de Liverpool ne pouvaient se résigner à perdre par un décret la source de si abondants revenus; ils se contentèrent de couvrir leur trafic du pavillon portugais ou espagnol. La France, le Mexique, le Brésil, le bey de Tunis lui-même, ce dernier à une époque toute récente, ont successivement interdit la traite; la France et l'Angleterre ont joint à cette mesure l'abolition de l'esclavage sur tous leurs territoires, des restrictions

Digitized by Google

ont été imposées à la traite portugaise par les traités conclus entre cet État et l'Angleterre, des croisières ont été établies pour surveiller les côtes d'Afrique et poursuivre les négriers, enfin le droit de visite a été institué, puis maintenu, malgré toutes les récriminations qu'il a soulevées et les abus auxquels il a donné naissance, et cependant la traite existe toujours, elle continue à se pratiquer sur une vaste échelle, et même elle produit de plus larges bénéfices, puisque le prix des esclaves a beaucoup diminué à la côte d'Afrique, par la plus grande abondance de la marchandise humaine depuis la suppression partielle de la traite, et qu'il a augmenté considérablement dans les colonies, depuis que les importations ont diminué.

Quant à l'introduction d'esclaves, même dans les colonies anglaises, des chiffres la démontrent : le nombre des décès a, par exemple, surpassé à la Jamaïque le nombre des naissances chez les nègres, et cependant les esclaves n'ont pas cessé d'augmenter. Une vérité triste à avouer, c'est que, même chez les nations les plus éclairées et qui produisent le plus grand nombre d'esprits élevés, le plus honteux et le plus infâme trafic trouve des partisans, pourvu qu'il soit accompagné de bénéfices. Qui détruira vraiment l'esclavage et guérira cette plaie de l'humanité? le christianisme? la civilisation? de meilleurs sentiments mis dans l'âme de ces Africains, qui aujourd'hui se vendent l'un l'autre? — C'est ce que le présent ignore, et ce que révèlera un avenir qui se montre encore bien éloigné. En attendant que ce vœu de tous les hommes de cœur se réalise, si nous jetons un coup d'œil sur la traite telle qu'elle se pratique aujourd'hui, malgré l'interdiction des grandes puissances, nous verrons que la condition de ses victimes n'est pas moins misérable qu'au siècle dernier.

La traite a entièrement disparu du Sénégal et de la Gambie, depuis que la France et l'Angleterre y ont renoncé. La côte qui s'étend de la Gambie à Sierra-Léone, voit, de temps en temps, les négriers portugais stationner aux îles du Cap-Vert; ils viennent trafiquer dans l'île de Bissao à l'embouchure du Rio-Nuñez, à Rio-Pongo et quelquefois à Gallinas. La côte d'Ivoire et la côte d'Or ont également été abandonnées à cause de la multiplicité des établissements anglais, qui la rendent périlleuse sur ce rivage, mais le golfe de Biafra est fréquenté par les négriers espagnols; l'île de Saint-Thomas sert de refuge aux bâtiments portugais qui font la traite sur la côte voisine, malgré la station permanente établie par les Anglais à Fernando-Po. Les embouchures du Niger et des rivières Bonny, Calabar et Caméroon voient annuellement moins de négriers portugais, depuis l'établissement des Français au Gabon, qui lui-même était, il n'y a encore que dix ans, un grand marché d'esclaves. Les négriers brésiliens fréquentent Cabinda, Zaïre, Ambriz, Loando et Benguela, autant que les Portugais eux-mêmes. Enfin sur la côte de Mozambique les négriers portugais font un commerce assez considérable avec les ports de Sofala, Quilimané et Inhambané, et l'iman de Mascate a dans l'île de Zanzibar un grand dépôt des esclaves achetés sur la côte voisine. Sur cette côte orientale de l'Afrique, la traite se fait avec la même sécurité qu'au

Digitized by Google

temps où elle n'était prohibée nulle part, à cause de la difficulté pour les grandes nations d'y entretenir des croisières.

Les nègres vendus aux trafiquants sont, en grande partie, des prisonniers de guerre; et l'un des résultats constants de la traite est d'entretenir les dissensions intestines dans le continent : en effet, si un chef n'a pas d'esclaves à conduire au marché, il déclare la guerre à un voisin, ou, ce qui lui est plus facile encore, il tombe à l'improviste sur un village dont il égorge tous les habitants, à l'exception de ceux dont il peut tirer parti en les vendant. Il arrive aussi que des maris conduisent leurs femmes, des frères leurs sœurs au marché, on voit même fréquemment des enfants vendus par leurs parents.

Ces malheureux nègres sont quelquefois amenés de fort loin à la côte, et ils éprouvent dans le trajet des souffrances auxquelles beaucoup d'entre eux ne résistent pas. On cite des caravanes entières de ces infortunés qui, égarés dans les déserts, ou ne trouvant pas d'eau aux stations habituelles, ont péri de soif avec leurs conducteurs. Habituellement on les mène attachés quatre à quatre par des sangles en cuir qui leur serrent le cou; de plus, la jambe droite de l'un est attachée à la jambe gauche de son voisin, et ils ont tous les mains retenues par des menottes. Ils suivent ainsi à pied leurs conducteurs qui les accompagnent à cheval, et ils marchent en sou tenant leurs chaînes, pendant des journées entières sans à peine manger, souffrant horriblement de la soif, et recevant à chaque moment des coups de fouet. Si l'un d'eux manque de force en route, ses trois compagnons sont obligés de le soutenir ou de le traîner, et souvent ils l'achèvent pour se débarrasser de cet insupportable fardeau. Les enfants sont obligés de suivre la caravane à pied, depuis l'âge de cinq ou six ans. On a calculé que près de la moitié des esclaves qui viennent à la côte, de l'intérieur de l'Afrique, périssent en chemin. Le poids des chaînes leur use les chairs, et ces blessures qui attirent les moustiques et qui s'enveniment, leur causent d'intolérables souffrances.

Arrivés à la rivière à l'embouchure de laquelle se tient le négrier, on les entasse dans de mauvais canots, et c'est ainsi qu'ils vont rejoindre le *barracon;* tel est le nom des factoreries appartenant à des chefs indigènes ou à des négociants portugais et espagnols. En 1839 et 1840, les croiseurs anglais ont détruit un grand nombre de ces barracons, mais leurs possesseurs les ont relevés presque aussitôt, et, cette fois, les ont construits derrière des villages ou près des bois, afin de donner le temps de cacher les esclaves en cas de descente. Les barracons tels qu'ils existent actuellement, sont de vastes enclos fermés par une double palissade; à l'intérieur se trouve un dortoir en bambou sans couvertures pour les esclaves, et un hangar où ils sont réunis dans le jour. Des arbres abattus leur y servent de siége, et ils sont obligés de rester assis presque constamment, parce qu'ils sont liés deux à deux par la cheville du pied, et qu'ils ne peuvent se mouvoir qu'en s'appuyant mutuellement l'un sur l'autre. Les femmes, les filles et les enfants sont attachés par des chaînes rivées au cou, qui les réunissent en

Digitized by Google

troupeaux de trente ou quarante. Si une femme accouche dans le barracon, l'enfant est mis à mort, parce qu'on ne trouverait pas à le vendre; si une tentative d'évasion a lieu, les chefs du complot sont torturés et fusillés en présence de leurs compagnons. Les esclaves sont obligés de sortir soir et matin avec leurs chaînes pour prendre de l'exercice. Afin de diminuer la lourde dépense que leur entretien occasionne, on ne leur donne qu'une nourriture grossière et en quantité presque insuffisante; puis si le négrier se fait attendre longtemps, tous ceux des esclaves qui ne seraient pas d'un débit avantageux, les malades et les femmes, sont mis à mort.

Souvent il arrive que dans ces ignobles bazars, l'entassement des victimes et la mauvaise nourriture développent des maladies, la dyssenterie ou la petite vérole, qui sévissent avec tant de force que la plupart de ces malheureux succombent. C'est alors un grand deuil pour le négociant, il n'épargne rien pour sauver sa marchandise, tous ceux que la contagion a atteints sont jetés à l'eau, les autres, isolés et mieux nourris, sont soignés, car il faut avoir une cargaison à présenter à l'acheteur négrier qui va venir. Enfin celui-ci arrive; il fait son choix et tout le rebut est jeté à l'eau ou fusillé.

Les bâtiments employés aujourd'hui pour la traite sont construits aux colonies, et toutes les conditions d'aisance et de solidité y sont subordonnées à la légèreté et à la vitesse; ils doivent tirer peu d'eau afin de remonter le plus haut possible les rivières d'Afrique et d'y être à l'abri des croiseurs, enfin ils sont le plus petits possible. En mer toutes sortes de précautions et de ruses sont mises en œuvre pour déjouer la surveillance, si cependant le négrier n'a pu éviter le croiseur, il lui arrive quelquefois, pour du moins sauver le navire de la confiscation, de jeter avant d'être rejoint, sa cargaison à la mer. Dans les conditions où la traite se fait aujourd'hui, avec les dangers de saisie et de confiscation qui l'accompagnent, tous les maux que les nègres souffraient par l'entassement à fond de cale et dans l'entre-pont subsistent, et même ils ont augmenté plutôt que diminué.

Dans un livre qui a produit en Angleterre une vive sensation, un chapelain embarqué sur un bâtiment de la marine anglaise raconte la capture d'un négrier, et les misères des pauvres esclaves qui y étaient entassés; lui-même passa sur le bâtiment capturé, et il y demeura cinquante jours au milieu de ces malheureux que leurs libérateurs étaient obligés de traiter à peu près comme les négriers, faute de vivres, d'espace, et afin de maintenir la discipline. Voici de courts fragments des premières pages de ce livre qui mérite d'être lu en entier [1].

« Ce matin au point du jour en retournant vers Quilimané, la vigie du mât de hune a signalé un navire sous le vent, mais à une distance à peine visible; tous nos soupçons étaient éveillés et l'ordre fut donné de faire voile sur lui..... Une bonne brise étant survenue : « Nous voici à portée de boulet, dit le capitaine :

1. *Fifty days on board a slave vessel*, by reverend Pascoe Grenfell Hill. On trouvera la traduction presque complète de cet ouvrage dans la *Rev. Britann.*, 5e série, t. xx.

Digitized by Google

découvrez un des canons. Ah! ces drôles ont vu enfin le pavillon anglais, et ils hissent le pavillon vert et jaune du Brésil. Pointez toujours les canons. » Tout à coup le brigantin raccourcit ses voiles comme s'il voulait nous attendre. *La Cléopâtre* raccourcit les siennes; mais le brigantin déploya de nouveau toute sa toile et voulut filer dans une autre direction. Nous ne perdîmes pas de temps à bord de la frégate, et un boulet rasant les flots alla donner dans le flanc du rusé fuyard. Celui-ci n'en tint compte, il en reçut ainsi une vingtaine, puis s'apercevant qu'il était suivi de trop près pour échapper, il raccourcit tout de bon ses voiles et se laissa aborder. Nous nous rangeâmes tous sur le pont en ouvrant de grands yeux, et ce fut un étrange spectacle qui s'offrit à nous. Le pont était couvert de nègres nus, au nombre de quatre cent cinquante, dans une confusion tumultueuse, parce qu'ils venaient de se révolter au moment de notre arrivée...

« Pendant le premier quart nous avons navigué sur une mer calme à la faveur d'une brise légère et variable : les nègres délivrés de leurs fers dormaient ou étaient étendus tranquillement sur le pont. Leurs membres souples s'enlacent dans un espace singulièrement étroit : on aurait cru voir, à la lueur de la lune, plutôt des amas confus de bras et de jambes que des formes humaines. Ils semblaient pourtant à l'aise, et tout allait aussi bien que possible, quand il se fit un effroyable changement de spectacle. Un grain approchait; nous en fûmes avertis par quelques gouttes de pluie, et tout à coup éclata une scène dont il est impossible de décrire les horreurs. Forcés d'obéir rapidement à l'ordre de carguer les voiles, incertains sur la force de la rafale, les matelots embarrassés par ces malheureux étendus sur le pont ne pouvaient exécuter la manœuvre. « Les nègres dans l'entre-pont, cria le capitaine : cet ordre fut exécuté. Mais le temps était lourd et chaud; les quatre cents malheureux entassés dans un espace de vingt-quatre mètres de long sur quatorze de largeur, avec une hauteur d'un peu plus d'un mètre, ne tardèrent pas à faire un effort surhumain pour remonter sur le pont et respirer un peu d'air libre; repoussés, ils firent une seconde tentative : il fallut fermer sur eux violemment les écoutilles de l'arrière, et attacher une espèce de grillage en bois sur les écoutilles de l'avant. Vers cette ouverture, la seule par où l'air pouvait leur arriver, ils se pressèrent, ils étouffaient, et se précipitant contre ce grillage en bois, ils interceptaient cet air dont ils étaient avides. Partout où ils croyaient apercevoir un autre passage, ils essayaient de s'y frayer une voie, et quelques-uns réussirent en effet à se glisser à travers des ouvertures de quatorze pouces de long et de six de large. Je ne saurais comparer à rien sur la terre, les cris qu'on entendit, cette chaleur, et je puis dire sans exagération, *cette vapeur de leur tourment* qui s'exhalait de l'entre-pont. « *Mañana habra muchos muertos* : demain il y aura beaucoup de morts » me dit Antonio l'Espagnol.

« La prédiction de l'Espagnol s'est réalisée d'une manière terrible; on a ramassé dans l'entre-pont cinquante-quatre cadavres défigurés qu'on a jetés à la mer. Quelques-uns étaient épuisés d'avance par la maladie; plusieurs meurtris et

Digitized by Google

sanglants, écrasés, étranglés, mutilés, tordus, raidis, souillés de sang et d'ordures. Quelques-uns qu'un tremblement convulsif agitait étaient déposés sur le pont et achevaient d'y mourir. Les autres, délivrés de leur prison nocturne et amenés sur le pont, reçurent une ration de farine et une demi-pinte d'eau chacun. Ils s'en saisirent avec une incroyable avidité, et on les voyait se redresser et s'agenouiller pour être plus sûrs de leur équilibre, et de peur de perdre une goutte du liquide qui venait rafaîchir l'affreuse sécheresse de leur gosier après les cris de la nuit.

« ... On ne saurait concevoir au monde un assemblage de misères humaines comparable à celui qu'offre ce navire. Il semble que de pareilles scènes doivent exercer une triste influence sur le moral du spectateur. Sa sensibilité profondément affectée d'abord, finit cependant par s'y familiariser et s'émousse peu à peu. Des cas nombreux de dyssenterie et de gale virulente se sont déclarés parmi les nègres; beaucoup ont des plaies et de profondes ulcérations. L'un d'eux a le dos sillonné d'ulcères provenant du fouet et recouverts d'escarres. Un pauvre enfant de six à sept ans, a l'orteil de l'un de ses pieds presque entièrement dévoré par des insectes appelés *niguas*. Un autre a une morsure à la jambe... »

Et le chapelain tient la liste funèbre de ceux qui meurent chaque jour. Puis l'Espagnol Antonio lui raconte les vicissitudes de la traite sur la côte de Mozambique, et lui énumère le cours des esclaves à Rio-Janeiro, Bahia et sur toute la côte du Brésil. De ces comptes, il résulte que les bénéfices d'un négrier qui achète cinq cents esclaves à la côte d'Afrique et qui les revend au Brésil ou à Cuba fait un bénéfice net de 478,500 francs: il est vrai qu'il faut déduire les accidents, les morts, et tenir compte des chances de capture, car le bon Espagnol observe qu'aujourd'hui *c'est un bien pénible métier que celui de négrier.*

Le journal a commencé le 15 avril: le 24 mai, le chapelain écrit: «... Le désordre dans toutes les acceptions du mot augmente parmi les malheureux nègres. Ils ont, pendant ces derniers jours, passé une partie de leur temps sur le pont; mais quand ils sont en bas, les cris plaintifs ne cessent ni nuit ni jour. La mort a tellement éclairci leurs rangs, qu'ils ont maintenant assez de place; mais la misère et les progrès de la maladie semblent avoir endurci les survivants : ils se battent et se foulent aux pieds avec plus d'insensibilité qu'auparavant..... On dirait que le désespoir les pousse à la démence. »

Dans les cinquante jours de la traversée de Quilimané au cap de Bonne-Espérance cent soixante-trois de ces malheureux étaient morts. Il faut observer que la traversée du négrier, si on ne l'eût capturé, eût été plus longue puisqu'il voulait se rendre au Brésil; il n'eût pas eu un temps plus favorable, ses nègres seraient restés plus constamment sous l'entre-pont, ils auraient été moins soignés, moins nourris, quelle eût donc été la mortalité dans de telles conditions?

L'activité des croisières anglaises et françaises, les traités imposés au Portugal par l'Angleterre, la renonciation récente, et cette fois, à ce qu'il semble, loyale et sérieuse du Brésil à l'importation des esclaves, ont, selon des documents officiels,

Digitized by Google

de beaucoup diminué la traite dans ces dernières années, et depuis la destruction des établissements et barracons de Lagos par les Anglais en 1851, elle passe pour être circonscrite aux embouchures du Niger et au Loango. Voici quel est actuellement, d'après les renseignements récents de M. le capitaine de vaisseau E. Bouët-Willaumez [1] le cours de la marchandise humaine dans ces derniers comptoirs : « La moyenne des prix de vente est, dit-il, établie comme il suit : un beau noir de vingt à vingt-cinq ans, est livré à un traitant négrier par le chef de horde, en échange d'une valeur de 140 à 150 francs en marchandises, savoir : un fusil, un sabre dit manchette, un baril de poudre de douze livres, seize bouteilles de rhum ou d'eau-de-vie, quinze ou seize pièces d'étoffes communes, quelques bagatelles comme vases, assiettes, bonnets de laine, etc. Tel est le prix ou, pour employer l'expression des négriers, le *paquet* d'un jeune et vigoureux Africain. Les hommes un peu âgés sont refusés par les traitants, même lorsqu'ils sont très-vigoureux, tant les planteurs des colonies trouvent alors de difficulté à les dresser au pénible travail de la terre. Les femmes et les jeunes filles parvenues à l'âge adulte sont payées au même prix que les hommes; celles au-dessous de cet âge ont une valeur moindre; et leur paquet subit alors comme celui des jeunes noirs, une diminution plus ou moins grande qui porte presque toujours sur les étoffes. »

Ceux des nègres que parviennent à délivrer les croiseurs anglais, sont transportés à Sierra-Leone sur les côtes de la Gambie, sous la dénomination d'Africains libérés, et de là expédiés dans les Antilles où on les emploie à titre de serviteurs à gages.

Au sud de Sierra-Leone s'étend sur la côte des Graines, un territoire assez considérable, et colonisé depuis trente ans par les noirs émancipés de l'Amérique, c'est le territoire qui, en témoignage des nobles sentiments de ses fondateurs, porte le nom de Libéria. Dans le cours du XVIII[e] siècle, avant même que la voix de la philosophie se fût élevée dans le vieux monde contre la traite, en faveur de l'humanité, les quakers de Pensylvanie s'étaient indignés contre le honteux commerce qui fait de l'homme une marchandise. Cette généreuse indignation, partagée bientôt par les États du Nord dans la jeune Amérique, se traduisit par la suppression de la traite vers 1795, puis par son abolition complète en 1807. L'esclavage continua à subsister dans les États du sud, mais l'importation de nouveaux esclaves y fut sévèrement interdite. Les quakers ne limitèrent pas à ce premier triomphe leur zèle pour l'humanité; ils se mirent à racheter les esclaves qu'on voulut bien leur vendre et les affranchirent; puis, comme les préjugés de toutes les classes américaines contre le sang noir ne permettaient pas aux hommes qu'ils avaient émancipés de s'établir aux États-Unis et d'y vivre dans une condition honorable, la Société américaine pour la colonisation des hommes de

1. *Commerce et traite des Noirs aux côtes occidentales de l'Afrique*, par M. E. Bouët-Willaumez, capit. de vaiss.; in-8°, 1850.

Digitized by Google

couleur acheta sur la côte d'Afrique un territoire où devaient être transportés les noirs et les hommes de couleur libres qui voudraient s'expatrier. Le double résultat de cette mesure inspirée par une véritable philanthropie, était d'arrêter aux États-Unis l'accroissement de la race noire, et d'établir au sein même des régions africaines un foyer de civilisation.

Ce fut à la fin de 1821 que fut acheté par la Société américaine le territoire qui entoure le cap Mesurado, sur la côte des Graines. Le premier établissement des noirs ne fut pas heureux; un grand nombre de ces émigrants furent pris des fièvres et périrent; puis les indigènes ne respectèrent pas le traité qu'ils avaient conclu avec l'Amérique, et firent plusieurs irruptions sur le territoire de la jeune colonie; mais, peu à peu, ces obstacles furent surmontés: les noirs s'acclimatèrent sur le sol de Libéria, leurs ennemis les *Fishmen* et les *Bushmen*, hommes du poisson et hommes des bois, c'est-à-dire les naturels qui habitent le rivage et ceux qui sont établis dans l'intérieur des terres, furent repoussés et renoncèrent à leurs projets hostiles, le nombre des colons augmenta; un commerce d'échanges s'établit avec les tribus voisines; enfin, grâce à la protection de la société américaine, la ville de Monrovia commença à s'élever sur le bord de la mer. Libéria était doté à la fois d'un port et d'une capitale. Voici, d'après un journal de New-York, quel était, en 1843, l'état de la colonie et de la cité: 6,400 acres de terres fertiles venaient d'être acquis par la société de colonisation et ajoutés au territoire de Libéria; une expédition était dirigée sur le cours de la rivière Saint-Paul, à l'embouchure de laquelle Monrovia est bâtie, dans le but d'ouvrir une communication facile avec les naturels de l'intérieur. Trois mille livres de sucre, de la mélasse, de l'huile de palmier, de la *cassada*, plante avec la racine de laquelle on fabrique le tapioca, avaient été exportés en quantité assez considérable à New-York. Une cafeterie s'établissait au cap Palmas, à l'extrémité méridionale du territoire de Libéria. Le phare à deux étages du cap Mesurado était terminé; enfin un édifice en pierre, long de 56 pieds et large de 34, était commencé à Monrovia pour servir de maison de ville et de chambre du conseil.

Dans l'intervalle de dix années qui s'est écoulé depuis l'époque où ces renseignements attestaient l'état déjà prospère de la colonie noire, un grand changement s'est produit dans son administration et son existence: au mois d'août 1847 l'indépendance de Libéria a été proclamée. La constitution que les États-Unis l'autorisaient à se donner, a été calquée sur les institutions américaines. Le pouvoir exécutif est confié à un président âgé de trente-cinq ans au moins, ayant cinq ans de résidence et possédant un revenu de 500 dollars. Le président est nommé pour deux ans, et indéfiniment rééligible. Un sénat et une chambre des représentants possèdent le pouvoir législatif; chacun des comtés qui composent les divisions administratives de Libéria nomme deux sénateurs parmi les citoyens âgés de vingt-cinq ans au moins, qui résident dans le pays depuis trois ans, et qui possèdent un revenu de 200 dollars. Ces sénateurs conservent leur dignité pendant quatre ans. Les membres de la chambre des représentants doi-

Digitized by Google

vent avoir deux ans de résidence, vingt-trois ans d'âge, et un revenu de 50 dollars. Ils conservent leurs fonctions deux années, et leur nombre, fixé primitivement à huit, s'accroît en proportion de la population. Le pouvoir judiciaire est dévolu à une cour suprême et à des tribunaux inférieurs. Aucun blanc ne peut devenir citoyen de la république ; enfin le trafic des esclaves est formellement interdit.

Aux premières élections qui eurent lieu en septembre 1847, M. J.-J. Roberts, qui depuis longtemps administrait avec sagesse la colonie, fut appelé à la présidence, et, à l'expiration de son mandat, il fut régulièrement réélu. Dans plusieurs voyages aux États-Unis et en Europe, ce chef de la jeune colonie africaine s'est vu partout cordialement accueilli ; la France et l'Angleterre ont conclu avec lui des traités d'amitié et de commerce, et plusieurs fois, depuis ce temps, leurs escadres ont eu occasion de protéger Libéria contre les entreprises des indigènes; l'état actuel de la colonie donne l'espoir d'une existence assurée, et peut-être même d'une certaine prospérité pour l'avenir. « Libéria, disait il y a quelques années un écrivain américain, est destinée à s'accroître et à prospérer alors même qu'elle ne recevrait plus aucun secours d'hommes ou d'argent des États-Unis. Une grande partie des habitants actuels sont, à la vérité, fort ignorants et incapables d'apprécier la liberté, ou même de comprendre ce que c'est que la liberté. Toutefois, il y a parmi eux un assez grand nombre d'hommes intelligents et sensés pour assurer le succès définitif de cette grande entreprise. Toutes les espérances des fondateurs de la colonie doivent reposer sur la génération qui succédera à ces émigrants primitifs. Les enfants reçoivent l'instruction qui manquait à leurs parents. Grâce aux bienfaits de l'éducation, qui commencent déjà à devenir manifestes, les destinées de Libéria seront avant peu d'années entre les mains d'hommes nés et élevés en Afrique. Alors l'expérience sera complète, on saura si les colons de couleur sont capables de se gouverner et de se suffire à eux-mêmes sans l'aide et la présence des blancs. »

Cette dernière épreuve est en effet indispensable ; faisons des vœux ardents pour que ces résultats soient avantageux à Libéria, à la colonisation, à l'indépendance des noirs, à l'avenir de la civilisation en Afrique! Le spectacle affligeant que présente depuis un demi-siècle Haïti a donné plus d'une fois à penser en Europe que la race nègre, maudite aujourd'hui comme au premier jour, était incapable de se relever jamais et de marcher notre égale ; puisse Libéria, fondée dans des conditions meilleures, plus sagement réglée, soutenue par les avis fraternels de ses colonisateurs, détruire ce fâcheux préjugé et réaliser les espérances des nobles quakers de la Pensylvanie qui, les premiers, ont eu la généreuse pensée de convier à la vie intellectuelle toute cette portion déshéritée de la race humaine! [1]

1. De la traite avant et depuis le droit de visite, par M. Cucheval-Clarigny, d'après *Correspondence with the British commissions relating to the slave trade; the slave trade and its remedy* by J. J. Buxton, etc., dans la *Revue des Deux Mondes*, avril 1845. — *Fifty days on board a slave vessel*, etc. *Journal of an African cruiser* trad. dans la *Revue Britannique*. 5e série, t. XXX.—*Bull. de la Société de Géographie*, août 1843. — *Annuaire des Deux Mondes* pour 1853.

Digitized by Google

CHAPITRE XCI

GUINÉE. — ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS CETTE CONTRÉE.

Le désir de suivre dans son affranchissement cette race noire que nous avons vue si misérable dans les barracons et sous le pont des négriers, nous a conduits du Loango à Libéria ; mais entre ces deux rivages s'étend la Guinée ; et le Niger, second fleuve de l'Afrique, verse dans l'Atlantique des eaux tumultueuses, qui, semblables à celles du Nil, ont arrosé dans leur cours des régions inconnues.

Par sa sécheresse et ses pluies périodiques, par son extrême chaleur et l'insalubrité de son climat pour les Européens, la Guinée rappelle à la fois les deux régions entre lesquelles elle s'étend, le Congo et la Sénégambie ; d'ailleurs la nature y est à peu près la même, et, sur tout ce long rivage, du Gabon au Calebar, au Dahomey, à la côte d'Ivoire, on retrouve la même magnificence. A l'embouchure des rivières les mangliers forment d'épaisses forêts dont les rameaux inférieurs plongent dans la mer ; les palmiers, les arbrisseaux, les herbes de toutes sortes se serrent en bois, en buissons, en fourrés impénétrables. Des plantes sarmenteuses liées en inextricables faisceaux et chargées de végétaux parasites tombent et serpentent du sommet des branches, reprennent racine en touchant terre, s'attachent en grimpant de nouveau à d'autres arbres, et semblent réunir les forêts en une seule masse immense ; de tous côtés pendent des festons de fleurs aux couleurs vives et variées. Parmi les arbres les plus remarquables de la Guinée, on peut citer, après le baobab et des sortes de bananiers, le *chi* ou onoouga qui atteint une très-grande élévation ; à sa fleur de couleur rouge succède un fruit charnu renfermant une cosse où sont contenues six ou huit amandes, dont on retire, en les faisant bouillir, une huile qui, dit-on, a le goût du beurre frais ; on l'emploie à l'assaisonnement des mets, et c'est la substance que les voyageurs désignent sous le nom d'huile de Galam. Le goyavier, le tamarinier, le citronnier, l'oranger, le papayer, le cotonnier, le tabac, l'ananas, la canne à sucre, le maïs, et mille autres plantes qui, à une plus grande distance de l'équateur, exigent des soins continuels et une culture attentive, sont les produits naturels de cette contrée.

Cette terre si féconde en riches productions, engendre aussi, sous le soleil ardent de l'équateur, des reptiles venimeux et des insectes malfaisants : au nombre de ces derniers, les voyageurs signalent comme un de leurs ennemis les plus nuisibles, ces fourmis voraces que nous avons mentionnées parmi les insectes du Soudan et qui dévorent tout ce qu'elles rencontrent, livres et vêtements ; les termites, sortes de fourmis ailées, se construisent des huttes coniques fortement cimentées, dans lesquelles elles vivent à l'abri de leurs ennemis, et dont elles ne sortent que pour détruire tout ce qui se rencontre sur leur passage, sub-

Digitized by Google

stances animales et végétales. La multitude des cousins, des mouches, des maringouins est incroyable; des nuées de sauterelles infestent les champs; on est, à chaque pas, exposé à rencontrer d'énormes scorpions, des scolopendres, des myriapodes, et ce n'est pas une compensation suffisante à ce dégoût et à ce danger que de pouvoir admirer les brillants coléoptères et des papillons aux couleurs éclatantes et nuancées qui se jouent au milieu des plantes et sur les fleurs innombrables de cette terre féconde.

A l'entrée des rivières et sur les plages sablonneuses, les tortues abondent; tout le long du cours des fleuves, les crocodiles se tiennent patiemment en embuscade ou digèrent leur proie au soleil; enfin, à côté des serpents venimeux, dans les vallées marécageuses, se trouve le boa qui, lorsqu'il est à jeun, est l'un des êtres les plus redoutables de la création. Il se précipite sur les grands quadrupèdes, enlace et étouffe sa proie; il lui brise les os en l'enveloppant des replis multipliés de son corps, puis couvrant sa victime d'une bave épaisse, il l'avale la tête la première, et ses mâchoires se dilatent alors au point qu'il semble engloutir un aliment plus gros que lui. Mais, à ce moment, quand la digestion commence, le boa s'engourdit, et, si on l'attaque, il devient incapable de fuite ou de résistance. C'est alors que les nègres tâchent de le rencontrer, pour le tuer et manger sa chair, qui, disent-ils, est délicieuse.

Des oiseaux au riche plumage habitent les ombrages touffus des forêts de la Guinée; ce sont les perroquets, les hérons, les aigrettes, les flammants, et bien d'autres. Mais il n'en est pas un qui fasse entendre une voix mélodieuse, et quand, le soir, la vie s'éveille au sein de ces forêts, qui, pendant la chaleur du jour, semblaient frappées d'un silence de mort, la voix discordante des oiseaux de proie se mêle seule au hurlement sinistre des lions, des hyènes, des chacals et de tous les carnassiers qui habitent ces forêts inhospitalières. A cette même heure une population tout entière s'agite dans les rameaux et fait craquer les branches, on dirait les fantômes des noirs habitants de la contrée; de fantastiques évolutions animent le sommet des arbres et font frémir le feuillage; par instants un combat s'engage, et les cocos pleuvent à terre; puis le bruit cesse, et le mandrille, suspendu par la queue à l'extrémité d'une branche, allonge, entre les feuilles, sa tête hideuse, le singe vert avance sa face grimaçante, et le chimpanzé dresse, comme une apparition humaine, sa haute stature.

L'habitant de la Guinée présente, comme celui du Congo, l'un des types les plus repoussants de la famille nègre : son crâne est extrêmement déprimé, le le nez écrasé, les lèvres épaisses, la chevelure laineuse, les hanches saillantes, les reins cambrés, les extrémités inférieures courtes. L'intelligence est en général peu développée chez lui; il existe cependant à cet égard des exceptions, et l'on peut citer dans ce nombre notre allié le roi Denis, possesseur de quelques établissements sur la rive gauche du Gabon, et auquel M. le commandant Bouët-Willaumez était chargé, il y a une quinzaine d'années, de remettre, de la part du gouvernement français, la croix de la Légion d'honneur, pour l'humanité dont il

Digitized by Google

avait fait preuve à l'égard de quelques-uns de nos navires naufragés sur ses côtes et des services qu'il leur avait rendus.

De nombreux royaumes occupent les rivages de la Guinée, et se subdivisent eux-mêmes en peuplades et en tribus innombrables. Les principaux de ces territoires sont, après le Gabon, qui tire son nom d'une rivière assez considérable dont on n'a reconnu encore que le cours inférieur, le Calebar ou Bouny, le Benin, au nord du golfe de Biafra; le Yebou [1], le Dahomey, qui, de tous les royaumes de la Guinée, passe pour être le plus puissant, l'Achanté, le Koutanko, le Soulimana et le Timanné.

Sans doute il existe une certaine variété de mœurs et d'habitudes parmi les populations de tant de royaumes divers; mais il se trouve aussi tant de traits de ressemblance, qu'il est possible de réunir dans un tableau d'ensemble les principaux usages des peuples de la Guinée. C'est ainsi que, malgré quelques différences dans les gouvernements, la description d'un état africain tracé par M. Bouët-Willaumez n'en demeure pas moins exacte pour chacun d'eux. « C'est, dit ce marin, une monarchie tempérée par l'élément aristocratique. La royauté est héréditaire de mâle en mâle, et se transmet, tantôt aux fils, tantôt aux neveux. Après le roi, les chefs principaux sont les ducs, appellation originaire d'Europe, sans nul doute, et qui est accordée aux grands du royaume, lorsqu'ils épousent une femme ou une fille du roi. Après ceux-ci viennent le ministre du roi, puis le grand *joujou* ou grand prêtre, les joujoux subalternes et les officiers de la suite du roi. Il est des habitants du Bouny, qui, par suite de leur valeur en temps de guerre, ou même de leur richesse en esclaves et en marchandises, obtiennent de se marier avec les filles ou les concubines du roi; ceux-là prennent le titre de capitans. A la guerre, ils ont le commandement des troupes et la conduite des pirogues destinées à combattre. Le reste de la population se compose d'hommes libres et d'esclaves. Ceux-ci sont en très-grand nombre et constituent la richesse principale des maîtres. Les dignitaires, c'est-à-dire les ducs et capitans, ne paient aucune contribution en hommes et en argent; les autres habitants libres sont tenus au contraire de fournir au roi autant de pirogues et d'hommes armés qu'ils le peuvent. Il arrive souvent que les ducs et capitans réunissent leurs hommes de guerre et vont combattre pour leur propre compte. » Et M. Bouët-Willaumez observe, comme plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de le faire à propos des gouvernements primitifs et sauvages de l'Afrique, que le régime

1. Le Yebou, situé entre le Benin et le Dahomey, a été en quelque sorte découvert à Paris même par M. D'Avezac. On n'avait encore sur ce pays que des notions vagues et tout à fait incertaines, lorsque M. D'Avezac fit la rencontre d'un Africain Yebou qui, à l'âge de vingt ans, après avoir parcouru, en qualité de marchand, une grande partie de la côte d'Afrique, avait été emmené comme esclave au Brésil, puis à Paris, où il était redevenu libre. Le savant géographe sut tirer des conversations diffuses et naïves de ce nègre, des renseignements dont sa critique judicieuse a fait ensuite une esquisse intéressante de cette contrée à peine connue. Le travail de M. d'Avezac forme la deuxième partie du tome second des Mémoires de la *Société Ethnologique*, sous le nom de *Notice sur le pays et le peuple des Yebous en Afrique.*

Digitized by Google

monarchique et aristocratique du Bouny présente une certaine analogie avec le système féodal.

Les villes des différentes contrées de la Guinée ne sont, à l'exception des comptoirs européens, que des amas plus ou moins considérables de huttes en terre, rondes, basses, et couvertes en chaume ou en feuilles de palmiers, les palais ne se distinguent que par de plus vastes dimensions; par exemple, la demeure du souverain de Dahomey a, pour marque exceptionnelle de magnificence, un étage au-dessus du rez-de-chaussée habituel. Les pratiques religieuses des habitants de la Guinée consistent dans l'adoration de quelques animaux, tels que le crocodile, le gros lézard, le cheval, et de tous les objets que les joujoux, prêtres ou jongleurs, ont déclarés *fétiches*, c'est-à-dire divins.

Le vêtement de la plupart des nègres de tous ces rivages consiste en un pagne, fait d'une grande pièce d'étoffe, et qui s'emploie en écharpe ou en manteau. Les verroteries, l'ivoire, le corail, ajoutent, dans cette région de l'Afrique, comme partout ailleurs, aux charmes des négresses, et sont les ornements recherchés par leur coquetterie.

Les ignames, les patates, le mil, le maïs, la racine de manioc et quelques herbes cuites et arrosées d'huile de palme composent la nourriture des nègres qui ne manquent à leur sobriété habituelle que pour la boisson. Quand au vin de palme que produisent leurs forêts ils peuvent ajouter un peu d'eau-de-vie, ils sont au comble de la joie. L'eau-de-vie est par-dessus tout la liqueur qu'ils aiment, et c'est pour obtenir cette boisson qu'ils livrent aux Européens leurs femmes, leurs plus précieuses marchandises, et qu'ils se vendent entre eux. L'unique industrie de ces hommes consiste dans les nattes qu'ils savent tresser, et dans la confection de quelques poteries, vaisseaux de bois et ornements forgés avec le fer dont leurs montagnes semblent contenir d'abondants réservoirs. Le long de la côte, l'une des principales occupations des indigènes consiste dans la pêche; à quelque distance du rivage, dans les campagnes, ce sont les femmes qui se partagent les soins pénibles de l'agriculture et les enfants qui broient le mil, tandis que les hommes assis ou nonchalemment couchés devant leurs cases, fument en paix.

La musique et la danse occupent une grande place dans l'existence de ces populations nègres. A l'approche de la nuit, les femmes oublient les travaux pénibles du jour et les hommes secouent leur indolence : les sons rauques d'une trompette et d'une sorte de tambourin se font entendre, et convient toute la population à des danses qui durent la nuit entière. Quelquefois le divertissement que les nègres de la Guinée nomment *ouri*, prend une extension considérable, et alors les chants et les danses de tout un village répondent à ceux d'un village voisin.

Les funérailles sont accompagnées de sanglots, de hurlements et de cris. Le cadavre, revêtu de ses ornements et muni de quelques armes et d'ustensiles de cuisine, est placé en grande pompe dans un cercueil autour duquel ses parents

Digitized by Google

et ses amis mangent et boivent pendant des journées entières. Si c'est un roi ou un grand personnage qui est mort, on immole sur son tombeau ses femmes, ses grands officiers, et des esclaves au nombre quelquefois de plusieurs milliers. Les arcs et les flèches, les massues, les fusils dont l'usage a été introduit depuis de longues années par les Européens sur la côte de Guinée, sont les armes des populations de cette longue côte sur laquelle les nations européennes ont fondé de nombreux établissements.

Suivant une tradition qui, aujourd'hui encore est grandement en faveur dans notre province de Normandie, la Guinée fut découverte dès le XIVe siècle par des marchands dieppois qui y construisirent un fort, et y laissèrent une colonie où le commerce fut très-florissant jusqu'en 1413; mais à cette époque, les troubles civils et la guerre extérieure qui désolaient la France obligèrent les Normands à abandonner leur établissement. Comme preuve de ces faits, on allègue les noms de plusieurs localités qui se retrouvent en France, et notre écusson gravé dans des villes de la côte de Guinée. Cette opinion, qui était celle du P. Labat auquel nous devons une relation de la côte occidentale d'Afrique, et qui tout récemment a été de nouveau émise par un écrivain normand[1], ne semble pas dénuée de tout fondement; par malheur les assertions de l'histoire, les preuves décisives lui manquent, et nous sommes, jusqu'à ce que de nouveaux documents viennent l'attester encore et la certifier, obligés de reconnaître aux Portugais, avec M. de Santarem, l'honneur d'avoir découvert et colonisé les premiers la Guinée, dans la deuxième moitié du XVe siècle.

C'est seulement au temps de Colbert que l'histoire nous montre l'intervention certaine de la France sur les côtes de la Guinée. Le grand ministre institua, en 1664, la Compagnie royale du Sénégal à laquelle il donna en outre le droit de traiter sur les côtes comprises entre les caps Vert et de Bonne-Espérance. Cinq ans après cette institution, il envoya dans cette partie de l'Afrique M. d'Elbée, commissaire général de la marine, avec mission de désigner dans le golfe de Guinée un point favorable à l'établissement d'un comptoir. Cet officier choisit, au grand mécontentement des Hollandais qui, depuis longtemps déjà étaient les seuls commerçants du pays, le port de Whydah dans le Dahomey. Malgré l'insuccès de la Compagnie du Sénégal, qui ne tarda pas à se dissoudre, Whydah ne fut jamais complétement abandonné, bien que le commerce y fût presque nul. Dans les premières années qui suivirent l'empire, les bâtiments de guerre français recommencèrent à se montrer sur la côte. M. Bouët Willaumez, qui visitait pour la première fois Whydah, en 1838, écrivait alors : « Les trois forts autrefois occupés par les Français, les Anglais et les Portugais existent encore, bien que dans un état de vétusté qui atteste leur long abandon. Chacun est entouré de son village. Le fort français occupe le centre, c'était le plus considérable; il est

1. *Notice historique sur les Établissements français des côtes occidentales d'Afrique*, par M. E. Barthélemy. Paris, chez Arthus Bertrand, 1848.

Digitized by Google

ceint d'un fossé profond, autrefois avec pont-levis, construit en briques, de forme carrée, flanqué de quatre bastions, dont deux armés de douze canons, et les deux autres de dix seulement. Au milieu est la chapelle surmontée encore d'un beffroi avec sa cloche. Les logements extérieurs existent, et sont tant bien que mal entretenus par les habitants du village qui se plaisent toujours à appeler leur village village français, et à prendre eux-mêmes le titre de Français. Les habitants étaient presque tous esclaves, ils reçurent leur liberté, lors de l'abandon du fort, au commencement de la Révolution, et paraissent encore reconnaissants de ce bienfait par leur attachement pour la France, dont la langue est parlée par un grand nombre d'entre eux. Un mulâtre et un noir, l'un jardinier, l'autre concierge, restèrent chargés de la garde du fort et des archives; ils se sont religieusement acquittés de ce soin, et arborent encore, avec orgueil, le pavillon tricolore sur les restes de notre établissement. » Whydah, cédé par le ministre de la marine à l'une des grandes maisons de Marseille, est redevenu depuis dix ans, non un poste militaire, mais un comptoir commercial de la France.

Ce fut à la même date, 1844, que le gouvernement français fonda les établissements d'Assinie, du Grand Bassam et de Gabon, autant dans le but de concourir efficacement à l'abolition de la traite, et de remplir en Afrique une mission d'humanité et de civilisation, que de favoriser les transactions commerciales sur la côte de Guinée. M. Bouët, qui depuis 1838 avait reconnu, avec le brik canonnière *la Malouine,* toute cette portion du littoral africain, fut chargé de la fondation de nos nouvelles colonies. Sa première expédition fut dirigée sur le Gabon dont l'embouchure offre une rade immense et sûre, capable d'abriter des flottes considérables. Il acheta, en 1844, les deux rives du cours inférieur de la rivière, le fort d'*Aumale* y fut construit; puis l'année suivante, malgré le mauvais vouloir des missionnaires américains fixés déjà depuis quelques années sur le fleuve, et qui ne voyaient pas sans une certaine jalousie les Français y dresser leur pavillon, l'établissement reçut des accroissements considérables; des magasins, des casernes, des arsenaux y furent construits, et le Gabon devint le point central d'approvisionnement et de réparations pour la subdivision sud de notre escadre. Enfin une chapelle s'élève à l'abri du fort; trois prêtres la desservent, et trois frères y sont chargés de la conversion des indigènes. Deux autres établissements moins considérables, mais importants surtout parce qu'ils sont à la traite un obstacle sérieux, se sont élevés au Grand Bassam et en Assinie sur la côte d'Ivoire. Les forts qui les protégent ont reçu les noms de *Nemours* et *Joinville.* La garde en est confiée à des soldats yolofs tirés de nos possessions du Sénégal, car les fièvres de la côte de Guinée n'y permettent pas le séjour d'une garnison européenne[1].

1. *Description nautique des côtes de l'Afrique occidentale*, par M. le comte Bouët de Willaumez *Notice historique sur les Établissements français*, par E. Barthélemy.—Walckenaër, *Hist. générale des Voyages*, t. XI et XII.

Digitized by Google

CHAPITRE XCII

EXPÉDITIONS SUR LE NIGER.

Le grand fleuve que nous appelons Niger porte, dans la partie supérieure de son cours, les noms de Djoliba et de Kouarra, ou Quorra. Le major Laing a déterminé le gisement de ses sources par une latitude de 9° 25′, et une longitude de 12° 5′ à l'ouest du méridien de Paris; puis le cours du fleuve a été reconnu par Mungo-Park, dans son premier voyage, de l'endroit où il commence à devenir navigable jusqu'à Djenny. René Caillé a vu sa large nappe d'eau baigner cette ville, et se mêler aux flots du lac Debo; puis le voyageur a descendu le fleuve jusqu'au port de Kabra. Digne émule de ces nobles devanciers, le docteur Barth a suivi, en la remontant, la partie du Niger qui coule à l'orient de Tombouctou, et il a donné sur la Tchadda, cet énorme affluent de la rive gauche du fleuve, les premières notions qui portent un caractère de précision; enfin Lander qui, après avoir été le domestique de Clapperton, devint le digne successeur de son maître, a descendu le fleuve de Youri jusqu'à son embouchure. Grâce aux travaux de ces grands voyageurs, le cours du Niger est donc aujourd'hui connu dans presque toute son étendue. Ce sont ces pénibles expéditions de Mungo-Park et des frères Lander que nous allons résumer ici; celle de Caillé a trouvé sa place ailleurs, et nous n'avons encore que des renseignements sommaires sur cette deuxième partie de la grande exploration entreprise par le docteur Barth au sein de l'Afrique.

Pendant de longues années, le Niger, dont l'existence avait été mentionnée par les anciens géographes Pomponius Méla, Pline et Ptolémée, donna lieu à d'innombrables hypothèses; les modernes avaient pu constater l'existence de son cours supérieur dont les sources sont situées dans l'une des contrées de la Guinée occidentale; mais vers quelle mer coulait le fleuve? où se trouvait son embouchure? Ne devait-on pas voir dans ce grand cours d'eau la partie la plus reculée du Nil qui, après avoir parcouru l'Afrique dans la moitié de sa longueur, la traverserait ainsi dans sa largeur presque entière. Telles furent les questions que s'adressa la science géographique jusque dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. L'illustre D'Anville, puis le géographe anglais Reichard, supposèrent les premiers que le Niger, faisant un retour sur lui-même, se jetait dans l'Océan Atlantique. Une société se forma à Londres vers 1788 dans le but de vérifier cette hypothèse, et d'encourager les expéditions dans l'intérieur de l'Afrique, et l'année suivante, l'Anglais Hougton, qui avait longtemps séjourné sur la côte d'Afrique, reçut la mission de remonter la rivière de Gambie et de pénétrer jusqu'au grand fleuve. Souvent mal reçu par les tribus sauvages dont il traversait le territoire, trahi par

Digitized by Google

les Africains auxquels il s'était confié dans ces difficiles régions, le voyageur fut pris de la dyssenterie et succomba avant d'avoir atteint le grand fleuve.

Son funeste sort ne détourna pas, quelques années plus tard, le jeune Mungo-Park, chirurgien écossais, qui revenait d'un voyage aux Indes orientales, de se présenter pour tenter la même aventure. Il partit de Portsmouth le 22 mai 1795, et débarqua un mois après à Tillifrey, sur la rive septentrionale de l'embouchure de la Gambie, et de là se dirigea immédiatement à Pisania, lieu situé à soixante ou quatre-vingts lieues plus haut sur le fleuve. Après un séjour de quelques mois employés à apprendre la langue mandingue et à recueillir des notions sur les pays qu'il allait parcourir, Mungo-Park réunit six nègres qui devaient lui servir de guides et de compagnons de voyage, et, monté à cheval et bien armé, muni de quelques provisions, d'un sextant, d'une boussole, d'un thermomètre, d'un parapluie, de verroteries et de tabac, il se mit en marche prenant la direction de l'est.

Après avoir franchi le pays du roi de Kaarta, qui l'accueillit avec bienveillance, il parvint, en février 1796, à Kemmour, sur le cours supérieur du Sénégal, et, de là gagna la grande ville de Djarra ou Yarba, dans laquelle il attendit pendant plusieurs jours du prince maure Ali, qui occupait tout le pays voisin, la permission de traverser ses États. Cette permission lui fut enfin donnée, mais Ali avait une telle réputation de perfidie et de cruauté, que les serviteurs de Mungo-Park refusèrent de le suivre, à l'exception toutefois du jeune nègre Demba. Le chef maure justifia pleinement les craintes des compagnons de notre voyageur. Il traita celui-ci avec une extrême brutalité, et lui enleva ses habits et tous ses instruments, à l'exception de sa boussole; remarquant que l'aiguille magnétique se dirigeait toujours vers le grand désert, il en demanda la raison à Mungo-Park, et le voyageur répondit que c'était parce que sa mère habitait un pays lointain situé dans le nord, et que tant qu'elle serait vivante, l'aiguille se dirigerait du côté de ce pays pour guider son fils vers elle, et que quand elle ne serait plus, elle lui indiquerait encore le lieu de sa sépulture. Le Maure, plein de craintes superstitieuses, respecta la boussole, mais ce fut le seul avantage que put obtenir le pauvre voyageur : on le sépara de son fidèle Demba, et plusieurs fois même, ses jours furent menacés; il ne dut la vie qu'à l'intérêt qu'il avait su inspirer à la femme d'Ali. Pour diminuer son ennui et se distraire de ses chagrins, il se mit à apprendre l'arabe par une méthode assez ingénieuse; il traçait quelques caractères sur le sable, et stimulant l'amour-propre de ses gardiens, les mettait au défi de mieux faire, ou les priait de rectifier ses erreurs.

Ali, dont la capitale était Benoun, se trouvait alors en guerre contre le roi de Kaarta. Mungo-Park, toujours retenu et gardé à vue comme un prisonnier, suivit l'armée dans ses diverses évolutions; puis, dans un jour de panique, profitant de la confusion qui s'était répandue dans le camp, il s'enfuit à cheval, et se hâta de s'enfoncer vers l'est dans le désert. Par un long détour, il regagna les lieux habités et reçut l'hospitalité en plusieurs endroits. Trois jours après son évasion, il

Digitized by Google

atteignit Ouaoura, ville du roi de Bambara, rejoignit quelques Kaartans fugitifs, et eut la liberté de voyager tranquillement dans ce pays. Enfin, le 21 juillet, ses compagnons s'écrièrent : Voici l'eau ! « Regardant devant moi, dit le voyageur, je vis avec un plaisir inexprimable le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis si longtemps. Large comme la Tamise à Westminster, il étincelait des feux du soleil, et coulait lentement vers l'orient; je courus à ses bords, et après avoir bu de ses eaux, j'élevai mes mains vers le ciel en remerciant avec ferveur l'Éternel de ce qu'il avait couronné de succès mes efforts. »

Sego, capitale du Ban bara, est composée de quatre villes distinctes dont deux sont bâties à gauche, tandis que les deux autres, entourées de hautes murailles de terre, s'élèvent à droite du fleuve. Les maisons, construites en terre, sont de forme carrée à toits plats; quelques-unes ont un étage, et beaucoup sont peintes en blanc. Les rues, étroites et tortueuses comme dans la plupart des villes musulmanes, sont ornées de nombreuses mosquées. Park estime la population de cette ville à 30,000 âmes. Il y était arrivé un jour de marché, et la foule s'y trouva tellement considérable pour passer le Djoliba, qu'il fut obligé d'attendre son tour pendant plus de deux heures. Le roi, instruit de son arrivée, lui enjoignit de le faire instruire des motifs de son voyage et exigea qu'il allât loger dans un village à quelque distance. Park s'y rendit; mais les habitants furent effrayés à la vue d'un blanc, et pas un ne consentit à lui donner l'hospitalité. Cependant le vent s'élevait et menaçait d'un orage; morne et abattu, le voyageur s'assit au pied d'un arbre. A ce moment, une femme qui revenait des champs l'aperçut; émue de compassion, elle prit la bride et la selle du cheval qui paissait près de là, et dit à Park de la suivre; puis elle le conduisit dans sa cabane, lui donna du poisson grillé et l'invita à reposer sur une natte. Elle-même se mit à filer du coton avec quelques autres femmes, et toutes ensemble, pendant ce travail qui dura une partie de la nuit, elles se récréèrent en chantant. « L'une des chansons fut improvisée, dit le voyageur, et je m'en trouvai l'objet; une femme chantait seule, puis les autres se joignaient à elle pour former le chœur. L'air en était doux et plaintif; voici le sens des paroles : « Les vents mugissaient et la pluie tombait. Le pauvre blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. Il n'a pas de mère pour lui apporter du lait; point de femme pour moudre son grain. » — Et le chœur reprenait : — « Ayons pitié de l'homme blanc qui n'a pas de mère et qui n'a pas de femme. » Ému jusqu'aux larmes d'une bonté si inespérée, je ne pus dormir. Le matin je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste; c'était le seul don que j'eusse à lui offrir pour témoignage de ma reconnaissance. »

Le lendemain un messager du roi de Bambara vint demander à Park s'il avait apporté quelques présents pour son maître; celui-ci s'excusa sur ce que les Maures l'avaient dépouillé; on lui intima l'ordre de quitter le voisinage de Sego, cependant, 5,000 cauris, environ 25 francs, lui furent remis de la part du roi. Cette somme pouvait le faire vivre quelque temps, puisque cent cauris suffisent

Digitized by Google

à l'entretien journalier d'un homme et de son cheval; aussi le voyageur résolut de marcher en avant; il suivit le cours du Djoliba; mais les fatigues de la route, l'obstacle insurmontable que lui opposait un terrain détrempé par des pluies continuelles, l'abandon de son dernier compagnon, l'obligèrent à laisser son cheval qui ne pouvait plus le porter, et à s'embarquer sur le fleuve. Il parvint ainsi jusqu'à Silla, lieu situé à deux journées de Djenny, sur le fleuve. Puis la fièvre et la fatigue le forcèrent à retourner sur ses pas. Arrivé au lieu où il s'était embarqué, il eut le bonheur de retrouver son cheval qui s'était refait dans les abondants pâturages des bords du fleuve; mais il apprit que le roi de Bambara avait pris, à l'instigation des Maures, la résolution de l'arrêter. Il évita donc Sego, fit un détour pour revenir au fleuve, quitta ses bords à Bammakou où il cesse d'être navigable, entra dans le pays des Mandingues où ses derniers effets et son cheval lui furent volés; la fièvre s'empara de lui, et sans doute il eût succombé sans un heureux hasard pareil à celui auquel il avait déjà dû l'hospitalité aux environs de Sego : un nègre le recueillit, le soigna comme son enfant, lui fit restituer son cheval et ses vêtements, et au retour de la saison sèche, le conduisit au comptoir anglais de la Gambie. Mungo-Park s'y embarqua pour l'Angleterre où il arriva le 22 septembre 1797.

Le voyageur qui le premier avait pénétré si avant dans le cœur de l'Afrique, et suivi le Niger dans une partie de son cours, fut reçu avec enthousiasme par la Société d'Afrique et par toute l'Angleterre. Quelques années après, le gouvernement proposa à Mungo-Park de prendre le commandement d'une expédition qui descendrait le Djoliba jusqu'à son embouchure. Celui-ci accepta avec empressement et quitta Portsmouth, à la fin de janvier 1805, avec le chirurgien Anderson et un dessinateur. A Gorée, il prit un officier et trente-cinq soldats d'artillerie. Le point de départ de l'expédition fut encore la petite ville de Pisania. Malgré son expérience du climat africain, Mungo-Park commit la faute grave de commencer pendant la saison des pluies son pénible et dangereux voyage. Cette imprudence doit être considérée comme la cause de tous les malheurs qui assaillirent l'expédition, et de sa funeste issue. Le départ de Pisania avait eu lieu le 27 avril 1805; le 8 juin, les voyageurs furent assaillis par un des violents ouragans qui, en Afrique, précèdent et annoncent le retour des pluies périodiques. En peu de temps toute la contrée que l'expédition traversait se transforma en un vaste marais; la chaleur devint insupportable, et trois jours après, la petite caravane ne compta pas moins de douze malades.

Néanmoins l'expédition continua d'avancer; elle franchit le district montagneux de Konkodou, pays pittoresque et richement cultivé; mais les beautés de cette terre fertile ne pouvaient l'empêcher de songer avec une douleur toujours croissante à l'état déplorable auquel l'expédition se trouvait réduite; la moitié des hommes étaient malades et gisaient sur la route, refusant d'avancer; chaque jour on enterrait ou on abandonnait deux ou trois hommes; tous les animaux avaient successivement péri, et Mungo-Park lui-même fut pris des fièvres. Lors-

Digitized by Google

qu'on parvint au Niger, sur trente-huit Européens partis avec lui de la Gambie trente et un avaient déjà succombé, et les sept compagnons qui lui restaient encore étaient tous malades et n'avaient que bien peu d'espoir de guérison. Dans cette pénible conjoncture, il loua un canot pour descendre le fleuve, dont la largeur en cet endroit variait de un à deux milles, et dont la rapidité était de cinq nœuds à l'heure. Ce même royaume de Bambara qu'il avait dû éviter au retour de sa première expédition, faillit l'arrêter encore. Les naturels, incapables d'entrevoir ou de comprendre les généreux motifs qui conduisaient au cœur de leur pays dans des régions si difficiles, et sous un climat mortel, des hommes venus de pays lointains, redoutaient des maléfices ou une conquête; mais le voyageur sut habilement faire évanouir ces craintes. « Les blancs, leur dit-il, sont un peuple commerçant, et ce sont eux qui fabriquent tous les articles que les Maures apportent à Sego. Quand on parle d'un bon fusil, qui l'a fait? un blanc. Et toutes vos marchandises, et les brillantes verroteries d'où viennent-elles? de chez les blancs. Les Maures nous achètent ces objets; ils les portent à Djenny, à Tombouctou, dans les grandes villes, et les vendent un prix plus élevé, et elles coûtent plus cher quand elles parviennent jusqu'à vous. » Ces arguments, appuyés du présent d'un fusil à deux coups, valurent aux débris de la malheureuse expédition la faveur de la cour, et l'autorisation de construire une barque à Sansanding. Trois vieux canots réunis ensemble formèrent un petit bâtiment long d'environ quarante pieds et large de seize qui reçut le nom de *Djoliba, schooner de Sa Majesté*. Ce fut à ce moment que le chirurgien Anderson mourut; cette perte était la plus cruelle de celles qui jusqu'à ce moment eussent frappé Mungo-Park. Trois ou quatre soldats survivaient seuls; néanmoins on ne voit pas que le courage de l'énergique voyageur ait un instant faibli. Le 16 novembre de cette funèbre année 1805, qui avait vu mourir, un à un, presque tous les membres de l'expédition, l'armement de son petit bâtiment étant achevé, il compléta son journal, écrivit plusieurs lettres, adressa le double de ses papiers à lord Canden, secrétaire d'État, et lui écrivit : « Je vais faire voile à l'E. avec la ferme résolution de découvrir les embouchures du Niger ou de périr dans cette entreprise. »

Il périt en effet, ses compagnons se composaient à ce moment du lieutenant Martin et de trois soldats, on sut qu'ils partirent de Sansanding le 17 novembre, mais depuis on n'a plus eu de l'expédition aucune nouvelle positive. De vagues renseignements ont fait savoir que Mungo Park et ses compagnons descendirent le fleuve jusqu'à Tombouctou, et que, de cette ville, ils s'avancèrent jusqu'à Boussa dans le Haoussa. En cet endroit le Niger est obstrué de rochers qui rendent la navigation périlleuse; on a prétendu que Mungo-Park s'abandonnant à cette fatale imprudence qui semble avoir été le grave défaut de son caractère, n'avait pas attendu les pilotes que devait lui envoyer le sultan de Yaourri, qu'il avait entrepris pendant la nuit de franchir ce périlleux passage, et que sa frêle embarcation se brisa contre les rochers. Ce qui est certain, c'est que l'entreprenant voyageur ne reparut jamais.

Digitized by Google

Après Mungo-Park, son compatriote Clapperton parvint, dans le cours de son second voyage, à l'extrémité du Haoussa, et recueillit sur le Niger des notions qui confirmaient l'hypothèse des géographes relativement à l'embouchure de ce fleuve. Quand à son tour cette glorieuse victime de la science eut trouvé la mort sur cette terre qui dévore ses visiteurs, Richard Lander, ce dévoué serviteur qui avait assisté son maître dans ses derniers moments, essaya de suivre la direction du Niger et de trouver l'embouchure du fleuve; nous avons vu comme il fut empêché par le roi de Zegzeg d'accomplir ce dessein. Mais à son retour en Angleterre, il reçut la mission de tenter de nouveau cette difficile entreprise. Son frère John Lander se joignit à lui. Les deux voyageurs descendirent dans la rade de Badagry ainsi que l'avait fait Clapperton; ils suivirent à peu près le même chemin que ce voyageur, et le 13 mai 1830 ils parvinrent à Katunga, capitale du Yarriba, et située à quelque distance du fleuve. Le roi Mansolah les reçut à merveille, et pour leur témoigner toute son estime et son affection, il leur donna, par ordonnance, le droit de faire décapiter de suite quiconque les importunerait. Nos voyageurs n'abusèrent pas de ce singulier privilége; ils préférèrent obtenir la faculté de partir de suite pour Boussa où ils devaient s'embarquer sur le fleuve. Ce fameux Niger ne sembla ni majestueux ni imposant aux frères Lander : « Des roches noires et stériles se dressent du sein du fleuve, et occasionnent à sa surface de forts bouillonnements et des courants qui se heurtent. On nous dit qu'à quelques milles au-dessus de Boussa la rivière était divisée en trois branches par deux petites îles fertiles, et qu'au delà elle coulait unie et sans interruption jusqu'à Funda. Ici, le bras le plus considérable du Niger n'a guère qu'un jet de pierre de largeur; le rocher sur lequel nous sommes assis, domine l'endroit où les naturels disent que périt Mungo-Park. »

Nos deux voyageurs remontèrent le fleuve jusqu'au village de Kagagie, puis ils se rendirent dans la ville de Yaouri; après cinq semaines d'un séjour forcé en ce lieu, ils obtinrent du souverain de Boussa un canot et la permission de descendre le Niger jusqu'à son embouchure. Avant leur départ, les voyageurs assistèrent aux cérémonies qui accompagnent une éclipse de lune, et recueillirent la singulière légende qui, dans le pays, explique ce phénomène.

« Vers onze heures du soir, dit Richard, nous étions étendus sur nos nattes et profondément endormis, quand un cri de détresse poussé par d'innombrables voix, accompagné d'un horrible cliquetis et d'un mélange de bruits assourdissants, que le calme de la nuit rendait encore plus effroyable, nous éveilla en sursaut. Avant que nous fussions remis de notre surprise, le vieux Paskoë, hors d'haleine, et l'air épouvanté, se précipita dans la hutte, et nous dit d'une voix tremblante : — Vous savez que le soleil maltraite la lune dans les cieux? Curieux de connaître l'origine de cette étrange histoire, nous courûmes dehors et nous découvrîmes qu'il y avait éclipse totale de lune. Une quantité de gens s'étaient réunis près de nos huttes, et nous apprîmes d'eux, que la lune dégoûtée depuis longtemps du sentier qu'elle avait à parcourir dans le ciel, attendu que ce sentier

Digitized by Google

est rempli de ronces et d'épines, et obstrué de mille façons, avait épié une occasion favorable, et ce soir-là même, elle avait abandonné son ancienne route pour entrer dans celle du soleil. Cependant elle n'avait pu faire beaucoup de chemin avant que celui-ci se fût aperçu de cette innovation; accourant de suite vers elle, il l'avait masquée et enveloppée de ténèbres pour la forcer à regagner ses tristes domaines. L'effroyable bruit que nous entendions, ajoute Lander, avait pour but d'effrayer le soleil et de le forcer lui-même à lâcher prise afin que la lune éclairât paisiblement la terre comme d'habitude. »

Le 20 septembre, les voyageurs s'embarquèrent pour descendre le Niger. Bien des vicissitudes remplirent encore les deux grands mois de leur navigation; mais enfin, après avoir suivi dans toutes ses sinuosités le grand fleuve, ils parvinrent à son embouchure; le 1er décembre ils débarquèrent à Fernando-Po; quelques mois plus tard, ils descendaient à Portsmouth. Il était constaté que le Niger se jette, par plusieurs embouchures, dans l'océan Atlantique, entre les golfes de Benin et de Biafra. Richard Lander remonta plusieurs fois le Niger ou Rio-Nun; car le fleuve porte ces deux noms dans son cours inférieur; le jeune voyageur espérait établir des relations commerciales régulières entre l'Angleterre et l'intérieur de l'Afrique. Il fit dans ce but plusieurs voyages, de Fernando-Po à la Tchadda dont il avait également recherché l'embouchure. Ce fut dans une de ces excursions qu'il fut lâchement assassiné, au commencement de l'année 1834.

Dans l'année 1841, les Anglais organisèrent une expédition composée de trois bâtiments; le capitaine Trotter, son chef, parvint à Iddah, au-dessus du Delta du Niger; il était dans l'intention de faire remonter la Tchadda par l'un de ses bâtiments, tandis que lui-même continuerait à explorer le Niger. Mais cette fois encore l'expédition eut une fin désastreuse. Trois hommes seulement échappèrent à la fièvre, et le capitaine Trotter, qui avait le bonheur d'être de ce nombre, dut se hâter de retourner à Londres pour rétablir sa santé; l'unique résultat de son entreprise fut la conclusion de quelques traités de commerce avec les populations qui habitent les deux rives du fleuve.

Malgré la funeste issue de tant de courageuses entreprises, le gouvernement anglais se prépare, en ce moment même, à envoyer un vapeur qui tentera de nouveau de remonter la Tchadda et d'aller par ce chemin chercher MM. Barth et Vogel au cœur de l'Afrique [1].

1. *Histoire générale des Voyages de découvertes maritimes et continentales*, par W. Desborough Cooley, traduite de l'anglais par Old Joanne et Old Nick, t. III. — *Bull. de la Soc. de Géogr.*, janvier 1842, mai 1854.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIII

SÉNÉGAL ET GAMBIE.

Au-dessus du Niger, sur la côte occidentale d'Afrique, deux grands fleuves mènent à l'Océan leurs eaux parallèles; ce sont le Sénégal et la Gambie à l'embouchure desquels flottent les pavillons de France et d'Angleterre. Le territoire qui les sépare et qui porte le nom de Sénégambie, fut, selon quelques apparences, visité dans le XIVe siècle par des marins français; mais il n'existe rien de précis à cet égard, et c'est au Portugais Denis Fernandez que l'histoire attribue l'honneur d'avoir découvert en 1446 le Sénégal et le Cap-Vert. Les Français ne paraissent d'une façon certaine sur les bords de ce fleuve, qu'en 1626. Une colonie fut alors fondée par une compagnie rouennaise, et administrée par les représentants de cette association privée jusqu'en 1664, époque à laquelle la Compagnie des Indes Occidentales, récemment créée, fit l'acquisition de cet établissement.

Cette grande Compagnie, ruinée quelques années plus tard par de fausses spéculations, vendit ses droits sur la colonie du Sénégal, qui ne cessa de végéter jusqu'à l'époque où M. Brué en fut nommé le gouverneur général, en 1697. Pendant tout le cours de son administration, qui dura jusqu'en 1720, cet officier fit explorer le fleuve, le remonta lui-même, augmenta l'importance du fort Galam bâti sur le Haut-Sénégal, construisit de nouvelles fortifications, et conclut des traités avec les principaux chefs de toute la contrée; enfin, il laissa en pleine prospérité cette colonie qu'il avait trouvée misérable et existant à peine. Cette favorable impulsion continuait sous les successeurs de M. Brué, lorsque les Anglais s'emparèrent de tous nos comptoirs africains, au début de la guerre de Sept Ans. Le traité de 1763 ne restitua à la France que l'île de Gorée.

Ce fut par les armes que la France recouvra sa colonie à l'époque de la guerre de l'indépendance américaine; et ses droits à l'occupation du Sénégal se trouvèrent de nouveau consacrés par le traité de 1783. A dater de cette époque la colonie fut administrée par des gouverneurs nommés directement par le roi. Néanmoins le privilége commercial continua d'être affermé à une compagnie, qui ne fut dissoute que par l'Assemblée constituante, en 1791. La longue guerre avec l'Angleterre qui commença peu après, fit encore tomber nos établissements du Sénégal au pouvoir de ces opiniâtres adversaires. Le traité de 1814 nous les restitua une dernière fois. C'était pour reprendre possession de la colonie française que la frégate *la Méduse*, commandée par l'inepte des Roys de Chaumareix, était partie de Rochefort à la côte d'Afrique où elle périt si misérablement.

La capitale de nos possessions au Sénégal, Saint-Louis, est bâtie à l'embouchure du fleuve, dans une île sablonneuse et stérile, autrefois couverte d'immenses forêts de palétuviers. Le climat y est plus sain que sur tout autre point de la

Digitized by Google

côte, grâce aux brises de la mer qui rafraîchissent et tempèrent la brûlante atmosphère de cette latitude. Les deux bras du Sénégal offrent un bon mouillage aux navires, et Saint-Louis doit à cet avantage une prospérité commerciale, qui depuis quelques années surtout prend un véritable accroissement. La ville en elle-même est triste et mesquine ; cependant, vue à quelque distance en remontant le fleuve, elle ne manque pas d'une certaine majesté. Elle se déploie autour du fort Saint-Louis, qui, avec quelques batteries, compose toute sa défense. Un violent incendie détruisit, en 1827, un tiers des maisons de la ville ; depuis cette époque les rues ont été reconstruites à angles droits, et mieux rebâties ; quelques casernes, une église, un hôpital et la maison du gouverneur sont les seuls édifices publics de la capitale de notre colonie. Sa population est de six à huit mille âmes. Le grand empire yoloff dont le Cayor ou Walo n'est qu'un démembrement, entourait Saint-Louis et s'étendait sur tout le cours inférieur du Sénégal. Parmi les États qui se sont formés de ses débris, le Yolof actuel mérite encore l'intérêt par sa population de nègres, les plus civilisés et les plus beaux hommes de cette partie de l'Afrique occidentale ; bons, généreux, hospitaliers, ils parlent, observe M. Abel de Rémusat, une langue harmonieuse et riche qui est bien supérieure à tous les autres idiomes africains.

Des relations amicales se sont établies entre les débris de la nation yolofe et la colonie française ; mais il n'en a pas été de même de beaucoup d'autres peuplades africaines, chez lesquelles le gouverneur de Saint-Louis s'efforçait d'ouvrir des débouchés à notre commerce et à notre industrie ; dans plusieurs circonstances, de graves conflits se sont élevés, et nos soldats en sont venus aux mains avec les indigènes : en 1826, ce fut à propos d'un navire naufragé que les habitants de Gandiolle, s'attribuant le droit de bris et naufrage, prétendaient piller ; en 1828, un prophète se leva au milieu des populations soumises à la France, les excita à secouer notre joug, et les appela à la guerre sainte ; mais ce successeur de Mahomet fut pris et fusillé en 1830. Deux ans après, la guerre se ralluma encore : cette fois le gouverneur voulait empêcher le chef du Walo de donner sa fille Guimbotte en mariage au roi de Trarzas, et par conséquent d'étendre l'influence de celui-ci. Une petite armée de cinq cents hommes, munie de dix canons remonta le fleuve, pénétra à quelques lieues dans les terres, livra bataille, prit ou tua deux cents Mores, et rentra à Saint-Louis après avoir coupé les arbres et brûlé les moissons de ses adversaires. Le souverain des Trarzas se vit contraint de renoncer par un traité aux éventualités politiques qui pouvaient résulter de son alliance avec la princesse Guimbotte. En 1843, le gouvernement de Saint-Louis eut encore à tirer une terrible vengeance d'une grave insulte des habitants de Cascaï, gros bourg situé près de Podor sur le Sénégal. Un officier français chargé de réclamer une indemnité due pour des déprédations exercées au préjudice de quelques-uns de nos nationaux, avait été fouetté publiquement. M. le comte Bouët-Willaumez, nommé récemment gouverneur de la colonie, réunit aussitôt un millier d'hommes et remonta le fleuve. Les indigènes furent dispersés, la canonnade des

Digitized by Google

bâtiments ne cessa que lorsqu'il ne resta plus une case debout; le pays fut mis à feu et à sang, et pour obtenir la paix ses habitants furent obligés de déposer leur chef et de payer une indemnité considérable.

Cette expédition venait à peine d'être achevée lorsque la commission composée de MM. Huard-Bessières, Raffenel, Jamin, Peyre, Ferry et Pottin-Patterson, remonta le fleuve dans le but d'explorer le Falemé, principal affluent du Sénégal, et de visiter les fameuses mines d'or du Bambouk qui avaient été signalées à l'attention de la colonie depuis l'administration du gouverneur Brué. Les Peulhs du Fouta, pays qui venait d'être si sévèrement châtié, se soulevèrent et reçurent à coups de fusils les bâtiments qui portaient à leur retour les membres presque tous mourants de cette triste expédition. M. Bouët accourut encore et sauva ses compatriotes. Malgré les énergiques représailles exercées par ce gouverneur, les hostilités ne cessèrent pas : elles ont continué sous ses successeurs; en 1853, M. le capitaine de vaisseau Protet, gouverneur du Sénégal, a dû faire une descente dans l'archipel Bissagos situé au sud du Sénégal, et incendier les villages des indigènes qui avaient pillé deux navires de notre commerce naufragés sur leurs côtes. Enfin, dans cette année 1854, au mois de mai, c'est dans le Dimar à peu de distance du Sénégal que notre petite armée de Saint-Louis et les braves marins de la croisière française, ont eu à exercer de sanglantes représailles en s'emparant de Dialmath, capitale du pays rebelle, et en rétablissant le fort Podor qui domine le cours du fleuve.

Le Sénégal n'a pas, comme les autres grands fleuves de l'Afrique, dérobé à notre curiosité le lieu de sa naissance ; le voyageur Mollien, qui précéda de dix ans Caillié, dans les régions occidentales de l'Afrique, vit les sources de ce fleuve dans la partie de la Sénégambie qui porte le nom de Fouta-Diallon, et depuis ce temps leur position a été précisée à une époque toute récente par un jeune officier de spahis, M. Hecquard, qui, après avoir exploré, en 1849, la partie de la côte de Guinée qui avoisine nos récents comptoirs, visita, en 1851 et 1852, l'extrémité orientale et méridionale de la Sénégambie, et reconnut particulièrement la Gambie dans une portion de son cours. « En un lieu appelé Bafing, dit Mollien, je vis un bouquet d'arbres touffus qui cachait les sources à ma vue; je descendis rapidement de la colline où j'étais monté, et j'entrai dans ce bois où jamais n'a pénétré le soleil; je traversai le Sénégal, qui a quatre pieds de largeur en cet endroit, et en remontant j'aperçus deux bassins où l'eau bouillonnait avec force, et au-dessus un troisième qui ne semblait qu'humide et qui est cependant la source principale. » Après avoir coulé parallèlement à la mer jusqu'au marigot des Maringouins, le fleuve tourne brusquement à l'ouest et se dirige, avec un nombre considérable de circuits et de détours, vers l'Océan dans lequel il se jette par une embouchure large, en plusieurs endroits, de près de deux kilomètres. Dans une grande partie de son cours, le Sénégal coule au milieu de plaines basses qui sont inondées dans la saison des pluies, et c'est seulement à quinze lieues de la mer que se dressent des berges élevées de quelques mètres. La crue des eaux

Digitized by Google

commence à la mi-juin avec la saison pluvieuse ; en septembre elle atteint douze mètres; au commencement de novembre les eaux baissent, et dès la fin de ce mois on ne voit plus qu'un maigre filet d'eau en grand nombre d'endroits où coulait un fleuve impétueux. Dans son cours supérieur le Sénégal rompt, par un peu de diversité, la monotonie habituelle de ses rives ; au-dessus de Casga, ce village que M. Bouët frappa d'un châtiment exemplaire, M. Raffenel observe que : « dans un espace assez étendu, se présentent des plaines garnies de hautes graminées depuis les bords du fleuve, jusqu'à plusieurs kilomètres dans les terres ; les arbres y sont généralement rares, on n'en aperçoit qu'à une certaine distance. Mais en plusieurs endroits la rive gauche présente des coupures verticales d'une hauteur remarquable, au pied desquelles l'eau est si profonde, que le bateau à vapeur pouvait y accoster. » Plus haut, la navigation du Sénégal est interrompue par la chute d'eau de Felou à laquelle on donne le nom de cataracte, mais qui, selon M. Bouët, est beaucoup moins considérable qu'on ne le prétendait. De l'extrémité de la roche la plus élevée qui affecte la forme d'un cheval avec son cavalier, jusqu'au niveau des eaux inférieures, il n'y a que quinze à vingt mètres d'élévation ; les eaux supérieures contenues par le barrage de rocher qui produit la cataracte, forment une espèce de lac où une embarcation transportée par voie de terre, permettrait de remonter encore le fleuve jusqu'aux cataractes de Gowina, situées quelques lieues plus haut.

L'affluent du Sénégal qui porte le nom de Falémé, deviendra d'une haute importance pour l'exploitation des fameuses mines de Kénieba dans le Bambouk, si jamais notre colonie du Sénégal essaie de tirer parti de ces richesses. Kénieba était une ville des Mandingues, peuple considérable qui occupe une portion de la Sénégambie et de la Guinée ; mais l'almamy, ou chef du Bondou, l'a incendiée et en partie détruite en 1841. A peu de distance de Kénieba se trouvent les mines désignées sous le nom de mines de Dambagnagney. « On y pénètre, dit M. Raffenel, par un trou de sept à huit mètres, au fond duquel est une ouverture d'un mètre environ de hauteur qui conduit à une longue galerie. Tout autour de cette mine, la seule aujourd'hui qui soit en exploitation, on rencontre des trous d'une effroyable profondeur, garnis de distance en distance, de traverses de bois scellées aux parois et formant des croix horizontales; ces traverses servent à recevoir les échelles des mineurs; les montants en sont faits avec de jeunes arbres tenus écartés par des échelons, grossièrement taillés et irrégulièrement fixés au moyen de liens d'écorce. C'est par de semblables échelles, si mal assurées, que ces hommes descendent dans des mines profondes d'au moins trente-cinq à quarante mètres. » Une lieue plus loin sont les mines de Pellel, beaucoup plus riches, mais qu'on n'exploite pas; tous ceux qui y travaillaient sont morts, ou sont devenus fous. Les habitants attribuent la cause de ce fait singulier à la présence de génies malfaisants ; il y faut plutôt voir la funeste influence de l'arsenic que ce terrain paraît contenir en notable quantité.

Les femmes de Kénieba ont le monopole de la manipulation de l'or : les

Digitized by Google

mineurs leur livrent les produits qu'ils ont extraits, et qui se composent de schiste en fragments assez gros, de cailloux et de limon sablonneux ; elles placent le tout dans une calebasse pleine d'eau; elles le pétrissent dans leurs mains, puis rejettent les cailloux, une partie du schiste et du limon ; ce qui reste dans la calebasse est soumis encore à plusieurs lavages successifs, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un sable noir très-fin dans lequel l'or est contenu sous forme de paillettes extrêmement ténues; on le laisse sécher au soleil, puis on souffle dessus; la poussière vole et la poudre d'or reste. Ces produits ne sont pas la seule richesse minéralogique de la contrée; M. Raffenel et ses compagnons ont eu l'occasion de constater sur la rive gauche du Falemé l'existence de minerais de fer en grande quantité. Si les difficultés que présente l'accès de ce pays, surtout si les dangers de son funeste climat peuvent être palliés, on voit que l'occupation de notre colonie du Sénégal présentera de grands avantages pour l'avenir.

Rivale de notre fleuve, la Gambie, un peu moins étendue dans son cours, est en toute saison, selon M. Hecquart, navigable dans un parcours de plus de cent lieues (trois cents milles), pour les bâtiments calant trois mètres. A Baracunda, des rochers barrent le fleuve dans toute sa largeur; cet obstacle n'est cependant pas insurmontable dans la saison des pluies, et la Gambie continue alors d'être praticable pour les embarcations à rames. Le gouverneur des possessions anglaises, M. Mac-Donald, l'a remontée à cent cinq milles au-dessus de ce barrage; d'après lui, la Gambie, bien qu'éloignée alors de cinq cent cinq milles de la mer, conserve un volume d'eau considérable, mais les bords en sont à peine habités, et il pense que les risques et la dépense que nécessiteraient des opérations commerciales dans ces lointains parages excéderaient de beaucoup les avantages qu'on en pourrait retirer. Comme le Sénégal, la Gambie reçoit de nombreux *marigots*, indépendamment des rivières qui lui portent leurs eaux. Ces marigots se distinguent des autres cours d'eau en ce qu'ils font, en de certaines occasions, l'office de déversoirs du fleuve, notamment après les grands orages. Ils changent alors de direction, reçoivent le trop-plein des eaux et le transportent au milieu des terres. Mais ce changement de direction n'est que passager, et aussitôt que ses causes ont cessé, les marigots reprennent leur direction habituelle, seulement ils laissent dans les terrains bas de grandes flaques d'eau dont l'humidité contribue à entretenir les fièvres pernicieuses de toute cette région de l'Afrique.

Les Français ont sur la Gambie le petit comptoir d'Albréda; les Portugais y comptent aussi un ou deux établissements, mais c'est principalement aux Anglais que la Gambie appartient : Pisania, Vintain, George-Town, et surtout Sainte-Marie Bathurst, y sont leurs principaux établissements. Cette dernière ville ne manque pas d'une certaine coquetterie, ses maisons sont spacieuses et commodes, et les Anglais y ont apporté tout le confortable européen. La population blanche y est cependant peu considérable; elle se réduit aux employés du gouvernement et à quelques négociants anglais et français. Quant à la population indigène, elle

Digitized by Google

consiste en mulâtres, dont un grand nombre s'adonnent au commerce, et en nègres venus en grande partie du Sénégal. La garnison de Sainte-Marie est forte de deux compagnies de soldats noirs commandés par des officiers anglais; ces officiers ne demeurent qu'un an dans les possessions de l'Afrique occidentale. L'arachyde, graine dont on fait une espèce d'huile qui se vend surtout en France, et dont les maisons de Marseille achètent une notable quantité, la cire, l'ivoire, les peaux et l'or sont les principaux objets du commerce de la Gambie. Pendant longtemps, la colonie française n'a pas pu soutenir la concurrence de sa voisine et rivale la colonie anglaise; mais il semble qu'elle commence à se relever, son commerce prend de l'extension, et les navires fréquentent, en plus grand nombre, le port de Saint-Louis. L'administration de M. Bouët Wuillaumez est loin d'être étrangère, dit-on, à ce retour vers la prospérité. Depuis trois ans des missionnaires français et des sœurs de charité se sont établis sur la Gambie; ils y ont construit une école, ouvert des églises, et ils vont porter jusque sur le fleuve anglais, l'influence de nos mœurs et de notre religion [1].

CHAPITRE XCIV

POPULATIONS MUSULMANES ET NÈGRES DE LA SÉNÉGAMBIE.

Deux grandes classes de population, subdivisées en un nombre considérable de royaumes et de tribus, habitent les deux rives du Sénégal et la Sénégambie : ce sont les étrangers musulmans, Arabes et Berbères, confondus sous le nom commun de Mores, bien que ces trois populations présentent des distinctions notables, et les noirs dont quelques-uns sont convertis à l'islamisme ou au christianisme, mais dont la plupart conservent le grossier fétichisme et toutes les pratiques de leurs ancêtres, malgré le voisinage des Européens.

Les Berbères sont presque tous répandus sur la rive droite du Sénégal, tandis que les noirs au contraire habitent la rive gauche. Ces Berbères ne sont pas une des populations les moins intéressantes de cette partie de l'Afrique. Lorsque les Européens parurent pour la première fois sur ce rivage, ils y trouvèrent, à côté des nègres, ces hommes remarquables par la beauté de leurs traits et la majesté de leur visage, et ils donnèrent au fleuve le nom de *Zénéga* ou *Sénéga*, que portait une de leurs tribus errantes. Ces Zénéga parlent aujourd'hui encore une langue distincte de l'arabe; leur origine caucasique est démontrée par leur visage; mais de quel pays sont-ils venus et à quelle époque

1. *Voyage dans l'Afrique occidentale*, comprenant l'exploration du Sénégal, etc., etc., exécuté en 1843 et 1844 par une commission composée de MM. Huard-Bessières, Jamin, Raffenel, Peyre, Ferry et Pottin-Patterson. Paris, chez Arthus Bertrand. — *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*, par Hyacinthe Hecquard; ouvrage publié par le ministère de la marine, 1853. — *Notice historique sur les établissements français en Afrique*, par Barthélemy.

Digitized by Google

se sont-ils fixés sur la côte occidentale d'Afrique? Ils mènent une vie nomade : la saison sèche les ramène sur les bords du Sénégal où ils viennent chercher des pâturages et acheter du mil; puis, au retour de l'hivernage, c'est-à-dire de la saison des pluies, fuyant les inondations, ils s'enfoncent dans le désert, où ils trouvent, pendant cette saison, l'herbe nécessaire à leurs troupeaux, et un air pur des miasmes que dégagent les rives inondées du fleuve. Ces Berbères reproduisent en grande partie les habitudes des Arabes, non cependant sans leur avoir fait subir des modifications; c'est ainsi qu'on ne retrouve pas chez eux l'égalité de condition qui est assez générale dans les pays arabes. Les tribus y sont ou indépendantes, ou tributaires, ou asservies à différents degrés. Les unes sont puissantes et guerrières; on les désigne par le nom de *Hassan*, adjectif arabe qui signifie beau, et qui, au Sénégal, se traduit par le mot prince; d'autres sont tributaires et rançonnées par les premières; enfin une troisième catégorie, les tribus de marabouts [1], sont pacifiques et semblent dépositaires de la science et de la religion. De plus, ils sont très-commerçants; ils récoltent et vendent la gomme, et se font les intermédiaires du commerce des noirs de la Sénégambie avec les populations de l'Afrique septentrionale. Élément curieux, mais peu considérable de la population étrangère qui a envahi l'Afrique, ces Berbères sont aujourd'hui à l'égard des Arabes une race inférieure, et c'est pour eux qu'a été fait ce proverbe africain : « En fait de lions, on n'y trouve que des chacals. »

Parmi les populations indigènes, les Peulhs ou Foulahs tiennent la place la plus importante. Convertis depuis longtemps déjà à l'islamisme, ils doivent à cette religion leur supériorité sur les autres nègres; et, tous les jours, le Coran fait de nouvelles conversions et augmente leur influence dans les territoires du Fouta-Dialon, où eux-mêmes sont fixés autour de Timbo leur ville capitale. Les Peulhs sont de zélés propagateurs de leur foi, et chacun de leurs villages a sa mosquée; ce qui cependant ne les empêche pas de mêler à ce culte fervent leurs vieilles superstitions, et de se couvrir de gris-gris, sortes de fétiches, versets du Coran ou conjurations écrites de la main des pieux marabouts, et qui sont un infaillible préservatif contre tous les dangers.

Peuple guerrier, les Peulhs ne vivent que de pillage et dédaignent le commerce. S'ils manquent de poudre ou s'ils ont besoin d'étoffes, ils vendent des bœufs ou un captif. A défaut de cette ressource, ils font une razzia chez leurs voisins et quelquefois même chez leurs alliés. Tout le travail est abandonné aux femmes; elles cultivent la terre, font les huttes et préparent la nourriture. Des hommes armés du fusil les accompagnent et les gardent partout comme un troupeau, autant pour les empêcher de fuir que pour les défendre en cas d'attaque.

1. Les marabouts sont des prêtres musulmans : le titre de *fodié*, qui équivaut à peu près à celui de docteur en France, est le titre le plus élevé de ces prêtres dans cette partie de l'Afrique; viennent ensuite le *tamsir*, chef d'une mosquée, les *sérims* ou *simples marabouts*, enfin les *talibas*, élèves qui accomplissent une sorte de noviciat.

Digitized by Google

Vêtus d'une pièce d'étoffe qui leur serre la taille et les protége contre les intempéries de l'air, les chefs ne se distinguent des hommes placés sous leur commandement que par les gris-gris en cuir rouge et jaune qu'ils attachent à leur tête. A cheval ils portent des babouches grossièrement travaillées, et surmontées d'un morceau de cuir. Leur harnachement est le même que celui des Berbères; leurs éperons sont pointus et fixés au talon par de petites courroies; ils mettent assez d'adresse dans le maniement de leurs armes qui consistent dans le sabre et le fusil. Les femmes portent un pagne serré à la ceinture et un boubou, vêtement fait d'un morceau d'étoffe au milieu duquel on fait un trou pour passer la tête, et dont les extrémités sont cousues. Le boubou est habituellement blanc, le pagne au contraire est de couleurs éclatantes. Les femmes peulhs se couvrent la tête d'un voile blanc ou bleu, la religion que leurs maris ont adoptée exige qu'elles ne sortent ou ne paraissent devant les hommes que le visage couvert. Des bracelets aux pieds et aux mains forment le complément indispensable de cette toilette moitié musulmane et moitié sauvage. On dit ces femmes assez jolies, et jaunes plutôt que noires; sans doute le mélange des populations étrangères aura modifié l'aspect de leur visage. Elles sont grandes, bien faites, et elles ont une qualité bien rare chez les peuples sauvages, surtout en Afrique, c'est une extrême propreté.

La polygamie et la circoncision sont en usage chez les Peulhs; extrêmement jaloux, ces hommes placent les cases de leurs femmes au centre des habitations, et nul n'y doit pénétrer. L'adultère commis par un pauvre, est puni de mort; si le coupable est un homme riche et influent, il peut se racheter au moyen d'une forte rançon.

M. Hecquard assista un jour à un jugement rendu dans la mosquée par les anciens du village pour un crime commis dans des circonstances singulières, et qui peint les mœurs de ce peuple sauvage. Un des grands du village étant mort sans laisser de frère, sa succession revenait de droit à trois fils qui lui survivaient. Deux semaines après le décès, ceux-ci prirent jour et heure pour assister au partage. Le lieu du rendez-vous était la case de l'aîné des trois frères. A l'heure convenue, ses deux cadets arrivèrent, et, l'ayant trouvé endormi, le plus jeune dit au second : « Notre frère a pris pour sa part le sommeil, laissons-le lui, et partageons tout le reste. » Après quelques observations, l'autre consentit à cet arrangement, et chacun, après avoir pris la moitié des effets et des captifs de leur père, rentra chez soi. A peine étaient-ils sortis, que l'aîné s'éveilla, et ne trouvant plus chez lui ni captifs ni effets, courut demander à ses frères pourquoi ils avaient partagé sans lui ce qui était devenu son lot : « Ton lot, répondit le plus jeune, tu l'as fait toi-même, c'est le sommeil. Garde-le donc bien, de peur que quelqu'un ne te le prenne. — C'est bien, répondit l'aîné, j'accepte. Mais rappelez-vous que celui qui touche à l'héritage de son frère peut être tué par celui-ci, s'il est pris en flagrant délit. Ayez donc bien soin de ne pas toucher à la part qui m'est faite et que j'accepte. »

Digitized by Google

Pendant quelques jours, le spolié se borna à aller de case en case, raconter à ses parents et à ses amis le singulier partage qu'avaient fait ses frères ; puis, une nuit, il prit avec lui plusieurs témoins, et se rendit à la case de son frère, armé d'un fusil. Après avoir frappé à la porte qui se trouvait ouverte, et ayant vainement appelé plusieurs fois son frère, il entra, et le trouvant endormi, il fit venir les personnes qui l'accompagnaient, et leur dit : « Vous savez la part que m'a faite mon frère, il m'a donné le sommeil ; or en ce moment il vole mon bien, puisqu'il dort. » Et sans laisser aux assistants le temps de prévenir l'exécution de son projet, il ajusta son frère, lui cassa la tête d'un coup de fusil, et rentra tranquillement chez lui.

Son second frère épouvanté et redoutant le même sort, vint lui proposer de reprendre les biens dont il l'avait frustré ; il accepta, et le laissa en paix. Quelques jours plus tard, le meurtrier comparut devant les anciens du village qui l'acquittèrent ; « considérant, portait le verdict, que l'accusé n'avait fait que défendre un bien que ses frères lui avaient abandonné en échange de sa part dans l'héritage de son père. » Puis, séance tenante, comme il était l'aîné des trois, ils lui adjugèrent les biens et les femmes du frère qu'il avait tué.

Lorsqu'un Peulh veut se marier, il va trouver le père ou le maître de la femme qu'il désire épouser, et quand il a obtenu l'agrément de celui-ci, il fait quelques cadeaux à sa future ; peu après on règle le prix de la dot, qui est habituellement la valeur de dix captifs pour une femme libre, et de deux pour une esclave. Lorsqu'une partie, même minime de cette dot a été payée, la femme est conduite chez son futur, où un marabout vient consacrer le mariage par des prières ; ensuite on tire des coups de fusil ; le nouveau marié tue un bœuf, et donne un repas à sa famille et à ses amis. Si la femme est captive, elle ne change pas de condition, et continue à travailler pour son maître comme par le passé ; elle va seulement manger et coucher chez son mari jusqu'à ce que celui-ci l'ait rachetée, ce qui a lieu habituellement quand elle lui a donné un garçon.

Lorsqu'un Peulh meurt, son cadavre après avoir été lavé est enveloppé dans un morceau d'étoffe ; dans la nuit qui suit sa mort, ses parents veillent et disent des prières, puis on l'enterre couché sur le côté gauche, et la tête tournée vers l'orient. Après les funérailles la veuve ou les enfants tuent un ou plusieurs bœufs, et en distribuent la chair aux habitants du village ; c'est une charité par laquelle ils espèrent fléchir la rigueur divine à l'égard du parent qu'ils ont perdu.

Avec les Peulhs, les Mandingues sont la principale nation africaine de la Sénégambie ; une grande partie de leurs tribus habitent la Guinée ; les unes sont musulmanes et les autres ont conservé leurs coutumes intactes. Il y a peu de différence entre ceux des Mandingues qui ont adopté l'islamisme et les Peulhs ; ils sont cependant moins pillards et plus cultivateurs ; ils s'adonnent assez volontiers au commerce, et ce sont eux qui récoltent la cire et l'arachyde. Ces Mandingues sont pour la plupart des étrangers venus des parties les plus éloignées de l'Afrique et chaque jour ils se recrutent par de nouvelles émigrations. Les véritables

Digitized by Google

Mandingues ou Souninquais ont été subjugués par ces conquérants qui ont pris leur nom; livrés à l'anarchie, ils ont été facilement asservis. C'est chez eux que l'on retrouve, comme chez les anciens Yolofs, au royaume de Cayor, et chez presque toutes les populations nègres de cette partie de l'Afrique, la classe d'individus appelés *Griots*. Ces hommes, sortes de ménestrels et bouffons, sont chargés d'amuser leurs compatriotes, ou de chanter les louanges de ceux qui paient leurs improvisations; leur profession s'exerce héréditairement de père en fils, et ne les empêche pas de se marier. Les nègres, bien qu'en général d'un caractère peu susceptible, sont dans l'usage de considérer l'expression de griot comme une insulte ou un terme de mépris, sans doute parce que ces bouffons, privilégiés en beaucoup de circonstances, et auxquels est accordé le droit de tout dire, ont la réputation d'être en commerce habituel avec le diable. Dans le royaume de Cayor et au pays de Dakar, près de l'île de Gorée, on est dans l'usage de placer les griots après leur mort dans le tronc creusé des baobabs. Enterrés, disent les nègres, ils rendraient malsains les fruits et les légumes, jetés à l'eau ils empoisonneraient les poissons.

Les Mandingues aiment passionnément la musique; ce goût, chez eux comme chez les autres nègres, est extrêmement développé. Leur principal instrument consiste dans le *balafan*, sorte d'harmonica dont les verres sont remplacés par des morceaux d'un bois tendre auxquels sont attachées des calebasses de diverses grosseurs qui servent de touches, et que l'on frappe avec deux morceaux de bois dont les bouts sont entourés de gomme élastique et rendent un son assez agréable. Les griots du Karso, réputés les plus habiles musiciens de cette partie de l'Afrique, tirent un parti vraiment remarquable de cet instrument. Ils jouent aussi d'une guitare à vingt et une cordes, qui rend des sons très-éclatants. Cette guitare se compose d'une grande calebasse recouverte d'une peau de biche tannée avec soin; à cette calebasse est adapté un manche sur lequel sont placées des cordes exhaussées par un chevalet en bois. Ces cordes sont faites avec des lanières de peau de biche plus ou moins fines, tordues et polies.

Chaque village forme une espèce de république gouvernée par un almamy, chef de la religion, et par un alcati chargé de rendre la justice. Peu belliqueux, les Mandingues confient le soin de vider leurs querelles à des guerriers mercenaires venus du Bambouk, du Bondou et du Fouta, et qui résident dans leurs villages jusqu'à ce qu'ils aient trouvé dans le pillage l'occasion d'acquérir du bien; ils retournent ensuite dans leur pays. Les assemblées dans lesquelles ont lieu les élections des chefs et où se débattent les graves résolutions, sont appelées *palabres;* voici la description de l'un de ces conseils africains tenus sur les bords de la Gambie, à l'occasion de M. Hecquard qui sollicitait l'autorisation de traverser le territoire de l'une des peuplades qui habitent près de ce fleuve. « L'almamy, dit le voyageur, fit appeler les anciens du village pour entendre avec lui la communication que j'avais à leur faire. Quelques minutes après ils étaient tous réunis dans une case vide qu'ils appellent la mosquée. On y apporta des nattes, et nous

Digitized by Google

nous plaçâmes, l'almamy et ses gens d'un côté, et moi et les miens de l'autre. Au milieu de nous se tinrent les griots. Je pris la parole et exposai en peu de mots l'objet de ma visite. Mon griot répétait à haute voix mes paroles, car il est de bon ton de parler très-bas, et un chef qui, dans une assemblée, se ferait entendre sans le secours d'un griot, perdrait beaucoup de sa considération. Quand j'eus fini, chacun prit à son tour la parole; le griot de l'almamy répétant leurs discours. Tous me félicitaient de la confiance que j'avais en eux, d'où j'augurais que ma demande ne souffrirait aucune difficulté; mais, après deux heures de palabre, l'almamy finit par me déclarer que la question était grave, qu'elle exigeait de mûres réflexions, et que j'en connaîtrais le résultat dans le courant de la soirée. » Ce palabre fut l'un de ceux où règne le bon ordre et où la discussion suit un cours régulier. Souvent il n'en est pas de même, tous parlent tumultueusement sans attendre leur tour; l'office des griots devient alors inutile, et il n'est pas rare, dans les palabres tenus par les guerriers, que la case du conseil soit ensanglantée.

Les Mandingues Souninquois ne professent aucune religion et ne semblent reconnaître aucun Être supérieur. Ils ont cependant une grande confiance dans les gris-gris des Musulmans, dont ils se couvrent le corps. Le roi a toujours près de lui, pour lui composer de ces amulettes, un marabout qu'il traite fort bien et qu'il comble de présents. Ces Mandingues sont passionnés pour les liqueurs fortes, surtout pour l'eau-de-vie, lorsqu'ils peuvent s'en procurer; et, dans l'ivresse, ils deviennent très-dangereux. D'ailleurs, ils sont de mauvaise foi, peu hospitaliers et voleurs; on leur doit cependant, observe M. Hecquard, cette justice que lorsqu'ils ont consenti à accorder l'hospitalité, leurs hôtes deviennent sacrés pour eux, et qu'ils prennent toutes les précautions pour que rien de ce qui leur appartient ne soit détourné. Lorsqu'un de ces Souninquois veut se marier, il prend une natte et cinq noix de colas qu'il porte au père de celle dont il a fait choix. Si ce présent est accepté, il va chercher son plus beau bœuf et conduit chez lui la jeune fille. Le lendemain on tue ce bœuf, dont on fait un grand repas; on danse, on tire des coups de fusil pendant toute la nuit, et la noce est terminée. Les funérailles ne donnent lieu à aucune cérémonie, si ce n'est pour le roi, dont la mort est toujours l'occasion de superbes festins. Alors l'héritier du trône fait tuer une partie des troupeaux qui composent l'une des principales richesses de son royal héritage, et qu'il distribue aux habitants, ainsi qu'une partie de ses propres biens, afin de se créer des partisans.

A propos du titre de roi et de prince de cette peuplade africaine, il est utile de reproduire ici une observation du savant M. Faidherbe : « Il y a au Sénégal, dit cet officier français, un cause d'erreurs et d'étranges illusions, c'est l'abus des titres et des dignités qu'on applique aux moindres chefs du pays. A l'imitation des premiers marchands qui s'y sont établis, et du Père Labat, leur facétieux historien, on a décoré des titres les plus pompeux des malheureux qui n'ont pas même une idée des dignités que ces tribus expriment. Ainsi depuis le Père Labat,

Digitized by Google

on a continué à appeler rois les cheiks de ces peuplades, de manière qu'en entendant parler des rois mores du Sénégal, des personnes pourraient se figurer qu'il y a là quelque chose d'analogue aux anciens rois de Grenade ou de Cordoue, et l'on donne le nom de ministre à l'espèce de serviteur qu'ils nous envoient pour se faire payer le tribut que nous appelons *coutumes*[1]. Les tribus de *Hassan* sont appelées les tribus de princes. On est tenté d'assimiler les *marabouts* aux dignitaires de l'Église. Il existe à Saint-Louis un tableau sur lequel l'almamy du Bondou, espèce de chef électif sans pouvoir réel, dont les nègres se débarrassent quelquefois au bout de quelques mois en le pendant ou en le noyant, est appelé *pape des Nègres*, et après lui vient la hiérarchie des évêques, curés, etc.

« Quand il s'agit des femmes, ajoute M. Faidherbe, ces titres sont plus choquants encore : ainsi on décore du titre de reine du Walo une vieille négresse malpropre, ivre du matin au soir, qui se nourrit en prenant avec ses mains dans une grossière écuelle de bois une bouillie de farine de graine de mil ou de poisson, qu'on trouve toujours une pipe à la bouche, et dont on n'est bien reçu que si on lui porte une bouteille d'eau-de-vie. Tel est le portrait peu séduisant, mais fidèle, de Sa gracieuse Majesté la reine Détéialla, qui a succédé à sa mère Guimbotte Ire. »

Chez les Souninquois, la seule marque distinctive du pouvoir consiste dans un anneau que les chefs portent au bras droit; une corne de bœuf suspendue à l'entrée de la case est quelquefois aussi l'emblème de la dignité royale. Le même usage se retrouve chez la plupart des peuplades africaines de la côte occidentale, et la royauté, loin d'être régulièrement héréditaire, est, en général, le partage de celui auquel le nombre de ses femmes attire le plus de considération, auquel ses richesses et sa munificence créent le plus de partisans. Quant à la royale demeure de ce souverain, elle consiste en une case plus spacieuse que celle des simples particuliers. Les villes ou villages, dont la population varie de quelques centaines d'habitants au chiffre de deux ou trois mille, se composent de huttes en crignetis, espèce de nattes faites de longs roseaux coupés dans toute leur longueur et tressés ensemble de manière à former un tissu serré, assez grand pour enceindre la case. Un trou pratiqué dans ce tissu sert de porte. Ces cases, de forme ronde, sont couvertes en paille et présentent une espèce de galerie également en paille tressée. L'habitation du roi est située sur un terrain un peu plus élevé que les autres, et quelquefois leur crignetis est enduit de terre, de manière à figurer un mur d'argile. De plus, l'intérieur en est tapissé de gris-gris.

Au milieu des innombrables tribus qui se trouvent disséminées sur tout ce territoire, et qui sont presque toutes administrées par des rois distincts, les voyages sont d'autant plus longs et plus difficiles pour les Européens, qu'il est nécessaire d'acheter la bonne grâce de chacun de ces chefs, et souvent aussi de leurs femmes et de leurs principaux serviteurs, par des présents de verroterie ou d'é-

1. On appelle *coutumes* les quantités de marchandises déterminées par les traités que nous payons aux chefs du pays pour qu'ils protègent le commerce que nous faisons avec leurs sujets.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



GUIMBOTTE Ire REINE DU WALO.



CHEF MANDINGUE.

Publié par Furne, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

toffes, quelquefois d'armes à feu, et que, lorsque ces ressources sont épuisées, l'étranger ne rencontre presque partout que mauvais vouloir, si même il n'est pas persécuté. Parmi les objets qui, pour les nègres, ont de la valeur, il en est un assez singulier, qui offrit, entre autres, à M. Hecquart une ressource tout à fait inattendue. Ce voyageur se trouvait chez les Peulhs, dans les environs de Timbo, lorsqu'un homme vint à lui, le tira à l'écart et lui demanda un instant d'entretien. « Quand nous fûmes éloignés d'une vingtaine de pas, dit le voyageur, il m'avoua qu'il désirait avoir un peu de mes cheveux. Ne voyant là qu'une plaisanterie de mauvais goût, je le reçus assez durement; mais il n'en tint pas compte, et ajouta : « Je pensais bien que tu ne voudrais pas m'en donner pour « rien, car tu sais que les cheveux d'un blanc portent bonheur aux noirs, et que « celui qui en possède réussit dans tous les marchés qu'il entreprend; mais je « n'entendais pas avoir gratis de tes cheveux, et je t'aurais donné ce que tu aurais « voulu. » Croyant encore qu'il ne parlait pas sérieusement, je le pris au mot, et lui dis : « Tu as raison, et puisque c'est ainsi, donne-moi soixante oranges, et tu « auras de mes cheveux. » Il accepta avec joie ma proposition, et, une heure après, lorsque j'avais déjà oublié le marché que je venais de conclure, je le vis arriver portant les oranges, en retour desquelles je lui donnai une mèche de mes cheveux. La découverte de ce préjugé me fut très-utile dans la suite, et il m'arriva plus d'une fois de dépouiller ma tête au profit de mon estomac. »

Nègres idolâtres et nègres musulmans, les habitants de la Sénégambie ne sont pas, on peut en juger par ce rapide aperçu de leurs usages et de leurs superstitions, de beaucoup supérieurs à ceux de la Guinée et des autres rivages de l'Afrique, malgré l'introduction de l'islamisme, qui remonte, dans cette contrée, à une époque déjà lointaine. La religion de Mahomet n'a que faiblement avancé dans la civilisation ceux des noirs qui l'ont adoptée; peut-être aura-t-elle pour utile résultat de servir d'intermédiaire entre le fétichisme grossier de ces populations et le christianisme; car nos missionnaires et ceux du culte évangélique, répandus sur les rives des deux fleuves, et dégagés des préoccupations de domination ou d'intolérance des anciens jésuites portugais, poursuivent, sous la protection des gouvernements de France et d'Angleterre, la tâche difficile que leur mission leur impose : éclairer et instruire les noirs, leur ouvrir la vie de l'intelligence, mettre dans leur cœur les principes d'ordre et de morale qui sont le premier élément de toute société, élever à la dignité d'hommes ces éternels enfants, voilà ce qu'ils tentent. Puissent leurs pieux efforts être couronnés de succès! Mais sur ce point de l'Afrique, comme sur tous ses autres rivages, comme dans l'intérieur de ce triste continent, ne nous dissimulons pas qu'à peine cette œuvre de civilisation commence, qu'elle n'a porté que bien peu de fruits encore, et que les résultats heureux qu'elle espère sont tout entiers cachés dans un lointain avenir! [1]

1. Hecquard, *Voyage sur la côte d'Afrique*, etc.— Raffenel, *Voyage dans l'Afrique occidentale*, etc. — *Les Berbères et les Arabes des bords du Sénégal*, par M. Faidherbe, cap. du génie à Saint-Louis. *Bull. de la Soc. de Géog.*, février 1854.

Digitized by Google

CHAPITRE XCV.

SAHARA OU GRAND DÉSERT. — OASIS.

Du Sénégal à la bande du littoral africain occupée par le Maroc, l'Algérie, Tunis et Tripoli, s'étend le plus vaste désert qui soit au monde, cet immense Sahara qui, de l'Atlantique à l'Égypte, dans une longueur de onze cents lieues, roule un océan de sable sous un ciel de feu. Tous les bruits de la nature animée expirent à la dernière limite du Soudan et de la Barbarie; seul, le vent trouble ce profond silence en soulevant des flots de sable qu'il pousse éternellement à l'est sur la terre fertile d'Égypte, dont il ronge les bords, et à l'extrémité opposée du désert, vers ces caps Juby, Blanc, Bojador, si tristement célèbres par des naufrages.

Dans presque toute son étendue le Sahara présente une surface plane couverte de ces sables nus et mouvants; çà et là s'élèvent seulement quelques collines rocailleuses, quelques monticules sablonneux, tantôt isolés, tantôt formant des rangées d'ondulations; ailleurs, dans les endroits où un filet d'eau coule sous le sable et entretient un peu d'humidité, croissent quelques acacias gommiers, des arbustes épineux, des orties, des chardons, que les chameaux recherchent et mangent avec avidité. Le plus souvent s'étendent à perte de vue des terrains plats et nus, plaines immenses où l'on ne trouve ni eau, ni colline, ni vallée, rien pour l'homme ou les animaux, pendant des semaines entières; un désert sans bornes, un sol qui n'est pas pierre, mais qui est aussi dur et aussi impénétrable que la pierre, tant la boue ou la terre dont il est formé est desséchée par l'intensité de la chaleur. C'est dans ces plaines surtout que se présente le phénomène du mirage avec toutes ses splendides illusions; on croit apercevoir des troupeaux et des villes, des montagnes et des fleuves, avec toutes les couleurs variées que produisent les rayons ardents d'un soleil africain. A l'éclat de la plaine l'œil du voyageur devient trouble; sa tête est malade de fatigue; il souffre de la soif; bientôt chaque teinte sombre du tableau, en cette incommensurable étendue, lui semble un cours d'eau rafraîchissante; mais à mesure qu'il avance, cette image recule devant lui, railant ses pénibles efforts, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par la fatigue, torturé par la soif, il succombe et s'éteigne. D'autres fois, ce n'est pas une rivière, ce n'est pas un lac aux eaux bleues et décevantes qui apparaissent aux rares visiteurs de ces régions désolées; les objets prennent des proportions gigantesques : un homme devient un chameau, un chameau une montagne, ou les objets se réfléchissent comme dans la mer; ou encore, en dehors des illusions du mirage, l'extrême irritation de la vue, une soif excessive, une sorte de demi-sommeil, donnent lieu à des illusions particulières : c'est une rêverie, une sorte de délire, qui d'un rocher fait une maison, d'un buisson un grand arbre, d'une étoile un phare, et cause mille aberrations étranges. Au milieu de l'espace immense que

Digitized by Google

le désert embrasse, l'infini des horizons, l'uniformité, le silence, font sur l'esprit une impression profonde : le sentiment de la solitude, la conscience de la faiblesse de l'homme, l'admiration qu'inspirent des scènes grandioses et simples, tout, au milieu de ces régions que n'anime pas le bruit des villes et que l'homme visite si rarement, saisit non-seulement le voyageur européen, mais aussi ces Arabes à l'esprit poétique et contemplateur dont les caravanes ont tracé quelques étroits sillons dans les sables du désert.

Une atmosphère transparente et lumineuse blesse les yeux européens et paraît invraisemblable à quiconque n'a pas visité une partie de l'Afrique, verse des torrents d'une lumière qui brille et miroite sur le sable ardent avec un prodigieux éclat. Là où des dunes de sable, des chaînes de collines, des arbustes, ou bien les hommes et les animaux de la caravane qui défile lentement entre les monticules sablonneux, donnent naissance à des ombres, des reliefs se détachent avec une vigueur extrême et forment des taches noires sur la surface blanche du désert. Sans doute la dureté qui résulte des contrastes entre les parties éclairées et obscures enlève toute harmonie au paysage; mais en revanche, quelle grandeur, quel éclat, quelle puissance sauvage ! Dans l'ordre des choses physiques, comme dans l'ordre des êtres animés, la nature revêt partout un aspect colossal et bizarre ; tout y a un caractère de grandeur et d'énergie, animaux, végétaux, lumière, ouragans, dont rien ne saurait donner une idée. Dans l'Europe nous avons su asservir la nature à nos besoins; mais, en Afrique, la nature brutale est encore de beaucoup au-dessus de nos forces; et c'est peut-être pour dompter seulement quelques flots du sable que le vent soulève et verse en tourbillons, à une extrémité du désert, là où des hommes cultivaient le sol d'une vallée fertile, que les habitants de la vieille Égypte ont élevé ces monuments gigantesques, seules œuvres humaines qui fussent dignes de lutter contre les dévorantes invasions des ouragans africains.

Rien en effet n'égale l'énergie et la puissance de ce vent qui parcourt le Sahara sans y rencontrer d'obstacles comme sur l'Océan, entrechoque les dunes, les renverse et disperse au loin le sable comme une poudre légère. N'étant arrêté nulle part, amoncelé sans cesse au pied des rochers, sur le flanc des collines, s'adossant aux plateaux du littoral, le sable les a, sur presque tous les points, couronnés et recouverts. Le vent quand il est modéré déverse dans la plaine le sommet aminci des dunes; quand il s'emporte, il l'entraîne à des distances immenses, le jetant sur d'autres montagnes, sur d'autres plateaux et le répandant dans la plaine. Là, n'offrant plus au souffle des tempêtes que peu de prise, le sable dessine ces vagues capricieuses qui, du côté du vent, présentent un talus légèrement incliné et se terminent du côté opposé par un talus plus escarpé. Si la vague rencontre l'une de ces plantes épineuses et rabougries qui, de loin en loin, croissent dans le sable, elle s'arrête à cet obstacle; des apports successifs s'y ajoutent et forment un monticule dont le talus antérieur embrasse la tige de la plante; les graines qui tombent et germent sur ce monticule, donnent naissance à de nouveaux obstacles

Digitized by Google

plus élevés, et le tertre s'accroît ainsi, tant que la végétation qui le couronne subsiste, ou que des racines continuent à le retenir.

Le vent a, sur les sables du désert, une action continue; toujours il nivelle les plaines et les exhausse, toujours il accumule et roule les dunes à travers les monticules pierreux qui sillonnent le Sahara. Parfois seulement il soulève des tempêtes plus formidables que sur l'Océan, c'est le khasmin d'Égypte, le simoun du désert qui fondent à l'improviste et engloutissent des caravanes entières. Voici la description de l'un de ces terribles ouragans qui assaillit non dans le Sahara, mais de l'autre côté de l'Égypte, un de nos voyageurs français, dans ce désert des Bycharas où déjà nous avons transporté nos lecteurs à propos de la ville de Souakin. « Je voyageais par une belle nuit du mois de juin, dit M. Escayrac de Lauture, et je me réjouissais de la pureté admirable du ciel dont aucun nuage ne me dérobait une seule etoile. J'admirais le calme profond de l'atmosphère, quand tout à coup la scène changea; un nuage noir se montra brusquement à l'est, et s'élevant avec une effrayante rapidité eut, en quelques instants, envahi la moitié du ciel. Une rafale subite et d'une extrême violence vint nous couvrir de sable. Des graviers de la grosseur d'un pois nous battaient la figure; le vent nous venait directement de l'est, et nous l'avions debout. Les chameaux, peu disposés à lutter contre lui, eussent voulu louvoyer, et il nous devint difficile de les maintenir dans la bonne route. Le ciel, envahi bientôt tout entier par l'immense nuée de sable, nous laissa dans une profonde obscurité qui ne nous permettait d'ailleurs plus de retrouver cette route. Nous nous étions couvert avec soin le visage, mais nous ne pouvions entr'ouvrir les yeux sans qu'ils se remplissent de sable. L'irritation qui en résultait, l'afflux du sang dans les vaisseaux capillaires de la cornée transparente, revêtait tout ce que nous pouvions encore distinguer d'une teinte rougeâtre particulière. Les chameaux grognaient et s'agenouillaient à chaque pas. Je parvins avec peine à réunir mes hommes, que l'obscurité, l'indocilité de leurs chameaux avaient écartés un peu les uns des autres; quoique les plus éloignés ne fussent qu'à quelques pas, ils couraient le plus grand danger de se perdre et entendirent à peine ma voix, que j'avais élevée le plus qu'il m'était possible. Nous nous arrêtâmes. Les chameaux s'étendirent si bien sur le sable, et les hommes étaient tellement gênés par la grêle qui les déchirait, leur remplissait les yeux, le nez, la bouche, que je m'abstins de faire décharger les effets. Ma selle très-élevée me protégeait un peu : je m'enveloppai la tête avec le long châle de Tripoli qui formait ma ceinture, et, n'osant m'étendre, de peur de rester enseveli sous ce déluge, je me laissai cependant aller au sommeil. Lorsque je me réveillai, au point du jour, le calme était revenu, le ciel avait repris sa pureté : jetant les yeux autour de moi, je vis les chameaux enfoncés jusqu'au cou dans le sable, que leurs mouvements avaient sans doute contribué à entasser autour d'eux; un de mes chameliers en était entièrement couvert : sa tête seule, qu'il avait sans doute relevée souvent pendant son sommeil, ne se trouvait ensevelie que jusqu'aux oreilles : il dormait encore; je le réveillai avant de

Digitized by Google

l'avoir aperçu, en marchant sur ses jambes, et je m'amusai de sa surprise : il avait deux à trois pouces de sable sur le ventre et sur la poitrine. Mon sabre était de même enfoui dans ce sable mouvant, et il me fallut fouiller longtemps pour le retrouver. Je donnai l'ordre du départ, et nous nous remîmes en marche. « Courions-nous quelque danger sérieux? demandai-je alors à mon guide, que je n'avais pas interrogé la veille à ce sujet. — Le plus grand danger, me répondit-il; tu le comprendras dans un instant. » Une demi-heure plus tard, en effet, nous apercevions une ligne de dunes qui me donnèrent à l'instant même l'explication de ce qui s'était passé : elles coupaient à angle droit la route que nous suivions, et nous dûmes les traverser. Nous remarquâmes, en les gravissant, que des arbustes, qui atteignent généralement une hauteur de six à sept pieds, ne dépassaient plus le sable qui les avait envahis que de deux ou trois pieds, et que, sur quelques points, ils ne montraient plus à nos regards que leurs dernières feuilles : l'arbuste entier avait été noyé, pendant la nuit, par l'éboulement ou le ruissellement de cette masse mobile, et il est évident que, si le coup de vent dont nous avions eu à souffrir nous eût surpris au milieu de ces dunes, abandonnés de nos chameaux que rien n'eût pu décider à continuer leur route, nous eussions vainement cherché à en sortir, nous eussions perdu la direction qu'il fallait suivre et erré à l'aventure sur ce sol, qui nous eût infailliblement engloutis. »

Tel est en effet le grand et véritable danger qui menace les voyageurs; M. d'Escayrac combat l'opinion généralement adoptée, qui montre les flots de sable s'entrechoquant comme les vagues de la mer et étouffant les voyageurs. Ce n'est pas de ces vagues de la plaine que provient le péril, à moins cependant que le simoun, dans l'excès de son impétuosité et par la rencontre de deux courants opposés dans l'atmosphère, ne les ait roulées en longue spirale et ne précipite la trombe de sable à travers les plaines; en général, ce sont simplement des dunes qui s'éboulent et qui, semblables à des avalanches, écrasent les voyageurs. Il faut reconnaître cependant que ce simoun si redouté n'a pas toujours les résultats terribles qui lui sont généralement attribués. Tels sont ses effets sur l'économie : la peau s'écaille, la transpiration, excessive d'abord, s'arrête bientôt; elle reparaît dès que l'on a bu, mais ne dure qu'un instant; le sang se dépouille de sa sérosité; l'estomac irrité ne supporte plus que des aliments très-légers, la soif est vive, la respiration difficile, les yeux sont fatigués, les plaies et les ulcères anciens ou récents se ferment avec une surprenante rapidité; beaucoup de maladies miasmatiques et putrides disparaissent sous son influence. La dyssenterie seule en reçoit souvent une issue funeste; la congestion cérébrale peut en résulter, mais ce vent ne donne généralement lieu qu'à un peu d'irritation, à une diminution d'appétit, un peu de lourdeur de tête, une migraine légère, et il est plutôt gênant pour ceux qui se portent bien et salutaire pour les malades, qu'insalubre et mortel pour ceux qui le respirent.

Le désert lui-même n'est pas tout entier aride et dépourvu de culture. En

Digitized by Google

quelques endroits, des sources assez abondantes jaillissent de terre; elles courent l'espace de quelques kilomètres et forment des étangs, des lagunes, des rivières dont l'eau est très-pure et donne la vie et l'existenee à une population de quelques milliers d'Arabes. Ces oasis assez nombreuses qui, de loin en loin, offrent un refuge dans le désert, occupent environ la dixième partie de sa surface. Le Darfour et le Fezzan avec leur riche végétation, au milieu des sables, ne semblent être que de vastes oasis. Après ces contrées que leur dimension place en dehors des conditions de simples oasis, la plus considérable de ces îles de verdure jetées dans le désert, est celle de Touat dont la capitale, Agably, est située au centre même du Sahara; mais les plus célèbres sont celles que leur proximité avec l'Égypte fit connaître des anciens sous le nom de grande et petite oasis.

La première porte aussi le nom de *El-Khargeh;* elle s'étend dans une longueur de trente-cinq lieues, sur cinq de large. La végétation dont elle est couverte attire des pluies abondantes qui entretiennent ses sources d'eaux vives. Des canaux la coupent en tous sens et la fertilisent; dans cette oasis, comme en tous les endroits du désert qui sont arrosés, les dattiers, principale ressource des habitants de cette région, croissent en abondance. De plus, on y recueille des limons, des citrons, et on y récolte de l'orge et du riz. Cette oasis présente des restes curieux de l'architecture égyptienne au temps des Pharaons et des Ptolémées. Sur un des pylônes d'un grand édifice de style égyptien qui sert de mosquée aux habitants du village principal de l'oasis, on lit deux longues inscriptions grecques qui y furent gravées sous les Romains. Sur un coteau voisin qui a résisté, par sa position, à l'envahissement des sables, sont disposés en rues irrégulières les sépulcres d'une nécropole parfaitement conservée. La plupart de ces tombeaux sont ornés de pilastres et d'arcades, et presque tous sont carrés; les uns avec un toit aplati, les autres surmontés d'un dôme. L'intérieur en a été fouillé et les chambres sont jonchées de lambeaux de momies. On distingue sur les parois des inscriptions en partie illisibles en cophte, grec, arabe, et des croix grecques.

Quelques jours de marche à travers le désert et plusieurs oasis de peu d'importance, conduisent à *El-Ouah-el-Bahryeh,* la Petite-Oasis, qui occupe un espace deux fois moindre environ que celle de El-Khargeh. Elle est particulièrement bien ombragée dans sa partie occidentale, et, en tout temps, elle est couverte d'une superbe végétation. « Des rigoles, dit M. Caillaud qui compléta son long voyage sur le cours du Nil par la visite de ce petit coin du Sahara, y portent l'eau au milieu des terres et serpentent entre des tapis de verdure, sous des bois épais de palmiers et d'abricotiers. De belles treilles, des pêchers, des citronniers et des orangers ajoutent à la richesse de cette campagne, et en font un séjour enchanté... Le sol de la petite oasis est une argile sablonneuse; le sel marin y est répandu avec profusion; l'ocre rouge y abonde aussi; cet oxyde de fer se montre partout à la surface du sol. Tous les ans, au mois de janvier, il tombe un

Digitized by Google

peu de pluie. Les sources sont à la même hauteur toute l'année, si ce n'est en été où elles éprouvent une légère diminution. Quelquefois, mais rarement, des nuées de sauterelles se précipitent sur les arbres, mangent et détruisent tout, comme sur les bords du Nil; car il paraît que le désert qui entoure l'oasis n'est pas une barrière contre ce fléau. »

Les habitants des oasis égyptiennes sont des Arabes soumis à la domination du pacha. En dehors de cette population peu considérable, des tribus d'origine berbère, vivent dans le désert dont elles se partagent la domination. On les appelle Touariks; le brigandage est leur principale ressource, et nous avons vu que ce furent des hommes de cette nation qui massacrèrent le major Laing à son retour de Tombouctou. Les Touariks sont généralement grands et bien faits, et portent sur leur visage un air d'indépendance et de fierté. Ils se couvrent le visage au-dessus des yeux avec une toile de coton ordinairement bleue, qui descend du nez jusqu'à la poitrine. Leur tête est couverte d'un grand bonnet rouge ou d'un turban bleu. Une chemise à larges manches qu'ils appellent *tobé*, complète ce vêtement. Ceux des Touariks qui se livrent au commerce et parcourent les villes du Soudan ou de la Barbarie, portent ordinairement des casaques de drap d'un rouge éclatant ou d'étoffe de coton et de soie rayée bleu et blanc. Ils revêtent aussi quelquefois des vêtements de cuir et des chemises de peau d'antilope. Leur pantalon est en toile de coton et presque toujours bleu, car ils affectionnent cette couleur. Leurs sandales, partie la plus élégante de leur habillement, sont en cuir noir, et s'attachent aux pieds avec des courroies rouges. L'intérieur de la semelle est brodé avec délicatesse. Tous sont munis d'un long fouet pendant à un baudrier qui va de l'épaule gauche à la hanche droite; et ils manient avec une grande dextérité une longue épée toute droite qui ne les quitte jamais, non plus qu'un poignard et une lance élégante et légère, quelquefois tout en fer, damasquinée en cuivre, et longue de six pieds; ils lancent aussi cette arme comme un javelot. La plupart d'entre eux ont des fusils dont ils ne se servent qu'en temps de guerre. Leur adresse au tir, et leur habileté dans le maniement de toutes sortes d'armes, les rendent très-redoutables, surtout aux populations du Soudan, avec lesquelles ils sont constamment en guerre. Les caravanes qui traversent le désert leur paient tribut, ce qui ne les empêche pas toujours de les piller, quand elles portent des objets à leur convenance. Les envoyés et les caravanes du bey de Fezzan échappent seuls à ces redevances et à ces brigandages, parce qu'il est de l'intérêt des Touaricks de vivre en paix avec un souverain dont ils fréquentent incessamment la capitale, Mourzouk, où ils trouvent un vaste marché pour les nombreux esclaves qu'ils enlèvent au Soudan. Ces maîtres du désert se servent peu des chevaux; ils accomplissent presque toutes leurs expéditions avec une célérité remarquable sur les maharis, grands chameaux extrêmement agiles, dont les membres secs et forts, le corps élancé et élégant semblent découpés pour la course, et qui sont au chameau ordinaire ce que le coursier arabe est

Digitized by Google

au cheval de trait. Enfin, en de hors des brigandages qui les font vivre, les Touariks se créent encore quelques profits en louant leurs chameaux à des marchands de Touat et de Ghadamès, pour transporter leurs marchandises dans le désert jusqu'au Haoussa [1].

CHAPITRE XCVI

ARABES DE L'AFRIQUE.

Outre les Touariks ses farouches habitants, le désert voit fréquemment des caravanes arabes qui le sillonnent en tous sens et portent à ses extrémités les marchandises que les diverses contrées de l'Afrique échangent entre elles. De plus, c'est exclusivement par des Arabes que la partie du désert qui confine à l'Algérie, et que l'on nomme Sahara algérien, est habitée. Répandus, depuis le premier siècle de l'hégire, sur toute la surface du continent africain, les Arabes promènent dans toutes les régions de cette partie du monde leur religion et leurs habitudes, qu'ils ont fait adopter à un grand nombre de nations; et ce sont eux qui ont établi des relations commerciales entre toutes ces contrées qui, même lorsqu'elles se trouvaient voisines, ne songeaient pas à augmenter leur bien-être par l'échange de leurs productions naturelles. En quelques points de l'Afrique, les Arabes se sont fixés, mêlés aux habitants, et ils ont échangé leur vie nomade contre des habitudes sédentaires; mais c'est là une rare exception, et presque partout, dans l'Afrique australe comme au Soudan, comme dans les déserts qu'ils traversent en caravanes, comme dans l'Algérie, ils reproduisent un type uniforme et se présentent avec les habitudes traditionnelles de leur race et de leur religion. C'est même chez ces nomades que la langue arabe s'est conservée dans sa plus grande pureté; c'est auprès d'eux, observent les voyageurs, que l'on retrouve, bien mieux qu'en Égypte ou en Syrie, la phrase élégante et nombreuse du Coran, livre qui conserve les règles du beau langage autant que les préceptes de la morale et de la religion.

Pasteurs dans les vastes et fertiles plaines du Soudan, ou conducteurs de caravanes et trafiquants à travers les contrées de l'Afrique et le désert, les Arabes ont conservé leurs habitudes silencieuses et contemplatives. Ils passent des journées entières en marche avec leurs chameaux ou assis auprès de leurs troupeaux, dans une rêverie et une observation profonde de la nature. Le soir, ils se dédommagent de ce silence par ces récits et ces longs discours qui charment également leurs frères de la péninsule arabique et des déserts de l'Asie : comme ceux-ci, ils font tout d'un coup succéder au long silence une causerie bruyante,

1. Escayrac de Lauture, *Le désert et le Soudan.—Voy. de Richardson dans le désert et itinéraires*, publiés dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, Fév., mars, 1850. — Cailliaud, *Voyage en Égypte, Nubie*, etc.

Digitized by Google

un langage expressif, et ils mettent dans leurs moindres récits une éloquence énergique et naïve; quelquefois ils savent exprimer en peu de mots une idée puissante, plus souvent aussi ils deviennent d'interminables parleurs. « Un jour, dit le voyageur qui a rapporté du désert et du Soudan de si précieux détails, je me trouvais dans le Kordofan, chez un *cachef* (capitaine commandant du district); un Arabe se présenta, et, après nous avoir salués, s'assit sur le sable, en face du cachef. « Je m'appelle, lui dit-il, Hassan, et l'on m'a surnommé l'Ami des Filles (en disant ces mots, l'Arabe faisait avec le doigt deux marques sur le sable); mon père s'appelait Khaled (nouvelle marque), et mon grand-père s'appelait Salem (encore une marque); mon père avait épousé une fille du cheikh Mohammed-Amin (cinquième marque, et l'Arabe les efface toutes les cinq): elle s'appelait Aïcha (et l'Arabe de recommencer une nouvelle marque). — « Reprenons la conversation, me dit alors le cachef, il en a encore pour longtemps; nous saurons tout à l'heure où il veut en venir. » Hassan continua, en effet, sans se préoccuper du peu d'attention qui lui était accordé. Il nous raconta l'histoire de sa mère, de sa femme, puis aborda celle d'un de ses voisins, nous expliqua sa généalogie, effaçant toujours après la cinquième marque et en traçant toujours une nouvelle à chaque nom qu'il prononçait, ou à chaque événement auquel il faisait allusion. Enfin, après une heure environ de digressions semblables, nous comprîmes que son voisin lui avait emprunté trente piastres et ne se montrait pas disposé à les lui rendre. « Va le chercher, lui dit le cachef; amène-le ici, et je terminerai l'affaire. La patience du cachef m'étonnait. » Lorsque l'Arabe fut sorti, je lui en fis l'observation. « Si je l'avais brusqué, me répondit-il, il s'en serait allé, renonçant à son argent, et aurait dit partout que je refusais de lui rendre justice. » Le voisin arriva bientôt : il ne nous entretint pas moins longuement que la partie adverse : tous ses ancêtres y passèrent. Il termina enfin, en convenant de sa dette, la paya sur-le-champ, et les plaideurs se retirèrent. » Dans le combat, avant de s'attaquer, les Arabes déclinent de même leurs noms, et les surnoms que leur ont mérités leurs qualités ou leurs vertus.

Rentrés dans le mutisme qui leur est habituel autant que les infatigables discours, les Arabes ne daignent plus laisser tomber de leurs lèvres une parole, et ils emploient le langage mimique. Veulent-ils exprimer l'action de dormir, ils portent la paume de la main droite bien ouverte contre l'oreille droite, et penchent un peu la tête de ce côté; — l'action de monter à cheval, ils placent la main droite à cheval sur l'autre main; — l'action de payer de l'argent, ils font glisser l'index de la main droite sur le pouce de cette main, et frappent en même temps avec l'ongle du pouce la paume de la main gauche. — Pour exprimer qu'ils voient et entendent, ils placent l'index au-dessous de l'œil ou vers la conque de l'oreille; — pour montrer qu'ils comprennent, ils portent le doigt au front ou à la tempe. — L'interrogation est exprimée par le regard ou par l'immobilité des mains ouvertes. — L'amitié se traduit par le frottement parallèle des deux index; l'inimitié, par leur écartement. — La misère s'exprime en saisissant avec

Digitized by Google

l'index et le pouce le haut des vêtements, et les secouant en levant et agitant la tête, etc., etc. M. d'Escayrac a cité un grand nombre de ces gestes, et il pourrait, dit-il, nous en donner tout un long vocabulaire recueilli chez les Arabes du Soudan. Ces mêmes hommes ont aussi l'habitude, observe encore notre voyageur, de faire claquer la langue sur le palais; ce bruit léger intervient à chaque instant dans leurs discours, et c'est souvent toute une réponse à une question qui leur est adressée. Il peut signifier oui ou non, c'est bien, c'est mal, possible ou difficile, je le sais ou je l'ignore. En effet, lorsqu'on acquiert une certaine habitude de ce son, on distingue dans la manière dont il peut se produire des nuances assez nombreuses. Tantôt lent, tantôt rapide, grave, aigu, produit sur le côté ou sur le milieu du palais, il fournit à une oreille exercée toute une série de modulations destinées à exprimer autant de phrases. De plus, l'Arabe change encore la signification des mots ou en augmente la valeur par l'accentuation et les inflexions avec lesquelles il les prononce.

Les hommes et les femmes arabes du Soudan sont remarquables par la douceur de leur voix, la petitesse de leurs pieds et de leurs mains, et la beauté de leurs formes. Les hommes sont en général maigres, mais néanmoins extrêmement vigoureux, agiles, infatigables et presque insensibles aux variations souvent considérables de la température. Un guide demandait à M. d'Escayrac, en cheminant à côté de lui par une chaleur de 48 degrés, s'il avait chaud. « Oui, répondit le voyageur; et toi-même?—Moi, répondit-il en riant, comment veux-tu que j'aie chaud ou froid, faim ou soif? est-ce que je connais la fatigue ou le sommeil? »

Les Arabes dorment en effet très-peu; dès que les feux du soir sont allumés, ils s'accroupissent autour de la flamme et causent, chantent et content leurs longues histoires. Quelques heures de sommeil leur suffisent, et ils peuvent même passer plusieurs nuits sans prendre aucun repos. Ils ne sont pas moins remarquables par leur extraordinaire sobriété : dans un voyage ou une expédition et à la chasse, ils ne mangent et ne boivent pas plus d'une fois en vingt-quatre heures. Pour des excursions qui durent une semaine et les éloignent de tous les puits, ils n'emportent souvent qu'une livre de farine et trois ou quatre litres d'eau. Quelquefois cependant ils se laissent aller à une voracité qui contraste avec leur sobriété habituelle, et dévorent imprudemment les provisions de plusieurs jours; mais lorsque leur imprévoyance les a ainsi réduits à la disette, ils la subissent avec résignation et se contentent des aliments les plus grossiers. La nourriture des Arabes du Soudan consiste habituellement en lait, en fromage, en une bouillie préparée avec le grain jaune et amer du dokhn, qui sert également à fabriquer la mérissa, boisson dont tous les habitants du Soudan oriental font usage. Dans le Sahara et au nord de l'Afrique, les Arabes consomment une grande quantité de dattes fraîches et de figues.

Comme les nègres, les Arabes de l'intérieur de l'Afrique ont adopté l'usage de se frotter la peau de beurre, de moelle de bœuf et même de chameau. Cette onction est une précaution hygiénique qui préserve la peau d'une évaporation

Digitized by Google

trop subite du fendillement et de la tuméfaction que produit fréquemment l'extrême chaleur, et qui rend en même temps le corps moins sensible aux variations atmosphériques.

En Afrique, de même qu'en Arabie, le Bédouin pauvre est monogame; les riches pasteurs et les chefs influents tiennent à honneur d'avoir trois ou quatre femmes, ainsi que le Coran le leur permet, et pour étendre leur influence et leurs relations autant que pour satisfaire leur plaisir et leur vanité. La femme quitte, pour suivre son mari, ses parents et sa tribu; aucun lien ne semble plus la rattacher à son ancienne famille, et en cas de guerre entre les tribus, ses enfants suivent exclusivement la condition et les intérêts de leur père. La conduite de ces femmes est ordinairement irréprochable. De leur côté les Arabes, bien qu'abandonant à leurs femmes les travaux pénibles, selon le traditionnel usage des peuples de l'Orient, se montrent pleins de prévenances pour elles; ils recherchent leur suffrage, célèbrent dans leurs poésies leurs charmes et leurs vertus, et le nom qu'ils ambitionnent le plus est celui de frère, ami, protecteur, aimé des filles. Enfin les Arabes, comme en général tous les musulmans, témoignent à leur mère un extrême respect.

Le costume des femmes arabes qui sont mariées se compose, au Soudan, comme celui des hommes, de deux pagnes dont l'un est tordu autour de la ceinture par l'une de ses extrémités, et dont l'autre, jeté sur les épaules couvre le dos, la poitrine, et au besoin les bras et la tête. Les jeunes filles portent le rahad, ceinture mince, de laquelle pendent jusque au-dessus du genou d'innombrables lanières de cuir : ces lanières s'agitent à chaque mouvement, se relèvent, se séparent, et découvrent parfois la partie du corps qu'elles semblent destinées à cacher. Ce vêtement est orné de morceaux de corail et d'ambre; et des cauries, petits coquillages nacrés et d'un gracieux aspect, sont attachés à quelques-unes des lanières antérieures. Souvent aussi ces femmes arabes suspendent à leur cou un chapelet d'ambre, de corail ou de verroteries, et elles placent de semblables ornements dans les tresses de leurs cheveux. Au nord du désert, elles affectionnent également la parure, mais leur costume est plus simple; il se compose d'une longue pièce d'étoffe dans laquelle tout leur corps est drapé, et dont l'extrémité supérieure leur cache soigneusement le visage.

La grande vertu de l'Arabie, l'hospitalité, se retrouve à toutes les extrémités et dans toutes les régions de l'Afrique, partout où passe une caravane, où se dresse un campement, où vit une tribu d'Arabes. Dans le Soudan, l'étranger qui a franchi la porte d'une tente, ne peut se retirer sans le consentement de la maîtresse du logis; s'il est venu pour faire une simple visite, il faut qu'il prenne quelques tasses de mérissa et goûte à la *marara*, ce mets national du Soudan, et qui consiste, dans les viscères palpitants et arrosés de fiel, d'une chamelle ou d'une brebis. Le voyageur qui séjourne quelques jours chez ses hôtes, y est traité comme s'il appartenait à leur famille; les jeunes filles lui donnent le spectacle de danses gracieuses, et il reçoit un présent avant son départ. En

Digitized by Google

échange de cette hospitalité généreuse, il est convenable que l'étranger, à son tour, fasse un don à son hôte, mais rien ne l'y contraint; et s'il est pauvre, s'il n'a rien, il peut cependant franchir le seuil sans crainte, il n'en sera pas moins bien accueilli à la table et près du foyer de l'Arabe. M. le général Daumas, dans l'un des livres où il a réuni de si curieux détails sur les mœurs et les usages de l'Algérie, raconte qu'un Arabe de Médéah réunissait un jour chez lui des hommes du Sahara, ses amis, et leur donnait l'hospitalité avant leur départ pour des contrées éloignées. Cet Arabe avait un jeune garçon de sept ou huit ans qu'il chérissait pour sa grâce et sa vivacité; c'était aussi jour de fête pour l'enfant: car un des amis de son père l'avait habillé d'un joli burnous tout neuf et brodé de soie auquel il avait joint des pantoufles jaunes; comme cependant il ne paraissait pas au souper on demanda au père de le faire venir. « Il dort d'un profond sommeil, répondit celui-ci. » On n'insista pas davantage. La nuit tout entière se passa en joyeux propos, et l'Arabe fit de son mieux pour égayer ses hôtes. Au point du jour, quand ceux-ci songèrent au départ, Bou-Bekeur, c'est le nom de l'Arabe, leur dit : « Mes amis, j'ai fait, selon la loi, tous mes efforts pour que vous fussiez chez moi avec le bien; tous les égards qu'un hôte doit à ses hôtes, avec l'aide de Dieu, je crois les avoir eus pour vous, et maintenant je vous demande à tous un témoignage d'affection. Quand je vous ai dit hier au soir : Mon fils dort d'un profond sommeil, il venait de se tuer en tombant de la terrasse, où il jouait avec sa mère. — Dieu l'a voulu; qu'il lui donne le repos! Pour ne pas troubler votre festin et votre joie, j'ai dû contenir ma douleur, et j'ai fait taire ma femme désolée; ses pleurs ne sont point parvenus jusqu'à vous. Mais veuillez ce matin assister à l'enterrement de mon fils, et joindre pour lui vos prières aux miennes. »

Cette nouvelle et tant de force de caractère anéantirent les voyageurs qui, tous, allèrent religieusement enterrer le pauvre enfant.

Telles sont les suprêmes délicatesses de l'hospitalité arabe. — Le voyageur fatigué qui, dans le lointain, distingue un douar (campement) à l'extrémité de la plaine peut se diriger vers la première tente venue; là il s'arrête, et dit : *O maître de la tente, un invité de Dieu!* — On lui répond : *Sois le bienvenu!* et il entre, et sans dire ni son nom, ni son pays, il peut aller et venir, il s'asseoit au foyer et prend part au repas; il est vraiment l'invité de Dieu, et partout le bienvenu.

La tente et son ameublement sont d'une grande simplicité; un rideau la sépare habituellement en deux parties dans la prévision même de la réception d'un hôte; il faut que celui-ci et la famille hospitalière puissent se trouver chacun chez soi. Les tentes algériennes présentent un plan arrondi, hexagonal ou octogonal. Celles du Soudan, tissées avec la laine des chameaux, disposées en bandes alternatives, blanchâtres et fauves, affectent au contraire une forme allongée; leur plan est rectangulaire; elles sont assez hautes et n'ont que deux côtés soutenus par des pieux; le bord inférieur est retenu près du sol par des piquets entre lesquels l'étoffe se relève un peu. Rarement les extrémités

Digitized by Google

de la tente sont closes; l'extrémité antérieure, par laquelle on y pénètre, n'est fermée que par une portière étroite et courte, formée de lanières de cuir, ornées de cauries et suspendues à une corde. Autour de la tente, dans les campements de pasteurs, une ou plusieurs enceintes épineuses servent de parc au gros et au menu bétail.

Le mobilier des tentes consiste, pour les plus riches, en une estrade élevée de quelques centimètres au-dessus du sol, formée d'un treillis de bois léger soutenu par quelques piquets; sur cette estrade (serir) sont étendues quelques nattes ou des peaux de mouton; c'est le lit et le divan de toute la famille. A terre gisent pêle-mêle des marmites, des vases en cuir formés de lanières tressées avec tant de force et d'adresse que les liquides n'en peuvent sortir; des selles, des armes, des outres, des seaux de cuir sont déposés dans le fond ou suspendus aux pieux qui soutiennent la tente, et quelquefois à l'étoffe même par des cordes et des crochets. Cette étoffe supporte aussi des ornements particuliers, des éventails ou des bouquets de plumes d'autruche, des peaux de girafe, trophées d'une chasse heureuse, et quelquefois des grelots et des sonnettes, garniture, observe M. d'Escayrac, dont on déplore la richesse lorsque, pendant une nuit d'orage, elle est agitée par le vent, et que toutes les sonnettes se mettent à tinter à la fois comme pour accompagner les éclats de la foudre, le grognement des chameaux, le bêlement des moutons, l'aboiement des chiens et le hurlement des bêtes fauves.

La richesse de la plupart des Arabes consiste dans leurs troupeaux et dans leurs chevaux; il en est, particulièrement au Soudan, qui possèdent un nombre considérable de chameaux et de moutons. Souvent, à la vérité, des épidémies et bien d'autres motifs font périr une grande partie de ces troupeaux. Le changement subit de pâturages auquel les invasions et la guerre contraignent les Arabes est une première cause de mortalité. Quelquefois aussi le *tsé-tsé* exerce de grands ravages. Le chameau, si robuste pour supporter la faim et la soif, la fatigue des longs trajets dans le désert, est cependant d'une extrême délicatesse; chez lui la moindre écorchure dégénère en une large plaie; de plus il est très-sujet aux maladies de foie; quelquefois aussi un ver particulier se loge dans son poitrail et lui cause de cruelles douleurs, qui presque toujours se terminent par la mort. Il a de plus à craindre, dans le désert, un reptile fort petit qui le pique sous le pied et dont le venin le fait périr en quelques minutes; et tous les soins de ses maîtres ne réussissent pas toujours à le préserver de ces funestes accidents.

Si les troupeaux de bœufs et de moutons, si les chameaux surtout sont soignés avec sollicitude, les chevaux, tenus pour plus précieux que tout le reste du bétail, sont mieux traités encore. Il est parfaitement exact de dire que le cheval est le plus intime ami et le compagnon le plus aimé de l'Arabe. Les habitants du Sahara algérien, surtout, se livrent avec passion à l'élève des chevaux, soignent leurs croisements et en améliorent les espèces. « Quand Dieu a voulu créer la jument, racontent les marabouts, il a dit au vent : Je ferai naître de toi

Digitized by Google

un être qui portera mes adorateurs, qui sera chéri par tous mes esclaves, et qui fera le désespoir de tous ceux qui ne suivent pas mes lois; » et il fit naître la jument en s'écriant : « Je t'ai créée sans pareille; les biens de ce monde seront placés entre tes yeux, tu ruineras mes ennemis, partout je te rendrai heureuse et préférée sur tous les autres animaux, car la tendresse sera partout dans le cœur de ton maître. Bonne pour la charge comme pour la retraite, tu voleras sans ailes, et je ne placerai sur ton dos que les hommes qui me connaîtront, m'adresseront des prières et des actions de grâces, des hommes qui m'adoreront. »

Le général Daumas voit dans ce chant une preuve que le Prophète voulait que son peuple se réservât pour lui seul l'usage des chevaux arabes, et il ajoute : « Cette pensée que le bas peuple de la tente n'a pas saisie peut-être sous le voile symbolique dont elle est revêtue, n'a point échappé aux chefs arabes. L'émir Abd-el-Kader, au plus fort de sa puissance, punissait impitoyablement de mort tout croyant convaincu d'avoir vendu un cheval aux chrétiens; dans le Maroc on frappe l'exportation des chevaux de droits tels, que la permission d'en faire sortir de l'empire devient illusoire; à Tunis on ne cède qu'à regret à des nécessités impérieuses de politique; il en est de même à Tripoli, en Égypte, à Constantinople, dans tous les États musulmans enfin. » M. Daumas nous fait savoir encore, qu'en de certains pays musulmans, sur la liste des présents obligés, en regard d'un nom chrétien, le donateur avait mis : *Kidar a la Khrater el Roumi* (*une rosse pour le chrétien*).

Les plus renommés des chevaux de la race arabe sont le nedjdi et le cheval anezi. L'un et l'autre ont le front large, les naseaux bien ouverts, les oreilles petites, l'œil vif et intelligent, l'encolure élégante, le garot élevé, la queue bien placée, les jambes sèches et vigoureuses. Leur poitrail assez développé, leur respiration puissante et facile, favorisent chez eux la rapidité de la course; en même temps, leur ventre étroit et serré révèle les habitudes de sobriété auxquelles sont soumis tous les habitants du désert. La couleur la plus ordinaire de ces chevaux est le bai ou le gris; quelquefois ils ont les sabots, le dos et la queue teints en rouge avec le henné. Bien que très-maigre, le nedjdi est particulièrement vigoureux; il supporte facilement les intempéries de l'air, les longues courses et la privation d'aliments; cependant il ne saurait s'accommoder d'un poids plus considérable que celui du corps humain, et ne convient, par conséquent, qu'à un service de cavalerie légère. C'est dans le Sahara que se trouvent les individus les plus estimés de cette race fameuse. Les chevaux du Tell (on appelle ainsi le pays cultivé), lors même que leur sang est pur de mélange, sont toujours inférieurs aux chevaux du désert, parce que leurs maîtres ne soignent pas autant leur éducation, les endurcissent moins à la fatigue, et surtout aussi parce qu'ils les emploient aux travaux de la terre.

Le Soudan a des races de chevaux arabes qui lui sont particulières, et qui, transportées en Égypte ou dans toute autre partie de l'Afrique, dégénèrent,

Digitized by Google

deviennent sujets à un grand nombre de maladies et meurent. Tels sont les dongolawi nubiens, dont les formes sont moins gracieuses que celles du nedjdi, mais qui néanmoins rend de grands services aux Bédouins du Soudan oriental; dans toutes ces variétés, la jument est plus recherchée que le mâle; elle est plus facile à conduire; son principal avantage est surtout de ne pas hennir, et de ne pas trahir son maître dans les guerres de surprise; de plus, enfin, elle a l'avantage d'une grande longévité, puisqu'elle atteint ordinairement l'âge de trente ans.

L'un des plus incontestables avantages des chevaux arabes sur les nôtres, en dehors de leurs qualités naturelles, c'est que leurs maîtres commencent à les dresser extrêmement jeunes. Au lieu d'entreprendre, comme nous, leur éducation à l'âge de quatre ou cinq ans, lorsqu'ils sont dans toute leur force, les Arabes font monter dès leur deuxième année les poulains par leurs jeunes enfants; puis c'est par les caresses, la douceur, les bons procédés qu'on les habitue à marcher, à tourner, à galoper, à sauter, à s'arrêter court. Par nécessité, par goût et même pour obéir aux préceptes de sa religion, l'Arabe affectionne et soigne depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure, ce compagnon que Dieu lui a donné pour augmenter sa joie et soulager ses fatigues, et dont un saint disciple du Prophète a dit : « Aimez-le, soignez-le, il mérite votre tendresse, traitez-le comme votre enfant et nourrissez-le comme un ami de la maison. Pour l'amour de Dieu, ne le négligez pas, car vous vous en repentiriez dans cette maison et dans l'autre. »

Ceux des Arabes de l'Afrique que la conquête a placés sous notre domination, n'ont que bien peu modifié leurs habitudes et leur caractère. A ces instincts de poésie, à cette vie nomade et contemplative, à cet attachement pour leur religion qui sont les traits saillants de leur race, ils ont seulement ajouté une teinte un peu sombre de résignation et de tristesse ; l'invasion de leur pays et l'occupation étrangère sont à leurs yeux une calamité cruelle, mais c'est Dieu qui leur a imposé cette épreuve, et ils se consolent en répétant la plus constante formule de leur religion fataliste : *On ne saurait empêcher la volonté divine de s'accomplir !*

Le petit nombre de ceux d'entre eux que des circonstances particulières ont conduits en France, et qui ont pu contempler de près notre civilisation, ont admiré les merveilleuses inventions de notre industrie; mais ce spectacle, si grand qu'il leur parût, ne les a pas touchés : tout en reconnaissant sa grandeur, ils lui préfèrent la vie de la tente, et le parallèle qu'ils établissent entre eux et nous demeure encore à leur avantage. M. le général Daumas demandait à un Arabe de la tribu des Chambas, dans le Sahara, qui se trouvait par hasard à Paris, ce qu'il pensait de la France, et ce qui lui avait semblé digne d'éloges. « Il y a dans votre pays, répondit cet homme, un commandement sévère. On peut y voyager jour et nuit sans inquiétude. Vos constructions sont belles, votre éclairage est admirable, vos voitures sont commodes, vos bateaux à fumée et vos chemins de fer n'ont rien qui leur soit comparable dans le monde. On trouve chez vous des

Digitized by Google

aliments et des plaisirs pour tous les âges et pour toutes les bourses. Vous avez une armée organisée comme des degrés : celui-ci au-dessus de celui là. Aucune de vos villes ne manque de fantassins ; vos fantassins sont les remparts de votre pays. Votre cavalerie est mal montée, mais merveilleusement équipée. Le fer de vos soldats brille comme de l'argent. Vous avez de l'eau et des ponts en abondance. Vos cultures sont bien entendues ; vous en avez pour chaque saison. Le sol ne se lasse pas plus de produire vos fruits et vos légumes que l'œil de les contempler. Nous avons trouvé dans votre jardin du *Baylic* (Jardin des Plantes) en animaux, en plantes et en arbres, ce dont nos aïeux eux-mêmes n'avaient jamais entendu parler. Vous avez de quoi contenter l'univers entier en soie, en velours, en étoffes précieuses et en pierreries. Enfin, ce qui nous étonne le plus, c'est la promptitude avec laquelle vous savez ce qui se passe sur les points les plus éloignés. »

C'était là un bel éloge de notre civilisation, mais en voici la contre-partie dans cette apologie que l'Arabe fit ensuite de son pays :

« Tandis que votre ciel est sans cesse brumeux, que votre soleil est celui d'un jour ou deux, nous avons un soleil constant et un magnifique climat. Si, par hasard, le ciel vient à s'ouvrir sur nous, un instant après il se referme, le beau temps reparaît et la chaleur nous est rendue. Tandis que vous êtes fixés au sol par ces maisons que vous aimez et que nous détestons, tous les deux ou trois jours nous voyons un pays nouveau. Dans ces migrations nous avons pour cortége la guerre, la chasse, les jeunes filles qui poussent des cris de joie, les troupeaux de chamelles et de moutons, qui sont le bien de Dieu, se promenant sous nos regards, les juments suivies de leurs poulains qui bondissent autour de nous. — Vous travaillez comme des malheureux, nous ne faisons rien. Notre vie est remplie par la prière, la guerre, l'amour, l'hospitalité que nous donnons ou que nous recevons. Quant aux travaux grossiers de la terre, c'est l'œuvre des esclaves. Nos troupeaux, qui sont notre fortune, vivent sur le domaine de Dieu : nous n'avons besoin ni de piocher, ni de cultiver, ni de récolter, ni de dépiquer les grains. Quand nous le jugeons nécessaire, nous vendons des chameaux, des moutons, des chevaux ou de la laine ; puis nous achetons et les grains que réclame notre subsistance, et les plus riches de ces marchandises que les chrétiens prennent tant de peine à fabriquer. Nos femmes, quand elles nous aiment, sellent elles-mêmes nos chevaux, et quand nous montons à cheval, elles viennent nous dire, en nous présentant notre fusil : « O monseigneur, s'il plaît à Dieu, tu pars avec le bien, tu reviendras avec le bien. » Chez vous, on donne l'hospitalité pour de l'argent. Chez nous, quand tu as dit : *Je suis un invité de Dieu*, on te répond : *Rassasie ton ventre*, et l'on s'empresse pour te servir. »

Le désert est mieux partagé que la civilisation dans ce double éloge. Et il y a, en effet, tant de jouissances dans la liberté de cette vie nomade, dans son incertitude même, sous ce ciel éclatant dont le soleil communique à l'esprit ses teintes animées, dans cette existence inondée par la poésie, que l'homme de la civilisation

Digitized by Google

se prend à douter lui-même, et se demande, en jetant des regards d'hésitation sur ces deux mondes, dans lequel se trouve le vrai bonheur[1]?

CHAPITRE XCVII

LE MAROC ET SES DIVERSES POPULATIONS.

La portion de l'Afrique baignée à l'ouest de l'Égypte par la Méditerranée n'est pas, comme le reste de ce continent, un pays nouveau dans la géographie et dans l'histoire. La vieille Cyrénaïque et sa Pentapole gouvernées jadis par l'un des Argonautes, Carthage, la Numidie, les deux Mauritanies, ce littoral envahi plus tard par les aigles romaines, illustré par Tertullien et saint Augustin, devasté par les Vandales, conquis par les Musulmans, fameux dans le moyen âge et dans l'histoire moderne par l'audace et les pirateries de ses habitants, rappelle et résume toutes les gloires, celles du commerce maritime et de l'industrie naissante de la religion et de la guerre. Aujourd'hui en partie colonisé par la France, il promet de nous donner un jour, à quelques lieues de notre territoire, les riches bénéfices, les résultats avantageux que l'Angleterre réalise par la lointaine domination de l'Inde; et ceux de ses États qui sont indépendants de notre puissance, bien que déchus de leur ancienne splendeur et frappés de cette funeste décadence qui ne semble épargner aucun pays musulman, ne sont cependant ni sans intérêt, ni sans importance.

Par sa situation sur l'Océan et la Méditerranée, par le grand nombre de ses ports et les avantages naturels qu'ils présentent, le Maroc serait une nation riche et commerçante si des restrictions de toutes sortes, des prohibitions, des règlements de douane, des exactions toujours impunies et se renouvelant sans cesse, n'y entravaient la plupart des opérations commerciales, et n'appauvrissaient un pays que la nature a richement doté. Aujourd'hui encore, comme au temps des Romains, cette partie de l'Afrique pourrait être l'un des greniers de l'Europe, et soumis à moins d'entraves, le commerce des grains serait, à lui seul, une source d'abondants revenus.

En effet, si ce n'est sur les âpres versants de l'Atlas, le sol de la vieille Mauritanie est toujours fertile. Les plaines produisent en abondance l'orge et le froment; le grain de blé se multiplie souvent jusqu'à soixante fois, et cependant, comme aucun profit n'est possible avec cette céréale, puisque des lois sévères interdisent de vendre le surplus de la consommation aux infidèles, et comme, de plus, la propriété est tout à fait précaire, et que chacun n'ensemence que

1. *Le Désert et le Soudan*, par M. Escayrac de Lauture. — *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, (Sahara), par le général Daumas, conseiller d'État, etc.; chez Hachette. — *Les chevaux du Sahara*, par le même, chez Schiller.

Digitized by Google

pour ses besoins du moment, pour peu qu'une circonstance exceptionnelle, l'intempérie des saisons ou une invasion de sauterelles, ait fait manquer la récolte. la plus affreuse famine désole ce pays où l'Italie s'approvisionnait autrefois. Sur les côtes et dans une grande partie du territoire, la vigne et l'olivier peuvent se passer de culture ; les oranges et les citronniers viennent en pleine terre. Les melons et les fruits de toutes sortes croissent en abondance. Les dattes, un fruit huileux produit par un arbre qu'on appelle arganier et dont les forêts couvrent les pentes méridionales de l'Atlas, enfin une espèce de gland, long de deux pouces, doux, rappelant le goût de la châtaigne et très-estimé des dames espagnoles, sont les principales ressources de ce territoire auquel il ne manque que des soins et une bonne culture pour être l'un des plus fertiles du monde.

Les animaux du Maroc, antilopes et carnassiers, sont les mêmes que ceux des autres régions de l'Afrique. Les espèces de serpents y sont très-nombreuses, et ici comme en Égypte et dans l'Inde, ces reptiles ont donné naissance à une industrie bizarre exercée par une classe d'individus que l'on nomme *Aïsaouas*, du nom de Sidna-Aïser, chef et patron des charmeurs de serpents. Ces hommes se livrent à des exercices vraiment singuliers ; on les voit fréquemment se présenter au nombre de trois ou quatre sur les places publiques dans les villes, et tandis que deux ou trois d'entre eux produisent avec une sorte de flûte en roseau percée à ses deux extrémités, une musique triste et bizarre, l'enchanteur fait ses invocations, puis il tourbillonne dans une sorte de danse frénétique autour du panier de jonc qui contient les reptiles ; bientôt il s'arrête, plonge un bras dans le panier, et en retire une sorte de *cobra capello* ou de *haje*, effrayant reptile qui gonfle sa tête en écartant les plaques qui la recouvrent, et entr'ouvre une bouche affreuse armée de crochets venimeux. L'enchanteur plie, replie, contourne ce corps verdâtre et gluant : il l'enroule en turban autour de sa tête, continue de danser, et le serpent, comme fasciné, obéit à tous les mouvements de l'homme. Le charmeur continue de tourner sur lui-même en cercles plus rapides et de plus en plus rapprochés, puis il plonge de nouveau la main dans le panier où semblent dormir les hideux reptiles, et, cette fois, il en retire deux serpents des plus venimeux, gros comme le bras d'un homme et longs de deux à trois pieds. Plus ardents et moins dociles que le haje, ces serpents *el effah* se tiennent à demi penchés, la tête de côté, prêts à l'assaut, et ils suivent d'un œil étincelant les mouvements du danseur ; ils se lancent sur lui, les mâchoires ouvertes, dardant leur corps avec une incroyable rapidité, sans que leur queue paraisse bouger de place, et se rejettent de suite en arrière. L'Aïsaoua pare, quelques instants, à l'aide d'une longue baguette, les attaques dirigées contre ses jambes nues, mais bientôt il saisit l'un des serpents en invoquant Sidna-Aïser, il lui entr'ouvre ses puissantes mâchoires, montre aux spectateurs ses crochets venimeux, et abandonne son bras aux morsures du reptile. Lorsque le sang coule, il appuie sa bouche sur la plaie, la serre entre ses dents, danse encore quelques instants et s'arrête enfin épuisé.

Digitized by Google

Si quelque spectateur incrédule pense que le leffah a été à l'avance privé de ses crochets venimeux, le charmeur fait venir une poule, l'animal mordu, tournoie aussitôt sur lui-même, s'agite convulsivement, expire, et sa chair prend une teinte bleuâtre. Comment expliquer le privilége que ces hommes possèdent de ne pas subir les conséquences funestes de ce venin? Probablement ils connaissent un antidote qu'ils savent appliquer, tout en dansant, à leur morsure. Ce qui semble justifier cette supposition, c'est que, de même, ils subissent impunément les piqûres du scorpion et de tous les autres animaux venimeux.

Avec ces serpents si remarquables par l'industrie singulière à laquelle ils donnent naissance, on voit aussi au Maroc un animal qui mérite de fixer un moment l'attention : ce sont ces sauterelles qui, de même qu'en Égypte, sur tout le rivage de la Méditerranée, au Soudan et au cap de Bonne-Espérance, apparaissent en nuées épaisses, et n'abandonnent souvent le champ sur lequel elles se sont abattues qu'après l'avoir dévasté comme l'incendie. Les habitants du Maroc s'efforcent du moins, ainsi que les Kordofanais, de tirer le plus de parti qu'il leur est possible de ce redoutable ennemi, et ils le mangent. La sauterelle, qui atteint quelquefois au Maroc la longueur d'un décimètre, passe même pour un mets délicat, avant qu'elle ait déposé ses œufs. Vertes quand elles sont récemment écloses, ces sauterelles ne tardent pas à prendre une couleur jaune, puis brunâtre. Pour les manger, on les fait bouillir dans l'eau pendant une demi-heure, puis on les assaisonne avec du sel, du poivre et un peu de vinaigre; on jette la tête, les ailes et les pattes; ce qui reste rappelle la crevette par la forme et le goût. Au surplus, un grand nombre d'animaux, et surtout les oiseaux, font concurrence à l'homme et partagent avec lui ce régal. Mais, malgré le nombre de ces insectes qu'ils détruisent, ce qui en demeure est encore assez considérable pour occasionner les plus affreux dégâts.

Les habitants du Maroc sont d'abord ces Arabes et ces Berbères, dont nous avons rencontré les uns sur les bords du Sénégal et décrit les autres dans le chapitre précédent. Les Berbères du Maroc se subdivisent en deux grandes fractions très-distinctes, les Amazigues et les Schelloks, les Mores, qui sont quelquefois confondus avec eux, mais qu'il est facile de reconnaître à des traits caractéristiques; les juifs et les nègres forment des éléments assez considérables de population. Les Mores sont de beaucoup les plus nombreux. Un voyageur qui, il y a dix ans, fit au Maroc une excursion rapide, mais très-profitable à nos connaissances sur ce pays, M. C. Didier, évaluait leur nombre à 3,550,000. Descendants des premières colonies venues de l'Arabie, de la Phénicie et de la Palestine en Afrique, et de ceux des musulmans qui furent chassés d'Espagne à la fin du XVe siècle, les Mores rappellent aujourd'hui encore, par bien des traits de leur caractère, ces Carthaginois, auxquels les Romains reprochaient leur avarice, leurs ruses et leur perfidie. Bien éloignés de l'audace et du courage des Berbères, ils ont hérité de leurs ancêtres le goût des transactions commerciales et l'amour de l'argent. Ils forment la classe la

Digitized by Google

plus riche des villes, entretiennent avec les peuples chrétiens des relations de commerce, et occupent la plupart des emplois du gouvernement. Leurs croyances religieuses et leur foi fanatique dans le Prophète, n'excluent, chez eux, ni les superstitions, ni le respect le plus profond pour l'astrologie : ils croient aux génies et se munissent d'amulettes contre les influences dangereuses des mauvais démons. Ces Mores rappellent d'ailleurs les Arabes par le costume et la physionomie. Leurs femmes sont, dit-on, jolies et gracieuses; elles acquièrent un embonpoint considérable qui, au Maroc, de même que dans plusieurs autres régions de l'Asie et de l'Afrique, ajoute plus de prix à leurs charmes.

Les Amazirgues retirés dans les parties abruptes de l'Atlas et confinés dans cette région inaccessible, sont belliqueux et jaloux de leur indépendance; ils habitent des cavernes creusées dans le flanc de la montagne et se plaisent à la chasse et à la guerre. Bien que musulmans fanatiques, ils n'ont pas pour les juifs le même mépris que les Mores ou les autres Berbères; une tradition très-ancienne les fait descendre d'une colonie venue de Palestine; et c'est ce double motif qui, sans doute, a établi entre eux et les Schelloks une ligue de démarcation profonde : les deux peuples se haïssent mutuellement; jamais aucune alliance de famille ne les rapproche, et les Schelloks témoignent le plus profond mépris pour les Amazirgues, sortes de Juifs, disent-ils, et usurpateurs du titre de Berbères.

Les Schelloks, ou habitants des chaînes méridionales de l'Atlas, ont renoncé en partie aux habitudes nomades de leur race pour se livrer à l'agriculture et même à quelques arts industriels. Léon l'Africain en donnait, au XVIe siècle, la description suivante, qui, aujourd'hui encore, est extrêmement exacte : « Ce sont des hommes terribles et robustes qui méprisent le froid et la neige. Leur vêtement est une simple tunique de laine, par-dessus laquelle ils portent un manteau; ils s'enveloppent les jambes de bandelettes en guise de bas, et vont nu-tête en toute saison. Ils ont de grands troupeaux de mules et d'ânes. Ce sont les plus grands voleurs et assassins du monde, et ils vivent en hostilité permanente avec les Arabes, qu'ils volent la nuit. Toutefois ces montagnards sont très-braves et ne tombent jamais vivants au pouvoir de leur ennemi. Ils combattent à pied, armés de l'épée et du poignard, et on ne réussit à les vaincre qu'à force de cavalerie. »

Les deux grandes divisions de la famille berbère vivent dans une indépendance presque absolue; ils obéissent à des chefs héréditaires et ne sont que nominalement sujets de l'empereur du Maroc. D'ailleurs ils sont fervents musulmans et toujours prêts à combattre pour soutenir leurs opinions religieuses, autant que pour acquérir un riche butin.

Les juifs sont la portion la plus misérable de la population marocaine. Maltraités, pressurés, assujettis à toutes sortes d'exactions pour les besoins financiers de l'empire, ils sont, encore aujourd'hui, au Maroc, ce qu'ils étaient au moyen âge dans toute l'Europe. Ce malheureux au regard oblique et inquiet,

Digitized by Google

qui grimace un sourire de mauvais aloi, qui parle bas et chuchote, comme s'il avait peur d'éveiller sur lui l'attention, qui se glisse le long des murs, presse le pas ou s'enfuit si on l'observe, et qui, toute sa vie, eût-il sa cave pleine de monceaux d'or, se dit misérable, se couvre de haillons et présente tous les dehors de l'indigence, c'est le misérable descendant du peuple maudit, le juif de Moïse, ou le Philistin dont l'établissement en Afrique est, dit-on, antérieur au christianisme; ces derniers sont maltraités non-seulement par les ennemis de leur race et de leur religion, mais encore par leurs coreligionnaires, qui les regardent comme des hérétiques.

Au nombre des mille vexations imposées au peuple juif, se trouve l'interdiction de faire usage du cheval, de lire et d'écrire l'arabe. Ils sont condamnés à porter un costume particulier, de couleur noire, qui les fait remarquer de loin, et qui attire sur eux les injures et les insultes des jeunes garçons. Un juif doit bien se garder d'approcher d'un puits pendant qu'un croyant s'y désaltère, et il encourrait le plus rude châtiment pour son insolence, si jamais il osait s'asseoir en présence d'un croyant. Les juifs n'ont obtenu la permission de porter des souliers qu'en la payant par une contribution personnelle, et qui s'ajoute aux impositions et tributs considérables auxquels ils sont journellement assujettis; encore doivent-ils ôter leur chaussure en passant devant les mosquées, les marabouts, les tombeaux des santons, ces saints personnages dont l'islamisme vénère la mémoire pour leur piété durant leur vie, et aussi lorsqu'ils approchent de la demeure d'un officier ou d'un grand de l'État. Quelques juifs ont fui devant tant de vexations et de misères, et ils sont allés demander à l'Algérie française, sinon plus de considération, car là encore ils retrouvent des populations pour lesquelles ils sont un objet de souverain mépris, du moins un peu de calme et moins d'arbitraire. Cependant le plus grand nombre est demeuré au Maroc, parce que, malgré l'oppression journalière qui les accable, il y a des profits considérables à réaliser. « Ils se consolent, dit M. Didier, des affronts qu'ils subissent, en trafiquant et en reprenant par la ruse ce que leurs tyrans leur arrachent par la force. Si astucieux et si fourbe que soit le More, le juif est encore son maître et le dupe dans toutes les transactions. C'est la seule vengeance qui lui soit permise, et il l'exerce avec acharnement. Il lui rentre toujours quelque chose des tributs qu'il paie : cela fait qu'il se résigne avec moins de désespoir. D'ailleurs c'est pour lui une condition d'existence. Les juifs ont un proverbe qui dit : *Con los Moros plomo o plata*, avec les Maures du plomb ou de l'argent. N'ayant pas de plomb à leur envoyer dans la tête, ils donnent de l'argent, seulement ils en donnent le moins possible, et ils mettent tout leur génie à jouer l'indigence et à le reprendre par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. »

Ces juifs sont pour la plupart hideux; toutes les passions basses et l'humilité de leur condition se peignent sur leur visage. Cependant, par un phénomène singulier, les femmes ont échappé à la dégénération physique dont les

Digitized by Google

hommes sont frappés. Nulle part, affirment unanimement les voyageurs qui ont visité le Maroc, on ne saurait voir de visages plus idéals et une plus grande perfection de formes. Leur beauté a, de même que la laideur des hommes, un cachet original qui ne se retrouve nulle part; il semble qu'on y distingue l'éclat oriental uni à la finesse européenne; elles joignent à une peau très-blanche de grands yeux noirs pleins de feu, et leur taille svelte et bien prise ressort admirablement sous l'ancien costume de leur nation qu'elles ont obtenu le privilége de conserver. La jupe, *faldeta*, de couleur éclatante, est ouverte par le bas et ornée de deux larges revers brochés en or qui se renversent sur le genou; le corset, *punta*, de drap ou de velours, également brodé en fil d'or, se lace sur la poitrine, et elles le recouvrent du *caso*, espèce de gilet vert, rouge ou bleu qui n'a pas de boutons et flotte librement des deux côtés. Les larges manches de la chemise, les seules qui recouvrent leurs bras, sont larges et pendantes et laissent voir jusqu'au coude leur peau fine et blanche; leurs pieds délicats restent nus dans des pantoufles rouges. Enfin, sur leur tête est placé le *sfifa*, diadème de perles, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses attaché sur leur front; il couronne la chevelure relevée des femmes ou les longues tresses pendantes des jeunes filles. Ces pauvres juives sortent peu de leurs demeures, car elles redoutent de la part des musulmans des insultes qui demeurent toujours impunies ou qui, si elles portent plainte, peuvent les faire elles-mêmes châtier; car on ne leur épargne pas le traitement le plus brutal pour la moindre faute, et quelquefois même, sans presque nul prétexte. Quand l'une d'elles est convaincue ou même soupçonnée d'avoir enfreint l'un des mille règlements et prescriptions qui leur sont imposés, le premier soldat venu peut la saisir et la fouetter en pleine rue sans pudeur et sans pitié. Elles restent donc chez elles, vaquant aux tristes occupations de leur ménage, se livrant à des travaux de broderie; et leur unique société se compose de ces juifs hideux leurs pères, leurs frères et leurs indignes maris.

Le pays dans lequel toutes les familles qui ont successivement occupé le trône depuis la conquête musulmane, Edrisites, Fatimites, Almoravides et Almohades se vantaient de descendre plus ou moins directement du Prophète, et dont le souverain actuel, Abd-er-Rhaman, revendique également cet honneur, doit être l'un des plus fervents parmi ceux qui suivent la loi musulmane. Comme en Arabie, comme dans toute la Turquie asiatique, la voix du muezzin se fait entendre cinq fois par jour du haut des minarets, et son invocation solennelle et pieuse, dont les paroles consacrées sont répétées deux fois chacune, appelle les fidèles à la prière : « Dieu très-grand! Dieu très-grand! j'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu; j'atteste que Mohammed est son prophète. Venez dans l'asile, venez dans l'asile. Dieu très-grand! Dieu très-grand! Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. » Et après les ablutions prescrites, chacun des fidèles s'agenouille et répète : « Louange à Dieu, seigneur des mondes! Très-miséricordieux, roi du jour du jugement, nous t'adorons et nous implorons ton assistance; dirige-nous

Digitized by Google

dans le chemin droit, le chemin de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux qui sont sans corruption et qui ne sont pas du nombre des égarés! » Puis ensuite cette autre litanie : « Les veilles sont pour Dieu, comme aussi les prières et les aumônes. Salut et paix à toi, ô prophète de Dieu! que la miséricorde du Seigneur et sa bénédiction soit aussi sur toi! Salut et paix à nous et à tous les serviteurs de Dieu justes et vertueux! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu unique, et que Mohammed est son serviteur et son prophète! »

Il n'est rien de plus touchant que la foi profonde de tous ces peuples d'origine asiatique, et rien qui répande plus d'émotion, même dans l'âme de l'étranger, que ces accents de religion qui tombent du haut des mosquées, soit qu'ils éveillent le voyageur aux premières lueurs du jour, soit qu'on les entende pendant la marche du soir, quand le soleil éteint ses derniers feux dans les plaines ou sur les hauteurs de l'occident. Mais les populations du Maroc ne se bornent pas à être religieuses et à envoyer dans les villes saintes de l'Arabie ces longues caravannes de maughrébins (pèlerins arabes de l'Afrique), qui traversent la Barbarie dans toute sa largeur pour porter leurs prières au tombeau du Prophète ou à la Mecque trois fois sainte. Il existe dans toutes les villes du Maroc des sectes de fanatiques qui joignent à leur culte les superstitions les plus grossières, et qui promènent en liberté leur brutale extravagance, insultant et maltraitant les juifs et même les Européens qu'ils rencontrent sur leur passage. Ce fut ainsi que le consul de France à Tanger, M. Sourdeau, fut frappé à la tête et renversé d'un coup de bâton, en 1820. Parmi ces sectes de fous et de fanatiques, il en est notamment une qui porte le nom de *hamdoucha*, et dont les processions parcourent la ville en s'abandonnant à une fureur qui va jusqu'au vertige. Une musette et un tambour excitent, par leurs sons déréglés et leurs mesures précipitées, l'irritation nerveuse de ces hommes demi-nus qui, semblables à des bêtes féroces, se précipitent, dit-on, sur les animaux qu'ils rencontrent, les déchirent avec leurs ongles et leurs dents, et les dévorent sur la place. A défaut d'animaux, ils se ruent quelquefois sur les juifs qui tremblent et se cachent aux premières notes de la formidable musette. Ces misérables sont en grande vénération, et leurs processions sont une fête religieuse pour la population qui se précipite au-devant d'eux, éclairant leur marche avec des flambeaux et sollicitant la faveur d'embrasser les genoux de ces forcenés. Outre ces hommes, il existe encore un grand nombre d'autres sectes, et l'on peut juger par ces faits que la religion est au Maroc dans le même dérèglement, dans la même désorganisation que les mœurs et toutes les branches de l'administration de ce malheureux empire.

Digitized by Google

CHAPITRE XCVIII

PRINCIPALES VILLES DU MAROC. — RELATIONS DE CET EMPIRE AVEC LA FRANCE.

Le Maroc compte un nombre assez considérable de villes qui jouèrent un rôle important dans l'histoire, ou qui durent à leurs riches écoles, comme Fez, une célébrité dont il ne leur reste plus que le souvenir.

Maroc, Fez et Méquinez, sont en ce moment les trois villes entre lesquelles le souverain choisit et transfère alternativement sa résidence. La première, fondée dans la seconde moitié du XIe siècle, obtint autrefois une importance qu'elle a presque entièrement perdue. La plaine au milieu de laquelle elle s'élève, à vingt-cinq ou trente lieues de la mer, et à huit lieues environ des derniers rameaux de l'Atlas, dont les dentelures dessinent l'horizon au sud et à l'est, était arrosée par un grand nombre de ruisseaux et traversée par des aqueducs qui, faute d'entretien, en ont fait un vaste marécage, et qui répandent dans la ville une insalubrité funeste surtout aux Européens. Les maladies épidémiques ont fait périr une grande partie de sa population, et des cinq ou six cent mille habitants qu'elle comptait, de l'aveu des voyageurs, au commencement du XVIIe siècle, à peine conserve-t-elle aujourd'hui la dixième partie. Les murailles formant son enceinte, embrassent une circonférence de trois lieues, et il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit peuplé : il est en partie couvert de ruines et transformé en jardins. Ces murs construits en terre battue avec de la chaux, sont munis de tours et percés de neuf portes. Les avenues qui forment l'entrée des maisons principales sont tellement étroites et tortueuses, qu'un seul cavalier n'y passe qu'avec peine. Les mosquées sont nombreuses; elles se terminent presque toutes par de grandes tours crénelées surmontées elles-mêmes par des tourelles recouvertes d'un petit dôme; la richesse des sculptures, la délicatesse des détails qui encadrent les baies des fenêtres découpées en ogives, en pleins cintres, ou entourées du cercle moresque, donnent un joli aspect à ces monuments, dont par malheur quelques-uns tombent en ruines sans que les habitants cherchent à les réparer. Le palais de l'empereur, situé au sud-est de la ville en dehors de l'enceinte, est un groupe de bâtiments très-vastes qui servent à loger presque tous les officiers et les fonctionnaires de la cour impériale. Cet immense édifice au milieu duquel se trouvent deux mosquées, des jardins et un nombre infini de pavillons, forme, à la manière orientale, une ville même à côté de la capitale. Maroc est cependant délaissé en ce moment par le souverain, qui préfère au séjour de cette ville insalubre celui de Méquinez situé beaucoup plus au nord, dans le voisinage de Fez, et sur le penchant d'une colline qui s'étend au milieu des branches de l'Atlas jusqu'à l'Océan.

Digitized by Google

Ce lieu royal est environné d'une triple muraille au pied de laquelle sont creusés des fossés profonds. Les monuments religieux s'y trouvent en grand nombre. Le palais impérial occupe un espace considérable non loin d'une jolie rivière, le Misley, dont les rives ombreuses, couvertes des plus riches et des plus fertiles jardins que l'on puisse voir, offrent une délicieuse retraite contre les ardeurs du climat.

La ville sainte de l'empire, celle qui attire de toutes les provinces un nombre considérable d'étudiants, et dont les universités ont de la réputation dans tous les pays musulmans de l'Afrique, est Fez, dont la fondation remonte au IIe siècle de la grande conquête musulmane. Fez est situé dans une sorte d'entonnoir formé par des montagnes bien boisées d'où descendent des ruisseaux qui arrosent la campagne et qui y entretiennent la fraîcheur. D'ailleurs les rues sont étroites, tortueuses et sombres comme dans la plupart des villes de l'Orient. La population, dont le chiffre est mal connu, paraît varier entre soixante et cent mille habitants. Les maisons sont hautes et construites en briques, souvent une sorte de galerie réunit leur partie supérieure aux deux côtés de la rue. De plus, des murailles percées de portes que l'on ferme la nuit, s'élèvent de distance en distance et contribuent à répandre l'obscurité dans la ville. Les mosquées que renferme Fez sont en nombre considérable; un Français qui habita cette ville au XVIIe siècle, Clénard, dit en avoir compté trois cent soixante. La plus remarquable de toutes porte le nom de *El-Caroubin;* sa voûte est soutenue à l'intérieur par trois cents piliers, et elle est ornée de plusieurs fontaines. Au milieu de la muraille du fond qui regarde au sud-est, se trouve *El-Mehreb*, niche dans laquelle l'iman se place pour diriger la prière; au côté gauche se dresse le petit escalier ou la tribune appelée *El-Menbar*, et qui sert aux prédications du vendredi, jour saint de l'islamisme. Il n'y a aucun ornement de peinture, et le sol est couvert de nattes. Dans la tour sont renfermés quelques instruments d'astronomie qui furent amenés d'Europe à grands frais, et dont jamais personne ne fait usage. Après el Caroubin, la plus belle mosquée et la plus vénérée de toutes est celle qui renferme le tombeau du fondateur célèbre de la dynastie des Edrisites; cette mosquée est environnée d'arcades; sa toiture très-élevée est en bois et ornée d'arabesques; elle forme une pyramide octogone appuyée sur les quatre murailles d'une grande pièce carrée qui occupe le centre du bâtiment. Le sépulcre d'Edris est placé à droite de la niche de l'iman, et recouvert d'une toile aux couleurs bigarrées. Aux deux côtés du sépulcre sont deux coffres destinés à recevoir l'offrande des fidèles. Cette mosquée, surmontée d'un minaret, est située au centre de la ville, et elle est le lieu le plus respecté de l'empire: les plus grands criminels y trouvent un inviolable asile.

Comme à Maroc et à Méquinez, le palais de l'empereur occupe à Fez un emplacement considérable. « Cet édifice, dit le courageux Espagnol Badia, qui osa voyager sous un costume more, et en prenant le nom d'Aly-Bey, dans toutes les provinces de l'empire, et pénétrer jusqu'à l'empereur dont il sut se faire bien-

Digitized by Google

venir, se compose d'un grand nombre de cours, les unes à demi construites, les autres à demi ruinées; elles servent d'entrée aux appartements royaux. Au milieu de l'une des cours du palais se trouve une maisonnette en bois; on y monte par quatre degrés; elle est tapissée d'une toile peinte; un lit avec des rideaux est placé vis-à-vis de la porte; d'un côté est un petit fauteuil, de l'autre un petit matelas. Ce cabinet n'a pas plus de cinq mètres carrés. C'est le sanctuaire où le sultan, assis dans le fauteuil ou couché sur le lit, reçoit les personnes qui ont obtenu la permission de lui être présentées, et qui ne franchissent jamais la porte; les favoris seuls y pénètrent et s'asseyent sur un matelas. Dans la même cour est une mosquée où le sultan fait sa prière journalière; les vendredis seulement il se transporte dans la grande mosquée du palais, qui est ouverte au public au moyen d'une porte donnant sur la rue. Dans la seconde cour du palais se trouve le bureau du ministre, pièce étroite, humide et de chétive apparence; il ne s'y trouve d'autres meubles qu'un vieux tapis qui couvre le plancher. Dans un coin de ce réduit, le ministre se tient ordinairement accroupi par terre; à son côté est placée une écritoire de corne, un petit livre et quelques papiers sont renfermés dans un mouchoir de soie. Quand le ministre sort, il plie le tout dans son mouchoir qu'il place ensuite dans sa poche, et de la sorte il emporte avec lui toutes ses archives. »

La population studieuse qui fréquente les écoles de Fez monte, il paraît, à deux mille âmes, et se compose de jeunes gens venus de toutes les parties de l'empire pour obtenir les divers grades de la science musulmane. On les instruit dans la connaissance des pratiques extérieures, bien plus qu'on ne leur fait étudier l'esprit de la loi, et il est un grand nombre d'entre eux, à ce qu'observe Badia, qui, bien que sachant par cœur de longs fragments du Coran, sont incapables de lire ce livre et de comprendre l'arabe élégant et pur dans lequel il est écrit. Fez n'est pas seulement une ville savante; elle est, en même temps, l'une des premières du Maroc par l'industrie; la petite rivière qui la traverse après avoir arrosé le palais impérial est couverte de moulins. Les différents métiers occupent des rues séparées; le quartier que les marchands de draps et de soieries habitent s'appelle *Ela-Cïssaria*, et il présente ainsi que beaucoup d'autres rues des galeries que notre voyager Caillié, cet heureux imitateur de l'Espagnol Badia, compare aux arcades du Palais-Royal à Paris. Des bains publics, des hôtelleries où les étrangers trouvent seulement une natte et un abri; un hôpital; enfin des fabriques d'orfévrerie, de laines, de cuirs, de toiles, de tapis, de faïences, complètent l'ensemble de cette grande cité, la plus importante de l'empire marocain.

Les villes du littoral, plus accessibles aux Européens que celles de l'intérieur de l'empire, sont aussi beaucoup mieux connues. Ceuta et Tanger, Tetouan, Salé et Mogador sont, à différents titres, les plus remarquables d'entre elles. Ceuta est célèbre par sa position, vis-à-vis Gibraltar, sur le détroit qui joint la Méditerranée à l'Océan. Cette ville est, on le sait, l'un des quatre présides espagnols

Digitized by Google



CEUTA

PORTE DE LA CITADELLE DE TANGER

Publié par Furné & Cie

Digitized by Google



CEUTA.



PORTE DE LA CITADELLE DE TANGER.

Publié par Furne à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

sur la côte africaine [1], après avoir successivement appartenu aux Romains, aux Vandales, aux Goths, aux Arabes, aux Génois et aux Portugais. Elle s'élève sur une presqu'île au milieu de sept collines auxquelles elle doit son nom (*Septem*, *Septa*, *Ceuta*). D'ailleurs sa physionomie moitié maure, moitié espagnole, n'a rien de remarquable, et elle est loin de présenter l'aspect original de Tanger.

Cette ville, ancien préside anglais abandonné à la fin du siècle dernier, s'élève en amphithéâtre à une très-faible distance du cap Spartel qui détermine la limite extrême entre l'Océan et la Méditerranée, et sur la pente orientale d'une colline qui termine à l'ouest une baie peu abritée des vents. Le gouvernement marocain est bien loin de vouloir améliorer cette rade naturelle puisque l'un des hauts fonctionnaires de cette ville avouait un jour naïvement au voyageur M. Didier, que les Marocains considéraient le mauvais mouillage du port de Tanger comme sa principale protection contre les entreprises des Européens. Les Marocains ont pu s'assurer en 1844 que ce ne sont pas des défenses de cette nature qui préservent une ville d'un bombardement. Les maisons de Tanger sont basses, irrégulières, mal bâties et totalemeut dénuées d'architecture. Elles sont toutes taillées sur le même modèle : c'est une grosse masse carrée, sans jour extérieur, avec une terrasse pour toit, le tout passé à la chaux. A l'intérieur, elles se ressemblent comme au dehors : toutes elles ont une cour carrée sur laquelle s'ouvrent un rez-de-chaussée et un premier étage fermés par des portes soigneusement verrouillées. Quelques-unes de ces cours sont ombragées par des vignes ou des figuiers. Les rues sont étroites, tortueuses, remplies de cailloux et d'immondices. Une seule, celle qui traverse la ville et sur laquelle se trouve l'unique place de Tanger, paraît moins sale, pourvu toutefois que l'on ne s'arrête pas à contempler les boutiques hideuses et enfumées des marchands mores. A côté de ces antres obscurs, on voit, dans les rues, les tribunaux et les bureaux des fonctionnaires publics; ceux-ci, le *cadi* qui rend la justice, et le *muhtesib* qui est chargé de la police, siégent assis à leur fenêtre fumant dans de longues pipes, la fleur de chanvre qui, au Maroc, remplace le tabac; on leur amène le délinquant, et ils rendent leur sentence que des soldats exécutent de suite et sans appel. Le plus souvent l'accusé, s'il est convaincu, est condamné à une amende; ceux qui ne pourraient pas la payer sont frappés avec une sorte de nerf de bœuf; dans aucun cas il n'est permis d'appliquer mille coups de cet instrument de supplice, le maximum est de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. M. Didier observe à ce propos qu'il existe au Maroc une grande variété de supplices : « Tantôt, dit-il, on jette le condamné en l'air, de manière qu'en retombant, il se casse un bras, une jambe ou la tête, suivant la sentence, et les exécuteurs ont fait de telles

1. Les trois autres sont : Peñon de Velez, Peñon de Alhuzemas et Melilla, également situés sur le littoral marocain. Ces lieux forts occupés, dès le XVIe siècle par les Espagnols, devaient surveiller et réprimer les entreprises des pirates, aussi nombreux alors au Maroc que dans la régence d'Alger.

Digitized by Google

études qu'ils ne manquent jamais leur coup; tantôt on l'enterre jusqu'au cou, livrant sa tête à tous les outrages des passants. D'autres fois on l'enferme vivant dans un bœuf mort, o ı bien on l'attache à la queue d'une mule qui part au galop. Souvent encore on lui remplit de poudre le nez, la bouche et les oreilles, puis on y met le feu. Le pal, l'auge, la mutilation des membres, le croc, sont autant de genres divers de cette effroyable pénalité. Mais la loi par excellence, la loi de prédilection est toujours la loi du talion; on ne manque jamais de l'appliquer toutes les fois qu'elle est applicable : c'est ainsi qu'un charcutier, convaincu d'avoir vendu de la chair humaine frite à l'huile, fut coupé en petits morceaux, et ces affreux lambeaux, jetés un à un dans une chaudière bouillante, étaient donnés aux chiens à la vue de l'agonisant. »

Pour revenir à Tanger, les seuls édifices de quelque apparence sont les maisons des consuls européens et le château ou Kasba qui s'élève au sommet d'une haute colline et auquel on parvient par un sentier escarpé. Ceux des Européens qui ont obtenu la faveur de visiter cet édifice, disent qu'après être parvenus dans l'intérieur par un couloir obscur, ils ont été payés de leur peine par l'admiration que leur causaient les riches et délicates sculptures en bois des appartements de cet édifice, aujourd'hui presque entièrement désert et abandonné aux oiseaux, qui y bâtissent leur nid en toute sécurité. La campagne qui environne la ville doit un grand charme à ses nombreux jardins; parmi les points les plus remarquables, on cite surtout le jardin d'Amérique situé sur une montagne aride et que l'on ne gravit que par un sentier raide et coupé par des rochers abrupts. Mais l'aspect du sommet de ce mont dédommage amplement le visiteur de sa fatigue. Les chênes verts, les liéges, les caroubiers, les genévriers et beaucoup d'autres arbres vivaces et robustes, forment d'épais massifs et des berceaux impénétrables de verdure. Un consul d'Amérique a construit auprès de ce lieu sanctifié par le tombeau d'un santon, et pour cette cause longtemps interdit aux Européens, une villa qui serait le plus charmant séjour du monde, si elle ne courait le risque d'être chaque jour pillée par les troupes de brigands qui habitent, comme des bêtes fauves, les anfractuosités de la montagne. Aussi, ce joli lieu a-t-il été abandonné, et il resterait aujourd'hui tout à fait solitaire sans les rares visiteurs que son site ravissant y conduit.

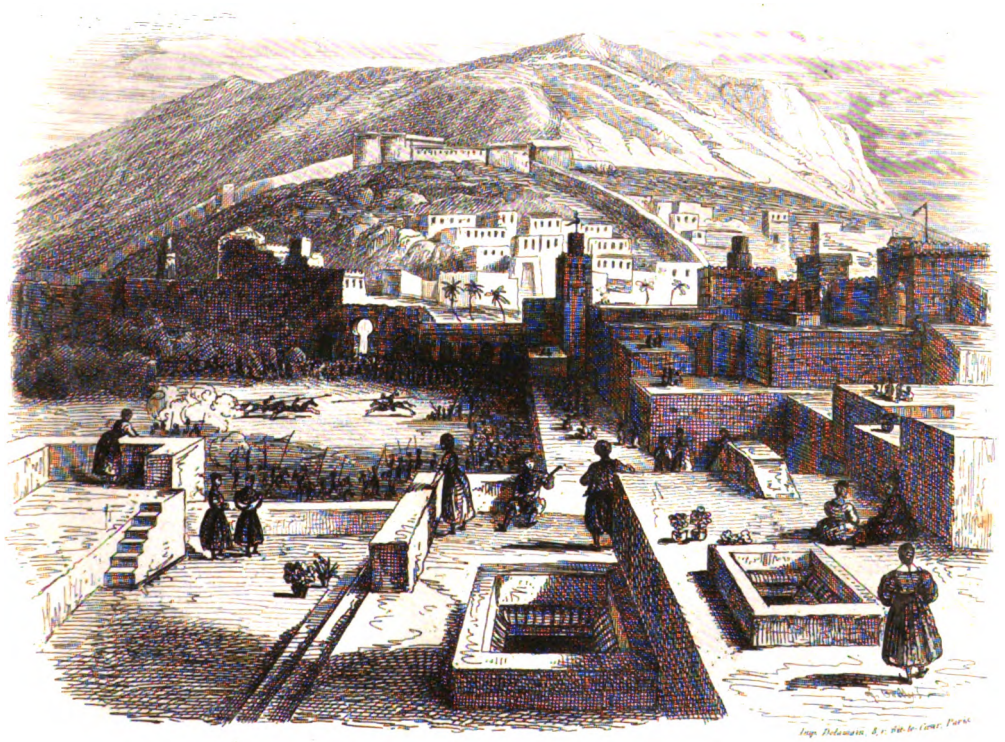
Tétouan, éloigné d'une lieue et demie de la Méditerranée, et moins fréquenté par les Européens, malgré la faible distance qui sépare ces deux villes, a un caractère beaucoup plus original. Sa population se compose de douze à quinze mille habitants dont les juifs forment environ le quart, relégués, selon l'usage, dans un quartier qui leur est particulier. Un grand nombre de mosquées dominent ses rues étroites et sombres au milieu desquelles s'élève une seule grande place servant d'arène à de fréquents carrousels. Toutes les maisons de cette ville présentent un aspect plus triste encore que celles de Tanger. De loin, à voir Tetouan de la plaine, on dirait une place fortifiée; elle est ceinte de murailles flanquées de tours carrées de distance en distance, et commandée par un château

Digitized by Google

Digitized by Google



MAROC.



GRANDE PLACE DE TÉTOUAN

VUE DU QUARTIER DES JUIFS

Publié par Furne, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

isolé. Une lande triste et solitaire, que traverse cependant une petite rivière, la sépare de la Méditerranée.

Salé et Rabat, deux villes qui s'élèvent face à face, sont situées sur l'Atlantique, à l'embouchure d'un large fleuve qui offrirait de grandes facilités pour le commerce de cette partie de la côte, sans les dangers que présente l'accès de sa barre. Salé a été fameuse jusqu'à la fin du XVIIIe siècle par l'audace des pirates qui trouvaient un refuge dans son port; cette ville a aussi acquis plus récemment un autre genre de célébrité par le bombardement que les vaisseaux français lui ont fait subir.

C'est une aussi fâcheuse illustration qui fixe l'attention sur Mogador située beaucoup plus au sud, sur le même rivage. Cette ville, toute moderne, a été construite sur un endroit sablonneux de la plage, en dedans d'une ceinture naturelle de rochers qui la protégent contre les invasions de l'Océan. Elle est de forme assez régulière, ses bâtiments sont grands, en général bien construits, et les rues, si elles sont extrêmement étroites, ont du moins le rare privilége de n'être pas tortueuses. Des batteries et des défenses militaires ont été ajoutées aux défenses naturelles de cette ville, mais elles n'ont pu, comme chacun le sait, la préserver des bombes françaises.

Le Maroc est contre la France dans un état constant de haine et d'irritation, depuis que notre drapeau a été arboré sur la citadelle d'Alger. Ces inimitiés qui, à plusieurs reprises, ont dégénéré en lutte ouverte, se traduisent journellement par la bienveillance que le gouvernement de cette nation témoigne aux ennemis de la France en Algérie, lorsqu'il ne les prend pas ouvertement sous sa protection. Nos premières relations avec l'empire de Maroc datent de l'expédition du voyageur Jean de Bethencourt dans ce pays; mais ce fut seulement cent cinquante ans plus tard, en 1577, sous le règne de Henri III, qu'un agent consulaire français y fut installé. Ce consul et ceux qui lui succédèrent jusqu'au temps de Louis XIV, se bornèrent à protéger les intérêts des rares marchands de notre nation qui visitaient les ports du Maroc, et à racheter ceux des Français dont les pirates avaient pu s'emparer, et qui étaient esclaves chez les Mores. Profitant avec habileté de dissentiments survenus entre le Maroc et l'Angleterre Louis XIV parvint à lier avec l'empereur du Maroc des relations plus intimes, et ce fut à l'occasion du traité de commerce conclu en 1699 entre les deux nations, que la cour de France vit ce fameux ambassadeur marocain dont les récits du temps font un si pompeux éloge, et qui paraît en effet avoir été d'une adresse et d'une amabilité extrêmes, si l'on en juge par la réponse qu'il fit un jour à une jeune femme de la cour lui demandant pourquoi les hommes de son pays prenaient plusieurs épouses : « C'est, fait dire à l'ambassadeur la chronique galante de ce temps, afin de trouver réunies en plusieurs les qualités que chaque Française possède à elle seule. »

Le commerce de la France avec le Maroc prit à ce moment une grande extension qui, par malheur, ne dura pas. Les embarras survenus à la fin de ce règne,

Digitized by Google

l'occupation de Gibraltar par les Anglais, l'influence que ceux-ci surent acquérir dans les conseils de l'empereur, enfin l'abandon de notre consulat fixé alors à Salé, mit, et pour jamais, un terme aux relations d'amitié qui avaient un instant existé entre les deux nations. Vers la fin du règne de Louis XV, un traité de paix et de commerce fut conclu avec le Maroc, mais jamais les rapports de la France avec ce pays ne reprirent ce caractère d'intimité et de bienveillance qu'elles avaient eu un instant au temps de Louis XIV. Les pirates marocains n'épargnèrent pas nos bâtiments de commerce, et plus d'un Français fut emmené en esclavage par ces brigands. D'autres États européens se résignant à une humiliation bien plus grande encore, par exemple le Danemark et la Suède, consentirent à payer au Maroc un tribut annuel, l'un de 25,000, l'autre de 20,000 piastres pour essayer de mettre un terme à ses brigandages; et il y a peu d'années, par un motif qu'on ne saurait expliquer, cette tradition honteuse subsistait encore chez ces deux peuples de l'Europe septentrionale.

Satisfait d'abord du châtiment imposé par la France au dey d'Alger en 1830, le Maroc, qui espérait mettre à profit l'abaissement de son voisin, commença à trembler quand il vit le pavillon français se fixer sérieusement sur la ville musulmane. L'empereur tourna alors toute son attention vers la frontière orientale, et fit, en 1831, tous ses efforts pour s'emparer de Tlemcen. Le maréchal Clausel, chargé de l'administration de l'Algérie, répondit à ces tentatives par l'occupation d'Oran. A partir de ce moment commença une série de contestations à propos de la frontière, et le Maroc donna la mesure de sa haine pour la France par la protection qu'il ne cessa d'accorder à notre constant ennemi Abd-el-Kader. De plus, il arriva à plusieurs reprises que, sans provocation ni déclaration de guerre, des corps de l'armée marocaine se jetèrent à l'improviste sur les camps français chargés de défendre la province d'Oran et de faire respecter la frontière. Ce fut pour mettre un terme à ces perfidies qui se renouvelaient même au milieu des négociations, que fut résolue la double expédition, maritime et terrestre, de 1844. Le prince de Joinville bombarda avec une escadre de trois vaisseaux, quatre frégates, dont trois à vapeur, et quelques moindres bâtiments, Tanger et Mogador; il s'empara de l'île située à l'entrée de ce dernier port, et prit à l'ennemi un grand nombre de drapeaux et de canons.

De son côté, le maréchal Bugeaud appelant à lui les généraux Bedeau, Changarnier, et Lamoricière s'avança sur le Oued-Isli (rivière d'Isli), à la tête de 8,500 fantassins, de 1,800 cavaliers, dont une partie irréguliers, et de 16 bouches à feu. Les Marocains étaient au nombre de 35 ou 40,000, dont 10,000 fantassins seulement; leur artillerie ne se composait que de 11 canons. Le maréchal forma de son armée une sorte de coin pouvant faire feu sur toutes les faces sans se laisser entamer par la cavalerie nombreuse qui, à la manière arabe et more, allait se lancer et tourbillonner autour de nos fantassins. Ces dispositions prises, il marcha à l'ennemi, et voici, d'après le rapport adressé par le maréchal au ministre, comment se passa cette mémorable journée : « Nous descendîmes sur les gués au simple pas

Digitized by Google

accéléré et au son des instruments. De nombreux cavaliers défendaient le passage ; ils furent repoussés par mes tirailleurs d'infanterie avec quelques pertes des deux côtés, et j'atteignis bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée où se trouvait le fils de l'empereur. J'y dirigeai le feu de mes quatre pièces de campagne, et, à l'instant, le plus grand trouble s'y manifesta. Dans ce moment des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines, et assaillirent à la fois mes deux flancs et ma queue. J'eus besoin de toute la solidité de mon infanterie; pas un homme ne se montra faible. Nos tirailleurs, qui n'étaient qu'à cinquante pas des carrés, attendirent de pied ferme ces multitudes sans faire un pas en arrière : ils avaient ordre de se coucher par terre si la charge arrivait jusqu'à eux, afin de ne pas gêner le feu des carrés. Sur la ligne, les angles des bataillons vomissaient la mitraille. Les masses ennemies furent arrêtées et se mirent à tourbillonner. J'accélérai leur retraite, et j'augmentai leur désordre en retournant sur elles mes quatre pièces de campagne qui marchaient en tête du système. Dès que je vis que les efforts de l'ennemi sur mes flancs étaient brisés, je continuai ma marche en avant. La grande butte fut enlevée, et la conversion sur les camps s'opéra.

« La cavalerie de l'ennemi se trouvant divisée par ses propres mouvements et par ma marche, qui la coupait en deux, je crus le moment venu de faire sortir la mienne sur le point capital qui, selon moi, était le camp que je supposais défendu par l'infanterie et l'artillerie. Je donnai l'ordre au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isli.

Le colonel Yousouf commandait le premier échelon, qui se composait de six escadrons de spahis, soutenus de très-près en arrière par trois escadrons du 4e chasseurs. Ayant sabré bon nombre de cavaliers, le colonel Yousouf aborda cet immense camp après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie. Il le trouva rempli de cavaliers et de fantassins qui disputèrent le terrain pied à pied. La réserve des trois escadrons du 4e chasseurs arriva : une nouvelle impulsion fut donnée, l'artillerie fut prise et le camp fut enlevé. Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques des nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous avait coûté cher : quatre officiers de spahis et une quinzaine de spahis et de chasseurs y avaient perdu la vie; plusieurs autres étaient blessés.

« Pendant ce temps, le colonel Morris, qui commandait les 2e et 3e échelons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur mon aile droite, passa l'Isli pour briser cette charge, en attaquant l'ennemi par son flanc droit. L'attaque contre notre infanterie échoua comme les autres, mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat le plus inégal. Ne pouvant se retirer sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement, jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'il lui arrivât du secours. Cette lutte dura plus d'une demi-heure : ses six escadrons furent successivement engagés et à plusieurs reprises. Nos chasseurs firent des prodiges de valeur; trois cents cavaliers, Berbères ou Abids-Bokhari, tombèrent sous leurs coups. Enfin le général Bedeau, commandant l'aile droite, ayant vu l'immense danger que courait le 2e chasseurs, détacha le bataillon de zouaves, un bataillon du 15e léger et le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes. Ce mouvement détermina sa retraite. Le colonel Morris reprit alors l'offensive, et exécuta plusieurs charges heureuses dans la gorge par où il se retirait. Cet épisode est un des plus vigoureux de la journée : cinq cent cinquante chasseurs du 2e combattirent six mille cavaliers ennemis. Chaque chasseur remporta un trophée de cet engagement : celui-ci un drapeau, celui-là un cheval, celui-là une armure, tel autre un harnachement.

« A midi, je fis cesser la poursuite et je ramenai toutes les troupes dans le camp du sultan. Le colonel Yousouf m'avait fait réserver la tente du fils de l'empereur; on y avait réuni les drapeaux pris sur l'ennemi au nombre de dix-huit, les onze pièces d'artillerie, le parasol de commandement du fils de l'empereur et une foule d'autres trophées de la journée. Les Marocains ont laissé sur le champ de bataille au moins huit cents morts, presque tous de cavalerie. L'infanterie, qui était peu nombreuse, nous échappa en très-grande partie à la faveur des ravins. Cette armée a perdu en outre tout son matériel; elle a dû avoir de quinze cents à deux mille blessés.

« Notre perte a été de quatre officiers tués, dix autres blessés, de vingt-trois sous-officiers ou soldats tués et quatre-vingts blessés.

« La bataille d'Isli est, dans l'opinion de toute l'armée, la consécration de notre conquête de l'Algérie : elle ne peut manquer aussi d'accélérer de beaucoup la conclusion de nos différends avec l'empire de Maroc.

« Je ne saurais trop louer la conduite de toutes les armes dans cette action, qui prouve une fois de plus la puissance de l'organisation et de la tactique sur les masses qui n'ont que l'avantage du nombre : sur toutes les faces de la grande losange formée de carrés par bataillon, l'infanterie a montré un sang-froid imperturbable; les bataillons des quatre angles ont été tour à tour assaillis par trois ou quatre mille chevaux à la fois, et rien n'a été ébranlé un instant; l'artillerie sortait en avant des carrés pour lancer la mitraille de plus près; la cavalerie, quand le moment a été venu, est sortie avec une impétuosité irrésistible et a renversé tout ce qui se trouvait devant elle. »

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de ce rapport officiel le récit de la campagne qui se termina par cette bataille d'Isli, tel que les Mores venus du Maroc au Soudan l'ont fait aux noirs du Sénégal. Ce fragment d'histoire, raconté à la manière arabe et recueilli par M. le capitaine du génie Faidherbe, est intitulé : *Nouvelles des démêlés qui ont eu lieu entre les musulmans et les chrétiens;* en voici la reproduction : « Vainqueurs des musulmans d'Alger, les chrétiens se portèrent sur Oudja et s'emparèrent de tous les musulmans qui s'y trouvaient.

Digitized by Google

Ils avaient fait chrétiens quelques hommes des troupes de Mahi-el-Din (Abd-el-Kader). Ces nouvelles étant arrivées aux oreilles de l'iman Moulé-Abd-er-Rahman, il partit de Mradek (Maroc) pour Rabath, expédia un envoyé à l'iman de Tafilet, l'iman El-Hassan, caïd, et à Ben-Amahouch, caïd d'Atamen, et mit à la tête de ses armées trois de ses fils : l'armée de l'un d'eux, Moulé-Ameh, était de plus de soixante-quinze mille hommes, et pourtant c'est le plus jeune des trois frères, et son armée était la moindre des trois. Ils marchèrent au-devant des infidèles et leur livrèrent bataille. Les chrétiens employèrent contre eux les perfidies les plus insignes, mais sans succès. Ainsi ils leur envoyèrent une mule en bois qui était pleine de poudre et de balles; les musulmans ne la regardèrent seulement pas, et pourtant il y avait sur son dos une très-grande quantité d'or. Ils envoyèrent encore à Sidi-Mohammed une figure d'homme en or, et c'était aussi une machine de guerre; Sidi-Mohammed ne se retourna seulement pas sur elle.

« Les armées étant rangées en bataille, on en vint aux mains; les musulmans lâchèrent pied, et il s'en fit un grand carnage; il y en eut 9,700 de tués. On dit que l'iman Moulé-Abd-er-Rahman se mit, à cette nouvelle, en colère contre son fils et lui ordonna de revenir. » Après cet aveu de la défaite, le récit ajoute : « Moulé-Abd-er-Rhaman fit dire à son fils de ne plus s'y prendre comme la première fois, mais de diviser son armée en trois corps, deux pour les ailes et le plus considérable au centre. Il fit ainsi, et les chrétiens prirent la fuite. On en fit un grand carnage, et ils furent presque tous tués.

« Louanges à Dieu, maître des mondes!

« Les musulmans cernèrent les chrétiens, et ils furent tous enfermés dans la ville d'Alger; l'émir des chrétiens (le gouverneur) dépêcha aussitôt vers leur iman (le roi) pour le prier d'envoyer à son secours une armée considérable. L'officier partit; c'était un musulman qui s'était fait chrétien; il vint trouver l'iman Sidi-Mahi-ed-Din, et lui fit part de ce qui se passait. Il lui annonça aussi qu'il fallait vingt-cinq jours pour faire venir de France les secours demandés; par le fait on n'en mit que quinze. Mahi-ed-Din alla trouver Sidi-Mohammed, il lui fit part de tout cela, et lui demanda un secours de 4,000 hommes. Son armée étant ainsi augmentée, il l'embarqua sur un grand nombre de navires, et il observa la route par où devaient arriver les chrétiens. Les musulmans restaient sur mer pendant la nuit et passaient le jour à terre. Ils rencontrèrent enfin sept à huit bâtiments, s'en emparèrent et les mirent au pillage. Ils y trouvèrent beaucoup d'hommes et 400 femmes. Les musulmans prirent des richesses telles qu'un homme ne peut pas les évaluer, mais Dieu seul. Parmi les prisonniers que Mahi-ed-Din envoya à Sidi-Mohammed se trouvaient deux fils de roi. Les chrétiens restèrent bloqués dans Alger, au point qu'une poule se vendait trois soultanis d'or, et un petit pain trois douros; et leur émir envoya quelqu'un à l'iman des musulmans pour le saluer, payer la djezia, et lui demander qu'il laissât partir les prisonniers. L'iman répondit : Si

Digitized by Google

les chrétiens sortent de mes mains, ils en sortiront par Souira. L'infidèle répondit non, parce qu'il y a à Souira les Anglais qui sont nos ennemis. Et le roi des chrétiens envoya de nouveau à l'iman Abd-er-Rahman pour ravoir ses deux fils, en promettant de renvoyer tous les prisonniers musulmans, et en demandant un traité de paix, et l'iman y consentit. Les chrétiens renvoyèrent tous les musulmans qui étaient entre leurs mains, et quand ceux-ci arrivèrent, on vit que les femmes avaient les mamelles coupées! »

Telle est la manière dont nos démêlés avec le Maroc sont racontés dans l'intérieur de l'Afrique. Une autre fois M. Faidherbe entendit faire de la bataille d'Isli cet autre récit : « Sidi-Mohammed était allé avec son armée faire une partie de chasse à quelque distance de son camp, le maréchal *Bijou* arriva en tapinois et lui prit son parasol et sa tente; quand Sidi-Mohammed revint, il poursuivit les Français, mais il ne put les atteindre. »

Quelle que fût l'interprétation donnée par les Mores et les tribus lointaines à notre victoire, on devait croire que les résultats en étaient assez immédiatement ressentis par le souverain du Maroc pour intimider celui-ci et imprimer à tout son gouvernement une crainte salutaire. Il en fut ainsi, en effet, pendant quelques années; mais bientôt l'insolence de cette cour barbare reparut, et des griefs nouveaux ne tardèrent pas à se produire. Le ministre marocain cessa de correspondre directement avec notre consul, des Européens placés sous notre protection avaient été assassinés ou insultés, enfin un brick français échoué devant Salé, en entrant dans le port, avait été pillé sous les yeux des autorités du pays et avec leur adhésion, dans les premiers jours d'avril 1851. Réparation de cette violation du droit des gens et de l'humanité fut aussitôt exigée par la France. L'empereur parut s'y refuser, et aussitôt une division composée de un vaisseau de ligne, deux frégates et deux corvettes à vapeur, partit sous les ordres de l'amiral Dubourdieu pour tirer vengeance de l'acte de piraterie commis par les habitants de Salé. Le 26 novembre 1851, les navires embossés devant la ville la ruinèrent de fond en comble en dépit du patronage et de la protection toute spéciale que lui accorde l'un des grands saints de l'islamisme, Ben-Achit, dont le tombeau est placé dans sa mosquée principale.

Le bombardement de Salé a ramené à des sentiments pacifiques le gouvernement marocain, et les longs différends auxquels la diplomatie n'avait pu mettre un terme depuis plusieurs années, ont été terminés par cet acte de vigueur. En ce moment même le Maroc est vis-à-vis de la France sous le coup d'une terreur qui, mieux que les traités d'alliance et les démonstrations d'amitié et de bienveillance, est profitable à nos véritables intérêts [1].

1. *Promenade au Maroc*, par Charles Didier, Paris 1844; chez Labitte. — *Le Maroc et ses tribus nomades*, par Drummond-Hay, consul d'Angleterre au Maroc, traduit par Mme Belloc, Paris 1844. — *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1854. — *Annuaire des Deux Mondes*, 1851-1852.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIX

TUNIS. — RUINES DE CARTHAGE.

Le Maroc confine aux frontières occidentales des possessions françaises en Afrique ; à l'autre extrémité, Tunis est l'État voisin de la France. Ce fut dans le passé une illustre nation que ce pays aujourd'hui gouverné par un bey qui nominalement dépend de la Porte. Sur le promontoire maintenant désert qui s'avance dans la Méditerranée vis-à-vis de la Sicile, se trouvaient autrefois les ports commerçants de la riche et puissante Carthage. Grâce à cette favorable situation qui fit jadis de la rivale de Rome la reine commerciale du monde, l'État de Tunis conserve, sous le même rapport, quelque peu d'importance. De plus, la nature a doté son littoral d'une extrême fertilité ; son climat est salubre jusque dans les plaines sablonneuses de ses régions méridionales, et toute cette partie de l'Afrique serait encore l'un des plus fortunés rivages de la Méditerranée s'il était placé sous une autre domination que celle des Musulmans.

La régence de Tunis, comme toute cette zone africaine, est soumise à l'influence des pluies d'hiver. Les vents du nord ramènent les nuages de la fin d'octobre au mois de mai, puis ceux de l'est et du sud amoncèlent pour le reste de l'année les beaux jours. Sur le littoral que les pluies fécondent, le sol est d'une fertilité remarquable, et sans avoir nécessité l'emploi des engrais, il donne d'abondantes récoltes. Tous les fruits des climats chauds y prospèrent ; les grenades, les oranges, les limons, les figues, les jujubes, les melons, les pastèques y viennent en pleine terre. Les vignes qui abondent sur ce rivage y produisent d'excellents raisins. Enfin des jardins entretenus avec soin, et au milieu desquels les Mores savent amener des conduits d'eau avec beaucoup d'art, offrent une agréable verdure au milieu de laquelle l'œil admire la plus délicieuse variété de fleurs. C'est dans la contrée fertile qui est située à une petite distance de la mer que s'élève la ville de Tunis au fond d'un golfe et sur le bord d'un lac qui communique par un canal avec la Méditerranée. Ses maisons blanches sont disposées en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, et présentent de loin l'aspect le plus agréable et le plus pittoresque. Un mur construit avec une extrême solidité l'entoure, et une grande forteresse nommée château de la Goulette la protége. Chaque jour, au coucher du soleil, les portes de la ville sont fermées avec un grand soin ; de plus elles ne s'ouvrent jamais le vendredi de dix heures à midi, parce qu'un saint musulman a prédit que ce jour, entre ces heures, les chrétiens devaient s'en emparer.

L'aspect de Tunis si agréable, si gracieux de loin, change lorsque l'on visite l'intérieur de cette ville ; comme toutes les cités de l'Orient, elle a des rues étroites et sales, et les pluies d'hiver la remplissent d'une boue immonde. Les

Digitized by Google

maisons sont construites en pierres ou en briques; elles n'ont ordinairement qu'un étage, se terminent par une terrasse, et sont si rapprochées que souvent il est possible de passer d'une terrasse à l'autre. Elles sont de forme carrée, et ont dans le centre une cour de même figure entourée d'un cloître soutenu par des piliers ou des colonnes : les appartements sont disposés alentour. Le premier étage présente sur la cour une galerie qui enceint la maison, et par laquelle on entre dans d'autres appartements. L'intérieur est tenu très-proprement, et, chez les grands, orné avec luxe. Les femmes habitent des appartements séparés dont elles ne sortent pas lorsqu'un étranger visite la maison. Sous la plupart des maisons sont creusées de vastes citernes où s'amassent les eaux des pluies qui tombent en hiver sur les terrasses et dans les cours, et l'on n'en boit pas d'autre, parce que celle des puits contracte un goût saumâtre au voisinage de la mer, et que celle des sources est éloignée et peu abondante.

Les édifices que Tunis renferme sont en grand nombre, et quelques-uns ne manquent pas de magnificence. Les minarets des mosquées sont bâtis avec grâce et légèreté. L'intérieur ne présente qu'une grande salle carrée et obscure dénuée d'ornements; cependant quelques-unes sont décorées de colonnes de marbre que les Mores ont enlevées à d'anciennes ruines. L'entrée en est interdite aux chrétiens et aux juifs; néanmoins les premiers peuvent quelquefois y pénétrer moyennant une rétribution. Dans divers quartiers on trouve des bains publics où sont admis les étrangers. Le commerce de la ville de Tunis, en huiles, blés, dattes et objets de son industrie, ne manque pas d'activité. Tout le territoire voisin est très-fertile; et de nombreux troupeaux couvrent les campagnes. Le lac et le golfe sont très-poissonneux, et la ville est bien approvisionnée de toutes les choses nécessaires à la vie.

La population de Tunis est évaluée à 130,000 habitants, dont près d'un cinquième est juif; la condition de ces malheureux y est à peu près la même que dans l'empire de Maroc : ils ne paient guère moins de tributs de toute nature, et sont assujettis à autant de vexations. Le reste de la population est more, arabe, turque et kabyle. Les trois langues dont l'usage est le plus fréquent à Tunis, sont l'arabe, le turc et la langue franque composée de mots de toutes les nations, mais surtout d'italien. Les Mores, descendants des habitants primitifs de la contrée, présentent comme ceux du Maroc une grande analogie avec les anciens Numides et les Carthaginois; toutefois ils ont subi, par leur mélange avec les races étrangères, des changements notables. Les hommes sont robustes et de taille moyenne. Leur vie sobre et paisible les exempte d'un grand nombre de maladies qui sont particulières aux peuples européens. Leurs femmes sont en général fort belles; elles ont le teint délicat, les yeux pleins d'expression et de sentiment; de longs cheveux noirs tressés tombent et flottent sur leurs épaules ou sont fixés avec des rubans au sommet de leur tête. Les enfants sont aussi blancs que ceux d'Europe, c'est l'ardeur du soleil qui leur donne la teinte bistrée que présente le visage de tous les habitants de l'Afrique.

Digitized by Google

Le bey de Tunis réside à une faible distance de sa capitale dans le petit château de Bardo où il est environné d'une cour nombreuse. Sa dignité est héréditaire; il reçoit à son avénement une pelisse du sultan et le titre de pacha à trois queues; d'ailleurs il est tout à fait indépendant. Dix mille hommes environ de troupes régulières composent son armée, et il a une petite escadre de trois ou quatre bâtiments de guerre dont une frégate. Une grande partie de ces ressources militaires vient d'être mise récemment à la disposition du sultan contre la Russie. Le bey de Tunis s'est signalé, il y a treize ans, par un acte d'humanité qui lui fait souverainement honneur : cédant aux vives instances de l'Angleterre, il a consenti, en 1841, à l'abolition de l'esclavage dans ses États. C'est là un exemple de générosité qui, peut-être un jour, sera suivi par d'autres peuples musulmans, et auquel les Européens ne sauraient accorder trop d'éloges.

Après la capitale, la ville la plus considérable de l'État de Tunis, est Kairoan, grande, bien bâtie et ornée de mosquées qui sont les plus riches et les plus saintes de tout le royaume. Le peuple de Kairoan est très fanatique; son zèle religieux est enflammé peut-être par le souvenir de la légende qui se rattache à la fondation de sa ville. On rapporte que Okba, le général envoyé par Othman pour conquérir l'Afrique à la loi du Prophète, résolut, après s'être emparé de la portion du rivage qui forme aujourd'hui l'État de Tunis, de fonder une ville qui servirait de point central pour la propagation de la religion nouvelle. Il mena donc ses musulmans sur l'emplacement que devait occuper la ville et qui était alors couvert d'un fourré impénétrable. « Voici, dit-il, le lieu qui nous convient. — Comment? lui répondirent ses compagnons, tu nous ordonnes de bâtir dans un fourré marécageux où personne ne peut pénétrer, et où nous aurons à craindre les animaux féroces, les serpents et tous les autres reptiles? » Okba, dont les vœux furent toujours exaucés, se mit alors à prier Dieu avec ardeur, et à chacun des versets pieux les Arabes qui l'entouraient répondaient *amen*. Il y avait dans l'armée, en ce moment, dix-huit des compagnons du Prophète; on les réunit, et Okba les précédant fit le tour du bois en criant à haute voix : « Serpents et bêtes féroces! nous sommes les compagnons du Prophète béni; retirez-vous, car nous allons nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous s'y trouvera après cet avertissement. » Et l'on vit ce jour-là les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits. A ce spectacle beaucoup de Berbères, qui à cette époque étaient les principaux habitants de tout le rivage de la Méditerranée se convertirent. Okba ordonna par proclamation de laisser partir les animaux sans leur faire injure; et quand ils se furent retirés, il marcha accompagné de ses principaux officiers vers le lieu qu'il avait choisi, et fit cette prière : « O mon Dieu! remplis cette ville de science et de la connaissance de ta loi! Fais qu'elle soit habitée par des hommes pieux et dévoués à ton service, et protège-nous contre les puissants de la terre. » Puis il descendit en suivant le cours du ruisseau, et ordonna à ses hommes de jeter les fondations de la ville et d'arracher les arbrisseaux. Okba traça lui-même le plan de l'hôtel du gouvernement et de la grande mosquée. La

Digitized by Google

construction de celle-ci était à peine commencée, qu'il y fit célébrer la prière. Un différend s'éleva alors parmi le peuple au sujet de la *Kibla*, point de l'horizon qui se trouve dans la direction de la Mecque et vers lequel il faut se tourner quand on fait la prière. Les Arabes disaient que dans l'avenir on se réglerait sur cette mosquée pour fixer la Kibla, et qu'il s'agissait par conséquent de bien en déterminer la véritable position. On laissa donc écouler un temps considérable afin d'observer les levers des étoiles dans toutes les saisons, et de déterminer les azimuts du soleil à son lever et à son coucher.

Cette incertitude fut pour Okba une cause de véritable souci, et s'étant adressé au Dieu tout-puissant, il vit, pendant son sommeil, une figure qui vint à lui, et lui dit : « Favori du Maître de l'univers, quand le jour se lèvera, prends ton étendard et mets-le sur ton épaule ; tu entendras alors devant toi les cris de : *Allah-Akbar!* Dieu est grand! et nul autre ne les entendra ; à l'endroit où ces cris cesseront, se trouvent la Kibla et le *mihrab* (niche pratiquée dans le mur intérieur de la mosquée, et marquant la direction de la Kibla). Le Dieu tout-puissant a agréé cette ville et cette mosquée ; par elle, il exaltera sa religion et humiliera les infidèles jusqu'à la fin des siècles. » Okba se réveilla saisi d'une sainte terreur, et après avoir fait ses ablutions, il se mit avec les principaux d'entre les Musulmans à prier dans la mosquée dont il avait tracé le plan. Au moment où il se prosternait, il entendit distinctement : *Allah-Akbar!* Ayant demandé à ses compagnons s'ils entendaient ce cri comme lui, ils répondirent que non. « C'est donc l'ordre du Tout-Puissant! » s'écria-t-il. Prenant alors l'étendard sur son épaule, il suivit la voix qui se faisait entendre, et dès qu'il fut arrivé au lieu où le mihrab devait être placé, le cri cessa. Okba ficha son étendard dans la terre, et dit aux assistants : « Voici votre mihrab. » On commença aussitôt à bâtir des mosquées, des palais et des maisons, et la ville sainte de Kairoan se peupla. C'était en l'an 55 de l'hégire (677 de J.-C.).

Kairoan est, à cause même de sa sainteté, une ville peu accessible aux chrétiens. Les voyageurs Desfontaines et Shaw, le premier Français, l'autre Anglais, qui visitèrent le royaume de Tunis dans le cours et à la fin du siècle dernier, ne firent qu'entrevoir cette ville célèbre dans les fastes de la religion musulmane. A partir de Kairoan, disent-ils, la terre ne conserve plus cette admirable fertilité qui fait le charme du rivage. Les plaines qui entourent la ville more sont très-étendues, mais presque partout incultes. La terre est imprégnée d'une si grande quantité de sel marin, qu'en certains endroits elle en est toute blanche ; aussi les eaux sont-elles amères et saumâtres, et l'on ne trouve dans cette contrée que des plantes marines ; le sel de nitre y est aussi très-commun.

En continuant à marcher vers le sud, on arrive à une plaine immense située entre deux montagnes qui se dirigent à peu près du nord au sud ; pas une habitation sur la route, si ce n'est sur le bord de quelques rares cours d'eau où les Bédouins dressent leurs tentes et cultivent un peu d'orge. C'est dans cette plaine presque déserte, entre des montagnes calcaires et nues, que s'élève l'ancienne

Digitized by Google

Capsa, aujourd'hui Cafsa, à côté de deux sources thermales, très-limpides et bonnes à boire, qui fertilisent les environs. Desfontaines vit à Cafsa une grande inscription en partie effacée, et déchiffra sur les murs du château les noms de Trajan, d'Antonin, d'Adrien. « A quelques lieues au sud-est, ajoute notre voyageur, sont deux autres pays que je n'ai pas eu le loisir de visiter ; l'un se nomme le *Saïque*, et l'autre *Aïsch*. Les Mores y logent dans des maisons. On m'a assuré que ces lieux étaient fertiles et que l'on y voit des plantations d'oliviers, de dattiers et d'autres arbres du pays. »

A quelques heures de Cafsa commence le désert ; les deux chaînes de montagnes se prolongent à droite et à gauche jusque dans les environs d'El-Hammah, petit canton du Gerid où les Mores ont de grandes plantations de dattiers et quelques habitations. D'autres ramifications de la montagne rejoignent alors les deux premières branches, et tout ce pays est infesté par des Arabes pillards. Malgré le danger de rencontrer ces brigands nomades, Desfontaines voulut poursuivre son chemin. Il campa près d'El-Hammah où il vit de magnifiques carrières de grès rouge. Le lendemain il partit pour Troyez, qui n'est qu'un assemblage de maisons en boue ; ce lieu est renommé pour l'excellence de ses dattes. Il en est de même du pays de Nefta, situé à quelques lieues dans le sud-est, et qui produit de plus des oranges, des grenades et d'excellents limons. C'est à Nefta que commence le Chibka-el-Loudian (Lac des Marques, *Lybia Palus*), qui a plus de vingt lieues de long et dont l'eau est salée. Tout ce pays aujourd'hui désert est couvert de ruines de l'époque romaine qui attestent dans le passé une grande splendeur et une population considérable.

Desfontaines ne prolongea pas plus avant son voyage dans le sud ; il revint à Cafsa, et, de cette ville, se dirigea vers Tunis par un chemin différent de celui qu'il avait suivi dans son premier trajet. Ce fut ainsi qu'il put visiter les belles ruines de Spaïtla semées dans une plaine immense couronnée de hautes montagnes. Tout auprès coule un large ruisseau qui ne tarde pas à se perdre dans les sables. D'autres ruines s'étendent à côté de celles-ci, dans une autre plaine qui porte le nom de Sbiba (*Sufes*). Dans tous les lieux où une source s'échappe de terre, où coule un maigre filet d'eau, bientôt absorbé par le sable, les hommes de l'époque romaine avaient bâti des demeures et élevé de superbes monuments.

Avant de rentrer dans Tunis, le voyageur visita Hamman-el-Enf, montagne située à trois lieues de cette ville et à l'extrémité de sa rade. Elle est célèbre par ses eaux thermales que les Tunisiens fréquentent dans toutes les saisons de l'année et dont la vertu est, dit-on, très-efficace. La montagne, de peu d'élévation, est le point de départ d'une chaîne qui, en se dirigeant du nord-ouest au sud-est, se prolonge jusqu'au Sahara. Au delà de Tunis, dans un canton montueux et boisé, coule le *Bagradas*, aujourd'hui Mejerdah, principale rivière de l'État de Tunis, et dont les eaux déposent, comme celles du Nil, un limon fécondant. Sur la rive gauche du Bagradas, on trouve les ruines d'Utique qui, à l'exception d'un aque-

Digitized by Google

duc, de citernes et de quelques autres bâtisses, sont toutes ensevelies sous le sable : cette ville était sur le bord de la mer au temps des Romains ; aujourd'hui elle en est éloignée de deux lieues.

La ville où Caton se donna la mort nous conduit aux ruines de Carthage. De cette illustre cité qui eut deux périodes d'existence et de gloire, puisque Auguste la fit sortir de l'abaissement où la fortune des Scipion l'avait précipitée, releva ses murailles et déblaya ses ports ; de la patrie d'Annibal, de la ville voluptueuse où saint Augustin, païen encore, passa les années de sa fougueuse jeunesse, on ne connaît même pas aujourd'hui l'emplacement exact. Voici la description de la Carthage impériale, telle qu'on la trouve dans Rollin, qui a suivi scrupuleusement Appien et Strabon. « Carthage, était située dans le fond d'un golfe, sur une sorte de presqu'île dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignait au continent, était d'une lieue et un quart (vingt-cinq stades). La presqu'île avait de circuit dix-huit lieues (trois cent soixante stades). Du côté de l'occident il en sortait une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises (un demi-stade), qui, s'avançant dans la mer, la séparait d'avec le marais, et était fermée de tous côtés de rochers et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où était la citadelle appelée Byrsa, la ville était close d'une triple muraille, haute de trente coudées, sans les parapets et les tours qui a flanquaient tout alentour, à des distances égales, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avait quatre étages, les murailles n'en avaient que deux ; elles étaient voûtées et, dans le bas, il y avait des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choses nécessaires à leur subsistance, et des écuries au-dessous pour quatre mille chevaux et des greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvait aussi de quoi loger vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre était renfermé dans les seules murailles. Il n'y avait qu'un endroit de la ville dont les murs fussent faibles et bas : c'était un angle négligé qui commençait à la pointe de terre dont nous avons parlé, qui continuait jusqu'au port, et qui se trouvait du côté du couchant. Il y avait deux ports communiquant l'un avec l'autre, mais qui n'avaient qu'une seule entrée large de soixante-dix pieds et fermée par des chaînes. Le premier était pour les marchands et l'on y trouvait plusieurs demeures pour les matelots. L'autre était le port intérieur pour les navires de guerre ; au milieu on y voyait une île appelée *Cothon*, bordée aussi bien que le port de grands quais où il y avait des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingt navires, et des magasins au-dessus, où l'on gardait tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les vaisseaux, était ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique ; de sorte que tant le port que l'île représentaient, des deux côtés, deux magnifiques galeries. Dans cette île était le palais de l'amiral ; et comme il était vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvait de là découvrir tout ce qui se passait dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisait dans l'intérieur du port. Les marchands, de

Digitized by Google

même, n'avaient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, et il y avait dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage, le port qui était double, appelé quelquefois Cothon, de la petite île de ce nom, la citadelle appelée Byrsa; la ville proprement dite, où demeuraient les habitants, et qui environnait la citadelle, était nommée Megara. »

Ces deux ports et l'île Cothon à quel point se trouvaient-ils du rivage sablonneux et désert qui avoisine Tunis ? Le docteur Shaw dans la visite qu'il fit, vers le milieu du siècle dernier, aux ruines de Carthage, suppose que l'emplacement des deux ports est occupé aujourd'hui par le grand marais appelé El-Mersa (le havre) qui est formé des continuelles alluvions du Bagradas dont le vent du nord accumule en ce lieu le limon. Cette opinion adoptée par d'Anville dont la critique judicieuse savait éclairer de loin les difficultés géographiques, a longtemps prévalu. Malgré ces savantes autorités, l'illustre voyageur qui, au commencement de ce siècle, promenait son exil par tous les lieux qui virent les pèlerins du moyen âge, a cru retrouver les débris de ces ports au nord-est du fort de la Goulette, au delà des salines qui bordent le rivage. Au pied de débris qui descendent des hauteurs voisines jusqu'à la mer, il a distingué un bassin de forme ronde et qui communiquait autrefois avec la mer par un canal dont quelques traces subsistent encore. « Ce bassin, dit M. de Chateaubriand, doit être le Cothon. Les restes des immenses travaux que l'on aperçoit dans la mer, indiqueraient, dans ce cas, le môle extérieur. »

Les critiques et les voyageurs s'accordent mieux pour ce qui concerne les ruines de la ville, éparses en amphithéâtre sur les collines. D'abord se présentent les débris d'un très-grand édifice qui semble avoir fait partie d'un palais et d'un théâtre. Au-dessus de cet édifice se trouvent de belles citernes publiques et particulières, dont la surprenante beauté donne une grande idée des monuments des Carthaginois. Ces citernes sont, à ce que l'on pense, les seuls vestiges de la première Carthage. L'aqueduc dont on voit des fragments dans la campagne et qui y conduisait l'eau de deux sources éloignées d'environ cinquante milles, passe lui-même pour n'avoir été construit que dans les temps postérieurs. Les plus grandes arches de l'aqueduc ont soixante-dix pieds de haut, et les piliers de ces arches ne comportent pas moins de seize pieds sur chaque face. Quant aux citernes, elles sont immenses, et forment une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qui sont bordées dans toute leur longueur par un corridor. Au-dessus des sources s'élèvent les temples des divinités sous l'invocation desquelles on les avait mises. Les débris qui sont répandus autour des citernes et de l'aqueduc étaient autrefois beaucoup plus considérables, mais ils ont servi aux bâtisses environnantes, et, de plus, des vaisseaux sont quelquefois venus de pays lointains, pour enlever les marbres et le porphyre nécessaires à de grandes constructions. C'est ainsi que la cathédrale de Pise, si fameuse par sa richesse et

Digitized by Google

par la profusion des marbres précieux qui la décorent, a été tout entière construite avec des débris arrachés au sol de Carthage.

Des citernes à la colline s'étend un chemin raboteux à l'extrémité duquel se trouvent un cimetière et un misérable village. Le sommet de la colline sur laquelle était bâtie la citadelle, présente un terrain uni semé de petits morceaux de marbre. « Du sommet de Byrsa, ajoute M. de Chateaubriand, l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février ; les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles ; de grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure parmi les débris de marbre de toutes couleurs. Au loin je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées ; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages mores, des ermitages mahométans, des minarets, et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages, volaient au-dessus de ma tête. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal ; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César. »

Sur le sommet de cette même citadelle de Byrsa, s'élève aujourd'hui un pieux monument qui fut consacré, il y a une dizaine d'années, par le roi Louis-Philippe, à la mémoire de son aïeul saint Louis, mort au siége de Tunis dans un campement qui s'étendait sur l'emplacement de Carthage. Ce monument religieux est un petit bâtiment octogone d'un extérieur fort simple, orné de marbre seulement dans la partie supérieure de l'entablement ; il est surmonté d'un globe, d'une croix en cuivre doré, et orné de flèches gothiques. L'intérieur n'en est pas moins modeste ; les parois sont recouvertes de plâtres peints à l'imitation de marbres. L'autel est petit et un peu écrasé par la statue de saint Louis, proportionnellement trop grande. Le parquet est d'une élégante marqueterie et reproduit les dessins du plafond. La plus grande et presque la seule majesté de ce petit édifice est son isolement de toute habitation et la profonde solitude du lieu au sommet duquel il est bâti. Quelques pauvres cabanes s'élèvent seules autour du mur d'enceinte qui environne la citadelle ; elles servent de refuge, pendant la grande chaleur, aux pauvres pâtres qui promènent sur ce coin de terre leurs troupeaux nomades sans se soucier de savoir quelle cendre illustre y repose.

Si le monument élevé au plus vertueux et à l'un des plus grands rois de France est, par sa chétive apparence, peu digne de sa mémoire et de la nation qui le lui a élevé, il ne faut, à ce qu'il semble, en accuser ni le gouvernement de cette époque, ni l'architecte qui a été chargé de la construction de ce petit édifice ; on dit que les susceptibilités de l'Angleterre ont alors entrevu dans l'accomplissement de ce pieux devoir, la possibilité d'un établissement militaire pour l'avenir,

Digitized by Google

et que la diplomatie a surveillé et revu, dans cette prévision, les plans de l'architecture [1].

CHAPITRE C

TRIPOLI. — BARCAH ET LE FEZZAN.

Entre Tunis et le delta du Nil, s'étend le Tripoli baigné au nord par le grand golfe de la Sidre et dont la province méridionale, le Fezzan, s'avance dans le désert. Une chaîne de montagnes, prolongation de l'Atlas, se dirige à l'ouest et dans la partie méridionale du Tripoli; aucune rivière de quelque importance n'en découle; l'on rencontre seulement quelques lagunes le long du golfe et, dans l'intérieur, le lac Scialara. La saison des pluies règne dans le Tripoli à la même époque que sur tout le reste du littoral méditerranéen, c'est-à-dire d'octobre à la fin de l'année. Le printemps ramène le temps sec, et c'est le moment où la végétation reparaît dans toute sa magnificence. Le territoire qui avoisine la côte, dans le Tripoli propre, c'est-à-dire vers la partie orientale de ce royaume, long de 400 lieues, est d'une extrême fertilité. Les hauteurs de Tarhona et de Gharian, aux environs de la capitale, fournissent l'huile d'olive la plus estimée que l'on connaisse. Les dattes sont l'une des principales richesses de cette contrée; on a coutume au Tripoli d'en tirer la liqueur que produit la séve et que les habitants appellent *lagbi*. Aussitôt sorti de l'arbre, ce suc donne une boisson rafraîchissante et délicieuse, qui ne tarde pas à s'aigrir et à acquérir par la fermentation un grand degré de force et un principe très-enivrant. Le safran et la garance, cultivés également dans le voisinage de la ville sur les hauteurs, et près du rivage, sont un objet de grand commerce pour les habitants. Le mûrier, et par conséquent le ver à soie, la *cassobe* qui produit une farine nourrissante; quelques autres graines, le fruit du lotus, si célèbre, dans l'antiquité égyptienne, par le pays des Lotophages auxquels il donna son nom et auprès desquels le voyageur oubliait jusqu'à la douce patrie; enfin les amendes, les figues, les poires, les pêches, les melons, abondent sous le climat délicieux de la partie de ce territoire que fécondent les pluies d'hiver.

La capitale de ce royaume est l'ancienne *Œea*, Tripoli, l'une des trois villes auxquelles tout le pays devait originairement son nom. Les deux autres étaient *Sabrata* et la *Grande-Leptis*. Tripoli est bâtie dans une espèce de presqu'île, environnée de trois côtés par la mer, et rattachée au continent par une langue de sable. De fortes murailles bastionnées l'entourent, et à son extrémité orientale un château qui sert de résidence au pacha la protège. Deux forts, dont l'un

1. *Journal Asiatique*, 3e série, t. XI. — M. de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II. — *Revue de l'Orient et de l'Algérie*, août 1853.

Digitized by Google

est appelé Français, l'autre Espagnol, complètent ce système de défense. Le port bordé par une suite de rochers qui, vers le nord, forment contre les flots une barrière naturelle, manque à l'intérieur de profondeur pour les grands bâtiments et demeure ouvert aux vents du nord-est. La ville, moins grande que Tunis, est plus régulièrement bâtie, et les rues y sont plus larges et moins tortueuses. Le sol sur lequel la ville moderne s'élève est tellement inégal à cause des décombres qui s'y sont accumulés, que le seuil de quelques portes s'y trouve de niveau avec les terrasses des maisons voisines. Çà et là, on distingue encore des fragments de constructions romaines, au milieu desquels l'un des plus grands arcs de triomphe de l'antiquité romaine subsiste en entier; les Mores l'appellent le Vieil-Arc, et ses légendes apprennent qu'il fut érigé, en l'an 164 de l'ère chrétienne, en l'honneur de l'empereur Marc-Aurèle. Cet arc de triomphe est extrêmement élevé, et cependant on affirme que la partie inférieure autour de laquelle les sables se sont accumulés et qu'ils ont recouverte, est au moins égale à celle que l'on voit encore. Ce beau monument est construit en pierres d'une très-grande dimension, seulement juxtaposées et qui ne sont liées entre elles par aucune espèce de ciment. Les sculptures de la voûte sont d'une très-grande richesse, mais on n'en peut voir que la moitié, parce que les Mores ont accumulé sous cet arc de triomphe des briques et des décombres pour construire de misérables boutiques et des magasins dans lesquels sont entassées leurs marchandises.

Tripoli renferme douze mosquées, dont six grandes. La principale de ces mosquées est d'une extrême magnificence. La toiture en est composée de petites coupoles et appuyée sur seize colonnes doriques de très-beau marbre gris. Les somptueux ornements de l'intérieur, le demi-jour mystérieux qui l'éclaire, les parfums délicieux qu'on y respire, font de cette mosquée l'un des lieux les plus splendides et des plus imposants à la fois par leur majesté religieuse. Cette mosquée n'a pas encore cent cinquante ans d'existence; elle renferme les tombeaux des membres de la famille régnante, qui sont les pachas *Caramanli*. Cette dynastie souveraine a secoué, au commencement du siècle dernier, le joug de la Porte-Ottomane qui dominait encore, à cette époque, la plupart des États musulmans d'Asie et d'Afrique.

Les maisons particulières de Tripoli sont presque toutes revêtues d'un ciment brun ressemblant à du marbre très-poli. Quelques-unes, construites avec les débris des anciens édifices, sont de marbre noir ou blanc. La plupart n'ont qu'un seul étage et sont surmontées d'une terrasse où le Musulman vient, aux diverses heures du jour, s'incliner dans la direction de la Mecque et adresser sa prière au Prophète. Le soir aussi, les hommes sont dans l'usage de venir fumer leur pipe en ce lieu et de respirer la fraîcheur des brises de la mer. Ces terrasses ont une légère inclinaison, qui permet aux eaux pluviales de couler dans des citernes où elles se conservent très-pures. Les habitants n'ont pas d'autre eau douce que ces réserves des pluies de l'hiver. A l'entrée de la demeure des riches person-

Digitized by Google

nages, s'ouvre une salle ou large vestibule revêtu de bancs de pierre; de cette pièce un escalier conduit au premier et unique étage dans une suite de pièces dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue, et qui sont réservées au maître du logis. Au-dessus du vestibule se trouve une cour pavée environnée d'un portique soutenu par des piliers, et au-dessus duquel règne une galerie. Du portique et de la galerie, des portes donnent entrée dans de grandes chambres qui ne communiquent pas entre elles, et ne sont éclairées que par cette cour; c'est l'habitation des femmes.

Les plus belles boutiques de Tripoli ne sont que de pauvres et sales échoppes, mais souvent elles renferment des marchandises d'un grand prix; des perles, de l'or, des gommes, des aromates, du corail. Il y a deux bazars bien construits et bien approvisionnés : le premier se compose d'un grand nombre de boutiques, le second atteste l'infériorité morale du gouvernement de Tripoli sur celui de Tunis : il est consacré à la vente publique des esclaves. Il y a, de plus, deux ou trois marchés aux portes et à quelque distance de la ville. Le café-bazar est l'endroit où les Turcs se réunissent pour prendre le café et s'entretenir des nouvelles du jour. Les Mores qui sont au Tripoli, comme à Tunis et dans le Maroc, la classe dominante, n'entrent jamais dans ces lieux publics; ils se font servir le café par leurs esclaves auprès de leur porte, où ils se tiennent sur des lits de repos en marbre, placés sous des berceaux de verdure. Les chrétiens ont dans Tripoli une chapelle et les Juifs trois synagogues. Il va sans dire que ces derniers forment une caste méprisée et opprimée autant que dans les autres États barbaresques. Leur nombre est de 2,000 environ, sur une population de 12 ou 15,000 âmes. Tripoli, dont le commerce avec les ports d'Europe et du Levant est assez considérable en laines, dattes, savon, garance, plumes d'autruche, etc., est une ville luxueuse, et qui a la réputation d'être plus avancée dans l'industrie qu'aucune autre capitale des États barbaresques. La soie et les riches métaux y sont d'un usage habituel pour les vêtements, et la cour du pacha (tel est le titre modeste dont se contente le souverain) est extrêmement fastueuse. Par malheur, la population de cette ville est fréquemment ravagée par la peste; on sait que le fatalisme musulman repousse l'institution salutaire des quarantaines, et il arrive, à des époques assez rapprochées, que des bâtiments du commerce rapportent d'Orient des maladies contagieuses qui exercent sur le littoral africain d'immenses ravages. Les environs de la ville sont infestés de hordes d'Arabes bédouins, redoutables aux rares visiteurs et aux marchands qui traversent le Tripoli. A vingt-cinq ou trente lieues à l'est de Tripoli, la côte perd tout à coup la fertilité riante qui donne un aspect plein de charme à toute la contrée dans laquelle est située cette ville africaine; au lieu des bosquets de dattiers, des gracieux jardins du précédent rivage, on ne trouve plus qu'une côte nue et sablonneuse, coupée çà et là par des embouchures de torrents, des lagunes d'eau saumâtre et des marais; de temps en temps aussi, elle est comme les rivages du Sahara bordée de dunes de sable mobile. Au delà du rivage, des bancs de sable,

Digitized by Google

des écueils et des bas-fonds augmentent les dangers que les vents de l'ouest et du nord font courir aux navigateurs, et leur rappellent par combien de naufrages est célèbre ce golfe de la Sidre, qui, déjà aux temps anciens, avait, sous le nom de Grande-Syrte, une renommée inhospitalière.

Malgré leur triste nudité, les rivages de la Grande-Syrte sont couverts de ruines romaines. Il y eut pendant l'empire, surtout du siècle des Antonins à l'invasion des Vandales, une période de prospérité telle pour toute cette portion de l'Afrique, qu'après avoir bâti des villes et élevé des monuments qui accusent une extrême splendeur, au milieu des contrées fertiles, dans les oasis et jusque sur les moindres cours d'eau, la population, débordant encore, inonda le désert et fit, à force de travaux et d'art, naître la vie dans ces sablonneuses solitudes. Mais cet esprit d'activité, cet industrieux génie que la race latine portait sur ces rivages, ont disparu avec elle; au bruit paisible des grandes constructions, les barbares ont fait un instant succéder le tumulte des armes; les palais, les arcs de triomphe, les grands aqueducs se sont écoulés sous le fer et dans les flammes; puis un grand silence s'est fait de nouveau dans ce désert que le travail ne fécondait plus; le Bédouin, pillard, est venu prendre possession des ruines, et il a posé sa tente à l'ombre des majestueux débris, tristes et glorieux vestiges d'une civilisation puissante, mais passagère. L'emplacement de *Leptis* et de *Cynips* est aujourd'hui solitaire, les pierres de leurs édifices ont été transportées au loin et dispersées, quelques débris se dressent cependant encore, et l'isolement dans lequel ils se trouvent, semble ajouter encore à leur grandeur.

Au delà du golfe de la Sidre, s'étend l'ancienne Marmarique ou Cyrénaïque, comprenant la Pentapole, et qui forme aujourd'hui la vaste province de Barcah, dépendance de Tripoli. Voici ce que dit de ce pays l'Italien Pacho, l'un des voyageurs qui l'ont parcouru après les savants de l'expédition française en Égypte. C'est également d'Égypte que venait ce voyageur. « Après avoir franchi une lagune que forme le golfe Bomba, nous arrivâmes sur les premiers échelons de l'ancienne Pentapole libyque. Les ravins qui en sillonnent les flancs obligent les caravanes à faire de nombreux détours. Plus nous nous élevions, plus la nature changeait d'aspect. D'abord on n'aperçoit que des oliviers et quelques arbrisseaux particuliers à la Cyrénaïque; le sol encore peu boisé en rend le coup d'œil assez triste. La force de la végétation suit la progression des hauteurs. Enfin, après quatre heures de marche, dès que nous eûmes atteint le sommet, un spectacle nouveau s'offrit à nos regards : la terre, continuellement jaunâtre et sablonneuse dans les cantons précédents, est colorée en ces lieux par un ocre rouge; des filets d'eau ruissellent de toutes parts et entretiennent une belle végétation qui fend les roches moussues, tapisse les collines, s'étend en riches pelouses et se développe en forêts de sombres genevriers, de verdoyants thuyas et de pâles oliviers. »

C'est cet aspect qui a fait donner par les Arabes à la Pentapole cyrénaïque le nom de *Djebel Akdan*, c'est-à-dire désert verdoyant. En continuant à s'avancer

Digitized by Google

vers le nord, on arrive à l'extrémité des aspérites rocailleuses qui bordent l'horizon, et, à une petite distance, on entrevoit la mer, au delà d'une lisière de terre qui s'étend au pied des escarpements du plateau. C'est en partie sur ces collines et dans la plaine que s'élève la ville de Derne dont les maisons et les édifices religieux apparaissent comme des taches blanches à travers les bouquets de palmiers, ou sont éparses sur des tapis de verdure, au milieu des jardins de la ville et des petits champs qui l'entourent. Derne n'est, en réalité, qu'un groupe de cinq villages qui ont chacun un nom particulier. C'est en face de celui que l'on appelle El Megorah que se trouve l'ancien port, mauvaise petite rade qui n'offre qu'un mouillage incertain dans la saison des orages. Les montagnes voisines sont percées de nombreuses catacombes.

Des vestiges d'anciennes constructions couvrent partout ce pays. Car la ville de Grenneh occupe l'emplacement de *Cyrène ;* elle s'élève sur un coteau tout couvert de ruines et de débris d'édifices antiques. On retrouve des tronçons de l'aqueduc dont les eaux alimentaient une fontaine fameuse dédiée à Apollon. Toute une nécropole a été creusée dans le roc, et des tombeaux somptueusement décorés s'y voient encore en grand nombre. En continuant à se diriger vers l'ouest et à suivre le bord de la mer, on arrive à Tolométa (la Ptolémaïs africaine). Cette ville a un port avec une petite rade. Des tombeaux formés par d'énormes blocs de pierre, et situés sur des tertres, les débris d'un temple et de grandes murailles sur l'une desquelles se trouve une longue inscription grecque, sont les souvenirs que la ville ancienne à légués à la moderne Tolométa. Plus loin, sur la même côte, on rencontre les ruines d'*Arsinoë*, d'*Adriana* et de la fameuse *Bérénice*, l'une des anciennes capitales de la contrée. La ville qui a succédé à Bérénice s'appelle Benghazi; elle sert de résidence au bey qui gouverne le pays de Barcah. Son commerce avec Malte et plusieurs des ports de la Méditerranée ne manque pas d'importance, et la plupart des nations maritimes y entretiennent des consuls. Partout où l'on fouille le sol de cette ancienne cité, des ruines apparaissent sous le sable, et l'on trouve pêle-mêle des médailles, des inscriptions, des statues, des fragments de colonnes, et d'autres débris quelquefois couverts d'inscriptions.

C'est au sud du Tripoli et du Barcah que se trouve le Fezzan, formé d'une série d'oasis et de vallées qui portent la végétation et la verdure au sein du Sahara, mais où l'on retrouve en partie les vents brûlants et la chaleur accablante du désert. Les plaines y sont rares et peu considérables ; des ouragans redoutables y soulèvent des tourbillons de sable et remplissent l'atmosphère d'une poussière épaisse et brûlante. Dans les parties les mieux arrosées, on rencontre des plantations d'acacias et surtout de dattiers. Les dattes composent en grande partie, avec l'orge, le maïs et un peu de blé, l'alimentation des habitants; de plus elles sont l'objet d'un grand commerce d'exportation. Les légumes et les fruits, oranges, limons, grenades, figues, etc., abondent. La chèvre est l'animal domestique le plus commun ; les moutons à queue grasse sont aussi assez nombreux

Digitized by Google

dans la région méridionale ; le gros bétail est beaucoup plus rare. Les chevaux et les chameaux sont très-rares au Fezzan, malgré l'analogie qu'une partie de cette contrée présente avec le désert; on les remplace habituellement par l'âne. La population de la province entière ne s'élève pas à plus de cent mille âmes, et se compose de Touariks, de Tibbous et de marchands venus d'Egypte, du Bournou et surtout de Tripoli. Les Tibbous sont des hommes d'une stature moyenne, à la peau brune; ils ont les cheveux noirs et laineux, le nez petit et les narines larges, les lèvres grosses; d'ailleurs ils paraissent manquer de vigueur; la nécessité les rend extrêmement sobres, la plupart d'entre eux ne se nourrissent que de figues; mais ils s'enivrent fréquemment avec les sucs extraits du dattier.

Mourzouk est la capitale de la contrée, et la résidence habituelle du bey ou sultan du Fezzan. C'est une ville entourée de murailles solidement bâties et dont les rues sont très-étroites à l'exception de celle où se trouve le *Fsog* ou marché aux esclaves, et à l'extrémité de laquelle s'élève le château du sultan. Les maisons, basses et construites en terre, durent néanmoins assez longtemps, à cause de l'extrême rareté des pluies. Quelques sources et un ruisseau donnent de l'eau à la ville et un peu d'ombrage et de fraîcheur à ses environs. Cette capitale du Fezzan est une des plus grandes places de commerce de l'Afrique et le centre des relations entre toutes les régions de l'Afrique situées au nord de l'équateur. Elle est le point de départ de la plupart des caravanes qui se rendent dans l'intérieur du Soudan, et c'est de Mourzouk que Richardson est parti avec ses intrépides compagnons de voyage pour explorer l'intérieur du continent africain.

CHAPITRE CI

ALGÉRIE. — KABYLIE.

Quelques pages sur notre grande colonie française termineront ce livre. L'Algérie à elle seule pourrait être le sujet de nombreux chapitres; mais des écrivains de talent ont raconté les vicissitudes de son histoire et les difficultés de notre conquête, ils ont étudié les espérances de son avenir; leurs travaux sont dans toutes les mains, et nous avons pensé que si, dans cet ouvrage consacré à l'étude des régions africaines, quelque partie devait être restreinte, c'était cette Algérie, si intéressante, mais si souvent étudiée, plutôt que les pays barbares nouvellement reconnus par les voyageurs. L'Afrique française a donc cédé, en partie, la place aux contrées nouvelles, et nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur ses grandes capitales, et à présenter un tableau rapide de sa situation présente.

Alger est une ville de physionomie bizarre et dans laquelle on voit le costume,

Digitized by Google

on entend parler le langage de toutes les nations d'Afrique et d'Europe. Quelques Turcs, des Arabes nonchalamment étendus sur la place du marché, fument leur pipe et contemplent d'un regard attristé et cependant presque impassible les profanations que, chaque jour, l'étranger fait subir à la ville jadis maîtresse de la Méditerranée; le Kabyle au regard farouche, le More astucieux et malveillant; au milieu de tous ces hommes, le juif, qui relève audacieusement la tête, fier de la protection que lui accorde la loi française, et semblant défier ses persécuteurs. Dans le port, les pavillons de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Naples, de Sardaigne; sur les quais le tumulte et l'agitation de toutes les villes commerciales; enfin, si l'on s'égare au milieu des ruelles étroites qui forment encore le cœur et une grande partie de la ville et que la domination française, tout en ne cessant d'abattre et de reconstruire, n'a pas eu le temps d'assainir encore, l'œil ardent de l'Espagnole, les propos provocateurs de la vieille Juive, duègne de l'immoralité; et comme contraste avec ces habitudes de tous les ports de mer, l'apparition chaste et voilée de la femme arabe drapée dans son long costume blanc : tel est le tableau animé et bizarre de cette grande ville naguère africaine et musulmane, et ouverte aujourd'hui à toutes les nations.

Les anciens bazars et marchés d'Alger ont conservé leur primitive destination; il en a été de même des écoles publiques; de plus leur nombre s'est multiplié, et un lycée, où nègres, Mores, Arabes, Français, des enfants de toute origine et de toute couleur viennent s'asseoir sur les bancs universitaires, a été institué il y a déjà quelques années. Quant aux dix grandes et aux cinquante petites mosquées que contenait Alger avant la conquête, il n'a pas été possible de leur conserver à toutes leur caractère sacré, et, à la grande indignation des croyants, les unes ont augmenté le nombre des bazars, les autres sont devenues des casernes et des écuries. Le palais du dey, demeure habituelle du général-gouverneur, est un bel édifice au milieu duquel s'ouvrent deux vastes cours entourées de galeries spacieuses, soutenues par des colonnes de marbre : il renferme des jardins avec des jets d'eau et des bains à l'orientale. Seulement les Français lui ont fait subir, de même qu'à un grand nombre de maisons de la ville, d'importantes modifications; par exemple, ils ont percé de fenêtres les murs extérieurs. Les rues d'Alger, comme dans la plupart des villes musulmanes, ne présentaient qu'une suite triste et monotone de grandes murailles n'ayant d'autre issue qu'une poterne basse et enfoncée, à laquelle on ne parvenait souvent qu'en descendant deux ou trois degrés. Cette triste disposition subsiste encore dans des nombreux quartiers, mais dans beaucoup d'endroits aussi elle a été changée, et des maisons construites sur le modèle de celles de nos grandes villes de France, rompent l'ancienne uniformité musulmane. La plupart des maisons sont recouvertes en terrasses; celles du bord de la mer sont moins élevées que celles qui les suivent, pour ne pas leur intercepter la vue de l'horizon. La ville tout entière est bâtie en amphithéâtre sur le flanc oriental et fortement incliné d'une colline dont le pied est baigné par la mer. Vu de la rade, Alger se présente comme une voile latine étendue sur un

Digitized by Google

champ de verdure ; les hauteurs qui l'environnent, une campagne bien cultivée, toute couverte de maisons blanches, au milieu desquelles s'élèvent les anciennes mosquées, le palais et quelques nouveaux édifices, présentent, à mesure qu'on s'en approche, un des plus beaux points de vue qu'offrent les rives de la Méditerranée. Cette cité, forte par sa seule position, est encore défendue par des batteries formidables et par la citadelle de la Kasbah qui couronne le sommet de la colline et commande la ville et le bord de la mer. Enfin un système de savantes fortifications à la manière européenne ajoute à ses défenses naturelles et à celles que les Musulmans ont élevées.

Les environs d'Alger portent le nom de *Fhos*, et sont d'un aspect ravissant ; la nature les a enrichis de ses plus riantes productions. Toute la région qui s'étend sur les pentes supérieures de la colline au pied de laquelle les maisons d'Alger sont répandues, est coupée de ravins et tapissée d'une végétation abondante et vigoureuse qui recouvre de ses riches ombrages les sites les plus pittoresques. Ce Fhos, borné par la mer et le Sahel, chaîne de collines qui le sépare de la Mitidja, renferme un grand nombre d'établissements élevés par les Français et qui composent la banlieue d'Alger. Les plus remarquables sont la Maison carrée, la Ferme-Modèle, le camp et le village de Bouffarik.

Alger, en arabe *Al-Djezaïr* (les îles), tire son nom d'une île qui a été jointe au continent par un môle ; on a ainsi formé le port qu'embrassent deux môles dont l'un se prolonge au nord, l'autre au nord-est, jusqu'à une île appelée la Lanterne ; ce port est profond et sûr, si ce n'est toutefois par les vents du nord. La capitale de nos grandes possessions africaines a été élevée par les Mores sur l'emplacement d'un municipe romain ; et pour résumer en quelques mots sa longue histoire, nous rappellerons que son territoire, composé de la Numidie et de la Moritanie Tingitane, et gouverné par des princes indigènes au nombre desquels comptèrent Massinissa et Jugurtha, fut soumis par Marius et Sylla à la domination romaine ; les Vandales s'en emparèrent dans la première moitié du ve siècle ; Bélisaire les en chassa cent ans plus tard ; les Sarrasins l'arrachèrent à l'empire grec cinquante ans après l'hégire, et Alger demeura au pouvoir des successeurs des califes. Dans le XVIe siècle, l'Espagne, pour se venger de l'invasion des Mores, s'empara de cette ville ; mais le fameux renégat français, le corsaire Barberousse, parvint à les en chasser et se rendit lui-même le dominateur d'Alger, malgré les efforts de Charles-Quint pour ressaisir sa conquête. Alger devint alors, à son tour, la terreur de la chrétienté ; ses pirates commencèrent à exercer les déprédations et les ravages qui les rendirent la terreur de la Méditerranée. Dans le cours du XVIIe siècle la marine de ce repaire de brigands égalait celle des premiers États maritimes de l'Europe. Louis XIV fit le premier respecter la France en envoyant bombarder Alger (1683-1684). Ce châtiment, si rigoureux qu'il fût, ne suffit pas à faire cesser les brigandages ; les Anglais envoyèrent, à leur tour, lord Exmouth avec une escadre devant cette constante ennemie de la chrétienté ; le 27 août 1816, la flotte algérienne fut réduite en cendres, et les fortes batteries

Digitized by Google

qui défendaient le port de la ville furent entièrement détruites. La leçon n'était cependant pas encore suffisante, la France se chargea de la compléter en 1830.

Nous avons dit, dans quelles circonstances le maréchal Clausel occupa Oran en 1831. Cette ville avait appartenu, de 1509 à 1791 aux Espagnols, qui l'abandonnèrent à cause des ravages occasionnés l'année précédente par un tremblement de terre. Les Turcs s'empressèrent de détruire tout ce qu'avaient construit les Espagnols. Ce qui restait des anciennes constructions mores ne consistait plus que dans les tours sveltes et richement décorées qui avoisinent les portes. Lorsque les Français s'emparèrent d'Oran, tout était dans un tel état de dévastation, qu'il fallut adopter un système de destruction pour édifier de nouveau. Grâce à cette mesure, Oran est aujourd'hui une jolie ville; les bains, les cafés, les boutiques s'y trouvent en grand nombre; les rues sont bien percées, et le site dans lequel la ville s'élève, est agréable : elle est traversée par un petit cours d'eau assez fort pour arroser les jardins, fournir aux besoins de la ville et faire tourner quelques moulins. A une heure de marche d'Oran, vers le nord, se trouve le port de Mers-el-Kebir, dont le mouillage est excellent, mais qui a le grave inconvénient d'être dépourvu d'eau douce. Au delà de Mers-el-Kebir, on rencontre la Tafna, puis la Malouïa, qui, du côté du Maroc est la dernière limite de l'Algérie. C'est non loin de la Tafna, dans une plaine montagneuse, que s'élève Tlemcen « la ville aux beaux cavaliers; son eau, son air et la façon dont ses femmes se drapent n'existent dans aucune autre ville. » Cette citation, à propos de Tlemcen, est empruntée à un saint marabout du XVIIe siècle qui, voyageant par toutes les villes de ce pays africain, laissait tomber sur chacune d'elles, en souvenir de son passage, des dââoui (en arabe, sortes de sentences de bénédiction ou de malédiction), dont la plupart sont devenues proverbes, et par lesquelles il récompensait ou châtiait les habitants pour la manière dont ils l'avaient reçu. Sans doute ceux de Tlemcen avaient particulièrement bien mérité de lui, car le marabout Si-Ahmed-Ben-Youssef a dit encore, pour peindre la vigilance de ses habitants et la force de la ville, « Tlemcen a sept remparts, sept enceintes, et ses habitants ne dorment ni la nuit ni le jour. »

Entre Oran et Alger, s'élèvent un grand nombre de villes qui ne manquent pas d'importance : ce sont Mazagran si fameuse, il y a quinze ans, par l'héroïsme de ses défenseurs, Mostaganem, centre d'une colonisation sur laquelle nous reviendrons dans le prochain chapitre. Ces deux villes sont situées sur un territoire fertile et dans une belle vallée abondante en figues et en oliviers; Ténez, bâtie sur l'emplacement d'une ville ancienne, près d'un cap et de l'embouchure d'une rivière du même nom. On entend souvent répéter aux Arabes des environs de Ténez la terrible imprécation que le marabout Ben-Youssef prononça sur cette ville dans les circonstances que l'un de nos interprètes arabes de la subdivision de Medeah, M. Florian Pharaon, a fait connaître. Quand le marabout vint visiter Ténez, il n'avait pas encore suffisamment établi la réputation de sainteté qui, par la suite, le rendit si fameux; pour le mettre à l'épreuve, les

Digitized by Google

tolbas de la ville, en lui donnant l'hospitalité, préparèrent le couscoussou, non avec du mouton, comme il est d'usage, mais avec les membres d'un chat. L'assistance était nombreuse lorsqu'on apporta le repas; tous les regards étaient fixés sur Ben-Youssef. Celui-ci se leva, puis étendant la main au-dessus du plat il s'écria : *esseub*, exclamation employée chez les Arabes pour chasser les chats. A ce mot, les différentes parties de l'animal se réunirent, le chat reconstruit sauta du plat à terre, bondit par-dessus les têtes des invités atterrés, et sortit probablement pour aller à la recherche de sa peau. Ce fut alors que le marabout se leva, et dit : « Ténez! bâtie sur des ordures! Son eau est du sang, son air du poison; par Dieu, Ben-Youssef ne couchera pas ici! » et il monta sur sa mule et quitta la ville maudite.

Blidah reçut mieux, je pense, notre saint musulman, car jouant sur le nom de cette ville qui signifie petit, il lui adressa, en partant, ce gracieux souvenir : « Les gens t'ont nommée petite ville, et moi, je t'appelle petite rose. » Milianah avait moins mérité, car le marabout lui jeta cette dââoua : « Milianah, ville de l'injustice et de la mauvaise renommée; l'eau et le bois y sont en abondance, mais ses habitants sont envieux. Ses femmes sont des ministres et ses hommes des esclaves. » La ville n'a cependant pas conservé rancune à Ben-Youssef, et ses restes reposent sous un magnifique tombeau qu'elle lui a élevé.

Les villes sur lesquelles notre marabout a prononcé ses sentences sont situées à l'ouest d'Alger, dans la province de ce nom et dans celle d'Oran. A l'extrémité orientale de la grande division dont Alger est la capitale, et sur la frontière de la province de Constantine, les tribus *Kabyles* dont la soumission à la France a été si difficile, habitent le pays montagneux dont Bougie est l'une des villes capitales. L'étendue et la richesse de la Grande-Kabylie (la Petite-Kabylie s'étend, dans la province de Constantine, le long du golfe de Bougie et autour de Djijelli), son voisinage d'Alger, source de quelques relations commerciales, sa renommée d'indépendance, au milieu de montagnes prétendues inaccessibles; enfin les récentes expéditions de l'armée française d'Algérie dans cette région, lui donnent assez d'intérêt pour qu'elle fixe un instant notre attention. Les tribus confédérées de la Kabylie ont en partie une origine commune avec les populations mores et berbères qui vinrent de la Phénicie, de la Palestine ou de toute autre partie de l'Asie, se fixer en Afrique, longtemps avant l'hégire et l'invasion du continent africain par les successeurs de Mahomet; de plus la conquête germanique a laissé en eux des traces manifestes de son passage : c'est ainsi que les yeux bleus, les cheveux blonds, la barbe rousse, signes distinctifs des races du Nord, attestent chez ces descendants des vieilles colonies asiatiques le mélange du sang vandale. Aucune trace du nom kabyle ne se retrouve dans les auteurs de l'antiquité romaine, et cette dénomination n'apparaît qu'après l'invasion arabe et la conversion de la Kabylie à la foi musulmane.

Les Kabyles parlent arabe, dans les relations fréquentes qu'ils ont avec leurs voisins; mais leur langue maternelle est le berbère qui, chez eux, se subdivise

Digitized by Google

en un grand nombre de dialectes, différant sans doute des idiomes berbères que parlent les habitants du Maroc et ceux des bords du Sénégal. Les Romains appelaient *Mons Ferratus* le Jurjura, cette longue chaîne de montagnes dont les ramifications s'étendent par toute la Kabylie; et une confédération de cinq peuples occupait de leur temps cette contrée. Des villes romaines, en grand nombre, s'élevèrent sur tout ce rivage; la plus considérable était *Salvæ* qui, selon l'opinion du savant docteur Shaw, confirmée par la découverte d'une inscription romaine, s'élevait sur l'emplacement actuel de Bougie. Des ruines de maisons, et surtout un vieux mur d'enceinte constatent effectivement, en ce point, l'existence d'une cité antique, mais peu considérable. A quelques lieues de Bougie se dressent encore six hautes colonnes en pierre de taille; elles portaient des inscriptions devenues illisibles; et tout autour gisent des décombres qui attestent de grandes constructions. D'un autre côté de Bougie, et environ à six lieues de cette ville, existe une ville souterraine qui renferme plus de deux cents maisons en briques, bien conservées, avec des rues voûtées et des murs très-épais. On y descend par un escalier d'une douzaine de marches. D'après la tradition kabyle, cette cité ténébreuse dont le nom arabe peut se traduire par *le Fort des Chrétiens*, aurait été bâtie par les Romains de la décadence.

Ces constructions attestent que la domination romaine s'étendit sur une partie de la Kabylie; néanmoins le souvenir de guerres acharnées contre ces premiers conquérants, de même que contre les barbares, puis contre les Turcs qui s'emparèrent plus tard de cette portion de l'Afrique, s'est conservé parmi les habitants, et cet esprit d'indépendance que leur léguaient leurs pères s'est de nouveau manifesté dans la lutte opiniâtre qu'ils ont récemment soutenue contre les Français, leurs derniers envahisseurs.

Les Kabyles ne diffèrent pas des Arabes seulement par les yeux bleus et les cheveux rouges qui, chez un grand nombre d'entre eux, attestent le mélange du sang germain; ils ont encore des distinctions importantes de mœurs et de costume. Été comme hiver, par la neige ou le soleil, le Kabyle marche tête et pieds nus. Son vêtement se compose de la *chelouhha*, sorte de chemise en laine qui descend au-dessous des genoux; ses jambes sont recouvertes de guêtres tricotées en laine et sans pieds. Pour le travail, il met un large tablier de cuir; et seulement quand ses moyens le lui permettent il porte le burnous. Les Kabyles ne sont pas nomades comme les Arabes; ils habitent des maisons construites en pierre sèche ou en briques non cuites et qui sont superposées d'une façon grossière; le toit de ces sortes de cabanes, qu'ils appellent *tezakas*, est couvert en chaume ou en tuiles, selon la richesse et le luxe du propriétaire. Deux ou trois chambres placées à droite du tezaka composent tout l'appartement; le reste de la demeure est occupé par l'étable et les écuries. Les tezakas sont élevés parfois d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée: lorsque le fils de la maison se marie, on lui bâtit son appartement au-dessus de celui de ses parents.

Fataliste comme l'Arabe, le Kabyle est cependant moins superstitieux que lui;

Digitized by Google

il accorde aux vieilles femmes le pouvoir de jeter des sorts pour faire aimer ou haïr ; il considère quelques jours comme néfastes, et évite de combattre le mardi. — Voir un chacal en se levant, présage heureux ; un lièvre le soir, mauvais augure ; deux corbeaux avant de partir, signe d'un voyage prospère ; un seul corbeau, sujet d'inquiétude. La plupart des sortiléges ne lui semblent pas redoutables, il y croit peu ; mais il craint par-dessus toutles démons ; il a un mépris souverain pour quelques animaux, surtout pour l'ânesse. Le jardinage est la grande occupation des Kabyles. Les oliviers, qui atteignent une grosseur énorme et dont les fruits sont d'une excellente qualité, composent leur principale ressource. Ils s'en nourrissent et en exportent encore d'énormes quantités dans toutes les villes de la côte et sur les grands marchés de l'intérieur.

Tous ces habitants des montagnes ne sont pas agriculteurs ; un grand nombre d'entre eux s'expatrient momentanément et vont chercher fortune à Alger, à Constantine, Bone, Philippeville, etc. Ils travaillent comme maçons, jardiniers, laboureurs, pâtres, et lorsqu'ils ont amassé un peu d'argent, ils rentrent chez eux, achètent un fusil et se marient. D'ailleurs ils sont véritablement industrieux : ils bâtissent leurs maisons, forgent leurs armes, confectionnent la plupart des ustensiles qui leur sont nécessaires, savent faire avec les olives que leur territoire produit en si grande abondance, une huile fort estimée, exploitent des carrières de plâtre, et enfin, poussent l'habileté industrielle jusqu'à savoir fabriquer de la fausse monnaie. Il est parmi eux une tribu qui, de temps immémorial, se livre à cette coupable industrie ; on y sait reproduire les monnaies de cuivre, d'argent et d'or de tous les pays ; la matière première leur est fournie par des mines environnantes ou leur vient de tous les points du Sahara. Leur procédé le plus habituel est la fusion et le moulage ; les seules marques auxquelles on puisse reconnaître la fraude, est l'aspect un peu terne et cuivreux du métal et le relief mal accusé des lettres et des figures. La confection de vêtements, de tissus, d'armes blanches, de poudre, etc., occupe encore les Kabyles.

Ces hommes qui se vantent d'avoir, de génération en génération, bravé dans leurs montagnes les dominations étrangères, sont d'un orgueil et d'une fierté dont le trait suivant donnera une idée : un Kabyle se trouvant au marché d'une tribu, s'approcha d'un marabout qui passait et lui baisa la main. Celui-ci, distrait, sans doute, ne lui rendit pas ce salut : « Par le péché de ma femme, dit Ben-Zeddam en se plaçant devant le prêtre son fusil à la main, tu vas me rendre ce que je t'ai prêté tout à l'heure ou tu es mort. » Le marabout s'empressa d'obéir.

Dans la guerre, les Kabyles ne procèdent pas par surprise et par trahison à la manière arabe ; ils préviennent leur ennemi, et lorsque leurs tribus en viennent aux mains, ce n'est qu'après une déclaration de guerre. Le gage de paix consiste dans l'échange d'une arme (*mezrag* lance) ou d'un ustensile ; lorsque l'une des deux tribus veut rompre le traité, son chef renvoie le mezrag avant que les hostilités ne commencent. La vengeance à outrance, à la manière de la vendetta corse, se trouve encore dans les usages des Kabyles ; chez eux il n'y a pas de composition

Digitized by Google

pécuniaire qui rachète le crime, et la loi du talion y est observée dans toute sa rigueur. Des haines héréditaires entre les familles ont souvent amené la guerre au milieu des tribus et ensanglanté le sol de la Kabylie.

L'hospitalité est aussi sacrée chez les Kabyles que chez les Arabes, et il n'y a pas d'exemple qu'un étranger fugitif cherchant au milieu d'eux un refuge, ait jamais été livré à ses ennemis. Les préceptes de la charité musulmane sont scrupuleusement observés ; la part des pauvres est prélevée sur toutes les récoltes, dès que les fruits sont mûrs, et il n'est permis de rien enlever avant que ce pieux usage ait été accompli.

Danser et jouer d'un instrument de musique est un délassement familier aux Kabyles, loin d'être chez eux, comme chez les Arabes, un sujet de honte ; ces réjouissances accompagnent les mariages, les naissances et toutes les circonstances heureuses. Lorsqu'un Kabyle veut se marier, il fait part de son désir à l'un de ses amis qui transmet la demande au père de la jeune fille. On fixe la dot qui sera payée par le mari, car celui-ci achète sa femme. Cette dot s'élève, en moyenne, à une centaine de douros. Si le futur ne possède pas la somme entière, on lui laisse le temps de la réunir ; et il peut, en attendant le mariage, fréquenter la maison de sa fiancée. Quand il s'est acquitté, il emmène la jeune fille, et, couvert de ses armes, il la promène dans le village, puis il la conduit sous son toit. Des musiciens marchent en tête du cortège et les femmes suivent avec les enfants, en faisant retentir l'air de cris joyeux. On tire un grand nombre de coups de fusil, on se livre à des exercices d'adresse, et la fête se termine par un grand repas. La naissance d'un garçon est, de même, accompagnée de réjouissances. Pour les funérailles tout le village suit le mort qui, après avoir été soigneusement lavé et enveloppé dans un drap, est inhumé.

Les femmes kabyles jouissent de beaucoup plus de liberté que les femmes arabes : elles assistent aux réunions avec les hommes ; elles causent, chantent, et se découvrent le visage. Le divorce est fréquent dans les tribus ; la femme divorcée se retire dans sa famille, et jusqu'à ce qu'elle ait remplacé son mari, elle jouit d'une extrême liberté de mœurs. Le mari qui renvoie sa femme doit lui donner une somme de cent douros pour subvenir à ses premiers besoins. Les femmes kabyles sont beaucoup plus propres que les femmes arabes, et elles ont la réputation d'être d'une grande beauté. Ces différences dans la condition des femmes chez les Arabes et chez leurs voisins de la Kabylie est l'une des distinctions les plus caractéristiques que l'on puisse établir entre eux, et il faut voir encore dans la considération, la liberté, l'influence même dont jouissent les femmes kabyles, une trace de l'origine germanique chez un grand nombre des habitants de cette contrée.

Tout le territoire kabyle est divisé en *soffs* (rang, ligne) sortes de confédérations formées par l'union de plusieurs tribus ; et les relations de voisinage, de transit et de commerce sont les causes qui déterminent la formation d'un soff. Cette alliance oblige les tribus contractantes à partager leur bonne et leur mau-

Digitized by Google

vaise fortune. On la proclame dans une assemblée de toutes les tribus, et c'est dans une semblable réunion que le plan des opérations militaires est discuté, et que le chef est choisi. Les auxiliaires qui viennent combattre sur le territoire et pour la cause d'un allié apportent leurs vivres et leurs munitions. La tribu secourue ne les fournit que dans le cas où la guerre se prolongerait au delà des premières prévisions. Lorsque le péril est universel, et surtout lorsque l'on redoute l'invasion des chrétiens, de grands soffs se constituent spontanément pour la défense commune; les marabouts prêchent alors la guerre sainte, les soffs se réunissent et une ligue se forme sous l'autorité de quelque chef déjà illustré par ses exploits. Ces confédérations ne sont cependant ni universelles, ni toujours durables, à cause des intrigues qui résultent de la rivalité des familles qui aspirent au commandement.

Ces rivalités d'amour-propre ont aidé beaucoup les armes françaises pour dompter la portion de la Kabylie qui subit aujourd'hui notre domination. Il n'y a pas encore quatre ans que les Français ont, pour la première fois, porté leurs armes en Kabylie. Longtemps on se demanda si les résultats d'une expédition dans ce pays de montagnes compenseraient les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle allait exiger. Cependant la paix ne pouvait subsister sur la limite de ces montages insoumises qu'à la condition que le drapeau français les parcourût victorieusement. La Kabylie était un foyer de guerre et de rébellion ; c'était là que les ennemis de la France trouvaient un refuge assuré, et ils allaient retremper leur énergie au milieu de ces populations qui n'avaient que des paroles de mépris pour les ennemis de la foi. Ces farouches habitants des montagnes ont été domptés à leur tour : un corps expéditionnaire commandé par le général Saint-Arnaud, dont les brillants succès consacrèrent la réputation militaire et commencèrent la fortune politique, pénétrèrent au milieu du Jurjura qu'elles sillonnèrent pendant quatre-vingts jours consécutifs, imposant aux Kabyles le respect par la terreur, exigeant l'acte de soumission de toutes les tribus, et apprenant partout à redouter le nom de la France. Depuis cette première et importante expédition qui eut lieu en mai 1851, les Français se sont fait voir chaque année en Kabylie ; l'une des confédérations les plus puissantes et les plus rebelles à notre domination, celle des Babors, comprise entre les cercles de Bougie et de Djidjelli, a été cernée par quatorze bataillons et forcée à la soumission dans l'année 1853. Le gouverneur général, profitant de la terreur que la présence de nos soldats répandait dans toute la Kabylie, a exigé que les populations mêmes concourussent à la construction de routes qui doivent relier ce pays au reste de l'Algérie, étendre les communications et lui faire oublier, en facilitant l'accès de ses montagnes, sa vieille et fière indépendance.

Ce n'est pas depuis 1851 seulement que les Français et les Kabyles se trouvent en présence le fusil à la main ; un grand nombre de ceux-ci étaient au service du bey de Constantine lorsque cette ville tomba en notre pouvoir.

Celles des populations arabes de la province de Constantine, qui sont aujour-

Digitized by Google

d'hui soumises, s'abandonnent à cette résignation fataliste qui, chez les Arabes, succède à l'énergie de la résistance. Mais l'histoire de notre établissement en Afrique garde le souvenir de leur opiniâtre résistance, et de l'échec cruel subi par les armes françaises avant que nous pussions nous emparer de la ville la plus importante de toute cette région.

Constantine est l'ancienne *Cirta*, patrie de Massinissa et de Jugurtha, et plus tard colonie romaine, jetée sur un étroit plateau au sommet d'un monticule entouré de tous côtés par les eaux du Rummel. La ville telle qu'elle était au moment où les Français vinrent l'assiéger, et telle qu'on la voit encore en grande partie, n'est qu'un vaste et triste assemblage de maisons coupé de ruelles tortueuses et infectes. Les habitations, entassées les unes sur les autres, sont construites en briques mal cuites et en boue séchée; elles ont toutes des étages en saillie qui envahissent la rue et la garantissent, il est vrai, des ardeurs du soleil, mais en l'attristant de la teinte sombre de leurs parois. La plupart des maisons n'ont qu'un simple rez-de-chaussée et une petite cour sombre et humide de forme carrée et triangulaire. D'autres, en plus petit nombre, ont deux et même trois étages. Au milieu de ces maisons de briques et de terre, il en est quelques-unes qui, bâties avec les débris des constructions romaines, mêlent les riches ornements d'architecture à leurs vils matériaux : ici la colonne s'assied sur de larges bases; là elle se contourne bizarrement; ailleurs elle s'élance svelte et gracieuse comme la tige d'un palmier; d'une maison à l'autre, entre deux étages, l'ogive s'allonge, se déprime ou se marie au plein cintre et à la plate-bande. Plusieurs mosquées, quoique sans marbres et sans décorations brillantes, se distinguent par la multiplicité de leurs nefs que séparent des rangées d'arcades ogivales.

L'ancien palais du bey est une vaste construction composée de quatre cours inégales plantées d'orangers, de citronniers, de jasmins et de vignes, et entourées de galeries soutenues par des colonnes de marbre. Il n'y a dans cet édifice ni symétrie, ni élégance, ni richesse de détails; mais son ensemble produit encore un effet prestigieux sous lequel l'esprit rêve les palais de Séville et de Grenade, les magnificences de l'Alhambra.

Les plus remarquables de ces constructions, celles autour desquelles circulent un peu d'air et de lumière, ce sont les débris de l'époque romaine. Le pont d'El-Cantara jeté sur le Rummel vis-à-vis l'une des quatre portes de la ville, mérite particulièrement de fixer l'attention par la sévère majesté de ses hautes arches qui dominent le torrent entre ses deux bords escarpés. Les arches, les galeries, les colonnes, sont ornées de guirlandes de pierre et de sculptures représentant des têtes de bœuf et des caducées; entre deux arches de la partie du pont qui n'a pas eu besoin d'être restaurée par les Européens, on voit un bas-relief représentant une femme dont les pieds posent sur deux éléphants, et qui tient sur sa tête une large coquille.

D'autres ruines éparses dans la plaine attestent que Cirta était beaucoup plus

Digitized by Google

grande que la ville actuelle. On remarque surtout un arc de triomphe qui n'appartient pas à la plus belle époque de l'art romain, mais qui est admirablement conservé; des citernes, des aqueducs sont la moindre partie de ces richesses archéologiques qui s'augmentent chaque jour par les recherches et les découvertes des Français. A une grande distance de Constantine, vers le sud, une ancienne ville romaine, qui est récemment devenue un lieu de déportation, Lambessa, a mérité surtout de fixer l'attention de la science archéologique [1].

Il est inutile de rappeler, ce que personne n'ignore, que Constantine, après avoir repoussé, en 1836, une première attaque des Français, tomba en leur pouvoir l'année suivante, et que le gouverneur général comte Damrémont périt au siége de cette ville.

Nos trois provinces composent la partie de l'Algérie que l'on nomme le Tell, pays de la culture et des ruisseaux. Au delà s'étend le Sahara algérien. Il n'a pas été possible d'établir, sur cette portion du désert, la domination française avec la même régularité que dans les pays dont les habitants fixés au sol, le cultivent et trouvent dans la paix des ressources que la rébellion et la guerre font aussitôt disparaître. Le Sahara algérien a été un foyer d'agitation perpétuelle tant que le grand adversaire de la France, l'émir Abd-el-Kader, nous a combattus; c'était au milieu de ses populations nomades que ses émissaires prêchaient la guerre sainte et recrutaient sans cesse de nouveaux soldats. Même après la soumission de l'émir, le Sahara continuait de servir de refuge à tous les mécontents et obligeait les chefs militaires à de continuelles incursions pour châtier les tribus malveillantes. Des postes militaires avaient bien été établis sur différents points du Sahara; mais ils ne contenaient les ennemis de la France que dans un étroit rayon et la vaste étendue du territoire qu'ils devaient surveiller rendait leur nombre insuffisant. Le contre-coup de la révolution française de 1848 en Algérie eut pour résultat de réveiller l'ardeur belliqueuse chez celles des tribus arabes qui avaient conservé le plus d'espoir de recouvrer leur indépendance; de vagues rumeurs pénétrant jusque sous la tente parlaient de désorganisation, de ruine intérieure et de guerres européennes. L'ancien bey de Constantine, Ahmed, que l'expédition française de 1837 avait forcé de chercher un refuge à Tunis, essaya d'exploiter ces dispositions hostiles à la France et se mit à la tête du mouvement insurrectionnel; il ne réussit pas; il fut battu presque aussitôt, et pris avec sa smala. Mais cet échec ne découragea pas entièrement la révolte; une petite

1. Toute la province de Constantine, si riche en débris de l'époque romaine, a été explorée attentivement par deux de nos officiers supérieurs, qui consacraient à l'étude de l'archéologie les rares loisirs de leur profession militaire. L'un, le regrettable général Carbuccia, qui vient de mourir à Gallipoli, a rapporté d'Afrique des dessins et des notes manuscrites qui se trouvent déposés dans l'une de nos bibliothèques, mais dont il n'est malheureusement pas possible de prendre encore connaissance. L'autre, le savant chef de bataillon M. Delamarre, rédige les nombreux documents qu'il a recueillis; nous n'avons pas pu consulter son livre, en ce moment sous presse. Cet ouvrage, impatiemment attendu de tous les archéologues, auxquels il promet de savantes observations et des révélations curieuses, ne doit pas tarder à paraître chez les éditeurs Gide et Baudry.

Digitized by Google

ville placée à l'extrémité orientale du Sahara, Zaatcha se souleva malgré son voisinage de la station militaire de Biskra ; prise d'assaut après la plus héroïque résistance, Zaatcha s'écroula dans les flammes, en 1850. La leçon était sévère puisque la plupart des défenseurs de la ville rebelle avaient péri ; cependant elle fut insuffisante : plusieurs des tribus continuèrent à remuer et des expéditions continuelles qui entraînaient à de grandes dépenses furent nécessaires pour les contenir ou les soumettre pendant les deux années suivantes.

Las enfin de cette lutte fatigante et sans cesse renouvelée, le gouverneur général de l'Algérie, M. Randon, résolut de frapper un coup décisif et d'intimider tout le Sahara par un exemple terrible. Le chérif d'Ouargla, oasis du sud, avait essayé de remuer le Tell ; battu par le général Yousouf, il se réfugia à Lagouah, ville d'une oasis de la partie centrale du Sahara algérien, et y fut accueilli avec enthousiasme. Les généraux Yousouf et Pélissier, chargés du châtiment de cette ville, vinrent l'assiéger. La résistance fut aussi opiniâtre à Lagouah qu'à Zaatcha, mais le résultat ne s'en trouva pas moins le même. Entrés de vive force dans la place, les Français la détruisirent de fond en comble et massacrèrent tous ses défenseurs (décembre 1852). L'un des principaux chefs arabes qui avait inutilement cherché la mort sur la brèche, tomba au pouvoir de ses ennemis et fut de suite fusillé. Les palmiers de l'oasis furent coupés, les moissons détruites. Aujourd'hui Lagouah n'est plus qu'un monceau de ruines, que deux seuls Arabes, un homme que le hasard fit échapper au carnage et une femme qui vit avec lui, habitent solitairement. A l'aspect des ruines de cette ville naguère l'une des plus florissantes du désert, l'Arabe, qui n'a pas de pitié pour le vaincu, et qui, loin d'implorer celle du vainqueur, ne voit dans les sentiments d'humanité qu'un acte de faiblesse, comprend ce que peut le bras de la France et courbe la tête sous l'impression de la terreur. Cependant le chérif d'Ouargla n'avait pas péri ; il était parvenu à s'échapper au moment où les Français pénétraient victorieusement par la brèche, et il s'était enfui à travers le désert. Il essaya de nouveau de soulever les populations ; mais une simple expédition confiée à nos tribus alliées a suffi pour déjouer ses desseins et le contraindre à chercher un refuge dans la régence de Tunis. La guerre a été ainsi rejetée à la limite du désert, et le Tell, délivré enfin de ses longues agitations, poursuit en paix l'œuvre de colonisation.

CHAPITRE CII

ADMINISTRATION DE L'ALGÉRIE. — DÉVELOPPEMENT DE LA COLONISATION.

Si la conquête et l'occupation de l'Algérie ont exigé de grands sacrifices en hommes et en argent, les guerres continuelles qui résultaient de l'inimitié des populations indigènes ont eu pour résultat d'exercer nos soldats, de former nos officiers et d'entretenir dans l'armée ces traditions de valeur et de discipline qui

Digitized by Google

faisaient la gloire de la génération militaire de l'Empire. Il serait injuste de nier cet avantage, surtout au moment où une guerre européenne conduit les soldats de la France sur d'autres champs de bataille. Cependant si ce résultat était le seul bénéfice de notre conquête, il faut avouer qu'il ne suffirait pas à payer les sacrifices que, depuis vingt-quatre ans, la France s'impose. Ce prix de nos laborieux efforts, nous devons le trouver dans une colonisation intelligente et lucrative qui agrandisse les débouchés offerts aux produits de notre industrie et ouvre des marchés sur lesquels nous puissions, à quelques heures de la mère-patrie, nous procurer les denrées que nous demandons aux nations étrangères depuis l'abaissement et la ruine presque complète de nos anciennes colonies.

L'occupation de l'Algérie a soulevé depuis le premier jour de nombreuses oppositions ; au milieu de bien d'autres objections, les adversaires de cette mesure demandaient si jamais les bénéfices de l'avenir pourraient compenser les charges excessives du présent ; et plus d'une fois l'inexpérience des administrateurs, et d'infructueux efforts pour transporter sur le rivage africain de la Méditerranée une population active et industrieuse, ont paru justifier leurs craintes. Mais cette période d'hésitation et d'essais infructueux est heureusement franchie ; l'abandon de notre colonie semble désormais impossible, et le gouvernement, instruit par une expérience chèrement achetée, développe en paix les deux grandes mesures qui, par-dessus toutes, doivent affermir la conquête : une administration qui nous concilie les populations indigènes et le développement de la colonisation européenne.

Entre le musulman nomade et le chrétien sédentaire, un rapprochement intime, des alliances qui amènent une fusion de mœurs et de caractère sont, pour de longues années, impossibles. Il ne faut pas songer davantage à imposer même aux tribus d'Arabes cultivateurs des chefs tirés de notre nation. Écarter les nobles de l'ordre religieux et de l'ordre militaire qui dominent les tribus pour leur substituer des hommes nouveaux, fut le système auquel on crut d'abord devoir s'arrêter ; mais les résultats de ces essais furent désastreux, partout on rejetait nos créatures, et il fallait sans cesse intervenir pour protéger des chefs qui, cependant, n'attendaient eux-mêmes qu'une occasion favorable pour se révolter contre nous. Comment donc pouvions-nous établir notre influence sur les turbulentes peuplades de l'Algérie? L'ennemi de la France, cet Abd-el-Kader qui, avec des ressources incertaines et mal réglées, sut nous opposer une si longue résistance, nous indiqua lui-même, par son exemple, la marche que nous devions suivre. Abd-el-Kader rencontra, dans le cours de sa vie militaire, des difficultés dont on n'a pas assez tenu compte à son génie et à son courage. Au milieu des tribus indépendantes qu'il s'efforçait de soulever, aucun autre lien n'existait que le fanatisme religieux et la haine commune de l'envahisseur ; d'ailleurs un véritable sentiment de nationalité ne pouvait pas animer ce peuple, qui depuis longtemps ne fait plus un corps de nation, les moindres notions de discipline lui étaient étrangères, et des rivalités sans nombre balançaient l'influence du jeune chef

Digitized by Google

qui prêchait cependant la guerre au nom de Mahomet. Dans de si difficiles conjonctures et pour établir son influence au milieu des tribus rivales, que fit Abd-el-Kader? Il n'imposa nulle part des créatures prises en dehors de la tribu; mais dans chaque *douar*, dans chacune de ces communes primitives qui se composent d'une réunion de tentes, il chercha quel pouvait être le chef le plus respecté, le plus puissant; ce fut celui-là qu'il s'efforça de rattacher à sa cause et auquel il sut faire donner le titre de cheik. Ainsi, nous-mêmes avons-nous essayé de faire.

Dans ce principe d'organisation, qui prévaut depuis 1850, le chef du douar est un notable désigné par l'opinion publique. Plusieurs douars réunis forment une *ferka*, espèce de canton ou d'arrondissement; et c'est à la tête de la ferka que, dans notre système, le cheik se trouve placé; plusieurs ferkas composent la tribu, administrée par un *kaïd;* l'ensemble de plusieurs tribus reliées entre elles constitue l'*aghalich* sous les ordres d'un agha. Enfin, plusieurs aghalichs forment, à leur tour, sous le commandement d'un chef des aghas (*bach-agha*) ou d'un khalifat, un corps qui répond à une circonscription militaire. Cette administration tout arabe, et qui, aux yeux des indigènes, peut paraître constituée en dehors de notre système, se rattache à notre administration par l'une des institutions les plus utiles de l'Algérie, celle des bureaux arabes. Ces bureaux, formés d'officiers familiarisés avec la langue et les idées des tribus, sont comme un intermédiaire intelligent dont la mission est en même temps d'éclairer l'administration supérieure et de surveiller les chefs indigènes. Ils servent de lien entre les deux civilisations dont ils préparent le rapprochement dans l'avenir, et ils arrêtent à leur source les conflits qui eussent pu devenir, souvent par malentendu, des sujets de soulèvement et de guerre. Le nombre des tribus, dans nos trois provinces, est de 1145; celles d'Alger et d'Oran, à l'exception de 88 qui demeurent encore insoumises, sont aujourd'hui pliées à ce système d'organisation, dont le ministre de la guerre vantait avec raison les résultats, dans le rapport adressé dès le commencement de janvier 1851 au président de la république.

Les efforts de l'administration française, pour placer les Arabes sous notre influence et les conduire à des idées de société, ne se sont cependant pas bornés à cette utile mesure. Ces nomades qui, depuis un temps immémorial, promenaient, à travers toutes les régions du Tell et du désert algérien, leur vagabonde indépendance, on s'est efforcé de les attacher au sol; on les a aidés à perfectionner leurs cultures, à faire des plantations d'arbres et de tabac; en 1853, on a distribué à un grand nombre d'Arabes cultivateurs des graines de coton, et on leur a enseigné les profits qu'ils pouvaient tirer de la culture du mûrier. Les plus riches d'entre les Arabes ont substitué dans les trois provinces la maison à la tente; partout, autour de ces douars désormais immobiles, les cultures se sont étendues, et la plupart des Arabes du Tell ne transportant plus d'un point à l'autre leurs demeures et les ressources de leur existence, placés, en cas de rébellion, sous le coup d'une répression immédiate, semblent irrévocablement attachés à la fortune de la France.

Digitized by Google

De plus, des écoles musulmanes françaises et des écoles supérieures musulmanes ont été instituées en 1850. Les premières sont destinées à recevoir les enfants arabes et à les élever en dehors des préjugés habituels à leur pays et à leur religion. Les autres, qui sont comme le complément de celles-ci, ont pour objet la restauration de l'enseignement supérieur musulman. Trois écoles supérieures sont ouvertes dans les villes de Medeah, Tlemcen et Constantine, avec mission de former des juges et des instituteurs pour les populations indigènes. Enfin, un journal arabe, le *Nouvelliste* (*Moubacher*), a été fondé par le gouvernement; et cette feuille, qui paraît, tous les quinze jours, à 1,500 exemplaires, est lue par un grand nombre d'Arabes qu'elle instruit des desseins de la France et auxquels elle indique leurs véritables intérêts.

Pour subvenir aux frais que nécessitent ces diverses créations, des impositions ont été établies sur la société arabe que notre organisation a constituée. Les redevances sont de deux natures : la première est la dîme, *achour*, prélevée après la moisson, la seconde est le *zekket*, imposé sur les troupeaux, et qui, dans la province de Constantine, est remplacé par le *hokor*, sorte d'impôt foncier représentant le loyer de la terre, et perçu en argent. Le zekket est fixé à un mouton sur cent, un bœuf sur trente, un chameau sur quarante; ces contributions s'acquittent en argent d'après un prix moyen fixé dans la subdivision militaire pour chaque espèce d'animaux.

Telle est l'administration imposée par la France aux tribus arabes qui sont placées sous sa dépendance. L'administration européenne est nécessairement toute différente. Au-dessous du gouverneur général placé à la tête de la double direction indigène et française, trois préfets, quatre sous-préfets, douze commissaires administrent les portions du territoire qui sont soumises à l'administration civile. Le système judiciaire est représenté par une cour, six tribunaux de première instance et dix-neuf justices de paix. La population européenne ne dépasse cependant guère 150,000 âmes; et souvent on s'est demandé pourquoi ce luxe d'institutions civiles et judiciaires qui semble tout à fait en disproportion avec l'exiguïté de la population. Le ministre de la guerre s'est chargé de répondre lui-même à cette objection. « Ce n'est pas, dit-il dans son *Rapport* adressé à l'Empereur *sur la situation de l'Algérie en* 1853, d'après la quotité des habitants que doit être établi le nombre des fonctionnaires qui sont appelés à les administrer, mais d'après l'importance des devoirs que ces fonctionnaires ont à remplir vis-à-vis de leurs administrés. Or, en Algérie, il s'agit de créer à la fois la colonisation du pays, des villages, des villes même, des voies de communication, de procéder au lotissement des terres, d'assurer à chaque colon celles qui doivent lui revenir, de lui faciliter, s'il en a besoin, les premiers moments de son installation, de surveiller l'exécution des conditions qu'il a acceptées, d'aider au développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, en outre de surveiller la population indigène, tout en rendant la justice et en respectant des usages qui s'appuient, pour la plupart, sur la tradition religieuse. »

Digitized by Google

En dehors des pays administrés par l'autorité civile, sont placés les *territoires militaires*. Cette dénomination donnée à la partie de la colonie où la population européenne est encore en petit nombre, a effrayé souvent les colons, qui ont craint d'y trouver un régime purement arbitraire, et placé en dehors des lois protectrices des intérêts individuels. Là se trouve une erreur que, dans l'intérêt de la colonisation, il importe de rectifier. Dans la zone militaire, l'Européen est régi par les mêmes lois et les mêmes règlements que dans la zone civile. La seule différence consiste non dans la législation, mais dans la qualité du fonctionnaire chargé de l'appliquer. On a donné à ces portions du territoire des fonctionnaires militaires, parce que la population européenne n'y est pas encore assez considérable pour justifier les dépenses qui résultent de l'établissement de l'autorité civile.

Le chiffre de la population européenne dans nos trois provinces est, comme on a pu le voir, bien peu considérable. Encore sur ces 150,000 habitants, plus de la moitié sont-ils Espagnols, Italiens, Maltais, Allemands. Les Français ne portent pas dans les travaux de la colonisation la même ardeur et la même activité que les Américains ou les Anglais. De plus, dans les dix premières années de l'occupation, on a redouté plus d'une fois l'abandon de l'Algérie par la France. Enfin les embarras de la guerre ont contribué longtemps à éloigner les colons et à comprimer l'essor de l'émigration. C'est une des gloires du maréchal Bugeaud d'avoir communiqué une grande impulsion et donné le premier une vie réelle à la colonisation en Algérie. Sous son administration, des colonies militaires agricoles furent établies pour défricher et défendre à la fois le territoire. Une concession de mille hectares fut faite dans les environs de Staoueli aux Trappistes dont l'habileté pour l'exploitation des établissements agricoles est reconnue. Les condamnés militaires ont été employés à la culture et au défrichement. Enfin, comme les bras manquaient encore sur cette immense étendue de territoire qu'il s'agit de rendre à son antique et proverbiale fécondité, un appel a été fait aux hommes de toutes les nations, et il a suffi de se présenter avec des garanties de moralité et des moyens d'exploitation qui excluaient l'idée de spéculation, pour obtenir de riches concessions de terres.

La révolution de 1848 a donné à ces premiers essais de colonisation une extension considérable. Le gouvernement républicain prit l'initiative de fondations agricoles qui conduisirent 13,000 colons en Afrique. Il n'est personne qui ne se souvienne d'avoir salué à leur départ quelqu'un de ces bâtiments qui, pendant un mois, descendirent la Seine emportant de nombreuses familles d'émigrants. De ces exilés volontaires qui partaient avec les incertitudes et les espérances de l'avenir, et qu'accompagnaient les vœux de la France, beaucoup sont morts, d'autres sont revenus dans la mère-patrie pauvres comme ils l'avaient quittée. Mais il en est aussi parmi eux qui, avant le départ, avaient su peser toutes les obligations, toutes les fatigues de leur vie future; ceux-là n'ignoraient pas que c'était à un travail de chaque jour qu'ils devaient

Digitized by Google

demander les ressources de leur existence, et que, dans la persévérance et l'opiniâtreté de leur lutte contre les difficultés avec lesquelles ils allaient se trouver aux prises, se trouvait la condition du succès. Pour beaucoup de ces hommes courageux, les profits de l'établissement ont été réels. A leur arrivée en Afrique, ils n'étaient considérés que comme colons et cultivateurs du territoire qui leur avait été assigné. Six ans d'un travail fructueux les en ont, aux termes de leur convention avec l'État, rendus propriétaires. Une petite maison, une ferme, des étables bâties en partie de leurs mains, en partie avec le concours des militaires; des bœufs, des troupeaux de moutons, un domaine étendu et d'une magnificence de végétation incomparable, où croissent les figuiers, la vigne, l'olivier, où ils cultivent le tabac, le coton, et, quelques-uns, la canne à sucre, telles sont les richesses qu'ont gagnées par leur labeur, ces pauvres enfants de la grande ville que leur profession ne soutenait plus à l'époque de crise révolutionnaire où ils ont quitté Paris. Mais il ne faut pas dissimuler à ceux que l'exemple de ces heureux colons pourrait tenter, au prix de quelles fatigues, de quelle énergie de travail, ces biens, désormais paisible héritage de leur famille, ont été obtenus.

Lorsque les colons descendirent en Afrique, nous disait l'un d'eux, M. Desbœuf, établi à Surkelmitou sur les bords du Chélif, dans la circonscription de Mostaganem, et dont nous utilisons les renseignements oraux, on assigna à chacun d'eux un lot de terres nues, couvertes de figuiers entre lesquels croissaient des ronces, des lianes et une foule de plantes parasites. Pendant les premiers temps il fallut coucher sur le sol à l'abri d'une toile soutenue par deux piquets. C'était cette terre qu'il fallait fertiliser; la tente grossière qui recouvrait le colon, il fallait la remplacer au moins par une hutte de bois en attendant la maison de briques ou de pierre. De plus, bien que les terrains désignés pour cette exploitation n'eussent jamais appartenu immédiatement aux Arabes, c'est à dire qu'ils n'eussent pas été cultivés, ceux-ci qui, chaque année, dans la saison des fruits, avaient coutume d'y venir cueillir les figues que cette terre produit spontanément, s'opposèrent à l'invasion des étrangers. Plusieurs fois les nouveaux et les anciens habitants de ce domaine furent sur le point d'en venir aux mains. Un jour M. Desbœuf labourait le lot qui venait de lui être assigné, lorsqu'un Arabe, enveloppé dans son long burnou, les bras croisés, l'œil menaçant, se dressa devant la charrue et l'empêcha d'avancer. Le colon lui fit signe de se retirer, l'Arabe impassible ne bougeait pas. Notre Français perdit patience, il se précipita sur son adversaire, et engagea une lutte de pugilat. Le Parisien, haut de moins de cinq pieds, passa la jambe au grand et robuste Bédouin, il le jeta à terre, le maltraita et le fit sortir de son champ. Cet acte de vigueur, plus d'une fois renouvelé sous d'autres formes par différents colons, imposa aux Arabes et les déshabitua peu à peu d'inquiéter l'établissement naissant. Libres possesseurs de leur territoire, les colons eurent encore à se garder des irruptions nocturnes des anciens habitants, race voleuse par excellence et pour lesquels c'était double satisfaction de voler des chré-

Digitized by Google

tiens. A ces fatigues et à ce sujet d'alarmes continuelles, il faut ajouter la difficulté des communications avec Mostaganem; en ce temps-là il n'existait pas encore de route entre cette ville et la colonie de Surkelmitou, et aujourd'hui celle que l'on a construite présente encore une lacune de trois lieues, sur un terrain sablonneux et désert qui sépare les terres cultivées, où les chariots s'enfoncent et dont ils ne peuvent sortir qu'à grand renfort de bêtes de somme.

Peu à peu cependant la situation s'améliora, la vie fut moins rude, les moyens de subsistance devinrent abondants, les difficultés diminuèrent et on s'habitua à les supporter. Le courage augmenta alors, le zèle redoubla devant les résultats avantageux que donnaient la culture et le soin des troupeaux. D'année en année l'aisance se répandit chez ceux des colons qui avaient été courageux et persévérants. Enfin, en ce moment même, ceux d'entre eux qui ont rempli les conditions de leur établissement et défriché l'espace de terrain qui leur était assigné, échangent la condition précaire de colons contre celle de propriétaires, et ce n'est plus seulement une existence à l'abri de la misère, c'est une véritable fortune que, pour prix de leurs courageux efforts, ils peuvent espérer de l'avenir.

Dans notre colonie au sein de laquelle tant d'industries prennent en ce moment naissance, cette espérance de fortune est tout à fait légitime; et pour justifier cette assertion, il suffit d'énumérer les ressources de cette terre féconde. Céréales, coton, tabac, garance, industrie séricicole, éducation de la cochenille, commerce des huiles, métallurgie, pêche du corail, telles sont les richesses, pour la plupart peu exploitées, et même encore à peine connues, qui justifient la sollicitude de tous les hommes éclairés pour l'Algérie, et provoquent les décrets et les institutions dont chaque jour le gouvernement dote ce pays fortuné, qui dans l'avenir doit être pour nous une source de richesses, et pour l'Afrique un foyer de civilisation [1].

1. *L'Algérie*, par M. Baude, 2 v. in-8°, 1840. — *L'Algérie ancienne et moderne*, par M. Léon Galibert, grand in-8°, chez Furne. — *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (Tell et Kabylie), par le général Daumas. — *Rapport* présenté à l'Empereur par M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, *sur la situation de l'Algérie en* 1853. — *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, août 1853, janv., juin 1854. — *Annuaire de la Revue des Deux Mondes*, de 1850 à 1854.

FIN DU VOYAGE EN AFRIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

VOYAGE EN ASIE

Pages.

Préface..... 1

CHAPITRE I. — Sibérie. — L'Oural. — Mines. — Les exilés. — Tobolsk. — Tribus ostiakes..... 4

II. — Comptoirs septentrionaux. — Peuplades samoyèdes et toungouses.... 11

III. — Tatars et Keibales. — Irkoutsk. — Le lac Baikal..... 20

IV. — Kiakhta. — Excursion à la frontière chinoise..... 31

V. — Bouriates. — Le Chamanisme..... 37

VI. — Iakoutsk. — La mer Glaciale. — Le Kamtchatka..... 41

VII. — Tartarie chinoise. — Les Tartares du moyen âge..... 52

VIII. — Tartarie chinoise. — Femmes mongoles. — Cérémonies du mariage.. 59

IX. — Villes mongoles. — La grande muraille..... 62

X. — Organisation politique de la Tartarie. — Funérailles. — Religion. — Lamas..... 66

XI. — Thibet. — Lassa. — Mœurs. — Gouvernement. — Productions du Thibet..... 72

XII. — Chemins du Thibet. — Avenir du catholicisme dans cette contrée.... 79

XIII. — Mandchourie. — Corée..... 84

XIV. — Chine proprement dite. — Péking..... 92

XV. — Opium. — Guerre des Anglais en 1840-1842. — Révolution de 1853. Nankin..... 99

XVI. — Administration. — Examens. — Religion en Chine..... 107

XVII. — Chine. — Canton. — Macao..... 113

XVIII. — Japon. — Usages. — Mœurs. — Institutions. — Yedo..... 120

XIX. — Relations des Japonais avec les Européens. — Dezrin. — Nangazaki. — Préparatifs de États-Unis contre le Japon..... 127

XX. — Presqu'île Malaie. — Malacca. — Empire Birman..... 150

XXI. — Inde. — Calcutta et le Bengale. — Gange. — Bramapoutre. — Chandernagor et Dacca..... 155

XXII. — Nepaul. — Patna. — Hindous. — Cérémonies du mariage..... 169

Digitized by Google

Pages.

CH. XXIII. — Benarès. — Religions brahmane et bouddhique 175

XXIV. — Allahabad. — Agra. — Delhi 185

XXV. — Himalaya. — Sources de la Djumna et du Gange. — Simla 192

XXVI. — Ellora. — Carli. — Djaguermath. — Madras. — Pondichéry. — Goa. 199

XXVII. — Bombay. — Salsette. — La Compagnie des Indes 205

XXVIII. — Le Scinde. — L'Indus 213

XXIX. — Tigres. — Éléphants. — Crocodiles 216

XXX. — Lahore. — Les Sikhs et Rendjit-Sing 220

XXXI. — Afghanistan. — Caboul 226

XXXII. — Désastre des Anglais au Caboul en 1842. — Candahar. — Hérat 233

XXXIII. — Beloutchistan. — Turkestan. — Balk. — Boukhara. — Khiva. — L'Oxus. — Le lac Aral 238

XXXIV. — Le Khoraçan. — Schiraz. — Les ruines de Persépolis 249

XXXV. — Le tombeau de Cyrus. — Ispahan 257

XXXVI. — Téhéran. — Coup d'œil sur l'histoire moderne de la Perse. — La Russie, l'Angleterre, la France dans ce pays 263

XXXVII. — État actuel de la Perse. — Soultanieh. — Tauris 269

XXXVIII. — Circassie. — Guerres du Caucase. — Schamyl et le prince de Woronzoff 275

XXXVIII *bis*. Mœurs des Circassiens. — Georgie. — Tiflis. — Arménie russe 283

XXXIX. — Turquie d'Asie. — Arménie. — Ararat. — Erzeroum. — Yéhizis. — Kurdes 289

XL. — Asie-Mineure. — Batoun. — Smyrne. — Brousse 295

XLI. — Éphèse. — Magnésie. — Sardes 300

XLII. — Troie. — Bithynie. — Halis. — Cappadoce 316

XLIII. — De Téhéran à Bagdad. — Babylone et Ninive 309

XLIV. — Bassora. — Le Tigre et L'Euphrate 322

XLV. — Syrie. — Ruines de Palmyre ou Tadmore. — Damas 326

XLVI. — Alep. — Antioche. — Issus et les défilés de la Cilicie 333

XLVII. — Populations du Liban. — Druses et Maronites 337

XLVIII. — Latakieh. — Tripoli. — Beyrouth 342

XLIX. — Saint-Jean-d'Acre. — Balbek 345

L. — Palestine. — Lac de Tibériade. — Nazareth 350

LI. — Jourdain. — Mer Morte 355

LII. — Jérusalem et Bethléem 360

LIII. — Arabie. — Mont Sinaï 367

LIV. — Arabie. — Mer Rouge. — Médine. — Wahhabites 374

LV. — La Mecque. — Arabes sédentaires 379

LVI. — Aden. — Mascate. — Arabes bédouins 383

Digitized by Google

VOYAGE EN AFRIQUE

Pages.

CH. LVII. — Égypte. — Alexandrie 395

LVIII. — Le Caire. — Cophtes. — Bazar des esclaves 401

LIX. — Isthme de Suez 407

LX. — Les Pyramides. — Ruines de Memphis 410

LXI. — Du Caire à Thèbes, par le Nil 414

LXII. — Thèbes. — Karnac et Louqsor 419

LXIII. — De Thèbes à la première cataracte. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Égypte. — Méhémet-Ali 426

LXIV. — Nubie. — Ibsamboul et la deuxième cataracte 433

LXV. — Dongola. — Méroé. — Karthoum 439

LXVI. — Nil blanc. — Expéditions et recherches aux sources de ce fleuve 444

LXVII. — Nil bleu. — Sennaar. — Fazoql. — Bertat 452

LXVIII. — Principaux voyages en Abyssinie 461

LXIX. — Institutions, races, mœurs, usages, caractères de l'Abyssinie 467

LXX. — Tigré et Amarah. — Le roi Oubié. — Gondar 475

LXXI. — Pays des Adels. — Choa. — Le roi Sahlé-Sallassi. — Chasse aux hippopotames 482

LXXII. — Gallas et Changallas. — Guerre avec le Choa 488

LXXIII. — Aspect du Soudan. — Productions. — Animaux. — Maladies 493

LXXIV. — Kordofan. — Lobéid 500

LXXV. — Darfour. — Ouaday 503

LXXVI. — Soudan central. — Bournou. — Lac Tchad. — Découverte du royaume d'Adamawa 509

LXXVII. — Soudan occidental. — Sakatou. — Tombouctou 516

LXXVIII. — Régions de l'Afrique équatoriale. — Chasse aux esclaves. — Niams-Niams 524

LXXIX. — Côte d'Ajan. — Zanguebar. — Découverte des monts Kilimandjaro et Kénia 530

LXXX. — Afrique australe. — Découverte du lac Ngami 537

LXXXI. — Damaras. — Désert de Kalahari. — Animaux de l'Afrique australe 541

LXXXII. — Côte de Mozambique. — Amakouas. — Zambèze 544

LXXXIII. — Tribus Cafres 551

LXXXIV. — Hottentots 556

LXXXV. — Boschjémans. — Missions du cap de Bonne-Espérance 561

LXXXVI. — Voyage de Le Vaillant dans l'Afrique australe. — Chasse à la girafe et au Rhinocéros 564

Digitized by Google

Pages.

CH. LXXXVII. — Colonie du cap de Bonne-Espérance. — Émigration des Boers. — Guerre des Cafres. — Captown..... 573

LXXXVIII. — Benguela. — Angola. — Congo. — Loango..... 580

LXXXIX. — Saint-Philippe de Benguela. — Saint-Paul de Loanda. — La traite des Nègres jusqu'au XIXe siècle..... 585

XC. — Traite des Nègres depuis le XIXe siècle. — Sierra-Leone et Libéria. 589

XCI. — Guinée. — Établissements français dans cette contrée..... 598

XCII. — Expéditions sur le Niger..... 604

XCIII. — Sénégal et Gambie..... 611

XCIV. — Populations musulmanes et Nègres de la Sénégambie..... 616

XCV. — Sahara ou grand désert. — Oasis..... 624

XCVI. — Arabes de l'Afrique..... 630

XCVII. — Le Maroc et ses diverses populations..... 639

XCVIII. — Principales villes du Maroc. — Relations de cet empire avec la France..... 646

XCIX. — Tunis. — Ruines de Carthage..... 657

C. — Tripoli. — Barcah et le Fezzan..... 665

CI. — Algérie. — Kabylie..... 670

CII. — Administration de l'Algérie. — Développement de la colonisation. 681

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. G.-A. Pinard, 9, cour des Miracles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CA, RIVERSIDE LIBRARY
3 1210 01179 4599

Digitized by Google